

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

L'Art moderne, Bruxelles, 1913, n°1 à 52.

Les nombreuses recherches effectuées par la Digithèque de l'ULB conduisent à croire que l'oeuvre ici reproduite *appartient au domaine public.*

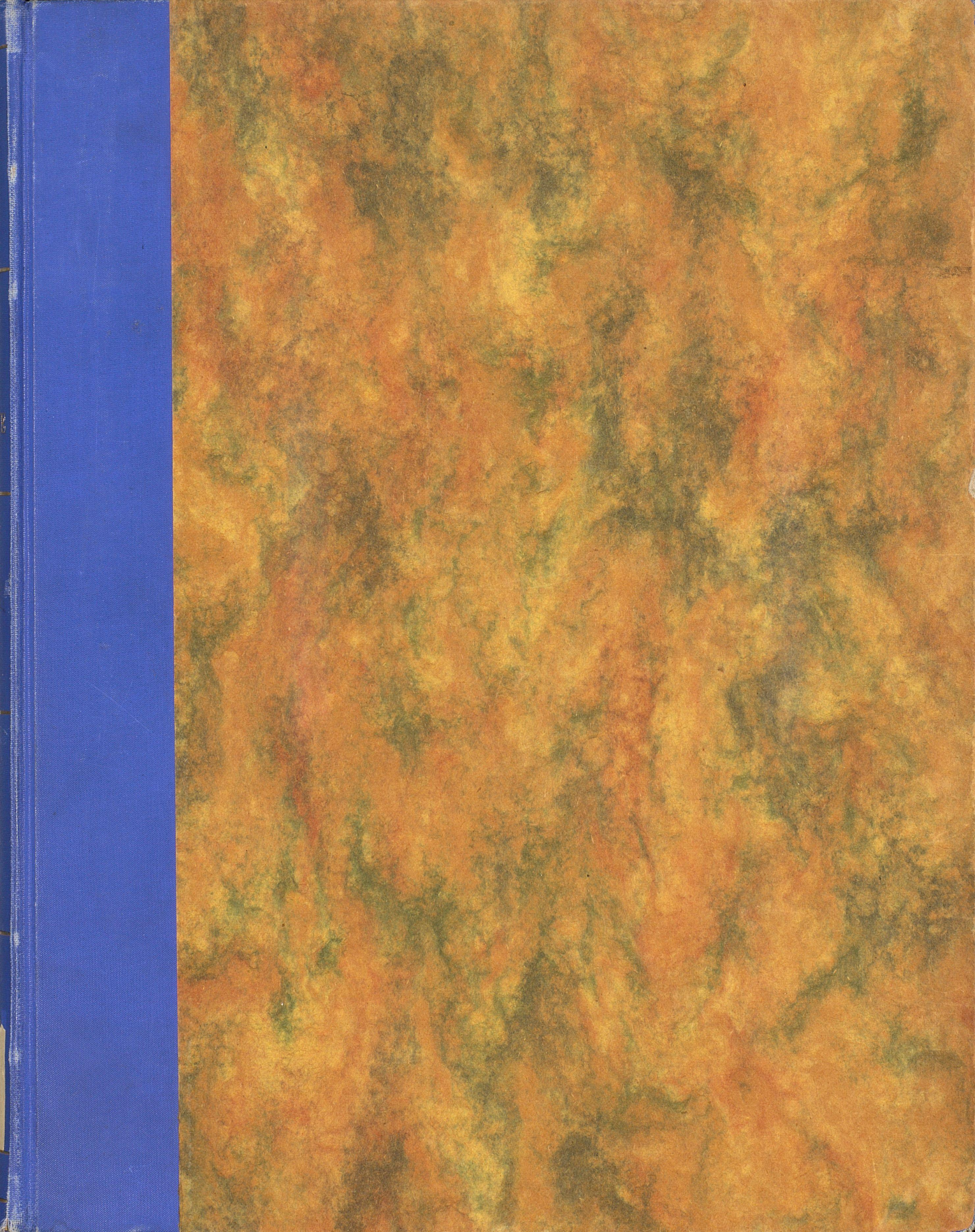
S'il s'avérait, malgré les efforts déployés, qu'une personne soit encore titulaire de droits sur l'oeuvre, cette personne est invitée à prendre immédiatement contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette oeuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à : http://digistore.bib.ulb.ac.be/2013/DL2864764_1913_f.pdf



52366

L'ART MODERNE

1913



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Conservatoire de Luxembourg (OCTAVE MAUS). — Léon Spilliaert (FRANZ HELLENS). — Beaux livres d'étrennes (FRANCIS DE MIOMANDRE). — « Fervaal » à l'Opéra (OCTAVE MAUS). — Memento musical. — L'Esthétique de Bruxelles : *A Forest* (JOSEPH BARTHÉLEMY LECOMTE). — Concours d'architecture. — Chronique théâtrale : *Don Juan* (GEORGES RENCY). — Nécrologie : *Jules Comte*. — Petite Chronique.

Le Conservatoire de Luxembourg.

L'influence d'un homme — quand cet homme possède, avec la compétence nécessaire, l'implacable volonté de réaliser son rêve — accomplit souvent des miracles. Les centres musicaux qui se forment dans des régions indifférentes ou hostiles à la musique sont invariablement dus à quelque énergie individuelle assez fortement trempée pour triompher des résistances et substituer par un persévérant apostolat le sentiment de l'art au mauvais goût de la collectivité. Nous l'avons vu jadis à Angers, où le goût personnel d'un amateur passionné, M. Jules Bordier, transforma la revêche cité provinciale en un ardent foyer musical. L'initiative de M. Witkowski, qui a troqué son épée contre la baguette du chef d'orchestre, a réveillé Lyon d'une léthargie séculaire et créé dans une ville enlisée dans l'industrie et la banque un mouvement artistique intense. A Nancy, où les arts plastiques seuls avaient jusqu'ici rencontré un terrain favorable, la musique renaît depuis quelques années grâce à la bienfaisante action

de M. Ropartz. Et si Charles Bordes avait vécu davantage, Montpellier eût été ressuscité par lui comme le fut Saint-Jean-de-Luz, où ses séjours répétés répandirent sur la côte basque une rosée salutaire.

M. Victor Vreuls, directeur du Conservatoire Grand-Ducal récemment fondé à Luxembourg, appartient à la catégorie de ces artistes désintéressés, épris de la noble ambition de servir l'art et d'en faire rayonner autour d'eux le prestige. On ne se doute guère parmi nous — et peut-être ne s'en rend-on même pas à Luxembourg un compte exact — de la somme d'énergie, d'intelligence, de culture, d'activité, de science et de goût généreusement dépensée par notre compatriote pour doter le Grand-Duché d'un établissement d'éducation musicale digne d'une capitale importante.

L'histoire de cette fondation n'est guère connue : il importe qu'elle le soit davantage. Il y a quelque dix ou douze ans, un legs de cent mille francs offert par une femme de cœur qui avait le goût de la musique, M^{me} Eugénie Pescatore, et une allocation personnelle du Grand-Duc amenaient le gouvernement à faire voter à son tour les crédits nécessaires à la création d'un institut musical. On fit appel pour la direction aux musiciens du pays et de l'étranger. Soixante-dix candidats, parmi lesquels des compositeurs notoires, des chefs d'orchestre réputés, sollicitèrent l'emploi. Après des hésitations et des tergiversations qui durèrent plusieurs années — les décisions promptes sont rares en cet heureux et placide pays — ce fut un Belge qui l'emporta, et à l'unanimité.

En le choisissant, ceux de qui dépendait le sort du futur Conservatoire firent preuve d'une remarquable sagacité. Certes, ils savaient M. Vreuls compositeur du

plus sérieux talent et l'un des premiers parmi les symphonistes belges de notre époque ; ils avaient entendu vanter ses mérites de professeur éminent, formé à la sévère discipline de la *Scola Cantorum* qui est la première école musicale actuelle. Mais qui eût pu prévoir que l'auteur de la Symphonie pour violon principal et orchestre, du Poème pour violoncelle, de *Cortège*, de *Soir de fête*, de *Werther*, du superbe drame lyrique *Olivier le Simple* (que, j'espère, nous applaudirons bientôt), était doublé d'un chef d'orchestre de premier ordre et d'un organisateur qu'aucune difficulté ne rebute ?

Tout était à faire lorsque M. Vreuls entra en fonctions, le 1^{er} mai 1906. Il ne s'agissait pas de transformer en Conservatoire une école de musique dont les éléments eussent pu servir d'assises à l'établissement nouveau mais de créer de toutes pièces, dans le désert musical qu'était à cette époque la ville de Luxembourg, un organisme complet. Il fallait grouper un corps professoral, inaugurer un enseignement technique approprié aux nécessités de la musique contemporaine, installer des classes instrumentales et vocales méthodiquement réglementées, former et discipliner un orchestre capable d'interpréter fidèlement les chefs-d'œuvre classiques et modernes, enfin initier graduellement à ceux-ci un public dont les notions musicales étaient limitées aux pas redoublés et aux transcriptions d'opéras dont la musique militaire « riche en cuivres » égayait la Place d'Armes le dimanche matin à la sortie de la messe.

Quelle belle tâche pour un musicien épris de son art, mais quelle absorbante, quelle laborieuse et longue entreprise ! Or, voici que le Conservatoire de Luxembourg, après six ans d'exercice, rivalise par la valeur de son enseignement et l'éclat de ses concerts symphoniques avec les premiers Conservatoires de la Belgique, de la France et de l'Allemagne. Résultat miraculeux, mais dont il est facile de contrôler l'authenticité.

Quelques chiffres en apporteront l'éloquent témoignage. La population d'élèves, qui ne varie guère d'une année scolaire à l'autre, compte, au dernier recensement, 549 unités. Les professeurs, répétiteurs et moniteurs sont au nombre de 27. Du 1^{er} juillet 1906 au 1^{er} janvier 1913, M. Vreuls a donné de trente-cinq à quarante concerts dont les programmes embrassent 227 œuvres différentes, parmi lesquelles 120 classiques et 107 modernes. L'École allemande est représentée dans ce total par 106 œuvres, l'École française par 86 œuvres, l'École belge par 21 œuvres ; les 24 autres ont été fournies par les Écoles russe, scandinave, etc.

Et voici quelques détails, qui fixeront l'opinion sur le goût éclairé et l'éclectisme du directeur. En parcourant les programmes de ces six premières années je relève, entre autres, les compositions suivantes :

J.-S. BACH. Quatre concertos ; plusieurs ouvertures. — BEETHOVEN. Huit symphonies ; cinq ouvertures ; deux

concertos ; quatuors, trios, sonates. — MOZART. Quatre symphonies ; cinq ouvertures ; quatre concertos ; musique de chambre. — HAYDN. Cinq symphonies ; ouverture des *Saisons* ; quatre concertos ; musique de chambre. — WEBER. Trois ouvertures ; *Invitation à la valse* ; concertos ; musique de chambre. — GLUCK. Fragments et scènes d'*Orphée*, *Armide*, *Iphigénie*, *Alceste*. — GRÉTRY. Deux représentations théâtrales de *l'Épreuve villageoise* et du *Tableau parlant* ; diverses scènes d'autres ouvrages (en concert). — RAMEAU. Fragments et scènes de *Castor et Pollux* et des *Indes galantes*. — SCHUBERT. Symphonie inachevée ; musique de chambre. — MENDELSSOHN. Ouvertures ; musique de chambre. — SCHUMANN. Quatre ouvertures ; concerto ; musique de chambre. — ŒUVRES diverses de MONTEVERDE, VIVALDI, GALUPPI, LECLAIR, SCARLATTI, CORELLI, CARISSIMI, LEGRENZI, HAENDEL, MÉHUL, LALANDE, MONSIGNY, BOCCHERINI, CHOPIN, etc. — R. WAGNER. Tous les préludes et ouvertures ; *Siegfried-Idyll* ; *Kaisermarsch* ; *Voyage au Rhin*. — H. BERLIOZ. Ouvertures de *la Fuite en Égypte* et du *Carnaval romain* ; fragments de la *Damnation de Faust* et de *Roméo et Juliette*. — CÉSAR FRANCK. Symphonie ; *le Chasseur maudit* ; *Rédemption* ; *Psyché et Eros* ; *Variations symphoniques* ; musique de chambre. — VINCENT D'INDY. *La Forêt enchantée* ; *Saugefleurie* ; *Wallenstein* ; *Symphonie cévenole* ; Suite en *ré* ; musique de chambre. — SAINT-SAËNS. Quatre poèmes symphoniques ; concertos ; musique de chambre. — ED. LALO. *Namouna* ; Concertos ; ouvertures. — E. CHAUSSON. *Viviane* ; *Chant funèbre* ; quatuor ; mélodies. — C. DEBUSSY. *Prélude à l'Après-midi d'un faune* ; *Petite Suite* ; quatuor à cordes. — A. DE CASTILLON. Quatuor. — A. ROUSSEL. *Soir d'été*. G. ROPARTZ. *Pêcheur d'Islande* ; *les Landes* ; *Scènes bretonnes* ; *Sérénades* ; préludes et interludes du *Pays* ; musique de chambre. — H. DUPARC. *Lénore* ; mélodies avec orchestre. — G. FAURÉ. *Pelléas et Mélisande* ; *Élégie* ; quatuors et mélodies. — E. CHABRIER. *Joyeuse marche* ; *A la musique* (chœur et orchestre). — CH. BORDÈS. *Danses béarnaises* ; *Suite basque* ; mélodies. — J. BRAHMS. Concerto pour violon ; deuxième sonate pour clarinette et piano ; mélodies. — THÉO YSAÏE. *Fantaisie sur un thème populaire wallon* ; *la Nuit* (chœur et orchestre). — J. JONGEN. *Fantaisie sur des thèmes wallons*. — P. GILSON. *Fantaisie canadienne*. — F.-A. GEVAERT. *Fantaisie espagnole*. — E. TINEL. Ouverture de *Polyeucte*. — G. HUBERTI. *Le Prélude* (chœur et orchestre). — E. MATHIEU. *Le Sorbier*. — ŒUVRES diverses de P. BENOIT, R. STRAUSS, SVENDSEN, TSCHAIKOWSKY, GRIEG, G. LEKEU, P. DE BRÉVILLE, FLORENT SCHMITT, etc. L'un des prochains concerts sera consacré à l'audition des *Béatitudes* de César Franck.

Faut-il insister sur les bienfaits d'un pareil apostolat? Et pourrait-on citer beaucoup d'établissements analogues — je n'en excepte pas les plus célèbres — qui puissent s'enorgueillir d'une aussi magnifique série d'auditions? L'interprétation des œuvres, à laquelle préside M. Vreuls avec une inlassable ferveur, est en tous points digne des noms illustres qu'elle vulgarise. Et c'est toute l'histoire de la musique dont M. Vreuls révèle peu à peu les grandes pages à un public dont l'éducation entière était à faire.

Il va de soi que ce généreux effort, l'un des plus surprenants qu'une âme d'artiste ait tentés et réalisés en un si court espace de temps, n'est compris que d'une élite. Soutenu par la portion intelligente de la nation, M. Vreuls oppose la fermeté d'une conscience sûre d'elle-même à l'inévitable hostilité de ceux qu'offusque la hauteur de son idéal. On ne lui pardonne pas d'exclure de ses programmes Massenet (encore qu'il ait joué, au lendemain de sa mort, en manière d'hommage funèbre, l'ouverture de *Phèdre!*), Gounod, Rossini, Verdi, Mascagni, Leoncavallo; peut-être Nougés, Planquette et Gunsbourg. Et les pataqués qui fleurissent la critique bourdonnante et ignorante des journaux allemands de Luxembourg sont ahurissants. L'un des docteurs en musique qui font périodiquement la leçon au savant directeur n'a-t-il pas déclaré gravement, à propos du dernier concert du Conservatoire, que Chausson était un imitateur de Debussy? Un autre traite les austères et nobles préludes du *Pays*, la belle partition de M. Ropartz que va représenter prochainement l'Opéra-Comique, de « convulsions musicales », d'« accumulation d'horripilantes mélodies », d'« abîme d'ennui » et autres aménités. Pour l'un de ces messieurs (je crois que c'est l'autre), l'émouvante *Phidylé* d'Henri Duparc est écrite « dans la manière de Debussy, sans aucune originalité ». Debussyste aussi M. Guy Ropartz! C'est à croire que la chronique musicale de ces feuilles est confiée à des équarisseurs du Pfaffenthal.

M. Vreuls a, je suppose, l'esprit de se soucier de ces insanités comme de la cendre de son dernier cigare. Si je les relève, c'est parce qu'elles discréditent une presse qu'on souhaiterait plus clairvoyante, plus consciencieuse surtout de ses devoirs. Une fortune inespérée a mis à la tête du Conservatoire de Luxembourg une personnalité exceptionnelle que la droiture de son caractère et la solidité de ses convictions rendent invulnérable aux attaques comme aux intrigues. Grâce à sa persévérance, le pays où l'a conduit sa destinée s'ouvre rapidement à la musique. Il importe de seconder son action, en lui permettant de la développer davantage. Si certains récompensent mal son labeur, qu'il sache qu'à Bruxelles, à Paris, dans tous les pays où l'on a le culte de la musique et le respect des artistes,

ses initiatives sont suivies avec un croissant intérêt. Et de celles-ci rejaillira sur le Grand-Duché une gloire que ses hauts-fourneaux, son petit vin blanc et ses rosiers n'ont peut-être pas suffi à lui donner.

OCTAVE MAUS

LÉON SPILLIAERT

Le beau talent de M. Léon Spilliaert ne s'est guère prodigué jusqu'ici sous les yeux du public. Quelques dessins isolés, passés inaperçus par la critique, mais appréciés comme ils le méritaient par une élite d'esprits libres et perspicaces, une série assez considérable de dessins rehaussés exposée il y a quelques mois au Salon du Cercle *Doe Stil Voort*, et, plus récemment encore, un remarquable envoi à l'exposition du *Sillon* ont mis en relief cette figure d'artiste très originale qui compte parmi celles qu'on se plaît à discuter et dont on attend d'heureuses surprises.

Et voici que l'exposition actuelle de la Galerie Giroux vient de faire aux dernières œuvres de M. Léon Spilliaert une large place, parmi celles d'un certain nombre d'artistes jeunes et nullement négligeables. Il faut en féliciter vivement la direction de cette Galerie. M. Spilliaert n'est plus un inconnu pour le public des expositions. Mais il régnait autour de lui une sorte de défiance, provoquée sans doute par l'étrangeté de son œuvre et par la nouveauté incontestable qui s'y révèle. La critique, en général, n'aime guère se prononcer sur un artiste nouveau. Elle attend, recule, écoute les bruits divers qui lui parviennent, remet au lendemain son opinion et se tient en garde contre ses propres sentiments. Parfois, un cri hardi proclame dès le début les mérites de l'artiste; si ce coup de trompette n'éveille pas de murmures et semble accueilli favorablement dans le public, la critique se départit de son silence. Il arrive même qu'elle fasse chorus avec le héros de la fête. Je ne sais s'il en sera ainsi pour M. Spilliaert; mais il n'est pas douteux que le talent de cet original et troublant artiste mérite d'être proclamé.

Fixé à Ostende, M. Léon Spilliaert n'a pas senti le besoin de chercher ailleurs les sujets de son inspiration. Ses œuvres se ressentent du milieu où elles sont nées; mais seulement en ce sens que l'artiste les a enveloppées de cette atmosphère spéciale qu'on respire à Ostende, faite de reflets, de chatoyances, de fantasmagories, qui n'échappent pas à un œil exercé aux aspects changeants de la lumière et que James Ensor a été le premier à exprimer. L'art de M. Spilliaert a su aussi s'imprégner de cette étrangeté; il y a chez lui des éclairs intérieurs d'une inexplicable bizarrerie, il y a aussi, mais à la surface de ses œuvres, des teintes plombées et équivoques comme en ont les lourdes nuées qui se mirent dans les eaux aux blancheurs de nacre. Mais ce n'est là qu'une simple atmosphère où sont nées jusqu'ici les imaginations curieuses de l'artiste. On sent bien que le tempérament de M. Spilliaert pourrait parfaitement se développer, en toute liberté, dans un milieu différent de celui-là, et y produire des œuvres non moins originales; car ce qui fait le principal intérêt de ces œuvres, c'est précisément leurs aspects intérieurs, ces éclairs latents dont je parlais tout à l'heure.

M. Spilliaert ne cherche pas loin ses sujets. La banlieue lui fournit le thème de quelques paysages farouches, comme celui qu'on a pu voir au *Sillon*, où, dans le morne décor d'un pont de fer, le printemps se révèle comme une lumière inattendue, parmi

des pâquerettes étoilant une herbe maigre et poussive. Il a noté aussi des aspects du port et de la jetée en y annexant des silhouettes saisissantes de pêcheurs et de pêcheuses. Dans les lignes régulières et symétriques des constructions modernes, l'artiste a su mettre d'étranges et inexplicables discordances. Mais, où M. Spilliaert apparaît, me semble-t-il, avec le plus d'originalité, c'est dans ses natures-mortes : quelques objets, les plus familiers ou les plus communs, des bouteilles alignées, deux ou trois statuettes, des livres, des blocs de bois, de vieux gants, lui suffisent pour évoquer des notes toutes nouvelles, pour provoquer une émotion véritable. L'artiste a su saisir l'esprit de chaque objet, sa vie propre, ses affinités avec l'homme ; on sent dans ces compositions un esprit toujours éveillé, une âme très sensible, mais encline cependant à une certaine cruauté consistant à donner l'expression entière des choses, sans pitié, à coups brefs mais sûrs.

L'exposition actuelle surtout donne la mesure du talent de M. Spilliaert. On peut y distinguer clairement les qualités d'un dessinateur primesautier, doué d'une vision particulière des choses, et l'art non moins étrange d'un coloriste âpre, sobre, étonnamment évocateur.

FRANZ HELLENS

BEAUX LIVRES D'ÉTRENNES

Chaque année, vers le milieu de décembre, les journaux reçoivent des éditeurs de livres illustrés une prière d'insérer fort pompeuse déclarant que, un par un, chacun des bouquins qu'ils lancent est le plus beau qu'on ait jamais fait. Et c'est chez les libraires et dans les grands magasins une véritable avalanche de volumes blancs ou rouges, dorés sur tranches et dorés sur plats, un monceau d'histoires niaises et prétentieuses, écrites par de vieilles dames endormies ou des répétiteurs mornes et dont on encombre l'imagination des enfants. M^{me} de Ségur pour le sentiment et Jules Verne pour la fantaisie, tels sont les deux maîtres que l'on imite à satiété. Passe encore pour Jules Verne (Jules Verne tout seul, car sa suite!...); mais M^{me} de Ségur est bien la plus lugubre plaisanterie qu'on ait réussi à nous faire accepter. Hélas ! cette littérature stupide et basse est tellement entrée dans nos mœurs que les livres de cette mère Fouettard se vendent par milliers, automatiquement. Et les gens qui la copient bénéficient de cette réputation et de ce succès.

Dans une conférence admirable, et que je cite à toute occasion, *les Enfants et Les livres* (parue aux éditions du *Masque*), Jean Dominique a dit ce qu'il fallait penser de la force corruptrice de telles œuvres sur l'enfance à qui on les donne en pâture. Je suis entièrement de son avis. Sans doute le gosse ne peut-il percevoir complètement l'immoralité de ces récits sans idéal, où ne règnent que la lâcheté et la sottise, mais il est monstrueux que ce soit sur *celui* que cristallise sa vierge imagination, au lieu de la faire sur de belles œuvres poétiques comme les contes d'Andersen, par exemple.

Parmi l'amas de ces bouquins de premier de l'an, j'en ai distingué deux déjà, dont je veux dire quelques mots : *Ardant le chevelu* (1) et *le Livre de la Jungle* (2).

(1) DAME YETTE : *Ardant le chevelu* (dessins de JEAN VEBER). Paris, Hachette.

(2) RUDYARD KIPLING : *le Livre de la Jungle*. Traduction de LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES. Illustrations de ROGER REBOUSSIN. Paris, Ch. Delagrave.

Il y avait une fois une famille de bûcherons qui vivait au milieu d'une grande forêt. Ces pauvres gens n'avaient pour toute fortune qu'une chaumière cachée au fond des bois, le père l'avait construite lui-même avec les pierres des rochers, et les plus grosses branches des arbres.

Ainsi commence la mirifique histoire d'Ardant le chevelu, et cela donne bien le sentiment de l'atmosphère de vieux conte français, de cher vieux conte de nourrice où elle se déroule, d'autant que cela commence à même la blanche neige unanime qui couvre la page et où se distinguent la cheminée et un pan du mur de la pauvre chaumière et quelques arbres noirs se détachant sur le blanc plus gris de la neige du fond.

Donc dans cette chaumière naît un petit garçon à qui les fées promettent le plus grand avenir et qui est doué d'une tignasse rousse flamboyante, indémêlable. Il est si fort malheureux chez ses parents qu'il les quitte et va dans le monde à l'aventure. Il ne tarde pas à s'apercevoir de la magique puissance que possèdent ses cheveux, puisqu'il lui suffit de s'en arracher un pour aussitôt réaliser n'importe quel souhait. Dès lors, il vit en pleine féerie. Il débloque une ville enchantée, entre dans un palais où un géant garde une princesse en cage, délivre la princesse, tue un dragon qu'un nain monstrueux chevauchait et naturellement épouse la princesse. Mais il la comble de tellement de dons magnifiques que sa considérable chevelure disparaît à vue d'œil et que, le jour de son couronnement, il lui faut garder sa couronne en effet pour dissimuler sa calvitie. Ses frères, jaloux d'être restés de simples bûcherons, attrapent la jaunisse. Quant aux jeunes époux,

« Ils vécurent très heureux et eurent beaucoup d'enfants. Comme Ardant n'avait plus de cheveux, il put porter la couronne sur sa tête, et par grande coquetterie pour la princesse, il ne la quittait jamais. »

Je ne crois pas être indiscret en dévoilant que Dame Yette est le nom qu'a pris M^{me} Jean Veber pour signer ce récit délicieux, naïf et subtil, de si pure tradition française qu'on le dirait écrit par Perrault ou M^{me} d'Aulnoy. Les dessins dont son mari a illustré cette aventure sont véritablement adorables, d'une mise en page ingénieuse, d'une science dissimulée mais absolue, d'une ravissante fantaisie de détails, et enluminés avec un goût parfait. Il faut voir la façon dont le diable, pour réaliser un souhait d'Ardant, emporte dans son grand manteau vert la foule des hommes rampants, à travers la rue de la ville. On en sent la multitude grouiller, vivante sous ce manteau, et le mouvement dont le diable les entraîne est d'une puissance extraordinaire. Et le paysage où vit le dragon ! Et le verger enchanté ! Et le jeu d'Ardant avec les écureuils, sur les branches du sapin, tandis que l'on voit au-dessous, en perspective plongeante toute la forêt, toute la campagne. Presque chaque page est d'une réussite exquise. Il y a là pour les enfants un album d'images d'une inépuisable suggestion... Et pour les grandes personnes aussi, d'ailleurs.

Ce livre a obtenu le plus grand succès. Il le mérite. Il le mérite davantage encore...

Le Livre de la Jungle édité par M. Delagrave contient sept des histoires de Kipling, choisies parmi les plus caractéristiques. C'est toujours un idéal livre d'enfants. Mais on le connaît ; aussi ne parlerai-je que des illustrations que le peintre animalier M. Roger Reboussin a faites pour lui.

Il les a semées dans le texte de la façon la plus libre et la plus séduisante. C'est tantôt la panthère qui s'étire, la queue au haut de la page tandis que sa patte nerveuse s'allonge jusqu'en bas : et l'on dirait qu'elle descend quelque pente avec cette merveilleuse souplesse qui équilibre ses mouvements les plus instables. Et tantôt c'est Matkalr, le phoque nageant dans le Pacifique et on le voit seul, fusant pour ainsi dire, comme une torpille, dans l'étendue marine illimitée. Et la mangouste chassant le serpent le long d'un escalier. Son mouvement est tellement vite qu'on s'écarte, involontairement.

Tous ces dessins, tous ces croquis représentent une expérience consommée de l'animal, une considérable étude. Chaque bête est en effet étudiée dans sa structure anatomique, et toujours dans un mouvement rare, indiscutablement juste, mais qui paraisse inattendu, qui saisisse. Et c'est l'ours, et ce sont les singes, et le tigre, et les éléphants, les loups, les phoques, les morses, la mangouste, l'oiseau tailleur et son admirable nid cousu dans une feuille, et le grand cobra, et l'immense python, et jusqu'à deux mantes religieuses prenant leur sauvage « attitude spectrale ». Enfin c'est Mowgli, le petit d'homme, saisi dans sa mince structure de grenouille, nu et désarmé, confiant pourtant dans la puissance mystérieuse de sa destinée souveraine. A la page 55, il y a un petit croquis qui est un vrai chef-d'œuvre : c'est Mowgli endormi sur le dos de Bagheera qui le rapporte dans sa caverne. Il presse de ses longues et minces pattes d'insectes les flancs de la bête, cependant que sa tête, abandonnée mais toute pleine d'une sérénité royale, est retombée entre ses bras. Et de quelle puissante foulée Bagheera arpente le sol ! Et la belle arabesque que cela fait !...

M. Roger Reboussin expose depuis longtemps aux Salons et parfois dans des galeries particulières. Et je savais son grand talent d'animalier. Mais une illustration comme celle-ci met en valeur d'une façon plus saisissante encore peut-être sa connaissance subtile de la vie des bêtes.

FRANCIS DE MIOMANDRE

« FERVAAL - A L'OPÉRA »

Nouvel ajournement. Cette fois ce n'est plus le ténor, c'est M^{lle} Bréval qu'une indisposition prive de ses moyens. Après une répétition générale qui prouva que tous les rôles étaient bien sus et qui fut brillante, la première représentation annoncée pour vendredi dernier est renvoyée « à une date ultérieure ». Il eût été prudent de faire apprendre en double les rôles principaux de l'ouvrage : mais peut-être la subvention et les recettes de l'Opéra ne permettent-elles pas d'assurer de la sorte la régularité des spectacles. Souhaitons à M^{lle} Bréval un prompt rétablissement, et qu'Ésus protège M. Delmas, demeuré seul indemne jusqu'ici, contre toute atteinte de grippe ou de laryngite.

Ce dernier fit applaudir à la répétition générale, dans le rôle d'Arifagard créé à Bruxelles par M. Seguin, la puissance de sa voix et l'autorité de son geste. Il demeure — comment dire ? — il demeure « opéra » dans un drame dont l'action est surtout intérieure et dont le cadre n'est qu'un prétexte au développement psychologique des caractères. Mais cette réserve faite, admirons le chanteur.

Le triomphateur de la soirée fut M. Muratore, admirable Fervaal dont il faut louer sans restrictions la voix généreuse, magni-

fièrement timbrée, le jeu sobre et concentré, les attitudes hiératiques qui évoquent par instants telle effigie célèbre de Mantegna ou de Carpaccio. On ne pouvait, semble-t-il, rêver pour le Fils des Nuées plus de noblesse et de parfaite beauté, plus d'aisance à triompher des multiples difficultés de la partition, plus de jeunesse et de bravoure. M. Muratore est, dans toute l'acception du terme, le ténor héroïque qu'exige la superbe création de M. Vincent d'Indy. Il apporte à la composition du rôle les qualités plastiques auxquelles ne pouvaient suppléer la bonne volonté et la ferveur musicale de M. Imbart de la Tour. Le troisième acte notamment, qui est le point culminant de l'œuvre, atteint, grâce à la pureté de son chant et au style de son interprétation, les sommets du lyrisme.

Les rôles accessoires sont fort bien distribués. M^{lle} Charny, qui incarne la mystérieuse Kaito, mérite une mention spéciale pour la beauté expressive de sa voix. M. Messager préside avec des soins minutieux à l'interprétation instrumentale. On souhaiterait toutefois plus de diversité dans les nuances, une libération du perpétuel *mezzo-forte* dans lequel s'enferme l'orchestre. Louons l'amélioration apportée à la sonorité, habituellement si effacée, du quatuor par une disposition nouvelle des instrumentistes qui le composent. Un effort a été fait aussi pour soustraire la mise en scène à la banalité usuelle. Il y a de l'animation dans le combat du prologue, dans l'arrivée des chefs au Conseil, et les deux derniers décors — celui dans lequel se déroulent les cérémonies druidiques et le site glacé où s'est brisé l'effort de Cravann contre les Maures — sont fort beaux.

L'intimité de certaines scènes convient mieux peut-être à un cadre moins vaste. En revanche, le déploiement de prêtres et de guerriers, trop resserré naguère, prend à l'Opéra une ampleur et une majesté qui renforcent l'impression musicale. Ici l'accord est parfait entre la conception de l'auteur et sa réalisation scénique.

La représentation aurait donné toute satisfaction si M^{lle} Bréval avait été en état de chanter son rôle au lieu de se borner à le mimer. Messenger de nouvelles sinistres, le régisseur en gants blancs, solennel quoiqu'un peu pataud, avait, avant le prologue, réclamé pour l'artiste l'indulgence des spectateurs.

Ceux-ci accueillirent *Fervaal* par des acclamations et des ovations répétées. Le temps des discussions et des dénigrements est clos. L'art si pur, si élevé, si noble de M. Vincent d'Indy, — si mélodique aussi et si émouvant, — est désormais aimé d'un public que quelques grandes œuvres lyriques ont, en ces quinze dernières années, préparé à le comprendre. L'impression fut profonde et unanime. Et bien que cette première audition, privée de l'héroïne, n'ait donné de *Fervaal* qu'une idée incomplète, elle n'en a pas moins révélé aux plus indifférents l'inspiration généreuse, la fertilité d'invention et de moyens, la richesse polyphonique, l'absolue maîtrise du musicien illustre qui honore si grandement l'art français.

O. M.

MEMENTO MUSICAL

Mardi 7, à 8 h. 3/4, au Cercle artistique, soirée musicale avec le concours de M^{me} Suzanne Godenne, pianiste, et de M. Josef Szigeti, violoniste.

Dimanche 12, à 2 heures, au théâtre de la Monnaie, quatrième et dernier Concert populaire sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours du violoniste Pablo Casals.

Mercredi 13, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, récital de piano de M. Adolphe Veuve.

Dimanche 19, à 2 h. 1/2, au théâtre de l'Alhambra, quatrième concert d'abonnement (festival Strauss) des Concerts Ysaye sous la direction de M. Ernst Wendel, chef d'orchestre des « Concerts philharmoniques » de Brême et avec le concours de M^{me} Frances Rose, cantatrice, de l'Opéra royal de Berlin.

Répétition générale, le samedi 18, mêmes salle et heure.

Mercredi 22, à 8 h. 1/2, Salle Patria, deuxième concert d'abonnement de la Société Philharmonique, avec le concours du violoniste Fritz Kreisler.

Le deuxième Concert Debeve aura lieu à Liège le 17 janvier avec le concours du violoniste Alexandre Sébald et du pianiste-compositeur Edmond Bonnal, qui interprétera la *Rapsodie landaise* pour orchestre et piano principal de sa composition, qui a obtenu le premier prix au concours Pleyel. Le programme symphonique sera presque entièrement consacré à l'Ecole française et comprendra plusieurs nouveautés importantes.

L'ESTHÉTIQUE DE BRUXELLES

A Forest.

J'ai vu les plans du dégagement de l'église Saint-Denis. Le mur reliant cette église aux maisons de la chaussée de Bruxelles ne sera pas complètement abattu, et la partie démolie sera reconstruite un peu plus loin.

En outre, trois portes seront percées dans le mur en question. (La population de l'abbaye est-elle nombreuse au point d'exiger tant d'issues?) Quant à l'admirable saule, au sujet duquel je m'alarmais dans mon dernier articulet, il ne sera pas abattu, heureusement. Mais je crains fort cependant que les gamins ne l'abiment, étant donné que deux sentiers d'accès à l'abbaye passeront sous ses branches basses qui frôlent presque le sol.

Ainsi, grâce aux confusions habilement entretenues par le propriétaire des anciens bâtiments et malgré de nombreux démentis, toutes les menaces suspendues depuis un an sur la pauvre abbaye seront bientôt exécutées : les bâtiments sont transformés, le mur d'enceinte sera bientôt déplacé, et la porte monumentale qui donnait accès jadis au parc actuel a été abandonnée par la commune de Forest au propriétaire de l'abbaye, contrairement aux assurances qui m'avaient été données par une personnalité à même d'être bien renseignée.

La commune prétend *aujourd'hui* qu'elle ne pouvait rien faire de cette porte. Et qu'en fera donc le propriétaire de l'abbaye, à qui Forest l'a malheureusement cédée, et qui se réjouit grandement de l'avoir obtenue? La commune n'eût-elle pas mieux fait de conserver ce porche et de le réédifier dans le parc récemment créé?

Existe-t-il vraiment une Commission des Monuments?

JOSEPH-BARTHÉLEMY LECOMTE

CONCOURS D'ARCHITECTURE

La *Société royale des Architectes d'Anvers* ouvre un concours entre tous les architectes ou élèves architectes nés ou domiciliés en Belgique qui n'auront pas atteint l'âge de 30 ans le 1^{er} janvier 1913.

Le sujet du concours est un projet d'*Institut archéologique*. Le programme sera communiqué aux intéressés, contre envoi d'un franc, par M. L. De Voogt, président de la Société, chaussée de Malines 124, à Anvers, et par M. Ad. Van Coppennolle, secrétaire, Vieille Route 52, Berchem-Anvers.

Voici la liste des prix affectés au concours : 1^{er} prix : Une prime de 1,000 francs, une médaille en argent offerte par la *Société royale d'Encouragement des Beaux-arts d'Anvers* et un diplôme ; 2^e prix : Une prime de 700 francs, une médaille en argent de la *Société royale des Architectes d'Anvers* et un diplôme ; 3^e prix : Une prime de 400 francs, une médaille en bronze et un diplôme ; 4^e prix : Une prime de 300 francs et un diplôme ; 5^e Une prime de 200 francs et un diplôme.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Don Juan.

Un théâtre de Bruxelles a fait ce que les théâtres de Paris hésitent à faire : le Parc a remis à la scène le *Don Juan* de Molière. Lourde tâche, car le personnage de Don Juan réclame un interprète exceptionnel. M. Brousse, dont la jeunesse aime l'audace, n'a pas craint d'assumer le poids de ce rôle écrasant et il s'est tiré de l'aventure avec honneur. Il nous a montré un Don Juan élégant, ironique et superbe à souhait. Ce jeune acteur, qui s'était fait applaudir déjà dans *Baldus et Josina*, brillera un jour au tout premier rang. A ses côtés, M. Méret, dans le rôle de Sganarelle, n'a pas obtenu moins de succès. Et la comédie de Molière, en dépit du merveilleux que notre scepticisme n'accepte qu'avec répugnance, a plu extrêmement au public des matinées littéraires. Il est vrai qu'elle était précédée d'une causerie substantielle et agréable faite par M. Hyacinthe Loyson. Le conférencier a su très habilement, sans pédantisme et d'une manière fort attachante, dégager les côtés actuels — je veux dire éternels — de l'œuvre moliéresque. *Don Juan* est de la grande époque et de la meilleure veine. Il prend rang entre *Tartuffe* et le *Misanthrope*. Comme ces deux pièces, il touche aux grands problèmes et leur emprunte une noblesse toute particulière. La farce, intense en certaines scènes, n'en empêche pas certaines autres — la discussion métaphysique entre Sganarelle et son maître, la scène du Pauvre, la scène de l'hypocrisie au dernier acte — qui ouvrent un jour si poignant sur les doutes, les angoisses métaphysiques, les généreuses indignations du pauvre et grand Molière. M. Paul Hyacinthe Loyson a senti tout cela et l'a fait sentir à ses auditeurs. Grâce à lui et aux excellents acteurs de M. Reding, *Don Juan* a été compris et admiré. Il est remarquable, d'ailleurs, que chaque fois qu'on joue du Molière le public y prend goût comme s'il s'agissait d'un auteur contemporain. Cependant il est rare que l'on lise le nom de Molière sur les affiches : il est, pour les auteurs modernes, un concurrent trop redoutable. Et voilà encore une preuve de la nécessité d'avoir, partout, des théâtres largement subventionnés — comme l'est actuellement le théâtre du Parc — où l'on puisse aller se remettre à l'école du bon sens et de la saine gaieté, auprès de l'auteur des *Précieuses*, du *Tartuffe*, de l'*Ecole des Femmes*, du *Misanthrope* et de *Don Juan*.

GEORGES RENCY

NÉCROLOGIE

Jules Comte.

Notre confrère Jules Comte, directeur de la *Revue d'art ancien et moderne*, vient de mourir à Paris. Il avait appartenu jusqu'en 1900 à l'administration des Beaux-Arts, où il remplit notamment les fonctions d'Inspecteur général des Ecoles des Beaux-Arts et d'Art décoratif, puis de Directeur des bâtiments civils et des palais nationaux. En même temps que la *Revue* qu'il avait fondée, il dirigeait la collection des *Maîtres de l'Art*, qui contient nombre d'excellentes monographies, et publia plusieurs ouvrages appréciés, entre autres un aperçu d'ensemble de l'*Art en France*, et une étude sur la *Tapiserie de Bayeux*.

Jules Comte disparaît à l'âge de soixante-six ans, en pleine activité.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Au Musée moderne, Salon de l'*Estampe*. — Au Cerle artistique, M^{me} Angéline Drumaux et M. Louis Clesse. — A la Galerie Giroux (dernier jour), les *Bleus de la G. G.* — Au Studio, les œuvres de feu Hermanus.

Le gouvernement a été saisi par le Musée du Livre d'un projet de loi créant une *Bibliothèque postale* dont les bases, très origi-

nales, permettraient de résoudre en une fois et en grand le problème de la lecture du peuple.

Le projet consiste à créer un dépôt central comprenant au moins une dizaine de mille d'ouvrages en autant d'exemplaires qu'il serait nécessaire. Ces ouvrages seraient mis à la disposition de tous les Belges qui auraient rempli les deux conditions suivantes : 1° affecter à la restitution de prêt une garantie de 3 francs, celle-ci pouvant être faite par un dépôt réservé au livret de Caisse d'épargne; 2° assumer les frais de retour des ouvrages par la poste. Le grand rôle est dévolu à celle-ci : il s'agit d'obtenir d'elle le transport gratuit à l'aller, l'affectation des livrets postaux de Caisse d'épargne, le dépôt dans tous les bureaux de poste du royaume du catalogue de la Bibliothèque. Les administrations communales et provinciales, les écoles, les associations agréées, pourraient aussi emprunter en masse des ouvrages pour une durée d'un an, moyennant paiement du vingtième des prix marqués au Catalogue. L'Etat aurait à contribuer à la Bibliothèque postale par une allocation initiale de quatre annuités de 25,000 fr. et une allocation annuelle de 1 centime par habitant.

Si le projet du Musée du Livre était accepté par le gouvernement, la Belgique, aujourd'hui bien loin derrière d'autres pays dans l'échelle de la lecture du peuple, passerait vite au premier rang, ayant su résoudre, en une fois et des plus simplement, le problème de faire donner, à tout Belge, par la poste, des livres intéressants, comme déjà il peut se procurer des journaux par son intermédiaire, en quelque point du pays où il ait sa résidence.

La deuxième matinée du *Chant de la Cloche* (dixième représentation) aura lieu au théâtre de la Monnaie aujourd'hui, dimanche, à 4 h. 1/2 précise.

M. Vincent d'Indy, qui est parti pour Florence le 1^{er} janvier, a promis à MM. Kufferath et Guidé de venir diriger le vendredi 24 courant une représentation de son œuvre pour les abonnés spéciaux du vendredi.

A propos du *Chant de la Cloche*, annonçons qu'un accord a été conclu entre les directeurs de la Monnaie et M. Gabriel Astruc au sujet de représentations à donner de cet ouvrage dans le courant de mai à Paris, sur la scène du nouveau théâtre des Champs-Élysées dont l'inauguration est fixée au 2 avril.

Les solistes et les chœurs au complet, les régisseurs, chef des chœurs, etc., avec l'équipe des machinistes et le matériel des décors, des costumes et accessoires, seront transportés à Paris à l'issue de la saison théâtrale et, sous la direction de l'auteur, poursuivront le cours des représentations qui obtiennent au Théâtre de la Monnaie un si éclatant succès. M. Vincent d'Indy dirigera en outre des représentations de *Freischütz* données par la troupe du théâtre des Champs-Élysées. Celle-ci débutera, nous l'avons dit, dans *Benvenuto Cellini* de Berlioz et interprétera ensuite *Pénélope* de M. Gabriel Fauré.

Parmi les nouveautés que montera M. Astruc figure aussi *Eros vainqueur*, le délicieux conte lyrique de M. Pierre de Bréville dont la reprise au théâtre de la Monnaie est vivement souhaitée.

On sait quel succès accueillit les débuts du Petit Théâtre. Les prochaines représentations auront lieu à la salle Erard. La direction a décidé de créer des carnets de billets à 20, 30 et 100 francs,

TAPIS D'ORIENT

◆ DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 ◆
 = BRUXELLES =

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
 ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

qui pourront être utilisés dans l'année par l'acheteur ou les membres de sa famille. S'adresser rue du Couloir 35.

Dès à présent le Petit Théâtre est engagé pour plusieurs représentations dans des cercles de Bruxelles, Gand, Mons, etc.

L'*Enfant prodige* de Debussy vient d'être représenté au Grand Théâtre de Genève avec le plus vif succès, et l'interprétation en a été remarquable. L'actif directeur du Grand Théâtre, M. Bruni, prépare en ce moment la première de *la Forêt Bleue*, le joli conte lyrique de MM. Chênevière et Louis Aubert. Les auteurs surveillent les répétitions et tout fait présager un grand succès pour la première qui est prochaine.

Le charmant ballet *Ma Mère l'Oye*, de Maurice Ravel, qui obtint tant de succès au théâtre des Arts la saison dernière, sera représenté cet hiver à Marseille, Lyon, Cannes, Saint-Pétersbourg. *Adélaïde*, ballet du même compositeur, sera monté à Saint-Pétersbourg et à Boston.

M. A. Mariotte, l'auteur de la *Salomé* représentée à la Gaîté-Lyrique, travaille à un ouvrage lyrique intitulé *La Montagne*, en collaboration avec M. Camille Mauclair, et pendant les loisirs que lui laisse la composition de cet ouvrage, il écrit la musique d'un opéra-bouffe intitulé *Gargantua*, en collaboration avec M. Armory-Dauriac.

On se préoccupe à Munich, dit le *Guide musical*, de fêter d'une façon brillante le centième anniversaire de la naissance de Richard Wagner en 1913. Il est question d'y organiser de très nombreux concerts d'œuvres du maître, auxquels tout le monde pourrait avoir accès. Un comité s'est formé dans ce but, à la tête duquel se trouvent Richard Strauss, l'Intendant général des théâtres de la cour baron von Speidel et le bourgmestre von Borchst.

Un comité s'est également constitué à Dresde dans le même but.

Une œuvre fort belle et peu connue d'Ernest Chausson a été exécutée dernièrement avec un grand succès aux Concerts du Conservatoire de Paris. M. Georges Pioch écrit, à propos de cette œuvre, dans le *Gil Blas* : « C'est, sur de nobles vers de Leconte de Lisle, un chœur largement mélodique, soutenu par un orchestre ample, nombreux; il est de la meilleure manière spiritualiste du grand musicien auquel on doit le *Roi Arthur*, ce dont les très béats directeurs de nos théâtres lyriques nationaux semblent se soucier comme de leur première promesse de s'adonner à l'élévation du goût musical dans notre pays. Il est grand dommage que M. André Messager, chef d'orchestre des Concerts du Conservatoire, n'ait pas, en l'occurrence, plus d'influence sur M. André Messager, directeur de l'Opéra. »

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}, Éditeurs

BRUXELLES - 4, PLACE DU MUSÉE, 4 - BRUXELLES

EN SOUSCRIPTION :

L'Exposition de la Miniature à Bruxelles en 1912

Recueil des œuvres les plus remarquables
des miniaturistes de toutes les écoles,
du XVI^e au XIX^e siècle.

Publié sous la Direction du Comité avec la collaboration de :

MM. le baron H. KERVYN DE LETTENHOVE, le Comte M. DE BOUSIES, le D^r G. C. WILLIAMSON, P.-A. LEMOISNE, le D^r KARL PURGOLD et PAUL LAMBOTTE.

L'ouvrage paraîtra en octobre ou novembre prochain et formera un beau volume in-4^o, texte et planches sur papier d'Arches à la cuve, d'environ 120 à 150 pages de texte et 80 à 100 planches hors texte, reproduisant approximativement 300 miniatures des différentes écoles, en couleurs et en héliotypie.

Tirage limité à 400 exemplaires numérotés.

PRIX DE L'OUVRAGE : 125 FRANCS



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

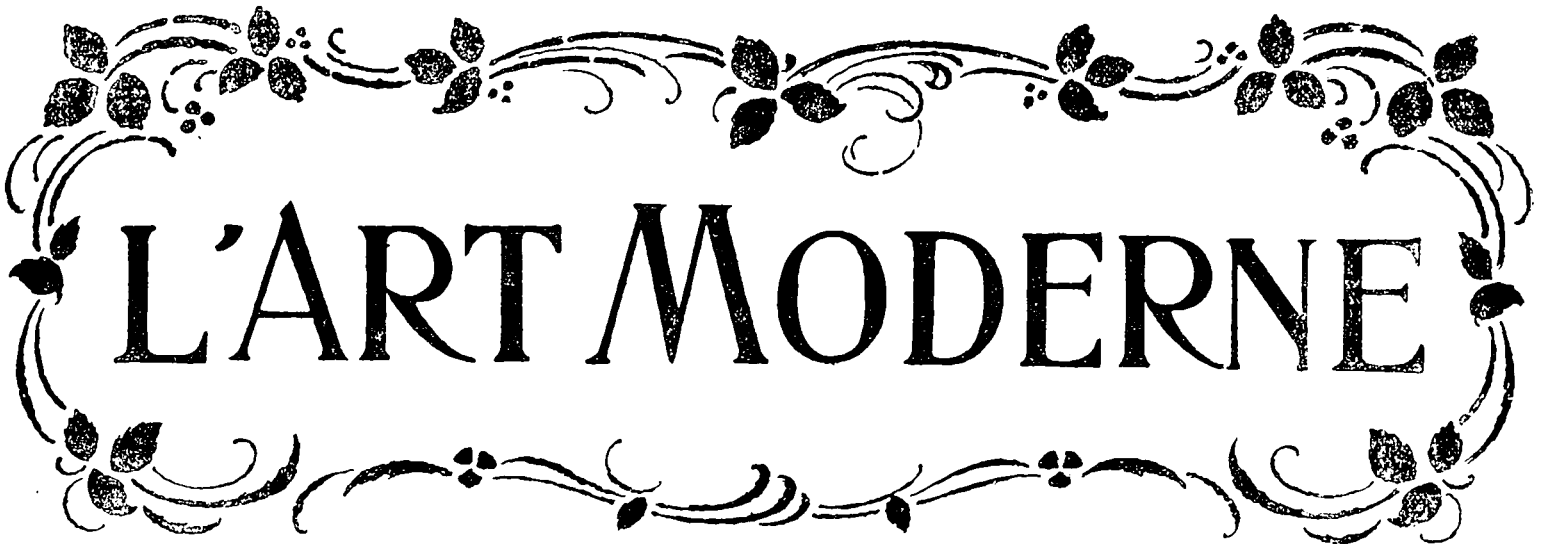
Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.
ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.
Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

Vient de paraître chez MM. A. DURAND & FILS (DURAND & C^{ie}) éditeurs

4, place de la Madeleine, Paris :

- M. EMMANUEL. — **In Memoriam** (R. VALLERY-RADOT), poème pour voix, piano, violon et violoncelle. — *Prix net : 4 francs.*
- ID. **Sonate** (en ré mineur), pour piano et violon. — *Prix net : 6 francs.*
- CÉSAR FRANCK. — **Œuvres d'orgue**, transcrites pour deux pianos à 2 mains par HENRI DUPARC et JULES GRISET. I. *Pastorale*. — *Prix net : 6 francs.* — II. *Pièce héroïque*. — *Prix net : 5 francs.*
- M. GRANDJANY. — **Trois pièces** pour le piano. I. *Arabesque*. — *Net : 2 francs.* — II. *Pastorale*. — *Net : 1 fr. 35.* — III. *Impromptu*. — *Net : 2 francs.*
- MAURICE RAVEL. — **Ma Mère Poye**, ballet. Partition réduite pour piano par J. CHARLOT. — *Prix net : 8 francs.*
- ID. **Daphnis et Chloé**, ballet. *Danse gracieuse et légère de Daphnis*. Réduction pour piano par l'auteur. — *Prix net : 2 francs.*
- C. SAINT-SAËNS. — **Six études** pour la main gauche seule. — En recueil, *prix net : 7 francs.*
- FLORENT SCHMITT. — **Lied et Scherzo** pour double quintette d'instruments à vent dont un cor principal. Réduction par l'auteur pour cor (ou violoncelle) et piano. — *Prix net : 5 francs.* — Id. pour piano à 4 mains. — *Prix net : 5 francs.*
- THÉODORE SZANTO. — **Contrastes** pour le piano. — I. *Soleils couchants*. — II. *Corlège funèbre*. — III. *Improvisation*. — IV. *Guêpes*. — En recueil, *net : 5 francs.*
- L. THIRION. — **Symphonie** en mi bémol (op. 12). Réduction pour piano à 4 mains par l'auteur. — *Net : 10 francs.*
- ID. **Sonate** en ut mineur (op. 14) pour violon et piano. — *Prix net : 10 francs.*



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Notes sur Utamaro (RAYMOND KœCHLIN). — La Liberté de l'Écriture (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Salon de l'Estampe (FRANZ HELLENS). — Le Théâtre à Paris : *Fervaal* (OCTAVE MAUS). — Memento musical. — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Chronique théâtrale : *la Flambée; le Bourgeon; Soirées classiques* (GEORGES RENCY). — Petite Chronique.

NOTES SUR UTAMARO

Utamaro est, avec Hokusai, le plus connu en Europe des peintres ayant travaillé au Japon pour la gravure. Dès 1891, Edmond de Goncourt lui consacrait un volume; une exposition spéciale de ses estampes était organisée par Bing en 1893, et son renom n'a pas décliné depuis, puisque tout récemment, en 1907, un savant allemand, le Dr Kurth, l'étudiait en une compacte monographie. Le grand public s'est plu à retrouver chez lui quelque chose de la grâce de notre XVIII^e siècle français, et les amateurs ont recherché certaines des pièces signées de lui avec une véritable passion : il semble bien en effet qu'Utamaro soit celui de tous les peintres japonais dont l'œuvre s'accorde le mieux avec notre goût et notre sensibilité.

Pendant trois quarts de siècle, de la fin du XVII^e au milieu du XVIII^e, patiemment, les Primitifs avaient travaillé à perfectionner l'art de la gravure en couleurs, et quand, vers 1760, intervint Harunobu, l'instrument était prêt, susceptible de tous les raffinements qu'imaginait cet ingénieux artiste. Mais si les estampes de Harunobu sont de merveilleux chefs-d'œuvre de gravure, il

ne se soucia guère du grand style de ses prédécesseurs et son inspiration demeura surtout aimable et comme juvénile. Son contemporain, Keriūsai, s'efforça, et souvent avec bonheur, vers la noblesse; toutefois, Kiyonaga seul devait retrouver l'accent des Primitifs avec la même grandeur, une technique plus parfaite et sans leur gaucherie. Grâce à lui, qu'on a justement appelé le classique de l'estampe japonaise, grâce à Sharaku, le plus grandiose des réalistes, entre 1775 et 1790 environ, elle atteignait son apogée, incomparable dans ses procédés et d'un art admirablement noble et puissant. C'est à ce moment qu'Utamaro parut.

Né en 1753, il arrivait vers 1780 à la force de l'âge. Kiyonaga, bien que de dix ans plus vieux, ne fut point son maître, mais c'est à lui qu'Utamaro dut ses premières inspirations et ses ouvrages de jeunesse en révèlent évidemment l'influence. Son originalité ne tarde cependant pas à se marquer et l'œuvre considérable de sa maturité la manifeste avec une force et une variété singulières. Le grand public, en effet, ne voit en lui, bien à tort, que le « peintre des *Maisons vertes* »; Goncourt a lancé cette appellation et elle a fait fortune; mais si Utamaro s'intéressa plus qu'aucun de ses confrères à la vie des courtisanes, il ne peignit pas qu'elles; les honnêtes femmes le charmèrent aussi; les scènes de cour le tentèrent de même, et le paysage, et la représentation des animaux; seuls les acteurs trouvèrent malaisément grâce à ses yeux... Nous sommes assez loin, on le voit, de l'exclusive préoccupation du Yoshiwara.

Le vrai est qu'Utamaro aima la femme à la passion et qu'il usa le meilleur de ses forces à la peindre; tout le reste semble chez lui une manière de divertissement.

Cartes, Kiyonaga, lui aussi, nous l'avait montrée, et l'on sait dans quelles nobles attitudes ; mais peut-être aimait-il l'arabesque harmonieuse formée par les groupes de femmes, et il la peignit rarement pour elle-même. Avec Utamaro, c'est elle sous tous ses aspects. Il se plaît à faire des portraits ; la figure occupe alors toute la page, et tantôt il la représente en pied, tantôt en buste, à moins qu'il ne s'ingénie à n'en peindre que la tête, étudiant soigneusement chaque trait et donnant au modèle, souvent désigné par son nom, sa personnalité, autant du moins que le permettaient les conventions de l'école populaire ; certains de ces portraits, ceux sur fond d'argent surtout, peuvent être comptés parmi les chefs-d'œuvre les plus accomplis et les plus originaux de l'artiste. S'il imagine un groupe, toujours les femmes sont prises en action, si l'on peut dire, et non seulement vaquant à leurs occupations coutumières, mais s'abandonnant à ces sentiments que Kiyonaga ne s'était guère mis en peine de rechercher : tout un drame amoureux se sent dans certaines compositions, non plus un de ces petits faits-divers gentils qui avaient amusé Harunobu, mais un drame passionné, dont l'expression discrète dissimule à peine l'intensité ; et d'innombrables pièces révèlent l'intérêt que prend l'artiste aux élans de la passion féminine ou aux complications de la coquetterie. Il ne trouve pas moins de plaisir à suivre la femme devenue mère, à observer ses jeux avec son enfant, à la voir l'allaitant ou occupée aux soins de sa toilette ; et il sut imaginer, pour rendre sa délicate tendresse, des accents émus dont nul ne s'était avisé avant lui parmi les peintres populaires. Cette sensibilité même va parfois jusqu'au romantisme dans certaines scènes légendaires, comme celles de l'éducation par sa mère du jeune héros Kintoki, — sans parler des sujets érotiques où l'artiste a déployé toutes les fantaisies de l'imagination la plus experte — et c'est elle qui, introduite pour la première fois dans l'estampe, caractérise l'art d'Utamaro et fait le prix de ses meilleures inspirations.

Ce n'est pas qu'il ne prenne aussi, à l'exemple de ses prédécesseurs, la femme pour thème de compositions uniquement décoratives ; dans certains de ses triptyques il ne saurait être question de sentiment, et l'action est presque nulle, qu'il s'agisse de femmes debout sur un pont et regardant couler l'eau, de spectateurs dans des barques assistant à un feu d'artifice, ou de gaies promeneuses cueillant des iris dans un pré ; pourtant il semble que, même dans de telles pièces, il cherche autre chose que Kiyonaga, et alors que celui-ci sacrifiait tout au rythme harmonieux et noble de la composition, Utamaro se plaît à la vivifier par le pittoresque. De même, sa fantaisie éclate dans certaines pages de ses livres, fantaisie gaie et débordante, dans le fameux *Annuaire des Maisons vertes* notamment, que Goncourt a célé-

bré — et peut-être plus que de raison. Mais il est étrange que ce même artiste, épris de toutes les grâces de la sensibilité féminine et amoureux de la vie, soit celui précisément qui a représenté avec la plus scrupuleuse fidélité le monde des infiniment petits. Plusieurs albums sont signés de lui, et qu'il a dessinés au plus beau moment de sa carrière, les *Souvenirs de la marée basse*, les *Insectes choisis*, les *Cent crieurs*, où les coquillages et les oiseaux sont rendus avec une étrange minutie, avec un zèle de naturaliste, l'artiste usant de tous les raffinements de l'art du graveur le plus habile pour arriver à l'exacte vérité.

Divers témoignages prouvent que l'Art d'Utamaro fut très goûté de ses contemporains, contrairement à ce qui s'était produit pour Kiyonaga et pour Sharaku, l'un étant demeuré plutôt méconnu, semble-t-il, l'autre ayant déplu au point de devoir renoncer à la peinture. Seulement cette popularité eut ses dangers. Utamaro, sollicité par des éditeurs pressés, travailla vite, les dernières années de sa vie, et la qualité de sa production s'en ressentit. Il avait certains types dans la main qu'il répéta indéfiniment ; au lieu de s'appliquer, comme par le passé, à caractériser chaque visage et chaque attitude, ses estampes, postérieures à 1800, ou environ, ne sont que des ressassages d'une extrême banalité. Sont-elles même toutes de lui ? Nous en doutons. Utamaro eut divers élèves dont il se fit aider dans la confection de plusieurs de ses livres ; ils doivent avoir de même dessiné certaines des estampes signées de lui, et ses élèves manquaient certes de génie. Après la mort du maître, le second mari de sa veuve s'appropriâ son atelier et signa lui aussi « Utamaro » ; il y eut sans doute d'autres faussaires encore, et il serait injuste de compter à l'artiste tant de morceaux médiocres qui, vraisemblablement, portent son nom indûment.

Utamaro mourut en 1806.

RAYMOND KEECHLIN

LA LIBERTÉ DE L'ÉCRITURE

L'autre jour, en parcourant *Comœdia* (1), je fus soudain arrêté par un assez court article, modestement placé en deuxième page, mais dont le titre me frappa : *Pour la libre écriture : l'hyperbate et Stéphane Mallarmé*. Et c'était signé Marc Vromant.

Le nom de Mallarmé exerce sur moi un tel empire que, sitôt que je le vois cité, je me devine en communication spirituelle avec qui le cite. La mystérieuse franc-maçonnerie dont il fut le grand-maître idéal et secret n'est pas dissoute. Certains de ses membres sont morts, aucun n'a fait défection, et elle se perpétue. Et pour moi, il y aura toujours deux camps : celui des gens qui l'aiment et celui des gens qui l'attaquent, le parti des poètes et des artistes et le parti des sots, des hommes insensibles au rythme. Le nom de Mallarmé est une pierre de touche : ceux qui vibrent sont de

(1) *Comœdia*, 31 décembre 1912.

métal authentique et pur, ceux qui restent inertes avouent par le fait même, implicitement et malgré leurs protestations ou leurs manifestes, qu'ils n'entendent rien au secret réel de la poésie. Le fait que M. Marc Vromant avait nommé Mallarmé me le rendit sympathique.

Mais l'hyperbate, qu'est-ce que c'est? Dans cet article qui est le second d'une série sur certains problèmes du style, d'une sorte de plaidoyer en faveur de la libre écriture, l'auteur la définit ainsi :

« Ce mot pédant représente la figure qui consiste à déranger, dans un but d'harmonie, l'ordre des mots; à supprimer, dans le même but, des vocables superflus; à modeler la phrase comme une pâte flexible, à la diviser en tronçons qu'une oreille délicate rétablira selon la musique la plus pure ».

A la réflexion, toute mécanique, que formule tout bas le lecteur : « Mais c'est une sorte d'inversion », M. Vromant explique aussitôt la différence qui sépare cette méthode de l'inversion :

« Elle ne se contente pas de déplacer l'adjectif, mais morcelle la phrase entière et la recompose selon une harmonie plus parfaite, plus idoine à la pensée qu'elle exprime ».

Et il donne des exemples, pris dans nos vieux auteurs français. Et ses exemples sont savoureux. Par exemple, celui-ci :

« La Bible de Sapience nous dit : *Tant s'ont entrebaisé* pour : « Ils se sont tellement entrebaisés ».

Ou celui-ci, dans le livre d'*Aucassin et Nicolette*, à propos d'une jolie fille :

« *Estoit graille (grêle) parmi les flancs qu'en vos dex mains la pëussis enclorre*, ce qui n'est que misérablement traduit par : *Elle avoit la taille si mince que vous auriez pu la tenir dans vos deux mains.* »

Et toujours comme s'il entendait votre toujours machinale objection : « Mais ce qui était possible dans les conditions où vivait la syntaxe du vieux français est devenu impossible avec la nôtre », il y répond aussitôt en disant :

« Ce qui se traduit sveltement par : *Était mince à la taille qu'en vos deux mains la puisiez enclorre.* »

Et nous voyons, puisque nous pourrions si bien parler ainsi maintenant, et combien ce serait joli, combien ce n'est pas une question de plus ou moins d'antiquité de vocabulaire, pas une question de naïveté. Mais l'influence académique a passé par là, mais le navrant humanisme, mais Malherbe, Vaugelas et Boileau, mais toute la légion des rondouillards, des pédants et des pions.

A la longue (cela dure depuis le XVI^e siècle) ils ont eu raison, et la langue a fini par se plier à des formes fixes; l'esprit d'analyse, qui est paresse et fausse oreille, a triomphé de l'esprit de poésie qui est recherche constante, besoin de nouveauté et musique. Et l'hyperbate a cessé d'être employé. Et les écrivains, perdant cette belle agilité spirituelle qui les faisait bondir de sommets en sommets, dans le paysage de la phrase, se sont mis à ramper, prudemment, pas à pas, comme s'il ne s'agissait plus de voler mais d'arpenter, comme si leur devoir était de rendre compte de tous les points par où ils passent, comme si nous leur demandions cela, comme si cette justification logique ne nous était point parfaitement égale. Et c'est l'encombrement des prépositions, des adverbes, des temps barbares des verbes, des auxiliaires, de toutes les chevilles du langage.

Et nous assistâmes à cette chose révoltante : la séparation de plus en plus accentuée entre écrivains et poètes. Aux écrivains

était réservé le langage timide et lent, aux poètes le chant, le cri, le lyrisme. Et encore de quelle prose ne la surchargeait-on pas, cette pauvre poésie!

Prends l'éloquence et tords-lui son cou,

s'écria enfin Verlaine, exaspéré. Et de bonnes âmes crurent au paradoxe.

M. Marc Vromant fait observer que Stéphane Mallarmé se servit de l'hyperbate comme moyen constant d'expression. Il démontre comment ces subtilités et ces raffinements que tant de gens lui reprochèrent, où la plupart ne voulurent voir qu'entraves de puriste, souci tarisseeur d'émotion, ne furent au contraire que l'unique procédé verbal possible pour peindre dans ses nuances son rêve si rare, pour n'en rien affaiblir. Certes il y a toujours moyen de transposer du Mallarmé en langage courant. C'est un service que demandent souvent qu'on leur rende des gens qui d'ailleurs aussitôt se révoltent : « Eh bien! disent-ils, ce n'était pas la peine de dire tout ça de façon si compliquée »; absolument comme si Mallarmé s'était amusé à écrire une phrase de prose bien plate et bien nue pour ensuite la « travailler », la mettre en vers difficiles.

Mais nul ne comprendra jamais Mallarmé et toute poésie que s'il sait ceci : qu'un poète pense directement en images et en musique, que la nécessité d'exprimer ces images et cette musique l'oblige à descendre dans le vocabulaire et la syntaxe et que c'est ici que commence sa grande lutte : ou il sera écrasé, ou il sera vainqueur. Ou les entraves innombrables du langage ligoteront son coup d'aile ou c'est lui qui se rira des entraves et fera sauter celles qui le trahiraient.

Il est clair que plus il connaîtra sa langue, plus il en sera maître, plus ses audaces seront sûres, plus son tact sans défaillance. Le demi-ignorant, lui, se contentera d'être en règle avec la construction. Le savant rejoindra par la science le pur jaillissement de l'inspiration.

M. Marc Vromant dit qu'en son temps le style de Mallarmé fit beaucoup rire :

« Je n'ai pas à stigmatiser ces rires : c'est déjà fait. Il me semble cependant le seul effort continu et formel vers une plus libre écriture. Notre époque, quoi qu'on en dise, est pourrie de traditions et de formules. »

Il n'y eut pas cependant que Mallarmé. Il y eut Verlaine, il y eut aussi la poésie symboliste, et le divin Max Elskamp n'a jamais fait autre chose : l'ellipse et l'inversion combinées, c'est-à-dire l'hyperbate, demeurent les caractéristiques de sa poésie prodigieusement concentrée et subtile. Et il en est d'autres encore.

N'importe, un article comme celui de M. Marc Vromant fait plaisir. Il montre combien les problèmes du style intéressent encore les esprits, ces problèmes dont la majorité des auteurs à succès (surtout ceux-là) ignorent même l'existence, et lorsqu'on la leur révèle, ils sourient comme à l'énoncé de quelque dangereuse et anarchique folie. Je lui suis reconnaissant de nous en avoir parlé, et je voudrais que ces idées se vulgarisent. Quel bienfait elles répandraient! Qui sait combien d'écrivains ont une pensée, un mouvement qui mériteraient d'être connus dans leur intégrité native et que le scrupule des vieilles règles syntaxiques retient et annihile? Quelle liberté, en effet, quelle variété admirations nous enfin! Et comme elles nous seraient révélées, les ressources infinies de notre magnifique vocabulaire, de notre syntaxe dont nous n'avons laissé fonctionner que cinq ou six mouvements sur des centaines de possibles!

Et puis, autre avantage, le jour où ces idées se seraient répandues, que de fausses réputations se dégonfleraient ! Que de gens dont la pensée indigente et faible a l'air de tenir debout parce qu'elle se soutient dans l'appareil traditionnel d'une phrase que nous admirons de confiance ! Ce qu'ils prendraient ! Alors, il faudra jouer cartes sur table. Et il ne restera plus que les beaux joueurs.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LE SALON DE L'ESTAMPE

Comme les années précédentes, le Salon de l'*Estampe* tranche heureusement sur la monotonie des expositions d'hiver qui se succèdent sans interruption et n'apportent, hélas, que de rares surprises. On l'attend avec impatience parce qu'il a toujours de la variété, de la fantaisie, de l'inattendu, et aussi cette abondance légère et nullement fastidieuse qui console de bien des moissons lourdes d'ennui.

Cette année, l'élément nouveau du Salon se compose de l'exposition des graveurs viennois. On avait rarement pu voir ici un ensemble aussi complet et donnant une idée aussi nette de cet art curieux, dont diverses revues ont reproduit des spécimens plus ou moins réussis. Ces graveurs sur bois, qui forment là-bas une école assez compacte, font preuve d'une activité fiévreuse, et certes, ils semblent s'acheminer vers une formule dont on ne peut pas encore définir exactement les éléments mais qui tend à se fixer néanmoins. Il est visible que la recherche de la simplicité et d'une sorte de style vivant fait l'objet de leurs efforts. Si l'on prend les noms de cette phalange à part, on a peine à découvrir en chacun une originalité spéciale.

Il est possible seulement de déchiffrer parmi eux deux tendances assez distinctes : il y a d'abord ceux qui manifestent du goût pour une certaine étrangeté résidant moins dans la forme que dans l'inspiration et la conception du sujet ; parmi ceux-ci me paraissent prendre place MM. Alfred Dorn, K. Moser, K. Schwetz, O. Wenzel, qui se groupent autour de leur chef M. Bertold Löffler.

Les autres s'inspirent plus directement de la nature. Le paysage et l'homme situé dans les milieux les plus simples forment les sujets de leurs travaux. On trouve chez eux une aisance dans le dessin et un goût souvent remarquables, surtout lorsqu'ils restent eux-mêmes et ne suivent pas de trop près leurs modèles japonais, ce qui n'est pas toujours le cas. Dans ce groupe, on compte des artistes de véritable talent tels que MM. Hede Jahn, Broncia Koller, Moïse Kurzweil, G. Marish, K. Moll, Heinrich Schröder. Parmi ceux-ci, il en est quelques-uns qui appartiennent, paraît-il, à l'école de Löffler, mais ils me semblent pourtant s'en éloigner notablement par certains aspects de leurs œuvres, et c'est pourquoi je les ai notés avec ceux du second groupe. Un autre artiste viennois, fort curieux, surtout dans ses planches en noir, c'est M. Rudolf Kolwach ; l'influence des Japonais, de Hiroshigé notamment, est éclatante dans les planches colorisées de cet artiste. Mais ici, il faut bien constater que l'artiste viennois est demeuré fort au-dessous de ses modèles !

En général, ce groupe viennois est fort intéressant ; mais il faut attendre qu'il se soit entièrement détaché des influences étrangères. D'autres ensembles, parmi lesquels celui de Rethel, celui de M. Émile Orlik, une magnifique série d'estampes d'Utamaro.

Les gravures sur bois de M. Edna Boies Hopkins et les dessins de M. F. Khnopff sont à relever dans ce Salon. L'envoi de Pennell est particulièrement curieux. Il est formé, cette année, d'une série de lithographies d'une facture à la fois très précise et très large où l'artiste a décrit le travail des grands chantiers, le formidable labeur humain s'exerçant au grand air, en lutte avec la nature abrupte, manœuvrant les machines fantastiques et élevant de babylonesques constructions. Presque chacune de ces planches est un chef-d'œuvre de vision puissante, de nerveuse et originale exécution. Pennell apparaît dans ces œuvres sous un aspect nouveau et très heureux. Il y a là moins d'imagination que chez Brangwyn, mais peut-être aussi plus de force dans l'étonnante simplicité de la facture.

Parmi les envois d'artistes belges, on retrouve maintes planches agréables de la plupart des habitués des Salons de l'*Estampe*, de nombreuses eaux-fortes et lithographies d'Aug. Danse, Louise Danse, Aug. Donnay, R. De la Haye, M. H. Meunier, Verhaegen, W. Vaes, Craco, etc.

La participation de J. De Bruycker à l'*Estampe* n'est pas copieuse, mais les trois eaux-fortes et le dessin qui en font les frais sont des œuvres également magistrales. Chez cet artiste étonnamment doué, le métier s'est assoupli rapidement, au point qu'il est devenu impénétrable ; il disparaît sous l'impression que procure l'œuvre en elle-même, on oublie de le scruter pour se laisser aller tout entier au charme extraordinaire qui se dégage de ces pages émouvantes et étranges.

Comme précédemment, les eaux-fortes et les dessins d'Alfred Delaunoy attirent spécialement l'attention. Cette fois encore, cet artiste créateur et puissant, cet infatigable chercheur, apporte un élément d'un intérêt nouveau dans son art. Les grands dessins qu'il expose ici le situent nettement comme l'un des artistes de notre temps les mieux doués pour les réalisations de large envergure ; Delaunoy se montre, avec ces simples études d'un dessin souple et grandiose, à la hauteur des maîtres qui se préparaient, par des notations précises et caractéristiques, à l'exécution de ces compositions éloquentes qui ornent les palais et les temples.

Un graveur qui n'avait jusqu'ici exposé que quelques natures-mortes d'un métier précis et un peu sage, M. Albert Delstanche, apporte cette fois une série de grands paysages largement burinés ; des sujets les plus simples, — un coin de jardin, une drève, une figure baignée de soleil, quelques branches qui retombent, — M. Delstanche a su faire des œuvres légères et gracieuses, très aérées, d'une inspiration heureuse et claire. Les eaux-fortes de M. Alfred Hazledine, exécutées dans la manière libre, avec des alternatives de verve ou de tranquille amusement, sont de pittoresques et curieuses études ; ses vues de Londres forment une belle suite où la fantaisie se mêle agréablement à l'observation. Chez M. Jehan Frison, la fantaisie est aussi un élément très séducteur ; dans la jolie série de ses petites pointes sèches, l'artiste semble s'amuser à saisir les caprices légers de la lumière, d'en entourer soit une figure, soit un objet, de les faire jouer dans le cadre d'une fenêtre ou sur la nappe blanche d'une table.

Dans cette riche et florissante moisson d'art que forme le Salon de l'*Estampe*, il faut encore remarquer, parmi les œuvres les plus fortes et les plus personnelles, les dessins et croquis de M. Pierre Paulus, exécutés d'un crayon nerveux et pourtant ferme. Une originalité d'excellent aloi commence à se montrer dans le travail de cet artiste probe et volontaire. N'oublions pas, enfin, les jolies compositions de M. Grégoire Le Roy pour son

récent livre : *Le Rouet et la Besace*; elles révèlent sous le poète tour à tour délicat et poignant un dessinateur dont la main un peu naïve traduit avec beaucoup de charme les effusions du cœur.

FRANZ HELLENS

LE THÉÂTRE A PARIS

Fervaal.

Le triomphe de *Fervaal*, dont la première représentation, plusieurs fois ajournée, eut lieu mercredi dernier à l'Opéra, dépassa les prévisions les plus optimistes. Nous voici loin des résistances que rencontra jadis l'émouvant drame de M. Vincent d'Indy à l'Opéra-Comique! Cette fois, chacun des actes fut suivi de six ou sept rappels enthousiastes et la péroraison, si noble en même temps que si pathétique, souleva d'admiration toute la salle. On vit, spectacle inusité, des abonnés grisonnants, vieillissés aux feux des girandoles, se soulever et crier bravo à pleine voix bien que nul ballet, pas le moindre divertissement ne leur eût allégé la peine d'écouter quatre heures durant de bonne musique. Et dans les acclamations qui accueillirent la fin de la représentation, les noms de l'auteur, des interprètes et de M. Messenger se croisaient à la volée, mêlés aux crépitements des applaudissements. Les directeurs du théâtre de la Monnaie, qui assistaient à cette magnifique soirée, doivent être dès aujourd'hui complètement rassurés sur le sort qui attend la reprise de *Fervaal* à Bruxelles, l'an prochain.

C'est vraiment une œuvre admirable et qui garde intactes, malgré l'évolution qui s'est produite dans le goût depuis sa création, sa pureté, sa puissance et son expression. Loin d'avoir vieilli, elle semble puiser une jeunesse nouvelle dans les conflits d'idées auxquels nous assistons. La seule épreuve décisive pour fixer la valeur d'une œuvre d'art est celle du temps. Lorsqu'une partition a, comme celle-ci, — et ce fut le cas pour *le Chant de la Cloche*, — franchi la durée d'une génération en conservant toute sa fraîcheur et sa beauté, c'est qu'elle est destinée à survivre. *Fervaal* prend rang, indiscutablement, parmi les chefs-d'œuvre du théâtre lyrique, au même titre qu'*Armide* ou *Orphée*, que *Freischütz* ou *Euryanthe*, que *Tristan* ou *Parsifal*.

Je n'entends pas dire par là que l'œuvre est exempte de tout défaut, — ne rencontre-t-on pas des imperfections dans celles que je viens de citer? — ni qu'elle doit être assimilée, par la nature de sa pensée musicale, aux drames de Richard Wagner, pas plus qu'à ceux de Weber ou de Gluck. La musique de M. Vincent d'Indy a son caractère propre, ses procédés personnels, ses assises rythmiques particulières, son système harmonique individuel, son instrumentation nettement distincte. Le développement symphonique, par exemple, y occupe une place beaucoup plus considérable que dans les œuvres qui procèdent d'une esthétique analogue : et c'est peut-être l'apport le plus significatif fait par l'auteur au patrimoine lyrique (on peut citer, à la suite de M. d'Indy, comme exemple de la même orientation, *Ariane et Barbe-Bleue* de M. Paul Dukas).

Ceci dit uniquement pour situer, dans l'évolution historique du théâtre musical, une œuvre que sa reprise a fait entrer dans la gloire.

Fervaal se rattache par son style à la tradition classique. Certes y relève-t-on, au deuxième acte notamment, des concessions à un romantisme d'opéra qu'appelait le cadre extérieur

de l'action. La scène de l'arrivée des chefs au Conseil, le chant exalté du barde repris ensuite par Fervaal, l'hymne héroïque des guerriers et des prêtres marchant à l'ennemi sont d'une conception plus théâtrale que le reste de la partition. Encore faut-il en admirer l'élan, la fougue et l'éclat. Mais à côté de ces pages musicalement discutables, quelles inspirations pathétiques, d'une essence mélodique si haute et si pure, quel flot de musique admirable, quelle fertilité de moyens, quelle richesse orchestrale, quelle sûreté d'écriture! Dès le prologue, si sobre et d'une construction musicale si serrée dans l'exposé des principaux thèmes de l'œuvre, le public était conquis, et l'enthousiasme des spectateurs fut à son comble lorsque Fervaal, dans l'apothéose finale, gravit lentement les pentes glacées qui le mènent à la Lumière et à la Vérité. Cette conclusion grandiose du drame symbolique imaginé par M. d'Indy demeure l'une des plus hautes conceptions du répertoire lyrique. Le génie du compositeur s'y affirme avec une ampleur, une pureté et une magnificence qui l'égalent aux plus grands.

Je ne reviendrai pas sur les appréciations que m'a suggérées, lors de la répétition générale, l'interprétation de *Fervaal* (1). Celle-ci fut plus précise, plus colorée, mieux au point dans les détails de sa réalisation musicale et scénique que lorsqu'elle nous fut présentée pour la première fois. Et surtout M^{lle} Bréval, rétablie de la fâcheuse indisposition qui la priva de ses moyens, donna cette fois au personnage de Guillen, à défaut de la voix ardente et juvénile qu'exige le rôle, l'intelligence, la parfaite musicalité et la beauté d'attitudes par lesquelles la comprehensive artiste marque chacune de ses créations.

OCTAVE MAUS

MEMENTO MUSICAL

Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au théâtre de la Monnaie, quatrième et dernier Concert populaire sous la direction de M. Sylvain Dupuis, directeur du Conservatoire de Liège, et avec le concours de M. Pablo Casals, violoncelliste. Au programme : *Wallenstein* (Vincent d'Indy), concerto pour violoncelle et orchestre (R. Schumann), *Don Juan* (R. Strauss), *Mélodie* et *Sérénade espagnole* pour violoncelle et orchestre (Glazounow), fragments du *Songe d'une Nuit d'hiver* (A. De Boeck).

Lundi 13, à 8 h. 1/2, salle Patria, *Grandes et Petites Chansons de France*, par M^{me} Yvette Guilbert avec le concours de M^{lle} H. Chalot, harpiste, et de M. Fleury, flûtiste.

Mercredi 15, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, piano-récital de M. Adolphe Veuve.

Dimanche 19, à 2 h. 1/2, au théâtre de l'Alhambra, quatrième Concert Ysaye (Festival R. Strauss), sous la direction de M. Ernst Wendel, chef d'orchestre des Concerts philharmoniques de Brème et avec le concours de M^{me} Frances Rose, de l'Opéra de Berlin. Au programme : Overture de *Guntram*, scène finale de *Salomé*, *Till Uylenspiegel*, mélodies (avec accompagnement d'orchestre), *Une vie de héros*. Répétition générale la veille, mêmes salle et heure.

Lundi 20, à 8 h. 1/2, Salle Nouvelle, concert donné par M^{lles} G. Schellinx, violoniste, et Marguerite Rollet, du théâtre de la Monnaie.

Mêmes jour et heure, à la Grande Harmonie, deuxième concert de la Société nationale des compositeurs belges, avec le concours de M^{lles} Berthe Bernard, pianiste et Suzanne Poirier, cantatrice et de MM. Emile Bosquet, pianiste et De Fauw, violoniste.

(1) Voir notre dernier numéro.

LA MUSIQUE A LIÈGE

M. Waitz, dont nous avons souvent affirmé la maîtrise, a conçu le plan d'une régénération du chant grégorien dans nos églises. Il a formé un cercle de dames à Verviers et un groupe de chanteurs à Liège auxquels il inculque les vrais principes de lecture et d'exécution.

Sa première séance a émerveillé un nombreux auditoire de croyants et de mécréants. La théorie générale a été exposée par Dom David, et M. Waitz s'était modestement assis à l'harmonium accompagnateur. Dom David dirigeait les chanteuses. Toutes les parties d'une messe furent exécutées en exemples de diverses époques. L'accentuation du latin, la bonne prononciation. L'assouplissement des voix sur les syllabes non accentuées, l'émotion religieuse et pure prouvèrent combien le travail de M. Waitz a modifié profondément les habitudes de nos interprètes. Nous aurions préféré que Dom David ne suivit pas, à l'unisson, de sa voix d'homme, les fraîches modulations des voix féminines; cela ressemblait au gros trait noir dont certains peintres encadrent leurs silhouettes, en souvenir archaïque de vitraux. Nous regrettons aussi que l'admirable *Vox in Rama* ait été oublié. Nous pourrions discuter avec Dom David la question de l'office des morts, qu'il veut chanter avec une certaine joie, pensant aux élus; mais le *De profundis* et le *Dies iræ* sont des points culminants et pas du tout réjouissants; et, du reste, on chante sans savoir ce qui en est advenu, au delà, du défunt regretté ici-bas. Quant à l'apostolat de M. Waitz, c'est un vrai triomphe.

Les trois séances consacrées aux sonates de Beethoven pour violon et piano par MM. L. Charlier et F. Mawet ont été fort goûtées d'un public nombreux. L'op. 12 n° 2 et n° 3 (celui-ci plus moderne de fond et de forme), l'op. 30 (3 sonates), l'op. 23, dont le *presto* est charmant, l'op. 96 avec son *allegro* admirable et bien développé, et malgré son *adagio* faible de conception, l'op. 24 au coloris sombre, émouvant, et l'op. 47, dédié à Kreutzer, firent sur-tout impression.

Au Conservatoire, la première audition d'élèves intéressa vivement par son programme. La Sonate pour violon et piano de Vienne fut interprétée avec beaucoup de distinction; la vilanelle pour cor et piano de P. Dukas donna une belle occasion à MM. Wynen et Jehin de faire applaudir leur technique et leur sens musical; c'est un petit chef-d'œuvre. Le *Poème* de Gabriel Dupont (piano et cordes), assez embroussaillé mais ingénieusement enrichi de modulations, les mélodies de Chausson, Bréville et Debussy, bien détaillées par M^{lle} Gilis, cantatrice d'avenir, tout fut agréable.

L'«Heure de Musique» au *Journal de Liège* avait attiré les plus fins amateurs de la ville et des environs. M. Théo Henrion, dont les succès à l'étranger sont notoires, est l'un des plus brillants pianistes qui soient sortis de notre école; le Liszt, le Mendelssohn et le Scriabine l'ont surtout inspiré. M^{lle} Tombeur, adroitement accompagnée par M^{lle} G. Lejeune, a profondément ému l'auditoire par le *Nocturne* et la *Procession* de C. Franck; on l'applaudit aussi dans *Rédemption* et le *Mariage des roses*.

A l'OEuvre des Artistes, M^{lle} Dessouroux, MM. Léop. Charlier et A. Beernaert défendirent avec conviction et talent la musique expressive d'Armand Marsick; ses petites pièces pour piano sont de jolis tableautins appelés à de certains succès de salon. Sa sonate pour piano et violon est passionnément écrite et porte les interprètes au succès; celui de nos deux artistes fut éclatant.

Nous n'avons pas assisté au récital demandé à M. Closson, pianiste liégeois choyé à Berlin et en plusieurs villes d'Allemagne, mais nous l'avons entendu dans un salon particulier. L'étude en tierces de Chopin et la *Méphisto-Waltz* de Liszt-Buson n'ont pas d'interprète supérieur; c'est émerveillant de brio, de couleur et de force.

GEORGES RITTER

CHRONIQUE THEATRALE

La Flambée. — Le Bourgeon. — Soirées classiques.

La Flambée! Quelques sarments sur lesquels tombe une étincelle et qui s'enflamment: brusque lueur, ronronnement, grésil-

lement, puis tout s'éteint à jamais. Quel titre symbolique pour une pièce qui jette un vif éclat mais qui ne brillera qu'un instant!

C'est une sombre histoire. Le colonel est un imprudent et un faible qui, pour reconquérir sa femme, écœuré de sa brutalité, a voulu lui donner le luxe et, à cet effet, a dû s'endetter considérablement. Mais ce faible et imprudent colonel est en même temps — arrangez cela! — un des chefs les plus éminents de l'armée française. Pauvre armée! pauvre France! Comme tel, il possède les plans d'un fort de l'Est, des terribles marches de l'Est... Et ce n'était pas la première fois, peut-être, que nous entendions parler de l'Est et de ses marches, des terribles marches de l'Est! Un espion a centralisé entre ses mains toutes les dettes du colonel et il lui met la trahison sur le gage: ou il livrera les plans du fort ou il sera saisi et déshonoré. Le colonel n'hésite pas: il étrangle l'espion. Du même coup il se réconcilie avec sa femme, fille de soldat, qui ne détestait sans doute la brutalité que quand elle-même en était victime et qui s'abandonne avec passion aux baisers de son mari dès qu'elle est assurée que celui-ci est un héros, c'est-à-dire, en l'occurrence, un assassin, un criminel de droit commun. L'héroïsme de Felt est d'ailleurs contagieux. Un *ex-ministre* qui est aussi un *futur* ministre de la République et qui, pardessus tout cela, aime M^{me} Felt d'une pure et ardente tendresse, renonce à cet amour et sauve le colonel du conseil de guerre. Tout cela, naturellement, pour Dieu, pour le Tzar, pour la Patrie! C'est ce qu'on appelle une pièce patriotique. Grand succès, en dépit des invraisemblances flagrantes de l'œuvre. En un certain sens, succès mérité, car il y a là une habileté consommée, une science de l'effet brutal qui n'a pas sa pareille. M. Kistemaekers connaît toutes les recettes et cuisine à merveille. Il fait du Bernstein et du Bataille mieux que ces maîtres eux-mêmes. C'est égal, j'aimais mieux son *Instinct*, où il y avait moins de scènes à effet et peut-être plus de force et de vrai talent.

La pièce est admirablement jouée aux Galeries par M. Dumény et M^{me} Paule Andral, dont le jeu prestigieux ne contribue pas peu à nous faire prendre des vessies pour des lanternes et un mélo assez réussi pour une tragédie cornélienne.

* * *

L'Olympia a repris le *Bourgeon*, la très amusante et très spirituelle, je dirais volontiers la très délicate comédie-vaudeville de M. Georges Feydeau. Quel sujet difficile et avec quelle légèreté, quelle adresse il est traité! Faire admettre par toute une salle, sans que personne s'en trouve froissé dans ses sentiments, l'amour d'une courtisane et d'un séminariste, quelle gageure! Et pourtant M. Feydeau réalise ce tour de force et comme en se jouant. Il est vrai qu'il a recours à la légende, qu'il invoque Marie-Madeleine et Jésus. Ah! que M^{lle} Nelly Cormon est donc une Madeleine irrésistible et que l'on comprend que le séminariste coquebin — c'est M. Brulé — succombe à l'attrait de son charme! La généreuse nature toujours triomphe des vocations factices et des mysticismes excessifs. Il y a quelque chose de l'âme saine, du bon sens ironique de Molière dans cette adroite et joyeuse folie. Le séminariste, en revêtant l'uniforme de tourlourou, dit un adieu éternel à sa soutane. Il aime. Il est heureux. Le bourgeon a crevé. La branche est couverte de feuilles. Bientôt, quand l'heure sera venue, il y cueillera le fruit vierge d'un amour tout pur, tout frais, tout neuf qui l'attend: et ce sera la classique petite cousine qui achèvera en lui ce que la courtisane Etiennette a commencé, c'est-à-dire d'établir sa vie sur les bases solides de la nature et de la vérité.

M^{mes} Dehon, Cormon, Dieudonnay, Dépernay, G. Loyer, MM. Brulé, Berry, Darcey, Gildès enlèvent, dans le ton qui convient, cette pièce de franche et intelligente gaité.

* * *

La première soirée classique organisée par la Commission du Théâtre belge a eu lieu vendredi au théâtre du Parc. On jouait le *Médecin malgré lui* et les *Précieuses ridicules*. Ce fut un gros, un très gros succès. Bien que la représentation eût lieu sous les auspices du Théâtre belge, le public était venu, — le vrai public, celui qui paye, — applaudir Molière et ses excellents interprètes, M. Brunet en tête, qui a été un Sganarelle et un Mascarille admirables.

GEORGES RENCY

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Au Musée moderne, Salon de l'*Estampe*. — Au Cercle artistique, M^{lle} Drumaux et M. Clesse (dernier jour); du 13 au 22, MM. Louis Titz et Firmin Baes. — Au Studio, MM. C. Kufferath et V. de Coen. — Salon Dietrich, œuvres belges, françaises, allemandes et hollandaises. — Galerie Royale, Jean Droit. — Galerie Georges Giroux, humoristes allemands du *Simplicissimus*.

Le jury chargé de l'admission et du placement des œuvres destinées à la section belge et à la section internationale de l'Exposition des beaux-arts de l'Exposition universelle et internationale de Gand en 1913 est composée comme suit :

Peinture : Président, M. Claus; membres : MM. Baertsoen, Donnay, Khnopff, Mertens et Struys.

Gravure : Président, M. Lenain; membres : MM. Heins, Meunier et Rassenfosse.

Sculpture : Président, M. le comte J. de Lalaing; membres : MM. Lagae, Rousseau et Samuel.

Architecture : Président, M. de Noyette; membres : MM. Brunfaut, Horta et Van de Voorde.

Secrétaires du jury : MM. Gendebien, Beautier et Boddaert.

S. E. Mahmoud Khan, ministre de Perse à Bruxelles, a visité les travaux de l'Exposition de Gand, et spécialement le pavillon persan, complètement terminé. Il a félicité longuement M. Van de Voorde, l'architecte, et parcouru ensuite le quartier des Flandres, le Palais de l'Horticulture et des Fêtes.

Chez le commissaire général de la section persane, le ministre admira les projets de décoration intérieure du pavillon persan, dus à M. Joseph Cornélis.

La troisième conférence des Matinées littéraires aura lieu demain lundi, à 3 heures précises, à l'Hôtel Astoria, rue Royale 103.

Dom Ursmer Berlière vient d'être nommé conservateur en chef de la Bibliothèque royale. Collaborateur de la *Revue bénédictine*, fondateur de l'Institut historique belge de Rome qu'il dirigea de 1902 à 1906, Dom Berlière a publié d'importants travaux relatifs à l'histoire ecclésiastique de notre pays au moyen-âge, parmi lesquels le *Monasticon*. Il est né à Gosselies en 1861.

Le théâtre de la Monnaie annonce pour mercredi prochain la première représentation de *Roma*, le dernier ouvrage de Massenet. Les principaux rôles sont confiés à M^{lles} Hedy, Degeorgis, Bérelly, Charney, Cambon, à MM. Darmel, Billot, Grommen, Bouilliez, Demarcy et Danlée. L'œuvre sera dirigée par M. Corneil de Thoran.

D'autre part, M. Lauweryns préside aux études de *Pelléas et Mélisande*, dont la reprise suivra de près la première de *Roma*. C'est M^{lle} Hedy qui incarnera Mélisande. Geneviève sera interprétée par M^{lle} Degeorgis, le petit Yniold par M^{lle} Rollet (qui chantera prochainement le rôle de Gretel dans *Huensel et Gretel*). Pelléas, ce sera M. de Cléry. Les rôles de Golaud, d'Arkel et du médecin seront respectivement chantés par MM. Bouilliez, Billot et Danlée.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

A l'occasion des représentations données au théâtre de la Monnaie de *la Flûte enchantée*, M. Maurice Kufferath a publié dans le *Guide musical* une étude extrêmement intéressante sur l'opéra de Mozart et sur les circonstances dans lesquelles il fut composé et représenté pour la première fois. Historique et critique, très soigneusement documentée, cette étude est semée d'anecdotes qui en rendent la lecture des plus attrayantes.

L'extrait suivant d'une lettre adressée au début de novembre 1791 par Mozart à sa femme précise le caractère enjoué et gai du compositeur : « Je suis allé sur la scène au moment de l'air de Papageno avec le carillon... parce que j'avais, aujourd'hui, grande envie de jouer moi-même le *Glockenspiel*. Je fis alors la plaisanterie, — à un endroit où Schikaneder (Papageno) s'arrête, — d'exécuter un *arpeggio*... ; il fut tout effrayé, regarda autour de la scène et m'aperçut; la seconde fois, je ne fis rien... ; alors il resta immobile, ne voulant plus du tout continuer; — je devinai sa pensée et je frappai de nouveau un accord; — sur quoi il frappa son carillon en disant : Tais-toi donc! et tout le monde de rire. Je crois que beaucoup de gens ont appris pour la première fois, grâce à cette plaisanterie, que ce n'est pas lui qui frappe l'instrument! »

Après l'essai, couronné de succès, dont nous avons parlé, les directeurs du Petit Théâtre voudraient faire de cette entreprise artistique une œuvre viable, ayant quelque chance de durer. Leurs projets, on les connaît : exhumer des œuvres musicales ou littéraires du passé, injustement méconnues, représenter des œuvres modernes, telles que certains drames de Maeterlinck, d'autres inédits, dans une atmosphère et un cadre qui leur conviennent.

Il faudrait pour cela : 1° constituer une troupe régulière et un répertoire; 2° installer le théâtre dans une salle d'une façon définitive. Pour cela, il conviendrait de donner à cette œuvre des assises financières qui lui manquent. C'est pourquoi les directeurs ont décidé de créer une *Société des amis du Petit Théâtre*, à laquelle ils espèrent que le public souscrira. Les cotisations seront de 20 francs (membres), 50 et 100 francs (protecteurs), chaque cotisation donnant droit à un certain nombre de cartes qui peuvent être utilisées par le titulaire ou des membres de sa famille.

Tous les amateurs d'art voudront protéger de cette façon cette œuvre charmante et lui permettre de garder un caractère tout à fait artistique.

Le prochain souper littéraire du *Thyrse*, qui aura lieu jeudi prochain, à 7 h. 1/2, à l'hôtel de l'Espérance, sera présidé par M. P.-H. Loyson.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}, Éditeurs
BRUXELLES - 4, PLACE DU MUSÉE, 4 - BRUXELLES
EN SOUSCRIPTION :

L'Exposition de la Miniature à Bruxelles en 1912

Recueil des œuvres les plus remarquables
des miniaturistes de toutes les écoles,
du XVI^e au XIX^e siècle.

Publié sous la Direction du Comité avec la collaboration de :

MM. le baron H. KERVYN DE LETTENHOVE, le Comte M. DE BOUSIES, le Dr G. C. WILLIAMSON, P.-A. LEMOISNE, le Dr KARL PURGOLD et PAUL LAMBOTTE.

L'ouvrage paraîtra en octobre ou novembre prochain et formera un beau volume in-4°, texte et planches sur papier d'Arches à la cuve, d'environ 120 à 150 pages de texte et 80 à 100 planches hors texte, reproduisant approximativement 300 miniatures des différentes écoles, en couleurs et en héliotypie.

Tirage limité à 400 exemplaires numérotés.

PRIX DE L'OUVRAGE : 125 FRANCS



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

VENTE PUBLIQUE

le **lundi 20 janvier** et les trois jours suivants
d'une importante réunion de

LIVRES, DESSINS ET ESTAMPES

provenant des collections
de feu M. LE CHEVALIER SANTI MATTEI (2^e partie)
et de M^{me} E. LÉONARD.

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier F. ARENTS, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86 rue de la Montagne.

Le catalogue, illustré de 20 reproductions et comprenant 1039 numéros, se vend 3 francs.

Exposition générale le jeudi 16 janvier, de 10 heures à midi et de 2 à 6 heures (le catalogue servant de carte d'entrée), et partielle les jours de vente, de 10 heures à midi.

LES MARGES

Gazette littéraire fondée en 1903 par M. Eugène Montfort

Paraissant six fois par an.

Paris : 5, rue Chaptal, et chez Floury,
près le Café Napolitain.

Abonnements : 5 francs par an ; sur Japon : 10 francs.
Le numéro : fr. 0,85.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie. 12-14

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes.

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

Vient de paraître chez DURAND et Cie,

éditeurs, 4 place de La Madeleine, PARIS.

- L. CEILLIER. — **Pièces pour Anne-Marie**, six petites pièces pour piano à quatre mains.
— *En recueil, 5 francs net.*
- CÉSAR FRANCK. — **Grande pièce symphonique** pour orgue. Transcription pour deux pianos à quatre mains par M. JULES GRISET. — *Prix net : 10 francs.*
- ID. — **Prière** pour orgue. Transcription pour deux pianos à quatre mains par M. JULES GRISET. — *Prix net : 7 francs.*
- MAURICE RAVEL. — **Valses nobles et sentimentales** pour orchestre. Partition d'orchestre format de poche. — *Prix net : 10 francs.*
- ROGER-DUCASSE. — **Interlude**, extrait de *Au Jardin de Marguerite*. — Partition d'orchestre format de poche. — *Prix net : 7 francs.*
- ID. — **Le Joli Jeu de Furet**, scherzo pour orchestre. Partition d'orchestre format de poche. — *Prix net : 5 francs.*
- A. ROUSSEL. — **Evocations** pour orchestre. I. *Les dieux dans l'ombre des cavernes*. Partition d'orchestre format de poche. — *Prix net : 7 francs.* — II. *La Ville rose*. — Id. 8 francs. — III. *Aux bords du Fleuve sacré*. — Id. 10 francs.
- ID. — **Sonatine** pour piano (op. 16). — *Prix net : 5 francs.*



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Livres rustiques : *Fumée d'Ardenne* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Une décoration de Maurice Denis (OCTAVE MAUS). — Expositions : *A la Salle «Studio»* : M. Camille Kufferath; *A la Galerie Giroux* : les *Humoristes du «Simplacissimus»*; *Au Cercle Artistique* : M. Firmin Baes (F. H.). — Nouvelles publications musicales : *Cours de haute virtuosité* (Ch. V.). — Memento musical. — L'Art à Paris : *Georges Van Houten* (LOUIS VAUXCELLES). — L'École de musique de Verviers : *Manifestation Julien Ponty* (J. S.). — Concours musical : *Chant choral*. — Petite Chronique.

LIVRES RUSTIQUES

Fumée d'Ardenne (1).

La couverture couleur de tourbe s'orne d'un dessin représentant un coteau avec des sapins noirs : au premier plan brûle un amas sombre noir, sans doute de feuilles mortes et d'herbes, une fumée s'en élève qui déroule ses volutes jusqu'au ciel. On ouvre le livre, il est présenté comme seul M. Edmond Deman sait présenter des poèmes, c'est-à-dire exquisement. Et l'on débute par cette pièce :

Dans les bouleaux, par ce soir d'août, les gazons fument
Et propagent dans l'air une douce amertume.

L'odeur de ce pays monte de cette cendre
Que dans la jeune coupe on va bientôt répandre

Pour qu'au printemps prochain, de l'Ourthe à la Semois,
L'avoine lève. ou bien le seigle, au cœur des bois.

Je voudrais que mes vers aient la même senteur
Et signalent de loin l'Ardenne au voyageur.

Par les chers souvenirs confondus dans la cendre
D'où monte leur colonne âcre, violette et tendre.

(1) THOMAS BRAUN : *Fumée d'Ardenne*, poèmes. Bruxelles, Edmond Deman.

Mais plaise à Dieu surtout que pour le nouveau mars,
Après cette fumée au vent rapide éparse,

Un poète meilleur et plus sûr de son style
Fasse lever le blé dans la poudre fertile.

Ne sentez-vous pas en ces vers quelque chose de charmant? Une suggestion particulière? Pour moi, ils m'ont enchanté, et ont porté dans mon imagination beaucoup plus loin qu'on pourrait le croire.

L'odeur de ce pays monte de cette cendre.

Quelle idée de poète! Et comme, pour l'avoir, il faut être sensible aux choses de la nature!...

N'est-ce pas, en effet, à la fin d'août qu'à la campagne on brûle les herbes et les feuilles, à la fin d'août c'est-à-dire à la fin de l'été véritable, et cette fumée, son odeur amère et douce s'associent en effet véritablement en nous à l'idée mélancolique du départ prochain. C'est un adieu.

Tout le livre ensuite, plein de pièces naïves, dont quelques-unes le sont moins heureusement, d'ailleurs, m'a paru avoir été conçu et écrit en quelques jours, sous l'empire d'un grand sentiment. Le poète, enivré de l'odeur de ces gazons brûlés, a passionnément regardé autour de lui les choses de son pays, les paysages du bel été fini, les images d'un bonheur de vacances. Et ces choses, il les chante un peu une à une et parfois dans un style un peu didactique ou d'une familiarité trop simplette, mais souvent avec un véritable bonheur d'expression et un sentiment si tendre que nous en sommes tout émus. Je ne connais pas l'Ardenne, mais il m'a semblé tout à coup y être transporté tant M. Thomas Braun m'en a dit, et de quel ton insidieux, persuasif!...

Il faut lire la grande pièce appelée : *Adieux à un chien mort*, et cette *Pentecôte* :

Comme d'autres vont voir dans les champs de Hollande
Fleurir l'oignon des crocus bleus et des tulipes,
Ce dimanche matin je traverse les landes.
Du vieux Semois grésille dans ma pipe.
Ma peau s'anime sous les aromes du vent.
Le vent souffle du sud et l'air est élastique.
Mon pas est sûr, mon cœur léger, mon corps fervent
Et souple comme aux jours des jeunes gymnastiques.

Déjà je n'entends plus la plainte du coucou
Qui, jusqu'au mai prochain, s'est caché Dieu sait où.
Juin s'avance à pas nus aux bords de la rivière.
Il cueille des iris poussés entre les pierres,
Où flotte sur l'eau tiède une mousse d'écume.
Je vais vers lui, grisé d'air frais et de lumière,
Comme un martin-pêcheur ébloui de ses plumes.
Je vais, par les genêts amers et pavoisés
Dont les vagues d'or clair déferlent sur les côtes,
Des crêtes des plateaux aux rayins déboisés,
Jusqu'aux prairies où pousse seul, dans l'herbe haute,
Le credo violet, fleur de la Pentecôte.

Voilà des images qu'on ne peut pas observer en dehors du contact direct avec la nature. Tout, dans *Fumée d'Ardenne*, indique que nous n'avons pas affaire à un poète de salon, mais à un homme, sensible et subtil, penché sur les manifestations de la vie rustique avec une tendresse virile. Je l'imagine fort bien comme il se décrit, la peau animée « sous les aromes du vent », fumant sa pipe où « du vieux Semois grésille », le fusil en bandoulière, et arpentant les éteules d'un pas cadencé, sûr et souple.

On ne manquera pas de dire de son recueil qu'il est influencé de M. Francis Jammes. Pour moi, c'est un reproche que je ne lui adresserai point, car j'estime que ce sont là analogies très superficielles, toutes formelles. J'ai idée que si M. Francis Jammes n'avait point existé, *Fumée d'Ardenne* ne serait pas très sensiblement différente de ce qu'elle est. Il ne doit pas y avoir deux manières d'exprimer avec simplicité certaines émotions, surtout lorsqu'on les dépouille le plus qu'on peut de toute métaphore, de toute comparaison. M. Thomas Braun procède par notations successives, sans comparer ce qu'il observe à quelque chose d'analogique dans un autre monde, sur un autre plan. M. Jammes aussi, très souvent. C'est ici que réside la ressemblance la plus profonde, la seule réelle. Et celle-ci est vraiment trop fatale, trop naturelle pour qu'on puisse en faire reproche à qui que ce soit. Ce sont là fraternités de l'esprit et du cœur, ce sont les mystérieuses filiations de la sensibilité poétique. Non seulement de telles analogies sont légitimes, mais encore leur observation méthodique constitue le plus fécond principe de la critique de synthèse. Un de nos meilleurs critiques français, M. Camille Mauclair, n'a point fait autre chose que d'établir ainsi des analogies

entre tous les artistes d'une même famille, d'une même tradition. La question d'imitation n'est même jamais posée par un esprit juste.

Mais il est impossible qu'un pédant voie, dans la libre expansion d'une sensibilité qui est fraternelle à une autre, autre chose qu'une influence livresque, qu'une copie. Certes, je les connais, les poètes qui ressemblent à M. Jammes. Ils sont légion. Mais ils n'ont jamais vu directement la nature : ils traitent des thèmes empruntés à Francis Jammes et dans un style le plus approchant possible du sien.

Quant à M. Thomas Braun, il est lui-même. Il a des hésitations, des lenteurs, des maladresses, voire des préciosités inutiles. Mais ces défauts aussi sont bien à lui et il ne les emprunte à personne. Ils sont l'envers, peut-être la rançon, de qualités exquis, et surtout d'un don d'émotion d'une portée très subtile et très secrète.

Le Cœur timide (1).

Le roman de M. Georges Virrès se compose de deux éléments qui ne se pénètrent guère, ou du moins qui ne se pénètrent que par moments. Il n'y a point entre eux rapport de nécessité, et c'est pourquoi, selon notre humeur, nous pouvons trouver le livre très séduisant, ou mal agencé.

Il y a en effet dans *le Cœur timide* une partie romanesque, que l'auteur a sans doute crue nécessaire pour construire une armature, une intrigue capable de supporter les développements et d'accueillir les digressions qu'il se proposait d'y introduire. Et il y a une partie naturaliste, un ensemble d'observations sur les choses et les gens de la campagne, et cette partie-là m'a paru tout à fait excellente. Je me demande pourquoi M. Georges Virrès, qui me paraît un écrivain tout à fait indifférent aux moyens par lesquels on obtient le succès, a fait cette concession à un genre hybride et dont il doit savoir ce qu'il vaut. A sa place, je me serais abstenu de surajouter au premier sujet, c'est-à-dire à la monographie d'un jeune homme qui reprend contact avec le sol natal, avec la famille et les traditions, un second sujet, c'est-à-dire une histoire d'amour et diverses petites digressions.

Non que je lui reproche d'avoir traité dans *le Cœur timide* une histoire d'amour. Il était trop naturel que le jeune Pierre de Hérim, en rentrant chez lui, fût repris par le charme de la famille, du château ancestral, de la campagne en été, et que toutes ces émotions combinées, attisées par la ferveur de l'adolescence, se transformassent en un seul sentiment, plein de rêve et de fièvre, son amour pour Juliette d'Asberg. Rien qui soit également plus juste de ton, plus attendu alors

(1) GEORGES VIRRÈS : *Le cœur timide*, roman. Bruxelles, G. Mertens ; Paris, Gabalda et Cie.

que son journal, d'ailleurs composé avec une rare délicatesse, une discrétion d'une juvénilité pudique et charmante. Pourquoi? Parce que jusqu'ici rien ne vient détruire l'harmonie du livre, qui est rustique, et le devrait rester. Dès les premières pages, la description du château de Hérin, des environs, des êtres qui le hantent nous a donné l'impression surtout d'une atmosphère, atmosphère qui constitue le sujet essentiel du récit, sujet en fonction seulement duquel vivent les personnages et importent leurs actes.

Mais vers le milieu du roman, voilà que l'équilibre se détruit, au profit de l'aventure romanesque. Juliette d'Asberg devient un personnage central, qui entraîne Pierre dans son orbite. La campagne passe au second plan, et aussi l'étude, toute psychologique, de ce cœur timide. Et cela jusqu'à la catastrophe, un peu trop strictement matérielle.

Il est visible que M. Georges Virrès a hésité entre deux tendances de son tempérament : l'observateur attentif, ému et délicat des choses de la nature n'a pas su résister au romancier, c'est-à-dire à l'homme qui ne voit que la vie et les gens en action. Il aurait fallu que l'un ou l'autre s'emparât de l'œuvre et tint à en rester le maître exclusif.

Quoi qu'il en soit de ce flottement, il faut bien reconnaître que le romancier n'a eu guère que des vellétés, et que la plupart du temps il a su se subordonner à son rival. Ainsi dans la petite aventure électorale : elle est bien dans la note rurale, elle ne contredit point l'impression première.

Toutes les fois que M. Virrès reprend contact avec la nature, toutes les fois qu'il décrit un jardin, un vieux château, une route, une belle journée ou simplement les nuances d'un cœur juvénile, il est parfait. On sent qu'il a vécu de longues années dans le pays qu'il décrit et que des liens innombrables l'y rattachent subtilement. Et lorsqu'il bouge, ces liens vibrent. Sa suggestion est faite de cette musique.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Une Décoration de Maurice Denis

Au Théâtre des Champs-Élysées dont s'achève la décoration intérieure, de vastes compositions de M. Maurice Denis développent en frises de lumière, autour du lanterneau qui couronne la salle de spectacles, d'harmonieuses théories de figures allégoriques parmi des sites de joie et de sérénité.

L'éloquence eurhythmique du peintre s'y affirme, avec sa science des relations tonales, la fantaisie de son imagination, la pureté d'un style dans lequel tous les détails concourent à l'unité de l'ensemble.

Malgré la diversité des sujets et la multiplicité des personnages groupés dans l'immense coupole, la pensée qui présida à chacun des quatre poèmes destinés à célébrer l'art musical, la

danse, le théâtre d'opéra et le drame lyrique demeure claire, aisément accessible. Et jamais peut-être M. Maurice Denis n'a-t-il prouvé d'une façon plus péremptoire que depuis la mort de Puvis de Chavannes il est le plus grand décorateur de ce temps.

Dans le panneau placé au-dessus du cadre de la scène, c'est une évocation du Rythme, l'une des sources de la musique. Parmi les pins et les cyprès, sur le rivage méditerranéen que décore un temple, Apollon préside aux danses des nymphes. Nues ou drapées, celles-ci contrastent avec la bacchanale des Ménades par la grâce de leurs attitudes et la cadence équilibrée de leurs mouvements.

La composition de gauche symbolise par des groupes plus nombreux les chefs-d'œuvre de la Symphonie. Bach, d'une part, Beethoven, de l'autre, — celui-ci, audacieusement dévêtu, amenant au public le cortège des neuf divinités filles de son génie, — en marquent les points culminants. On discerne au premier plan la figure pathétique qui incarne la messe en ré, ailleurs, reconnaissable à son allure dansante, la Septième symphonie. Haydn n'a pas été oulié, ni Schumann.

À droite se déroulent dans un décor pompeux — j'allais dire pompier — qui rappelle le Grand Siècle quelques scènes des principaux opéras d'autrefois. On reconnaît Orphée et Eurydice, Don Juan et Zerline, Armide et Renaud, Iphigénie, Papageno et Papagena, le Freischütz... De toute cette magnifique décoration, c'est peut-être la peinture la mieux équilibrée, la plus judicieusement ordonnée et la plus harmonieuse.

Enfin, voici le Drame lyrique moderne, aboutissement des trois stades de la musique précédemment décrits. Au centre, Parsifal élève au-dessus de sa tête le Graal avec une mystique ferveur. À sa droite, Wotan, la Valkyrie. Tristan et d'autres incarnations de la pensée de Wagner coudoient quelques-unes des héroïnes de Berlioz. Symbolisées par des effigies féminines dont chacune a son caractère distinct, les inspirations de César Franck et de ses disciples sont groupées à sa gauche. Mais les initiés seuls retrouveront dans l'ésotérisme voulu des physionomies et des attitudes la personnalité de Vincent d'Indy, de Chausson, de Chabrier. Ils reconnaîtront Debussy à l'évocation d'une Mélisande explorée, Bruneau et Charpentier aux figures réalistes qui les personnifient, le Ballet russe et la svelte et bondissante effigie de Nijinski.

Et ce qu'il ne faut pas négliger d'admirer en outre, ce sont les quatre médaillons exécutés en camaïeu qui séparent l'une de l'autre les quatre grandes compositions. Ces médaillons, délicieusement conçus dans le sentiment de tendresse qui marque la plupart des œuvres de Maurice Denis, symbolisent l'Orgue, le Chœur, l'Orchestre et la Sonate (sont-ce bien là les titres exacts? Mais peu importe.) De calmes figures, isolées ou groupées, d'un caractère archaïque, s'opposent par la statique des lignes et l'uniformité du coloris aux rythmes mouvementés et aux harmonies colorées des panneaux principaux. C'est un repos, une brisure nette qui, sans rompre le charme visuel, en varie la sensation. Heureuse inspiration, qui montre à quel point M. Maurice Denis a le sens de la peinture monumentale, de ses exigences comme de ses ressources.

Je ne puis entrer plus avant dans l'examen de cette œuvre considérable, sur laquelle il y aurait un volume à écrire. Admirée par les artistes et hommes de lettres qui furent invités, tout récemment, à la joie d'en avoir la « première vue », elle sera bientôt célébrée par la foule puisqu'au début d'avril s'ouvrira le

théâtre qui s'honore de la posséder. Elle illustrera définitivement le nom d'un peintre désormais incontesté et qui s'achemine d'un pas sûr vers la gloire.

OCTAVE MAUS

EXPOSITIONS

A la salle « Studio » : M. Camille Kufferath.

L'œuvre de M. C. Kufferath « n'est pas précisément d'un débutant, écrit M. Henri de Curzon, dans sa préface au catalogue de l'exposition ; elle est le résultat d'une longue éducation de la vue et du goût, elle témoigne d'une expérience technique assez avancée pour donner l'impression, si précieuse, de la spontanéité qui n'hésite plus ». Je ne peux, pour ma part, souscrire entièrement à cette opinion. Il me semble apercevoir encore, dans les œuvres de M. Kufferath, une certaine gaucherie d'exécution, des insuffisances de métier qui semblent trahir un débutant. De plus, M. Kufferath, élève des ateliers d'Humbert et de Cormon, ne s'est pas encore, tant s'en faut, libéré des influences d'école. Par contre, je me rallierais volontiers à cette autre opinion qu'exprime M. de Curzon dans la même préface : « Dans ces paysages, on sent au vif l'impression du moment évoqué, on le reconnaît pour ainsi dire, on croit être en personne derrière le peintre et ressentir par contre-coup l'admiration qu'il a éprouvée. » Les paysages de M. Kufferath sont, en effet, d'une grande sincérité ; ajoutons que le coloris en est chaud, agréable, plein de sève et vibrant.

A la Galerie Giroux : Les humoristes du « Simplicissimus ».

Comme leurs confrères français, les humoristes allemands ne se font pas faute de diriger contre la société leurs satires les plus âpres. On peut dire même qu'ils dépassent en vigueur et en violence les écoles les plus véhémentes de la satire. Mais tandis que les dessinateurs français, les Forain, les Steinlen, les Ibels, les Hermann Paul, les Maxime Dethomas cherchent leur inspiration en pleine vie, font œuvre à la fois d'observateurs et de psychologues, les Allemands ne peuvent s'empêcher de mêler une idéologie le plus souvent assez ennuyeuse à leurs compositions. De là, chez ceux-ci, moins de vérité directe, moins de sincérité peut-être, en tous cas moins d'émotion et de justesse. De plus, les Allemands ignorent la fine ironie qui se trouve au fond des œuvres de la plupart des caricaturistes et dessinateurs français. Ils sont lourds le plus souvent et dépassent le but.

On connaît le groupe du *Simplicissimus*, qui forme une branche florissante de l'école d'art munichoise, et dont les étoiles sont MM. Bruno-Paul, Th. Heine, Rudolf Wilke, Schulz, Kley, Olaf, etc. La Galerie Giroux a réuni quelques-unes de leurs compositions. A vrai dire, on ne trouve là aucune de ces pages qui ont établi la réputation de ces artistes. Il y a cependant, de ci de là, quelques dessins curieux à noter, ceux de M. Bruno-Paul notamment, violents, excessifs, mais d'une âpreté étrange, ceux de M. Th. Heine, de M. Schulz, artistes plus imaginatifs, volontiers rêveurs, se plaisant aux sujets historiques et légendaires, ceux de M. R. Wilke, surtout, qui forment une série de saisissantes satires, d'une vision aiguë et cruelle.

Au Cercle Artistique : M. Firmin Baes.

M. Firmin Baes est un dessinateur appliqué et persévérant ; il s'entête dans une voie ingrate et difficile, et ses efforts semblent se

tendre vers une réalisation de plus en plus simple de la forme. M. Baes recherche le style dans le contour et dans l'attitude. Malheureusement, à force de vouloir simplifier, à force d'exclure de son œuvre tout élément pittoresque, l'artiste finit par tomber dans la sécheresse et l'aridité. Les qualités originales du dessinateur sont sacrifiées au profit d'un idéal rigide et froid. Le coloris n'échappe guère à ce défaut. M. Baes me paraît du reste meilleur dessinateur que peintre. La couleur, dans ces tableaux, est pauvre, anémique, sans vie. On aimerait trouver dans tout cela un peu d'imprévu, un éclair, un détail inattendu qui révélerait l'âme de l'artiste derrière l'écran d'impersonnalité qui voile ces œuvres. Signalons toutefois quelques notes d'une certaine fraîcheur : *Petite fille aux tagètes*, *le Laurier*, *les Cerises*. Le dessin en général est ferme, d'une belle cohésion, mais nul souffle là-dedans. L'art de M. Baes tend certes à se perfectionner, mais il ne se renouvelle pas : il manque de véritable sensibilité.

F. H.

Nouvelles Publications musicales.

Cours de haute virtuosité, spécialement destiné à faciliter l'interprétation et l'exécution des œuvres modernes, par L. V. DECLERCQ. Bruxelles, Schott frères.

M. Declercq, dont nous avons déjà loué ici même la *Méthode de piano* et le *Cours pratique de transposition* (1), vient de compléter ces excellents ouvrages par un *Cours de haute virtuosité*, dont les tendances impliquent une intelligence largement ouverte au progrès.

« La langue musicale, dit l'auteur dans sa préface, s'est enrichie aujourd'hui de mots nouveaux, de couleurs nouvelles, et des compositeurs consacrés, éminemment instruits dans leur art, n'hésitent plus à écrire, lorsque leur inspiration le demande, des harmonies et des modulations d'une audace extrême, autrefois insoupçonnées, mais élargissant considérablement l'horizon musical. Le développement du mécanisme pianistique est en connexion étroite avec cette transformation. La technique de Liszt est maintenant dépassée dans bon nombre d'œuvres. Aussi des livres nouveaux s'imposent, qui régèneront, qui vivifieront l'enseignement musical trop longtemps comprimé. Les règles ne sont pas immuables!... »

Sur cette base, M. Declercq a établi toute une série d'exercices adaptés aux nécessités de la technique pianistique contemporaine, telle qu'elle apparaît chez MM. d'Indy, Debussy, Dukas, Ravel, etc. A la suite d'un grand nombre d'exercices pouvant servir à la préparation d'œuvres appartenant à des générations plus anciennes, on en trouve une quantité à peu près égale, où le chromatisme, les quintes augmentées, les gammes par tons entiers, etc. occupent une place prépondérante et se prêtent à des combinaisons aussi variées qu'ingénieuses. Le travail de M. Declercq dénote non seulement une connaissance peu commune du répertoire moderne, mais encore une rare perspicacité à découvrir et à grouper, d'une façon systématique et pratique, les difficultés matérielles que les maîtres d'aujourd'hui proposent aux pianistes.

CH. V.

MEMENTO MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui, dimanche, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, quatrième Concert Ysaye (Festival Brahms), sous la direction de M. Ernst Wendel et avec le concours de M^{me} Frances Rose.

Lundi 20, à 8 h. 1/2, Salle Nouvelle, concert de M^{les} G. Schellinx et M. Rollet. — Même heure, à la Grande Harmonie, deuxième concert de la Société Nationale des Compositeurs belges, avec le

(1) Voir *l'Art moderne* du 25 décembre 1910.

concours de M^{lles} B. Bernard, S. Poirier, et de M. E. Bosquet.

Mardi 21, à 8 h. 3/4, au Cercle artistique et littéraire, soirée musicale avec le concours de M. Joseph Bonnet, organiste, et de M. G. Pitch, violoncelliste.

Mercredi 22, à 8 h. 1/2, Salle Patria, deuxième concert de la Société philharmonique, avec le concours du violoniste Fritz Kreisler.

Jeudi 23, à 8 h., Salle Sainte-Elisabeth, 15 rue Mercelis, séance de musique ancienne donnée par le quatuor vocal Henri Carpay, avec le concours de M^{me} Alfred Mahy-Dardenne, cantatrice, M^{lle} Elisabeth Evings, claveciniste, et M. Alf. Van Neste, viole de gambe.

Dimanche 26, à 2 h., deuxième concert du Conservatoire sous la direction de M. Léon Du Bois, avec le concours de M^{me} Maria Philippi, qui chantera le psaume XV de Marcello avec violoncelle et orgue (M. Ed. Jacobs et Desmet), deux airs de Haendel et les *Kindertotenlieder* de Mahler. L'orchestre exécutera le 6^e *Concerto grosso* de Haendel, le poème symphonique *Visegrad* de Smetana et la VIII^e symphonie de Beethoven.

Lundi 27, à 8 h., Salle des fêtes de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek, concert donné par les élèves des cours de chant d'ensemble, de chant individuel et de solfège, sous la direction de M. François Rasse et avec le concours de l'orchestre des concerts Ysaye.

Mardi 28, Salle Nouvelle, troisième séance du quatuor Chaumont, avec le concours de M. Théo Ysaye.

Mercredi 29, Salle Patria, troisième concert de la Société des Concerts classiques et modernes, avec le concours du pianiste Carl Friedberg. Au programme : Beethoven, Brahms, Chopin, Schubert, Schumann. — A 8 h. 3/4, au Cercle artistique et littéraire, soirée musicale avec le concours de MM. Jacques Thibaud et Alfred Cortot.

Au concours musical de la maison Riesenburger, le jury, composé de MM. P. Gilson, G. Lauweryns, F. Rasse, Ad. Wouters et Théo Ysaye, a primé deux œuvres : *Impromptu*, de M. J. Toussaint De Sutter, et *Berceuse*, de M. E. Van Nieuwenhove. Ce concours sera continué en 1913 pour un prix unique de 300 fr. ; pour les conditions, s'adresser à M. Riesenburger, 10 rue du Congrès.

Au concours pianistique pour le Prix Bach, organisé à l'occasion du XXV^e anniversaire de la fondation de la maison Riesenburger à Bruxelles, le jury, composé de MM. Carl Friedberg, S. Eisenberger, P. Gilson, M^{me} P. Riesenburger, MM. L. Rinskopf et G. Systemans, a accordé à l'unanimité le prix (un piano à queue Ibach de 4,000 fr., offert par la maison Ibach), à M. André Devaere, de Courtrai (élève de M. A. de Greef).

L'ART A PARIS

Georges Van Houten (1).

Voici un tout jeune peintre, fort peu notoire, et qui affronte l'hydre. Je voudrais, non l'assister d'hyperboles si banalement prodiguées aujourd'hui qu'elles en perdent toute efficacité, mais signaler seulement aux amateurs la sincérité de son talent et l'ardeur de sa foi.

Je l'ai vu à l'œuvre, car nous étions, l'été passé, voisins de campagne. Avec quelle fièvre il se précipitait sur son motif, rivière fraîche ombragée de saules, pavots à la chair pourpre, soleils immortalisés par Van Gogh, jeune femme cousant, fillette au jeu, figures de plein air ou de contre-jour ! Il demeurait à travailler, à se battre avec la nature adorée des heures entières et fécondes, ne sachant plus où il était, indifférent à tout, ne respirant que sa seule peinture... Et des enthousiasmes fous, suivis de terribles dépressions nerveuses ! Un orgueil magnifique et l'humilité la plus désespérée. Le repos du corps et de l'esprit lui était inconnu ; il travaillait avec une rage farouche.

(1) A propos d'une exposition qui s'ouvrira demain à la Galerie Eugène Blot.

En vérité, si ce jeune Van Houten n'est pas une nature d'artiste, c'est que ce mot d'artiste a perdu sa signification. Il est vrai qu'à l'heure présente tant de gens entrent dans les carrières libérales comme on se met dans un ministère ou dans les hypothèques.

Georges Van Houten est Flamand. Il tient de sa race le goût sensuel des matières opulentes, de la grasse truculence ; il est excessif et tendrait volontiers à l'emphase.

Il modèle dans le ton, sculpte son coloris au couteau. Le figelage timoré et le méticuleux « ficelage » ne sont pas son affaire. Aussi bien a-t-il des défauts. Les empâtements puissants s'acquièrent au prix de la légèreté. Le faire est ici parfois massif. Il y a du trop. Mais Georges Van Houten s'affinera. Il ignore encore la science des sacrifices essentiels. Il est si malaisé à un jeune artiste de savoir absolument prendre un parti !

Les dieux de Van Houten sont Rembrandt, Van Gogh, Jacob Smits et Mancini. Il parle d'eux avec vénération. Il voudrait tant être de leur famille ! Il a étudié de près le Maître des maîtres, familier du petit sanctuaire du Rijks Museum où l'on aborde en tremblant la *Ronde de Nuit*.

Mancini, inégal et prodigieux Italien, faussé par de si singuliers manques de goût, c'est au musée de Mesdag, à La Haye, qu'il l'a interrogé. Van Gogh lui est cher depuis qu'il vit à Paris.

Quant à Jacob Smits, Van Houten professe à son égard le respect qu'un élève témoigne à l'homme qui lui a révélé sa vocation et l'a paternellement encouragé. Jacob Smits, trop peu connu à Paris — où on le découvrira quelque jour prochain — est un harmoniste profond et solitaire.

Joignez à ces admirations celles de Millet, de Monticelli et de Constantin Meunier. Voilà les références de notre jeune homme. On pourrait plus mal choisir.

Je ne sais ce que l'avenir réserve à Georges Van Houten. Mais, étant données la crânerie de son tempérament, l'opiniâtreté de son vouloir, la noblesse de ses visées, j'estime que les amateurs doivent lui faire confiance.

Il y a d'ailleurs déjà à la galerie d'Eugène Blot — la plus hospitalière qui soit aux jeunes — de belles réalisations où l'énergie s'allie à la délicatesse.

Et les fruits passeront la promesse des fleurs.

LOUIS VAUXCELLES

L'École de musique de Verviers.

Manifestation Julien Ponty.

La population de Verviers tout entière a fêté récemment avec une entraînanté unanime la mémoire de Julien Ponty, l'excellent citoyen qui fit, en 1873, voter par le Conseil communal de Verviers la création de l'École de musique. Un Comité d'honneur, présidé par M. Ed. Peltzer de Clermont, sénateur, avait excellemment organisé cette solennité. Celle-ci comportait un concert dirigé par Louis Kefer, qui fut durant trente-cinq ans le directeur de l'École, et la remise à l'administration communale, pour être placée dans la grande salle de l'École, du buste en marbre de Julien Ponty, finement ciselé par M. Heuze, un jeune artiste ver-viétois sorti de l'Académie des Beaux-Arts de Liège.

Rarement avons-nous vu cérémonie plus belle. La partie musicale fut du reste exceptionnellement réussie. L'orchestre, tout heureux de se retrouver dirigé par son chef affectionné Louis Kefer, mit dans l'exécution de l'ouverture des *Maîtres Chanteurs* un brio et une perfection remarquables. Et les solistes qui se produisirent ensuite, tous anciens élèves de l'École, ne voulurent pas demeurer en reste de bonne volonté et de talent. Ces solistes furent d'abord M. François Kurth qui, parfaitement accompagné par l'orchestre, interpréta une mélodie intitulée *les Géants vaincus* jadis écrite par L. Kefer pour Julien Ponty, à qui fut dédiée cette page d'un sentiment aussi noble que puissant.

Ici se passa un incident tout spécialement émouvant. Successivement l'*Association des Musiciens* — qui prêtait son concours

absolument gratuit au concert — puis la *Société royale l'Emulation*, dont Ponty fut le président d'honneur, vinrent offrir des gerbes de fleurs à Louis Kefer et lui affirmer de nouveau leur profonde affection et leur gratitude pour tout ce qu'il a fait et fait encore pour ses élèves. Ces nombreuses allocutions furent chaleureusement soulignées par les braves de la foule.

Après M. Kurth, ce fut M^{me} Hansoulle (Jeanne Delfortrie) qui se fit vivement applaudir par son exécution très soignée de l'air d'Elsa de *Lohengrin* et de la *Filleuse* de Schubert. Et la première partie se termina par l'émouvante introduction de *Lohengrin*, que jamais l'orchestre ne joua avec plus de justesse et d'art.

Ce fut un délire dans la salle lorsqu'à l'estrade apparurent les trois éminents virtuoses verviétois, Crickboom, Deru et Laoureux, tous trois élèves de l'École de Musique, et qui ont conquis dans le monde musical une sérieuse réputation. L'exécution par ces trois maîtres d'un concerto ancien pour trois violons fut une merveille de distinction, de style et d'ensemble, et force leur fut de rejouer en bis l'*alagio* et le *scherzo* de cette œuvre délicate, si spirituelle et si piquante.

La remise du buste se plaça après ce concerto. Elle fut l'occasion d'un bon discours de M. Peltzer de Clermont, à qui répliqua en excellents termes M. le bourgmestre de Verviers.

La société *l'Emulation* avait, au début de la deuxième partie, chanté un chœur de Gevaert, les *Pêcheurs de Dunquerque*. Pour terminer le concert, et renforcée par une centaine de jeunes filles, elle exécuta, sous la direction de M. Gaillard, une cantate de circonstance dont les paroles sont dues à un jeune Verviétois, M. Honoré Lejeune. Cette cantate révèle de très sérieuses qualités: l'écriture en est claire et mélodique; l'orchestration a beaucoup de coloris et l'œuvre tout entière est traversée par un souffle artistique qui échappe à la banalité. Elle fut l'occasion pour les auteurs et pour M. Gaillard d'un succès auquel nous nous associons de tout cœur.

J. S.

CONCOURS MUSICAL

Chant Choral.

A l'occasion des 65^e et 25^e anniversaires respectifs des sociétés chorales *les Ouvriers Réunis* et *Marckring*, un grand concours de chant est organisé à Gand sous les auspices de l'administration communale pour les sociétés des 1^{re}, 2^e et 3^e divisions, ainsi qu'un tournoi pour celles classées en divisions supérieures. Ces fêtes auront lieu au mois de juillet ou d'août 1913 et seront placées sous le patronage de la Fédération nationale des sociétés chorales belges. Pour tous renseignements, s'adresser à M. E. Stevens, boulevard du Béguinage 84, à Gand.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Au Musée moderne. Salon de *l'Estampe*. — Au Cercle artistique: MM. Louis Titz, Firmin Baes et Edgar Farasyn (jusqu'au 22). — Galerie Georges Giroux, humoristes allemands du *Simplicissimus*. — Au Studio, MM. C. Kufferath et V. de Coen (dernier jour). — Salon Dietrich, œuvres belges, françaises, allemandes et hollandaises. — Galerie d'art, M^{lle} M. Robyns et M. C. Jacquet. — Atelier Raoul Hynckes (118 rue de Linthout), œuvres de l'artiste.

Des élections ont eu lieu la semaine dernière à l'Académie royale de Belgique (classe des Beaux-Arts). Dans la section des lettres, M. Maurice Kufferath a été nommé membre titulaire, en remplacement de feu H. Hymans. Dans la section de musique, M. Sylvain Dupuis remplace Jan Bloekx; M. Gabriel Fauré est nommé membre associé en remplacement de Massenet. Dans la section de peinture, M. John Lavery remplace, en qualité de membre associé, feu Sir L. Alma-Tadema. Enfin, dans la section d'architecture, M. Blomme est nommé membre titulaire en remplacement d'Ernest Acker et M. Jean Pascal remplace comme membre associé feu Cajrati.

L'assemblée solennelle de la Société royale d'archéologie de Bruxelles aura lieu, au palais des Académies, le dimanche 26 janvier, à 2 heures. Conférence par M. Buls: la Résurrection de la grand'place de Bruxelles.

La commune de Schaerbeek ayant institué un concours pour la décoration de deux nouvelles écoles dans le quartier de Linthout, le jury a fait choix des projets présentés par M. Maurice Langskens. Ceux-ci sont exposés actuellement à la Maison communale de Schaerbeek.

C'est samedi prochain qu'aura lieu au théâtre de la Monnaie la reprise de *Werther* pour les représentations de M^{me} Croiza, qui chantera le même ouvrage les mardis 28, vendredi 31 janvier et dimanche 2 février (cette dernière fois en matinée).

Le deuxième spectacle du Théâtre belge au théâtre du Parc se composera d'une œuvre de M^{lle} Marguerite Duterme dont le titre, *l'Hyperbole*, ne sera probablement pas maintenu, et d'un acte de deux débutants, *Mirage d'or*.

M^{lle} B. Roggen, professeur diplômé de l'Institut Jaques-Dalcroze à Hellerau, donnera le jeudi 30 janvier, à 3 h. 1/2, à la Grande Harmonie, sous les auspices de la Société Internationale de Musique (Section belge, groupe de Bruxelles), une démonstration de gymnastique rythmique précédée d'une conférence sur le rythme par M. Ch. Delgouffre. M. J. Jongen, professeur de composition au Conservatoire de Liège, a bien voulu se charger d'improviser au piano pour quelques-unes de ces démonstrations.

M. Jean du Chastain a utilisé les loisirs que lui laissent ses fonctions de chef d'orchestre à l'Opéra de Riga et de professeur au Conservatoire de cette ville pour composer, sur un scénario de M. René Feibelman, un ballet avec chœurs, *le Temple violé*, dont la partition, entièrement achevée et orchestrée, révèle un tempérament lyrique exceptionnel comme compositeur.

M. du Chastain débuta l'an dernier comme compositeur aux concerts de la *Libre Esthétique*, où M^{lle} Marguerite Rollet fit applaudir une fort belle page vocale du jeune musicien.

De Paris :

Fervaal poursuit à l'Opéra sa carrière triomphale. Pour la représentation donnée vendredi dernier, toutes les places étaient louées jusqu'au dernier strapontin.

M. Vincent d'Indy, revenu d'Italie, dirigera aujourd'hui, aux Concerts Lamoureux, un concert de musique française ancienne et moderne. Très beau programme, dans lequel les noms de Rameau, de Lully et de Lalande voisinent avec ceux de César Franck (quatrième *Béatitude*), Edouard Lalo (suite d'orchestre de *Namouna*) et Vincent d'Indy (*Jour d'été à la montagne*, deuxième tableau du *Chant de la Cloche*).

Les enfants de M. Henri Rouart, qui, lors de la dispersion des collections de leur père, avaient déjà libéralement contribué pour une somme de trente-cinq mille francs à l'achat, par la Société des Amis du Louvre, d'une des plus importantes peintures de Daumier (*Crispin et Scapin*), viennent d'avoir également la généreuse pensée d'offrir au Musée du Louvre, en mémoire du collectionneur disparu, une remarquable aquarelle du même artiste, *la Parade foraine*, pièce capitale qui avait figuré à la Centennale de 1900 et qu'ils ont rachetée à la vente dans cette intention.

Sur le rapport de la Commission du Vieux-Paris, l'administration municipale a décidé de replanter « l'Orme de Saint-Gervais » à son ancienne place devant le portail de l'église du même nom.

Cet arbre, à la fois historique et légendaire, servit longtemps à désigner un carrefour important au nord de Lutèce; il a servi et sert encore d'enseigne aux commerçants du quartier.

C'était un lieu habituel de rendez-vous. De là nous vient l'ancienne expression : « Attendez-moi sous l'orme ».

Le comité des dames de l'Union centrale des Arts décoratifs a décidé d'organiser au pavillon de Marsan, en avril prochain, une

importante exposition d'art féminin. Le programme que l'on s'est proposé comprend « les travaux de la femme, ses ornements et ceux de son foyer » : dentelles, broderies, rubans, étoffes peintes et brodées, reliures, perles et paillettes, bijoux en métaux précieux, émaux et petits objets mobiliers, etc.

Les objets présentés devront être l'œuvre de l'exposante; ils seront conçus dans une note nettement moderne, et ne devront, en aucune manière, s'inspirer des œuvres anciennes. Les envois seront reçus au pavillon de Marsan jusqu'au 1^{er} avril, et l'exposition durera un mois à partir du 15 avril.

La Forêt bleue, le charmant conte lyrique de MM. L. Aubert et J. Chenevière, a été représenté la semaine dernière au Grand Théâtre de Genève avec un succès considérable. Les interprètes et le directeur, M. Bruni, ont droit à tous les éloges. Le chef d'orchestre étant souffrant, c'est le compositeur lui-même qui est monté au pupitre, et le public lui a fait un accueil des plus chaleureux.

La Forêt bleue sera représentée le 6 mars à Boston.

TAPIS D'ORIENT

◆ **DALSÈME** 2, RUE LEOPOLD, 2 ◆
= BRUXELLES =

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement de LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

On se propose de créer en Hollande un musée Vincent van Gogh, afin d'éviter que les œuvres importantes de cet artiste que possède encore sa famille quittent le pays.

Un orgue qui sera, une fois achevé, le plus grand orgue du monde, doit être prochainement installé dans la vaste cathédrale de Liverpool.

Cet instrument gigantesque aura dix mille cinq cent soixante-sept tuyaux. Il renfermera deux cent quinze registres et coûtera 450,000 francs.

C'est un don, un don magnifique, dont l'auteur est M^{me} James Barow de Waterloo.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}, Éditeurs
BRUXELLES - 4, PLACE DU MUSÉE, 4 - BRUXELLES
EN SOUSCRIPTION :

L'Exposition de la Miniature à Bruxelles en 1912

Recueil des œuvres les plus remarquables
des miniaturistes de toutes les écoles,
du XVI^e au XIX^e siècle.

Publié sous la Direction du Comité avec la collaboration de :
MM. le baron H. KERVYN DE LETTENHOVE, le Comte M. DE BOUSIES, le D^r G. C. WILLIAMSON, P.-A. LENOISNE, le D^r KARL PURGOLD et PAUL LAMBOTTE.

L'ouvrage paraîtra en octobre ou novembre prochain et formera un beau volume in-4^o, texte et planches sur papier d'Arches à la cuve, d'environ 120 à 150 pages de texte et 80 à 100 planches hors texte, reproduisant approximativement 300 miniatures des différentes écoles, en couleurs et en héliotypie.

Tirage limité à 400 exemplaires numérotés.

PRIX DE L'OUVRAGE : 125 FRANCS

Vient de paraître chez **DURAND et Cie**,
éditeurs, 4 place de La Madeleine, PARIS.

- LOUIS AUBERT. — **Sillages...**, trois pièces pour piano. — *Recueil, prix net : 6 francs.*
ROGER-DUCASSE. — **Quatuor** en ré mineur. Transcription à deux pianos (quatre mains) par l'auteur. — *Prix net : 15 francs.*
PAUL DUPIN. — **Sonate** en ut majeur pour piano. — *Prix net : 8 francs.*
VINCENT D'INDY. — **Quatuor** (op. 7) pour piano et archets. Transcription pour piano à quatre mains par G. SAMAZEUILH. — *Prix net : 8 francs.*
ID. — **Fantaisie** (op. 31) pour orchestre et hautbois principal sur des thèmes populaires français. Réduction pour piano à quatre mains par G. SAMAZEUILH. — *Prix net : 6 francs.*
PHILIPPE JARNACH. — **A la nuit** (A. SYMONS), chant et piano. — *Prix net : 1,75 francs.*
ID. — **Arpège** (A. SAMAIN), chant et piano. — *Prix net : 2 francs.*
ID. — **Sonnet** (P. DE RONSARD), chant et piano. — *Prix net : 1,75 francs.*
ID. — **Feuille d'album** pour le piano. — *Prix net : 2,50 francs.*
MAURICE RAVEL. — **Daphnis et Chloé**, ballet. Fragments symphoniques (2^{ème} série). Transcription à quatre mains (ou deux pianos) par L. ROQUES. — *Prix net : 8 (ou 16) francs.*
J. GUY ROPARTZ. — **A Marie endormie**, esquisse symphonique d'après un poème de A. BRIZEUX. Réduction pour piano à quatre mains par G. SAMAZEUILH. — *Prix net : 3 francs.*
GUSTAVE SAMAZEUILH. — **Le Sommeil de Canope**, poème pour orchestre d'après A. SAMAIN. Transcription pour piano à quatre mains par l'auteur. — *Prix net : 5 francs.*

Bibliothèque des Classiques Français.

- J.-PH. RAMEAU. — **Pygmalion**, acte de ballet, paroles de BALLOT DE SOVOT. Partition pour chant et piano transcrite par H. BÜSSER. — *Prix net : 5 francs.*



Maison Félix MOMMÉN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement. 10 francs par an.
Le numéro 1 franc " "

La Vie Internationale

REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX

BRUXELLES : Office central des Associations internationales

Prix d'abonnement : 25 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes.

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

Revue du Temps présent

PIERRE CHAINE, fondateur.

Secrétaires de rédaction : JOSÉ DE BÉRYN, ANDRÉ DELACOUR

Études, critiques et documentations littéraires, historiques et artistiques.

Parait le 2 de chaque mois.

DIRECTION : 76, rue de Rennes, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT ANNUEL { France, fr. 14.00
Étranger, 16.00

LE NUMÉRO : France, fr. 1.25. — Étranger, fr. 1.50.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS

FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.

" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Les Promesses du Cubisme (JEAN DE BOSSCHÈRE). — Curiosités sur Baudelaire (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les Associations internationales et l'Abbaye de la Cambre. — La Musique à Paris (O. M.). — Memento musical. — Au Cercle Artistique (FRANZ HELLENS). — Les Grands Concerts : *Concert populaire, Concert Ysaye* (H.); *Au Cercle Artistique* (PIÉRARD). — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Chronique théâtrale : *Soirées classiques, l'Ami Fritz* (GEORGES RENCY). — Petite Chronique.

LES PROMESSES DU CUBISME

Point n'est besoin de cacher le sentiment d'humeur qui se produit en moi quand je lis la définition d'un concept dont seuls des désirs et des intentions sont les produits hâtifs. Nous ne nous contenterons guère de la lettre morte. Et il nous faudra des exemples et des types, prenant au moins un peu plus de place que les gloses et les légendes qui en font le commentaire. C'est pourquoi des théories du cubisme nous ne pourrions tirer une analyse, puis une définition de ce qu'il sera, que lorsque la masse des suiveurs lui aura permis de se mouvoir librement (1), quand sa silhouette sera dégagée de sa cour de parasites.

Pour le moment, il n'est possible de prévoir le contour dans quoi il s'inscrira qu'en interrogeant telles tendances anciennes, plus ou moins assimilables à ce que peintres et publics appellent, pour des motifs

(1) Les articles au moins prématurés de M. Vauxcelles et de M. Mourey dans le *Gil Blas* et le *Journal* affolèrent maints jeunes débutants.

différents, je l'espère, et sur lesquels on n'est pas d'accord : *cubisme* (1). Isolées, ces tendances gardent toute leur signification; celles de Bruegel l'ancien, notamment, dont je veux opposer les qualités aux essais de nos contemporains.

Certes, Paolo Ucello est un précurseur du cubisme largement conçu. Un trésor de découvertes git dans son œuvre dessiné. Du reste le nom d'Ucello est lancé sur la piste : et je crois bien que le cubisme ne pourra que s'enrichir de cette association. Par exemple, à propos de mes poèmes, on a cité cet extrait d'un article (2) : « Et pourtant... pourtant, je pense à Ucello, à l'Oiseau, qui vivait au temps de Donatello, qui ne peignait plus que des labyrinthes de lignes, de courbes et de figures où il pourchassait l'absolu, dans un labeur extatique, et dont ses contemporains disaient qu'il était en train de devenir fou... » Les soucis de Paolo vont hanter les peintres et les critiques. En 1910, j'écrivais dans un article consacré à Ucello : « Tout se remue dans cette *Bataille* (3), sans que le calme y soit lésé. Dès lors existe un dessin, où tous les contours s'assemblent en une ligne qui se suscite tout à coup une prodigieuse autonomie ». Et j'insistais sur ce que la ligne s'y libère de sa signification de simple reflet de la réalité ; sur ce que l'art graphique d'Ucello possède une vie propre, vie indépendante et le moins possible subordonnée au sujet. C'est là sans doute, — cette liberté et

(1) Voir *Du Cubisme*, par Albert Gleizes et Jean Metzinger (un vol., Figuière, éd.).

(2) *Nouvelle Revue Française*, n° de déc. 1912, p. 109. (Article de M. Léon-Paul Fargue.)

(3) Paolo di Dono (dit Ucello) : *Bataille* — Salle des Sept Mètres, Louvre.

ce souci de la beauté de la structure en soi, — par où se caractérisera notre cubisme épuré.

Les réalistes ont libéré les sujets, les impressionnistes la couleur ou la lumière, il reste l'art même, il reste tous les liens conventionnels qui l'attachent au principe aristotélique de l'imitation servile. Outre ce qu'il voit, le peintre veut dire ce qu'il connaît. Son art ne sera pas moins vrai, au sens profond du mot. A y bien regarder, on s'aperçoit que le peintre qui réalisera la révolution que l'on souhaite fera pour l'expression graphique ce que Mallarmé a fait pour notre expression poétique. Dans la peinture, le verbe ou la matière véhiculaire vivra, et, greffant sa vie sur celle du thème, prolongera indéfiniment en nous sa perspective d'émotion.

Aucune œuvre cubiste contemporaine ne m'a donné d'émotion profonde ou neuve. L'accord harmonique n'est point fait. Il semble que nos jeunes peintres aient découvert un fleuve d'or, et qu'ils ignorent où git le bois dont on ferait l'esquif qui pourrait voguer sur ce fleuve merveilleux.

Mais le cubisme porte aussi en soi une autre énergie. Il peut donner plus de « surface » mentale à l'idée, il peut grossir celle-ci au carré. Et c'est en ceci que nos tendances furent prévues par Bruegel. Non pas que ce prodigieux maître ouvre l'idée comme un éventail, mais il la déplie comme on étale un papier chiffonné ; ou mieux, il sème des médailles frappées à l'effigie de son émotion. Or, par un jeu prémédité de burin, les images se différencient, se complètent, s'opposent, tout en étant des enfants semblables entre eux. Il est sans doute trop tôt pour affirmer que ce cubisme de la pensée est bien ce que côtoient ceux, par exemple, qui cherchent à abandonner le puéril et vain dénombrement des volumes et des surfaces géométriques des corps, état embryonnaire du cubisme. Pourquoi s'arrêter à l'introduction, pourquoi rester dans la ruelle qui précède la vaste place ?

D'autant plus qu'il ne s'agit, en somme, que de repartir, et avec un bagage combien enrichi en route s'il s'est appauvri d'autre part. N'évoquons pas les écoles cubistes qui abondent dans l'antiquité. Voici Bruegel, plus près de nous. Sans doute, il serait difficile de mener plus loin qu'il ne le fit le *synoptisme*. Quoique mort jeune et n'ayant trouvé sa voie véritable que vers les cinq ou six dernières années de sa vie, il a donné tout ce que l'on pouvait demander à cette manière de cubisme mental. Il s'agit donc plutôt de reprendre possession d'un territoire.

Jamais *La Parabole des Aveugles* (1), dont le Louvre possède une copie, ne fut surpassée en beauté

(1) Peter Bruegel, dit l'Ancien : *La Parabole des Aveugles*. — Cabinets flamands et hollandais, Louvre.

d'analyse harmonisée. Bruegel y réalise une musique suprême, en arrivant à l'apogée de ce système, qui semblerait plutôt devoir isoler les répétitions variées des thèmes. Cette beauté est pure comme une étoile au ciel, et l'on songe, d'ailleurs, à la structure *musicale* des rayons d'une étoile. Ils ont tous une longueur et une vie, on ne peut les supprimer, mais l'ensemble n'en forme pas moins *une* étoile.

Cependant la composition, comme toutes celles de Bruegel, n'a point de centre. Aucun point où convergent les lignes de l'intérêt. Pas de dialogue ni de conflit où toutes les figures soient engagées. Chaque masque est en soi une répétition d'une même émotion-idée (1).

Six aveugles se suivent, dans une prairie coupée par un ruisseau ; ils se guident en se tenant soit à l'épaule, soit au bâton de celui qui les précède. Parmi les herbes fraîches, leurs pas font un léger bruit de frôlement dans le silence du paysage paradisiaque, commandé par une fine église flamande. Tous dressent le col, et tournent le visage vers le ciel. Ils flairent le vent et tendent l'oreille. Aucun bruit, sinon celui du froissement de l'herbe sous leurs pieds hésitants. L'émotion est profonde, qui frappe devant cette vision cruelle de six cœurs palpitant dans la nuit des aveugles, par un paysage d'une paix séraphique, et clair comme l'œil d'un enfant. Entre ces masques aux yeux morts, il n'y a pas la différence qui distingue sept notes qui se suivent chromatiquement, mais celle qui sépare, plus et moins à la fois, une même note à sept octaves qui se succèdent.

Pourtant, il faut avoir étudié avec soin l'évolution de Bruegel pour retrouver ici, tant elle est parfaite et subtile, sa manière synoptique. Des œuvres de la même époque la dénoncent mieux : elles sont moins parfaites. C'est avant tout *le Massacre des Innocents* (2). Pour pouvoir multiplier ses groupes, pour pouvoir exprimer par ces groupes les nombreuses faces d'une même angoisse, Bruegel relève le fond de son tableau, il nous offre celui-ci sur un sol en pente assez raide dévalant vers nous. Ce n'est pas, comme dans les mystères du moyen âge ou comme dans les tableaux des primitifs, la succession des scènes d'une légende que peint l'artiste, mais, uniquement une même émotion répétée par des épisodes à peine différents.

Ils sont distribués sur l'aire d'une large rue de village couverte de neige. Le ciel sombre s'élève derrière les toits hauts et blancs. Les maisons, toutes closes, sont indifférentes au drame. Il semble que celui-ci ne doive durer qu'un instant, et qu'aussitôt la horde armée s'éclipsera, laissant la neige ensanglantée, et

(1) Voir les excellents commentaires sur cette œuvre, dans l'étude de M. R. Van Bastelaer, pp. 139 et suiv. — *Peter Bruegel l'Ancien*, etc., par RENÉ VAN BASTELAER et GEORGES H. DE LOO ; Van Oest & Co, éd.

(2) Conservé au Musée de Bruxelles, salle XII.

une rumeur de sanglots s'élevant des chaumes bas. Cette multiplication des scènes sur un thème identique, voilà l'apport le plus considérable de Bruegel. L'importance du maître comme novateur n'a pas été comprise. Ses contemporains ne le méconnaissent pas, mais ils étaient tout occupés des nouvelles de l'art transalpin. Aucun peintre ne nous est plus proche que lui. Il répond aux désirs des plus grands poètes d'aujourd'hui.

Peut-être que le grand mouvement actuel vers la libération définitive de la peinture, qui veut s'arracher à la sujétion des thèmes et des genres, projettera une lumière nouvelle sur ce domaine resté en friche après que Bruegel en eut forcé les portes.

JEAN DE BOSSCHÈRE

CURIOSITÉS SUR BAUDELAIRE

Il faut que j'aime fièrement quelqu'un, un poète par exemple, pour supporter qu'on me raconte des anecdotes sur lui. Elles sont si rarement vraies ! On dirait qu'elles ont toutes été inventées après coup, en conformité avec une légende une fois établie. D'habitude je jette au panier les livres où l'on a recueilli des anecdotes ou de vieilles lettres des écrivains que j'admire. Je professe la théorie que seule l'œuvre doit rester et que tout le reste doit être considéré comme des préparations, ou des superfluités, — donc détruit.

Pourtant, lorsqu'il s'agit de Baudelaire, la curiosité est plus forte. J'aime tellement ce grand poète que, quoi qu'on dise de lui, cela ne pourra pas diminuer mon culte. Il y a là un sentiment très pareil à celui qui pousse un amant épris à entendre raconter des choses sur sa maîtresse. En dire du mal, c'est encore en parler, et l'essentiel, c'est qu'il en entende parler.

Aussi en recevant le petit livre de M. Louis Thomas (1), mon premier mouvement fut de mauvaise humeur, mon second d'avidité. Et un peu de déception lui succéda.

Je sais qu'il n'y a plus grand' chose à dire sur le poète des *Fleurs du Mal* à moins d'inventer, ce qui ne serait pas loyal. On en a tellement parlé ! On a tellement fouillé de paperasses ! N'importe, j'aurais voulu davantage.

Enfin, je me fais une raison, je me dis que je n'ai point le droit d'être tellement exigeant. Et je relis ce qui m'a frappé.

Que j'aime ce que le poète disait de l'étymologie de son nom !

Baudelaire, dit M. Georges Barral dans *la Revue des curiosités révolutionnaires*, m'exposa l'étymologie de son nom, ne venant pas du tout de *bel* ou *beau*, mais de *band* ou *bald*. « Mon nom est terrible, continua-t-il. En effet, le *badelaire* était un sabre à lame courte et large, au tranchant convexe, à la pointe tournée vers le dos de l'arme. C'était une sorte de cimenterre musulman, rectiligne au lieu d'être courbe. Introduit en France à la suite des Croisades, il fut employé à Paris jusque vers 1560, comme arme d'exécution. Il y a quelques années, en 1861, on a retrouvé lors des fouilles exécutées près du Pont-au-Change, le *badelaire* qui servit au bourreau du Grand-Châtelet, au cours du XIII^e siècle. On l'a déposé au musée de Cluny. Voyez-le. Son

(1) LOUIS THOMAS : *Curiosités sur Baudelaire*. Paris, éd. de la Société des Trente.

aspect est terrifiant. Je frémis en pensant que le profil de mon visage se rapproche du profil de ce *badelaire*. »

Et en effet, c'est terrible. Il y a là une sorte d'analogie burlesque et profonde, je ne sais quelle correspondance mystérieuse. Quel homme fut davantage le bourreau de soi-même, la pointe de son angoisse constamment retournée vers soi ?...

J'aime aussi, je l'avoue, ces blagues énormes à froid qu'il faisait dans son quartier, ce dandysme funèbre et glacé, cette manière souveraine de se promener dans sa rue comme s'il était partout chez lui, cette politesse compassée. Cela ne nous paraît bizarre que parce qu'on nous le relate sur le papier. Il est probable que si nous en avons été témoins, nous l'aurions trouvé fort naturel, s'harmonisant on ne peut mieux, par un contraste audacieux et juste, avec la stupidité, l'épaisseur de bon sens ambiante.

Peut-on rêver, en tout cas, attitude plus magnifiquement élégante que celle qu'il eut au lendemain du procès des *Fleurs du Mal* ? « C'est un malentendu », dit-il. Quelle inépuisable profondeur dans ce mot !

Et quand on pense à quels sinistres imbéciles ce grand homme eut affaire lorsqu'il lui prit fantaisie de se présenter à l'Académie ! Cela juge la sottise immortelle de la célèbre Compagnie.

Il alla voir Viennet, auquel il avoua qu'il était poète.

« Poète ! dit Viennet. En quel genre ? — ... — C'est que, Monsieur, il n'y a que cinq genres, s'exclama l'académicien ; la tragédie, la comédie, la poésie épique, la satire... et la poésie fugitive qui comprend la fable... où j'excelle. » Et dire que ce serait à peu près la même chose aujourd'hui !

Enfin, je veux citer ces deux strophes retrouvées sur une feuille d'album. Tous les fervents de Baudelaire les transcrivirent sur leur exemplaire des *Fleurs du mal*. Elles sont admirables :

Noble femme au bras fort qui, durant les longs jours,
Sans penser bien ni mal dors ou rêves toujours,
Fièrement troussée à l'antique,
Toi que depuis dix ans qui pour moi se font lents
Ma bouche bien apprise aux baisers succulents
Choya d'un amour monastique.

Prêtresse de débauche et ma sœur de plaisir,
Qui toujours dédaignas de porter et nourrir
Un homme en tes cavités saintes,
Tant tu crains et tu fuis le stigmaté alarmant
Que la vertu creusa de son soc infamant
Au flanc des matrones enceintes.

Quelles harmonies puissantes et sourdes !... Quel style souverain ! Quelle faculté incorruptible de tout dire !...

FRANCIS DE MIOMANDRE

Les Associations internationales et l'Abbaye de la Cambre.

L'Union des Associations internationales, au nom des divers organismes internationaux qui ont élu domicile à Bruxelles, a demandé au gouvernement belge d'affecter l'Abbaye de la Cambre dans son entier au Centre international qui s'est constitué au cours des dernières années. L'Union a fait valoir qu'il existe aujourd'hui plus de quatre-vingt-dix associations dont le siège est

fixé dans notre capitale. C'est là le résultat de la propagande intense que les Belges ont faite ces dernières années en faveur des œuvres mondiales et de la participation active et distinguée qu'ils ont prise dans un très grand nombre de conférences et de congrès internationaux. Et tandis qu'autrefois ces organismes n'avaient qu'un caractère purement temporaire et itinérant, ils sont devenus aujourd'hui permanents, préparent des services collectifs et tendent à assumer à la fois des fonctions d'études, de réglementation, d'exécution, en créant en outre un outillage approprié à ces fonctions.

Les Sociétés archéologiques et historiques, les Commissions des monuments, tous les Amis de Bruxelles sont d'accord qu'il faut sauver l'Abbaye de la Cambre de la destruction et même de toute diminution. Cependant il a manqué jusqu'à ce jour une destination générale qui puisse justifier le maintien de la Cambre en son intégralité. L'ancienne abbaye est la seule qui nous soit conservée de toutes celles que le moyen âge a édifiées autour de Bruxelles. Groenendael, Forest, Rouge-Cloître, Val-Duchesse, Sept-Fontaines, Boetendael, Val-de-Grâce ne sont plus qu'un souvenir. Nulle part la rage de la destruction n'a sévi comme à Bruxelles, si bien que nulle autre ville ne présente ce spectacle extraordinaire de n'avoir gardé aucun bâtiment monastique de quelque intérêt. Dans les bâtiments de la Cambre aménagés pourraient trouver place des locaux pour les Congrès et leurs sections ainsi que pour toutes les réunions des associations internationales, des secrétariats et des bureaux pour chaque association en particulier, le Musée international, des auditoriums pour cours, enseignement et conférences, la Bibliothèque internationale et les services documentaires. Le jardin serait accessible au public et des escaliers le relieraient aux avenues supérieures; les bâtiments, bien plus considérables et en bien meilleur état qu'on se le figure généralement, recevraient une restauration appropriée.

Ce projet est appuyé par de hautes personnalités. Le gouvernement a promis de l'étudier avec sympathie et de chercher des solutions aux objections qu'il peut présenter à première vue.

LA MUSIQUE A PARIS

La Société Nationale de musique, dont les programmes parurent depuis quelque temps un peu languissants, a pris samedi dernier une belle revanche en nous offrant quatre premières auditions d'un réel intérêt. Un quatuor à cordes en *ré* mineur de M. J. Guy Ropartz ouvrait la séance : œuvre sérieuse, bien équilibrée, d'une écriture toute classique, et dans laquelle l'auteur épanche la fierté de son âme un peu distante en combinaisons sonores dont la polyphonie n'exclut pas la clarté. J'ai goûté particulièrement le deuxième mouvement, écrit en forme de *scherzo*, et dont le *trio* est d'un charme extrême. Le troisième morceau chante largement, avec quelque prolixité peut-être, mais avec la noblesse et la pureté qui marquent la plupart des œuvres de M. Ropartz. Un final animé et développé avec sûreté termine ce Deuxième quatuor, qui fut accueilli par de vifs applaudissements.

La Sonatine pour piano de M. Roussel, qu'interpréta M^{lle} Marthe Dron à qui elle est dédiée, contraste avec cette composition par la liberté du style, la souplesse des rythmes et l'imprévu des harmonies. Un parfum d'exotisme pénètre cette page charmante, si neuve, si vierge de souvenirs et d'influences. Nul parmi les compositeurs d'aujourd'hui n'apporte à ses œuvres plus de nouveauté,

de fraîcheur et de réelle personnalité que M. Roussel. Et bien que sa Sonatine puisse n'être envisagée que comme un délassement à des travaux plus considérables (l'auteur l'écrivit au cours des vacances dernières à Port-Goulphar), elle s'impose à l'attention parce qu'elle résume les qualités foncières de l'auteur des *Evocations* et du *Poème de la Forêt*.

Un intermède vocal nous fit connaître trois jolies mélodies de M. A. Mariotte sur des poèmes de Camille Mauclair. M^{me} Paule de Lestang, accompagnée avec virtuosité par l'auteur, en fit valoir le sentiment expressif et l'inspiration mélodique.

Le Quatuor en *sol* de M. Roger-Ducasse pour piano et cordes terminait le programme. Bien que cette partition touffue et complexe révèle un tempérament de musicien, l'œuvre a déçu l'auditeur par son défaut d'homogénéité. Le premier et le deuxième morceau ne se rattachent ni par le style ni par la substance musicale aux deux derniers, — un *adagio* beethovenien agréable bien que trop développé et un *allegro* bien construit, — qui seuls méritent d'être retenus. L'auteur de la pimpante *Suite française* nous fit espérer mieux que cette composition disparate, cahotée et impersonnelle. Excellent pianiste, M. Roger-Ducasse interpréta brillamment son œuvre avec la collaboration de MM. Firmin, Touche, Vieux et Marneff.

Je ne veux pas achever cette lettre sans dire un mot de l'admirable concert de musique française ancienne et moderne que dirigea, dimanche dernier, M. Vincent d'Indy aux Concerts Lamoureux. Programme excellemment composé, allant de Rameau (dont M. d'Indy ressuscita la délicieuse ouverture de *Zaïs*, qui n'avait plus été exécutée depuis l'unique audition donnée en 1748), Lully et de Lalande à César Franck, Vincent d'Indy et Edouard Lalo. De ce dernier, la charmante suite tirée de *Namouna*, première tentative de libération qui amena la renaissance musicale d'aujourd'hui. De l'auteur du *Champ de la Cloche*, l'admirable *Jour d'été à la montagne* qui marque, semble-t-il, l'apogée des poèmes descriptifs dans lesquels M. Vincent d'Indy a exprimé sa tendresse pour la nature et la sensibilité de son cœur. Sous la direction de ce chef incomparable, dont la souplesse égale la fermeté et la précision, l'orchestre se surpassa. Jamais peut-être nous n'assistâmes à une exécution plus colorée, plus expressive et plus ardente. Auteur et interprètes en furent récompensés par une tempête d'applaudissements et d'acclamations.

O. M.

MEMENTO MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui, dimanche, à 2 h., deuxième concert du Conservatoire sous la direction de M. Léon Du Bois, avec le concours de M^{me} Maria Philippi.

Lundi 27, à 8 h., concert de l'Ecole de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek (131 rue Gallait) sous la direction de M. F. Rasse et avec le concours de l'orchestre des Concerts Ysaye. — A 8 h. 1/2, Salle Blanche de la Maison du Peuple, séance de musique organisée par la Section d'art avec le concours d'artistes de la Monnaie. — Même heure, Salle Nouvelle, concert donné par M^{lle} Germaine François, pianiste, avec le concours de M. Edouard Deru, violoniste.

Mardi 28, à 8 h. 1/2, Salle Nouvelle, troisième séance du Quatuor Chaumont.

Mercredi 29, à 2 h. 1/2, au Théâtre de la Monnaie, récital de piano par M. Paderewski. — A 8 h. 1/2, Salle Patria, troisième séance des Concerts classiques et modernes, avec le concours de M. Carl Friedberg. — A 8 h. 3/4, au Cercle artistique, soirée musicale avec le concours de MM. A. Cortot et J. Thibaud.

Jeudi 30, à 3 h. 1/2, Salle de la Grande-Harmonie, démonstration de gymnastique rythmique par M^{lle} B. Roggen, avec le concours de MM. Ch. Delgouffre et J. Jongen.

Vendredi 31, à 8 h. 1/2, Salle de la Grande-Harmonie, concert de M^{me} Th. Bruckwilder-Rockstroh, avec le concours de M. J. Kuhner.

Samedi 1^{er} février, à 4 h., au Cercle artistique, matinée musicale avec le concours de M^{lle} Marguerite Rollet, de MM. Deru et J. Jongen; orchestre sous la direction de M. Théo Ysaye. — A 8 h. 1/2, à la Salle Giroux, audition d'œuvres de M. Henri Henge, avec le concours de M^{lles} Pollard et Somers, cantatrices, M^{lle} Boustead, pianiste, MM. Coffé, baryton et Ed. Lambert, violoniste. — Au programme : *Le Mystère*, poème de Max Elskamp; mélodies; sonate-poème pour violon et piano, etc.

Dimanche 2, à 3 h. 1/2, Salle Patria, deuxième concert de la Société J.-S. Bach sous la direction de M. A. Zimmer, avec le concours de MM. G.-A. Walter, F. Haas, P. Crümmer et G. Minet. Au programme : cantate *Du Hirte Israel höre*; sonate en sol majeur pour viole de gambe et clavecin; cantate *Dazu ist erschienen ein Sohn Gottes*; sonate en ut majeur pour violoncelle seul; air de ténor de la cantate *Eole apaisé* et chœur final de la cantate *Phœbus et Pan*.

Mercredi 12, Salle de la Grande-Harmonie, récital Buhlig.

Samedi 15, au Cercle artistique et littéraire, 3^e séance consacrée à la musique allemande.

Dimanche 23, au théâtre de l'Alhambra, premier concert extraordinaire Ysaye (festival Wagner).

AU CERCLE ARTISTIQUE

A défaut d'originalité bien tranchée, M. Henri Anspach possède de solides qualités de métier. Le Salonnet de ses œuvres, au Cercle artistique, où l'on remarque un envoi varié de paysages, portraits, des figures de travailleurs et un nu d'une valeur symbolique, contient mainte toile intéressante. Les paysages de M. Anspach me semblent particulièrement heureux; l'artiste y a apporté un souci de style manifeste, et ils ont du sentiment, de la finesse, de la poésie.

Les paysages, les intérieurs d'églises et d'usines, les coins de parcs que M^{me} M. du Nonceau expose dans l'autre salle indiquent un talent ferme et sérieux. Ces tableaux sont pleins de fougue et d'une belle véhémence parfois. Il faut de plus en reconnaître le coloris savoureux, d'une claire et fraîche santé.

M. L. Houyoux montre un ensemble de toiles, d'une belle venue; à remarquer surtout quelques paysages de la forêt où se manifeste une sensibilité fine et sincère.

FRANZ HELLENS

LES GRANDS CONCERTS

Concert populaire. — Concert Ysaye.

On a revu avec grand plaisir M. Dupuis au pupitre de direction des Concerts populaires. Sa compréhension sobre, claire, l'étroite communion qui s'est établie entre les exécutants et leur chef de neuf années ont assuré une exécution fort heureuse. Le *Wallenstein* de d'Indy, si lumineux, si proportionné, si expressif s'est opposé au frénétique et germain *Don Juan* de Strauss, et tous deux furent exactement interprétés. Le talent de M. Casals a paru moins souverain que d'habitude: l'éclat des œuvres orchestrales encadrant ses morceaux a nuï à ceux-ci. Ils n'étaient pas, du reste, parmi les plus brillants. Mais le jeu profond, nuancé, l'aisance d'archet et la sûreté de main du maître offrent toujours un régal de haut prix. Une page de musique flamande clôturait le programme: *Sabbat* et *Orage* d'un opéra de A. De Boeck; extraits adroitement écrits, en haute couleur, et substantiels.

Les concerts Ysaye poursuivent l'exécution de leurs « festivals ». C'est R. Strauss, cette fois, que l'on passait en revue, le Strauss si discuté, si germanique, si plein de force, d'excès, de nostalgies,

de laideurs, — et de musique tout de même! Des monuments comme *Heldenleben* méritent bien plus qu'une ligne de compte rendu. L'orchestre sous la direction de M. Wendel, de Brême, — sang-froid, simplicité, netteté de ligne, — a exécuté avec intelligence ces pages scabreuses. M^{me} Frances Rose a remporté à la répétition générale un succès unanimement incontesté; une indisposition l'empêcha de chanter au concert, ce qui a procuré à l'orchestre l'occasion de témoigner, dans l'exécution improvisée de *Tod und Verklärung* les qualités extraordinaires de déchiffrage et de mise au point instantanée qu'il s'est depuis longtemps acquises. H.

Au Cercle artistique.

Ce fut un concert magnifique, vraiment, que celui de mardi dernier au Cercle artistique. On y entendit M. Joseph Bonnet, l'organiste de St-Eustache et de la Société des concerts du Conservatoire de Paris et notre compatriote M. Georges Pitsch, le jeune et excellent violoncelliste qui s'est fixé à Paris il y a quelques années et qu'on a été fort heureux de réentendre. Ensemble, ils jouèrent à la perfection la sonate en sol mineur de Haendel dont le *largo* est si émouvant.

M. Pitsch fit encore apprécier la grande pureté de son et la sûreté de son mécanisme dans une suite de Bach pour violoncelle seul, hérissée de difficultés.

Quant à M. Bonnet, que d'aucuns prétendent non sans raison le meilleur organiste de l'heure présente, il a déchainé l'enthousiasme de l'auditoire. Dans l'interprétation qu'il a donnée d'œuvres des vieux maîtres français, allemands ou italiens: Frescobaldi, Buxtelinde, Clérambault (chez qui l'on trouve en germe toutes nos audaces modernes), d'une fugue de Bach et de pages modernes comme la *Pièce héroïque* de Franck, le *Prélude et Cortège* de Claude Debussy (qui semblent avoir été écrits pour orgue), M. Bonnet a montré combien il était maître de son instrument. On a goûté fort une pièce de sa composition, *les Elfes*, d'un impressionnisme charmant.

PIÉRARD

LA MUSIQUE A LIÈGE

L'espace m'a manqué pour parler du remarquable récital de M^{me} V. Renson, violoncelliste d'un réel mérite, appropriant sa technique adroite au style des auteurs les plus variés: Dvorak, Purcell, Giordani, Lully, Wagner, Popper, Davidoff et Smulders; ce dernier avait bien voulu unir son fin talent de pianiste à celui de la jeune virtuose pour que l'ensemble fût parfait. Succès du meilleur aloi en un milieu de choix.

Je dirai deux mots aussi du concert attrayant qui suivit la distribution des prix au Conservatoire. Une exécution hors ligne, absolument belle, grande et émouvante de la 3^e Ouverture de *Lénoire*, celles de l'ouverture, de l'entr'acte et de la scène des fileuses qui donnent la synthèse du *Vaisseau fantôme*, provoquèrent d'enthousiastes applaudissements en l'honneur de notre puissant capellmeister S. Dupuis. Le charmant ténor Willensen, M^{me} Clédina, violoniste de la race charmeuse, furent très justement fêtés à leur tour.

Les primeurs étaient réservées au public des Grands Concerts symphoniques, grâce à l'initiative inlassable de M. Debeve; nous lui en savons gré depuis bien des années.

Si le public liégeois est, comme j'ai eu l'honneur de l'écrire ici, singulièrement apte aujourd'hui à comprendre les œuvres les plus différenciées par les traditions scolastiques et la mentalité individuelle des auteurs, plus d'un artiste ne l'est pas dans ses interprétations. Beaucoup se spécialisent, peut-être sans le vouloir. M. Sébald, par exemple, rivalise avec tous les interprètes de Paganini; mais la sûreté de l'archet, la pureté et l'élégance ne suffisent pas pour nous mettre en rapport profond avec l'âme de Mozart ou de Bach. Il faut que leur impressionnabilité suprême passe comme un courant galvanique à travers les mélodies et même les formules conventionnelles, bonnes à tout faire, qui servent de liens. Cette émotion manqua au Concerto en *la* de l'un

et à la Chaconne de l'autre. M. Sébald nous avait mieux conquis dans ses apparitions antérieures à Liège.

M. Bonnal est un pianiste vigoureux et expressif, mais nous ne l'avons pu juger qu'en son œuvre, la *Rhapsodie landaise* qu'il écrivit encore jeune, sous le souffle de ses maîtres préférés, mais avec un entrain sincère et progressivement communicatif. Le *scherzo* de M. Marcel Orban forme une partie alléchante de sa symphonie; son naturel wallon, le souvenir de nos crâignons dans la guirlande des modulations, l'allure franche de l'orchestration nous le rendent extrêmement sympathique.

On a applaudi la *Rhapsodie viennoise* de M. F. Schmitt comme une agréable modernisation des valse célèbres de Johann Strauss; mais pourquoi ce prélude tragique, boîte à surprise d'où s'élançait gracieusement une valse aussi cosmopolite que viennoise? M. Guy Ropartz débute aussi par quelques coups de pinceau terrifiants, mais sans trop nous violenter. Son prélude du *Pays* ondule comme une atmosphère mélodieuse au-dessus de sa chère Bretagne et notre cœur est avec lui. Ici tout palpite, tout souffre, tout aime, tout chante. La polyphonie expressive est bien l'émanation de la nature! M. Debefve en fit respecter tout le charme par son vaillant orchestre.

GEORGES RITTER

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Soirées classiques, — L'Ami Fritz.

Le théâtre du Parc donne en ce moment l'exemple de la plus louable activité. Tandis que la troupe régulière y continue, avec un succès qui ne faiblit pas, de jouer *l'Assaut*, de Bernstein, la troupe du Théâtre Belge va jouer *Baldus et Josina* en province, à Louvain où il y eut une salle comble, à Anvers où il y eut beaucoup moins de monde : mais ici comme là, ce fut un vrai triomphe. En même temps, on répète activement le deuxième spectacle belge qui sera composé de *la Maison des Chimères*, de M^{me} Marguerite Duterme, et du *Mirage d'or*, de MM. Georges et Redan.

Et, en matinée littéraire, M. Reding reprend *l'Ami Fritz*, la délicieuse comédie d'Eckmann-Chatrion. Dans une causerie préliminaire, j'ai rappelé l'odieuse campagne de diffamation qui fut menée contre les deux auteurs, à l'occasion de la création de cette pièce à la Comédie-Française, en 1876. Le *Figaro* prétendit qu'Eckmann et Chatrion étaient de dangereux antipatriotes et qu'une œuvre signée de leurs noms ne pouvait triompher sur la scène de la Comédie-Française. Leurs romans prétendument nationaux n'étaient-ils pas un pamphlet continu contre l'idée de la guerre; n'avaient-ils pas prêché sans cesse la lâcheté, la désertion devant l'ennemi? Je me suis efforcé de défendre leur mémoire contre cette accusation qui pèse toujours plus ou moins sur eux. Eckmann et Chatrion ont maudit la guerre, c'est vrai, mais la guerre inutile, la guerre de conquête ou d'ambition personnelle. Au contraire ils ont exalté la guerre de défense, celle qui a pour but de sauver la liberté et les droits menacés. Au surplus, Alsaciens-Lorrains avant d'être Français, ils connaissaient les malheurs séculaires de leur patrie qui aspire à l'indépendance et à l'autonomie depuis le temps de César. Et s'ils haïssaient si franchement la guerre, c'est parce qu'ils savaient bien que la guerre seule est la cause des longues souffrances de l'Alsace.

L'Ami Fritz, idylle charmante, nous présente leur talent sous un jour plus souriant que *Waterloo* ou le *Conscrit de 1813*. Cette pièce, qui a trente-six ans d'âge, est demeurée, dans sa simplicité, infiniment plus fraîche et plus jeune que certaines comédies jouées il y a six mois. Elle a gardé tout son charme et toute son émotion. La troupe du Parc l'a jouée à merveille, avec une gaîté entraînant. M. Marey dans le rôle de Fritz, M^{lle} Lefèvre dans celui de Suze, ont été vivement applaudis, ainsi que M. Gournac — le Rebbe David — M^l. Richard et Méret, les deux amis, célibataires et gourmands, M^{me} Renard, une Catherine pleine de bonhomie.

Au premier acte, grand succès pour le repas, composé de vraie soupe, de vrai poisson, de vrai pâté, comme en 1876, à la Comédie : ô souvenir! Et au deuxième, un gentil sourire à l'adresse du

petit cerisier couvert de vraies cerises — en massepain — d'où la petite Suze fait pleuvoir sur ce benêt de Fritz les beaux fruits roses qui font rire et qui font chanter.

Et ce n'est pas tout! Toujours au même théâtre, tous les vendredis de janvier, sont organisées des soirées de théâtre classique, sous le patronage du Comité du Théâtre Belge. Nous avons eu déjà les *Précieuses ridicules*, le *Médecin malgré lui*, les *Fourberies de Scapin*, le *Dépit amoureux*, avec l'excellent M. Brunot de la Comédie-Française dans les anciens rôles de Molière, et ce fut un régal exquis. Nous avons eu également *On ne badine pas avec l'amour*, avec M. Dessonnes dans le rôle de Perdican. Malgré un léger enrrouement, il y fut superbe de fougue nuancée. Vendredi prochain, nous entendrons *Hernani*, et, dans le courant du mois prochain, *Horace* et *Andromaque*. Après cela, il se trouvera peut-être encore des gens pour dire que l'initiative du Comité du Théâtre Belge n'aura servi à rien!

GEORGES RENCY

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Au Musée moderne, Salon de *l'Estampe* (dernier jour). — Au Cercle artistique : M^{me} M. du Monceau et M. Henri Anspach. — Galerie Georges Giroux, humoristes allemands du *Simplicissimus*. — Au Studio, M. Henri Block. — Salon Dietrich, œuvres belges, françaises, allemandes et hollandaises. — Galerie d'Art : M^{lle} M. Robyns et M. C. Jacquet.

La Société royale des Beaux-Arts a tenu son assemblée générale annuelle lundi dernier sous la présidence de M. Max. Le secrétaire, après avoir évoqué la mémoire de S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre, celles de MM. Acker, Smits et ter Linden, membres artistes décédés, a annoncé qu'un hommage spécial serait rendu à ces derniers au prochain Salon de Printemps.

Ont été élus, membres effectifs artistes : MM. Em. Fabry, Franz Hens et Jacob Smits; membres correspondants artistes : MM. A. Bonnetain, P. Dom, V. Hagemann, P. Roidot, G.-M. Stevens et Swyncop; correspondants étrangers : Jan Toorop (Hollande), H. Vogeler (Allemagne), von Melhoffer (Autriche), J.-M. Sert (Espagne), Walter Crane (Angleterre). M. Jules Lagae remplace M. Acker comme vice-président artiste de la Société.

Divers organismes parmi lesquels l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, l'Académie royale de Belgique, le Cercle Artistique, la Commission royale des Monuments et des Sites, le Comité exécutif de l'Exposition de Bruxelles 1910, la Fédération des Sociétés d'Architecture, l'Institut des Beaux-Arts d'Anvers, la Société centrale d'Architecture, etc., se sont groupés sous la présidence de M. Charles Buls en vue de perpétuer par un mémorial la mémoire d'Ernest Acker, architecte de l'Exposition de Bruxelles si prématurément disparu. Les souscriptions sont reçues par le trésorier, M. J. Van Neck, architecte, 23 avenue Jef Lambeaux, à Bruxelles.

La quatrième conférence des Matinées littéraires aura lieu demain à 3 heures précises, à l'Hôtel Astoria, 103 rue Royale.

C'est mercredi prochain qu'aura lieu au théâtre du Parc le deuxième spectacle du Théâtre Belge. Il se composera, nous l'avons dit, d'une pièce en trois actes de M^{me} Marguerite Duterme, *la Maison aux chimères*, et de *Mirage d'or*, un acte de deux débutants, MM. Maurice George et Jean Redan.

La troisième soirée du Théâtre Belge aura lieu en février. Au programme : *Une Nuit de Shakespeare*, comédie en trois actes de M. Horace van Offel, et le *Marchand de Regrets*, un acte de M. Crommelyneck.

De Paris :

L'accord ne s'est malheureusement pas fait sur le projet de donner à Paris quelques représentations du *Chant de la Cloche* avec les artistes et les chœurs du Théâtre de la Monnaie. Il a été impossible de trouver à la fin de la saison une date qui, en rai-

son des engagements pris, convint à la fois à MM. Kufferath et Guidé et à M. Gabriel Astruc.

Comme nous l'avons annoncé, c'est *Benvenuto Cellini* qui, au début d'avril, servira de spectacle d'inauguration au Théâtre des Champs-Élysées. L'orchestre sera dirigé par M. Felix Weingartner, qui conduira en outre les représentations de *Freischütz*.

Aussitôt après ces deux ouvrages on montera *Pénélope*, le drame lyrique de M. Gabriel Fauré, qui sera chanté par M^{mes} Bréval, Croiza et M. Muratore, et *la Péri* de M. Paul Dukas, interprétée par M^{lle} N. Trouhanowa. La direction a aussi engagé pour d'autres ballets M^{lle} Pavlowa, qui n'a plus été applaudie à Paris depuis sa triomphante apparition dans la troupe de M. S. de Diaghilew.

Pour la Grande Saison de Paris, la direction a traité avec la direction des Ballets russes et avec le Théâtre royal de Dresde, dont le personnel viendra, sous la direction de M. Richard Strauss, donner quelques représentations d'*Elektra* et du *Chevalier à la rose*. La Saison s'achèvera par une opérette anglaise à grand spectacle.

L'automne prochain, nous verrons probablement le *Tristan* tiré par M. L. Artus du roman de M. Bédier, le *Roi Arthus* d'E. Chausson, *Eros vainqueur*, de M. P. de Bréville, le *Chant de la Cloche* de M. Vincent d'Indy, un ouvrage de M. Siegfried Wagner, un autre de M. Puccini. Il est question aussi de mettre en scène le *Songe d'une Nuit d'été* avec la musique de Mendelssohn. Et l'ouvrage capital de l'hiver sera, bien entendu, *Parsifal*, qui sera chanté dans sa version originale. M. Ernest Van Dyck, directeur musical du Théâtre des Champs-Élysées, a déjà conclu une série d'engagements en Allemagne en vue des dix représentations qui seront données du chef-d'œuvre de Richard Wagner.

M. Maurice Denis a accepté la commande d'une nouvelle décoration au Théâtre des Champs-Élysées. Il s'agit, cette fois, du décor fermé destiné à être équipé sur la scène pour les concerts symphoniques et qui se composera de onze panneaux. Ceux-ci s'harmoniseront, par leur coloris et l'échelle des personnages, avec les peintures de la coupole que nous avons décrites dernièrement.

Un autre travail important va, aussitôt après, solliciter l'activité de l'artiste : le Gouvernement du Canada vient de lui confier la décoration de l'escalier de la Bibliothèque de Montréal.

M. Gustave Lyon, qui s'est déjà signalé par diverses inventions des plus intéressantes dans le domaine de l'acoustique et de la fabrication des instruments de musique, vient d'achever la construction d'un carillon électrique d'un dispositif aussi ingénieux que pratique. Un clavier de trente-deux notes permet d'en tirer des sonorités embrassant les registres grave, moyen et aigu. Et ce qui en fait un instrument parfait, c'est que l'exécutant peut, au

moyen d'un jeu de six touches qu'une simple pression du doigt actionne automatiquement, varier du *pianissimo* au *fortissimo* les nuances du son.

C'est en vue des représentations du *Carillonneur de Bruges*, l'opéra de M. Xavier Leroux, que M. Lyon a créé ce nouvel instrument, et l'Opéra-Comique en aura la primeur. Il rendra de grands services au théâtre et au concert, notamment pour donner aux cloches de *Parsifal* la justesse et la pureté de timbre qui, à Bayreuth même, laissèrent jusqu'ici à désirer.

Un beau livre de souvenirs sur H. de Toulouse-Lautrec, illustré de nombreuses reproductions, vient de paraître à la librairie A. Blazot, 26 rue Le Peletier. L'auteur, M. Gustave Coquiou, rend un juste hommage au grand peintre et au cœur généreux que fut Lautrec.

La Société des Artistes Décorateurs, qui vient d'élire comme président M. Henri Marcel, directeur de la Bibliothèque Nationale, ouvrira du 21 février au 27 mars son huitième Salon annuel (ensemble décoratif : peinture, ameublement, céramique, bijoux, dentelles, etc.) dans les Galeries des Arts Décoratifs au Pavillon de Marsan, 107 rue de Rivoli. Envoi des notices avant le 3 février à M. G. Lamothe, 4 rue Steffen, Paris.

La Revue bleue organise un concours annuel de Nouvelles. Les manuscrits dactylographiés, ne dépassant pas vingt pages, devront être déposés dans la première quinzaine de mars, sans signature, mais porteurs d'une devise et d'un numéro reproduits avec le nom et l'adresse de l'auteur sous enveloppe cachetée. Le résultat du concours sera rendu public en mai. Le concurrent classé premier recevra 1,000 fr.; celui qui aura été classé second recevra 500 fr. Leur Nouvelle sera publiée dans la *Revue*, ainsi que celle des trois concurrents qui auront été classés à la suite.

TAPIS D'ORIENT

◆ DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2
◆ — BRUXELLES —

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE

IMITATION.
A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Vient de paraître chez E. DEMETS, éditeur

2 rue de Louvois, PARIS

PIANO

- RAOUL BARDAC. — **Horizons** (2^{me} recueil). — Prix net : 6 francs.
MEL-BONIS. — **Scènes enfantines**. — Le recueil, net : 5 francs.
CHARLES BREDON. — **Les Crépuscules**. (Couverture et illustrations de A. LHOÏE.) — Le recueil, net : 4 francs.
RENÉ CHANSAREL. — **Musique dans l'ombre**. — Prix net : 2 francs.
JEAN CRAS. — **Poèmes intimes**. — *En Islande*. — *Preludio con Fughella*. — *Au fil de l'eau*. — *Recueillement*. — *La Maison du matin*. — Prix net : 3 francs.
SWAN HENNESSY. — **Sonatine**. — Prix net : 3 fr. 35.

PIANO ET VIOLON

- F. DE GUARNIERI. — **Moto perpetuo**. — Prix net : 3 francs.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

LES MAITRES DE LA MUSIQUE

Études d'Histoire et d'Esthétique

Publiées sous la direction de M. Jean CHANTAVOINE

Chaque volume in-8° écu de 250 pages environ,

3 FR. 50

FÉLIX ALCAN, éditeur, 108, boulevard St-Germain, Paris (6°)

Palestrina, par MICHEL BRENET (3^e édition). — César Franck, par VINCENT D'INDY (3^e édition). — J.-S. Bach, par ANDRÉ PIRRO (3^e édition). — Beethoven, par JEAN CHANTAVOINE (3^e édition). — Mendelssohn, par CAMILLE BELLAIGUE (2^e édition). — Smetana, par WILLIAM RITTER. — Rameau, par LOUIS LALOU (2^e édition). — Moussorgski, par M.-D. CALVO-COESSI. — Haydn, par MICHEL BRENET (2^e édition). — Trouvères et Troubadours, par PIERRE AUBRY (2^e édition). — Wagner, par HENRI LICHTENBERGER (3^e édition). — Gluck, par JULIEN TIERSOT. — Gounod, par CAMILLE BELLAIGUE. — Liszt, par JEAN CHANTAVOINE. — Haendel, par ROMAIN ROLLAND.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Directeur : P. BUSCHMANN, J^r

Huitième Année

ANVERS — 15, Rynpoortvest, 15 — ANVERS

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.

La livraison, fr. 2.50.

Edition de luxe sur papier spécial, 50 fr.

Dépôts : BRUXELLES, 16, place du Musée. — PARIS, 17, rue Bonaparte. — AMSTERDAM, 485, Keizersgracht. — LONDRES, 33, King Street, W. C. — BERLIN, 15, Hohenzollernstrasse (Zehlendorf).

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui aurait nommé, il était abonné à l'*Argus de la Presse*. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ». HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'*Argus de la Presse* se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le No.	0,25	Le No.	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Un Peintre affichiste : *Cappiello* (CAMILLE MAUGLAIR). — Lisette et sa pantoufle (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Spectacles de musique (OCTAVE MAUS). — A la mémoire d'Eugène Smits. — L'Art à Paris : *le potier André Méthey* (LOUIS VAUXCELLES). — Ibsen en musique. — Memento musical. — Chronique théâtrale : *le Mirage d'or; la Maison aux Chimères* (GEORGES RENCY). — Boite aux lettres. — Nécrologie : HENRI VAN SEBEN. — Petite Chronique.

UN PEINTRE AFFICHISTE

Cappiello.

Depuis Chéret, personne n'apportait une nouvelle formule de l'affiche artistique, et il semblait bien difficile qu'on en trouvât une, lorsque, soudainement, et en quelques œuvres, M. Leonetto Cappiello prouva le contraire. Ce qu'il fait est à lui seul, et toute signature est superflue au bas de ses compositions. Chéret a rendu à l'affiche le service imprévu et considérable de la faire entrer dans le domaine des arts et l'a traitée en grand impressionniste décorateur : à sa suite, bien des peintres ont apporté dans la rue, sur le papier collé, les principes du tableau ornemental, et d'autres ont agrandi à cette proposition le dessin comique, la charge et la caricature. Mais M. Cappiello cherche et trouve autre chose.

Caricaturiste, il l'est, excellemment, humoriste même, et classé comme tels : ses albums, où les gens de théâtre voisinent avec les académiciens, révèlent l'aptitude à définir, d'un trait simplifié et assoupli,

rehaussé de teintes légères, la silhouette physique et morale d'un être avec une finesse railleuse, une malice sans amertume et une constante élégance. Il y a plus d'observation que de critique satirique en ces croquis qui ne ridiculisent jamais l'homme ou la femme qu'ils montrent sous un aspect plaisant, et tels d'entre eux seraient simplement de sûres indications pour des portraits ; le modèle lui-même, inconsciemment, trahit la nuance d'affectation ou de vanité qui peut nous faire sourire. L'origine italienne du peintre s'atteste en cette partie de son œuvre par la grâce capricieuse de la ligne et la palte de velours d'un trait qui caresse tout en égratignant. Mais l'affichiste est tout différent.

Paris connaît et recherche depuis dix ans ces singuliers éclats de couleur, ces violentes harmonies, ces combinaisons de tonalités qui font allusion à un sujet industriel quelconque. Avant tout une logique les régit : il faut que dans la rue leur puissance et leur étrangeté de coloris, luttant avec le ciel changeant et le tumulte, soient assez grandes pour s'imposer à la rétine du passant. Il faut que son regard distraît soit ébloui, amusé, retenu assez pour l'engager à considérer l'image offerte et lire ensuite le nom du fabricant et de la denrée. M. Cappiello a compris plus que personne la nécessité et les moyens de cette surprise instantanée. Sa polychromie est de la plus intense énergie. Les bleus de cobalt, les jaunes phosphoriques, les vermillons aveuglants, les violets et les noirs, les orangés et les verts vibrent, se heurtent, se débattent et s'affolent en des luttes et des alliances invraisemblables. Chacune de ces affiches est un théorème sur les combinaisons les plus ardues — et les plus sauvages — du spectre solaire. Des visages, des objets y appa-

raissent, définis en quelques linéaments, mais la frénésie de la couleur en est l'élément essentiel. Rien n'est semblable à la vie, à la réalité, tout est transformé par la fantasmagorie d'une vision insolite.

Si chacune de ces images est un vitrail hallucinant, un véritable « cri de couleurs » — et je ne peux trouver de meilleure expression que cette bizarre alliance d'idées — le rythme qui l'ordonne n'est pas moins inattendu. Tout cela tournoie et zigzague sous l'impulsion d'une main crispée et éperdue. Des balafres, des ellipses, des taches, des courbes, de brusques angles disposent ce chaos chromatique en zones et en plans concentriques. Certaines affiches donnent l'impression d'une explosion figée. D'autres suggèrent la sensation confuse de ce que pourrait être la vie dans une planète régie par une chimie extraordinaire. Vistons obsédantes et furieuses! Elles laissent loin derrière elles les hardiesses impressionnistes, les audaces du Salon d'Automne, et les « fauves ». auprès, sembleraient fades. Seulement, M. Capiello ne prétend pas traduire la vie. Il s'amuse à transposer la plus banale donnée, un savon à vanter, une pâte alimentaire ou un quinquina à préconiser, dans un rêve chromatique joyeux, somptueux et fou, pour la stupeur de nos regards et la curiosité de notre esprit. Le passant se dit que telle nouille devra être délectable, ou increvable telle sorte de pneu, parce qu'une telle orgie de coloration les a magnifiés dans son souvenir ébahi. L'amateur d'art sait que l'homme qui, par jeu, présenta de telle sorte un vert véronèse et un jaune de Naples sur un fond de cobalt est un admirable virtuose de la palette. Et ainsi ces gageures inouïes font à chacun l'effet qu'elles devraient faire.

Il y en a qui sont simplement belles comme des papillons ou des fleurs broyées. Il y en a qui atteignent, à force d'associations invraisemblables, à une sorte de comique de la couleur, et qui donnent envie de rire uniquement à cause de leur disparate effroyable et prémédité. Il y en a de féroces et de bachiques, des violettes qui s'ouvrent sur la nuit, des rouges qui s'ouvrent sur la gueule d'un four, des jaunes qui flambent au soleil. C'est un peuple fantomatique et drôlatique qui danse sur les murailles de Paris une valse vertigineuse.

L'homme qui la déchaîne est un jeune homme pensif, strict, svelte, un Livournais brun comme un Napolitain, affable et volontaire. On penserait qu'après une pareille peinture ses théories d'art sont du rouge le plus subversif : elles sont très sages. Et ce n'est point la moindre surprise que nous apporte M. Capiello. Depuis quelques années, il montre rarement, précautionneusement, des dessins et des portraits. Ce sont des œuvres raisonnées et pondérées, d'une structure toute classique, avec de délicats rehauts de couleur nuancée et fragile. L'affichiste versicolore et exaspéré est un

dessinateur amoureux de la forme, un dessinateur soigneux, serré, calme. Le farouche enlumineur auprès duquel M. Matisse lui-même semblerait pâlot s'applique à modeler une main, à étudier une écharpe, à rechercher le contour d'une oreille ou d'une boucle de cheveux avec la fidélité scrupuleuse d'un Élie Delaunay ou d'un Alphonse Legros. Quel exemple doucement ironique pour les réinventeurs de l'art des cavernes et les génies de l'à-peu-près pictural, et quel désastre que de voir M. Capiello retomber à cette poncive croyance qu'on ne sait rien sans l'avoir appris!

A l'un des derniers Salons de Paris, un grand portrait de famille, tout en gris et blanc, plein de sobre grâce, plaçait d'emblée le confrère de M. Sem au rang des intimistes, bien plus loin de M. Boldini que de M. Jacques Blanche. Plus récemment, auprès d'un beau portrait féminin tout ennuagé d'effluves d'or pâle, on vit se dresser en pied et de grandeur naturelle l'image de M. Henri de Régner : et on y admira un des portraits les plus achevés de l'art moderne, une merveille de psychologie spirituelle, une effigie peinte en pleine pâte nourrie et moelleuse, d'une harmonie assourdie et subtile, où la moindre touche est un renseignement, où le vêtement parle comme le visage. Du caricaturiste, de l'humoriste, de l'affichiste, un physionomiste incisif, un peintre capable d'intuitions profondes se dégage. Il a tenu jugement sur son art, sur lui-même, et avec une belle conscience il nous contraint à donner des bases nouvelles au jugement élogieux que nous tenions sur lui, à estimer pour des raisons plus hautes un Capiello inattendu que le succès suivra.

CAMILLE MAUCLAIR

LISSETTE ET SA PANTOUFLE⁽¹⁾

Voilà un bon livre dont il est très difficile de parler, — j'entends en langage sérieux de critique. Il incarne pour moi l'idéal du conte d'enfants. Il s'adresse en nous à ce que nous avons gardé de puéril, et toutes ses réussites, toutes ses perfections nous font sourire, ou nous font rire, ou nous émeuvent, ou nous exaltent absolument comme elles le feraient pour des enfants. Nous poussons des exclamations de plaisir, nous sentons qu'il y a là un art exquis, des nuances charmantes, une ingéniosité ravissante, mais nous n'avons pas l'envie d'en formuler les raisons. Et je crains bien qu'à vouloir expliquer une œuvre aussi délicate on ne l'abîme, on ne la trahisse. Très réellement, il faudrait en parler en termes du langage puéril. Le faire lire, tout bonnement, vaudrait encore mieux.

Ceci soit dit pour m'excuser de l'insuffisance flagrante de mon compte rendu. Elle est inévitable, fatale.

(1) BLANCHE ROUSSEAU : *Lisette et sa pantoufle*, conte (Un bel album, illustré par MADELEINE FRANCHOMME). Bruxelles, Van Oest et C^{ie}.

Cela commença dès le matin par un pot de lait renversé sur la robe... Cela continua par un devoir biffé à l'encre rouge et par une leçon de géographie orageuse où l'île de Crète faisait exprès de se faufiler sur la carte dans les endroits les plus invraisemblables... « Hier, elle était dans la mer de Chine, criait Lisette en sanglotant à Miss Effries insensible et imperturbable. Je suis tout à fait sûre de l'avoir hier vue dans la mer de Chine!... »

Lisette ne pouvait, ayant en effet si mal commencé sa journée, que la mal continuer. Vers le soir, elle passe devant la grande table de l'office où sont préparées les assiettes de bonbons pour un grand dîner donné par ses parents, et elle mange un peu trop de ces bonbons. On la surprend, et on l'enferme pour la punir dans une grande chambre abandonnée du deuxième étage appelée la chambre de tante Clarie. De rage, elle jette sa pantoufle contre la porte, se compare à la pauvre Cendrillon, regarde dans la rue deux chiens, un marchand de poissons, un peintre en bâtiment, les premiers arbres de la forêt à l'horizon de la ville, une vieille qui passe, la vitrine d'un cordonnier. Un peintre en bâtiment se met à chanter la chanson favorite de Papa :

Comme la plume au vent... femme est volage...

et cela lui rappelle toutes celles de son répertoire, la Dame Tartine et Mariè Trempe-ton-pain, le Petit navire qui n'avait jamais navigué, etc.

Quand elle en eut assez, elle fit l'inventaire de sa poche, étalant par terre, devant elle, tout ce qui s'y trouvait : un mouchoir sale, un grain de café, le plus petit numéro d'une série de poupées russes qui entraînent l'une dans l'autre, un vieux flacon à eau de Cologne, le reste d'un bonhomme en sucre, la couverture illustrée d'un livre de contes.

Enfin elle se met à rêver mélancoliquement devant le portrait de la jolie tante Clarie.

Puis elle s'assoupit légèrement et, ma foi, nous tombons en plein rêve, où tous les éléments que je viens d'énumérer entrent en jeu et se combinent de la façon la plus inattendue. Personnages de la chanson, spectacles de la rue, objets sortis de la poche, tout cela devient des héros dans la série prodigieuse d'aventures qui arrivent à la petite fille, aventures si complexes et si folles que je renonce à les décrire.

C'est d'une ingéniosité extraordinaire, et telle qu'elle vous arrache, à chacune de ses preuves, une sorte de cri étonné. Mais cette ingéniosité n'est point extérieure au récit, elle émane de l'atmosphère même où vit le conte et l'on voit bien que la conteuse elle-même vit dans cette atmosphère-là comme dans son élément. Elle n'a point à faire un effort littéraire pour y entrer et s'y mouvoir, elle n'a point à s'y adapter, si rapidement que cela se passe. Elle s'y trouve. C'est de son imagination même, spontanément, qu'a jailli cette histoire, tout organisée, toute faite, entière. Mais, pour arriver à ce résultat, nul talent, nulle volonté ne sert de rien. Il faut avoir gardé l'ingénuité, innocente et absolue, des petits enfants.

Cette qualité-là est d'ailleurs essentielle à M^{me} Blanche Rousseau. Rappelez-vous *l'Ombre et le Vent*. Des souvenirs d'enfance, mais frissonnants de réalité directe, de fraîcheur sans intervention de la mémoire. Rappelez-vous *Le Rubaga*, qui est l'histoire d'une aventure très dramatique et très affreuse de grandes personnes, mais vue par une enfant, — une enfant terrible, un peu perverse, épouvantée mais fort excitée par cette enivrante atmosphère ; mais tout de même une enfant.

Lisette et sa pantoufle est une œuvre moins terrible. Les gosses

et trouveront de grands motifs de joie, et aussi leurs parents. A la perversité a fait place la fantaisie, une fantaisie débordante, singulière, jolie mais rigoureuse et pleine d'art et de mesure.

Le *Voyage sur la mer blanche* est une merveille, avec ce capitaine furieux qui annonce toujours un grain (parce qu'un grain de café est resté collé au verre de sa jumelle), avec ce jeune homme à la moustache retroussée qu'on appelle le Gaillard d'Avant, avec le pêcheur qui pêche « à la ligne les étoiles que le ciel a jetées dans la mer et qui sont, cela va de soi, les étoiles de mer », avec « la Bonne Dame » qui sort de dessous sa robe la série de poupées russes, et le cordonnier qui raccommode la botte de l'Italie, et l'imbroglie de tout cela, et ce mouvement que l'auteur lui donne, cette espèce de vertige comme on en a dans les rêves, cette exaltation qui monte, qui se gonfle pour ainsi dire, qui se développe monstrueusement, pour tomber aussitôt à plat. On dirait que les objets ordinaires du jour se vengent la nuit sur nous de tout ce que nous avons supposé sur eux de plat et d'inerte. « Ah ! s'écrient-ils, vous nous prenez pour des choses qui n'existent pas, vous allez voir ! » Et ils s'en donnent ! Et ils en font ! Les grandes personnes, dont l'aveuglement à leur égard est bien coupable, subissent alors des cauchemars : c'est la vengeance des objets. Les enfants, bien plus innocents, sont gratifiés de rêves agréables.

Très judicieusement, M^{me} Blanche Rousseau s'est bien gardée de donner à Lisette des cauchemars ; elle ne lui a envoyé que des rêves où toutes les petites choses qui, dans la journée, lui avaient été amicales, ou seulement indifférentes, se chargent de peupler ses deux heures de sommeil des plus agréables fantômes. Elle a renversé un pot de lait ? Eh bien ! Ce sera la Mer Blanche, sur laquelle la mènera le petit navire qui n'avait jamais navigué, de sa chanson. Pendant sa leçon de géographie, elle a égaré la Crète dans la mer de Chine ? Eh bien ! ça prouve que les îles peuvent flotter et donc être pêchées pêle-mêle avec les étoiles de mer. Elle avait dans sa poche le reste d'un bonhomme en sucre ? Elle en fera son galant cavalier, Pépin d'Orange, son voisin de table à la fête donnée par Madame Tartine en son palais, — Pépin d'Orange dont elle deviendra amoureuse et qu'elle mangera, morceau par morceau, tant il est appétissant. Et ainsi de suite.

Rien n'est oublié. Tout est aménagé, si je puis dire, avec une science exquise des effets, mais d'un point de vue enfantin, ne l'oublions pas. Enfantine la donnée, toute composée d'éléments extrêmement familiers mais produisant, par la façon dont ils sont traités, une impression de grande nouveauté.

Il y a des personnages qui sont amusants et délicieux au possible : Monsieur Gimblette, par exemple, lorsqu'il fixe la petite fille d'un regard sévère et lui demande par deux fois : « Où est Pépin d'Orange ? » et qu'elle devient « rouge jusque dans les cheveux ». Et la Femme volage, qui rêve dans un hamac, puis dont le vent gonfle les jupes et qui s'envole, suivie par les œufs qu'appellent les cloches de Pâques. Et la reine-mère qui, à force de filer, est devenue pareille à une grosse araignée et qu'on a reléguée au plafond. Et les convives de Madame Tartine !

Quant aux dessins de M^{lle} Madeleine Franchomme, ils sont adorables de simplicité et de charme. On ne se lasse pas de les regarder. Comme on comprend que Lisette se soit éprise de Pépin d'Orange lorsqu'on en voit l'affriolant portrait ! Et Peau-d'Ane dans sa robe brodée d'ombres et de reflets, comme elle s'incline avec grâce ! Et ce *five o'clock* sur le bateau, à même la mer de lait, sur ce bateau extraordinaire où il n'y a qu'un mât et la table

à thé! Et la Femme de tête, qui est presque toute en caboche, avec sa grosse verrue sur le nez : elle semble la souveraine des champignons! Et quand, la blouse gonflée de vent, le marchand de poissons se trouve porté au bord des fenêtres pour vendre sa marchandise! Et ce carrosse, qui est un pâté, traîné par quatre chevaux, blancs sur un sol tout violet, mystérieux de nuit et d'étoiles....

Ah! que M^{lle} Franchomme et que M^{me} Blanche Rousseau sont donc de gentilles petites filles!...

FRANCIS DE MIOMANDRE

SPECTACLES DE MUSIQUE

Devant que s'ouvre le Théâtre des Champs-Élysées, dont la direction nous promet maintes initiatives intéressantes, c'est le Théâtre des Arts qui, seul aujourd'hui, échappe à la banalité des spectacles prévus. Par la nouveauté de la mise en scène, par le choix et la diversité des ouvrages représentés, par le constant souci d'art qui guide son directeur désintéressé, M. Jacques Rouché, il fixe de plus en plus la sympathique attention des lettrés, des peintres, des musiciens.

A diverses reprises nous avons signalé l'attrait des soirées du Théâtre des Arts, où se succèdent de curieux ouvrages de la littérature allemande et anglaise alternant avec des pièces françaises et montés avec un goût raffiné qui devrait servir d'exemple aux professionnels de la scène. Cette fois, c'est d'une initiative nouvelle qu'il s'agit, et non de la moindre des tentatives réalisées par M. Rouché pour désembourgeoiser le théâtre.

Sous le titre *Spectacles de Musique*, le Théâtre des Arts a inauguré cet hiver une série de spectacles qui associe à des œuvres modernes, inédites et caractéristiques, des ouvrages anciens qui furent glorieux en leur temps mais que les circonstances ont fait disparaître de la scène. Et de cette juxtaposition du vieux et du neuf, du classique et de l'*Up to date* naissent les confrontations les plus instructives.

D'être mêlée aux productions d'aujourd'hui, la jeunesse des chefs-d'œuvre de jadis apparaît plus certaine. Ce fut le cas d'*Idoménée* hier; c'est, actuellement, celui de *Thésée*, en attendant que rayonne, demain, la gloire radieuse du *Couronnement de Poppée*, à la reconstitution duquel présidera M. Vincent d'Indy.

Le cadre du Théâtre des Arts contraint la direction à ne présenter de chacune de ces œuvres qu'un fragment : mais celui-ci suffit à la démonstration, et la pérennité du sentiment artistique à travers l'évolution de la forme n'en est pas moins sensible en ces spectacles allégés, d'un agrément si vif aux yeux, à l'oreille et à la pensée.

J'ai particulièrement goûté, dans le spectacle actuel, les phrases expressives et les danses élégantes par lesquelles Lully, sous prétexte d'un prologue à sa tragédie lyrique, célébra la fin de la campagne de Flandre et incita le Roi à de plus galants débats. Ballet mythologique dont le protocole de la cour réglait l'esprit, le prologue de *Thésée* n'en respire pas moins une liberté musicale et une fermeté de style qui justifient l'engouement des contemporains de Lully pour ce maître injustement délaissé aujourd'hui. L'œuvre est fort bien chantée par M^{lles} L. Vauthrin et L. Vuillemin, M^m. Ghasne et Moisson. Mise en scène avec un sens exact des pompes du XVII^e siècle par M. Maxime Dethomas, elle est dirigée avec autorité par M. Gabriel Grovlez. Un peu plus

de lumière mettrait mieux en valeur la splendeur harmonieuse des costumes.

Une éducation manquée, opérette d'Emmanuel Chabrier qui, représentée en 1879 au Cercle de la Presse, n'effaça point le souvenir de l'*Etoile*, antérieure de deux ans et d'une bouffonnerie plus originale, sert à *Thésée* de lever de rideau. L'insignifiance du sujet fait malheureusement paraître cet acte longuet malgré la verve comique de la musique.

Pour clore le spectacle, *Dolty*, la charmante suite pour piano de M. Gabriel Fauré pour laquelle M. Louis Laloy a composé un scénario de ballet fort divertissant mais qui n'a avec l'inspiration tendre et charmeuse du compositeur que des rapports éloignés. On n'en applaudit pas moins avec frénésie les jouets vivants dont la farandole joyeuse se déploie dans un décor délicieusement ingénu de Miss Lloyd et que la fantaisie britannique de Miss Eva Reid, l'humour des frères Footit, la chorégraphie exubérante de M. Mirajès animent d'une vie trépidante, exacerbée, traversée par instants d'un frisson tragique.

On regrette toutefois, en présence d'un spectacle aussi cabriolant, de ne pouvoir suivre d'une oreille plus attentive les discrètes mélodies de la partition. Et la question se pose, une fois de plus, de savoir si les « adaptations scéniques », trop en vogue de nos jours, ne devraient pas être prosrites des théâtres soucieux d'art. Mais comment enrayer le mouvement, puisque le public s'en montre de plus en plus friand?

Un succès triomphal guette, nous disait dernièrement Paul Dukas, l'adaptateur audacieux qui transformera en ballet *le Clavecin bien tempéré!*

OCTAVE MAUS

A la mémoire d'Eugène Smits.

Détachons d'un très fidèle portrait d'Eugène Smits paru dans le *Journal de Bruxelles* sous la signature Erasme ces si justes observations sur l'attachante figure d'artiste qui vient de disparaître et que la vente prochaine des œuvres composant son atelier restitue à l'actualité :

« A voir comment il s'accommoda des inconvénients de l'âge, on peut imaginer ce qu'il dut être dans sa jeunesse et dans sa maturité. Ses vertus natives étaient sûrement choses et bien trempées pour résister ainsi à l'usure et à la rouille.

Jusqu'à quel point avait-il le sentiment de sa valeur? Il en avait le sentiment juste et raisonnable, étant homme de bon sens et clairvoyant. Il était fier d'avoir réussi certaines choses et acceptait sans faire de manières un éloge quand il le sentait sincère et perspicace; il en concevait de la reconnaissance, heureux d'être par là assuré et conforté. Mais il n'avait aucune prétention, aucune vanité, aucun désir de se faire passer pour ce qu'il n'était pas. N'est-ce pas là la vraie modestie? Et si c'est de l'orgueil que de ne pas vouloir jouer des coudes, de ne pas bousculer les gens pour s'imposer, de ne pas soigner sa réclame, dans ce sens il était orgueilleux. Il n'aurait pu faire un geste intéressé, une démarche utile, mais inélégante.

Bien des gens à sa place, avec ses mérites, se seraient poussés plus loin dans les voies du succès. Ce n'est que lentement qu'il a dû s'apercevoir qu'il manquait d'esprit d'intrigue, et de décision à saisir l'occasion favorable. Mais de cela même, il ne tirait aucune gloire; il ne rendait pas grâce au ciel de ne rien devoir aux petites habiletés pratiques, aux fréquentations avantageuses, aux flatteries profitables; il était ce qu'il était, sans même s'en savoir gré.

Sa conversation, riche en souvenirs, ne manifestait aucune amertume, aucune malveillance. Il avait de l'humour, de la gaieté, une philosophie indulgente, pas la moindre méchanceté. Il était bonhomme et naïf, sans être dupe. La passion de son art l'occu-

paît et le satisfaisait tout entier. Il n'établit point son bonheur sur l'ambition et sur le lucre, mais toute sa joie et toute son inquiétude aussi dérivait du besoin de faire bien et de ne blesser aucune créature.

Il s'était habitué à mourir. La mort ne dut pas lui être cruelle. Sa vie d'artiste et d'homme demeure exemplaire.»

L'ART A PARIS

Le potier André Méthey.

Nous avons beau savoir la prodigieuse fécondité créatrice de cet admirable André Méthey, chacune de ses expositions nous cause une surprise. Y a-t-il, en effet, deux exemples, dans la production contemporaine, d'une variété aussi puissante, d'un tel renouvellement? D'autres potiers, et non des moindres, nous montrent certes de belles séries de céramiques, mais leurs recherches se poursuivent lentement, et même avec une certaine monotonie. Méthey, lui, tout en demeurant *le même* — (entendez par là que pour un amateur, chaque pièce sortie de son four n'a point besoin d'être signée de ses initiales, une personnalité indéniable y paraissant dès l'abord) — ne crée pas deux bols, deux plats, deux coupelles ou deux aiguères qui soient semblables. Au Salon d'Automne, outre sa vitrine dont les blancs défiaient les blancs de la majolique italienne et les bleus ceux de la poterie persane, il nous fit voir ce magnifique mur en revêtements turquoise, prodige de technique digne d'être confronté à la Frise des Archers.

Et voici, chez A.-A. Hebrard, une série complètement neuve. Nous revoions d'abord le mur, en meilleure lumière qu'au Grand Palais, et mieux à l'échelle d'un vestibule ou d'un hall. Et nous nous extasions à la vue des vitrines. Grès, faïence, porcelaine, toute matière lui est propice à ses couvertes d'émail. Méthey, on le sait, fut d'abord le rénovateur de la terre vernissée, de la faïence stannifère. Il réhabilita la faïence, sottement tenue jadis par Sévres, — c'est-à-dire par Brongniart, — pour une terre commune.

Puis il s'attacha au décor du grès et de la porcelaine. Il y appliqua les ressources de sa palette d'une richesse mauresque; il n'y a pas le « brun Méthey » ou le « foie de mulet Méthey » ou le « bleu argentin Méthey ». Il a tous les tons, intenses et suaves, les rubis sanglants, les roses de corail, les blancs crémeux, le violet, l'or, le noir moelleux.

Les formes ne sont pas moins diverses : tour à tour majestueuses ou frêles, pansues ou fuselées, inséparables du décor harmonieux.

La cuisson, la technique, sont la perfection même. Méthey est le maître de son feu. J'ai particulièrement goûté, chez Hebrard, les pièces à fonds noir et violâtre ornées de silhouettes d'animaux. La réminiscence la plus charmante des poteries grecques y revit, modernisée à miracle.

LOUIS VAUXCELLES

IBSEN EN MUSIQUE

Nous recevons la lettre suivante :

23 janvier 1913.

Cher Ami,

Un ami me fait parvenir le communiqué ci-joint :

« Après Shakespeare, après Goethe, après Musset, Ibsen va, à son tour, être mis en musique. Plusieurs de nos jeunes compositeurs travaillent en ce moment à traduire en harmonies les drames de conscience du vieux dramaturge norvégien.

Pendant que M. Albert Wolff, le jeune chef d'orchestre de l'Opéra-Comique, termine *Rosmersholm* et Francisque Darcieux la *Dame de la mer*, trois compositeurs s'attaquent à *Brand* à la

fois : MM. H. Rabaud, Véronge de La Nux et un des maîtres de la musique moderne.

Seul, *Peer Gynt* attend encore le musicien qui, après Grieg, voudra chanter les amours de Solveig.

Les poèmes de ces différents livrets sont de M. Jacques Monnier. »

Voulez-vous être assez aimable pour annoncer dans *l'Art moderne* que moi aussi je travaille depuis plus d'un an à *Brand*? Cela afin de prendre date et n'être pas accusé plus tard de m'appropriier le livret d'une œuvre qui sera peut-être terminée avant la mienne.

Merci, cher Ami, et toujours à vous.

THÉO YSAÏE

MEMENTO MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 3 h. 1/2, Salle Patria, deuxième concert de la Société J.-S. Bach sous la direction de M. A. Zimmer et avec le concours de MM. G.-A. Walter, F. Haas, P. Crümmer et G. Minet.

Vendredi 7, à 8 heures, au Conservatoire, récital d'orgue par M. Desmet. Au programme : œuvres de J.-K. Kerll, S. Scheidt, W. Byrd, J. Elias, Frescobaldi, Daquin, J.-S. Bach, César Franck et E. Tinel. — A 8 h. 1/2, Salle de la Grande Harmonie, récital de piano par M. Marcel Laoureux.

Mercredi 12, Salle de la Grande Harmonie, récital de piano par M. Richard Buhlig.

Samedi 15, à 4 heures, au Cercle artistique, troisième séance consacrée à la musique allemande, avec le concours de MM. Ed. Deru, Bageard, Ovenden, Mahy, Boogaerts, Van Hout, Kühner et Danneels.

Dimanche 16, à 2 heures, à la Société de musique de Tournai, *La Damnation de Faust*, par Hector Berlioz, avec le concours de M^{me} Dubois, MM. Dubois, Gresse, Cerdan et les chœurs de la Société.

Lundi 17, à la Grande Harmonie, première séance Beethoven du quatuor Capet.

Mardi 18, à la Grande Harmonie, récital de piano par M^{lle} Vera Broek.

Mercredi 19, Salle Patria, troisième concert de la Société Philharmonique, avec le concours de M^{me} Teresa Carréno, pianiste.

Samedi 22, à 8 h. 3/4, au Cercle artistique, audition du quatuor Schorg.

Dimanche 23 février, à 2 h. 1/2, au Théâtre de l'Alhambra, premier Concert extraordinaire (festival Wagner) sous la direction de M. Otto Lohse, chef d'orchestre de l'opéra de Leipzig et avec le concours de M^{me} Frances Rose, cantatrice, de l'Opéra royal de Berlin et de M. Henri Hensel, ténor, du Théâtre de Bayreuth et du Metropolitan Opera de New-York. Répétition générale, la veille, mêmes salle et heure.

Mercredi 26, à 8 h. 1/2, Salle Nouvelle, quatrième séance du quatuor Chaumont avec le concours de M^{me} Suzanne Godenne, pianiste.

Une nouvelle qui sera certainement agréable aux dilettanti, c'est celle de l'arrivée prochaine à Bruxelles du fameux Quatuor Capet, de Paris. La brillante pléiade artistique, dont la renommée est aujourd'hui universelle, viendra donner en février et mars prochains une série de sept séances de musique de chambre dans la salle de la Grande Harmonie.

Voulant faire entendre intégralement l'œuvre de Beethoven, M. Capet et ses partenaires ont décidé de lui consacrer exclusivement les cinq premières séances. Les sixième et septième concerts auront lieu avec le concours de M. Lewis Richards, le jeune et sympathique pianiste qui vient d'accomplir une tournée triomphale en Allemagne et en Espagne; elles seront respectivement consacrées aux principales œuvres de Schumann et de César Franck.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le *Mirage d'or*. — La *Maison aux Chimères*.

Le deuxième spectacle organisé par le comité du Théâtre Belge a obtenu, mercredi soir, un très vif, un très chaleureux succès au théâtre du Parc. Le public, fort nombreux, a écouté d'abord, avec attention et sympathie, un acte, *le Mirage d'or*, dû à de tout jeunes débutants, MM. Maurice Georges et Jean Redan Sujet grave et poignant. Le docteur Talmier a consacré sa vie à la science pure et n'a jamais recherché la clientèle. A quarante cinq ans, il est pauvre et se débat au milieu de cruels embarras d'argent. Encore, ces ennuis, les supporterait-il sans trop de peine s'il n'avait pas une fille, Jeannine, en âge de se marier et qui, sans dot, n'est courtisée que pour le pire des motifs.

Mais il est sur le chemin de la fortune et de la gloire. Il croit avoir trouvé le sérum du choléra. Encore un pas, l'essai du remède sur une personne vivante, et c'est le triomphe. Un mirage d'or le fascine et l'éblouit. Sur qui fera-t-il cette tentative? Eh! sur lui-même, comme le lui conseille son ami, l'arriviste Bricourt, qui l'a aidé de ses deniers pendant ses expériences, dans l'espoir de parager les bénéfices de l'affaire. Talmier hésite longtemps. Si l'essai ne réussit pas, c'est la mort. A-t-il le droit de risquer ainsi sa vie? Sa femme lui crie que non Bricourt lui assure qu'il s'exagère ses craintes. Le mirage d'or l'attire sans cesse davantage. Enfin il cède à l'attraction, entre dans son laboratoire, s'injecte le poison et tombe foudroyé.

Il y a déjà beaucoup de qualités dans cet acte substantiel, au dialogue rapide, aux scènes bien conduites. MM. Georges et Redan ont fait un excellent début et l'on peut attendre beaucoup de ces écrivains de vingt ans.

La grande pièce, *La Maison aux chimères*, est de M^{me} Marguerite Dutorme, l'auteur de *Vae Victis*, qui fut jouée à Paris il y a quelques années. Son œuvre est une manière d'adaptation de *Pelléas et Mélisande* à la vie moderne. Pascal Magnier, professeur de philosophie à l'Université de Bruxelles, est un rêveur éveillé, et sa maison est toute bruisante du vol des chimères. Il a recueilli jadis le fils d'un de ses collègues, mort alcoolique, et le jeune Michel Lagrange, son fils spirituel, son disciple favori, a dix-huit ans au moment où commence la pièce. Pascal Magnier, quarante-cinq ans, cheveux déjà blancs, âme tournée vers les spéculations les plus hautes, les plus hasardeuses, épouse une toute jeune femme, Solange, qui l'aime avec respect. Tout de suite, le drame se noue : Michel, enfant jaloux, se met à haïr l'intruse. Il la hait avec une telle passion que sa haine — on le devine — confine à l'amour. Bientôt, en effet, l'amour éclate en lui, puissant, tragique, irrésistible. Et comme il ne peut rien cacher à son maître, il lui en fait la terrible confidence et lui propose de s'éloigner pour toujours. Mais Pascal Magnier, attiré par le vertige des sommets, veut jouer la difficulté et oblige Michel à demeurer en tiers dans son ménage. La fuite, en un pareil cas, serait indigne d'un philosophe. Il faut que Michel lutte et triomphe de son amour.

Pascal a compté sans la vie, sans la jeunesse, qui rapprochent Solange et Michel et les liquent en une révolte gamine contre sa gravité doctorale. Le printemps, les parfums, une griserie inconsciente les jettent aux bras l'un de l'autre. C'est ici surtout qu'on songe à l'innocent Pelléas et à la douloureuse Mélisande. Pascal les surprend, lèvre à lèvre, et bondit comme un fauve sur Michel qui fuit en lui reprochant d'avoir permis ce jeu cruel. Les deux époux, demeurés seuls, se reprennent, mais désormais, entre eux, il y aura toujours le souvenir de cette défaillance où le simple et formidable instinct a brisé les ailes aux chimères du philosophe.

La pièce de M^{me} Marguerite Dutorme est pleine, surtout au deuxième acte, de beautés de premier ordre. Elle a été longuement applaudie. M^{me} Jane Borgos, M. Marey, Brousse et Gournac l'ont remarquablement interprétée. Et ce fut une belle et reconfortante soirée d'où le Théâtre Belge sort affermi et magnifié.

* * *

Vendredi soir, au même théâtre, et sous le patronage du Théâtre Belge, ce fut le quatrième gala classique de la saison. On jouait *Hernani*. Le vieux chef-d'œuvre, interprété par M^{me} Piérat, MM. Albert Lambert, Marey, Brousse, etc., avait réuni un public très élégant et très nombreux. M^{me} Piérat, qui jouait dona Sol, a été admirable et son jeu poignant, au cinquième acte, a soulevé de longues acclamations.

GEORGES RENCY

BOITE AUX LETTRES

Paris, le 28 janvier 1913.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

M. Gustave Lyon nous charge de vous remercier pour la très aimable note que vous avez bien voulu faire paraître dans votre intéressante revue au sujet du carillon électrique dont il est l'inventeur et qu'il vient de construire spécialement pour les prochaines représentations à l'Opéra-Comique du *Carillonneur de Bruges*, du maître Xavier Leroux.

M. Lyon nous prie de vous signaler toutefois que l'instrument comporte non pas 32 notes mais 53, du *do* 25 au *mi* 77 de l'échelle chromatique des sons. Le son 1 étant l'*ut* de 32 pieds.

Nous vous prions de vouloir bien agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de nos sentiments les plus distingués.

PLEYEL LYON & C^{ie}

NÉCROLOGIE

Henri Van Seben.

Le doyen des peintres belges, Henri Van Seben, s'est éteint la semaine dernière à Bruxelles dans sa quatre-vingt-huitième année.

Il fit ses études à La Haye, puis se fixa à Bruxelles, qu'il ne quitta plus depuis cinquante ans. Membre fondateur de la Société royale des Aquarellistes, il participait régulièrement, jusqu'en ces dernières années, aux expositions de cette société. Son art précis, minutieux, eut son heure de vogue et l'on en peut voir des spécimens dans les musées de Bruxelles, de Gand, de Berlin et de Budapest.

Van Seben reçut en 1880 la médaille d'or et fut nommé chevalier de l'ordre de Léopold.

PETITE CHRONIQUE

Le XX^e Salon de la Libre Esthétique, qui s'ouvrira au début de mars dans les galeries du Musée moderne, sera exclusivement consacré aux interprétations picturales du Midi. Sites méditerranéens, fleurs, fruits, figures évoquant la Provence, le Roussillon, etc., formeront un ensemble lumineux et homogène qui ne manquera pas d'intéresser vivement les artistes et le public.

Expositions ouvertes :

Au Musée moderne, Salon de *Pour l'Art*. — Au Cercle artistique, à partir de demain, MM. Paul Du Bois et Jacquemotte. — Galerie Georges Giroux, humoristes allemands du *Simplicissimus*. — Au Studio, M. W. A. Sherwood. — Galerie d'Art : M. Ed. Geobelouët. — Ateliers de M. Paul Cauchie (3 rue des Francs), œuvres décoratives de feu le sculpteur Roskam et de M. Paul Cauchie.

Un Salon international de la Médaille contemporaine établi sur le plan de celui qui réussit si brillamment à Bruxelles en 1910 s'ouvrira cette année à l'Exposition des Beaux-Arts de Gand.

Dès à présent le succès en est assuré. La France y participera officiellement et la section allemande comprendra plus de cinquante envois des meilleurs artistes de l'Allemagne. On pourra aussi étudier au Salon de Gand les œuvres des principaux

médailleurs russes et de quelques graveurs espagnols, ce qu'il n'a jamais été possible de faire jusqu'ici.

Les demandes de participation peuvent être adressées à M. A. de Witte, 55 rue du Trône, et à M. V. Tourneur, 98 rue Defacqz, à Bruxelles, respectivement président et secrétaire du Comité organisateur du Salon.

Le Congrès des Sociétés d'art dramatique dont nous avons annoncé le projet est définitivement fixé aux samedi 22, dimanche 23 et lundi 24 mars prochain. Le Roi a bien voulu lui accorder son Haut Patronage. Des représentations théâtrales seront offertes aux congressistes au Théâtre Communal et à la Salle Patria. Les adhésions sont reçues au secrétariat du Congrès, 72 rue Vifquin, Bruxelles.

Le *Chant de la Cloche*, dont le Théâtre de la Monnaie donnera demain soir la quatorzième représentation, poursuit sa carrière triomphale. MM. Kufferath et Guidé ont prié M. Vincent d'Indy de venir conduire la vingtième représentation, qui aura lieu à la fin de février ou au début de mars.

Il est dès à présent décidé que l'on reprendra l'œuvre au commencement de la saison prochaine. On reprendra aussi *l'Etranger*, du même auteur, qui fera probablement spectacle avec la réalisation chorégraphique d'*Istar*, le beau poème symphonique de M. Vincent d'Indy, et avec *la Péri* de M. Paul Dukas.

Le numéro de janvier de la Revue Musicale mensuelle S. I. M. publie des *Souvenirs de Paris* de Jenő Hübny, le célèbre violoniste hongrois; *la Naissance du Violon*, par L. Greilsamer; *Mustapha et l'Art palestinien*, par Péladan; *Histoire d'une découverte acoustique*, par G. Sizes; cinq romances chantées par Louis XVII; *l'Enquête sur le Théâtre musical belge*, réponses de MM. Edmond Picard, Octave Maus, Mathieu Crickboom, Camille Lemonnier, Alfred Mabillet, Joseph Jongen et Lucien Solvay.

M. René Lyr annonce la publication prochaine d'un volume comprenant les réponses des soixante-dix personnalités du monde musical et littéraire belge qui ont donné leur avis.

De Paris :

Les Concerts-Lamoureux donneront aujourd'hui dimanche en première audition, sous la direction de M. Chevillard, les trois Préludes et l'Interlude extraits du drame lyrique *Cachaprés*, de M. Francis Casadesu. Le livret de ce drame en quatre actes et cinq tableaux a été tiré par MM. Henri Cain et Camille Lemonnier du célèbre roman de ce dernier, *Un Mâle*.

Les quatre pages descriptives qui seront exécutées sont respectivement intitulées *le Verger*, *Ducasse wallonne*, *Dans la forêt*, et *la Poursuite*. Tout en synthétisant le drame dans ses principaux aspects, cette suite de compositions instrumentales relie l'œuvre théâtrale de M. Cain à l'œuvre poétique et littéraire du romancier.

A la dernière assemblée de la Société Internationale de Musique (Section de Paris), on évoqua l'intéressante figure, presque totalement inconnue, de l'organiste-compositeur Boëly, qui vécut à la fin du XVIII^e et au commencement du XIX^e siècles. A une époque où florissait le goût musical le plus fâcheux, où seul le « morceau de salon » était en faveur, Boëly eut le mérite d'écrire, pour

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

l'orgue et pour le piano, des pièces d'un style très pur, rappelant celui de J.-S. Bach et de G.-F. Haendel, et qui durent sans doute à leurs qualités trop musicales de n'être pas goûtées des contemporains de leur auteur. C'est ce qu'exposa avec netteté M^{me} Michel Brenet, dont la conférence fut illustrée d'exemples caractéristiques qui charmèrent au plus haut point l'auditoire.

M. Albert Roussel termine la partition d'un ballet destiné au Théâtre des Arts, *le Festin de l'Araignée*, dont le scénario, tiré de la vie des insectes, a été composé par M. Gilbert de Voisins.

Ce dernier corrige les dernières épreuves d'un livre dans lequel il a consigné les impressions d'un voyage qu'il vient d'accomplir en Chine et qui, tiré à cent cinquante exemplaires seulement, paraîtra incessamment chez l'éditeur Bénard (A. Rassenfosse) à Liège.

Du même auteur paraîtra prochainement un roman : *Le jour naissant*, et une nouvelle édition, chez Ollendorff, du *Bar de la Fourche*, dont la première édition, publiée par A. Fayard, est totalement épuisée.

Les représentations de *Parsifal* annoncées à grand fracas par le Théâtre de Monte-Carlo pour la fin de janvier et le début de février ont été interdites par le prince de Monaco à la suite d'une démarche faite auprès de lui par le président de la Société des Auteurs et Compositeurs de musique.

Telle fut la solution — péremptoire — du conflit qu'avait fait naître entre les héritiers Wagner et M. Raoul Gunzbourg l'extraordinaire interprétation qu'entendait donner celui-ci aux conventions internationales réglant le droit d'auteur.

De gigantesques affiches sur lesquelles le titre du chef-d'œuvre de Richard Wagner était suivi de cette mention imprévue : *Festival sacré en trois actes* avaient été placardées dans tout Paris. Pièces rares qui tenteront sans doute la convoitise des collectionneurs de curiosités...

D'autre part, la Suisse prétend qu'en territoire helvétique la protection ne dure, pendant les trente années légales, que de jour à jour à partir de la mort de l'auteur. Richard Wagner ayant succombé le 13 février 1883, le privilège accordé à ses héritiers cesserait donc le 13 février 1913. Aussi le théâtre de Zurich se prépare-t-il à représenter très prochainement *Parsifal*, sans attendre l'expiration de l'année. Les décors ont été commandés, dit-on, à deux peintres suisses, MM. G. Gamper, de Berne, et A. Isler, de Zurich, et les costumes à M. E.-G. Ruegg, de Zurich également.

Attendons-nous à de nouveaux incidents.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}, Éditeurs
BRUXELLES - 4, PLACE DU MUSÉE, 4 - BRUXELLES

EN SOUSCRIPTION :

L'Exposition de la Miniature à Bruxelles en 1912

Recueil des œuvres les plus remarquables
des miniaturistes de toutes les écoles,
du XVI^e au XIX^e siècle.

Publié sous la Direction du Comité avec la collaboration de :

MM. le baron H. KERVYN DE LETTENHOVE, le Comte M. DE BOUSIES, le D^r G. C. WILLIAMSON, P.-A. LEMOISNE, le D^r KARL PURGOLD et PAUL LAMBOTTE.

L'ouvrage paraîtra en octobre ou novembre prochain et formera un beau volume in-4^o, texte et planches sur papier d'Arches à la cuve, d'environ 120 à 150 pages de texte et 80 à 100 planches hors texte, reproduisant approximativement 300 miniatures des différentes écoles, en couleurs et en héliotypie.

Tirage limité à 400 exemplaires numérotés.

PRIX DE L'OUVRAGE : 125 FRANCS



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

VENTE PUBLIQUE

le lundi 17 février et les trois jours suivants
d'une importante réunion de

LIVRES, DESSINS ET ESTAMPES

provenant des collections
de feu M. LE CHEVALIER SANTI MATTEI (3^e partie)
et ERNEST ACKER, architecte,
Professeur à l'Académie Royale des Beaux-Arts.

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier F. ARENTS, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86 rue de la Montagne.

Le catalogue, illustré de 45 reproductions et comprenant 909 numéros, se vend 5 francs.

Exposition générale le jeudi 13 février, de 10 heures à midi et de 2 à 6 heures (le catalogue servant de carte d'entrée), et partielle les jours de vente, de 10 heures à midi.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement. 10 francs par an.
Le numéro 1 franc " "

La Vie Internationale

REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS
ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX

BRUXELLES : Office central des Associations internationales

Prix d'abonnement : 25 francs.

Le Courrier musical

Directeur : M. René DOIRE
Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 15 francs l'an; Étranger, 18 francs.

Dépôts pour la Belgique : MM. Breitkopf et Härtel, Fernand Lauweryns Katto, Schott frères, éditeurs, Bruxelles.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie. 12-14

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes.

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE

(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, 1 fr. 50.

Union postale, 2 francs.

Abonnements : { Étranger, 20 francs par an.
France et Belgique, 15 francs.

Rédaction et Administration : 22, rue St-Augustin

PARIS

Pour la Belgique : M. René Lyr, Boitsfort.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50

Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

A propos de J.-K. Huysmans (G. JEAN-AUBRY). — Le Salon de « Pour l'Art » (FRANZ HELLENS). — Les Etangs-Noirs (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Au Cercle Artistique : *les Sculptures de M. Paul Du Bois* (F. H.). — La Musique à Paris : *Spectacles de Musique* (OCTAVE MAUS). — Société Internationale de Musique : *Une séance de gymnastique rythmique* (CH. V.). — Memento musical. — La Musique à Verviers : *Concert de la Société d'Harmonie* (J. S.). — Publications d'art : *Oud Lier* (F. H.). — Chronique théâtrale : *Raffles; Un coup de téléphone* (G. R.). — Petite Chronique.

A propos de J.-K. Huysmans.

Huysmans a été de ceux que leur mort même ne défend point d'aimer passionnément ou de violemment réprover. Pour moi qui ne me range à aucun de ces deux partis, j'ai pris plaisir à lire le petit ouvrage que lui consacrent l'érudition discrète et la juste affection de M. Henri Blandin (1).

D'un écrivain qui fut à la fois profane et catholique, il me plaît qu'un prêtre parle sans se croire obligé à l'homélie ou à l'invective ; et, pour n'en point cacher l'agrément qu'il y trouve, je goûte fort qu'il ne dissimule pas les travers d'un tel écrivain. L'ouvrage de M. l'abbé Blandin ne s'alourdit pas d'indigestes commentaires, et tout à la fois ses références sont minutieuses et choisies avec bonheur. Ce sont les remarques d'un ami des livres, et qui sait lire. Cela n'est pas si habituel qu'on le pourrait croire. On sent que tout y part d'un esprit fortement nourri et qui, pour cela, ne dédaigne point les friandises et les agréments de la culture. On n'a point accoutumé de rencontrer d'aussi

(1) HENRI BLANDIN : *J.-K. Huysmans*. Paris, « Maison du Livre ».

justes connaissances littéraires parmi les serviteurs de la foi : non pas qu'il faille dénier au clergé le soin de se cultiver (peut-être est-il plus vif en ce temps-ci qu'en aucun autre) mais une telle ouverture d'esprit est rare où se mêle une sorte de discrétion qui nous reporte à d'anciens temps où les mœurs étaient plus délicates.

M. Blandin n'a pas craint ainsi de parler de cette antinomie inconsidérément dressée entre l'Église et les grands écrivains catholiques, et sur laquelle des esprits indépendants ont attiré notre attention. Il apporte là un souci sans rigueur et ne se mêle point de dispenser le blâme et de conclure : par là même il peut le mieux prouver, non pas qu'il s'en désintéresse, mais que le fait existe et n'est pas résolu. Pourtant ce n'est point à Huysmans qu'il faut se reporter pour en démêler les raisons : la virulence de son verbe, la truculence de ses termes et les soucis profanes qui ne l'abandonnèrent que fort avant dans la vie expliqueraient assez que l'Église ne s'accordât point à lui ouvrir tout aussitôt les portes ni à lui confier la mission de parler pour elle. Il est vrai que ses derniers temps furent édifiants et que sa mort est un exemple que seul peut-être égala celui de Carrière en ce temps. Mais précisément Huysmans est de ceux que l'Église eut le moins de peine à incorporer, et l'on ne saurait certes l'en blâmer : car nous sommes de ceux qui regrettons que l'Église n'utilise pas ses puissances, mais les laisse souvent sans emploi par ignorance ou par dédain, qu'il s'agisse de l'architecture médiévale, de la liturgie grégorienne, qu'il s'agisse de Barbey d'Aurevilly, de Villiers de l'Isle Adam, de Verlaine, de Hello ou de Francis Jammes.

Je ne m'associerai point au sentiment de M. Blandin quand il veut voir en Huysmans un des ouvriers directs

de la renaissance catholique qui commence de florir au moment où nous sommes. J'appartiens à une génération qui a subi tous les prodromes, incohérents à l'abord, et logiques au fond, de ce renouveau catholique : nous pouvons à peine encore en démêler les causes, en établir les responsabilités, découvrir sous les enchevêtrements les sources vives et longtemps assourdies de ce courant d'idées ; pourtant nous pouvons affirmer que le rôle de Huysmans ne nous apparaît que bien faible dans l'accomplissement de ce retour.

Il ne m'appartient pas au reste d'insister outre mesure ici sur les conditions profondes de cette renaissance catholique qui me paraît être bien plus, à proprement parler, une renaissance de l'*esprit catholique* que de la *croissance catholique* elle-même, et je n'affirmerais point que le « Paganisme éternel (1) » de M. de Gourmont, esprit fort, tel « Prétexte » du protestant André Gide, ou certains propos de Barrès, ce « catholique honoraire » comme aurait dit Veuillot, n'aient pas eu plus de poids sur la jeunesse actuelle que bien des livres orthodoxes.

Les secours de l'Église sont bien souvent hors de son sein, et l'esprit catholique s'est incorporé à la nation française si intimement que les réveils d'un patriotisme sans délire ramènent aussi, à défaut des chemins de la foi, sur les chemins de Rome : et tous n'y viennent pas, quoi qu'en dise l'adage. Huysmans s'est trouvé à une heure où l'on s'évertua à rénover le catholicisme, dans les milieux littéraires, sous les espèces esthétiques — tout cela pouvait bien être préraphaélitique, Rose-Croix ou renaissance italienne, mais fort peu catholique d'esprit ni de croyance. De Folantin ou de des Esseintes il y a tout à parier qu'on n'atteindra ni la foi, ni le respect de la croyance, à moins que d'être Huysmans. Son exemple ne prouve que pour soi : pour singulier qu'il apparaisse, et, par là même, il ne saurait avoir d'action sur des élites où les bizarreries n'étonnent pas, même lorsqu'elles sont sincères. Il se peut bien qu'on ait trouvé dans Huysmans un exemple frappant, saisissant, pour témoigner des voies qui du diable mènent à Dieu. C'est le diable qui ne nous séduit plus dans Huysmans, — et sous l'habit d'oblat je lui vois encore un peu les cornes.

Ce n'est point à dire que son rôle soit négligeable aux regards de la religion : l'Église l'a aimé surtout depuis qu'il est mort, en quoi je l'approuve — car Huysmans vous avait de ces invectives qui semblaient conserver l'odeur du fagot.

A présent qu'il est mort et que tout se calme, on l'admet plus aisément chez les personnes pieuses — je ne parle point des prêtres, ils ont pour la plupart plus d'audace et de vigueur d'esprit que leurs ouailles, — et

Huysmans en son temps goûta plus la société des prêtres que celle des croyants laïcs, ce en quoi je l'approuve encore.

Mais vingt ans ont passé, l'Église a accueilli dans son sein sans trop de réticences — et surtout pour sa belle fin chrétienne — l'écrivain de *la Cathédrale* : avouons pourtant qu'elle ne l'a fait qu'au temps où la mort le touchait. J'accorde qu'elle n'eût pas pu mieux employer à ses fins Huysmans qu'il ne le fit lui-même ; elle en pouvait mieux profiter, comme aussi de Verlaine ou de César Franck, et des autres que j'ai nommés. Sait-elle à cette heure-ci quel lustre lui pourrait donner dans sa mesure un peintre comme Maurice Denis — si les « bondieusarderies de Saint-Sulpice », comme disait Huysmans, ne continuaient à sévir ?

La génération actuelle n'est pas de celles dont il faille réveiller la tradition catholique à coups d'étrivières, — et ni Huysmans, ni Léon Bloy n'auront eu grande part au mouvement qui se dessine dans ce sens, s'il est vrai que Huysmans surtout mérite plus d'un hommage.

Il est des temps où les cris sont nécessaires, et l'invective ; mais la sérénité d'une puissante parole a plus de poids encore et de durée : pour les jeunes esprits qui sont, à cette heure, sur les chemins de la croyance, ou qui, avec respect, les lancent, l'œuvre auguste d'un Claudel les aura pénétrés d'une action plus vive. L'Église s'en soucie-t-elle ? Je crains fort qu'en dépit de certains prêtres avisés il appartienne encore aux gentils de glorifier les apôtres.

G. JEAN-AUBRY

LE SALON DE « POUR L'ART »

Comme chaque année, l'exposition attendue du cercle *Pour l'Art* s'est ouverte dans un décor soigné et d'un goût parfait dû à M. Sneyers, qui révèle, dès l'entrée, les tendances de plus en plus marquées de ce groupe de peintres et de sculpteurs vers le « grand art ». En tous cas on sent que telle est la préoccupation qui domine dans cette exposition. Les peintres décorateurs y sont assez nombreux et chez presque tous les artistes dont on retrouve les noms ici on distingue un goût marqué pour le style, une volontaire recherche de l'unité, de la synthèse.

Telle est la note dominante de ce Salon ; d'année en année, cette caractéristique des expositions de *Pour l'Art* s'affirme et se développe. Mais il ne faut pas en conclure que dans cette voie que se fraya un groupe important d'artistes, tout est parfait ou même louable. Et l'on remarquera tout d'abord que ceux pour qui le style forme l'élément essentiel de l'œuvre, les décorateurs, sont précisément ceux qui n'y atteignent pas ou rarement, tandis que d'autres ont su mettre un rythme tout particulier dans des tableaux qui ne requièrent pas un grand appareil de style. Écartons des premiers Émile Fabry, le plus doué des décorateurs du Cercle, dont l'art évolue lentement vers un idéal noble et humain ; à défaut de grandes idées, on trouve chez lui une belle sincérité, un goût assez sûr ; son inspiration est élevée sans efforts. S'il ne

(1) La Culture des Idées. Paris, *Mercur de France*.

parvient pas à renouveler sa manière et ne donne guère de surprises, cet artiste consciencieux cherche manifestement à se perfectionner; volonté rare qu'il importe d'admirer.

Mais, en dehors de cela, je ne vois guère qu'une tendance, dans le Salon, vers l'unité et le style; je cherche vainement des réalisations chez la plupart des exposants.

M. G. van de Woestyne, cependant, dont on a pu suivre, depuis quelques années, l'évolution lente et pénible, semblait-il, vers l'expression saine et humaine d'un idéal embrumé dans les débuts et embarrassé de mysticisme, se montre ici sous un jour exceptionnel. Il semble bien que cet artiste extrêmement doué, d'esprit cultivé, et possédant une formation technique solide, se soit entièrement libéré aujourd'hui des entraves qui, dans ses précédentes œuvres, le liaient au passé. Son inspiration ne va pas sans un vague mysticisme qui provient de la race à laquelle il appartient et des types caractéristiques qu'il a choisis pour modèles. Mais on peut vraiment se demander devant des œuvres saines et émouvantes comme *La mère et sa fille*, *le Bourgmestre*, si le vrai style n'est pas là plutôt que dans ces toiles nombreuses où des artistes, sous prétexte de faire grand et noble, n'atteignent qu'à de vagues et ternes symboles d'humanité. Il n'est pas besoin de couvrir de grandes surfaces pour montrer la puissance de son imagination et pour prouver qu'on a la vue large. De simples pages, *la Splinge* par exemple, ou telle autre petite toile de M. G. van de Woestyne, où tout est concentré, nourri, et pourtant réduit à la plus simple mais aussi la plus juste expression, montrent clairement ce dont l'artiste serait capable s'il était appelé un jour à exécuter de grandes peintures décoratives. Il appartient à cette école dont Alfred Delaunoy est incontestablement l'initiateur chez nous et qui a produit déjà des œuvres belles et durables.

M. G. Van de Woestyne possède en outre un tempérament suffisamment riche pour se renouveler sans cesse, tout en conservant dans ses œuvres une unité de vision incontestable. *Le Bourgmestre*, avec son caractère à la fois grotesque et hiératique, le prouve assez. M. Valérien de Sadeleer, lui aussi, poursuit ses recherches, avec une volonté inébranlable, vers un art dont l'élément pittoresque serait entièrement banni. Il y a réussi, certes, mais non sans tomber parfois dans le défaut contraire, qui est la sécheresse et la monotonie.

Un artiste, qui conserve farouchement sa belle et véhémence personnalité, M. Auguste Oeffe, semble faire exception dans ce Salon. Cependant, dans le désordre apparent de sa réalisation, on voit poindre déjà certaine tendance vers l'unité. Des pages comme *la Modiste* et les deux *Nus*, sans être encore d'une parfaite cohésion, se présentent avec une allure plus serrée, plus précise; le dessin et la couleur s'y combinent harmonieusement. *La Modiste* est, je pense, une des meilleures pages qu'ait exposées M. Oeffe depuis longtemps.

On retrouve encore à ce Salon la plupart des artistes dont on se plaît à suivre les efforts, d'année en année, dans la grande foire que l'hiver ramène invariablement: MM. Ottevaere, van Holder, L. Lambert, Binard et tant d'autres. On revoit aussi des sculpteurs de réel talent tels que MM. Wolfers, Braecke, d'Haveloose. C'est chaque année une nouvelle et heureuse surprise que nous ménage l'envoi de Victor Rousseau à l'exposition de *Pour l'Art*. Cette année encore on peut admirer une série de sculptures du maître, la plupart de dimensions restreintes, — petits bronzes délicats que l'artiste semble avoir œuvrés en se jouant, pour se reposer de ses

grands travaux, et prouvant qu'il sait apporter la même conscience, un égal souci de perfection dans les petites choses comme dans les grandes. Les diverses attitudes de ses *Salomé* montrent en M. d'Haveloose un artiste subtil et troublant qui parviendra certes à produire bientôt des œuvres tout à fait personnelles et d'un puissant intérêt d'art, à condition toutefois qu'il se défie d'une trop grande habileté et qu'il ne cherche pas, par un procédé facile, à donner à ses œuvres une patine qu'il appartient au temps seul de leur conférer.

FRANZ HELLENS

LES ÉTANGS NOIRS

Une vie d'homme. La monographie de l'indécision. Pourtant quelque chose de plus que l'indécision habite en l'âme de Joris Helmius, le héros des *Étangs noirs* (1). Et ce quelque chose, si difficile à définir que la préface, très explicite cependant des intentions du livre, n'y fait qu'allusion, ce quelque chose le roman entier le racontera, l'extraiera des profondeurs de la conscience pour le mettre au jour.

Ce n'est point précisément la tristesse (Joris n'est pas incapable de goûter parfois le plein rire, la franche gaieté de vivre), ce n'est point un désespoir philosophique, ce n'est même pas quelque chose d'essentiel à son tempérament propre. Ce serait plutôt une certaine disposition à la mélancolie, qu'une adroite intervention des éducateurs aurait pu modifier à temps pour en faire, qui sait? quelque puissante faculté d'analyse, quelque sens averti d'homme d'action. Mais, voilà, l'éducateur n'est pas intervenu.

Parlant des frères intellectuels de Joris, M. André Fontainas observe fort justement :

A n'acquérir que par eux-mêmes des impressions confuses, l'ingénuité de leur âme s'altère; le divin don d'enfance peu à peu s'efface; leurs plaisirs s'aggravent de mélancolie inépuisable; un scepticisme malin contrarie la libre expansion de leurs jeux; toute leur vie se débat au milieu d'élan qu'ils contraignent, de soubresauts réprimés.

Est-ce à dire que l'auteur va, lui vingtième, nous faire, sous forme de roman, un sermon sur les désavantages de l'éducation négligée? Que non! Il constatera simplement, en passant, cette cause première à une impuissance morale très pénible et très désastreuse et ensuite il racontera simplement l'histoire morne et décourageante de Joris Helmius.

Qu'arrive-t-il donc à Joris? Rien, ou du moins rien de particulier. Mais tout est là précisément. Car il en veut à l'existence de ne lui donner que la part vulgaire offerte à n'importe qui. Blasé d'avance, déprimé, lassé, il faudrait pour qu'il reprît du ton que précisément il lui arrivât des choses assez violentes pour qu'il en sentît le pathétique, pour qu'il fût secoué, ému. Et justement cette atonie dont il est frappé agit négativement sur les faits, sur la chance. Un cœur aimanté de la sorte n'attire à lui qu'aventures mesquines, que sentiments quotidiens.

Les afflictions familiales n'ont pas conservé à leurs yeux une importance plus réelle que le passage futile des instants les plus légers. Ils considèrent toutes choses également. Rien ne les émeut à fond, comme rien ne les exalte. Si par hasard ils se livrent à des frémissements de l'amour, à des enthousiasmes d'art, à des extases devant la nature, ils sentent avec vivacité

(1) ANDRÉ FONTAINAS : *Les Étangs noirs*. Paris, « Mercure de France ».

que ces mouvements ne sont en eux que superficiels et éphémères, eux qui nativement s'y fussent laissé emporter peut-être jusqu'à la démence.

Plus encore que le marécage d'après le carrefour des Quatre-Vents où Joris enfant allait en promenade mérite donc en effet ce nom sinistre d'Étangs noirs, ce croupissement de l'âme, cette mélancolie et cette impuissance initiale, qui corrompt plus tard toute activité d'homme.

Helmius cependant tente des efforts louables. Jeune et ardent malgré tout, il s'enthousiasme pour les choses de la poésie, de la peinture, de la musique, il aime même, et cet amour le remplit d'une joie prodigieuse, d'un espoir immense. Par malheur, son adolescence se passa à rompre en lui toute faculté d'essor. Aussi laisse-t-il passer, saisi d'une sorte de stupeur, de paralysie de la volonté, les occasions de déclarer son amour. La jeune fille qu'il aime après tout n'en a jamais eu la confiance précise : il a tout laissé dans l'indécision, dans l'inexprimé. Sensations charmantes certes pour une femme, car les femmes comprennent le langage des regards et celui des réticences. Mais lorsqu'il s'agit d'être épousées, il leur faut bien quelque certitude plus forte. Et Marie Rilmerhausen, harcelée par ses parents, sollicitée par un autre parti, ne sachant plus si Joris persiste dans ses sentiments, cède enfin.

Joris reste seul. Que va-t-il devenir ?

Il faut à ce sentimental des consolations sentimentales. Une jeune cousine, Aline Doliops, lui apporte, « sérieuse et attendrie », le réconfort de ses attentions et de ses encouragements. Il en fait sa confidente et, sans trop savoir comment, se trouve engagé vis-à-vis d'elle, l'épouse.

Sa vie de jeune homme finie, l'autre, celle de l'homme mûr, celle de l'époux, celle du père sera-t-elle plus heureuse ? Hélas non, tout s'aggrave au contraire, tout devient plus sombre et plus désespéré. Sa femme le déçoit aussitôt, incompréhensive, inerte, sotté, acariâtre ; quant à ses enfants, il éprouve l'horreur de ne pouvoir leur épargner « les souffrances que son enfance avait subies ».

N'assistaient-ils pas à l'horreur des discussions perpétuelles ? N'ouvraient-ils pas leurs yeux limpides sur l'ignoble et fangeux marécage des mésestimes, des provocations, des répliques offensantes et perfides, des querelles acharnées, aigres où leurs parents, en leur présence, pataugeaient ?

Joris alors voyage. Il cherche dans le dépaysement une diversion à sa peine. La trouvera-t-il ? Il espère encore. M. Fontainas ne veut pas nous laisser sur une impression absolument désenchantée. Fort ingénieusement, il nous laisse entrevoir une possibilité de salut dans ceci que le mal dont souffre son héros n'est point complètement naturel : il provint d'une longue contrainte. Mais le ressort, si obstinément plié, ne pourrait-il pas se détendre ? L'âge mûr ne réaliserait-il point les promesses de la première enfance ? Pourquoi non ? Est-ce que le fait seul d'en imaginer la possibilité n'est point en quelque sorte créer ce relèvement ?

Ses émerveillements solitaires que jadis il n'osait « traduire en paroles ni en gestes, par crainte de se heurter à trop d'indifférence, à la préoccupation constante de soucis étrangers », rien n'empêche de croire que les voilà libérés maintenant de ces contraintes. Qui sait si, d'être restés si longtemps secrets et timidement cachés, ils ne vont pas prendre désormais une vigueur inattendue, jouir de leur vraie jeunesse ? Nous n'avons pas le droit d'en douter. Et il faut savoir gré à M. André Fontainas d'avoir

achevé son livre si triste sur des paroles moins amères, d'avoir ouvert (il n'est jamais trop tard) la porte de la prison.

L'exemple des choses même pour l'encourager pourrait surgir. S'il parcourait les lieux où sa jeunesse s'écoula, où ses misères ont pleuré, il ne les découvrirait pas échoués dans l'ignominie des déchéances et du délabrement final. Ils se sont transformés ; ils ne croupissent plus, ils vivent. Où s'étendaient d'atroces terrains de gravats, des maisons neuves rient ; des jardins coquets ont verdi, et, pour que toute joie n'y soit pas gâtée par des miasmes délétères, par de nauséuses pourritures, des carrefours et des rues entr'ouvrent leurs perspectives lointaines à l'endroit précis où les vieux Étangs-Noirs, les chers et opaques Étangs-Noirs d'autrefois, ensevelis et comblés, comme devraient être ses inquiétudes et ses tourments, ne survivent plus désormais que par leur nom, auquel se rattachent des souvenirs.

Mais quelle que soit la conclusion que l'on tire de ce livre, pessimiste si on ne veut pas de ce suprême espoir, optimiste dans le cas contraire, on en reconnaîtra l'âpre et juste analyse. Encore que très particulier, Joris Helmius est loin d'être sans frères sur la terre. Des milliers et des milliers d'hommes sont ainsi, timides, irrésolus, et comme hagards devant la vie, à cause justement de leur trop grande ardeur, et des exigences d'une sensibilité trop rare.

FRANCIS DE MIOMANDRE

AU CERCLE ARTISTIQUE

Les sculptures de M. Paul Du Bois.

M. Paul du Bois appartient à la belle école de sculpture qui donna chez nous des artistes tels que Van der Stappen, Dillens, Rousseau ; mais il a sa marque à lui, très caractéristique, et qui consiste dans un mélange harmonieux de force et d'élégance, d'abondance et de style, de noblesse et de grâce. Il n'en est pas un chez nous qui réunisse à un tel point ces qualités en apparence contradictoires et qui ait su donner à son œuvre pareille allure avec un souci constant de simplicité. Certes M. Paul Du Bois ne vise pas à la véhémence, ses conceptions sont d'un esprit qui sait tenir bride à l'inspiration, la conduire à son gré, la mortifier au besoin. Jamais l'artiste ne se départ d'une volonté bien arrêtée d'être sobre ; mais s'il ne sacrifie rien à l'effet, s'il a horreur du pathétique, par contre quelle vie intérieure intense se devine dans ses œuvres ! Sous l'enveloppe vigoureuse et ample d'une magnifique santé charnelle, quelle âme on sent battre et comme la psychologie de ses figures, tantôt large, tantôt fine et légère, parfois narquoise, se révèle avec aisance et naturel, sans effort, dans un simple geste, dans une attitude à peine indiquée, dans un pli des lèvres, dans mille détails du visage !

L'exposition que M. Du Bois fait de ses œuvres au Cercle Artistique est une des plus intéressantes qu'on ait vues depuis longtemps. La participation de l'artiste à la plupart des derniers Salons de la *Libre Esthétique* nous avait permis de suivre son travail et de constater combien celui-ci avait gagné en puissance et en distinction. Mais des œuvres telles que *Sérénité*, *Printemps*, *Italienne*, l'exquis groupe intitulé *Mère et enfant*, pour ne citer que celles-là, mettent définitivement le talent de M. Du Bois en lumière, et montrent en lui un artiste qui est devenu un maître. C'est dans ses bustes particulièrement que M. Paul Du Bois fait preuve d'une incontestable maîtrise. Ils ont quelque chose de classique, de définitif.

F. H.

LA MUSIQUE A PARIS

Spectacles de Musique.

Au troisième programme lyrique du Théâtre des Arts s'inscrit une œuvre de haute valeur qui ne serait point déplacée sur quelque grande scène : *le Couronnement de Poppée*, tragédie shakespearienne créée par Claudio Monteverdi à la fin de sa vie, représentée en 1642 au théâtre San Giovanni Paolo de Venise. M. Vincent d'Indy a, on le sait, pour le créateur du drame musical un particulier attachement. Déjà il avait reconstitué patiemment *Orfeo*, par quoi débuta au théâtre le maître vénitien. Ayant retrouvé à la bibliothèque de Venise le manuscrit de l'*Incoronazione di Poppa*, qui fut le testament de Monteverdi, il choisit dans cette énorme partition les scènes les plus caractéristiques, en réalisa les basses, transposa l'instrumentation des accompagnements selon les nécessités de l'orchestre d'aujourd'hui et fit exécuter l'œuvre ainsi ressuscitée aux Concerts de la *Schola Cantorum*. Elle eut un tel retentissement que l'idée de la représenter en scène ne tarda pas à se faire jour : et ce fut M. Jacques Rouché qui la réalisa, la semaine dernière, avec les soins qu'il apporte à chacune de ses initiatives.

M. Vincent d'Indy au pupitre directorial, M^{me} Croiza dans le rôle de Poppée : ces deux noms suffisent à marquer la tenue d'art de cette représentation, qui charma l'auditoire et l'émut tour à tour. Car la musique de Monteverdi est profondément expressive, et les scènes pathétiques, si prenantes par la sincérité du sentiment musical, alternent avec des épisodes gracieux, d'ailleurs complètement étrangers à l'action dramatique, tels que l'intermède amoureux du Page et de la Damselle. Quelques tableaux sont particulièrement émouvants : la mort de Sènèque, entre autres, vraiment admirable par la simplicité et l'ampleur du style, la douleur d'Octavie exilée, d'autres encore. Une jeunesse immortelle fleurit en ces pages éloquentes et rien ne trahit en elles la date reculée où elles furent écrites.

Si les interprètes, parmi lesquels il faut citer M^{lle} Demellier, MM. Coulomb et Collet, méritent en général les applaudissements que leur prodigua généreusement l'auditoire, il faut mettre hors pair M^{me} Croiza, qui fit du rôle de Poppée une création de premier ordre. Par ses qualités vocales, par sa diction expressive, par l'autorité du geste et la beauté du style, elle réalisa merveilleusement le rôle de la créature ambitieuse que Néron, subjugué, fit monter sur le trône. Jamais M^{me} Croiza ne prouva plus péremptoirement qu'elle est l'une des plus grandes tragédiennes lyriques de ce temps.

Une pièce en vers de M. Guérinon, d'un intérêt des plus contestables, intitulée *le Rêve* et ornée d'une partition assez banale de M. Ph. Gaubert sert de lever de rideau au *Couronnement de Poppée*. Et la soirée s'achève par un ballet pour lequel on a utilisé les *Chansons à danser* bien connues de M. Alfred Bruneau. M^{lle} L. Vauthrin et M. Coulomb chantent les six chansons, dont les accompagnements sont « dansés » en scène, — au détriment d'ailleurs de la mélodie qui se perd dans la chorégraphie.

Les décors et costumes des trois pièces sont respectivement de MM. Albert André, Charles Guérin et Bonfils.

OCTAVE MAUS

Société Internationale de Musique.

(Section belge.)

Une séance de gymnastique rythmique.

La gymnastique rythmique fait sa trouée en Belgique. Elle provoque un enthousiasme vigoureux et proche de la foi. Depuis plusieurs années déjà, M. Henri Thiébaud la prône et s'efforce de l'imposer à l'attention du public en multipliant les occasions de prendre contact avec elle. Aidé de collaboratrices convaincues, M^{lle} Toni Jamme, professeur diplômé de l'Institut Dalcroze d'Hellerau, M^{me} Marie Ghigo, professeur autorisé de l'Institut Dalcroze de Genève, et M^{lle} Louisa Depret, adjointe, il organise à l'Institut des Hautes-Études musicales et dramatiques d'Ixelles

des séances quotidiennes où les profanes, admis sur invitation, peuvent se rendre compte du mécanisme pédagogique de la gymnastique rythmique. L'émulation s'en est mêlée; d'autres efforts se sont fait jour, et une bienfaisante concurrence tend de plus en plus à étendre le domaine de l'art-science imaginé par M. Jaque Dalcroze. M^{me} Gabrielle Zimmer, M^{lles} Rose Guillaume et Johanna Dutilh sont entrées dans le mouvement, et tout récemment, M^{lle} Berthe Roggen, professeur diplômé d'Hellerau, s'est jointe à cette phalange de néophytes.

La dernière séance de la Section belge de la S. I. M. a précisément eu lieu avec le concours de M^{lle} Roggen, qui, en des démonstrations fort attrayantes, a fait voir ce qu'un professeur habile peut obtenir de la méthode Dalcroze après une période d'apprentissage relativement courte. Notre confrère M. Charles Delgouffre a fait ressortir, en une causerie élégante et richement documentée, les avantages philosophiques et pratiques de la gymnastique rythmique. M. Joseph Jongen prêtait son concours en improvisant des motifs musicaux générateurs de rythmes divers.

Dire que les diverses expériences de gymnastique rythmique auxquelles nous avons assisté nous ont rendu enthousiaste de la méthode Dalcroze serait aller un peu loin. Nous ne pouvons toutefois méconnaître qu'à première vue elle paraît présenter des avantages certains : elle offre, en effet, un moyen pratique ingénieux de développer l'individu physique, de cultiver la volonté et la force d'attention et de faire naître le sentiment du rythme musical. Il semble qu'il n'y ait rien à objecter à cela. Pourtant, ne faut-il pas craindre le caractère éminemment systématique de cette discipline? N'a-t-elle pas une tendance trop marquée à considérer l'homme, tel que la nature l'a créé, comme un être imparfait? Ne vient-elle pas ajouter une contrainte nouvelle à toutes celles que la complexité des choses humaines nous force déjà à subir? On se laisse volontiers aller au charme un peu sentimental que provoquent de jolis enfants aux gestes souples, au regard clair, et heureux de s'ébattre devant qui les admire. Mais songe-t-on assez qu'il y a tout de même là quelque chose de factice et qu'au fond il vaudrait peut-être mieux apprendre à l'enfant à devenir ou plutôt à rester naturel, en le privant un peu moins qu'on ne le fait du contact vivifiant de la nature?

Ces réflexions sont, bien entendu, celles d'un observateur perplexé, indécis et nullement décidé à ne pas se laisser convaincre : ne voulant point obéir à un enthousiasme prématuré et fallacieux, il se tient sur la réserve; il a tend les résultats de l'expérience et est prêt à s'incliner devant le concept du « rythme obligatoire », s'il est démontré un jour que sa défiance instinctive n'avait point de raison d'être.

CH. V.

Une invention intéressante. — Le « Nocoblick » (abréviation de *Blickensderfer Noten und Correspondenz-Schreibmaschine*) est une machine à écrire à clavier qui permet de reproduire à la fois l'écriture ordinaire et l'écriture musicale (notation sur deux portées, avec une étendue de sept octaves et demi). Nous avons sous les yeux le fac-simile gravé d'un morceau de musique écrit au moyen de cette dactylographie d'un nouveau genre. La notation en est fort claire et donne une idée très favorable des résultats obtenus par le « Nocoblick ».

MEMENTO MUSICAL

Lundi 10, à 8 h. 1/2, Salle de la Grande-Harmonie, troisième concert de la Société nationale des compositeurs belges, avec le concours de M^{lle} Ferne Woodward et M. Emile Bosquet, pianistes, MM. Désiré Defauw, violoniste, J. Kühner, violoncelliste, Frans Pieltain et Emile Coffé, barytons et Fernand Goyens, pianiste.

Mercredi 12, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de piano par M. Richard Buhlig. Au programme : Beethoven, Brahms, Chopin, Cesar Franck.

Jeudi 13, à 8 h. 3/4, au Cercle artistique, conférence par M. Ernest Closson : *La chanson populaire en Belgique*. Audition musicale avec le concours de M^{me} Demest, M^{lles} G. Surlemont et E. Vander Schrick.

Samedi 15, à 4 h., au Cercle artistique, séance de musique allemande avec le concours de MM. Éd. Deru, Bageard, Ovenden, Mahy, Boogaerts, Van Hout, Kuhner et Danneels.

Dimanche 16, à 2 h., troisième concert du Conservatoire, sous la direction de M. Léon Du Bois. Au programme : la Suite dans le style ancien (inédite) de Jan Blockx ; la Suite d'orchestre et la scène religieuse avec chœur des *Erynnies*, de Massenet ; la symphonie *Harold en Italie*, de Berlioz (alto solo, M. Van Hout) ; la *Marche funèbre* pour Siegfried, « l'Enchantement du Vendredi-Saint » (*Parsifal*) et l'ouverture du *Vaisseau Fantôme* de Wagner.

La répétition générale pour les abonnés aura lieu le vendredi 14 février, à 2 h.

Répétition générale publique le jeudi 13 février, à 2 h.

A 2 h., à la Société de musique de Tournai, la *Damnation de Faust*, par Hector Berlioz, avec le concours de M^{me} Dubois, MM. Dubois, Gresse, Cerdan et les chœurs de la Société.

Lundi 17, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, première séance du quatuor à quatre. Œuvres de Beethoven.

Mardi 18, à 8 h. 1/2, même salle, récital de piano par M^{lle} Vera Brock.

Mercredi 19, à 8 h. 1/2, salle Patria, troisième concert de la Société philarmonique avec le concours de M^{me} Teresa Carreño.

Vendredi 21, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, concert de M. Jacques Kuhner, violoncelliste, avec le concours de MM. Krijanovski, ténor, Th. Ysaye, Éd. Deru et L. Van Hout.

Profitant de la présence à Bruxelles de M. Otto Lohse, la direction du théâtre de la Monnaie organise pour le jeudi 1^{er} mai un grand concert dont le programme se composera d'une audition de la Neuvième Symphonie de Beethoven et de fragments symphoniques de *Parsifal*.

Vendredi dernier a eu lieu à Berlin avec le concours de l'orchestre Bluthner un très beau concert où le pianiste Lewis Richards a remporté un grand succès en interprétant un concerto de Bach, un concerto de Mozart et les *Variations symphoniques* de César Franck. C'est M. Mathieu Crickboom, le réputé violoniste, qui a dirigé ce concert, au programme duquel figurait l'*Adagio* de Guillaume Leken.

M. V. Vreuls, directeur du Conservatoire de Luxembourg, a composé pour son troisième concert, fixé au dimanche 23 février, un très joli programme dont la seconde partie est consacrée exclusivement aux *Carnavals* et *Sérénades* : *Sérénade* de Haydn, *Carnaval* de Dvorak, *Serenata* de Sgambati, *Carnaval de Peste* de Liszt, *Sérénade* de Glazounow, le *Carnaval de Paris* de Svendsen, *Sérénade* de G. Charpentier, le *Carnaval romain* de Berlioz. L'idée en est originale et charmante.

Dans la première partie : Overture op. 115 de Beethoven, Concerto (n° 3) de Saint Saëns pour violon et orchestre (soliste : M. F. Fisson) et « Enchantement du Vendredi-Saint » de *Parsifal*.

LA MUSIQUE A VERVIERS

Concert de la Société d'Harmonie.

Nous sommes encore sous l'impression exquisement artistique du concert dirigé le mois dernier à l'Harmonie par Louis Kefer.

Comme d'habitude, l'orchestre a droit à nos félicitations les plus vives. Sous la direction du chef éminent dont il saisit et traduit merveilleusement les intentions et la pensée, il a donné de la Symphonie n° 2 de Beethoven, de l'ouverture de *Tannhäuser* et de la *Marche Hongroise* de Berlioz une interprétation puissante, colorée, pleine de distinction et de style. L'ouverture de *Tannhäuser* fut le signal d'une chaleureuse ovation au chef d'orchestre dont les réapparitions au pupitre dirigeant sont trop rares.

Les solistes, M^{lles} Doriani et Delstanche, ont remporté le plus brillant succès. La première, M^{lle} Doriani, du Théâtre Royal d'Anvers, possède une voix étendue et flexible, au timbre pur de soprano, dont elle fit vivement admirer les ressources dans la Prière de la *Tosca*, l'air d'*Hérodiade* et l'*Aurore*.

L'autre soliste, M^{lle} Maria Delstanche, violoniste, a débuté

parmi nous il y a quelques années. Depuis lors, que de progrès accomplis et combien s'est développé le talent dont nous avons salué l'aurore !... S'attaquer au tempétueux concerto en si mineur de A. d'Ambrosio où s'accroissent de nombreuses difficultés, aborder une œuvre qui sollicite du public une attention inaccoutumée, arriver à se faire écouter avec intérêt et applaudir frénétiquement, c'est ce à quoi la charmante virtuose est parvenue à la grande admiration de tous... Et de la maîtrise de son archet, de la délicatesse et de l'élégance de son style, de sa justesse imperturbable, de la sûreté de ses notes harmoniques qu'elle aborde presque en se jouant, M^{lle} Delstanche a fourni de nouvelles preuves dans la *Havanaise* de Saint-Saëns. Faut-il dire l'enthousiaste succès qu'elle a obtenu !...

J. S.

PUBLICATIONS D'ART

Oud Lier, par M. RAYMOND DE LA HAYE.

Un jeune peintre, M. Raymond de la Haye, dont les débuts aux Salons de ces derniers hivers ont été remarqués — je me souviens entre autres d'une série de clairs paysages originalement mis en page et exposés, il y a deux ans, aux *Indépendants*, si mes souvenirs sont exacts, — vient de publier un luxueux album à la louange des vieilles rues et des vieilles maisons de Lierre. L'album se compose d'une suite de proses élégantes, ornées de dessins à la plume qui révèlent en M. de la Haye un illustrateur adroit autant que doué d'un sens déjà développé de la composition décorative. Viennent ensuite cinq planches gravées à l'eau-forte, qui forment le morceau capital de cette riche et curieuse publication. Ce sont là, je crois, les premiers essais de gravure que M. de la Haye livre au public ; ces planches sont intéressantes à plusieurs points de vue et on peut y voir poindre déjà un talent original. Malgré quelques hésitations inhérentes aux essais de début, voilà de jolies promesses.

Pieusement, avec respect, avec une sorte de naïveté admirative, M. Raymond de la Haye a gravé dans le cuivre les sites de la petite ville aux aspects vétustes, trop peu connue : vieux ponts sous lesquels coule une rivière aux eaux traînantes, pignons de gingois, église aux formes encore sveltes malgré l'âge vénérable. M. de la Haye sait apporter une grande simplicité dans la traduction de ses émotions ; il sait prêter aux choses décrépités une vie aux dehors vraiment attendrissants.

Ce bel et luxueux album, en même temps qu'il rend justice à l'un des sites les plus curieux de nos provinces flamandes, révèle, je le répète, un talent qu'il importe de remarquer et dont la place est marquée parmi nos jeunes artistes sur lesquels on peut compter.

F. H.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

↳ Raffles. — Un coup de téléphone.

Raffles, la pièce de MM. Hornung et Presbey, est, de toute évidence, en dehors de l'art et de la littérature. Mais elle contient, au troisième acte, une scène brutale jusqu'au paroxysme qui produit réellement grand effet : celle où le cambrioleur mondain, menacé du revolver du bandit Crawshaw, lui fait tomber l'arme des mains en évoquant devant lui la cour d'assises et la pendaison. Quand cette scène est jouée comme elle l'est aux Galeries par MM. André et Lucien Brulé, elle atteint les extrêmes limites de l'émotion nerveuse et suffit à expliquer le succès de toute la pièce. M. Gildès est excellent dans le rôle du détective Curis Bedford.

* * *

Un coup de téléphone, la nouvelle pièce de l'Olympia, est une comédie-vaudeville extraordinairement amusante et qui ne laisse pas d'inventer des motifs inédits de gaieté. Faut-il en conter le sujet ? C'est bien difficile et ce ne serait pas drôle. Contentez-vous de savoir que le docteur Lejonquois ayant été convaincu d'infidélité

lité conjugale, son épouse décide de prendre un amant, le premier venu qui aura chez lui le téléphone. La victime désignée par le sort est Serpolet qu'elle attire chez elle, par téléphone, à l'aide d'un subterfuge. Or Serpolet, précisément, doit signer ce soir-là son contrat de mariage et assister, à cette occasion, à un bal costumé. Il arrive donc chez M^{me} Lejonquois, vêtu en Bussy d'Amboise. Ahuri d'apprendre ce qu'on attend de lui, il résiste, se fâche, se dérobe, veut fuir, mais, hypersensible, ne résiste plus dès que M^{me} Lejonquois lui a touché le cou. Lejonquois est fait... parfaitement, et M^{me} Lejonquois est vengée. Mais le pauvre Serpolet commence seulement ses mésaventures. Pris pour Lejonquois, il est appelé à soigner Lejonquois lui-même qui, chez sa maîtresse, Evéine Pommier, a avalé par mégarde une arête de poisson. Complications, enchevêtrements, révélations, coups de théâtre ! Tout finit bien d'ailleurs et Serpolet signera son contrat. Ce n'aura pas été sans peine. Cette réjouissante folie est jouée avec une verve et un mouvement endiablés par M^{mes} Cheirel et Loyer, MM. Louis Blanche, Durafour et Frémont.

G. R.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Au Musée moderne, Salon de *Pour l'Art*. — Au Cercle artistique, MM. Paul Du Bois et Jacquemotte. — Galerie Georges Giroux, M. Marcel Jefferys. — Au Studio, M. W.-A. Sherword (dernier jour). — Galerie d'Art, M. Ed. Geobelouët (jusqu'au 10). — Ateliers de M. Paul Cauchie (5 rue des Francs), œuvres décoratives de feu le sculpteur Roskam et de M. Paul Cauchie.

Parmi les peintres belges invités à prendre part au Salon de la *Libre Esthétique*, réserve cette année aux interprétations du Midi, figurent M^{lle} A. Boch, MM. Ch. Hermans, Van Rysselberghe, Lemmen, G. Buysse, G. Morren, F. Lantoine, E. Boch, J. Vanden Eeckhoudt, etc. Un choix de tableaux de peintres étrangers, dont nous publierons prochainement la liste, complètera cet attrayant ensemble.

La section de sculpture groupera des œuvres inédites de M^{lle} Bender, de MM. V. Rousseau, J. Gaspar, Rik Wouters, Marcel Rau, etc.

La Société hollando-belge des Amis de la Médaille d'art se réunira en assemblée générale dimanche prochain, 16 février, à 11 h. du matin, au Palais des Académies. Elle s'occupera entre autres de l'organisation du Salon de la Médaille à Gand. Un jeton à l'effigie de L. Wiener sera distribué aux membres présents.

La direction du Théâtre de la Monnaie vient de traiter avec le ténor H. Hensel pour deux nouvelles représentations de *Lohengrin*. Celles-ci sont fixées aux 14 et 18 février.

Dans la seconde quinzaine du mois, M^{me} Edith de Lys donnera quatre représentations de *la Traviata*, qui lui a valu à Copenhague, Christiania et Stockholm de retentissants succès.

En ce moment, on répète activement la *Fiancée de la Mer* de Jan Blockx, dont la reprise est imminente, et qui formera spectacle avec le ballet *Milenka* du même compositeur.

Les représentations du Théâtre d'application annexé au Théâtre Belge n'auront pas lieu, le Comité ayant préféré leur substituer des représentations supplémentaires, au nombre de sept, d'œuvres dramatiques choisies par le Comité.

Le troisième spectacle, composé de *la Nuit de Shakespeare*, par M. H. Van Offel, et du *Marchand de regrets*, par M. Crommelynck, est actuellement en répétitions.

Deux pièces en un acte, *l'Octave de Noël*, par M. J. Van der Velden, et *la Leçon du Cid*, par M. Bodson, ont été acceptées et seront montées prochainement.

M. Salignac, que nous applaudîmes naguère au Théâtre de la Monnaie et à l'Opéra-Comique, vient d'être nommé directeur de l'Opéra de Nice. Il a choisi comme premier chef d'orchestre M. Philippe Flon.

Sous le titre *Faenza*, le Musée international de faïences de Faenza vient de créer un bulletin pour la divulgation des études de l'art céramique. Illustré de nombreuses reproductions, ce bulletin paraîtra tous les trois mois et paraît appelé à rendre aux spécialistes de réels services.

Les 18, 19, 20 et 21 mai auront lieu à Vevey (Suisse) de grandes fêtes musicales en l'honneur de M. Camille Saint-Saëns, qui les présidera et y participera lui-même, ainsi que M. Paderewski.

Le magnifique orchestre de Munich, dont le concours est assuré, et les chœurs seront sous la direction de M. Gustave Doret.

De Paris :

Le peintre André Wilder, dont la *Libre Esthétique* a fait connaître à plusieurs reprises le talent robuste et sincère, n'était pas représenté jusqu'ici au Musée du Luxembourg. L'omission vient d'être réparée aujourd'hui. Un de ses tableaux, *Péniches sur l'Oise*, vient d'être acquis par l'Etat et prendra place à côté des Monet, Sisley, Pissarro, Guillaumin, auxquels s'apparente son art.

M. André Wilder est le fils du traducteur des œuvres de Wagner Victor Wilder, gantois d'origine et ami particulier de Gevaert.

A la suite de l'Exposition internationale de Rome, un certain nombre d'artistes ont été promus ou nommés dans l'Ordre de la Légion d'honneur. Parmi ceux que les expositions ont fait connaître en Belgique, citons M. Jules Chéret, promu commandeur, MM. Ch. Cottet, A. Willette et Ch. Plumet, qui ont reçu la rosette, MM. F. Auburtin et M. Dethomas, nommés chevaliers. A propos de ce dernier, dont les œuvres ont été fréquemment admirées aux Salons de la *Libre Esthétique*, citons ce joli portrait qu'a tracé de lui le *Gil Blas* :

« On le décore parce qu'il dessine bien. De la part d'un ministre, cela est méritoire, parce que d'ordinaire on dessine mal, et même on ne dessine plus du tout... »

Pour le décorer, il a fallu le chercher — j'allais écrire le déranger — dans sa délicieuse et amusante maison des Ternes. Il n'est pas allé rue de Grenelle... C'est la rue de Grenelle qui a fait les avances et est venue à lui.

Dethomas dessine. Il se promène dans Paris. On le voit aux répétitions générales, au café, dans les restaurants à la mode. Il regarde, sourit, et dessine. Il n'est jamais dupe ni snob. Sceptique au contraire, impassible, difficile à déchiffrer. Il s'apitoie peut-être sur ces petites gens, cerceux ou modistes, qu'il retrace en ses amples et volontaires fusains. Mais il n'y paraît guère. Il se borne à les définir avec autorité. Ses maîtres ? Les Japonais, Venise, et Lautrec, dont il fut le compagnon. Cet homme que l'on rencontre partout le soir, travaillant où s'amuse les autres, est un laborieux inlassable. Son œuvre est robuste et variée comme la vie.

Au physique, Maxime Dethomas est un gentleman flegmatique et rase qui, d'une voix douce, fait des mots aussi durs que ceux de Forain, son ami. »

A conférer place de professeur de solfège élémentaire pour garçons. Traitement initial : 550 francs. Adresser demandes à la Commission administrative, Maison communale de Saint-Josse-ten-Noode, avant le 20 février 1913.

TAPIS D'ORIENT

♦ DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 ♦
= BRUXELLES =

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE

IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARO
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

VENTE PUBLIQUE

le **lundi 17 février** et les trois jours suivants
d'une importante réunion de

LIVRES, DESSINS ET ESTAMPES

provenant des collections
de feu **M. LE CHEVALIER SANTI MATTEI** (3^e partie)
et **ERNEST ACKER**, architecte,
Professeur à l'Académie Royale des Beaux-Arts.

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier **F. ARENTS**, en la galerie et sous la direction de **M. E. DEMAN**, libraire-expert, 86 rue de la Montagne.

Le catalogue, illustré de 45 reproductions et comprenant 909 numéros, se vend 5 francs.

Exposition générale le **jeudi 13 février**, de 10 heures à midi et de 2 à 6 heures (le catalogue servant de carte d'entrée), et partielle les jours de vente, de 10 heures à midi.

Étude du notaire **VERGOTE** à Bruxelles
3, place du Petit Sablon.

PAR SUITE DE DÉCÈS

Le notaire **VERGOTE** vendra publiquement en l'hôtel sis **avenue Louise, 129**, les **jeudi 20** et **vendredi 21 février** à 2 heures précises, les

TABLEAUX MODERNES AQUARELLES ET PASTELS

Œuvres de : **F. Courtens**, **H. Courtens**, **P. J. Clays**, **H. De Brackeleer**, **E. Hoorickx**, **J.-B. Madou**, **P. Mathieu**, **F. Roybet**, **J. Smits**, **J. Stevens**, **J. Stobbaerts**, **H. ten Kate**, **J. Van Beers**, **A. Verwée**, **F. Willems**.

Porcelaines de Chine et du Japon, faïences diverses, tapisseries, bronzes, cuivres, étains, meubles et objets divers.

Expert : **M. ARTHUR LE ROY**, place du Musée 12, à Bruxelles.
Expositions : particulière **lundi 17 février**, publique **mardi 18 février** de 10 à 4 heures.

Catalogues en l'étude du dit notaire et chez **M. Le Roy**.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT**.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison **KEYM**, rue de la Buanderie, 12-14

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : **A.-F. LUGNÉ-POE**.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

Revue du Temps présent

PIERRE CHAINE, fondateur.

Secrétaires de rédaction : **JOSÉ DE BÉRY**, **ANDRÉ DELACOUR**

Études, critiques et documentations littéraires,
historiques et artistiques.

Paraît le 2 de chaque mois.

DIRECTION : 76, rue de Rennes, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT ANNUEL { France, fr. 14.00
Étranger, 16.00

LE NUMÉRO : France, fr. 1.25. — Étranger, fr. 1.50.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS
FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS -- TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.

" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Notes sur Hokusai (RAYMOND KOECHLIN). — Marcel Jefferys (FRANZ HELLENS). — « Le petit Poels » (FRANCIS DE MIOMANDRE). — L'Art à Paris : *Simon Bussy* (ROMAIN ROLLAND). — A propos du couronnement de Poppée. — Memento musical. — Accusés de réception. — Dernières cartouches. — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Un Anniversaire (H. L. B.) — Petite Chronique.

NOTES SUR HOKUSAI

Hokusai naquit en 1760; il avait travaillé d'abord dans l'atelier de Shunsho, le grand peintre d'acteurs, mais, après quelques essais dans la manière de son maître, tout à coup il se révèle, avec le style le plus personnel et en même temps le plus véritablement populaire. Sans doute, les premiers temps, c'est moins le caractère qu'il recherche que le charme, et il le trouve d'abord dans ses *surimono*s, tantôt carrés, tantôt longs, sorte de cartes que l'on s'envoyait à l'occasion du jour de l'an et des autres grandes fêtes et où peintres et graveurs s'appliquaient à mettre tout leur art. Certaines de ces feuilles sont d'un travail incomparable et à la fois d'une grâce parfaite; les femmes les plus aimables se promènent dans des paysages à la fois justes et poétiques et rien n'égale la perfection d'un tirage où l'or, l'argent et les gaufrures rehaussent l'éclat de couleurs harmonieuses.

Mais ce n'était là qu'un début pour Hokusai; bientôt sa verve l'emporta et elle se donna carrière dans les livres illustrés où peut-être il mit le meilleur de son génie. Lié d'amitié avec le grand romancier Bakin, il

se plut à dessiner les images de ses romans et ce sont de véritables encyclopédies de la vie et des légendes japonaises que certains de ces ouvrages, dont l'un n'a pas moins de quatre-vingts volumes. Toutefois la *Mangwa* semblera plus accessible à nos yeux européens, ces treize extraordinaires albums où le maître a réuni, au cours de sa longue carrière, de 1813 à 1849, des milliers de croquis pris dans la rue ou sortis de son imagination féconde; plus de grâce, c'est la vie prise sur le vif, dans la foule grouillante, gouailleuse ou souffrante. Hokusai aimait à signer « le vieillard fou de dessin », et en effet, on l'a dit souvent, il faut remonter jusqu'à Michel-Ange ou Léonard pour trouver une telle acuité d'observation et une imagination si diverse.

Outre la *Mangwa*, quantité d'autres ouvrages en témoignent, les uns tempérés dans leur dessin, comme le *Shashin Gwafu*, par une recherche de grandeur, les autres, comme l'*Ippitsu Gwafu*, où le caractère s'exacerbe et où l'exécution va jusqu'au tour de force. Si nous connaissions mieux l'ancienne école de Tosa, sans doute apercevrons-nous dans son réalisme l'origine de celui de Hokusai; il n'en a pas moins vivifié ses modèles au contact de la nature et l'on aurait mauvaise grâce à ne pas admirer son génie.

Ce même naturalisme, il le transporta dans l'estampe, mais non pas tel quel, et l'on y assiste à cet étrange spectacle de ses bonshommes pris sur le vif et placés dans des paysages de la plus débordante fantaisie.

Ses estampes les plus célèbres sont les *Trente-six vues du Fuji-Yama* (1823-1829) où, sur chacune des feuilles, la cime de la montagne sainte apparaît dans un décor nouveau. Tantôt on la voit au milieu des

éclairs, tantôt dans la plus simple verdure, parfois minuscule parmi les volutes d'une vague gigantesque, ou d'une merveilleuse grandeur, son cône rougi par le soleil couchant, à peine perceptible enfin à l'horizon d'une mer que sillonnent des barques. C'est l'imagination la plus pittoresque à qui la nature fournit des thèmes que sa verve varie à l'infini.

Et peut-être les dix planches en hauteur des *Images des poètes* (1830) sont-elles supérieures encore, très analogues d'inspiration, mais plus rassérénées et plus grandes.

Ces deux séries, avec celle des *Cent Poésies* (1839), pourraient être tenues pour l'apogée de l'art de Hokusai, — le succès l'obligea à d'assez fastidieuses répétitions dans les *Ponts*, les *Cascades* et dans d'autres ouvrages — si l'on n'avait de lui les *Grandes fleurs*, où le dessinateur impitoyable des scènes de la rue, le rêveur fantastique du paysage japonais sait, avec un lys ou une touffe d'iris, atteindre à une noblesse et à un style dont l'école populaire a rarement approché.

Hokusai laissa quelques élèves dont le plus intéressant est Hokuju qui chercha, dans de curieuses estampes, à concilier le style de l'Europe avec celui de son maître. Mais on peut dire que, quand mourut Hokusai en 1849, à 89 ans, il ne laissait derrière lui aucun artiste : l'art du vieux Japon s'éteignit avec lui.

RAYMOND KOEHLIN

MARCEL JEFFERYS

M. Marcel Jefferys expose à la Galerie Giroux un ensemble très remarquable de ses œuvres. Cette exposition nous montre l'artiste sous son vrai jour ; elle prouve combien l'on se tromperait si l'on ne voyait en M. Jefferys qu'un peintre de pochades, opinion que sembleraient justifier les envois fragmentaires que l'artiste fit jusqu'ici dans divers Salons. En vérité, lorsqu'on embrasse cet ensemble abondant où rien ne cloche, où chaque toile, ainsi mise en valeur, apparaît comme un tableau complet, on se fait une idée exacte du talent de M. Jefferys et l'on est en droit de considérer ce peintre comme l'un des plus originaux et des plus puissants de la nouvelle génération.

Et tout d'abord, on ne cherche nullement à apparenter M. Jefferys avec les peintres d'avant-garde d'aujourd'hui. Bien qu'il soit parmi les plus hardis, les plus *neufs*, sa personnalité s'impose tout de suite et n'a nul besoin, pour être située, de l'appui de contemporains de marque. A peine pense-t-on, en considérant ces œuvres si primesautières et si vivantes, et surtout les aquarelles, à certains graveurs japonais ; encore ne pourrait-on établir de comparaison entre eux et Jefferys qu'au seul point de vue de l'intensité du coloris, de ce luxe dans le ton qui est chez Jefferys égal à celui qui rehausse les plus belles pages de Hiroshighé. Car voilà bien, me semble-t-il, la caractéristique de Marcel Jefferys : sa vision se nourrit de luxe, de cette somptuosité à portée du regard qui réside dans l'atmosphère, dans le

mouvement de la foule, dans le jeu des lumières, partout où il y a vie et agitation.

Parmi les peintres d'aujourd'hui, il en est peu qui aient exprimé mieux que Marcel Jefferys les aspects de la vie moderne ; je n'en trouve aucun qui ait su, comme lui, entourer le mouvement d'une séduction intarissable. Partout où se concentre l'animation de la foule, dans la rue, aux théâtres, aux fêtes publiques, le peintre assiste à un spectacle qui lui fournit les éléments d'un tableau où la verve jaillit et pétille, abondante, pleine de griserie, d'un charme éblouissant. Il faut le dire tout de suite, cet art est bien naturel, pris sur le vif et dépourvu de toute parure de clinquant, de tout ornement captieux. On sent dès le premier abord que ces œuvres n'ont pas été conçues et exécutées dans l'isolement de l'atelier, mais qu'elles ont en quelque sorte surgi en leur milieu, dans cette foule que le peintre aime représenter en plein mouvement, en pleine vie. Elles portent à la fois la marque de l'heure où elles furent exécutées et celle du moment psychologique où la vision de l'artiste fut frappée par le charme ou le prestige du spectacle. C'est pourquoi devant ces tableaux il ne vient pas un instant à la pensée d'analyser le métier, de se livrer au jeu puéril des rapprochements et des discussions presque toujours vaines. On ne le pourrait, de même qu'on chercherait en vain d'analyser le spectacle qui a commandé l'enthousiasme du peintre. On est sous le charme de l'impression ; si fugitive que soit celle-ci, le charme demeure toujours, très vif. C'est une des caractéristiques de ces œuvres d'être à la fois le résultat d'une observation rapide, d'une exécution spontanée, et de produire une impression dont le charme se prolonge et ne fait que croître. C'est que le peintre a su fixer *le mouvement* sur sa toile ; donner l'idée du mouvement, c'est communiquer à l'œuvre une vitalité intense et sûre.

Toute l'énergie et aussi toute la beauté des œuvres de Marcel Jefferys résident dans leur coloris. Ce peintre s'affirme de plus en plus comme l'un des plus curieux symphonistes de la couleur que compte la jeune école contemporaine. Il y a là toute une orchestration fouillée, abondante, d'une variété qui se manifeste non seulement de toile à toile, mais encore dans un même tableau, et cela à un degré remarquable. Que ce soit dans ses grandes œuvres comme *le Théâtre des Singes*, *Préparatifs de fête*, *les Rhododendrons*, ou dans ces petites pages non moins caractéristiques et non moins complètes, les tons grouillent, s'entremêlent, se heurtent, se fondent l'un dans l'autre, s'harmonisent l'un l'autre. Nulle confusion dans tout cela. Un apparent abandon, un laisser-aller agréable, mais aucune négligence, et, sous un air de liberté constant, sans doute une science sûre du métier, un implacable savoir-faire. Mais, je le répète, on ne songe pas à analyser ni à discuter. Le charme agit et on s'y laisse aller avec volupté.

Dans cette riche orchestration des couleurs, des harmonies inattendues éclatent. Tantôt on voit surgir un ton criard sur la sourdine du fond ; des dissonances savoureuses rompent toute monotonie. Mille combinaisons apparaissent, sans effort, comme d'elles-mêmes, le plus naturellement du monde. Cela rayonne, cela part en fusées, étincelle, éblouit, dans une perpétuelle joie. Comme toute orchestration ferme et bien établie, ces combinaisons si diverses reposent sur un fond nourri, sans lacunes.

Pour qui s'est plu à suivre l'évolution du peintre, celui-ci n'a fait que perfectionner, développer et mûrir des qualités qui déjà apparaissaient dans ses premiers essais, dont quelques-uns se

trouvent actuellement à l'exposition de la Galerie Giroux. Jefferys est aujourd'hui parmi les peintres d'avant-garde qui affirment la plus séduisante et la plus solide personnalité.

FRANZ HELLENS

« LE PETIT POELS »

C'est toujours un régal que de lire un livre de M. Léopold Courouble. Si *le Mariage de Mademoiselle Beulemans* a popularisé en France quelques types bruxellois, qui d'ailleurs tendent à disparaître, la savoureuse série de *la Famille Kaekebroeck* nous avait déjà mis au courant. Je lui ai dû de grandes joies.

De temps à autre, M. Courouble revient à cette famille qui, visiblement, l'amusa tant. Il en élit un personnage et le développe avec plus de soin. On voit qu'il ne peut consentir à s'en séparer. Il les a tous mariés, casés, amenés au seuil de l'âge mûr et de la vieillesse. Il a bien fallu fermer le cycle. Mais du moins ne lui était-il pas interdit de revenir dans leur milieu, dans des milieux analogues. Ce n'est pas nous qui nous en plaindrons. Et il nous donne aujourd'hui : *Le petit Poels* (1).

C'est une délicate et gentille histoire, sentimentale et touchante, dont les finesses et les nuances semblent disparaître à cause de la simplicité extrême du style, à cause d'une absence totale d'effets. Je trouve même que le roman ne perdrait rien à être un peu moins simple à ce point de vue. La naïveté des personnages déborde pour ainsi dire parfois autour d'eux, au lieu que plus de rigueur dans les passages qui ne les concernent pas ferait paraître cette naïveté encore plus amusante.

Quoi qu'il en soit, on ne peut guère imaginer une aventure plus ténue, plus familière, héros qui se présentent plus uniment. Et quelques-uns cependant sont exquis.

Par exemple le petit Poels lui-même, jeune homme timide et plein de rêveries douces. Une absolue ingénuité l'habite et dirige ses mouvements, ingénuité corrigée de quelque malice. Il faut lire le premier chapitre, celui où, passant devant la boutique de fleuriste où demeure la jeune fille qui deviendra plus tard sa femme, il hésite à entrer, entre enfin, attend que les jeunes filles (qui se préparent pour un bal) descendent, reste ébloui de leur radieuse apparition, cause avec elles, enfin demande des jacinthes. Or il se trouve que ces deux jeunes filles, Florence et Rosa, lorsqu'elles apprennent que le petit Poels voulait acheter ces fleurs pour la fête de sa sœur Geneviève, une infirme charmante dont elles s'inquiètent avec une gentille sollicitude, veulent à toute force que le jeune homme accepte ces fleurs en gracieux cadeau pour la convalescence. Il en est tellement touché qu'il reste là, éberlué, heureux, distrait, oubliant qu'il faut partir, soudain rappelé à la réalité par le bruit des volets dont on ferme la boutique.

Les jacinthes étaient prêtes, soigneusement emballées avec leur vase dans deux élégants paquets.

— Attention, savez-vous, recommandait Florence, vous les tenez comme ça, bien droites... Alors ça ne peut mal, l'eau ne sait pas dehors...

— Mais, hasarda Rosa, est-ce que le vieux Charles veut seulement les porter tantôt jusque chez vous ? Vous n'aurez pas l'embaras...

(1) LÉOPOLD COUROUBLE : *Le petit Poels ; mœurs bruxelloises*. Bruxelles, Paul Lacomblez.

— Bè, il ne manquerait plus que ça ! s'écria-t-il gaiement. Non, non, je veux les emporter moi-même !

Alors les jeunes filles posèrent délicatement un paquet sur chacun de ses bras tandis que la vieille tante, empressée et comique dans ses glorieux atours, le coiffait de son feutre et lui enfonçait sa canne dans sa poche.

Les jeunes filles ouvrirent la porte du magasin :

— Allons, bonsoir, M. Poels, et bonne fête à Mademoiselle Geneviève ! Prenez garde, il y a deux marches, savez-vous !

Il se retourna, enveloppa tout le magasin, et la tante et les nièces d'un regard affectueux, puis, s'inclinant avec prudence à cause des précieuses fleurs :

— Madame, Mesdemoiselles, encore merci et au revoir !

Il était dans la rue. Une joie complexe dilatait son cœur enchanté. Il ne sentait pas les morsures de la bise arctique non plus qu'un ours polaire et marchait à petits pas — par crainte sans doute de laisser tomber son bonheur — au milieu du nuage houblonné qui s'échappait par les fenêtres à contrevent des brasseries de la rue des Fabriques.

Il pensait :

— Comme elles sont jolies ! Certes, leur instruction semble un peu négligée, mais elles ont de l'esprit comme une rose ! Et puis quels bons petits cœurs !

Déjà, il les comblait de perfections. Tout en cheminant, il regardait avec une tendresse infinie, comme si c'étaient des nourrissons, les deux paquets que les petites avaient déposés sur ses bras. Dans le transport de son âme, une confusion troublait ses idées :

— Quelle est la plus belle jacinthe, se demandait-il, la brune ou la blonde ?

Or ce serait vraiment trop triste si une première rencontre aussi charmante n'était pas immédiatement suivie d'une autre. Rosa et Florence s'habillaient pour la petite fête intime qu'à l'occasion des Rois M. et M^{me} Putzeys-Depourck donnaient à quelques intimes de leur quartier. Les Poels y étaient aussi invités. Cette soirée sert de prétexte pour M. Courouble à crayonner encore quelques silhouettes amusantes : le maître et la maîtresse de maison, M. et M^{me} Verschueren, les passementiers de la rue de Flandre, la volumineuse M^{lle} Bombaerts, « portant sur la tête une cathédrale de chichis » et « douée d'une petite voix aiguë comme un fifre anglais », les De Coster, les Ruellens, les Neirinckx, etc. Elle est impayable de bouffonnerie cette soirée bourgeoise, surtout quand le fils Verschueren, élève au Conservatoire, joue du violon :

Soudain sur un signe imperceptible de sa sœur qui l'accompagnait, il se rua dans l'*allegro furioso* d'une sonate inconnue.

Quoiqu'il ne fût encore qu'un élève de première année, il ne craignait pas d'attaquer les morceaux les plus hérissés de triples croches. Bientôt, son archet emballé imita la manœuvre des pompes à bras et projeta des fusées de notes parmi lesquelles il n'était plus possible de saisir une trame mélodique quelconque. C'était sans doute très fort comme gymnastique musicale ; par malheur le son du violon répondait à son abominable couleur ; il était d'une acuité si terrible que M^{lle} Angélique Vandenhoute elle-même, bien que sourde, en éprouvait une visible surexcitation.

Surexcitation d'ailleurs partagée par Poutte, la chatte noire de la maison, qui s'échappe et vient bondir au milieu du salon. Seul, le grand-frère du petit Poels ne perd pas la tête. Il quitte ingénument son frac et le jette sur le fauve étourdi, qu'il emporte ensuite à la cuisine.

Et tout le reste est à l'avenant. Tout ce petit monde se trémousse, danse, court, chante, s'amuse à la folie, et sans se douter combien il est comique.

Ce qui arrivera, on s'en doute un peu. Le grand Poels tombera amoureux de Florence, celle des deux jeunes fleuristes qui est la plus saine, la plus « bonne enfant » et le petit

Poels s'éprendra de l'autre, de Rosa, la plus fine et la plus sentimentale, non sans avoir longtemps tergiversé. Car c'est une de ces natures qui trouvent dans l'indécision et l'incertitude de leur propre cœur quelque plaisir.

C'est d'ailleurs sa sœur Geneviève qui fait cesser cette incertitude, c'est elle qui, sa confidente de cœur et de pensée, lui fait peu à peu comprendre où va son amour, où va son devoir. Il y a là des pages exquises. Tout ce personnage de Geneviève est du reste tracé d'une main précautionneuse et caressante, comme si l'auteur, en insistant trop, craignait de froisser la délicatesse de cette âme d'infirme, âme rare, infiniment supérieure à ce que ferait pressentir sa condition.

Après que le petit Poels a liquidé une liaison avec une couturière sans esprit qu'il gardait faute de mieux, après qu'il a eu une explication au sujet de cette jeune personne avec Rosa, après que Rosa et lui ont reconnu qu'ils ne pouvaient plus vivre l'un sans l'autre, on les marie, et tout le monde est content, d'autant que le grand Poels, le sauveur de la chatte, épouse Florence et que Geneviève (un peu à point nommé) est guérie de son infirmité.

Tel est, sèchement abrégé, ce petit roman, mais il faut le lire. Car il est plein de verve et de drôlerie, plein de nuances aussi. Il contient encore beaucoup d'expressions comiques empruntées au jargon du bas de la ville. Mais une place plus importante est donnée à la psychologie. Et tout le développement par exemple des caractères du petit Poels, de Geneviève est admirablement suivi et plein d'une délicieuse subtilité.

FRANCIS DE MIOMANDRE

L'ART A PARIS

Simon Bussy (1).

Des temples de Sicile aux bruyères d'Ecosse, M. Simon Bussy promène, à travers l'Occident, un regard sensible aux visions les plus neuves, aux accords les plus rares, et un esprit classique qui les discipline et les harmonise.

Il ne voyage pas en touriste pressé, qui jette hâtivement des notes brillantes et frivoles. Il a dans l'univers trois ou quatre régions préférées, qui sont comme les provinces diverses de sa sensibilité; elles se complètent l'une et l'autre : la sereine puissance des Alpes, l'enivrement lyrique de Venise et du Midi méditerranéen, la sombre mélancolie de l'Ecosse. En les exprimant, il s'exprime lui-même : car dans les multiples aspects de la nature, il a fait choix de ceux qui s'accordent le mieux avec ses pensées et ses rêves. Mais — (c'est ici que l'on reconnaît l'artiste classique) — chacun de ses états d'âme se suffit à lui-même, est comme une âme complète. Jamais on n'a le sentiment d'une impression qui passe. Il règne dans ces œuvres une sorte de calme intérieur et de stabilité. On ne pense pas : « Quel accord va succéder à celui-ci ? » On pense : « Voici l'accord que je cherchais. » On s'y repose, comme en une demeure solide et close à tous les bruits du dehors.

Il serait vain d'essayer de décrire cette riche suite de compositions. On remarquera la surprenante diversité qui existe entre les trois ou quatre groupes principaux de paysages : la Suisse,

(1) Sur l'exposition que vient d'ouvrir le peintre à la Galerie Blot.

avec l'audacieuse grandeur de ses lignes et la suavité de ses harmonies; — les tristes demi-jours crépusculaires d'Ecosse; — l'éclatante Venise, dont les deux séries de pastels, datant de deux époques différentes, forment elles-mêmes deux groupes qui diffèrent de technique et de sensibilité : le premier, plus « construit », où les architectures sont solidement bâties; le second (le plus récent), où se joue librement la féerie de l'eau et de la lumière.

Sans entrer dans le détail des œuvres, j'aimerais à opposer entre eux trois ou quatre types de pastels, qui me semblent caractériser, d'une façon frappante, ces trois ou quatre groupes : Agrigente, une vision classique, le temple en ruines, aux colonnes brunes et dorées, qui se dresse, encadré, comme d'un pompeux décor, des grandes masses de nuages olympiens; Saint-Erasme de Venise, flottant sur l'eau, l'église rouge, avec sa minuscule porte noire, flanquée de trois petits arbres; — la Jungfrau, surgissant vaporeuse et rosée, au-dessus de pentes vertes; — et surtout ces tragiques vues d'Ecosse, les ciels lourds, chargés de nuées grises, grosses de pluie, avec de tristes coins bleus, les bruyères rousses, les pins noir d'encre, tordus par les rafales, l'inexprimable deuil des landes sur lesquelles passe le vent humide et violent.

Toutes ces œuvres, d'un art à la fois large et fin, révèlent un poète, maître de lui et conscient, issu de la tradition des grands peintres de la race, enrichi des moyens d'expression et de la sensibilité modernes, — un artiste qui rêve d'unir dans son art la couleur palpitante de Monet et l'harmonie souveraine de Claude Lorrain, — et qui parfois y atteint.

ROMAIN ROLLAND

A propos du Couronnement de Poppée (1)

On a pu assez justement rappeler à ce propos Shakespeare; et dans ce mélange de trivial et de sublime, de tragique et de galant, l'aventure des héros en titre apparaît, non plus avec l'appât d'un phénomène isolé, mais comme l'épisode central où se symbolise un moment de la vie de toute une époque. Ce qui doit nous intéresser ici, ce n'est pas seulement l'intrigue amoureuse par laquelle Poppée s'empare du cœur de Néron et s'élève à l'empire, au mépris des liens qui les engagent, l'une à Othon, l'autre à Octavie; c'est le monde qui les entoure, et donne à leur acte sa complète signification. Et voici les murmures inquiets et les mépris du peuple dans le bavardage familier de deux sentinelles, de ces serviteurs pour qui les plus grands n'ont pas de secrets; dans les adieux de Sénèque à ses disciples, quand Néron lui envoie l'ordre de mort, voici sa constance sereine et son intime déception à les voir, malgré son exemple et ses leçons, si attachés encore aux joies mesquines de la vie; et en contraste immédiat, deux enfants insoucients traversent toutes ces abominations, découvrant l'amour et n'écoutant qu'eux-mêmes.

Et l'on reste stupide d'admiration à voir tous ces personnages, après trois siècles, sortir de leur tombe non seulement si vivants, mais si réels, doués d'une âme si profonde et si nuancée, d'un geste si naturel et si précis; à voir que toute cette vérité, intense et circonstanciée, est obtenue rien que par l'accent et le rythme de la déclamation, par l'inflexion mélodique, dont l'harmonie, avec une nouveauté de moyens prodigieuse en sa nudité, détermine le sens et colore chaque trait. Quelle richesse, quelle souplesse, et dans quelle concision! L'orchestre est réduit au qua-

(1) M. GASTON CARRAUD a, dans *la Liberté*, si justement analysé les fragments du drame lyrique de Monteverdi représentés par le Théâtre des Arts que nous ne résistons pas au plaisir de mettre ses appréciations sous les yeux de nos lecteurs.

tuor des cordes, à une harpe et à un clavecin; et l'on ne sent pas le besoin d'autre chose. Il suffit. Nous suivons jusqu'aux derniers replis des cœurs l'étonnante scène, sensuelle, tendre et coquette, passionnée et captieuse entre Néron et Poppée; l'entretien sublime du philosophe avec ses trop faibles adeptes; la déchirante plainte d'Octavie au bord de l'exil. Nous ne savons pas dire au juste d'où naît cette impression de vie directe et sans artifice; et nous n'avons même pas besoin, pour l'éprouver, d'un effort de recul dans le temps. Elle s'impose, dans la pensée et dans l'écriture même, avec une vivacité actuelle. C'est exactement, mais avec quel autre style, l'impression que nous donne aujourd'hui un *Boris Godounow*. Et je ne vois pas entre les deux, malgré la distance, une autre œuvre qui la donne pareille. Il est vrai que dans la dernière partition de Monteverdi l'imagination mélodique n'a plus tout l'éclat de l'*Orfeo*, écrit en 1607, trente-cinq ans auparavant; il est vrai qu'on y distingue les prodromes de la décadence, qui d'une part mènera aux mièvreries maniérées de l'opéra comique, de l'autre assurera le désastreux empire de la virtuosité italienne. Qu'il faut que cette décadence ait été prompte, profonde, tout de suite irrémédiable, pour que cet art initiateur et déjà si complet n'ait eu aucune suite, même et surtout en son pays d'origine, et soit tombé si vite à l'oubli total!

Le *Couronnement de Poppée* est devenu un triomphe, sous l'admirable direction de M. d'Indy: vous savez comme il ressuscite l'âme même d'une œuvre, et toute la beauté de sa ligne en même temps.

MEMENTO MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 h., troisième concert du Conservatoire sous la direction de M. Léon Du Bois. — Même jour, à 2 h., à Tournai, concert de la Société de musique. Audition de la *Damnation de Faust* de Berlioz.

Lundi 17, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, première séance du Quatuor Capet. Œuvres de Beethoven.

Mardi 18, à 8 h. 1/2, Salle Nouvelle, concert de M^{lle} Germaine Schellinx, violoniste, avec le concours de M^{lle} Marguerite Rollet. — Même heure, à la Grande Harmonie, récital de piano par M^{lle} Vera Brock.

Mercredi 19, à 8 h. 1/2, Salle Patria, troisième concert de la Société Philharmonique, avec le concours de M^{me} Teresa Careño.

Jeudi 20, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, deuxième séance du Quatuor Capet. Œuvres de Beethoven.

Vendredi 21, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, concert de M. Jacques Kühner, violoncelliste, avec le concours de MM. R. de Kryjanowski, Théo Ysaye, Ed. Deru et L. Van Hout. — A 8 h. 1/2, Salle Erard, séance de musique ancienne, organisée par la section belge de la *Société Internationale de Musique*, avec le concours de M^{lle} Galand, pianiste et de M. Jorez, violoniste. — A la même heure, à la Salle Nouvelle, soirée musicale donnée par M^{lle} Jeanne Samuel, avec le concours de M^{me} B. Dalbert et de M. S. Vanyn.

Samedi 22, à 8 h. 3/4, au Cercle artistique, audition du quatuor Schörg.

Dimanche 23, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, premier concert extraordinaire des Concerts Ysaye (festival Wagner), sous la direction de M. Otto Lohse et avec le concours de M^{me} Frances Rose et de M. Henri Hensel. Au programme: ouverture du *Vaisseau fantôme*; prélude et scène finale de *Tristan et Isolde*; Voyage au Rhin, Mort de Siegfried et Cortège funèbre du *Crépuscule des Dieux*; prélude de *Parsifal*; duo du premier acte de la *Walkyrie*; ouverture du *Tannhäuser*. Répétition générale la veille, mêmes salle et heure.

Lundi 24, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, troisième séance du Quatuor Capet. Œuvres de Beethoven.

Lundi 24 et mardi 25, à la même heure, Salle Nouvelle, deux concerts donnés par le compositeur Amédée Reuchsel, avec le concours de M^{lle} E. Brunlet, cantatrice, de MM. Maurice Reuchsel, violoniste et A. van Neste, violoncelliste. Au programme: œuvres d'A. Reuchsel, M. Reuchsel et Léo Sachs.

Mardi 25, à 8 h. 1/2, Salle Patria, récital de piano par M. Raoul Pugno.

Mercredi 26, à 8 h. 1/2, Salle Nouvelle, quatrième et dernière séance du Quatuor Chaumont avec le concours de M. Théo Ysaye. Œuvres de Haydn, Beethoven et Théo Ysaye.

Jeudi 27, à 3 h. 1/2, Salle Patria, troisième concert de la Société J.-S. Bach sous la direction de M. A. Zimmer et avec le concours de M^{me} A. Nordewier-Reddingius, MM. A. Stephani et Ad. Rebner. Au programme: cantate n° 22 *Liebster Jesu mein Verlangen*; sonate en *mi* majeur pour violon et piano; air de basse de la Cantate n° 70 *Wachet, betet, seit bereit Allezzeit*; sonate en *sol* mineur pour violon seul; cantate n° 51 *Jauchzet Gott in allen Landen*; cantate pour chœur double *Zun ist das Heil und die Kraft*. — A 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, quatrième séance du Quatuor Capet. Œuvres de Beethoven.

Les concerts de M^{me} Thecla Bruckwilder et de M. Carl Friedberg sont remis à une date ultérieure.

M. Chevillard, directeur des Concerts Lamoureux, a inscrit à son concert d'aujourd'hui la *Fantaisie sur deux Noël wallons* de M. Joseph Jongen.

Mardi 4 mars, à 8 h. 1/2, Salle Nouvelle, troisième séance du Quatuor Zimmer.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *La Lampe charbonne*, par GUSTAVE FIVÉ. Préface de M. AUGUSTE JOLY. Bruxelles, éd. du *Masque*. — *Présences* (1^{re} série), par P.-J. JOUVE. Paris, Georges Crès. — *De l'Ombre sur ma Jeunesse*, par CH. CONRARDY. Bruxelles-Paris. Ed. du *Falot*. — *Butin fragile*, par E. MÉLOT. Bruxelles, F. Larcier. — *Sur d'anciens thèmes*, par ED. FONTEYNE. Bruxelles-Paris, éd. de l'*Association des Écrivains belges*. — *Les Apartés*, par HENRI HERTZ. Paris, éd. de la *Phalange*. — *Le Chemin des ailes*, par ADRIEN DE PRÉMOREL. Bruxelles, éd. de *Durendal*.

ROMAN. — *Fors l'honneur, roman d'un lieutenant de vaisseau*, par ANDRÉ GEIGER. Paris, Bibliothèque Charpentier (Eugène Fasquelle). — *Écrits wallons de François Renkin* traduits par EMMA LAMBOTTE. Liège, Imp. Protin. — *La Divine rencontre*, par ISI COLLIN Liège, Desoer. — *Petits Mémoires de Monsieur Trouilleboulard*, par PAUL MÉLOTTE. Liège, H. Vaillant-Garmanne. — *Histoire de Pierre Pons, pantin de feutre*, par FRANCIS DE MIOMANDRE. Illustrations en couleurs et en noir de P. Guignebault. Paris, Arthème Fayard et C^{ie}. — *L'Aieule*, par GEORGES RENCY. Nouvelle édition. Paris, Rivière; Bruxelles, G. Mertens. — *Le Capitole*, par A. TH. ROUVEZ. Bruxelles. *Association des Écrivains belges*.

CRITIQUE. — *Le Molière du XX^e siècle: Bernard Shaw*, par AUGUSTIN HAMON. Avec quatre portraits. Paris, Eugène Figuière et C^{ie}. — *Enquête sur l'art en Hollande*, par PHILIPPE ZILCKEN. La Haye, C. Harms Tiepen. — *Baudelaire en Belgique*, par MAURICE KUNEL. Paris et Mons, Éd. de la *Société Nouvelle*. — *Fidelio* de L. van Beethoven, par MAURICE KUFFERATH. Paris, Fischbacher. — *Péchés primitifs* (Art et Folklore), par LOUIS MAETERLINCK. Paris, *Mesure de France*. — *Les Origines de la musique de clavier en Angleterre*, par CH. VAN DEN BORREN. Bruxelles, Librairie des Deux-Mondes (Émile Groenveldt). — *Propos de littérature*, par GEORGES RENCY. Paris-Bruxelles, *Association des Écrivains belges*. — *Les Bellini* (collection des *Grands Artistes*), par ÉMILE CAMMAERTS. Étude critique illustrée de 24 pl. hors texte. Paris, H. Laurens. — *L'Ère du Drame*, essai de Synthèse poétique moderne, par HENRI-MARTIN BARZUN. Paris, Eug. Figuière et C^{ie}. — *Monsieur Crotte*, par GASTON DUMESTRE. Bruxelles, Editions *Biblis*. — *Fernand Severin*. Paris-Bruxelles, Anthologie éditée par l'*Association des Écrivains belges*.

ESSAIS. — *Heures futuristes*, par ARMAND DU PLESSY. Bruxelles, Editions d'art *Biblis*. — *Revendications posthumes par Rembrandt Van Ryn* (sans nom d'auteur ni d'éditeur — *L'Angleterre Juive; Israël chez John Bull*, par THEO DØDALUS. Bruxelles,

V^o F. Larcier; Paris, Fontemoing et C^{ie}. — *Le Hêtre pourpre*, par LÉON SOUGUENET. Paris, Éd. des *Murches de l'Est*. — *Va coudre*, par GERMAIN VELIN. Bruxelles, imp. A. Leempoel. — *La Mort*, par MAURICE MAETERLINCK. Paris, Eugène Fasquelle. — *Les Dieux chez nous*, par GEORGES PIOCH. Paris, P. Ollendorff. — *Le Retour de l'Enfant prodigue*, précédé de cinq autres traités : *Traité du Narcisse*, *Tentative amoureuse*, *El Hadj*, *Philoctète*, *Bethsabé*, par ANDRÉ GIDE. Paris, éd. de la *Nouvelle Revue française*.

DERNIÈRES CARTOUCHES

Un vaste groupement d'association wagnérienne vient, dit le *Guide musical*, de se constituer en Allemagne dans le but de faire une dernière tentative en faveur de la prolongation du privilège de *Parsifal* qui, selon la volonté du maître, devait rester la propriété exclusive de Bayreuth (1). Cette association, dont les ramifications s'étendent à tous les pays de langue allemande, a ses sièges principaux à Berlin, Leipzig et Dresde. Elle a entrepris un pétitionnement monstre. Les pétitionnaires, au nombre de 18,000, ont adressé une requête au Reichstag, lui demandant de modifier l'article 29 de la loi sur les droits d'auteur. Deux alinéas devront être ajoutés au texte :

« Quand une œuvre dramatique publiée a été soustraite à la représentation publique, par suite d'une stipulation particulière de l'auteur, jusqu'au moment où cette œuvre devrait entrer dans le domaine public le droit exclusif d'en disposer ne s'éteint pas avec la fin de la protection. Il en sera de même quand, jusqu'à l'époque où le délai se trouvera écoulé, les représentations publiques n'auront eu lieu qu'en un endroit déterminé par l'auteur. »

Par ces dispositions et quelques autres moins importantes, les membres de l'association pour le *Parsifal-Schutz*, parmi lesquels se trouvent quelques têtes couronnées, comme le grand-duc de Hesse et le duc d'Anhalt, espèrent sauver le privilège de Bayreuth.

En admettant que cette pétition soit prise en considération et qu'une modification soit apportée à la loi allemande dans le sens indiqué, il est à remarquer que cette disposition légale resterait sans effet pour l'étranger, tout au moins l'année prochaine, car elle constituerait une dérogation à la situation créée par la Convention de Berlin de 1908 et ne pourrait être appliquée hors d'Allemagne qu'une année après son entrée en vigueur dans l'Empire.

UN ANNIVERSAIRE

M^{me} Noordewier-Redingius, dont le public bruxellois connaît depuis longtemps la voix de pur cristal, fête ces jours-ci le vingt-cinquième anniversaire de son entrée dans la carrière artistique. Elle participe au concert de la Société Bach du 27 février prochain, où cet événement sera célébré. M^{me} Noordewier-Redingius, comme M^{me} Philippi, MM. Messchaert, Walter, Stephani, fait partie de cette pléiade de chanteurs auxquels on songe tout naturellement lorsqu'en Germanie, en Hollande, chez nous, à Paris aussi parfois, il s'agit d'exécuter une œuvre classique allemande de haute tenue. Le timbre merveilleusement flexible, pénétrant et chaste de sa voix ne s'oublie jamais ; lorsqu'on l'a entendu moduler les variations du quatuor vocal de la *Neuvième*, il est impossible d'y songer sans réentendre en souvenir l'éclat aisé de cet organe sans pareil. Notre public aimera prendre part aux manifestations de sympathie à l'adresse d'une artiste dont le nom s'associe à plusieurs de ses plus belles émotions.

H. L. B.

(1) Voir sur cette question nos numéros des 29 septembre et 6 octobre derniers.

LA MUSIQUE A LIÈGE

Nous avons fait l'éloge du nouveau directeur du Conservatoire dès sa première apparition au pupitre de capellmeister et, depuis un an, notre admiration n'a cessé de s'accroître. Nous pouvons maintenant applaudir aux progrès décisifs de son orchestre : toutes les forces latentes sont devenues des forces vives ; la multiplicité des talents concourt à un ensemble étonnant de verve, de compréhension, de souplesse, de coloration expressive. Le public est ébahi de cette révélation. Aussi la ferveur de l'attention égale-t-elle dans l'auditoire le zèle artistique et scrupuleux des exécutants. Il ne s'agit plus de festivités mondaines où « le bon ton » et la recherche de relations matrimoniales amenaient une foule élégante ; le recueillement est général, la passion musicale s'affirme sous toutes ses formes. Telle est la conquête glorieuse de Sylvain Dupuis ; et cette victoire, qui en fait un maître de premier ordre, lui a procuré un magique instrument pour l'interprétation de ses pensées, un instrument complet, obéissant au moindre geste, allant de la douceur la plus tendre à la puissance tonitruante, volcanique, irrésistible, — cet orchestre où dormaient dans l'indolence ou l'anarchie tant de valeurs inutilisées.

Voilà ce qui fit de *Wallenstein*, cette vivante trilogie de Vincent d'Indy, du *Poème de Chausson*, de *l'Apprenti sorcier*, pétillante effusion d'humour avec un thème tracé à la Saint-Saëns et des moyens orchestraux apparentés à ceux de l'auteur de la *Danse macabre* mais avec une allure qui traduit bien la personnalité éminente de Paul Dukas, enfin du *Carnaval romain* de Berlioz, ouverture d'opéra et non ouverture de concert (il ne faut pas l'oublier pour la comprendre), — voilà ce qui fit un festin de dieux.

Le charme prenant et la maîtrise exquise de Jacques Thibaud dans le *Poème de Chausson* et la *Fantaisie espagnole* de Lalo complétèrent le suprême plaisir de l'Olympe liégeois ; au comble de la joie artistique, ne sommes-nous pas des dieux ?

* * *

Sans arriver à cette perfection, la Société Bach a procuré une excellente soirée à ses abonnés. Chœurs et orchestre devenus nombreux et tendant, en cette transformation difficile, à un assouplissement remarquable, se sont fait applaudir dans deux chœurs de la *Passion selon saint Jean*. MM. Van Dooren et Charlier dans la sonate en ré majeur pour piano et « viola di gamba », MM. Radoux, Ista et Van Dooren dans le concerto en fa pour deux flûtes et piano se montrèrent stylistes irréprochables. Le concerto de Brandebourg en si bémol, dont l'*adagio* est une pure merveille, fut un triomphe pour M. Rogister, l'admirable altiste, et son brillant disciple, M. Sottiaux, habilement secondés par les violoncellistes Charlier et Vrancken.

M^{lle} Tombeur impressionna vivement l'auditoire dans la cantate 55, dite *le Glas funèbre* ; sa voix gagne en force et son style est toujours plus noble. Elle mit beaucoup d'onction et de religiosité dans l'air de la cantate 103 ; M. Fassin et M^{lle} Deval, qui tous deux ont l'intelligence vraie de la musique du XVIII^e siècle, l'accompagnèrent à souhait.

M. Dwelshauvers, qui dirigea ce concert avec un talent supérieur, fut maintes fois applaudi.

GEORGES RITTER

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Au Musée moderne, Salon de *Pour l'Art*. — Au Cercle artistique, M^{lle} Berthe Art, MM. Léon Frédéric et Gustave-Max Stevens. — Galerie Georges Giroux, M. Marcel Jefferys. — Au Studio, Exposition du *Groupe Indépendant*. — Au Cercle royal artistique d'Anvers, M. Victor Hageman. — A la Salle Boute, Exposition du Cercle *Le Lierre*.

Outre les œuvres des artistes belges cités précédemment, le Salon de la *Libre Esthétique* groupera le mois prochain au Musée moderne un ensemble d'interprétations de sites provençaux par

E. Boudin (Antibes), P. Cézanne (Aix-en-Provence), V. Van Gogh (Arles), H.-E. Cross (Saint-Clair) et par MM. Claude Monet (Antibes), A. Guillaumin (le Trayas) et A. Renoir (Cagnes). Le Midi sera évoqué en outre par un choix de tableaux et aquarelles de M^{mes} L. Cousturier et Y. Detraux, de MM. A. André, L. Bausil, P. Bonnard, S. Bussy, Ch. Camoin, M. Denis, L. De Troy, G. d'Espagnat, R. Fornerod, O. Friesz, F. Jourdain, P. Laprade, H. Lebasque, A. Lepreux, A. Lombard, H. Manguin, A. Marquet, J. Peské, C. Reymond, K.-X. Roussel, H. de Saint-Jean, P. Signac, A. Urbain, L. Valtat et A. Wilder. Programme neuf, qui excite parmi les artistes et dans le public une vive curiosité.

Le Salon triennal des Beaux-Arts, qui devait avoir lieu à Bruxelles en 1913, est reporté à 1914 afin qu'il ne coïncide pas avec l'Exposition qui s'ouvrira en avril à Gand.

Un consortium anglais a pris en mains la direction et l'exploitation des attractions à l'Exposition de Gand. Cette vaste entreprise est entrée dans une période d'activité intense. Parmi les distractions sensationnelles, on nous signale un Scenic-Railway géant, un Water-Chute qui aura plus de cent vingt mètres de pente et dont la plateforme sera haute de quarante-cinq mètres, une Maison du rire, une Rue du Caire, la reconstitution en miniature du lancement et de la catastrophe du Titanic, des palais de féerie, etc.

Les attractions seront placées dans le parc de la ville, qui, on le sait, est englobé dans l'Exposition et couvre une superficie de 33 hectares. On bâtit aussi actuellement le Casino-Kursaal. Ce dernier comprendra une salle de spectacle, un Casino proprement dit et un café concert.

Sous le titre *le Théâtre des Rois* aura lieu samedi prochain, à 8 h. 1/2, à la Salle de la Grande-Harmonie, une fête de charité au profit de l'Œuvre des patronages de jeunes ouvrières dont le programme sera composé d'œuvres musicales, littéraires et chorégraphiques composées par des souverains. Charles d'Orléans, Charles IX, Henri IV, Louis XIII, Frédéric-le-Grand, Napoléon 1^{er}, figurent parmi les auteurs dont les compositions seront interprétées. Le clou de la soirée paraît devoir être *le Ballet de la Merlaizon*, dansé par Louis XIII à Chantilly en 1635, et dont M. Ambrosiny, maître de ballet du Théâtre de la Monnaie, a reconstitué et réglé les pas. *La Merlaizon* sera dansée par M^{lles} P. Verdoot et F. Verbist, premières danseuses, et par six choryphées.

Le Théâtre de la Monnaie terminera la saison par un festival Wagner qui comprendra six représentations et un concert dirigés par M. Otto Lohse. Le concert, dont le programme comprendra d'importants fragments de *Parsifal* et la Neuvième symphonie de Beethoven (300 exécutants), aura lieu le 1^{er} mai. Les spectacles ont été fixés comme suit : *le Vaisseau fantôme*, samedi 26 avril; *Tristan et Isolde*, mardi 29 avril; *Rheingold*, lundi 5 mai; *Die Walkure*, mardi 6 mai; *Siegfried*, jeudi 8 mai; *Götterdämmerung*, samedi 10 mai.

Parmi les interprètes, citons M^{mes} Mottl-Fassbender, Rüsche-Ender, E. Von der Osten; MM. J. Urlus, Kahn, Gensner, Bender, H. Weil, Braun, etc.

De Paris :

C'est par un concert d'œuvres françaises modernes que sera inauguré, le 2 avril, le nouveau Théâtre des Champs-Élysées. Le programme sera composé d'œuvres de Saint-Saëns, Gabriel Fauré, Vincent d'Indy, Paul Dukas et Claude Debussy dirigées par leurs auteurs, ainsi que d'œuvres d'Edouard Lalo et d'Emmanuel Chabrier. Le lendemain, 3, aura lieu l'ouverture de la Saison lyrique. A l'affiche : *Benvenuto Cellini* d'Hector Berlioz sous la direction de M. Weingartner.

A cet ouvrage succéderont, comme nous l'avons dit, des repré-

Ecole de Musique de St-Josse-ten-Noode-Schaerbeek.

A conférer place de professeur de solfège élémentaire pour garçons. Traitement initial : 550 francs. Adresser demandes à la Commission administrative, Maison communale de Saint-Josse-ten-Noode, avant le 20 février 1913.

sentations de *Freischütz* également conduites par M. F. Weingartner. Viendront ensuite *le Barbier de Séville* et *Lucia di Lammermoor* interprétés par la Barriensos, Sammarco, Marcoux, Malatesta, Carpi, Ciccolini, etc. Puis *la Pénélope* de M. G. Fauré, avec M^{me} Bréval et M. Muratore, et que suivra la saison des Ballets russes.

Celle-ci apportera plusieurs nouveautés : *Jeux*, de M. Debussy; *le Masque de la Mort rouge*, de M. Tcherepnine; *le Sacre du Printemps*, de M. Strawinsky, etc.

Des représentations de *Boris Godounow* et de *la Khovantchina*, interprétés l'un et l'autre par Chaliapine avec le concours des chœurs de l'Opéra impérial de Saint-Petersbourg, compléteront la contribution de la musique russe à ces manifestations artistiques, que termineront des représentations d'*Elektra* et du *Cavalier à la rose* de Richard Strauss, dirigées alternativement par l'auteur et par MM. E. von Schuch et Th. Beeckam.

On travaille jour et nuit à l'achèvement du théâtre, qui paraît devoir unir à un maximum de confort le dernier mot des perfectionnements techniques pour l'installation de la scène, l'équipement des décors, l'éclairage, etc.

Quant à la décoration, les bas-reliefs de M. Emile Bourdelle destinés à orner la façade sont pre-que tous placés. L'artiste vient d'achever les cartons des fresques dont il a reçu la commande pour le hall d'entrée. Bientôt seront installées les décorations du foyer, dont l'auteur est M. Vuillard. D'autres peintures, dues à M. H. Lebasque et à M^{me} Marval, seront prochainement mises en place dans le salon des dames et au foyer de la danse. Enfin, dans la salle de Comédie, le rideau peint par M. K.-X. Roussel a été équipé la semaine dernière.

Une exposition des maquettes et cartons des nombreux travaux décoratifs exécutés au Théâtre des Champs-Élysées inaugurera, dès le mois d'avril, la série d'expositions que la direction du Théâtre se propose d'ouvrir et dont l'organisation a été confiée à M. Louis Vauxcelles. Une vaste galerie située au-dessus du foyer du public ainsi que les paliers et les divers dégagements des deux salles de spectacles formeront pour ces manifestations d'art un cadre choisi et élégant.

Les travaux sont menés avec une telle activité qu'on compte pouvoir répéter en scène dès la semaine prochaine.

Parmi les nouveautés de l'année, il est question aussi, pour le mois de juillet, d'une opérette à spectacle dont le livret a été tiré d'une comédie de M. Francis de Croisset, *Paris-New-York*. La musique, qu'on dit très amusante, en a été composée par M. Louis Schöpfer dans le style des danses américaines si en vogue aujourd'hui.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}, Éditeurs
BRUXELLES - 4, PLACE DU MUSÉE, 4 - BRUXELLES
EN SOUSCRIPTION :

L'Exposition de la Miniature à Bruxelles en 1912

Recueil des œuvres les plus remarquables
des miniaturistes de toutes les écoles,
du XVI^e au XIX^e siècle.

Publié sous la Direction du Comité avec la collaboration de :
MM. le baron H. KERVYN DE LETTENHOVE, le Comte M. DE
BOUSIES, le Dr G. C. WILLIAMSON, P.-A. LEMOISNE, le Dr KARL
PURGOLD et PAUL LAMBOTTE.

L'ouvrage paraîtra en octobre ou novembre prochain et formera
un beau volume in-4^o, texte et planches sur papier d'Arches à la
cuve, d'environ 120 à 150 pages de texte et 80 à 100 planches hors
texte, reproduisant approximativement 300 miniatures des
différentes écoles, en couleurs et en héliotypie.

Tirage limité à 400 exemplaires numérotés.

PRIX DE L'OUVRAGE : 125 FRANCS

SOCIÉTÉ ANONYME

des

Anciens Etablissements Félix MOMMEN

BREVETÉS

Fabrique et Ateliers. 37, rue de la Charité, Bruxelles

TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.

Premières médailles aux diverses expositions.

Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

VENTE PUBLIQUE

le lundi 17 février et les trois jours suivants
d'une importante réunion de

LIVRES, DESSINS ET ESTAMPES

provenant des collections
de feu M. LE CHEVALIER SANTI MATTEI (3^e partie)
et ERNEST ACKER, architecte,
Professeur à l'Académie Royale des Beaux-Arts.

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier F. ARENTS, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86 rue de la Montagne.

Le catalogue, illustré de 45 reproductions et comprenant 909 numéros, se vend 5 francs.

Exposition générale le jeudi 13 février, de 10 heures à midi et de 2 à 6 heures (le catalogue servant de carte d'entrée), et partielle les jours de vente, de 10 heures à midi.

Étude du notaire VERGOTE à Bruxelles
3, place du Petit Sablon.

PAR SUITE DE DÉCÈS

Le notaire VERGOTE vendra publiquement en l'hôtel sis
avenue Louise, 129, les *jeudi 20* et *vendredi 21 février* à
2 heures précises, les

TABLEAUX MODERNES

AQUARELLES ET PASTELS

Œuvres de : F. Courtens, H. Courtens, P. J. Clays, H. De Brackeleer, E. Hoorickx, J.-B. Madou, P. Mathieu, F. Roybet, J. Smits, J. Stevens, J. Stobbaerts, H. ten Kate, J. Van Beers, A. Verwée, F. Willems.

Porcelaines de Chine et du Japon, faïences diverses, tapisseries, bronzes, cuivres, étains, meubles et objets divers.

Expert : M. ARTHUR LE ROY, place du Musée 12, à Bruxelles.

Expositions : particulière *lundi 17 février*, publique *mardi 18 février* de 10 à 4 heures.

Catalogues en l'étude du dit notaire et chez M. Le Roy.

LES MARGES

Gazette littéraire fondée en 1903 par M. Eugène Montfort

Paraissant six fois par an.

Paris : 5, rue Chaptal, et chez Floury,
près le Café Napolitain.

Abonnements : 5 francs par an ; sur Japon : 10 francs.

Le numéro : fr. 0,85.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie. 12-14

TAPIS D'ORIENT

◆ DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 ◆
= BRUXELLES =

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARO
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le Bulletin de l'Œuvre (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes.

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Directeur : P. BUSCHMANN, J^r

Huitième Année

ANVERS — 15, Rynpoortvest, 15 — ANVERS

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.

La livraison, fr. 2,50.

Edition de luxe sur papier spécial, 50 fr.

Dépôts : BRUXELLES, 16, place du Musée. — PARIS, 17, rue Bonaparte. — AMSTERDAM, 485, Keizersgracht. — LONDRES, 33, King Street, W. C. — BERLIN, 15, Hohenzollernstrasse (Zehlendorf).

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicov, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le No.	0,25	Le no.	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Philéas Lebesgue (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Expositions : *M. Léon Frédéric, M. G.-M. Stevens et M^{lle} Berthe Art*; le *Groupe Indépendant* (FRANZ HELLENS). — L'Art espagnol à l'Université Nouvelle : *Conférence de M. Henri Marcel sur Goya* (A. DE R.). — Son Incohérence le Cinquantenaire. — Notes de Musique : *la Chanson populaire en Belgique*; le *Concert Schellinckx-Rollet* (Ch. V.). — Memento musical. — Concours de composition musicale. — Accusés de réception. — Ville de Malines. — Petite Chronique.

PHILÉAS LEBESGUE

M. Philéas Lebesgue est un homme fort curieux, qui ne fait pas de bruit, mais en sait plus à lui tout seul que vingt qui s'en chargent à sa place. Il vit à l'écart, en campagnard, presque en paysan, ne négligeant point de cultiver lui-même sa terre, y trouvant une grande joie noble et sérieuse et sentant bien que le travail manuel est le seul qui puisse réellement permettre à celui qui s'y livre de dire qu'il communie avec le peuple. Sa solitude lui permet de grands loisirs : il les emploie à travailler. Sa vie entière fut ainsi, en marge de toute vanité et de tout succès littéraire, un labeur énorme et fécond, portant en soi-même sa propre joie. Son érudition est vaste. Les lecteurs du *Mercur* savent qu'il est chargé de la chronique des lettres portugaises. Et je dirai volontiers de ses livres ce que M. Léon Bazalgette, dans un très intéressant article (1), dit de sa causerie : qu'ils rassemblent : « les points de vue les plus divers, ceux de l'ethnographe, du linguiste, du géologue », y mêlant « les vieilles épopées, le Moyen-Age, les dialectes, les métiers, les littératures, et les inquiétudes du présent ».

(1) *La Vie*, numéro du 25 janvier 1913.

Et, ajoute M. Bazalgette avec une remarquable pénétration : « Ne le prenez pas surtout pour un jongleur, ni pour un simple érudit. Ces connaissances qu'il invoque habituellement, il n'y a puisé que pour calmer la grande fringale de son imagination et pour multiplier ses contacts avec le monde. »

Multiplier ses contacts avec le monde, voilà bien en effet la seule raison d'être de l'érudition. Tout le reste est vaine curiosité, stérile entassement de connaissances. M. Philéas Lebesgue ne considère point l'érudition comme un but en elle-même, mais comme un moyen de se cultiver, de devenir plus homme, de mieux réaliser sa vie intérieure. Au fond, c'est un poète. Et je m'en serais douté, même si je n'avais point lu son beau recueil *Les Servitudes* (1). Mais cette lecture a confirmé en moi et précisé cette notion. On ne sait jamais, n'est-ce pas ? Tant d'hommes de haute culture et d'extrême bonne volonté, lorsqu'ils veulent exprimer leur âme profonde, n'aboutissent qu'à une versification plate et froide ! Leur science les encombre, leur esprit critique les tarit. Rien de tel en M. Philéas Lebesgue. Au contraire. A lire ses poèmes, vous ne vous douteriez jamais qu'il sait tant et tant de choses. Il est ingénu comme un adolescent, simple et parfois gauche comme un ouvrier. La terre, son contact quotidien, sa leçon secrète et inconsciente l'ont sans doute préservé en lui fournissant les sujets directs de son inspiration.

Voilà des vers qu'il ne faut pas lire distraitement. Ils ne possèdent pas cette puissance de radiation qui nous touche chez certains écrivains, presque indépendamment de ce qu'ils disent. Ils sont retracts, nus et

(1) PHILÉAS LEBESGUE : *Les Servitudes*, poèmes. Paris, *Mercur de France*.

comme fermés. Il faut leur faire confiance. Il faut les prendre contre nous, les réchauffer pour ainsi dire de notre sympathie. Alors ils s'ouvrent un peu comme malgré eux, et nous révèlent des trésors intérieurs, et leur parfum s'exhale, puissant, unique, sourd, comme un arôme naturel. Alors on s'aperçoit que rien n'est dit au hasard, que chaque mot, chaque image possède sa nécessité et lui a obéi.

On aurait pu d'abord croire à du laisser-aller, parce qu'aucun *effet* n'attirait l'attention : ni de rime, ni d'allitération, ni d'assonance, ni de rareté verbale. On voit bien ensuite que c'est purement de la simplicité. Lorsqu'on est pénétré de l'émotion qui a donné naissance au poème, on le considère sous une autre perspective. Il semble qu'on repasse par les mêmes chemins que le poète et, *tout naturellement*, les mêmes images nous frappent, et leur succession nous paraît aussi normale et aisée que rigoureuse. Rien de trop, mais pas de sécheresse, ni de raccourcis pour étonner, bref aucune intervention de la littérature.

A bien y réfléchir, je suis frappé de ce que la poésie de M. Philéas Lebesgue, d'un abord si nu, si austère, si naïf, comporte de rareté, de personnalité. Aucun tic, aucune imitation, aucune influence même. Mais les confidences toutes simples d'un homme qui a beaucoup médité et qui a l'habitude des pensées nobles et pures. Alors, malgré lui, lorsqu'il se livre, son abandon reste digne, plein de réserve, d'une chaleur et d'une fraternité à peine visibles, mais profondes. Dieu sait si on les a chantés, les villages, et les vieux parents, et la glèbe, et les pauvres. Dieu sait si nous en sommes fatigués !

Seulement, dans cette poésie frelatée, quelque soin qu'il apporte à mentir, il vient toujours un moment où le citoyen réapparaît, l'homme qui est venu à la campagne passer ses vacances et croit de son devoir d'adresser un discours humanitaire au laboureur aux mains calleuses. Cette impertinence et cette niaiserie me gâtent presque toute poésie rurale. M. Philéas Lebesgue, lui, partage et connaît les peines de ceux qu'il peut appeler réellement ses compagnons ; il les décrit avec des mots et des images dont l'authenticité ne trompe pas, et qui restent encore tout imprégnés de la moiteur du travail, tout amollis de douleur humaine.

Cette large sympathie, il l'étend jusqu'aux bêtes. Sept poèmes, réunis sous le titre suggestif *les Silencieux*, sont consacrés aux souffrances des animaux, nos esclaves.

Bêtes à lait, à laine, à viande.
Tristes bandes
Sans recours, sans espoir,
Dont la trique assouplit les membres,
Qui dira vos râles à l'abattoir,
Après les révoltes vaines
Quand le sang quitte à flots les veines ?

Tous ceux que hante le problème de l'âme animale, tous ceux que sollicite ce mystère inclus dans l'existence, dans les regards de nos « frères inférieurs », aimeront ces poèmes, si justes de ton, si vierges du soupçon de littérature ou de niais sentimentalisme. Ils liront le *Vieux Chien*, *Cheval de Boucherie*, *la Jument*, *le Poulain*, *le Condor captif*.

Mais là où l'émotion du poète est la plus profonde et la plus belle, c'est dans la première partie, dans cette série de pièces qu'il appelle : *le Cœur attendri*, et où il chante la mémoire de ses morts, sa mère, son village, la femme aimée, sa maison, son jardin.

Je suis venu m'entretenir, ce soir,
Avec ton image éternelle ;
Dans la grand' salle, où l'âtre vide est resté sans feu,
Où le dernier tison n'a plus une étincelle.
En face du fauteuil où tu ne songes plus.
Je suis venu m'asseoir :
Je t'ai parlé de tout mon cœur silencieux :
Je t'ai revu
Pensivement penché sur le livre ouvert.
Et la main droite à ton front nu ;
Je t'ai parlé : tu n'as pas répondu !
Face de silence en la maison vide,
La lampe est éteinte ; mortes sont les braises,
Et je suis seul dans la ténèbre ;
L'horloge monotone égoutte les minutes
Du même tic-tac que jadis :
Nul n'a rallumé les dernières bûches
Qui attendent là ton retour,
Et il fait froid, et je ne sais si tu m'écoutes.
La lune au loin se lève sur les bois,
Comme au bord d'une source une grande fleur ouverte :
Les sarments de vigne battent la vitre,
Comme des doigts qui feraient signe,
Et voici que je tire la fenêtre !
Ah ! toute la fraîcheur, tout le frisson du vent nocturné,
Doux comme une âme et qu'imprègne
La volupté vierge des lys !
Tu aimais tant ces fleurs de solitude.
Au charme troublant et mystérieux,
Qu'il me semble d'un seul coup, cher Taciturne,
Te respirer comme un arôme. Je souffre, tu le devines,
Et c'est ta voix
Transmuée en parfum qui me parle, qui veut,
Dans la tiédeur du clair de lune
Dire à mon cœur, à mon regret que tu es là !
Alors, doucement, dans l'air bleu,
Comme un fantôme,
Je te vois me tendre les bras !

Dans *les Travaux et les Songes*, le poète se rapproche de la glèbe et communique avec les travailleurs de la glèbe. Il parle des labours, de « la terre aux flancs jamais las », des semailles, des meules que font les « calvaniers d'août, gais manieurs de fourches », des pommes, des moulins, du pain. Il continue dans *les Métiers*, décrivant le labeur divers des lavandières, du bûcheron, du forgeron, des sondeurs, du potier, enfin des constructeurs de la sainte maison qui grandit

sur la colline, « brique à brique et pierre à pierre »...
et qui sera « comme une citadelle »

Où les pères et les fils
Se succéderont au long des années.

Puis c'est l'*Évasion*, les chansons de la liberté, de l'amour, de la cité future, de l'espoir. Chants mystiques et humains, d'une si haute noblesse de cœur ! Il y faut lire cette belle pièce qui s'appelle *Quelqu'un d'ignoré*, où il semble que l'auteur se soit lui-même décrit lorsqu'il dit :

Toi, tu pouvais briller, briguer la gloire, croître
En richesse, en puissance et ta vie fut un cloître
Où tu acceptas d'être un renonciateur.

Pour moi, c'est tel ainsi que je l'évoque, ce renonciateur, ce doux savant, ce poète tendre et simple, ce laborieux et ce discret, qui ose à peine se compter parmi la légion décimée...

Il en est cependant qui passent en silence,
Les yeux pleins d'infini, sans morgue ni dédain,
Tout heureux d'un doux chant d'oiseau dans le jardin,
Quand la fatigue les écrase ou la souffrance...

Mais le chant d'oiseau dans le jardin, n'est-ce point
la suprême consolation ?

FRANCIS DE MIOMANDRE

EXPOSITIONS

M. Léon Frédéric, M. G.-M. Stevens et M^{lle} Berthe Art.
(CERCLE ARTISTIQUE.)

Il est manifeste que l'art de M. Léon Frédéric n'est pas celui d'un peintre à la recherche d'émotions nouvelles et d'expressions neuves. Pour qui a la rétine nettoyée des anciens procédés, les tableaux de Léon Frédéric apparaissent bourrés de clichés ; il y a dans ses œuvres quantité de lieux communs, de formes surannées, de tonalités banales. Et pourtant je ne sais quoi relève ces œuvres, leur confère une vie véritable, parfois même intense. Je pense que c'est la très grande sincérité que Léon Frédéric apporte dans son travail, — une sincérité totale, qui va jusqu'à la candeur. L'artiste évidemment n'est pas un rêveur ; malgré les allégories que nous connaissons de lui, on peut affirmer qu'il n'est guère un imaginaire. Il aperçoit l'homme et la nature tels qu'ils sont, d'un œil, si l'on peut dire, photographique. Il les transforme à peine, ne sent pas le besoin de les orner, ce qui est tout en sa faveur. Son originalité consiste à conférer à ses œuvres une santé totale et vraiment pleine de charme. Il ne recule devant aucune crudité, mais il sait en tempérer suffisamment l'aspect pour ne pas blesser le regard et maintenir une certaine harmonie assez fraîche et naturelle dans l'ensemble du tableau.

Dessinateur habile, peintre consommé, Léon Frédéric a consacré les ressources de son talent aux types et aux sites de son pays. Dans presque tous ses tableaux, il a su peindre la figure d'accord avec le paysage, tout en donnant à la première la plus grande importance, comme le faisaient les primitifs dont Léon

Frédéric n'a jamais absolument pu s'affranchir. S'il n'a rien apporté de neuf dans l'expression de sa sensibilité, il reste néanmoins de lui une œuvre probe, vivante et sympathique.

C'est aussi un art assez rude que celui de M^{lle} Berthe Art ; art peu féminin, sans recherche, d'une âpre fermeté, où l'on peut trouver à maint endroit la marque d'un talent d'une incontestable habileté. On y voudrait plus de distinction, un peu de ce raffinement et de ce goût qui caractérisent en général les œuvres féminines. Quoi qu'il en soit, cette longue série de natures-mortes et de paysages nous montre un talent qui n'a pas faibli et qui, à défaut de finesse, a de la force et une mâle assurance.

Les œuvres que M. G.-M. Stevens expose dans la petite salle du Cercle, au contraire, possèdent presque toutes cette distinction et ce goût, cette grâce mesurée qui manquent aux compositions de M^{lle} Art. Ici aucune note discordante ou brutale, mais aussi moins de force, moins de fermeté. Surtout dans la série de nus que le peintre prodigue cette année, on remarque une sorte de mollesse qui tient, je pense, au dessin autant qu'au coloris.

M. G.-M. Stevens est un artiste raffiné, doué d'une sensibilité délicate, mais assez inégal. D'un peintre qui a signé par exemple (*Éllets, roses et narcisses* et *Chrysanthèmes*, on ne peut dire qu'il ne possède pas, et à un haut degré, le sens de la couleur. Et pourtant dans d'autres compositions le coloris est mièvre et sans vie. Les dessins rehaussés me paraissent en général fort bien venus. Pour moi, je mets à part dans cette exposition les paysages et notamment les deux grandes vues de Paris ; je goûte aussi beaucoup telle petite aquarelle, simple notation, où M. Stevens semble avoir fixé avec esprit une impression fugitive. Et je me souviens d'une série d'impressions du Midi que le peintre exposa il y a quelques années et qui restent parmi ses meilleures œuvres.

Le Groupe Indépendant (SALLE STUDIO).

Le Groupe Indépendant se compose de quelques peintres désireux d'exprimer leurs sensations d'art en toute franchise, en dehors des chicanes et des rivalités de cercles. Ils n'ont pas besoin, pour se distinguer, de déployer les principes du « dernier bateau ». On le sent à leurs œuvres. Ces peintres travaillent selon leur tempérament et ils donnent souvent une note intéressante et neuve. M. Génot, délicat harmoniste des tons bleutés, subtil et mélancolique, expose quelques paysages d'un sentiment intense. M. Van Grin, très en progrès, manifeste dans l'expression du paysage un souci d'exactitude qui n'exclut pas l'émotion ; il a le sens de la lumière, sa vision est juste, fraîche et heureuse. M. Guilbert, au contraire, met une sourdine à son inspiration. Une jolie série de pastels et de gouaches révèle en lui un artiste raffiné, très sensible, et qui sait communiquer son émotion par des moyens sobres et justes. M. Tydgat est toujours le narrateur amusé et spirituel des naïvetés enfantines ; il est un peu le Breughel des mioches et son *Paradis des petits enfants* est plein d'imagination et de vie. Un peintre intéressant de l'intérieur et de la figure, c'est M. Counhuy, dont les toiles, un peu inspirées, semble-t-il, de Lemmen, contiennent de solides qualités de coloris intense et une sorte de style intime qui plaît beaucoup. Citons encore les *Gilles* et les fêtes campagnardes de M. F. Verhaegen, très gaies et animées, les étranges gaucheries de M. Manu et quelques paysages schématiques intéressants de M. Stiévenart.

FRANZ HELLENS

L'Art espagnol à l'Université Nouvelle.

Conférence de M. Henri Marcel sur Goya.

La série des conférences sur l'art espagnol, dont l'*Art Moderne* a signalé déjà le vif intérêt, se poursuit à l'Institut des Hautes Etudes de l'Université Nouvelle. Mercredi dernier, M. Henri Marcel, administrateur général de la Bibliothèque nationale de Paris, parlait de Goya à un auditoire attentif où les artistes étaient nombreux.

Goya (1746-1828), longtemps ignoré du grand public, méconnu des critiques, nous apparaît aujourd'hui comme l'un des plus grands artistes de l'Espagne et comme le plus purement espagnol de tous. Ribeira, Velasquez, Murillo étaient morts sans laisser d'école ni d'héritiers. Cent ans après, à la fin du XVIII^e siècle, dans le sommeil de l'art national surgit tout-à-coup un artiste de race, original, puissant, inégal il est vrai, parfois détestable, souvent génial, l'un des peintres les plus peintres de tous les temps, qui ne doit qu'à lui-même sa vision des choses, sa couleur, sa lumière, son sens des valeurs.

M. Henri Marcel nous a fait connaître tour à tour le décorateur qui, sans effort, par le don aisé du groupement, donne un caractère décoratif aux scènes qu'il emprunte à la vie populaire; l'impitoyable révélateur des âmes, incomparable dans l'art de caractériser ses modèles par le geste, l'attitude, le cadre, la couleur même; enfin le dessinateur et l'aquaforiste, l'auteur des sombres *Caprices*, de la *Tauromachie*, des *Désastres de la guerre*, des *Prisonniers*, de tant d'autres planches où s'étalent des spectacles d'un réalisme atroce et caricatural ou les visions d'un cerveau assombri jusqu'à la démence.

L'œuvre de Goya : majas et courses de taureaux, paysans, bandits, seigneurs et grandes dames, processions, scènes de carnaval et scènes de l'Inquisition, exécutions, massacres, l'invasion étrangère et la guerre civile, c'est toute l'Espagne colorée de ce temps, sauvage et fière encore, mais superstitieuse, dégénérée, moribonde, que soulève par moments un souffle de liberté venu de France.

M. Henri Marcel est l'un des conférenciers les plus goûtés du public de l'Université Nouvelle. Il n'y parle que des artistes qu'il aime et il en parle avec une conviction communicative. Sa prédilection va aux peintres d'un tempérament robuste, aux francs réalistes, comme ce Caravage dont il nous dessinait l'an dernier l'énergique physionomie. M. Marcel excelle à camper son personnage en quelques traits justes et décisifs. Quand les projections défilent, une épithète heureuse, un mot incisif, une boutade humoristique en soulignent les traits essentiels. Pas de phrases, rien d'académique : de la substance, de la vie, de la bonhomie. Instructives comme une excellente leçon, amusantes comme une conversation d'atelier, les conférences de M. Marcel ont, pour parler comme au XVII^e siècle, du *ragoût*. A. DE R.

Son Incohérence le Cinquantenaire.

(Pour lire en séance du « Plus grand Bruxelles ».)

Il est à Bruxelles vingt mouvements intéressants qui ne peuvent se développer faute de locaux. L'Etat sollicité répond qu'il n'en possède plus et cette réponse tue le plus souvent dans l'œuf les initiatives qui se manifestent. Cependant le Cinquantenaire, qui pourrait devenir très central si l'on permettait aux tramways de traverser le parc et dont les bâtiments couvrent plusieurs hectares de superficie, offre le plus lamentable spectacle du gaspillage des locaux et de l'incoordination administrative.

Qu'est-ce que le Cinquantenaire? Il est peu de ministres, passés ou présents, qui puissent donner une réponse satisfaisante à cette question, guère de directeurs généraux qui aient à cet égard des idées bien arrêtées. Le Cinquantenaire, ce sont de grands halls créés pour l'Exposition de 1880 et dont l'anarchie s'est emparée ensuite pour y installer un ensemble d'institutions disparates. On pense involontairement à ces villes mortes dont

une population nouvelle, insoucieuse du passé, a réoccupé les monuments anciens : à Avignon, par exemple, l'ancien Palais des Papes, à Gand le Château des Comtes. Enumérons : Musée des Arts décoratifs. Service de santé, Salon des Beaux-Arts, Service géologique. Hall des concours hippiques et des expositions d'automobiles, Service d'inspection du Ministère de l'Industrie, Musée International, Service des poids et mesures. Tous ces occupants s'ignorent les uns les autres, comme s'ignorent, en leur gestion du Cinquantenaire, les ministres dont ils relèvent. Et, dès lors, l'incohérence mène la sarabande des décisions, tandis que des sommes folles se dépensent de tous côtés pour arriver aux plus piètres résultats.

Passons en revue locaux et faits.

I. C'est d'abord le grand Hall. Sait-on qu'à chaque utilisation du Hall on démolit les écuries nécessaires au Concours hippique et qu'on les réédifie ensuite « Aux frais des Associations occupantes », dira un administratif : oui, mais ces frais sont apurés au moyen des subventions de l'Etat. Toute l'année des entrepreneurs ne font que monter et démonter les installations du Hall. Le tout étant loué est réutilisé par eux. C'est une source permanente de profits parfois scandaleux. L'exposition d'automobiles a coûté plusieurs centaines de mille francs. Le chauffage seul du Hall revient à 900 francs par jour. Ce ne sont donc que de toutes grandes entreprises qui peuvent affronter de tels frais. Les expositions réduites ne peuvent s'organiser. Voilà pourquoi Bruxelles est, à ce point de vue, au-dessous de toutes les grandes villes du monde.

II. En face, c'est le grand Hall dans lequel on a taillé des salles d'expositions d'Art. Là tout chauffage est impossible. On s'y est pris si peu adroitement que les conduites de chaleur ont été recouvertes par les planchers. Aussi pendant six mois de l'année il est impossible d'utiliser ces locaux pour quoi que ce soit. Pourtant l'année durant l'Etat paie la location des boiseries et des tentures. L'Etat, en effet, a tellement conscience du provisoire de ses entreprises qu'il a fait des contrats aux prix forts pour la simple location. Voici la Triennale de 1914 déjà annoncée officiellement. Aucune mesure n'est venue donner au Salon des Beaux-Arts les locaux attendus depuis trente ans. Songe-t-on seulement à y remplacer les portes en bois par les portes en fer commandées il y a si belle lurette?

III. Le Musée des Arts décoratifs a été pendant des années une Cendrillon de l'Etat. Des hommes dévoués s'y sont usés, ayant — formule qui semble décidément être celle du gouvernement — « trop pour mourir et pas assez pour vivre ». On a pu voir, jusqu'en ces derniers temps, l'étiquette « Arts décoratifs » couvrir les antiquités égyptiennes, grecques et romaines, les arts d'Extrême-Orient, l'archéologie préhistorique, les copies des chefs-d'œuvre de la peinture conservés dans des musées étrangers, etc. Cependant en 1910 l'Exposition de l'art du XVII^e siècle semblait devoir fournir l'occasion de créer un fait nouveau. Mais comme toujours on s'y prit tellement tard qu'il fallut à coups de mille faire sécher des bâtiments dans lesquels l'incurie avait laissé pleuvoir tout l'hiver. On procéda à des décorations... provisoires, dont coût, pour le Hall seul, 60,000 francs. L'Exposition eut du succès. Les salles étaient présentables, toutes tendues. Hélas! les formes et les couleurs n'étant pas du goût des nouveaux occupants, sitôt l'Exposition terminée tout fut brutalement arraché. Conclusion : Nous voici en février 1913; l'Exposition est clôturée depuis deux ans; à part l'installation nouvelle, dans des salles sombres, des collections Michotte, rien des collections n'a encore été transféré dans les nouveaux locaux. Bien plus, la date même de ce transfert ne peut être précisée.

D'ailleurs, quel programme suivra-t-on pour ce musée? On a résolu de supprimer la dénomination de « Musée des Arts décoratifs », décidément trop ridicule, et de la remplacer par cette autre : « Musées Royaux du Cinquantenaire ». Assurément c'est se donner de l'aise, réserver toutes les possibilités des contingences et, heureux provisoire toujours, postposer toute décision quant à la conception définitive de ce Musée. Une idée rationnelle avait néanmoins été mise en avant. Concentrer toutes les installations du Musée dans l'aile gauche (celle de l'Art ancien). Mais bientôt on apprenait que le seul transfert des plâtres devait coûter

300.000 francs, et l'on renonçait à cette solution. Et maintenant ? On ne sait plus rien.

IV. Pardon, l'on sait une chose, c'est qu'extérieurement le Cinquantenaire est inachevé, et tant qu'une solution n'aura pas été prise pour cet extérieur, on risquera d'édifier en pure perte à l'intérieur. Nul ne prétendra que les deux Halls pourront être conservés indéfiniment, sans décoration du côté de l'Avenue de Tervueren. Ces Halls sont hideux. Déjà latéralement ils détruisent toute l'harmonie de la Cour d'honneur et l'aspect monumental de l'Arcade de Girault.

Masquer ces halls par derrière, c'est aller droit à une dépense de millions. Il faudra construire des façades cyclopéennes en pierre de taille et forcément rester dans le misérable style de la façade de devant : le style Bordiau. Tôt ou tard on devra donc démonter ces halls et les remplacer par des constructions mieux appropriées au site, d'une part, aux nécessités des Musées d'autre part. Pourquoi hésiter constamment devant l'inéluctable ? Pourquoi, reprenant une idée de l'échevin Lemonnier, l'Etat ne s'entendrait-il pas avec la Ville pour le transport des halls au Solbosch ? Solution simple, élégante. Qu'ont à faire, au milieu des Musées d'arts et de sciences, les expositions bovine, canine, chevaline, et les annexes en bois dont, tel un champ de foire, elles couvrent périodiquement une partie du Parc ?

V. Du côté antérieur de l'aile droite, la situation est lamentable : escaliers vermoulus, façade en ruine précédée de cloaques et où l'on peut lire cependant en grands caractères ces mots révélateurs « Service d'hygiène de l'Etat ». A l'intérieur : d'abord des salles étroites où des vaillants emmagasinent depuis des années les collections qui s'exposent au Musée Commercial dans l'espoir, toujours déçu, de pouvoir faire un Musée Industriel. Ensuite un grand hall, immense et haut, où brûle tout l'hiver une douzaine de poêles chargés de défendre contre la gelée... les deux douzaines de lauriers qui l'été doivent décorer les abords du Palais des Académies. Economie et mystère administratif ! L'espace central a été occupé longtemps par les accessoires d'un grand ballon, non dirigeable. Plus loin une succursale de l'Ecole vétérinaire : des lapins, des cobayes qu'on inocule contre la rage, peut-être contre la peste et le choléra. Au centre une cour : les restes précieux de l'Exposition de la Route de 1910, les fragments de chaussees des Romains à Trèves, de Philippe-Auguste à Paris, de tous ceux qui contribuèrent au cours des âges à nous donner la Route actuelle. Un ministre, interpellé en 1911, annonçait déjà que le tout allait être réinstallé : mais le ministre n'est déjà plus, que les tas informes n'ont eu encore le temps de se muer en étonnantes leçons de choses. C'est la manière dont l'Etat encourage les donations !

Au demeurant les hauts fonctionnaires pris individuellement n'en peuvent mais. Pour introduire de l'ordre dans ce capharnaüm il faudrait savoir ce que l'on veut. Or, qui sait ce qu'il faut faire, ou même s'en soucie ?

VI. A l'aile opposée, même spectacle lamentable, déprimant pour les initiatives. Des dévoués, une cohorte de dévoués avaient, en 1905 et 1910, utilisé intelligemment d'importants crédits alloués par le Ministre des Sciences et des Arts aux expositions de Liège et de Bruxelles. Ils avaient constitué le noyau d'un Musée de l'Enseignement aux trois degrés. Pour l'installer, vingt salles inoccupées avaient été découvertes à proximité de l'Art ancien et déjà l'aménagement commençait quand, tout à coup, ceux qui n'avancent pas chez eux-mêmes eurent la géniale idée de contrecarrer ceux qui marchaient trop vite. Un ordre ministériel, un beau matin, vint défaire tout ce qui avait été fait. Désormais c'est la fin du Musée de l'Enseignement, le deuxième en titre en Belgique, car le premier a été définitivement volatilisé au milieu des haines politiques que souleva la guerre scolaire.

Aujourd'hui, les vingt salles sont là, vides et inoccupées, avec seulement de tristes amas dans les coins, les objets de la sollicitude de tant de travailleurs, livrés à la poussière, à l'humidité, aux souris et aux rats.

Dans la lutte homérique entre deux administrations d'un même ministère, les Arts l'ont emporté sur les Sciences : les Arts obtiennent la vaine satisfaction d'immobiliser vingt salles pendant des années peut-être. Précédemment ils ont emporté une

victoire brillante sur les Lettres. Le Musée de la littérature était déjà installé dans un grand salon contigu. Héritier des intéressantes collections réunies en 1910 à Bruxelles et futur légataire de tout ce que M. Edmond Picard recueille pieusement depuis des années, le Musée de la Littérature a été anéanti par une décision ministérielle de l'an dernier.

VII. Il y a aussi dans cette aile gauche du Cinquantenaire le Service géologique dont l'odyssée n'est pas plus réconfortante. Son directeur se mit un jour en tête qu'un service public était fait pour le public, qu'il n'était admissible d'entasser des collections dans des caisses, qu'il fallait au contraire les montrer à tous, les cataloguer, les accroître. Il commença donc un musée géologique, basé sur deux idées très simples : la première, ne laisser rien échapper des feuilles faites partout dans le pays et constituer le dossier à jour de chacune des planchettes de la carte géologique ; la seconde, constituer une bibliothèque réunissant tout ce qui a été écrit sur les sciences géologiques, y compris les brochures et les périodiques qui contiennent la vraie science contemporaine. Toutes les parties de la géologie sont solidaires, il faut donc pouvoir les aborder toutes à propos de n'importe quelle recherche. C'était trop beau : l'initiateur avait imaginé, pour obtenir des publications, qu'il était préférable de les échanger au lieu de les acheter et que le catalogue de sa bibliothèque, — un véritable instrument de Bibliographie puisqu'elle était universelle, — serait l'instrument de cet échange. Hélas ! Après le quinzième volume, en plein succès, son initiative fut cassée net : crédit coupé, observations désagréables, découragement. Le but a été obtenu : le laminage du pauvre directeur, qui ne s'en console pas encore mais va partout répétant aux jeunes, aux naïfs et aux enthousiastes, la parole célèbre de Talleyrand : « Et surtout, Messieurs, pas de zèle. »

VIII. Enfin, dernier venu dans cet hôpital d'écloués et d'enfants abandonnés, le Musée International. Une idée généreuse, élevée, une idée « mondiale », c'est-à-dire ayant tout ce qu'il faut pour susciter le petit sourire entendu de ceux qui n'ont jamais rien tenté. L'Etat lui donne asile, mais quel asile ! Les « salles sombres du Cinquantenaire ». Ce sont, dit-on, les termes mêmes qu'emploie la dépêche ministérielle annonçant aux intéressés le geste du patronat magnifique. Dans ces salles, on gèle l'hiver, on rôtit l'été. *Risum teneamus*, un modeste petit poêle au gaz, six bougies, s'efforce vaillamment d'envoyer ses ondes calorifiques dans les 200,000 mètres cubes d'air de l'immense vaisseau de l'aile gauche dont les salles ne sont séparées que par des velums. Ceux-ci étaient blancs au début de 1910. Aujourd'hui qu'ils ont accumulé trois années de poussière, ils sont devenus de parfaits « paralumières ». Aussi ce Musée, résultat de l'initiative des dirigeants belges des nombreuses Associations internationales, entouré de chaudes sympathies du dehors, ce Musée est-il lamentablement arrêté dans son développement. Tant d'espace libre à côté, de si bonnes salles inutilisées, mais pour lui l'arrêt. Ce devrait être un musée social, un musée géographique, un musée des sciences et de la technique, vaste encyclopédie complétant les collections nationales existantes ailleurs, pouvant être constituée sans frais grâce à l'aide de tous les pays. C'eût été trop logique, trop simple et on ne le veut pas. « On », qui « On » ? Le grand anonyme, le pouvoir soi-disant responsable et qui se subdivise en une série de pouvoirs secondaires insaisissables.

Voilà, aile droite ou aile gauche, Arts, Sciences ou Sports, national ou international, voilà ce qu'est le Cinquantenaire : le royaume de l'incohérence, de la gabegie, du laminage des initiatives.

Et pourtant, commémoration du Cinquantenaire de l'indépendance, une plaque en fait foi, ses fondateurs avaient eu l'illusion de le croire destiné à glorifier la force, l'intelligence, la sagesse du peuple belge !

NOTES DE MUSIQUE

La Chanson populaire en Belgique.

La Commission du Cercle Artistique a eu l'heureuse idée d'organiser cet hiver une série de conférences avec auditions musi-

cales, consacrées à la chanson populaire en Belgique, en France et en Angleterre.

Ce cycle a débuté la semaine dernière par une séance aussi attrayante que copieuse, dont la chanson populaire flamande et wallonne faisait les frais. M. Closson, spécialiste émérite en cette matière, a développé son sujet dans ce mode intime et familier qui lui est habituel, et a charmé son auditoire par le pittoresque de son exposé et les commentaires vivants dont il a entouré les chansons inscrites au programme. Celles-ci ont été chantées par M^{lle} Rollet (remplaçant au pied levé M^{me} Demest, indisposée), MM. Surlemont et Van der Schrick. Ces trois artistes ont rivalisé d'intelligence et de goût dans l'interprétation de ces fleurs exquises nées de l'amour, de la douleur, de la joie ou de l'humour populaires. Ils ont rendu à la perfection la tristesse rêveuse, la noblesse épique, l'enjouement puéril de la chanson flamande, la gaieté narquoise, le panache gaillard et le lyrisme dramatique de la chanson wallonne... Séance des plus réussies, malgré sa longueur, et qui a laissé à tous l'impression d'un art pur et inédit.

Le Concert Schellinckx-Rollet.

M^{me} Germaine Schellinckx est une artiste d'une parfaite distinction, dont la technique est remarquable tant par la beauté et la plénitude du son que par la sûreté du coup d'archet. Interprète d'élite, elle ne recule devant aucune difficulté de style ou d'exécution et rend avec une égale aisance et un égal souci de l'expression et de la ligne la noblesse sobre d'un Tartini, le classicisme romantique d'un Viotti, les tendres effusions d'un Schumann et l'humour fantasque d'un Chabrier.

Nous n'avons plus à faire ici l'éloge de M^{me} Marguerite Rollet, qui prêtait son concours à ce concert, et dont le goût, l'intelligence et la puissance d'évocation se manifestèrent avec éclat dans ses interprétations des vieux maîtres italiens (Cesti et Durante) et des mélodistes français modernes (Duparc, Chausson, de Bréville, Debussy). A tirer hors de pair la manière dont elle chanta la grandiose *Vie antérieure* de Duparc et la très prenante cantilène de M. de Bréville : *Une jeune fille parle*.

CH. V.

MEMENTO MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui dimanche à 2 h. 1/2, au théâtre de l'Alhambra, premier concert extraordinaire des Concerts Ysaye (festival Wagner), sous la direction de M. Otto Lohse et avec le concours de M. Henri Hensel. M^{me} Frances Rose, indisposée, sera remplacée par M^{me} Mélanie Kurt, de l'Opéra royal de Berlin. — A 10 h., à l'église St-Boniface, l'Association des Chanteurs de St-Boniface, dirigée par M. Carpay, interprétera la messe de Lourdes et le *Salve Regina* d'Edgar Tinel, et du plain-chant. Organiste : M. De Boeck.

Lundi 24, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, troisième séance du Quatuor Capet (Beethoven). — Même heure, Salle Nouvelle, concert de M. Amédée Reuchsel avec le concours de M^{lle} E. Brunlet, MM. M. Reuchsel et A. van Neste.

Mardi 25, à 8 h. 1/2, Salle Patria, récital de piano par M. Raoul Pugno. — Même heure, Salle Nouvelle, deuxième concert de M. Amédée Reuchsel.

Mercredi 26, à 8 h. 1/2, Salle Nouvelle, quatrième et dernière séance du Quatuor Chaumont avec le concours de M. Théo Ysaye.

Jeudi 27, à 3 h. 1/2, Salle Patria, troisième concert de la Société J.-S. Bach sous la direction de M. A. Zimmer et avec le concours de M^{me} A. Nordewier-Reddingius, MM. A. Stephani et Ad. Rehner. — A 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, quatrième séance du Quatuor Capet (Beethoven). — Même heure, Salle Nouvelle, concert de M^{lle} Jeanne Samuel, avec le concours de M^{me} B. Dalbert et de M. S. Vantyn.

Samedi 1^{er} mars, à 4 h., Salle Patria, premier concert extraordinaire de la Société J.-S. Bach, sous la direction de M. A. Zimmer et avec le concours de M^{mes} T. Cahnbley-Hinken, P. De Haan-Manifarges, MM. P. Schmedes et Johann Smit. Audition de la *Missa Solemnis* de Beethoven.

Dimanche 2, à 4 h., Salle Patria, deuxième concert extraordinaire de la Société J.-S. Bach sous la même direction et avec les mêmes interprètes que le premier. Audition de la cantate de J.-S. Bach pour le deuxième jour de Paques *Bleib bei uns* et de la Neuvième Symphonie de Beethoven.

Concours de composition musicale.

Une maison d'édition musicale de Gênes a ouvert un concours international pour la composition d'œuvres musicales de toute nature. Outre un prix de 300 francs et une médaille d'argent offerte par la municipalité de Gênes, les lauréats recevront des médailles d'or, d'argent, de bronze et des diplômes d'honneur.

S'adresser pour tous renseignements à la *Editoria Musicale genovese*, Via Luccoli 22, à Gênes (Italie).

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

ARCHÉOLOGIE. — *La Période franque*, par LÉON FOULON (sans nom d'éditeur).

VOYAGES. — *Aux sources du Nil par le chemin de fer de l'Ouganda*, par JULES LECLERCQ. Avec seize gravures hors texte et une carte. Paris, Plon-Nourrit et C^{ie}. — *Vedi Napoli...*, par E. A. DE MOLINA. Paris, Librairie générale des Lettres, des Sciences et des Arts; Bruxelles, J. Lebègue et C^{ie}.

BEAUX-ARTS. — *Thomas Vinçotte et son œuvre*, par PAUL LAMBOTTE et ARNOLD GOFFIN. Cinquante illustrations hors texte. Ouvrage tiré à 200 ex. numérotés. Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}. — *La Crise des Arts*, discours prononcé par M. LUCIEN SOLVAY à l'Académie royale de Belgique. Bruxelles, Hayez, imp. — *Palettes d'artistes*, par ABEL LETALLE, avec 5 illustrations hors texte. Paris, E. Sansot et C^{ie}.

ART DÉCORATIF. — *Möbel*, Handbuch für Sammler und Liebhaber, von Dr. ROBERT SCHMIDT. Avec 189 illustrations. Berlin, R. C. Schmidt, Lutherstrasse 14, W. 62.

DIVERS. — *Écoute, bûcheron...*, par ARTHUR COLSON. Nombreuses illustrations hors texte. Hasselt, imp. Olyff. — *Reliquie de Charles Dulait*, avec une notice par CHARLES MARGUERITE. Tirage limité à 300 exemplaires numérotés sur « Feather Weight ». Bruges, The St-Catherine Press Ltd.

THÉÂTRE. — *La Bacchante*, ballet mimosymphonique en un acte par A. DU PLESSY et F. AMBROSINY; musique de LÉON DELCROIX. Scénario détaillé. Bruxelles et Paris, éd. de la Plume. — *Un drame au temps de Philippe II*, par CHARLES-HENRY. Bruxelles, Ed. de la Plume. — *La Double méprise*, par CHARLES-HENRY. Bruxelles, Ed. de la Plume.

MUSIQUE. — Poème pour violon et piano, par VICTOR BEFFIN. Bruxelles, F. Lauweryns. — *La Déesse nue*, poème ésotérique pour une danseuse, piano, violon et triangle, par PAOLO LITTA. Florence, éd. *Libera Estetica*; Leipzig, Hofmeister; Budapest, Rózsavölgyi. — *Trois poèmes* (R. LYR) pour chant et piano, par LUCIEN MAWET. Bruxelles, Breitkopf et Härtel. — *Le Soir et Noctuelle* (R. LYR) pour chant et piano, par LÉON JADIN. Id.

VILLE DE MALINES

A l'occasion du 925^e Jubilé de N.-D. d'Hanswyk, la Ville de Malines prépare pour les mois d'août et septembre prochains de grandes fêtes, parmi lesquelles un imposant cortège historique qui, par son faste et sa richesse, surpassera les cavalcades antérieures.

Un grand concours de chant d'ensemble aura lieu également pendant le mois d'août. La Société Royale de chœurs *L'Aurore* est chargée de l'organiser. Il comprendra cinq divisions internationales, savoir : 1^o Division d'Excellence; 2^o Première Division; 3^o Deuxième Division; 4^o Troisième Division; 5^o Division de Chorales-Mixtes. Pour tous renseignements, s'adresser à M. Edm. Loots, secrétaire-général, Marché au Bétail 54, à Malines.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Au Musée moderne, Salon de *Pour l'Art*. — Au Cercle artistique, M^{lle} Berthe Art, MM. Léon Frédéric et Gustave-Max Stevens (dernier jour). M. Alfred Verhaeren (à partir du 24). — A la Galerie Georges Giroux, M. Georges Lemmen. — Au *Studio*, le *Groupe Indépendant* (jusqu'au 25). — A la Salle Boute, le Cercle *Le Lierre* (jusqu'au 24). — Au Cercle royal artistique d'Anvers, M. Victor Hageman.

La Fédération des Artistes Wallons (Groupe hennuyer) organise une Exposition de l'Art wallon qui s'ouvrira l'automne prochain au Musée des Beaux-Arts de Mons.

Adresser les demandes de renseignements et les adhésions au Secrétariat du Comité, boulevard Dolez 48, à Mons.

Des auditions de musique nouvelle seront données par la *Libre Esthétique* tous les mardis (à l'exception du mardi de Pâques) au cours du Salon qu'elle ouvrira au début de mars. Les interprètes seront, entre autres, M^{me} J. Bathori-Engel, M^{me} M.-A. Weber-Delacré, M^{lle} M. Rollet, cantatrices; M^{lle} Georgette Guller et M. E. Bosquet, pianistes; M. Georges Pitsch, violoncelliste; les compositeurs J. Jongen, Poldowski, Théo Ysaye; le Quatuor Chaumont, le Quatuor Zimmer, etc.

L'État belge vient de s'assurer la propriété des ruines de l'abbaye d'Orval. Tout le monde s'en réjouira, dit la *Chronique*, et si quelque regret se manifeste, ce ne peut être assurément que celui de ne pas avoir vu cette solution intervenir plus tôt. Du somptueux monastère d'avant 1793 ne subsistent plus, en effet, que des restes presque informes. Il est trop tard aujourd'hui pour songer à restituer à l'abbaye l'allière silhouette qu'ont détruite les pillards de la Révolution. Mais les pires vandales n'ont pas été les sans-culottes, qui, eux au moins, n'ont pas démoli des ogives et des colonnes pour ajouter une annexe à une écurie, ou emporté les plus beaux motifs à titre de souvenirs...

La convention signée d'hier arrive cinquante ans trop tard. Il ne reste plus, à défaut de restauration archéologique possible, qu'à tirer des vestiges restants un attrait touristique assurément non négligeable. L'abbaye d'Orval est, en effet, un des plus anciens monuments de la région, fondée qu'elle fut en 1070 par des bénédictins calabrais.

Une soirée dramatique d'un exceptionnel intérêt aura lieu mardi prochain, à 8 h. 1/2, au Cercle artistique. MM. Lugué-Poe, M^{me} Lara et les autres créateurs de l'œuvre à Paris interpréteront *L'Annonce faite à Marie*, mystère en quatre actes, six tableaux et un prologue de M. Paul Claudel, dans les décors exécutés selon les formules de M. J. Varist par M. Rottenstein. La partie musicale sera dirigée par M^{lle} Jeanne Daliès, qui exécutera la partie de harpe-luth.

La reprise de *Rhéna* au théâtre de la Monnaie est fixée à jeudi prochain. Cette représentation sera la quatorzième de la belle œuvre de M. Van den Eeden, qui fut représentée pour la première fois le 15 février 1912.

A partir du 8 mars, M^{me} Croiza donnera au même théâtre quatre représentations d'*Orphée*, l'un de ses plus beaux rôles.

Le Festival Wagner qui clôturera la saison aura lieu, comme nous l'avons dit, du 26 avril au 10 mai sous la direction de M. Otto Lohse, avec le concours des principaux artistes des théâtres de Bayreuth, Cologne, Berlin, Leipzig, Francfort, Munich, Hambourg et New-York.

Dans une réunion qui eut lieu dernièrement au Palais des Académies, la création d'un cours de *Technique dentellière* a été décidée au profit des jeunes gens des deux sexes, âgés de 16 à 21 ans, de nationalité belge et qui se destinent à devenir dessinateurs de dentelles.

Nous publions prochainement des renseignements complémentaires sur ce nouvel organisme.

M. Maurice Maeterlinck vient d'être promu au grade d'officier de la Légion d'honneur.

De Paris :

Le 7 avril prochain sera inauguré au Petit-Palais, sous les auspices de la municipalité et par les soins de M. Henry Lapauze, l'exposition *David et ses élèves*.

On y verra une quarantaine d'œuvres de David, entourées de toiles pour la plupart inconnues de Gérard, Gros, Girodet, Ingres, Isabey, Granet, Navez, Rouget, Gauffier, Delécluze, Alex.-E. Fragonard, Ducis, Franque, etc. C'est grâce à l'obligeance de nombreux collectionneurs qu'on a pu constituer un ensemble aussi important.

Le musée de Bruxelles a, sur les instances du ministre de France en Belgique, consenti à prêter à cette exposition ses trois David : *Marat assassiné*, le *Jeune garçon* et le *Portrait du musicien Devienne*, ainsi qu'une toile d'Ingres : *Auguste écoutant la lecture de l'Énéide*.

Au concours musical de la Ville de Paris, le prix a été partagé entre MM. Busser et Doyen. Une prime de mille francs a été, en outre, décernée à M. Grovlez. Le jury a émis le vœu que le conseil municipal votât les crédits nécessaires pour l'exécution des trois œuvres primées.

Le prix de littérature fondé en 1910 par le prince Roland Bonaparte vient d'être décerné pour la poésie à M. Emile Verhaeren, pour la prose à M. Ernest-Charles. Chacun des lauréats recevra trois mille francs.

On répète activement *Fervaal* au Grand-Théâtre de Lyon. M. Vincent d'Indy en dirigera la première représentation.

C'est le 4 mars que sera représentée à Monte-Carlo la *Pénélope* de M. Gabriel Fauré. M. Léon Jehin dirigera l'orchestre et les interprètes seront M^{lle} L. Bréval, M^{me} A. Raveau, MM. Rousse-lière et Bourbon.

Par les soins de MM. Bernheim Jeune et C^{ie}, un album de quarante reproductions d'œuvres de Renoir (dont quatre fac-similés et trente-six phototypies) paraîtra en mars prochain. Les œuvres, à raison d'un tableau par année, seront classées dans l'ordre chronologique. Le texte sera composé d'une préface de M. Octave Mirbeau et de commentaires par les principaux écrivains d'art de tous les pays, au nombre desquels MM. Th. Duret, G. Geffroy, Camille Mauclair, Octave Maus, A. Mithouard, J. Meyer-Graefe, P. Signac, Maurice Denis, Th. Natanson, P. Bonnard, etc.

Les quarante tableaux reproduits seront exposés à la Galerie Bernheim du 10 au 29 mars.

La Plume, qui jadis fêta par des fascicules spéciaux Félicien Rops, Constantin Meunier, Auguste Rodin, Albert Besnard, James Ensor, Jules Chéret, etc., va reprendre cette tradition en consacrant une livraison à Alfred Roll à l'occasion de son élévation au grade de Grand-Officier de la Légion d'honneur. On y étudiera la carrière du peintre en une somptueuse étude illustrée de nombreuses reproductions. En outre, M^{me} Berthe Delaunay, directrice de *la Plume*, réunira un certain nombre d'appréciations des maîtres contemporains sur le talent de l'artiste.

TAPIS D'ORIENT

◆ DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 ◆

== BRUXELLES ==

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

SOCIÉTÉ ANONYME

des

Anciens Etablissements Félix MOMMEN

BREVETÉS

Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles

TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.

Premières médailles aux diverses expositions.

Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement. 10 francs par an.
Le numéro 1 franc " "

La Vie Internationale

REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS
ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX

BRUXELLES : Office central des Associations internationales

Prix d'abonnement : 25 francs.

Le Courrier musical

Directeur : M. René DOIRE

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 15 francs l'an; Étranger, 18 francs.

Dépôts pour la Belgique : MM. Braittkopf et Hærtel, Fernand Lauweryns
Katto, Schott frères, éditeurs, Bruxelles.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS
FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS -- TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :
Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprime sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes.

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 400 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LES MAÎTRES DE LA MUSIQUE

Études d'Histoire et d'Esthétique

Publiées sous la direction de M. Jean CHANTAVOINE

Chaque volume in-8^o écu de 250 pages environ,

3 FR. 50

FÉLIX ALCAN, éditeur, 108, boulevard St-Germain, Paris (6^e)

Palestrina, par MICHEL BRENET (3^e édition). — *César Franck*, par VINCENT D'INDY (3^e édition). — *J.-S. Bach*, par ANDRÉ PIRRO (3^e édition). — *Beethoven*, par JEAN CHANTAVOINE (3^e édition). — *Mendelssohn*, par CAMILLE BELLAIGUE (2^e édition). — *Smetana*, par WILLIAM RITTER. — *Rameau*, par LOUIS LALOY (2^e édition). — *Moussorgski*, par M.-D. CALVO-COESSI. — *Haydn*, par MICHEL BRENET (2^e édition). — *Trouvères et Troubadours*, par PIERRE AUBRY (2^e édition). — *Wagner*, par HENRI LICHTENBERGER (3^e édition). — *Gluck*, par JULIEN TIERSOT. — *Gounod*, par CAMILLE BELLAIGUE. — *Liszt*, par JEAN CHANTAVOINE. — *Haendel*, par ROMAIN ROLLAND.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE

(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, 1 fr. 50.
Union postale, 2 francs.

Abonnements : { Étranger, 20 francs par an.
 { France et Belgique, 15 francs.

Rédaction et Administration : 22, rue St-Augustin

PARIS

Pour la Belgique : M. René Lyr, Boitsfort.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Interprétations du Midi (OCTAVE MAUS). — Sculpture monumentale. — « Le Plaisir de l'eau » (O. M.). — Notes de Musique : *A la Section belge de la Société internationale de musique* (Ch. V.); *le Quatuor Capri*. — Les Expositions : *Galerie Giroux* : M. Georges Lemmen; *Au Cercle artistique* : MM. A. Verhaeren et Fr. Gaillard, M^{me} Verboekhoven (F. H.). — Memento musical. — L'Art à Paris : *Paul-Emile Colin* (LOUIS VAUXCELLES). — Au théâtre de la Monnaie. — Chronique théâtrale : *l'Annonce faite à Marie*; *Primrose*; *Ino*; *l'Apôtre*; *la Leçon du Ciel* (GEORGES RENCY). — Petite Chronique.

INTERPRÉTATIONS DU MIDI

Encore que les programmes restrictifs des expositions ne soient le plus souvent qu'un prétexte à groupements homogènes, l'arbitraire n'en fixe pas seul le choix. Souvent l'imposent des causes profondes, nées de l'orientation des idées ou d'une particularité de l'évolution esthétique. Tel le programme que s'est proposé, cette année, la *Libre Esthétique* pour célébrer le vingtième anniversaire de sa fondation.

Lorsque la brillante pléiade des paysagistes de 1830 eut ramené l'art à l'étude directe de la nature et renouvelé la sensibilité visuelle, les problèmes de la lumière hantèrent bientôt ceux qui voulaient fixer en impressions fidèlement évocatrices la transparence des ciels, la fluidité des eaux, la fuite des horizons.

Aimantés vers la clarté par l'exemple des maîtres du Japon, dont les radieuses estampes révolutionnèrent l'art occidental, des peintres tentèrent de dérober ses flèches au soleil pour en cribler leurs toiles. Où, si ce n'est dans les plaines embrasées de la Provence, sur les

grèves de la Méditerranée, au pied des Maures et de l'Estérel dont les roches flambent dans la pureté de l'atmosphère, trouver terrain plus propice à la conquête de la lumière ? Il fallait pour dompter la chimère la poursuivre au cœur de ses cantonnements.

Claude Monet s'installa dès 1884 à Bordighera; Antibes le vit, palette au poing, en 1888. Et de ces deux séjours datent d'admirables toiles dont l'éclat exerça sur l'école moderne du paysage une décisive influence. Puis ce fut Guillaumin, dont le premier contact avec le Midi, à Agay, date de 1891. Eugène Boudin, revenant d'Italie, s'arrêta à Antibes en 1893. Séduit par la féerie des clartés méridionales, Renoir fit de fréquents voyages dans les Alpes-Maritimes, dont les bois d'oliviers, les jardins, les fleurs, les perspectives marines aperçues à travers les branches des eucalyptus lui fournirent d'innombrables motifs. Depuis quelques années, c'est à Cagnes, non loin de Nice, qu'il fixa définitivement sa résidence.

Vers le même temps, Cézanne créait à Aix-en-Provence un art puissant, concentré, moins soucieux de l'extériorité du décor que de la solidité de la structure, de l'équilibre des volumes, de la qualité de la substance peinte, de l'intensité du caractère expressif. Vincent Van Gogh, à Arles, de 1887 à 1889, déconcertait ses contemporains par l'impétuosité de sa fougue, la violence de ses harmonies et le fulgurant éclat de son coloris. C'est d'Arles qu'il écrivait : « Le pays me paraît aussi beau que le Japon par la limpidité de l'atmosphère et les effets de couleur gaie. Les eaux font des taches d'un bel émeraude et d'un riche bleu dans les paysages, ainsi que nous le voyons dans les crépons..... Il y aurait peut-être, pour bien des artistes

amoureux de soleil et de couleur, un réel avantage à émigrer dans le Midi (1). »

D'autres, ralliés aux préceptes instaurés en 1884 par Seurat, s'efforcèrent vers l'expression de la lumière par un procédé de peinture différent. Leur palette réduite à une gamme correspondant aux degrés du prisme solaire, ils voulurent donner toute sa force à la couleur par les contrastes de ton et de teinte en se servant, comme moyen, du mélange optique substitué au mélange pigmentaire. Henri-Edmond Cross, Paul Signac, Théo Van Rysselberghe sont les représentants les plus notoires du « chromo-luminarisme », ainsi qu'on se plut à étiqueter ce mode de peindre que d'autres, pour le rattacher à une tradition, appelèrent « néo-impres-sionnisme ». Qu'important, au surplus, ces désignations? La technique de la division favorisa chez certains peintres l'essor de leur tempérament : et par quel autre procédé furent mieux traduits les éblouissements de la lumière méridionale? Cela seul nous intéresse, que de la théorie qui la gouverne sont nées des œuvres radieuses. Et ceux-là même qui, tel M. Van Rysselberghe, se sont libérés de la rigueur étroite de ses lois, lui doivent le bienfait d'une discipline salutaire. *Moyen*, d'ailleurs, et non *but* : insistons sur l'opposition de ces deux termes, trop souvent confondus.

Cross eût mérité, car nul peintre n'exprima le Midi avec autant de lyrisme, un témoignage plus complet d'admiration. Mais la rétrospective qui réunit ici en 1911 un ensemble de ses œuvres est encore dans les mémoires. Autour d'une toile inédite, *la Haie de roses*, quelques-unes des scrupuleuses études par lesquelles l'artiste préparait ses tableaux seront, cette fois, rassemblées. Celles-ci ne quittèrent son atelier qu'après sa mort.

L'élan donné, en grand nombre les peintres allèrent faire miroiter leur palette au soleil du Var, des Bouches-du-Rhône, des Alpes-Maritimes. Pour en capter les rayons, quelques-uns ont transporté leur foyer parmi les mimosas, au flanc d'un coteau vermeil que baigne la mer. Plusieurs ont poussé à l'est jusqu'aux frontières d'Espagne, planté leur parasol dans les sites d'ocre, de rouille et de flammes du Roussillon et de la Cerdagne pour allumer à l'incendie qui les brûle les torches de leurs pinceaux.

Si ces peintres nous ont fait aimer une nature qui, jadis, n'était guère jugée digne d'être traduite en images colorées (la noblesse de l'Italie ou le pittoresque véhément de l'Espagne entraînant généralement les artistes au delà des Alpes et des Pyrénées), par un juste retour les lumineux paysages du Midi ont dessillé bien des yeux et déterminé à travers la peinture de ce temps un courant dont l'influence fut aussi im-

(1) *Lettres de Vincent Van Gogh à Émile Bernard*. Paris, Volland, éd., 1912.

portante qu'heureuse. Il a rafraîchi les ateliers, clarifié l'élaboration des toiles, emporté au loin les boues et fumiers accumulés par les ans. On alla jusqu'à la décoloration pour mieux exprimer le soleil. Erreur passagère, que répudie une génération décidée à faire œuvre de luministes, sans doute, mais de peintres avant tout.

Il sera intéressant de suivre au Salon de la *Libre Esthétique* les diverses étapes de ce mouvement, né il y a quarante ans, et dont l'irrésistible élan a bouleversé la peinture.

Qu'on ne soit pas surpris de n'y point rencontrer les peintres provençaux du siècle dernier auxquels est dû un juste hommage pour avoir, les premiers, fixé autour d'eux, sur les paysages et les êtres qui les environnaient, leur sympathique attention. S'ils furent des précurseurs dans le choix des motifs, leur style et leurs tendances s'éloignent trop des hardiesses de leurs successeurs pour qu'en les confrontant avec ceux-ci l'unité ne soit pas rompue. Nous nous bornons donc à saluer, sur le seuil de cette exposition d'interprétations méridionales, Emile Loubon (1809-1863), Auguste Aiguier (1819-1865), Gustave Ricard (1823-1873), Adolphe Monticelli (1824-1886) et Paul Guigou (1834-1871), peintres du Midi au double sens du mot puisque, nés en Provence, ils vouèrent à leur pays le meilleur de leurs âmes d'artistes.

OCTAVE MAUS

SCULPTURE MONUMENTALE

Le statuaire Bourdelle achève, on le sait, les bas-reliefs destinés à orner la façade du Théâtre des Champs-Élysées dont M. Maurice Denis termine la décoration intérieure. Il a publié dans *la Vie* (1) au sujet de ce travail et, en général, sur l'art monumental, des réflexions d'un puissant intérêt. Ces quelques citations en attesteront la justesse et l'élévation :

« Pour mon apport de statuaire au Théâtre qui se construit, je fais souvent le tour du plan total. Je vais souvent toiser l'aspect des masses et le bloc tout entier avant d'entreprendre à la légère même une seule des têtes des bas-reliefs de la façade.

C'est avec une volonté consciente que je fais souvent le voyage dans le théâtre pour les travaux de Perret, l'architecte, et aussi en dedans de moi pour me mettre en rapport exact avec l'entour de cette ferme architecture.

Il ne faut pas qu'aucun geste, qu'aucun plan, qu'aucune ombre des sculptures offusque aucune muraille lisse, aucune saillie.

Il faut que chaque visage, que chaque figure de marbre, en plus de son geste et de sa méditation, sache épouser et comme propager la spéculation structurale de l'édifice tout entier.

S'il n'y a pas interpénétration, s'il n'y a pas une entente profonde entre le silence des murs et l'éveil actif des sculptures, le choral de pierre ou de marbre ne monte pas d'un seul élan, l'accord suprême ne peut naître.

(1) Paris, 68, rue Mazarine.

Voilà l'ordre qu'il faut au grand sens d'ériger murailles, colonnes et sculptures : cet ordre, hélas ! n'a plus guère de Chevaliers !

Des ombres de sculpteurs errent encore parmi les seuls ornementistes, ces humbles qui taillent en plein air les façades ; ils connaissent un peu, ceux-là qu'on nomme dédaigneusement ouvriers tailleurs de pierres, que les ornements qu'ils ordonnent doivent vivre en bonne amitié avec la bonne paix des murs.

Que l'architecte, que le statuaire sachent garder en eux l'âme de la matière, pierre ou marbre ou granit, ils nous ramèneront ainsi la simplicité, la bonté sainte de la beauté ! »

LE PLAISIR DE L'EAU »

C'est le titre, ingénieusement choisi par notre collaborateur G. Jean-Aubry, d'une conférence musicale qu'il fit la semaine dernière, avec la collaboration d'interprètes de choix, à la Salle des Quatuors Gaveau.

Prétexte littéraire : ainsi qualifia-t-il une causerie pleine d'esprit et de fantaisie, d'un humour à la Mark Twain assez accusé pour n'être pas compris d'un malotrus qui tenta, à plusieurs reprises, d'interrompre l'orateur et qu'il fallut menacer d'expulsion *manu militari* — j'entends : par la police — pour ramener le calme dans cette séance houleuse. Le plaisir de l'eau irait-il jusqu'à la tempête ? Peut-être le malin conférencier avait-il poussé la ruse jusqu'à vouloir agiter par ces symboles d'orage la surface trop unie de sa causerie aquatique.

Au prétexte littéraire, qui fut, bien entendu, applaudi sans nulle sécheresse, succéda le prétexte musical, c'est-à-dire un concert charmant dont le programme était exclusivement consacré aux œuvres qu'inspira l'eau : *Jeux d'eaux* et *Ondine* de Maurice Ravel, le *Lac vert* et la *Pluie* de Vincent d'Indy, *Musique sur l'eau*, les *Barques* et *Sillage* de Florent Schmitt, *Accompagnement* et *Eau vivante* de Gabriel Fauré, *Jardins sous la pluie*, le *Jet d'eau*, *Reflets dans l'eau* de Debussy, *Danse au bord de l'eau* et le *Jardin mouillé* d'Albert Roussel, *Baigneuses au soleil* de Dédot de Séverac, le *Cœur de l'eau* et les *Pièces d'eau* de Roger-Ducasse. Que d'eau ! Que d'eau !... Et pour finir — mais peut-être est-il paradoxal de classer parmi les « plaisirs de l'eau » le désespoir de l'amante qui se noie — l'émouvante *Chanson perpétuelle* de Charles Cros si magnifiquement transposée en musique par Ernest Chausson.

Auteurs et interprètes rivalisèrent de talent. Parmi ces derniers, il faut surtout louer M^{me} Jane Bathori pour l'art profond et l'expression intense avec lesquels elle traduit la pensée des musiciens et le sens littéraire du texte. Son ascendant est tel, la sûreté de son interprétation si éloquente qu'une chanteuse de talent mais de compréhension moins subtile, comme M^{me} Rose Féart, semble, à chanter après elle, inexpressive. M. Ricardo Vinès se classe de mieux en mieux parmi les quelques grands pianistes de l'époque et M^{me} Antoinette Veluard est en sérieux progrès. O. M.

NOTES DE MUSIQUE

A la Section belge de la Société internationale de musique.

M. Marcel Jorez, violoniste, et M^{me} Marie Galand, pianiste, ont apporté un concours aussi précieux qu'obligeant à la dernière

séance de la Section belge de la S. I. M. Grâce à eux, l'auditoire a pu se laisser aller au charme d'entendre quelques vieilles sonates fort bien choisies, qui bénéficièrent d'une interprétation pleine de style et de nuances. M^{me} Galand a beaucoup d'aisance, de légèreté et de rythme, et assume à merveille la tâche d'exécuter les parties de piano. M. Jorez témoigne, dans sa manière de jouer, d'une véritable passion d'artiste, et fait ressortir avec beaucoup de relief la ligne générale et le détail expressif des pièces qu'il interprète. Parmi celles-ci, nous avons surtout aimé la splendide sonate en *sol* mineur de Purcell, qui fait pressentir Bach et Mozart, et l'exquise sonate en *la* mineur de Louis Aubert, où l'on retrouve toutes les qualités de mesure, d'esprit et d'élégance de l'art français du XVIII^e siècle. La sonate en *la* majeur de l'italien Mascitti plaît par sa verve et son coloris brillant : celle de J.-B. Loeillet (*ré* majeur) par sa noble tenue et le souffle qui l'anime ; celle de F. Benda (*la* majeur) par sa grâce fleurie et ses clans chaleureux.

Ch. V.

Le Quatuor Capet.

Après la première série des Concerts du Quatuor Capet, il nous est agréable de constater le brillant et légitime succès remporté par MM. Louis Capet, Maurice Hewitt, Henri et Marcel Casadesus. Jamais encore ces quatre excellents artistes parisiens n'avaient connu, chez nous, une vogue pareille ; et nous sommes persuadé que l'accueil chaleureux que leur ont fait non seulement les musiciens et les amateurs, mais aussi le public bruxellois, les a profondément touchés. C'est que nul ne peut rester indifférent aux œuvres magistrales de Beethoven, surtout lorsqu'elles sont interprétées par des disciples aussi consciencieux, aussi convaincus, aussi respectueux de la pensée du maître que M. Capet et ses partenaires.

Le 13 mars une dernière séance Beethoven sera donnée à la Grande Harmonie pour l'audition des Quatuors nos 12, 16 et 14. Puis nous aurons deux séances très intéressantes, consacrées aux œuvres de Schumann et de César Franck, avec le concours de l'excellent pianiste bruxellois Lewis Richards, qui vient de se faire acclamer en Allemagne, en Espagne et en Angleterre.

LES EXPOSITIONS

Galerie Giroux : M. Georges Lemmen.

Georges Lemmen est un peintre puissant et raffiné. Et ces deux termes, qui paraissent à première vue se contredire, expriment justement ce qu'il y a en Lemmen d'instinctif, c'est-à-dire un tempérament qui est bien d'ici, et aussi ce qu'on peut trouver chez lui d'acquis, de raisonné, de voulu.

Nul artiste peut-être, chez nous, ne fait preuve d'un goût plus cultivé, d'un sens plus exact de la mesure, du rythme, et d'un souci plus grand de l'unité, toutes qualités qui communiquent à une œuvre un aspect durable et qui constituent le style. Mais au fond l'on sent bien que l'artiste n'arrive à ce résultat que par de constants efforts et que son riche tempérament, malgré tout, souffre parfois mal la contrainte que l'artiste s'impose volontairement. Telle grande toile, comme *Jeune fille au bord de la mer*, montre en Lemmen un créateur de formes, d'une vue puissante et portée vers l'abondance ; on y retrouve quelque chose de ce besoin de grandeur et d'ampleur sensuelle qui caractérise certaines périodes de la peinture flamande. D'autres toiles, telles que notamment *Fruits*, *Bouquets de roses* ou *Intérieur fleuri* ne font que confirmer, par leur coloris chaleureux, par la facture vigoureuse, ce qui me semble constituer le fond du tempérament de Lemmen, et ce qui marque incontestablement sa personnalité, c'est-à-dire l'étonnante richesse de la vision.

Dans d'autres toiles encore, on trouve un Lemmen qui, à premier abord, paraît tout nouveau, mais qu'on aura vite fait d'accorder avec l'autre, pour peu qu'on l'examine attentivement. C'est ici que se manifeste ce goût raffiné dont j'ai parlé plus haut, ce sens exquis de la mesure, de la grâce, de l'harmonie ; ce n'est

pas la moins bonne partie de son œuvre. L'artiste, ici, s'est dominé soi-même, on sent qu'il tient ses sentiments en bride et les conduit avec aisance, mais aussi avec une impitoyable rectitude de vue. Rien ne vient briser l'harmonie nouvelle de ces œuvres. Je citerai, par exemple, *Baigneuses, Groupes de baigneuses*, toiles charmantes et délicates; on pourrait en trouver cent autres dans l'œuvre de l'artiste qui le montrent, comme ici, maître de son inspiration.

Par le goût, le tact, le sens de l'harmonie, la distinction du coloris et le charme de la forme, Georges Lemmen s'apparente aux meilleurs peintres français d'aujourd'hui, les Renoir, les d'Espagnat, les Roussel. Et lorsque ses qualités originales apparaissent le mieux, tempérées par les besoins du goût et pliées à un rythme volontaire et souverain, l'artiste signe des œuvres qui peuvent se classer parmi celles des maîtres, comme *le Modèle, Nu à la Colombe, Fragment d'un décor*.

**Au Cercle artistique : MM. A. Verhaeren et Fr. Gaillard.
M^{lle} Verboeckhoven.**

Je ne sais si l'on peut dire que l'art d'Alfred Verhaeren évolue, mais il est certain qu'il se développe de jour en jour dans le sens de la richesse et de la somptuosité. Il évolue peu, si évoluer c'est se transformer en donnant des impressions nouvelles et parfois inattendues, car peu d'œuvres me paraissent aussi monochordes que celle d'Alfred Verhaeren. Les sujets eux-mêmes sont à peine variés. On les voit reparaître périodiquement, et dans la très belle exposition actuelle du Cercle, on dirait que l'artiste s'applique à deux ou trois thèmes, dont il essaie de tirer tout le parti pictural possible. Il y réussit du reste, car rien n'est plus « pictural » que ces tableaux rutilants, d'une haute santé de pâte; à vrai dire, si les amateurs de somptueuses colorations seront satisfaits, ceux qui réclament encore la belle ligne, la composition harmonieuse, l'esprit, quelque chose de plus que ce que peut donner « l'art pour l'art » chercheront vainement satisfaction chez Alfred Verhaeren. Mais n'est-ce pas beaucoup déjà que de savoir *pindre*?

M. Franz Gaillard, lui, au contraire, s'efforce de donner à ses compositions une allure grandiose et élevée. Les sujets qu'il choisit, en majeure partie des paysages de Grèce, où l'artiste a essayé de faire passer un éclair de beauté classique, se prêtaient bien à ces nobles visées. Pour ma part, je préfère cependant les tableaux où l'artiste a exprimé plus simplement sa vision claire et reposante; *Matin clair* est une de ces toiles charmantes et bien inspirées.

M^{lle} Verboeckhoven poursuit vaillamment ses études de marines. Ce peintre s'est fait une spécialité des effets de soir sur la mer. Elle y déploie du goût et de l'habileté.

F. H.

MEMENTO MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 4 h., Salle Patria, deuxième Concert extraordinaire de la *Société J.-S. Bach*. Audition de la Neuvième symphonie de Beethoven et de la cantate de J.-S. Bach : *Bleib bei Uns*. Chœurs et orchestre sous la direction de M. Albert Zimmer.

Lundi 3 mars, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert de M^{me} Thekla Bruckwilder avec le concours de M. J. Kuhner, violoncelliste. — Même heure, au Cercle Artistique et Littéraire, conférence de M. Albert Mockel : *les Chants de l'ancienne France*. Audition de vieilles chansons par M^{me} Marie Mockel, cantatrice.

Mardi 4, à 8 h. 1/2, Salle Nouvelle, troisième séance du Quatuor Zimmer. Œuvres de Beethoven. — Même heure, Salle Patria, séance de sonates par le pianiste Firquet et le violoncelliste Van Horen. Au programme : Grieg, Boëllman, R. Strauss. — Même heure, Salle de la Grande Harmonie, récital de chant par M^{lle} Alice Thieffry.

Mercredi 5, à 8 h. 1/2, Salle Patria, récital de piano par M. W. Backhaus.

Jeudi 6, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, concert donné par

M^{lle} Berthe Bernard, pianiste, avec le concours de MM. Edouard Lambert, violoniste, et Marcel Demont, flûtiste. Orchestre sous la direction de M. Arthur De Greef.

Vendredi 7, à 8 h. 1/2, même salle, concert donné par M^{lle} Teresa Sarata avec le concours de M. Sidney Vantyn.

Mardi 11, à 2 h. 1/2, premier Concert de la *Libre Esthétique* avec le concours de M^{me} Marie Anne Weber-Delacroix, de MM. J. Jongen, M. Dambois et du Quatuor Chaumont. — A 8 h. 3/4, au Cercle artistique, récital de piano par M. Carl Friedberg.

Jeudi 6 mars, à l'Emulation, à Liège, concert consacré aux œuvres de M. Victor Vreuls, organisé par M. M. Jaspar, avec le concours de M^{lle} Marthe Lorrain et de MM. Albert Zimmer et Camille Vranken. Au programme : le trio en ré mineur, la sonate en si majeur, le poème pour violoncelle et piano et plusieurs mélodies du compositeur verviétois.

L'ART A PARIS

Paul-Émile Colin

Dans le cadre intime et raffiné de la célèbre boutique d'Edouard Pelléan, l'ami des bibliophiles, l'œuvre gravé de Paul-Émile Colin, un des maîtres incontestés de l'estampe originale et de l'illustration, prend une saveur et une signification décisive.

Je n'ai pas le loisir de présenter à nos lecteurs un artiste dont les études de Geffroy, de Clément Janin, Gaston Varenne et Jules Rais ont fait connaître aux amateurs l'importance capitale. Je ne puis, en ces notes cursives de journal, que vous engager à l'aller admirer boulevard Saint-Germain.

La perfection technique de la xylographie, la mâle fermeté du dessin ample, expressif et souple, l'arabesque et le rythme de la composition, le sentiment enfin, si profond, si humain, la connaissance approfondie et l'amour de la nature, tels sont les éléments de l'œuvre de ce grand graveur.

Qu'il célèbre en ses planches le sol, la ciel, la forêt ou la plaine lorraine, et les paysans noueux, batteurs de granges, broyeurs de lin, bûcherons et schlitteurs; qu'il apporte sa collaboration posthume à Hésiode (*les Travaux et les Jours*); qu'il illustre Zola (*Germinal*), Jules Renard (*les Philippe*) ou France (*la Terre et l'Homme*), le graveur d'interprétation ou le graveur original affirme les mêmes mérites de science accomplie et de sensibilité émue.

Avec Lepère et Henri Rivière, Paul-Émile Colin est un des beaux continuateurs des maîtres graveurs du passé, les Hans Holbein, les Albert Dürer et les Jacques Callot.

LOUIS VAUXCELLES

AU THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Première représentation de « *Kaatje* », poème de M. Henri Cain, d'après la pièce de M. PAUL SPAAK, musique de M. Victor Buffin.

La première de *Kaatje* a été une surprise fort agréable pour tous ceux qui y ont assisté. Certes l'on pouvait attendre, de la part du musicien distingué que les concerts de la *Libre Esthétique* et les Ysaye ont révélé naguère au public, plus et mieux que de la simple musique d'amateur. Mais l'on ne pouvait s'imaginer qu'il sortirait de la plume de M. Buffin une partition aussi solidement écrite, aussi soignée dans le détail, aussi consistante que celle qu'il a écrite pour *Kaatje*. Il y a là vraiment un effort digne d'être encouragé, si l'on songe que, dès son premier essai de théâtre, M. Buffin est arrivé à s'approprier le langage qui convient à la scène, sans se laisser influencer par les recettes, les clichés et les conventions éphémères des « bons faiseurs » à la mode.

Fort bien suivi par son librettiste, M. Cain, qui a résumé avec adresse et talent la pièce de M. Spaak, M. Buffin a composé, sur ce charmant sujet, une musique qui lui va à merveille, et qui rend

particulièrement bien son atmosphère d'intimité. Cette musique a, d'autre part, des qualités de sérieux et de forte discipline, qui lui confèrent, non seulement de la tenue, mais encore cette allure de supériorité que l'on rencontre seulement chez les artistes cultivés et conscients de la noblesse de leur art.

Telles pages purement symphoniques de *Kaatje*, comme le prélude du premier acte et celui du deuxième, sont beaucoup plus que simplement intéressantes : on y discerne un vrai sens de la gradation et du développement thématique. Dans le corps de la pièce, il y a quelques inégalités. Le premier acte plaît moins dans sa partie purement lyrique que dans ses épisodes proprement dramatiques. La fin du troisième acte est supérieure au début. Mais le deuxième acte tout entier est d'une réalisation que je n'hésiterai pas à qualifier de parfaite.

Certes, une personnalité très accusée ne se dégage point encore de *Kaatje*. Ce serait d'ailleurs trop demander à un musicien qui fait ses débuts au théâtre. Mais l'on est charmé et conquis par la beauté du travail polyphonique, l'indépendance de l'harmonie, le naturel de la ligne mélodique ; la justesse de la déclamation, le coloris sobre et sans lourdeur de l'orchestre. L'intervention de quelques fragments musicaux populaires, traités avec un goût raffiné, ajoute à l'ensemble une note pittoresque qui n'est point pour déplaire.

La Monnaie a fait à *Kaatje* un cadre exquis, où revivent la précision intime de Pieter de Hoogh et les tons intenses de Vermeer de Delft. L'interprétation est fort bonne, sous la direction de M. Otto Lohse. M^{lle} Hedy est une délicieuse Kaatje. M. Girod, est trop affecté dans le rôle de Jean. M. Decléry est un père idéal, M^{me} Barlot une mère très à sa place et M^{lle} Symiane, une servante... maîtresse dans l'art de bien chanter et de bien jouer.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

L'Annonce faite à Marie. — Primerose. — Ino. — L'Apôtre. — La Leçon du Cid.

La troupe de l'Œuvre est venue donner, au Cercle Artistique et Littéraire, une représentation de *L'Annonce faite à Marie*, le mystère de M. Paul Claudel qui fut joué récemment à Paris avec un grand succès. En dépit de certains accrocs dans la mise en scène — bien compréhensibles et excusables sur un théâtre de fortune — l'œuvre a produit grand effet. Certes elle a déconcerté un peu une partie de l'auditoire, mais c'est le propre de toute œuvre forte de n'être point acceptée d'emblée par le public. Quelques images inattendues, certaines formes de langage un peu étranges ont provoqué des rires tôt réprimés. D'une manière générale, le public, très mêlé, où il y avait beaucoup d'artistes mais aussi beaucoup de mondains, s'est bien conduit et a écouté la pièce avec attention et respect. Le temps n'est plus où les premières œuvres de Maeterlinck suscitaient, dans nos salles de spectacle, un délire de joie railleuse et insolente. Il y a, sur ce point, un sérieux progrès. Pour le surplus, on sera unanime à féliciter le Cercle Artistique d'avoir organisé cette représentation. Il lui appartient de prendre ainsi l'avance et de montrer le premier au public lettré les œuvres auxquelles les théâtres réguliers sont encore fermés.

Le mystère de M. Paul Claudel n'est pas d'une compréhension facile. Il unit au sens apparent de ses scènes un sens caché, peut-être deux, peut-être davantage, qui transparaissent parfois, mais le plus souvent demeurent sous-jacents et communiquent seulement à l'œuvre on ne sait quelle ferveur religieuse, quel frisson angoissant d'au-delà. L'atmosphère qui y règne est celle des livres saints ou des Pensées de Pascal. Même simplicité puissante. Même langage dru, populaire, presque populacier. Mêmes abîmes s'ouvrant tout à coup, mêmes heurts et chocs, mêmes trous dans le discours, mêmes ruptures dans la suite des idées et des raisonnements. Les personnages semblent parler comme dans la réalité ; ils disent des choses banales, insignifiantes ; et soudain leurs pauvres mots, par quel prestige indéfinissable ? prennent des significations étranges, inattendues, formidables.

L'histoire peut se raconter brièvement. Anne Vercors, vieux laboureur, s'est mis en tête d'aller en pèlerinage à Jérusalem. Il vit au temps de Charles VII et de la Pucelle : les Anglais sont en France, le schisme est dans l'Église, le roi est pauvre et méprisé. Il est certain que l'auteur a voulu que nous rapprochions cette situation malheureuse du pays de France de celle, non moins pitoyable, où les catholiques français affirment que leur pays est tombé derechef aujourd'hui : et l'on aperçoit ici un des sens cachés du drame. Avant de partir, Anne mariera sa fille chérie, Violaine, au bon laboureur Jacques Hury. Mais Violaine a eu un geste de compassion pour Pierre le Craon, bâtisseur d'églises, qui la désirait, qu'elle n'aime pas, qu'elle ne peut cependant laisser s'éloigner sans un signe de pitié : elle le baise sur la bouche dans toute l'innocence de son âme candide. Or Pierre de Craon est lépreux et ce contact de leurs lèvres contamine la jeune fille. D'autre part, Mara la méchante, sœur de Violaine, a surpris ce geste de sublime amour et l'a dénoncé à Jacques. Violaine, lépreuse, regardée en outre par son fiancé comme un être de mensonge et de trahison, quittera la maison des siens et s'en ira vivre dans la solitude. Elle y demeure huit ans, dévorée peu à peu par le mal inexorable, mais exaltée d'amour mystique, enivrée de la sombre joie du sacrifice. Et ici apparaît un autre sens secret du drame : Violaine est l'image de la victime éternelle qui prend sur elle les péchés de ses frères et souffre pour leur redemption. Mara et Jacques, cependant, se sont mariés et ont eu une enfant, une petite fille. Celle-ci meurt presque subitement, un jour que Jacques est à la ville. Mara, aussitôt, saisit l'enfant mort et court vers Violaine, qu'elle hait d'une haine jalouse, mais à qui elle recourt néanmoins, comme instinctivement, quand elle est dans la peine. Elle rejoint sa sœur dans la forêt, la veille de la Nativité, le jour où Charles VII va passer près de là, gagnant Reims où il sera sacré. N'en doutons point, si à la grande scène qui se déroulera dans la pauvre cabane de Violaine, participe, de loin, le roi de France rentrant en vainqueur dans son royaume, ce n'est point, encore une fois, sans un motif secret. En même temps que catholique convaincu, M. Paul Claudel est un royaliste notoire. Son art reflète fatalement quelque chose de ses aspirations intimes.

Voici le nouel du drame, le point sonore, le sommet de la courbe, la clef de la voûte. Mara supplie Violaine, elle lui ordonne de ressusciter sa fille. Et Violaine, en cette nuit de Noël, soutenue par la voix des anges, encouragée par la sonnerie lointaine des trompettes du cortège royal, Violaine, affolée, hors d'elle-même, prend l'enfant sur son cœur, l'approche de son sein vierge, lui donne le miraculeux lait de vie et le rend vivant à sa mère. Eh quoi ! Un miracle sur la scène, au xx^e siècle ! Mais n'oublions pas qu'il s'agit d'un mystère qui se passe au moyen-âge. Et puis, et puis, sait-on ce que peut une volonté humaine servie par un puissant amour et une foi robuste ? Quoi qu'il en soit, le miracle a lieu, et cela constitue une scène admirable dont, croyez-le, quelque sceptique que l'on soit, on ne songe pas un instant à rire ou à sourire. C'est un instant de grande, pure et pathétique beauté.

Après cela, après cet acte d'action, dans le sens le plus noble, le plus divin de ce mot, le drame retombe tout doucement au niveau de la vie ordinaire. Violaine meurt, tuée par la sauvagerie et inexorable Mara. Anne Vercors revient et, ne retrouvant plus ni sa femme, ni sa fille, s'en déssole à peine, car il a foi en une vie future où il les retrouvera bientôt.

Et *L'Annonce faite à Marie* ? Pourquoi ce titre ? Mais Violaine, qui donne ou rend la vie à l'enfant de Mara, n'est ce pas, en elle, le recommencement de la conception de la Vierge Marie ? N'est-ce point le symbole des éternelles renaissances, de la fructification perpétuelle du sacrifice ? C'est ici l'idée chrétienne — païenne aussi, d'ailleurs — de la victime nécessaire, de la victime immolée pour le peuple et qui recèle en ses flancs le salut, la vie, c'est cette idée qui soutient le drame et le porte au plus haut point de l'émotion. Dans cette émotion sacrée, chacun peut communier : croyant ou incroyant. Elle est humaine autant qu'elle est divine. Elle nous touche tous au plus profond du cœur.

L'œuvre est-elle sans défauts ? Non, elle en a, et de graves. M. Paul Claudel, comme M. Maurice Denis, à qui son art fait

souvent songer, a des naïvetés voulues qui atténuent l'impression de belle simplicité émanant de ses drames. Il se perd également en des obscurités véritablement inextricables. On dirait, parfois, qu'il ne voit plus clair dans le tumulte de ses pensées, qu'il n'y fait plus de choix et les laisse toutes couler pêle-mêle hors de lui-même, en un désordre ruisselant qui roule des épaves sans nom à côté de bijoux inestimables. Cet écrivain de tradition, avide de se retremper aux sources originelles de la plus vieille France, la France des mystères et des cathédrales, n'a pas encore retrouvé le sens exact des proportions et le secret de la clarté latine. Ou plutôt, il demeure en tout point semblable à ces bâtisseurs d'églises qui, ayant construit le vaisseau sacré, le surchargeaient d'ornements bizarres, de gargouilles monstrueuses, d'un fouillis inouï de pierres sculptées, tandis que des vitraux, par eux-mêmes lumineux et colorés, faisaient, dans les nefs, une nuit mystérieuse. Les pièces de Paul Claudel sont pareilles à des cathédrales gothiques : solides et grandioses, jaillies du passé pieux de la race, elles s'alourdissent, par le dehors, d'un excès de création et, par le dedans, elles sont plongées dans une ombre à peine éclairée, çà et là, de furtifs rayons. Mais, tout au fond, un halo d'or s'irradie autour de la lampe du sanctuaire et, dans le tabernacle, on devine la présence de Dieu...

M^{lle} Lara a joué merveilleusement le rôle de Violaine. M^{mes} Frappa et Franconi, MM. Lugné Poe, Magnat et José Savoy l'ont bien entourée. Il est regrettable, pourtant, qu'on ait dû deviner presque tout ce que les hommes disaient. Peut-être la pièce était-elle déjà suffisamment difficile à comprendre sans que, dans la vaste salle du Cercle, les acteurs masculins dussent prendre et garder tout le temps le ton de voix de gens qui chuchotent dans une église.

* * *

De *l'Annonce faite à Marie à Primerose* : le saut est rude. Rien n'est mieux fait que de telles rencontres pour démontrer l'extraordinaire désordre qui règne dans l'Art à notre époque.

Voici la pièce-typique du théâtre à la mode. Tout y est concerté pour procurer un plaisir aimable, une émotion douce, l'illusion, mais rien que l'illusion, de la vie véritable; tout y est assoupli, atténué, diminué, mis à la portée des intelligences et des sensibilités moyennes. Le rire et les pleurs y sont savamment dosés. La religion y est présentée sous ses aspects les plus humains, les plus acceptables pour tous. Rien de grave, rien de profond, rien d'inattendu; une histoire tendrement romanesque, gentiment invraisemblable, contée avec esprit, avec adresse, avec élégance. Et ce n'est certes pas la meilleure œuvre de MM. de Flers et de Caillavet qui sont, — il ne faut pas l'oublier — les auteurs du *Roi*; mais c'est bien certainement celle où ils ont déployé le plus d'habileté et toutes les ressources d'un métier scénique extraordinaire.

Primerose, orpheline de mère, fille du comte de Plélan, gentilhomme-aison assez conventionnel, est écartée du milieu faisandé où elle vit. Indépendante et franche, elle a une personnalité parmi tant de fantoches qui l'entourent. Elle a voué un amour éternel et secret à un ami d'enfance, Pierre de Lancrey. Elle le lui avoue enfin, en une lettre naïve et décidée. Pierre l'aime aussi. Il va le lui dire. Ils vont être heureux : quand il reçoit la nouvelle que la banque d'Amérique où est déposée toute sa fortune vient de sauter. Tout est fini : à Primerose riche, il ne peut pas apporter en dot sa ruine. Il lui répondra donc qu'il ne l'aime pas et la quittera aussitôt pour aller sauver les épaves de ses biens. Désespérée, Primerose entre au couvent.

Evidemment, la conduite des deux jeunes gens est fort discutée. Pierre abandonne bien vite la partie. Il pouvait au moins prier Primerose d'attendre. De son côté, Primerose met bien de la bonne volonté à ne pas comprendre que Pierre, en affirmant qu'il ne l'aime pas, ne lui dit pas la vérité. Mais c'est le postulat qu'il faut admettre, la part d'invraisemblance qui, fatalement, est à la base de toutes les pièces modernes.

Primerose, au couvent, paraît tôt consolée. Elle se donne tout entière à la charité et aux menus soins de l'étroite et paisible existence des nonnes. Cependant les décrets sur les congrégations la rendent au monde en dispersant les religieuses de son pieux

asile. Pierre, d'autre part, est revenu d'Amérique après avoir rétabli ses affaires. Ils vont donc pouvoir s'unir, puisque la jeune fille n'a pas encore prononcé ses vœux? Oui, sans doute, mais non sans que l'oncle de Primerose, le spirituel et évangélique cardinal de Méranche, aidé de la marraine de la petite, la gaillarde Madame de Sermaize, ait dû vaincre les résistances de la jeune défroquée. Et l'on ne comprend pas très bien pourquoi Primerose fait tant de façons pour accepter un bonheur qu'elle souhaitait ardemment jadis, que le ciel et la terre lui permettent et dont Pierre de Lancrey est bien loin de s'être montré indigne...

Mais que de jolies scènes, que de mots piquants, justes, qui portent! Et, aux Galeries, quelle mise en scène fastueuse, quelle interprétation de choix! M^{me} Marthe Mellot est adorable dans le rôle de Primerose. M. Arquillère joue avec une onction parfaite et une spirituelle bonhomie le rôle du cardinal. Et leurs camarades, autour de ces deux vedettes, composent un ensemble excellent.

* * *

Je voudrais avoir la place nécessaire pour parler longuement de *Ino*, l'action dramatique de M. Georges Dwelshauvers, qui fut représentée à la dernière matinée littéraire du théâtre du Parc. Il me semble qu'on a mal compris cette tragédie, antique par l'argument, par les costumes, par le décor, mais très moderne par l'idée et les sentiments. Le roi Athamas vivait heureux avec sa femme Ino et les deux fils qu'il avait d'elle, quand les dieux, tout-à-coup, enlevèrent Ino et la gardèrent neuf ans dans un temple de Héra. Désespérant de la revoir, Athamas épouse une autre femme, Thémisto, dont il a également deux fils. C'est le moment que les dieux choisissent pour réveiller dans le cœur d'Ino le souvenir de son mari et de ses enfants. Elle reparait tout-à-coup à la cour du roi. Athamas est fort embarrassé. Il ne peut la reprendre et répudier Thémisto. Ino rentrera donc chez lui, mais dans la condition d'une esclave et sans que nul puisse soupçonner son identité. Vaine précaution! Thémisto, inquiète, a remarqué le trouble du roi. Bientôt elle devinera qu'Ino vit et la menace, et c'est à Ino elle-même, sous la figure de l'esclave favorite, qu'elle fera la confidence de ses craintes et de sa haine jalouse. Elle médite de tuer les deux enfants de sa rivale. Ino substitue ses enfants à ceux de la reine et celle-ci, de ses mains forcenées, égorge ses propres fils en croyant massacrer ceux d'Ino. L'horrible erreur découverte, Thémisto se suicide, tandis qu'Ino, accompagnée de ses deux enfants, va se jeter dans la mer. Athamas demeure seul et, ivre de désespoir et de rage, il déclare la guerre aux dieux qui ne l'ont pas protégé contre l'aveugle et cruel destin. Alors un vieillard, le chef du chœur, exprime l'idée de la pièce qui est celle-ci : « Jadis, les Titans et les Dieux régnaient avec des forces égales sur la terre et les cieux. Les Titans engendrèrent les Hommes, plus faibles qu'eux, et les Dieux profitèrent de cette faiblesse pour asservir leur descendance dégénérée. Mais un temps viendra où les Hommes redeviendront des Titans et, à leur tour, renverseront les Dieux ». Ino est donc la tragédie du surhomme. C'est une œuvre puissante, un peu trouble peut-être, et non sans quelques longueurs, mais qui fait grand honneur au talent de M. Dwelshauvers. La troupe du Parc, M^{les} Borgos et Ritter, MM. Marey, Gournac, etc., lui ont assuré une fort bonne interprétation.

* * *

Sur le même théâtre, l'*Apôtre*, de M. Paul-Hyacinthe Loyson, manière de tragédie moderne également, a obtenu un beau succès. On a particulièrement goûté la gravité, l'austérité, la noblesse de cette œuvre probe qui ose prendre comme héros un honnête homme et en faire un ministre de la République. N'était-il pas entendu, de par tous les canons du théâtre actuel, qu'un ministre de la République ne peut être qu'un sauteur, un forban, un escroc, une habile fripouille? M. Paul-Hyacinthe Loyson croit encore à l'honneur, même chez un homme politique. Cette originalité mérite d'être notée. Je suis bien sûr qu'il n'estimerait pas, lui, — comme l'a fait un spirituel rédacteur de *Pourquoi Pas* à propos de M. Poincaré, — que la première qualité d'un homme d'Etat, c'est de mépriser les hommes.

* * *

Vendredi soir a eu lieu, au Parc, le sixième gala classique organisé par le Théâtre Belge. On jouait *le Cid*, avec M. Alexandre, de la Comédie-Française. Dans l'ensemble, interprétation satisfaisante. Mais certains acteurs ne semblaient pas connaître suffisamment leurs rôles. Une débutante, M^{lle} Roanne, s'est fait avantageusement remarquer dans le rôle d'Elvire. C'est bien la première fois qu'une confidente obtient et retient l'attention. En baisser de rideau, la *Leçon du Cid*, un acte en vers de M. Félix Bodson, a été accueilli par le public avec grande faveur. Corneille y est mis en scène et y parle d'une manière digne de lui. C'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de cet excellent « à-propos ».

GEORGES RENCY

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Au Musée moderne, Salon de *Pour l'Art* (dernier jour). — Au Cercle artistique, MM. Alfred Verhaeren et Franz Gaillard. — A la Galerie Georges Giroux, M. Georges Lemmen.

C'est le samedi 8 mars que s'ouvrira au Musée de peinture moderne le Salon de la *Libre Esthétique*, consacré cette année aux interprétations du Midi. Comme les années précédentes, les membres de l'association et les artistes invités seront seuls admis au Salon le jour de l'inauguration. Celui-ci sera accessible au public dès le lendemain, dimanche, de 10 à 5 heures.

Le successeur de M. Léon Du Bois à la direction de l'École de musique de Louvain vient d'être nommé : c'est M. Paul Lebrun, professeur du cours supérieur d'harmonie et de contrepoint au Conservatoire de Gand.

Le Conseil communal de Liège a voté un subside de dix mille francs pour seconder l'*Œuvre des Artistes* dans son projet de transformer en musée de souvenirs la maison où naquit Grétry, rue des Récollets, au quartier d'Outre-Meuse.

L'intéressante collection d'autographes, de portraits, de documents divers concernant Grétry réunie par feu Théodore Radoux, directeur du Conservatoire de Liège, formera le premier fonds du nouveau musée.

La presse étrangère poursuit avec intérêt l'étude des œuvres des artistes et écrivains belges. En Pologne, un grand périodique, *la Semaine illustrée*, a consacré récemment d'élogieux articles à notre compatriote, le peintre Georges Delnois. M. Julius Kaden, l'auteur de ces articles, qui ne cesse de témoigner de l'intérêt à nos peintres, prépare en ce moment pour la revue *Krytyka* un article étendu sur le mouvement littéraire en Belgique. Le même critique a publié récemment dans *l'Echo artistique et littéraire* de Varsovie une étude sur le récent ouvrage de notre collaborateur, M. Franz Hellens.

Ajoutons que M^{me} Maria Vissilovsky fera paraître d'ici peu, à Moscou, une édition intégrale des *Hors-le-Vent*.

La pétition adressée au Reichstag en faveur de la prolongation du privilège de *Parsifal* (1) n'a pas reçu, dit le *Guide Musical*,

(1) Voir notre numéro du 16 février dernier.

TAPIS D'ORIENT

◆ **DALSÈME** 2, RUE LEOPOLD, 2
◆ **BRUXELLES** ◆

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE. DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

l'accueil qu'espéraient ses promoteurs. Dans sa séance du 6 février, la Commission des pétitions de la haute assemblée a émis un avis défavorable après avoir entendu le commissaire du gouvernement qui s'est prononcé nettement contre toute modification spéciale à la loi de la propriété littéraire, cette modification ne pouvant se concilier avec les dispositions conventionnelles entre les Etats qui protègent la propriété artistique et littéraire. Le Reichstag, se conformant à l'avis de sa Commission, a en conséquence repoussé la pétition.

Parsifal sera donc libre à partir du 31 décembre 1913.

De Munich :

Les festivals qui auront lieu cette année au théâtre de la Résidence et au théâtre du Prince-Régent se composeront de vingt représentations d'œuvres de Richard Wagner, de sept représentations d'œuvres de Mozart et de quatre représentations d'*Ariane à Navos*, de M. Richard Strauss.

Les représentations d'*Ariane à Navos* ont été fixées aux 8 et 20 août, 1^{er} et 13 septembre; celles du cycle Mozart auront lieu du 30 juillet au 6 août.

Voici les dates auxquelles seront données les représentations du cycle Wagner : 9 août, *Tristan et Isolde*; 11 août, *l'Or du Rhin*; 12 août, *la Walkyrie*; 14 août, *Siegfried*; 16 août, *le Crépuscule des dieux*; 18 août, *les Maîtres Chanteurs de Nuremberg*; 21 août, *Tristan et Isolde*; 23 août, *l'Or du Rhin*; 25 août, *la Walkyrie*; 28 août, *Siegfried*; 30 août, *le Crépuscule des dieux*; 2 septembre, *Tristan et Isolde*; 4 septembre, *les Maîtres Chanteurs*; 6 septembre, *l'Or du Rhin*; 7 septembre, *la Walkyrie*; 9 septembre, *Siegfried*; 11 septembre, *le Crépuscule des dieux*; 14 septembre, *Tristan et Isolde*, et le 16 septembre, *les Maîtres Chanteurs*.

De Paris :

Le *Couronnement de Poppée*, qui a eu au Théâtre des Arts un si retentissant succès, ne sera plus joué que mardi prochain, en matinée. Le prochain « Spectacle de musique », fixé à jeudi, se composera du *Feu*, de Destouches, reconstitué et dirigé par M. Vincent d'Indy, chanté par M^{me} Croiza, décors et costumes de M. Maxime Dethomas. Un petit opéra-comique de Monsigny, *les Aveux indiscrets*, interprété par M. Fabert et mis en scène par M. Dréza, et le charmant ballet de M. Ravel *Ma mère l'Oye* compléteront le spectacle.

M. Vincent d'Indy vient d'être élevé par le Roi des Belges au grade de commandeur de l'Ordre de la Couronne.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}, Éditeurs

BRUXELLES

PARIS

4, PLACE DU MUSÉE, 4

63, Boulevard Haussmann, 63

Viennent de paraître :

Les Peintres de Portraits

par PAUL LAMBOTTE.

Un beau volume in-4°, de 150 pages de texte, illustré de 53 reproductions en planches hors texte.

Prix : 5 francs.

Thomas Vinçotte et son Œuvre

par PAUL LAMBOTTE et ARNOLD GOFFIN.

Volume in-4°, contenant, outre le portrait de l'artiste, 50 planches hors texte.

Prix : 10 francs.

Guillaume Charlier

par SANDER PIERRON.

Un beau volume petit in-4°, de 134 pages, illustré de 40 planches hors texte et de 16 reproductions dans le texte.

Prix : 10 francs.

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN
BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet. — HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.
Écrire : 12, rue du Faubourg Montmartre, PARIS.
Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Directeur : **P. BUSCHMANN, J^r**

Huitième Année

ANVERS — 15, Rynpoortvest, 15 — ANVERS

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.
La livraison, fr. 2.50.
Edition de luxe sur papier spécial, 50 fr.

Dépôts : BRUXELLES, 16, place du Musée. — PARIS, 17, rue Bonaparte. — AMSTERDAM, 485, Keizersgracht. — LONDRES, 33, King Street, W. C. — BERLIN, 15, Hohenzollernstrasse (Zehlendorf).

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicov, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12.00	Un an	fr. 15.00
Six mois	7.00	Six mois	8.00
Trois mois	4.50	Trois mois	5.00
Le No.	1.25	Le No.	1.50

Demandez un numéro spécimen gratuit

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprime sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, FAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le Bulletin de l'Œuvre (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, de sins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'occupe de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes.

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1 070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

Revue du Temps présent

PIERRE CHAÎNE, fondateur.

Secrétaires de rédaction : JOSÉ DE BÉRYN, ANDRÉ DELACOUR

Études, critiques et documentations littéraires, historiques et artistiques.

Paraît le 2 de chaque mois.

DIRECTION : 76, rue de Rennes, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT ANNUEL } France, fr. 14.00
Étranger, 16.00

LE NUMÉRO : France, fr. 1.25. — Étranger, fr. 1.50.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie. Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50

Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

A propos d'Eugène Boudin (G. JEAN-AUBRY). — Deux beaux écrivains : *Mme L. Bernardini-Sjoestedt* et *M. Roger Reboussin* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Son Incohérence le Cinquantenaire. — Roger de la Pasture (JULES DESTRIÉ). — Au théâtre de la Monnaie (O. M.). Notes de Musique : *Une séance d'œuvres de Léopold Wallner* (CH. V.); Concert Firket-Van Horen (H.). — Memento musical. La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Chronique théâtrale : *le Désespoir du peintre*; *Adolphe ou le Dervier outragé*; *le Bonheur d'être riche* (G. R.). — Petite Chronique.

A propos d'Eugène Boudin.

L'idée fut à mon sens attachante et riche d'enseignements, qui fit réunir cette année au Salon de la *Libre Esthétique* des témoignages variés, transcrivant l'impression que laissèrent aux peintres de cinq ou six lustres passés les paysages provençaux.

Il y a des contrées qui semblent appeler les peintres avec une irrésistible force. Les années s'écoulent, les modes changent, les techniques diffèrent, se renouvellent, les théoriciens discutent, mais à travers l'étendue de tout un siècle, certains rivages conservent leur même prestige : et c'est plaisir et joie de voir comment ils se reflètent avec des charmes divers et d'émouvantes vertus.

Je goûte fort ce moyen de proposer au spectateur comment de mêmes objets, une semblable lumière peuvent prendre à travers des regards d'artistes différents des inflexions, des intonations singulières. Il m'était venu autrefois, au Cercle de l'Art moderne du Havre, un dessin semblable, celui de glorifier « la Baie de Seine » par la réunion d'œuvres picturales : je pensai à montrer comment Isabey, Corot, Huet, Bonington, Jongkind, Boudin, Claude Monet, Pissarro,

et de plus récents comme Friesz, Marquet ou Dufy, évoquent selon leurs directions particulières ce même charme discret et changeant.

La Provence est un champ plus vaste et la *Libre Esthétique* peut avec plus de bonheur réaliser un tel dessin.

Je retrouve aujourd'hui dans son catalogue quelques noms d'entre ceux auxquels j'avais songé hier, tant il est vrai que les modulations du soleil éclatant et de la brume fine peuvent aux mains et aux regards de mêmes peintres devenir pour nos yeux un double enchantement.

Particulièrement j'aime en cette réunion la présence d'Eugène Boudin : outre que la toile est belle qui l'y évoque, le fait pour ce peintre de figurer dans un ensemble d'évocations lumineuses est propre à donner de lui une sensation plus véridique et contredit heureusement certaines préventions que leur redite seule a pu jusqu'alors justifier.

On a tôt fait de dire de Boudin qu'il est le peintre des gris, pour ce qu'il a porté plus loin qu'aucun autre l'étude d'une gamme délicate vers laquelle l'entraînaient à la fois le lieu de sa naissance et sa nature intime.

Pour être né à Honfleur d'une famille longuement marine, Eugène Boudin eut l'âme baignée dans la légère brume de l'estuaire et les yeux obsédés d'un ciel où les nuages se forment et se dissolvent avec une infatigable fantaisie.

Pourtant il ne faudrait pas lui appliquer inconsidérément ni avec une rigueur extrême le vers de Rodenbach :

Le gris des ciels du nord dans son âme est resté.

On trouverait dans l'œuvre entier de Boudin mainte toile lumineuse : je me rappelle certains paysages d'Oisème, où la verdure ensoleillée chante avec une joie charmante, et telle plage de Deauville brûlée du soleil d'été. Pourtant on ne saurait nier qu'il inclinait plutôt à des évocations où son métier subtil et son regard avide se pouvaient mieux exercer, et nul n'a mieux su peindre les ciels, — les ciels de l'estuaire de la Seine, ces ciels mouvants insaisissables, toujours furtifs, où le bleu, le gris, l'orangé, le blanc délavé se mêlent, et dont il a suffi d'essayer de traduire un jour le spectacle pour mesurer combien on y rencontre d'obstacles.

Lorsqu'un peintre est parvenu à ce point de pénétration d'un paysage, lorsqu'il en a ainsi embrassé toute l'âme, quand il s'en est incorporé les moindres mouvements, on ne peut pas lui dénier cette possession, mais il est bien rare que la presse toujours simpliste et le public paresseux ne se refusent pas à lui accorder tout autre pouvoir.

Parce qu'il avait pénétré les paysages de mer, en Normandie, en Bretagne, en Flandre ou en Hollande, quand le souci de sa santé l'eut amené sur les rives de la Méditerranée, le premier jugement sur les nouvelles œuvres de Boudin fut défavorable.]

Le peintre était d'ailleurs arrivé à un âge où l'on n'accorde pas aisément qu'un artiste puisse changer. Il avait atteint tour à tour en 1871 avec sa série d'Anvers, en 1874 avec celle de Bordeaux, en 1884 avec celle de Dordrecht les expressions les plus caractéristiques de son talent fait à la fois de solidité et de charme. Il avait soixante-dix ans lorsqu'en 1894 il vint en Provence essayer de réchauffer un corps que déjà la maladie minait, mais où brûlait avec ardeur une flamme qui ne devait s'éteindre qu'avec la vie même.

Et là devant ce soleil, devant cette mer si différente de celle qui avait bercé son enfance, sa jeunesse et son âge mûr, il retrouve une vigueur nouvelle, il renouvelle encore une fois sa technique.

Après avoir été celui qui, vers 1858, donnait au Havre des conseils à Claude Monet, il s'est mis à l'école de son disciple, sans rien perdre pour cela de sa propre nature.

Après une vie patiente, souvent gênée, il avait le droit de se considérer comme un peintre arrivé. Il avait des amis, des acheteurs, des honneurs, et des années nombreuses : un demi-siècle durant il avait poursuivi avec une inquiétude sereine — si l'on peut ainsi dire — la recherche de soi-même. Il avait touché la possession totale de soi-même. Il était le seul rival de Jongkind, comme mariniste, ce Jongkind qu'il avait tant aimé et qui avait pour lui une affection fraternelle. Il aurait pu, comme tant d'autres, même parmi les plus grands, se redire sans efforts, s'arrêter, se survivre.

Mais non, le vieux Normand chercheur, où revivait

encore le sang des conquérants marins du passé, arrivé sur les rives provençales voulut pénétrer leur volupté. Et je ne sais rien de plus beau, de plus émouvant que ce dernier sourire de vieillard, ce sourire où revit tout le charme, et la délicatesse de sa vie, et la pureté d'une âme droite, et la splendeur de cette Nature qu'en tous lieux, sans cesse, il aima.

Antibes, Beaulieu, Villefranche, de 1894 à 1897, lui fournissent une moisson d'images. Par un effort nouveau, son art semble renaître encore. Entre-temps il peint sa série de Venise, quelques vues de Bretagne et de Deauville qui sont comme un dernier adieu ; mais dans ces vues de Provence qu'auparavant il n'avait pas connues, il met sa dernière joie de vivre.

La pâte s'y montre plus fine et dorée et comme faite d'une impondérable matière ; il retrouve une fois encore un charme voisin de son grand maître, le père Corot, et s'apparente à la fois aux plus délicieux Sisley.

D'autres y ont mis plus de fougue. Je pense aux pins parasols de Monet, à certains Renoir, et aux plus jeunes, aux toiles de Matisse, de Manguin, ou même aux aquarelles du cher Henri-Edmond Cross. Mais qui donc a su, à travers cette lumière, faire vibrer un sourire plus tendre ?

Je revois dans mon souvenir parmi toutes les toiles de Boudin, — qu'une longue étude me fit rechercher, — je revois ces *Rades de Villefranche*, ces *Forêts d'Antibes*, je les revois comme des images de jeunes filles blondes, joyeuses de vivre et souriantes.

Et j'aime qu'on ne l'ait point oublié dans cet ensemble de Provence, le cher vieux peintre de Honfleur, épris du ciel et de la mer, le vieux peintre toujours jeune jusqu'à sa dernière heure, jusqu'à l'heure cruelle et grande en sa beauté, où, sentant la mort proche, il se faisait transporter de Paris à Deauville pour fermer devant son cher horizon des yeux qui s'en étaient nourris durant trois quarts de siècle.

Il m'a surpris qu'au Musée de Bruxelles aucune toile ne vint témoigner de la gloire d'un peintre qui se rattache à la Belgique par une période de sa vie, et le premier essor véritable de son art.

Eugène Boudin, en effet, vécut à Bruxelles en 1871, et a laissé une série de *Marchés* faits dans cette ville et qui ont conquis bientôt les faveurs des amateurs avisés ; et c'est à Anvers, la même année, qu'il réalisait la première série d'œuvres dignes de lui assurer la gloire et dont quelques-unes des plus belles pages furent réunies autrefois dans la collection de Bériot.

La National Gallery de Londres, les musées de Manchester, de Rotterdam (je ne parle que des musées hors de France) s'honorent de posséder des œuvres de Boudin ; et Anvers ni Bruxelles, où il peignit, n'en conservent le témoignage.

Ce ne m'est qu'une raison de plus de rendre hom-

mage à la *Libre Esthétique* pour n'avoir pas méconnu qu'une place était due à un peintre qui sans être l'un des plus grands de son temps, demeure cependant l'indispensable chaînon qui relie l'école de 1830 à l'école impressionniste, et qui eut la gloire avec Jongkind d'introduire en France dans le « paysage de mer » (comme disait Courbet) une vérité et une simplicité avant eux méconnues, et de procurer à nos regards la même et salutaire joie qu'apporte à nos pomons l'air vigoureux venu de l'horizon marin (1).

G. JEAN-AUBRY

DEUX BEAUX ÉCRIVAINS

M^{me} L. Bernardini-Sjoestedt et M. Roger Reboussin.

Une très intéressante et belle exposition d'Artistes Animaliers est ouverte à Paris, à la galerie La Boétie. Je n'en parlerai point en tant qu'exposition parce que je ne suis pas critique d'art, mais je serais heureux de dire quelques mots des articles que deux écrivains de valeur ont consacrés dans *l'Art et les artistes* (2), revue par les soins de laquelle fut organisée cette exposition, aux artistes qui y participèrent.

C'est une occasion pour moi (je l'attendais depuis longtemps) de parler aux lecteurs de *l'Art moderne* d'une femme de lettres du plus grand talent, qui produit peu, qui se tient à l'écart avec une modestie vraiment excessive, et dont j'ai d'ailleurs lu très rarement des pages. Mais ce n'est point à l'abondance qu'on juge le styliste. Une phrase suffit à révéler l'écrivain si on peut retrouver en elle l'application des grandes lois essentielles de l'écriture, l'articulation d'une pensée vivante.

M^{me} L. Bernardini-Sjoestedt, dont je ne sais que quelques articles de critique d'art, est une femme qui a l'habitude de méditer. On sent qu'elle ne se paie pas de mots, qu'elle vérifie même ce qu'elle pense. Et de vérifications en vérifications, d'approches en approches, elle arrive au cœur du sujet et le touche d'une pointe sûre. Ce n'est point hésitation chez elle, c'est prudence. Je devine qu'elle ne veut point parler avant d'avoir, par de successives analyses, éliminé tout le détail, l'accessoire, l'erreur possible. Aussi ses définitions ont-elles une force extraordinaire. On les sent définitives, synthétiques, d'une absolue *honnêteté de pensée*.

(1) Notre collaborateur M. G. Jean-Aubry a consacré plusieurs années à la réalisation d'un important ouvrage consacré à *la Vie et l'Œuvre d'Eugène Boudin*, où se trouvent réunis de nombreux documents inédits qui éclairent d'un jour exact la figure et l'art du peintre.

La connaissance que M. G. Jean-Aubry a de l'œuvre du peintre et des lieux où il vécut, le dépouillement de trois cents lettres inédites de l'artiste, l'adjonction d'un catalogue, d'une muséographie et d'une soignée bibliographie se sont réunis pour composer sur Boudin un livre définitif.

Cet ouvrage, dont la publication doit être prochaine, sera précédé d'une préface d'un des maîtres de la critique d'art, M. Gustave Geffroy.

(2) *L'Art et les artistes*, livraison de février 1913 : *Barye peintre*, par M. ROGER REBOUSSIN; *Le Premier Salon de la Société des Artistes Animaliers*, par M^{me} LÉONIE BERNARDINI-SJOESTEDT.

J'ai sous les yeux l'article dont je parle. Dieu sait s'il était difficile à écrire : il s'agissait de présenter au public, en quelques pages, une trentaine d'artistes, et, notez-le bien, tous animaliers, ce qui réduisait beaucoup le vocabulaire. Elle l'a fait, et pas un instant ne se soupçonne l'énumération. C'est, pour chaque peintre ou sculpteur, une analyse rigoureusement limitée à lui-même, une étude brève mais attentive, serrée, complète, incomparable à aucune autre. Tour de force, évidemment, mais ce terme ne me plaît guère. Il exprime au fond quelque chose de facile, une habileté purement verbale, infiniment inférieure à ce qui fait la valeur de l'étude de M^{me} Bernardini. C'est bien le contraire, en effet, d'un tour de force que cette ingénuité patiente, que cette recherche paisible de l'exactitude, mais d'une exactitude sans étroitesse, d'une exactitude qui n'exclut les notions ni de l'analogie, ni de la synthèse.

Voyez, au contraire, comme M^{me} Bernardini sait, s'évadant de la description pure, agrandir un sujet en le rattachant à ses analogues. Il s'agit des chats de Steinlen :

Ils semblent rôder autour de l'œuvre du maître comme les *daimones* familiers de l'enfer montmartrois. Ils s'appariaient au groupe terrible que me montre la petite toile posée, lors de ma visite, sur le divan de l'atelier : trois fillettes du pavé, trois petites *communales* qui, au sortir de la classe, s'attardent sur le trottoir et, les bras liés, rapprochant leurs faces pâlottes, chuchotent des choses qu'on n'ose pas dire très haut. Trois petites Parques du ruisseau parisien, trois Euménides sociales. Le cartable à la main, leurs maigres jambes passant sous la pèlerine de l'écolière, elles écoutent, murmurent ou songent des choses affreuses; les petits visages chlorotiques, aux cheveux fades, s'égayent d'un rayon de malice vicieuse, où il y a déjà toute la haine d'en-dessous et cette incroyable philosophie de l'égout dont Steinlen s'est fait le peintre indigné et sévère. Les chats de Steinlen ont vu les mêmes choses que ces enfances profanées. Ils ont rôdé dans d'étroits corridors gras, dans les escaliers infâmes. Ils ont regardé de leurs yeux glauques le guet de l'apache, suivi, avec un ricanement sur leur muscau aigu, la démarche apeurée du panté.

Je ne note qu'en passant à quelle haute et juste conception de la critique d'art correspond un morceau de ce genre. Il ne s'agit pas en effet seulement, lorsqu'on se trouve en face d'une toile ou d'une statue, et qu'on a à en rendre compte, de la décrire telle qu'elle apparaît immédiatement. Ce n'est pas cela qui peut nous intéresser. Je sais bien qu'un tel procédé est devenu à la mode en réaction du procédé (aussi facile) qui consistait à broder des phrases sans fin autour du *sujet* traité par l'artiste. Il ne s'agit ni de ceci ni de cela. Il devrait s'agir de deviner la pensée essentielle de l'auteur et de montrer comment l'exprime ici l'œuvre examinée. Devant les félins de Steinlen, un Théophile Gautier aurait bavardé une heure sur les chats, et nous aurait ramenés jusqu'en Égypte, mais un critique d'aujourd'hui se fût imposé de ne décrire le tableau qu'en termes strictement techniques, tellement que nous eussions pu croire qu'il s'agissait de n'importe quoi : bœufs ou maisons. Voyez au contraire le tact avec lequel M^{me} Bernardini remonte à la conception sociale de la vie que se fait « le peintre indigné et sévère » pour revenir ensuite aux œuvres inspirées par cette conception, dont s'avère ainsi la similitude de caractère. Ces choses affreuses qu'ont vues les écolières, les chats aussi les ont vues. Ils vivent dans le même milieu, ils respirent la même atmosphère. Ils « s'appariaient ».

S'il y avait quelque justice dans la distribution des fonctions du journalisme, une M^{me} Bernardini devrait occuper la place usurpée par tel imbécile sans style ou tel marchand de tableaux déguisé qu'il vous plaira. Elle sait voir, et elle sait écrire. La pré-

cision de ses descriptions assure à ses idées générales une solidité rigoureuse, une base de réalité.

Tout amateur de belle langue française goûtera la convenance exquise de certaines expressions, telles que : *ces enfances profanées*. La qualité du mot *profanées*, son timbre, sa place ! La valeur ici du mot *enfances*, cette volontaire destruction de l'équilibre entre le terme concret, suffisant puisqu'il s'agit d'animaux : *les chats* et le terme soudain abstrait, ayant valeur de synthèse, de vue vaste et foisonnante : *enfances !* Et quelle indignation secrète !

On peut dire de chaque paragraphe de cet article qu'il est complet, mais il en est de particulièrement heureux, ainsi ceux consacrés à la centauresse de Rodin, à l'art de MM. Bruno Liljefors, Raymond Bigot, Paul Gouve, Mahler, Manzana-Pissarro, Maurice Marx, Paul Mérite, Paul Renouard, Roger Reboussin, dont elle caractérise merveilleusement la manière.

Ses toiles, dit-elle, sont moins des études d'animaux que des morceaux vivants taillés en pleine nature, ou plutôt arrachés par ruse victorieuse à ses heures inviolée et à ses retraits les plus secrets ; l'animal et la forêt qui l'abrite y vivent d'une vie semblable, et l'arbre et la fleur y ont leurs droits à l'égal de la biche ou de la martre : l'écorce tigrée du bouleau y répond aux mouchetures du faon ; et la splendeur de la fausse orange, les tons rouges et bruns des feuilles mortes enveloppent de leur symphonie magnifique la bécasse vêtue de tons assourdis vers laquelle ils convergent.

Le second de ces écrivains est précisément M. Reboussin, du talent pictural de qui M^{me} Bernardini vient de nous donner ce portrait dont je garantis l'exactitude. C'est un animalier remarquable et en même temps un critique d'art excellent, lui aussi. Il présente d'ailleurs beaucoup d'analogies avec M^{me} Bernardini, dont il a la conscience rigoureuse, la patience, le goût de la méditation, — qualités encore développées chez lui par une existence qui se déroule pour moitié à la campagne en longues promenades d'observateur et de rêveur. Il est également sensible au caractère abstrait d'un graphique élégant et juste, et au frémissement de la vie surprise en pleine nature. A vrai dire, il ne sépare point ces deux éléments de l'œuvre d'art et de la vie. Aussi son analyse de Barye est-elle admirable, — Barye dont ce Salon des Animaliers présente une rétrospective du plus haut intérêt.

Je crois bien qu'il a considéré ces aquarelles et ces bronzes comme il eût regardé un spectacle naturel, c'est-à-dire sans en omettre un seul élément, restituant à chacun son sens, le décrivant s'il le faut au moment de sa plus insaisissable mobilité.

Telle aquarelle, dit-il, représente une *Lionne qui se roule en jouant devant ses deux petits* ; les prunelles claires des lionceaux, à l'abri du roc, décèlent moins l'abandon dans ce site rocheux dont ils subissent la vague terreur ambiante ; comme le ventre au pelage pâle de la mère, virant brusquement, donne à la scène une clarté insolite, comme cela se passe étrangement sur la terre et dans le temps !

Cette période est à elle seule un tableau, indépendant de celui qu'elle commente tout en s'y superposant avec exactitude. Il me plaît assez de la considérer à son tour comme une petite œuvre d'art, avec les différences qu'il y a pourtant entre une toile qui se déroule dans l'espace et une phrase qui se développe dans la durée. *Vague terreur ambiante* établit une atmosphère, quelque chose de fluide autour du groupe solide, monumental, des lionceaux et de leur mère ; dans cette diffuse ambiance tout à coup l'on voit le ventre au pelage pâle et qu'il se meut (*virant brusquement*). Et ce mouvement à son tour crée aussitôt une lumière, une clarté insolite.

Seul, évidemment, un homme très averti d'une technique peut descendre dans un tel détail, comme par exemple lorsqu'il définit les caractères de l'aquarelle chez Barye :

Comme son aquarelle est traitée avec des repos, avec des retours qui donnent leur matière aux roches, leur qualité aux lichens, leur rudesse particulière au pelage des fauves ; comme il abdique volontiers la légèreté, la transparence, la spontanéité extraordinaire des aquarellistes proprement dits dont l'esthétique a des mérites si opposés !

Par contre, ce minutieux analyste sait parfaitement donner les raisons générales qui nous émeuvent devant l'œuvre d'un artiste. Il observe fort sagacement que ces raisons sont d'ordre magnétique, supérieur à tout ce que donne la connaissance du détail sans le remuer cependant :

Ces peintures sont d'un métier absolument personnel ; dans les musées ou les collections privées, par une destinée propre à Barye, elles ne s'apparentent à rien de voisin, conservent leur aimant précieux, rare et puissant, silencieuses comme si leur auteur baissait la voix pour une confidence.

Leur aimant ; il le dit bien. Et comme ce mot aimant est bien à sa place, bien amené, — centre, c'est le cas de le dire, magnétique de cette pensée, séparant en deux parties la phrase : d'un côté ce qui a trait à la personnalité, à l'aspect rare, de l'autre ce qui fait allusion au silence, au secret. La notion de l'attrait, de l'aimant les synthétise et les équilibre toutes deux.

Et ce tableau, terrible, et si sûr :

Quant à la *Panthère noire*, elle passe posément, au loin, dans un formidable désert rocheux ; ensemble extraordinaire par la densité de ses énormes pierres grises donnant une impression accablante d'inaccueuil et de mort où le félin vient circuler comme pour protester contre toute vie par un meurtre qu'il flairer possible encore.

Il y a là une *intrigue* d'idées et d'images tout à fait curieuse, une alternative savante entre l'impression du *vide* et celle de *peuplé*. *Accablante, inaccueuil, mort*, autant de mots, gradués dans la terreur, qui contribuent à « vider » le paysage, à le rendre désert, à nous en chasser. Puis vient le félin qui, au lieu de passer simplement, circule, c'est-à-dire y multiplie sa présence pour le « peupler » davantage. Le mot *meurtre*, lui, évoque une présence, c'est vrai, mais abstraite puisqu'on ne sait de quelle proie et aussitôt détruite puisque d'une proie. *Flaire, possible* accentuent encore cette indécision, cette confusion des deux impressions.

Et ainsi de suite. J'arrête ici ces analyses, qui ne disent rien d'ailleurs de la qualité syntaxique de la phrase, ni de la valeur métaphorique des images. J'ai voulu simplement indiquer par ces sommaires esquisses que nous avons en M^{me} Bernardini-Sjoestedt et en M. Reboussin « deux écrivains pensifs et subtils, deux savants chimistes » de notre belle langue.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Son Incohérence le Cinquantenaire.

On nous écrit :

Ce que *l'Art moderne* écrit au sujet du Palais (*sic*) du Cinquantenaire est encore au-dessous de la triste réalité (1).

« Que pensez-vous du Palais du Cinquantenaire ? » demandait feu le roi Léopold II à un haut fonctionnaire (qui n'était pas des

(1) Voir *l'Art moderne* du 23 février dernier.

Bâtiments civils). « Sire, je pense qu'on devrait le détruire à coups de canon. » Cette parole mémorable devrait être inscrite sur les murs de tous les bâtiments provisoires qui composent presque exclusivement ce monstre.

Votre collaborateur en décrivant l'incohérence de la distribution des locaux de l'aile gauche a oublié une chose : c'est que par un vote de la législature (le beau billet !) cette aile gauche a été entièrement réservée aux musées du Cinquantenaire. Cela se passait en 1901.

Depuis on y a logé tant bien que mal la section des antiquités et la section d'Extrême-Orient, et on est en train d'y installer des collections folkloriques. Il paraît que l'on va se décider à parachèver le bâtiment de l'avenue des Nerviens, terminé depuis plus de trois ans et que le baron Descamps avait aux jours de sa gloire pompeusement appelé « le Palais espagnol ».

Mais il reste encore de nombreux parasites, incrustés tels la vermine, dans les halls vermoulus datant d'expositions universelles de jadis : le service géologique, le service des poids et mesures, l'étalonnage électrique, de vagues collections intéressant l'enseignement, qui se sont installées on ne sait trop comment, après l'exposition de 1910, dans les locaux dont on avait fait naguère déménager d'urgence le Musée scolaire. Puis il y a aussi le Musée international, dont l'existence troglodytique et mystérieuse se poursuit dans des travées obscures. Tout cela prend bel et bien la place réservée de par « la volonté nationale », nous le répétons, aux collections du Musée. Vous me direz que celles-ci ne sont pas encore transférées de l'autre aile. Mais l'occupation a la conséquence fâcheuse de maintenir des installations provisoires, cloisons de planches recouvertes d'étoffes, velums, loques, tentures poussiéreuses (près desquelles on allume des poêles au gaz, c'est l'Art moderne qui nous l'apprend !), staffs tombant en morceaux, lamentables détroques des expositions passées et voisinage ultra combustible pour les collections du Musée. Point de service général de surveillance, point d'entente, tout va au petit bonheur... en attendant le grand malheur qui se produira peut-être un jour.

Quant à la sécurité de l'aile droite, n'en parlons pas : c'est miracle si les expositions d'automobile (où l'on fumait malgré les défenses formelles), de vaches, veaux, cochons, couvées, n'y communiquent pas un jour le feu.

Nous ne croyons pas qu'il existe au monde un exemple d'incurie gouvernementale semblable à celle qui se révèle au Cinquantenaire. L'Art moderne fait de bonne besogne en la stigmatisant.

ROGER DE LA PASTURE

Notre ami et collaborateur Jules Destrée, président de la Société des Amis de l'Art wallon, vient d'adresser au Collège des bourgmestres et échevins de Bruxelles la spirituelle lettre que voici :

MESSIEURS,

Les journaux nous ont appris votre décision de donner à une rue de Bruxelles le nom de Roger Van der Weyden.

Nous nous permettons de vous en féliciter, et cet hommage à un des plus grands peintres du XV^e siècle nous est d'autant plus agréable qu'il semble devoir préparer une commémoration plus importante de ce grand artiste, — commémoration qui fut l'une de nos premières préoccupations et à laquelle nous espérons voir s'associer ultérieurement la ville de Bruxelles.

Mais si nous trouvons légitime que Bruxelles célèbre son grand peintre sous son nom flamand, nous croyons devoir cependant vous faire remarquer que ce nom n'est qu'une traduction et que le véritable nom attesté par les archives de Tournai, où naquit l'artiste, est Roger de la Pasture.

Nous venons donc vous prier à la fois, au nom de la vérité historique et au nom des artistes wallons qui se plaisent à revendiquer ce grand ancêtre, de ne pas oublier la forme française du nom. Cela nous paraît d'autant plus possible que les rues de la ville de Bruxelles sont indiquées par des écriteaux bilingues, et

que la mention « Rue Roger de la Pasture » serait exactement la traduction de « Van der Weydenstraat ».

Espérant, Messieurs, que vous voudrez bien prendre notre demande en considération, nous avons l'honneur de vous présenter l'assurance de nos sentiments les plus distingués.

JULES DESTREE

AU THÉÂTRE DE LA MONNAIE

La reprise de *Hänsel et Gretel*, toujours bien accueillie, — et cette fois plus que jamais grâce au talent spirituel, à l'espièglerie, à la parfaite diction et à la voix charmante de M^{lle} Marguerite Rollet, une Gretel idéale, — fut suivie d'une représentation de *Kaatje*, troisième en date. Spectacle copieux, qui tint le public en haleine pendant plus de quatre heures. Mais spectacle intéressant par les rapprochements qu'il offrit et les divergences qu'il souligna entre l'instrumentation un peu trop appuyée de M. Humperdinck et la partition plus discrète et plus fine de M. Buffin. Due au hasard ou à quelque malice, la composition de cette affiche inusitée délia les langues dans les couloirs, provoqua maints commentaires dont *Kaatje* n'eut point à souffrir.

Mais c'est de *Hänsel et Gretel* qu'il s'agit aujourd'hui, et non de l'œuvre nouvelle dont nous avons vanté la semaine dernière le charme délicat, la pondération et l'heureuse adaptation au sujet. Le conte féerique de Humperdinck garde son prestige, avec la fraîcheur de ses thèmes, l'humour de ses récits. Peut-être, — mise à part M^{lle} Rollet, vraiment gosse, — l'interprétation manque-t-elle de légèreté. M^{lle} Symiane paraît bien grave pour le rôle puéril de Hänsel. M. Bouilliez et M^{me} Bardot (le Père et la Mère), M^{lle} Charney (la Sorcière), M^{lles} Carli et Callemien dans les rôles épisodiques de l'Homme à la rosée et de l'Homme au sable s'acquittent en conscience d'une mission qui exigerait, semble-t-il, plus d'emballage, de fantaisie et de vivacité. L'orchestre aussi est passablement lourd et couvre trop souvent, par un excès de sonorité, la voix des artistes.

O. M.

NOTES DE MUSIQUE

Une séance d'œuvres de Léopold Wallner.

Une pensée affectueuse avait réuni, la semaine dernière, un petit groupe d'artistes dans le salon de M^{lle} Hoeberechts, afin de faire connaître aux invités quelques œuvres de M. Léopold Wallner, que l'âge et la maladie tiennent depuis tant de mois éloigné de toutes les manifestations extérieures de la vie artistique.

En une fine causerie, M. Evenspoel définit l'individualité du vieux maître resté si jeune de cœur et d'aspirations. D'excellentes élèves de M^{lle} Hoeberechts, M^{lles} Cordemans et Simone Huart, jouèrent des pièces de piano : une *Sonate romantique*, un *Ländler*, une *Impromptu*, une *Mazurka* et une *Polonaise*, tout cela très slave, très fantasque, avec un air de constante improvisation, et, malgré un langage musical qui doit beaucoup à Chopin et à Schumann, avec des qualités personnelles de fantaisie ailée et de passion tendre et élégiaque. Mais c'est surtout dans la musique vocale que M. Wallner excelle. M^{me} Wybauw-Deuilleux détailla, avec un art supérieur de l'interprétation, quelques unes de ses mélodies, parmi lesquelles nous apprécîâmes surtout la *Berceuse cosaque*, à l'intense parfum de terroir, l'*Aubépine* (poème d'Ivan Gilkin), si délicieusement printanière, et la *Belle Nuit* (sur un texte du même auteur), d'une poésie intense et d'un lyrisme très prenant.

Ch. V.

Concert Firket-Van Horen.

Une intéressante séance de sonates a été donnée, mardi dernier, à la salle Patria, par MM. Van Horen et Firket. Le programme comprenait trois des plus importantes sonates de l'école moderne de violoncelle. La sonate (op. 36) de Grieg, souvent entendue à Bruxelles, une des meilleures pages de l'œuvre de Grieg, dont on connaît le charmant *allegro*, d'une fantaisie étincelante et spirituelle, la sonate en *la* mineur de Böllman, moins

connue, d'une composition moins éclatante mais d'un sentiment si profond et d'une écriture si raffinée. Enfin la grande sonate en *fa* majeur, œuvre de Richard Strauss, ont tour à tour permis aux deux musiciens de montrer leur talent robuste et la souplesse de leur interprétation. Cette sonate de Strauss est fort peu connue à Bruxelles, et je ne sache pas qu'on l'ait déjà entendue dans une audition publique. C'est une œuvre de belle et large envergure, solidement écrite, d'une inspiration tantôt véhémence, tantôt mélancolique, où l'on retrouve les qualités maîtresses de l'auteur de *Salomé*. Les difficultés techniques de cette sonate étaient redoutables et nombreuses. Violoncelliste et pianiste en ont triomphé sans peine et le public ne leur a pas ménagé ses rappels. H.

MEMENTO MUSICAL

Aujourd'hui, dimanche, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, cinquième concert Ysaye (Festival Franck), sous la direction de M. José Lassalle, chef d'orchestre du *Tonkünstler Orchester* de Munich et avec le concours de M. Alfred Cortot, pianiste. Programme : prélude de *Rédemption* ; *les Djins*, poème symphonique pour piano et orchestre ; *Symphonie en ré mineur* ; *Variations symphoniques* pour piano et orchestre ; *Psyché*, poème symphonique ; *le Chasseur maudit*, poème symphonique.

Lundi 10, à 8 h. 1/2, Salle Nouvelle, concert de M^{lles} Eugénie Buess, violoniste, et Jeanne Loché, pianiste, avec le concours de M^{lles} Gabrielle Bernard, cantatrice, et Germaine Schellinx, violoniste. — Même heure, à la Grande-Harmonie, quatrième concert de la Société nationale des Compositeurs belges avec le concours de M^{lles} G. Lievens et S. Poirier, de MM. E. Bosquet, Ch. Hénusse et du Quatuor Zimmer. — Même heure, à la Schola Musicæ (90 rue Gallait), concert avec le concours de M. et M^{me} Pieltain, MM. F. Charlier, E. d'Archambeau, M^{me} M. Linet et M^le G. Rinchon. — Même heure, Maison du Peuple, concert de M^{me} Jeanne Berry, M^{lles} Z., R. et M. Anderson.

Mardi 11, à 2 h. 1/2, au Musée Moderne, premier concert de la *Libre Esthétique* avec le concours de M^{lles} Marie-Anne Weber-Delacre et Marthe De Vos-Aerts, de MM. J. Jongen, D. Defauw et M. Dambois. — A 8 h. 3/4, au Cercle Artistique, récital de piano par M. Carl Friedberg.

Mercredi 12, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert de M^le Louise Desmaisons, pianiste, et de M. Juan Frigola, violoniste.

Judi 13, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, cinquième et dernière séance Beethoven du Quatuor Capet. — Même heure, Salle Patria, concert de M^le Mond Delstanche et de M. L. Epstein. Orchestre sous la direction de M. Carl Friedberg.

Samedi 15, à 2 h. 1/2, Salle Patria, séance de gymnastique rythmique. Démonstration par M. Jaques-Dalcroze avec le concours d'un groupe de ses élèves de l'Institut d'Hellereau. — A 8 h. 1/2, Salle Nouvelle, concert de M^{me} Fany Hiard avec le concours de M. F. Costa, violoniste.

Dimanche 16, à 2 h., quatrième Concert du Conservatoire sous la direction de M. Léon Du Bois. Audition intégrale de *Franciscus*, oratorio d'Edgar Tiné, avec le concours de M^{me} Mellot-Joubert, MM. Plamondon, Seguin, Anseau et Morissens. Répétitions générales le jeudi 14 et le vendredi 15, à la même heure.

LA MUSIQUE A LIÈGE

Troisième concert : troisième grand succès au Conservatoire, surtout pour l'orchestre, les chœurs et le maître autorisé qui les dirigeait ; chaque œuvre sortit radiée et rajeunie de l'élaboration savante et inspirée à laquelle Sylvain Dupuis présida. Mouvements, lignes de l'ensemble et des détails, timbres associés pour la clarté, pour l'expression juste et parfaite, nuances, multiplicité des forces émotives, tout mériterait d'être noté. Et Dupuis a le bonheur de constater que la foule lui rend justice. Quelle nouvelle sécurité pour les grandioses entreprises qu'il annonce, les œuvres monumentales de Bach, de Palestrina, de Beethoven !

L'ouverture de *Faust* où germe *Tannhäuser*, la scène tragique du *Crépuscule des dieux* qui montre Siegfried succombant sous la perfide jalousie, la « Marche funèbre » qui s'y relie logiquement au concert, une série de scènes contrastantes de *Tannhäuser* donnaient une ampleur épique à la soirée.

M. Hensel personnifia avec une égale maîtrise le héros qui ne connut jamais la peur et l'épicurien évadé du christianisme, aux sens étourdis jusqu'à l'obscurcissement de la raison. MM. Louis et Bloemgarten, le premier dans Gunther et dans Wolfram, le second dans Hagen, furent de beaux et dignes satellites ; et M^le Gilia se distingua dans le rôle assez bref de Vénus.

M. Crickboom dans le Concerto de Beethoven contraria passablement notre façon de sentir, et dans celui de Tartini, dont il ne modifia en aucune accentuation ni en aucune coloration les reprises modulées, nous laissa incertain sur les intentions du compositeur. Mais il prouva que sa technique est impeccable, fit jaillir les sonorités les plus riches et les plus fluides de son violon et affirma une solide autorité. Le public le rappela par de longs applaudissements après ses derniers coups d'archet.

GEORGES RITTER

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le désespoir du peintre. — Adolphe ou le Dernier Outrage. — Le Bonheur d'être riche.

Les membres du Cercle artistique ont eu, jeudi, leur petit dessert annuel. Les années précédentes, c'était une revue. Cette année, ce furent deux piécettes : *Le Désespoir du Peintre*, par M. G. M. Stevens et *Adolphe ou le Dernier Outrage*, par M. V. M. des Ombiaux et G.-M. Stevens. Il y a de l'esprit et de la drôlerie dans ces deux œuvrettes amusantes. L'idée de la seconde est même assez originale.

Si le Cercle artistique veut entrer franchement — et je le souhaite — dans une voie nouvelle et donner ainsi, chaque année, à ses membres la première d'une ou de plusieurs pièces belges, ne pourrait-il instituer un concours où l'on présenterait les œuvres que leur caractère exceptionnel exclut des théâtres réguliers ? Cette initiative aurait certes l'approbation des littérateurs, membres du Cercle, qui ont à se plaindre assez vivement d'être réduits en tout à la portion congrue.

Henri Conscience à la scène ? Par quel miracle, alors que le bon romancier populaire n'a rien écrit pour le théâtre ? Mais un magicien s'est trouvé, M. Hermann Teirlinck, qui, d'une nouvelle de Conscience, a tiré une petite comédie : *Le Bonheur d'être riche*. Et le théâtre du Parc a joué en matinée cette aimable adaptation, présentée au public, en une causerie préliminaire, par l'adaptateur lui-même.

M. Hermann Teirlinck est un écrivain flamand de mérite. Il a parlé de Conscience avec respect et sans enthousiasme. On sait, en effet, que les littérateurs flamands d'aujourd'hui n'admirent que fort médiocrement l'auteur du *Lion de Flandre*. Ce qui n'empêche pas qu'aucun d'eux n'est célèbre à l'étranger, voire en Belgique, alors que le vieux Conscience est lu encore partout.

La comédie de M. Teirlinck est simple et naïve, d'allure peut-être un peu trop populaire pour le public des matinées littéraires. On lui a fait cependant, ainsi qu'à ses interprètes, un succès flatteur.

G. R.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

MUSÉE MODERNE, le Salon de la *Libre Esthétique* ; CERCLE ARTISTIQUE, MM. F. Houget, Ad. Keller et Ed. Verschaffelt ; GALERIE GIROUX, M. Georges Lemmen (dernier jour) ; STUDIO, M. Jean-Louis Minne ; SALLE BOUTE, M. Alfred Ost ; GALERIE D'ART, M. Ernest Van den Panhuysen.

Les œuvres d'art présentées à l'examen du jury d'admission de la Section belge et de la Section internationale de l'Exposition Universelle et Internationale de Gand pourront être déposées au Palais des Beaux-Arts de l'Exposition (entrée par la chaussée de Zwynaerde), du 17 au 22 mars. Les artistes qui n'auraient pas reçu les documents nécessaires pour l'envoi de leurs œuvres peuvent les réclamer en écrivant au Commissariat du groupe II, rue Beyaert 3, Bruxelles.

Les artistes qui n'auraient pas reçu de formule de bulletin d'adhésion et qui ont l'intention de prendre part à l'Exposition de la Fédération des Artistes Wallons à Mons sont priés de vouloir en aviser le secrétaire, boulevard Dolez 48, à Mons, avant le 15 mars. Le règlement de l'Exposition et toutes pièces utiles seront envoyés aux adhérents en temps opportun.

ERRATUM. — C'est par erreur que, dans notre dernier numéro, nous avons donné au peintre Delaunois, à propos des articles que lui a consacrés la presse polonaise, le prénom de Georges.

C'est évidemment *Alfred-N.* Delaunois qu'il faut lire.

Notre compatriote le peintre Ramah travaille en ce moment à l'illustration d'une série d'éditions de luxe qu'entreprend la grande maison d'éditions allemande, l'*Insel-Verlag* de Leipzig. *Les Villages illusoire*s d'E. Verhaeren, ornés de quinze eaux-fortes, paraîtront sous peu. Suivront *la Légende d'Ulenspiegel* de De Coster et *les Campagnes hallucinées* de Verhaeren. D'autre part, nous apprenons qu'un éditeur belge est en pourparlers avec l'artiste pour l'illustration d'une nouvelle édition de *la Chanson d'Eve* de Charles Van Lerberghe.

M. Maurice Sabatier, de l'Institut, fera demain, lundi, à 3 h. précises, une conférence sur *Lacordaire aux Matinées littéraires* (Hôtel Astoria, 103 rue Royale). Entrée : 5 fr.

M. H. Saladin, architecte, fera mardi prochain, à 8 h. 1/2, à l'Université Nouvelle (67 rue de la Concorde) une conférence sur *l'Art musulman en Espagne*.

M. Charles Didier, avocat, ancien administrateur de *l'Indépendance belge*, fera jeudi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, à la Maison du Livre, rue de la Madeleine 46, une conférence sur *l'Organisation du journal moderne et de ses services d'informations* (projections lumineuses).

Nous apprenons que l'éditeur Eugène Figuière vient de fonder à Bruxelles, 72 rue Van Artevelde, une succursale de sa Maison d'édition de Paris. Il en a confié la direction générale à notre confrère A. Du Plessy. C'est est une bonne nouvelle pour les jeunes artistes et littérateurs, car la maison Figuière est en grande faveur actuellement dans la jeunesse française où par son bon accueil fraternel, son choix de publications éclectiques et sa grande loyauté elle a su réunir autour d'elle toutes les sympathies intellectuelles.

De Paris :

La Brebis égarée, la pièce très curieuse de Francis Jammes dont les répétitions se poursuivent au théâtre de l'Oeuvre, sera précédée du *Vertueux malgré lui*, pièce en un acte de Lady Gregory, traduite de l'anglais par M. Raymond Duval.

TAPIS D'ORIENT

◆ **DALSÈME** 2, RUE LEOPOLD, 2
◆ **BRUXELLES** ◆

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Ce sera le premier échantillon du théâtre irlandais offert à Paris. Depuis quelques années, le théâtre irlandais a pris un très grand essor, et son caractère d'originalité devait l'inscrire au répertoire de l'Oeuvre.

Lady Gregory est, avec W.-B. Yeats et J.-M. Synge, un des représentants notoires de ce théâtre autochtone, pur de tout alliage britannique, qui trouve aux sources populaires irlandaises une saveur singulière et nouvelle.

M. Claude Farrère corrige les dernières épreuves de son livre : *Thomas l'Agnelet, gentilhomme de fortune*, roman d'aventures conçu et écrit dans le goût du dix-huitième siècle.

Une édition complète des poésies de Stéphane Mallarmé vient de paraître aux éditions de la *Nouvelle Revue Française*. Elle contient plusieurs poèmes inédits. La disposition typographique en est élégante, large, simple. Les caractères ne gâtent pas la blancheur de la page, « belle comme une voile ». Stéphane Mallarmé en eût été satisfait, qui désirait l'accord du poème et du livre.

Dans la dernière promotion de la Légion d'honneur, notre ami Francis Vielé Griffin, l'auteur de *la Chevauchée d'Yeldis*, de *la Clarté de vie*, de *la Lumière de Grèce* et de tant d'autres livres de premier ordre, a été nommé officier. Un de nos confrères signale en ces termes exacts les motifs de cette distinction : « Francis Vielé Griffin a joué un rôle prépondérant, il y a maintenant un quart de siècle, dans le renouveau poétique connu sous le nom de Symbolisme. Francis Vielé Griffin, sans bruit, sans chercher nullement la renommée, fit passer les théories dans le domaine de la réalité.

Il a écrit, pour l'honneur de l'école nouvelle, des poèmes qui sont parmi ses témoignages les plus décisifs. Il est resté fidèle au vers libre, après que d'autres ont abandonné l'innovation des jours héroïques. Son vers libre est, d'ailleurs, bien à lui, un instrument qu'il a trouvé, qu'il a fabriqué pour son usage, un instrument dont il prouve, chaque jour, l'excellence.

Parmi nos poètes modernes, Francis Vielé Griffin est l'un de ceux qui ont le plus élégamment aimé les rythmes de l'allégresse. Il est aussi l'un de ceux qui savent le mieux étendre le plus loin leur rêve et leur méditation.

A l'heure où l'on parle de renaissance française, il est juste, il est bon que l'on ait glorifié le nom de Vielé Griffin. »

L'éditeur Floury fera paraître très prochainement sous le titre *Quelques hommes* un recueil de vingt portraits à l'eau-forte par M. Raphaël Schwartz, parmi lesquels ceux de MM. Anatole France, André Gide, Emile Verhaeren, A. Bartholomé, A. Rodin, A. Besnard, H. Martin, J.-F. Raffaelli, P.-A. Renoir, A. Bruneau, C. Debussy, etc. Prix de souscription : Japon, 600 fr.; vélin, 300 fr.

Le peintre Édouard Detaille, qui vient de mourir, a légué à la Société de l'histoire du costume son hôtel du boulevard Malesherbes et une somme de 200.000 francs destinée à transformer cet hôtel en musée. Au rez-de-chaussée seront réunis les costumes militaires, dont Detaille possédait une très belle collection; au premier étage seront installées les œuvres de l'artiste. MM. Jullemier, ami personnel de Detaille, et Maurice Leloir, président de la Société de l'histoire du costume, devront se concerter avec M. Paul Bœswillwald, architecte, en vue de cet aménagement.

M. Gémier, directeur du Théâtre Antoine, se propose de monter prochainement *Hamlet* avec M^{me} Suzanne Després dans le rôle du prince de Danemark. Il fera représenter aussi une adaptation nouvelle de *Shylock*.

M. Louis Aubert, l'auteur de *la Forêt bleue*, vient d'arriver à Boston pour présider aux dernières répétitions de son ouvrage. On nous annonce que l'Opéra de Vienne et celui de Darmstadt ont l'intention de monter *la Forêt bleue*, qui sera représentée, la prochaine saison, à Paris, au Théâtre des Champs-Élysées.

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN
BREVETÉS

Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.

Premières médailles aux diverses expositions.

Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement. 10 francs par an.
Le numéro 1 franc " "

La Vie Internationale

REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS
ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX

BRUXELLES : Office central des Associations internationales

Prix d'abonnement : 25 francs.

Le Courrier musical

Directeur : M. René DOIRE

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris

ABONNEMENTS : France, 15 francs l'an; Etranger, 18 francs.

Dépôts pour la Belgique : MM. Breitkopf et Härtel, Fernand Lauweryns
Katto, Schott frères, éditeurs, Bruxelles.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS
FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.

" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le Bulletin de l'Œuvre (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, de-sins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LES MAÎTRES DE LA MUSIQUE

Études d'Histoire et d'Esthétique

Publiées sous la direction de M. Jean CHANTAVOINE

Chaque volume in-8^o écu de 250 pages environ.

3 FR. 50

FÉLIX ALCAN, éditeur, 108, boulevard St-Germain, Paris (6^e)

Palestrina, par MICHEL BRUNET (3^e édition). — César Franck, par VINCENT D'INDY (3^e édition). — J.-S. Bach, par ANDRÉ PIRO (3^e édition). — Beethoven, par JEAN CHANTAVOINE (3^e édition). — Mendelssohn, par CAMILLE BELLAIGUE (2^e édition). — Smetana, par WILLIAM RITTER. — Rameau, par LOUIS LALOY (2^e édition). — Moussorgski, par M.-D. CALVO-COESSI. — Haydn, par MICHEL BRUNET (2^e édition). — Trouvères et Troubadours, par PIERRE AUBRY (2^e édition). — Wagner, par HENRI LICHTENBERGER (3^e édition). — Gluck, par JULIEN THIASOT. — Gounod, par CAMILLE BELLAIGUE. — Liszt, par JEAN CHANTAVOINE. — Haendel, par ROMAIN ROLLAND.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE

(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, 1 fr. 50.

Union postale, 2 francs.

Abonnements : { Étranger, 20 francs par an.
France et Belgique, 15 francs.

Rédaction et Administration : 22, rue St-Augustin

PARIS

Pour la Belgique : M. René Lyr, Boitsfort.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Les Artistes belges au Salon de la Libre Esthétique (FRANZ HELLENS). — Les Contes de M. Binet-Valmer (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Premier Concert de la Libre Esthétique (CH. V.). — Memento musical. — La Dentelle à la Libre Esthétique (M. K. M.). — Au théâtre de la Monnaie : *Reprise de « Rhéna »* (O. M.). — La Peinture à Anvers : *Salon de l'Art contemporain* (R.). — Publications d'Art : *la Peinture* (F. H.); *les Bellini*. — Esthétique urbaine : *Nice capitale d'hiver*. — Petite Chronique.

Les Artistes belges au Salon de la Libre Esthétique.

Parmi le groupe important des peintres interprètes du Midi qu'assemble cette année la *Libre Esthétique*, une large part est faite aux Belges. Ils sont du reste nombreux ceux des nôtres qui tentèrent d'exprimer, à la suite des Claude Monet, des Cézanne et des Van Gogh, la puissante lumière méditerranéenne, et chacun d'eux y a apporté une note personnelle qui mérite d'être étudiée.

Le rapprochement des peintres du Midi et des peintres belges qui s'arrêtèrent quelque temps à côté d'eux est extrêmement intéressant et offre quelques contrastes frappants. En général nos peintres semblent n'avoir observé que l'enveloppe lumineuse du pays. La lumière tout de suite les a séduits. Quelques-uns se sont appliqués à la traduire avec intensité, et tout naturellement l'ont exagérée, en apportant dans la réalisation de leurs œuvres le besoin de richesse plantureuse qui leur est propre. D'autres se sont efforcés d'analyser la lumière, d'en exprimer les subtilités, les reflets mul-

tiples, les grâces tantôt légères, tantôt lourdes. Chez presque tous. l'observation de l'atmosphère spéciale forme l'objet de constantes et opiniâtres études. C'est ainsi que leurs tableaux semblent revêtus de voiles exotiques tour à tour flottants ou alourdis d'ors et de bijoux, sous lesquels on devine une armature du nord, des formes volontiers corpulentes et un peu lourdes comme il en est chez nous.

Les Français qui se sont inspirés des sites du Midi ne se sont pas bornés à l'étude de la lumière. La physionomie de la contrée, l'âme du paysage les ont sollicités d'une façon égale, et l'on trouve dans leurs œuvres des intentions toutes différentes, et notamment la volonté d'exprimer d'une façon harmonieuse les rapports éternels ou passagers de la lumière et des choses. L'unité est, dans leurs tableaux, plus complète.

Il est à noter aussi que les peintres français apportent dans leurs recherches une plus grande diversité que nos peintres. Et ceci est une observation d'ordre général que l'on peut vérifier, me paraît-il, dans toutes les œuvres des deux écoles. Les Français sont plus chercheurs; ils raisonnent davantage, ils évoluent plus rapidement. Cela apparaît tout de suite si l'on songe au chemin parcouru depuis une dizaine d'années par des peintres tels que Bonnard, Roussel, d'Espagnat, Marquet, Valtat, pour ne citer que ceux-là. Nos peintres, au contraire, révèlent une évolution aux méandres moins nombreux et plus tranchés. Ils se transforment plutôt qu'ils n'évoluent. Leurs efforts se dessinent une voie plus nette, qu'ils suivent en quelque sorte par instinct. Ils évitent le particulier, la bizarrerie, le momentané, font preuve, en un mot, de plus de continuité, mais aussi, ajoutons-le, leur originalité

apparaît souvent moins fortement, elle se revêt de moins de séduction, de moins de grâce. Il y a plus de santé et de robustesse dans les œuvres de nos peintres, mais aussi moins de charme prenant.

Théo Van Rysselberghe, celui des artistes belges qui s'est le mieux assimilé les qualités du goût latin et qui, en France, a fait maintes fois sentir son influence, ne laisse pas d'étaler dans son œuvre les dons robustes de sa race. Rien de plus caractéristique que ses grands panneaux décoratifs où des formes pleines, aux lignes accusées, aux riches carnations, se parent de toutes les subtilités de la lumière et prennent par cela même une légèreté charmante. *L'Heure du bain* est, je crois, l'une des plus belles pages décoratives que l'artiste ait peintes jusqu'ici; c'est une merveille de composition, pleine de rythme, d'harmonieuses et fluides colorations, où l'on respire une joie de vivre totale et délicieuse. Voyez ses paysages; la composition n'en est pas moins sûre, sans recherche apparente, à la fois très sobre et très nombreuse. On sent dans tout cela un maître dont la vision s'affermirait toujours davantage, qui s'avance sans hésitation, sans tâtonnement, droit au but.

Jean Van den Eeckhoudt, après une période où sa personnalité eut quelque peine à se dessiner, marche aujourd'hui dans une voie nettement personnelle. Son envoi est des plus intéressants. Il montre ce que peut un œil de Flamand débarrassé des œillères traditionnelles, un tempérament de chez nous dont le cerveau a su contrôler et brider les élans excessifs pour s'exprimer tout entier, avec la belle franchise mais aussi avec savoir et simplicité. Des toiles telles que *Fruits et fleurs*, *Volubilis*, *Tritomas et zinnias*, sont caractéristiques; l'artiste n'est pas de ceux qui raffinent; il n'entre guère de séduction immédiate dans ses œuvres, mais elles retiennent l'attention par leur coloration puissante et sensuelle et par la noblesse élargie de leurs formes.

Georges Buysse, lui aussi, est demeuré un peintre bien flamand. Dans sa traduction des paysages lumineux du Midi, il se borne à apporter plus d'intensité dans le coloris, plus d'ampleur dans certains tons, les rouges notamment, qu'il parvient à faire vibrer avec une force remarquable dans quelques toiles excellentes, dont je ne citerai que le *Petit port du Midi*. C'est aussi par une expression pleine de vigueur, tempérée par une main féminine, que M^{lle} Anna Boch parvient à nous donner une idée bien caractéristique des sites méditerranéens : port de Cassis, vieilles rues de Cagnes, plage de Menton, pêcheries de Martigues.

D'autres peintres, tels que Charles Hermans, George Morren et Eugène Boch, apportent dans leurs tableaux un souci différent où se révèle une recherche curieuse des subtilités de la lumière. Ils manifestent du reste tous

trois des dons fort divers. La peinture de Charles Hermans est sérieuse, et l'on y sent de prime abord une sorte de sévérité qui ne tarde pourtant pas à se dissiper lorsqu'on examine son œuvre de plus près. Celle-ci, sans présenter l'éclat qu'on trouve chez un Van den Eeckhoudt, n'en est pas moins attachante par ses aspects souples et variés, ses finesses, ses reflets nacrés, ses mille nuances fugitives qu'il faut saisir au passage. Dans une toile, cependant, *le Rocher de Monaco*, la manière de l'artiste s'oriente vers plus de fermeté et de vigueur.

George Morren fait preuve d'une vision chatoyante et délicate; il sait noter dans ses peintures les moindres frémissements de la lumière, le luxe léger et très fugitif des chatoiements. Il y a peut-être un peu de confusion dans ces toiles, mais l'impression n'en est nullement désagréable.

Eugène Boch construit davantage. Il semble s'inspirer de Cézanne tandis que George Morren subit l'influence de Renoir : influences d'ailleurs superficielles, que je n'indique ici que pour tenter de caractériser les tendances de chacun de ces deux peintres au talent sympathique. Dans l'envoi de M. Boch, il faut louer surtout *la Carrière* et *Gruissan au soleil couchant*, deux toiles que recommandent à l'attention la fermeté et l'harmonie du coloris, l'exactitude des valeurs et l'impression de nature qui s'en dégage.

Comme chaque année, le Salon de la *Libre Esthétique* est complété par un imposant ensemble de sculptures où l'on retrouve des œuvres d'un de nos plus nobles artistes, Victor Rousseau. *Les Parfums* et *l'Echo* sont deux compositions d'un charme souverain où la grâce des formes égale l'élévation de la pensée. Il faudrait citer toute la série des sculptures de Rik Wouters, car l'inspiration de ce jeune artiste de grand avenir s'y montre soutenue et d'une merveilleuse ardeur. *La Vierge folle*, notamment, et quelques morceaux de moindre envergure comme *Contemplation*, *Tête d'homme*, *Jeune fille souriante*, *Nonchalance*, donnent la mesure de ce talent très original et primesautier, chez qui tout se traduit en mouvement, et qui sait déchaîner dans l'expression d'un simple masque une tempête de joie ou de douleur. Les sculptures de Marcel Rau font apparaître également une physiognomie d'artiste fort curieuse; sous les traits assez précis de ses figures, on sent tout le mystère latent de la pensée. Jean Gaspar, avec le *Sanglier blessé* et le *Cheval de trait flamand*, s'affirme toujours davantage l'un de nos animaliers les plus personnels, tandis que M^{lle} Valentine Bender donne dans son *Buste d'enfant* et son groupe *Premières confidences* la mesure d'une sensibilité délicate et gracieuse.

FRANZ HELLENS

Les Contes de M. Binet-Valmer

Sous le titre *Le Cœur en désordre* (1), M. G. Binet-Valmer vient de publier un recueil de contes assez divers, mais étrangement pareils par la qualité de l'observation et de la vision, par le style, par un je ne sais quoi d'ardent et de désespéré que je tâcherai plus loin de définir. Cela ne ressemble à rien, à rien qu'à soi-même, et l'on reconnaîtrait un conte de M. Binet-Valmer entre cent autres nouvelles de journal, même s'il ne l'avait point signé.

J'avoue même ma surprise, naguère, en apprenant que de tels contes plaisaient au public : voilà qui renversait mes idées. Aujourd'hui, je comprends que les journaux se font sur leurs lecteurs des illusions peu flatteuses, illusions qu'ils tentent sottement d'imposer à leurs collaborateurs. La vérité est que les lecteurs de grands quotidiens ne sont pas du tout fâchés d'avoir affaire à des écrivains, à des gens qui méditent et qui font méditer. Et le prouve le succès qu'ils font à des contes comme ceux de M. Binet-Valmer, qui ne leur cache pourtant rien des tristesses de la vie sentimentale et ne leur fait aucune concession d'écriture facile.

Cette réflexion d'ailleurs est simplement une parenthèse. J'applaudis au succès de M. Binet-Valmer, mais n'en aurait-il obtenu aucun, cela n'enlèverait rien aux qualités si à part que je trouve en ses œuvres, et dont je voudrais dire quelques mots.

Ce qui frappe le plus, tout d'abord, quand on a lu les contes du *Cœur en désordre*, c'est l'air de famille qu'ils ont tous, cet accent confidentiel et cependant fort distant, cette atmosphère de tristesse et d'angoisse où leurs personnages se débattent. Quelques thèmes, toujours pareils, y reviennent, avec une insistance terrible : celui du malentendu, celui de la vieillesse, celui du travail, celui de l'amour.

A celui-là, tous se mêlent, et il domine tous les autres, il les absorbe. Le héros de chaque conte de M. Binet-Valmer est toujours un amant. Et par ce mot, n'entendez pas ce personnage abstrait et vague chargé d'un emploi dans la comédie de la nouvelle, ce bonhomme habillé en jeune premier et que l'on surcharge de sentiments tout faits, comme on met des oripeaux et du fard à un mannequin. Non, il s'agit d'un homme vrai, vivant, d'un homme qui aime.

Il sera tout ce que vous voudrez : penseur, artiste, romancier, industriel, rentier ; il sera riche ou pauvre, méprisable ou d'une haute moralité, il occupera sur l'échelle sociale n'importe quel rang et avec n'importe quelle conviction, mais il sera avant tout l'homme d'amour. M. Binet-Valmer le dénudera de tout le reste, avec la même prestesse qu'il l'en aura habillé pour vous le présenter, et vite il en arrivera à l'essentiel, à la crise amoureuse, au dialogue en forme de duel qu'il aura avec la femme aimée (ou désaimée, ce qui revient au même). Et pour cette crise-là, pour ce dialogue-là, il réservera toutes les ressources de son talent, de son observation, de ses intuitions...

Comme d'autres s'ingénient à faire disparaître l'anecdote d'amour au milieu des accessoires de décor ou d'intrigue que leur expérience leur rappelle, M. Binet-Valmer déballe rapidement ces accessoires et il ramène tout l'intérêt à l'événement, dont il dépouille aussitôt d'ailleurs le caractère passager, anecdote.

(1) BINET-VALMER : *Le Cœur en désordre*. Paris, Paul Ollendorff.

dotique. La crise, uniquement la crise, le moment d'intensité, voilà ce à quoi il s'attache. Le reste, c'était pour la préparer : un minimum d'exposition, d'ailleurs, comme dans les bonnes tragédies.

A vrai dire ces contes sont des tragédies, en effet, des tragédies d'amour modernes, réduites le plus souvent à une scène, mais celle-ci chargée d'un tel pathétique qu'elle ne pourrait pas durer plus longtemps, et que nous préférons à tout la voir finir comme elle finit, suspendue, sans résolution, en pleine angoisse nerveuse.

Qu'est-ce donc que ces tragédies, et que disent-elles ? Elles disent toutes, avec cent nuances, l'ardeur idéale des amants et le désespoir qu'ils éprouvent à voir cette ardeur ne plus répondre à rien, un jour : soit que vieillisse celui qui aime, détiendu, ou celui qui est aimé, insuffisant, ou tous les deux ensemble, déçus ou amicaux encore ; soit qu'intervienne, en pleine passion, l'affreux malentendu, fatal autant que grotesque ; soit que la jalousie empoisonne les étreintes ; soit qu'enfin s'installent dans le lit de la volupté la fatigante luxure, la folie, le détraquement, la lassitude, la maladie. Tout guette « notre pauvre amour », tout conspire à mettre « notre cœur en désordre », tout menace notre seul bonheur. Car c'est notre seul bonheur. Le héros de M. Binet-Valmer certes n'est pas une brute, c'est la plupart du temps au contraire un homme raffiné, maître de lui, ayant caressé de vastes rêves de domination ou d'art ; mais tout cela lui semble fait uniquement pour aboutir à un grand amour, pour édifier devant le monde ou loin de lui, sous l'approbation de ses sourires ou en marge de ses lois, le chef-d'œuvre d'une passion surhumaine. Mais une, pas mille. L'amant de M. Binet-Valmer est volontiers conjugal. Ne voyez point là une concession indirecte à la pudeur de la littérature nouvelle, étrange amie des lois, et qui ne tolère « l'amour que dans le mariage » ; mais le résultat d'une profonde observation, au contraire : à savoir que s'il s'égare dans les chemins de la frivolité, car seulement dans l'amour unique il peut trouver le temps d'assembler, de maintenir les mille éléments de son bonheur. Seule l'imperfection de la maîtresse rejette l'amant à l'inconstance. Une des douleurs les plus fréquemment décrites par le conteur est cet affreux supplice de constater que les charmes de l'amie ne peuvent plus retenir celui qui l'aime, et qui la trahit déjà en pensée.

A côté de ces souffrances profondes, installées virtuellement dans les fibres mêmes du cœur et fatalement amenées à éclore par le développement de notre vie, que sont les douleurs, par exemple, de la trahison ? Tout extérieures. Elles nous irritent, mais elles ne viennent pas de nous ; donc elles ne dureront pas. L'amant trahi, au fond, se sent heureux, malgré ses déboires, de sentir que lui, il peut encore aimer. La source n'est pas tarie.

(La fin prochainement.)

FRANCIS DE MIOMANDRE

Le Premier Concert de la Libre Esthétique.

Mers bleues, rochers rouges, montagnes mauves et pins verts : voilà le paysage qui, cette année, encadre les concerts de la *Libre Esthétique*.

A ce rêve méditerranéen, réalisé par la fleur des peintres de notre temps, s'opposait, mardi dernier, le rêve plus septentrional

de deux musiciens français, Chausson et M. de Bréville, et de deux Belges, MM. Vreuls et Jongen. La lumière ambiante accentuait peut être encore, par contraste, la grisaille délicate de leur musique aux harmonies subtiles, aux mélodies estompées et fuyantes.

Du chant et de la musique de chambre. Des interprètes parfaits : M^{me} Marie-Anne Weber-Delacre, chez qui le charme d'une distinction foncière s'unit à l'ingénuité d'une âme d'enfant frissonnante d'émotion devant ce qui est beau; M^{me} Marthe De Vos Aerts, pianiste au toucher sûr, au rythme impeccable, au phrasé hautement expressif; M. Désiré Defauw, violoniste sensible et vibrant, dont le style et la belle technique s'allient en un tout infiniment harmonieux; M. Dambois, l'excellent violoncelliste du Quatuor Chaumont; M. Jongen, interprète fidèle de ses propres œuvres au piano; M. Octave Maus, accompagnateur plein de tact et de raffinement.

Programme mélodique bien composé et délicieusement chanté par M^{me} Weber-Delacre. *Le Renouveau*, mélodie de M. Vreuls, poème de R. Lyr, est d'une mélancolie un peu grise. Les *Petites Litanies de Jésus*, de M. de Bréville (poème de T. Klingsor), ravissent par leurs douces effusions et leur grâce florale. *Hébé*, de Chausson (poème d'Ackermann), a la simplicité de l'antique, et la *Sérénade italienne* du même maître (poème de P. Bourget) séduit par son coloris fin et léger.

La sonate en si majeur pour piano et violon de M. Vreuls brille à la fois par son architecture solide et ses qualités d'expression. Le mouvement initial et le mouvement final contrastent entre eux par la diversité de leur allure rythmique, et encadrent d'heureuse manière un splendide *lento*, rêverie calme et profonde devant de vastes horizons bleus, poème nostalgique de l'âme communiant avec la nature.

La sonate op. 39 pour violoncelle et piano de M. J. Jongen était entièrement inédite. Nous n'oserions porter sur elle un jugement définitif après ne l'avoir entendue qu'une fois. Comme tout ce qu'écrivit M. Jongen, elle témoigne d'une admirable discipline technique et d'un art peu commun du développement. Le premier mouvement et le final nous ont quelque peu déconcerté par leur longueur et la profusion de leurs détails. Le *légèrement animé* (2^e mouvement) est, par contre, plus directement accessible à première audition : il révèle, en des tons voilés d'une fine huée de crépuscule, un état d'âme plein de bonheur intime et de douce sérénité.

Les deux *Rondes wallonnes* pour le piano de M. Jongen — encore de l'inédit — ne sont pas de simples danses stylisées. Le mot « Ronde » n'est qu'un prétexte. En réalité, ce sont de véritables petites rhapsodies, où le sentiment personnel l'emporte sur l'élément populaire et pittoresque. Nous avons surtout aimé la première, dont le coloris subtil et l'émotion concentrée s'opposent à la franchise rythmique et aux développements un peu secs de la seconde. CH. V.

MEMENTO MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui, dimanche, à 2 h. précises, exécution intégrale au Conservatoire de l'Oratorio *Franciscus* d'Edgar Tinel sous la direction de M. Léon Du Bois et avec le concours de M^{me} Mellot-Joubert, MM. Plamondon, Seguin, Anseau et Morisens.

Lundi 17, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, sixième séance du Quatuor Capet. Œuvres de Schumann, avec le concours du

pianiste Lewis Richards : quatuor n° 3, sonate n° 1 pour violon et piano, quintette (op. 44) pour quatuor à cordes et piano. — Même heure, Salle Nouvelle, par invitations, audition d'œuvres de M^{me} Marie Matthyssens avec le concours de l'auteur, de M^{me} Madeleine Demest, de MM. R. Van Aert, baryton, F. André, violoniste, et C. Nyssens, violoncelliste.

Mardi 18, à 2 h. 1/2, au Salon de la *Libre Esthétique*, deuxième Concert, avec le concours de M^{me} J. Bathori-Engel, M^{lle} Georgette Guller, pianiste, M. Georges Pitsch, violoncelliste, et du compositeur Poldowski. Audition d'œuvres instrumentales et vocales d'Albeniz, R. Bonheur, P. de Bréville, E. Chabrier, C. Debussy, G. Pierné, M. Ravel et Poldowski (Lady Dean Paul), — ces dernières interprétées par M^{me} J. Bathori-Engel et accompagnées par l'auteur. — A 8 h. 3/4, au Cercle artistique, la *Chanson populaire en Angleterre*, conférence de M. Emile Cammaerts avec audition de chansons irlandaises, écossaises et anglaises par Miss J. Sterling Mackinlay et Mr. Allan Glen.

Mercredi 19, à 8 h. 1/2, Galerie Georges Giroux, audition d'œuvres de M. Eugène Samuel-Holeman avec le concours de M^{me} J. Bathori-Engel.

Jeudi 20, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, septième et dernière séance du Quatuor Capet. Œuvres de César Franck, avec le concours du pianiste Lewis Richards : quatuor à cordes, sonate pour violon et piano, quintette pour quatuor à cordes et piano.

A Anvers, demain, lundi, à 8 h. 1/2, cinquième séance des Nouveaux Concerts sous la direction de M. L. Mortelmans et avec le concours de M. Carl Flesch, violoniste.

A Liège, mardi prochain, à 8 h. 1/2, à l'Université populaire (Salle Académique), conférence sur *J.-J. Rousseau et la musique au XVIII^e siècle* par M. Robert Sand, avec le concours de M^{me} Fassin-Vercauteren et de MM. Maurice Jaspar et Nicolas Radoux. Programme : Airs de Maurel et de Montéclair ; sonate en sol pour flûte et piano de Marcello ; couplets du *Devin du village* de J.-J. Rousseau ; sonate en mi pour flûte et piano de Haendel ; ariette de la *Belle Arsène* de Monsigny ; récit et air de *Céphale et Procris* de Grétry.

La Dentelle à la Libre Esthétique.

La petite vitrine rose des « Amies de la Dentelle » contient le résultat du premier concours de dessin organisé par cette société. Ce concours s'adressait surtout aux dessinateurs professionnels, les difficultés de la technique empêchant les artistes et les amateurs d'y prendre part.

La dentelle de Binche fut, vers le milieu du XVII^e siècle, une des jolies petites tricheries des consciences puritaines. On ne portait plus les cols à longues pointes élégamment tapageuses à la Van Dyck, mais on ornait les rabats de linon d'un espèce de prolongement plat et transparent, à bord droit, qui lui donnait un aspect d'ornement damassé. C'était un luxe tranquille, presque modeste, mais un luxe encore. « Un seigneur se reconnaît à ses points », et aucun puritanisme n'effaçait alors les différences de castes.

C'est ce caractère de discrète et fine lingerie qu'eurent les antiques « Binches », avec quelques autres dentelles de leur temps que la mode recherche toutes aujourd'hui.

Les membres du jury ont cru retrouver des traces de l'esprit ancien dans quelques dessins envoyés au concours. Celui de M. P. Trief a, dès le premier moment, retenu l'attention du jury. Finesse, pureté et élégance de lignes, fondu et légèreté de l'aspect général, équilibre des clairs et des ombres, tout semblait promettre une bonne exécution. La réalisation — ce perpétuel écueil — n'a pas démenti cette prévision.

Mais un autre dessin auquel un premier examen n'avait pas fait accorder autant d'importance, et qui était du reste moins pur de lignes, celui de M. C. Colbrant, réalisa, à l'exécution, les principales conditions requises. Son aspect général était plus égal, plus fondu que la plupart des autres échantillons, et presque plus « Binche » encore que le premier. Les qualités de

l'un compensant celles de l'autre, le jury crut équitable de les mettre sur le même pied en partageant le prix. Il accorda une 1^{re} mention honorable au charmant et habile dessin de M. De Stoppeleere, dont les lignes gracieuses et admirablement équilibrées étaient cependant un peu trop marquées et trop allongées pour la hauteur de la dentelle. Seconde mention honorable à M. J. Wassenne et à M^{me} Paulina Flamez, de Courtrai.

Le dessin de M. Wassenne, très bien compris et composé, était un peu lourd pour un genre de dentelle destiné aux fronces des volants et des jabots. Celui de M^{me} Flamez, raide et presque gothique en sa naïve ordonnance, avait par contre l'aspect précieux, soigné, des ouvrages d'orfèvrerie dont la dentelle s'inspire longtemps.

Parmi les autres concurrents dont le jury fit exécuter les dessins, il en est qui ne se rendent pas un compte exact de l'effet d'ensemble que produirait leur œuvre. Ils ne surent pas se garder de la « tache » qui trouble l'unité de l'ensemble, ou des vides produits par l'enchaînement défectueux des motifs. Quelques-uns de ces motifs sont nouveaux et personnels. D'autres s'inspirent visiblement des créations amusantes, mais trop marquées, que nous fournissent les revues anglaises et allemandes. Fantaisies d'une mode et d'un jour qui conviennent mal à un métier aussi lent et aussi minutieux que la dentelle. Elle peut devenir moderne, mais elle doit garder une tenue classique, imposée d'ailleurs par l'usage restreint que le bon goût lui assigne, celui de « fleur de lingerie ».

Tous ces dessins, extrêmement intéressants, en eux-mêmes et par leur diversité, témoignent d'une belle recherche et d'un travail sérieux et averti. Je pense que les amateurs de dentelle qui verront cette petite vitrine applaudiront à l'effort intelligent de chacun de ces hardis ouvriers d'art, et auront envie de se parer de cette ravissante et raffinée bijouterie de lin.

M. K. M.

AU THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Reprise de « Rhéna ».

Le drame pathétique et véhément de MM. Michel Carré et Jean Van den Eeden a retrouvé au théâtre de la Monnaie l'accueil favorable qu'il avait reçu l'an dernier. Malgré quelques invraisemblances, le livret est assez ingénieusement composé pour émouvoir les spectateurs, et la partition a de la tenue, de l'unité, de la puissance et de l'expression. En faut-il plus pour assurer le succès d'une œuvre qui marque incontestablement parmi les meilleures de l'École belge? Elle décèle en M. Van den Eeden un musicien cultivé, qui n'a retenu de ses lectures que ce qu'il faut pour bâtir solidement une œuvre lyrique sans subir d'influences directes, sans s'abandonner aux reminiscences et au pastiche. Échappant à la grandiloquence qui trop souvent caractérise l'inspiration flamande, l'auteur de *Rhéna* traduit avec une sobriété qui n'exclut pas, par moments, de chaleureux accents, le drame de conscience dont le cœur d'un prêtre est le théâtre. Et très habilement il y ramène tous les éléments essentiels de la partition. Si celle-ci n'a pas la variété d'effets, la souplesse et les raffinements de timbres de telle ou telle œuvre de l'École française contemporaine, elle se garde heureusement des vulgarités du vérisme italien et plaît à la fois aux artistes et au public, ce qui est assez rare pour être signalé.

M^{me} Béral et M. Audouin, M^{me} Bardot et M. Dua ont été applaudis comme l'an dernier. Mais c'est surtout à M. Bouilliez, interprète excellent du rôle de Don Gesnaldo, qu'est allé le succès de la soirée, ainsi qu'à M. Billot, qui a composé d'une façon remarquable la figure odieuse de Raffagiolo.

O. M.

LA PEINTURE A ANVERS

Salon de l'Art contemporain.

La Société de l'Art contemporain, qui a rendu de notables services au milieu artistique anversois et s'efforce de lui restituer sa

vitalité et son lustre anciens, est en ce moment l'objet de vives attaques de la part de ceux qui, par leur esprit étroit et conservateur, ont si grandement nui à Anvers et à son école. Ces braves gens voudraient obliger les artistes lassés de leur hégémonie à se ranger à nouveau sous leur tutelle. C'est ainsi qu'ils rêvent de conserver le monopole des achats pour le Musée moderne d'Anvers. Nul n'aura de talent et ne sera digne de voir acquiescer son œuvre par les pouvoirs publics s'il n'expose chez eux. De solennelles députations sont envoyées au ministre des Beaux-Arts pour soutenir ces prétentions plaisantes.

Espérons que M. Pouillet n'en aura nul souci. Les artistes sont libres d'exposer où il leur plaît, et s'ils préfèrent le Salon de l'Art contemporain, c'est leur droit. Quant aux autorités publiques, elles n'ont qu'un rôle à remplir : c'est d'acheter les bonnes œuvres partout où il s'en trouve, sans distinction d'école ou de groupement. Un monopole concédé à un Salon déterminé au point de vue des achats à faire pour un musée est une sottise et un anachronisme.

La Société de l'Art contemporain, dont les expositions antérieures ont été si remarquables, ne se décourage pas ; elle ouvrira son Salon le samedi 22 mars, à 3 heures, dans la Salle de Fête de la ville, place de Meir. Il comprendra une exposition rétrospective d'œuvres de Louis Dubois, Joseph Stevens, Alfred De Knyff et Eugène Smits, une section d'œuvres allemandes et françaises et une section belge très intéressante qui groupera, sans exclusivisme, les plus notables tendances de la peinture contemporaine dans le pays.

R.

PUBLICATIONS D'ART

La Peinture, par CH. MOREAU-VAUTHIER.

Voici un livre qui est appelé à rendre les plus grands services aux peintres et à intéresser tous les amateurs d'art. Ce livre, *la Peinture* (1), que publie M. Ch. Moreau-Vauthier chez Hachette, est un exposé très fouillé des divers procédés de peinture. S'étayant sur de nombreux exemples choisis dans les tableaux des maîtres anciens et modernes et rendus vivants au moyen de reproductions en couleurs, l'auteur, après avoir étudié le métier dans ses grandes lignes, consacre une grande partie de son ouvrage à une question qui ne pourra qu'intéresser vivement les jeunes peintres d'aujourd'hui, c'est-à-dire les maladies des couleurs. La conservation des tableaux forme l'objet d'un chapitre très instructif que devraient lire, relire et méditer tous ceux qui se trouvent à la tête soit d'une collection, soit d'une galerie de peinture. Il y a là des indications précises et inédites, de judicieux aperçus de la question. Ce livre sera d'un réel secours aux artistes, non seulement pour l'avenir de leurs œuvres mais encore pour le présent. C'est ce qu'exprime parfaitement M. Etienne Dinet dans la préface qu'il a écrite pour l'ouvrage de M. Ch. Moreau-Vauthier. Il y détruit la légende d'après laquelle le secret des belles et inaltérables couleurs serait perdu. Ces couleurs existent toujours, mais il faut savoir choisir. Ce sont les méthodes défectueuses, dues à ce que l'étude technique des couleurs fut négligée, qui sont responsables de tout le mal.

F. H.

Les Bellini, étude critique, par ÉMILE CAMMAERTS (2).

Pour la première fois l'œuvre des Bellini est présentée dans son ensemble au public français. C'est M. Cammaerts qui a assumé cette tâche dont il s'est tiré à son plus grand honneur. Dans un livre de vulgarisation il ne pouvait prétendre apporter de nouveaux documents à l'étude très approfondie qui a été faite de chacun de ces peintres en particulier. Mais il s'est efforcé de considérer Jacopo, Gentile et Giovanni Bellini comme les membres d'une même famille artistique étroitement dépendants les uns des autres. Il s'est surtout attaché à rendre à Jacopo, qui fut à la fois

(1) *La Peinture*, par CH. MOREAU-VAUTHIER. Paris, librairie Hachette et C^{ie}.

(2) Paris, H. Laurens. 24 illustrations hors texte

le chef de famille et le chef d'école, le rôle prépondérant qui lui revient dans l'histoire. L'étude des dessins du Louvre et du British Museum montre suffisamment quelle action considérable le fondateur de l'école vénitienne dut exercer non seulement sur ses fils, mais aussi sur Mantegna et sur l'école rivale de Padoue.

Les œuvres mieux connues de Gentile et de Giovanni sont donc essentiellement vénitiennes dans leur source d'inspiration. Elles ne peuvent être bien comprises qui si on les considère comme le prolongement de l'œuvre paternelle dans deux tempéraments nettement opposés.

Du début du xv^e au début du xvi^e siècle, l'activité des Bellini s'exerce sur la période la plus vivante et la plus inventive de l'histoire de la peinture vénitienne de la fin du Moyen Age aux débuts de la Renaissance. Rien n'est plus intéressant que de suivre pas à pas les transformations successives que subit la mentalité et la technique de ces trois artistes, soumis à une même tradition nationale et familiale et subissant néanmoins intensément l'influence de leur milieu et de leur temps.

La sensibilité de M. Cammaerts se montre dans cet ouvrage égale à son érudition. Il fait ressortir excellemment l'émotion particulière et douce qui se dégage de tant de beaux ouvrages des Bellini; en même temps on reconnaît à tout instant l'écrivain consciencieux dont l'information s'est développée lentement et sûrement à la suite des séjours nombreux qu'il fit à Londres et surtout à Venise.

ESTHÉTIQUE URBAINE

Nice capitale d'hiver, par ROBERT DE SOUZA (1).

On commence à s'inquiéter en France de l'engorgement, de l'enlaidissement, de l'insalubrité de nos villes — notamment de Paris — et l'on s'aperçoit que, pendant qu'elles étaient victimes d'une sorte de maladie du sommeil, les progrès éditaires, à l'étranger, renouvelaient les conditions de l'existence urbaine. En Allemagne, en Autriche, en Angleterre, aux Etats-Unis, les administrations municipales et gouvernementales rivalisent avec les sociétés privées pour assainir, embellir, développer les villes suivant des conceptions plus rationnelles et plus vivantes que celles d'Hausmann, suivant un accord plus étroit entre l'utilité et la beauté, entre l'hygiène et l'esthétique.

Nice est la première ville française qui, par sa croissance rapide, aurait dû envisager des travaux éditaires d'ensemble, tout différents de ceux, si mesquins, qui sont entrepris à Paris ou ailleurs.

Les multiples exemples de son incurie et de ses désordres fournissent à M. Robert de Souza l'occasion de passer en revue toutes les questions à l'ordre du jour pour la régénération de nos cités : la rue, le boulevard, le quartier, les espaces libres, les plantations, la maison, l'habitation ouvrière, les cités-jardins, etc., puis les règlements et les lois; enfin plusieurs des plans d'extension qui, réalisés à l'étranger par des architectes français, peuvent nous servir de modèles.

Orné de nombreux dessins, cartes et illustrations, ce livre sur *Nice capitale d'hiver* est non seulement précieux pour la défense de la Côte d'Azur, ce trésor que l'on gâche, mais pour tous les documents qu'il offre à l'examen des économistes, des artistes, des administrateurs civiques, des ingénieurs et des architectes.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

MUSÉE MODERNE, Salon de la *Libre Esthétique* (Interprétations picturales du Midi). — CERCLE ARTISTIQUE, MM. F. Houquet, Ad. Keller et Ed. Verschaffelt (dernier jour); demain : MM. F. Le Gout-Gérard et M. Van Andringa — GALERIE GEORGES GIROUX, M. Louis

(1) Un volume in-8 avec 106 illustrations et plans. Paris, Berger-Levrault, éditeurs, 5-7 rue des Beaux-Arts.

Thévenet.— STUDIO, M. J.-L. Minne (clôture demain); SALLE BOUTE, M. Alfred Ost. — GALERIE D'ART, M. Ernest Van den Panhuysen (clôture demain); mardi : M. Emile Laloux.

A l'exposition des œuvres de M. Louis Thévenet, inaugurée hier, succédera, le 5 avril, à la Galerie Georges-Giroux, une rétrospective de l'œuvre d'Henri Evenepoel, que la mort frappa dans sa vingt-huitième année, « à l'aube d'une carrière magnifique », comme l'a écrit son biographe M. Paul Lambotte.

Cette exposition, organisée sous le haut patronage du Ministre des Sciences et des Arts, groupera l'ensemble des tableaux du jeune maître belge. L'Etat français a consenti à y faire figurer la toile d'Evenepoel que possède le musée du Luxembourg, *Portrait de Charles Milcendeau*. Le musée de Vienne enverra les *Ouvriers revenant du travail au crépuscule* et celui de Liège *Dimanche au bois de Boulogne*.

Le très grand succès artistique du Salon de la *Libre Esthétique* — l'un des plus intéressants et des plus variés qui aient été organisés depuis la fondation de l'association, — est confirmé par l'empressement des amateurs à se disputer les tableaux et objets d'art dont il se compose. Dès la première semaine, les œuvres suivantes ont été acquises : R. FORNEROD, *Fleurs*. — A. GUILLAUMIN, *Lisière de bois de chênes-verts*. — G. MORREN, *Une rue à Beaulieu; Paysage à Beaulieu*. — J. PESKÉ, *le Chêne-liège; le Village au soleil; Bormes; la Cour du château* (aquarelles). — K.-X. ROUSSEL, *Méditerranée*. — H. DE SAINT-JEAN, *Sous les pins à Valescure; Calanque au Trayas*. — P. SIGNAC, *Saint-Tropez* (aquarelle). — J. VAN DEN EECKHOUDT, *Volubilis*. — RIK WOUTERS, *Bébé Paterson* (bronze). — A. MÉTHEY, quatre pièces en grès décoré grand feu.

Le jury institué pour juger le concours de dessin organisé par les *Amis de la Dentelle* a décidé de partager le prix entre MM. Pierre Trief et Carlos Colbrant. Il attribue une première mention à M. de Stoppeleere et une deuxième mention à M^{lle} Paulina Flamez et M. J. Wassenne.

Les dessins échantillonnés se trouvent exposés au Salon de la *Libre Esthétique*. Les dessins non exposés peuvent être retirés au Musée du Cinquantenaire tous les lundis de 10 h. à midi et de 2 à 4 heures.

Le théâtre de la Monnaie annonce pour demain, lundi, la première représentation de *la Fille du Far-West*, opéra en trois actes tiré du drame de David Belasco par G. Civinini et C. Zangakini, adaptation française de Maurice Vaucaire, musique de G. Puccini. La répétition générale, qui a eu lieu hier sous la direction de M. Lauweryns, a valu à M. Delescluze, qui a encadré l'action de décors pittoresques, à M. Merle-Forest, régisseur excellent, ainsi qu'aux interprètes, M^{me} Friche, MM. Rouard, Darmel, Dua, Grommen, etc., de vives félicitations.

Sous le titre *les Ardennes belges* un nouveau journal illustré de propagande touristique vient de paraître. C'est un organe qui rendra service à ceux qui aiment les sites pittoresques de Spa, d'Hoüflalize, de Dinant, de Bohan, etc. On peut s'en convaincre d'ailleurs en demandant gratuitement un exemplaire à l'administration, 59 chaussée de Wavre, à Ixelles-Bruxelles.

La *Société des Amis des Arts* de Grenoble ouvrira à l'École des Arts industriels de cette ville, du 5 août au 20 septembre, une exposition internationale de peinture, sculpture, architecture et arts décoratifs. S'adresser pour tous renseignements à M. Silvy-Loligois, secrétaire général, 2 place de l'Etoile, Grenoble.

Le prix de littérature d'*Excelsior* (6.000 francs) a été décerné à M. Marcel Roland pour son livre *la Conquête d'Atar*. Le lauréat, né à Cette en 1879, a publié un recueil de poèmes, des articles de critique, des contes et deux romans : *le Presque homme* et *le Déluge futur*, indépendamment de celui qui lui vaut le prix d'*Excelsior*.

De Nice :

Ariane et Barbe-Bleue vient d'obtenir au Casino Municipal un grand et légitime succès. Un public des plus élégants a chaeu-

reusement applaudi l'œuvre et les interprètes. M. de Farconnet, l'actif directeur du Casino Municipal, a droit aux plus vifs éloges pour cette belle manifestation artistique.

On a vendu aux enchères à Berlin, dit le *Guide musical*, un autographe de Haendel qui atteignit 35,625 francs. Il s'agissait d'un *terzetto* pour trois voix avec accompagnement de basse continue que Haendel composa en 1708, à Naples. Un fragment de quatuor de Beethoven fut payé 6,250 francs. A la même vente ont été adjugés : un autographe de Haydn, esquisses pour la symphonie en ré majeur, 625 francs; la transcription de Liszt sur *Rigoletto*, 525 francs; une mazurka de Chopin, 788 francs; deux lettres de Mozart adressées à son père, l'une acquise pour le Musée historique musical de Cologne, 2,125 francs, l'autre achetée par un antiquaire de Berlin, 3,060 francs: une série de quatorze lettres de Hans de Bulow, 312 francs; une lettre de Liszt et deux manuscrits musicaux du maître, ensemble 875 francs; une lettre de Schiller au musicien Zelter, du 4 septembre 1796, 750 francs; un dessin à la plume et au lavis de Goethe, portant cette indication : *Une matinée à Tiefurt, à la cour de la duchesse Anna Amalia, en l'année 1776*, 1,287 francs.

On a découvert dernièrement à la Bibliothèque royale de Copenhague une cantate, demeurée inédite, de J.-S. Bach : *Mein Herz schwimmt in Blut*. L'œuvre a été, dit le *Guide musical*, exécutée pour la première fois au quatrième concert organisé par le Tonkünstler-Orchester de Francfort. M^{me} Anna Kaempfert chantait la partie de solo. L'œuvre, de grande envergure, a fortement impressionné l'auditoire.

Le 22 mai prochain, à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Richard Wagner, on inaugurerà à Munich, à proximité du théâtre du Prince-Régent, un monument en marbre représentant le maître assis sur un banc. L'auteur du monument est le professeur munichois M. Waderé.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE

IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

De Boston par câble :

La Forêt bleue, le charmant conte musical de MM. Jacques Chènevière et Louis Aubert, vient d'obtenir au Boston Opera House un succès considérable. Le directeur, M. Henry Russell, le chef d'orchestre André Caplet et tous les interprètes ont droit aux plus vifs éloges. Le compositeur, M. Louis Aubert, qui assistait à la représentation, a été acclamé.

A propos des difficultés que rencontrent souvent les experts dans l'attribution des tableaux, *Paris-Journal* raconte une curieuse anecdote dont l'héroïne est Rosa Bonheur. Un jour, une personne achète, par l'intermédiaire d'un expert qui était M. Féral, une toile garantie par le vendeur — quoique non signée — comme étant de l'éminent peintre animalier. Une fois en possession du tableau, l'acquéreur le porte chez Rosa Bonheur pour lui demander de le signer. « Jamais de la vie, s'écrie la célèbre artiste, c'est un faux. » Et elle prend la toile, la retourne et écrit au dos : « Ce tableau n'est pas de moi; signé : Rosa Bonheur. » M. Féral transmet au vendeur le résultat de la démarche. « Par exemple, s'exclame celui-ci, c'est un peu fort, ce tableau a été donné à mon père par Rosa Bonheur elle-même, en reconnaissance d'un service rendu. »

Là-dessus il court chez l'artiste, rappelle les faits; Rosa Bonheur s'étonne, puis se souvient, reconnaît son erreur, et s'excuse. Et elle signe pour de bon cette fois. Voici donc un peintre qui ne se retrouve même pas lui-même dans ses œuvres. Comment voulez-vous qu'un autre y décide?

A louer COTTAGE MEUBLÉ bien situé, avec grand studio et confort moderne, Rozenhuis, Waereghem.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}, Éditeurs

BRUXELLES PARIS
4, PLACE DU MUSÉE, 4 63, Boulevard Haussmann, 63

Viennent de paraître :

LES PEINTRES DE PORTRAITS

par PAUL LAMBOTTE.
Un beau volume in-4°, de 150 pages de texte, illustré de 53 reproductions en planches hors texte.

Prix : 5 francs.

THOMAS VINÇOTTE et SON ŒUVRE

par PAUL LAMBOTTE et ARNOLD GOFFIN.
Volume in-4°, contenant outre le portrait de l'artiste, 50 planches hors texte.

Prix : 10 francs.

GUILLAUME CHARLIER

par SANDER PIERRON.
Un beau volume petit in-4°, de 134 pages, illustré de 40 planches hors texte et de 16 reproductions dans le texte.

Prix : 10 francs.

Vient de paraître chez DURAND et Cie,
éditeurs, 4 place de La Madeleine, PARIS.

- LOUIS AUBERT. — **Deux Poèmes** de J. CHÈNEVIÈRE, pour 4 voix mixtes et soli, avec accompagnement de piano. — I. *Le Parc d'Automne*. — Prix net : 2 fr. 50. — II. *Avril*. — Prix net : 3 fr. 50.
- C. DEBUSSY. — **Préludes** pour piano (2^{me} livre). — Prix net : 12 francs.
- CÉSAR FRANCK. — **Finale** pour orgue. Transcription pour 2 pianos à 4 mains par H. DUPARC et J. GRISSET. — Prix net : 8 francs.
- G. GROVLEZ. — **Guitares et mandolines** (C. SAINT-SAËNS). Chant et piano. — Prix net : 1 fr. 75.
- PH. JARNACH. — **Feuilles d'Album** pour le piano. — Prix net : 2 fr. 50.
- ID. — **Sonnet** (P. RONARD). Chant et piano. — Prix net : 1 fr. 75.
- ID. — **Arpège** (A. SAMAIN). Chant et piano. — Prix net : 2 francs.
- ID. — **A la Nuit** (A. SYMONS). Chant et piano. — Prix net : 1 fr. 75.
- J. JONGEN. — **Sonate** (op. 39) pour violoncelle et piano. — Prix net : 10 francs.
- ID. — **Deux rondes wallonnes** (op. 40) pour le piano. — Prix net : 3 francs chacune.
- C. SAINT-SAËNS. — **Valse gaie** (op. 139) pour le piano. — Prix net : 3 francs.

SOCIÉTÉ ANONYME

des

Anciens Etablissements Félix MOMMEN

BREVETÉS

Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles

TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.

Premières médailles aux diverses expositions.

Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse, » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet. HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Directeur : P. BUSCHMANN, J^r

Huitième Année

ANVERS — 15, Rynpoortvest, 15 — ANVERS

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.

La livraison, fr. 2.50.

Edition de luxe sur papier spécial, 50 fr.

Dépôts : BRUXELLES, 16, place du Musée. — PARIS, 17, rue Bonaparte. — AMSTERDAM, 485, Keizersgracht. — LONDRES, 33, King Street, W. C. — BERLIN, 15, Hohenzollernstrasse (Zehlendorf).

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12.00	Un an	fr. 15.00
Six mois	7.00	Six mois	9.00
Trois mois	4.00	Trois mois	5.00
Le No.	0.25	Le no.	0.30

Demandez un numéro spécimen gratuit

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le Bulletin de l'Œuvre (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, de-sins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes.

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

Revue du Temps présent

PIERRE CHAINE, fondateur.

Secrétaires de rédaction : JOSÉ DE BÉRY, ANDRÉ DELACOUR

Études, critiques et documentations littéraires, historiques et artistiques.

Paraît le 2 de chaque mois.

DIRECTION : 76, rue de Rennes, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT ANNUEL : France, fr. 14.00
Étranger, 16.00

LE NUMÉRO : France, fr. 1.25. — Étranger, fr. 1.50.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes.

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50

Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Louis Thévenet (FRANZ HELLENS). — Les Contes de M. Binet-Valmer (suite) (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Deuxième Concert de la Libre Esthétique (CH. V.). — Gand avant Van Eyck (L. MAETERLINCK). — Au Cercle artistique : *La Chanson populaire en Angleterre* (CH. V.). — Notes de musique : *Récital Fany Hiard* (N. X.); *le Quatuor Capet* (O. M.). — Memento musical. — Théâtre de la Monnaie : *la Fille du Far-West*. — Chronique théâtrale : *les Fausses Confidences*; *l'Amour en cage* (GEORGES RENCY). — Petite Chronique.

LOUIS THÉVENET

M. Louis Thévenet est l'un de nos peintres les plus personnels, sur qui s'attacha dès les débuts l'attention des artistes et des hommes de goût. Jusqu'ici aucune grande exposition d'ensemble n'avait encore mis en relief, comme il convenait, cette attachante et curieuse physionomie d'artiste. On se souvient de sa participation à la plupart des Salons d'avant-garde, notamment à ceux de la *Libre Esthétique*. Voici réalisée, à la Galerie Giroux, l'exposition qui permet d'embrasser d'un regard l'œuvre d'un artiste qui a apporté une note vraiment originale dans le genre très exploré, très délicat de l'intérieur.

Et tout de suite, ce qui frappe dans cette exposition, c'est une impression de vraie jeunesse, de fraîcheur totale, de naturel; une absence complète de toute science, de tout apprêt; une vision pure, une sensibilité claire et très nette, une naïveté d'expression véritable, ingénue; mais aussi dans tout cela la plus entière probité, le souci d'être vrai, simple, sans artifice, et enfin une grande santé, une intense joie de vivre.

Tel m'apparaît l'art de Louis Thévenet. C'est celui

d'un intimiste, comme il ne nous a plus été donné d'en rencontrer depuis De Braekeleer. Et il faut se hâter d'ajouter ici que M. Thévenet, tout en possédant la sûreté d'exécution et le métier souhaitables dans un genre aussi ingrat que celui de l'intérieur, a su apporter dans son œuvre la palpitation d'une sensibilité non moins intense que celle du maître anversois, et peut-être plus de vraie naïveté, plus de bonhomie, et surtout plus de joie spirituelle et légère. Car ce n'est pas une des moindres qualités de l'art de M. Thévenet que cette légèreté de touche et d'esprit qui caractérise la plupart de ses intérieurs, les anime d'une gaieté familière et charmante.

Intimiste, Louis Thévenet l'est avec des dons vraiment surprenants et rares. Si l'on considère de près ses paysages, on y retrouvera la sensibilité concentrée du peintre d'intérieurs, mais d'un peintre qui aime les fenêtres largement ouvertes, les rideaux écartés, le soleil répandu sur les dalles et se jouant dans les cuivres et les étains des cheminées. C'est ainsi que la plupart des intérieurs que l'artiste expose sont en quelque sorte inondés par le dehors; la nature y pénètre tout entière, et la lumière qui fait chanter les couleurs et donne la vie aux objets familiers est bien la même que celle qui se répand dans les feuillages et illumine les jardins.

L'artiste n'est pas allé chercher loin les sujets de son inspiration. Ses intérieurs sont ceux dans lesquels il a vécu ou qu'il a observés autour de lui; ce sont les demeures de l'artiste et du campagnard. Ils respirent la joie et la simplicité. Que de charmantes et délicates pages de fine rusticité cette vision calme et chantante des choses a suggérées à l'artiste! Le tableau semble

s'être fait de lui-même. Tous les éléments y sont disposés par la vie journalière, au hasard de l'heure et des occupations. Une table chargée de fruits, quelques objets d'usage quotidien, une cheminée avec ses assiettes peinturlurées, une chaise sur laquelle on a posé le plus naturellement du monde un chapeau ou à laquelle s'appuie un parapluie, une cage d'oiseau, un violon ou une palette, une commode en acajou dont un tiroir ouvert laisse apercevoir du linge bleuté, un harmonium aux tons de bois clair, le clavier inondé de lumière, sur lequel des rayons semblent faire une musique dorée, mille riens enfin, tout naturellement rapprochés, qui sont à la vérité des choses très importantes de la vie ordinaire, et dont le pinceau de l'artiste a su tirer des notes musicales, des effets simples et charmants. Chaque objet est traité avec une attention égale; il vit avec sa physionomie propre, il forme comme une figure même de l'intérieur, il révèle par sa forme, par ses plis et ses rides tantôt la jeunesse, tantôt la décrépitude; chaque chose, enfin, a son histoire, et l'on y devine aussi celle de l'homme dont elle est la compagne. Rarement figure humaine apparaît dans ces tableaux; mais on retrouve l'homme néanmoins dans les moindres détails de composition, dans l'écartement d'un rideau, dans l'usure des dalles, dans toute l'atmosphère, enfin, qui est humaine. Dans certaines toiles comme *le Poêle de Louvain*, M. Thévenet complète l'intérieur par quelque silhouette d'enfant, et cette naïveté vivante et claire ne fait qu'ajouter au charme du tableau.

La composition est d'une simplicité totale, à peine apparente, quoique très réelle et très ingénieuse. Mais on sent bien que l'artiste y est parvenu par tempérament, par le fait d'une sensibilité exacte et saine, d'une vision juste et toute naturelle. Pas le moindre effort ne transparaît dans ces toiles; elles sont d'une exécution heureuse, et il est évident que l'artiste n'a eu qu'à se laisser guider par sa sincérité pour arriver à cette précision pleine d'échappées et de sous-entendus harmonieux.

Il faudrait aussi pouvoir montrer de quelle limpidité, de quelle fraîcheur et de quelle musicalité est la couleur des tableaux de Louis Thévenet. Les tons possèdent l'éclat des paysages vernissés de soleil; les verts semblent empruntés aux feuillages, les bleus ont des profondeurs célestes, les laques et les jaunes brillent comme du miel et font penser aux fruits des espaliers. Une couleur aux tons essentiellement naturels chante dans tous ces tableaux, et je ne peux que répéter, à ce propos, ce que je disais plus haut : il semble que toute l'atmosphère et la vie du paysage aient pris place dans ces intérieurs pour les animer de leur fraîcheur et de leur santé.

La série de toiles qui se rattachent à la période

antérieure à 1900 sont d'une tonalité atténuée; le tableau est enveloppé d'une lumière en sourdine qui lui donne une unité et une harmonie d'un très bel effet retenu. Tel, par exemple, *Intérieur d'artiste*, un chef-d'œuvre. Mais dans ses toiles plus récentes, on sent que le peintre a donné libre carrière à son tempérament pour exprimer d'une façon plus intense la joie de la couleur, la beauté forte de la lumière baisant et enveloppant les choses. Les tons chantent davantage, rutilent parfois; mais toujours s'affirme dans ces tableaux la même sobriété, ce goût inné de la note juste, qui n'est pas de la retenue, qui ne semble le produit d'aucune étude, mais qui est l'expression sensible d'un esprit d'élite et d'une âme primitive. Je ne sais laquelle il faut préférer des deux manières du peintre. En tous cas, la même sincérité vibre dans tous les tableaux de Louis Thévenet, et c'est bien là l'essentiel, j'imagine.

Les intérieurs et les natures-mortes de M. Thévenet possèdent, outre la précision et le réalisme naturel qui font le charme des tableaux des petits maîtres hollandais, une poésie neuve et actuelle, une fraîcheur de sentiment qui lui appartiennent bien en propre. Les thèmes de son œuvre, si restreints qu'ils paraissent, contiennent tout un monde. Chaque tableau forme un poème charmant, plein de fine et claire émotion. On ne peut que citer, au hasard de la rencontre, ces titres suggestifs : *Ma vie, les Deux Gosses, le Cabaret, la Cuisine, le Corridor, le Chat, la Commode, la Pendule*, et saluer en Louis Thévenet l'un de nos peintres qui ont su faire chanter le mieux l'intime poésie des choses quotidiennes.

FRANZ HELLENS

Les Contes de M. Binet-Valmer (1)

M. Binet-Valmer, moraliste très sûr et très aigu, a fort bien compris le peu d'importance de ce genre de douleurs dans la vie sentimentale. Il a voulu aller plus loin et, violemment, il est entré au cœur du problème, et ses héros échangent entre eux les suprêmes paroles, après lesquelles il ne reste plus qu'à se tuer (ce qu'ils font parfois), ou se résigner à vieillir (ce que l'on voit bien qu'ils ne feront jamais).

S'il me fallait caractériser d'un mot le style de M. Binet-Valmer dans ses contes, je dirais qu'il est fiévreux. Chacune de ces nouvelles semble avoir été écrite dans une nuit d'insomnie. Je sens cela, je ne pourrais pas l'expliquer, ou alors il faudrait des pages... On voit que le sujet a été choisi, quelconque, souvent élaboré avec peine, et les premières lignes (encore qu'une habitude de romancier les fasse entrer avec une sorte d'autorité agressive au cœur du sujet) semblent se débarrasser avec impatience et quelque peine de tout ce superflu qui encombre d'ordinaire les introductions. Puis, dès le troisième ou quatrième paragraphe, le ton s'assure, devient bref, saccadé par le souci de

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

tout dire en presque pas de mots, et une sorte d'ellipse se met à régner, angoissante, sur la phrase. Il semble dès lors qu'on n'ira jamais assez vite. Cela se contracte, farouchement, comme une chose décharnée et desséchée qui se roule sur elle-même et ne veut pas qu'on la développe. Tout est concentré, réduit au minimum. Une seule épithète, jamais deux ou trois, à moins d'absolue nécessité. Un seul verbe, et souvent c'est le verbe être, mais pour des raisons tout opposées à celles qui le font employer par des écrivains incertains de leur pensée. Pour ce violent et ce direct, le verbe être est le seul qui affirme l'état des choses et des sentiments, leur actualité, le fait qu'ils ont lieu, sans spécifier d'autre nuance, temporaire (1). Pas de périodes, pas d'incidentes, rien de ce charme de musique obtenu par l'équilibre des mesures de la phrase. Non que M. Binet-Valmer n'ait point l'usage de ces délicieux artifices. L'écriture de ses romans le prouve. Mais, ici, il s'agit d'aller vite, de faire tenir coûte que coûte dans dix pages un monde de pressentiments, de choses inavouées. Alors il procède par propositions courtes, se succédant dans un halètement continu. Très peu de comparaisons, et toujours la plus intense, parfois même forcenée, allant au delà du goût ordinaire, excessive comme l'exagération qui est l'état ordinaire du langage de la passion. Quatre lignes établissent un décor, et évocateur. Dix lignes résument les angoisses de toute une existence. Les temps des verbes s'entremêlent sans souci des règles syntaxiques habituelles, sans les transitions, si longues d'ailleurs, qu'on nous recommande. Mais ces changements répondent à ceux que suit l'auteur dans la position qu'il occupe vis-à-vis des perspectives de sa pensée. Sur un fond de passés définis et d'imparfaits, établissant l'atmosphère et le décor, à tout instant éclate, insolite, brutal, soudain, le présent, qui vient en avant, offre pour ainsi dire devant le regard qui ne s'accommode pas tout de suite la réalité physique, brutale, offensante de l'objet, du personnage, de l'action faite ou subie. Employant volontiers ce temps à la place du passé, ou même du futur. M. Binet-Valmer ramène ainsi les événements des brumes de l'autrefois ou les évoque dans les lointains de l'avenir. Il nous les rend tout à coup saisissables, immédiatement accomplis sous vos yeux, définitifs. Quant au fameux dialogue lui-même, lorsque nous y arrivons, la respiration se suspend à la suivre. C'est un duel, et dont chaque réplique aboutit à un coup. Et chaque coup est lui-même le résultat d'une série de feintes, de ruses, dont nous voyons s'esquisser les mouvements secrets. Et le poison du grief a trempé le bout de fleuret.

Repos à ces combats, les explications, fort rares, de l'auteur, à chaque reprise plus brèves.

Je sais l'importance de la volonté dans la rédaction des romans

(1) Ainsi, dans *l'Illusion de l'âge*, ce passage où deux amants, terrifiés de vieillir, ont deviné (sans paroles) qu'ils voudraient se demander leur mort mutuelle le jour où ils s'en apercevront.

— Ah! vieillir! avait-il soupiré.

Puis, rapprochés par le soir, ils s'étaient fait confession; et lui, peut-être en manière de plaisanterie :

— Si nous avions le courage...

Elle avait compris trop vite. Déjà c'était dans ses méditations.

Vous sentez tout ce qu'il y a de sous-entendu dans le mot *c'était*. Rien des atermoiements, des précautions dont ici un verbe, qualificatif, atténuerait la brusquerie de cette révélation. L'existence seule, la présence toute nue de l'affreuse obsession dont, en même temps qu'elle nous est apprise, nous voyons combien elle remonte dans le passé. *C'était*.....

de M. Binet-Valmer, mais je ne crois pas qu'elle soit consciente ici. Elle existe peut-être, mais sans s'en douter, se confondant avec l'obscur souci d'en avoir fini avant l'aube avec chacun de ces drames, de façon à ce que la progression soit bien parallèle entre l'émotion humaine du conte écrit et la tension nerveuse de l'écrivain. Quelle chose passionnante ce serait à étudier que ces correspondances entre la physiologie d'un auteur et ce qu'il produit! La plus passionnante de toutes, en vérité, puisque nous y saisissons sa substance. Et vous entendez bien qu'il ne s'agit pas ici de ses souvenirs. Je ne parle point de l'intrigue, mais du mouvement du style. A même la cuve où bout le cerveau dans les nuits d'insomnie, alors que la matière littéraire en se raréfiant se concentre, l'écrivain qui travaille entre dix et quatre heures puise ce qu'il jette ensuite sur le papier. Ces écrivains-là connaissent des joies et des supplices que ne savent point les gens sages qui travaillent aux paisibles heures matinales. Ils sont visités par d'autres songes. Et ce qu'ils font descend plus loin dans les régions interdites.

Par tous ces procédés (qui n'en sont point du reste mais où il faut voir le mouvement même d'une pensée soumise volontairement à certaines conditions), l'art de M. Binet-Valmer est éminemment suggestif. Il entraîne, il persuade, il communique un peu de la fièvre dont il brûle. Il nous fait entrer dans ce monde ardent et à part que l'auteur a pour ainsi dire isolé au milieu du reste de l'univers et où il n'a laissé vivre que l'amour, que les hommes et les femmes éprouvés par la passion.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Il est bien entendu qu'il ne s'agit pas, dans cette étude sur un style d'écrivain, de rien qui se rapproche, même de loin, de la critique d'une méthode de travail. C'est une simple série de spéculations à propos du caractère intense d'une littérature, qui semble toute nocturne tant les sentiments y comptent double.

F. M.

Le Deuxième Concert de la Libre Esthétique.

La sonate pour violoncelle et piano de M. Ropartz, par laquelle débutait le concert et qui fut interprétée à la perfection par M. Georges Pitsch et M^{lle} Georgette Guller, est une œuvre pleine de poésie et tout imprégnée de cette saveur armoricaine qui lui vient de l'origine bretonne du maître. Rythmes spéciaux et tonalités se rapprochant des modes grégoriens y sont mis en œuvre avec un sens rare de l'équilibre et de la construction. Les harmonies sont d'un coloris très fin et trahissent à toute évidence l'école franckiste. Le deuxième mouvement (*quasi lento*) séduit par le contraste exquis que forment entre eux ses divers épisodes. L'*allegro* final est une délicieuse ronde rustique.

M^{lle} Georgette Guller jouait pour la première fois à la *Libre Esthétique* : c'est une toute jeune pianiste dont le talent précoce semble arrivé à maturité, s'il faut en croire la maîtrise avec laquelle elle exécute les morceaux qui lui incombaient. Précision du jeu, rythme sûr et souplesse des doigts s'allient chez elle à une compréhension tout à fait raffinée des œuvres qu'elle interprète. On put en juger non seulement dans la partie de piano de la sonate de Ropartz, mais encore dans un *Prélude et fugue* de M. Gabriel Pierné — adorable miniature où semble revivre

l'esprit de Domenico Scarlatti — et dans deux fragments de l'*Iberia* d'Albeniz : la délicate *Evocation* et la pittoresque *Triana*.

En fait de musique instrumentale, il y eut encore une transcription pour violoncelle et piano de la *Pavane pour une infante défunte* de M. Ravel, que jouèrent M. Pitsch et M^{me} Bathori-Engel avec une discrétion infiniment suggestive. L'œuvre, dont la version originale est écrite pour piano seul, appartient à la première manière de M. Ravel : son archaïsme, qui n'a rien du pastiche, marque une âme infiniment sensible au souffle fugitif du passé, qu'elle évoque avec une rare puissance d'émotion.

Le concours de M^{me} Bathori assurait à la partie vocale du concert un succès certain. Nulle interprète ne la vaut pour l'intelligence des textes poétiques et le charme du rendu musical. Nulle artiste ne possède le secret de chanter avec autant d'aisance et de grâce les mélodies subtiles et parfois volontairement effacées de la jeune école française. De M. Raymond Bonheur, elle interpréta l'*Élégie première* (poème de Francis Jammes), dont la déclamation est intéressante et variée, mais dont l'accompagnement est peut-être un tant soit peu matériel dans ses visées descriptives. *Le Secret* (poème de M. H. de Régnier) de M. de Bréville est d'une tenue plus grave et plus concentrée, bien qu'il ne compte point parmi ce que l'auteur d'*Eros vainqueur* a écrit de meilleur. M. Maus accompagnait ces deux mélodies, très délicatement, comme de coutume.

Puis vinrent d'exquises transpositions musicales, par Poldowski, de poèmes de Verlaine. On ne peut rien rêver de plus juste, comme accent et comme atmosphère, que ces courtes mélodies, petits chefs-d'œuvre de sentiment et d'esprit. Poldowski commentait elle-même, au piano, ces délicieuses orfèvreries : *Charleroi*, *Impression fausse*, *Crépuscule du soir mystique* et *Cythère*. M^{me} Bathori les chantait, d'idéale manière. Elle fit connaître ensuite de nouvelles mélodies de M. Debussy, écrites d'après le *Promenoir des deux amants* de Tristan Lhermite : petits tableaux impressionnistes dont la préciosité est sauvée par cette mesure et ce goût dont l'auteur de *Pelléas* ne se départit jamais, même dans ses erreurs. Pour finir, elle dit, avec un fol entrain, *les Cigales* et *l'Île heureuse* de Chabrier.

Ch. V.

GAND AVANT VAN EYCK

L'histoire de l'école de peinture primitive gantoise, certes la plus ancienne et la plus brillante du pays flamand, est encore à faire. D'où vient cet injuste oubli? On semble ignorer que la ville de Gand fut au moyen-âge un centre d'art de la plus grande importance et que cette vieille cité surpassa en luxe et en beauté toutes les autres villes de la région.

Ses peintures murales du XII^e siècle, découvertes récemment dans le réfectoire de l'Abbaye de Saint-Bavon, sont, avec celles de Liège, les plus anciennes de tout le nord de l'Europe. Au Musée lapidaire, on conserve des fonts baptismaux et des chapiteaux sculptés du XI^e siècle, ainsi qu'un superbe linteau de porte orné de figures appartenant au XII^e siècle et considéré à juste titre comme le spécimen le plus vénérable et le plus beau de tout le pays flamand.

Du XIV^e siècle datent les fresques si importantes de la *Byloque*, où l'on distingue encore les grandes figures de *Saint Jean-Baptiste* et de *Saint Christophe*. Une composition plus vaste (elle mesure plus de 4 m. 50 en hauteur et en largeur) nous offre d'autre part, mieux conservées, les effigies du *Christ bénissant sa mère*. Ces derniers personnages sont entourés d'anges et de curieux ornements et objets mobiliers du temps.

Au XIV^e siècle, les peintures murales durent abonder à Gand.

Il s'en trouve encore de beaux vestiges à la chapelle des Tisserands (Petite boucherie). On sait qu'il en exista aussi dans les cryptes de la cathédrale de Saint-Bavon, jadis dédiée à Saint Jean. De la même époque datent les peintures profanes et religieuses si importantes de la chapelle de Saint Jean et de Saint Paul, dite hospice de la *Leugemerte* ou de la *Menteuse*, découvertes en 1846 sous de nombreuses couches de badigeon. On pouvait y contempler notamment, à côté des portraits à genoux de Louis de Male et de son fils, la longue théorie des milices gantoises en armes, telles qu'on les voyait, lors de leur prise d'armes annuelle de l'*Auwet*, chaque groupe se distinguant par ses couleurs, ses armoiries et ses étendards.

Grâce à de nombreuses découvertes faites par M. V. van der Haeghen, l'éminent archiviste de la ville de Gand, nous pouvons nous faire une idée de l'importance du mouvement artistique gantois aux débuts du XV^e siècle et même dès la première moitié du XIV^e. On trouve la gilde de ses peintres complètement organisée vers le milieu du XIV^e siècle. D'après M. de Potter, elle existait déjà en 1338, tandis que la fondation de la corporation de Saint-Luc à Florence ne date que de 1349 et celle de Sienne de 1355. On sait que les artistes de Paris, qui étaient encore alors sous l'influence du clergé, ne s'émancipèrent qu'en 1391, alors que Bruges avait suivi l'exemple de Gand en 1359 et Anvers en 1382.

Déjà avant ces époques, les peintres gantois étaient appréciés à l'étranger. Mgr. Dehaisne cite un « Jean de Gand, demourant à Paris », qui donne quittance le 30 avril 1328 « au sujet de trois grands tableaux et d'ung petit tableau rond, à image de l'ouvrage de Rome », fournis à la comtesse de Mahaut d'Artois. Un autre gantois, Jean d'Asselt, peint pour Louis de Male sa chapelle de Gand, tandis que Jacques de Gand travaille à Valenciennes en 1364. Jean de Rome « peintre demourant à Gand » et bien d'autres sont encore à citer. On sait de plus que les peintres de Gand n'avaient pas attendu l'arrivée des Van Eyck pour découvrir, ou tout au moins employer, la couleur à l'huile. Dans les comptes communaux de cette ville portant la date de 1328-1329 (fol. 242, v^o), nous voyons notamment que Jacob Compere est chargé de *peindre à l'huile* divers étendards et *targes*, ainsi que les couronnements de vingt et une tentes : « van 21 tenten appelen te vervene met olien ».

C'est un peintre gantois, van Asselt, qui exécuta, en 1374, pour Louis de Male à l'oratoire de l'église de Notre-Dame à Courtrai, la série de portraits des comtes et des comtesses de Flandre (1). La maison scabinale de Gand possédait déjà une série analogue d'effigies historiques puisque nous voyons que Willem van Axpoele et Jan Martins furent chargés de les repeindre en bonne peinture à l'huile en 1419, « Met goeder olievervene ». Ils furent même chargés d'y ajouter les images de Jean sans Peur et de son épouse. Jean Martins repeignit encore plus tard pour la Ville de Gand le même comte de Flandre mais en portrait isolé.

Parmi les nombreux peintres gantois qui peignaient à Gand avant l'arrivée d'Hubert van Eyck, il faut encore citer van Beervelde, qui florissait dans la seconde moitié du XIV^e siècle et mourut à Gand en 1414. Il figure dans les comptes de la ville pour avoir livré à celle-ci divers tableaux (ou retables) et des dessins calligraphiques. Antérieurement, et presque chaque année, il avait orné de sujets religieux le fameux baldaquin de Notre-Dame de Saint-Pierre qui figurait annuellement, avec une députation gantoise, à la célèbre procession de Tournai. Lorsqu'il mourut, il remplissait les fonctions de « present meester » ou maître des cérémonies de la ville, chargé de remettre aux personnages de marque, de passage à Gand, des présents de vin ou d'orfèvreries faits au nom de la vieille cité.

On ne peut se faire une idée de la splendeur et de l'opulence des grandes villes industrielles de la Flandre dès les débuts du XIV^e siècle (2). Parmi celles-ci, Gand brillait au premier rang. C'est

(1) On sait que cette série de peintures existe encore, mais malheureusement restaurée par un artiste peu respectueux de l'esthétique primitive.

(2) Voir à ce sujet FIERENS-GEVAERT. *La Renaissance septentrionale*, etc. Bruxelles, Van Oest et Cie.

à cette époque que l'on aurait pu admettre jusqu'à un certain point la boutade célèbre de Charles-Quint : « Je mettrais Paris dans mon Gand ! »

Le vrai souverain de la Flandre, ce n'était alors ni le comte, ni le roi de France ; c'était Jacques van Artevelde, l'« esmouveur du peuple », le *Ruwaert* de Gand, l'ami et l'allié du roi d'Angleterre !

L'espace nous manque pour décrire comme il le faudrait les nombreux monuments civils et religieux de la cité, symboles impérissables de sa force. Sa richesse prenait sa principale source dans une industrie essentiellement populaire : la fabrication des draps et des étoffes de laine. Quoique gardant une empreinte profondément démocratique, Gand ne s'occupait pas exclusivement de ses marchandises et de son commerce. Ses échevins, de simples marchands, donnaient l'exemple du luxe et de la prodigalité. Ses archives énumèrent les innombrables vases d'or, d'argent, les tapisseries, les trésors d'art de ses patriciens. Jaloux du faste que déployaient le roi de France et sa noblesse, nos bourgeois fastueux s'entourent d'un luxe princier. Ils vivent avec une suite de trouvères, de jongleurs, de nains, de ménestrels, d'imagiers « Nous avons conservé des inventaires de leurs biens. C'est une prodigieuse vision d'orfèvreries, de pierres rares, de métaux précieux, où l'or et l'argent sont transmués en œuvres pieuses et profanes, où s'accroissent les épées, les calices, les chasses, les coupes, les missels, les sceaux, si bien qu'on a pu dire que le XIV^e siècle flamand prélude avec éclat aux folies bourguignonnes... »

Les *Steenen*, ou palais de pierre, des « riches hommes » de Gand se dressaient comme des forteresses au-dessus du fouillis pittoresque de milliers de maisons de bois, sculptées, polychromées et couvertes de dorures. Bourgeois et marchands étalaient leur faste en toutes circonstances : les églises, solides comme des donjons et percées de meurtrières, se garnissaient de monuments funéraires et de pierres tombales artistiques montrant le souci que nos artisans enrichis prenaient de leur mémoire. Pour faire de nouvelles places, le clergé était forcé d'en vendre périodiquement un grand nombre, qui servaient de matériaux lorsqu'il s'agissait de grands travaux à exécuter. On sait que les dalles sculptées trouvées dans le seul radier de l'écluse démolie des *Braemgaete*, transportées au Musée lapidaire de l'abbaye de Saint-Bavon, suffirent à former une collection de pierres tombales du moyen âge importante entre toutes...

Mais il faut se borner ; ce simple aperçu du luxe et de l'opulence de Gand au moyen âge suffira à expliquer la raison de l'arrivée en ce centre d'art important d'un artiste tel que Hubert van Eyck, qui y peignit pour un simple bourgeois, Josse Vyt, ce chef-d'œuvre : l'*Adoration de l'Agnou*.

L. MAETERLINCK

AU CERCLE ARTISTIQUE

La Chanson populaire en Angleterre.

Après deux séances sur la chanson populaire en Belgique et en France, données avec le concours respectif de M. Closson et de M. Mockel comme conférenciers, le Cercle a offert à ses membres une soirée où M. Emile Cammaerts, accompagné de deux artistes anglais, Miss Jean Sterling Mackinlay et Mr. Allan Glen, est venu parler de la Chanson populaire en Angleterre. La causerie, parfaite de fond et de forme, a vivement intéressé l'auditoire et l'a puissamment aidé à comprendre les mélodies irlandaises, écossaises et anglaises que le chanteur et la cantatrice ont interprétées à titre d'exemples.

Ces mélodies ont, pour la plupart, un parfum d'originalité qui les distingue entièrement des chansons populaires flamandes, françaises et allemandes. Autant la musique anglaise apparaît pauvre et privée de tout caractère national depuis la mort de Purcell, autant ces chansons témoignent d'une forte individualité raciale et d'une manière d'exprimer les sentiments totalement différente de celle du continent.

Miss Mackinlay est particulièrement intéressante par son mode d'interprétation. Conformément à certaines traditions locales,

elle ajoute le geste au chant, se grime et change de costume suivant ce qu'elle a à chanter. C'est là une tendance dangereuse et qui pourrait facilement dégénérer en fantaisies contraires au goût. Mais Miss Mackinlay est si intelligente et si gracieuse — on la croirait descendue d'un tableau de Burne-Jones — qu'avec elle toute crainte s'évanouit, et que ses interprétations, loin de défigurer les chansons, font ressortir avec un relief intense leurs moindres détails et leurs intentions les plus naïves. La critique est désarmée devant des créations aussi spontanées et aussi riches de vie.

Mr. Glen, qui fit son éducation musicale sous la direction de Miss Mary Brema, chante les mélodies populaires d'une manière très expressive. Nous l'aimons surtout dans les chansons gaies qui nécessitent du brio et de l'humour, comme *Oliver Cromwell* et *Twankydllo*. Ses jeux de physionomie sont fort amusants et les accents de sa voix ont, par moments, quelque chose d'irrésistible. (1)

Parmi les plus intéressantes mélodies qui furent chantées, au cours de cette belle soirée, citons encore : *Famine Song* (chant irlandais), *John Anderson. The hundred pipers, Caller Herrin'*, *The two sisters of Beimorie* (chants écossais), *Little Sir William, Sheep Shearing, Harry the tailor* et *Cherry Tree Carol* (chants anglais).

GII. V.

NOTES DE MUSIQUE

Récital Fany Hiard.

Le récital de chant qu'a donné le 15 mars M^{me} Fany Hiard à la Salle Nouvelle est certes l'un des meilleurs que nous ayons entendus cette saison. La composition du programme dénotait le goût de l'artiste. Les œuvres des écoles allemande, française et belge qui s'y trouvaient inscrites ont été interprétées avec beaucoup d'intelligence, chantées d'une voix pure et enveloppante. La diction était impeccable. La jeune cantatrice se fit applaudir particulièrement dans les mélodies de Guy Ropartz, Chausson, Debussy, P. de Bréville. De ce dernier surtout, la *Venise marine* aux harmonies chatoyantes fut un régal.

M^{me} Fany Hiard n'avait pas oublié les musiciens de chez nous : César Franck, Lekeu, De Greef. Mawet figuraient au programme et De Boeck avec un *Mystère* qui obtint un vif succès. L'auditoire acclama l'auteur, présent.

M. F. Costa, violoniste, prêtait son concours à ce récital ; ce jeune artiste fit valoir à défaut de style une belle sonorité. M. Emile Wilmars accompagnait au piano, remarquablement.

N. X.

Le Quatuor Capet

Le Quatuor Capet a pris congé du public bruxellois après une série d'auditions qui laisseront parmi nous une durable impression. Ses belles interprétations des quatuors de Beethoven, le romantisme qu'il mit dans l'exécution des œuvres de Schumann, sa compréhension — plus discutable, encore qu'elle fût respectueuse et élevée — de celles de César Franck enthousiasmèrent un auditoire de plus en plus nombreux. Ce qui distingue le Quatuor Capet, c'est la probité d'une exécution attentive et fouillée, l'unité de style, la fusion des sonorités, le parfait équilibre des diverses parties concertantes, — toutes qualités qui donnent aux exécutions une haute valeur d'art, mais font souvent obstacle au pathétique, à l'emballement. Le souci du détail empêche parfois les membres du Quatuor Capet de s'abandonner au lyrisme de telle ou telle œuvre. Et ce fut le cas au cours de cette séance de clôture, consacrée à César Franck dont l'inspiration haute et forte requiert une exécution plus expressive, plus passionnée et plus vibrante que celle que lui donnèrent M. Capet et ses partenaires. Le quatuor à cordes, en particulier, manqua de grandeur,

(1) M. Glen est aussi un danseur émérite. Il possède vraiment l'instinct de la danse et réalise, dans cet ordre d'idées, des créations très personnelles et fort séduisantes.

et même de précision dans les rythmes. Le quintette fut joué dans un sentiment plus « franckiste », grâce sans doute au pianiste, M. Lewis Richards, qui défendit la ligne essentielle de l'œuvre contre le morcellement que lui inflige trop souvent M. Lucien Capet. (A preuve le rapetissement qu'il fait subir à la Sonate.)

Mais ces divergences d'opinion sur certaines interprétations n'altéreront nullement le plaisir que nous éprouverons à revoir, l'an prochain, le Quatuor Capet à Bruxelles.

O. M.

MEMENTO MUSICAL

Aujourd'hui, dimanche de Pâques, à 10 h. du matin, à l'église Saint-Boniface, la Maîtrise interprétera la messe *Mater amabilis* à 3 voix et orgue de Ph. Capocci, le *Tantum ergo* à 2 voix et orgue de Koenen, des pièces de plain-chant et la *Marche pontificale* pour orgue de Lemmens. — Au salut de 4 heures, l'*Association des Chanteurs de Saint-Boniface* exécutera des œuvres à 4 et à 6 voix de Vittoria, Verdonck, Stehle et J. von Berchem; à l'orgue, des pièces de J.-S. Bach, Mendelssohn et César Franck.

Jeudi 27 mars, à 8 h. 1/2, à l'Ancien Hôtel communal de Saint-Gilles, troisième concert de musique moderne organisé par M. Paul Collaer avec le concours de MM. Theyskens, Dutière et Piron. Œuvres de V. Vreuls, Roger-Ducasse, Debussy, A. Roussel et R. Strauss.

Dimanche 30 mars, à 2 h. 1/2, Salle Patria, concert du *Kaiserlicher Hof und Domchor* de Berlin (100 exécutants), sous la direction de M. Hugo Rüdell et avec le concours de M^{lle} T. Debüser, cantatrice. Œuvres de Palestrina, Corsi, Caldara, J.-S. Bach, W. von Bausnern, H. Wolf, R. Kahn et R. Strauss.

Mardi 1^{er} avril, à 2 h. 1/2, troisième concert de la *Libre Esthétique* avec le concours de M^{lle} Marguerite Rollet, de MM. Ch. Leirens, D. Defauw, Onnou, G. Prévost, P. Doehaerd, etc.

Samedi 5 avril, à 8 h. 1/2, Salle Erard, premier concert de violon donné par les élèves de M. Marchot, professeur au Conservatoire (*par invitations*).

Dimanche 6 avril, à 2 h. 1/2, Salle Patria, concert organisé par la *Ligue nationale pour la défense de la Langue française* avec le concours de M^{lle} Marguerite Das, MM. F. Delaire M. Laoureux, Ed. d'Archambeau, J. Gaillard et des *Bardes de la Meuse* sous la direction de M. Th. Tonglet.

A Tournai, dimanche 30 mars, à l'Académie de musique, festival Vincent d'Indy sous la direction du maître, avec le concours de M^{lle} Hélène Dinsart.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

La Fille du Far-West.

Cette chose relève à la fois du cinéma, du cirque et du roman policier, — les trois genres de divertissements les plus goûtés en ce moment. En groupant par un trait de génie leurs attractions multiples, les auteurs étaient assurés d'un succès que ne leur ont d'ailleurs mesuré ni les nègres du Nouveau-Monde, ni les blancs de l'Ancien. Mais ce passionnant spectacle d'hippodrome n'ayant rien à voir, ni de près ni de loin, avec une œuvre d'art, on nous dispensera d'en faire l'analyse.

La musique qui, dans les ouvrages précédents de M. Puccini, élevait parfois, bien que timidement, la voix, est, dans la *Fille du Far-West*, remplacée par un grinçant accompagnement coupé de détonations et de cris de peaux-rouges sur lequel se détachent quelques refrains d'une platitude déconcertante. Cette littérature de feuilleton ne méritait guère mieux, au demeurant, et l'on ne peut que plaindre un musicien tenu d'accorder ses violons au diapason d'un pareil mélô.

Celui-ci a reçu au théâtre de la Monnaie une interprétation qui en masque partiellement le vide et l'incohérence. La mise en

scène, pittoresque et fort bien réglée malgré les sérieuses difficultés qu'elle présente, fait honneur à M. Merle-Forest, qui a trouvé dans le décorateur, M. Delescluze, le plus avisé des collaborateurs. M. Lauweryns dirige l'orchestre avec les soins attentifs et minutieux qu'il mit à présider aux études du *Chant de la Cloche* (le théâtre a de stupéfiants contrastes). Et les artistes du chant, M^{me} Claire Friché, MM. Rouard, Darmel, Dua, Grommen, etc., se dépensent généreusement avec tout leur talent dans le dédale d'intrigues enchevêtrées et puériles qui prennent naissance au bar de la Polka pour finir sous la futaie de la forêt californienne.

O. M.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Les Fausses Confidences. — L'Amour en cage.

Si la charmante et vive comédie de Marivaux qui composait, avec un acte du *Démocrate* de Regnard, le septième spectacle classique du Parc était signée Bataille ou Porto-Riche, les puritains ne manqueraient pas de blâmer ces auteurs d'avoir pris pour héros un monsieur fort peu recommandable. Eh quoi, ce Dorante n'est-il pas un joli coureur de dot et ne se sert-il pas, pour arriver à ses fins, des moyens les plus discutables : valet complice, intrigues embrouillées, actions et omissions également peu dignes d'un honnête homme?... Mœurs du temps, dira-t-on. Sans doute, et d'ailleurs, mœurs de tous les temps. Au XVIII^e siècle cela se faisait et s'avouait. Au XIX^e, cela se faisait et ne s'avouait plus. Au XX^e, cela se fait toujours et cela s'avoue de plus belle, et en'outre, cela se justifie et se vante et se proclame, au nom du droit au Bonheur, au nom du droit de l'Individu de se développer intégralement, sans se laisser arrêter par aucun scrupule...

Quoi qu'il en soit, et bien que la pièce soit délicieuse de verve, d'esprit, de gentil parler, et même de passion sincère en certains endroits, on ne l'écoute qu'avec un peu de gêne. Dorante a trop l'air d'aimer autant les écus d'Araminte que son exquise personne. L'aimerait-il encore si elle était pauvre? Cela est pour le moins douteux. L'acteur qui jouait Dorante au Parc, M. Dessonnes, a si bien compris cette gêne des spectateurs qu'il s'est permis d'intercaler dans le texte de Marivaux une petite réplique de son cru, destinée à corriger le mauvais effet de ce mélange de l'amour et de l'argent. Le valet Dubois l'encourage à poursuivre sa campagne et l'assure du succès : « Nous sommes convenus de toutes nos actions, toutes nos mesures sont prises; je connais l'humeur de ma maîtresse, je sais votre mérite, je sais mes talents, je vous conduis, et on vous aimera, toute raisonnable qu'on est; on vous épousera, toute fière qu'on est, et on vous enrichira tout ruiné que vous êtes... »

C'est vif! .. Aussi M. Dessonnes s'empresse-t-il de s'écrier à mi-voix : « Ah! voilà qui m'est bien égal, par exemple! »

Fort bien, et cette exclamation part d'un beau sentiment. Malheureusement la réplique n'est pas dans Marivaux. Elle fait partie, sans doute, des « traditions » de la Comédie-Française, ces fameuses traditions qui, au nom du bon goût... de MM. les acteurs, corrigent les classiques. C'est, en l'occurrence, fausser le sens de l'œuvre de Marivaux que de laisser croire au public que Dorante est indifférent à la question d'argent.

* * *

L'Amour en cage (Théâtre de l'Olympia) n'a pas moins que trois auteurs, quatre en y comptant le musicien. Ce sont MM. De Lorde, Funck-Brentano, Marsele, et le compositeur de la musique de scène : M. E. Bonnamy. De tant d'efforts conjoints il aurait pu sortir un impérissable chef-d'œuvre... Ce n'est pas tout à fait le cas. *L'Amour en cage* n'est qu'une pittoresque anecdote plus ou moins historique, découpée en trois actes assez vides. Ils seraient même un peu ennuyeux s'il n'y avait pas le rôle de Toïnette, vivandière haute en couleur et forte en gueule, sorte de Madame Angot qui aurait l'âme et tiendrait les propos du sergent Briscard. Grâce à cet ange gardien mal embouché mais bien inspiré, Maurice de Saxe sera contraint de respecter la vertu de la jolie

Chantilly (en réalité la Favart) et, s'il chauffe de trop près la belle, ce sera le mari qui apparaîtra à l'heure du berger. M^{me} Cheirel, M^{lle} Georgette Loyer et M. Jacques Normand ont bien enlevé cette comédie qui, — grâce à d'amusants hors-d'œuvre : un combat dans la coulisse, un souper galant dans une adorable chambre à coucher à la Fragonard, un *Te Deum* comique chanté par des nonnes dans une manière d'abbaye de Thélème à l'usage des belles repenties... fort peu repentantes, — parvient parfois à faire oublier ce que son sujet a de banal et de peu intéressant.

GEORGES RENCY

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

MUSÉE MODERNE, Salon de la *Libre Esthétique* (Interprétations picturales du Midi). — CERCLE ARTISTIQUE, M. Edmond Verstraeten (Grande salle); MM. F. Le Gout-Gérard, Van Andringa et A. Van Holsbeeck — GALERIE GEORGES GIROUX, M. Louis Thévenet. — SALLE BOUTE, M. Henri Arden. — GALERIE D'ART, M. Emile Laloux. — Cercle d'art du *Vieux Cornet*. Exposition avenue Defré 13 et à l'école communale d'Uccle, square Brugmann.

La veille de son départ pour le Midi, la Reine, accompagnée de la comtesse de Caraman-Chimay, s'est rendue incognito au Salon de la *Libre Esthétique*, auquel elle a consacré une longue visite.

La collection de céramiques léguée à l'Etat par M. Drion sera prochainement exposée au Musée des Arts décoratifs et industriels. Elle comprend une centaine d'objets, parmi lesquels une suite remarquable de pièces chinoises.

Hier a été inauguré à Anvers le Salon de l'Art Contemporain.

Le Salon international de la Médaille d'art à l'Exposition de Gand s'annonce comme devant offrir un grand intérêt. Plus de vingt-cinq pays seront officiellement représentés par leurs meilleurs spécialistes.

Le succès de l'exposition de M. Georges Lemmen à la Galerie Georges Giroux a été officiellement consacré par l'achat fait pour le Musée de Bruxelles d'une des toiles les plus importantes du peintre, *Jeune fille au bord de la mer*.

Salon de la *Libre Esthétique*. Deuxième liste d'acquisitions : Ch. HERMANS. *Menton; vue prise de la route*. — Id. *Vue prise à Martiques*. — A. METHEY. Deux céramiques décorées grand feu. — J. PESKÉ. *Environs de Bormes*. — K.-X. ROUSSEL. *Vénus aux colombes*. — L. VALTAT. *Murènes et rascasses*. — RIK WOUTERS. *Jeune paysanne* (bronze).

Les demandes de places affluent au théâtre de la Monnaie pour le festival Richard Wagner, qui aura lieu du 26 avril au 10 mai. Rappelons les dates des spectacles : samedi 26 avril, *Der Fliegende Holländer*; mardi 29 avril, *Tristan und Isolde*; jeudi 1^{er} mai, concert Beethoven-Wagner sous la direction de M. Otto Lohse; lundi 5, *Das Rheingold*; mardi 6, *Die Walküre*; jeudi 8, *Siegfried*; samedi 10, *Götterdämmerung*.

Les représentations du *Vaisseau fantôme* (26 avril) et de *Tristan et Iseult* (29 avril) seront données abonnement suspendu.

Les abonnés de la Monnaie ont un droit de préférence jusqu'au mardi 8 avril. A partir du mercredi 9, la location sera ouverte pour toutes les représentations ainsi que pour le concert; toutefois on ne délivrera des billets pour les soirées isolées de l'*Année du Nibelung* qu'à partir du samedi 19 avril.

Les journaux anglais annoncent que dans le courant du mois de mai la ville de Gand recevra la visite de l'Imperial Choir de Londres. Ce « Chœur impérial » est une fédération de sociétés chorales de Londres qui ne comprend pas moins de 2,000 exécutants. Il s'est fait entendre en 1910 aux fêtes de l'Exposition Shakespeare. Les deux mille choristes dont se compose l'association donneront un concert dans la grande salle des fêtes de l'Exposition et y exécuteront des œuvres de musique anglaise.

L'Union nationale dentellière, organisme nouvellement constitué, s'efforcera de résoudre toutes les questions relatives à la rénovation de l'art dentellier en Belgique.

Cette association ouvrira prochainement un *Cours de technique dentellière* en faveur de quelques jeunes gens des deux sexes qui se destinent à devenir soit dessinateurs de dentelles, soit patronneuses-piqueuses. Les candidats à ce cours devront remplir les conditions suivantes : 1^o Etre âgés de 16 à 21 ans; 2^o être de nationalité belge; 3^o suivre régulièrement un cours de dessin où ils apprendront la flore, les styles et l'ornementation. S'adresser par écrit au siège social : place Royale 5, à Bruxelles.

De Paris :

Comme nous l'avons annoncé, le nouveau Théâtre des Champs-Elysées, dirigé par M. G. Astruc, sera inauguré le 2 avril par un concert consacré à la musique française contemporaine et dont le programme vient d'être arrêté comme suit : *A la musique* (Chabrier); *Phaëton*, poème symphonique (Saint-Saëns); *Scherzo* (Lalo); *Prelude à l'Après-midi d'un Faune* (Debussy); *le Camp de Wallenstein* (V. d'Indy); *la Naissance de Vénus* (G. Fauré); *L'Apprenti sorcier* (P. Dukas); *la Lyre et la Harpe* (Saint-Saëns). M. Inghelbrecht dirigera les œuvres de Chabrier et de Lalo; les autres seront dirigées par leurs auteurs respectifs.

Le lendemain, 3 avril, la troupe lyrique débutera dans *Benvenuto Cellini* sous la direction de M. F. Weingartner. Cette partition n'a plus été jouée depuis 1838.

D'autre part, la Comédie des Champs-Elysées, que dirigera M. Léon Poirier, sera inaugurée dès le 1^{er} avril par *l'Exilée*, œuvre nouvelle en quatre actes de M. Henry Kistemaekers, interprétée par M^{mes} Marthe Brandès, Juliette Darcourt, Monna Delza, MM. L. Gauthier, Max Desjardins et Arquillière.

Baudelaire avait sur le théâtre des vues tout à fait personnelles; qu'on en juge par ce passage extrait de ses *Journaux intimes* : « Mes opinions sur le théâtre? Ce que j'ai toujours trouvé de plus beau dans un théâtre, dans mon enfance, et encore maintenant, c'est le lustre — un bel objet lumineux, cristallin, compliqué, circulaire et symétrique.

Cependant je ne nie pas absolument la valeur de la littérature dramatique. Seulement, je voudrais que les comédiens fussent montés sur des patins très hauts, portassent des masques plus expressifs que le visage humain et parlassent à travers des porte-voix; enfin que les rôles de femmes fussent joués par des hommes.

Après tout, le lustre m'a toujours paru l'acteur principal, vu à travers le gros bout ou le petit bout de la lorgnette. »

A louer COTTAGE MEUBLÉ bien situé, avec grand studio et confort moderne, Rozenhuis, Waereghem.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}, Éditeurs

BRUXELLES

PARIS

4, PLACE DU MUSÉE, 4

63, Boulevard Haussmann, 63

Viennent de paraître :

LES PEINTRES DE PORTRAITS

par PAUL LAMBOTTE.

Un beau volume in-4°, de 150 pages de texte, illustré de 53 reproductions en planches hors texte.

Prix : 5 francs.

THOMAS VINÇOTTE et SON ŒUVRE

par PAUL LAMBOTTE et ARNOLD GOFFIN.

Volume in-4°, contenant outre le portrait de l'artiste, 50 planches hors texte.

Prix : 10 francs.

GUILLAUME CHARLIER

par SANDER PIERRON.

Un beau volume petit in-4°, de 144 pages, illustré de 40 planches hors texte et de 16 reproductions dans le texte.

Prix : 10 francs.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARO
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

SOCIÉTÉ ANONYME
des

Anciens Etablissements Félix MOMMEN

BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.

Premières médailles aux diverses expositions.

Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

Le Courrier musical

Directeur : M. René DOIRE

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris

ABONNEMENTS : France, 15 francs l'an; Étranger, 18 francs.

Dépôts pour la Belgique : MM. Breitkopf et Härtel, Fernand Lauweryns
Katto, Schott frères, éditeurs, Bruxelles.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS ET ÉTRANGERS
FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an

LES MARGES

Gazette littéraire fondée en 1903 par M. Eugène Montfort

Paraissant six fois par an.

Paris : 5, rue Chaptal, et chez Floury,
près le Café Napolitain.

Abonnements : 5 francs par an; sur Japon : 10 francs.

Le numéro : fr. 0,85.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPÉTIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprime sur papier de la Maison KÉYM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le Bulletin de l'Œuvre (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, desins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes.

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE

(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, 1 fr. 50.

Union postale, 2 francs.

Abonnements : { Étranger, 20 francs par an.

{ France et Belgique, 15 francs.

Rédaction et Administration : 22, rue St-Augustin

PARIS

Pour la Belgique : M. René Lyr, Boitsfort.

LES MAÎTRES DE LA MUSIQUE

Études d'Histoire et d'Esthétique

Publiées sous la direction de M. Jean CHANTAVOINE

Chaque volume in-8^o écu de 250 pages environ,

3 FR. 50

FÉLIX ALCAN, éditeur, 108, boulevard St-Germain, Paris (6^e)

Paestrina, par MICHEL BRENET (3^e édition). — **César Franck**, par VINCENT D'INDY (3^e édition). — **J.-S. Bach**, par ANDRÉ PIRRO (3^e édition). — **Beethoven**, par JEAN CHANTAVOINE (3^e édition). — **Mendelssohn**, par CAMILLE BELLAIGUE (2^e édition). — **Smetana**, par WILLIAM RITTER. — **Rameau**, par LOUIS LALOY (2^e édition). — **Moussorgski**, par M.-J. CALVO-CORESSI. — **Haydn**, par MICHEL BRENET (2^e édition). — **Trouvères et Troubadours**, par PIERRE AUBRY (2^e édition). — **Wagner**, par HENRI LICHTENBERGER (3^e édition). — **Gluck**, par JULIEN TIERSOT. — **Gounod**, par CAMILLE BELLAIGUE. — **Liszt**, par JEAN CHANTAVOINE. — **Haendel**, par ROMAIN ROLLAND.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Georges Rency (FRANCIS DE MIOMANDRE). — L'Exposition d'Edmond Verstraeten au Cercle Artistique (FRANZ HELLENS). — Lettre inédite de Mallarmé. — Renaissance théâtrale. — Memento musical. — Portraits d'Infantes (F. H.). — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Chronique théâtrale : *Après moi* (GEORGES RENCY). — Nécrologie : *L.-M. Boutet de Monvel*; *Henry Detouche* (O. M.). — Petite Chronique.

GEORGES RENCY

Je n'ai point la prétention de présenter M. Georges Rency aux lecteurs de *l'Art Moderne*. Ils le connaissent bien avant de me connaître, et ils continuent à lire chaque semaine ses critiques théâtrales. J'en suis moi-même, étonné de l'ingéniosité avec laquelle leur auteur sait renouveler la présentation de pièces qui sont, hélas! à peu près toujours les mêmes. Tour de force que j'admire toujours.

Je me contenterai de faire quelques réflexions sur les œuvres plus définitives qu'il a écrites et qui constituent le très respectable ensemble de deux romans, deux volumes de nouvelles, deux recueils de poèmes et deux volumes de critiques et d'essais littéraires.

Il est assez difficile de faire le départ entre le conteur et le romancier chez un écrivain. Et ce n'est souvent pas la peine. Un vrai conteur, du reste, n'est jamais romancier que par occasion, lorsque sa nouvelle, plus longue, prend les proportions d'un roman. C'est le cas il me semble, chez M. Georges Rency, dont *l'Aïeule* (1)

(1) GEORGES RENCY : *L'Aïeule*. Bruxelles P. Weissenbruch. *L'Édition populaire bi-mensuelle*. Paris, Rivière; Bruxelles, Mertens.

par exemple, est une longue nouvelle. Peu importe, d'ailleurs, ces distinctions plus ou moins subtiles. M. Georges Rency possède les qualités essentielles du conteur : il va vite, vise le dénouement, et ne s'embarasse que du strict nécessaire de présentations et d'explications. Les sujets qu'il choisit sont toujours ingénieux, ou alors d'une humanité très simple et très large. Leur gamme est fort variée. Il va de l'émotion la plus poignante à la fantaisie la plus gaie. Et il écrit avec une grande bonhomie, sans recherches, sans effets littéraires, confiant pour plaire en l'agrément intrinsèque de l'aventure. Et puis, ces contes, M. Georges Rency ne les a pas réunis de façon arbitraire. Non. Leur groupement répond à une préoccupation de synthèse fort louable.

Ainsi *Frissons de Vie* (1). Aucun des sujets choisis n'a de rapports avec l'autre, mais dans tous on trouve qu'en effet la vie, le sentiment vital est exalté. Cela n'apparaît pas tout d'abord, mais à la réflexion. N'est-ce pas une manifestation de cette puissance obscure que se rappelle avec tant d'émotion le docteur lorsqu'il évoque la ferveur de son aventure de jeunesse dans *Premier Amour*? C'est également elle, quoique affaiblie, misérable, épuisée, mais si touchante encore que l'on retrouve dans l'extravagante résurrection au monde sentimental du pauvre M. Mathieu Sody dans *Une Bonne fortune*, malgré le grotesque ironique du dénouement. Fantaisiste et à demi-révee dans *le Vertige*, pétrie de tendresse dans *Rose d'octobre*, elle réapparaît dans *l'Homme et la Bête* avec toute la sauvagerie de la passion, son égoïsme essentiel. Et il

(1) GEORGES RENCY : *Frissons de Vie*. Bruxelles, Oscar Lamberty.

est très logique que le livre finisse là-dessus. Quelque chose d'ironique aussi circule à travers le recueil, comme si l'auteur ne se donnait pas tout à fait, réservait un peu de lui-même... Et aussi quelque chose de cruel, comme la vie elle-même, qui ne pardonne pas aux faibles (*Une Ame conjugale, les Deux Amis, le Clerc et le curé*).

Mais dans les *Contes de la Hulotte* (1), le lien est plus serré encore, l'intention d'unité plus saisissable et plus précise. Ce sont neuf nouvelles paysannes, les meilleures peut-être de M. Rency. Elles ont l'âpreté d'observation des naturalistes de l'école de Zola, avec quelque chose de moins insistant, et des conclusions — comment dire? — plus satisfaisantes pour notre esprit de justice, de bonté.

On lira avec émotion cette histoire pathétique appelée *l'Innocent*, petit drame intense et affreux, d'une rapidité foudroyante et plongé à même une atmosphère de nocturne angoisse. Une fort belle chose. On s'amusera de la réception absurde, pourtant si humaine, de la petite madame Hirtoux dans *Un ménage d'employés*. On entrera avec attendrissement dans la conscience honnête et tourmentée du pauvre Jean-Dominique, dans *le Séminariste*, et avec quel soulagement nous apprendrons qu'il se délivre et regagne, en simple et bon paysan, sa terre natale! Nous partagerons les angoisses de M. Daniel lorsque, ayant fait disparaître le testament qui le déshéritait, il n'a de cesse d'avoir restitué à la malheureuse servante son bien. Mais il est trop tard : elle s'était suicidée, dans la déception affreuse que son maître n'eût même pas eu pour elle une pensée d'affection.

L'ensemble de ces contes est extrêmement cohérent et donne bien l'impression de la vie paysanne, de ses drames possibles, de ses pensées habituelles, de son atmosphère enfin...

Quant à *l'Aïeule*, c'est un récit que je ne trouve pas sans analogie avec la *Thérèse Raquin* de Zola, j'entends pour la connaissance et le rendu de la vie des petites gens. Le mérite essentiel est, en effet, d'avoir si bien compris quelles pouvaient être les réactions morales des personnages de cette caste (la fraction du peuple qui touche à la petite bourgeoisie) en face des événements de leur existence. Les personnages de cette menue aventure sont restitués de façon excellente : Léopold, l'employé de chemin de fer, avec sa fausse élégance, sa cravate rouge, ses manières prétentieuses, et ce féroce égoïsme bourgeois qu'il manifeste aussitôt que son avancement lui fait connaître des gens un peu mieux habillés; Aline, la jeune fille naïve, éblouie par ce clinquant, devenant la femme du triste sire, et chaque jour davantage sa chose, ne sachant plus même

(1) Id. : *Contes de la Hulotte*. Bruxelles, Dechenne (Association des écrivains belges).

défendre sa pauvre vieille maman, bref un petit être faible et falot; l'aïeule enfin, que l'on cache parce qu'elle n'est pas assez décorative, que l'on désavouerait pour un peu, dont on fait graduellement une gouvernante et une servante, enfin qui doit bien finir par s'exiler, par aller à l'hospice, lorsqu'elle a compris que même la consolation de soigner son petit-fils lui sera enlevée... C'est poignant, affreux, simple; c'est la vie même, sans romanesque. C'est bien cruel.

Je suis loin de partager toutes les idées de M. Georges Rency au point de vue de la critique, mais je rends d'autant plus volontiers hommage à la solidité de sa culture classique (ses études sur Racine, Molière, Fénelon, Rousseau sont d'une belle carrure et très logiquement charpentées) et à la bonne foi avec laquelle il essaie de juger les choses que sa sensibilité lui ferait dès l'abord récuser. Ainsi, il est visible que le débordement de Walt Whitman choque en lui un goût de mesure et d'ordre, le culte de l'idéal classique. Un autre partirait de là pour une attaque. Lui, au contraire, tâche d'élever le débat, d'envisager Whitman au point de vue humain, et il exalte sa haute philanthropie, son large et fécond optimisme. De cette manière, il n'a rien lâché de ses opinions, et cependant il n'a point fait de ses opinions une barrière interdisant à son cerveau l'entrée d'une notion, d'une forme d'art.

M. Rency avoue également ne pas encore comprendre Paul Claudel (1). Mais il dit qu'il s'y est efforcé sans parti pris, en se donnant de tout cœur chaque fois. Cette franchise me plaît, car elle témoigne d'une modestie très rare chez un homme qui fait profession de critique. Il faut se méfier de celui qui comprend tout, qui comprend à tour de bras, « comme entonne un ivrogne ».

Bon sens et bonne foi, telles sont les deux caractéristiques de la critique de M. Georges Rency, indépendamment de sa culture. Le bon sens, avec les restrictions qu'il comporte lorsqu'il s'agit d'entrer dans des œuvres où il faudrait l'abandonner (ces cas sont d'ailleurs assez rares); la bonne foi, avec la ressource infinie qu'elle permet : excluant toute idée d'arrière-pensée lorsqu'on exprime une opinion, et toute idée de palinodie, lorsqu'on en change, en ayant reconnu la nécessité.

C'est ce bon sens et cette bonne foi que j'admire sans restrictions dans des pages comme celles qu'il consacre à Fénelon, à Rousseau, à Chateaubriand, dans *Propos de littérature* (2). En défendant ces trois grands

(1) Dans un récent article paru ici même il parle toutefois de *l'Annonce faite à Marie* avec une haute sympathie intellectuelle.

(2) *Propos de Littérature*. Association des Écrivains belges. Bruxelles, Dechenne; Paris, Librairie générale des sciences, arts et lettres.

hommes des attaques absurdes portées contre eux par des esprits malveillants et faussés par l'intention politique, il a pour ainsi dire, sans même toujours l'exprimer, retrouvé l'idée maîtresse qui les unit. Et cette idée est d'ailleurs plutôt un sentiment, un sentiment mystique de tendresse humaine, prenant chez Fénelon l'allure religieuse (quiétisme), chez Rousseau l'allure sociologique, chez Chateaubriand l'allure poétique pure. Il est visible que M. Georges Rency est surtout sensible à l'art dans lequel se retrouve quelque chose d'analogue à ce sentiment. Son appréciation, dans ce sens, de Boileau et de Racine est fort curieuse. Il ne cache pas l'attrait qu'il éprouve pour le premier, qui fut surtout un honnête homme dans toutes les acceptions du terme; il ne fait pas mystère de la répulsion que lui inspire Racine, en qui il ne voit (point de vue fort défendable) qu'un écrivain artificiel, qu'un cœur cruel. L'art pour l'art est une théorie qui lui échappe, au point même que parfois il semble se montrer injuste envers des œuvres qui n'ont de commun avec cette esthétique que l'apparence. Il aime l'abondance (son étude sur *Victor Hugo et la Légende des siècles*) mais surtout celle qui vient d'un cœur généreux, d'un vaste amour de l'homme. La présence de cet élément sentimental dans sa critique le préserve de toute la sécheresse et du figé que risquerait sans cela de lui donner la culture classique, laquelle nous hallucine littéralement sur une vraiment trop petite portion de notre histoire (le XVII^e siècle).

J'ai particulièrement goûté ce qui, dans les *Propos de littérature*, se rapportait aux souvenirs personnels de M. Georges Rency. Dans ses études sur Camille Lemonnier, Émile Verhaeren, Georges Eekhoud, Max Elskamp, il nous présente les hommes plutôt que les œuvres, ou mieux il nous explique les œuvres par les hommes. Et nous les comprenons mieux. Nous assistons à la naissance de l'enthousiasme littéraire, à cette fervente époque de la jeunesse, qui ne se retrouve plus, et où nous vivons d'une telle intensité. M. Georges Rency a le bonheur de connaître personnellement M. Georges Eekhoud et M. Max Elskamp, et il nous fait un tableau, bien pittoresque, savoureux et vivant, de l'existence de chacun de ces poètes. Délicieux et poignant ce passage où il raconte un retour sur l'Escaut, la nuit, avec Elskamp qui, debout parmi eux, comme un père parmi ses enfants, commentait le firmament :

Il connaissait par leur nom tous les astres, pour les avoir étudiés durant les longues nuits de ses voyages en mer. Il nous citait les vocables enchantés par lesquels les hommes les désignent et nous racontait les légendes que les marins y rattachent avec une superstitieuse piété. Nous vécûmes là quelques minutes inoubliables, de ces minutes qui paraissent ivres d'elles-mêmes, qui défont de se sentir trop belles, trop uniques, et qui embaument à jamais la vie par où elles ont passé.

Et si l'on voulait retrouver la justification commune à l'œuvre double, critique et romanesque de M. Georges Rency, je crois que devraient encore servir les mots de bonne foi et de bonne volonté. Bonne foi et bonne volonté égales devant les spectacles de la vie et ceux de l'esprit.

FRANCIS DE MIOMANDRE

L'Exposition d'Edmond Verstraeten au Cercle Artistique.

L'entrée d'un artiste de race dans la vie artistique se fait rarement d'une façon sensationnelle, avec fracas. Il sacrifie volontiers ce qui attire la foule, pour ne s'occuper que de la valeur intime de son œuvre. Il faut plaindre les jeunes qui enthousiasment d'emblée et font se pâmer les chercheurs de phénomènes. Ceux-là finissent presque toujours par sombrer dans la banalité des répétitions.

Edmond Verstraeten n'a pas connu jusqu'ici la grande notoriété; il est trop profondément artiste d'autre part pour se contenter de petits succès sans portée. L'estime profonde d'une élite lui suffit, et cette estime, il l'a conquise par la continuité et par la beauté de son effort. Lentement, patiemment, avec l'audace tranquille de ceux qui ont un but précis et savent qu'ils ne seront pas trahis par leurs propres forces, avec l'énergie de ceux qui n'ignorent pas qu'ils n'auront à compter que sur eux-mêmes, Edmond Verstraeten a mené son œuvre à travers les obstacles sans nombre que rencontre fatalement l'artiste assez téméraire pour se frayer une voie nouvelle en ces temps de snobisme forcené, où chaque suiveur s'érige en pionnier d'une rénovation artistique.

Cette œuvre, aujourd'hui en plein rayonnement, étonne par son abondance et par sa variété. Edmond Verstraeten, cependant, est un artiste réfléchi et méditatif. La contemplation de la nature est chez lui un état d'âme constant, une nécessité, une raison d'être même de son art. Le tableau à faire le préoccupe peu; il n'est qu'un résultat, non un but. La plus grande partie de son activité artistique consiste pour lui, selon le mot de Cézanne, en « une méditation, le pinceau à la main »; on pourrait ajouter « le crayon et le burin à la main ». Un nombre incalculable d'esquisses et de pochades, de croquis et d'eaux-fortes forment les préliminaires de ses tableaux. Le tableau lui-même, ainsi mûri, devient un jeu facile pour l'artiste, et celui-ci l'exécute de verve, avec une joyeuse aisance, s'y exprimant tout entier, y déployant des énergies fraîches et une santé d'âme parfaite. Ainsi ce tableau, aboutissement logique de longues périodes d'observation, se révèle sous une forme spontanée et rapidement réalisée. C'est ce qui explique l'abondance extraordinaire de ce peintre, dont l'esprit et le cœur ne connaissent pas de repos.

Edmond Verstraeten est un des coloristes les plus originaux et les plus séduisants de l'école belge du paysage. La couleur est chez lui inhérente à toute forme et celle-ci ne peut vivre et s'exalter que par elle. Il s'est franchement et vaillamment mêlé aux courants d'idées nouvelles de l'impressionnisme et du néo-impressionnisme. Mais si le peintre s'est engagé dans la voie de son temps, après maints précurseurs de génie, il a su découvrir en route de nouveaux éléments de beauté; il a su regarder avec

les yeux de son tempérament et demeurer lui-même tout en faisant siennes des idées qu'il n'est plus permis de méconnaître. La décomposition des tons en peinture fut, dès ses débuts, un de ses principaux soucis. Il suivit ainsi la trace des novateurs français, les Seurat, les Signac, mais sans apporter dans l'application du principe la rigueur de ces maîtres. Il ne voulut jamais, même aux temps héroïques du pointillisme, accepter ce procédé comme un dogme inéluctable. Tandis que tant de peintres de talent se perdaient en suivant trop servilement la trace des impressionnistes irréductibles, Verstraeten sut tirer de leurs principes l'enseignement qui convenait à sa vision particulière; il demeura libre et clairvoyant à une époque où la plupart des jeunes peintres acquis aux idées nouvelles se livraient corps et âme à la tyrannie d'un métier aride et ingrat.

Lorsqu'on essaie de se rendre compte de l'ensemble de l'œuvre d'Edmond Verstraeten, on ne peut s'empêcher de remarquer que cet artiste est parmi les rares peintres d'aujourd'hui qui ont su se dégager de l'ambiance troublante des rivalités d'écoles et qui commencent à tirer de toute cette confusion les données nouvelles d'un art plus noble, en concordance avec celui des grandes époques de la peinture. « La peinture impressionniste n'a exalté jusqu'ici que la lumière, écrit-il dans un de ses carnets. Pour un art qui se sert avant tout de la couleur comme manière d'expression, c'est beaucoup et c'est beau ! N'oublions pas cependant que la force est la sœur jumelle de la couleur et que toutes deux ne sont que les servantes de l'artiste créateur. Ceci n'a pas une allure très *up to date*, je m'en rends compte, mais c'est une de ces vérités qui traverseront les temps actuels comme elles en ont traversé beaucoup d'autres. »

Cette pensée indique parfaitement la place qu'Edmond Verstraeten occupe dans la peinture d'aujourd'hui. Place rare et enviable ! Par le talent et l'originalité de la facture et du sentiment, le peintre de *Pomona*, des *Heures lumineuses* et du *Lever de Sirius*, se classe dès maintenant au rang des plus purs artistes de notre école du paysage, à côté des Claus, des Heymans, des Verheyden.

Par la clairvoyance et la noblesse de ses visées, il s'apparente à ces peintres épris de style, soucieux de l'unité et de la synthèse, les Van Rysselberghe, les Maurice Denis, les Lemmen, pour qui le métier n'est qu'un moyen et qui, dominant l'impétuosité de leur instinct, sans en affaiblir la richesse, s'efforcent de plier l'art à une discipline nouvelle, par une compréhension plus haute et plus claire de la nature et de la vie.

FRANZ HELLENS

Lettre inédite de Mallarmé.

La Vie publie dans une de ses dernières livraisons cette intéressante lettre de Mallarmé à Léon Cladel :

Samedi, 7 mars 1885.

MON VIEUX CLADEL,

Il faut que j'aie été rejeté bien loin de ma table et de l'encrier, tous ces jours-ci, par le flot des absurdités qui sont mon existence, pour ne pas vous avoir pressé la main. Mais je vais goûter d'un congé, sous peu de jours ; et l'un de mes premiers sursauts de liberté me portera vers vous. J'ai tant à vous dire ! *Héros et Pantins*, les contes réunis, produit un tout autre effet que dans le journal où il m'avait, souvent, charmé sur épreuves. Quelle

atmosphère homogène et spéciale dans ce livre ; et qui est le beau milieu, riche et salubre, qui, jusqu'à l'horizon, commande votre geste de mage et de héros ! Vous prenez un sujet, un autre ; c'est toujours votre voix ininterrompue depuis tant d'œuvres, qui, sous un rythme arrivé à sa perfection certaine, le proclame, glorieusement monotone. Vous êtes le même, dans l'extraordinaire variété de vos moyens, avec plus d'obstination, peut-être, que personne ; et je vous vois comme un des deux ou trois figures stables d'aujourd'hui. Quelle empreinte votre génie a mise de soi et laissera sur la langue ! J'affirme que c'est à votre effort magistral qu'elle doit à cette heure le plus de renouvellement ; et que vous lui avez trouvé telles beautés dont elle ne se départira pas.

Merci de la dédicace manuscrite ; elle rendrait fier, si l'avoir n'était pas ce qui me touche avant tout. Votre main.

Madame Cladel a beau cacher son cher sourire derrière les frises d'or ou d'ombre de ces demoiselles, je sais qu'elle existe et ne viendra jamais nous voir. Pas même « un jour » ! Pourtant elle ferait tant de plaisir ici, ma femme allant un peu mieux. On s'embrasse.

Bonjour l'Anglois !

Votre
STÉPHANE MALLARMÉ

RENAISSANCE THÉÂTRALE

Dans le but de rendre à l'art dramatique que déshonore une industrialisation de plus en plus effrénée son éminente dignité et pour lui ramener la faveur du public cultivé qui s'en détourne, un groupe de littérateurs s'occupe de fonder à Paris un théâtre dont la création prochaine suscite de vives sympathies parmi les artistes. L'entreprise se propose de grouper sous l'autorité d'un seul homme une troupe de comédiens décidés à servir l'art auquel ils se consacrent et constituera de la sorte une École d'art dramatique dans laquelle on aura constamment en vue la subordination des dons individuels à l'ensemble. Les comédiens faisant partie de la troupe ne recevront pas seuls cet enseignement. Il sera donné gratuitement à des élèves qui fourniront bientôt au théâtre un contingent d'acteurs capables de remplir les petits rôles d'utilités et une équipe de figurants instruits, habitués à la scène, soucieux de bon travail, très supérieurs enfin à ceux qui sont généralement employés.

La troupe se distinguera ainsi de celles que le manque de direction, de discipline et l'absence d'un idéal commun disloquent rapidement. Elle échappera, de même, au péril des « grandes vedettes » qui imposent aux directeurs des dépenses ruineuses, faussent l'équilibre de l'interprétation, tirent à elles tout l'intérêt que le public ne porte plus à la pièce et rabaisent le talent des auteurs à ne leur fournir que des occasions de se faire valoir.

On se gardera, avant tout, de prêter à la mise en scène matérielle (machinerie, décors, accessoires, etc.) une importance que seules les époques de décadence lui ont accordée. Tout le spectacle scénique devant émaner d'une pensée unique, il ne sera fait appel aux peintres que pour réaliser les conceptions du metteur en scène. Un seul principe le guidera : la subordination du décor à l'action qu'il accompagne et à l'acteur qu'il encadre. On tendra vers la plus grande simplicité, et jusqu'à la suppression complète du décor pour tant d'œuvres qui ne feront que gagner.

Il serait chimérique d'espérer se faire une place au milieu des théâtres en vogue et tenter une concurrence qui entraînerait des frais généraux écrasants. On atteindra plus facilement une clientèle nouvelle, qu'on ne détournera certain public de ses habitudes. C'est sur la Rive gauche que se fixera le Théâtre. Une clientèle nombreuse, notamment d'étudiants, d'artistes et d'étrangers, y est toute prête à seconder les efforts d'un théâtre où se rencontreraient la plus haute tradition et la plus neuve activité littéraire.

Quant au répertoire, il se composera des chefs-d'œuvre français et des plus significatives des grandes œuvres européennes. On reprendra, parmi les meilleures pièces françaises et étrangères de ces trente dernières années, celles que le temps semble n'avoir pas affaiblies.

Assurant son existence sur un tel répertoire d'œuvres éprouvées, le Théâtre introduira parmi elles, selon un choix rigoureux, les œuvres de la génération nouvelle qui oriente ses efforts vers l'art dramatique et demande une scène vivante et « décabotinisée ».

Un théâtre ayant d'autant plus de chance de retenir l'intérêt du public et d'entretenir constamment la curiosité qu'il variera davantage ses spectacles et qu'il ne fera pas dépendre périodiquement sa fortune du succès d'une pièce unique, la nouvelle scène établira, dès son ouverture, le principe de l'alternance d'au moins trois spectacles par semaine, sans compter les matinées. Ce principe permettra d'offrir au public des œuvres d'une nouveauté hardie, capables de s'imposer à la longue, mais qui, sans le secours du répertoire, ne sauraient tout d'abord se maintenir sur l'affiche.

L'entreprise est en bonne voie de réalisation et permet d'espérer l'inauguration du théâtre pour la saison prochaine.

MEMENTO MUSICAL

Pour rappel aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, Salle Patria, concert du *Kaiserlicher Hof- und Domchor de Berlin* (100 exécutants) sous la direction de M. Hugo Rudel et avec le concours de M^{lle} F. Debüser.

Mardi 1^{er} avril, à 2 h. 1/2, au Musée moderne, troisième concert de la *Libre Esthétique*, avec le concours de M^{lle} Marguerite Rollet, qui interprétera en première audition des œuvres de MM. Ravel, Inghelbrecht et Grovlez, de M^{lle} Georgette Guller, de MM. Ch. Leirens, D. Defauw, A. Onnou, M. Jetteur, G. Prévost, P. Doehaerd, etc. Première audition d'une suite inédite pour double quatuor à cordes de M. D. Defauw et d'un quintette inédit pour piano et cordes de M. Ch. Leirens.

Vendredi 4, à 8 h. 1/2, Salle Érard, récital de piano par M^{lle} Mary Olson.

Samedi 5, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de piano par M^{lle} Germaine Lievens. Au programme : Beethoven, Mendelssohn, G. Dupont, R. Hahn, P. Gilson, J. Sevenants et I. Albeniz. — Même heure, Salle Érard, premier concert de violon donné par les élèves de M. A. Marchot.

Lundi 7, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, deuxième récital de piano par M. S. Eisenberger.

Pour clôturer sa dixième année d'existence, la Société des Nouveaux Concerts d'Anvers donnera le mardi 15 avril, au Théâtre Royal d'Anvers, un concert supplémentaire avec le concours de l'orchestre et des chœurs du Conservatoire de Paris sous la direction de M. André Messager. Au programme : VII^e symphonie de Beethoven ; chœurs *A capella* de Lotti, Jeannequin et Costeley ; ouverture de *Tannhäuser* ; *Rédemption*, de César Franck (solistes : M^{me} Auguez de Montalant et M. Brémont). S'adresser pour la location à M. Huffmann, trésorier, 10 rue du Margrave, Anvers.

Le 20 avril, aux Concerts Ysaye, Festival de musique française moderne sous la direction de M. Vincent d'Indy, avec le concours de M^{me} Croiza et de M. Ricardo Vinès. Au programme : Symphonie (Chausson), *Prélude à l'après-midi d'un Faune* (C. Debussy), fragments d'*Eros vainqueur* (P. de Brévillé), *Istar* (Vincent d'Indy), deux mélodies d'H. Duparc, *Faunes et Dryades* (A. Roussel) et Symphonie sur un thème montagnard français (Vincent d'Indy).

PORTRAITS D'INFANTES (1)

Les beaux ouvrages d'art, par ces temps de pléthore où les éditions dites de vulgarisation gâtent tout le plaisir qu'on éprouve à rêver de belles œuvres, — les ouvrages d'art vraiment séduisants sont ceux qui recherchent les sujets rares et spéciaux. On en a trop vu de ces livres qui, pour vingt sous, reproduisent en d'affreux fac-similé les chefs-d'œuvre des artistes célèbres. Recherchons ce qui est moins en vogue : là réside souvent la surprise qu'il faut à nos goûts un peu blasés.

Sous ce rapport, le bel album de M^{me} Louise Roblot-Delandre, qui nous propose une série de *Portraits d'Infantes*, est de nature à charmer les plus difficiles. L'ouvrage est d'ailleurs accompagné d'un texte élégant et revêtu de la plus gracieuse parure à peine archaïque. On y trouvera les portraits des princesses de la Maison de Habsbourg qui régna, au XVI^e siècle, en Espagne et dans les Flandres. Ce sont des images exquises, souvent naïves et qui ne contiennent d'artiste que cette naïveté. D'autres évoquent un pinceau plus expert, et il en est, dans cette longue série qui va illustrant le beau livre, qui sont de vrais chefs-d'œuvre et qui portent la signature de peintres renommés : Mabuse, Antonio Moro, Sanchez Coelho, Antoine Van Dyck, pour ne citer que ceux-là. Mais que dire de celles qui n'évoquent aucun auteur, qui font penser à toute une époque ! Ce sont les plus mystérieuses, mais aussi les plus belles.

Il y a, dans cette charmante galerie, des trésors de grâce, de finesse, d'élégance, d'aristocratie beauté, qui font de cet ouvrage l'un des plus curieux et des plus aimables qu'on ait publiés ces temps-ci. F. H.

LA MUSIQUE A LIÈGE

Saurai-je rester bref ? Il le faut ; la place manque et les choses intéressantes abondent. Que les intéressés me pardonnent !

Un programme où figuraient Gressnick, Guyot, Lemaistre, les grands Wallons d'autrefois ; Robson, Sweelinck, Kennis, leurs émules tudesques ; Jeannequin, J.-J. Rousseau, Lully, offrirait vingt thèmes féconds de réflexions. J'y reviendrai en été. Guyot, Jeannequin, Lemaistre et Sweelinck devraient être l'Hippocrène de nos compositeurs, Guyot surtout ! Merci à M. L. Mawet, à sa Capella, aux vrais artistes Géronne, Tourneur, F. Mawet, Rahier, Petronio, Sottiaux et Vrancken, de nous avoir rajeunis en ce passé. M. Lyr avait retracé l'histoire de Rousseau et de Lully avec talent et sincérité. Le prologue de *Proserpine*, bien chanté par M^{mes} Joliet et Trippels, n'est guère au-dessus du Rousseau. R. I. P.

Une soirée Vreuls, organisée par M^{lle} Lorrain et M. M. Jaspar, produisit grand effet et valut une ovation au compositeur. Dans le trio en ré mineur, aux thèmes chauds et riches, le *modérément lent* est d'un sentiment élevé, d'une écriture magistrale ; le Poème pour violoncelle et la sonate pour violon, œuvres des premières années, comme le trio, restent des numéros à succès, ainsi que l'ont prouvé M^{lle} Vranken et M. Zimmer, bien d'accord avec leur habile et ardent partenaire, M. Jaspar ; M^{lle} Lorrain, souffrant de la grippe, fut assez vaillante et adroite pour exprimer le charme des mélodies le *Renouveau*, *J'ai reposé mon âme*, *l'Automne sur la Fagne* et le *Soir*, dont l'accompagnement est conçu pour orchestre.

Le *Festival wallon*, sous la direction de M. Debefve, révéla en première audition le charme et la science harmonique de *Pré-*

(1) Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}.

lude et Danse, œuvre élégante du maître J. Jongen; nous réentendimes avec un vif plaisir le *Chant d'amour* de Ch. Smulders, dont la riche orchestration traduit la fougue croissante d'une cérébralité complexe; le public fit une ovation à l'auteur. *Jour d'été*, poème symphonique d'une texture extrêmement compliquée, rappela tout ce que l'on connaît de l'art expressif, impressionnant de M. Vreuls. M. Debefve, dont l'orchestre avait répété en des conjonctures difficiles, fit des prodiges pour régler les rythmes changeants et les complications polyphoniques. Ah! Si Lekeu et Franck avaient aussi été dans la salle, comme on les aurait fêtés après la Sonate et les *Variations symphoniques*! L'ovation fut pour l'admirable pianiste Cortot. M. Deru emporta un beau succès dans la Sonate et fut vigoureusement applaudi dans le *Rêve d'enfant* et la *Mazurka* d'Eugène Ysaÿe.

Deux séances où le public fut nombreux et enthousiaste, mirent définitivement en vedette la jeune violoncelliste Yvonne Bernard et confirmèrent les succès de M^{me} Caroline Bernard, dont la haute intelligence et l'âme ardente assouplissent la technique au profit de l'expression. Je dois me borner à souligner les *Études*, la *Sonate* et la *Polonaise* de Chopin, les *Contes Romantiques* de Schumann et le *Caprice-False* de Schubert Liszt pour leur remarquable interprétation. La 3^{me} sonate de Boccherini, le 1^{er} Concerto de De Swert, celui de Saint-Saëns et les *Variations symphoniques* de Boëlmann auraient suffi à donner la mesure de l'art précoce, sincère et éclectique d'Yvonne Bernard; mais elle avait à son programme de quoi nous plonger dans l'étonnement; sa compréhension alla aux limites de l'impossible pour une enfant de 14 ans. *Rosch-Haschana*, de C. Smulders, le démontra d'abord; et ce fut encore plus confondant avec la suite en *do* majeur de Bach.

Et voici que nous entrons au temple! Le Conservatoire n'en est pas précisément le type aux soirs de grande festivité; pourtant la *Messe en si* de J.-S. Bach éleva les cœurs au-dessus de toutes les préoccupations mondaines. La multitude remplissait le vaste amphithéâtre où S. Dupuis prit place avec sa simplicité accoutumée. La puissance religieuse se révéla surtout dans la ligne mystique et pure des chœurs soutenus harmonieusement par les forces orchestrales. Les instrumentistes chargés des soli étaient les professeurs du Conservatoire; ils furent remarquables par le style et la sonorité. Les solistes du quatuor vocal furent inégaux; M^{me} Cahnbley-Hinken, soprano, fut plus parfaite que ses collègues, tant pour le *bel canto* que par la ligne mélodique; M^{me} Krans, alto, exagère souvent en un sens théâtral et ne fut irréprochable que dans l'*Agnus Dei*; M. Walter, ténor puissant mais non charmeur, ne nous induisit à l'adoration que dans le *Benedictus*, et M. Krans, basse étonnante par la gravité égale de la voix, laisse souvent un sentiment d'inquiétude. Les chanteurs belges et hollandais firent mieux en pareille solennité.

Ce bel événement musical consacre la haute réputation de notre directeur, qui fut triomphalement acclamé.

GEORGES RITTER

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Après moi.

Il y a des pièces qui ne réussissent pas à cause du manque de métier de leur auteur. L'insuccès relatif d'*Après moi*, à Bruxelles comme à Paris, et indépendamment de toute agitation politique, prouve qu'il y en a aussi qui échouent à cause de l'excès de métier qu'on y remarque. M. Bernstein est trop habile. Il connaît trop la science des effets. Il veut, sinon trop prouver, du moins trop faire éprouver. Il tend les nerfs des spectateurs à crier: et ils crient, en effet, ils crient qu'ils en ont assez, que c'est dépasser la mesure que de montrer en scène un personnage ruiné et déshonoré qui va se suicider, que de faire assister le public à ses préparatifs, jusques et y compris le maniement suprême du revolver, que de faire suivre cette scène affolante, énervante, inconvenante, d'une scène plus violente et plus brutale encore où l'on voit ce même personnage essayer, par le sarcasme, l'ironie, la supplication, les injures, les coups, d'arracher à sa femme le nom de son amant. Tout cela, notez-le, se passe sur le

seuil de la mort: et il y a comme un courant d'air du tombeau qui mêle à ces horreurs des relents de pourriture et des frissons d'effroi. On ne peut nier la puissance d'un métier scénique qui produit de tels effets, mais précisément ceux-ci sont trop forts pour des nerfs de résistance moyenne. Et le public, bouleversé, nullement ému, écoute, frissonne, est impressionné désagréablement et... n'applaudit pas. C'est ce qui s'est passé au Parc où une troupe excellente, M. Krauss, M^{me} Jeanne Rolly, M. Roger Montaux en tête, a joué, dans de magnifiques décors et avec l'agrément d'une mise en scène impeccable, la pièce de M. Bernstein, qui faillit déchaîner à Paris une petite révolution et qui, soyons-en assurés, n'aura pas un tel retentissement chez nous...

Cependant, et malgré le défaut, ou plutôt l'excès capital que j'ai indiqué, *Après moi* a des parties excellentes, des « moments » d'émotion saine et naturelle, des répliques qui sont des cris d'humanité et non des mots d'auteur. Guillaume Bourgade croit son épouse un modèle de vertu conjugale. De son côté, Irène Bourgade regarde son mari comme un parangon d'honneur. En même temps, tous deux découvrent qu'ils se sont trompés: Irène a un amant, Bourgade a trahi la confiance de ses commettants. C'est la ruine de toutes leurs croyances. Et ce double désastre est profondément émouvant. Un peu plus tard, Irène est disputée par son mari et par son amant: lequel des deux va-t-elle suivre? Ah! si elle était jeune encore, elle n'hésiterait pas. Elle ira vers l'amour, vers la « nouveauté ». Mais elle a trente-huit ans, elle est, comme elle le dit elle-même, « trop loin des sources de sa vie ». Elle n'a plus le courage de faire souffrir. Et cela est de la fine et juste psychologie, à quoi M. Bernstein ne nous avait pas accoutumés.

Depuis *Après moi*, M. Bernstein a écrit *l'Assaut* et *le Secret* qui le montrent en pleine évolution. Sa manière brutale s'adoucit. Ses préoccupations s'élèvent. Quand il aura tout à fait renoncé à prendre pour héros de ses pièces des gens turés, des voleurs, des tripoteurs d'argent, il pourra composer de nobles et fortes tragédies auxquelles, certes, on ne reprochera jamais de « manquer de métier »!

GEORGES RENCY

NÉCROLOGIE

L.-M. Boutet de Monvel.

Peintre, graveur, illustrateur, Boutet de Monvel était, parmi les artistes qui exposent à la Société des Artistes français, l'un des plus populaires. Tout le monde connaît les compositions dont il illustra *La Fontaine*, *la Farce de Pathelin*, *Jeanne d'Arc*, les *Enfants, filles et garçons*, d'Anatole France, *Xavière* de Ferdinand Fabre. Il peignit de nombreux portraits, parmi lesquels ceux de M^{lle} Dudley, de Mounet-Sully, de Paul Mounet, de M^{lle} Worms, de Miss Rogers, de G. Barthélémy, de P. Lebaudy, etc. Un grand panneau décoratif, *Jeanne d'Arc à Chinon*, fut commandé à l'artiste pour la basilique de Domrémy. Des tableaux de Boutet de Monvel figurent au Musée du Luxembourg, au Musée d'Amiens, etc.

Boutet de Monvel n'était âgé que de 62 ans. Il avait obtenu la médaille d'or en 1900 et était depuis 1897 chevalier de la Légion d'honneur.

Henry Detouche.

Peintre et graveur, écrivain très averti des choses de l'art (on lui doit: *Propos d'un peintre*, *De Montmartre à Montserrat*, *Au fil de la vie*), Henry Detouche, qui vient de succomber à Paris avant d'avoir atteint la cinquantaine, laissera le souvenir d'un esprit inquiet, fureteur, primesautier, dont l'activité se dispersa en trop de manifestations diverses pour produire quelque œuvre définitive. On se souvient peut-être encore des eaux-fortes originales en couleurs (*Impressions d'Espagne* et les *Sept péchés capitaux*) qu'il exposa en 1901 au Salon de la *Libre Esthétique*. C'est à ces compositions pittoresques, relevées d'une pointe d'humour, qu'il dut la notoriété que lui assura auprès des amateurs, sinon du grand public, sa participation aux expositions de l'Estampe en couleurs, des Peintres-Graveurs et des Humoristes.

O. M.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Expositions ouvertes :

MUSÉE MODERNE. — Salon de la *Libre Esthétique* (Impressions picturales du Midi). — CERCLE ARTISTIQUE. M. Edmond Verstraeten (grande salle); M^{me} Ida Hynderick-de Smedt, M. Jan Apol et Paul Hagemans. — GALERIE GEORGES GIROUX. M. Louis Thévenet (dernier jour). — SALLE BOUTE. M. Henri Arden (clôture demain). — STUDIO. M. Gaston Van Haeght.

Une exposition de céramique française moderne vient de s'ouvrir à Amsterdam. On y remarque des œuvres de MM. A. Dam-mouse, E. Deccœur, A. Delaherche, E. Lenoble, E. Moreau-Néla-ton et H. Simmen.

A l'occasion des fêtes du centenaire de l'indépendance des Pays-Bas, un comité s'est formé à Bois-le-Duc pour organiser de juin à septembre 1913 une exposition d'Art religieux ancien avec le concours des églises hollandaises catholiques, jansénistes, protestantes et israélites.

On sait que Bois-le-Duc possède une des plus belles cathédrales gothiques des Pays-Bas, où l'on remarque tout particulièrement des fonts baptismaux en cuivre jaune, des stalles, une chaire et des orgues de toute beauté. Bois-le-Duc est à une heure et quart de Rosendaël par chemin de fer, et à deux heures et demie de Liège.

Des fêtes musicales nombreuses seront données à l'Exposition de Gand. Plusieurs grands orchestres de Paris, Londres, Berlin et Vienne, ainsi que des sociétés chorales réputées, sont dès à présent engagées en vue des concerts qui seront donnés au Palais des Fêtes. En outre, plus de cinq cents engagements d'harmonies, de fanfares et d'orphéons ont été reçus par le Comité.

Pour répondre aux nombreuses demandes déjà parvenues tant du pays que de l'étranger, le Comité organisateur du Cortège-Tournoi de Chevalerie (13, 14, 20 et 21 juillet 1913) a décidé d'ouvrir dès maintenant à l'Hôtel de ville, Secrétariat, un bureau de location de places.

Les estrades ne pourront contenir que 1,500 places; les prix ont été fixés comme suit : Réservées et numérotées, 20 francs par place et par jour; Premières numérotées, 10 francs par place et par jour. Les autres places, à prix moins élevés, seront mises en vente à partir du 25 juin.

Les demandes de places doivent être adressées au Secrétariat de l'Hôtel de Ville avec l'indication précise des dates choisies pour assister à la fête. Les cartes ne sont valables que pour le jour dont elles portent la date. Joindre le montant du prix en un mandat-poste.

M. Victor Horta, architecte, fera trois conférences à l'Université Nouvelle (67 rue de la Concorde) sur *l'Architecture et l'Art décoratif*.

Ces conférences, accompagnées de projections lumineuses, font partie du cycle *l'Art décoratif contemporain*. Elles auront lieu demain lundi, à 8 h. 1/2, et les lundis 7 et 14 avril à la même heure.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

La direction du Théâtre de la Monnaie a fixé au lundi 7 avril la première représentation de *Proserpine*, de C. Saint-Saëns. Ce spectacle sera donné au bénéfice de M. Jean Cloetens, contrôleur en chef du théâtre.

M^{me} Croiza donnera le 4 et le 6 avril deux dernières représentations d'*Orphée*.

Notre collaborateur M. Louis Maeterlinck, conservateur du Musée de Gand, croit pouvoir identifier le mystérieux « Maître de Flémalle » avec le peintre gantois Nabur Martin, qui continua la tradition d'Hubert Van Eyck. Une étude qu'il vient de publier dans divers journaux contient à cet égard d'ingénieuses déductions qui intéresseront ceux que passionne ce problème.

Le Conservatoire grand-ducal de Luxembourg, que dirige avec tant d'autorité et de compétence M. Victor Vreuls, vient d'être l'objet d'une intéressante dotation. Un amateur éclairé, M. Otto Richard, lui a légué un capital de cent mille francs dont les arrérages seront consacrés à la création de bourses d'études. Celle-ci permettront aux lauréats les plus méritants du Conservatoire de perfectionner leur éducation musicale sous la direction des maîtres les plus renommés.

Gardez vos Van Gogh, dit *Paris-Journal*. Ils montent. Il y a une dizaine d'années, un Van Gogh présenté rue Drouot fut retiré de la vente. Pas d'enchère. Aujourd'hui, on nous apprend qu'une modeste étude de hareng a été vendue 6,000 francs; un petit portrait fut payé 8,400 francs. Enfin, un paysage atteignit 32,000 francs. Et cette vente n'eut pas lieu en Russie, en France ou en Allemagne, où aujourd'hui les amateurs de Van Gogh sont déjà nombreux, mais en Hollande, ce pays des plus sages pompiers, où les impressionnistes sont regardés en général comme des farceurs.

Fleurs de critique :

« Quand il joue les *Variations symphoniques* de Franck, le pianiste Cortot devient un apôtre qui parle de son Dieu. De quelle ferveur! de quelle admiration! de quelle conviction est faite alors sa vivante sonorité, en nuances, infinie! Comme il veut que nous apparaisse en son intégrité la pensée du maître! Et qu'elle nous apparait! Avec l'ivresse de qui s'attarde à caresser le corps d'une femme aimée, sa main dessine la phrase, en épouse les moindres sinuosités, se dérobe avec elle, monte, s'arrondit ou s'incurve. Elle effleure ou s'agrippe véhémentement... Et l'âme de Franck est parmi nous. » (D'un confrère liégeois.)

Nos écrivains appréciés à l'étranger : *le Temps présent* (1) publie, dans sa livraison de mars, une importante et judicieuse étude sur M. Thomas Braun sous la signature de M. Albert de Bersaucourt.

(1) *Revue mensuelle de littérature et d'art*. Paris, 76 rue de Rennes.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}, Éditeurs

BRUXELLES PARIS
4, PLACE DU MUSÉE, 4 63, Boulevard Haussmann, 63

Viennent de paraître :

LES PEINTRES DE PORTRAITS

par PAUL LAMBOTTE.

Un beau volume in-4°, de 150 pages de texte, illustré de 53 reproductions en planches hors texte.

Prix : 5 francs.

THOMAS VINÇOTTE et SON ŒUVRE

par PAUL LAMBOTTE et ARNOLD GOFFIN.

Volume in-4°, contenant outre le portrait de l'artiste, 50 planches hors texte.

Prix : 10 francs.

GUILLEAUME CHARLIER

par SANDER PIERRON.

Un beau volume petit in 4°, de 134 pages, illustré de 40 planches hors texte et de 16 reproductions dans le texte.

Prix : 10 francs.

VILLE DE BRUXELLES

POUR CAUSE DE DÉPART

VENTE PUBLIQUE

de la Collection de

TABLEAUX MODERNES

DESSINS, etc.

DE

M. ALBERT KLEYER, avocat à la Cour d'appel.

Oeuvres de : Théodore Baron, Alfred Bastien, Franz Binjé, Maurice Blicq, Alfred Cluyssenaer, Adolphe Crespin, Lucien Franck, Jean Gouweloos, Hagborg, René Janssens, Eugène Laermans, Paul Matthieu, Phillipet, Van Zevenberghen, Alfred Verhaeren, etc.

Piano Pleyel. — Livres.

Galerie J. & A. LE ROY FRÈRES, rue du Grand-Cerf 6, à Bruxelles, le samedi 5 avril 1913, à 2 heures.

Expert : M. ARTHUR LE ROY, place du Musée, 12, à Bruxelles.
EXPOSITIONS : Particulière, jeudi 3 avril 1913. Publique, vendredi 4 avril 1913, de 10 heures à 4 heures.

Le catalogue se distribue chez l'expert prénommé.

SOCIÉTÉ ANONYME

des

Anciens Etablissements Félix MOMMEN

BREVETÉS

Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.

Premières médailles aux diverses expositions.

Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement. 10 francs par an.
Le numéro 1 franc " "

La Vie Internationale

REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS
ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX

BRUXELLES : Office central des Associations internationales

Prix d'abonnement : 25 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie. 12-14

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Oeuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes.

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

Revue du Temps présent

PIERRE CHAINE, fondateur.

Secrétaires de rédaction : JOSÉ DE BÉRY, ANDRÉ DELACOUR

Études, critiques et documentations littéraires,
historiques et artistiques.

Paraît le 2 de chaque mois.

DIRECTION : 76, rue de Rennes, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT ANNUEL { France, fr. 14.00
Étranger, 16.00

LE NUMÉRO : France, fr. 1.25. — Étranger, fr. 1.50.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50

Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE. 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Daubigny (G. JEAN-AUBRY). — Un Palais des Fêtes et Expositions (C.-LÉON CARDON). — La Colline inspirée (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Troisième Concert de la Libre Esthétique (Ch. V.). — Armand Guillaumin (LOUIS VAUXCELLES). — Memento musical. — Publications d'art : *les Vertus bourgeoises*; *les Mostaert* (F. H.). — Accusés de réception. — Petite Chronique.

DAUBIGNY

Il est assez malaisé de démêler pourquoi certains artistes depuis longtemps illustres et catalogués jouissent de tous les privilèges de la gloire et d'une faveur presque populaire, tandis que d'autres, non moins grands ni moins séduisants, sont tenus à certains égards dans une demi-obscureté. Les raisons en sont d'ordinaire aussi mystérieuses ou aussi simples (ce qui est souvent identique) que celles par quoi tel ou tel artiste connu, dès son vivant, une gloire réelle, et nous dirions même trébuchante et sonnante.

Il y a mille degrés dans la gloire, et il n'y faudrait pas mesurer la valeur des artistes pas plus de leur vivant que longtemps après leur mort. Il y a des noms que la faveur du peuple, des professeurs ou des femmes adopte sans difficulté, pour un temps parfois et quelquefois pour un siècle. La curiosité se mêle de découvrir par moments tel artiste dont on ne savait plus guère que le nom ou à peine : on sait comment il y a quelques années certains s'avisèrent de découvrir Chardin et comment, depuis, Perroneau. Parmi les peintres du XIX^e siècle français, il serait peut-être profitable, en tout cas édifiant, d'examiner pourquoi,

en dépit qu'on en aie, Théodore Rousseau reste moins populaire que Corot, Dupré, moins que Millet; pourquoi des artistes de la valeur de Huet, de Cabat sont à peu près inconnus du public, pourquoi la plupart de ceux qui citent Bonington n'en connaissent guère que le nom, pourquoi Fromentin doit à *Dominique* d'être encore connu comme peintre, etc...

La critique d'art, pour peu qu'on s'y attache avec une curiosité ingénue, est, en vérité, un perpétuel sujet d'émerveillement. La gloire ou le renom d'un artiste défunt se peut mesurer en quelque sorte à la fréquence des études qu'on lui consacre, à l'abondance de la bibliographie réunie à son sujet. Ingres, Delacroix, Corot, Millet, Gustave Moreau, Manet, entre autres, ont à présent à leur actif — si l'on peut ainsi dire — un nombre respectable d'études et d'ouvrages.

D'où vient qu'un peintre s'est rencontré, doué de toutes les séductions, dont le nom est à bon droit en tous lieux répandu, dont les œuvres tiennent une place excellente dans les musées, dont l'esthétique a été en son temps une date et le demeure dans l'histoire de l'art; un peintre qui a su joindre la grâce et l'ampleur, la délicatesse et la vigueur, l'ardeur et la mesure, et qui pourtant n'avait rencontré jusqu'à ce jour qu'un seul biographe?

C'était le cas de Charles Daubigny.

M. Jean Laran, qui dirige avec une compétence éclairée et un soin délicat la collection *l'Art de notre temps* vient de combler lui-même cette lacune et de contredire équitablement une indifférence dont on ne saisit pas nettement les causes. Parmi les collections d'études sur les peintres qui ont pris naissance ces derniers temps en France, *l'Art de notre temps* me sem-

ble une des plus notables tant par le programme qu'elle s'est imposé que par le soin apporté à la présentation de ses volumes. Cette collection ne prétend pas tant à offrir une succession d'études critiques qu'une série d'albums où l'on puisse trouver, à un prix modeste, des reproductions fidèles d'œuvres modernes.

A cet égard l'album consacré à Manet nous révéla une fidélité inconnue jusqu'alors dans ces sortes de collections. Le souci de la typographie, le choix des œuvres représentées, leur classement chronologique, la tonalité respectueuse d'un tirage teinté, la qualité d'une notice biographique préliminaire, l'exactitude et la recherche heureuse de la notice dont s'accompagne chaque reproduction, tout s'accorde à faire de ces petits albums des ouvrages que l'on prend plaisir à regarder souvent, et dont la vue permet une pénétration réelle des artistes qui en forment l'objet.

Chasseriau, Courbet, Puvis de Chavannes, Manet, Daumier, Carpeaux, Degas et Daubigny ont déjà fait l'objet chacun d'un volume dans cette première série, que compléteront un Moreau et un Millet. Souhaitons de la voir se poursuivre par une nouvelle série où nous aurions Ricard, Ribot, Jongkind, Carrière, Monet, Renoir, Cézanne, si l'on juge que Rousseau, Huet, Bonington ne sont plus assez « de notre temps ». On pourrait leur adjoindre Sisley et Pissarro ; mais je m'en voudrais de sembler donner des indications au directeur d'une collection alors qu'il a montré dans cette première série l'accord d'un choix judicieux et d'une vive connaissance.

Il est charmant, à vrai dire, que M. Jean Laran se soit réservé le soin de présenter lui-même l'album de Daubigny (1) : il pourrait sembler au premier abord que nul n'aurait voulu s'en charger, puisque les écrits sur Daubigny sont rares à ce point. Mais à la ferveur sagace qu'il y met, on sent bien que M. Laran ne s'y est pas résigné, et qu'il a choisi de le faire avec joie.

Au reste il est peu d'artistes dont on puisse goûter de parler avec plus d'amour pour peu qu'on se soit penché sur son œuvre et sur sa vie. Elles sont l'une et l'autre ardentes et sereines, toutes pénétrées de sensibilité et de saine joie grave. Qui ne connaîtrait même de Daubigny que ses deux grandes toiles du Musée de Rouen, il ne pourrait plus s'en déprendre, il ne pourrait plus ne pas souhaiter que le hasard des voyages, des escales dans les musées, ne lui en fit rencontrer d'autres, comme *la Tamise à Erith*, du Louvre, ou *les Graves*, du Musée de Marseille.

Venu dans l'histoire de l'art un peu après la glorieuse période de 1824-1827, qui est comme le noyau de toute

(1) *Daubigny*. Album in-4° par JEAN LARAN, bibliothécaire au département des Estampes de la Bibliothèque Nationale. Collection *l'Art de notre temps*. Librairie centrale des Beaux-Arts, 13 rue Lafayette, Paris.

la révolution du paysage français amenée par les instigations de quelques intuitifs comme Huet et sous l'effet de l'art de Constable et de ses émules, venu une dizaine d'années après les Corot, les Dupré, les Rousseau, les Diaz, Daubigny ne saurait prétendre à tenir rang dans ce qu'on appelle, un peu évasivement au reste, l'école de 1830. Mais s'il est vrai qu'il s'y rattache d'une part, et de l'autre à Delacroix en ce qui touche ses ascendances, il tient une place à part, et est à sa manière un ancêtre, quand on considère en quelle mesure il se noue à l'école qui renouvela depuis lors la peinture française et qu'on a désormais accoutumé d'appeler l'école impressionniste. Par là l'œuvre de Daubigny, même mise à part la délicieuse union des vertus artistiques dont elle témoigne, mériterait l'attachement extrême de tous ceux auxquels il importe de suivre à travers les époques la chaîne ininterrompue et sans cesse mouvante de l'évolution picturale.

N'eût-il eu d'autre mérite, Daubigny aurait déjà celui d'avoir presque seul, et en tout cas avec le plus de perspicacité et d'ardeur, pénétré les vues des jeunes impressionnistes de tout à l'heure qu'étaient vers 1868 Claude Monet et Camille Pissarro. L'aide effective qu'il leur donna, les encouragements qu'il ne leur ménagea point sous toutes formes en un temps où ils ne rencontraient guère que la plus vive aversion parmi leurs aînés, cela vaudrait déjà à Daubigny le respect affectueux de tous les esprits qui ont le goût des découvertes et qui trouvent un charme singulier à reconnaître chez certains artistes du passé le regard averti qui sait dépasser, si vaste qu'il soit, le seul horizon d'un temps.

Et c'est touchant, en vérité, de trouver chez Daubigny tant de pénétration et tant de simplicité, tant de franchise dans la vie et dans son art, tant de sécurité et d'assises, et, tout à la fois, tant de fraîcheur et de spontanéité.

Il m'a toujours paru d'une émouvante rencontre que l'un des derniers voyages que fit Daubigny à bord de son petit bateau-atelier le conduisit jusqu'aux Andelys et à Pont-de-l'Arche jusqu'en cet endroit précis de la campagne normande où deux siècles et demi auparavant le père du paysage français, Nicolas Poussin, s'essayait à peindre.

Je ne puis à regret citer tous les mots de bonhomie charmante, de ferveur sans éclat que rappelle en son ouvrage M. Laran. Ils y sont amenés avec une exacte discrétion, comme aussi certains comptes rendus publiés lorsque Daubigny exposait telle ou telle œuvre.

L'œuvre gravée et l'œuvre peinte de l'artiste sont dans cet album représentées dans une juste mesure. A cet égard n'est-il pas profitable de considérer avec quelle force Daubigny, dès cette eau-forte *Temps d'orage*, montre la voie dans laquelle il va réaliser des chefs-d'œuvre, ces paysages graves et mélancoliques à

la fois, tout baignés de la suavité des couchants, de la douce brume des aurores printanières, des clairs de lune diaphanes, — ces paysages où les arbres tourmentés ou indolents se reflètent dans des étangs ou des rivières dont l'eau fluide et nuancée révèle l'art suprême du peintre ?

Comment, devant une reproduction comme celle de *la Passerelle*, ne point sentir les liens subtils qui vont de Corot à Claude Monet, et comment Charles Daubigny compose sa personnalité de la sensibilité la plus pure, de la poésie la plus vraie et d'une technique qui, dès longtemps maîtresse d'elle-même, s'emploie jusqu'au dernier jour à simplifier ses ressorts pour atteindre une plus vivante, une plus prenante expression ?

G. JEAN-AUBRY

Un Palais des Fêtes et Expositions.

Après la désaffectation des bâtiments occupés par les services de l'Hôpital Saint-Jean se présentera l'éventualité du pari à tirer de ces vastes locaux, dont l'ensemble — avec ses galeries et ses superbes cours et jardins — conviendraient en tous points pour y installer dans des conditions magnifiques et à peu de frais le Palais des Fêtes et Expositions qui manque à Bruxelles.

Au bel étage, les salles à éclairer par des lanterneaux après l'enlèvement du second étage constitueraient de belles et spacieuses galeries pour les expositions de tableaux, auditions musicales, etc. Le rez-de-chaussée conviendrait bien pour y exposer des œuvres dont le caractère d'intimité ne s'accorde pas avec des pièces de grande dimension : tableaux de genre, gravures, médailles, photographies, et enfin une partie du rez-de-chaussée pourrait être aménagée en locaux pour le service.

Dans les cours d'allure monumentale, ornées de jardins, pourrait se réaliser la présentation de la sculpture en plein air dans des cadres de fleurs et de verdure. La façade principale, vers le boulevard Botanique, précédée d'une terrasse, pourrait être modifiée par l'adjonction d'un péristyle. N'oublions pas la vue exquise sur le Jardin Botanique, ce qui ajoute encore au prestige de ce futur Palais des Arts.

Songeons aussi à la transformation radicale du quartier dans lequel sont placés ces bâtiments : la Ville a décidé de tracer une voie nouvelle qui relierait les Galeries Saint-Hubert à partir de la rue de l'Ecuyer à la Porte de Schaerbeek et, fait inespéré, on procède à la démolition de la caserne Sainte-Elisabeth.

Ces changements placeraient dans des conditions magnifiques les façades latérales des bâtiments actuels de l'Hôpital vers la rue Pachéco, et quant à la façade attenante aux maisons du boulevard Botanique, il suffirait, pour l'isoler également, de supprimer le passage couvert qui les réunit.

Si cette idée était réalisée, ce serait un vrai soulagement pour le quartier de la Montagne de la Cour, menacé d'être écrasé par les formidables bâtiments destinés à réunir sur un seul point tant de services publics. Les quartiers de la place Royale et du Parc risqueraient de sortir par trop diminués par ces voisinages gigantesques, et pourtant c'est ce qu'il y a de plus beau à Bruxelles, ce sont les vrais titres de noblesse de la capitale. S'il était possible de conserver à la Montagne de la Cour son rôle

historique de rue passagère reliant Molenbeek à Ixelles, ce serait travailler d'une façon logique; il faut éviter que les passants se promènent après la tombée du jour dans un quartier mort; ce serait créer un nouveau Parc du Cinquantenaire au cœur de Bruxelles et cela manquerait de la vie si nécessaire à une ville de luxe.

C. LÉON CARDON,
Membre du Comité supérieur des Beaux-Arts.

LA COLLINE INSPIRÉE

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble bien que ceux qui voudraient voir toute leur vie en M. Maurice Barrès un soutien de l'ordre s'exposeraient à bien des déceptions. Le même genre de déception, après tout, que celle éprouvée par les individualistes et les anarchistes qui comptaient trop qu'il ne sortirait jamais du jardin de Bérénice. Pour moi, je ne me fais aucune idée préconçue, j'estime qu'il est toujours temps, pour n'importe qui, de sortir de n'importe où. Le plus curieux, souvent, c'est qu'on ne s'en doute pas. Les mouvements de notre vie intérieure, chez ceux d'entre nous qui croient les surveiller le mieux, nous échappent à cause de leur extrême lenteur. En ce qui concerne *la Colline inspirée* (1), il y avait prêt, avant qu'elle parût, un tel lot d'explications et de gloses que, quel qu'eût été son texte, il n'y avait pas de danger qu'on l'interprêtât dans un autre sens que celui où nous l'avons vu partout interpréter. Et pourtant !...

D'un livre aussi connu que celui-là je crois inutile de rappeler l'intrigue. C'est, en gros, l'aventure de trois prêtres lorrains, les frères Baillard, qui se livrèrent sur la colline de Sion Vaudémont à une œuvre semi-temporelle, semi-mystique, dont l'échec fut la première étape de leur ruine. Suspendus, puis condamnés par les autorités ecclésiastiques, ils s'obstinèrent. La révolte, l'exil furent leur lot. Et Léopold, leur aîné, leur chef, périt après une longue vie de luttés et de misères, et sa soumission finale à l'Eglise, victorieuse.

Je ne sais si M. Maurice Barrès, en élisant ce sujet aride, avait l'intention de prouver (comme le veulent nombre de critiques à tendances) que force devait toujours rester à la loi, quels que fussent les droits moraux de l'illégalité, d'établir que l'Eglise officielle possède une autorité à laquelle doivent se subordonner, sous peine de mort, les tendances mystiques de ses membres. C'est fort possible, et je ne le discute pas.

Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'à tout homme impartial il était, pour ainsi parler, interdit de se pencher pendant plus de quatre cents pages sur des cœurs aussi ardents, aussi sincères que ceux des frères Baillard et de leurs disciples sans être touché par l'effluve de ces sentiments et sans en communiquer, à son tour et dans le récit, l'indestructible influence.

Certes, toutes les précautions furent prises, et jusqu'à celle de l'ironie. M. Barrès se raille lui-même lorsqu'il rencontre chez ses héros ce mélange inquiétant d'effusion religieuse et de sens pratique, ces prières écrites sur des livres de comptes. N'importe, ce frère obstacle interposé par l'auteur contre sa propre émotion est bousculé comme un fétu, sitôt qu'arrive le flot de la grande aventure, sitôt que paraît le drame.

(1) MAURICE BARRÈS : *La Colline inspirée*. Paris, Émile Paul.

Drame terrible en vérité, sinistre, que cette lutte inégale entre trois hommes pleins de noblesse et d'orgueil et l'irréductible puissance épiscopale, dont, malgré que M. Barrès évite pudiquement d'en sonder les motifs, apparaît, malgré tout, obscurément devinée, la férocité stupide.

C'est contre cela, qui n'est jamais prononcé mais que partout on devine, c'est contre cette haine esotérique, cet *odium theologicum* immortel que se révolte, à peine soumis, le malheureux Léopold, vite écrasé de nouveau. Et dès lors commence sa déchéance. Etrange autorité de la puissance matérielle, à peine le prêtre suspect est-il condamné qu'il s'affole, qu'il perd pied, en effet, et qu'il semble prendre à tâche de justifier, *a posteriori*, les accusations dont il était innocent d'abord. Il devient une sorte de mystagogue dément à la tête d'une horde d'hystériques. Et l'évêque de triompher, bien aisément à mon goût.

La répugnance que nous éprouvons à l'égard du monsieur qui, par haine ou intérêt, fait mettre à l'asile un parent gênant et parfaitement sain, l'y laisse devenir fou, et déclare ensuite : « Vous voyez bien ! », — cette répugnance, il nous faut la garder, tout entière et toute pareille, pour l'autorité ecclésiastique qui condamna les Baillard. Et, hélas ! il nous faut élargir le débat, et remonter bien plus haut. Il nous faut rattacher cette pauvre petite aventure lorraine à l'histoire universelle de tous les mouvements de liberté, dogmatique ou mystique, dont l'Église, depuis ses origines, et pour consolider son pouvoir politique, fit, arbitrairement, des hérésies. Que la doctrine de ces malheureux Baillard fût hétérodoxe, c'est possible, mais il était du devoir de leur supérieur d'examiner avec une autre sympathie la pureté comme la chaleur de leur intention, bref, de les sauver. Au lieu de cela, on les affole, on les humilie, on les exaspère.

Piètre triomphe, en vérité, que cette victoire *in extremis* sur un vieillard au corps dévasté, à l'esprit affaibli par les épreuves. Victoire uniquement matérielle, indigne d'une puissance qui se veut spirituelle.

Tout conspire à rendre les Baillard sympathiques. Et le récit de M. Barrès est loin d'y contredire. Pas un instant, il ne les diffame, ni même ne doute d'eux. Il les comprend trop bien pour ne pas les admirer et nous les faire aimer. Après tout, même si leur œuvre y fut détruite, c'est bien à elle, à son indestructible rayonnement moral que la colline inspirée dut son nom, son rôle, ses souvenirs, et d'être à ce point chargée d'émotion religieuse.

Et si M. Barrès, dans sa conclusion, se méfie en principe d'« un enthousiasme qui demeure une fantaisie individuelle », tout son livre nous fait sentir jusqu'à l'angoisse le vide et la cruauté d'« un ordre qu'aucun enthousiasme ne vient plus animer ».

FRANCIS DE MIOMANDRE

Le Troisième Concert de la Libre Esthétique.

M. Octave Maus avait inscrit au programme de ce concert des œuvres inédites de deux jeunes musiciens belges : une suite pour double quatuor d'instruments à cordes de M. D. Defauw et un quintette pour piano et cordes de M. Ch. Leirens.

La première de ces deux compositions témoigne de facultés musicales remarquables. On y trouve beaucoup de chaleur et de spontanéité, une richesse peu commune de pensée

et de matière sonore, une rare continuité dans l'inspiration et le développement, et, par-dessus tout, un sens exceptionnel de l'atmosphère expressive et du mouvement intérieur. L'influence du quatuor de Debussy se fait sentir passagèrement, mais sans que cela nuise à l'originalité de l'œuvre, qui est réelle et très prometteuse. L'emploi du double quatuor permet à M. Defauw une grande variété de combinaisons où l'on discerne plus et mieux que de la simple ingéniosité. C'est, dans toute la force du terme, un tempérament d'artiste sensible et raffiné qui transparait à travers ces quatre mouvements (*Assez lent; Assez vite; Sicilienne; Vif et très rythmé*) dont on ne sait lequel préférer, tant leur niveau se maintient, d'un bout à l'autre de l'œuvre.

Le quintette de M. Leirens est d'un tout autre caractère. Il apparaît plutôt comme l'effort consciencieux d'un musicien épris de distinction et ennemi des effets brillants et faciles. Sur toute cette œuvre plane une indécision générale du sentiment et un souffle d'hésitation qui lui donne un aspect plus ou moins laborieux et qui brise parfois les élans de l'inspiration. C'est bien une œuvre de débutant, mais de débutant élevé dans de bons principes d'indépendance et que maintes finesses de détail révèlent capable d'exprimer, d'excellente manière, des sentiments délicats et atténués.

La suite de M. Defauw a été fort bien exécutée, sous la direction de M. Théo Ysaye, par un groupe d'artistes composé de l'auteur et de MM. Onnou, Jetteur, Devreese, Katz, Prévost, Morel et P. Doehaerd. MM. Defauw, Onnou, Prévost, P. Doehaerd et l'auteur ont joué avec une parfaite correction le quintette de M. Leirens.

M^{lle} Marguerite Rollet est toujours la bienvenue aux Concerts de la *Libre Esthétique*. L'on sait d'avance qu'elle sera une interprète fidèle, intelligente et nuancée. Elle n'a point failli à sa réputation à la matinée de mardi, et ç'a été un pur régal d'entendre chanter par elle les intéressantes mélodies sur des poèmes russes (*Chemin d'hiver, Chanson bohémienne*) de M. Inghelbrecht, l'espagnolade *Guitares et mandolines* (poème de M. Saint-Saëns) de M. Grovlez et les ravissantes mélodies populaires grecques de M. Ravel (*Le Réveil de la mariée; Là-bas vers l'Eglise; Quel galant!; Chanson des cueilleuses de lentisques*). Que de vie dans ces chansons de M. Ravel ! Leurs tonalités vagues et leurs cadences qui se perdent au loin suggèrent délicieusement le plein air, la montagne, la mer, le soleil. M. Octave Maus accompagnait, d'exquise façon.

M^{lle} Georgette Guller, la jeune pianiste qui avait déjà donné des preuves de son talent au précédent concert, vint confirmer cette excellente impression en jouant, d'une manière vivante et nette, le *Nocturne n° 1* de M. Fauré — charmante pièce d'un romantisme sobre et discret — l'éblouissante *Islamey* de Balakireff et, pour satisfaire l'auditoire qui la bissait avec enthousiasme, une polka de M. Rachmaninoff.

CH. V.

ARMAND GUILLAUMIN

Son nom grandit d'heure en heure. Et il se pourrait bien que l'élite l'imposât un jour prochain à la foule, en lui certifiant qu'il est une des gloires authentiques de notre école de paysagistes contemporains.

Pourquoi Guillaumin, qui compte aujourd'hui soixante ans passés, n'est-il pas tout à fait illustre, et pourquoi la gloire aura-t-elle tant tardé à auréoler ce front ? Mystère... « La gloire,

a dit mélancoliquement Balzac, est le soleil des morts ». Par bonheur, Guillaumin est vivant, et plus jeune que jamais. Il n'est donc pas trop tard. Mais il est si simple et modeste, l'ennemi du bruit et du bluff, notre cher Guillaumin ! Quand il est de passage à Paris, on sent qu'il s'y ennue, qu'il y broie du noir et ne rêve que partir vers les pays où l'on peut peindre en plein air, en pleine lumière, en pleine nature.

Il est rugueux, rustique — très fin d'ailleurs, — ne soigne pas sa publicité, indifférent à toutes les mesquines intrigues de la potinière artistique. Il incarne l'indépendance. Il n'a jamais flatté la mode, ne s'est pas asservi aux injonctions des marchands, n'a obéi qu'à son tempérament.

Pour le décorer, — l'an passé ! — il a fallu l'insistance affectueuse de parlementaires artistes comme Couyba, Pierre Baudin, Pierre Goujon, qui ont fixé presque de force le ruban rouge à sa blouse de paysagiste. Guillaumin n'est pas aimable, pas homme du monde pour un sou. Il est sincère et bon, ce qui vaut mieux.

Il est modeste et n'a rien fait pour conquérir les gros prix. Ses toiles se vendent à des taux honorables, certes, mais abordables. Son cas est analogue à celui d'un autre coloriste, Odilon Redon. Tous deux sont depuis vingt-cinq ans, et plus, admirés des artistes et des connaisseurs. Et c'est seulement aujourd'hui qu'on s'aperçoit dans un cercle plus étendu que leur valeur est exceptionnelle, et qu'ils ont droit au titre de Maîtres.

Guillaumin est un de nos grands paysagistes. Il possède, comme Renoir, cette marque des forts : la fécondité. Plus il peint, plus il monte et se renouvelle en demeurant lui-même, car son art est un et multiple comme la Nature.

J'ai ouï parfois de faux amateurs, qui faisaient les dégoutés, lui reprocher sa brutalité. Hé ! La nature est-elle toujours câline ou douceuse ? N'offre-t-elle pas des aspects âpres et des rythmes austères ? Les vallonnements puissants de la Creuse, les rochers escarpés de cette région dont Guillaumin s'est fait l'historien magnifique, ému et fidèle, ne sont pas toujours souriants et aimables. L'artiste qui les narrerait avec de mièvres finesses en défigurerait le caractère. Guillaumin traduit avec son tempérament le tempérament de son pays d'élection.

Ce sont des harmonies robustes, des splendeurs éclatantes, de larges espaces, des massifs de frondaisons d'un vert vivace, des ciels profonds et aérés, des torrents qui bouillonnent, la Sedelle fratche et limpide qui se bat contre les pierres. La Creuse est un sol volcanique et tourmenté, aux plateaux, aux vallées, qui s'enchevêtrent en ondulations molles ou puissantes.

Guillaumin traduit cette nature-là « en force ». Il en a étudié la construction ; l'anatomie du terrain et du roc lui est familière.

C'est là qu'il a composé ses pages les plus hautes, tour à tour d'un réalisme familier ou d'un lyrisme panthéiste, charmantes ou formidables. C'est là qu'il peint les matins de novembre où la neige ouate précieusement le squelette des arbres et des branches dénudées ; c'est là qu'il peint les aubes de mars où le grésil et la meurtrière gelée blanche scintillent sous le soleil pâle, poudrant à frimas l'humus qui brille de givre, les collines dont la crête rosée s'orne de vénérables ruines féodales démantelées. C'est là qu'il peint les rivières encaissées, reflétant le ciel en leur moire cristalline. C'est là qu'il brosse ses ciels adorables de rose tendre, d'émeraude et de turquoise, et les lointaines perspectives des cimes violâtres et bleuâtres, subtilement vaporeuses. C'est là qu'il magnifie les automnes d'or et de pourpre, et les sous-bois rocheux feutrés de lichens et de mousses.

Brutal, Guillaumin, c'est quand le motif le commande. Et tendre aussi, quand il le faut, et nuancé à l'égal de ses grands émules Pissarro, Claude Monet et Sisley. LOUIS VAUXCELLES

MEMENTO MUSICAL

Aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, Salle Patria, concert organisé par la Ligue nationale pour la défense de la langue française avec le concours de M^{lle} Marguerite Das, MM. F. Delaire, J. Gaillard, M. Laoureux, Ed. d'Archambeau et des *Bardes de la Meuse* (160 chanteurs).

Lundi 7, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, second récital de piano par M. Severin Eisenberger. Œuvres de Beethoven, Schumann, Chopin et Scriabine.

Mardi 8, à 8 h. 1/2, Salle Nouvelle, récital de piano par M^{lle} Eugénie Doehaerd. Œuvres de Haendel, Bach, Schumann, Chopin, Liszt, etc.

Mercredi 9, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de piano par M^{me} H. Eggermont. Au programme : Bach, Beethoven, Schumann, Chopin, Fauré, P. Gilson et A. d'Hulst.

Jeudi 10, à 2 h. 1/2, au Musée moderne, quatrième et dernier concert de la *Libre Esthétique* avec le concours de M^{lle} Anne Balguerie, de MM. F. Rasse, Théo Ysaye, E. Chaumont, D. Defauw, J. Rogister et M. Dambois. Au programme : Trio de M. Rasse ; quintette pour piano et archets de M. Théo Ysaye ; première audition intégrale de la *Bonne Chanson* (neuf poèmes de Verlaine, mis en musique par M. M. G. Fauré. — A 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de violoncelle par M. Georges Pitsch.

Vendredi 11, à 8 h. 1/2, Salle Nouvelle, quatrième et dernière séance du quatuor Zimmer, avec le concours de M^{lle} Louise Derscheid. Œuvres de J. Brahms.

Samedi 12, à 8 h. 1/2, Salle Nouvelle, récital de piano par Miss Gladys Mayne, qui interprétera des œuvres de Bach, Schumann et Brahms. — Même heure, Salle Erard, second concert donné par les élèves de M. A. Marchot. — Même heure, au Palais des Arts, récital de piano de M. Victor Buesst avec le concours de M^{lle} R. de Ladrière.

Jeudi 17, à 8 h. 1/2, au Conservatoire, audition avec le concours de professeurs, d'élèves et de la classe d'orchestre. Au programme : Suites pour orchestre à cordes de W. F. Bach et de Grieg ; Quintette pour piano et instruments à vent de Mozart ; *Chants écossais* de Beethoven ; concerto pour trois violons de Vivaldi ; Sonate en si min. de Chopin.

Dimanche 20, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, sixième Concert Ysaye (Festival de musique française moderne), sous la direction de M. Vincent d'Indy, avec le concours de M^{me} Croiza et de M. Raoul Pugno. Répétition générale la veille, mêmes salle et heure.

A Liège, M^{me} Madeleine Stévant donnera mercredi prochain, à 8 1/2 h., à l'Emulation, une séance de musique classique avec le concours de M^{me} Irma Prost-Nuel. Au programme : J. Kuhnau, P. D. Paradies, Scarlatti, Monteverde, Bach, Haendel, Mozart, Beethoven et Schubert.

Par suite de circonstances imprévues la Société des Nouveaux Concerts d'Anvers se voit obligée de remettre à la saison prochaine le concert extraordinaire organisé pour le 15 avril, avec le concours de l'orchestre et des chœurs du Conservatoire de Paris.

PUBLICATIONS D'ART

Les *Vertus bourgeoises*, par H. CARTON DE WIART. — Les *Mostaert*, par SANDER PIERRON.

L'éditeur G. Van Oest a eu l'heureuse idée d'entreprendre la publication du beau roman de M. Henri Carton de Wiart *les Vertus bourgeoises* (1) et de revêtir cet ouvrage de tout le luxe

(1) *Les Vertus bourgeoises*, par HENRI CARTON DE WIART. Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}.

d'une édition qui lui fait le plus grand honneur. On se souvient du précédent roman de M. Carton de Wiart, *la Cité ardente*, qui parut il y a quelques années chez le même éditeur en une édition non moins belle que celle-ci. Je ne m'étendrai pas sur les qualités littéraires de ces ouvrages, dont l'éloge a déjà été fait ici même. C'est l'illustration des *Vertus bourgeoises* que je veux louer. Due à l'un des maîtres de l'illustration, au dessinateur Amédée Lynen, elle est en tous points réussie. On connaît le talent spirituel de M. Lynen, la précision de son dessin, l'agrément qu'il sait mettre dans l'arrangement de ses figures et dans le coloris sobre et harmonieux dont il les rehausse. Le dessin suit le texte avec fidélité, retrace les principaux épisodes du roman, campe ça et là une silhouette piquante, déploie un paysage ou fait surgir quelque vestige du passé, un monument ancien, un coin de ville d'aspect vétuste... Les personnages dessinés par M. Lynen sont doués de cette vie aux dehors un peu lents qui caractérise le milieu où ils se meuvent. C'est là, sans aucun doute, un ouvrage qui fait honneur à la fois à l'écrivain consciencieux qu'est M. Carton de Wiart, à M. Amédée Lynen et aux éditeurs qui y ont apporté tous leurs soins. L'édition illustrée des *Vertus bourgeoises* sera accueillie avec faveur par tous ceux qui s'intéressent à notre littérature et à notre art.

* * *

A la même librairie a paru récemment un nouveau volume de la « Collection des Grands artistes des Pays-Bas ». Il est dû à la plume de M. Sander Pierron, qui s'y occupe des *Mostaert* (1), une lignée d'artistes parmi lesquels figure le célèbre Jean Mostaert que M. Pierron identifie avec le peintre connu sous le nom de « Maître d'Oultremont ». Cette opinion, émise par l'auteur et qu'un certain nombre de commentateurs partagent, M. Sander Pierron la défend avec conviction, au moyen d'arguments dont on ne saurait contester la valeur, voire l'originalité. C'est dire que voilà une étude consciencieuse, d'une remarquable documentation, et qui donne une idée complète de l'histoire et de l'art de la lignée des Mostaert.

Ajoutons que l'ouvrage de M. Sander Pierron est écrit dans une langue agréable et aisée, et qu'il est très élégamment illustré.
F. H.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *L'Ironique Tendresse*, par ROBERT SILVERCRUYS; préface de THOMAS BRAUN. Bruxelles, H. Lamertin. — *Chant provincial*, par JULES DELACRE. Bruxelles, H. Lamertin; Paris, H. Gaulon. — *L'Ombre des fumées*, par ALBERT-JEAN Paris, Georges Crès et C^{ie}. — *Choix de Ballades françaises* (hymnes, chansons, lieds, poèmes antiques, etc.), par PAUL FORT. Paris, E. Figuière et C^{ie}. — *Anthologie des poètes nouveaux* (Roger Allard, G. Apollinaire, H. M. Barzun, N. Beauduin, P. Castiaux, J. Clary, etc.) avec une préface de M. GUSTAVE LANSON. Paris, E. Figuière et C^{ie}.

ROMAN. — *Les Amours ennemies*, par LUCIEN ROLMER. Paris, E. Figuière et C^{ie}. — *Le Cavalier blanc*, par MAX DEAUVILLE. Bruxelles, O. Lamberty. — *Monsieur Honoré*, par EDMOND GLESENER. Bruxelles, Association des Ecrivains belges. — *Les Copains*, par JULES ROMAINS. Paris, E. Figuière et C^{ie}.

CRITIQUE. — *Vincent d'Indy, sa vie et son œuvre*, par LOUIS BORGEX. Paris, Durand et C^{ie}. — *Décentralisation musicale*, par HENRI AURIOL; préface de GABRIEL FAURÉ. Paris, E. Figuière et C^{ie}. — *Figures d'Evocateurs*, par VICTOR-EMILE MICHELET. Paris, id. — *Du Cubisme*, par A. GLEIZES et J. METZINGER. Paris, id. — *Nice capitale d'hiver*, par ROBERT DE SOUZA. Paris, Berger-Levrault. — *L'Art des Jardins*, par L. VAN DER SWAELMEN. Bruxelles, édit. de Tekné. — *Un pèlerinage au pays de Madame Bovary*, par GEORGETTE LEBLANC (M^{me} MAETERLINCK). Paris, E. Sansot et C^{ie}. — *Paroles devant la Vie*, par ALEXANDRE MERCEREAU, Paris, E. Figuière et C^{ie}.

(1) *Les Mostaert*, par SANDER PIERRON. Idem.

THÉÂTRE. — *Les Trois Pucelles*, pièce en un acte, en vers, par CHARLES GHEUDE. Bruxelles, éd. de la Belgique artistique et littéraire. — *Pièces plaisantes et déplaisantes*, par BERNARD SHAW, en la version française, faite sur son instance, par A. et H. HAMON. Premier volume contenant les trois pièces déplaisantes (*Non Olet, l'Homme aimé des femmes, la Profession de M^{me} Warren*). Paris, E. Figuière et C^{ie}. — *Freischütz*, opéra romantique en 3 actes, traduction du poème de F. Kind par GEORGES SERVIÈRES, précédée d'un historique de l'œuvre et de ses adaptations françaises; deux portraits hors texte. Paris, Fischbacher et H. Floury.

MUSIQUE. — *Fantaisie* pour piano sur un thème populaire, par AMÉDÉE BRAHY. Bruxelles, Breitkopf et Härtel. — Sonate n^o 3 (op. 53) pour violon et piano, par JOSEPH RYELANDT. Bruxelles, Id. — *Un soir, voguant sur la Lys*, pour piano, par JOSEPH LEFEBURE (autographié).

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

MUSÉE MODERNE : Salon de la *Libre Esthétique* (Impressions picturales du Midi). — CERCLE ARTISTIQUE : M. Edouard Verstraten (dernier jour); M^{me} I. Hynderick-de Smedt, MM. J. Apol et P. Hagemans (dernier jour). — GALERIE GEORGES GIROUX : Exposition rétrospective de H. Evenepoel. — STUDIO : M. Gaston Van Haeght (clôture demain).

Le Salon de la *Libre Esthétique*, dont le succès est particulièrement grand cette année en raison du programme neuf qu'il a réalisé et des nombreuses œuvres de valeur qu'il réunit, fermera irrévocablement ses portes dimanche prochain, 13 avril, à 5 heures.

Citons entre autres, parmi les principaux objets d'intérêt, les deux salles consacrées exclusivement à l'aquarelle. La *Libre Esthétique* y a groupé pour la première fois un choix important de notations méridionales de P. Cézanne, H. E. Cross, P. Signac, A. Urbain, J. Peské, P. Laprade, L. Bausil, J. Detraux et C. Raymond qui, par la spontanéité, la légèreté et la fluidité de la touche, s'opposent victorieusement aux aquarelles gouachées et alourdies par lesquelles s'établit une confusion entre le genre délicat de la peinture à l'eau et les procédés de la peinture à l'huile.

En soulignant le souci qu'ont certains artistes de respecter scrupuleusement la limite qui sépare ces deux modes de peindre, la *Libre Esthétique* aura contribué à faire restituer à l'aquarelle sa technique et son rôle véritables.

La Musée du Livre organisera prochainement une *Exposition de Partitions musicales et Livrets d'opéras*, à laquelle tous les éditeurs de musique sont invités à prendre part. Gratuite pour les participants, elle s'ouvrira le jeudi 17 avril et aura une durée d'au moins un mois.

Les œuvres à exposer devront être installées du 8 au 15 avril dans les vitrines mises gratuitement à la disposition des exposants. Les éditeurs possédant des affiches artistiques relatives à la musique sont invités à les envoyer. Elle compléteront utilement l'exposition.

Pour tous renseignements s'adresser au secrétariat, Maison du Livre, rue de la Madeleine 46, Bruxelles.

Le Salon de Printemps de la Société royale des Beaux-Arts s'ouvrira au Palais du Cinquantenaire le lundi 28 avril. Il comprendra, outre de nombreuses participations individuelles étrangères et belges, l'œuvre de Jean Degreef, des ensembles d'Eugène Smits et de Félix ter Linden, des travaux d'Ernest Acker, un ensemble du peintre hongrois von Mehoffer.

Les membres qui n'auraient pas encore envoyé leur adhésion sont priés de l'adresser au secrétaire, 214 rue Gérard, avant le 7 avril au plus tard.

Sous le titre *Ideal home exhibition*, le grand journal anglais le *Daily Mail* organise une nouvelle exposition internationale

destinée à grouper des ensembles de salons, bibliothèques, chambres à coucher, salles à manger, boudoirs, etc. présentés par les artistes les plus qualifiés dans l'art décoratif moderne. Chaque nation pourra disposer de cinq ou six stands, offerts gratuitement aux invités du *Daily Mail* qui supportera les frais d'emballage, de transport, d'assurance et d'installation.

L'exposition de *l'Habitation idéale*, qui paraît appelée au même succès que celle dont notre confrère prit l'initiative l'année dernière, s'ouvrira vers le 5 octobre à Londres, dans les locaux de l'Olympia.

Pour commémorer le tri-centenaire de la Chef-Confrérie royale et chevalière de Saint-Michel à Gand, M. Godefroid Devreese vient de composer une plaquette de très belle allure qui lui fait grand honneur. Sur l'une des faces, un escrimeur moderne, en tenue de salle d'armes, debout, bien campé, l'épée à la main, attend son adversaire. Sur l'autre face, un reître, en pleine action, manie l'épée à deux mains dont il s'apprête à donner un coup sérieux. Deux dates : 1613-1913 et les armes de la Confrérie complètent très sobrement cette double composition, qui évoque très heureusement deux époques, l'âge belliqueux qui vit naître la célèbre Confrérie gantoise, et celui où la courtoisie, la civilité et l'art des belles armes président désormais aux assauts. Hier la rixe brutale, aujourd'hui le sport élégant, affiné par la sociabilité.

La répétition générale de *Proserpine*, dont le théâtre de la Monnaie donnera ce soir la première représentation, a eu lieu vendredi en présence de M. Camille Saint-Saëns, qui a été très satisfait de l'interprétation, confiée à M^{lles} Béral et Bérély, à MM. Girod, De Cléry, etc.

A l'issue de la représentation, M. Saint-Saëns a été reçu au Palais par le Roi et la Reine.

Les conférences sur l'Art espagnol à l'Université Nouvelle (67 rue de la Concorde) :

M. A. Vermeylen, professeur à l'Université Libre, fera samedi prochain, à 8 h. 1/2, une conférence sur le Greco.

Les samedis 19 et 26 avril, à la même heure, M. E. Verlant, directeur général des Beaux-Arts, étudiera Velasquez.

Ces trois conférences seront accompagnées de projections lumineuses.

La Chorale des Instituteurs tchèques de Prague, créée en 1908 et dirigée par le professeur F. Spilka qui en a fait un admirable instrument d'interprétation, organisera en mai prochain une tournée de concerts qui comprendra, entre autres, Luxembourg, Namur, Liège, Bruxelles, Lille, Paris, Reims et Nancy. Elle s'efforcera de rallier à la musique tchèque tous ceux qui ignorent encore la valeur des Smetana, des Dvorák, des Fibich et de leurs émules d'aujourd'hui : J. Suk, J. B. Förster, J. Kunc, V. Novák, etc.

La Chorale des Instituteurs tchèques de Prague, dont les succès en Allemagne et en France ont été retentissants, voyagera cette fois en compagnie de M^{me} Raymonde Delaunois, notre compatriote, qui prêtera son concours aux concerts de cette intéressante tournée artistique.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Il y a quelques mois, une manifestation eut lieu en l'honneur du peintre Frans van Kuyck, échevin des Beaux-Arts de la ville d'Anvers. *L'Art Flamand et Hollandais* commémore cette solennité en publiant le discours prononcé à cette occasion par Max Rooses, illustré de nombreuses reproductions. Citons parmi celles-ci le portrait de van Kuyck par Henry Luyten, la médaille de Josué Dupon et plusieurs œuvres de van Kuyck : tableaux, dessins, croquis, notamment une grande reproduction en couleurs de l'aquarelle représentant « le Tournoi ».

Le numéro contient en outre un article illustré sur la participation hollandaise à *l'Ideal Home Exhibition* de Londres, une revue des récentes expositions bruxelloises et des nouvelles acquisitions faites pour nos musées.

De Paris :

M. Edouard Risler donnera, au cours de huit concerts qui auront lieu à la Société de géographie en mai et en juin prochains, une audition intégrale du *Clavecin bien tempéré* de J.-S. Bach et des dix dernières sonates de Beethoven. Les programmes seront complétés par des œuvres de Mozart, Schubert, Weber, Schumann, Chopin, Berlioz, César Franck, Liszt, Saint-Saëns, G. Fauré, P. Dukas et Granados.

C'est là une série de récitals assez rare pour être l'objet d'une mention particulière.

Le célèbre *Portrait de M. Théodore Duret*, par Whistler, a été acquis par le Metropolitan Museum de New-York, où il est exposé dès à présent. Cette œuvre, connue aussi sous le titre *l'Homme au domino rose*, représente, on le sait, le critique en habit noir, debout, un domino rose sur le bras gauche.

Dans un joli article intitulé *Une visite à Verlaine*, M. Romain Coolus raconte dans *Paris-Journal* l'anecdote suivante, qu'il tient de Marcel Schwob :

« Un matin, voulant être sûr de le trouver, vers neuf heures, je montai ses six étages et grimpe à la mansarde qu'il habitait à ce moment. La porte en était entr'ouverte. Je la pousse et j'aperçois mon Verlaine dormant d'un sommeil têtu, étendu tout habillé sur son lit, n'ayant même pas pris la peine d'ôter ses chaussures crottées. Les draps étaient maculés de boue; il avait dû avant de rentrer aller cueillir quelques grappes de rimes dans les vignes du Seigneur. Mais sur la table de nuit, à côté de la chandelle qui avait pleuré sur lui toutes ses larmes de suif, un Racine était ouvert. Avant de s'endormir, sans doute pour avoir de beaux rêves tendres, Verlaine avait lu des vers de *Bérénice*. »

Diction, lecture, déclamation. — Cours et leçons particulières, spécialement recommandés aux étrangers désireux de se perfectionner dans l'étude et l'usage de la langue française. M^{me} DUCLOS-DE VESLUD, 38 rue Keyenveld, Bruxelles.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}, Éditeurs

BRUXELLES

PARIS

4. PLACE DU MUSÉE, 4

63. Boulevard Haussmann, 63

Viennent de paraître :

LES PEINTRES DE PORTRAITS

par PAUL LAMBOTTE.

Un beau volume in-4°, de 150 pages de texte, illustré de 53 reproductions en planches hors texte.

Prix : 5 francs.

THOMAS VINÇOTTE et SON ŒUVRE

par PAUL LAMBOTTE et ARNOLD GOFFIN.

Volume in-4°, contenant outre le portrait de l'artiste, 50 planches hors texte.

Prix : 10 francs.

GUILLAUME CHARLIER

par SANDER PIERRON.

Un beau volume petit in-4°, de 134 pages, illustré de 40 planches hors texte et de 16 reproductions dans le texte.

Prix : 10 francs.

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN
BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

Revue mensuelle illustrée d'art ancien et moderne.

Directeur : **P. BUSCHMANN**

Fondée en 1904

Anvers, 15, Rynpoortvest. 15, Anvers

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.
La livraison, fr. 2.50. — Numéros spécimens sur demande.
Édition de luxe sur papier spécial, 50 fr.

LIBRAIRIE G. VAN OEST ET Cie

Bruxelles Paris
4, place du Musée 63, boulevard Haussmann

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS
FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr Par 250 coupures : 55 fr
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirent suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,50
Le No.	0,25	Le No.	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIE ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, FAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le Bulletin de l'Œuvre (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'occupe de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

Le Courrier musical

Directeur : M. René DOIRE

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris

ABONNEMENTS : France, 15 francs l'an; Étranger, 18 francs.

Dépôts pour la Belgique : MM. Breitkopf et Härtel, Fernand Lauweryns Katto, Schott frères, éditeurs, Bruxelles

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet. — HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

LES MARGES

Gazette littéraire fondée en 1903 par M. Eugène Montfort

Paraissant six fois par an.

Paris : 5, rue Chaptal, et chez Floury, près le Café Napolitain.

Abonnements : 5 francs par an ; sur Japon : 10 francs.

Le numéro : fr. 0,85.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Un livre de Francis de Miomandre (JEAN DE BOSSCHÈRE). — Exposition Henri Evenepoel (FRANZ HELLENS) — Le quatrième Concert de la Libre Esthétique (Ch. V.). — Honoré Champion : *Souvenirs* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Notes de musique : *Audition des Elèves de M. Marchot*; *Récital Germaine Lievens*; *Mlle Claire Preumont*; *Récital Georges Pitsch* (O. M.). — Memento musical. — Théâtre de la Monnaie : *Proserpine* (O. M.). — Petite Chronique.

UN LIVRE DE FRANCIS DE MIOMANDRE

Francis de Miomandre vous rencontre. Il sourit avec une grâce infinie. Il est, semble-t-il, très surpris, mais agréablement ! Certes, Miomandre savait bien que vous existiez ; mais il trouve prodigieusement drôle que vous soyez là, devant lui. Mais ne vous démontez point : c'est ainsi qu'il considère avec un charmant étonnement toutes les choses et tous les hommes. Il semble remercier le destin de lui avoir procuré cette nouvelle joie. Miomandre s'agite, il vous regarde attentivement, son sourire ineffable barre toute impertinence. Il vous examine, il vous prend du regard, il trépigne intérieurement. Rien n'échappe à sa curiosité, il vous regarde comme nous regardons une fleur rare. Quand ce poète de la vie regarde vos mains, vous sentez bien qu'elles ont pour lui une expression, tout comme votre visage. Miomandre ne cache pas le bonheur que lui verse l'aventure de votre rencontre.

Or, c'est avec l'onction d'un jeune prélat raffiné, plein d'une délicate courtoisie, qu'il voile cet intérêt de bibelot animé que vous suscitez en son esprit aigu. Son

regard brillant l'excuse. Il semble vous dire que les hommes sont faits pour se procurer de vives surprises ; et que c'est là le seul motif de la différence qui les sépare. Il est un peu interdit si vous ne souriez pas autant que lui. Vous ne comprenez donc pas le prodigieux comique de la vie ? semble-t-il dire. Mais dans tous ses propos, et dans cet heureux sourire même éclate la bonté de cet homme, fort jeune encore.

Cependant, il ne croit pas comme le Vieux Professeur, l'un des pantins de son dernier livre (1), que la vie est une rose parfumée, ni qu'elle est un nid d'épines. Il sait ce qui en est ; néanmoins sa commisération est sans bornes. L'ironie et le rire, qui prennent une si grande place dans ses romans, effleurent mais ne coupent jamais. Miomandre saupoudre subrepticement un personnage de quelque poussière un peu ridicule : la galerie s'amuse ; toutefois le personnage se secoue, et, phénomène étrange, la farce nous l'a rendu plus sympathique que ne l'eussent pu faire de sincères éloges. Dans *Écrit sur de l'eau*, le malchanceux Pierre de Meillan se taille un habit de vives couleurs dans quelques sarcasmes que lui décoche l'auteur ; et nous sommes près d'aimer le peintre doucement burlesque de *le Vent et la Poussière*.

Francis de Miomandre fait prononcer par Patrice de Céreste de *l'Ingénu* : « Mon rêve serait de vivre dans ma voiture, et d'aller de-ci de-là, consolant une infortune, caressant les animaux qui passent, disant des paroles subtiles à ceux qui en manquent et des bourdes aux imbéciles, indifférent, libre, léger. » C'est cela même ; et notez qu'il n'oublie pas les imbéciles. Mais

(1) *Histoire de Pierre Pons pantin de feutre* (illustrations de P. Guignebault). Paris, Arthème Fayard et C^{ie}.

rien ne le prend, c'est lui qui avec enchantement dispose de tout. — Une telle disponibilité du cœur et de l'esprit, dit Jacques Copeau (1), comment la définir? Comment nommer ce transport continu? Gardons-nous de le confondre avec la disposition d'une humeur frivole. Son vrai nom, c'est générosité. Il n'est point d'âme moins que celle-ci retournée contre elle-même. Toujours inquiète, elle n'est jamais tourmentée. Et l'on éprouve, dans son voisinage, la présence de cette chose « si facile, si près de nous : le bonheur ». Le bonheur « que seul donne un peu d'ingénuité ». Le mot de *générosité*, que nous avons employé, n'était pas tout à fait juste. Miomandre nous en livre un autre, comme le véritable secret de sa nature : c'est l'*ingénuité*. » Les études critiques de Miomandre, les frémissements d'émotions profondes de ses romans sont là, qui disent sa sensibilité et son tact d'artiste. Je veux insister sur son « rire ».

A vrai dire, il n'y a pas que cela dans l'*Histoire de Pierre Pons pantin de feutre*. S'il n'y avait pas autre chose, nous ne garderions pas de sa lecture une telle impression de poésie. C'est un conte pour enfants. Nous le lisons jusqu'à la fin, non pas parce que Pierre Pons est familier aux lecteurs de Miomandre, mais pour y goûter tout ce qui est ajouté à cette histoire, ou retranché à cause qu'il s'agit d'un pantin. Le pantin permet foule de paradoxes et maintes puérités pleines de saveur.

Les bons écrivains commettent trop peu de livres pour enfants. Ils nous privent de joies rares : l'effort de l'esprit de l'homme mûr pour rentrer au paradis dont il est déchu. C'est délicieux d'y suivre l'auteur de *l'Ingénu*; et on éprouve une curiosité infiniment plus humaine que celle allumée par les jeux des Wells. Les mémoires d'un enfant, fussent-ils écrits avec la science d'un homme, semblent contenir des révélations inattendues, presque toujours. Nous relisons avec soif *Ame d'Enfant et Précoces* de Dostoïevski. Les contes d'Andersen et de Perrault nous penchent aussi vers notre « âme d'enfant ». Et puisque peu de vrais écrivains nous donnent des contes, comme celui de Miomandre, ces frissons de puérité posthume sont rares.

Vous ne direz pas qu'un personnage *réaliste* de tragédie ou même de comédie antique vive de la vie mentale de ses contemporains. Leur temps dans l'espace est restreint, et les fièvres s'y accumulent; le terrain est nettoyé de tant d'accessoires longs, et la poésie les enveloppe d'un parfum si dru qu'ils en sont défiés, qu'ils soient héros de guerre ou d'amour, fous ou personnages scatologiques. Le pantin est à l'autre bout de l'échelle noble des types, mais il l'est comme l'enfer est sous le ciel, rien n'engage leur puissance. Le pantin

(1) *Nouvelle Revue Française*, numéro de janvier 1913, p. 135.

est une autre transposition de l'homme. Il peut tant de choses que nous sommes désespérés de ne pouvoir commettre! Et, tant d'autres actes et d'autres pensées lui sont, par grâce ou par malheur, interdits! Il se meut dans l'imagination vaste et à la fois si boiteuse et si pâle de l'enfance. La seule démarche d'un pantin nous rejette dans l'or et le bleu de la dixième année. Car *Pierre Pons* et les autres marchent. Je crois qu'Hamlet existe, et si je regarde au bas des vingt degrés qui me séparent du dix adorable, je vois *Polichinelle*. Et tous ceux qui ont été de vrais enfants croient que *Polichinelle* avait une âme, au moins à cette époque de tendre jeunesse (1).

Francis de Miomandre est, parmi nous tous, celui qui avec le plus de candide joie pouvait nous rappeler *Pantin*. Elle n'est pas parmi les moindres, cette joie si mélancoliquement mise dans l'ombre par l'arbre trop feuillu de la maturité.

Devant les pantins, Miomandre prend impunément le plein sourire de la surprise. Eux entrent bien dans ses caprices. Ils sourient plus longuement que lui; c'est leur rôle. L'auteur éprouve une grande félicité à les faire agir avec une naturelle sérénité : sans les voiles que dès l'enfance la société nous conseille sourdement de jeter sur nos actions. Cependant, Miomandre ne souligne aucune intention; c'est bien comme « enfants d'hier » qu'il faut le lire. C'est ainsi que le conteur passe légèrement sur cette réflexion des enfants auxquels échoie Pierre Pons, fils d'un soldat anglais et d'une cantinière : — Oui, dit Camille, et il (Pons) sera le roi. Il le mérite parce qu'il est tout *neuf* et qu'il est le plus *amusant*. » J'ai souligné neuf et amusant.

Le pantin est fort gâté par son propriétaire. Celui-ci le préfère à ses confrères, les autres marionnettes : Zemgano, qui aime la musique et porte nuit et jour un parasol ouvert sur le nez; Joë Jeannette et Sam Mac Vea, des lutteurs en bois et en acier; Bougrellas, un bonhomme fragile comme de la mie de pain; et sa fille Bojanette, enfant au berceau; enfin, Bébé-la-lune, un lutin de porcelaine. Une grande poupée japonaise, qui est jointe à ce monde hétéroclite, décline avec tact les offres de mariage de Pierre, roi des pantins. Yorisaka, la poupée, est fiancée à un capitaine japonais. Désespoir de Pons!

Les bibelots inarticulés sont fort méprisés par le genre pantin. C'est pourquoi la digne statuette japonaise, qui un soir vint orner le piano, n'est admise qu'en inhumain bibelot, première pièce du musée des pantins. Or, la statuette daigne annoncer à la poupée, sa compatriote, que son fiancé est mort à la guerre, après lui avoir juré un amour éternel à elle, statuette japonaise, qui du reste est princesse. Désespoir de

(1) Lire à ce propos les réflexions d'un poète : *Les Enfants et les Livres*, par Jean Dominique.

Yorisaka, cette fois! Évidemment, l'idylle et drame finit par le mariage du Pantin de feutre avec la grande poupée. Mais le petit lecteur a passé par bien des émotions avant d'arriver à cette heureuse conclusion : la bataille de Pons avec les rats, la scène tragique où de mauvais gamins se servent du même Pons pour abattre les quilles.

Nos émotions, à nous, les aînés, seront surtout faites de souvenirs et, il faut le dire, souvent d'ordre littéraire. Nous y retrouverons pleinement épanouis cette bienveillance, cette débordante alacrité, ce plaisant fantasmagorique qui percent à tous endroits la trame des romans de l'auteur de *l'Ingénu*.

Ceux qui connaissent Francis de Miomandre considéreront avec plaisir le petit garçon qui, à la page 32, prête si gravement le serment de vénérer Yorisaka. Ce petit Camille est d'ailleurs « un amour d'enfant », et il connaît le prix des vacances, aussi bien qu'un excellent romancier et poète, plein de curiosité et de passion. Voici : Pierre Pons « fut nommé gardien de la Bibliothèque, aux appointements de vingt-cinq sous par an, avec six mois de congé réglementaire, prolongeable en deux fois de trois mois chaque fois. Ce qu'on nomme, en langage noble, un haut fonctionnaire. Ils ne pouvaient faire plus, et c'est déjà bien beau ». Bien beau!

JEAN DE BOSSCHÈRE

Exposition Henri Evenepoel.

(GALERIE GEORGES GIROUX.)

On demeure étonné lorsqu'on considère l'étrange et indéniable prestige qu'exerce l'œuvre de ce peintre très rare, mort à vingt-sept ans, et qui ne fut pas loin d'atteindre à la maîtrise. Cette courte carrière d'artiste a laissé une trace profonde dans l'histoire de l'art belge. C'est que l'œuvre d'Henri Evenepoel, si elle brille par des qualités précieuses d'exécution et révèle une étonnante précocité, apparaît comme l'une des plus vibrantes et des plus passionnées parmi celles des peintres de sa génération. Evenepoel ne s'attarda pas à de vaines recherches de facture, à d'inutiles nouveautés d'expression ; tout de suite il découvrit sa voie parce qu'il comprit qu'il fallait avant tout écouter le cri de sa propre sensibilité, peindre avec son âme, extérioriser ses émotions. Il avait trouvé la vraie, la seule méthode qui doit guider les jeunes artistes, et c'est pourquoi il atteignit presque sans tâtonnements à la personnalité.

Élève de Gustave Moreau, l'artiste trouva dans l'enseignement élevé de ce maître la nourriture substantielle qu'il fallait à sa nature fervente et riche. Moreau lui apprit à peindre « en aimant », et ce fut tout le secret de son art que cette sincérité totale, contrôlée par une intelligence vive et éveillée, et aidée par une vision d'une étonnante acuité. Sorti de l'atelier où il jeta ses premières effusions en compagnie d'autres jeunes artistes excellentement doués, Georges Desvallières, René Piot, Henri Matisse, Evenepoel se mit à peindre selon sa méthode préférée, c'est-à-

dire avec amour et vérité. C'est de cette époque que date cette série de tableaux inspirés par la vie parisienne, mais non pas cette vie légère et superficielle qui constitue pour quelques-uns toute l'existence de la capitale : Evenepoel se dirigea de préférence vers les couches plus humbles mais plus profondes aussi. Il observa les types du peuple, les figures caractéristiques qui ornent la banlieue, les scènes faubouriennes, toute cette animation quotidienne si variée, pleine de spectacles imprévus, que relève le cadre pittoresque des paysages suburbains. L'artiste, on le sent, se trouvait là en plein terrain d'inspiration. Rien de mieux vu, de plus spirituel, de plus intensément vrai que des toiles telles que *Le Caveau d'or à Paris*, *La Fête des Invalides*, *Au Moulin-Rouge*, *Ouvrier de la Seine*.

Evenepoel fut aussi un observateur amusé, fidèle et attendri des physionomies enfantines, et, dans ce domaine, il a laissé quelques tableaux qui trahissent la main d'un artiste de grande lignée. Rien de plus vrai et de plus charmant que ces portraits et ces exquis *Étude d'Enfant*, *Portrait de M^{lle} C.*, *Charles*, *tablier blanc*, pour ne citer que ces tableaux, car il y a ici bon nombre de scènes et figures enfantines, qui toutes se recommandent par des qualités maîtresses.

D'un séjour à Alger Evenepoel rapporta quelques toiles pittoresques, bien inspirées, où domine malgré tout cependant son tempérament d'homme du Nord. Parmi les œuvres de cette époque il faut citer *Danse nègre à Blidah*, presque un chef-d'œuvre.

La musée de Gand a prêté à cette exposition la toile capitale, à mon sens, d'Evenepoel, *L'Espagnol à Paris*. *Le Dimanche au Bois de Boulogne*, prêté par le musée de Liège, est une œuvre de grand mérite et d'une certaine audace par son réalisme sans retenue, mais elle manque de cette sincérité qui fait le fond du talent d'Evenepoel ; je lui préfère la simple *Esquisse* pour le même tableau, une toile en tous points merveilleuse et qui devrait entrer dans une de nos collections officielles.

Cette exposition, qui n'est pas loin de donner une idée complète de l'œuvre d'Henri Evenepoel, s'imposait depuis longtemps. Elle constitue un hommage posthume mérité par l'un de nos plus purs artistes de la palette. Mêlé au mouvement intense et fiévreux de l'impressionnisme, Evenepoel n'écoula que le cri de son cœur, et peignit avec son âme vibrante et infiniment sensible. Sans doute, il ne se désintéressa pas des efforts qui se poursuivaient autour de lui. On trouve dans son œuvre de fréquentes traces de son admiration pour quelques maîtres de l'art contemporain. Mais une telle sincérité anime toutes les œuvres du jeune peintre, un tel amour les élève qu'on ne peut qu'admirer combien Evenepoel a su demeurer d'accord avec sa propre nature tout en cherchant à pénétrer l'enseignement des peintres de son temps.

Par cette très belle exposition, Evenepoel apparaît comme un artiste que le sort doua de qualités exceptionnelles ; il n'eut pas le temps de les mûrir, mais en chacune de ses œuvres il est possible de trouver une étincelle de génie naissant. Son travail était volontaire, mais on y sent passer l'inquiétude du chercheur ; il était appliqué et tenace, mais on peut apercevoir dans quelques unes de ses meilleures toiles comme un désir très violent de se hausser au-dessus des réalités brutales. Il ne lui fut pas permis de réaliser de libres envolées ; mais telle qu'elle se présente, par l'ensemble saisissant exposé à la Galerie Giroux, son œuvre est parmi celles qui ne vieilliront pas.

FRANZ HELLENS

Le quatrième Concert de la Libre Esthétique.

La *Bonne Chanson* de Verlaine, mise en musique par Gabriel Fauré, n'avait jamais été chantée que par fragments à Bruxelles. Il faut savoir gré à M. Octave Maus d'en avoir organisé une audition intégrale avec le concours d'une admirable artiste, M^{lle} Anne Balguerie. La tâche est lourde d'interpréter d'un bout à l'autre ce cycle de mélodies sans qu'il en résulte une impression de monotonie. Car si foncièrement que la sensibilité de M. Fauré s'accorde avec celle du poète, et si profondément que le musicien ait pénétré la quintessence de ces poèmes si doux et si passionnés, il manque peut-être à sa musique ces éléments de contraste qui colorent de façon si diverse les *Liederkreise* de Schubert et de Schumann. Il a fallu toute l'intelligence et les qualités de goût, de sobriété et d'ampleur de M^{lle} Balguerie pour que l'on ne s'aperçût point de cette relative uniformité d'expression. La voix de cette jeune artiste est d'un timbre très pur, très prenant, et, quand il le faut, très puissant; sa diction, merveilleuse de limpidité, de simplicité et de noblesse. On ne pouvait rêver une interprète plus parfaite pour la *Bonne Chanson*, ni d'autre part un musicien mieux qualifié que M. Octave Maus pour dessiner au piano les arabesques raffinées de l'accompagnement.

Le trio en si mineur pour piano, violon et violoncelle de M. François Rasse est une œuvre qui séduit par la clarté absolue de la forme et l'élan lyrique spontané du fond. Elle n'appartient point à l'école la plus moderne, et son audace la plus grande consiste dans l'adoption du plan cyclique cher à César Franck : ce plan est d'ailleurs réalisé avec un sentiment peu commun de l'architecture musicale. A part cela, le trio de M. Rasse est très tonal; les thèmes en sont fort caractéristiques et richement développés; les parties de piano, de violon et de violoncelle sont traitées avec une rare entente de la belle sonorité. Nous avons surtout goûté le premier mouvement (*allegro appassionato*) et l'interlude, écrit dans l'esprit d'un *scherzo*, qui précède le final.

L'auteur, qui est, on le sait, un pianiste émérite, M. Chaumont, que l'on a été fort heureux de revoir à la *Libre Esthétique*, et l'excellent violoncelliste J. Gaillard ont donné de cette œuvre une interprétation pleine de feu et d'expression.

Le quintette inédit de M. Théo Ysaye pour piano, deux violons, alto et violoncelle — il fut joué à la perfection par l'auteur, MM. Chaumont, Defauw, Rogister et Gaillard — offre un contraste complet avec le trio de M. Rasse. Ici, la technique traditionnelle cède le pas à un faire plus libre et plus dégagé des modèles classiques. Aussi l'œuvre est-elle plus difficilement accessible, à première audition, que celle de M. Rasse. Le plan en est plus complexe, le développement thématique y est à la fois plus ample par ses dimensions et plus fractionné dans ses éléments. La substance harmonique s'alimente aux sources frankistes et debussystes. La *Stimmung* s'éloigne de la musique absolue et recherche plutôt le mouvement dramatique et les épisodes quasi-descriptifs. L'on a, par moments, l'impression d'un petit poème symphonique derrière lequel pourrait bien se trouver un programme. De là vient sans doute que quelques passages paraissent trop fournis et semblent, à première vue, souffrir d'une trop grande accumulation de matériaux. Quoi qu'il en soit, il y a, d'un bout à l'autre de cette composition, un noble raffinement de pensée, une belle largeur de vision, et, par instants, une poésie intensément pénétrante.

CH. V.

HONORÉ CHAMPION

Souvenirs.

Un homme de bien, un homme de cœur, un grand honnête homme dans tous les sens du terme vient de mourir, l'éditeur Honoré Champion. Tous les artistes, tous les écrivains, tous les lettrés connaissaient ce vieillard affable et accueillant dont la belle boutique chargée de livres rares, la *librairie* comme on disait autrefois, était pour eux un lieu de rendez-vous toujours ouvert et où, lorsqu'il n'était pas là lui-même, ou trop harcelé de travail pour vous recevoir, le faisait à sa place son fils Edouard, son successeur de demain.

Par son fils il avait connu tout ce que la jeune génération compte d'espoirs, et il les suivait avec une attention subtile, avvertie, étonnante chez ce bibliophile nourri d'une érudition tout antique. Et comme, d'un autre côté, lui-même avait connu les maîtres de sa propre génération et de la suivante, on peut dire qu'il savait tout, se tenait au courant de tout. Il avait une mémoire extraordinaire, une conversation vive et si jeune ! Je me rappelle encore pour ma part avec quelle gentillesse il savait se mettre à la portée de ma frivolité, comme il daignait s'en amuser... et sans condescendance.

Je pense avec une émotion profonde que je l'avais vu quelques jours à peine avant cette mort surprenante, qu'il m'avait invité à sa table. Il était si plein de santé, de gaieté, d'humour!... Qui aurait pu prévoir?

Ce fut foudroyant. Mardi, 8 avril, à 5 heures du matin, il corrigeait encore des épreuves, et à 6 h. 1/2 il n'était plus. Quelle belle et noble fin pour un homme de travail !

Son labeur fut énorme. On parle de trois mille volumes dans une carrière de quarante années, tant en livres édités par lui que simplement suscités, conseillés. Il s'intéressait à tout, mais il fallait que ce fût de qualité rare. Jamais il ne prêta la main à ces louches combinaisons de livres bon marché, pas plus qu'il n'eût consenti à éditer des livres pornographiques. Des revues comme *Romania*, la *Revue celtique*, le *Moyen-âge*, les *Bulletins* de Maspéro, étaient publiées par ses soins. Les érudits lui doivent un nombre considérable de bouquins précieux. J'ai souvent parlé ici même de quelques-uns, consacrés à la littérature plus moderne. Et prochainement je parlerai des deux premiers volumes de cet admirable édition intégrale et *ne varietur* de Stendhal (Henri Brûlard) dont le courageux et allègre savant comptait bien voir se dérouler la série totale de trente cinq volumes. M. Edouard Champion la continuera seul désormais, ainsi qu'il reprendra les considérables entreprises de toute la maison, sans qu'elles aient été un instant interrompues. Certes, il en est capable, lui-même entraîné depuis son adolescence à ces nobles travaux et dans le sillage immédiat de son père. N'importe, il serait lui-même attristé dans son cœur filial si je lui disais qu'il regarderai désormais sans un regret cette table où il s'asseyait, avec devant lui ces belles roses qu'il rapportait en été, chaque matin, lui-même, de sa maison de campagne et qu'il offrait galamment à ses jolies visiteuses, à M^{lle} Roggers dont il admirait le talent tragique, à M^{lle} Diéterle, à d'autres...

Souvent, je n'osais pas entrer, de crainte de le déranger, tant il avait de travail. Et je restais sagement, bavardant à voix basse avec Edouard. Mais il était le premier à deviner ma présence, et il exigeait que je vinsse l'interrompre, et il se mettait à m'interroger, me donnant de précieux conseils, plaisantant comme un jeune homme, ironisant comme un docte humaniste. Je ne pourrai de longtemps oublier de tels entretiens.

FRANCIS DE MIOMANDRE

NOTES DE MUSIQUE

Audition des élèves de M. Marchot.

M. Alfred Marchot, professeur de violon au Conservatoire, a fait entendre la semaine dernière quelques-uns de ses élèves à la Salle Erard. Cette séance, à laquelle ont pris part les meilleurs

des « espoirs » du maître, a permis au public de se rendre compte de la valeur de son enseignement technique et de l'excellente orientation qu'il donne aux études dont il a la direction. M^{lles} Nash et Chester se sont particulièrement distinguées dans l'interprétation des concertos de Mendelssohn et de Brahms. MM. Delwiche, Rietti, Pallarès, Kainorski, Hoogstoel, Wethmar, De Meester et Baulin ont, de même, soit en solistes, soit dans des œuvres d'ensemble, fait honneur à la « classe ».

Récital Germaine Lievens.

M^{lle} Germaine Lievens a le mérite, très rare parmi les pianistes, de se soustraire à la tyrannie des programmes sempiternellement identiques. Si les œuvres auxquelles elle voue son sérieux talent et sa pénétrante compréhension musicale ne sont pas toutes d'égale valeur, il n'en faut pas moins louer l'artiste de préférer au succès personnel de l'interprète la satisfaction de servir l'art en divulguant la pensée des compositeurs d'aujourd'hui. Après avoir affirmé dans le *Prélude et fugue* de Mendelssohn et dans la sonate pathétique de Beethoven des qualités de mécanisme et de style, M^{lle} Lievens initia l'auditoire à une série de compositions nouvelles : deux des *Heures dolentes* de M. Gabriel Dupont, deux *Paysages* de M. Paul Gilson, une *Tarentelle* de M. J. Sevenants, plusieurs pièces tirées du *Rossignol éperdu* de M. Reynaldo Hahn, qui furent particulièrement applaudies. Elle termina la soirée par une audition de la *Fête-Dieu à Séville*, l'une des pages les plus pittoresques et les plus caractéristiques de l'*Iberia* d'Albeniz.

M^{lle} Claire Preumont.

M^{lle} Claire Preumont, l'une des plus brillantes élèves de M. Gurickx, a passé mercredi dernier au Conservatoire l'examen public requis pour l'obtention du diplôme de virtuosité.

Dans un programme de vingt œuvres classiques et modernes, le jury, composé de MM. Léon Du Bois, Dujardin et Wilford, a fait choix du Concerto en *sol* majeur de Beethoven, accompagné par la classe d'orchestre sous la direction de M. Gurickx, et des compositions suivantes pour piano seul : Prélude-Choral en *sol* majeur (Bach-Busoni), premier mouvement de la Sonate en *ut* mineur op. 411 (Beethoven), *Kreislериана* V et VII (Schumann), *Impromptu* en *fa* dièse majeur op. 36 (Chopin), Rhapsodie en *sol* mineur (Brahms), *Toccata en fa* majeur (Saint-Saëns).

Dans l'interprétation de ces œuvres diverses, M^{lle} Claire Preumont a déployé d'exceptionnelles qualités de mécanisme, de style et d'expression. C'est une pianiste accomplie, dont le sentiment musical, qui n'a rien de superficiel, est servi par une technique sûre. L'égalité du toucher, l'agilité, la délicatesse du son ont particulièrement charmé l'auditoire, qui a fait à la jeune artiste de longues ovations.

M^{lle} Preumont avait remporté en 1909 le premier prix de piano avec la plus grande distinction, en 1912 le diplôme de capacité avec le même grade : c'est avec la plus grande distinction aussi que lui fut décerné le diplôme de virtuosité que déjà, devant la décision du jury, lui avait conféré spontanément la voix publique.

Récital Georges Pitsch.

Accompagné avec tact et discrétion par M^{lle} Valentine Pitsch, la violoncelliste Georges Pitsch a interprété jeudi dernier à la Grande-Harmonie, devant un auditoire nombreux et très sympathique, un choix excellent d'œuvres anciennes et modernes parmi lesquelles la délicieuse sonate en *la* de Boccherini, la sonate en *ré* de J.-S. Bach, des pièces de Couperin, Forqueroy, Cupis de Camargo, l'*Élégie* de M. Gabriel Fauré, une *Sérénade* (première audition) de M. Eugène Ysaÿe, le *Nocturne* de M. Inghelbrecht et deux airs populaires irlandais, d'une poésie exquise, transcrits par M. Reynaldo Hahn.

Ce programme, que terminait le concerto en *la* de Saint-Saëns, a permis à M. Georges Pitsch d'affirmer la sûreté de son goût, la finesse de son intelligence musicale et les ressources d'un mécanisme aussi bien adapté aux difficultés du répertoire classique qu'aux exigences des compositeurs contemporains. Le talent de

M. Georges Pitsch est d'autant plus séduisant qu'aucune recherche vaine de l'effet, aucun artifice, aucun accroc à la sobriété du style et à la pureté de l'interprétation ne l'altèrent. Et par sa variété d'accents expressifs, il arrive à exclure toute monotonie de l'épreuve redoutable d'une soirée dont seul le violoncelle fait tous les frais.

Son succès a été très vif et très mérité.

O. M

MEMENTO MUSICAL

Lundi 14 avril, à 8 h. 1/2, Salle Nouvelle (rue Ernest Allard), récital de piano par Miss Gladys Mayne. Au programme : Bach, Schumann, Brahms.

Mercredi 16, à 8 h. 1/2, Salle Patria, quatrième séance des *Concerts classiques et modernes*. Récital de piano par M. Carl Friedberg. Œuvres de Beethoven, Schubert, Schumann, Chopin, Brahms.

Jeudi 17, à 8 h. 1/2, au Conservatoire, audition avec le concours de professeurs, d'élèves et de la classe d'orchestre. Au programme : Suites pour orchestre à cordes de W.-F. Bach et de Grieg; Quintette pour piano et instruments à vent de Mozart; *Chants écossais* de Beethoven; concerto pour trois violons de Vivaldi; sonate en *si* mineur de Chopin.

Dimanche 20, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, sixième Concert Ysaÿe (Festival de musique française moderne) sous la direction de M. Vincent d'Indy, avec le concours de M^{me} Croiza et de M. Raoul Pugno. Au programme : Symphonie de Chausson; Air d'*Eros vainqueur* (P. de Bréville); *Prélude à l'Après-midi d'un faune* (C. Debussy); *Istar* (Vincent d'Indy); *La Vie antérieure et le Pays où se fait la guerre*, mélodies (H. Duparc); *Faunes et dryades* (A. Roussel); Symphonie sur un chant montagnard français (Vincent d'Indy). Répétition générale le samedi 19, à 2 h. 1/2.

Lundi 21, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert de la Société Nationale des Compositeurs belges avec le concours de M^{lle} B. Bernard, pianiste, M. Gaillard, violoncelliste, et de l'orchestre de la section symphonique sous la direction de M. M. Lunssens.

La Société de musique de Tournai annonce pour le dimanche 27 avril, à 2 heures, le dernier concert de la saison. Au programme : *le Messie*, de Haendel, avec le concours de M^{mes} Melot-Joubert et Philippi, MM. Plamondon et Frölich.

C'est le 5 mai prochain que sera donné, à la Salle Patria, le concert de la Chorale des Instituteurs tchèques de Prague avec le concours de M^{me} Raymonde Delaunois. Celle-ci interprétera des chansons de Dvorak, la *Lorelei* de Fibich et trois compositions de Novák.

Il vient de se fonder à Bruxelles sous le nom de *Jury Central de Musique* une association artistique ayant but de délivrer des diplômes aux jeunes gens et aux jeunes filles ayant fait leurs études musicales en dehors des institutions officielles. Cette association se compose de MM. Emile Mathieu, directeur du Conservatoire de Gand, président; Arthur De Greef, professeur au Conservatoire de Bruxelles et E. Deru, violoniste de LL. MM. le Roi et la Reine.

Pour tous renseignements s'adresser à M. Micheels, secrétaire, 401 rue Royale, à Bruxelles (Maison Pleyel).

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Proserpine.

Drame lyrique en quatre actes, poème de LOUIS GALLET d'après AUGUSTE VACQUERIE, musique de CAMILLE SAINT-SAËNS.

Le livret de *Proserpine* aurait pu être signé par Scribe tant il abonde en lieux communs, en naïvetés, en invraisemblances, en vulgarités de pensée et de langage. M. Camille Saint-Saëns y a

découvert, paraît-il, et c'est ce qui le décida à s'en emparer, des trésors d'action intérieure, un arsenal d'éléments psychologiques propres à alimenter l'inspiration musicale. Fallait-il qu'en 1885, date à laquelle il s'attela à la composition de ce méli-mélo romantique, le goût fût éloigné du nôtre! On s'explique difficilement aujourd'hui que la vive intelligence de M. Camille Saint-Saëns n'ait pas pénétré d'emblée le vide et le dénuement d'une action dont l'intrigue ne peut nous intéresser un instant et qui déroule sous nos yeux une succession d'épisodes aussi artificiels qu'indifférents.

La rivalité d'une courtisane et d'une pensionnaire à qui son frère amène dans un couvent un fiancé falot forme la trame de ce feuilleton peuplé d'histoires de brigands : guet-à-pens, rapt, crépitement de mousquets, délivrance, tentative de meurtre, suicide (Louis Gallet prévoyait-il le cinéma?). Mais les caractères que groupe cet imbroglio touffu n'étant, à aucun moment, marqués d'un accent précis, le drame nous laisse simplement ahuris, sans qu'une émotion nous ait, à aucun moment, effleurés.

La substance musicale de *Proserpine* dépasse de beaucoup, en qualité, son affabulation. Certes la partition paraît-elle un peu désuète, et plus proche de Gounod, voire, hélas! d'Ambroise Thomas que des maîtres d'aujourd'hui. Mais elle est claire, spontanée, pleine de fraîcheur, et l'instrumentation en soutient l'intérêt même lorsque l'inspiration rase la terre. On y relève un emploi judicieux des thèmes conducteurs, seul emprunt que le compositeur ait fait à l'esthétique du maître qui pesait à cette époque du poids de toute son influence sur toute la production musicale. Et n'y eût-il dans *Proserpine* que le deuxième acte, qui est charmant d'un bout à l'autre, et les pastiches d'airs à danser du premier acte (*Sicilienne* et *Pavane*), qu'encore l'œuvre méritait de pouvoir secouer, ne fût-ce que pour quelques soirs, son manteau d'oubli.

L'interprétation que donna de l'ouvrage le théâtre de la Monnaie lui valut un accueil sinon très empressé, du moins sympathique. M^{mes} Bérail et Bérilly, — la femme fatale et l'ingénue, le démon et l'ange, — MM. Girod, Decléry, Baldous s'acquittèrent avec talent de leur tâche, secondés, dans les rôles épisodiques, par M^{mes} Viceroy, Gianini, Autran, Carli, Callemien, Bardot, dont les voix fraîches donnèrent une couleur charmante aux ensembles vocaux, ainsi que par MM. Dua, Dognies, Dufranne et Demarcy. M. Lauweryns conduisit l'orchestre de manière à donner toute satisfaction à l'auteur, qui assistait à la représentation.

O. M.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

MUSÉE MODERNE : Salon de la *Libre Esthétique* (Impressions picturales du Midi). Dernier jour. — CERCLE ARTISTIQUE : M. Edmond Verstraeten. (Clôture aujourd'hui dimanche.) MM. Evariste Carpentier, Albert Dillens, Alfred Duriau. GALERIE GEORGES GIROUX : Exposition rétrospective de H. Evenepoel. — GALERIE D'ART : MM. A. Brunin et C.-L. Legrand. — LYCEUM (Avenue Louise 47) : Exposition d'aquarelles, dessins, eaux fortes et pastels.

Salon de la *Libre Esthétique*. Troisième liste d'acquisitions (1) : L. Bausil. *Pêcheurs en fleurs devant les Albères*. — R. Fornerod. *Jeune fille des environs de Cerbère*. — A. Lepreux. *Les diligences*. — A. Methy. Céramiques décorées grand feu. — H. de Saint-Jean. *Chevauchée celtique; épisode de « Fervaal »*. — Id. *Pâte soleil d'hiver*. — J. Van den Eeckhoudt. *Paysage à Cabbé-Roquebrune*.

Rappelons que le Salon fermera irrévocablement ses portes aujourd'hui à 5 heures.

Le Salon annuel de la Société centrale d'Architecture de Belgique aura lieu au Musée de peinture moderne du 15 au 28 mai prochain. Outre les œuvres de ses membres, la Société centrale groupera celles de quelques architectes français.

(1) Voir nos numéros des 16 et 24 mars dernier.

Le comité du Monument Charles Van der Stappen a décidé d'ouvrir un concours entre tous les élèves du maître défunt. Le projet choisi sera exécuté avec le concours pécuniaire du Gouvernement et de la ville de Bruxelles et placé à l'Académie des Beaux-Arts, où Van der Stappen professa pendant plus de vingt-cinq ans et dont il fut à plusieurs reprises le directeur.

Le Jury de la Classe d'Architecture de l'Exposition universelle de Gand porte à la connaissance des exposants qu'il leur est loisible d'annexer aux dessins d'ensemble destinés à occuper la cimaise des détails artistiques en grandeur d'exécution et des fragments d'ornementation en plâtre pouvant être placés au second rang. Ces documents complémentaires doivent se rapporter aux œuvres qu'ils accompagneront et ne pas dépasser en longueur l'espace occupé par elles à la cimaise.

Les envois devront parvenir à Gand du 15 au 18 de ce mois. L'inauguration du Palais est fixée au 30 avril.

Les architectes qui n'auraient pas reçu les documents nécessaires pour l'envoi de leurs œuvres peuvent encore les demander — par écrit — au Commissariat du Groupe II, rue Beyaert 3, à Bruxelles.

La collection de tableaux de M. Albert Kleyer a été dispersée la semaine dernière par le ministère de l'expert Arthur Le Roy. Les honneurs de la vacation ont été pour le *Bain* de M. Eugène Laermans, qui a atteint 14.000 fr. Voici quelques autres prix :

Th. Baron. *La Meuse à Profondeville* (esquisse), 1.500 fr. — A. Cluysenaer. *Portrait d'enfant*, 730 fr. — J. Gouweloos. *Le Repos du modèle*, 1.900 fr. — R. Janssens. *Intérieur de sacristie*, 925 fr. — P. Mathieu. *L'Embarcadère*, 1.450 fr. — Van Zevenberghen. *Le Panier aux chiffons*, 830 fr. — A. Verhaeren. *Paysage d'Ardenne*, 1.850 fr. — Id. *Nature morte*, 470 fr. — Id. *Accessoires*, 410 fr.

Le *Gil Blas* annonce que M. Maurice Maeterlinck a complètement terminé une pièce en trois actes qu'il destine, paraît-il, à la Maison de Molière et dont le principal rôle serait confié à M^{me} Bartet.

Une matinée artistique sera donnée jeudi prochain, 17 avril, à 2 h., au Théâtre de la Monnaie, avec le concours de tous les artistes et de tous les chefs de service du théâtre, au profit de la Caisse de retraite du Personnel. Outre le duo du *Roi d'Ys*, le troisième acte de *Rigoletto*, le duo de la *Muette de Portici* (chanté par six ténors et six barytons!) et le trio de *Faust* (chanté par trois soprani, trois ténors et trois basses!), on entendra le deuxième tableau du *Chant de la Cloche*, interprété par M^{lle} Heldy et M. Girod sous la direction de M. Vincent d'Indy, et le *Mariage aux lanternes* d'Offenbach. Enfin, le *Spectre de la Rose*, triomphe de Nijinski et de la Karsavina, sera dansé par M^{les} J. Cerny (la Jeune fille) et F. Verbist (le Spectre de la Rose).

Ce spectacle extraordinaire sera donné au tarif ordinaire des places, — toutes entrées de faveur supprimées.

Le public a montré tant d'empressement à se faire inscrire pour le concert Beehoven-Wagner organisé pour le 1^{er} mai par le Théâtre de la Monnaie, qu'il a fallu organiser une seconde audition du même programme (Neuvième symphonie et fragments de *Parsifal*). Celle-ci est fixée au dimanche 4 mai, à 2 heures.

Les inscriptions pour ces deux concerts, pour les représentations du *Fliedende Holländer* (26 avril) et de *Tristan und Isolde* (29 avril) ainsi que pour la série complète du *Ring* sont reçues jusqu'au 18 courant.

A partir du 19, toutes les places restées disponibles seront mises en location pour chacune des représentations isolées et les concerts.

Les commissions du budget et des beaux-arts ont donné un avis favorable aux travaux d'aménagement du musée du Luxembourg dans l'ancien séminaire de Saint-Sulpice. L'opération doit coûter 1,727,000 francs.

D'après le projet, les trois étages de l'ancien séminaire seront affectés à l'exposition des peintures, en nombre trois fois plus grand que dans le musée actuel. Le rez-de-chaussée sera réservé

aux dessins, aquarelles, miniatures, estampes, médailles et aux petites sculptures. La sculpture sera installée dans la cour centrale, l'ancienne chapelle et les jardins.

M. Othon Friesz, l'un des plus discutés parmi les exposants du Salon de la *Libre Esthétique*, vient de remporter un très grand succès à Berlin, où il a ouvert une exposition d'ensemble dans les galeries de M. Cassirer. Les critiques les plus autorisés, et parmi eux MM. Scheffer, Osborn, Stahl, etc., lui ont consacré d'élogieuses études. Un grand nombre de ses œuvres ont été acquises par des collectionneurs allemands, qui ne redoutent pas d'ouvrir leurs galeries aux novateurs — pas plus, d'ailleurs, que les musées où l'on rencontre des œuvres de Manet, de Cézanne, de Gauguin, de Claude Monet, de Pissarro, de Sisley, de Lautrec, d'Henri Matisse, de Van Gogh, etc. De ce dernier, entre autres, le musée de Cologne possède cinq tableaux...

Rappelons que la location des places pour le Cortège-Tournoi de chevalerie qui aura lieu à Tournai, sous les auspices de l'Administration communale, les 13, 14, 20 et 21 juillet prochain, est ouverte dès à présent au Secrétariat de l'Hôtel de Ville de cette ville. Les places réservées et numérotées sont tarifées 20 francs, les premières numérotées 10 francs. Les autres places seront mises en vente à partir du 25 juin.

Le spectacle, auquel participeront douze cents personnes, sera, on le sait, la reconstitution du tournoi offert sur la Grand-Place de Tournai le 25 septembre 1513 par Henri VIII, roi d'Angleterre, qui, avec ses tenants Georges Talbot, comte de Shrewsbury, Charles Brandon, duc de Suffolk, Frédéric, duc de Bavière, Charles de Sommerset, comte de Worcester, rivalisèrent d'adresse dans la lice avec le comte Henri de Nassau, Philippe de Lannoy, Antoine de Ligne, Floris d'Egmont, Hugues de Meleun, etc.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

De Paris :

La Société Nationale de musique a inscrit à son second concert d'orchestre, fixé au 24 mai, le poème symphonique *Werther* de M. Victor Vreuls et elle a prié le compositeur de venir diriger personnellement son œuvre.

Au premier concert, qui aura lieu vendredi prochain sous le patronage de MM. A. Durand et fils, éditeurs, on entendra en première audition *le Sommeil de Canope*, poème symphonique de M. G. Samazeuilh; *Au Jardin de Marguerite*, poème symphonique avec soli et chœurs, par M. Roger-Ducasse et *Printemps*, poème symphonique de M. Claude Debussy. L'orchestre et les chœurs seront dirigés par M. Rhené-Baton.

Pour réagir contre le préjugé qui a cours (oh! bien à tort!) dans certains milieux esthétiques de l'Europe centrale contre l'authenticité, l'originalité de notre mouvement d'art décoratif en France, M. Kalman Gyorgyi vient de consacrer un numéro spécial (celui de mars) de sa belle revue *Magyar Szarművészet* (l'Art décoratif hongrois) précisément à une série d'études sur ce mouvement. C'est un geste généreux, de jolie courtoisie internationale, dont il convient de le féliciter. Les articles sont signés de MM. Nadal, Lechevallier-Chignard, Henri Clouzot, Emile Belville, Louis Süe. Nul doute que cet exemplaire portera beaucoup. Il est d'ailleurs luxueusement présenté, avec vingt pages de hors-texte et un grand nombre de dessins.

A VENDRE : Avenue des Fleurs 84 (av. Brugmann), b. mais. t. confort mod. gr. et petit ateliers d'art. facil. de paiement. Visible les lundis, mercredis, jeudis 3-5 h

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}, Éditeurs

BRUXELLES PARIS
4, PLACE DU MUSÉE, 4 63, Boulevard Haussmann, 63

Viennent de paraître :

LES PEINTRES DE PORTRAITS

par PAUL LAMBOTTE.
Un beau volume in-4°, de 150 pages de texte, illustré de 53 reproductions en planches hors texte.

Prix : 5 francs.

THOMAS VINÇOTTE et SON ŒUVRE

par PAUL LAMBOTTE et ARNOLD GOFFIN.
Volume in-4°, contenant outre le portrait de l'artiste, 50 planches hors texte.

Prix : 10 francs.

GUILLEAUME CHARLIER

par SANDER PIERRON.
Un beau volume petit in-4°, de 144 pages, illustré de 40 planches hors texte et de 16 reproductions dans le texte.

Prix : 10 francs.

Vient de paraître chez MM. DURAND et Cie, éditeurs,

4 place de la Madeleine, PARIS.

CLAUDE DEBUSSY. — **Printemps**, suite symphonique. Partition d'orchestre format de poche.
— Prix net : 10 fr.

ALBERT ROUSSEL. — **Le Festin de l'Araignée**, ballet-pantomime de GILBERT DE VOISINS. Partition pour le piano réduite par l'auteur. (Première représentation au Théâtre des Arts, à Paris, en avril 1913) — Prix net : 10 fr.

GUSTAVE SAMAZEUILH. — **Le Sommeil de Canope**, poème pour orchestre d'après ALBERT SAMAIN. Partition d'orchestre format de poche. — Prix net : 10 fr.

Chez MM. COSTALLAT & Cie, éditeurs

60 Chaussée d'Antin, PARIS

C.-M. von WEBER. — **Freischütz**, opéra romantique en 3 actes, poème de FR. KIND; version française par GEORGES SERVIÈRES. Réduction pour piano et chant par G. RÖSLER. — Prix net : 4 fr.

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN

BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE
FONDÉE PAR LA
SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE
(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, 1 fr. 50.
Union postale, 2 francs.

Abonnements : { Étranger, 20 francs par an.
France et Belgique, 15 francs.

Rédaction et Administration : 22, rue St-Augustin

PARIS

Pour la Belgique : M. René Lyr, Boitsfort.

LES MAITRES DE LA MUSIQUE

Études d'Histoire et d'Esthétique

Publiées sous la direction de M. Jean CHANTAVOINE

Chaque volume in-8° écu de 250 pages environ,

3 FR. 50

FÉLIX ALCAN, éditeur, 108, boulevard St-Germain, Paris (6^e)

Paestrina, par MICHEL BRENET (3^e édition). — *César Franck*, par VINCENT D'INDY (3^e édition). — *J.-S. Bach*, par ANDRÉ PIRRO (3^e édition). — *Beethoven*, par JEAN CHANTAVOINE (3^e édition). — *Mendelssohn*, par CAMILLE BELLAIGUE (2^e édition). — *Smetana*, par WILLIAM RITTER. — *Rameau*, par LOUIS LALOY (2^e édition). — *Moussorgski*, par M.-D. CALVO-COESSL. — *Haydn*, par MICHEL BRENET (2^e édition). — *Trouvères et Troubadours*, par PIERRE AUBRY (2^e édition). — *Wagner*, par HENRI LICHTENBERGER (3^e édition). — *Gluck*, par JULIEN TIERSOT. — *Gounod*, par CAMILLE BELLAIGUE. — *Liszt*, par JEAN CHANTAVOINE. — *Haendel*, par ROMAIN ROLLAND.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement. 10 francs par an.
Le numéro 1 franc " "

La Vie Internationale

REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS
ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX

BRUXELLES : Office central des Associations internationales

Prix d'abonnement : 25 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

Revue du Temps présent

PIERRE CHAÎNE, fondateur.

Secrétaires de rédaction : JOSÉ DE BÉRY, ANDRÉ DELACOUR

Études, critiques et documentations littéraires,
historiques et artistiques.

Paraît le 2 de chaque mois.

DIRECTION : 76, rue de Rennes, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT ANNUEL { France, fr. 14.00
Étranger, 16.00

LE NUMÉRO : France, fr. 1.25. — Étranger, fr. 1.50.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50

Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Joseph von Divéky (LOUIS PIÉRARD). — Philosophie du Reportage (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Salon de l'Art contemporain à Anvers (FRANZ HELLENS) — Pour Frédéric Guillaume Rust. — Notes de musique : *Récital Carl Friedberg* (O. M.). — Bibliographie musicale : *En Ardenne; Sonates* (Ch. V.). — Memento musical. — Chronique musicale : *le Marchand de Regrets; la Nuit de Shakespeare* (GEORGES RENCY). — Petite Chronique.

Josef von Divéky.

Tous ceux qui à Bruxelles sont curieux de formes neuves, de manifestations esthétiques originales, n'ont pas été sans remarquer, en ces derniers mois, ce nom d'apparence exotique. C'est celui d'un jeune artiste, hongrois d'origine, qui avec Otto Wagner, Josef Hoffmann, Gustav Klimt, est l'un des représentants les plus caractéristiques de l'école viennoise. Après un séjour de deux ans à Zurich, il est venu se fixer en Belgique où il continue à travailler pour les grands éditeurs d'art de l'Allemagne et de l'Autriche. Il ne peut manquer de se faire connaître avantageusement chez nous, — souhaitons qu'une exposition particulière lui en donne bientôt l'occasion. En attendant, on a pu voir sur les murs de Bruxelles quelques affiches dont il est l'auteur, notamment celle du *Corso* humoristique de l'automne dernier. En outre, il a exécuté, pour les débuts du Petit Théâtre, les décors et les marionnettes de *Bastien et Bastienne* et de *la Servante maîtresse*.

Comme collaborateur des *Wiener Werkstätte*, on lui doit des projets de papiers peints, des bijoux, des miniatures sur ivoire, des toilettes féminines, des travaux d'art graphique de toute sorte. Mais M. Josef

von Divéky est avant tout un illustrateur : un illustrateur dont l'invention est charmante, dont le dessin séduit par sa précision, sa finesse, sa grâce et son esprit tout ensemble. Déjà on avait pu en goûter l'agrément dans le *Musketeer* et le *Figaro*, deux journaux humoristiques de Vienne, dans une série de cartes postales éditées par les *Wiener Werkstätte*, de nombreux *ex-libris* et de charmants calendriers de dames dont quelques-uns ont été reproduits dans l'excellente revue de Darmstadt : *Deutsche Kunst und Dekoration* (livraison de juillet 1912).

Divéky a surtout donné toute la mesure de son talent dans le cadre du livre. La plupart des ouvrages de grand luxe qu'il a illustrés ont été édités par les frères Rosenbaum (Leipzig et Vienne). Citons notamment *Klein Zaches dit Zinnober*, un conte de Hoffmann. L'artiste a imaginé une série de planches et de lettrines d'un esprit charmant, où le long nez de Son Excellence Zinnober, le bon et ventripotent Zinnober, a un rôle décoratif des plus heureux. La même maison publiera sous peu une belle histoire de Brentano illustrée par Divéky dans le même esprit. On y verra des paysans et des princesses en robes à paniers d'un style XVIII^e interprété avec une fantaisie propre à beaucoup d'artistes viennois. Mais l'ouvrage le plus réussi de M. Josef von Divéky est, d'après nous, l'édition somptueuse qu'il nous a donnée d'un livre d'Henri Heine généralement peu connu, *le docteur Faust*, « *ein Tanzpoem* », sorte de scénario de ballet, suivi de quelques pages sur les sorcières. Ce ballet, Henri Heine l'avait composé pour His Majesty's Theater, mais par suite de diverses circonstances, l'œuvre n'y fut pas représentée.

La libre fantaisie du poète de l'*Intermezzo* a complètement transformé l'antique légende. C'est ainsi notamment que Méphistophélès s'est mué en une adorable et affolante petite diablesse du nom de Méphistophela. Ce livre offrit à M. Divéky le prétexte à une série d'amusantes compositions en couleurs où se mêlent des ballerines au sourire ambigu et aux pieds fourchus. Il faut mettre hors pair certaine bacchanales que domine un banc noir et où l'on voit un gros monsieur violet entraîné dans le tourbillon par les servantes de Méphistophela.

Divéky n'a pas illustré que des livres coûteux. Dans une petite édition à 75 pfennigs qui pourrait servir de modèle à ceux qui voudraient publier chez nous de jolis livres à bon marché, il a évoqué par l'image, d'une façon ravissante, les principales étapes du voyage du chevalier de Munchausen dont les aventures sont particulièrement populaires en Allemagne. Nous avons vu enfin, de sa main, certains petits almanachs-catalogues du genre de ceux que les grands libraires allemands publient chaque année et auprès desquels les catalogues des éditeurs de Paris apparaissent comme des choses misérables. Ceux de l'*Insel-Verlag* de Leipzig méritent d'être précieusement collectionnés, de même que celui qu'a illustré cette année, d'après les signes du Zodiaque, pour les frères Rosenbaum, M. Josef von Divéky. Celui de 1912 était plein d'arlequins et de colombines qui nous font bien augurer de la façon dont cet artiste présentera au Petit Théâtre certaines œuvres inspirées de la *Commedia del Arte*.

LOUIS PIÉRARD

PHILOSOPHIE DU REPORTAGE

Quoi qu'en pense sa modestie, M. Pierre Mille a parfaitement réussi en essayant, dans sa préface, d'imiter la manière de M. Emmanuel Bourcier, et c'était bien difficile.

M. Emmanuel Bourcier, l'auteur de ce livre admirable : *La Rouille*, est un reporter de race, un homme qui sait voir. Je m'expliquerai mieux tout à l'heure. Il vient de publier un livre qui s'appelle tout simplement, tout uniment : *Reportages* (1) et pour lequel il a sollicité de M. Pierre Mille une préface. Et M. Pierre Mille, dont le pire défaut est la coquetterie, a fait à son tour un portrait de son « auteur » dans « la manière » de cet auteur. A vrai dire, cette manière, on ne l'imité pas. Il faut l'avoir en soi, il faut avoir ça dans le sang. Dans son œuvre déjà considérable, surtout par la densité, M. Pierre Mille a bien prouvé son génie dans ce sens, et lorsqu'il nous certifie que M. Emmanuel Bourcier est un homme, un homme « direct, irrésistible, impérieux, » un homme qui a « le don de s'imposer », je le crois sur parole, je le croirais même si je ne connaissais point personnellement M. Bourcier, qui me fait le même effet en plus doux.

(1) EMMANUEL BOURCIER : *Reportages*, livre de silhouettes. (Préface de Pierre Mille. Illustrations de Mauryce Motet.) Paris, à l'*Edition moderne*.

Il faut cela d'ailleurs, et le don de tout saisir d'un coup d'œil, au reporter, à cet homme dont la tâche est tellement difficile qu'on croirait qu'elle ne lui fut confiée que pour qu'il y échouât. Pensez donc : vous envoyez chez un monsieur célèbre ou une dame à la mode un jeune homme qui, par définition, lui prend son temps, et l'agace. Que voulez-vous qu'il ou elle lui révèle ? Pis encore, vous l'envoyez non pas même chez le personnage, mais sur son passage, dans son antichambre, dans ses environs. Pis encore, vous lui dites : « Un tel est inabordable. Débrouillez-vous. » Et il se débrouille, il mène une vie de Passe-Partout. Je prétends qu'à ce métier il faut du génie, ou alors on est au-dessous de rien.

M. Emmanuel Bourcier (son livre l'atteste) voit très vite, et de façon très aiguë. Il reste courtois avec les gens qu'il a percés à jour, mais d'une façon inquiétante : on sent qu'il pourrait leur précipiter dans le troisième dessous, dans le néant de leur méchanceté ou de leur sottise, mais il n'en fait rien, par mépris, par indifférence, par peur de se salir les doigts. Tandis qu'à les effleurer d'une plume alerte et qui se contente de suggérer, il ne risque pas ce vilain corps-à-corps que l'on appelle l'éreintement. C'est bien plus grave d'ailleurs. Un homme éreinté peut toujours dire : « Quelle malveillance ! Quel parti-pris ! ». L'homme effleuré se sent deviné et vit dans l'appréhension. Si le mépris de M. Bourcier pour quelques-uns de ses notoires contemporains est fondé sur un sentiment profond de bon sens, d'honnêteté morale et de large intelligence sociale (et il est clair qu'il en est ainsi), il ne pouvait le témoigner avec une efficacité plus sûre et plus durable que dans cette forme légère et polie.

Autant que je puis le comprendre, ces *Reportages* représentent l'envers d'autres relations, plus officielles, plus pompeuses, plus longues, pleines des renseignements que demande le public. Il faut bien se dire, en effet, que le public est friand de détails, mais peu lui importe la qualité de ces détails. Il est parfaitement insensible aux notations justes. Si M. Jean Giraudoux, par exemple, faisait du reportage, il n'y comprendrait rien. Il lui faut quelque chose d'abondant et de brutal, et qui, autant que possible, ne contredise point l'idée qu'il se fait déjà du personnage. M. Emmanuel Bourcier a dû, de chacun de ses « bonshommes », donner déjà une autre version, une version conforme. Celle d'aujourd'hui est la plus vraie : elle relate des choses vues, devinées, même si ce fut le temps d'un éclair. Elle ne s'embarrasse d'aucun amour-propre professionnel. Elle avoue ingénument la distraction, la rebuffade même. Mais elle en tire un élément nouveau d'observation. Il y a cent manières en effet de dire à quelqu'un : « Monsieur, je n'ai pas une minute, faites vite ». Mais chacune est révélatrice. Rien de plus finement comique que la façon dont M. Emmanuel Bourcier restitue ces nuances-là.

Il ne fait pas difficulté de reconnaître que maint diplomate a refusé de lui livrer ses secrets. Il s'en console aisément parce que d'abord un homme intelligent ne peut pas prendre au sérieux ces mystères de Polichinelle ; ensuite, parce qu'il y avait mieux à deviner, à voir : le personnage lui-même, ses manies, ses tics, sa pompe, son orgueil naïf. Il laisse entrevoir, sans nulle aigreur, que certains hommes de lettres très arrivés le reçurent avec trop de rapidité, mais que lui importe ? Ce n'était point à eux de deviner ce qu'il valait puisqu'il venait, lui, pour les percer à jour, sous prétexte de les interroger sur ceci ou cela. Alors, il s'en est allé, très calme et tirant du récit même de ces entrevues houleuses je ne sais quelle ironie très particulière. Petits tableaux bien repré-

sentatifs de notre vie d'hommes de lettres, et établis en quelques traits.

Je suis de l'avis de M. Pierre Mille, ces « esquisses sont peut-être encore plus amusantes lorsque son auteur n'a vu son personnage qu'en passant, ou de loin, ou de dos, le temps d'une seconde ou d'un éclair ». Qu'une telle observation suffise et doive suffire en principe, c'est l'effet d'une profonde loi psychologique. Ce que nous avons à connaître d'un homme, nous le connaissons au premier échange de regards, à la première seconde de l'entrevue. Le reste ne fait que confirmer cela, et si ça ne le confirme pas, c'est simplement que l'interlocuteur fait jouer, pour nous abuser, quelque ressort d'hypocrisie : il se défend. Méfions-nous du second mouvement.

Que si le lecteur s'étonne, je lui dirai que c'est parce qu'il croit, inconsciemment, que nous pouvons, en jugeant les autres et en les décrivant, sortir de nous-mêmes et les juger et les décrire objectivement. Mais ceci est une erreur. Nous ne jugeons les autres que relativement à nous et c'est ainsi que nos opinions sur les autres, si désintéressées qu'elles se veulent et si pénétrantes en effet qu'elles soient, valent surtout pour nous révéler... Il en est ainsi de M. Emmanuel Bourcier comme de tout le monde. Si j'avais la place (mais ça m'entraînerait à composer un livre plus long que le sien) je montrerais comment chaque trait de ses dessins atteste, négativement ou positivement, ses goûts, son tempérament, son idéal, les principes sur lesquels se basent sa conduite et ses pensées. Disons, plus sommairement, que M. Emmanuel Bourcier est, avant tout, sensible à l'honnêteté, au courage, au dévouement, au labeur.

Certes, il ne fait pas de phrases, il ne défend point la Vertu, avec une majuscule. Il peut même parler, avec le sourire qui convient, de tel cabotin des arts, des lettres, du boulevard. Et il s'en tire avec une grande légèreté. Mais il y a une nuance dans son ironie. Sans même qu'il se donne la peine d'y insister, les existences dont il nous restitue ainsi la sensation, en quelques coups de plume, nous apparaissent si vides, si absurdes, si pauvres de réalité, si monotones, que notre sourire, même indulgent, est bien près de ressembler à celui des gens qui contemplent leurs animaux de luxe. Ils les entretiennent, et ça leur coûte cher, mais enfin ils ne les prennent pas au sérieux et toute leur estime, le jour où il s'agit de leur estime, va vers le parent courageux qui s'est exilé pour servir quelque idéal : sa patrie, sa famille, son dieu intérieur.

Toutes ses tendresses de cœur, ses complaisances, M. Emmanuel Bourcier les réserve aux hommes d'énergie et de devoir. Alors, sans que sa vue se brouille, il y passe je ne sais quel attendrissement qui estompe un peu le trait parfois rude et bref de ses petits tableaux, qui leur donne plus d'atmosphère, plus de vie, plus de sympathie. Ainsi cet admirable morceau sur le *capitaine Fiengensfus, tué devant Abécher*, que je cite tout entier :

Ce grand homme osseux au poil roux conservait de la Légion étrangère la familiarité avec les hommes. Il ne punissait jamais.

Sa compagnie recérait tous les rouspéteurs du régiment. Il maniait sans peine cet amalgame. Il possédait les meilleurs tireurs et les meilleurs marcheurs de la brigade.

Juché sur son cheval paisible, le squelette cassé, il ne s'émouvait d'aucun ordre supérieur et marchait droit devant lui, quels que fussent les obstacles. Ses quatre sections le suivaient jusqu'à l'étape. Il ne disait qu'un mot aux retardataires : Gringalet ! Et le ton poussait des larmes aux yeux du traînard.

Fiengensfus avait cette bravoure qui refuse au danger d'être dangereux. J'ai deviné tout de suite aux premières dépêches,

moi qui le connaissais, comment il est mort. On l'avait averti sans doute de l'effervescence hostile des tribus. Mais il répondit chaque fois :

— Oui, oui, en avant !

— Mais ils sont en armes !

— En avant !

— Mais ils sont nombreux !

— En avant !

— Mais ils vont nous attaquer !

— En avant !

— Mais nous y laisserons notre peau !

— En avant !

En avant ! Non comme clame une trompette, mais d'un souffle égal, monotone, résigné. En avant ! Oui, il y aura du grabuge, mais ça ne nous regarde pas ; nous verrons bien, nous sommes là pour ça. En avant ! Nous n'allons pas reculer, n'est-ce pas ? Et puis, tout ça, c'est de la fantaisie ; en avant !

Il y est resté.

Etranges, n'est-il pas vrai ? étranges et puissants la vitalité, les dessous de cette courte page ! Une existence d'homme s'y évoque, douloureuse et courageuse.

Chose curieuse en tout cas que longue connaissance des hommes ou contact furtif, examen attentif, ou bref coup d'œil abou-tissent au même résultat, à quelques lignes brèves, ramassées, enlevées. J'y vois une preuve de ce que j'avançais tout à l'heure : nous ne connaissons jamais mieux quelqu'un qu'à la première entrevue. Ensuite, nous vérifions.

On a souvent dit que l'impartialité était la qualité souveraine du vrai reporter. Oui, si vous vous en faites l'idée plate et banale d'un enregistreur automatique des allures, des apparences. Non, dans le cas contraire, qui est celui de M. Emmanuel Bourcier. Tout en n'attaquant personne (c'est sa force), il sait doser dans la perfection ce qu'il dit, ce qu'il consent à dire de ce qu'il a vu. Lorsqu'il s'attarde, avec une complaisance amusée, à des détails : de vêtements, de manies, de précautions oratoires, de gestes, etc., vous pouvez être sûr qu'il s'agit de quelqu'un de médiocre. Car lorsqu'il s'agit de quelqu'un de supérieur, il va plus avant, il parle de ses pensées secrètes, de ses idées favorites. Et tout cela suivant une gamme fort délicate et fort subtile de nuances. Rien qui satisfasse davantage le goût que nous avons de nous venger, idéalement, de certains imbéciles dont la réputation, gonflée comme une outre, nous importune, que la manière dont M. Bourcier passe sous silence les mérites du personnage, comme si nous n'en ignorions, et, en réalité, *parce qu'il n'y a rien à en dire*. C'est de la plus haute ironie, un raffinement exquis.

Je n'aurai garde d'oublier dans *Reportages* la part de collaboration de M. Mauryce Motet, dont les dessins, spirituels et malicieux, commentent presque pas à pas la verve de l'écrivain satirique.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Le Salon de l'Art contemporain à Anvers.

Pour ne point mentir à son programme, le Salon de l'Art contemporain s'efforce chaque année de grouper un certain nombre d'artistes d'avant-garde et de donner un aperçu exact du mouvement des idées artistiques en Europe. Les organisateurs de ces expositions sensationnelles à Anvers y ont maintes fois réussi. L'année dernière l'ensemble des tableaux du peintre Vuillard, notamment, et de quelques autres artistes français de premier plan, fut extrêmement remarqué. Cette fois, l'Art contemporain a fait appel à quelques peintres de l'Ecole allemande,

et, il faut bien l'avouer, si son choix porta sur les personnalités les plus en vue de la jeune école, les œuvres alignées dans les salles spécialement réservées à leur effet ne suscitent aucun enthousiasme.

Il y a là un certain nombre de toiles de Putz, Erler et quelques autres. Quand les Allemands se mêlent d'être neufs et audacieux, ils tombent presque toujours dans la drôlerie et l'informe. Les modèles fournis par les Indépendants français sont pillés sans façon et accommodés au goût germanique, c'est-à-dire avec lourdeur et une absence totale de mesure. La vraie originalité est rare chez les artistes allemands contemporains; ce que les artistes munichois ont acquis de meilleur ne réside peut-être pas tant dans les exemples étrangers que dans le spectacle de leur propre terre, de leurs individualités spéciales.

Si l'on peut admettre une certaine rudesse dans l'expression sincère et spontanée des spectacles de la vie, rien n'est plus déplaisant, voire plus haïssable, que la lourdeur et le mauvais goût dans l'imitation de modèles artistiques connus.

Le meilleur d'entre eux même, Léo Putz, n'échappe pas à ces écueils. Parmi les nombreuses toiles des artistes Allemands, qu'on peut voir à l'*Art contemporain*, je n'en trouve qu'une seule vraiment où se révèle un sentiment juste, c'est celle de M.W. Gallhof, *Devant le miroir*, œuvre bien équilibrée, hardiment peinte, et bien personnelle.

Parmi les envois étrangers qui attirent spécialement l'attention, on remarque la grande composition de M Aman Jean, *les Eléments*. C'est une œuvre décorative de grande envergure, dont le mérite pictural me paraît très sérieux, en dépit d'une certaine monotonie qui règne dans l'ensemble.

Si les « nouveautés » allemandes ne nous séduisent guère au Salon de l'*Art contemporain*, nous avons été d'autre part agréablement impressionné par l'exposition rétrospective de quelques peintres belges formant un très bel ensemble des œuvres de Alfred De Knyff, Eugène Smits, Joseph Stevens et Louis Dubois. Cette section bien fournie contient nombre de toiles de premier ordre. Il y a beaucoup à apprendre, pour les peintres de la génération actuelle, chez ces aînés en qui ils apercevront notamment des qualités morales qui leur font souvent défaut.

Parmi les nombreux peintres invités à l'exposition de l'*Art contemporain*, on remarque surtout cette année MM. Eugène Laermans, James Ensor, Alfred Delaunois, A.-J. Heymans, Lemmen, Oleffe, Mellery, Jefferys.

L'envoi d'Eugène Laermans forme un des plus beaux ensembles que le grand artiste ait exposés. Des toiles comme *le Ruisseau*, *Baigneuses rustiques*, *la Baignade*, *Suzanne au bain* sont d'une surprenante fraîcheur, d'une belle santé humaine, et annoncent un véritable renouveau dans l'art si émouvant du peintre de *l'Aveugle*. La série de toiles exposées par James Ensor n'est pas moins précieuse; je citerai surtout *Jardin d'amour*, *Marine*, *Nuage blanc*, *Masques fleuris*, et cette toile fantastique, grandiose : *le Christ marchant sur la mer*. Quelques fragments d'Alfred Delaunois, et surtout la série de *Bénédictins à l'office*, donnent une parfaite idée de ce que ce peintre serait capable de réaliser s'il lui était permis d'exécuter quelque grande peinture murale d'inspiration religieuse.

Emile Claus expose, entre deux toiles excellentes, *Vreger en hiver* et *Journée ensoleillée*, une œuvre nouvelle : *Au Printemps*, qui comptera parmi ses chefs-d'œuvre. Rarement le peintre subtil de la Lysatteignit à une plus intense expression de la lumière et de la vie.

Jour de Printemps en Campine, *Le Grand Chêne* et *Sur la Meuse* de A.-J. Heymans, sont également parmi les meilleures du maître. Jacob Smits a envoyé une fort curieuse série de toiles dont la principale, à mon sens, une étrange et obsédante *Salomé*, est une œuvre remarquable. On retrouve toutes les qualités solides du peintre dans ses autres tableaux, *l'Intérieur* et *la Vache blanche* notamment; c'est d'une belle et rustique simplicité, non exempte d'une certaine raideur, sans doute, mais cela ne fait qu'ajouter à l'effet décoratif de ces compositions.

Lemmen expose quelques-unes de ses plus séduisantes œuvres; Rik Wauters, qui débuta si brillamment comme sculpteur à la *Libre Esthétique* se révèle, cette fois, peintre de grand talent et d'une personnalité qui s'affermira rapidement.

Enfin, parmi les envois de graveurs, les eaux-fortes de J. De Bruycker, et parmi ceux des sculpteurs, le *Buste d'homme* de Georges Minne, dominant magistralement.

FRANZ HELLENS

Pour Frédéric-Guillaume Rust.

Il y a eu, récemment, une « Question F.-G. Rust » qui a beaucoup agité les musicographes. A la suite d'un Allemand nommé Neufeldt, M. de Wyzewa, suivi à son tour par plusieurs musicologues français, a affirmé que l'œuvre de Rust, ce précurseur de Beethoven, était apocryphe et due en grande partie à son petit-fils, le docteur Wilhelm Rust, qui s'était amusé à mystifier ses contemporains en faisant passer ses propres compositions pour des manuscrits de son grand-père et à tripotouiller ceux-ci de façon à leur enlever leur aspect « perruque » et insignifiant.

M. Vincent d'Indy a eu la curiosité d'aller étudier en Allemagne — à Berlin et à Bonn — les textes controversés, méthode simple que nous recommandons aux critiques prompts à la discussion mais ignorants des textes sur lesquels ils dissertent. Et voici la lettre qu'à son retour il vient d'adresser au *Temps* :

Monsieur le directeur,

Voudriez-vous me permettre de venir rectifier ici une véritable injustice artistique ?

Sous ce titre : *Une mystification musicale*, M. Theodor de Wyzewa, ce fin critique dont j'honore grandement le style et l'élévation de pensée et avec lequel j'eus autrefois d'excellentes et amicales relations, a écrit, dans ce journal, un article tendant à faire croire que les compositions du vieux musicien de Dessau, Frédéric-Guillaume Rust, constituaient un œuvre « maigriot, indigent, sans valeur ».

C'est d'après une bizarre élucubration d'un certain docteur Neufeldt, qui à coup sûr n'entend rien à la musique, que M. de Wyzewa a écrit son article.

Or, d'un examen attentif auquel je viens de me livrer en étudiant, sur les manuscrits originaux, les quatre-vingt-trois œuvres du vieux Rust, il résulte que c'est précisément le factum du docteur Neufeldt qui constitue une véritable mystification et que la bonne foi de M. de Wyzewa, croyant à la sincérité de ce Germain, a été complètement surprise.

Il est exact que sur les cinquante-sept sonates écrites par Frédéric-Guillaume Rust, deux d'entre elles ont été accommodées à la sauce allemande : *modernisirt*, comme on dit outre-Rhin, dans l'édition qu'en a donnée le docteur Wilhelm Rust, petit-fils du musicien de Dessau, ce dont on se doutait depuis une quinzaine d'années. Ledit petit-fils (ce dont on se doutait moins) a même intercalé dans deux autres sonates de son grand-père trois pièces qui pourraient être de sa propre composition, mais qui ne modifient en rien le fonds musical de ces œuvres.

Ceci n'est que péché véniel, car on sait que c'est une habitude

passée dans les mœurs allemandes de retoucher et de déranger l'économie des chefs-d'œuvre (voir les tableaux du musée de Berlin...); en cela le docteur Rust n'a donc fait que suivre d'illustres exemples.

Mais de ce que ce petit-fils trop zélé ait agi vis-à-vis de quelques œuvres de son grand-père comme Hans de Bülow, Tausig, Robert Franz, Czerny, David, Kreisler, Liszt et Félix Motil ont agi vis-à-vis des chefs-d'œuvre de Scarlatti, de Bach, de Corelli, de Vitali, de Schubert et de Gluck, il n'y a aucune raison pour conclure de cela que le maître de chapelle des princes d'Anhalt, le vieux Rust, n'ait écrit que des « petites musiquettes sans valeur », comme M. de Wyzewa et d'autres critiques, trompés par un *journaliste* allemand, semblent l'affirmer...

Bien au contraire, la lecture des manuscrits de Rust donne l'impression d'un œuvre éminemment primesautier, captivant à un haut degré, tant par sa valeur *musicale* que par l'originalité des formes instrumentales, et faisant présager étrangement la grande poussée beethovenienne.

En tout cas, la plupart des sonates de Rust sont très supérieures à celles de Mozart, leurs contemporaines, personne ne pourra le nier.

J'espère, monsieur le directeur, que vous voudrez bien, au nom de la justice, accueillir cette rectification d'une erreur involontaire et bien excusable de la part de votre collaborateur, lequel a cru, peut-être un peu trop légèrement, à la compétence d'un docteur allemand facétieux, ou simplement ignorant.

Veillez agréer, monsieur le directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

VINCENT D'INDY,
compositeur de musique.

NOTES DE MUSIQUE

Récital Carl Friedberg.

À l'exemple des Poètes et des Conteurs si les Pianistes élisaient un Prince, M. Carl Friedberg mériterait, selon moi, la couronne. Tout au moins pourrait-il la partager avec M. Paderewski, avec qui il rivalise par la sensibilité d'une interprétation toute en nuances, en douceur, en effusions de tendresse, en clarté et en délicatesse.

Parler de la perfection de son mécanisme, de l'agilité et de l'égalité de son jeu, à quoi bon? Toutes les vedettes du clavier possèdent aujourd'hui une technique éblouissante, et ce serait lieu commun que vanter cette face « professionnelle » de leur talent. Il y a mieux dans l'art de M. Friedberg : une compréhension pénétrante des œuvres qu'il exécute, une sûreté de goût et une pureté de style qui lui permettent de donner à chaque auteur son caractère propre, à chaque composition son expression exacte.

Le contraste que souligna M. Friedberg, à son récital de la Salle Patria, entre l'œuvre 109 de Beethoven et l'intimité des *Scènes enfantines* de Schumann, entre le romantisme de Chopin et l'ingénuité des charmantes pièces pour piano de Schubert, fut accueilli par les applaudissements enthousiastes d'un auditoire où dominaient les musiciens.

Ce fut exquis. D'interminables rappels prouvèrent péremptoirement qu'on peut plaire et charmer sans recourir aux acrobaties qui transforment trop souvent en sports dangereux les récitals de piano. Mais pour se maintenir dans un programme exclusivement musical, il faut que le virtuose soit doublé d'un artiste supérieur.

O. M.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

En Ardenne, suite pour piano, op. 43; *Sonate* pour piano, en *fa* majeur, op. 50; *Sonate* pour piano en *fa* dièse mineur; *Sonate* n° 3 pour violon et piano, op. 53, par JOSEPH RYELANDT. Bruxelles, Breitkopf et Härtel.

Ces quatre œuvres nouvelles de M. Joseph Ryelandt marquent dans la production de cet excellent musicien une série d'étapes des plus intéressantes vers la libération des influences.

La suite *En Ardenne*, qui date de 1905, est encore tout imprégnée de l'exquis Schumann des *Waldscenen*. Mais sous ce langage plus ou moins emprunté, quelle finesse d'inspiration dans ces six pièces (*Horizons, Dans les champs, le Ruissseau, Automne, Rafale, Clair de lune*) où la maîtrise du métier le dispute à l'ingéniosité du détail formel! Peut-être l'aptitude à bien construire de M. Ryelandt nuit-elle quelque peu au caractère impressionniste de ces paysages, et leur fraîcheur s'en trouve-t-elle légèrement diminuée.

Mais ce qui est défaut dans des morceaux de ce genre devient qualité dans une œuvre de musique pure, et c'est pourquoi les trois sonates de M. Ryelandt ont cette inappréciable unité que donne la belle architecture. La sonate pour piano en *fa* majeur (1910-1911) éclate d'allégresse pascale dans son premier et son dernier mouvement. Ceux-ci encadrent un *allegretto* d'une tendresse rêveuse et méditative et un *adagio* où l'obsession schumannienne ressort avec un relief presque trop accentué.

Plus puissante et plus personnelle est la sonate en *fa* dièse mineur (1911), où, malgré l'influence du Beethoven des dernières œuvres, de Schumann, de César Franck et de Richard Strauss (*Mort et Transfiguration*), une individualité plus maîtresse d'elle-même s'accuse et s'extériorise en une série de quatre mouvements d'une grande richesse de forme et de pensée. L'œuvre débute par une fugue dont le thème plein d'effusion donne lieu à de hardis développements. Suit un *allegretto* d'une sérénité toute printanière. L'*adagio*, très franckiste, est d'un sentiment profond et pénétrant. Le mouvement final conclut la sonate en une radieuse apothéose de lumière, après une lutte entre les thèmes principaux, ramenés suivant le mode cyclique.

Si les deux sonates pour piano observent la structure cyclique, il n'en est pas de même de la sonate pour piano et violon en *la* bémol majeur (1912), où M. Ryelandt a choisi une forme moins complexe et mieux en rapport avec les sentiments qu'il s'est proposé d'exprimer. Ici, le musicien se laisse entièrement aller à son tempérament et charme par une ingénuité et une fraîcheur qui font penser à Haydn tant elles sont sincères et naturelles. Il n'y a cependant aucune influence réelle. L'esprit, en ce qu'il a d'éternellement jeune, est le même, mais le langage est différent de celui du vieux maître.

CH. V.

MEMENTO MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, sixième Concert Ysaye (Festival de musique française moderne) sous la direction de M. Vincent d'Indy, avec le concours de M^{me} Croiza et de M. Raoul Pugno.

Lundi 21, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert de la Société Nationale des Compositeurs belges avec le concours de M^{lle} B. Bernard, pianiste, de M. Gaillard, violoncelliste, et de l'orchestre de la section symphonique sous la direction de M. M. Lunssens.

Jeudi 1^{er} mai, à 2 h., au Théâtre de la Monnaie, audition de la neuvième symphonie de Beethoven et de fragments de *Parsifal* sous la direction de M. Otto Lohse et avec le concours de M^{mes} Pornot et De Georgis, MM. Girod et Billot (orchestre et chœurs, 300 exécutants).

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Marchand de Regrets. — La Nuit de Shakespeare.

Ce fut une excellente soirée pour le Théâtre Belge. Sans doute, les auteurs des deux pièces représentées ne sont pas encore de ces noms nouveaux que l'on réclame, que l'on voudrait que l'institution eût révélés dès les premiers mois de son existence. Mais, comme M^{me} Marguerite Duterme d'ailleurs, M^{lle} Crommelynck et Van Offel sont des jeunes, et comme elle ils apportent au théâtre certaines façons de concevoir la vie et de la peindre qui leur appartiennent en propre et les distinguent profondément des dramaturges français.

Le Marchand de Regrets a pour sujet un très banal adultère. La jeune femme d'un antiquaire trompe son mari avec un meunier. Le mari l'apprend par l'indiscrétion d'un fou et, exaspéré, tue la voisine qui a servi d'entremetteuse aux amoureux. Ce qui fait le mérite de l'œuvre, ce n'est donc pas l'anecdote qui en constitue le fond, mais bien l'atmosphère spéciale dont elle est enveloppée, et aussi l'attrait du symbolisme de ses personnages, et encore la concision savante, l'extrême concentration du dialogue, et enfin la présence d'un personnage, en apparence inutile, — la servante —, qui me paraît être le personnage le plus philosophique et le plus profond de la pièce. Elle est étonnante de vérité crue, cette servante, qui rit de tout et de tous, qui ne cesse de pouffer et de se tenir les côtes, même dans les moments les plus pathétiques de l'action : présente à la vie intime du ménage de l'antiquaire, le drame qui s'y noue l'amuse prodigieusement. Ce qui cause le tourment de son maître lui semble extraordinairement drôle. Elle rit, elle rit, elle rit ! Et n'est-elle point, ainsi, une figure frappante de l'incompréhension mutuelle dont nous sommes affligés, de l'indifférence amusée et railleuse qui entoure nos pires chagrins ? L'élément comique de ce rôle est évident. Il est voulu par l'auteur, de même que la naïveté pataude du meunier. Quelques scènes ont fait rire, et l'on a cru que c'était contre le gré de l'auteur. Je crois, au contraire, que celui-ci a délibérément mêlé, dans ce petit drame ramassé et puissant, la terreur et le comique. Et c'est précisément ce mélange curieux qui compose à l'art de M. Crommelynck une physionomie très spéciale, qui le sépare nettement de celui de Van Lerberghe dans *les Flaireurs* et de Maeterlinck dans ses drames pour marionnettes. On peut ne pas aimer le *Marchand de Regrets* et lui préférer des œuvres moins « voulues », moins froidement concertées en vue d'un effet déterminé. Mais on devra convenir que l'œuvre est débordante de talent et qu'elle abonde en répliques dans lesquelles, à l'aide de deux ou trois mots très simples et comme nus, une âme se livre tout entière — et jusqu'au fond.

La Nuit de Shakespeare a plus d'ampleur et est plus accessible. C'est une charmante comédie, assez mal composée sans doute, ayant l'épine dorsale assez faible, qui va néanmoins, alerte et gaie, son petit bonhomme de chemin et nous conduit, un peu cahin caha, mais sans un moment d'ennui, jusqu'au dénouement. M. Van Offel est riche. Il a de l'imagination et de la culture. Il invente et il sait. Son Shakespeare est, de toute évidence, le type général du poète en butte aux mesquines misères que lui offre la société, l'éternelle société ! Mais c'est aussi le vrai Shakespeare, ressuscité conforme à ce qu'on connaît de sa vie, de son milieu et de son temps. Et M. Van Offel n'a pas résisté au désir et au plaisir de montrer que cette vie, ce milieu et ce temps, il les a étudiés et est capable de les évoquer devant nous. De là, dans sa pièce, des épisodes, des hors-d'œuvre que le sévère goût classique réprouverait, mais qui sont si agréables — tel l'épisode de *Penthésilée*, avec les lazzi du bouffon — que nous n'avons pas le courage de les lui reprocher.

L'histoire ? Eh ! On la devine. Shakespeare, comme Cyrano, est amoureux de la plus belle. Lui, gueux, inconnu, méconnu, mal noté, ver de terre, il aime une étoile, Tatiana, courtisane italienne exilée à Londres. Il a pour rival heureux un directeur de comédiens. Ah ! le beau type de cabot prétentieux, de directeur stupide, d'anti-artiste et anti-poète, de directeur, enfin ! Pour pénétrer auprès de sa belle, Shakespeare accepte de se déguiser en voleur et, en compagnie d'un abominable coquin, — admirable, d'ailleurs, de verve, de bonne humeur, de savoureuse et béate gourmandise — qui s'appelle sir John dans la pièce, mais qui est Falstaff en personne, il envahit le logis de sa bien-aimée. Pour voler ? Eh oui ! Mais un cœur seulement. Et il a tôt fait, en lisant *Roméo et Juliette*, de perpétrer le doux larcin. Au moment de cueillir le baiser que déjà on lui offre, grave alerte : la police, prévenue par un traître, survient et emmène Shakespeare qui sera pendu. Pendu ! C'est ce qu'on verra bien, s'écrièrent Marlowe et Ben Johnson qui, en bons littérateurs, éreintaient hier Shakespeare de toutes leurs forces, mais aujourd'hui qu'il est en danger, sont prêts à le défendre contre le diable lui-même : et ce trait n'est-il pas délicieux ? Qu'ils se rassurent : Shakespeare est sauf et le voici qui reparait au mo-

ment où les comédiens, lâchés par leur chef que Tatiana a malicieusement envoyés en Italie voir si elle ne s'y trouve point par hasard, se désolent et s'apprentent à reprendre leur vie vagabonde, à réatteler leurs rossinantes (avant la lettre !) au triste chariot de Thespis. « Arrêtez ! leur dit-il. Il vous faut un chef ? Prenez-moi ! Vous jouerez mes pièces ! » Et, pour leur donner une idée de ses talents, il leur récite la scène du balcon de *Roméo*... Quoi ? Mais c'est donc du Rostand ?... Peut-être, à moins que Rostand ne soit du Shakespeare... Car enfin, la scène du balcon, elle est dans *Roméo* avant d'être dans *Cyrano*. Notez qu'en cet instant Shakespeare a le cœur déchiré. Il croit Tatiana partie avec le comédien. L'art ne sera plus pour lui, désormais, que le refuge de son amour déçu. Et il déclame les tirades enflammées de Roméo : « Il se rit des blessures, celui qui n'a jamais été blessé (*Juliette apparaît à une fenêtre*) Doucement ! Quelle lumière brille là-bas, à cette fenêtre ? C'est l'orient et Juliette est le soleil !... »

Mais que voit-il ? Là, devant lui, réellement, la fenêtre de Tatiana s'éclaire, s'ouvre : elle apparaît, le désire, elle l'appelle ! Et devant les comédiens, le public effaré, le poète bondit, escalade le balcon et disparaît dans la chambre avec la bien-aimée. Une pirouette des comédiens, un lazzi de sir John terminent la pièce. Et tout cela est jeune, ardent, bien en chair, avec des nerfs qui vibrent et du sang qui court, chaud et passionné, dans les veines du style. En outre, il y a là une très intéressante reconstitution du milieu shakespearien, avec des costumes qui sont des merveilles de couleur et de bon goût.

Le théâtre du Parc a assuré une interprétation de premier ordre à ces deux belles pièces. Il faut reconnaître d'ailleurs que M. Reding a supérieurement monté tous les spectacles belges de cette année. Si le succès ne fut pas plus grand, ce n'est ni à lui, ni à ses acteurs, pas plus qu'aux auteurs ou à la qualité des spectacles qu'il faut s'en prendre, mais à la sournoise perfidie de la presse, au lamentable esprit de dénigrement qui règne parmi nos écrivains, et surtout à la veulerie ineffable, au Panurgisme enraciné, à l'indifférence... patriotique du public belge. A ce propos, il serait peut-être intéressant de connaître le nombre de nos artistes — il en est qui sont fort à leur aise — qui auraient assisté, donnant le bon exemple et en payant leur place, aux représentations du théâtre belge ?

GEORGES RENCY

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE : Exposition de la *Société nationale des Aquarellistes et Pastellistes*. — CERCLE ARTISTIQUE : MM. Evariste Carpentier, Albert Dillens, Alfred Duriau (dernier jour). — GALERIE GEORGES GIROUX : Exposition rétrospective de Henri Evenepoel (dernier jour).

Le jury désigné par le Comité du Salon de Printemps se compose, pour la peinture, de MM. R. Baeseleer, J. Delvin, A. Oleffe, Van Holder et A. Verhaeren; pour la sculpture, de MM. J. Lagae et E. Rombaux. Secrétaire : M. Jean De Mot.

L'exposition s'ouvrira le lundi 28 avril, à 2 heures.

Par arrêté du 12 avril, le Roi a conféré à M. Vincent d'Indy la décoration de Commandeur de l'Ordre de la Couronne.

On sait la grande part que l'auteur du *Chant de la Cloche* a prise depuis vingt-cinq ans au mouvement musical en Belgique, les nombreuses auditions et représentations qu'il a dirigées à Bruxelles et dans les grandes villes de la province, l'accueil chaleureux qui a été fait à ses œuvres lyriques et symphoniques, parmi lesquelles, en première ligne, *Fervaal*, *l'Etranger*, *le Chant de la Cloche*, représentés au Théâtre de la Monnaie. La distinction dont il est l'objet sera aussi favorablement accueillie par le public que par l'unanimité des artistes.

Des rumeurs circulent avec persistance annonçant que certaines de nos administrations communales, à court d'argent, négocient

sous main la vente de certaines pièces de leurs collections, entre autres de précieux manuscrits. On se demande si l'Etat est bien en mesure d'intervenir. Elle est longue la liste des méfaits communaux et paroissiaux dans ce domaine. Les autorités supérieures, tutélaires, s'inspirent trop souvent des principes du laisser faire, alias *dolce far niente*. Que les amis des belles choses veillent et soient impitoyables pour faire peser les responsabilités sur qui les encourent.

M. Ernest Verlant, directeur général des Beaux-Arts, fera samedi prochain, 26 avril, à 8 h. 1/2, à l'Université Nouvelle (67 rue de la Concorde), une seconde conférence sur Velasquez.

Comme la première, cette conférence, qui se rattache au cycle d'entretiens organisés par l'Université Nouvelle sur l'*Art Espagnol*, sera illustrée de projections lumineuses.

Le Théâtre de la Monnaie donnera en matinée, dimanche prochain, 27 avril, une dernière représentation de *Pelléas et Mélisande*.

La dernière représentation du *Chant de la Cloche*, qui a eu lieu samedi dernier sous la direction de M. Lauweryns, a valu à l'œuvre et à ses interprètes un très grand et légitime succès. Les chœurs ont donné aux tableaux du *Baptême*, de *l'Incendie*, de *la Fête*, un caractère magnifique. Il est dès à présent décidé que la légende dramatique de M. Vincent d'Indy sera reprise au début de la prochaine saison.

On reprendra aussi *Kaatje*, dont la dernière représentation, jeudi passé, a donné lieu à de nombreux rappels. M. Vincent d'Indy, qui assistait à la représentation, a vivement félicité M. Victor Buffin pour le charme et l'intérêt musical soutenu de son œuvre.

Der Fliegende Holländer, qui sera représenté samedi prochain (premier jour du Festival Wagner) au théâtre de la Monnaie, sera interprété par MM. Herman Weil (der Fliegende Holländer), Lattermann (Daland), R. Hutt (Erik), Albert (le Pilote), M^{mes} E. von der Osten (Eva) et Rohr (Mary).

Tristan et Isolde, dont la représentation est fixée au mardi 29 avril, aura pour interprètes MM. J. Urlus (Tristan), Kase (Kurwenal), C. Braun (le Roi Marke), J. Van Scheidt (Melot), Dua (le Pilote), M^{mes} Fassbender-Mottl (Isolde) et Clairmont (Brangaene).

M. Otto Lohse dirigera ces deux représentations, ainsi que les concerts des 4^e et 4 mai et les représentations de *l'Anneau du Nibelung*, fixées aux 5, 6, 8, et 10 mai prochain.

Une exposition d'ensemble des œuvres de Constantin Meunier a eu lieu récemment en Pologne, à Varsovie, dans la grande salle du Musée « L'Encouragement ». On y remarquait notamment quatorze grands bronzes, parmi lesquels le *Puddeleur*, *La Hiercheuse*, *le Semeur*, *le Pêcheur de crevettes*. Le succès de cette exposition a été énorme. Toutes les revues d'art du pays et tous les quotidiens ont été unanimes à vanter l'œuvre géniale du grand artiste belge. *Le Courrier de Varsovie*, *le Courrier du matin* notamment consacrent à cette exposition des articles particulière-

ment élogieux. Dans une étude de la *Nova Gazeta*, M. Gawinski parle longuement du grand sculpteur qu'il appelle fort justement « l'Homère des pauvres ».

M. F. de Mély, à qui nous devons de si précieuses recherches au sujet des signatures des artistes primitifs franco-flamands, vient, dit M. L. Maeterlinck dans la *Flandre Libérale*, de nous communiquer la signature la plus ancienne connue d'un peintre wallon. Il a eu l'heureuse fortune de la découvrir à Brunswick, dans l'église de Saint-Blaise. Elle date de la première moitié du XII^e siècle. L'inscription latine, dont nous donnons une traduction, est ainsi conçue :

« Sachez tous que c'est Jehan le Gaulois (gallicus) qui a peint ces murailles. Demandez à Dieu qu'il lui permette de vivre à Brunswick : Jean Wale Peper.

« Si je savais aussi bien donner la vie aux corps que je sais les dessiner, je mériterais à m'asseoir à côté des dieux. »

Ce Jean (de) Wale, ou le Wallon, vivait vers 1145. C'est tout ce que nous savons de lui. Mais n'est-il pas absolument surprenant de découvrir ainsi, après sept cent cinquante ans d'oubli, un nom pourtant bien visible, devant lequel tant de générations ont passé, sans jamais songer à le lire ?

C'est assurément le plus vieux peintre wallon dont on ait jusqu'ici relevé la signature, celle-ci étant presque contemporaine de la fameuse Vierge de Dom Ruppert de Liège, qui date de 1130. Nous espérons que cette belle découverte fera plaisir à M. J. Desrée, qui organisa naguère notre inoubliable exposition d'art wallon à Charleroi.

La commission du Vieux-Paris va faire apposer une inscription sur la façade d'une modeste maison de la rue Boursault, pour rappeler le souvenir d'Hector Berlioz dont l'existence tourmentée se fixa quelques années dans cet immeuble.

Il existe sur la butte Montmartre, dit la *Chronique*, une autre maison qui servit également de résidence à l'auteur de la *Damnation de Faust*, et que l'on projette de démolir. Les admirateurs du génial musicien la connaissent bien, cette maisonnette aux murailles d'un rose éteint qui se dresse, silencieuse, dans la rue du Mont-Cenis. C'est là que Berlioz, réfugié comme dans une sorte de thésaure, écrivit *Harold en Italie* et *Benvenuto Cellini*.

Berlioz était enchanté de vivre dans cette retraite, où quelques amis, Théophile Gautier, Liszt, Alfred de Vigny, Chopin, le poète Emile Deschamps, Reyher, et d'autres encore, venaient le visiter. Puis, la maison retombait dans son silence, et Berlioz pouvait écrire à l'un de ses amis : « Je me crois en Italie, à Subiaco... »

Vieux logis, vieilles et glorieuses murailles, tout cela va s'effondrer bientôt...

A VENDRE : Avenue des Fleurs 84 (av. Brugmann), b. mais. t. confort mod. gr. et petit ateliers d'art. facil. de paiement. Visible les lundis, mercredis, jeudis 3-5 h.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie, Éditeurs

BRUXELLES PARIS
4, PLACE DU MUSÉE, 4 63, Boulevard Haussmann, 63

Vient de paraître :

LES PEINTRES DE PORTRAITS

par PAUL LAMBOTTE.

Un beau volume in-4°, de 150 pages de texte, illustré de 53 reproductions en planches hors texte.

Prix : 5 francs.

THOMAS VINÇOTTE et SON ŒUVRE

par PAUL LAMBOTTE et ARNOLD GOFFIN.

Volume in-4°, contenant outre le portrait de l'artiste, 50 planches hors texte.

Prix : 10 francs.

GUILLEAUME CHARLIER

par SANDER PIERRON.

Un beau volume petit in-4°, de 124 pages, illustré de 40 planches hors texte et de 16 reproductions dans le texte.

Prix : 10 francs.

TAPIS D'ORIENT

**DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2
BRUXELLES**

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN
BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

Revue mensuelle illustrée d'art ancien et moderne.

Directeur : **P. BUSCHMANN**

Fondée en 1904

Anvers, 15, Rynpoortvest. 15, Anvers

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.
La livraison, fr. 2.50. — Numéros spécimens sur demande.
Édition de luxe sur papier spécial, 50 fr.

LIBRAIRIE G. VAN OEST ET C^{ie}
Bruxelles | Paris
4, place du Muséc | 63, boulevard Haussmann

Le Courrier musical

Directeur : M. René DOIRE

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris

ABONNEMENTS : France, 15 francs l'an ; Étranger, 18 francs.

Dépôts pour la Belgique : MM. Breitkopf et Härtel, Fernand Lauweryns
Katto, Scholt frères, éditeurs, Bruxelles.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'*Argus de la Presse*. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ». HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

LES MARGES

Gazette littéraire fondée en 1903 par M. Eugène Montfort

Paraissant six fois par an.

Paris : 5, rue Chaptal, et chez Floury,
près le Café Napolitain.

Abonnements : 5 francs par an ; sur Japon : 10 francs.

Le numéro : fr. 0,85.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le Bulletin de l'Œuvre (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes.

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS

FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS. 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.

" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow,
Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirent suivre le mouvement politique international.

FRANCE	UNION POSTALE
Un an fr. 12,00	Un an fr. 15,00
Six mois 7,00	Six mois 8,00
Trois mois 3,50	Trois mois 4,00
Le No. 0,25	Le no. 0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Poverello (LOUIS THOMAS). — Le Trésor de l'Art belge au XVIII^e siècle (ERANZ HELLENS). — Un Festival de musique française moderne : *Sixième Concert Ysaye* (OCTAVE MAUS) — Livres neufs (F. M.). — Le Salon de la Société nationale des Aquarellistes et Pastellistes (F. H.). — Notes de Musique : *Seconde audition des élèves de M. Marchot*. — Memento musical. — Théâtre de l'Œuvre : *la Brebis égarée* (F. M.). — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Exposition Universelle de Gand : *le Chœur impérial de Londres*. — Petite Chronique.

LE POVERELLO

M. Téodor de Wyzewa vient, après M. Arnold Goffin, de publier une traduction des *Fioretti* de Saint François d'Assise. Il nous a déjà donné le *Saint François d'Assise* et les *Pèlerinages Franciscains* du grand écrivain danois Johannes Joergensen. J'ai là sur ma table l'excellent ouvrage de M. Arnold Goffin sur *Saint François d'Assise dans la légende et dans l'art primitifs italiens* et sa traduction de la *Légende des Trois Compagnons*. M. Paul Budry a publié l'an passé sa traduction du *Speculum Perfectionis*. Et j'achève à peine la lecture de l'admirable *Histoire Artistique des Ordres Mendicants* que fit paraître l'année dernière ce grand esprit classique qu'est M. Louis Gillet.

C'est décidément chez nous un renouveau d'amour pour l'être enchanteur, divin, qui vécut à Assise et qui inspira, après Dante, toute une partie de l'art italien, et par lui les artistes de tous les temps. Je voudrais avoir l'espace et le temps de vous dire ici les mérites particuliers de chacun des ouvrages dont je viens de parler. Faites comme moi : lisez-les tous, et si vous avez une traduction de M. Goffin, que la

traduction nouvelle de M. de Wyzewa vous soit une occasion de refaire à nouveau le merveilleux voyage au pays de Saint François d'Assise.

Et dire que pendant ce temps-là nos auteurs dramatiques, encensés, affolés, piédestalisés par une presse immonde, se figurent qu'ils sont le centre du monde en même temps que le plus beau fleuron de notre littérature !

Sortons de ce marais. Et en imagination au moins, aidés par Joergensen ou quelque autre commentateur des miracles du divin Mendiant, visitons quelques-uns des monastères où l'on conserve encore, avec la règle que le Saint institua, des souvenirs de lui.

Irons-nous à Greccio, où le 25 décembre 1223 fut célébrée, pour la première fois, par frère François, la fête de la Nativité au moyen d'une crèche ? Là, dans le jardin en terrasse des frères, ou dans la petite chapelle de la Crèche, devant le portrait peint en 1225, nous pourrions songer à ce que fut la joie franciscaine, faite de douceur et de pureté, cette joie franciscaine qui nous rend si délicieux les *Fioretti* et les fresques de Giotto.

Ou bien dans Assise verrons-nous s'éteindre les derniers feux du soir sur un beau paysage de l'Ombrie ? Visiterons-nous Saint-Damien, le couvent de Sainte-Claire, et la Portioncule, avec la cellule où le Saint est mort, et sa statue par Luca della Robbia ? Nous nous rappellerons alors ce samedi 3 octobre 1226 où Saint François, après avoir ajouté quelques vers à son *Cantique du Soleil* pour y louer « notre sœur la mort corporelle », entonna le Psaume *Voce mea ad Dominum clamavi*, et entra dans la vie éternelle.

Mais peut-être à tous ces lieux que remplit encore

le souvenir du Saint préférons-nous l'Alverne montueux et son couvent solitaire, où le frère François fut marqué des stigmates. Nous verrons dans l'église les magnifiques della Robbia, le pont sur le ravin, et la chapelle des Stigmates où les frères vont encore prier deux fois par jour. Lorsque nous partirons et que, parvenus aux dernières limites où l'on aperçoit encore le couvent, nous commencerons à regretter de ne point y rester pour jamais, nous relirons cet adieu si touchant de Saint François lorsqu'il s'éloigna pour la dernière fois de ces lieux pour lui sacrés : « Vivez en paix, mes fils bien-aimés ! dit-il aux frères qui l'entouraient en pleurant. Adieu ! Mon corps se sépare de vous, mais je vous laisse tout mon cœur ! Et je m'en vais maintenant avec notre frère Léon, ce petit agneau de Dieu, à la Portioncule, et jamais plus je ne reviendrai ici ! Adieu, adieu, adieu, à vous tous et à toutes les choses d'ici ! Adieu sainte montagne, adieu mont Alverne, adieu montagnes des Anges ! Adieu, mon cher frère le faucon qui avais coutume de me réveiller avec ton cri : et je te remercie beaucoup de toute ta sollicitude pour moi ! Adieu grande pierre sous laquelle j'avais coutume de prier ; jamais, jamais plus je ne te reverrai ! Adieu, église Sainte-Marie ! Et à toi, Marie, mère du Verbe éternel, c'est à toi que je recommande ces fils que je laisse ici ! »

Et nous comprendrons alors ces mots qui terminent le premier texte imprimé nous rapportant cet adieu : *Io, fra Masseo, ho scritto con lacrime* : « Moi, le frère Masseo, j'ai écrit ces paroles en pleurant. »

LOUIS THOMAS

Le Trésor de l'Art belge au XVII^e siècle.

On se souvient de la mémorable exposition de l'Art belge au XVII^e siècle qui fut comme le troisième volet du triptyque colossal dont on avait pu déjà admirer les deux autres : l'Exposition des Primitifs flamands et celle de la Toison d'or. Ce fut sans contredit une manifestation grandiose. On voulut dédier cette fête à la mémoire d'Albert et d'Isabelle, dont le règne vit éclore ces incomparables moissons d'art ; mais toutes pensées se détournèrent d'elles-mêmes vers celui qui fut comme le pivot du mouvement artistique au XVII^e siècle, vers la grande figure de Rubens.

Il fallait que l'œuvre de Rubens fût représenté d'une façon inoubliable et qu'on sentît que c'était là le vrai règne qui gouverna notre art pendant cette période. On sait ce qu'il advint d'une si légitime pensée et que ce but fut loin d'être atteint. Ce ne fut pas faute d'efforts ni d'intelligence de la part de ceux qui présidèrent à cette exposition. Ni les musées, ni les collections particulières ne répondirent comme on l'avait espéré à l'appel des organisateurs. Les musées ne prêtent pas d'ordinaire les tableaux de leurs collections. Bien peu se départirent de ce principe.

C'est pourquoi les salles réservées au grand maître ne comptèrent que fort peu d'œuvres de premier ordre. Néanmoins on y put admirer, à côté de quelques grands « décors religieux », des toiles telles que *Hercule ivre*, du musée de Dresde, *La Louve*

allaitant Remus et Romulus, la *Madone à la corbeille*, et nombre de portraits et d'esquisses ; ces dernières surtout, parmi les plus belles et les plus curieuses, furent un des attraits de l'exposition.

Néanmoins on sentait bien que l'ombre de Rubens planait sur toute l'école, représentée par un choix de tableaux des plus intelligents. L'impression était complète, si même la réalisation laissait à désirer. Van Dyck fut bien représenté par une série merveilleuse de portraits et par quelques compositions de premier ordre ; on put aussi admirer en regard l'un de l'autre les deux *Saint-Martin partageant son manteau*, de l'église de Saventhem et de la collection Cardon.

D'autres peintres encore, les Corneille De Vos, les Fyt, les Snyders, les Brouwer, les Teniers, achevèrent de donner à l'exposition un caractère varié et complet. Si celle-ci ne révéla rien de nouveau au sujet de la plupart de ces peintres, il n'en fut pas de même pour un autre peintre belge, demeuré fort obscur jusque là, et qui fut admirablement mis en valeur en cette circonstance. Ce fut Jan Sieberechts. L'exposition de l'art belge au XVII^e siècle fut pour cet artiste de grand talent comme une sorte de tardive mais éclatante réhabilitation.

Tout cela, le grand ouvrage que vient de publier l'éditeur G. Van Oest *Le Trésor de l'Art belge au XVII^e siècle* : (1)^e reflète à merveille. Cet ouvrage, composé avec une méthode parfaite et édité avec un luxe discret mais du meilleur goût, est comme un magnifique miroir où l'art du grand siècle flamand se trouve relaté avec ferveur. Il répond bien au but que s'étaient proposé les organisateurs de cette manifestation. Ils voulaient donner « une rayonnante représentation de l'énergie esthétique de notre race, à l'époque, particulièrement féconde et glorieuse dans le domaine des arts, du XVII^e siècle ». Cette représentation, ils la concevaient « non limitée aux œuvres de telle personnalité générale, mais généralisée de manière à refléter l'ensemble de la production de nos maîtres dans le domaine des Beaux-Arts et des arts appliqués, en conservant leur plein relief aux grandes figures des Rubens, des Van Dyck, des Jordaens et de leurs émules. »

C'est ce que le *Trésor d'Art* a parfaitement réalisé, car outre la série des œuvres reproduites dans cet ouvrage, on y trouve des études détaillées consacrées aux différentes manifestations de l'art belge de l'époque. Ces études consciencieuses et d'une irréprochable tenue littéraire sont signées des noms de quelques-uns de nos meilleurs critiques : MM. Fierens-Gevaert, Paul Lambotte, Ch.-L. Cardon, Buschmann, Dr G. Gluck, G. de Terey, qui se sont occupés de Rubens, Van Dyck, Jordaens, Sieberechts et du groupe des peintres animaliers. Le deuxième volume est consacré à la sculpture, aux arts appliqués et au milieu social où s'est déployée l'activité de nos artistes. C'était une idée excellente et très judicieuse que de faire suivre la magnifique série des chefs-d'œuvre de notre école de peinture par un exposé méthodique et complet du milieu. Cette idée se trouve réalisée ici, grâce au savoir et aux soins de quelques écrivains particulièrement compétents en ces matières. La Noblesse, l'Art militaire, la Ville, les Corporations, l'Habitation, l'Art religieux, les Sciences et les Lettres forment les sujets de chapitres curieux signés par MM. De Ridder, C^{ie} de t' Serclaes, J. Destrée, et qui terminent dignement cette magnifique et grandiose publication.

FRANZ HELLENS.

(1) Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}

Un Festival de musique française.

Sixième Concert Ysaye.

S'il eût été encore nécessaire de démontrer l'évidente supériorité de l'École française contemporaine sur la production musicale actuelle des autres pays, l'audition donnée dimanche dernier aux Concerts Ysaye sous la direction de M. Vincent d'Indy aurait dissipé toute hésitation. Ah ! le beau, l'admirable concert ! Théo Ysaye m'écrivait ces jours-ci : « J'ai revécu dimanche un de ces bons moments d'enthousiasme de jadis, et cela m'arrive si rarement maintenant que j'en suis encore tout heureux. » On ne pourrait mieux refléter en quelques mots l'impression qu'éprouvèrent tous les auditeurs, dont l'« emballement » — il n'y a guère d'autre mot pour exprimer pareille ardeur — se traduit en acclamations et en ovations sans fin.

Il est loin le temps où l'on accueillait avec une hostilité nullement déguisée les œuvres de Chausson, de Vincent d'Indy, de Claude Debussy, — ces mêmes œuvres qui furent saluées dimanche par des tonnerres d'applaudissements ! La symphonie de Chausson, si classique de forme, si pure de lignes, si fraîche d'inspiration, avec le douloureux *Lento* qui semble marquer chez l'auteur un pressentiment de sa fin prématurée, apparut à tous dans sa radieuse beauté. *Istar* et la *Symphonie cévenole* de Vincent d'Indy (soliste M. Raoul Pugno) classèrent, une fois de plus, par la noblesse de la pensée et la maîtrise de l'écriture, l'auteur de *Fervaal* et de *l'Étranger* au premier rang des grands symphonistes, — à quelque époque qu'ils vécurent. Si leur construction les rattache à la tradition classique, une sensibilité particulière les rapproche de nous. Et leur éblouissante instrumentation rajeunit les procédés des maîtres d'autrefois en les parant d'un attrait inédit. Le délicieux *Prélude à l'Après-Midi d'un Faune*, le chef d'œuvre de Claude Debussy, souligna l'orientation nouvelle d'une partie des compositeurs français vers la musique descriptive, vers l'intimité des sentiments traduits avec une flexibilité de nuances inégalée. Le final du *Poème de la Forêt* de M. Albert Roussel, qui évoque, en un paysage sylvestre peuplé de faunes et de dryades, les pourpres et les ors de l'automne, caractérisa excellemment l'art expressif d'un musicien dont le talent personnel et primesautier a su concilier avec les exigences de la forme l'apport sensoriel qui a renouvelé (en renouant d'ailleurs le fil de traditions depuis longtemps interrompues) l'art musical d'aujourd'hui. On a quelque peu divagué dans la presse au sujet de ce cette œuvre, et son originalité foncière a dérouté la critique. Bornons-nous à dire que celle-ci n'a pas été ajoutée après coup au *Poème de la Forêt*, comme on l'a dit ; qu'elle fut exécutée à Paris puis à Bruxelles (sous la direction de M. Sylvain Dupuis) à la suite des trois autres mouvements de la symphonie de M. Roussel dont elle forme le couronnement.

Pour en mieux faire pénétrer la pensée, il serait évidemment préférable de ne pas la détacher de l'ensemble puisque le thème primordial de la symphonie la traverse, la reliant aux parties précédentes. Elle n'en constitue pas moins, isolée, une page descriptive chatoyante et animée sur lesquelles passe le souvenir des tableaux mythologiques de XVIII^e siècle dont l'homonyme de l'auteur, le peintre K.-X. Roussel, perpétue de nos jours la grâce ondoyante, la souplesse et la sensualité.

M^{me} Croiza chanta d'une voix merveilleusement timbrée, avec un sentiment profond et un art au-dessus de tout éloge un frag-

ment d'*Eros Vainqueur*, l'exquis conte lyrique de M. de Breuille dont la reprise au théâtre de la Monnaie serait accueillie avec joie, et deux belles mélodies d'Henri Duparc, *la Vie antérieure et le Pays où l'on fait la guerre*, — cette dernière demeurée longtemps inédite et qui était inconnue de la plupart des auditeurs.

Mis au point d'une manière parfaite par M. Vincent d'Indy, qui est sans contredit le premier chef d'orchestre de l'heure actuelle, l'orchestre des Concerts Ysaye se montra à la hauteur des œuvres qu'il avait pour mission d'interpréter et fit oublier les défaillances passagères qui marquèrent parfois des auditions trop hâtivement préparées ou conduites par des chefs moins soucieux que M. d'Indy du style et de l'expression.

OCTAVE MAUS

LIVRES NEUFS.

EDMOND GLESENER : *Monsieur Honoré* (Bruxelles-Paris, Association des Écrivains belges). — Longue et pénible histoire d'un Bel-ami de petite ville belge, Honoré Colette, ouvrier découpeur, mais surtout paresseux. Rien de plus navrant, de plus morne que cette pauvre ascension vers la fortune, et pour quelles basses satisfactions ! Le personnage, après avoir soufflé à un ami sa maîtresse, l'épouse, la trompe aussitôt avec une fille dont l'amant est agent de change. Ça lui procure des tuyaux. Il joue, spéculé, gagne de l'argent, séduit des femmes un peu plus huppées, enfin est décoré, reçu chez le roi. L'étude de cette triste carrière est minutieuse, fidèle, évocatrice d'une humanité vraiment sinistre et désespérante.

GEORGES WILLAME : *Monsieur Romain* (Bruxelles-Paris, Association des Écrivains belges). — Encore une étude provinciale, mais tellement plus reposante ! Le lieu est moins pénible, et l'humanité envisagée plus calme, plus douce. Ainsi que l'observe M. Georges-A. Denis-Rault, *Monsieur Romain* évite la détermination trop précise des habitats. Les personnages en sont vivants mais on y retrouve des types : M. Romain, l'ingénieur Morage, M^{me} Jamin et cette si amusante Sophie Deviset, armée de citations saugrenues. Le roman de M. Willame est de la couleur qu'il trouve à Nivelles : gris-cendré ; et il en a le calme, la bonhomie, la distinction méditative, la douceur...

GEORGES POULET : *Rien n'est...* (Paris, chez Ollendorff). — Voilà un livre totalement désespérant, et qui veut mériter son titre. A ses héros, il n'arrive rien, en effet, que des malheurs, des maladies, des contrariétés et c'est pour eux l'occasion de faire là-dessus des réflexions extrêmement amères qui redoublent encore leur tristesse. M. Raguet, Pellangoul, Galipiat, Andoche, l'oncle Guillaume semblent lutter à qui sera le plus misérable, le plus déchu. Le héros lui-même, malgré la lueur de joie que jette dans sa vie l'amour de sa jeune maîtresse Balbine, est assez désenchanté.

Et cependant l'œuvre ne laisse pas une impression précisément triste. Tant de désastres sont trop volontairement répartis sur ces têtes choisies. Et l'on sent, même dans leurs vitupérations, je ne sais quoi d'éloquent et de généreux que leur communiquent la jeunesse, l'ardeur de l'écrivain. Et cette jeunesse et cette ardeur consolent de tout.

GEORGES PIOCH : *Les Dieux chez nous* (Paris, chez Ollendorff). — M. Georges Pioch retrouve chez nous, dans nos villes, sous les masques les plus ordinaires, les dieux de l'Olympe. Mais là où un Banville se fût amusé à une évocation uniquement plas-

tique et lyrique, M. Georges Pioch, se laissant aller à un tempérament de pamphlétaire, ironise et satirise à son aise. Quel que soit, en effet, le héros mystique deviné chez le passant ou la passante, c'est toujours ce thème que développe à un moment donné l'auteur : le peuple est malheureux, persécuté. La première nouvelle : *les Dieux larses*, donnent le ton. Ce n'est pas celui de la revendication, c'est celui de la constatation pure et simple, quasi philosophique d'un fait. Mais avec quelle tranquillité qu'il le veuille énoncer, ce triste axiome de l'exploitation fatale du pauvre, on sent que l'écrivain ne s'y habituera jamais. Et, en effet, aucun honnête homme n'a le droit de s'y résigner.

GABRIELLE RÉVAL : *Le Royaume du Printemps* (Paris, chez Mirasol). — Rosette aime trop son mari. Elle prétend que c'est le bon moyen. Il paraîtrait que non puisque ce bellâtre (il fait une lamentable figure de fat) la trompe avec une aventurière, et ce en plein voyage de noces. Alors de triompher le vieux parrain de Rosette, le colonel Pajès, à qui elle racontait tout, et même avec une indiscretion !... Je l'avais bien dit, s'écrie le barbon. Il ne faut pas qu'une femme mariée se conduise comme une petite cocotte. Est-ce si sûr?... Et le lamentable André (je ne peux pas m'habituer à ce jeune bourgeois, qui fait de si mauvais plagiats) ne l'aurait-il pas au contraire trompée huit jours après?... Enfin puisque Rosette pardonne... Je souhaite qu'elle n'ait pas à le faire trop souvent.

FRANÇOIS CASTANIÉ : *Royales amours d'une petite modiste* (M^{me} du Barry) (Paris, « Bibliothèque Historia », chez Jules Talandier). — Le roi Louis XV, vieilli, désespéré par la solitude depuis la mort de M^{me} de Pompadour, finit par choisir la jeune modiste, si ravissante, qui deviendra M^{me} du Barry. Je ne sais si cela vient de ce que M. Castanié n'a retenu, de tous les textes parcourus, que ceux qui pouvaient lui être flatteurs, mais tel qu'il est, son ouvrage présente la favorite comme une héroïne de grâce, de bonté, de fine éducation. Ce sont ses ennemis qui ne valent pas grand'chose, depuis le méchant Choiseul jusqu'aux sœurs du roi. N'importe; elle triomphe de leur cabale uniquement à cause de l'amour du roi et en les accablant de prévenances et de bontés.

Le livre de M. Castanié est passionnant, plein à en déborder d'anecdotes savoureuses, pétillantes, où le dix-huitième siècle finissant jette ses dernières et plus belles lueurs d'esprit, de libertinage, de galanterie. Mais quelle férocité sous cet amoncellement de fleurs ! Il faut lire la page sur la mort de Louis XV, lorsque :

« Un bruit terrible et semblable à celui du tonnerre se fit entendre dans la première pièce de l'appartement : c'était la foule des courtisans, qui désertaient l'antichambre du mort pour venir saluer le nouveau roi... »

Il faut lire aussi ce si mélancolique passage du dernier voyage de M^{me} du Barry, lorsque les ouvrières de M^{me} Bertin voient passer la charrette de celle qui, partie de ces mêmes ateliers, en était arrivée là, après un sort si fabuleux...

SERGE EVANS : *Valère et Narcisse, ou le Dialogue sur M. Anatole France*. (Paris-Mons, Édition de la Société Nouvelle). — Une série d'études littéraires. J'ai surtout aimé le chapitre consacré à la jeunesse de Frédéric Mistral, ce génial poète, l'expression la plus haute et la plus pure de notre régionalisme littéraire; et les pages sur les romans de Francis Jammes; et les *Portraits français* d'Edmond Pilon.

ABEL LETALLE : *Palettes d'artistes*, avec 5 illustrations hors-texte. (Paris, chez Sansot). — Partant d'une observation très

juste, à savoir qu'une palette d'artiste doit révéler, dans son désordre apparent, non seulement certains secrets techniques de mélange ou autres, mais encore le mouvement et la fièvre de l'élaboration picturale, M. Abel Letalle a eu l'idée de consacrer une courte page à chacune des palettes d'artistes célèbres de notre temps. Il a réussi ces délicates et difficiles analyses. A signaler les morceaux sur Boulanger, Courbet, Daumier, Delacroix, Fantin-Latour, Henner, Pissarro, Raffaëlli, Willette.

JULES LEMAITRE : *Les péchés de Sainte-Beuve* (Paris, chez Dorbon aîné, collection « The happy few »). — Encore une justification de Sainte-Beuve et du *Livre d'amour*. Je me suis toujours demandé pourquoi cette pauvre aventure avait fait couler tant d'encre. Serait-ce parce qu'il s'agit d'un mauvais livre? Je n'ose le croire. Et pourtant... Le vrai péché de Sainte-Beuve n'est point d'avoir trahi l'amitié (Hugo trahissait bien autre chose), ni d'avoir écrit sur cette unique aventure un petit cahier intime, ni même de l'avoir publié (à une époque où vraiment ça ne pouvait faire de mal à personne). M. Jules Lemaître n'a aucune peine à le disculper de ces pseudo-crimes. Mais c'est d'avoir fait de si pauvres vers... Dieu! qu'ils sont plats, et prosaïques, et quelconques! Vers de régent de collègue ou de magistrat! Vers n'importe comment. Sainte-Beuve a versifié cette histoire parce qu'il trouvait cette forme plus digne, plus convenable, pour ces souvenirs qui le touchaient trop. Mais si c'est mis en vers, ce n'est pas pensé en poésie. Dans la première partie du livre, M. Jules Lemaître essaie de justifier son personnage des accusations portées contre lui. Et il y déploie une ingéniosité remarquable. Mais quoiqu'il ait raison dans tous les détails, il ne peut faire que, dans l'ensemble, ce ne soient les romantiques qui aient raison. Parce que si leurs personnes furent lamentables, leur œuvre fut pure et sincère. Et Sainte-Beuve, auprès d'eux, apparaît comme un bonhomme bien gris, bien terne...

GEO DRAINS : *Les Semailles*, poèmes et dessins (Paris-Bru-xelles, à l'Association des Écrivains belges). — Les poèmes de M. Geo Drains sont d'une inspiration très spontanée, très ardente, dans leur forme un peu traditionnelle, aux rythmes un peu mous et trop faciles. Par contre, ses dessins sont d'un artiste raffiné. Celui de la page 9, frontispice à *l'Ode de la race des Coquardeau*, est d'une ingéniosité exquise. Ceux qui illustrent *les Moulins*, *le Voyage* et surtout *Paillons* m'ont paru extrêmement beaux, puissants, d'une belle tradition.

HENRY MUCHART : *Les Fleurs de l'arbre de science* (Paris, chez Bernard Grasset). — Poèmes scientifiques sur les éléments, l'évolution de l'homme, les dieux. Éloquente et ardente profession de foi de déterministe averti du sens des mythes, mais n'ayant pas abdiqué l'espoir en le progrès, ni l'amour de la vie à vivre. *Promesse à la Muse*, entre autres, est une belle pièce.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Le Salon de la Société nationale des Aquarellistes et Pastellistes.

Il y a peu de chose à dire sur le XIV^e Salon de la *Société nationale des Aquarellistes et Pastellistes*. C'est toujours la même pauvreté d'inspiration, la même indigence de goût, la seule abondance de la médiocrité. Quand donc nos aquarellistes et nos pastellistes s'affranchiront-ils enfin de la lamentable routine d'un métier sans grandeur, encombré de clichés et de recettes sté-

riles? Que ne se souviennent-ils des exemples récents et admirables des Signac, des Cross, des Bausil, des Urbain, des Peské, qui ont su rendre à l'aquarelle sa légèreté primitive et sa pureté, en dégagant le métier de toutes les scories qui lui enlevaient son éclat?

Après cela, nous n'étonnerons personne en ajoutant que de toute cette exposition il n'y a guère à retenir. Seuls quelques envois de MM. René Gevers, Maurice Guilbert et Jules Brouwers méritent d'être signalés.

F. II.

NOTES DE MUSIQUE

Seconde audition des élèves de M. Marchot.

La seconde séance de violon organisée à la Salle Érard par les élèves de M. Marchot a, comme la première, offert un vif intérêt. Un jeune virtuose hellène, M. Eustathion, se tailla un vif succès en exécutant avec autant de goût que d'expression le solo du *Déluge* de Saint-Saëns et les *Airs hongrois* de Ernst. M^{lle} Schellinx interpréta avec non moins d'agrément des duos de Godard, pour lesquels M. Marchot lui servit de partenaire. L'ensemble des violons exécuta, pour terminer la séance, l'entr'acte des *Erynie*s et un *Moto perpetuo vivace* de M. Marchot, qui valut à l'auteur et à ses interprètes de chaleureux applaudissements.

MEMENTO MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 h. précises, à Tournai (Halle aux Draps), concert de la *Société de Musique*. Au programme : le *Messie*, oratorio de G.-F. Haendel.

Lundi 28, à 8 h. 1/2, Salle Patria, concert consacré à la jeune école espagnole par MM. J. Blanco-Rocio et P. Peracchio, avec le concours de M^{lle} Julia Demont. L'audition sera précédée d'une causerie de M. René Lyr.

Mercredi 30, à 8 h. 1/2, Salle Patria, concert de M^{lle} Corinne Coryn, violoniste, avec le concours de M^{lle} Marguerite Laenen. Œuvres de Couperin, Pugnani, N. Gade, Chopin, Schumann, Wieniawski, P. Gilson et G. Samazeuilh. — Le même jour, à 8 h. 1/2, Salle de l'Hôtel Astoria, rue Royale, séance de musique ancienne et moderne organisée par la Section belge (groupe de Bruxelles) de la Société Internationale de Musique, avec le concours de M^{lle} Elisabeth Nelsonn, cantatrice et de M. Dambois, violoncelle.

Jeudi 1^{er} mai, à 2 h., au théâtre de la Monnaie, sous la direction de M. Otto Lohse, audition de fragments de *Parsifal* et de la Neuvième Symphonie de Beethoven avec le concours de M^{mes} Pornot et De Georgis, MM. Girod et Billot (orchestre et chœurs : trois cents exécutants).

Dimanche 4 mai, à 2 h., au théâtre de la Monnaie, deuxième audition du même concert.

Mercredi 14 mai, à 8 h. 1/2, Salle Patria, concert (avec orchestre) de M^{lle} Angèle Simon, pianiste. Au programme : Concerto en sol (n^o 4) de Beethoven; Concerto de Schumann; *Variations symphoniques* de C. Franck. L'orchestre sous la direction de M. G. Lauweryns.

Par suite de circonstances imprévues, le concert d'orchestre de la *Société Nationale des Compositeurs belges* qui devait avoir lieu le 21 courant a été ajourné à une date ultérieure.

THÉÂTRE DE L'ŒUVRE

La Brebis égarée.

Pièce en trois actes et un prologue de M. FRANCIS JAMMES.

L'avoucras-je? Je craignais une déception, je ne sais quel déchet. On nous a tant et tant de fois répété que la poésie ne

passé pas la rampe! Mais sans doute est-ce plutôt à nous de la passer, cette fameuse rampe... Et puis, tout ça, c'est des phrases. Une véritable poésie porte en elle des moyens d'art qui savent nous toucher. C'est ce qui s'est passé pour *la Brebis égarée*. D'abord quelques instants d'incertitude, puis le charme opère. Le cercle magique se resserre peu à peu. Enfin, nous sommes pris, envoûtés.

Et d'abord, il convient de féliciter M. Francis Jammes pour le tact vraiment divinatoire avec lequel il a su présenter je ne dirai pas ses idées, mais son drame. Cette division en menus tableaux, exprimant chacun comme une des pauses de l'action, est tout simplement d'une merveilleuse *convenance*. Il y a là une formule dramatique prodigieusement féconde. Je sais bien que c'est celle de Shakespeare et des grands dramaturges du XVI^e siècle, mais je sais aussi qu'on l'a oubliée depuis si longtemps qu'elle est en quelque sorte toute neuve. Je sais enfin que le talent seul peut, en l'employant, nous donner la suggestion nécessaire, la suggestion de ce qui s'est passé dans l'entre-deux. Et c'est pourquoi, sans doute, malgré son apparente facilité, on s'en sert peu. Si ce n'est pas très bien, c'est indigent ou absurde. Chez M. Francis Jammes, c'est très bien.

Rappellerai-je le sujet? Le poète Pierre Denis est épris de la femme de son ami Paul, Françoise (elle fut d'ailleurs, jeune fille, l'amour de son adolescence). Et cette femme l'aime. Et elle le lui écrit. Quel trouble dans l'âme honnête du jeune homme, mais aussi dans sa chair, éternelle par la torridité splendide de la nature estivale! Il ira au rendez-vous. Et c'est une scène merveilleuse que celle de cette séduction, lorsque Françoise, encore tout émue à la relecture des vers que Pierre jadis écrivit, elle les devine pour elle (1), et tombe pour ainsi dire dans les bras du jeune homme.

Il s'enfuit avec elle en Espagne. Et c'est aussitôt la misère. Et pire que la misère, c'est une ombre qui s'interpose entre l'amour de Pierre et son objet. Pierre était, au fond, à la fois un mystique et un régulier. Régulier, le voici qui sent (malgré que lui en soit léger le scandale, qu'il brave) sa séparation d'avec la norme, d'avec la douce communion des hommes en société. Mystique, homme mûri par l'épreuve, il sent bien que cette ardeur qui fut toute jadis absorbée par le culte de la beauté des formes terrestres, fleurs, fruits ou courtisanes, ne peut plus se satisfaire qu'en l'absolu. L'amour d'une femme n'est point chose assez vaste. Alors, il n'a plus pour elle qu'une sorte d'apitoiement attendri de souvenir. Et cela l'irrite aussi comme amant, car elle, elle qui n'a que son amour, est triste de deviner ces métamorphoses, fatales, du cœur aimé.

Ah! que M. Jammes fut émouvant dans toute cette partie de son drame! Quel art parfait et sobre, quelle puissance persuasive de pathétique! C'est fait avec rien, de petites notations quasi vulgaires, volontairement simplettes. On y parle, avec une ingénuité tranquille, de pauvres souliers fatigués, de parapluie mouillé, de bague vendue, que sais-je? Et de tout cela se compose un tableau d'une intensité poignante. Non, vraiment, moi qui aimais en M. Francis Jammes un poète de la douceur et de la grâce champêtre, je n'aurais point cru qu'il pût, dramatiquement, arriver à de si purs sommets, et de quel pas sans défaillance!

Le pathétique monte jusqu'au moment où Pierre, affolé parce que Françoise, malade, va être opérée à l'hôpital, entre dans une église et s'abîme en prières. Un capucin le voit ainsi et l'emmène pour le confesser. Cette scène de la prière est d'une beauté extraordinaire, le point culminant du drame. Par malheur, le moine me la gâta beaucoup. Certes, il est dans son rôle en exigeant la séparation des amants, mais, virtuellement, dans son extase mystique, Pierre avait consenti l'affreux sacrifice. Tout le reste de la pièce pouvait se réduire à trois ou quatre scènes, jusqu'au retour de la *brebis égarée* au bercail. Paul a pardonné, il aime toujours la pauvre femme, il l'attend. Elle arrive. Elle choit en ses bras. Et le rideau tombe.

(1) Ce ne sont autres que la série délicieuse de *Tristesses*, de M. Jammes lui-même. J'aimerais seulement qu'au théâtre on n'en relût que deux ou trois; ce serait très suffisant pour la suggestion.

Je ne me permettrai nulle critique : les idées de M. Jammes ne regardent que lui, et je ne pense pas qu'on ait le droit de lui contester celui de les expliquer et de les défendre sur la scène. Mais je crois qu'elles y auraient une force d'autant plus puissante qu'il laisserait à l'action seule le soin de nous la suggérer. J'estime que s'il consentait à supprimer la scène du capucin (qui ne fait que doubler, de façon un peu matérielle, trop précise, celle de la prière), et aussi les commentaires du voyou et des jeunes bourgeois (ces divers personnages échangent leurs vues sur la conduite de Paul et de Pierre), la pièce serait tout simplement un chef-d'œuvre de notre littérature dramatique française.

Et je ne parle pas de notre joie à entendre, enfin, du français sur la scène, du vrai, de la belle prose française, cadencée, harmonieuse, au lieu du charabia de nos auteurs à la mode...

M. Dhurtat fut un Pierre Denis plein de gravité douloureuse et vivante et M. Savoy un Paul résigné et noble. M. Lugué-Poë interpréta avec une science raffinée les personnages épisodiques du Capucin et du Brocanteur. M^{lle} Gladys Maxhance, qui était la Brebis du Prologue, manifesta des qualités de premier ordre dans le rôle de Françoise : tendresse, grâce, exquise convenance d'attitudes et un jeu si délicat dans les moments désespérés ! Compliments à MM. Yonnel, Menaud, Chabrier, Novy, Luxeuil, M^{lles} Giron, Turner, Franconi, aux petites R. Souletie et Daisy, qui complétèrent excellemment l'ensemble de l'interprétation.

Je veux dire un mot tout particulier sur M^{lle} Séphora Mossé (*la Femme infidèle* dans le Prologue). Cette jeune actrice est une révélation. Elle possède un pathétique inouï, une voix admirable, une sensibilité bouleversante des choses du cœur... Je suis sûr qu'elle ira très, très loin... Et je pense aux débuts de Sarah Bernhardt.

La représentation de *la Brebis égarée* est un triomphe pour la poésie française, et pour le vrai théâtre.

F. M.

LA MUSIQUE A LIÈGE

Cet hiver, une longue série de récitals nous a permis d'apprécier les pianistes de notre pays. Mon article sur ceux de S. Vantyn, de M^{lle} Wihl et de M. Lavoye a été égaré par la poste ; j'y notais la profondeur de pensée et l'impressionnante grandeur du premier, la pureté classique de la seconde et la technique modernisée du troisième, sans compter d'autres qualités. Voici deux autres individualités de marque :

M^{lle} Madeleine Stévant, dont l'intelligence largement cultivée pénètre tout avec une sagacité rapide, est une musicienne complète. Ses interprétations sont saisissantes. Elle éclaircit les écritures le plus embrouillées. Elle dessine la ligne essentielle des œuvres avec une sûreté remarquable et en fait valoir la richesse, l'élégance, la vie intime. Ainsi furent détaillées et produites en leurs caractères propres les *Suonata* de Kuhnau et de Paradies, deux *Presto* de Scarlatti, la *Fantaisie chromatique* de Bach, celle en *ut* mineur de Mozart et la *Sonate* op. 110 de Beethoven. Ce programme seul dénote une mentalité aussi forte qu'élevée. Le public, très distingué et très nombreux, apprécia visiblement les grandes qualités de l'artiste. M^{lle} Stévant accompagnait, en outre, avec un talent réel M^{me} Prost-Nuel à qui elle avait demandé un concours précieux. La voix grave, prenante, expressive en toutes ses modalités, puissante et douce, large et caressante de cette cantatrice suffirait au succès de ses rares apparitions en public ; elle joint à ces dons physiques une sensibilité exquise. On peut s'imaginer ce que devinrent le *Lamento* de Monteverde, l'air de la *Passion* de Haendel, *In questa tomba oscura*, *Délices des pleurs*, *Die Ehre Gottes aus der Natur*, de Beethoven, *der Wanderer*, de Schubert, d'où l'émotion s'exhala en divine mélodie. Par contraste, la *Berceuse* de Mozart donna la mesure de la souplesse acquise par un organe destiné apparemment à la force et à la majesté du style.

Le récital de M. Scharrès était consacré aux œuvres pianistiques de l'école française et débutait par une *Sarabande* émue et grandiose de Jacques Champion de Championnières (1600-1670), — que ne firent oublier ni Lully, ni Couperin, ni Rameau, ni Dandrieu, encore moins Daquin et Dagecourt, représentant le XVIII^e et le

XVIII^e siècles, — sur des thèmes qui semblent identiques entre eux tant ils sont proches parents. M. Scharrès excelle à les *claveciner* sur le Gunther moderne, et on l'applaudit longuement.

César Franck changea brusquement la scène. *Prélude, Choral et Fugue* forment une œuvre de grandeur et de tendresse mystique en laquelle les uns marquent surtout la hauteur de pensée, les autres l'extase troublante. M. Scharrès est de ceux-ci.

Il reprit ses pinceaux pour Fauré (*Nocturne*), Debussy (*Cathédrale engloutie*), Rhené-Baton (*les Fileuses près de Carantec*, que nous ne connaissions pas) et Gabriel Dupont (*la Maison dans les dunes*, qui n'avait pas encore été entendue à Liège non plus). La délicatesse des nuances, les notes et les silences expressifs, la distinction, le charme l'apparentent à Sauer comme interprète coloriste. Il est peut-être trop raffiné pour avoir la fougue libre de Chabrier ; sa *Bourrée fantasque* fut cependant polyphoniquement claire et vivante. La *Toccatte* de Saint-Saëns terminait le plantureux programme et souleva de très longs applaudissements.

GEORGES RITTER.

Exposition Universelle de Gand.

Le Chœur impérial de Londres.

Le Chœur impérial de Londres, composé de 2,000 membres, sous la direction du Dr Charles Harriss, chantera aux deux représentations de gala qui auront lieu au Palais des fêtes les 31 mai et 1^{er} juin.

Lorsque cette annonce parut, l'idée sembla si extraordinaire que le public refusa d'y ajouter foi ; mais, depuis, le directeur a fait deux visites spéciales à Gand pour consulter M. de Smet de Naeyer, et maintenant il est hors de doute que le plus grand chœur du monde se mobilisera pour donner à Gand deux concerts qui sont appelés à faire sensation.

On organisera un service spécial de trains et de steamers pour transporter les chanteurs anglais à Gand et les ramener à Londres.

Une armée de secrétaires les accompagnera. Plus de quarante directeurs musicaux de Londres seront aussi présents pour entendre le Chœur impérial dans le Palais des Fêtes.

PETITE CHRONIQUE

Le Roi inaugurera le V^e Salon de Printemps (Palais du Cinquantenaire) demain, lundi, à 2 heures précises. Les membres de la Presse, les artistes exposants et les membres effectifs de la Société seront admis le matin de 10 heures à midi et demi.

Salon de la *Libre Esthétique*. Quatrième liste d'acquisitions (1) :

G. d'Espagnat. *Anémones et fruits*. — A. Lepreux. *Tamaris*. — A. Methey. Cinq céramiques décorées grand feu. — J. Peské. *Le cap Nègre par vent d'est*. — Id. *La plage du Lavandou l'hiver* (aquarelle). — C. Raymond. *Oliviers à Ste-Anne*. — A. Urbain. *Entrée de chapelle* (aquarelle).

Le gouvernement a acquis, en outre, quatre pièces céramiques de M. André Methey pour le Musée du Cinquantenaire et soumis plusieurs œuvres à l'examen de la Commission directrice des Musées royaux de Bruxelles.

Les salles du Musée moderne n'étant pas libres à l'époque fixée pour l'exposition de la *Société Centrale d'Architecture*, celle-ci n'aura pas lieu cette année.

C'est le 1^{er} juin que s'ouvrira à Munich, au Palais de Cristal, l'exposition internationale des Beaux-Arts. Le compartiment belge réunira un contingent important de tableaux et de sculptures.

(1) Voir nos numéros des 16 mars, 23 mars et 13 avril.

M. Georges Minne vient de se voir décerner à Vienne par le jury du Salon de l'Association des Artistes, où le statuaire avait exposé un buste, la grande médaille d'or du gouvernement.

Le grand duc Ernst-Ludwig de Hesse projette une exposition rétrospective de l'Art allemand, de 1650 à 1800, qui aurait lieu l'an prochain au château grand-ducal de Darmstadt. Un vaste comité est en voie de formation, qui réunira tous les spécialistes et directeurs de musées d'Allemagne.

M. Maurice Dufrene, architecte-décorateur à Paris, fera demain, lundi, à 8 h. 1/2, à l'Université Nouvelle (67 rue de la Concorde), une conférence sur l'Art décoratif moderne (Evolution et tendances; intimité et ambiance). Cet entretien sera illustré de projections lumineuses.

Autres conférences annoncées : les 2 et 5 mai, *les Primitifs espagnols*, par M. E. Bertaux; le 9 mai, *l'Art français et italien du XVIII^e siècle en Espagne*, par M. Boas-Boasson; le 10 mai, *la Sculpture bouddhique dans l'Inde*, par M. Foucher.

La représentation donnée avec le concours de M. Vincent d'Indy et de tous les artistes et chefs de service au profit de la société mutualiste le Personnel du théâtre de la Monnaie a réalisé un bénéfice net de fr. 7.707.66.

MM. Kufferath et Guidé ayant pris à leur charge tous les frais matériels de la représentation, le produit global de la recette a été versé à la caisse de la Mutualité.

Profitant du séjour de M. Vincent d'Indy à Bruxelles, les directeurs de la Monnaie ont réglé avec lui la distribution de *l'Etranger*, dont la reprise sous la direction de l'auteur sera l'un des événements musicaux de la prochaine saison. Les rôles de Vita et de l'Etranger seront respectivement chantés par M^{lle} F. Hedy et M. A. Bouillez.

Il est probable que *le Couronnement de Poppée*, le drame lyrique de Monteverde reconstitué par M. Vincent d'Indy et qui remporta sous sa direction un si retentissant succès au Théâtre des Arts, fera spectacle avec *l'Etranger*.

Parmi les autres reprises projetées, citons celles du *Chant de la Cloche*, de *Kaatje*, de *Lakmé*, de *Don Juan*, du *Barbier de Séville* et de *Falstaff*.

Une audition d'*Olivier le Simple*, le beau drame lyrique de M. Victor Vreuls sur un poème de M. Jules Delacre, a eu lieu la semaine dernière au Théâtre de la Monnaie en présence des auteurs et avec le concours de plusieurs artistes. — M. Lauweryns exécutant au piano avec son remarquable talent la partie symphonique. L'œuvre, qui est considérable, se divise en trois actes et quatre tableaux. Elle a produit sur les auditeurs une grande impression.

Mardi prochain, deuxième soirée du Festival Wagner à la Monnaie : *Tristan et Isolde*, interprété par M^{mes} Fassbender-Mottl et Clairmont. MM. Urlus, Kase, Braun, von Scheidt et Dua.

Les 13, 14 et 15 mai, M^{me} Georgette Leblanc, accompagnée de

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

sa troupe, donnera au Théâtre de la Monnaie trois représentations de *Marie-Madeleine*, l'œuvre de M. Maurice Maeterlinck qu'elle vient de créer avec un très grand succès au Théâtre municipal de Nice.

Nous avons publié dans notre dernier numéro la lettre par laquelle M. Vincent d'Indy, en réponse à un article de M. de Wyzeva, exposa aux lecteurs du *Temps* le résultat des vérifications qu'il a faites en Allemagne des manuscrits de F.-G. Rust.

M. d'Indy a complété ces renseignements dans une étude développée que vient de publier la revue S. I. M. (numéro du 15 avril).

Ajoutons qu'il prépare une édition révisée, conforme aux textes originaux, des sonates de Rust, qui paraîtra sous peu à Paris chez MM. Rouart, Lerolle et C^{ie}. Cette édition nouvelle comprendra, outre les sonates connues du maître de Dessau, plusieurs compositions inédites de piano, de piano et violon et de musique de chambre.

De Paris :

M. Gabriel Astruc, directeur du Théâtre des Champs-Élysées, se propose de monter au cours de la prochaine saison l'opéra de M. Franz Schrecker le *Son lointain*, qui a obtenu récemment à Francfort, à Leipzig et à Vienne un très grand succès, et dont il s'est assuré la priorité en France. C'est M. Robert Brussel qui en fera la traduction.

Une troupe italienne excellemment composée a donné au Théâtre des Champs-Élysées des représentations de *Lucie de Lammermoor* et du *Barbier de Séville* qui ont attiré tous les amateurs du *Bel canto* et évoqué les soirées de l'ancien Théâtre Italien. On y a surtout applaudi la Barrientos, dont la voix cristalline d'une pureté et d'une agilité déconcertantes a soulevé l'enthousiasme de l'auditoire. La célèbre cantatrice espagnole avait pour partenaires des chanteurs renommés, au premier rang desquels Sanmarco, Carpi, Marcoux, qui rivalisèrent de verve et de puissance sonore.

Sottisier :

On vient de mettre au jour, rue Victor-Cousin, à l'angle de la rue Soufflot, les substructions d'une grande construction romaine.

Elles appartiennent à un monument qui se trouvait à cet endroit et dont il a été encore impossible de déterminer la nature. Mais ses vastes proportions sont frappantes et prouvent que Lutèce a eu une vie monumentale beaucoup plus brillante qu'on l'avait prétendu jusqu'ici.

Le Radical, 24 avril.

A VENDRE : Avenue des Fleurs 84 (av. Brugmann), b. mais. t. confort mod. gr. et petit ateliers d'art. facil. de paiement. Visible les lundis, mercredis, jeudis 3-5 h.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}, Editeurs

BRUXELLES 4, PLACE DU MUSÉE, 4 PARIS 63, Boulevard Haussmann, 63

Viennent de paraître :

LES PEINTRES DE PORTRAITS

par PAUL LAMBOTTE.
Un beau volume in-4°, de 150 pages de texte, illustré de 53 reproductions en planches hors texte.

Prix : 5 francs.

THOMAS VINÇOTTE et SON ŒUVRE

par PAUL LAMBOTTE et ARNOLD GOFFIN.
Volume in-4°, contenant outre le portrait de l'artiste, 50 planches hors texte.

Prix : 10 francs.

GUILLEAUME CHARLIER

par SANDER PIERRON.
Un beau volume petit in-4°, de 134 pages, illustré de 40 planches hors texte et de 16 reproductions dans le texte.

Prix : 10 francs.

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN

BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

LES MAÎTRES DE LA MUSIQUE

Études d'Histoire et d'Esthétique

Publiées sous la direction de **M. Jean CHANTAVOINE**

Chaque volume in-8° écu de 250 pages environ,

3 FR. 50

FÉLIX ALCAN, éditeur, 108, boulevard St-Germain, Paris (6^e).

Palestrina, par MICHEL BRENET (3^e édition). — **César Franck**, par VINCENT D'INDY (3^e édition). — **J.-S. Bach**, par ANDRÉ PIRRO (3^e édition). — **Beethoven**, par JEAN CHANTAVOINE (3^e édition). — **Mendelssohn**, par CAMILLE BELLAIGUE (2^e édition). — **Smetana**, par WILLIAM RITTER. — **Rameau**, par LOUIS LALOY (2^e édition). — **Moussorgski**, par M.-D. CALVO-COESSI. — **Haydn**, par MICHEL BRENET (2^e édition). — **Trouvères et Troubadours**, par PIERRE AUBRY (2^e édition). — **Wagner**, par HENRI LICHTENBERGER (3^e édition). — **Gluck**, par JULIEN TIERSOT. — **Gounod**, par CAMILLE BELLAIGUE. — **Liszt**, par JEAN CHANTAVOINE. — **Haendel**, par ROMAIN ROLLAND.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement. 10 francs par an.
Le numéro 1 franc " "

La Vie Internationale

REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS
ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX

BRUXELLES : Office central des Associations internationales

Prix d'abonnement : 25 francs.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE
(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, 1 fr. 50.
Union postale, 2 francs.

Abonnements : { Étranger, 20 francs par an.
 { France et Belgique, 15 francs.

Rédaction et Administration : 22, rue St-Augustin
PARIS

Pour la Belgique : M. René Lyr, Boitsfort.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Abonnement. -- France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

Revue du Temps présent

PIERRE CHAÎNE, fondateur.

Secrétaires de rédaction : JOSÉ DE BÉRY, ANDRÉ DELACOUR

Études, critiques et documentations littéraires,
historiques et artistiques.

Paraît le 2 de chaque mois.

DIRECTION : 76, rue de Rennes, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT ANNUEL { France, fr. 14.00
 { Étranger, 16.00

LE NUMÉRO : France, fr. 1.25. — Étranger, fr. 1.50.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50

Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32. BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Stendhal : A propos de la « *Vie de Henri Brulard* » (FRANCIS DE MIOMANDRE). — La Renaissance du Bijou : *Charles Rivaud* (VICTOR PROUVÉ). — La Libre Esthétique et la Presse. Sur Pierre Corneille (E. VERHAEREN). — Le III^e Congrès artistique international. — A propos de Renoir (L. V.). — Notes de Musique. — Memento musical. — A La Haye : *Exposition Zilcken* (LÉON PASCHAL). — Livres d'Art : *l'Arte Mondiale a Roma nel 1911* (O. M.). — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Bibliographie : la *Littérature tchèque contemporaine* (LOUIS THOMAS). — Petite Chronique.

STENDHAL

A propos de « la Vie de Henri Brulard ».

J'ai sous les yeux, en commençant cet article, les deux premiers livres de cette édition enfin complète et *ne varietur* que la librairie Champion s'est chargée d'édifier. Édifier, le mot n'est pas trop fort. Il s'agit vraiment d'un monument, et pareil, tant est grand le nombre de ceux qui y prêtent leur concours, à ces œuvres anonymes du moyen âge, dont les constructeurs sont oubliés, ou inconnus.

Cette édition, qui comprendra trente-cinq volumes, constitue un travail énorme. Et je n'entreprendrai pas ici de l'apprécier, d'abord parce que je ne suis pas érudit, ensuite parce que je ne suis compétent en matière de beylisme que d'une façon très vague. Mais je sais combien est difficile le déchiffrement des manuscrits du maître, et combien, malgré toute leur bonne volonté et leur respect, les premiers... compilateurs se sont laissés aller à interpréter.

Les textes proposés par l'édition Champion ont été revus mot à mot, et plusieurs fois, et par plusieurs personnes. On peut être sûr de leur exactitude. Et c'est tout de même une grande satisfaction que cette sécu-

rité. Et puis, matériellement, la collection sera admirable. Je regarde ces deux volumes in-8° écu de la *Vie de Henri Brulard* (1). C'est une joie que de les contempler, que de les toucher. Tout en est soigné, raffiné, sérieux, agréable. Les caractères sont nets et purs, s'enlèvent avec force sur le blanc éclatant d'un papier probe, épais, mat comme une pulpe de fleur. Les notes sont rejetées à la fin, ce qui fait que le texte court, ininterrompu, plein comme celui d'un roman. Je cite cette phrase finale de l'avertissement de M. Édouard Champion comme modèle de fierté tranquille, de fierté modeste si je puis dire. On y sent cette élégance secrète de l'homme qui a bien travaillé et qui le sait, et ne s'adresse qu'à ceux qui le comprennent d'avance. Alors, il n'insiste pas :

« M. Paillart, l'obligeant maître-imprimeur, a surveillé personnellement, dans ses ateliers d'Abbeville, la confection de cette édition, à qui M. Longuet par d'admirables phototypies et M. Lafuma par un impérisable papier, pur chiffon, assurent, je puis le dire, l'immortalité. »

Quand on voit ces deux volumes, on se console de la décadence de la librairie. Qui sait si cet amas informe de papier bouffant, promis à la destruction pour dans dix ans, ne suffit pas en effet aux gloires viagères et fragiles dont il est le véhicule? Pressés, les contempo-

(1) Œuvres complètes de Stendhal, publiées sous la direction d'Édouard Champion; tomes I et II : *Vie de Henri Brulard*, publiée intégralement pour la première fois d'après les manuscrits de la Bibliothèque de Grenoble par HENRI DEBRAYE, ancien élève de l'École des Chartes, archiviste de la ville de Grenoble. Dix planches hors-texte, appendice, table, etc. Paris, chez Honoré et Édouard Champion.

rains se contentent de cela. Pourvu qu'ils soient imprimés, ils se déclarent satisfaits. Il est bon de réserver aux grands auteurs ces éditions solides, dignes d'une vraie bibliothèque. Ce papier pur chiffon employé pour la collection Stendhal me ravit. Il porte en filigrane la signature de H. Beyle. Ce détail n'est-il pas d'un raffinement exquis ?

La *Vie de Henri Brulard* est en réalité un recueil de notes, de souvenirs écrits par Stendhal sur son enfance et sa jeunesse. Elle intéresse donc les Stendhaliens par ce qu'elle ajoute d'éclaircissements à la psychologie des grands romans objectifs, et à ceux qui ne sont pas Stendhaliens elle révèle la face la plus sympathique de cet homme qui en avait tellement. N'est-ce point d'ailleurs la plus vraie ?

Longtemps Stendhal me fit un effet très désagréable. J'aime mieux cela. Il n'est pas de beauté réelle qui n'irrite. Mais on l'aime ensuite davantage qu'une beauté facile, immédiatement accessible. Je ne voyais en cet écrivain que son cynisme (par exemple dans son agaçant *Journal d'Italie*) ou alors son puéril jacobinisme (cela un peu partout). Tout de même, je sentais bien qu'il y avait autre chose. Une réputation pareille ne s'établit pas sur rien, quelque large que l'on fasse la marge du snobisme.

Le snobisme stendhalien est indiscutable. On est allé jusqu'à organiser des concours de nouvelles et de romans psychologiques sous son invocation. Il aurait bien ri... Le snobisme stendhalien est basé sur un malentendu : les affectations de Beyle, son ton cassant, son scepticisme, ses affirmations d'égoïsme (je dis égoïsme), tout cela est si facile à s'assimiler, tout cela est une défroque si vite endossée ! Mais pour comprendre le vrai Stendhal, il faut être comme lui : je veux dire avoir vécu, ou bien être né avec une âme si vieille qu'on devine la vie d'avance. Vous entendez bien que lorsque Stendhal affirme sa haine du lyrisme, par exemple, il ne dit pas tout. Par crainte d'aller au delà, il se tient dans l'en-deçà. Mais soyez certain que c'est le point juste qu'il aime.

Toute sa vie, par peur de le dépasser, il n'osa y atteindre. Et je comprends admirablement que son dégoût des faiseurs (il y en a à toutes les époques) et de leurs succès l'ait confirmé dans son attitude réservée.

Chaque fois qu'une occasion (je ne les provoque pas) me remet en contact avec l'œuvre de Stendhal, je tiens une raison de plus en faveur de mon opinion. Et les journaux, les notes, etc., sont surtout de convaincantes preuves.

Lisez la *Vie de Henri Brulard*, vous serez surpris de la qualité de la sensibilité. Tout y avoue une des âmes d'enfants les plus tendres, les plus peureusement délicates qui furent. C'est une sensitive, mais si fière que lorsqu'on la froisse elle dédaigne de se refermer,

par peur qu'on n'interprète fâcheusement même ce geste. Dès qu'il eut conscience de lui-même, Stendhal décida qu'il ne manifesterait rien, et il se raidit dans une étude impénétrable. D'où l'accusation d'orgueil, justifiée certes. Mais si l'on savait de quoi est fait l'orgueil !...

Je crois bien que c'est ici même, sans aller plus loin, que réside le grand secret de Stendhal. Il y a des êtres sensibles qui ont besoin de communication avec les hommes. Ils souffrent, ils jouissent, ils aiment, mais ne peuvent le garder pour eux : ils ont besoin, pour prendre conscience de la lumière qu'ils émanent, de la voir se refléter sur l'écran d'autrui. Je ne sais pas (car ceci est vraiment un mystère) si tous ou quelques-uns seulement se doutent de la diminution d'eux-mêmes encourue à cet échange, à cette interpénétration continue. Je suppose qu'ils le savent, mais qu'ils passent là-dessus, préférant à rester intacts mais incompris le plaisir, relatif, d'être compris à peu près. Ces sensitifs-là sont la majorité.

Mais il en est une autre sorte, beaucoup plus rare, « *happy few* » (*unhappy* plutôt, car ils ne sont pas heureux), qui ont jugé une fois pour toutes l'impossibilité de sortir de soi, de se refléter sans déformation. Alors, comme ils tiennent prodigeusement à garder vierge de toute altération leur univers intérieur, ils en ferment toutes les issues. Ce qu'ils souffrent, personne ne peut le savoir, mais ce doit être atroce et continu, car le désir profond de l'âme n'est pas ainsi de se cacher ; alors il leur faut une perpétuelle intervention de la volonté. Leur attitude se raidit, se pétrifie, cependant que leur cœur reste toujours aussi vulnérable.

Stendhal faisait partie de cette petite phalange. S'il n'avait pas écrit, personne jamais n'aurait su ce qu'il valait (les impressions gardées de lui par ses contemporains sont désarmantes d'incompréhension). Mais il était écrivain, et tout de même crut pouvoir se confier à du papier.

Rien n'est plus secrètement comique, et plus touchant, que les précautions qu'il prend pour avouer qu'il écrit, pour avouer qu'il compte être publié après sa mort. On dirait qu'il a honte de son désir et qu'il en ajourne la réalisation à une heure où sa personne physique ne sera plus là pour en rougir.

« Stendhal, dit encore M. Édouard Champion, avait légué son manuscrit de *Brulard* au plus âgé des libraires de Londres et dont le nom commençait par un C. ». Et il ajoute d'ailleurs si gentiment : Ce sera le plus jeune des libraires de Paris dont le nom commence par un C qui recueillera pieusement son legs. »

Eh bien ! même de cette postérité anonyme, à tout jamais inrencontrable, il se défie encore un peu, il ne dit pas tout, malgré sa volonté de tout dire. Plus exac-

tement, il baisse tellement le ton qu'il semble ne pas tout dire. Son style, qu'il dépouille avec une si âpre volonté, finit par être complètement desséché. Stendhal, malgré toute sa finesse, ne comprit pas qu'il y a dans la beauté verbale de l'expression d'un sentiment quelque chose qu'on ne peut confondre avec le plaisir d'écouter sa voie et de se montrer au public. Sa pudeur était telle qu'elle lui fit peur même de cela et c'est miracle qu'elle ne l'ait pas conduit plus loin, à l'étape immédiatement suivante, celle de l'absolu silence. Mais vraiment, entre la façon dont Stendhal s'exprime et le silence, il n'y a pas possibilité de placer un intermédiaire. Poussé par la force irrésistible qui condamne les écrivains à écrire, il s'en tint là, déjà un peu épouvanté de son indiscretion.

Aussi, je ne trouve rien de plus bizarre (encore que naturel et fatal) que le malentendu qui entasse dans la chapelle stendhalienne une telle majorité de gens secs ou cyniques. Étant tels par impuissance, par manque, ils s'autorisent d'un homme qui parut tel pour dissimuler son excès, son abondance : bref qui fut tout l'opposé. C'est pourquoi rien n'est plus choquant pour un véritable ami de Stendhal, c'est-à-dire un homme qui ne vint à lui que lentement, après des résistances, que de se voir confondu avec des gens qui n'ayant ni vécu ni rêvé la vie se déclarent blasés et croient ainsi le tour joué.

Mais enfin, on n'y peut rien.

Peu à peu s'élimineront du culte standhalien tous ces dévots qu'entraîne la mode, et il ne restera plus que ceux qu'il aimait vraiment et eût avoués pour frères : les douloureux, les sensibles, toutes les âmes blessées et masquées.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LA RENAISSANCE DU BIJOU

Charles Rivaud.

En ce temps de rénovations volontaires, parfois exacerbées, où l'expression des formes décoratives de jour en jour se transforme, se précise et s'impose, parmi ses multiples applications il n'est pas de domaine qui ait été plus entièrement bouleversé que celui de la bijouterie.

Échappant aux lois architecturales, le bijou, ce précieux agrément de la parure, ne se prête-t-il pas librement à tous les caprices, n'est-il pas le plus vivant et troublant ornement? Le plus révélateur aussi. Par lui l'âme féminine se dévoile; car s'il souligne la beauté, il signifie aussi orgueil, puissance, volupté, etc.

Dans le cours de ces dernières années, il en fut conçu de fameux; tous les métaux, toutes les chatoyantes et rayonnantes pierres fulgurèrent d'un éclat nouveau, l'inspiration naturiste au champ vaste et varié nous émerveilla, elle nous affranchit aussitôt des formes surannées; plus de chimères ni d'ornementations

contournées, naïvement conçues ou maladroitement plagiées des époques passées. L'imagination franchement créatrice reprit son libre essor, on s'inspira à la source de vie; la flore, la faune, l'humanité, les éléments, toutes les matières, trésors du merveilleux, entrèrent en jeu, ainsi que tous les raffinements de précieuses techniques. Le bijou alors révéla l'intelligence active et sensible.

L'impression fut énorme; un nouveau genre, pour ne pas dire style, était créé. Aussitôt la formule s'implanta, sous forme de mode; on l'exploita; bien rares furent ceux qui ne subirent pas son pouvoir.

Rivaud, parmi tant d'autres, fut le plus rebelle à cette emprise. Son savoir de praticien, son observation, ses fréquentations artistiques affermiront sa foi en un idéal particulier et le mirent en garde contre toute faiblesse d'imitation ou de manière; il regarda aussi la nature, mais il l'analysa, la traduisit selon un mode indépendant, bien à lui, lié intimement à sa technique; la joliesse, la rouerie des grâces mièvres tant exploitées ne l'émurent pas.

Absolu dans ses idées et ses goûts, dès le premier jour il s'affirma par une typique robuste, d'inspiration franche, et une technique forte, savante, qui s'avoue.

Un jour n'a-t-il pas exposé une série de bijoux sous la rubrique « Technique Rationnelle »? Il entendait ainsi manifester sa répugnance pour les petits moyens. Certains ricanèrent, ne comprenant pas, ou feignant de ne pas comprendre; seuls quelques hommes probes et d'expérience surent ce que cela voulait dire.

Rivaud n'est pas non plus homme à s'immobiliser et borner son horizon par des formules, il ne dédaigne aucunement les nouveautés que le progrès met journellement à lumière; aussi se montre-t-il toujours en mal de trouvailles, de transformations et de perfection. Ne vient-il pas d'imaginer toute une technique nouvelle pour adapter les soudures autogènes à la bijouterie et la joaillerie de platine, ce qui n'a jamais été fait, et qu'il réalise très pratiquement?

Si j'insiste sur ce point spécial de la technique, c'est qu'il est d'une importance capitale, c'est parce que de nos jours il y a trop de faiseurs ignorants, et aussi, dans trop de cas, nombre d'ouvriers qui se déshonorent par le truquage, l'apparence, l'escamotage. Rivaud n'admet aucun faux-fuyant et ne fait aucune concession.

Il y aurait beaucoup à dire sur ce solitaire, que l'ardeur de ses convictions rend parfois un peu farouche; il a la ferveur de l'homme de métier, et base sur le « métier » sa conception du bijou. Il ne masque ni ne transfigure aucune matière. Pour lui l'or est de l'or, et le fer du fer. Avec lui pas de maquillage savant et mensonger, il avoue tout franchement, violemment presque; en artiste il veut le bijou apparent et faisant tache décorative, et aussi d'emploi pratique; ne se rattache-t-il pas ainsi aux grandes traditions des Orientaux, aux Egyptiens, Assyriens, Grecs et Étrusques?

Il s'efforce aussi de concevoir le bijou en harmonie avec le caractère, la plastique de la personne pour laquelle il est destiné. Dans l'emploi de la pierre précieuse, ses efforts tendent à mettre celle-ci d'accord avec les métaux tant par le volume que par la couleur, l'éclat et le nombre.

Le bijou signifie donc pour lui : « expression et harmonie ». Le même souci se révèle dans ses quelques pièces d'orfèvrerie aux formes et combinaisons ingénieuses, et aussi dans ses essais de bijoux populaires.

Je suis heureux de dire ceci d'un ami éprouvé, car nous avons déjà parcouru ensemble une longue route; d'étapes en étapes, je l'ai vu se développer, se montrant comme collaborateur et aide précieux, très expert et dévoué — et je ne suis pas le seul qui ait profité de sa sûre expérience.

VICTOR PROUVÉ

La Libre Esthétique et la Presse.

A la demande de quelques exposants de la *Libre Esthétique*, nous publions ci-dessous la nomenclature des principaux articles qui, à notre connaissance, ont été publiés sur le Salon, ainsi que sur les concerts qui y furent donnés.

LE SALON : *La Chronique* (11, 12 et 21 mars); *l'Etoile Belge* (13 et 21 mars); *la Dernière heure* (supplément illustré du 16 mars); *le Soir* (17 mars); *le Petit Bleu* (17 mars); *le Patriote* (15 mars); *le National* (15 mars); *l'Indépendance belge* (16 mars); *le Journal de Bruxelles* (25 mars, 7 avril); *le XX^e Siècle* (31 mars); *le Bien Public* (28 mars); *la Gazette de Liège* (17 mars); *Paris-Journal* (19 février); *Gil Blas* (5 février); *l'Eventail* (16 mars); *la Belgique artistique et littéraire* (15 mars); *la Plume* (20 et 27 mars); *le Florilège artistique et littéraire* (mars); *l'Essor* (1^{er} avril); *le Thyrse* (avril); *la Vie Intellectuelle* (avril); *l'Expansion belge* (avril); *l'Art Moderne* (2, 9 et 16 mars).

LES CONCERTS : *La Chronique* (12, 20 mars, 3 et 11 avril); *le XX^e Siècle* (3 avril); *l'Indépendance belge* (28 mars); *l'Eventail* (16 mars); *le Guide musical* (16 mars et 6 avril); *la Fédération artistique* (23 mars et 6 avril); *le Courrier théâtral* (6 avril); *la Foi nouvelle* (25 mars); *l'Art Moderne* (16 et 23 mars, 6 et 13 avril).

SUR PIERRE CORNEILLE

La Vie a demandé à Emile Verhaeren son opinion sur Corneille. Et voici l'éloquente réponse qu'elle a reçue du poète :

Votre lettre m'arrive au moment où je me dispose à quitter le *Caillou*. Je vous réponds brièvement.

On a répété à satiété que Corneille était le poète du devoir et de l'austérité, qu'il leur opposait le désir et la passion et que tout son théâtre reflétait leur perpétuel conflit. Il faudrait, me semble-t-il, étudier Corneille en variant les points de vue où l'on se place. Plus que Racine, il fut un remueur d'idées. Dans le *Cid* il traite de l'honneur; dans les *Horace*, de la patrie; dans *Cinna*, de la politique; dans *Polyeucte*, de la religion. Son cerveau est encore plus vaste que son cœur. Il fait surgir le drame de l'analyse ou, si vous le voulez bien, de l'examen d'une généralité pour ne pas dire d'une abstraction. Sa comédie le *Menteur* pourrait s'intituler plus justement le *Mensonge*.

Toutefois, telle est la force des dons que le sort lui départit, qu'il parvient à faire vivre et briller avec intensité chaque facette de ses idées et que la vie multiforme et violente se substitue à la dissertation, mais non pas toujours à l'éloquence.

Le discours abonde d'ailleurs dans le théâtre classique autant que dans le théâtre romantique. Jamais en France le dramaturge ne parvient à tuer l'avocat.

Malgré tous ses défauts, Corneille demeure pour moi la plus grande et la plus haute figure du théâtre au XVII^e siècle. J'aime surtout à l'affirmer à cette heure où le goût du jour est tout entier dévolu à Racine. Vous me dites que Rouen vient d'acheter la maison de Pierre Corneille; je m'étonne que ce ne soit fait depuis longtemps.

E. VERHAEREN

Le III^e Congrès artistique international.

Le Comité permanent des Congrès artistiques internationaux s'est chargé de l'organisation du III^e Congrès artistique. Celui-ci tiendra ses assises à Gand du 19 au 23 juillet prochain sous le Haut Patronage du Gouvernement, la Présidence d'honneur du ministre des Sciences et des Arts et la présidence effective de MM. A. Baertsoen, V. Rousseau et P. Saintenoy. Diverses questions intéressant les artistes seront discutées au cours des séances de travail, et notamment le *Règlement-type des Expositions artistiques internationales* (rapporteur M. G. Laugée), la *Périodicité des Expositions et des Congrès artistiques internationaux* (M. E. Blanc-Garin), les *Concours internationaux* (M. J. Brunfaut), le *Règlement-type de ces concours* (MM. Ch. Girault et G. Harmand), la *Création dans chaque pays d'un musée idéal où seraient groupés les chefs-d'œuvre de l'art dans ses diverses expressions* (M. J. Brunfaut), la *Réglementation des heures d'ouverture des musées et collections publiques*, etc. (M. Ch. Samuel), le *Droit d'auteur et ses conséquences juridiques : droits de l'artiste sur son œuvre, droits et obligations du possesseur d'une œuvre d'art, droits de l'Etat sur les œuvres d'art du présent et du passé* (M. Jules Destrée), la *Réglementation du droit d'exposition des œuvres d'un artiste* (M. G. Roussel), la *Réglementation du droit de copie des œuvres modernes dans les musées* (M^r E. Boisseau), la *Suppression de la prescription en matière de vol ou de vente frauduleuse d'œuvres d'art appartenant aux musées* (MM. G. Hulin et A. Verbessmer), la *Conservation des œuvres d'art ruinées par des restaurations maladroites* (M. J. Rolshoven).

Les congressistes seront reçus par l'administration communale gantoise, assisteront au Cortège historique organisé par la Chef-Confrérie de Saint-Michel à l'occasion de son tri-centenaire ainsi qu'au Tournoi de Chevalerie donné le 21 juillet à Tournai, visiteront Bruges et Ostende où ils seront reçus par les administrations communales de ces villes, etc.

Ils recevront une breloque en argent composée par M. G. De Vreese qui leur servira de laissez-passer à l'exposition de Gand.

Les adhésions sont reçues au secrétariat général du Congrès, rue de l'Arbre-Béni 123, à Bruxelles.

A PROPOS DE RENOIR

En même temps que s'ouvrait au public ravi l'incomparable exposition de la galerie Bernheim, l'*Album Renoir*, publié par les soins pieux de notre distingué ami Pascal Forthuny, paraissait en librairie.

Cet album est un recueil des principaux témoignages que les écrivains d'art les plus clairvoyants ont, depuis trente années, apportés au maître de la peinture contemporaine. Vous y lirez des pages fort belles de Th. Duret, J.-K. Huysmans, Octave Mirbeau, Roger Marx, Gustave Geffroy, G.-Albert Aurier, Georges Lecomte, Henri Marcel, Frantz Jourdain, Armand Dayot, Wyzewa, Adrien Mithouard, Camille Mauclair, Thadée Natanson, Meier-Graefe, André Fontainas, Octave Maus, Gabriel Séailles, Jamot, Mellerio, Marius-Ary Le Blond, Guillemot, Gabriel Mourey, Charles Saunier, etc., et aussi les nobles appréciations sur leur grand confrère de Cézanne, Besnard, Maurice Denis, Bourdelle, Duhem, Signac, etc.

La partie la plus curieuse de cet ouvrage d'un haut intérêt, ce sont les « éreintements ». Car Renoir, vous vous en doutez un peu, a été aussi incompris et injurié que tous les maîtres. Il y a certaines diatribes de feu Charles Bigot et Paul Mantz qui sont affligeantes pour la mémoire de ceux qui les signèrent. Il y a aussi des passages de Jules Breton et de Benjamin Constant qui apparaissent, à distance, douloureusement comiques.

Le bon papa Jules Breton, — ce Gounod du paysage, — dès qu'il s'agissait de Courbet, Chavannes, Manet et des impressionnistes, ne ratait pas une occasion de gaffer.

Millet, l'un des maîtres qui honorent l'École, et l'une des victimes, avec Rousseau, Barye, Daumier, Chintreuil, Dupré, Daubigny, etc., des jurys et de la critique de Louis-Philippe, dut même, un jour que Breton avait dépassé la mesure, le remettre à sa place, en lui disant : « Vos paysannes, mon cher Breton, sont trop jolies pour rester au village. »

Renoir a reçu des susdits Albert Wolf et autres Benjamin Constant une bordée d'insultes qui l'honorent grandement.

Rappelons-nous ce que Maxime du Camp, Olivier Merson, Théophile Gautier lui-même, Paul de Saint-Victor et Edmond About écrivaient des figures de Corot : « Poupées bourrées de son, lamentables gothons, fouillis de tons bavocheux, etc... »

Et le « balai ivre » de Delecluze le davidien, parlant d'Eugène Delacroix ! « *J'ai été vingt ans livré aux bêtes* », s'écrie Delacroix dans son « Journal ». Et Paul de Saint-Victor ridiculisant *l'Homme à la houe*, de Millet, qu'il appelle « Dumolard enterrant une bonne ». Le même Saint-Victor traitant Courbet d'« ignoble caricaturiste ! » Et Nieuwekerke faisant de l'esprit aux dépens de Carpeaux ! *Et tutti quanti !...*

Le temps remet à leur place les Paul de Saint-Victor et les Camille Corot, les Jules Breton et les Auguste Renoir.

L. V.

NOTES DE MUSIQUE

MM. Blanco-Recio et Peracchio ont, avec le concours de M^{lle} J. Demont, donné lundi dernier à la salle Patria une audition d'œuvres de la jeune Ecole espagnole qui, à la suite d'Albeniz, s'efforce de conquérir sa personnalité. Audition d'autant plus intéressante qu'à part MM. J. Turina et M. Falla, dont les œuvres ont figuré aux programmes de la *Libre Esthétique*, aucun des compositeurs présentés au public par MM. Blanco-Recio et Peracchio n'était connu à Bruxelles.

La musique ibérique contemporaine cherche dans le folklore local, dans les rythmes de la danse et de la chanson populaire, des armes pour lutter contre l'influence romano-italienne qui, ainsi que l'a constaté M. René Lyr dans une causerie préliminaire, pèse sur elle depuis deux siècles. Et la poésie de ces chants, l'originalité de ces danses véhémentes et voluptueuses lui apportent des éléments dont quelques compositeurs tirent un excellent parti. — M. Granados en particulier.

Le talent des deux artistes, la voix chaleureuse et la parfaite musicalité de M^{lle} J. Demont ont mis en relief les œuvres de MM. Guridi, Pahissa, Villar, Morales, Frigola, Del Campo qui composaient le programme. Mais ce furent surtout les *Danses espagnoles* de M. Granados et la Suite pittoresque *Sevilla* de M. Turina, fort bien exécutées par M. Peracchio, qui soulevèrent les applaudissements de l'auditoire.

MEMENTO MUSICAL

Aujourd'hui dimanche, 4 mai, à 2 h., au théâtre de la Monnaie, deuxième audition du Concert Beethoven-Wagner sous la direction

de M. Otto Lohse et avec le concours de M^{mes} Pornot et De Georgis, MM. Audouin et Billot. Orchestre et chœurs : 300 exécutants.

Lundi 5 mai, à 8 h. 1/2, Salle Patria, concert de la Société chorale des Instituteurs tchèques de Prague sous le patronage de la légation d'Autriche-Hongrie, au bénéfice des crèches de la Ville de Bruxelles, avec le concours de M^{me} Raymonde Delaunois, cantatrice.

Mercredis 7. 14 et 21 mai, à 8 h. 1/4, Salle Nouvelle, trois séances de harpe chromatique (par invitations). S'adresser à M. Jean Risler, professeur au Conservatoire, 95 rue du Tyrol, Bruxelles.

Mercredi 14, à 8 h. 1/2, Salle Patria, concert avec orchestre donné par M^{lle} Angèle Simon, pianiste. Au programme : Beethoven, Schumann, C. Franck. L'orchestre sous la direction de M. G. Lauweryns.

Le Conservatoire de Luxembourg donnera aujourd'hui, dimanche, à 4 h. 1/2, au Palais Municipal, son quatrième concert annuel. Au programme : *les Béatitudes* de César Franck, avec le concours de M^{mes} Marie-Anne Weber, Cécile Cornevin-Gully, Catherine Ries, et de MM. E. Delzara, G. Simon, W. Harry, V. Jaans. Orchestre et chœurs : 300 exécutants, sous la direction de M. Victor Vreuls, directeur du Conservatoire.

Nous appelons l'attention du public sur l'audition que donnera demain la Chorale des Instituteurs tchèques de Prague, composée de cinquante chanteurs qui ont pris à cœur d'élever le niveau du chant choral et de propager la musique chorale tchèque, presque totalement inconnue à l'étranger.

Créée en 1908, cette association débuta à Prague en 1910 après avoir préparé pendant un an et demi, par des études persévérantes, des exécutions parfaites des œuvres de Smetana, Dvorak, Fibich et autres maîtres de l'école tchèque. Depuis lors elle donna plus de cent concerts qui consacrèrent définitivement sa réputation. Elle fut applaudie à Leipzig, à Berlin, à Vienne, à Paris, où en 1912 elle remporta au concours international, dans la section d'excellence, le premier prix et le grand prix du Président de la République, *ex æquo* avec la chorale Nadaud, de Roubaix, dont les exécutants sont cinq fois plus nombreux.

A LA HAYE

Exposition Zilcken.

Le peintre et graveur Philippe Zilcken a organisé dans les salles de *Pulchri Studio*, à La Haye, une exposition qui donne un aperçu entier de son œuvre, tableaux et eaux-fortes. Zilcken est une sensibilité plus qu'un tempérament. Cette sensibilité d'une délicatesse fervente, raffinée, ou, pour mieux dire, exercée par des goûts également littéraires, placée devant un objet, l'embrasse, le pénètre, va jusqu'à la pensée et l'âme qui y sont renfermées. Ainsi des études telles qu'une tête de chien mort, une veste de roulier pendue à un mur acquerront, par l'intimité du rendu, une singulière valeur expressive. C'est surtout au paysage que Zilcken a appliqué son don d'émotion. Son art était trop méditatif et trop conscient pour subir des avatars, mais, avide de spectacles devant lesquels il pût faire vibrer son esprit et faire jaillir de lui-même de nouvelles sources de sensations, il alla, tout jeune encore, en Algérie, et, plus tard, pris de la nostalgie de la grande lumière, il retourna à Alger, à Biskra et au Caire. Ses derniers tableaux sont des notations de l'Orient : splendeurs mornes du désert, ruelles ombreuses de la Casbah d'Alger, ardeurs effrénées et accablantes du soleil dans les palmeraies et contre les murailles en pisé d'une ville arabe, gloire d'or des couchants barrés de minarets. En mettant les toiles de Venise, d'Algérie, d'Égypte en regard des eaux-fortes rapportées de ces endroits et en comparant aussi entre elles ces différentes productions, on arrive à isoler et à définir l'essence même de cette sensibilité qui chercha devant ces divers aspects des prétextes à s'exalter.

LÉON PASCHAL

LIVRES D'ART

L'Arte Mondiale a Roma nel 1911, di VITTORIO PICA, con 732 illustrazioni.

M. Vittorio Pica est, de tous les critiques d'art, le mieux instruit de tout ce que les peintres, les sculpteurs et les graveurs d'aujourd'hui, à quelque nation qu'ils appartiennent, ont produit depuis vingt-cinq ans. Inlassablement, il les guette dans les expositions internationales, détermine leurs tendances, précise leur orientation, note leurs progrès et leurs défaillances. Ses monographies illustrées, dont le nombre s'accroît sans cesse, constituent, pour l'histoire de l'art, une documentation précieuse qui fournira aux chroniqueurs futurs des données précises et complètes.

L'Exposition internationale de Rome en 1911 offrit à M. Vittorio Pica l'occasion de passer en revue la plupart des personnalités artistiques qui marquent dans les diverses écoles de peinture et de sculpture de notre époque. L'important ouvrage qu'il a consacré à cette considérable manifestation esthétique a, comme ses livres précédents, le mérite de donner clairement, sans pédanterie, un aperçu vivant de l'art contemporain en tous pays. Un mot juste, une épithète bien choisie caractérisent chaque artiste cité et suffisent à évoquer le particularisme de son esthétique.

Luxeusement édité par l'Institut d'arts graphiques, à Bergame, le volume de M. Vittorio Pica est illustré de plus de sept cents reproductions des œuvres les plus significatives qui furent exposées à Rome. O. M.

LA MUSIQUE A LIÈGE

Le Conservatoire nous a offert une audition d'élèves sensationnelle. Une ouverture pour deux orchestres du chanoine Henri Hamal, le Liégeois auquel l'art wallon doit tant comme dilettante, historien et collectionneur éclairé, réapparaissait après un siècle de sommeil, exhumée de la collection Terry dont le Conservatoire ne sut rien faire pendant trente ans. L'œuvre a le charme du XVIII^e siècle et sa naïveté rustique; aucune trace de contrepoint: les deux orchestres ne font que se répondre. *Renouveau*, poème symphonique de M^{me} Vandenooren-Coclet, bouleversa par le contraste d'une partition archi-contemporaine l'auditoire que celle du chanoine Hamal avait dépayé. Toutes les richesses de la polyphonie instrumentale s'emparèrent des fibres compliquées de nos oreilles, incapables d'y suffire à première audition. L'émouvante entrée, semblable au mystère de la tombe, disait avec Valère Gille :

Mon cœur que je croyais à jamais endormi
Le voici qui s'éveille lentement...

Puis toute la nature semble parler à la fois, dans une renaissance printanière. Avec autant de science que de souplesse féminine, l'auteur donne une voix à tout ce qui verdoie, s'épanouit, respire ou chante. Le public acclama avec enthousiasme cette poésie d'enivrement.

La Fantaisie concertante pour alto de M. Jean Rogister (qui dirigea les trois œuvres) est grande par la ligne et séduisante par la sincérité de l'expression; les deux premières parties sont particulièrement nobles, belles et harmonieuses. M. P. Sottiaux les interpréta admirablement.

Burlesque, de M. Charles Radoux, et *Marche solennelle*, de M. A. Beernaert, n'ont aucune viabilité; leur fond est banal. Les mélodies de M. Georges Antoine, chantées avec goût et intelligence par M^{lle} Gilis, ont cette précieuse qualité d'être justes, de dire ce qu'elles doivent dire et d'avoir assez d'originalité pour plaire; leur pseudo archaïsme à la Verlaine, cousin de Charles d'Orléans, a été fort applaudi.

GEORGES RITTER

BIBLIOGRAPHIE

La Littérature tchèque contemporaine, par H. JELINEK. Paris, *Mercur de France*.

Ce volume pourrait aussi s'intituler *la Renaissance d'un Peuple*, renaissance accomplie surtout par des philologues, des historiens et des poètes. La destinée de ces littérateurs, depuis un siècle, a été merveilleuse: ils avaient à fixer une langue dont seul le peuple se servait encore; ils devaient persuader à la noblesse et à la bourgeoisie que le tchèque était un langage aussi beau, plus beau, aussi noble, plus noble que l'allemand; ils devaient montrer à un peuple entier qu'il avait un passé, une tradition morale, qu'il avait également un avenir. Ils ont réussi à ressusciter la nation tchèque de ses cendres; alors même que leur talent n'est pas très raffiné, ce sont de grands cœurs: ils ont bien mérité de leur patrie.

J'ai rarement lu un ouvrage d'histoire littéraire aussi clair, aussi concis que celui de M. Jelinek. Il avait à nous exposer un sujet immense: avec une largeur de vues, une équité remarquables, il nous ouvre toutes les avenues, il nous fait comprendre son pays, il nous le ferait aimer si nous n'avions pas déjà cinquante raisons pour le faire.

Ce volume devrait être le premier d'une série: nous avons besoin d'un *Manuel d'Histoire de la Bohême* écrit en français, d'une *Histoire de la Musique tchèque*, si peu connue chez nous; nous manquons surtout de traductions: les *Contes de Mala Strana* de Neruda, les romans de Jirasek, *Maître Kampanus* de Winter, certaines nouvelles de Zeyer, peut-être son *Jan Maria Plojhar*, quelques ouvrages de M. Vilém Mrstik, les *Chants de Silésie* de Petr Bezruc, une anthologie de la poésie tchèque, voilà ce que l'on devrait d'abord, à mon sens, nous donner.

L'exposé de M. Jelinek aurait alors son plein effet. Il faut qu'il soit un point de départ: nous ferons d'ailleurs tout pour qu'il en soit ainsi.

LOUIS THOMAS

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. Exposition de la *Société nationale des Aquarellistes et Pastellistes*. — CERCLE ARTISTIQUE. MM. Herman Richir et H. Van Perck. — GALERIE GEORGES GIROUX. M. G. Hustrate. — GALERIE D'ART. M. A. Barbier. — MUSÉE DU LIVRE. Partitions musicales et affiches théâtrales.

Dans sa dernière séance, le Conseil d'administration de la Société des Amis des Musées Royaux a approuvé le programme des conférences qui seront organisées l'hiver prochain sous les auspices de la Société. Elles auront trait aux œuvres d'art que renferment les divers Musées de Bruxelles, ainsi qu'aux questions d'érudition ou d'esthétique que ces œuvres sont de nature à soulever.

Voici la liste de ces conférences: MM. E. Verlant, *Portraits d'histoire nationale dans les Musées Royaux*; A. J. Wauters, *Pour Hubert Van Eyck, chef et honneur de l'école de Gand*; Jules Destrée, *Constantin Meunier et Victor Rousseau*; Jean Capart, *la Sculpture égyptienne aux Musées du Cinquantenaire*; Vermeylen, *Quelques aspects de l'influence italienne aux Pays-Bas (XV^e-XVI^e siècles)*; Joseph Destrée, *le Mobilier civil en Belgique au Moyen-Age jusqu'au début de la Renaissance*; H. Fierens-Gevaert, *le Sculpteur François Duquesnoy et les artistes belges du XVII^e siècle à Rome*; Marcel Laurent, *les Collections de céramique européenne aux Musées du Cinquantenaire (XVI^e-XIX^e siècles)*; Jean De Mot, *les Influences classiques dans l'art flamand*; V. Tourneur, *le Cabinet des médailles*.

MM. Buls, G. Hulin et P. Lambotte ont accepté l'offre du Comité, mais sans faire connaître encore les sujets qu'ils se proposent de traiter.

Le Cercle artistique a bien voulu mettre sa vaste salle à la disposition des Amis des Musées. Leur œuvre de vulgarisation artistique est assurée ainsi d'une grande diffusion.

Les portes du Salon annuel se sont réouvertes. En disant « les portes », on se sert d'une manière de parler. Pas plus en 1913 qu'en 1912, on ne s'est soucie de placer à la colonnade de droite du Palais du Cinquantenaire les portes en fer forgé qui clôturent depuis longtemps les ouvertures sous la colonnade de gauche. Il n'y a toujours là que des planches provisoires. Cependant le travail est fait, mais des difficultés ont surgi, paraît-il, quant aux niveaux, et l'administration qui a l'éternité devant elle ne se soucie guère de les aplanir. La conception qui consiste à éliminer le facteur « temps » trouve d'ailleurs d'autres applications bizarres dans le même palais. On apprendra non sans stupéfaction que toutes les boiseries et toutes les tentures de l'exposition des Beaux-Arts font l'objet d'un contrat de location. On se demande non sans émotion à combien revient à l'État — qui n'a d'ailleurs d'argent pour rien d'utile — le mètre courant de cimaise offert aux artistes.

Le Prix quinquennal de littérature pour la période 1908-1912 vient d'être décerné à M. H. Carton de Wiart, ministre de la Justice, auteur de la *Cité ardente* et des *Vertus bourgeoises*.

Le jury était composé de MM. Edmond Picard, E. Gilbert, H. Francotte, Doutrepont et Daxhelet.

Il y a cinq ans, M. Carton de Wiart s'était trouvé en compétition avec M. Fernand Séverin, qui l'emporta sur lui. Sur la liste des lauréats précédents figurent MM. Emile Verhaeren, Albert Giraud, Georges Eekhoud et Camille Lemonnier.

L'assemblée solennelle par laquelle la Commission royale des Monuments et des Sites célébrera le 75^e anniversaire de sa fondation aura lieu le lundi 19 mai, à 11 heures du matin, dans la grande salle du Palais des Académies. Cette séance, à laquelle assisteront le Roi et les ministres, sera suivie, à 2 h. 1/2, de l'assemblée générale réglementaire de la Commission pour l'exercice 1914-1915.

L'Exposition de Partitions musicales, de Livrets d'opéras et d'Affiches théâtrales organisée par le Musée du Livre dans ses locaux, 46 rue de la Madeleine, s'ouvrira aujourd'hui dimanche.

Elle réunira, outre une superbe collection d'affiches théâtrales, les productions des principaux éditeurs de Barcelone, Bruxelles, Leipzig, Madrid, Milan et Paris MM. E. Closson, G. Combaz et P. de Ladrière y exposeront d'intéressantes collections de documents anciens et modernes.

L'Exposition sera accessible gratuitement au public, tous les jours, de 10 à 12 et de 2 à 6 heures, le dimanche de 10 à 12 heures.

La clôture de la saison théâtrale du théâtre de la Monnaie aura lieu ce soir, dimanche. Mais le théâtre restera ouvert pour les représentations en langue allemande de l'*Anneau du Nibelung*, fixées comme suit : lundi 5 mai, *Das Rheingold*; mardi 6, *Die Walküre*; jeudi 8, *Siegfried*; samedi 10, *Götterdämmerung*, ainsi que pour les trois représentations de *Marie-Magdeleine*, l'œuvre nouvelle de M. Maurice Maeterlinck, qui seront données les 13, 14 et 15 mai par M^{me} Georgette Leblanc et sa compagnie.

Pour aider à la diffusion des œuvres dramatiques de nos compatriotes, le comité du Théâtre Belge a décidé de donner trois représentations gratuites du quatrième spectacle organisé par ses

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

soins au Théâtre du Parc : *la Rencontre inattendue* de Ch. Morisseaux et l'*Oncle Curé*, comédie en trois actes de M^{me} Miller.

L'une de ces représentations a eu lieu jeudi dernier. Les deux autres seront données aujourd'hui, dimanche, en matinée, et demain, lundi, en soirée.

La réouverture du Waux-Hall est fixée à dimanche prochain, 11 mai. Les concerts seront donnés par soixante musiciens de l'Orchestre de la Monnaie sous la direction de MM. C. de Thoran, G. Lauweryns et L. Van Hout. Le jeudi sera consacré à la musique classique. Le samedi et le dimanche, au cours de concerts extraordinaires, se feront entendre des virtuoses, chanteurs et cantatrices réputés. Enfin, la direction compte donner douze concerts gratuits, dont le premier aura lieu le mardi 13 mai.

On nous écrit de Paris :

Le Théâtre des Champs-Élysées, qui vient de clore son premier mois d'exploitation, s'est placé d'emblée au premier rang des grandes scènes parisiennes. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer son chiffre de recettes à celui des théâtres de Paris les plus favorisés : les plus importants de ceux-ci ont, pendant le mois d'avril, réalisé respectivement 204,000, 182,000 et 176,000 francs. Bien que n'ayant pas joué tous les soirs, le Théâtre des Champs-Élysées a, du 2 au 30 avril, encaissé 265,747 francs.

Aucune scène ne déploie d'ailleurs autant d'activité. En moins d'un mois, M. Gabriel Astruc a monté cinq opéras, deux spectacles de danse, huit concerts de gala. Fidèle à ses promesses, il a présenté au public M^{me} Lilli Lehmann, M^{me} Melba, la Barrientos, la Pavlova, la Trouhanowa, MM. Sammarco, Marcoux, Carpi, Ciccolini, M. Weingartner et M. Kubelik.

Aujourd'hui, dimanche, M. Mengelberg et ses cinq cents artistes hollandais donneront une audition de la Neuvième symphonie et de la *Passion selon Saint Mathieu*. *Pénélope*, de M. Gabriel Fauré, passera la semaine prochaine, avec les *Nocturnes* de M. Debussy, mis en scène par Miss Loïe Fuller et M. Fernand Ochsé. M^{me} Lipkowska, chantera mercredi prochain, *Lucie de Lammermoor* et vendredi le *Barbier de Séville*.

C'est le 15 mai que sera inaugurée la saison des Ballets russes. Ceux-ci alterneront avec *Boris Godounow*, la *Pskovitaine* et *Kho-vantchina*, interprétés par Chaliapine. Vingt-cinq concerts symphoniques, dirigés par les plus éminents chefs d'orchestre, sont dès à présent arrêtés pour la saison prochaine, et *Parsifal* sera interprété par les plus illustres chanteurs de Bayreuth.

On ne peut que féliciter M. Astruc des résultats qu'il a obtenus, — résultats d'autant plus surprenants qu'aux difficultés d'une entreprise théâtrale nouvelle, à la formation des troupes, de l'orchestre, des chœurs, etc., s'ajoutaient pour lui les complications d'une inauguration matérielle que des efforts surhumains parvinrent à ne pas retarder d'une heure.

On désire louer pour juillet (éventuellement pour la saison) dans région pittoresque château ou villa comprenant 4 à 6 ch. de maîtres, 3 de domestiques.

Répondre bureau du journal aux initiales J. M. G.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}, Editeurs

BRUXELLES PARIS
4, PLACE DU MUSÉE, 4 63, Boulevard Haussmann, 63

Viennent de paraître :

LES PEINTRES DE PORTRAITS

par PAUL LAMBOTTE.

Un beau volume in-4°, de 150 pages de texte, illustré de 53 reproductions en planches hors texte.

Prix : 5 francs.

THOMAS VINÇOTTE et SON ŒUVRE

par PAUL LAMBOTTE et ARNOLD GOFFIN.

Volume in-4°, contenant outre le portrait de l'artiste, 50 planches hors texte

Prix : 10 francs.

GUILLEAUME CHARLIER

par SANDER PIERRON.

Un beau volume petit in-4°, de 134 pages, illustré de 40 planches hors texte et de 16 reproductions dans le texte.

Prix : 10 francs.

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN
BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

Revue mensuelle illustrée d'art ancien et moderne.

Directeur : **P. BUSCHMANN**

Fondée en 1904

Anvers, 15, Rynpoortvest. 15, Anvers

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.
La livraison, fr. 2.50. — Numéros spécimens sur demande.
Édition de luxe sur papier spécial, 50 fr.

LIBRAIRIE G. VAN OEST ET C^{ie}
Bruxelles | Paris
4, place du Musée | 63, boulevard Haussmann

Le Courrier musical

Directeur : M. René DOIRE

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris

ABONNEMENTS : France, 15 francs l'an ; Étranger, 18 francs.

Dépôts pour la Belgique : MM. Breitkopf et Härtel, Fernand Lauweryns
Katto, Schott frères, éditeurs, Bruxelles.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet. — HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

LES MARGES

Gazette littéraire fondée en 1903 par M. Eugène Montfort

Paraissant six fois par an.

Paris : 5, rue Chaptal, et chez Floury,
près le Café Napolitain.

Abonnements : 5 francs par an ; sur Japon : 10 francs.

Le numéro : fr. 0,85.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le Bulletin de l'Œuvre (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Le nouveau catalogue vient de paraître. Prix : 2 fr. franco 2 fr. 50.
ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.

" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow,
Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le No.	0,25	Le no.	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Jane Bathori-Engel (G. JEAN-AUBRY). — Chant provincial. (FRANCIS DE MIOMANDRE. — Expositions : au Cercle Artistique : M. Herman Richir; à la Galerie Georges Giroux : M. G. Hausstraete (F. H.). — Le Concert de M. Tirabassi (Ch. V.). — Memento musical. — Albert Besnard. — Le Théâtre à Paris : l'Entraîneuse (F. M.). — Chronique théâtrale : l'Oncle Curé; la Rencontre inattendue (G. R.). — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Petite Chronique.

Jane Bathori-Engel.

Qui n'a point entendu chanter Jane Bathori n'a pu pénétrer la musique française. Il n'est pas d'art plus juste ni plus discrètement humain. C'est la perfection dans la mesure. J'y vois toutes les vertus de France et, quoi qu'on en ait, cela me touche plus avant que les délires, pour passionnés qu'ils soient.

Nulle en ce temps-ci ne l'égale pour restituer au chant toute sa valeur confidentielle. L'écoutant, on ne songe point à elle-même non plus qu'à sa voix, mais bien à ce qu'à travers la musique elle suggère. Seulement ensuite, nous mesurons comment « l'art y est caché par l'art même. »

Les *Chansons de Bilitis* ou le *Promenoir des deux Amants*, qui jamais les chantera comme Jane Bathori, qui saura y mettre autant de fraîcheur, d'ingénuité, d'intelligence et de cœur ?

Pour ce qui est du cœur, on va le contester peut-être, car pour la plupart il faut que tout le corps s'agite, et à moins de fureurs et de cris déchirants, il n'est pas vrai que le cœur parle. Tant pis pour eux, s'ils ont l'oreille dure : c'est encore une vertu française que de comprendre à demi-mot.

Je l'écoute chanter la plainte de Mélisande, ou la juvénile et fraîche joie de *la Bonne Chanson* et je sens bien que dans sa voix c'est notre cœur qui parle. Je sais encore, en l'entendant chanter Chabrier ou Ravel, que nulle autre n'y met plus d'esprit, plus de verve ni plus d'entrain, avec tout le tact qu'il y faut.

Contre tant de traductions infidèles, le rare miracle qu'une semblable incarnation ! Mais plus miraculeuse encore, la présence d'une telle interprète avec tant d'opportunité. Elle incarne la mélodie française moderne. Depuis plus de dix ans, elle a prêté à tous nos jeunes compositeurs de quelque mérite la tranquille assurance d'une collaboration parfaite.

Ce rôle, outre les moyens qu'il réclame, qui donc eût voulu l'assumer ? Il y faut plus que du talent et plus que de l'intelligence, il y faut aussi du courage ; en ce temps-ci, pour la musique, peut-être n'y a-t-il que Ricardo Viñes qui en ait montré davantage.

Cela ne mène point à la gloire tapageuse des virtuoses, aux vastes affiches, aux succès triomphaux, mais cela gagne à des œuvres encore désavouées des curiosités, des attachements, des passions enfin sans cesse grandissantes.

A d'aussi rares artistes qu'on rende un juste hommage, et sans user pour eux des dithyrambes creux de la réclame sans vergogne, ne gardons pas toujours au seul tribunal intérieur les aveux de beauté que nous leur devons.

La première fois que j'entendis Jane Bathori, c'était par un après-midi d'octobre, aux premiers temps du Salon d'Automne, dans une salle petite, assez inconfortable, où rien ne prêtait à l'agrément, et où même la rareté du public ajoutait je ne sais quelle lassitude.

J'ignorais jusqu'au nom même de la cantatrice. Ce qu'elle chanta, ce jour-là, j'en ai perdu le souvenir, mais non pas de l'étrange et profonde impression d'un art jusqu'alors inconnu et cependant si désiré. D'autres m'avaient pu séduire par la seule beauté du timbre, l'ample gravité de la ligne ou la richesse passionnée de quelque tragique invective, mais ce qu'évoquaient en moi les poètes aimés, les chers Baudelaires lus dans le calme des soirs, les Verlaines aussi frais que des sourires d'enfants, toute cette intimité de l'âme, cette « musique de chambre » pour la voix et le cœur, qui donc la traduirait enfin sur un mode français, et quand donc le chant, délivré du théâtre, consentirait-il à venir nous parler comme entre les quatre murs de nos retraites, de nos oratoires profanes, durant « les soirs illuminés par l'ardeur du charbon » ?

J'éprouvai ce jour-là que toute cette musique neuve avait trouvé son incomparable évocatrice : depuis lors, chaque audition me l'a confirmé davantage. Son art est tout fait de nuance et, par aucun détail, on ne le peut saisir ; on ne peut parvenir à en distraire quelque chose qui l'accuse plus particulièrement : c'est la grande vertu de la vraie beauté que son dernier ressort échappe à l'analyse.

Il se peut que ce soit par une extrême pénétration que Jane Bathori atteigne un tel art, que tout y soit minutieusement calculé, que rien n'en soit laissé au hasard ; pourtant on n'en peut pas dépasser ce naturel, et cette spontanéité sensible qui pour l'auditeur importe seule, fût-elle le fruit d'une savante attention.

Mais, tout à la fois, la vivacité de son sens musical lui découvre, dès l'abord, l'accent des œuvres les plus complexes ; elle en révèle toute la clarté et la lumière. On ne peut pas pousser plus loin la simplicité dans le chant, la compréhension d'un poème, la justesse des accents ; c'est proprement un charme, on ne s'en lasse pas. A l'entendre, le littérateur se satisfait autant que le musicien : sa diction ne laisse rien perdre, les clartés et les ombres y sont, avec délices, disposées.

Tout y a sa juste mesure, et, par là, l'étendue s'accroît d'une voix qui chez une autre pourrait peut-être sembler faible.

C'est avec les mêmes termes qu'on louait Marie Fel au dix-huitième siècle : la créatrice des œuvres de Rameau, de Jean-Jacques et de Mondonville, et dont La Tour nous a laissé l'adorable portrait n'est pas sans lien musical avec la créatrice de Debussy, de Ravel, de Roussel, de tant d'autres encore.

Ce sont les mêmes vertus artistiques, la même science, une pareille inclination pour les œuvres toutes neuves sur lesquelles on dispute, la même simplicité vocale ; mais, plus équitable que le nôtre, le dix-huitième siècle avait surnommé Marie Fel : la « Céleste ».

G. JEAN-AUBRY

CHANT PROVINCIAL

M. Jules Delacre est un poète comme je les aime. Il ne considère point que tout soit à dire, et il ne parle que contraint par la nécessité lyrique. Il sait se taire. Aussi ses paroles, longuement attendues, nous apparaissent-elles chargées de méditation. Elles marquent comme les étapes d'une sensibilité.

On se rappelle *les Roses blanches*, dont je parlai ici même, il y a bientôt six ans, ces roses blanches qui étaient toutes frissonnantes d'aurore et humides de rosée. Quelle jeunesse adorable il y avait dans ces vers de tendresse pure et douce ! Aujourd'hui, le poète nous offre un second livre : *Chant provincial* (1) tout différent et où cependant on peut le retrouver pareil.

Tout différent d'inspiration. Le recueil entier porte à peu près sur un seul thème : l'émotion que donne à un être très sensible l'obligation de mener l'existence de la petite ville.

Très pareil, en ce sens que le cœur du poète n'a pas changé. Un autre archet joue un autre air mais c'est sur le même violon, et les résonances sont pareilles :

Je dirai la petite ville
Si fraîche et neuve et si banale,
Où j'ai cherché la paix finale
D'un cœur fidèle et indocile.

Et tout d'abord, le poète n'a point accepté d'une âme complètement ouverte sa nouvelle vie. Tant de choses l'y choquaient et qui durent longtemps lui paraître indignes de son intérêt, et même indicibles dans le langage qui était le sien. Rien n'est plus émouvant que de voir la façon dont il s'efforce de se pencher sur tous ces spectacles rebutants, de communier avec eux.

Parfois, cette impression rebutante est si forte que sa sympathie volontaire ne peut la vaincre et que, découragé, c'est ce désespoir qu'il exprime :

A cause de ce jeune instituteur
Qui dans le sapin neuf de l'école primaire,
Entre les chromos vifs et le boulier-compteur,
Fait chanter l'alphabet, en chœur,
Et rêve, dans la chaude odeur de la misère...

A cause du soldat venu de son village,
— Là-bas, sur un plateau de schiste et de bruyère—
Et qui, dans la boutique du libraire,
Choisit aux feux blafards de l'étalage
Un cœur fait de myosotis, sur un nuage...

A cause du destin de la servante
Dont l'eau usa les mains luisantes,
Et du lit de fer où son cœur repose.
Sous la lucarne en bleu de la soupente
Pleine de lune et de l'odeur du savon rose...

A cause de l'après-midi des vieilles filles
Raccommodant sans fin de maigres choses
Dans des chambres à jamais closes,
Pami les vieux oiseaux qui s'égosillent,
Les chiens en laisse, et les rancunes de famille...

A cause des commis dans les bureaux livides
Qui sentent l'encre aigrie et la poussière ;
Ou de l'industriel ravagé qui liquide,
Et qui écoute, au seuil de la faillite austère,
Le moteur arrêté dans les ateliers vides...

A cause du sous-chef de gare dans la pluie,
Faisant partir des trains sans espoir de voyage ;
A cause de la jeune épouse qui s'ennuie
Dans le mobilier neuf d'un obscur mariage ;

(1) JULES DELACRE : *Chant provincial*. Bruxelles, Henri Larmertin, et Paris, Henri Gaulon.

A cause de vous tous que je préfère
 Pour vos bonheurs à jamais enfouis
 En d'étroits sous-sols à tout faire ;
 A cause de ce parvenu que l'on enterre ;
 A cause du noir ouvrier qui ne jouit
 D'aucun des biens du ciel et de la terre,
 Et qui m'appelle, et qui se dit mon frère...
 A cause de tout cela, oui...

Quel accablement dans cette énumération si lamentable ! Quel infini découragement ! On dirait que le poète va renoncer, décidément va renoncer à la consolation suprême de faire partie de ce décor et de le comprendre. Et cependant, je ne sais quel obscur espoir subsiste. « A cause de tout cela, oui » veut aussi bien dire : « Vous comprenez que toutes ces choses m'excèdent » que : « Eh bien ! j'avoue qu'elles commencent à me prendre ». Une équivoque singulière pèse sur cet aveu. Et pour peu que nous nous rappelions la ressource infinie qu'il y a toujours dans les âmes des poètes, nous devinons que celui-là ne se laissera pas écraser. Et d'abord, le fait de réagir si vivement, de comprendre avec tant de force douloureuse ce qui compose la tristesse de la petite ville, n'en est-il pas une preuve ? Si vraiment il avait été annihilé, il n'eût même pas parlé. Le désenchantement absolu ne s'exprime plus par des mots. Et puis, chez M. Jules Delacre la sensibilité n'est pas que pittoresque : elle est surtout faite de pitié, d'une large fraternité humaine. Vous avez vu, dans la pièce que je viens de citer, de quel cœur miséricordieux et tendre il parle de l'instituteur, du soldat, de la servante, des vieilles filles, des commis, de l'industriel, du sous-chef de gare, de tous ces comparses falots d'une comédie sans introduction ni dénouement, de la longue et monotone comédie provinciale. Il les aime, ces pauvres êtres condamnés, il se met à leur place. Et je crois bien que c'est par là que se renouera le lien de sympathie nécessaire, vitalement nécessaire entre lui et le monde. Et quelle exultation lorsqu'il le découvrira !

C'est cette misère même, ce courageux dénuement des êtres et des choses de la petite ville qui un jour lui fera comprendre qu'il y a là pour lui, comme en tout autre lieu du monde comme dans « les châteaux blancs, les parcs et les fontaines » des heureux de la terre, quelque chose de passionnant, quelque chose qui peut nourrir indéfiniment sa faim sacrée.

Ainsi tu es, ainsi je t'aime,
 Et je t'exalte, ô sérieux poème,
 Avec tes maisons équitables
 Qui sont toutes, toutes les mêmes
 Qui ont la même porte et les mêmes fenêtres,
 Et le même jardin, long et vide, et peut-être
 La même pendule et la même table !
 Maisons, maisons, douces maisons, mes sœurs,
 Autour de moi naissant à la douzaine, en chœur.
 O plâtres frais, petite bourgeoisie,
 C'est bien ici le plus vrai de mon cœur,
 C'est bien ici le plus net de ma vie !
 Car quel ferment vaut ta médiocrité,
 Petite ville grise et nue,
 Et ta douceur sournoise que j'ai bue
 Par les beaux soirs de provincial été ?...

Et descendant plus loin dans les profondeurs de son secret, cherchant encore au delà de cette sympathie à demi volontaire qu'il ressent pour la *douceur sournoise* de la ville, il trouve la raiçon la plus intime dans une sorte de protestation, de résistance, grâce à quoi l'on prend davantage conscience de sa vie :

Quelle ferveur s'allume en ces nuits volontaires
 Où seul, sous un ciel nul, parmi des maisons neuves,
 Tout seul, debout, et dans sa vérité
 Il faut se faire une âme aux aguets, qui défie
 La résignation dont la ville s'abreuve,
 Et qui, dans l'humble chant que son rêve amplifie,
 Se baigne comme en un beau fleuve
 Avec un cri de joie et de beauté!...

Tout l'art de M. Jules Delacre est là. Un humble chant que son rêve amplifie. « N'est-ce point la définition même, cette formule saisissante et persuasive, de la poésie confidentielle, du lyrisme de la vie intérieure ?

Dès qu'il a pris conscience de ce pouvoir, et de cette exaltation, M. Jules Delacre sent tomber les derniers obstacles qui restaient entre la petite ville et lui, il s'approche avec allégresse des âmes les mieux défendues. Il s'assied « comme un frère » au chevet de la jeune accouchée

qui rêve, dans le lit tout neuf du mariage...;

il entre dans les tristes salons des petits bourgeois qui sont

dans l'éternelle attente

D'on ne sait qui, ni quoi, mais avec bien du cœur ;

Il parle au contremaître de l'usine, il se promène le matin du dimanche, au bruit de l'orphéon, il évoque la studieuse et mélancolique jeune fille, et les mêmes existences de tant et tant d'humbles personnages, dont il ne se croit plus le droit de sourire.

Alors, et sous l'empire de ces sentiments féconds, la source imprévue éclate. Quittant ces décors terre à terre, le poète s'élève plus haut : c'est le ciel maintenant, et les nuages, et les éléments, enfin la nature qui le requièrent, au-dessus de ce paysage qu'ils dominent et qu'ils influencent à son insu. Il attend l'aube, ou la nuit, il désire l'aventure parce que la vent a touché son front, la beauté des choses lui a fait comprendre l'attrait du péril et de la douleur. Il ne voit plus les apparences immédiates de sa vie, mais ce qui en émane de sacré, d'élémentaire, de profond, d'éternel. Les désirs l'enveloppent et il n'en a point peur : il se livre à leur danse. La Beauté l'attire.

Et tout cet enthousiasme sans forme et sans nom, ces tristesses et ces joies, tout cela dont la petite ville fut l'humble et première et oubliée initiatrice, tout cela se résout en amour.

Amour, Amour,
 Source des nuits, flamme des jours !
 Pour toutes ces beautés dont mes yeux et ma bouche,
 Et mon désir soumis, et ma douceur farouche,
 Et ma force, et ma ruse aux patients détours
 Ont touché la présence,
 Vois, à tes pieds, ma joie et mon impatience !
 Amour, Amour !
 De mes genoux tremblants, de mes mains qui t'adorent,
 De ma voix qui se brise et longuement t'implore,
 Ah ! puissé-je attarder ton ombre sur mes jours !...
 Pour toutes ces beautés, Amour, et plus encore
 Pour cet ardent souci qui me dévore,
 Pour ces feux bondissants où tu retiens mon cœur
 Insatisfait, sévère, et que la paix ignore,
 Et qui, vaincu, s'exalte et s'afflige vainqueur,
 En un désespéré bonheur !...

Ainsi s'achève le beau et tendre livre de M. Jules Delacre, poète également sensible aux choses du ciel et de la plus humble terre.

FRANCIS DE MIOMANDRE

EXPOSITIONS.

Au Cercle Artistique : Herman Richir.

La grande salle du Cercle est occupée par une copieuse exposition de M. Richir. Le portraitiste y domine, et c'est sans doute le portraitiste seul qui compte ici. M. Richir est incontestablement un des rares peintres de portraits qui ne soient point négligeables chez nous. Il possède presque toutes les qualités indispensables dans ce domaine difficile et ingrat de l'art. Il sait saisir une exacte ressemblance, si l'on entend par ce mot l'apparence physique et directe du modèle; il a de la distinction, son art est sobre, sans recherche inutile. L'artiste manie le pinceau avec une habileté de bon aloi; son métier est sûr, consciencieux, et très éloigné de cette fausse aisance que possèdent un grand nombre de peintres avides de succès, et qui cache mal l'absence de sérieux et un vide absolu de pensée. On ne pourrait soutenir que M. Richir manque de goût; il en possède assez pour plaire. Mais c'est là un goût d'un certain genre; je n'oserais affirmer que le peintre ait su faire preuve de ce quelque chose de mieux que le simple bon goût, de cette qualité indéfinissable à laquelle on reconnaît, dès l'abord, un peintre de race.

En effet, M. Richir manque de personnalité. C'est un peintre traditionnel. On sent qu'il n'a jamais fait d'effort pour sortir de cette voie. Sans doute ne s'aperçoit-il pas lui-même qu'il avance sur une route à ce point explorée qu'on n'y trouverait plus une place de terre vierge. Son dessin est ferme, mais il n'offre rien d'imprévu. L'artiste sait composer; ses portraits ont de l'allure, voire une certaine apparence de style, mais encore une fois on n'y trouve pas la moindre trace d'invention. C'est correct, avec quelque chose en plus qui tient à l'habileté un peu nerveuse du peintre. Quant au coloris, disons tout de suite qu'on le chercherait en vain dans les portraits de M. Richir. Aucune fadeur, il est vrai, dans tout cela, mais une pauvreté, volontaire peut-être, en tous cas irritante. J'aimerais mille fois mieux quelque trivialité audacieuse que cette froideur. Dans les compositions où l'artiste se laisse aller davantage à sa fantaisie, il trouve parfois une note plus ardente, et je ne citerai que cette esquisse charmante *M^{lle} N. Van der Smissen*, et *le Bijou*, un tableau qui fait exception dans l'œuvre de M. Richir.

L'artiste ne dessine ni ne peint comme tout le monde, tant s'en faut! Mais je doute que son pinceau ait jamais touché la vérité à vif. C'est un peintre habile et consciencieux certes, mais un assez pâle artiste.

A la Galerie Georges Giroux : M. G. Haustraete.

La peinture large, fougueuse, de M. Haustraete atteste un tempérament porté aux réalisations rapides. L'artiste ne s'attarde pas au détail. Il ne réfléchit pas en peignant, s'il médite avant de se mettre à l'œuvre. Il peint avec son instinct, cela se sent, et c'est une qualité essentielle de l'artiste, à condition que celui-ci sache réfléchir et penser à ses heures. On sent que pour M. Haustraete le sujet importe peu. Tout lui est prétexte à peinture; il ne choisit guère, et, comme il veut faire vrai, donner une impression vivante du paysage, il lui arrive souvent d'être trahi par la pauvreté du sujet, à moins que ce ne soit par la hâte de le réaliser, ce qui l'empêche d'approfondir. Il lui arrive d'ailleurs aussi de trouver des notes vraiment charmantes, comme celles-ci : *Château*, *Statue sous la neige*, *Jardin sous la neige* et quelques *Études* vivement peintes.

En général, la peinture de M. Haustraete est peu solide. Elle n'est pas non plus très séduisante. Elle apparaît comme une couche de pâte sous laquelle les objets ne prennent aucun relief. Il manque à l'artiste le talent de construire. Sa manière est sommaire et peu suggestive. Il se peut cependant que M. Haustraete ne soit pas dépourvu des qualités de force et de goût qu'il faut pour accomplir une œuvre remarquable; des tableaux comme *Avant la visite*, *la Capeline bleue* et *Dans les coquelicots* semblent en être la preuve. Mais il faudra que l'artiste apprenne à se concentrer et à voir plus au fond des choses.

F. H.

LE CONCERT DE M. TIRABASSI

M. A. Tirabassi est un Italien établi à Bruxelles depuis quelques années. Il voue à la vieille musique de son pays un culte aussi désintéressé que passionné. Nos bibliothèques publiques sont, grâce à Fétis, Gevaert et M. Wotquenne, extrêmement riches en musique italienne ancienne. M. Tirabassi le sait, et les explore en « fouilleur » avisé. Il en rapporte des trésors et, artiste à la fois sensitif et conscient des nécessités du style, il les rend susceptibles d'exécution en les réduisant en notation moderne et en procédant à la réalisation de la basse continue (1).

M. Tirabassi a déjà organisé précédemment quatre concerts historiques à Bruxelles. Nous n'avons malheureusement pas pu y assister. Le cinquième, qui a eu lieu il y a une semaine, était consacré à quelques œuvres inédites de Monteverdi et d'autres maîtres italiens, appartenant tous, à part Stradella, à la première moitié du XVII^e siècle.

Nous sommes revenu de cette séance vivement impressionné par l'émouvante beauté de cette musique, que nous connaissons par la simple lecture, mais dont jamais une interprétation parfaite ne nous avait révélé la splendeur dans sa totalité. M. Tirabassi possède le don précieux d'insuffler son enthousiasme à ses collaborateurs et de leur faire comprendre qu'il ne s'agit point d'une musique morte, accessible seulement à des « oreilles historiques » comme dirait M. Riemann, mais bien d'un art profondément et éternellement vivant. Aussi le petit chœur de femmes qu'il a discipliné et qu'il dirige dans la perfection met-il, dans ses interprétations, une ferveur qui s'apparie à un sens musical irréprochable. M. Tirabassi a eu, d'autre part, la chance de rencontrer des solistes intelligentes et sensibles, qui ont saisi tout de suite ce qu'il voulait et qui rendent ses intentions de la manière la plus expressive. M^{lle} Germaine Heuse a la voix souplée, prenante et d'un fort beau timbre. Elle fait revivre avec une vive intensité ces aristocratiques cantilènes et leur restitue cette « chaleur » italienne qui leur est propre et sans laquelle elles apparaîtraient froides et sans autre charme que celui de la ligne pure. M^{lle} Fonsny, dont le rôle s'est borné à chanter de courts soli dans de la musique d'ensemble, l'a fait avec une rare puissance d'expression et une voix d'une ampleur magnifique.

Quant aux morceaux de chant qui furent interprétés au cours de cette belle séance, et qui sont pour la plupart contemporains des folies berninesques et des froides allégories de l'école holo-

(1) M. Tirabassi vient de publier, à la Librairie Étrangère, 50 Galerie du Commerce, Bruxelles, trois œuvres de Monteverdi : *Salve Regina*, *Ohimè dov' e' l' mio ben* et *O come sei gentile*, avec une réalisation excellente de la basse continue.

naise, ils ramènent à un siècle en arrière et évoquent, avec un merveilleux charme de séduction, l'art des Bellini, de Carpaccio et de Giorgione. Il y a là un mélange de vie, de noble passion, de spontanéité et d'ingénuité que l'on ne retrouve plus chez les musiciens italiens plus rassis du XVIII^e siècle. Il y a aussi une élégance de lignes dont l'imprévu et la fantaisie s'écartent entièrement de l'académisme. Le coloris est celui que donne cette harmonie de transition que l'on rencontre aux confins du XVI^e et du XVII^e siècle et dont l'incertitude même est une raison de poésie et de liberté dans l'expression.

Les quatre chœurs (pour voix de femmes) de Monteverdi, qui formaient le noyau du programme, sont des chefs-d'œuvre d'audace, d'originalité et de profondeur. Nous avons surtout aimé le *Salve Regina*, où le sentiment religieux se dramatise avec une singulière ardeur, sans tomber le moins du monde dans le profane.

Parmi les diverses mélodies de Caccini, Ronlani, M. Rossi, Cifra, Belli, Stradella et Kapsberger (un Allemand établi à Rome) qui furent chantés par M^{lle} Heuse, celles de Domenico Belli nous ont paru de beaucoup les plus surprenantes par la noblesse de la ligne et la force de l'expression. Il s'agit là d'œuvres en tout et pour tout dignes de Monteverdi, et il serait difficile, pensons-nous, de trouver, au début du XVII^e siècle, un *aria* plus génialement émouvant que cette prière d'un moribond dans l'attente du Jugement Dernier : *O miei giorni fugaci*. M^{lle} Heuse a fait d'ailleurs preuve, dans le rendu de ce morceau pathétique, d'un rare don de pénétration.

CH. V.

MEMENTO MUSICAL

Le directeur du Conservatoire a dès à présent fixé les quatre concerts de la saison 1913-1914 aux dimanches 21 décembre, 8 février, 8 mars et 5 avril. Parmi les œuvres principales que dirigera M. Léon Du Bois figurent l'oratorio de Haendel *Israël en Égypte*; les *Béatitudes* de César Franck; la deuxième Symphonie, avec soli et chœurs, de Gustave Mahler.

Mercredi 14 mai, à 8 h. 1/2, Salle Patria, concert avec orchestre donné par M^{lle} Angèle Simon, pianiste. L'orchestre sous la direction de M. G. Lauweryns. — Même jour, Salle Nouvelle, deuxième séance de harpe chromatique avec le concours de M^{lles} D. Callemien, G. Cornélis, M^{me} Vosch-Van Overem, etc.

Mercredi 21, à 8 h. 1/2, Salle Nouvelle, troisième séance de harpe chromatique avec le concours de M^{lle} A. Viceroy, M^{mes} Braeckman-Goldschmidt et Vosch-Van Overem, MM. J. Jadot, J. Mascré.

C'est M. Fritz Steinbach qui dirigera le prochain Festival rhénan, qui aura lieu à Cologne les 8, 9 et 10 juin prochain. Parmi les œuvres choisies cette année, citons la VIII^e symphonie de G. Mahler, qui sera exécutée par un ensemble de mille interprètes, le concerto pour violon de Mendelssohn, le Sanctus de la messe en *si* mineur de J.-S. Bach. La deuxième journée sera entièrement consacrée à Beethoven, dont on entendra la IX^e symphonie, l'ouverture de *Léonore*, le concerto de piano en *mi* bémol (n^o 5), les lieder *A la Bien-aimée absente*. Enfin, le programme du troisième jour sera consacré à Wagner et à Brahms. Du premier, les Cinq Poèmes (orchestrés par F. Mottl), le prélude de *Parsifal*, la scène finale du *Crépuscule des Dieux* et la *Kaisermarsch*. Du second, le Chant des Parques, le concerto pour piano et la I^{re} symphonie.

Les solistes seront M^{lle} Edith Walker, G. Foerstel, Cahnbey-Hinken, Philippi, MM. Plaschke et P. Bender, le pianiste Eugène d'Albert et le violoniste Hubermann.

ALBERT BESNARD

M. Albert Besnard vient d'être désigné par le gouvernement pour diriger l'Académie de France à Rome en remplacement de M. Carolus-Duran, démissionnaire.

Cette nomination était prévue depuis quelque temps et souhaitée par tous ceux qui ont eu l'occasion d'apprécier la courtoisie, l'impartialité et la distinction de l'artiste.

M. Albert Besnard est âgé de soixante-trois ans. Il remporta en 1874 le prix de Rome, vécut pendant trois ans à Londres, se fixa définitivement à Paris en 1884 et conquiert rapidement par ses portraits et ses tableaux de genre une grande notoriété. De ses voyages en Algérie et aux Indes il rapporta nombre de toiles et d'études qui témoignent d'une curiosité toujours en éveil, d'un art qui entend se renouveler sans cesse. Les vitraux de l'École de pharmacie, les compositions religieuses de l'église de Berck, le plafond de la Comédie-Française et maints autres travaux attestent le sens spécial que possède le peintre de la décoration monumentale.

M. Besnard présidera aux destinées de la Villa Médicis en artiste et en gentilhomme.

Comme l'a très justement écrit M. René Marie dans le *Courrier Européen*, « nul n'est plus que Besnard l'homme d'un tel poste. Aimable, brillant causeur, distingué sans pose ni affectation, il remplira avec le tact le plus sûr son rôle de personnage officiel. Il ne tardera pas à être aimé de tous. Seul, notre ambassadeur pourra être un peu jaloux de ce concurrent chez qui il sentira un diplomate plus avisé que tous ceux de la carrière ».

Et notre confrère ajoute à l'éloge cette pointe :

« Et puis un beau jour, subitement, on apprendra que Besnard démissionne, rentre à Paris ou part pour l'Afrique, ou bien pour l'Espagne, ou bien pour le Japon, ou bien pour ailleurs. Et la société romaine s'étonnera de cette brusque décision. C'est qu'elle ignorait Besnard, comme l'ignore la société parisienne, comme l'ignorent ses collègues de l'Institut.

Peu de gens savent que ce membre de l'Académie des Beaux-Arts, commandeur de la Légion d'honneur, est resté l'esclave de son caprice. S'il veut aller flâner à Versailles, si l'envie lui vient d'aller peindre des marchés marocains ou des danseuses javanaises, s'il est pris par la nostalgie « des pays et des gares », aucune considération ne le retiendra. Sa fantaisie d'artiste parle assez haut pour faire taire ses scrupules de fonctionnaire. »

Il achève en ces termes le portrait :

« Aïmons Besnard d'avoir su, parvenu aux honneurs, rester un homme libre. Et soyons assurés que si Besnard se plie avec infiniment de bonne grâce aux exigences protocolaires de sa nouvelle situation, il saura aussi, dès qu'il en sera las, s'en libérer. On ne s'étonnera que parce qu'on ne sait pas que ce soi-disant mondain n'aime guère le monde, que c'est avant tout un grand travailleur, très occupé de son art, très soucieux de sa tranquillité et très amoureux de son caprice. Certes, il sait paraître. Et il met à « représenter », tant de cordiale simplicité qu'on est en droit de croire qu'il s'est livré tout entier. On s' imagine le bien connaître. Non, seuls les intimes de Besnard savent tout ce qu'il y a de finesse et d'esprit chez cet observateur pénétrant, d'intelligence et de sensibilité chez ce nerveux, de fantaisie et d'imprévu chez cet esprit foncièrement original.

Tant qu'il voudra rester à Rome, il sera le directeur idéal de la Villa Médicis. Mais s'il se prend à rêver à d'autres cieux !... »

LE THÉÂTRE A PARIS

L'Entraîneuse, pièce en quatre actes de M. CHARLES ESQUIER (THÉÂTRE ANTOINE).

Césaire est un musicien pauvre et génial qui lutte contre les difficultés terribles des débuts. Un directeur lui a refusé sa pièce *L'Ile Fantôme*, parce qu'il n'y voulait pas ajouter de corrections pour plaire au public. Un certain Vittelbach, qui lui a prêté cinq mille francs, les réclame. Il serait prêt à lui en faire cadeau si

Césaire consentait à lui retoucher une œuvre qu'il a à peine ébauchée et à lui en abandonner les droits. Césaire refuse, mais il est acculé.

Alors intervient Le Goulet, un député, un bonhomme qui depuis quelque temps s'est introduit dans le ménage de Césaire et courtise la femme du musicien. Il consent à commanditer Rabastens, un autre directeur, de 80,000 francs, sans que Césaire se doute de rien, mais, bien entendu, à condition que Françoise lui cède. Affolée, mais réduite à *quia*, elle accepte.

Le succès vient à Césaire, et le gâte. Il néglige sa femme et prend pour maîtresse son interprète, Germaine. Mais ce n'est qu'une passade et lorsque Françoise, jalouse, exige le renvoi de la cantatrice, il la renvoie en effet. Furieuse, celle-ci dénonce à Césaire la liaison de sa femme avec Le Goulet. Effondrement. Explications pénibles. Aveux. Mais incomplets. Jamais Françoise, qui veut ménager l'amour-propre de son mari, n'avouera qu'elle se sacrifia par amour. Il faut que ce soit Le Goulet lui-même qui inflige à son rival cette suprême humiliation. Brisée par tant de drames et de tristesses, Françoise succombe à la maladie de cœur qui, dès le premier acte, la rongait.

Cette pièce pleine de détails très justes et animée d'une émotion sincère et douloureuse fut remarquablement jouée. M^{me} Juliette Margel donne au personnage de Françoise un relief et un accent extraordinaires, je ne sais quoi de populaire et de retenu à la fois : une vraie création. M. Francen joua Césaire avec une verve et une jeunesse, une fougue parfaites. M. Candé fut un ignoble Le Goulet, — ignoble, mais cependant passionné et sensible. M. Clasis fit beaucoup rire en jovial directeur du Midi et demi. M^{me} Derwoz prêtait sa beauté et son talent au personnage de la perverse Germaine. Et tante Claire trouva en M^{me} Dehon un parfait interprète. Il n'y a que des compliments à adresser à MM. Lhuis (un Vittelbach cynique et écœurant), Saillard (Lannion), Carpentier (Beltramus), Bacqué (Dr Chazal), M. Dumont (Martino-wite), Vallée (Reusy); M^{mes} Greyvel (M^{me} Fourtom), R. Modave (Suzanne); la petite Fromet et le petit Mertens, enfants pétulants et gentils.

Ce fut un grand succès.

F. M.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

L'Oncle Curé — La Rencontre inattendue.

Le dernier spectacle belge, au Théâtre du Parc, a été un spectacle gai. Il n'était sans doute pas inutile qu'il en fût ainsi. Tant de gens ne consentiront à reconnaître l'existence d'une littérature dramatique en Belgique que s'il est bien avéré que nous sommes capables de faire des vaudevilles! C'en est un, de vaudeville, la pièce de M^{me} Miller, l'*Oncle Curé*; et la *Rencontre inattendue*, de M. Ch. Morisseaux, est, elle aussi, un pastiche agréable des pièces parisiennes. Que veut-on de plus? La preuve est faite, une fois pour toutes, espérons-le. Le public a ri, il doit être désarmé. Il a pu constater que nous ne sommes pas plus maladroits que d'autres. Peut-être — sa méfiance en fuite — consentirait-il, l'an prochain, à honorer de sa présence des spectacles moins folâtres et plus artistiques. Il faut bien le dire, la qualité du dernier spectacle n'était pas de premier choix. Beaucoup d'artistes et de lettrés sont sortis un peu désappointés du théâtre. Ils croyaient que les subsides avaient été accordés à l'entreprise pour représenter des pièces d'art véritable. Ils comparaient l'*Oncle Curé* à *Baldus*, à la *Maison aux chimères*, au *Marchand d'antiquités*, à la *Nuit de Shakespeare*, et le résultat de la comparaison n'était guère favorable à la pièce de M^{me} Miller. Qu'ils se rassurent. On ne recommencera plus. C'était une gageure. On voulait montrer que le théâtre belge sait prendre tous les tons et passer du grave au doux, du sévère au plaisant. Au reste, le succès de ce dernier spectacle a été, me dit-on, plus considérable que celui des précédents. Il est vrai que ce n'est pas dire grand'chose... Déclarons-nous donc satisfaits et attendons la prochaine campagne.

G. R.

LA MUSIQUE A LIÈGE

Le quatuor Charlier, Lemal, J. Rogister, Dechesne a donné deux charmants concerts russes qui ont été fort goûtés. Au premier, le quatuor de Borodine réveilla le souvenir des victoires de 1886 remportées par M. Jadoul, le protagoniste de l'art moscovite en Belgique, après une tentative, heureuse mais brève, de Hutoy. Le public, presque exclusivement russe, fêta notre ardent concitoyen et applaudit vigoureusement ses mélodies, chantées par M^{lle} Malherbe avec un sentiment très poétique. Elle ne fut pas moins heureuse dans l'interprétation des mélodies russes, qu'elle chanta dans leur langue originelle.

La seconde séance, offerte par l'Œuvre des Artistes, avait été organisée par M. Dwelshauvers qui prit, au piano, d'une manière éminemment artiste, la tâche d'accompagnateur. Le quatuor de Glazounow, écrit vers l'âge de quinze ans, est l'une des œuvres la plus colorées du maître; d'humeur agreste, de sentiment oriental, d'allure vivante, elle marque une originalité de bon aloi et n'a rien perdu de sa fraîcheur. M. Charlier et ses partenaires lui doivent un franc succès qui les engagera à redonner, de temps en temps, une audition de ce petit chef-d'œuvre. Les pittoresques *Novelletten* furent applaudies également. M^{lle} Malherbe avait mis à son programme les *Caresse* de Richopin, si expressivement enrichies de musique par César Cui. La finesse, la douceur, la souplesse de sa déclamation, le charme juvénile de sa voix et la pureté de sa diction lui valurent de longs applaudissements et de chaleureux rappels.

GEORGES RITTER

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

PALAIS DU CINQUANTAIRE. Salon de Printemps. — MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. Exposition de la *Société Nationale des Aquarellistes et Pastellistes*. — CERCLE ARTISTIQUE. MM. H. Richir et H. Van Perck, MM. Breitenstein, Colenbrander, Van Daalhoff, Koster, W. Sluiter, Wolter et Zilcken. — GALERIE GEORGES GIROUX. M. G. Haustrate. — GALERIE D'ART. M. J.-R. Snayers. — MUSÉE DU LIVRE. Partitions musicales et affiches théâtrales.

L'Exposition publique des travaux des élèves de l'Ecole normale des Arts du dessin de Saint-Josse-ten-Noode, pendant l'année scolaire 1912-1913, aura lieu au local de l'Ecole, 52 rue Potagère, les dimanche 11, lundi 12 et jeudi 15 mai 1913, de 2 à 5 heures de relevée.

Le 25 mai s'ouvrira à Liège. Salle des Chiroux, une exposition d'artistes wallons : MM. Fr. Colley, Delcour, Derchain, Lebrun, Pirenne, peintres, et Achille Chainaye, sculpteur (rétrospective); elle durera quinze jours. Des conférences y seront données par plusieurs écrivains wallons, MM. Delevalerie, Gilbert, etc. Deux séances musicales, l'une, organisée par M^{me} C. Bernard et consacrée à la musique wallonne d'autrefois, l'autre, à laquelle prendra part M^{lle} Stévant, qui l'organise, avec un programme d'œuvres inédites de nos compositeurs actuels, compléteront l'ensemble de cette manifestation liégeoise.

Les représentations de *Marie-Magdeleine* que donnera au théâtre de la Monnaie M^{me} Georgette Leblanc auront lieu mardi, mercredi et jeudi prochains.

Le drame de Maurice Maeterlinck aura pour principaux interprètes, outre M^{me} Georgette Leblanc, MM. Jacques Fenoux, sociétaire de la Comédie Française, R. Karl et R. Montcaux.

M. Foucher, professeur à la Faculté des Lettres de Paris, fera mercredi prochain, à 8 h. 1/2, à l'Université Nouvelle, une conférence sur la *Sculpture bouddhique à Java* (projections lumineuses).

On sait qu'une reconstitution du Tournoi donné par Henri VIII, roi d'Angleterre, en 1513, sur la Grand'Place de Tournai, sera organisée sur la même Grand'Place les 13, 14, 20 et 21 juillet 1913. Les lices montent à vue d'œil; la silhouette s'en dessine déjà

et permet d'apprécier l'aspect du champ-clos. La lice intérieure mesure 46 mètres de longueur sur 27 de largeur. Des tribunes s'érigent autour d'elles et pourront contenir 1,500 personnes. Trois mille cinq cents mètres carrés de toile peinte par le décorateur Duboscq compléteront ce cadre, qui sera merveilleux.

Les demandes d'admission au concours de façades ouvert par la commune de Schaerbeek devront être adressées avant le 31 mai au Service des Travaux. Elles seront accompagnées d'une photographie (13 x 13) non collée reproduisant la façade dont l'admission est réclamée. L'emplacement de l'immeuble sera, à l'exclusion de toute autre indication, mentionné au dos de l'épreuve.

Le dernier numéro de *l'Art Flamand et Hollandais* (1) contient une étude qui intéresse à la fois l'art belge, ou si l'on veut, l'art wallon et l'art hollandais. Il s'agit de l'identification d'un portrait d'un inconnu, peint par Rembrandt, et appartenant à une collection particulière à Berlin. M. Schmidt-Degener, le savant directeur du Musée de Rotterdam, établit d'une manière quasi irréfutable qu'il s'agit d'un portrait de Gérard de Lairesse.

Les développements que l'auteur donne à sa thèse sont des plus attachants; ils touchent à la fois à la psychologie, la pathologie et à l'histoire de l'art. Suivent deux articles sur les arts décoratifs, abondamment illustrés, et les chroniques mensuelles où nous remarquons un très vivant portrait du R. P. Van den Gheyn.

De Paris :

Hier s'est ouverte dans la grande salle de l'ancienne Cour des Comptes, au Palais Royal, l'exposition internationale d'Art décoratif théâtral organisée par M. Paul Ginisty. Elle réunit un important ensemble de maquettes, de projets, de dessins relatifs au décor et à la mise en scène et précise l'état actuel de cette branche de l'art dans tous les pays.

La Société des Gens de lettres célébrera le mercredi 24 mai ses Noces de diamant.

Le programme de cette fête vient d'être arrêté dans ses grandes lignes par une commission présidée par M. Georges Lecomte. Il comprend deux parties : dans la journée aura lieu une séance solennelle dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne; le soir, un banquet suivi d'une représentation théâtrale réunira tous les membres de la Société et leurs invités sous la présidence de M. Barthou, ministre de l'instruction publique et président du Conseil.

On a inauguré le mois dernier au cimetière Montparnasse un monument à la mémoire d'Emmanuel Chabrier, à qui ce tardif hommage était bien dû. Ce monument se compose d'une stèle en marbre rose et du buste en bronze du musicien par Constantin Meunier.

M. Vincent d'Indy et M. Alfred Bruneau parlèrent tour à tour et dirent ce que doit la musique française à ce compositeur, à ce musicien à la fois spirituel et savant. Il ne faut pas douter, ainsi que l'assura avec émotion M. Vincent d'Indy, que les œuvres de Chabrier passeront à la postérité car elles sont d'une étoffe solide

(1) Bruxelles, G. Van Oest et Cie.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2

BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARO
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

et leur inspiration est puisée à la source du véritable génie français.

M^{me} Emmanuel Chabrier, fort émue, reçut les hommages respectueux de toutes les personnalités présentes.

M. Max Reinhardt, directeur des Théâtres de Leipzig, dont les innovations dans la mise en scène ont eu tant de retentissement, a, dit-on, l'intention de prendre en location le Cirque de Paris pour y monter *Edipe Roi* avec M. de Max et M^{me} Vera Sergine.

Au début de la prochaine saison, le Théâtre de l'Œuvre montera avec une distribution exceptionnelle *Quand nous autres, les morts, nous nous réveillerons*, la dernière pièce d'Ibsen, qui n'a jamais été représentée à Paris.

Le journal *Excelsior* a eu l'amusante idée de poser à ses lecteurs la question suivante : « Si une loi intervenait, déclarant que vingt seulement des statues qui se dressent dans Paris sont à conserver, lesquelles choisiriez-vous ? »

7,280 lecteurs ont envoyé leur opinion à notre confrère. Voici, dans l'ordre des suffrages qu'elles ont réunis, la liste-type des vingt statues choisies par les concurrents parmi les 285 qui existent sur la voie publique : Jeanne d'Arc, Pasteur, Napoléon 1^{er}, Victor Hugo, Gambetta, Henri IV, Louis XIV, Voltaire, Charlemagne, La Fontaine, Molière, Corneille, Gutenberg, Parmentier, Dumas père, La Fayette, Musset, J.-J. Rousseau, Denis Papin, Richelieu.

Il est stupéfiant que la seule belle statue de Paris, celle du maréchal Ney par Rude, ne figure pas dans cette sélection !

Les estampes modernes atteignent dans les ventes publiques des prix de plus en plus élevés. Tout récemment, à l'Hôtel Drouot, une lithographie en couleurs de Toulouse-Lautrec, *la Grande loge*, a été payée 4,450 francs; une épreuve des *Gla-neuses*, de J.-F. Millet, 2,760 francs; du même artiste, le *Paysan rentrant du fumier*, 1,900, et le *Départ pour le travail*, 1,850 francs.

Une suite de trente lithographies de Forain a été poussée, sur demande de 25,000 à 31,500 francs.

On a adjugé à 2,600 et à 1,500 francs deux épreuves du *Victor Hugo* de Rodin; à 2,000 et à 1,450 francs les *Bûcherons* et le *Cardinal Manning* d'Alphonse Legros; à 1,850 francs un *Bouquet de roses* de Fantin-Latour.

Beautés du style :

Les natures frustes, ou mal équarries, celles pour lesquelles le monde sera toujours trop vaste et auxquelles suffit le mécanisme automatique de leur mentalité passive, ne connaissent pas l'enveloppante douceur d'être deux sans cesser d'être seul.

Cette belle phrase, signée Candide, a paru dans le *Soir* du 20 avril.

On désire louer pour juillet (éventuellement pour la saison) dans région pittoresque château ou villa comprenant 4 à 6 ch. de maîtres, 3 de domestiques.

Répondre bureau du journal aux initiales J. M. G.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}, Editeurs

BRUXELLES PARIS
4, PLACE DU MUSÉE, 4 63, Boulevard Haussmann, 63

Viennent de paraître :

LES PEINTRES DE PORTRAITS

par PAUL LAMBOTTE.

Un beau volume in-4°, de 150 pages de texte, illustré de 53 reproductions en planches hors texte.

Prix : 5 francs.

THOMAS VINÇOTTE et SON ŒUVRE

par PAUL LAMBOTTE et ARNOLD GOFFIN.

Volume in-4°, contenant outre le portrait de l'artiste, 50 planches hors texte

Prix : 10 francs.

GUILLEAUME CHARLIER

par SANDER PIERRON.

Un beau volume petit in-4°, de 134 pages, illustré de 40 planches hors texte et de 16 reproductions dans le texte.

Prix : 10 francs.

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN

BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

Revue mensuelle illustrée d'art ancien et moderne.

Directeur : **P. BUSCHMANN**

Fondée en 1904

Anvers, 15, Rynpoortvest. 15, Anvers

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.
La livraison, fr. 2.50. — Numéros spécimens sur demande.
Édition de luxe sur papier spécial, 50 fr.

LIBRAIRIE G. VAN OEST ET C^{ie}
Bruxelles | Paris
4, place du Musée | 63, boulevard Haussmann

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement. 10 francs par an.
Le numéro 1 franc " "

La Vie Internationale

REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS
ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX

BRUXELLES : Office central des Associations internationales

Prix d'abonnement : 25 francs.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE
(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, 1 fr. 50.
Union postale, 2 francs.

Abonnements : } Étranger, 20 francs par an.
 } France et Belgique, 15 francs.

Rédaction et Administration : 22, rue St-Augustin

PARIS

Pour la Belgique : M. René Lyr, Boitsfort.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie. 12-14

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Le nouveau catalogue vient de paraître. Prix : 2 fr. franco 2 fr. 50.
ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.
Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

Revue du Temps présent

PIERRE CHAINE, fondateur.

Secrétaires de rédaction : JOSÉ DE BÉRY, ANDRÉ DELACOUR
Études, critiques et documentations littéraires,
historiques et artistiques.

Paraît le 2 de chaque mois.

DIRECTION : 76, rue de Rennes, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT ANNUEL : France, fr. 14.00
Étranger, 16.00

LE NUMÉRO : France, fr. 1.25. — Étranger, fr. 1.50.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Marie-Magdeleine (OCTAVE MAUS). — Le Salon de Printemps : la Peinture (F. H.). — La Libre Esthétique (Deuxième Décade) — Les Ironistes : André Rouveyre (O. M.). — Nécrologie : Henri Moret. — Petite Chronique.

Marie-Magdeleine.

La mystique figure de Marie de Magdala a tenté plus d'un écrivain. Il était naturel que M. Maurice Maeterlinck, à son tour, fût amené, par l'évolution de son esprit que passionne le double mystère de la vie et de la mort, à évoquer, en le parant du lyrisme de sa pensée, ce symbole d'amour et de rédemption.

Il l'a fait en poète, et s'il a donné à l'œuvre née de ses méditations la forme théâtrale, le lyrisme n'en domine pas moins, dans sa conception, l'action dramatique. Écrite en prose, *Marie-Magdeleine* (1) est un hymne exalté dont les strophes se déroulent majestueusement en phrases cadencées, en images éloquentes, en rythmes souverains, qui accompagnent d'une musique verbale toujours harmonieuse et parfois émouvante l'exposé des idées et des sentiments exprimés par les acteurs.

L'œuvre est aussi éloignée des « mystères » qu'inspire son héroïne que de la notion actuelle du drame, qui exige le mouvement et la vie. Et pourtant elle s'écarte

(1) Drame en trois actes de M. MAURICE MAETERLINCK, représenté le 13 mai 1913 au Théâtre de la Monnaie.

du théâtre de rêve auquel nous devons *Pelléas et Mélisande*, *la Princesse Maleine*, *Aglavaine et Sélysette* et touche par instants aux réalités immédiates. C'est qu'en substituant à la fiction des épisodes historiques, l'auteur s'est volontairement soumis à d'inéluctables nécessités. Il l'a fait avec tact et discrétion. Les récits évangéliques qu'évoquent les scènes capitales du drame encadrent les réflexions que lui dicte sa philosophie et servent de prétexte à leur énoncé.

Ils introduisent peu à peu dans le débat le douloureux problème de conscience qui déchire le cœur de la pécheresse repentie, nœud psychologique de l'action. Et la terrible alternative : Faut-il, en commettant le péché, sauver celui qui le condamne, ou perdre celui-ci en respectant sa doctrine, — cette alternative se dresse, dans son implacable rigueur, non comme un artifice scénique, mais comme la conséquence logique, inévitable, du conflit sentimental provoqué par l'enchaînement des faits.

Ce conflit est d'autant plus tragique qu'il éclate dans un cœur voluptueux et ardent que l'instinct seul gouverne. Plus puissante est la passion, plus pathétique le renoncement. M. Maurice Maeterlinck a trouvé, pour décrire le doute qui étire l'âme de Marie-Magdeleine, pour exprimer ses révoltes et ses fléchissements successifs, des accents d'une surprenante éloquence. L'amour mystique dont elle est embrasée se confond avec son brûlant amour pour le tribun qui l'a conquise. Elle même ne les discerne plus l'un de l'autre. La double flamme qui crépite en cet être d'amour annihile son jugement, anéantit sa volonté. La morale du Christ l'emporte finalement, après quels combats intérieurs!

Que le Nazaréen périsse si elle ne peut l'arracher à la mort qu'en transgressant ses préceptes. Catastrophe nécessaire pour donner au christianisme sa portée. Et le sacrifice effroyable s'accomplit tandis que Marie-Magdeleine est outragée par le peuple qu'excite contre elle l'amant dont elle a repoussé le désir.

C'est ici qu'intervient l'élément humain, l'inconscience des foules opposée à la complexité d'une psychologie subtile et raffinée. Quelques traits, ci et là, crayonnés à travers les trois actes de l'œuvre, marquent ce contraste. Elle gronde et s'agite au dehors, cette foule anonyme que les miracles de Jésus déconcertent et terrifient. Les échos de ses terreurs et de ses enthousiasmes arrivent jusqu'à nous, portés par des récits auxquels contredit le scepticisme de Rome. Mais quelle incrédulité ne désarmerait devant la guérison du paralytique, devant la résurrection de Lazare ! Et le miracle le plus imprévu n'est-il pas de voir Marie-Magdeleine, qu'un seul regard du Maître a convertie, suivre d'un pas hypnotique, dans l'extase de sa foi nouvelle, le messager que Jésus lui envoie pour l'amener à lui ?

Les épisodes de la Passion sont, dans le drame philosophique de M. Maeterlinck, vus en quelque sorte par l'envers. Le Christ n'y apparaît à aucun moment, bien qu'on entende sa voix dans le jardin de Simon le Lépreux, proche de la terrasse suburbaine où se déroule le premier acte. L'auteur a évité de la sorte un écueil redoutable, de même qu'il s'est gardé soigneusement — et il importe que cela soit dit pour détruire une légende trop prompte à s'accréditer, — de toute parole propre à blesser les croyants ou même à effleurer leur foi. Sa fantaisie lui a fait choisir l'épopée chrétienne comme thème à dissertations philosophiques, ce qui était son droit strict. S'il a mêlé à l'histoire quelques éléments fictifs, comme le fit avant lui le poète allemand Paul Heyse dont il s'est inspiré, sa morale ne s'écarte pas de celle qu'enseigne Jésus. Mieux encore : M. Maeterlinck éclaire et précise cette dernière en la confrontant avec les idées et les mœurs contre lesquelles elle entrait en lutte, en soulignant l'antagonisme de la civilisation cynique et sensuelle de la Rome impériale et de l'idéal de justice, d'abnégation, de fraternité universelle audacieusement proclamé par le Christ.

Ce Silanus, dont l'élégant scepticisme et la haute intellectualité apportent en Judée le miroir de la culture romaine, n'est, au surplus, pas un personnage imaginaire. M. Gérard Harry a rappelé dans la *Grande Revue* qu'Annæus Silanus fut un disciple et collaborateur de Sénèque, et même le complice de certaines des basses ou criminelles complaisances de son maître pour les excès de son élève Néron (1). C'est, en réalité, la

(1) *Le Christ en la ville de joie*, par GÉRARD HARRY. *La Grande Revue*, 10 avril 1913.

sagesse de Sénèque qui parle ici par sa bouche, en harmonieux discours d'une philosophie hautaine, désabusée et pleine de noblesse.

Les « hommes de théâtre » reprocheront à M. Maeterlinck l'importance qu'il a donnée à ces discours. A n'envisager l'œuvre que comme un drame ordinaire, on peut, j'en conviens, critiquer leur prolixité. Ils retardent l'action, c'est certain, et l'impatience du public tend à vouloir en abrégier la durée. Mais il suffit de se rappeler que *Marie-Magdeleine* a d'autres visées que celles d'un drame de Sardou ou d'Henry Bernstein pour qu'aussitôt soit justifié l'artifice dont se sert le poète pour verser dans les cœurs, en maximes et en réflexions réconfortantes, la sagesse et la vérité.

Tant de choses restent à dire sur l'œuvre nouvelle, — si touffue, si multiple, si bourrée d'idées ingénieuses et d'intentions subtiles ! Le cadre d'un article n'y pourrait suffire. Je n'ai voulu en noter ici qu'une impression sommaire, en faire pénétrer l'esprit et apprécier la haute valeur littéraire.

L'interprétation qui en fut donnée au Théâtre de la Monnaie par M^{me} Georgette Leblanc, entourée de MM. Jacques Fenoux, Roger Karl, R. Monteaux, Dauvillier, etc., eut un éclat et une tenue d'art exceptionnels. Jamais peut-être M^{me} Georgette Leblanc ne fut plus pathétique. Par une extraordinaire variété d'accents, de gestes, d'attitudes, de physionomies, elle donna à son rôle, l'un des plus difficiles qui soient, une vie et une vérité prodigieuses. Et sa collaboration savante éclaira singulièrement le texte poétique en montrant toutes les étapes que franchit, dans son ascension vers l'amour mystique, la courtisane vouée aux amours charnelles. Nul n'eût pu mettre en relief avec plus d'autorité et d'élégance les discours de Silanus que ne le fit M. Jacques Fenoux. Excellent aussi, d'une mâle beauté, M. Roger Karl dans le rôle assez ingrat du tribun militaire Lucius Verus. Et le dramatique récit de la résurrection de Lazare fut dit avec une intense émotion par M. Roger Monteaux.

Paris confirmera très prochainement le grand succès que rencontra à Bruxelles *Marie-Magdeleine*.

OCTAVE MAUS

LE SALON DE PRINTEMPS

La Peinture.

Les organisateurs du Salon de Printemps ont eu, certes, une excellente idée en groupant cette année, dans une section particulière, une grande partie de l'œuvre de Jean De Greef. Cette section rétrospective, on s'en aperçoit par le nombre des tableaux exposés, on l'a voulu faire grande, aussi complète que possible. Si le but du comité fut seulement de donner une idée de l'ensemble de la production de Jean De Greef, on peut affirmer qu'il est atteint. Mais il eût mieux valu, à mon sens, réduire quelque

peu l'importance de cette section et ne montrer au public que les œuvres les plus significatives du peintre. Une grande partie, en effet, des tableaux exposés au Salon sont parmi les moins bons que l'artiste ait produits; il en est quelques-uns d'absolument médiocres. Mais il en est de bons, de fort bons même, et il n'eût fallu montrer que ceux-là. L'hommage rendu à De Greef eût été mieux compris.

Il faut citer quelques-unes de ces toiles, qui permettent de juger l'artiste excellemment doué qu'était Jean De Greef. *La Briqueterie, les Moutons dans la neige, la Mare aux biches, les Etangs d'Auderghem, le Marais de Woluwe, la Chaussée de Wavre à Auderghem, la Fillette au mouton, l'Etang de Val-Duchesse*, voilà des œuvres représentatives d'un talent solide, d'un coloriste puissant. De Greef était un peintre d'une technique impeccable, mais on trouve peu de poésie dans son œuvre, guère d'imagination. Il y a pourtant chez lui d'autres qualités que celle d'un parfait ouvrier traditionnel, quelque chose de sain, de loyal, une franchise d'instinct qui fait oublier son défaut de culture et rend ses œuvres sympathiques.

Ce n'est pas la culture qui a manqué à Eugène Smits; on a tout dit sur ce peintre élégant et inspiré. L'exposition de Ter Linden ne nous apprend pas beaucoup, mais il était intéressant de voir groupées quelques-unes des toiles de cet artiste curieux qui s'est exercé dans les genres les plus divers; peintre inégal, inspiré de Courbet et de Millet, dont l'œuvre décèle un tempérament dispersé et flottant.

Pour qui a parcouru les salles de l'Exposition de l'Art contemporain, à Anvers, les envois de Laermans, James Ensor, Jacob Smits, Mellery n'ont plus le charme de l'inédit; mais ils sont d'une qualité telle qu'on les revoit avec un plaisir nouveau et grandissant. La grande toile d'Aman-Jean, *les Eléments*, figurait également à Anvers.

Mais voici trois paysages de Claus, tous nouveaux ceux-ci, et d'une grande beauté. Voici quelques pages d'Alfred Delaunois, d'une intense et pénétrante vigueur d'inspiration. Edmond Verstraeten a envoyé quatre de ses meilleurs paysages récemment exposés au Cercle artistique. Voici un exquis Degouve de Nuncques, *la Plaine*, des toiles charmantes et fortes de Lemmen, Jefferys, Léo Jo, Marchal, De Saedeleer, Vanzevenberghen.

Les salles se suivent, les tableaux s'alignent, se superposent, se bousculent. Et c'est là le grand défaut de cette exposition, comme de celles qui l'ont précédée. Il y a trop de peintres, il y a trop de tableaux. Il fallait faire moins grand, mais mieux...

Force nous est de nous limiter à nos préférences personnelles et de passer les autres.

Nous avons revu avec satisfaction quelques-uns des meilleurs dessins de Léon Spilliaert, parmi lesquels *Vieille maison de Pêcheur et Femme de Pêcheur* sont surtout à remarquer. Le tableau de Gustave Van de Woestyne, *La Mère et le Fils*, est une œuvre de grande envergure tant au point de vue de la facture qu'à celui de l'inspiration et du sentiment. Une excellente toile encore, bien établie et de coloris hardi, c'est le *Paysage du Midi* de M. Louis-G. Cambier. Les trois paysages de M. Fernand Lantoinne sont d'un peintre bien doué, dont il faut beaucoup attendre. N'oublions pas les remarquables intérieurs et paysages de Willem Paerels, et quelques toiles intéressantes de Paulus, Servaes, Paerel Dom, etc.

Il y a encore, au Salon de Printemps, une série d'envois de peintres étrangers: John Lavery, Sureda, André Dauchez, V. de

Zubiaurre. Un des plus intéressants est celui du peintre polonais Joseph de Mehoffer. L'ensemble des tableaux et dessins qu'il expose ici ne me paraît pas donner une idée suffisante de son talent. La toile principale, *Princesse en rêve*, semble d'un idéalisme un peu puéril et assez fade. Par contre, le *Portrait de femme en noir* est une œuvre forte et saisissante. A remarquer aussi quelques paysages d'un coloris en sourdine, très chantant néanmoins, d'où s'élève une poésie prenante et belle. Mehoffer est un artiste de race qui n'ignore rien des ressources de métier mais qui sait de plus imprimer à ses œuvres la marque d'une personnalité hautaine et puissante. Quelques-uns des dessins qu'il joint à cette exposition en témoignent, mais plus encore les prestigieux projets pour des vitraux d'art que Mehoffer exposa l'année dernière à Bruxelles, et qui furent un des principaux attraits du Salon de l'Art religieux. F. H.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE

DEUXIÈME DÉCADE

Nous avons établi en 1903 la statistique décennale du Salon et des Concerts de la *Libre Esthétique* (1). Dix ans sont écoulés depuis cette publication. La nomenclature ci-dessous donnera pour cette nouvelle décade — la troisième depuis la fondation de l'Association des XX, qui précéda la *Libre Esthétique* et lui ouvrit les voies — le tableau complet des peintres, des sculpteurs, des graveurs dont les œuvres furent exposées de 1904 à 1913, suivi de celui des musiciens dont furent exécutées, durant le même temps, les compositions, et des interprètes de celles-ci. Mieux que tout commentaire, ce tableau précisera l'importance et l'intérêt de la campagne menée depuis vingt ans par la *Libre Esthétique*.

Expositions.

Deux cent soixante-quatorze artistes de diverses nationalités ont pris part aux expositions de 1904 à 1913:

Allemagne. — PEINTURE: Curt Herrmann (1905); J.-G. Dreydorff (1905, 1908); E. Nolde, L. von Hofmann (1905); F. Borchardt (1906); A. Lamm, M^{me} W. Truebner, W. Truebner, E.-R. Weiss (1907); O. Bauriedl (1911); M. Clarenbach, W. Kukuk, W. Ophhey, A. Sohn-Rethel et M^{lle} Sophie Wolff (1912).

SCULPTURE: B. Hoetger (1906); M^{les} Zimmern (1910) et G. Zitelmann (1912).

Angleterre. — PEINTURE: G. Clausen, W. Dewhurst, A. Hazledine (1905, 1907, 1908); M. Lindner, R. O'Conor (1905); S. Haws, Th.-W. Marshall (1906); Miss Ethel Carriek (1909); A.-R. Barker, T. Austen-Brown, Nelson Dawson, W. Lee-Hankey, A. Hartley, Ch.-H. Mackie et Miss Mabel A. Royds (1912).

Autriche. — SCULPTURE: O. Spaniel (1906).

Belgique. — PEINTURE: Théo Van Rysselberghe (1904, 1908, 1909, 1910, 1911, 1913); M^{lle} A. Boch (1905, 1907, 1908, 1909, 1910, 1911, 1913); G. Buyse (1905, 1907, 1908, 1913); E. Claus (1905, 1907, 1908, 1909, 1910, 1912); W. Degouve de Nuncques (1905, 1908); A. De Laet (1905); R. De Saegher, M^{me} A. De Weert (1905, 1907); J. Ensor (1905, 1908); H. Evenepoel (1905); A.-J. Heymans (1905, 1907, 1908, 1910, 1912); G. Lemmen (1905, 1907, 1908, 1909, 1910, 1911, 1912); M^{lle} J. Montigny (1905, 1907); G. Morren (1905, 1907, 1908, 1909, 1910, 1913); E. Verdyen (1905, 1910); Edm. Verstraeten (1905, 1907); G. Vogels (1905, 1910); G. Bärwolf (1906); M^{lle} P. Deman (1906, 1907); E. Dopchie, R. Gevers, J. Le Mayeur, R. Heintz (1906); M. Huys (1906, 1908); A. Gleffe (1906, 1908, 1909, 1911); L. Thévenet

(1) Voir l'Art moderne 1903, p. 142. Voir aussi pour la première période (les XX), 1893, p. 115.

(1906, 1908, 1912); I. Verheyden (1906, 1910); A.-W. Finch (1907, 1908, 1910, 1911); R.-H. Monks. G. Montobio (1907); F. Charlet (1908); G. Combaz (1908, 1912); Henry De Groux (1908, 1909); A. Delaunois (1908, 1911); L. Frédéric (1908); F. Knoepff (1908, 1909, 1910); E. Laermans (1908, 1910, 1911); Xavier Mellery, Ch. Mertens, W. Schlobach, R. Wytzman, H. Van de Velde, G. van Strydonck (1908); R. Picard (1908, 1912); J. van den Eeckhoudt (1908, 1909, 1911, 1913); J. Delvin (1909); G.-M. Stevens (1909, 1911); Th. Baron, H. Boulenger, Th. Fourmois, L. Dubois, J. Degreef, F. Toussaint (1910); A. Baertsoen (1910, 1912); J. Frison (1911); Ch. Doudelet, M. Jefferys M^{lle} Léo Jo, M.-H. Meunier (1912); E. Boch, Ch. Hermans, F. Lantoine (1913).

SCULPTURE : M^{mes} L. Mayer-Ochsé (1906, 1912) et Yvonne Serruys (1906, 1909); G. Charlier (1908); P. Du Bois (1908, 1909, 1910, 1911, 1912); J. Gaspar (1908, 1909, 1913); V. Rousseau (1908, 1912, 1913); Ch. Vander Stappen (1908, 1911); J. Lagae, F. Schirren, Edwar Straus (1909); L.-H. Devillez (1910); F. Gysen (1911); Rik Wouters (1911, 1913); A. Bonnetain, M. d'Haveloose (1912); M^{lle} V. Bender, Marcel Rau (1913).

OBJETS D'ART : A.-W. Finch (1911); M^{me} G. Montald, Willem Delsaux (1912); *les Amies de la Dentelle* (1913).

Canada. — PEINTURE : J.-W. Morrice (1905, 1908).

Espagne. — PEINTURE : F. de Iturrino, Joaquin Mir, Santiago Rusiñol (1905); Dario de Regoyos (1905, 1908); M^{lle} Laura Albéniz (1906); I. Zuloaga (1908); H. Anglada-Camarasa, Pablo Roig (1911); X. Gosé (1912).

États-Unis. — PEINTURE : Miss Mary Cassatt (1904, 1908); Th.-E. Butler, Childe-Hassam (1905); A.-Ch. Robinson (1905, 1908); Miss E. Mars (1907); G. Gobô, A. Maurer (1909); Edwin Scott (1912).

SCULPTURE : M^{me} B. Potter-Vonnoh (1909).

France. — PEINTURE : A. André (1904, 1908, 1909, 1913); P. Bonnard (1904, 1908, 1909, 1912, 1913); P. Cézanne (1904, 1913); H.-E. Cross (1904, 1908, 1909, 1910, 1911, 1913); Maurice Denis (1904, 1908, 1909, 1911, 1913); E. Degas (1904, 1908); G. d'Espagnat (1904, 1908, 1909, 1913); P. Gauguin (1904, 1910); Ch. Guérin (1904, 1908, 1909, 1911); A. Guillaumin (1904, 1908, 1910, 1913); M. Luce (1904, 1908); E. Manet (1904); Claudé Monet (1904, 1908, 1910, 1913); Berthe Morisot (1904); A. Renoir (1904, 1908, 1909, 1910, 1913); K.-X. Roussel (1904, 1908, 1910, 1913); C. Pissarro, G. Seurat, A. Sisley (1904, 1910); P. Signac (1904, 1908, 1909, 1910, 1913); H. de Toulouse-Lautrec (1904); Louis Valtat (1904, 1908, 1909, 1910, 1913); E. Vuillard (1904, 1908, 1909, 1910, 1911); Ch. Camoin (1906, 1910, 1913); M^{me} L. Cousturier (1906, 1908, 1909, 1911, 1913); G.-L. Dufrénoy (1906, 1910); A. Le Beau (1906, 1909); H. Manguin (1906, 1909, 1910, 1913); A. Marquet (1906, 1910, 1911, 1913); Henri-Matisse (1906, 1910); Jean Puy (1906); Alexandre Urbain (1906, 1913); A. Barbier, Eugène Carrière, A. Clouart, A. Derain, P. Girieud, Ch. Lacoste, M. de Vlaminck (1907); O. Friesz (1907, 1913); P. Laprade (1907, 1909, 1910, 1913); A. Besnard, Ch. Cottet, H. Lerolle, E. Moreau-Nélaton (1908); Maxime Delthomas (1908, 1911); F. Jourdain (1908, 1913); J. Peské (1908, 1913); J.-F. Raffaëlli, P. Sérusier, F. Vallotton (1908); A. Braut, R. Burgsthal, L. Carré, P.-E. Colin (1909); J.-M. Michel Cazin (1909, 1910); P. Cirou, L. Detroy (1909, 1913); J. Flandrin (1909, 1910, 1911); P.-C. Helleu, A. Jolly, B. Naudin, Odilon Redon (1909); R. Piot (1909, 1912); C. Corot, G. Courbet, Ch.-F. Daubigny, N.-V. Diaz de la Peña, L.-J. Dupré, A. Lebourg, S. Lépine (1910); J. Beltrand, F. Jcveneau, R. Martinez, L. Moret, L. Sue (1911); A. Wilder (1910, 1911, 1913); J.-L. Forain, H. Lebasque (1912); L. Bausil, E. Boudin, S. Bussy, M^{me} Detraux, A. Lepreux, A. Lombard, C. Raymond, H. de Saint Jean (1913).

SCULPTURE : J. Jouant, A. Maillol, P. Paulin (1906); A. Marque (1906, 1908, 1909); J. Bernard, J.-R. Carrière, G. Lacombe (1907); A. Bartholomé, E. Bourdelle (1908); A. Charpentier (1908, 1909, 1910); C. Lefèvre (1908); A. Rodin (1908, 1910); P. Christophe, M^{lle} Jane Poupelet (1909).

OBJETS D'ART : André Methey (1913).

Grèce. — PEINTURE : P. Pantazis (1905).

Italie. — PEINTURE : S. Rappa (1909); A. Tealdi (1911).

SCULPTURE : R. Bugatti (1907).

Japon. — PEINTURE, Fusartane, Hiroshigé, Hokkei, Hokuju, Hokusai, Kiyonaga, Toyoharu, Yeisen (1910).

Norvège. — PEINTURE : Edward Diriks (1906).

Pays-Bas. — PEINTURE : V. Van Gogh (1904, 1910, 1913);

F. Hart-Nibbrig, J. Toorop (1905, 1908); W. Paerels (1906, 1912);

E. Bosch (1907); J.-B. Jongkind (1910); K. Van Dongen (1912).

SCULPTURE : M^{me} F. Raphaël (1909).

Suisse. — PEINTURE : M^{lle} B. Zuricher (1906); R. Fornerod (1907, 1908, 1909, 1911, 1913); A. Giacometti (1911).

République Argentine. — SCULPTURE : R. Yrurtia (1907).

Russie. — V. Tarkhoff (1905); M^{me} A. Dannenberg (1906); N. Millioti, I. Grabar (1907); Seddeler, E. Zak (1909); L. Bakst (1912).

SCULPTURE : E. Wittig (1909).

OBJETS D'ART : princesse Ténicheff (1911).

Suède. — PEINTURE : M^{me} A. Boberg (1907); C. Larsson (1909).

Auditions musicales.

Allemagne. — J. BRAHMS. *Der Gang zum Liebchen; Ständchen* (1912). — V. HERBERT. *Legende* pour violon (1905). — B. HOLLANDER. *Deuxième quatuor à cordes* (1910). — RICHARD STRAUSS. *Die meines Herzens Krönlein* (1906); *Nachtgang* (1906, 1909); *Allerseelen* (1909); *Zueignung* (1912). — FÉLIX WEINGARTNER. *Post im Walde; Plunderwäsche* (1909); Quintette pour clarinette, violon, alto, violoncelle et piano (1912). — HUGO WOLF. *Alle gingen, Herz, zur Ruh* (1906).

Angleterre. — POLDOWSKI. *Les filles aux yeux bandés; Dimanche d'avril; Colombine; Soir; Ballade au hameau; Mandoline*, mélodies; *Ballade des cloches*, pour piano (1911); *Déception; Ariette oubliée; Pannyre aux talons d'or; Cortège*, mélodies; Sonate pour piano et violon; Deux pièces humoristiques pour piano (1912); *Charleroi; Impression fausse; Crépuscule du soir mystique; Cythère*, mélodies (1913). — CYRIL SCOTT. *Lento et Allegro* pour piano; Sextuor pour trois violons, alto, violoncelle et piano (1905).

Belgique. — V. BUFFIN. Sonate pour violon et piano (1908); *L'amour que j'ai pour toi; Au long des sables clairs*, mélodies (1911); *Poème* pour violon (1912). — BERTHE BUSINE. *En sourdine* (1908); *Des femmes en pleurant passent sous ma fenêtre; Guitare* (1910). — J. DU CHASTAIN. *Gretchen vor dem Bild der Mater Dolorosa* (1912). — M. CRICKBOOM. *Andante espressivo e un poco agitato*, pour piano et violon (1908). — A. DE BOECK. *Menuet, Toccate et Impromptu* pour piano (1908). — D. DEFAUW. Suite pour double quatuor d'instruments à cordes (1913). — L. DELCROIX. Trio en si mineur pour violon, violoncelle et piano (1908); Quatuor en la mineur pour violon, alto, violoncelle et piano (1909); Quintette en si bémol majeur pour piano et cordes (1911). — A. DUPUIS. *Le Ruisseau; Des brumes; Printemps* (1905). — S. DUPUIS. *Andante, Caprice* pour violon (1912). — Y.-O. ENGLEBERT. *Viens lentement l'assoir* (1911). — CÉSAR FRANCK. *Prélude, fugue et variation*, pour orgue et piano; *Prélude, choral et fugue*, pour piano; Quatrième trio pour piano, violon et violoncelle (1904); *Panis angelicus*, version originale pour soprano avec accompagnement d'orgue, de harpe et de violoncelle; Sonate pour piano et violon (1907); Quintette pour piano, deux violons, alto et violoncelle (1908, 1911). — G. FRÉMOLE. *Élégie* pour violoncelle (1908). — P. GILSON. Suite pour piano; *Andante et Scherzo* pour deux violons, alto et violoncelle (1908). — ALFRED GOFFIN. Trio pour piano, violon et violoncelle (1906). — G. HUBERTI. *Berceuse; Christine*, adaptation musicale (1907); *Brume de midi; Berceuse; A la dérive*, mélodies (1911). — J. JONGEN. Première sonate pour violon et piano; *Sérénade* pour piano; Trio pour piano, violon et violoncelle (1905); *Poème* pour violoncelle (1906); *Prélude et variations* pour violon, alto et piano; *Villanelle et Tableau gothique*, mélodies (1907); *Clair de lune et Soleil à midi*, pour piano; Quatuor pour piano, violon, alto et violoncelle (1909); Deuxième sonate pour piano et violon (1910, 1912);

Valse pour violoncelle (1911); *Deux rondes wallonnes* pour piano; *Sonate pour violoncelle et piano* (1913) — LÉON JONGEN. *Musique sur l'eau* (1908). — G. LAUWERYS. *Sonata pathétique pour violon et piano* (1909). — CH. LEIRENS. *Quintette pour piano et instruments à cordes* (1913). — G. LEKEU. *Air d'Andromède* (1904); *Sur une tombe* (1905, 1907); *Ronde* (1905); *Chanson de mai* (1907). — L. MAWET. *Car vraiment j'ai souffert beaucoup*; *Je t'aime*; *Sérénade*, mélodies (1908). — F. RASSE. *Trio pour piano, violon et violoncelle* (1913). — C. SMULDERS. *Il pleure*; *Hymne mélodies* (1908). — U. STAVELOT. *Le soir fait une apothéose*, mélodie (1912). — V. VREULS. *Poème pour violoncelle* (1904, 1908); *J'ai reposé mon âme* (1906); *L'Automne sur la Fagne* (1909); *Le Soir*, mélodies (1914); *Sonate pour piano et violon*; *Renouveau* (1913). — L. WALLNER. *L'Ex-Voto* (1907). — TH. YSAÏE. *Deux nocturnes* pour piano (1904); *Le Fleuve*, adaptation musicale (1907); *Quatre pièces pour piano*; *Quintette pour piano et instruments à cordes* (1913).

Espagne. — I. ALBENIZ. *Prélude et Séquedilla* (Chants d'Espagne); *Prélude* (Espagne, Souvenirs) (1905); *Iberia*, suite pour piano, premier recueil (1906); *Iberia*, 2^{me} recueil (1908); *El Polo* (1909); *Almeria* (1910); *Triana. Evocation* (1910, 1913); *Prélude* (Chants d'Espagne); *Zortzico*; *Séquestille*; *El Puerto* (1910). — MANUEL DE FALLA. *Pièces espagnoles pour piano* (1909). — J. TURINA. *Quintette pour piano, deux violons, alto et violoncelle* (1909); *Sevilla*, suite pittoresque pour piano (1910).

France. — M. ALQUIER. *Sonate en fa dièse pour piano* (1910). — R. BONHEUR. *Le Village à midi* (1905); *Élégie première* (1913). — CH. BORDES. *Caprice à cinq temps* (1904); *O mes morts* (1905); *Promenade matinale* (1907); *Dansons la gigue!* (1908); *Suite basque*, pour flûte et quatuor à cordes (1909, 1910); *Deux fantaisies rythmiques* (1909); *Promenade matinale*; *Sur un vieil air*; *Petites jées, honnêtes gnomes*; *Quatre fantaisies rythmiques* pour piano; *Caprice à cinq temps*; *L'heure du Berger*; *Du courage! Mon âme éclate de douleur* (1910). — P. DE BRÉVILLE. *Stamboul (Rythmes et chansons d'Orient)* pour piano; *Épitaphe* (1904); *Prières d'enfant*; *Le furet du Bois Joli*; *La Belle au bois* (1907); *Bernadette* (1908); *Nuit de jardin*; *Le Rhin*; *Sur le pont* (1909); *les Fées* (1910); *Childe Harold* (1911); *Sur une tombe*; *Venise marine*; *Berceuse*; *Sous les arches de roses*; *Une jeune fille parle* (1912); *Petites litanies de Jésus*; *le Secret* (1913). — A. BRUNEAU. *L'heureux vagabond* (1904). — RENÉ DE CASTÈRA. *Trio en ré pour piano, violon et violoncelle* (1905); *Serenata*, pour piano (1908); *En Rêve*; *Une jeune fille parle*; *Azulejo* (1909); *Sonate en mi mineur pour violon et piano* (1912) — A. DE CASTILLON. *Sonnet mélancolique*; *le Bûcher* (1904); *Trio pour piano, violon et violoncelle* (1906); *Quatuor pour piano, alto et violoncelle* (1907); *Quintette pour piano, deux violons, alto et violoncelle* (1910). — E. CHABRIER. *Scherzo-Valse* (1904); *Briséis* (fragments) (1905, 1907); *Bourrée fantasque* (1907); *les Cigales* (1913). — ERNEST CHAUSSON. *Cantique à l'Épouse* (1904, 1912); *la Légende de Sainte-Cécile* (1904); *la Caravane* (1905); *Quatuor en la majeur pour piano, violon, alto et violoncelle* (1907, 1908); *Oraison* (1908); *Sérénade italienne* (1909, 1913); *Chanson d'Ophélie*; *Chanson d'amour* (1910); *Hébé*; (1913). — P. COINDREAU. *Trio pour violon, violoncelle et piano* (1904, 1911); *En Forêt*, pour piano (1908); *La dame de l'été* (1911). — C. DEBUSSY. *Chansons de Bilitis* (1904); *Estampes*; *Sarabande*; *Toccata* (1905); *L'Isle joyeuse* (1905, 1909); *Colloque sentimental*; *Paysage belge* (1907, 1908); *Mandoline* (1907); *Quatuor pour deux violons, alto et violoncelle* (1907, 1909, 1912); *la Chevelure* (1908); *Deux Ariettes oubliées* (1910); *Trois préludes pour piano* (1912); *Ballade des femmes de Paris* (1912); *Le promenoir des deux Amants* (1913). — P. DUKAS. *Variations, interlude et finale sur un thème de J.-Ph. Rameau* (1911). — H. DUPARC. *Lamento* (1904); *Testament*; *Élégie* (1905); *la Fuite*, duo (1906) — HENRY FÉVRIER. *Sonate pour piano et violon* (1904). — GABRIEL FAURÉ. *Pie Jésus* (1904); *Quatuor en ut mineur pour piano, violon, alto et violoncelle*; *Tantum ergo* pour chant et orgue (1905); *Deux pièces pour violoncelle*; *Dolly*, pour piano à quatre mains; *Dans la forêt de septembre*; *La fleur qui va sur l'eau*; *Mandoline*; *Quatuor en ut mineur pour piano, violon, alto et violoncelle* (1906); *Sérénade et madrigal de*

Shylock; *le Don silencieux* (1907); *Soir* (1912); *Nocturne n° 1 pour piano*; *La Bonne chanson*, neuf poèmes de Verlaine (1913). — G. GROVLEZ. *La Chambre blanche* (1906); *Les Familiers* (1907); *Prière* (1911); *Deux pièces de l'Almanach aux images*; *Trois mélodies de Jean Dominique* (1912); *Guitares et mandolines* (1913). — ALBERT GROZ. *Heures d'été* (1906); *Épithalame* (1908); *Sonate pour piano et violon* (1910). — R. HERVÉ. *Marine*; *les Jardins* (1910). — VINCENT D'INDY. *Tableaux de voyage* (1904, 1909); *Trio pour clarinette, violoncelle et piano* (1904, 1907); *Lied maritime* (1905); *Sonate en ut pour violon et piano* (1905, 1908); *Quatuor (n° 2) pour deux violons, alto et violoncelle* (1905, 1908); *Jour d'été à la montagne*, réduction pour deux pianos; *Suite en ré pour trompette, deux flûtes, deux violons, alto et violoncelle*; *Lied pour violoncelle* (1907); *Sonate pour piano*; *Choral varié pour violoncelle* *Quatuor pour piano, violon, alto et violoncelle*; *Souvenirs*, transcription pour piano (1908); *Fantaisie pour hautbois* (1909); *Deux chansons du Vivarais*: *Là-haut, sur la montagne*; *la Bergère aux champs*; *Quatuor (n° 1) pour deux violons, alto et violoncelle* (1912). — D.-E. INGHELBRECHT. *La Nursery* (1906); *Nocturne pour violoncelle* (1907); *Mélodies sur des poésies russes* (1913). — CHARLES KOECHLIN. *Dame du ciel*; *l'Âme* (1906). — MARCEL LABEY. *Sonate pour alto et piano* (1906); *Chanson du Rayon de Lune* (1907); *Quatuor pour violon, alto, violoncelle et piano* (1911). — P. LE FLEM. *Le Chant des gênets*, suite pour piano (1911). — ALBÉRIC MAGNARD. *Quatuor pour deux violons, alto et violoncelle* (1904); *Poème en musique* (1905); *Sonate pour violon et piano* (1906); *Trio pour piano, violon et violoncelle* (1907). — G. MARTY. *C'est le vent qui m'a fait pleurer* (1905). — GABRIEL PIERNÉ. *Prélude et fugue pour piano* (1913). — MAURICE RAVEL. *Pavane pour une infante défunte* (1904); *Asie* (1906); *Histoires naturelles* (1907); *Les grands vents venus d'outre-mer* (1908); *Gaspard de la Nuit*, trois poèmes pour piano (1909); *Quatre mélodies populaires grecques*; *Pavane pour une Infante défunte*, transcription pour violoncelle (1913). — J. GUY ROPARTZ. *Petites pièces pour piano à quatre mains* (1904); *Sonate pour violoncelle et piano* (1905, 1913); *Deux pièces pour orgue sans pédales* (1905); *Quatuor pour deux violons, alto et violoncelle* (1906); *Sonate pour violon et piano* (1908). — ALBERT ROUSSEL. *Trio pour piano, violon et violoncelle* (1905); *Odelette* (1908); *Sonate pour piano et violon* (1909); *Divertissement pour flûte, hautbois, clarinette, basson, cor et piano* (1910); *Amoureux séparés*; *Invocation*; *Suite pour piano* (1914); *Odelette* (1912). — L. SAINT REQUIER. *Les Nymphéas*; *Silence blanc* (1904). — FLORENT SCHMITT. *Reflets d'Allemagne*, valse pour piano à quatre mains (1907); *Andante et Scherzo pour harpe chromatique et quatuor à cordes* (1909); *Trois rapsodies pour deux pianos* (1911). — BLANCHE SELVA. *Les ancêtres du lys* (1905). — MAURICE DE SEROUX. *Marines* pour piano (1909). — LOUIS DE SERRES. *Les Heures claires* (1905). — D. DE SÉVERAC. *Loin des villes* (1904); *Vers le Mas en fête* (1905); *Un rêve* (1905); *En Languedoc*; *le Soldat de plomb* (1906); *Fête en Cerdagne*, fantaisie pour piano; *Baigneuses au soleil*, souvenir de Banyuls (1909); *Cerdana*, suite pittoresque pour piano (1911). — E.-B. SIEFERT. *Andante et finale de la Sonate pour piano et flûte* (1910). — CH. SOHY. *Trois chants nostalgiques avec quintette piano et cordes* (1911). — L. VIERNE. *Sonate en sol mineur pour piano et violon* (1912). — EMILE VUILLERMOZ. *Deux chansons canadiennes* (1906). — G. M. WITKOWSKI. *Sonate pour violon et piano* (1908).

Italie. — L. SINIGAGLIA. *Romance et Humoreske* pour violon (1905); *Romance pour violoncelle* (1907). — GUILLAUME URIBE. *Sonate pour violon et piano* (1911).

Russie. — BA. AKIREW. *À la chanson russe*; *Nocturne printanier* (1905); *Islamey* (1913).

Interprètes. — CHANT : M^{me} Demest (1904, 1905, 1907, 1911, 1912); M^{lle} Poirier (1904, 1911); M^{me} Jane Bathori-Engel (1904, 1906, 1907, 1913); M^{lle} Marguerite Chabry, M^{me} Georges Marty, M^{lle} G. Wybauw (1905); M^{lle} J. Delfortrie (1905, 1907); M^{me} G. Zimmer (1906); M^{me} Laure Flé, M^{me} P. Miry-Merck, M^{lle} Regina Kersten (1907); M^{lle} Marguerite Rollet (1908, 1909, 1910, 1911, 1912, 1913); M^{lle} Raymonde Delaunois (1908); M^{me} M.-A. Weber (1909, 1911, 1912, 1913); M^{lle} Renée de Madre (1910); M^{me} Croiza (1912); M^{lle} Anne Balguerier (1913).

MM. Stéphane Austin (1904); Georges Surlemont (1905); Emile Engel (1906, 1907); Bracony (1908); V. Houx (1910); Sir A. Dean Paul (1912).

PIANO : M^{me} M. Devos-Aerts (1904, 1905, 1913); M^{lle} Blanche Selva (1904, 1905, 1906, 1907, 1908, 1909, 1910, 1911); Miss Evelyn Stuart (1905); M^{me} Jane Bathori-Engel (1906, 1913); M^{lle} Marguerite Laenen, M^{me} Crickboom (1908); M^{me} Florival (1910); M^{lle} Antoinette Veluard, M^{lle} Madeleine Stévant (1911); M^{lle} Th. Chaumont (1912); M^{lle} Georgette Guller (1913).

MM. R. Vinès (1904, 1909); Emile Bosquet (1904, 1905, 1906, 1907, 1908, 1911, 1912); Octave Maus (1904, 1906, 1907, 1908, 1909, 1910, 1911, 1912, 1913); Albert Dupuis (1905); P. Perracchio (1905, 1910, 1912); Théo Ysaye (1905, 1907, 1910, 1912, 1913); J. Jongen (1906, 1907, 1909, 1910, 1911, 1912, 1913); Gabriel Fauré (1906); Marcel Labey (1907, 1911); Vincent d'Indy (1908, 1909); Léon Delcroix (1908); J. Turina, G. Lauweryns, Lucien Lambotte (1909); P. de Breville (1909, 1910, 1912); Albert Demblon, F. Colson (1911); Poldowski (1911, 1912, 1913); Ch. Sohy (1911); G. Grovlez (1912); Ch. Hénusse (1912); Ch. Leirens, Fr. Rasse (1913).

VIOLON : MM. E. Chaumont (1904, 1905, 1906, 1907, 1908, 1909, 1910, 1911, 1912, 1913); A. Zimmer (1904, 1905, 1906, 1907, 1908, 1909, 1910, 1911, 1912); F. Doehaerd (1904, 1905, 1906, 1907); M. Crickboom (1905, 1908); L. Angeloty (1905); G. Ryken (1907, 1908, 1909, 1910); De Rudder (1907); Piérv (1908, 1909); Blanco Recio (1908); L. Morisseaux (1911, 1912); F. Ghigo (1912); Désiré Defauw, A. Onnou, Jetteur, G. Devreese (1913).

ALTO : MM. L. Van Hout (1904, 1908, 1909, 1911); L. Baroen (1905, 1906, 1907, 1908, 1909, 1910, 1912); O.-Y. Englebert (1906, 1907, 1911); Meses (1907); Brunner (1908); J. Rogister (1912, 1913); G. Prévost, Katz (1913).

VIOLONCELLE : MM. B. Hambourg (1904); E. Doehaerd (1904, 1905, 1906, 1907, 1908, 1909, 1910, 1912); E. Prenez (1905); H. Merck (1905, 1906); Georges Pitsch (1906, 1907, 1908, 1911, 1913); Maurice Dambois (1906, 1912); J. Kühner (1907, 1908, 1909); J. Jacob (1908, 1909); J. Gaillard (1911, 1913); P. Doehaerd, A. Morel (1913).

CONTREBASSE : M. L. Faelen (1907).

COR : M. F. Wauquier (1907). — TROMPETTE : M. Théo Charlier (1907). — HAUTOIS : MM. F. Piérard (1909, 1911); C. Marteaux (1910). — CLARINETTE : MM. Hannon (1904); P. Dujardin (1907); A. Adam (1910); Jourdain (1912). — BASSON : M. G. Trinconi (1910). — FLÛTE : MM. Sermon, Ackerman (1907); A. Strauwen (1909, 1910). — HARPE : M. Ed. Mailly (1907). — HARPE CHROMATIQUE : M^{lle} Hélène Dutreux (1909). — ORGUE-HARMONIUM : M^{me} A. Béon, (1904, 1905, 1907). — CHŒURS ET ORCHESTRE sous la direction de M. E. Doehaerd (1904).

Conférences.

Quatre conférences ont été faites au Salon jubilaire de 1904 :

MM. MÉDÉRIC DUFOUR : *J. Laforgue et l'Impressionnisme*; ANDRÉ GIDE : *L'Evolution du théâtre*; LOUIS LALOY : *L'Evolution musicale contemporaine*; ARTHUR MELLERIO : *L'Evolution de l'art impressionniste*.

Enfin, en 1907, M. FRANCIS DE MIOMANDRE a étudié *Claudiel et Suarès* et M. SAINT-GEORGES DE BOUÉLIER *La Réforme du théâtre*.

LES IRONISTES

ANDRÉ ROUYEYRE. *Visages des Contemporains*, portraits dessinés d'après le vif (1908-1913); préface de REMY DE GOURMONT. Paris, *Mercur de France*.

Ironiste implacable, M. Rouveyre dessine les visages de ses contemporains avec une sorte de férocité qui consiste, ainsi que l'a excellemment précisé M. André Gide « à accuser toujours le caractère, fût-ce aux dépens de la véracité, à ne consentir plus, dans l'expression de l'attitude ou du visage, qu'à ce qu'il a de plus spécial, considérant comme inutile, inartistique par consé-

quent, tout ce qu'il garde de commun avec la plus banale humanité ».

Dépoüllés de l'aspect factice qu'impriment aux physionomies les contacts sociaux, ses modèles apparaissent dans leurs traits essentiels, miroir de leur personnalité foncière. Est-ce là de la caricature? Oui, dans un sens, puisque l'artiste exagère volontairement les formes dont se compose une figure humaine pour en accentuer l'expression. Mais cet art amer et cruel va bien au delà, en pénétrant jusqu'au tréfonds des êtres qu'il dissèque. Le caricaturiste fait rire. L'ironie de M. Rouveyre est terrifiante en ce qu'elle met à nu, presque toujours, des tares physiologiques réelles.

Les cent-trente six *Visages* d'hommes et de femmes — illustrations ou notoriétés des lettres, des arts, des sciences et du théâtre — que vient de réunir en un volume M. André Rouveyre ont paru dans le *Mercur de France* au cours de ces quatre dernières années. La plupart sont d'une vérité, d'une vie, d'une expression saisissante dans leur réalisation schématique. On feuillera avec curiosité et avec intérêt cet album d'observation aigre et de philosophie pessimiste.

O. M.

NÉCROLOGIE

Henri Moret

Le peintre Henri Moret vient de mourir à Paris, à l'âge de cinquante-sept ans; il était né à Cherbourg et s'était fixé depuis quelques années en Bretagne. D'abord élève de Gérôme, il abandonna vite la formule académique et subit l'influence de Gauguin, rencontré en Bretagne, et surtout celle des impressionnistes. Peintre de marines, son art s'apparente à celui de Claude Monet.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

PALAIS DU CINQUANTENAIRE. Salon de Printemps. — MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. Salon de *l'Élan* et exposition rétrospective du statuaire Ch. de Bricby. — CERCLE ARTISTIQUE. MM. H. Richir et H. Van Perck (dernier jour). MM. Breitenstein, Colenbrander, Van Daalhoff, Koster, W. Sluiter, Wolter et Zilcken (dernier jour). — GALERIE GEORGES GIROUX. M. G. Haustrate. — STUDIO. M. Emile Baes. — MUSÉE DU LIVRE. Partitions musicales et affiches théâtrales.

Le gouvernement vient d'acquérir pour le Musée de Bruxelles, d'accord avec la Commission directrice, le tableau de Guillaumin *Chêne-vert, matin*, exposé au Salon de la *Libre Esthétique*.

La Société hollandais-belge des *Amis de la Médaille d'Art* a fait frapper une plaquette à la gloire de la télégraphie sans fil, à ses génies et à ses héros. Ce thème a inspiré à l'auteur, M. E.-J. De Bremaecker, une composition qui échappe, malgré son caractère allégorique, à la banalité coutumière.

Suspendue dans l'espace au-dessus de l'océan, une femme dont une gaze légère voile la nudité se penche vers le large, la main droite posée en cornet sur l'oreille, la main gauche arrondie en porte-voix devant la bouche. La silhouette est originale, le modelé souple; seuls les raccourcis paraissent un peu étriqués. Le revers porte, alignés des deux côtés d'une torche allumée que décorent une palme et une branche de lauriers, les noms des inventeurs de la télégraphie sans fil et de ceux de ses agents qui, dans les naufrages du *Republic*, de l'*Ohio* et du *Titanic*, ont trouvé une mort glorieuse en accomplissant leur devoir.

M. Ch. Van den Borren fera mardi prochain, à 8 heures 1/2, à l'Université Nouvelle, une conférence sur les *Débuts de la musique à Venise* (audition musicale avec le concours d'un groupe de chanteurs sous la direction de M. A. Tirabassi).

Mercredi, à la même heure, conférence (avec projections lumineuses) de M. A. Dervaux sur *l'Architecture en France*.

Vendredi, conférence (avec projections lumineuses) de M. G. Combaz sur *l'Architecture bouddhique*.

La ville de Bruxelles vient, dit le *Guide Musical*, de recevoir un buste de M^{me} Rosine Laborde, don des héritiers de cette artiste célèbre qui fit ses débuts, comme tant d'autres, au théâtre de la Monnaie. Ce buste est destiné à être placé au foyer public du théâtre.

Ce théâtre n'a pour l'instant que quelques bustes, ceux de ses anciens directeurs, Ch.-L. Hanssens, O. Stoumon et J. Dupont, dont le monument a été inauguré l'année dernière; il est surprenant que la Monnaie, dont l'histoire est glorieuse, possède aussi peu de souvenirs de ses admirables campagnes.

Quel musée passionnant, dit justement l'*Eventail*, on pourrait créer dans le foyer et les couloirs du théâtre, où seraient évoquées les pages les plus brillantes de la vie artistique de Bruxelles!

C'est à la Monnaie que fut consacrée la gloire de Gounod par le public bruxellois, revisant le jugement de celui de Paris qui avait condamné *Faust*; c'est à la Monnaie que furent réhabilités *Carmen* et Bizet; que brilla d'abord la jeune gloire de Massenet avec *Hérodiade*, que Reyer trouva la gloire tardive avec *Sigurd* et *Salammô*.

C'est à la Monnaie que furent représentées pour la première fois, en français, sauf *Tannhäuser* et *Rienzi*, toutes les œuvres de Wagner, *Lohengrin*, le *Vaisseau fantôme*, les *Maîtres Chanteurs* et la *Tétralogie*; les œuvres de Richard Strauss, *Salomé*, *Elektra* et le *Fru de la Saint-Jean*; le *Roi Arthur*, de Chausson, le *Chant de la Cloche*, *Fervaal* et *l'Etranger*, de d'Indy, etc.

Il y a aux archives de la ville de Bruxelles nombre de documents, de gravures, de portraits d'artistes ayant passé par la Monnaie. Pourquoi ne tirerait-on pas de la poussière où elles sont enfouies ces curiosités pour les exposer dans le foyer et les couloirs?

De Paris :

La Grande Saison est ouverte puisque Nijinsky, la Karsavina et leurs camarades ont repris, dans les Ballets russes qu'abrite le Théâtre des Champs-Élysées, leurs pirouettants exploits.

On les attendait avec une impatience fébrile et l'annonce de leur arrivée a fait affluer la foule. Celle-ci se rue aux Ballets russes de même qu'à Bruxelles elle se précipite à la Monnaie lorsqu'éclatent les fanfares du Festival Wagner. C'est le clou de la saison, le spectacle qui électrise le public et amène aux guichets jusqu'aux paralytiques!

Le premier spectacle se compose de *Jeux*, l'œuvre nouvelle de M. Debussy, dont la chorégraphie a été réglée par Nijinsky, de l'admirable *Oiseau de Feu* de Stravinsky et de cette merveilleuse évocation de l'Orient : *Shéhérazade*, sur le poème symphonique de Rimsky-Korsakov. Programme magnifique, d'un intérêt artistique de premier ordre, interprété par toutes les étoiles du Ballet : Tamar Karsavina, Ludmila Schollar, Nijinska Piltz, Nijinsky, etc. Nous en reparlerons.

A propos du Théâtre des Champs-Élysées, d'intéressantes discussions se sont, dit le *Gil Blas*, élevées touchant l'architecture de cet édifice, désormais fameux, et qui marque une date dans l'histoire de la construction moderne.

On sait que les bâtisseurs principaux du monument sont MM. Perret frères. Leur part y est prépondérante. Constructeurs

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

hardis et savants, ils ont la responsabilité de ce travail considérable, où ils furent aidés par un éminent ingénieur, M. Milon. Mais de même qu'on ne saurait oublier les premières études faites pour les théâtres par M. Roger Bouvard, de même serait-il injuste d'omettre la longue et préalable collaboration de M. Van de Velde, qui est resté l'architecte-conseil de l'entreprise.

M. Van de Velde, qui a fait ses preuves en Belgique et à Weimar, travailla efficacement aux plans primitifs des théâtres. Puis, absorbé par d'importantes besognes à l'étranger, il dut céder la place à M. Auguste Perret et à ses deux frères. Un des mérites essentiels de M. Van de Velde est d'avoir indiqué la nécessité de l'emploi du ciment armé dans la construction des théâtres de l'avenue Montaigne.

On inaugurera aujourd'hui dimanche, à 10 h. 1/2, au cimetière Montparnasse, un monument à la mémoire de Catulle Mendès, œuvre du sculpteur Auguste Maillard. La cérémonie sera présidée par M. Léon Bérard, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts.

C'est au Théâtre du Châtelet qu'auront lieu, à la fin du mois, les représentations de *Marie-Magdeleine* données par M^{me} Georgette Leblanc. et dont la première est fixée au 27 mai. M. Maxime Dethomas a été chargé de composer les décors, qui seront exécutés sous sa direction par MM. Cillard, Janselme et Guérard.

Quelques amateurs d'estampes ont eu l'idée de créer un groupement qui aurait un double but : d'une part, encourager les artistes et, de l'autre, mettre à la portée des adhérents des estampes qu'ils n'auraient eu ni le loisir ni la possibilité d'acquérir individuellement.

Dans ses grandes lignes, le projet est le suivant : faire exécuter par des graveurs ou des lithographes des estampes originales dont le tirage serait limité rigoureusement à 50 épreuves et dont les planches seraient détruites. Si le nombre des adhérents dépasse 50 et atteint par exemple 200, il sera commandé autant d'œuvres différentes qu'il y aura de groupements de 50 membres et à autant d'artistes différents. Ainsi sera tournée la difficulté qui a, jusqu'ici, arrêté l'essor des sociétés analogues et confiné leur activité artistique dans un cercle trop restreint. Il sera, d'ailleurs, loisible aux adhérents de s'inscrire dans plusieurs groupes en doublant, triplant, etc., leur cotisation.

Les artistes auxquels les planches seront demandées seront toujours des graveurs ou des lithographes originaux, c'est-à-dire créant spécialement une œuvre pour la Société et l'interprétant d'après les moyens qui leur sont familiers. Tous les procédés de gravure en noir et en couleurs seront admis, ainsi que la lithographie. Chaque épreuve portera une remarque et sera signée par l'artiste.

La cotisation annuelle sera de 20 francs, plus un droit d'entrée de 5 francs une fois payé. Un premier groupement de 50 adhérents est déjà constitué, parmi lequel sera pris le comité directeur de la Société. On peut adresser les adhésions à M. Emile Dacier, 5 rue Cavendish, Paris (XIX^e).

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}, Editeurs

BRUXELLES PARIS
4, PLACE DU MUSÉE, 4 63, Boulevard Haussmann, 63

Viennent de paraître :

LES PEINTRES DE PORTRAITS

par PAUL LAMBOTTE.
Un beau volume in-4^e, de 150 pages de texte, illustré de 53 reproductions en planches hors texte.

Prix : 5 francs.

THOMAS VINÇOTTE et SON ŒUVRE

par PAUL LAMBOTTE et ARNOLD GOFFIN.
Volume in-4^e, contenant outre le portrait de l'artiste, 50 planches hors texte

Prix : 10 francs.

GUILLAUME CHARLIER

par SANDER PIERRON.
Un beau volume petit in-4^e, de 134 pages, illustré de 40 planches hors texte et de 16 reproductions dans le texte.

Prix : 10 francs.

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN

BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

Le Courrier musical

Directeur : M. René DOIRE
Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 15 francs l'an; Étranger, 18 francs.

Dépôts pour la Belgique : MM. Breitkopf et Härtel, Fernand Lauweryns Katto, Schott frères, éditeurs, Bruxelles.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet. HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.
Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.
Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

LES MARGES

Gazette littéraire fondée en 1903 par M. Eugène Montfort
Paraissant six fois par an.

Paris : 5, rue Chaptal, et chez Floury,
près le Café Napolitain.

Abonnements : 5 francs par an ; sur Japon : 10 francs.
Le numéro : fr. 0,85.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

Revue mensuelle illustrée d'art ancien et moderne.

Directeur : P. BUSCHMANN

Fondée en 1904

Anvers, 15, Rynpoortvest, 15, Anvers

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.
La livraison, fr. 2,50. — Numéros spécimens sur demande.
Édition de luxe sur papier spécial, 50 fr.

LIBRAIRIE G. VAN OEST ET C^{ie}
Bruxelles | Paris
4, place du Musée | 63, boulevard Haussmann

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprime sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le Bulletin de l'Œuvre (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Le nouveau catalogue vient de paraître. Prix : 2 fr. franco 2 fr. 50.
ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.
Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS
FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.

" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,50	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le No.	0,25	Le no.	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Réflexions sur les traités de morale d'André Gide (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Théâtre des Champs-Élysées : *Pénélope*; *Les Ballets russes*; *Boris Godounow* (OCTAVE MAUS). — La Libre Esthétique et la Presse. — Concours de l'Académie royale de Belgique. — A la mémoire de Catulle Mendès (O. M.). — L'Union Nationale Dentellière. — L'Art à Paris : *Exposition Theo Van Rysselberghe* (LOUIS VAUXCELLES). — Publications artistiques : *Handrich der Kunstwissenschaft* (O. M.). — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Nécrologie : *Gaston Hochard*; *L.-J. Anthonissen*. — Petite Chronique.

Réflexions sur les traités de morale d'André Gide (1).

Je ne les connaissais pas tous. Ainsi j'ignorais *Bethsabé*. Et j'avais très mal lu le *Retour de l'enfant prodigue*. Je crois même que je n'y avais absolument rien compris. Je ne sais quoi m'y avait irrité à tel point que l'intelligence du reste m'avait été refusée.

Il fut un temps où cette incapacité de tout saisir dans une œuvre m'impressionnait fort et me troublait. Aujourd'hui, je l'envisage comme une nécessité cérébrale. Et puis, beaucoup de choses qui me semblaient exaspérantes alors, je les accueille aujourd'hui d'une âme plus sereine. Tout de même, André Gide n'est pas un auteur pour tout jeunes gens. L'enthousiasme qu'ils éprouvent pour lui n'est pas une preuve contre moi, au contraire. Ils s'exaltent sur certains points, mais s'ils saisissaient le sens du tout, ils seraient déconcertés. Tant

(1) ANDRÉ GIDE : *Le Retour de l'enfant prodigue*, précédé de cinq autres traités : *Traité du Narcisse*, *La Tentative amoureuse*, *El Hadj*, *Philoctète*, *Bethsabé*. Paris, éditions de la *Nouvelle Revue française*.

de retorsion n'est pas à leur usage : lorsqu'ils entrent dans une idée, c'est tête baissée, mauvaise attitude pour se réserver une sortie.

Quand je dis que j'ai lu les autres traités : *Narcisse*, *la Tentative amoureuse*, *El Hadj*, *Philoctète*, je ne veux pas dire, hélas ! que je me les rappelle. Et la preuve, c'est qu'ils m'ont paru tout neufs. Outre ma mauvaise mémoire, cela tient sans doute à la qualité du style chez M. André Gide : si chargé de pensée qu'on n'a jamais fini de l'épuiser. Je crois que tout le monde peut refaire l'expérience : avoir lu ces essais il y a dix ans et les relire aujourd'hui, c'est connaître deux œuvres, la même pourtant. Mais elle était de jeunesse alors et la voici, sans qu'on y ait rien changé, de maturité.

M. André Gide a connu fort jeune, presque encore adolescent, le sérieux, l'attentif, le tendu de l'âge mûr, et une certaine austérité de pensée qui lui est tout à fait particulière ; par contre il a gardé dans l'âge mûr et il conservera toujours une inquiétude et une ardeur qui chez la plupart des hommes sont des fleurs fragiles, vite transmues en fruits de satisfaction et d'inertie... Alors, on peut dire qu'il est le plus constant de nos écrivains ; tout en étant fort varié, il reste toujours pareil. Rien d'ailleurs n'est plus fécond qu'une forte pensée : unique, elle prend mille masques et se place selon mille attitudes. Protée, après tout, n'est jamais qu'un être.

Mais il est insaisissable. Ainsi M. André Gide. En parlant de lui, je suis forcément amené à énoncer quelques définitions. Cela me contrarie. Car, plus je définis, plus j'oublie, plus j'abandonne. Je n'ai jamais aimé écrire sur M. André Gide à cause de cette diffi-

culté : la contradiction qu'il y a entre l'émotion confuse et *humaine* que je ressens à le lire et les phrases nettes et livresques qui tentent de la dire m'agace. Je ne puis vraiment communiquer mon plaisir qu'à un ami, dans une lecture à haute voix, parce que je puis à toute minute m'interrompre, me lever, commenter, rappeler la phrase d'avant, enfin me livrer à l'agitation extrême où le contact de cette magnétique pensée me jette.

J'admire le courage d'un écrivain comme M. Jacques Rivière qui n'a pas craint de s'attaquer à Protée. Quelle méthode ! D'autant plus méritoire que sa sensibilité était au moins aussi vive que la mienne. Mais son intelligence sut la maîtriser.

Tous les livres peut-être, — en tout cas sûrement les traités. — de M. André Gide tournent autour de cette idée maîtresse : le conflit du désir et de la volonté. Et pour ceux qui ne verraient dans la volonté qu'un mode, qu'une forme rectifiée du désir, disons : orgueil. Et c'est absolument le même combat.

Rien au monde n'a tant frappé l'imagination de M. André Gide que le désir et sa force. D'un pôle à l'autre, son œuvre oscille, livre après livre, entre l'acceptation épanouie, joyeuse, volontaire, enivrée, de ce désir, et sa renonciation. Mais on n'habite pas impunément ces deux domaines sans remporter sur soi dans chacun un peu de l'atmosphère de l'autre. Dans le royaume du détachement il conserve un regret physique et un trouble constant des joies abandonnées, et dans celui du désir satisfait le hante le remords non pas même toujours d'un devoir inaccompli, mais celui d'une noble attitude non tentée. L'inquiétude est la force vivante, le fluide qui attire cette âme d'un lieu dans l'autre, indéfiniment. Ce drame psychologique est d'ailleurs si profondément humain, tellement nôtre, qu'il n'y a pas de raison pour en arrêter l'action : elle est continue et toujours aussi passionnante.

Remarquez que M. Gide n'en est encore qu'à la phase du moraliste et du psychologue. Si, demain, il entre dans le roman, un monde nouveau peut s'ouvrir.

Le désir ! Tantôt il en fait simplement la critique, comme dans *Bethsabé*. Qu'est-ce que Bethsabé, pour David ? La forme tangible et vivante de son désir. Mais pourquoi est-elle son désir ? Parce qu'elle lui est apparue au moment favorable, dans les circonstances dont chacune, obscurément, le touche : la fontaine, le jardin, la nuit. Toutes choses qu'il synthétise dans la personne de Bethsabé, mais qu'il ne pourra tout de même pas retrouver sur elle lorsqu'il la possédera.

Ramène (*dit-il à Joab*) à présent cette femme
Dans le petit jardin du Hétien.
Tout irait bien si je ne désirais rien qu'elle ;
Mais...

Et plus loin, resté seul, il ajoute :

L'action qu'au plein soleil les yeux de la chair voyaient belle,
Malheur à qui, la nuit, avec l'œil de l'esprit la revoit !
A qui ne s'endort pas au sommet de l'action sitôt faite.
Mais qui, dans l'ombre, la remémore sans cesse
Ainsi qu'avec ses mains, pour le reconnaître, caresse
Un aveugle le visage de l'homme qu'il aimait.

Et ceci, admirable, à la fin du drame :

Je ne la désirais qu'avec l'ombre de son jardin.
Ce que je désirais, c'était la paix d'Illrie parmi ces choses.

Cependant, cette certitude effrayante que le bonheur n'est pas dans le désir, ni rêvé puisqu'on veut l'accomplir, ni accompli puisqu'ils'évanouit alors, cette certitude n'empêche pas que le désir ne vienne troubler l'homme de volonté et de travail jusque dans sa retraite la plus hautaine et lui murmurer le vieux chant de la vanité du travail et de la volonté. Que faire pour le tromper, sinon écrire des rêves, des rêves de bonheur ?

Je cite, tout entière, cette caractéristique préface de *la Tentative amoureuse* :

Nos livres n'auront pas été les récits très véridiques de nous-mêmes, mais plutôt nos plaintifs désirs, le souhait d'autres vies à jamais défendues, de tous les gestes impossibles. Ici j'écris un rêve qui dérangeait par trop ma pensée et réclamait une existence. Un désir de bonheur, ce printemps, m'a lassé : j'ai souhaité de moi quelque éclosion plus parfaite. J'ai souhaité d'être heureux, comme si je n'avais rien d'autre à être ; comme si le passé pas toujours sur nous ne triomphe ; comme si la vie n'était pas faite de l'habitude de sa tristesse, et demain la suite d'hier, comme si ne voici pas qu'aujourd'hui mon âme s'en retourne déjà vers ses études coutumières, sitôt délivrée de son rêve.

Et chaque livre n'est plus qu'une tentation différée.

C'est un véritable geste conjuratoire que d'écrire ainsi, l'illustration du mot si profond de Goethe : « Poésie c'est délivrance ». Et l'on se délivre en écrivant et du regret que laisse la vie expérimentée et du désir que laisse la vie rêvée.

Le désir ! Et dans *Le Retour de l'enfant prodigue* nous le verrons réduit à son mouvement essentiel, à ce geste de prendre mais sans toucher, sans garder. Par chacun des membres de la famille est tour à tour interprétée l'action qui éloigna de la maison l'aventureux jeune homme. Il est tout naturel donc que le père y voie la paresse, puisqu'il est le maître d'une maison dont le travail de tous et surtout de l'enfant assure le maintien. L'austère frère aîné, qui, lui, a réduit toutes ses velléités, accuse l'orgueil et secrètement jalouse celui qui eut le courage de courir le risque. Toute tendresse, la mère, après avoir dit son bonheur à retrouver le transfuge, avoue ses alarmes : elle craint que le cadet, ébloui par le prestige de l'aventure, ne veuille imiter l'exemple funeste, et fait jurer au jeune homme qu'il en dissuade l'enfant. Mais le puîné veut partir. Et c'est en vain que le prodigue lui parle des déceptions de ce triste voyage. Puisque c'est la fuite qui l'attire et, précisément, dépouillée de tout autre attrait, l'inquiétude.

- Regarde (*dît le pûiné au prodigue*) sur la table, à mon chevet, là, près de ce livre déchiré.
- Je vois une grenade ouverte.
- C'est le porcher qui me la rapporta l'autre soir, après n'être pas rentré de trois jours.
- Oui, c'est une grenade sauvage.
- Je le sais ; elle est d'une âcreté presque affreuse ; je sens pourtant que si j'avais suffisamment soif, j'y mordrais.
- Ah ! je peux donc te le dire à présent : c'est cette soif que dans le désert je cherchais.
- Une soif que seul ce fruit non sucré désaltère.
- Non ; mais il faut aimer cette soif.
- Tu sais où le cueillir ?
- C'est un petit verger abandonné, où l'on arrive avant le soir. Aucun mur ne le sépare plus du désert. Là coulait un ruisseau ; quelques fruits demi mûrs pendaient aux branches.
- Quels fruits ?
- Les mêmes que ceux de notre jardin, mais sauvages. Il avait fait très chaud tout le jour.

Les mêmes que ceux de notre jardin ! Quelle profonde sagesse désespérée habite en ces paroles ! Toute la vie est là : garder cette soif, l'aimer tout en sachant que les fruits du désert vers lesquels nous marchons, ayant tout abandonné pour eux, sont les mêmes que ceux du jardin !...

FRANCIS DE MIOMANDRE

Le Théâtre des Champs-Élysées.

Pénélope, drame lyrique en 3 actes, poème de M. RENÉ FAUCHOIS, musique de M. GABRIEL FAURÉ. — **Les Ballets russes**. — **Boris Godounow**.

Je garde des représentations de *Pénélope* l'impression d'une œuvre harmonieuse et pure, expressive par instants jusqu'à la plus profonde émotion, et que marque, d'un bout à l'autre, dans la courbe sinuose de sa pensée musicale, le particularisme d'un accent nettement personnel.

L'œuvre fut, paraît-il, discutée passionnément. Par son classicisme elle échappe aux théories récentes du lyrisme amorphe, tandis que la souplesse de son écriture, — qui dans maintes pages évoque le délicieux Fauré des lieder, — la spontanéité de l'inspiration et la simplicité des moyens employés l'éloignent des vergers de Bayreuth trop souvent dépouillés.

Et c'est ce que j'aime avant tout dans *Pénélope*. M. Fauré y donne sa mesure, s'y dévoile avec sa musicalité propre, qui est voluptueuse et discrète, avec le sentiment juste qu'il a de l'équilibre et des proportions. On ne peut que se réjouir de l'exemple qu'offrent cette stabilité, cette fermeté, ce souci du style dans un moment où la musique est ballottée entre des courants divers qui risquent de l'emporter à la dérive.

Le sujet, ingénieusement traité (bien qu'en vers médiocres et pleins de clichés) par M. Fauchois, tient en quelques lignes :

Pour rentrer à Ithaque après la guerre de Troie, Ulysse s'est déguisé en mendiant, et ce stratagème lui permet de constater la fidélité de Pénélope, qui lutte désespérément contre les assiduités brutales des prétendants. Reconnu par la nourrice Eurycleé, il se révèle à son peuple de pâtres et de bergers, dont il réclame l'assistance secrète. Sur son conseil, Pénélope réunit les prétendants et leur désigne l'arc d'Ulysse : puisqu'il faut qu'elle arrête

enfin son choix, celui d'entre eux qui parviendra à bander l'arc sera son époux. En vain tous s'y efforcent : l'arc résiste à leurs tentatives répétées. Le faux mendiant alors s'avance, salué par les risées de la foule. D'un seul geste il tend l'arc et dirige ses flèches contre les prétendants, qu'avec l'aide des bergers il poursuit et massacre jusqu'au dernier.

Cet épisode homérique ne comportait peut-être pas le développement en trois actes que lui a donné l'auteur du poème. Certes, le dialogue trahit-il parfois quelque longueur. L'intérêt languirait si la parure musicale dont l'a revêtu M. Fauré ne lui apportait, avec de beaux élans expressifs, une expansion lyrique dont la tenue, l'homogénéité et le caractère antique sont les qualités distinctives.

L'œuvre s'élève surtout à partir de l'entrée de Pénélope, dont le rôle est, d'un bout à l'autre, écrit avec une noblesse et une pureté de lignes remarquables. Le regret de l'absent, l'espoir qu'un ardent amour entretient malgré toute vraisemblance dans le cœur de l'épouse, la fierté du passé, le respect du souvenir, tout ce qui pénètre l'âme fidèle de cette chaste figure y est exprimé en traits délicats, d'une justesse et d'une sobriété émouvantes.

Il faut citer aussi, parmi les pages les plus heureuses, l'arrivée d'Ulysse et son dialogue avec Pénélope, l'accueil que lui font les bergers quand il se dévoile à eux au coucher du soleil, sur la colline qui domine la mer, et l'admirable final du troisième acte, qui s'élève au sommet du lyrisme.

L'interprétation de cet ouvrage, qui marque parmi les plus nobles créations théâtrales de ces dernières années, réalisa pleinement les intentions du compositeur. M^{lle} Lucienne Bréval composa le rôle de Pénélope avec une majesté, une beauté d'attitudes et de gestes, une gravité d'expression, une concentration de toutes les ressources dramatiques dont elle dispose qui firent de ce rôle l'une de ses plus émouvantes créations. M. Muratore, qui, récemment, fut à l'Opéra un admirable Fervaal, s'affirma une fois de plus, dans le rôle d'Ulysse, chanteur à la voix généreuse, magnifiquement timbrée, et acteur de premier ordre. M^{lle} Cécile Thévenet incarna avec autorité le rôle d'Eurycleé, et parmi les prétendants M. Dangès se distingua par le charme de sa voix et l'aisance de son jeu.

L'action se déroule dans des décors de M. K.-X. Roussel. Nul mieux que ce peintre charmant ne pouvait évoquer en d'harmonieuses visions la sérénité des sites helléniques.

Mais l'empire irrésistible qu'exercent sur la foule les spectacles d'opéras et de ballets russes oblige la direction du Théâtre des Champs-Élysées à consacrer à ceux-ci le reste de la saison et à reporter à l'an prochain la suite des représentations de *Pénélope*, dont la dernière aura lieu ce soir.

Nijinsky, la Karsavina, M^{mes} Nijinska, Schollar, Fedorowa, Piltz, Wassiliewska, MM. Bolm, Kremnew, Kotchetowsky et leurs camarades ont retrouvé sur la scène de l'Avenue Montaigne le succès triomphal qui les accueillit au Châtelet, et quel que soit le spectacle annoncé, la foule se rue à l'assaut des guichets de location. Engouement justifié, au surplus, par l'art accompli que déploient ces danseurs sans rivaux et par la splendeur d'une mise en scène dont la variété le dispute à la richesse. Les ballets représentés jusqu'ici : *l'Oiseau de Feu*, *le Prélude à l'Après-midi d'un Faune*, *les Danses du Prince Igor*, *Shéhérazade*, *les Sylphides*, *le Spectre de la Rose*

ont été décrits ici précédemment. Une création nouvelle, *Jeux*, de M. Claude Debussy, marque une orientation nouvelle dans l'art chorégraphique et à cet égard mérite de fixer l'attention. M. Nijinsky, que passionne son art et qui en approfondit l'étude avec une curiosité sans cesse en éveil, a tenté de réaliser dans ce court divertissement une sorte de stylisation du geste, ainsi qu'il le fit dans l'évocation antique dont il illustra le *Prélude à l'Après-midi d'un Faune*. L'essai est, cette fois, plus audacieux parce qu'il s'applique à une scène moderne, — le simple épisode que peut faire naître une partie de tennis, — et qu'il dérouté par conséquent davantage la notion habituelle du mouvement et de l'attitude. Mais si la réalisation en est discutable, le principe n'en offre pas moins aux yeux des artistes un vif intérêt. N'aurait-il d'autre but que de combattre les conventions qui régissent la danse comme naguère les préceptes académiques gouvernaient la peinture, qu'il le faudrait grandement louer. Recherche parallèle, d'ailleurs, à celles des artistes qui s'efforcent d'échapper aux recettes d'écoles et aux lois traditionnelles par des innovations dans la forme. L'avenir seul nous dira si les Fauves, les Cubistes, les Orphistes — et M. Nijinsky — sont, ou non, dans la vérité.

* * *

Hier fut donnée, devant un public innombrable, la première représentation de *Boris Godounow*, le plus étonnant chef-d'œuvre du drame lyrique, l'œuvre type qu'on peut hardiment placer, par sa puissance expressive et sa noblesse, à côté de ce que le génie humain a créé de plus élevé : les drames musicaux de Gluck et ceux de Wagner. Le temps et l'espace me manquent aujourd'hui pour consigner ici les impressions de cette soirée. Qu'il me suffise de dire que Chaliapine, entouré de chanteurs excellents, y fut admirable de sentiment, d'expression, de voix, de souveraine autorité, et que l'enthousiasme des spectateurs se traduisit par d'interminables ovations.

OCTAVE MAUS

La Libre Esthétique et la Presse.

À la nomenclature des études qui ont paru sur le Salon de la *Libre Esthétique* (1), ajoutons l'article de *l'Art flamand et hollandais* (15 avril) et le compte-rendu de M. Arnold Goffin dans la *Revue de Belgique* (livraison de mai).

Concours de l'Académie royale de Belgique.

PROGRAMME DES CONCOURS POUR 1915.

Histoire et Lettres.

Première question. Etudier le livre de Mme de Staël : *De l'Allemagne*, ses sources et les circonstances dans lesquelles il a été écrit. — Prix : 800 francs.

Deuxième question. — Etudier un dialecte allemand de la Belgique au point de vue de la phonétique et de la morphologie. — Prix : 800 francs.

Troisième question. On demande une étude sur la valeur littéraire des pamphlets du XVI^e siècle en langue néerlandaise. — Prix : 800 francs.

(1) Voir *l'Art moderne* du 4 mai.

Quatrième question. On demande une étude sur la Compagnie de Jésus en Belgique et sur ses développements jusqu'à la fin du règne d'Albert et d'Isabelle. — Prix : 800 francs.

Cinquième question. Faire l'histoire de la chambre ou des chambres de rhétorique d'une ville de la Belgique flamande. — Prix : 800 francs.

Sixième question. Etudier l'organisation du duel (holmgang) dans l'ancienne Islande. — Prix : 600 francs.

Septième question. On demande une étude sur Willem Ogier, auteur de comédies au XVII^e siècle. — Prix : 600 francs.

Huitième question. On demande une étude sur le rôle économique des Juifs en Belgique (Pays-Bas méridionaux) depuis le haut moyen âge jusqu'à la fin de l'ancien régime. — Prix : 600 francs.

Prix perpétuels.

PRIX DE STASSART (600 fr.). Notice sur Jehan Boutillier, auteur de *la Somme rurale*. Déterminer la nature et la portée de ses fonctions de lieutenant du baillage de Tournai-Tournaisis. Indiquer les sources auxquelles il a puisé. Comparer ses solutions et ses décisions avec celles des juristes du temps.

PRIX DE STASSART (3,000 fr.). Etude sur l'organisation financière bourguignonne jusqu'à la création du Conseil des finances par Charles-Quint.

PRIX TEIRLINCK (1,000 fr.). Faire l'histoire des lettres néerlandaises dans les Pays-Bas espagnols depuis la prise d'Anvers par le duc de Parme (1585) jusqu'à la paix d'Utrecht (1613).

PRIX JOSEPH DE KEYN. Concours consacré aux ouvrages d'instruction ou d'éducation à l'usage des écoles primaires et des écoles d'adultes. Une somme de trois mille francs pourra être répartie entre les auteurs des ouvrages couronnés.

PRIX POLYDORE DE PAEPE (1,500 fr.). Destiné à l'auteur belge ou étranger du meilleur exposé de la philosophie spiritualiste fondée sur la raison pure.

PRIX ERNEST BOUVIER-PARVILLEZ (1,200 fr.). Destiné tous les quatre ans au littérateur belge, de langue française et de fortune modeste, dont les œuvres, déjà publiées, attesteront une activité littéraire prolongée.

PRIX ERNEST DISAILLES (600 fr.). Destiné alternativement à l'auteur du meilleur travail sur l'histoire de la littérature française ou l'histoire contemporaine.

PRIX AUGUSTE BEERNAERT. Un prix de mille francs sera attribué à l'auteur belge ou naturalisé qui, en 1914-1915, aura produit l'œuvre la plus remarquable, sans distinction de genre ou de sujet.

A la mémoire de Catulle Mendès.

On inaugura dimanche dernier au Cimetière Montparnasse le modeste monument, œuvre d'Auguste Maillard, que la piété des amis de Catulle Mendès éleva au poète. Beaucoup de paroles furent dites à la louange de l'écrivain, du dramaturge, du critique. Les plus vraies, celles qui évoquèrent authentiquement Catulle Mendès à nos yeux, jaillirent du cœur de M. Georges Courteline, qui, en parlant du culte de son maître pour l'amitié, exalta avec éloquence sa qualité essentielle, — celle qui lui rallia notamment en Belgique, où ses fréquents voyages le mirent en contact avec toute la littérature de son époque, d'unanimes sympathies. On lira avec émotion ce qu'avec bonhomie, dans un langage familier et un peu gavroche qui tranchait sur la solennité des discours officiels, nous rappela M. Courteline :

« Mendès pratiqua l'amitié avec cet emballement, cette outrance,

cette fougue qu'il apporta dans tout, sauf dans la rancune, rien n'ayant pu être quelconque chez cet homme extraordinaire, dont la vie fut extraordinaire et la mort extraordinaire. Ses amis ont perdu en lui un ami qu'ils ne retrouveront pas.

Aussi bien, il déchaina, chez ceux qui vécurent dans son ombre, de véritables adorations; car, indépendamment du charme irrésistible qu'il dégageait et qu'ils subirent, eux seuls furent à même de connaître le prodigieux esprit que fut le chancre de *Médée*. C'est qu'au-dessus des cent cinquante volumes attestant la besogne de Mendès, au-dessus des quinze chefs-d'œuvre assurant et garantissant la solidité de sa gloire, il y eut cette chose — éteinte hélas! — le rayonnement d'une intelligence qui confinait au génie et qui fut pour eux un objet éternellement renouvelé d'étonnement et d'admiration.

Sa puissance de travail fut telle qu'on ne comprendrait pas comment il trouva le temps de lire — et il lut tout, lui qui n'arrêta pas d'écrire, si ses familiers de chaque jour, ceux-là qu'il honora de sa camaraderie avec tant de simplicité, ne savaient que, cette puissance, elle était avec lui comme Rome avec Auguste, c'est-à-dire partout et toujours.

N'importe; cela n'est rien! Ce qu'il y eut de très beau en lui, ce fut ce côté chevaleresque dont il ne se départit jamais, et ce qui fit de lui, dans la grisaille neutre de ces temps, une figure pleine de couleur, de grandeur et de pittoresque. Pareil à Eivradnus écoutant partout si l'on crie au secours, il vécut, paladin des lettres, l'oreille éternellement tendue au cri de détresse d'un méconnu, à l'appel d'un effort nouveau, toujours prêt à secourir l'un ou à favoriser l'autre, de sa plume, de son éloquence, — à l'occasion, de son épée. Partout où le besoin d'un coup de main s'imposa, Catulle fut là, les manches troussées, depuis le premier balbutiement, si lointain déjà, du Parnasse, jusqu'aux jours plus récents de ce Théâtre-Libre dont l'esthétique était si éloignée de la sienne et pour le compte duquel il combattit pourtant, en ennemi instinctif de cette même élite qui tour à tour avait sifflé Wagner, hué Manet, ridiculisé Leconte de Lisle, et dans le besoin où il était — et pour lequel nous l'aimions tant! — d'être équitable avec fureur, ainsi qu'il l'a écrit de lui-même.

Car c'est pour cela que nous l'avons tant aimé; et aussi pour l'absolutisme farouche où se cadennait son culte de l'art; et pour les joies généreuses dont nous fûmes les témoins émus, qu'il puisait couramment dans le triomphe des autres; et pour l'exaltation démente où le jetait le seul prononcé de ce nom: « Victor Hugo »; et pour son amour de l'amour, de la beauté et de la jeunesse; et pour ses nobles enthousiasmes; et pour ses belles indignations; et pour son bon accueil; et pour sa bonne santé; et pour son bon appétit; et pour cette accumulation de grandes choses et de petits riens qui fait que des êtres sont chers pendant leur vie et qu'on les pleure après leur mort. »

O. N.

L'Union Nationale Dentellière.

Cet organisme, dont le siège est à Bruxelles, 5 place Royale, n'a aucun but commercial ni lucratif. Il s'efforcera de résoudre, par tous les moyens pratiques, les questions relatives à la rénovation de l'Art de la dentelle en Belgique, notamment: a) par l'organisation d'un cours de technique dentellière et de dessin, pour former des dessinateurs-techniciens et quelques patronneuses-piqueuses; b) en encourageant l'art dentellier et le perfectionnement de la main-d'œuvre par l'octroi de diplômes aux fabricants et de prix ou livrets de la Caisse d'Épargne aux dessinateurs et aux ouvrières qui se distingueront par la parfaite exécution de leur travail.

D'accord avec les pouvoirs publics qui ont promis leur appui au nouvel organisme, celui-ci s'efforcera d'assurer aux ayants droit la propriété des dessins.

Il y a là une grande œuvre à mener à bonne fin, tant dans l'intérêt d'une industrie nationale que des ouvrières si dignes de sollicitude et d'appui.

L'ART A PARIS

Exposition Théo Van Rysselberghe

Signac seul, — depuis la mort du regretté Cross, — est demeuré obstinément attaché à la doctrine et à la pratique du point. Si Rysselberghe, ainsi que Luce, ne les ont pas définitivement abandonnées, du moins leurs infidélités à cette assujettissante mathématique de la couleur sont-elles de plus en plus fréquentes. On ne trouvera guère, à la très belle exposition du peintre Théo Van Rysselberghe ouverte chez Druet, que peu de tableaux strictement pointillés. Et j'ai trop souvent formulé mes restrictions sur cette technique — qui a rendu d'éminents services — pour y revenir une fois encore.

Avec ces rigueurs, de hardis luministes, gênés par l'épanouissement de leur audace, ont obtenu tout de même d'étonnantes réussites de vibrations. Mais prenant le moyen pour la fin, si quelques-uns d'entre eux — et je dirai les meilleurs — ont peint de bons ouvrages, ce n'est pas grâce au pointillisme, mais malgré lui.

Rysselberghe, même dans une ravissante étude de fillette où se sent l'influence très nette de Seurat (elle est datée de 1889), n'a jamais négligé le modelé de la forme. Il a toujours dessiné avec une ferme sûreté, sinon avec assez d'abandon. Même alors qu'il semblait conquis à la mécanique obsédante de la division des couleurs, il gardait sa souple virtuosité libre. Ses compositions décoratives d'il y a dix ans, comme ses portraits et ses paysages d'aujourd'hui, ne sont jamais figés, mais ont le feu ardent, le rythme de la vie.

Nous ne voyons d'ailleurs chez Druet qu'une grande composition où des nymphes nues fleurissent un site méditerranéen. Cette page d'une sérénité élyséenne évoque la célèbre *Heure embrasée*. On y aperçoit que l'auteur est à la fois un réaliste très près de la nature, interrogée avidement, et un idéaliste qui a conçu tout un monde de formes suaves et pures, nées aussi de son esprit. Ces deux facultés, souvent antithétiques, se concilient sans effort dans l'art de Théo Van Rysselberghe. Rien ici de préconçu, de cérébral. Il suffit d'embrasser d'un coup d'œil cette exposition pour comprendre avec quelle force passionnée le peintre fait cas du réel. Ce sont en effet des paysages d'une vérité charmante et émouvante tour à tour, les monts des Maures, la mer étale et indigo, les lointains violâtres, les champs de vignobles rougeoyants, la plage blonde où s'éploie l'éventail velouté des pins-parasols, les criques et les calanques aux courbes harmonieuses. Tout cet Eden est, avec une précision volontaire, la région qui s'étend d'Hyères à Saint-Tropez. Rysselberghe en est le chancre enthousiaste et l'historien exact.

Voici ensuite des bouquets: mimosas, iris d'Espagne, pivoines et grappes de poivrier; puis des natures mortes, poissons du Midi, chatoyants et irisés, rascasses, rougets, éléments merveilleux de la divine bouillabaisse; le tout peint avec une robustesse qui sait être subtil et délicate.

Voici enfin des portraits étonnants de pénétration psychologique, de vie spirituelle; celui, ceux plutôt, d'une figure vive et jeune, tout auréolée de précoces cheveux blancs; des visages d'hommes restitués avec énergie et science. Enfin, rareté fine et sobre parmi ces œuvres éclatantes, le *Portrait (n° 2) de Mme Auguste Perret*, la femme du grand architecte. Cet ouvrage conçu et réalisé dans la gamme discrète des gris, des noirs et des blancs, atteste la diversité du talent de M. Van Rysselberghe. Ce coloriste somptueux sait aussi l'art du repos et du silence.

Joignez à ces trente-cinq toiles une série de dessins, dont plusieurs, nobles et pleins, ont la majesté des dessins de Puvis de Chavannes.

LOUIS VAUXCELLES

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

Handbuch der Kunstwissenschaft, herausgegeben von Dr. FRITZ BURGER. Berlin-Neubabelsberg, Akademische Verlagsgesellschaft, M. Koch.

Nous signalons particulièrement aux artistes et aux amateurs d'art la belle publication qu'entreprend, avec la collaboration

d'une élite de professeurs d'universités et de directeurs de musées, le docteur Fritz Burger, professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Munich, sous le titre *Handbuch der Kunstwissenschaft*

L'ouvrage formera une histoire complète de l'art depuis l'antiquité jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Il comprendra 90 fascicules illustrés de nombreuses reproductions en couleurs et en noir, offerts aux souscripteurs à 1 mk. 50 (2 francs) chacun.

Deux livraisons viennent de paraître. La première est illustrée de 30 planches en noir et de deux hors-textes polychromés, d'une exécution admirable. La deuxième se compose de 40 reproductions en noir de miniatures, de dessins, de tableaux, et d'une très curieuse planche en couleurs d'après un paysage d'Albert Durer qui fait partie des collections du British Museum. Le texte, qui éclaire d'aperçus nouveaux l'art du Moyen Age et de la Renaissance en Allemagne, précise les caractères généraux de l'évolution artistique et les rattache au mouvement général des idées. C'est moins l'étude des œuvres que celle des causes profondes qui les ont fait naître et des influences diverses qui ont déterminé l'orientation de leurs créateurs, c'est-à-dire un véritable cours d'esthétique dans le sens le plus élevé du terme.

Publication de grand luxe, le manuel du docteur Fritz Burger est, par son prix modique, à la portée de tous. O. M.

LA MUSIQUE A LIÈGE

J.-S. Bach est le passé à glorifier et aussi l'avenir de la musique moderne. On pénètre peu à peu ses intentions esthétiques et morales; mais rares demeurent encore les musiciens qui ont examiné toutes ses œuvres, et plus rares ceux qui ont médité sur chacune d'elles. Une étude synthétique et parfaite de son écriture reste à faire. Il circule des appréciations plus vagues que généralisées sur ses compositions, sur celles qu'on entend partout, les grandes trop souvent par fragments; il y avait même de regrettables traditions sur la *bonne* manière de les interpréter, d'où se déchaînèrent de dures hostilités contre les initiatives qui se réclamaient du cœur humain. L'heure est enfin passée où l'on garottait les exécutants au nom de principes routiniers; mais tous les professeurs, tous les critiques n'ont pas encore désarmé. Et pourtant, c'est lorsque les chefs-d'œuvre du maître sont traduits selon les impulsions du cœur qu'on devine en lui le régénérateur du grand art à venir.

Ces réflexions, déjà faites par d'autres, se succédaient rapidement dans l'esprit au dernier concert de la Société Bach, l'heureuse fondation de M. Dwelshauvers qui la dirige. Tout y préparait: sous les yeux, un programme complètement nouveau, résumant toutes les faces mentales du grand homme; devant soi, des virtuoses convaincus, indépendants, passionnément attachés à l'étude de ses œuvres, et un chef habile, savant, toujours à la hauteur de sa tâche.

Le chœur initial de la Cantate 206 est fait de charme, de pittoresque et d'élégance; on n'a pas surpassé ces qualités au XVIII^e siècle. La Sonate en la majeur pour violon et piano offre d'autres nuances dans le genre profane que MM. Zimmer et Jaspar caractérisèrent avec une dextérité magistrale; le *presto* en est merveilleux d'allure. Sur un ton plus élevé, avec une polyphonie audacieuse, le Concerto en ré maj. pour clavier, flûte et violon révèle les sources de plusieurs chefs-d'œuvre modernes; l'*allegro* surtout fraternise étonnamment avec Schumann et certain nocturne de Chopin; MM. Jaspar, Radoux et Zimmer, fort bien secondés par l'orchestre, en firent éclater toutes les beautés. Dans le domaine religieux, le rapprochement sensationnel du concerto de la *Nativité*, œuvre notable de Corelli, et du chœur initial de l'*Oratorio de Noël*, écrit en 1733 par Bach, montre la grandeur de celui-ci, sa vigoureuse sentimentalité, la complexité puissante de son entendement; tandis que Corelli s'applique à séduire par des harmonies neuves et enveloppantes, un phrasé soutenu, la gravité des idées principales, Bach fait éclater toutes les voix d'un peuple joyeux. MM. Zimmer, Fassin et Vranken donnèrent une poésie émouvante au Corelli. M^{me} Prost Nuel, dont les rares qualités de voix, de

technique et d'intelligence sont nécessaires à l'exécution ardue de la Cantate 54 pour contralto et orchestre, y remporta un beau succès. Enfin l'esprit humoristique de Bach vient contraster, dans cet ensemble, comme les *Plaideurs* de Racine avec ses tragédies, sous les traits de Schlendrian, père La Routine, et Lisette, sa fille, qui, grâce à sa passion pour le café, obtient l'époux qu'elle a choisi.

Cette célèbre cantate, dite *du Café*, égaya l'assistance grâce au talent déjà accentué de M^{lle} Lhoest, jeune cantatrice bien douée, de M. Delsa, ténor à la voix fraîche, et de M. Remy Lejeune, dont l'autorité et l'impeccable technique furent longuement applaudies.

GEORGES RITTER

NÉCROLOGIE

Gaston Hochard. — L.-J. Anthonissen.

Double deuil pour la Société Nationale des Beaux-Arts: les peintres Hochard et Anthonissen, qui exposaient régulièrement aux salons de la Société et s'y étaient fait apprécier favorablement, viennent de mourir à Paris, âgés respectivement de 50 et de 65 ans.

Hochard s'était principalement consacré à l'étude des scènes provinciales. Processions, marchés, foires, fêtes populaires lui fournissaient une abondante moisson de sujets qu'il traitait avec une verve comique et parfois cinglante. La tournure de son esprit le rapprochait quelque peu de Daumier; par le coloris et l'exécution il s'apparentait à Lucien Simon, et de cette double influence naquit une personnalité assez accusée pour n'être confondue avec aucune autre. Hochard était, de plus, un habile lithographe, et se plaisait à reproduire, au crayon gras, la plupart des compositions qu'il avait exécutées à l'huile.

D'origine belge, Anthonissen avait fait de longs séjours en Algérie, d'où il rapporta un grand nombre de tableaux et d'études inspirés des mœurs locales et des sites africains.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

MUSÉE du CINQUANTENAIRE. Salon de Printemps. — MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. Salon de l'*Elan*; exposition rétrospective du statuaire Ch. de Brichy. — GALERIE GEORGES GIROUX. Exposition du peintre Kandinsky. — MUSÉE DU LIVRE. Partitions musicales et affiches théâtrales.

L'Etat vient d'acquérir pour le Musée de Bruxelles le grand tableau de M. Edmond Verstraeten, *Le Lever de Sirius*, qu'on a pu admirer récemment à l'Exposition du Cercle Artistique.

Le Grand Chœur Impérial de Londres, sous la direction du Dr Charles Harriss, chantera aux deux auditions de gala, qui auront lieu au Palais des Fêtes de l'Exposition de Gand, le 31 mai et le 1^{er} juin. C'est la première fois que la célèbre chorale, qui compte 2,000 exécutants, se fera entendre dans une exposition universelle. Une armée de secrétaires accompagne les 2,000 chanteurs, et plus de quarante directeurs musicaux de Londres seront présents pour assister au triomphe de leurs compatriotes.

Tournai aura bientôt son Musée des Beaux-Arts. M. Victor Horta en a exécuté les plans à la demande de l'administration communale, qui vient de mettre en adjudication publique les travaux de construction.

Le délai accordé aux entrepreneurs pour le dépôt des soumissions expire le 20 juin prochain. On peut donc espérer que l'édification du musée sera très prochainement entamée.

On sait que le Musée de Tournai est destiné à abriter, entre autres, la collection Henri Van Cutsem, dont l'usufruit a été légué au sculpteur Guillaume Charlier. Cette collection renferme deux des plus belles toiles de Manet: *le Déjeuner chez le père Lathuille* et *les Canotiers à Argenteuil*, indépendamment d'œuvres de Claude Monet, Bastien-Lepage, H. Boulenger, H. de Braekeleer, A. Verwée, Th. Verstraete, L. Frédéric, etc.

Aujourd'hui s'ouvre à Liège l'exposition d'un groupe d'artistes wallonisants et convaincus : les peintres Colley, Delcour, Derchain, Lebrun, Pirenne, et le sculpteur Achille Chainaye, l'un des plus remarquables Vingtistes que l'Art moderne célébra jadis.

Des conférences sur l'art wallon seront données le 27 mai par M. Delchevalerie, le 30 par M. Borboux et le 3 juin par M. O. Gilbert. M. Remy Lejeune fera entendre, à celle de M. Borboux, un choix de chansons et de chants wallons, en série historique depuis le x^e siècle. Une séance musicale, consacrée à des compositeurs actuels de Wallonie, offrira un programme presque entièrement neuf; elle aura lieu le 5 juin avec la collaboration de M^{lle} Stévert, pianiste, qui l'organise, de M^{me} Fassin-Vercauteren, cantatrice, M^{lle} Chaumont, pianiste, MM. Chaumont, violoniste et Jean Rogister, altiste.

Par suite de la démolition de l'ancien Kursaal de Meuse et du Hall réservé spécialement aux expositions triennales des Beaux-Arts, et dans l'impossibilité de pouvoir disposer pendant le temps nécessaire de l'ancien local, le manège de cavalerie, la XV^e Exposition triennale des Beaux-Arts de la ville de Namur qui devait avoir lieu en 1913 est remise à l'année prochaine.

Les plans de transformation du Waux-Hall élaborés par M. F. Malfait, architecte de la Ville de Bruxelles, ont été adoptés à l'unanimité par les sections du Conseil communal. Ils ont le mérite de respecter les arbres du Parc, dont aucun ne devra être abattu, tout en créant pour les auditeurs des galeries dans lesquelles ils seront à l'abri de la pluie et pour les musiciens un kiosque confortable avec loges pour les artistes, foyer, bibliothèque, etc.

M. H. Van de Velde, architecte à Weimar, continuera mardi et jeudi prochains, à 8 h. 1/2, la série d'entretiens qu'il donne à l'Université Nouvelle sur *le Style nouveau et les bases sur lesquelles il évolue*.

Vendredi, M. Léonce Bénédite, conservateur du Musée du Luxembourg, fera, à 8 h. 1/2, une conférence sur *la Peinture contemporaine en Espagne*.

De Paris :

La Société Victor Hugo se réunira aujourd'hui, dimanche, à 3 heures, au Panthéon, sous la présidence de M. Léo Claretie,

TAPIS D'ORIENT

◆ **DALSÈME** 2, RUE LEOPOLD, 2
◆ **BRUXELLES** ◆

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARO
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

pour commémorer le 28^e anniversaire de la mort du poète. Une allocution du président, une ode *In Memoriam* de M. Léon Riotor, dite par M^{lle} Séphora Mossé, et la visite du tombeau composeront le programme de la cérémonie.

Les représentations d'opéras et de ballets russes, au Théâtre des Champs-Élysées, dont le succès dépasse encore celui des années précédentes, se succéderont, à partir de demain, dans l'ordre suivant : Lundi 26 mai : *Schéhérazade*; *Prélude à l'Après-Midi d'un Faune*; *Jeux*; *les Sylphides*. Mardi 27 : *Boris Godounow* Jeudi 29 : *Thamar*; *le Sacre du Printemps* (création); *le Spectre de la Rose*; *Danses du Prince Igor*. Samedi 31 : *la Khovantchina*. Lundi 2 juin : *les Sylphides*; *le Sacre du Printemps*; *Schéhérazade*. Mardi 3 : *Boris Godounow*. Mercredi 4 : *Daphnis et Chloé*; *le Sacre du Printemps*; *le Spectre de la Rose*. Jeudi 5 : *la Khovantchina*. Vendredi 6 : *Pétrouchka*; *le Sacre du Printemps*; *les Sylphides*. Samedi 7 : *Boris Godounow*. Dimanche 8 : *Thamar*; *Jeux*; *Danses du Prince Igor*; *Pétrouchka*. Lundi 9 : *la Khovantchina*. Mardi 10 : *Daphnis et Chloé*; *la Tragédie de Salomé* (création); *le Spectre de la Rose*. Jeudi 12 : *la Pskovitaine*. Vendredi 13 : *le Sacre du Printemps*; *Prélude à l'Après-Midi d'un Faune*; *la Tragédie de Salomé*; *Carnaval*. Samedi 14 juin : *Boris Godounow*.

La vogue de ces spectacles est telle qu'on s'arrache les billets pour chacune des représentations malgré l'élévation de leurs prix. Impossible de trouver place si l'on n'a pas pris la précaution de s'inscrire plusieurs jours à l'avance.

M. Gabriel Astruc se propose d'inaugurer la saison prochaine par des représentations de *Boris Godounow* données en français. Il aurait déjà, dit-on, engagé M. Marcoux pour remplir le rôle qui a fait la gloire de M. Chaliapine.

La direction de l'Opéra s'était, par traité, assuré le monopole de *Boris Godounow* en français pour une durée de trois ans. Elle a laissé expirer ce délai sans monter l'œuvre, que rien n'empêche désormais le Théâtre des Champs-Élysées de représenter.

Dans la *Revue des Etudes Napoléoniennes* (1), M. De Lanzac de Laborie a publié un intéressant article sur les rapports de Napoléon et du peintre David que l'exposition rétrospective du Petit Palais place dans l'actualité. Celui-ci avait, on le sait, des exigences qu'il n'était pas toujours facile de satisfaire, et l'apreté de son caractère n'était pas faite pour arrondir les angles. L'Empereur avait tant d'admiration pour l'artiste qu'il ne voulut pas tenir compte de ses défauts. M. De Lanzac de Laborie, qui éclaire d'un jour particulier ce coin de l'histoire de la peinture en France.

Sottisier.

D'un prospectus de papetier parisien : *Nos contemporains chez eux*, photographies collées. GOUNOD, V. D'INDY, MASSENET, REYER, SARASATE, A. THOMAS. La série comprend beaucoup d'autres poètes divers.

(1) Paris, Librairie F. Alcan, livraison de janvier 1913.

Vient de paraître chez M. Max ESCHIG, éditeur

13 rue Laffite, 48 rue de Rome et 1 rue de Madrid, PARIS

- ALBERT DUPUIS. — **Le Château de la Bretèche**, drame lyrique en quatre actes et cinq tableaux d'après la nouvelle de Balzac, poème de MM. P. Milliet et J. Dor. Partition pour piano et chant. *Prix net* : 15 francs.
- MANUEL DE FALLA. — **La Vie brève** (*la Vida breve*), drame lyrique en 2 actes et 4 tableaux, poème de C. FERNANDEZ SHAW. Partition pour chant et piano, avec paroles françaises et espagnoles. *Prix net* : 15 francs.
- GABRIEL GROVLEZ. — **Coeur de Rubis**, légende féerique en trois actes, livret de GABRIEL MONTOYA. Partition pour piano et chant. *Prix net* : 15 francs.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}, Editeurs
BRUXELLES PARIS
4, PLACE DU MUSÉE, 4 63, Boulevard Haussmann, 63

Viennent de paraître :

LES PEINTRES DE PORTRAITS

par PAUL LAMBOTTE.
Un beau volume in-4°, de 150 pages de texte, illustré de 53 reproductions en planches hors texte.

Prix : 5 francs.

THOMAS VINÇOTTE et SON ŒUVRE

par PAUL LAMBOTTE et ARNOLD GOFFIN.
Volume in-4°, contenant outre le portrait de l'artiste, 50 planches hors texte et de 16 reproductions dans le texte.

Prix : 10 francs.

GUILLEAUME CHARLIER

par SANDER PIERRON.
Un beau volume petit in-4°, de 124 pages, illustré de 40 planches hors texte et de 16 reproductions dans le texte.

Prix : 10 francs.

SOCIÉTÉ ANONYME

des

Anciens Etablissements Félix MOMMEN

BREVETÉS

Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.

Premières médailles aux diverses expositions.

Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

Revue du Temps présent

PIERRE CHAÎNE, fondateur.

Secrétaires de rédaction : JOSÉ DE BÉRY, ANDRÉ DELACOUR
Études, critiques et documentations littéraires, historiques et artistiques.

Paraît le 2 de chaque mois.

DIRECTION : 76, rue de Rennes, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT ANNUEL { France, fr. 14.00
Étranger, 16.00

LE NUMÉRO : France, fr. 1.25. — Étranger, fr. 1.50.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50

Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes.

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Le nouveau catalogue vient de paraître. Prix : 2 fr. franco 2 fr. 50.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement. 10 francs par an.

Le numéro 1 franc " "

La Vie Internationale

REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS
ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX

BRUXELLES : Office central des Associations internationales

Prix d'abonnement : 25 francs.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE

(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, 1 fr. 50.

Union postale, 2 francs.

Abonnements : { Étranger, 20 francs par an.

{ France et Belgique, 15 francs.

Rédaction et Administration : 22, rue St-Augustin

PARIS

Pour la Belgique : M. René Lyr, Boitsfort.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Sacre du Printemps (OCTAVE MAUS). — L'Itinéraire de Stendhal (M. DE ROUX). — Le Salon de Printemps : *Second article* (FRANZ HELLENS). — La Hollande en fête (M. H.). — Auguste De Radwan (JACQUES HERMANN). — Notes de musique : *Première soirée de musique Bosquet et Defaux* (Ch. V.). — Memento musical. — Exposition universelle de Gand : *Conférences* — Bibliographie musicale : *Goyescas* (O. M.). — Livres d'art : *Titien; Grauze; Velasquez*. — Nécrologie : *Auguste de Niederhausern-Rodo*. — Pour le « Plus Grand Bruxelles ». — Accusés de réception. — Petite chronique.

LE SACRE DU PRINTEMPS

L'art chorégraphique semble suivre une évolution parallèle à celle de la peinture et de la sculpture, qui subirent en ces dernières années de si profondes altérations. Le vent de fronde qui, en renversant maints canons, vivifia l'art d'un Henri-Matisse, d'un Van Dongen, d'un Maillol, souffle sur l'esthétique de la danse et lui imprime une direction inattendue. Nous avons signalé les prémices de cette révolution dans la très curieuse tentative réalisée l'an dernier par M. Nijinski, le Vestris d'aujourd'hui, en adaptant sa théorie synthétique au *Prélude à l'Après-midi d'un faune*, et plus récemment à un divertissement tiré de la vie moderne, *Jeux*. Ce furent en quelque sorte des préparations à une entreprise plus complète et plus déconcertante encore, qui, hier, stupéfia Paris.

Dans le *Sacre du Printemps*, que ses auteurs, MM. Igor Strawinsky et Nicolas Roerich, intitulent *Tableaux de la Russie païenne* et qui constitue, transposé en rythmes, un hymne allégorique et panthéiste à la gloire du Renouveau, toute convention chorégraphique est abolie : la danse, que réglaient des prin-

cipes consacrés par d'immuables traditions, y apparaît totalement renouvelé en ses expressions individuelles et collectives. Stylisation du geste, substitution d'effets plastiques à la chorégraphie, — quels que soient les termes par lesquels on s'efforce à définir le spectacle inédit créé par M. Nijinski (qu'importe d'ailleurs l'étiquette dont on le décore?), il faut reconnaître — et louer hautement — le caractère altier, intransigeant, profondément émouvant d'une pareille libération. Et l'audace de la tentative mérite d'autant plus de louanges que celui qui s'y consacre, — au prix de quel labeur, de quelle inflexible volonté! — pourrait se contenter, étant le plus parfait artiste de son temps dans la carrière qu'il a embrassée, d'émerveiller le public par sa grâce incomparable et l'eurythmie de ses attitudes au lieu de le bousculer, de heurter ses convictions, de le choquer en déployant inopinément sous ses yeux les manifestations d'un esthétisme contre lequel protestent son éducation, ses traditions, ses habitudes.

Car le *Sacre du Printemps* tranche audacieusement sur toutes les œuvres qui, dans le domaine du ballet et de la pantomime, enchantèrent nos aïeux ou recueillirent nos suffrages. C'est du rythme plastiquement réalisé, c'est de la musique traduite, mesure par mesure, en attitudes et en gestes, c'est un mariage de couleurs, de sonorités et de mouvements qui exclut la banalité de l'anecdote et l'artifice du sujet, prétextes à gesticulations et à danses.

L'argument de cette œuvre étrange et passionnante est résumé en ces quelques lignes, que je me borne à transcrire :

1. *L'Adoration de la Terre*. Printemps. La Terre est couverte de fleurs. La Terre est couverte d'herbe.

Une grande joie règne sur la Terre. Les Hommes se livrent à la danse et interrogent l'avenir suivant les rites. L'Aïeul de tous les sages prend part lui-même à la Glorification du Printemps. On l'amène pour l'unir à la Terre abondante et superbe. Chacun piétine la Terre avec extase.

II. *Le Sacrifice*. Après le jour; après minuit. Sur les collines sont les pierres consacrées. Les adolescentes mènent les jeux mystiques et cherchent la Grande Voie. On glorifie, on acclame Celle qui fut désignée pour être livrée au Dieu. On appelle les Aïeux, témoins vénérés. Et les sages Aïeux des Hommes contemplant le Sacrifice. C'est ainsi qu'on sacrifie à larilo le magnifique, le flamboyant.

Mieux que tout autre, ce poème à la fois si bref et si vaste, qui évoque le balbutiement de la nature à ses premiers âges, convenait à l'innovation rêvée par M. Nijinsky. Il a fourni à celui-ci une trame sur laquelle il développe les arabesques de groupes hiératiques dont la formation, les mouvements, les trépidations, les poses, la dispersion sont réglés avec un art précis et volontaire, étranger aux formules dont nous ont saturés, depuis des siècles, les maîtres de ballets.

Je ne puis me défendre de croire que M. Nijinsky est un adepte de la gymnastique rythmique et que l'influence des théories dont elle s'inspire n'est pas étrangère à la révolution chorégraphique qu'il instaure.

Coincidence ou répercussion, *le Sacre du Printemps* relève à toute évidence des principes proclamés par M. Jaque-Daleroze, dont l'application, ici, est d'un puissant intérêt.

La collaboration fournie à l'auteur de cette chorégraphie nouvelle par M. Strawinsky, le compositeur, et par M. Roerich, le décorateur (tous deux, en outre, auteurs du scénario) fut dictée par le même besoin de briser les moules traditionnels, par le même esprit d'indépendance et de liberté. Le musicien surtout s'est évadé avec une surprenante crânerie des chemins battus pour se lancer dans des régions vierges. Sa partition, sur laquelle, après deux auditions, je n'ose me permettre de formuler un jugement définitif, déconcerte par l'imprévu des sonorités et la nouveauté de la substance musicale.

Bien que l'oreille soit souvent troublée par le caractère insolite de certaines harmonies et le dédain des relations tonales, l'œuvre respire une telle jeunesse, une telle allégresse, une telle saveur qu'elle s'impose, dominatrice. *L'Oiseau de feu* et *Petrouchka* ont, au surplus, affirmé une si incontestable maîtrise qu'il serait téméraire de s'ériger en censeur d'une œuvre du même compositeur avant de l'avoir étudiée de près, avec l'attention et le respect qu'elle mérite.

Le Sacre du Printemps a été mis en scène par M. Roerich avec un goût raffiné et M^{lle} Piltz a rempli

d'une façon dramatique angoissante le rôle de la Vierge élue. Mais ce qu'il importe de noter avant tout, c'est que la représentation de cette œuvre si neuve marque une date importante dans l'histoire du Théâtre. Ce sera pour la scène des Champs-Élysées une gloire de l'avoir révélée et un titre de plus à la reconnaissance des artistes.

OCTAVE MAUS

L'ITINÉRAIRE DE STENDHAL

Sous ce titre, d'ailleurs rigoureusement exact, M. Henri Martineau donne plus qu'il ne promet (1). Il suit Henry Beyle année par année, note tous les lieux où celui-ci passa et précise, aussi rigoureusement que possible, quand les documents le permettent, par an, mois et jour, le temps qu'il demeura dans chaque endroit. En sorte que cet itinéraire fait une complète chronologie de la vie de Stendhal, et toute une biographie.

Chaque épisode étant ainsi fixé mathématiquement à un point de l'espace et en un moment de la durée, les légendes de la vie de Stendhal se débrouillent d'elles-mêmes, les contradictions de ses autobiographies se résolvent et les mystifications avouent : Stendhal n'était décidément ni à Marengo, ni à Iéna. C'est un plaisir d'esprit de voir cette méthode sûre et élégante faire le départ du roman et de l'histoire. Nous n'avions, sauf erreur, qu'un itinéraire daté de grand homme, celui de Napoléon; et le rapprochement fera sourire M. de Stendhal. On aimerait un tel travail, — qui est une biographie sur souvenirs, ce qu'une fiche de mensuration est à un portrait peint de mémoire, — pour tous les hommes de premier rang qui ont beaucoup voyagé et dont les voyages ont orienté la vie; un itinéraire, par exemple, de Chateaubriand, qui serait assez précis pour lever tous les doutes sur ses voyages d'Amérique.

Mais trêve de vœux imprudents : si le genre des Itinéraires tombait à la mode, s'il devenait d'usage de les donner en pensum de Sorbonne comme des statistiques de coupes prosodiques, on verrait des tâcherons s'épuiser à reconstituer les moindres déplacements des hommes pour qui le monde extérieur a le moins existé.

C'est peut-être dans l'œuvre la plus strictement objective que l'esprit doit intervenir le plus activement pour choisir et extraire de la masse des faits insignifiants les détails caractéristiques. C'est en cela qu'a excellé dans ce petit livre Henri Martineau : les lettrés avaient droit de n'espérer pas moins du poète des *Vignes Mortes*, du critique du *Roman scientifique d'Émile Zola*. Tout le monde avouera qu'on ne pouvait faire de la vie de Stendhal un résumé plus significatif qu'un journal de route : Henri Martineau n'a pas eu moins de bonheur dans le détail que dans le dessein général de son ouvrage : les résumés annuels dont il fait précéder le catalogue des résidences stendhalienne ont l'air d'esquisser tout juste le sujet. A les relire on voit qu'ils l'épuisent; tout y est amassé, tout l'essentiel et le décisif. Les curieux de raccourcis complets mettront *l'Itinéraire de Stendhal* sur le même rayon de leur bibliothèque que Dutrait-Crozon.

M. DE ROUX

(1) *L'Itinéraire de Stendhal*, par HENRI MARTINEAU. Paris, Société des Trente. Librairie Messein.

LE SALON DE PRINTEMPS

Second article (1).

L'accueil fait aux jeunes par la plupart de ceux qui s'occupent de juger nos Salons d'art me semble en général peu bienveillant. Les uns refusent obstinément de signaler leurs efforts; les autres n'en parlent que pour regretter leurs négligences, leurs imperfections, et ne se font pas faute même de blâmer leur fougue. Mais faut-il répéter que les défauts mêmes de ceux qui débutent avec talent sont parfois plus intéressants et plus méritoires que toutes les habiletés des gens de métier, de ceux qui ne se trompent plus? Les anciens, du reste, ne sont pas toujours respectés par ces mêmes critiques qui font profession de rechercher la perfection en toute chose; ils les accusent de sénilité, alors qu'ils accusent les jeunes de trop de jeunesse! Leur idéal est dans un juste milieu; les œuvres qu'ils prônent sont celles d'un talent moyen, très exercé, chez qui le métier, une certaine habileté, le goût assoupli, suppléent souvent au défaut de puissance et de personnalité.

C'est devenu une véritable manie, chez certains de nous, de dénigrer une catégorie d'œuvres, parce que celles-ci ont pour auteurs des artistes ou des littérateurs ayant dépassé ce qu'on est convenu d'appeler « l'âge mûr ». Rien de plus irritant que cet esprit de dénigrement qui ne connaît pas de bornes. Tel écrivain dont le passé est glorieux se voit morigéné parce qu'il ne montre plus l'esprit combattif de ses premières œuvres, tel autre parce qu'il ne se lasse pas, malgré l'âge et les lauriers, de malmenier tout ce qui lui paraît faux et emprunté. Et tous deux, on les traite sans respect de gâteaux. En vérité, l'un par sa mansuétude même et l'autre par ses attaques et ses audaces belliqueuses, pourraient donner des leçons de jeunesse à ces esprits cultivés, épris de style et de mesure, qui se font chez nous les arbitres du goût et du bon sens.

Ceci dit, signalons encore rapidement quelques œuvres dignes d'intérêt parmi le trop vaste étalage du Salon de Printemps. Fougue et vigueur, telles sont les deux qualités maîtresses de Maurice Blicq, dont les toiles *l'Éclaircie* et *Port au soleil* marquent une étape considérable; on retrouve les mêmes particularités chez Albert Crahay, qui expose une toile remarquable, *le Vieux cheval blanc*, où l'on peut certes noter de la lourdeur, mais aussi une sève abondante et généreuse. Il convient de mettre à part encore quelques toiles de Léo Jo, Paul Dons, Paulus, G.-M. Stevens, R. Gevers, M. Sterkmans, Wouters, Vermeylen.

Parmi les sculpteurs, je ne vois guère d'œuvres d'un intérêt capital. *La Mère et l'Enfant*, de M. Huygelen, ne manque pas d'une certaine grandeur; l'attitude en est vigoureuse et noble. C'est la seule sculpture qui me paraisse mériter d'être signalée. Quant aux plaquettes et aux médailles, on revoit avec plaisir les fines effigies, si vivantes et élégantes, de M. Bonnetain, et celles de M. P. Wissaert, qui sait allier la vérité à la force et donner du charme à la rudesse même.

Enfin, dans la section de gravure, moins explorée, et qu'on est convenu, semble-t-il, de traiter avec une certaine négligence, il faut signaler les eaux-fortes de M^{me} Louise Danse, de F. Verhaegen, de A. Eggermont et de M^{me} A. Verbeke.

FRANZ HELLENS

(1) Voir notre numéro du 18 mai 1913.

LA HOLLANDE EN FÊTE

Pour fêter l'achèvement du Palais de la Paix et célébrer le centième anniversaire de la Renaissance des Pays-Bas comme nation indépendante, la Hollande organise une série d'expositions locales qui, en servant de buts d'excursions au touriste, au voyageur curieux de s'initier aux coutumes et aux sites du pays, lui offriront des distractions aussi agréables que variées.

À Amsterdam, une exposition maritime qui groupera de nombreux documents historiques, des tableaux et gravures relatifs à la navigation, des modèles de navires, des souvenirs d'explorations, des spécimens du folklore colonial, etc., s'ouvrira jeudi prochain, 5 juin, et durera jusqu'au 30 septembre.

Une autre exposition, organisée à Meerhuizen, dans le cadre d'une charmante maison de campagne du XVIII^e siècle, montrera le développement de l'activité féminine, — vie économique et existence sociale, — depuis le début du siècle dernier jusqu'à nos jours. L'industrie à domicile et dans les fabriques, les œuvres de charité et d'éducation, etc., y seront évoquées dans leurs transformations successives.

Dans le courant de l'été, à Amsterdam également, une exposition intitulée *Maison et Jardin* mettra sous les yeux des visiteurs les installations les plus pratiques de l'habitation moderne.

Le Palais de l'Industrie abritera du 15 juillet au 15 septembre une exposition internationale des Industries graphiques dans laquelle on pourra voir, en pleine activité, les machines et l'outillage les plus perfectionnés.

Enfin, des excursions seront organisées à Arnhem et à Apeldoorn, à Baarn, Bunschoten, Spakenburg, localités charmantes qui unissent au pittoresque du paysage l'imprévu des costumes locaux, etc.

Ces diverses attractions seront complétées par les expositions ci-après :

À Bois-le-Duc, exposition d'art ecclésiastique médiéval comprenant les chefs-d'œuvre des musées, églises et collections privées (1^{er} juin-1^{er} septembre), avec représentation des mystères du moyen âge, audition de musique ancienne, etc.; à Boskoop, en juillet, exposition de roses dans un bâtiment spécialement édifié pour la circonstance et entouré d'un jardin planté de 30,000 rosiers; à Breda, exposition d'horticulture et d'agriculture (10-18 septembre); à Deventer, en août, exposition de fleurs et d'arbres fruitiers; à Gouda, en août et septembre, exposition des industries locales (porcelaine, faïence, pipes, etc.); à Groningue, en août, exposition de tableaux modernes; à La Haye, en juillet, exposition internationale de Sport et de Tourisme, et en septembre, exposition d'agriculture; à Harlem, en juillet, exposition d'imprimerie ancienne; à Leeuwarden, en août, exposition d'industrie et d'art industriel, fêtes et cortèges rappelant des épisodes de l'histoire frisonne; à Leyde, exposition de gravures et tableaux historiques, de tissus, d'art japonais, etc.; à Middelbourg, exposition des costumes nationaux de la Zélande, modèles d'habitation, meubles, bijoux, bois gravés, dentelles, etc. (15 juillet-15 août); à Muiden, exposition de souvenirs concernant le poète et historien hollandais Hooft et les principaux écrivains de son époque; à Nimègue, exposition de la collection d'antiquités romaines découvertes dans les environs de la ville; à Sittard, exposition d'industrie, de commerce, d'agriculture, d'art et de science (26 juin-10 juillet); à Sneek, exposition de la *Navigation*

de plaisance (24 juillet-7 août); à Tilbourg, exposition nationale d'industrie, d'art, de commerce, internationale de commerce et de machines pour l'industrie (18 juin-18 août), avec cortèges historiques destinés à fêter le tri-centenaire des corporations de Saint-Joris et de Saint-Dionisius; à Utrecht, en septembre, exposition d'art ancien de la Hollande septentrionale; à Zwolle, exposition des industries de la province d'Overijssel.

Cet ingénieux programme offre sur celui des expositions universelles l'avantage d'une décentralisation aussi favorable aux intérêts du pays qu'à l'agrément des visiteurs, invités à étudier la Hollande dans toutes ses particularités locales. M. H.

AUGUSTE DE RADWAN

Si l'on devait toujours répéter à Auguste de Radwan l'enthousiasme sans restriction que son interprétation de Chopin suscite et mérite, on éveillerait peut-être en lui une fierté et une joie non sans mélange. Il est bien difficile pourtant de ne pas répéter encore que depuis Rubinstein aucun artiste — fût-il polonais comme de Radwan lui-même — ne s'est imprégné de l'être tout entier du génial musicien et du fervent patriote.

L'âme harmonieuse et douloureuse par laquelle chanta son cœur inquiet et sa patrie déchirée ouvrent à l'interprète et au patriote un sanctuaire dont il est l'initié. C'est donc Chopin réel, dans sa véritable essence, et par conséquent Chopin humain, complet, viril et tendre, penseur sensible et vibrant, — un Homme, — qu'Auguste de Radwan, avec une ampleur et une ferveur d'artiste et de patriote, extériorise dans les expressions originales qui font de cette œuvre douloureuse et charmante une des figures dont s'orne avec le plus de fierté le cortège de la Divine Harmonie.

Mais la personnalité musicale du pianiste, ses prodigieuses aptitudes, à imprégner une œuvre de sa forme et de sa couleur particulières sont de celles qui doivent toujours se développer pour atteindre leur mesure, et telle se dessine, en effet, l'évolution rapide et magnifique de l'artiste polonais, qui, conscient de l'hospitalière sympathie de la France envers la Pologne, a voulu fixer dans l'atmosphère parisienne ces dons de sa race, auxquels nous n'avons aucune peine à nous soumettre.

Ces dons sont une originalité d'interprétation musicale et de chaleur psychique qui s'étend maintenant du Bach le plus austère à Schubert et à Schumann, ces deux frères de Chopin, ainsi qu'au Mendelssohn le plus délicieusement romantique.

Dans les deux récitals qu'il donna cette année à Paris, l'artiste s'est surpassé par la diversité de ses interprétations. Il est fort capable de remettre à la mode le doux Mendelssohn tant il en fit revivre le charme que trouve désuet la très jeune génération. Schubert et Schumann sont en lui par affinité de race et de sentiments. Je pense que beaucoup des auditeurs *selected* ignoraient le pathétique de l'*Impromptu* de Schubert et la poignante mélancolie du *Carnaval de Vienne*; mais, en réalité, ce pianiste de cœur et d'âme, d'intelligence vivante et de culture solide, est tout simplement un magnifique intuitif. C'est un serviteur de la musique même, un être vivant qui exprime d'autres êtres vivants. Et par ainsi ce pianiste, auquel nulle difficulté ne semble difficile, nous éloigne et nous repose des virtuoses.

JACQUES HERMANN

NOTES DE MUSIQUE

Première soirée de musique instrumentale et vocale organisée par MM. E. Bosquet et D. Defauw.

Malgré la saison avancée, cette soirée avait attiré un public nombreux à la Salle Astoria. Le programme était d'ailleurs de nature à intéresser tous ceux qui en ont assez d'entendre et de

réentendre toujours les mêmes œuvres, comme si le répertoire manquait absolument de ressources.

La première composition jouée à ce concert fut la *Suite* pour double quatuor à cordes de M. Defauw dont la première audition eut lieu le printemps dernier à la *Libre Esthétique*. Nous avons dit alors (1) toutes les promesses que contenait cette œuvre bien pensée, bien écrite, et soutenue d'un bout à l'autre par l'ardeur d'un tempérament d'artiste sincère et sensible. La seconde audition ne nous a nullement fait revenir sur cette impression; elle a, au contraire, affermi nos sentiments de sympathie pour un talent aussi remarquablement spontané.

Le quintette de M. Florent Schmitt, dont on fait grand état, fut ensuite exécuté par MM. Bosquet, Defauw, Baroen, Gaillard et Onnou avec une magnifique cohésion et une profonde conviction. M. Bosquet surtout fut admirable. M. Florent Schmitt est peu connu à Bruxelles. L'*Art moderne* du 18 mai dernier rappelait, dans un fort intéressant article de statistique, les titres des pièces de lui qui furent exécutées à la *Libre Esthétique* en ces dernières années: *Reflets d'Allemagne*, *Andante* et *Scherzo* pour harpe et quatuor, *Rapsodies* pour deux pianos. Ces diverses compositions n'ont laissé dans notre esprit qu'une trace assez vague et le souvenir d'un art raffiné mais sans élan ni solidité. Il nous tardait d'entendre une œuvre plus décisive de l'auteur de ce *Psaume CL*, dont on dit le plus grand bien.

Disons tout d'abord qu'il est difficile de juger le quintette de M. Schmitt après une seule audition. Ses dimensions, la complexité de son plan et la richesse de ses développements s'y opposent. Sans que nous ayons été entièrement conquis par lui, nous dirons qu'il nous a surtout frappé et séduit par un souffle vital qui ne se ralentit pas un instant, par sa tenue altière qui dénote une belle conscience d'artiste, par une passion romantique qui se manifeste d'un bout à l'autre avec une mâle puissance; enfin par un don de poésie qui se révèle avec le plus de bonheur dans le second *lento*, page suave où les paysages de l'âme se fondent de la façon la plus pénétrante avec ceux de la nature. Nous ne parlerons pas du côté technique, qui montre une maîtrise parfaite dans la manière de faire parler à chaque instrument la langue qui lui convient et d'opérer la fusion entre le piano et le quatuor. Nous craignons de nous engager dans la voie d'une critique injustifiée en reprochant au quintette de M. Schmitt sa lourdeur un peu trop affirmative. N'est-ce point là, en effet, une qualité de santé dont nous avons trop perdu l'habitude et le besoin, par l'effet d'une trop grande recherche de raffinement? Et ne faut-il pas se défier des impressions superficielles que cause la fatigue, lorsqu'il s'agit d'œuvres de longue haleine? Pendant des années, je n'ai rien compris au quintette de Franck, pour l'unique raison que je l'avais entendu, chaque fois, à la fin d'un concert, après avoir absorbé plus de musique qu'il n'en fallait pour être à bout de forces!... Sachons avouer notre faiblesse et nous garder de juger trop vite, lorsque les conditions sont mauvaises pour émettre un bon jugement...

Le concert se terminait par une exécution de la *Damoiselle Éluë* de M. Debussy, avec orchestre réduit (cordes, piano et orgue) et sous la direction de M. Defauw. Remarquablement mise au point, l'exquise œuvre « préraphaélite » de l'auteur de *Pelléas* fit l'effet le plus heureux. La *Damoiselle élue*, c'était M^{me} Marie-Anne Weber-Delacré, auquel le terme « élue » convenait à merveille dans l'espèce; la Récitante était représentée avec bonheur par M^{lle} Suzanne Poirier, et les chœurs de femmes avaient de charmantes sonorités.

Quelques jours auparavant, la même œuvre avait été interprétée au cours d'une délicieuse soirée musicale organisée chez notre confrère Henri Lesbroussart. Lui-même dirigeait les chœurs, avec une magnifique précision, tandis que l'excellent pianiste Hénuisse remplaçait l'orchestre. M^{mes} Paul Vandervelde et A. Nysens chantaient avec talent les rôles respectifs de la *Damoiselle* et de la Récitante. Les chœurs étaient aussi délicatement nuancés que possible et sonnaient comme des orgues angéliques.

CH. V.

(1) Voir l'*Art moderne* du 6 avril.

MEMENTO MUSICAL

Aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, salle Erard, rue Lamhermont 6, M^{me} Henriette Eggermont, pianiste, présentera cinq des élèves de son cours de musique d'ensemble, dans des œuvres de Gluck, Mozart, Beethoven, Saint-Saëns, Debussy, Chaminade, etc. M^{me} Eggermont tiendra elle-même le second piano.

M. Vincent d'Indy est parti pour Strasbourg, où il a été prié par les Alsaciens de diriger un festival de musique française moderne qui aura lieu aujourd'hui, dimanche, avec le concours de M^{me} Croiza. Le programme sera composé de *Namouna*, suite d'orchestre (Ed. Lalo); *Psyché*, légende lyrique et symphonique pour chœurs et orchestre (C. Franck); mélodies de Duparc et de J.-G. Ropartz; *Jour d'été à la montagne*, poème symphonique en trois parties (V. d'Indy); air d'*Eros vainqueur* (P. de Bréville); *Nuages et Fête*, deux nocturnes pour orchestre (C. Debussy); *L'Apprenti sorcier*, poème symphonique (P. Dukas).

Plusieurs compositeurs belges ont figuré aux programmes des auditions musicales que donne à Paris la Société Nationale des Beaux-Arts au Grand Palais des Champs-Élysées. Ce furent, le 9 mai, MM. Joseph Jongen (Sonate pour piano et violoncelle); le 27, Fernand Le Borne (Quatuor à cordes); le 30, Alfred Goffin (Trio pour piano, violon et violoncelle); ce sera, enfin, le 13 juin, M. Louis Delune (Sonate pour piano et violoncelle).

Le XI^e Congrès national de musique sacrée se réunira à Turin les 4 et 5 juin. A l'ordre du jour : *le Chant Grégorien, le Chant figuré, le Chant religieux populaire, l'Orgue et les Organistes*, etc.

Signalons à nos lecteurs la création d'un nouveau périodique italien publié à Alexandrie sous la direction de M. Carlo Scaglia et qui s'impose ce programme qu'approuveront tous les artistes : « Pas de personnalités, pas de haines, pas d'envie, pas de flatteries, rien qu'une discussion sereine, une critique courtoise, mais ferme et sévère. »

La Riforma Musicale — c'est le titre de la nouvelle gazette — a reçu de MM. A. Galli, L. Parodi, G. Gallignani, G. Zuelli, G. Gasparini, G. Bolzoni, O. Chilesotti et autres notoriétés italiennes les témoignages d'une vive sympathie. Il est vraiment heureux qu'au mauvais goût propagé par les éditeurs en vogue on oppose une gazette indépendante destinée à refaire l'éducation du public (1).

Exposition Universelle de Gand.

Conférences.

Les conférences organisées à l'Exposition universelle de Gand ont été inaugurées jeudi dernier par M. René Doumic, qui a choisi pour sujet la *Poésie française contemporaine*. Les autres conférences se succéderont dans l'ordre suivant :

Juin : Lundi 2, M. Fierens-Gevaert (*les Peintres flamands modernes*); jeudi 5, M. Van Eeden (*la Poésie néerlandaise contemporaine*); samedi 14, M. Bauer (*la Vie chère*); lundi 16, M^{me} Félix Faure-Goyau (*la Ménagère dans l'histoire*); mercredi 18, M. Trétiakoff (*la Culture du lin en Russie*); jeudi 26, M. Kurth (*Van Artevelde*).

Juillet : jeudi 3, M. Grégoire Le Roy (*le Groupe gantois des poètes de langue française*); jeudi 10, M. Ribot (*les Habitations ouvrières*); lundi 14, M. Pol de mont (*les Elèves gantois de Rubens*); jeudi 17, M. Welschinger (*Louis XVIII à Gand*); lundi 21, M. J. Bruhnes (*le Travail à domicile*); jeudi 24, M. l'abbé H. Verriest (*Guido Gezelle et les poètes flamands modernes*).

(1) *La Riforma Musicale*, periodico settimanale, Piazza Giosuè Carducci, 4, Alessandria (Piemonte). Abbonamento per l'anno in corso L. 3; estero L. 6.

Août : mardi 5, M. Kammerer (*la Photographie et l'aviation*); jeudi 7, le comte Durrieu (*les Miniaturistes franco-flamands des XIV^e et XV^e siècles*); jeudi 28, M. Denyn (*le Congo et son avenir*).

Septembre : jeudi 4, M. Léon Bourgeois (*la Solidarité et le chômage*); jeudi 11, M. le Dr. A. Kuyper (*Autour de la Méditerranée*).

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

Goyescas, primera parte de *Los majos enamorados*, suite pour piano, par E. GRANADOS. — Madrid et Paris, Dotésio & C^{ie}.

Parmi les œuvres de l'école espagnole que vivifie le souffle de l'inspiration populaire, si pittoresque et si voluptueuse à la fois, les compositions de M. Granados occupent, avec celles d'Albeniz, la première place.

Au succès des quatre recueils d'*Iberia* répondra celui des *Goyescas*, illustrations musicales de quelques-unes des pages maîtresses du peintre qui pénétra si avant dans le caractère de son pays. On trouvera dans ces pièces, comme dans celles d'Albeniz, un reflet de l'âme espagnole tour à tour pathétique et tendre, véhémence, joyeuse, ironique et sensuelle.

Le premier cahier se compose de quatre pièces : *los Requierbros (Compliments)*, *Colloquio en la reja (Duo d'amour)*, *El Fandango de Candil (le Fandango)* et *Quejas a la Maja y el Ruiseñor (Plaintes ou la Maja et le Rossignol)*. Toutes ont leur intérêt et leur saveur. C'est, traduit en une langue pure et châtiée, l'impression que font naître, dans les soirées lumineuses de Grenade et de Séville, les chants qu'accompagne le bruissement des guitares. Mais la musicalité du compositeur ne s'est pas bornée à une notation directe : elle en évoque le charme en phrases enlaçantes qui n'empruntent à la chanson populaire que ses rythmes et son accent. Aussi l'œuvre a-t-elle une valeur d'art très supérieure à son intérêt folklorique. O. M.

LIVRES D'ART

Titien, par HENRY CARO-DELVAILLE (1).

Sous une forme d'une grande pureté littéraire, on trouvera contée ici la biographie de Titien et ses œuvres décrites avec une précision de termes qu'un artiste seul pouvait trouver.

Le milieu dans lequel le maître s'est formé, les contemporains illustres qui l'ont protégé et qui ont agi sur le développement de sa personnalité sont peints avec un puissant relief. Depuis le pape et l'empereur jusqu'au poète ardent, lyrique et vulgaire que fut l'Arétin, c'est toute une galerie de portraits de la Renaissance que nous avons sous les yeux. A connaître tous ces hommes, nous connaissons plus exactement Titien. Nous apprenons ce qu'il leur doit et nous déterminons les conceptions artistiques nouvelles que son génie propre apporta à Venise et à l'Italie.

Greuze, par LOUIS HAUTECŒUR (2).

Après avoir indiqué les succès de la peinture de genre au début du XVIII^e siècle, l'auteur étudie les débuts de Greuze, montre l'influence qu'exercèrent sur lui, malgré son voyage en Italie, les Hollandais et Chardin. Greuze sut admirablement s'adapter à son époque, sa peinture fut littéraire à la façon du théâtre de Diderot, sentimentale comme les romans de Rousseau, morale comme les contes de Marmontel, mélodramatique enfin comme les « drames sombres ». M. Hautecœur, grâce aux journaux et mémoires du temps, prouve avec quelle habileté Greuze sut organiser sa réclame, mais comment son caractère, ses aventures conjugales, et aussi les changements du goût détournèrent de lui le grand public.

(1) Collection *Art et Esthétique*, études publiées sous la direction de M. PIERRE MARCEL, avec 24 reproductions hors texte.

(2) Id.

Les derniers chapitres sont consacrés à l'analyse des procédés littéraires de Greuze et de son adroite sensibilité qui, loin de contredire, explique son sentimentalisme.

Velazquez, par AMAN-JEAN (1).

Peu d'auteurs français ont écrit sur Velazquez. Pour en bien parler, il ne faut pas seulement être un historien averti des choses d'Espagne, mais aussi un artiste. Quand on connaît les circonstances de la vie du maître, quand on a énuméré et analysé ses œuvres essentielles, on a fait peu de chose encore. M. Aman-Jean a raison de dire au sujet de Velazquez, en commençant son livre : « S'il n'est le plus grand artiste, il est peut-être le plus grand peintre. Il est même si prodigieusement peintre qu'il peut n'être que cela... »

Pour analyser ce génie, pour en comprendre toute la beauté, pour en révéler toute la saveur et toute la force, il fallait un artiste. C'est pourquoi M. Aman-Jean, le peintre délicat et lettré, était mieux indiqué que tout autre pour écrire le livre qui vient de paraître.

NÉCROLOGIE

Auguste de Niederhausern-Rodo.

Un nouveau deuil frappe la Société Nationale des Beaux-Arts. L'un de ses sociétaires les plus appréciés, le sculpteur A. de Niederhausern Rodo, élu en 1897, vient de mourir subitement à Munich, où il était allé installer une exposition de quelques-unes de ses œuvres.

L'artiste, de nationalité suisse, était né en 1869 à Vevey. Il se fixa à Paris après avoir fait ses premières études à Genève, et travailla successivement sous la direction de Chapu, de Falguière et de Rodin. Celui-ci devait exercer sur l'artiste une influence prédominante. C'est, en effet, à l'art robuste, véhément et inquiet de l'illustre statuaire que s'apparentent surtout les œuvres de Niederhausern. La plus célèbre de celles-ci est le monument érigé dans le jardin du Luxembourg à la mémoire de Verlaine, dont le sculpteur fut l'ami personnel. Il en est d'autres : *le Torrent*, *l'Avantgarde*, et nombre de bustes, de bas-reliefs, de médaillons, qui classent leur auteur parmi les pétrisseurs de glaise les plus artistes de ce temps. La dernière en date : *Vénus devant le soleil*, groupe mouvementé de deux figures demi-nature, témoigne, au Salon de la Société Nationale actuellement ouvert, d'un talent souple et fort, en pleine maturité (2).

Pour le « Plus Grand Bruxelles ».

Un nouvel organisme d'étude et de propagande, *Pour le Plus Grand Bruxelles*, vient d'être constitué sous le haut patronage des ministres de l'Intérieur, des Sciences et des Arts, de l'Agriculture et des Travaux publics, du Gouverneur du Brabant et du Bourgmestre de Bruxelles, en vue de faciliter aux administrations existantes la réalisation de tout projet qui, par la libre discussion et la comparaison de ce qui se fait à l'étranger, sera affirmé utile et désirable. Elle groupe, outre les individualités soucieuses du bien de la capitale, les associations déjà constituées dont elle aspire à devenir l'organisme fédéral. Parmi les premières adhésions collectives recueillies, citons celles du *Cercle artistique*, de la *Grande Harmonie*, de la *Société des Ingénieurs et des Industriels*, de la *Société centrale d'architecture*, du *Touring Club*, de la *Chambre de Commerce*, du *Cercle des Installations maritimes*, du *Comité des Habitations ouvrières*, de *Bruxelles-Attractions*,

(1) Collection *Art et Esthétique*, études publiées sous la direction de M. PIERRE MARCEL, avec 24 reproductions hors texte.

(2) Cette œuvre, qui n'est pas mentionnée au catalogue, est exposée dans la rotonde du Grand Palais, à gauche en entrant.

de la *Ligue des Amis de la Forêt de Soignes*, de la *Fédération professionnelle des Beaux-Arts*, de la *Commission de la Bourse*, de l'*Association de la Presse*, de l'*Union de la Presse périodique*, etc.

Le programme de la Ligue *Pour le Plus Grand Bruxelles* comprend l'examen de toutes les questions relatives à l'amélioration de la vie municipale dans ses fonctions essentielles : structure de la ville (voirie, parcs, verdure, issues vers la campagne), transports (chemins de fer, tramways, installations maritimes), services communaux, commerce et industrie, fêtes et attractions, arts, sciences, lettres, institutions sociales, mouvement international, etc.

Les cotisations annuelles sont fixées à 5 fr. pour les membres effectifs, à un franc pour les membres adhérents, à 20 fr. pour les associations.

Adresser les adhésions au Secrétariat général, Palais des Beaux-Arts, 3 bis rue de la Régence, à Bruxelles.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. *La Visite du Berger*, par P. VAILLANT-COUTURIER. Paris, Ed. du *Temps présent* (76 rue de Rennes). — *Le Rêve*, poème dialogué-en un acte, par FRANÇOIS LÉONARD. Mons, coll. *Flamberge*.

ROMAN. — *Addy ou Promenades d'amants et villégiatures*, par le Comte DE COMMINGES. Paris, Bernard Grasset. — *Les Noces Felles*, par EUGÈNE MONTFORT. Paris, idem. — *Thomas l'Agnélet gentilhomme de fortune*, par CLAUDE FARRÈRE. Paris, P. Ollendorff. — ... *D'Amour et d'Eau fraîche*, par F. DE MIOMANDRE. Paris, Payot et C^{ie}. — *Les Manchons de lustrine*, par M. DES OMBIAUX. Paris, E. Figuière et C^{ie}. — *Le Canard domestique*, par ABEL TORCY. Bruxelles, *Association des Écrivains belges*.

CRITIQUE. — *Freischütz*, traduction du poème de F. KIND par GEORGES SERVIÈRES, précédée d'un historique de l'œuvre et de ses adaptations françaises (avec deux portraits hors texte). Paris, Fischbacher et H. Floury. — *Le Mysticisme musical espagnol au XVII^e siècle*, par HENRI COLLET. Paris, F. Alcan. — *L'année musicale*, par M. BRENET, J. CHANTAVOINE, L. LALOY, L. DE LA LAURENCIE. Paris, id. — *Velazquez*, par AMAN-JEAN. Coll. *Art et Esthétique*. Paris, id. — *Titov*, par H. CARO DELVAILLE. Paris, id. — *Greuze*, par L. HAUTECEUR. Paris, id. — *Schutz*, par ANDRÉ PIRRO. Paris, F. Alcan. Coll. des *Maîtres de la musique*. — *Meyerbeer*, par L. DAURIAU. Paris, id.

THÉÂTRE. — *Ino*, action dramatique en cinq actes, par GEORGES DWEISHAUVERS. Bruxelles, H. Lamertin.

DIVERS. — *L'Art des Jardins et le Nouveau Jardin pittoresque*, par L. VAN DER SWAELMEN. Bruxelles, Ed. de *Tekhné*.

MUSIQUE. — *Solfège avec paroles*, à une voix, contenant 84 exercices et morceaux progressifs, par LÉON SOUBRE. Troisième partie. Bruxelles, Georges Oertel. — *Cours complet d'harmonie*, par LOUIS DE BONDT. Première partie. Bruxelles, Georges Oertel. — *Le Roseau* (H. DE RÉGNIER), chant et piano, par JACQUES PILLOIS. Paris, A.-Z. Mathot.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

MUSÉE DU CINQUANTAIRE. Salon de Printemps. — MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. Salon de l'*Élan* ; exposition rétrospective du statuaire Ch. de Brichy. — GALERIE GEORGES GIROUX. Exposition du peintre Kandinsky.

Une place de professeur de piano, au traitement de 3,000 fr., est mise au concours au Conservatoire royal de musique de Liège.

Le délai d'inscription expire le 7 juin.

Le concours aura lieu les 18 et 19 juillet prochain.

Pour renseignements, s'adresser au secrétaire du Conservatoire, rue Forgeur 145, à Liège.

Aujourd'hui, à l'Exposition de Gand, deuxième et dernier concert par l'Imperial Choir de Londres. Ses puissantes masses chorales, dirigées par le docteur Harriss et accompagnées par l'orchestre Ysaye, exécuteront des œuvres nationales d'un très grand intérêt.

Parmi les exécutants les plus réputés de cet orphéon colossal, on cite Miss Esta d'Argo, soprano, Miss Gertrude Lousdale, contralto; M. Ben Davies, ténor.

Prix des places : 10, 5, 3, 2 et 1 fr.

Demain, trois cents des choristes de l'Imperial Choir, accompagnés de quarante-cinq musiciens de l'orchestre Ysaye, se feront entendre au château royal de Laeken.

Le Palais de l'Architecture annexé au Palais des Beaux-Arts à l'Exposition universelle de Gand sera inauguré demain, lundi, par le Ministre des Sciences et des Arts.

Un incendie a éclaté dimanche dernier dans le café allemand *Zillerthal* et dans le pavillon indien. Grâce aux plans ingénieux de l'Exposition, qui isolent les bâtiments les uns des autres, et grâce aussi à la promptitude et au dévouement des pompiers et gardiens ainsi qu'à l'organisation exemplaire du service de l'incendie, tout se borne à la destruction d'un café et d'un petit pavillon.

L'exposition des Beaux-Arts de Spa, organisée sous les auspices du gouvernement et de la commune, s'ouvrira dans les salles de la nouvelle Académie le 20 juillet. Elle sera close le 14 septembre. Les artistes invités jouiront de la gratuité du transport à l'aller; au retour ils n'auront à supporter que les frais d'assurance et de remise à domicile.

Les œuvres seront reçues du 20 juin au 7 juillet. S'adresser pour tous renseignements à M. Louis Sossel, secrétaire de la commission directrice.

Les préparatifs du Tournoi de Tournai des 13, 14, 20 et 21 juillet prochain marchent à souhait. La lice s'élève graduellement et l'on peut dès à présent se représenter la beauté qu'elle revêtira par la gracieuse et élégante silhouette qui s'en dessine dans l'azur du ciel.

Les drapeaux, bannières, étendards et housses sont déjà en grande partie confectionnés. Quant aux costumes, on en dit merveille. Une des beautés du Cortège sera le groupe de Marguerite d'Autriche. La fille de l'empereur Maximilien, vêtue comme la représentent les vitraux et statues de l'église de Brou, où se trouve son tombeau, s'avancera dans une luxueuse litière que suivront vingt et une dames « richement accoustrées » et montées sur des chevaux aux housses soyeuses et multicolores. Derrière ce groupe chevaucheront Eléonore et Isabelle d'Autriche, suivies également de vingt dames à cheval, de pages, de valets, etc. Ce sera une véridique et chatoyante évocation de la pompe des fêtes médiévales.

Un bureau de logements est établi au secrétariat communal, à l'hôtel de ville de Tournai. Ce bureau fonctionne gratuitement.

Soucieuse de mettre en valeur les œuvres de Franz Hals qu'elle possède, la Ville de Haarlem vient d'aménager, pour les recevoir,

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

l'ancien orphelinat de l'église réformée, construit en 1608 par L. de Key et P. Jacobs.

Indépendamment des admirables scènes de corporations exposées jusqu'ici dans une aile de l'hôtel de ville, le nouveau Musée de Haarlem abritera des tableaux de Jan de Bray, Verspronck, Ruysdael, Jan Steen, Adrien Brouwer, etc.

De Paris :

M. J.-M. Sert a été chargé par M. Gabriel Astruc d'exécuter les décors de *Parsifal*, qui sera représenté au début de l'an prochain au théâtre des Champs-Élysées. Les costumes seront dessinés par M. L. Bakst.

M. Sert a reçu, en outre, la commande des décors et de la mise en scène de *Madame Putiphar*, l'œuvre moderne de M. R. Strauss, qui passera dans le courant de l'année prochaine au même théâtre.

Un banquet sera donné aujourd'hui, dimanche, à 7 1/2 h., au Café du Globe (8 Boulevard de Strasbourg), sous la présidence de M. Anatole France, à la mémoire d'Emile Zola et en commémoration de l'entrée de ses cendres au Panthéon. Un discours sera prononcé par M. Paul Brunat.

La collection des œuvres de David conservée au Musée du Louvre va s'enrichir d'une pièce extrêmement intéressante. C'est un portrait du conventionnel Milhaud qui, devenu général en 1805, prit part à toutes les guerres de l'Empire. L'œuvre appartient à la marquise Arconati-Visconti qui l'a récemment acquise dans l'intention d'en faire don aux musées nationaux. Nous croyons savoir qu'avant peu de jours, le Conseil des musées nationaux sera saisi de cette offre généreuse.

Quelques échos de la vente Balli, qui réunissait d'assez bons spécimens de la peinture française de 1830 :

La Cueillette à Mortefontaine, de Corot, a été acquise au prix de 181,000 francs par MM. Arnold et Tripp. Du même maître, *le Secret de l'amour* est monté à 79,000 francs; *la Cueillette des Marguerites* à 68,000; *la Charrette*, *Souvenir de Saintry*, à 46,000; *le Souvenir de la Spezia* à 41,000; *le Chemin montant à Gouvieux, près Chantilly*, à 15,000.

Les Daubigny ont, de même, atteint des prix relativement élevés : *la Lavandière au bord de l'Oise* a été payée 50,000 fr.; *le Pêcheur au bord de l'Oise*, 46,000.

Un Théodore Rousseau, *la Mare à l'entrée de la forêt*, a été adjugé 69,000 fr.; un Troyon, *la Mare au pied de la ferme*, 46,500. Un Van Marcke, *Vaches au pâturage*, est monté inopinément à 70,000 fr. Un Whistler de petites dimensions, *les Voisines*, a été payé 10,200 fr.; un Rosa Bonheur, *les Charretiers*, 14,500 fr.

Mais toutes ces enchères furent dépassées par celles auxquelles donna lieu une aquarelle de Meissonnier, *Fridland*, 1807, page d'ailleurs fameuse parmi les marchands de tableaux. M. Tauber l'a payée 140,500 fr. C'est le record des prix de la peinture à l'eau.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie, Editeurs

BRUXELLES PARIS
4, PLACE DU MUSÉE, 4 63, Boulevard Haussmann, 63

Viennent de paraître :

LES PEINTRES DE PORTRAITS

par PAUL LAMBOTTE.
Un beau volume in-4°, de 150 pages de texte, illustré de 53 reproductions en planches hors texte.

Prix : 5 francs.

THOMAS VINÇOTTE et SON ŒUVRE

par PAUL LAMBOTTE et ARNOLD GOFFIN.
Volume in-4°, contenant outre le portrait de l'artiste, 50 planches hors texte

Prix : 10 francs.

GUILLEAUME CHARLIER

par SANDER PIERRON.
Un beau volume petit in-4°, de 134 pages, illustré de 40 planches hors texte et de 16 reproductions dans le texte.

Prix : 10 francs.

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN
BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

Le Courrier musical

Directeur : M. René DOIRE
Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 15 francs l'an; Étranger, 18 francs.

Dépôts pour la Belgique : Mm. Breitkopf et Härtel, Fernand Lauweryns Katto, Schott frères, éditeurs, Bruxelles.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse, qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet. » HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.
Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.
Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

LES MARGES

Gazette littéraire fondée en 1903 par M. Eugène Montfort
Paraissant six fois par an.
Paris : 5, rue Chaptal, et chez Floury,
près le Café Napolitain.
Abonnements : 5 francs par an; sur Japon : 10 francs.
Le numéro : fr. 0,85.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

Revue mensuelle illustrée d'art ancien et moderne.

Directeur : P. BUSCHMANN

Fondée en 1904

Anvers, 15, Rynpoortvest, 15, Anvers

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.
La livraison, fr. 2,50. — Numéros spécimens sur demande.
Édition de luxe sur papier spécial, 50 fr.

LIBRAIRIE G. VAN OEST ET C^{ie}
Bruxelles | Paris
4, place du Musée | 63, boulevard Haussmann

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie. 12-14

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le Bulletin de l'Œuvre (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes.

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Le nouveau catalogue vient de paraître. Prix : 2 fr. franco 2 fr. 50.
ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.
Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS
FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS --- TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL
280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignohos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois.	7,00	Six mois.	8,00
Trois mois.	3,50	Trois mois.	4,00
Le No.	0,25	Le no.	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Henri Duvernois (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Salon de « l'Élan » (FRANZ HELLENS). — La Khovanchina (OCTAVE MAUS). — Notes de Musique : *les Elèves de Mme Eggermont*. — Musicologie : *l'Année Musicale*; *Schütz*; *Meyerbeer*. — A la Galerie Giroux : *Exposition de M. Kandinsky* (F. H.). — Théâtre de l'Œuvre : *Marthe et Marie* (O. M.). — Au « Bon Vouloir ». — Petite Chronique.

HENRI DUVERNOIS

Je n'ai jamais senti autant qu'à la lecture d'un roman ou d'un conte de M. Henri Duvernois combien vaine, prétentieuse et ennuyeuse pouvait être la littérature dite à idées et combien elle était inférieure à celle tout simplement qui plait. Il faut tant d'art pour plaire ! La moindre erreur, la plus légère faute de goût, un rien qui *accroche*, l'ombre d'un excès, d'une insistance, une disproportion des parties, et le charme est rompu. N'y peuvent réussir que ceux qui ont le don, avec beaucoup de travail et une grande maîtrise d'eux-mêmes. J'avoue pour eux un faible, et non point parce qu'ils me plaisent mais bien à cause des qualités de tout ordre qui leur sont nécessaires pour cela et dont je sais, étant un peu du métier, l'extrême rareté. Ils m'apparaissent un peu comme des enchanteurs. M. Henri Duvernois est un de ces enchanteurs.

Personne n'ignore M. Henri Duvernois : il collabore à un grand nombre de quotidiens ou à des recueils de luxe, et la chose qui frappe le plus ses lecteurs c'est une fécondité d'autant plus curieuse qu'elle ne vient

pas, comme chez la plupart des auteurs abondants, d'une seule source, que la nature avait garnie pour l'existence, mais qu'elle s'alimente de mille filons secrets et toujours inattendus. Le moindre conte de M. Henri Duvernois est, pour un connaisseur littéraire, un vrai régal. Il y discerne un très grand nombre d'éléments, souvent contraires, mais unis, confondus avec un art exquis et tous ne semblant concourir qu'à une seule et totale impression de plaisir.

Il y entre une fantaisie presque folle et une ingéniosité de construction qui serait rigoureuse comme la donnée d'un problème si tout à coup n'en brisait la ligne trop rigide un accent d'humour ou quelque invention d'une gratuité délicieuse. On y trouve des moments de satire sociale et philosophique aussi aigus que chez nos meilleurs moralistes, tout à coup interrompus par de mélancoliques rêveries. La plus délicate intuition des choses du cœur y alterne avec une sorte d'amertume désenchantée, comme de quelqu'un qui ne croit plus à rien au monde. Et tout cela est basé sur quelque chose d'immuable, d'une solidité absolue, qui fait les vrais romanciers : l'observation exacte de la vie.

Je ne vois guère que M. Abel Hermant qui connaisse aussi bien son monde. Encore est-ce plus spécialement son monde, en effet. Tandis que de M. Duvernois je dirais volontiers qu'il connaît ses mondes. Il évolue avec aisance du plus misérable au plus somptueux, et lorsqu'il les confronte, il le fait avec une certitude extraordinaire. En quelque situation que le mette la nécessité d'une intrigue bizarre, il sait faire parler chacun selon son rang et ses habitudes. Et il note les décors d'une façon véritablement exquise.

Lire un volume de ses contes équivaut à une prome-

nade rapide dans toutes les classes de la société. La calotte des toits a été enlevée, et l'on sait ce qui se passe dans l'intérieur des maisons. La plupart du temps l'auteur ne nous laisse voir que les comédies et les anecdotes burlesques. Mais parfois il ne craint pas de nous mettre en présence d'un drame. Son sourire, quelque remarque sceptique ou même, — mais oui, — stoïque, et surtout la rapidité extrême avec laquelle il baisse le rideau nous dissimulent la gravité de la pièce. Pour moi, il n'est pas jusqu'à cette discrétion qui ne m'enchantent, qui ne me semble une preuve d'art. Je demeure toujours surpris de tant d'adresse.

Il y a des conteurs qui choisissent un sujet singulier, et ensuite le remplissent avec le plus qu'ils peuvent de la vérité qu'ils savent et de l'observation qu'ils ont faite. M. Henri Duvernois trouve des sujets aussi rares, mais il ne les invente pas : ils résultent précisément de l'observation. Comment fait-il pour connaître tant de milieux, je l'ignore. Il dit être doué de cette intuition rapide grâce à laquelle les romanciers-nés reconstruisent, avec une logique frissonnante de vie, tout un univers au moyen de quelques données. Il jette un coup d'œil sur une porte entr'ouverte tandis qu'il passe, et le voilà qui connaît tous les gens de la maison. D'ailleurs, quelque mystérieuse que soit cette explication, je défie qu'on en donne d'autres, ou alors il faudrait que M. Duvernois eût quatre-vingt ans. Or, il est très jeune, et assez nonchalant.

Je ne crois pas que personne connaisse mieux Paris : pas un coin qu'il n'ait décrit, pas une profession bizarre dont il n'ait pénétré les arcanes : depuis le monsieur chic tombé camelot (*le Doute*) jusqu'au courtier en petits fromages de chèvres (*Fifinoisedo*), depuis l'acteur en tournée jusqu'au petit boutiquier. Il a pénétré les ridicules des bourgeois grands et petits, il a noté leur prétentieux langage, leur égoïsme féroce et cependant beau comme un instinct, leur profonde sottise. Mais il connaît aussi, et merveilleusement, toutes les épaves : les mendiants, les voleurs, les apaches et cet innombrable prolétariat spécial aux grandes capitales, tous les malheureux déclassés, sans ouvrage ou ne trouvant que d'absurdes métiers, si éphémères. Il les suit avec une sorte d'attendrissement dans les détours de leur pauvre vie, il sait leurs petites joies, leurs bonheurs inattendus ; un repas de temps à autre, un cigare. Quelle incomparable galerie d'ivrognes, d'escarpes, d'ouvreurs de portières, de bonnes à tout faire, de petits voyous mal nourris ! Tout ce monde s'agit sans espoir et sans fiel, avec une bonne humeur un peu voulue qui est, au fond, un défi stoïque à la fatalité. Comme ils ne peuvent pas tomber plus bas, ils conservent toujours un petit coin dans leur âme pour l'illusion. Et de fait, en la personne de leurs filles, ils réussissent quelquefois. Qu'est-ce que Crapotte, sinon une de ces innom-

brables petites fleurs d'épluchures ? Mais on l'a transplantée dans une serre.

Les aventures, extraordinaires, qui arrivent à ces malheureux n'empruntent leur caractère étonnant précisément qu'à la rigoureuse logique avec laquelle ils sont déduits, et des caractères, et des milieux. Si les professeurs ne réservaient point pour les classiques éprouvés et officiels les procédés d'analyse littéraire qui permettent de se rendre compte de toutes les qualités d'une œuvre, quelle admirable occasion ils auraient en disséquant un conte de M. Henri Duvernois !

Je m'amuserais volontiers à ce jeu, par exemple à propos de la nouvelle appelée *au Café*, une des plus complètes d'ailleurs.

M. Auguste Chenouille habite en face des fortifications un appartement où il rentre tous les soirs à six heures parce que le quartier est peu sûr. C'est un pauvre homme d'aspect militaire et que nous devinons tout de suite un timide, un vaincu, un homme qu'on a toujours exploité. Il mange mélancoliquement, sitôt rentré, deux œufs sur le plat qui sentent la paille, en regardant par la fenêtre le nostalgique paysage. Rien ne le rattache plus au monde, sinon les lettres (de tapage naturellement) d'une Zizi de cinquante ans qui jadis lui mangea son argent et à laquelle, en reconnaissance, il servait une petite pension ».

Or, un soir qu'il n'avait pas de papier pour répondre à Zizi, il descend au café moderne dans l'intention d'y écrire sa correspondance. Et voilà qu'en ouvrant le buvard apporté par le garçon, il eut la surprise d'y trouver une lettre commencée, tracée d'une écriture fiévreuse et couverte de ratures, un brouillon, évidemment, oublié là ».

Il lit ce papier. C'est la lettre d'une amoureuse qui se plaint de n'avoir pas rencontré dans la vie un homme qui saurait la comprendre, un homme faible, timide, silencieux, mélancolique, pas très jeune, enfin tout le portrait du pauvre Chenouille... L'indiscret est bouleversé. Son imagination vertigineuse lui représente les douceurs d'une rencontre avec cette femme si bien faite pour lui. Et le voilà qui l'attend. Il remonte son ménage, met des fleurs, se pomponne, s'habille mieux... Et il retourne au café, pour guetter son arrivée. Hélas ! à sa place, c'est un gros homme qui vient, et qui réclame la feuille de copie dérobée par l'amoureux platonique. Léon Batracard, romancier, a besoin de cette page, parce que c'est la première de son prochain roman et qu'il vient, pour plus de calme, écrire au café.

« Alors, vraiment, monsieur, vous n'avez pas trouvé mon feuillet ? Désolant ! C'était une lettre qu'Armande écrivait à Jean : quelque chose de mouillé dans le sentiment discret, dans la demi-teinte. Pas un chef-d'œuvre, ah ! fichtre ! je ne m'illusionne plus ! Mais, n'est-ce pas, monsieur, c'est toujours du quinze centimes la ligne ».

Et le conte finit ainsi, et nous devinons la déception navrante du pauvre M. Chenouille, bien mieux que si l'auteur nous la décrivait avec émotion. M. Duvernois suggère, et ne décrit jamais. Un trait, à peine, en passant, et nous avons l'impression d'un paysage, d'un état social, d'un état moral. Est-il assez nature, ce gros Léon Batracard, romancier, qui avait peut-être eu des espoirs, jadis, et qui, tombé à la production à quinze centimes la ligne, trouve que c'est tout de même pas trop mal pour le prix? Le plus subtil, c'est qu'en effet sa petite lettre est au moins aussi bien que la majorité des pages amoureuses de beaucoup de nos contemporains, même notoires; seulement, eux se font payer vingt sous la ligne. Il y a là un mélange de sentiment juste et de gnan-gnan, un style mou et douceâtre charriant les lieux communs d'effet le plus certain. C'est fort curieux

Et le garçon, et les deux petites grues habituées du café « qui se faisaient leurs confidences avec de grands gestes », et Zizi, qu'on ne voit que dans la coulisse mais qui pèse tant sur l'existence de M. Chenouille lui-même, cette Zizi qui jadis « aux pages sanglotantes, frénétiques, éperdues qu'il lui envoyait répondait : « Mais vous savez bien que je vous aime et que je suis tte à vous. » Ce trait épistolaire ne l'éclaire-t-il pas mieux qu'un alinéa d'explications?

Et les fortifications elles-mêmes, le paysage qui sert de toile de fond au petit drame, de quelle manière indirecte, saisissante ne les voilà-t-il pas dressées devant nous : « Sur les fortifications, enlacés et se découpant en ombres chinoises, un homme et une femme se baisaient sur la bouche, et ils ne se séparaient que pour mieux se reprendre, avec une lenteur calculée, une application savoureuse. » N'est-ce pas ainsi, en blanc et noir, réduit à sa qualité essentielle de paysage pour amoureux pauvres, que doit apparaître, à ce moment du jour et au sentimental M. Chenouille, ce site pelé, inexistant à tout autre point de vue?

Il y a là-dedans une profonde et délicate convenance, de ligne à ligne, du commencement à la fin. C'est un chef-d'œuvre de tact littéraire.

Bien entendu, je n'ai pas le loisir d'étendre cette analyse, d'ailleurs sommaire et très insuffisante, aux autres nouvelles : la plupart sont également parfaites, soit dans l'émotion, soit dans le comique.

M. Henri Duvernois excelle à choisir dans la vie de ses personnages un moment intense, celui pour lequel ils semblent avoir préparé leurs réserves morales. Alors, ils les donnent toutes, d'un seul coup, et nous sommes presque épouvantés de la qualité de vie intérieure que pouvaient receler ces âmes de boutiquiers, de commis-voyageurs, de filles sournoises, de pique-assiettes, de bourgeois rances.

Lisez *la Révélation*, par exemple, *Adélaïde*, le

Mouchard, tant d'autres nouvelles, exquis. Et *le Jour*, cette ravissante étude de petite bourgeoise, si poignante.

Qu'on ne croie point que ce talent de conteur nuise chez M. Duvernois au romancier. *Popote*, *le Mari de la Couturière*, *Crapotte* sont des œuvres excellentes, riches d'expérience, de fantaisie, de sensibilité. *Crapotte*, par exemple, fourmille d'observations justes, de personnages saisis à même le réel, de paysages vite et justement croqués. Dieu sait si on l'a écrite souvent, cette histoire de la courtisane! M. Duvernois ne répète personne. Et cependant il n'a point peur de faire de son héroïne un personnage à la fois lettré et sentimental, parce que cela aussi, c'est dans la vie. Il faut être fameusement fort pour s'amuser à différencier, comme il le fait, les quelques passades que *Crapotte* s'offre successivement avec le petit auteur dramatique montmartrois, le jeune historien, enfin le peintre qui la trompe et qu'elle aimait. Ou plutôt, non, j'ai tort d'employer cette expression, qui prête à l'équivoque. Le secret de M. Duvernois, c'est qu'il aime ses héros. Remarquez combien son observation est indulgente, cruelle peut-être, lorsque la vie et la vérité l'obligent, mais jamais de son fait.

Il a une grande pitié pour tous les misérables, et ces misérables ne sont pas tous forcément gueux. Il connaît toutes leurs souffrances possibles.

Cette pitié délicate et pleine de mesure me paraît la raison la plus profonde du talent de M. Henri Duvernois. C'est à son aide qu'il pénètre ces psychologies obscures, fermées à la majorité des romanciers à documents ou à prétentions, c'est elle qui vivifie, adoucit et entoure comme d'une atmosphère une puissance d'observation qui sans elle pourrait être trop froide dans sa rigueur et sa sûreté. C'est sans doute à elle qu'il doit ce charme et ce légitime succès.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Le Salon de « L'Élan ».

Dans l'ensemble des œuvres exposées au Salon de *l'Élan*, on ne trouve guère d'envolée, et l'on se demanderait à quoi rime le titre audacieux que s'est choisi le jeune cercle si l'on ne trouvait là, pour le plus grand honneur de cette exposition, quelques œuvres d'un véritable et profond artiste, de Louis Thévenet. M. Thévenet a su faire œuvre très personnelle en peignant les choses apparemment les plus banales; il ne cherche pas une mise en page séduisante, sa franchise et sa délicatesse d'artiste répugnent à tout arrangement captieux. Il peint avec une simplicité totale, par l'émerveillement naturel et sain de l'œil et de l'âme, et c'est précisément des choses les plus familières, *les Pêches*, *le Clavecin*, qu'il sait tirer les accents les plus émouvants. Lorsque l'artiste se trouve devant la nature, il apporte la même simplicité dans son

art. Ses paysages sont des pages fraîches et charmantes, chaudes d'atmosphère, où l'on sent passer les frissons d'une âme sans petitesse mais sans emphase. Je le répète, ces cinq toiles de M. Thévenet sont une bonne fortune pour l'exposition de l'*Élan*.

Il y a aussi beaucoup de qualités dans les paysages de M. René Bertels, que recommandent leur allure fraîche et gaillarde, leur belle atmosphère et la joie de vivre qu'on y respire.

Moins bien établies, mais d'un coloris heureux et frais, les toiles de M. Raphaël Dubois, *Nu couché* surtout, témoignent d'une fine et lumineuse conception de la nature.

Un ensemble des productions du sculpteur Charles de Brichy complète cette exposition. Charles de Brichy n'a pas eu le temps de développer la personnalité qui commençait à poindre en lui. Son œuvre compte néanmoins maint morceau d'un véritable charme. Il avait puisé dans l'art italien l'amour des belles formes et de la composition harmonieuse. Il y a, dans certaines de ses sculptures, un mélange savoureux de grâce et de santé. Mais on chercherait en vain chez lui ces trouvailles heureuses, cette invention spontanée qui sont la marque des grands talents.

FRANZ HELLENS

LA KHOVANCHINA

Incompris, méconnu, en butte à la plus injustifiable hostilité, Moussorgsky est mort sans avoir eu la satisfaction de voir représenté le drame national qui, dans son œuvre pathétique, forme le pendant de *Boris Godounow*. Les auditions qu'il en donna au piano, dans l'intimité, à ses amis, permirent seules à quelques musiciens d'apprécier la puissance expressive et la haute inspiration mélodique qui l'anime jusqu'à ce que Rimsky-Korsakow, qui recueillit les manuscrits, les brouillons, les esquisses de cette vaste partition demeurée inachevée, s'efforçât de faire vivre celle-ci en en coordonnant les éléments, en l'orchestrant, en la parachevant. Grâce à ce pieux effort, *la Khovanchina* s'éveilla enfin à la gloire.

Accueillie avec un éclatant succès en Russie, elle vient de triompher à Paris, où la troupe d'opéra de M. Serge de Diaghilew l'a interprétée pour la première fois jeudi dernier, devant une assistance innombrable, au Théâtre des Champs-Élysées.

Le drame, dont l'auteur est Moussorgsky lui-même, évoque les pages sombres de l'histoire de Russie qui marquèrent le début du règne de Pierre-le-Grand. Époque troublée où la délation, les intrigues, les crimes entretenaient la terreur à Moscou et qui fixe la fin d'un régime auquel devait succéder une ère de libéralisme amenée par les contacts de l'empire moscovite avec l'Occident. Le sectarisme fanatique des Vieux-Croyants et le pouvoir arbitraire des boyards, soutenus par le farouche militarisme des Streltsy, se heurtent, dans une action touffue et quelque peu confuse, aux révoltes de la pensée populaire ouverte aux idées nouvelles. C'est moins une action scénique psychologiquement développée qu'une succession de tableaux où la foule, comme dans *Boris*, occupe le premier plan, et qui retracent avec une vigoureuse intensité de coloris les mœurs demi barbares d'une civilisation primitive.

Quelques épisodes : le sauvage amour du prince André Khovansky pour la blonde Emma, qui échappe miraculeusement à sa poursuite, l'assassinat d'Ivan Khovansky à l'instigation du boyard

Chaklowitz, la fin tragique des Vieux-Croyants, qui périssent sur le bûcher qu'ils ont allumé dans la forêt pour se soustraire aux balles des soldats du tzar, relie l'un à l'autre les vastes fresques qui se déroulent sous nos yeux. L'œuvre est loin d'avoir la signification précise, la construction logique et l'unité qui font de *Borris Godounow* un chef-d'œuvre. Le génie tumultueux et désordonné de Moussorgsky l'a d'ailleurs maintes fois remaniée, retouchée, modifiée sans parvenir à en arrêter la forme définitive. Et la version dans laquelle elle nous est présentée est due en partie à la collaboration de Rimsky-Korsakow, qui s'efforça d'en dégager l'essentiel. Encore cette version fut-elle amputée d'un acte entier et de plusieurs scènes afin que la représentation ne dépassât point la durée habituelle des spectacles, — amputation regrettable car l'acte supprimé était, par son caractère, destiné à contraster avec les autres et qu'il apportait à l'intrigue une clarté qui, désormais, lui fait défaut.

Quoi qu'il en soit, la représentation de *la Khovanchina* offre, même dans sa forme incomplète, un très grand intérêt, à la fois scénique et musical. Musical surtout. Bien que toutes les pages de cette partition considérable ne soient pas d'égale valeur, l'inspiration de Moussorgsky y atteint souvent au sublime. Spontanée, libre et fraîche comme la chanson populaire, elle touche, elle émeut profondément par les seules ressources qu'offre au musicien la sensibilité de son âme. Rien n'est plus simple, plus directe que cette musique instinctive, ignorante des artifices par lesquels on enseigne l'art de composer à ceux qu'aucun don ne destine à cette mission. Ce qui ne veut pas dire qu'elle manque de métier : les chœurs, pour ne citer qu'un exemple, sont, pour la plupart, d'une surprenante beauté et attestent la plus rare maîtrise dans l'art de conduire les voix. Exécutés d'une façon admirable par les masses chorales si disciplinées et si sonores de la troupe russe, ils soulevèrent, au cours de cette soirée mémorable, les plus enthousiastes acclamations.

Il n'y a, au surplus, qu'à admirer la superbe interprétation qui nous fut donnée de *la Khovanchina*. Louer M. Chaliapine de l'incomparable création qu'il a faite de Dosithee, le chef des Vieux-Croyants, serait banalité : dans chacun de ces rôles ce magnifique chanteur apporte, avec un sens tragique toujours renouvelé, une compréhension si profonde, une réalité si émouvante qu'il semble qu'aucun artiste ne pourrait lui succéder sans détruire l'harmonie de l'œuvre elle-même.

MM. Zaporozetz, Damaew, Paul et Nicolas Andréew donnèrent, par l'ampleur de leurs voix et la vérité de leur jeu, un relief saisissant aux personnages d'Ivan et d'André Khovansky, de Chaklowitz et du Scribe, — ce dernier humoristique et geignard à la façon d'un Mime. Remarquable aussi dans les rôles de Marpha, d'Emma et de Suzanne (le premier seul a quelque importance) M^{me} Petrenko, dont *Boris Godounow* révéla le sérieux talent. Sous la direction de M. Cooper, l'orchestre fut excellent et les chœurs remportèrent leur plus éclatant succès.

Souhaitons que la version nouvelle qu'écrivirent récemment MM. Strawinsky et Ravel de la scène finale, et dont l'étude ne put malheureusement être terminée à temps, remplace incessamment la conclusion donnée à l'œuvre par Rimsky-Korsakow. Cette dernière a paru faible et d'un souffle insuffisant pour couronner une partition d'un lyrisme si soutenu et d'une expression si aigüe.

OCTAVE MAUS

NOTES DE MUSIQUE

Les élèves de M^{me} Eggermont.

M^{me} Henriette Eggermont, pianiste, a, dans une audition donnée dimanche dernier à la salle Erard, présenté au public cinq des élèves de son cours de musique d'ensemble.

Ce fut pour la jeune artiste un brillant succès. Ses élèves, douées différemment, mais toutes en possession d'un métier souple, interprétèrent de façon excellente les morceaux indiqués au programme : le prélude d'*Iphigénie en Aulide*, de Glück; l'ouverture d'*Egmont*, de Beethoven; du Brahms, du Debussy, du Mendelssohn, du Saint Saëns, etc.

Par le choix même des morceaux se révélait le souci du professeur d'imposer à chaque élève le genre convenant le mieux à son tempérament, et cette intelligente initiative fut d'autant mieux accueillie qu'elle mettait en valeur l'excellence de l'enseignement auquel se consacra avec le plus entier dévouement la savante pianiste qu'est M^{me} Eggermont.

MUSICOLOGIE

L'Année Musicale, publiée par MM. MICHEL BRENET, J. CHANTAVOINE, L. LALOY, et L. DE LA LAURENCIE (1).

Le deuxième volume de l'Année musicale est appelé, par l'importance et la variété des études qu'il renferme, au succès qui accueillit, l'an dernier, le premier tome de cette attrayante publication. M. Henri Collet apporte à l'étude des *Théoriciens espagnols de la musique au XVI^e siècle* une contribution nouvelle; M. L. de La Laurencie complète l'intéressante étude qu'il consacra précédemment à la Saison italienne de 1752 par l'évocation de *Deux imitateurs français des Bouffons: Blavel et Dauvergne*; M. G. Cucuel étudie la critique musicale dans les « Revues » du XVIII^e siècle; M. H. Prunières évoque, au moyen de documents inédits, la figure un peu oubliée de Jean de Cambefort, surintendant de la musique du Roi, mort en 1661. Enfin une courte revue de la *Musique française en 1912* par M. Jean Chantavoine et une ample bibliographie terminent ce volume, qui prendra place dans toutes les bibliothèques musicales.

Schütz, par ANDRÉ PIRRO (2).

Le Schütz que publie aujourd'hui dans la collection des *Maîtres de la Musique* M. André Pirro est le premier qui ait jamais été, en Allemagne comme en France, consacré spécialement au grand précurseur de Jean-Sébastien Bach.

Ce livre éveillera donc le plus vif intérêt. M. André Pirro, dans une étude savante et nourrie, retrace la vie de Schütz (1585-1672), partagée entre l'Allemagne, l'Italie et le Danemark; elle apporte un tableau varié de la vie musicale de cette époque à Cassel, à Venise, à Dresde, à Copenhague; elle joint au caractère documentaire le plus précis un véritable attrait historique.

Analysant ensuite l'œuvre, si considérable et si diverse de Schütz, musicien de cour et d'église, M. André Pirro nous fait admirer ses *Madrigaux* si expressifs, qui joignent à la profondeur allemande l'agrément italien, ses *Hymnes*, ses *Chants de Noces*, ses *Psaumes*, si nouveaux par la liberté de leur « style récitatif », ses *Symphonies sacrées*, enfin ces poignants oratorios : *Histoire de la Résurrection*, *Histoire de la Passion selon Matthieu*, *Jean et Luc*, *les Sept paroles du Christ en croix*, d'un accent si dramatique, et où s'annoncent déjà les chefs-d'œuvre de Jean-Sébastien Bach.

Tous les amateurs de musique seront heureux que Schütz ait enfin trouvé en M. André Pirro un historien digne de lui.

Meyerbeer, par LIONEL DAURIAC (3).

La place qu'a tenue, que tient encore Meyerbeer sur les scènes musicales de France et du monde entier le désignent, aux yeux

(1) Paris, F. Alcan.

(2) Coll. *les Maîtres de la Musique*. Id.

(3) Id.

mêmes de ceux qui, aujourd'hui, ne l'admirent pas sans réserves, pour entrer dans la galerie des *Maîtres de la Musique*, et nul autre que l'auteur pénétrant de la *Psychologie dans l'Opéra français* n'était mieux désigné pour analyser l'œuvre de Meyerbeer, discerner les éléments complexes dont elle est faite et marquer les causes de son succès universel.

Aussi lira-t-on avec autant de fruit que d'intérêt l'ouvrage si attachant où M. Lionel Dauriac montre quelle fut en leur temps la nouveauté d'opéras comme *Robert-le-Diable*, *les Huguenots*, *le Prophète*, etc., et comment l'art de Meyerbeer, dramatique peut-être autant que musical, a donné sur la scène lyrique l'expression la plus populaire du romantisme.

A LA GALERIE GIROUX

Exposition de M. Kandinsky.

Une série d'*Improvisations* — le mot est joli même en peinture — qui paraissent comme de vastes rébus, des fantaisies d'un autre monde, quelques signes élémentaires, de temps à autre un grouillement où semblent se mouvoir des êtres fantastiques, habitants de quelque planète, et qui font penser, mais très vaguement, aux imaginations d'un Wells, parfois seulement une vision de kaléidoscope sans autre signification, telles sont les œuvres les plus éffarantes qu'expose, à la Galerie Giroux, — également accueillante à toute manifestation d'art, — le peintre orphiste M. Kandinsky.

Toutes les créations de l'imagination me paraissent admissibles en art à condition qu'elles aient une base terrestre, une forme qui s'inspire des formes que chacun de nous connaît. Tel n'est pas le cas pour les improvisations de M. Kandinsky. Il reste dans ses tableaux de curieux effets de coloris, d'une étrangeté déconcertante, au milieu d'un charivari de tons déplaisants et souvent criards. C'est de la peinture si l'on veut, mais comme une cacophonie, où se produirait de-ci de-là un mélange de sons assez curieux, serait de la musique. Les initiés y comprennent peut-être quelque chose, — mais c'est si ennuyeux et problématique, de l'art pour initiés!

Ce n'est pas dans ses extravagantes improvisations que M. Kandinsky me paraît manifester le mieux les ressources de son talent. Cette exposition offre mieux que cela. Et, notamment, quelques paysages hardiment composés et peints avec une sorte d'ivresse musicale sont là pour attester que le peintre des *Improvisations* sait, lorsqu'il consent à demeurer sur terre, donner des impressions d'art fort intenses, où la fantaisie dans la forme et le coloris ne cesse pas d'être humaine. *Paysage avec troncs d'arbres*, *Hiver*, *Coupoles*, *Tableau avec barquette*, *Saint-Georges*, pour ne citer que ces toiles-là, sont des pages personnelles, équilibrées, discutables certes, mais pleines d'intérêt.

J'ignore ce que signifie au juste l'*Orphisme* en peinture, mais il y a, dans quelques-uns de ces tableaux, des harmonies d'une singulière musicalité, d'un charme étrange et prenant. F. II.

THÉÂTRE DE L'ŒUVRE

Marthe et Marie

légende dramatique de M. EDOUARD DUJARDIN.

La personnalité de M. Edouard Dujardin, fondateur de la *Revue Wagnérienne* et de la *Revue Indépendante* qui groupèrent tant de noms illustres, s'est affirmée par des manifestations diverses. Elle fut tour à tour sollicitée par la critique, le roman, le théâtre, les affaires, l'étude des religions, passant avec aisance d'un de ces domaines à l'autre et apportant à chacun d'eux, avec l'offrande d'une âme neuve et comme juvénile, des dons particuliers d'observation et d'analyse.

Depuis la représentation d'*Antonia* qui marqua, je crois, la première de ses tentatives théâtrales, M. Dujardin n'avait plus rien donné à la scène. En montant *Marthe et Marie*, son œuvre récente, M. Lugué-Poe a voulu rendre hommage à un écrivain

demeuré fidèle, malgré les vicissitudes du goût et les variations de la mode, aux convictions idéalistes de sa jeunesse, à celles précisément qui motivèrent la création de ce Théâtre de l'Œuvre qui fête aujourd'hui le vingtième anniversaire de sa fondation.

Symboliste, M. Edouard Dujardin le fut et l'est resté. Mais le courant de la vie l'a pris, entraîné, jeté au large. Il a vu des naufrages. Son esquif a doublé des écueils, viré sur des gouffres, essuyé des tempêtes. Et du mariage de ses rêves avec la réalité est né le drame qu'il nous offre aujourd'hui. C'est l'histoire d'une existence mouvementée qui pourrait être la sienne, encore que les détails et l'affabulation en soient fictifs.

Il y a deux hommes en son héros, — jeune patricien d'une cité italienne imprécise : le rêveur que tourmentent la soif de l'inconnu, l'ambition de la fortune et de la gloire, et le philosophe dont un bonheur paisible limite les désirs. Deux femmes, Marthe et Marie, auxquelles les récits bibliques ont assigné des caractères trop précis pour qu'il les faille rappeler, répondent à ces deux instincts contradictoires. Il aime Marie, qui chevauche avec lui la chimère et le mène au sommet des honneurs et de la richesse. Mais la vanité de ces biens, le dégoût du faste, des intrigues, de la corruption, le ramènent à Marthe, c'est-à-dire, dans la paix rustique, aux joies du foyer.

On peut regretter que cette donnée ingénieuse n'ait pas été revêtue de la forme lyrique; elle eût, semble-t-il, mieux convenu à une pièce si éloignée de la réalité. La morale en est haute et digne d'un poète, mais l'expression trahit parfois, en matérialisant certaines scènes, les intentions de l'auteur. Et les développements excessifs de certaines scènes ne sont pas toujours suffisamment justifiés par l'intérêt dramatique que présentent celles-ci.

Ce reproche n'atteint ni l'exposition ni le dénouement, traités avec une sobriété et un tact parfaits. En concentrant en un seul acte l'ascension rapide et merveilleuse de Félicien vers la puissance suprême, en dessinant d'un trait moins caricatural les silhouettes d'agitateurs, de courtisans, de financiers véreux qui gravitent autour de la mâle figure du héros, M. Dujardin ferait de *Marthe et Marie* une œuvre émouvante et forte. Qualités et défauts ont actuellement, dans ce drame, une équivalence que je souhaite voir rompre au profit des premières.

Telle qu'elle est, elle méritait d'ailleurs d'être représentée et il faut louer M. Lugué-Poe, à qui sont dues tant d'autres initiatives intéressantes, de l'avoir révélée. Le directeur du Théâtre de l'Œuvre y incarne avec autorité le personnage d'un vieux gentilhomme ruiné qui garde sa grande allure jusque dans l'extrême détresse. M. Fontaine remplit avec une remarquable justesse d'accents et d'attitudes le rôle principal. Et l'on a goûté beaucoup le pathétique de Mme Blanche Dufrene et la douceur de Mme Blanche Jackson, qui se sont distinguées toutes deux dans l'interprétation des figures symboliques de Marie et de Marthe.

O. M.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

Daubigny, par M. JEAN LARAN (1).

L'une des plus curieuses monographies parues jusqu'ici dans la collection de l'*Art de notre temps*, c'est celle de Daubigny par M. Jean Laran. Nous avons signalé déjà à diverses reprises cette collection sans égale, élégante et belle galerie de l'art contemporain. L'ouvrage consacré à Daubigny est le dernier venu de cette série; c'est une étude claire, méthodique, complète et très littéraire du grand paysagiste français, l'une des plus marquantes qu'on ait écrites sur ce peintre. Selon la méthode habituelle de ces monographies, l'œuvre de l'artiste y est décrite étape par étape; chaque tableau marquant son évolution y est, en même temps que présenté au lecteur, commenté largement. L'auteur a su, de plus, tout en suivant pas à pas l'activité de l'artiste, corser son étude de détails biographiques curieux et nouveaux; il a su familiariser le lecteur avec la figure du peintre, l'introduire dans son intimité, le faire en un mot connaître tout entier.

(1) Paris, Librairie Centrale des Beaux-Arts.

Les notices sur les tableaux du maître ont été rédigées avec la collaboration de M. Albert Crémieux, dont on sait la compétence en ces matières. Enfin, l'ouvrage est accompagné d'une précieuse bibliographie des ouvrages et études consacrés jusqu'ici au peintre du *Clair de lune*.

AU « BON VOULOIR »

On nous écrit de Mons :

Si le cercle d'art *le Bon Vouloir* de Mons, justifiant la modestie de son titre, n'offre pas au visiteur, avec continuité, le spectacle de tableaux destinés à faire l'admiration des temps qui viennent, il lui arrive, par contre, de nous faire entendre de très bonne musique et les oreilles, souvent, y sont plus charmées que les yeux.

La matinée organisée le 29 mai par M^{lle} Valentine Pitsch nous a donné l'occasion d'apprécier à nouveau le talent de M^{lle} Madeleine Stévant que connaissent les habitués de la *Libre Esthétique*. M^{lle} Madeleine Stévant est une musicienne de race, une interprète passionnée de la musique moderne, dont la complexité s'éclaire sous ses doigts. Une forte, une noble et grave éducation classique discipline sa passion sans l'entraver; on ne joue pas ainsi du Ravel sans très bien jouer du Bach. Le parfait mécanisme de M^{lle} Stévant ne prend jamais d'importance indiscrète; il n'est que le docile serviteur de sensations plus hautes; on l'oublie sous le coloris puissant et varié de son jeu.

C'est avec ces qualités qu'elle nous fit entendre *En Languedoc* de D. de Séverac, *Jeux d'eaux* de Ravel et *Prélude-Toccata* de Debussy.

Dans les pièces à quatre mains : *Contes de ma mère l'Oye* de Ravel, *la Nursery* d'Inghelbrecht et *Dolly* de Fauré, on ne pouvait souhaiter à M^{lle} Stévant de meilleure partenaire que M^{lle} Pitsch. Celle-ci s'est, en outre, montrée accompagnatrice parfaite dans les mélodies de Duparc, Chabrier, Debussy, P. de Breville, que M^{me} Cluytens chanta en musicienne excellente.

Il y a lieu de mentionner aussi le talent dont firent preuve MM. Marreel et Gondry, les distingués professeurs de notre Conservatoire, dans la *Rapsodie* pour clarinette de Debussy et les variations pour flûte de R. Hahn sur un thème de Mozart.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

MUSÉE DU CINQUANTENAIRE. Salon de Printemps (fermeture dimanche prochain). — MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. Salon de l'*Elun* (jusqu'au 9). — GALERIE GEORGES GIROUX. Exposition du peintre Kandinsky (dernier jour). — MUSÉE DU LIVRE. Partitions musicales et affiches théâtrales.

C'est le dimanche 7 septembre que sera inauguré le Salon organisé à Mons, dans les salles du nouveau Musée des Beaux-Arts, par la Fédération des Artistes wallons, avec le concours du gouvernement et des administrations provinciales et communales de la Wallonie.

Les demandes d'admission doivent être adressées en double exemplaire au secrétariat de la Commission organisatrice, à Mons, avant le 1^{er} juillet. Les œuvres seront reçues du 24 au 31 juillet. Celles-ci seront réparties en cinq classes : peinture (à l'huile, à la fresque, à l'aquarelle, au pastel, etc.); sculpture et médaille; gravure (au burin, à l'eau-forte), lithographie et dessin; architecture (à l'exclusion des plans techniques); art appliqué. Les quatre premières classes seront jugées par des jurys d'admission distincts; la cinquième par les membres des divers jurys réunis. Ceux-ci entreront en fonctions le 18 août.

La clôture du Salon est fixé au vendredi 31 octobre.

M. le ministre de la Justice vient, dit la *Chronique*, de se mettre d'accord avec son collègue des Sciences et des Arts pour affecter le montant du Prix de littérature pour la période 1908-1912 à la

création d'un prix nouveau à décerner tous les cinq ans à l'écrivain belge qui aura mis le mieux en lumière, sous la forme du roman historique, les aspects ou les épisodes de notre vie nationale à travers les siècles.

Le troisième Congrès international pour l'extension et la culture de la langue française se réunira à Gand du 11 au 14 septembre prochain. Organisé par la *Fédération internationale de la Culture française* que préside M. Maurice Wilmotte, il sera divisé en quatre sections, comme le furent les Congrès de Liège (1905) et d'Arlon (1908) : section scientifique, section pédagogique, section de littérature et d'art, section de propagande.

Les adhésions, accompagnées du montant de la cotisation (dix francs), doivent être adressées au secrétariat général de la Fédération, 40 rue de Pavie, Bruxelles; pour la France, à M. J. Ochsé, secrétaire du Comité d'action parisien, 43 rue de Villiers, à Neuilly-sur-Seine.

MM. Kufferath et Guidé ont, pendant leur séjour à Paris, assisté à l'une des répétitions générales de *Julien* à l'Opéra-Comique. Ils monteront l'hiver prochain l'œuvre de M. Gustave Charpentier au théâtre de la Monnaie.

Ils se proposent aussi de mettre à l'étude *Boris Godounow*, le chef-d'œuvre de Moussorgski dont le théâtre des Champs-Élysées donne en ce moment en langue russe, avec le concours de M. Chaliapine et de la troupe d'opéra dirigée par M. Serge de Diaghilew, d'admirables représentations.

Avec *Parsifal*, *l'Etranger* de M. Vincent d'Indy et *Pénélope*, de M. Gabriel Fauré, *Julien* et *Boris Godounow* constitueront les pièces de résistance de la saison.

Parmi les nouveautés figureront aussi *les Joyaux de la Madone* de M. Wolf-Ferrari et *Istar*, de M. Vincent d'Indy. Il est question, enfin, de monter *la Forêt bleue*, de M. L. Aubert.

Le théâtre municipal de Breslau a préparé une restitution intégrale de *l'Orfeo* de Monteverdi, dont la première représentation aura lieu aujourd'hui dimanche. Ce sera, dit le *Guide Musical*, la première représentation en langue allemande et probablement aussi la première représentation scénique complète du vieil ouvrage depuis sa création, en 1607, sur la scène de Mantoue. M. Vincent d'Indy en donna à Paris d'importants fragments en 1904 et 1905; M. Sylvain Dupuis aux Concerts populaires de Bruxelles, en 1910. Il y eut aussi une tentative d'exécution dramatique à Milan, l'année dernière, mais l'ouvrage avait été odieusement tripatonillé. L'exécution de Breslau promet d'être absolument fidèle; on s'est borné à reporter l'orchestration ancienne sur les instruments actuels. L'orgue de *régale* sera remplacé par l'harmonium, les *clavicembali* par le piano et les *chitaroni* par des guitares. On ne s'est permis aucun autre changement.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2

BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE. DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

De Paris :

Les modifications apportées dans la composition des spectacles des opéras et des ballets russes vont permettre à M. Gabriel Astruc de donner au Théâtre des Champs-Élysées trois représentations supplémentaires de *Pénélope*. Celles-ci auront lieu le mercredi 11, le dimanche 15 et le jeudi 26 juin.

L'Opéra reprendra demain *Fervaal*. M. Vincent d'Indy a consenti à diriger cette représentation, qui réunira les interprètes de la création : M^{lle} L. Bréval, MM. Muratore, Delmas, etc.

Les œuvres composant l'atelier de J.-B. Carpeaux ont été dispersées la semaine dernière en vente publique. Elles ont produit une somme totale de 741,850 francs.

La terre-cuite originale de *la Danse*, seule, est montée à 230,000 francs. Le groupe *Ugolin et ses enfants*, en terre-cuite également, a été adjugé 90,000 francs. Un buste en plâtre, *Chinois*, a atteint 27,000 francs.

Les statuettes même ont été payées des prix élevés : la *Pêcheuse de vignots* (marbre), 12,700 francs; *Groupe d'enfants avec palmes*, 5,700 francs; *Frileuse* (plâtre), 6,700 francs; la même statuette en marbre, 8,200 fr.; *Suzanne surprise* (bronze), 3,650 fr.; *Décoration du pavillon de Flore*, (plâtre), 2,700 francs.

Les portraits ont été adjugés aux prix ci-après : buste de *Napoléon III* (terre-cuite), 4,900 fr.; buste du *Prince impérial en grenadier* (plâtre), 4,700 fr.; buste de *la Princesse Mathilde* (plâtre), 3,500 fr.; buste de *M^{lle} Benedetti* (plâtre), 1,600 francs.

Le Salon d'Automne sera, cette année, retardé d'un mois. Il s'ouvrira le 10 novembre et durera jusqu'au 31 décembre. Les salles de peinture resteront ouvertes jusqu'à 7 heures au lieu de 5; elles seront chauffées et éclairées.

Le Comité du Monument Chopin vient d'entrer en possession d'un intéressant manuscrit du maître. C'est une pièce écrite par lui en 1843 dans l'album de la comtesse Anna Scheremetje et demeurée inédite.

Sottisier.

Les deux orchestres débutèrent par une phrase dont l'expression guerrière fut répétée sur tous les instruments, depuis la plus douce des flûtes jusqu'à la grosse caisse.

BALZAC, *la Femme de trente ans*.

Artiste désire se défaire de 70 pièces vieux Tournai entrelacs. Ecrire X. A. M., bur. journal.

Ardennes. Ménage disting. prendrait à demeure 2 ou 3 pensionnaires d'ancien château-ferme; site admirable, 50 minutes vap. Bruxelles. Ecrire O. B. 35, bur. journal.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}, Editeurs
BRUXELLES PARIS

4. PLACE DU MUSÉE, 4 63, Boulevard Haussmann, 63

Vient de paraître :

LES PEINTRES DE PORTRAITS

par PAUL LAMBOTTE.

Un beau volume in-4°, de 150 pages de texte, illustré de 53 reproductions en planches hors texte.

Prix : 5 francs.

THOMAS VINÇOTTE et SON ŒUVRE

par PAUL LAMBOTTE et ARNOLD GOFFIN.

Volume in-4°, contenant outre le portrait de l'artiste, 50 planches hors texte

Prix : 10 francs.

GUILLAUME CHARLIER

par SANDER PIERRON.

Un beau volume petit in-4°, de 134 pages, illustré de 40 planches hors texte et de 16 reproductions dans le texte.

Prix : 10 francs.

Vient de paraître chez HEUGEL et Cie, éditeurs,

« Au Ménestrel », 2^{bis} rue Vivienne, PARIS

GABRIEL FAURÉ. — **Pénélope**, poème lyrique en trois actes de RENÉ FAUCHOIS. Partition chant et piano. — Prix net : 20 francs.

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN

BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

ARGUS DE LA PRESSE
FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet. — HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.
Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.
Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAU

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement. 10 francs par an.
Le numéro 1 franc " "

La Vie Internationale

REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS
ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX

BRUXELLES : Office central des Associations internationales

Prix d'abonnement : 25 francs.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE

(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, 1 fr. 50.
Union postale, 2 francs.

Abonnements : { Étranger, 20 francs par an.
 } France et Belgique, 15 francs.

Rédaction et Administration : 22, rue St-Augustin
PARIS

Pour la Belgique : M. René Lyr, Boitsfort.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KCM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes.

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Le nouveau catalogue vient de paraître. Prix : 2 fr. franco 2 fr. 50.
ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.
Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

Revue du Temps présent

PIERRE CHAINE, fondateur.

Secrétaires de rédaction : JOSÉ DE BÉRY, ANDRÉ DELACOUR

Études, critiques et documentations littéraires,
historiques et artistiques.

Paraît le 2 de chaque mois.

DIRECTION : 76, rue de Rennes, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT ANNUEL { France, fr. 14.00
 } Étranger, 16.00

LE NUMÉRO : France, fr. 1.25. — Étranger, fr. 1.50.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Karsavina et Mallarmé (CAMILLE MAUCLAIR). — Livres nouveaux (F. M.) — L'Esthétique de Bruxelles (JOSEPH-BARTHÉLEMY LECOMTE). — Le Théâtre à Paris : *la Pisanelle ou la Mort parfumée*; *la Tragédie de Salomé* (OCTAVE MAUS). — Nouvelles musicales (O. M.). — Livres d'art : *Thomas Vinçotte* (F. H.). — Erratum. — Petite Chronique.

KARSAVINA ET MALLARMÉ

Un soir, aux ballets russes, tandis que pour laisser étinceler dans toute sa magie l'écrin oriental de la scène, la nuit se faisait sur l'écrin de la salle où tant de femmes frissonnaient sous une rosée de pierreries, je cherchais par instants, dans l'ombre autour de moi, un visage que j'ai jadis profondément regardé : le visage d'un petit homme grisonnant, à la barbe courte et pointue, aux oreilles faunesques, au nez impérieux, une face qu'on eût dite sensuelle si elle n'avait été idéalisée par deux magnifiques yeux veloutés et pleins de rêve, deux yeux de caprice et de génie. Bien souvent ce compagnon fut à mes côtés, assis, méditant, très simple avec sa lavallière noire et son veston noir : nous prenions ensemble notre part de songe dominical, confondus dans la foule des promeneurs. Quelquefois il parlait, et sa voix musicienne, au timbre un peu assourdi, prononçait un bref jugement de haute synthèse, ou créait une image riche d'extase, inattendue. Je sais bien que cet homme s'en est allé il y a plus de quinze ans ; mais je le cherche toujours, celui qui fut mon maître et m'ouvrit plus que personne les routes de la

pensée. J'aurais voulu demander à Stéphane Mallarmé s'il était content. Je n'ai pu le découvrir : cependant je le sentais là, et tout ce qui se déroulait sur la scène avait été prévu dans son cerveau.

Je me souviens, devant cette irruption luxueuse et fascinatrice des ballets russes, des balbutiements de ma génération, il y a vingt ans, au Théâtre d'Art de Paul Fort, aux premiers spectacles de l'Œuvre où Lugné-Poe et moi nous nous efforcions de créer des décors et des atmosphères. Oui, c'était bien *cela* que nous voulions : seulement nous étions de très jeunes hommes sans argent, et nos essais étaient informes, et on en riait, et on venait pour huer. Le culte de Wagner nous avait révélé la fusion des arts et passionnément, sans craindre l'échec et le ridicule, nous tentions de combiner des identités. Nous façonnions avec une ingénuité de pauvres la grossière idole qu'embellissaient nos illusions. Cette idole est devenue la déesse rayonnante du ballet russe : le bouquet de génie composé par Léon Bakst, Alexandre Benoit, Michel Fokine, Nijinsky et Tamar Karsavina, c'est sur l'humble autel de notre symbolisme de jeunesse qu'il se pose. Ces êtres-là, ces prestigieux êtres-là sont venus nous apporter, sans le savoir, la plus belle des confirmations, et avec nos velléités ils ont fait une vérité devant laquelle s'inclinent les snobs vieilliss qui nous sifflaient jadis.

Au fond de toutes nos idées, il y avait l'influence divinatrice de Mallarmé, qui était le César Franck des poètes, et tout ce qui constitue l'armature secrète de cette féerie incomparable a été annoncé par lui. Lui seul, dernier grand esthéticien français et bafoué par le premier gazetier venu, avait composé mentalement ce spectacle de rêve auprès duquel la fusion wagnérienne

elle-même n'est qu'une gaucherie barbare, ce spectacle où toutes les sensations se répondent et tissent par leur entrecroisement incessant la plus aérienne des trames intellectuelles — ce spectacle où tout est vrai et où rien pourtant n'est réel ! Qu'on relise *Pages*, et on y trouvera la conception précise de la décoration scénique de Bakst, cette correspondance subtile de la symphonie colorée à la symphonie orchestrale : la conception, aussi, d'une action lyrique tout entière consacrée à la peinture d'un mouvement de l'âme, comme l'est *le Spectre de la Rose* ; la conception, enfin, de la Féerie idéologique, du Spectacle oubliant la vie et inventant un monde nouveau. Les héros eux-mêmes d'un tel art, mon maître les a prévus : il y a une phrase de lui sur la Cornalba, une de ses phrases-bijoux dont un seul mot est à changer pour décrire Thamar Karsavina lorsqu'il y parle d'une ballerine « qui paraît, appelée en l'air, s'y soutenir, du fait italien d'une moelleuse tension de sa personne. » Otez « italien », et l'impondérable Karsavina est là toute. Mallarmé n'a-t-il pas été, d'autre part, à son époque, le premier et le seul à deviner l'importance esthétique de cette danse à laquelle personne de nous, dans le juste dégoût des ballets d'opéra, ne songeait plus, et à nous montrer qu'elle pourrait redevenir une cime de l'expression lyrique ? Nous hésitions devant sa pensée ; nous ne voyions pas comment... Et à présent, voici que vivent sous nos yeux les sylphes dont l'âme adorable de ce prince des rêves était pleine.

Que les ballets russes n'apportent au public actuellement qu'une distraction scintillante, et toutes les curiosités d'un exotisme farouche et raffiné, soit : mais il faudra bien que les artistes les considèrent comme un des plus grands faits d'art qui se soient produits, le plus important depuis la synthèse wagnérienne, et le plus fécond peut-être. Rien ne reste, hormis l'innovation musicale, du système wagnérien. Il n'a modifié ni la mimique, ni la décoration, n'ayant fait qu'adapter arbitrairement à une symphonie sublime la vieille machinerie de théâtre, aggravée du goût allemand, et c'est toujours l'orchestre qui nous console et fait image lorsque cet attirail, qu'il commente, nous déplaît par trop. Mais voici qu'avec le ballet russe notre mentalité est attaquée de toutes parts et conviée à la perception de similitudes inouïes : la collaboration du décor allégorique, des lumières, des costumes, de la pantomime, instituée, à un tel degré de perfection, des rapports inattendus dans la pensée. La mode ne retient de *Shéhérazade* que quelques caprices de vêture, d'ailleurs illogiques en nos mœurs, et si nous voyons depuis trois ans tant de sultanes s'empêtrer au milieu des automobiles, cela prouve que le grand public a mal compris. Mais la leçon profonde n'échappe pas aux artistes. Que sont les fameuses « hardiesses » dont nos fauves et nos

cubistes font l'honorable pseudonyme de leurs petites horreurs auprès des décors d'un Bakst qui oublie éperdument le vraisemblable, bariolé des palais d'extase ou de cauchemar des délires d'un ultra-impressionnisme, recompose une nature à travers les phantasmes du haschich, mais reste toujours harmonieux et beau ? Il n'y a pas d'invention d'Edgar Poe plus extraordinaire que la mise en scène de *Thamar* : de telles réalisations commencent déjà à transformer le monde théâtral, comme le prouve le Théâtre des Arts où, avec de l'argent et du goût, M. Rouché reprend les rêves des jeunes symbolistes de 1892. Le décor conçu comme un tableau, avec un jeu harmonieux des valeurs, les êtres vivants et mouvants étant considérés comme des glaciés qui se déplacent, c'est un des aspects du problème posé, et celui qu'on acceptera d'abord. Les décors de *Boris Godounow* prouvent qu'on peut ainsi composer non seulement un fond de ballet, mais, d'un bout à l'autre, l'orchestration chromatique d'un drame. Venons-en à la musique et à l'action lyrique elles-mêmes. Une composition comme *Petrouchka* apparaît bien le type, entièrement neuf, d'une de ces œuvres dont parle Poe « où la profondeur se joue à la surface ». Je l'avais entendue et aimée : je l'ai réentendue, et cette fois je l'ai pleinement comprise. Car l'obstacle de cet art, c'est sa richesse : il donne l'assaut à tous nos sens, nous sommes trop anémiés par la tradition pour boire sans griserie ce vin trop fort. Ce n'est pas trop de tout notre être pour s'attacher à Nijinsky, génie de la mimique autant que de la danse, et comment tout ensemble suivre le dessin musical ? Une seconde audition met tout au point. Histoire burlesque, disent modestement les auteurs. Burlesque, en effet, la musique d'Igor Strawinsky ; elle dépasse infiniment par la nervosité, l'imprévu, l'invention polyrythmique, l'audace, la description psychologique, toutes les velléités dont on fait crédit à M. Ravel, et la pauvre petite *Heure espagnole* est pâlotte auprès de ce divertissement de brûlante frénésie, de bouffonnerie macabre, de bonhomie populaire et, par instants, d'adorable tendresse douloureuse. Mais le thème n'est point burlesque : il s'élève au fantastique et tragique, *Petrouchka* est un chef-d'œuvre selon Poe parce qu'il unit la brièveté à l'intensité, et un chef-d'œuvre selon Mallarmé parce qu'il présente, en un constant parallélisme, deux actions superposées, une action apparente d'une vivacité folle et une action symbolique dont l'émouvante désespérance appelle, au milieu du rire, les larmes. Jamais l'art moderne n'a conçu et réalisé une allégorie scénique aussi forte et aussi complète avec la pleine liberté de la fantaisie. Un cadre est créé que nous attendions tous et dans lequel on peut tout inscrire et tout peindre. Chacun y sait voir ce qu'il veut, comme dans les oracles : l'homme « au rêve habitué » peut y

prolonger les rêves les plus graves alors que le public n'y verra qu'une fable. Les attaches du *Spectacle* avec la vie quotidienne sont rompues...

Assurément il y faut le génie de ces êtres, et ils nous apportent un élément de sauvagerie que nous serions mal inspirés de feindre. La sensualité enragée qui, par instants, convulse l'ordonnance des miniatures persanes animées par la magie asiatique, la puérilité, la cruauté, le luxe barbare, la souplesse féline des organismes, l'étrangeté des gestes et des faces, la violente bizarrerie chromatique des parures, le caractère spasmodique de certaines agrégations de cette foule ocellée qui sursaute et se distend en folie, tout cela devra rester le propre du ballet russe. Mais il paraît bien que, tôt ou tard, c'en sera fini de notre malheureuse chorégraphie, qui se méprend totalement sur la Danse, autant que de notre décor, qui se méprend totalement sur les destinées de la mise en scène. Le décor fait non pour rebâtir avec du carton la vraie vie, mais pour en créer une qui, supérieure, la fasse oublier; la danse faite pour animer des idées et des sentiments et donner son plus haut sens au chiffre mystérieux qu'est le corps humain, voilà la leçon que propose aux variantes du goût occidental la survenue radieuse de ces Slaves.

Combien leur interprétation hardiment démonstrative des musiques les plus pures ne vient-elle pas corroborer ces données! Avec quelle appréhension, due à trop de pénibles caricatures dont Raymond Duncan fut la dernière en date, n'avons-nous point attendu l'essai de transposer en ballet, des valse de Chopin et le *Carnaval* de Schumann? Hérésie esthétique assurément, décrétons-nous; et ce n'est pas sans un périlleux illogisme qu'on tentera une telle réversibilité de sensations. Si le *Carnaval* est l'expression abstraite des impressions de Schumann dans une fête masquée, reconstituer cette vision selon sa musique est un paradoxe. Et cependant voici que le paradoxe est devenu une combinaison logique et délicate, un échange sans sacrilège ni heurt, un développement harmonieux des propriétés immanentes de la musique, une accentuation du rythme de Chopin ou de Schumann créant, sur la scène, l'éclosion spontanée de figurines qui sont des idées envolées. Ainsi comprise, la danse devient réellement l'expression des rêves — c'est-à-dire ce que, de toute éternité, elle dut être, avant la détestable intervention de l'entrechat, de la pointe et du jeté-battu. Et ces créatures sans poids, dont la technique est miraculeuse, nous font constamment oublier qu'elles dansent, parce que la géométrie de leurs gestes, les alliances et les dissociations de leurs corps, l'intelligence et l'esprit de l'arabesque dessinée du bout de leurs orteils, tout disparaît dans la signification de leurs masques de mimes, qui nous disent l'essentiel du drame. Tout, par de subtils passages et des inflexions que la

musique détermine ou seconde, convie notre esprit à une gradation des genres et des moyens, à une jouissance sensorielle et intellectuelle très simplifiée malgré sa complexité apparente, tout revient à l'unité.

Thamar Karsavina, c'est la pensée de Mallarmé qui, réincarnée, voltige. Ce sylphe est au milieu de nous. Je vous dis qu'il avait prévu tout cela, mon maître, et qu'est-ce que cela fait qu'il soit mort? Je le cherchais des yeux et de tout l'élan de mon cœur dans la pénombre de mon souvenir, et il était là peut-être, taciturne et heureux témoin de ses rêves vérifiés, tandis que sur la scène immense et incandescente scintillait, défiant « la triste opacité de nos spectres futurs », cet Ariel féminin sans plus de densité qu'un flocon de neige planant sur la rafale ou le zéphir de l'orchestre, ivre de son jeune éblouissement...

CAMILLE MAUCLAIR

LIVRES NOUVEAUX

ARTHUR SCHNITZLER : *Anatole* (traductions de Maurice Rémond et Maurice Vaucaire), Paris, P.-V. Stock). — Je ne savais pas qu'un auteur autrichien pût être si léger, si spirituel, si parisien. Celui-là d'ailleurs est mieux que léger. Il est profond, d'une profondeur à la Becque, sans une apparence de gouaillerie. Et quand je dis à la Becque, je ne voudrais pas qu'on prit la comparaison au pied de la lettre, car il entre dans le talent d'Arthur Schnitzler quelque chose d'incommunicable, d'incomparable à rien, une sorte d'humour viennois tout à fait particulier.

Anatole est une série de tableaux, sans rapport logique ou dramatique entre eux, mais conçus dans une même atmosphère et dans chacun desquels nous apercevons un peu de l'existence sentimentale d'un certain célibataire endurci appelé précisément Anatole. On ne saurait les raconter. Leur mérite consiste essentiellement dans l'ingéniosité de leur thème, dans l'adresse des développements. De courts dialogues, courant au but avec une adresse d'autant plus grande qu'ils ont un peu l'air de trainer en route (mais on s'aperçoit à la fin que pas un mot n'était de trop), de courts dialogues, d'une extrême intensité, surtout dans le *trait*, qui touche d'une façon sûre et terrible. On en est tout étonné. Il faut lire ces esquisses dramatiques, que dis-je? il faudrait les jouer. Elles nous donneraient une fameuse leçon de concentration. La plupart sont plutôt comiques. Mais certaines, comme *les Achats de Noël* ou *Épisode*, sont riches de l'émotion la plus humaine. Ah! certes, voilà des pièces dont Monsieur

EDMOND SÉE : *Petits dialogues sur le théâtre et l'art dramatique* (Paris, Bernard Grasset) ne pourrait pas écrire ce qu'il écrit de la majorité de nos dialogues contemporains. Dans ce petit bouquet, ramassé et ironique, il dit leur fait à nos producteurs, à nos bâcleurs, il le leur dit avec un esprit, une verve qui nous vengent de tant de fatigantes critiques, si polies... Délicieuse, sa satire sur l'art de dialoguer. Quel abatage, mes enfants, du procédé à la mode, de la tirade, du couplet et de ce qu'il flétrit sous le nom d'autogénéralisation, « quand un personnage, brusquement jette une phrase destinée à éclairer toute la situation où il se trouve mêlé, tout son *moi* moral et social; à résumer le débat pour le cas où le spectateur ne saisisrait pas assez vite »! Et la

blague du mouvement à tout prix, dût-on l'y introduire par de purs artifices de dialogue, par un piétinement. Il y a là une page follement drôle, d'excellente critique, et qui fait justice d'à peu près les neuf dixièmes du théâtre contemporain. Et la page sur la critique dramatique! Et celle sur les comédiennes! Et celle sur les directeurs! Et celle sur le public! Je ne crois pas qu'il faille en omettre une seule. Le livre de M. Edmond Sée est petit, mais c'est une espèce de *vade-mecum* du spectateur sceptique.

DOMINIQUE DURANDY : *Poussières d'Italie* (Paris, Ollendorff). — Une randonnée en automobile, mais dans des endroits que la mode a délaissés ou n'a pas encore trop atteints. De telle sorte que la lecture de ce carnet de route est fort attachante et nous apprend une foule de choses. M. Dominique Durandy réalise assez complètement ce type du voyageur impartial, devenu si rare de nos jours. Décidé à tirer d'un déplacement le maximum de plaisir, il entend en prendre partout, aussi bien à une rêverie sur des ruines qu'à l'agrément trouvé dans les modernes cités confortables.

Il n'est ni futuriste, ni passéiste; il s'amuse et il s'amuse en dilettante, en artiste. Il ne débîne pas Milan ni le Duomo, mais il se livre à de mélancoliques méditations dans *la Villa de Catulle* ou à *Brescia la Vaillante. Le Pays de Virgile et la Ville de Palladio* le requièrent mais il ne laisse pas d'accorder un souvenir ému aux champs de bataille (*le Pont d'Arcole, Sur le plateau de Rivoli, le Pont de Lodi*). Toute l'émotion qui l'étreignit dans sa visite à *la Tombe de Pétrarque*, il nous la communique, tant il est ardent et persuasif. Et pourtant son style est simple. Mais on voit que le visiteur a été profondément touché par un souvenir si grand. Pétrarque! Quelle évocation de pur et de constant amour! Et qu'il est beau que le nom d'un amant soit ainsi lié, pour l'éternité, à celui d'une femme qui ne fut jamais sa maîtresse!...

La chambrette où le poète expira est sur le devant de la maison. Par la fenêtre étroite, on aperçoit les montagnes dévalant tumultueusement, le cirque de collines qui barre l'horizon, le Monte Piccolo, le Monte Grande, le Monte Centolone... Pétrarque vieillissant emplissait ses yeux de ce paysage pittoresque, les rumeurs confuses des champs montaient jusqu'à lui, l'émouvant délicieusement. Il rêvait, songeant au passé, aux agitations d'antan, aux douloureuses épreuves endurées pour l'amour d'une femme, puis soupirait et retournait à ses études et à ses méditations.

Dieu sait s'il est difficile de nous intéresser encore en parlant de l'Italie. Telle est la force d'un sentiment sincère que M. Dominique Durandy y parvient tout naturellement et nous lisons ce livre avec attachement, sans même songer aux plus illustres de ses devanciers.

GUY DE POURTALES : *Solitudes* (Paris, Bernard Grasset). — Est-ce que les deux solitudes de Christiane et de Pierre pourront jamais se réunir? Tel est le thème de ce petit drame sentimental, hélas! si humain. Car Christiane a quitté son infidèle mari, mais elle est belle, et courtisée par un homme sot mais séduisant, tandis que celui qui l'aime profondément et pour la vie est laid, d'une de ces laideurs sans recours, dont il ne semble pas que les femmes puissent jamais s'accommoder. Le malheureux, démoralisé d'ailleurs par cette infirmité, se montre maladroit à souhait, jusqu'à se sauver, laissant la place à l'obstiné butor, son rival, lequel finit par profiter d'un instant de faiblesse physique et posséder la jeune femme. C'est alors que celle-ci, écœurée de sa lâcheté, comprend tout ce qu'il y a de précieux et de délicat dans l'âme

de son soupirant et elle le rappelle. Malgré toute sa bonne volonté, elle ne peut décidément surmonter son irrésistible réputation, et le pauvre Pierre s'éloigne pour toujours, emportant, — Christiane le sent bien, — tout son bonheur possible. Le passage est poignant, et tout le reste du roman est d'ailleurs écrit avec une émotion constante, une rare délicatesse. On sent chez l'auteur une connaissance subtile et comme attendrie des choses du cœur, un tact précieux.

PAUL ADAM : *Jeunesse et amours de Manuel Héricourt* (Paris, Albert Méricant). — Une version, qui m'a paru légèrement modifiée, quant au style, de *En décor*. J'aime cette première manière, turbulente et pittoresque, de M. Paul Adam. Loin de trouver qu'elle ait vieilli, je trouve au contraire intacts sa fraîcheur vivace, ce mouvement endiablé qui l'entraîne et jusqu'à ces tournures spéciales qui donnent encore plus de rapidité au débit de la phrase. Il s'agit bien d'un jeune homme ivre d'adolescence et d'idées pures, mélangeant au délire intellectuel celui des sens, fougusement. Dans une sorte de vertige, et comme pour en finir plus vite avec cette époque et ses troubles, défilent devant les yeux du héros toutes les images de la jeunesse.

F. M.

L'ESTHÉTIQUE DE BRUXELLES

AU BOIS DE LA CAMBRE. — En créant le Bois de la Cambre, l'excellent architecte-paysagiste Keilig a très habilement percé les larges avenues de Flore et de Diane tout près de la lisière, donnant ainsi de l'ampleur à l'entrée de notre grand parc et incitant le promeneur à supposer qu'une large partie du Bois s'étend encore entre les avenues précitées et les quartiers voisins.

Ce trompe-l'œil créé par Keilig exigeait évidemment que l'épais fourré fût maintenu qui empêchait de voir que, d'une part, la chaussée de Waterloo, d'autre part les anciens terrains de l'Exposition de 1910 sont si proches. Or, on a tellement déboisé, ces dernières années, qu'en plusieurs endroits se montrent les laides façades postérieures des maisons bordant les voies environnantes et que de ce fait l'œuvre de Keilig a perdu beaucoup de sa beauté. Le superbe vallon de l'Aube surtout a souffert énormément du déboisement exagéré qu'on a fait subir au Bois et des ravages qu'a entraînés l'Exposition de 1910. Rien n'est plus admirable, par une belle journée d'arrière-saison, que ce chemin bordé de hêtres géants qui brandissent bien au-dessus des taillis leurs puissantes ramures chargées de feuilles multicolores et ensoleillées. Malheureusement le vallon dont il s'agit a été tellement éclairci du côté de l'ancienne exposition que son charme est détruit pour une bonne part. Il faut donc souhaiter qu'on reboise abondamment cette partie du bois de la Cambre et que le futur prolongement de l'avenue Louise ne passe pas trop près de l'incomparable ravin dont il s'agit.

En outre, un peu plus de surveillance s'impose, car j'ai vu de mes yeux des gens peu scrupuleux casser, sous prétexte de ramasser le bois mort, des branches parfaitement vivantes.

A LINKEBEEK. — L'adorable village de Linkebeek a beaucoup souffert aussi de ces temps derniers. Des maisons ont été construites dans le joli vallon appelé, je crois, le vallon des Artistes, maisons auxquelles on accède par le fond du ravin en franchissant le ruisseau qui le parcourt. D'où déboisement des flancs du vallon et enlaidissement notable. Si l'on ne met le holà à ce déboisement et si l'on ne décide sans tarder que les maisons qui

seront construites à l'avenir dans ce site ne pourront plus avoir d'issue que sur les chemins qui sillonnent le sommet du ravin, le charmant vallon des Artistes aura bientôt vécu.

JOSEPH-BARTHÉLEMY LECOMTE

LE THÉÂTRE A PARIS

La Pisanelle ou la Mort parfumée, comédie en un prologue et trois actes, par M. GABRIELE D'ANNUNZIO. Musique de scène, préludes et danses de M. ILDEBRANDO DA PARMA. Décors et costumes de M. LÉON BAKST (Théâtre du Châtelet). — **La Tragédie de Salomé**, ballet en un acte de MM. ROBERT D'HUMIÈRES et FLORENT SCHMITT (Théâtre des Champs-Élysées).

Les langues dont on fait usage sur les scènes parisiennes sont au nombre de quatre : le russe au Théâtre des Champs-Élysées, au Gymnase le polonais, le français dans la plupart des autres et, au Châtelet, le dialecte de M. Gabriele d'Annunzio, qui est un compromis entre divers langages européens et même entre diverses époques de l'évolution linguistique. Mais M. d'Annunzio écrit ses pièces pour une artiste russe et un acteur roumain : dès lors, qu'importe l'idiome dont il se sert ?

Mime, danseuse, et depuis peu tragédienne, M^{me} Ida Rubinstein apporte à chacune de ses entreprises esthétiques, avec un zèle, une ferveur et une volonté qui commandent l'admiration, l'appoint de sa beauté hiératique, des lignes félines de son incomparable plastique. Il suffit qu'elle paraisse en scène pour qu'on lui pardonne, ou presque, le choix des œuvres qu'elle tente de nous faire aimer. Et c'est ce qui donne à chacune de ses courtes « saisons », désormais classées parmi les *events* du printemps parisien, un attrait que ne justifie malheureusement pas toujours la valeur des jeux scéniques dont elle alimente notre curiosité.

Naguère, ce fut le *Martyre de Saint-Sébastien*, dont on déplora le vide et le défaut d'intérêt. Cette fois, *la Pisanelle*, spectacle plus creux, plus irritant et surtout plus irrésistiblement ennuyeux que le précédent. Je n'essaierai pas d'analyser cette affabulation confuse, dans laquelle les effets mélodramatiques les plus banals traversent à tout instant une trame tissée des fils d'un symbolisme périmé. L'aventure de cette courtisane de Pise enlevée par des corsaires, vendue à Chypre comme esclave, qui devint reine et périt étouffée sous des gerbes de roses est si obscure et si dépouillée d'humanité, — et d'ailleurs noyée dans un tel fatras d'énumérations, de descriptions, de récits, de verbalités lassantes, — qu'elle ne peut ni émouvoir, ni toucher, ni même intéresser les spectateurs. On ne conçoit pas que l'auteur du *Triomphe de la Mort*, du *Feu* et de tant d'autres œuvres de haute valeur soit tombé dans une pareille indigence poétique, ni que sa riche et fertile imagination se contente, pour s'extérioriser, d'artifices et de clichés aussi usés.

Mais il y a autre chose dont on ne peut dissocier la pièce : il y a la splendeur barbare des décors et des costumes, que découvrent tour à tour de riches et somptueux rideaux renouvelés d'acte en acte. L'art de Léon Bakst s'y affirme avec autorité, comme s'affirme aussi la maîtrise de M. Meyerhold, metteur en scène des Théâtres impériaux de Saint-Petersbourg, qui a réalisé des merveilles dans les groupements et les évolutions de l'armée innombrable des figurants. Le spectacle, pittoresque et superbe,

est d'un luxe inégalé jusqu'ici. Jamais la scène du Châtelet, habituée de longue date aux déploiements d'une mise en scène fastueuse, ne fut mieux « meublée ». Les sommes dépensées par M^{me} Ida Rubinstein pour réaliser ce prodige eussent évidemment suffi à monter cinquante pièces nouvelles. Mais pourquoi s'en plaindre puisque de ces prodigalités excessives naîtra, par une réaction inévitable, le retour à la simplicité impatientement attendu, — le lyrisme de l'œuvre refoulant enfin à leur rang les créations de plus en plus encombrantes des costumiers et décorateurs ?

Il y a encore dans le féerique spectacle du Châtelet un élément qu'il serait injuste de ne pas louer : c'est la musique. M. Ildebrando da Parma a illustré *la Pisanelle* de préludes, d'interludes, de musique de scène, d'une danse, — pages colorées, tendres ou puissantes, fort bien écrites dans un style qui trahit l'influence des musiciens russes et de M. Debussy, mais dont l'inspiration n'en garde pas moins sa saveur personnelle. La partition, qui comprend des morceaux symphoniques développés et des chœurs, est importante. Elle mériterait d'être étudiée de près, ne fût-ce que pour la surprise joyeuse qu'elle nous apporte en révélant enfin un compositeur italien libéré du joug de Mascagni, Puccini, Leoncavallo et autres exploiters du mauvais goût public. Mais elle est jusqu'ici demeurée manuscrite et je dois me borner à noter le vif plaisir que m'a fait éprouver son exécution, dirigée avec autant de précision que de souplesse par M. Inghelbrecht.

J'ai dit la beauté tragique et lascive de M^{me} Ida Rubinstein dans le rôle de la Pisanelle, où la mimique et la danse tiennent (et c'est tant mieux) plus de place que la déclamation. L'héroïne de cette action scénique compliquée est entourée de M^{mes} Suzanne Munte et Eugénie Nau, de MM. de Max, Joubé, Hervé, Puylagarde et autres qui tous, j'ignore pour quelle cause, psalmodient et rugissent leurs répliques sur un mode frénétique qui en rend la compréhension des plus ardues. Le paroxysme paraît être le dogme de ce théâtre singulier. Mais peut-être les acteurs se croient-ils obligés d'élever constamment la voix jusqu'aux cris parce que la complication des rideaux et du faisceau de colonnes pisanes érigé derrière le manteau d'arlequin les oblige à ne jamais s'avancer au premier plan. Si l'effet décoratif y gagne, l'interprétation de l'œuvre en souffre : et c'est une nouvelle victoire du régisseur sur le poète.

Je crois inutile d'ajouter que la salle ultra-snob de la répétition générale accueillit avec un enthousiasme égal au paroxysme des acteurs, et que contredisait l'accablement général au cours du spectacle, cette succession de tableaux dont il fut d'ailleurs impossible à qui que ce soit de pénétrer le sens et de suivre le fil. En applaudissant, un public d'invités remplit un devoir de courtoisie. Pour le critique, on voudra bien admettre que ce devoir ne peut l'emporter sur son esprit de justice ni sur les suggestions de sa conscience.

* * *

Représentée une première fois, il y a deux ou trois ans au Théâtre des Arts, reprise l'année dernière au Châtelet, sous la direction de M. Vincent d'Indy, par M^{lle} Trouhanowa en ses concerts de danses, la *Tragédie de Salomé* composée par M. Florent Schmitt sur un scénario de M. Robert d'Humières a retrouvé au Théâtre des Champs-Élysées l'accueil sympathique des musiciens, qui en ont apprécié le caractère tragique, la richesse mélodique et, dans certaines pages, la puissance évocatrice. M^{me} Thamar Karsavina y apparaît, au sommet d'un pylone qui

s'abaisse lentement pour la déposer au pied du cippe qui porte le sanglant trophée, comme une idole bouddhique chargée de joyaux et de soieries. Puis elle danse, — elle danse « les serpents de la tentation, la luxure qui vacille, le glaive qui se lève et tourne et s'abat ». Et cette danse, expressive et pathétique, retrace aux yeux des nègres et des bourreaux le drame de stupre et d'épouvante qui hantera désormais l'éternel rêve des humains.

Les décors et costumes sont l'œuvre de M. Serge Soudeikine, un nom nouveau, croyons-nous, parmi les collaborateurs de M. de Diaghilew dont chaque initiative nouvelle amène quelque surprise.

OCTAVE MAUS

NOUVELLES MUSICALES

Nous avons relaté le très grand succès des représentations du *Couronnement de Poppée*, de Monteverdi, données au Théâtre des Arts, à Paris, sous la direction de M. Vincent d'Indy, avec le concours de M^{me} Croiza. Ce fut une révélation sensationnelle. Nous apprenons avec plaisir que le Cercle artistique prépare pour la saison prochaine une représentation du même spectacle avec la collaboration des artistes qui en ont assuré à Paris la parfaite réalisation.

Parmi les engagements faits par le Cercle, citons celui de M^{lle} Georgette Guller, la jeune pianiste que révélèrent les concerts de la *Libre Esthétique*, et de M. E. Mainardi, un jeune violoncelliste italien qui débuta récemment à Milan avec un éclatant succès.

* * *

Charles Bordes a laissé un assez grand nombre de mélodies d'une inspiration élevée et d'une expression intense, composées pour la plupart sur des poèmes de Verlaine et de Francis Jammes. Dispersées chez plusieurs éditeurs, ces œuvres ne sont guère connues que d'une élite et n'ont pas reçu jusqu'ici la publicité qu'elles méritent. De plus, l'insouciance de l'auteur et la hâte fébrile qu'il mettait à toutes choses sont la cause de nombreuses fautes d'impression et de négligences auxquelles il n'eût pas manqué d'apporter les corrections nécessaires dans une édition définitive.

Pour rendre à sa mémoire un juste hommage, MM. Rouart, Lerolle et C^{ie} ont entrepris la publication en recueil des mélodies de Charles Bordes et ils ont prié M. Pierre de Breville, qui fut son ami, de reviser chacune des pièces dont se composera le volume. Ils ne pouvaient s'adresser à un musicien plus compétent, plus attentif et plus respectueux de la pensée du compositeur.

* * *

A propos de M. de Breville, signalons l'audition qui fut donnée le 7 juin, dans les salons de M. Charles Stern, à Paris, d'importants fragments d'*Eros vainqueur*. Les rôles d'Eros, d'Argine, de Tharsyle et de Floriane étaient respectivement chantés par M^{me} Croiza, Miss Maggie Teyte, M^{mes} Seyrès et Mellot-Joubert; MM. Josselin, Hazart et Tremblay complétaient, avec les chœurs de la *Scola Cantorum* dirigés par l'auteur, cette remarquable distribution. Ce fut un triomphe pour M^{me} Croiza, qui ne chanta jamais d'une voix plus pure et plus émouvante, pour Miss Maggie Teyte, Argine idéale, ainsi que pour leurs camarades et surtout pour M. de Breville. Il est vraiment stupéfiant que son œuvre, dont les représentations données au théâtre de la Monnaie ont prouvé la haute valeur musicale et le charme délicat, demeure, en France, soustraite à l'admiration publique.

M. de Breville n'a rien d'un arriviste. Étranger aux coteries, il ignore l'esprit d'intrigue et l'art de capter la faveur des directeurs de spectacles. Souhaitons que ceux-ci aillent spontanément à lui, ainsi que l'ont fait MM. Kufferath et Guidé, plus avisés et plus artistes que leurs confrères parisiens.

* * *

Parmi les poètes contemporains, Paul Claudel n'avait jusqu'ici pas été mis en musique. Il s'est trouvé un jeune compositeur, M. Darius Milhaud, pour en assumer la tâche redoutable. Sept poèmes de *Connaissance de l'Est* paraîtront, l'automne prochain, en recueil chez l'éditeur A.-Z. Mathot, à Paris, sous la double signature de P. Claudel et D. Milhaud.

M. Paul Claudel apprécie d'ailleurs beaucoup son traducteur musical et l'a prié d'écrire une partition pour un drame satirique auquel il travaille actuellement. Le même compositeur met en musique *la Brebis égarée* de M. Francis Jammes, récemment représentée au Théâtre de l'Œuvre.

O. M.

LIVRES D'ART

Thomas Vinçotte, par PAUL LAMBOTTE et ARNOLD GOFFIN.

MM. Paul Lambotte et Arnold Goffin viennent de consacrer à l'œuvre de Thomas Vinçotte deux articles qui forment la préface d'un album publié par l'éditeur G. Van Oest et auquel celui-ci n'a pas ménagé ses soins tout spéciaux (1). M. Lambotte étudie le statuaire, M. Goffin le décorateur, et tous deux s'accordent pour louer l'artiste distingué qui sculpta de royales affigies, orna le fronton des palais et donna sans conteste quelques spécimens excellents de sculpture artistique. Il manque aux œuvres de Thomas Vinçotte de la personnalité et cette qualité qui en est le produit le plus vivant : l'imagination. Mais ce que l'artiste possède d'autre part, c'est une réelle aisance dans l'exécution, une grâce un peu froide, un don d'assimilation remarquable qui fait qu'avec le souvenir de quelques modèles fameux de la sculpture ancienne et contemporaine il a su équilibrer une œuvre assez séduisante et qui ne manque pas d'un certain rythme.

L'album se compose d'une cinquantaine de planches reproduisant les principales œuvres de l'artiste.

F. H.

ERRATUM

L'omission d'une ligne dans l'article de M. Octave Maus, paru dimanche dernier, sur *la Khovanchina*, a eu pour effet d'attribuer à M^{me} Petrenko les trois rôles de femmes de l'ouvrage. Outre l'excellente créatrice de Marpha, il convient de citer les deux autres cantatrices, M^{mes} Brian et Nicolaewa, qui ont composé avec un art sûr et silhouetté d'un trait net les personnages épisodiques d'Emma et de Suzanne.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

MUSÉE DU CINQUANTAIRE. Salon de Printemps (dernier jour). — MUSÉE DU LIVRE. Partitions musicales et affiches théâtrales (dernier jour).

Le Salon l'« Art ancien dans les Flandres », qui occupe à l'Exposition de Gand vingt salles du Musée des Beaux-Arts, sera officiellement inauguré demain, lundi, à 3 h. 1/2, par le ministre des Beaux-Arts.

M. L. Bérard, sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts en France, et le ministre des Beaux-Arts des Pays-Bas assisteront à cette inauguration.

L'Exposition de Partitions musicales, de Livrets d'opéras et d'Affiches théâtrales organisée par le Musée du Livre sera prolongée jusqu'à fin juin.

Elle sera suivie d'une Exposition du Livre rétrospectif qui réunira des types d'ouvrages imprimés à toutes les époques depuis l'invention de l'imprimerie.

En même temps s'ouvrira une exposition d'affiches pour ciné-

(1) Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}.

matographes qui groupera de superbes spécimens allemands, américains, anglais, français et italiens. Cette exposition sera inaugurée le 31 juillet prochain et durera deux mois.

Hier s'est ouverte, au Palais des fêtes de l'Exposition internationale et universelle de Gand, l'exposition et le concours international d'aviculture. Clôture demain, à 6 heures.

Le Jury international des récompenses de l'Exposition des Beaux-Arts de Munich a décerné une première médaille à M. Léon Frédéric, une deuxième médaille à M^{lle} A. Ronner, MM. A. Rasenfosse, F. Smeers, R. Wytzman, peintres, et G. Minne, sculpteur.

La *Fédération des Artistes Wallons* a décidé qu'en raison du grand nombre d'œuvres annoncées, le Jury de l'Exposition des Beaux-Arts qu'elle organise à Mons se réunira dès le 11 août au lieu du 18. M. Casy a été désigné comme secrétaire. Des auditions musicales, des séances littéraires seront organisées au cours du Salon, dont les exposants seront reçus officiellement par l'Administration communale.

A l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Richard Wagner, Leipzig, sa ville natale, a organisé une exposition de tous les souvenirs qui se rattachent à la personne et aux œuvres du maître, tels que premières éditions de ses œuvres, partitions manuscrites, autographes, portraits, gravures, etc.

Le 22 mai a été inauguré à Munich devant le théâtre du Prince Régent, à l'occasion du centenaire de Wagner, un monument du compositeur, œuvre du sculpteur colmarien Henri Wadéré.

La ville de Dresde se propose d'élever aussi un monument à Richard Wagner.

De Paris :

Le grand Prix de Littérature de l'Académie française, d'une valeur de 10,000 francs, a été décerné à M. Romain Rolland, auteur de la *Vie de Jean Christophe*. Cette attribution a réjoui les artistes, qui avaient à peu près unanimement fixé sur ce candidat leurs préférences.

M. Gaston La Touche a été élu président de la section de peinture de la Société nationale des Beaux-Arts en remplacement de M. Albert Besnard, nommé directeur de l'Académie de France à Rome.

Parmi les membres associés récemment élus figure le sculpteur belge Georges Minne.

L'énorme succès des Ballets et des Opéras russes a décidé M. Gabriel Astruc à retenir pour quelques spectacles encore la troupe de M. Serge de Diaghilew au Théâtre des Champs-Élysées.

Les dates de ces spectacles et leur programme ont été arrêtés ainsi qu'il suit :

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Lundi 16, *Khovanchina* ; mardi 17, *Petrouchka, Salomé, Prélude à l'Après-Midi d'un Faune*, danses avec chœurs du *Prince Igor* ; mercredi 18, *Khovanchina* ; jeudi 19, première de *Daphnis et Chloé*, de Maurice Ravel ; *Carnaval, Shéhérazade* ; vendredi 20, *Khovanchina* ; samedi 21, *Daphnis et Chloé, Salomé, le Spectre de la Rose* ; lundi 23, *Daphnis et Chloé, le Spectre de la Rose, Shéhérazade*.

Ce sont irrévocablement les dernières représentations de la troupe russe.

Le musée Ingres, dont nous avons annoncé la création à Montauban, sera inauguré le 29 juin par M. Léon Gérard, sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts.

Le même jour sera inauguré le monument érigé à la mémoire d'Emile Pouillon, œuvre de M. R. de Saint-Marceaux.

Nous avons cité les principaux prix atteints par les œuvres de Carpeaux, récemment dispersées. Le groupe original de la *Danse*, vendu 230,000 francs, entre à la Glyptothèque de Copenhague en même temps que la terre-cuite d'*Ugolin et ses enfants*, achetée 90,000 francs.

A propos de la vente de ces œuvres, le *Gil Blas* rappelle qu'en composant son groupe célèbre, Carpeaux s'est inspiré, pour le Génie de la danse, des traits d'Hélène de Donninges, qui avait été l'amie de Lassalle. Celui-ci, on le sait, fut tué en duel par son rival, le prince de Racowitza, que l'héroïne de ce roman épousa cinq mois après. Au cours de sa vie d'aventures, elle fit la connaissance de Carpeaux. Frappé de la pure beauté et du charme étrange de ses traits, qu'éclairait parfois un énigmatique sourire, le célèbre sculpteur lui demanda de poser la figure du génie qu'il modelait.

Et voilà comment la femme pour qui l'on mourait, et qui acheva ses jours par le suicide, chante, sous les traits d'un jeune dieu, la joie païenne de vivre, dans la ronde énamourée des bacchantes, sur les marches de l'Opéra.

On organise à Mâcon, dit *Paris-Journal*, un Musée Lamartine. Déjà il commence à se garnir.

Les premiers souvenirs ont été offerts par les petites nièces du poète, M^{me} de Bellerocche et M^{me} de Sennevie ; un collectionneur a apporté le plat à barbe, en argent, qui servi pendant le voyage en Orient. D'autres se dessaisiront de menus objets. Et l'on prévoit déjà que promptement le Musée Lamartine offrira au visiteur la curiosité d'une importante réunion de bibelots.

Sottisier.

Puis Tartarin, continuant son voyage, arrivera en Suisse, à Chamonix. *Comodia*, 7 juin.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE G. VAN OEST & C^{ie}, Editeurs

BRUXELLES PARIS
4, PLACE DU MUSÉE, 4 63, Boulevard Haussmann, 63

Viennent de paraître :

LES PEINTRES DE PORTRAITS

par PAUL LAMBOTTE.
Un beau volume in 4°, de 150 pages de texte, illustré de 53 reproductions en planches hors texte.

Prix : 5 francs.

THOMAS VINÇOTTE et SON ŒUVRE

par PAUL LAMBOTTE et ARNOLD GOFFIN.
Volume in-4°, contenant outre le portrait de l'artiste, 50 planches hors texte

Prix : 10 francs.

GUILLAUME CHARLIER

par SANDER PIERRON.
Un beau volume petit in-4°, de 134 pages, illustré de 40 planches hors texte et de 16 reproductions dans le texte.

Prix : 10 francs.

Vient de paraître chez MM. A. DURAND & Fils, éditeurs
4, Place de la Madeleine, PARIS

FLORENT SCHMITT. — **La Tragédie de Salomé**, d'après un poème de ROBERT D'HUMIÈRES.
(Op. 50^{bis}.) Partition pour piano, réduite par l'auteur. — Prix net : 10 fr.

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN
BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

VENTE
DE TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

composant la collection de

M. MARCZELL de NEMES
DE BUDAPEST

les mardi 17 et mercredi 18 juin 1913, à 2 h. 1/2, à la GALERIE MANZI-JOYANT, 15 rue de la Ville-Évêque, Paris.

Commissaires-priseurs : MM. F. Lair-Dubreuil, 6 rue Favart, et H. Boudoin, 10 rue Grange-Batelière.

Experts : MM. F. Kleinberger, 9 rue de l'Échelle; Durand-Ruel et fils, 16 rue Laffitte; J. Féral, 7 rue St-Georges, et J. et G. Bernheim jeune, 25 boulevard de la Madeleine.

EXPOSITIONS : Particulière, le dimanche 15 juin, de 1 h. 1/2 à 6 heures. Publique, le lundi 16 juin, même heure.

LE COURRIER DE LA PRESSE
BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS
FONDÉ EN 1889
21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e
GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS -- TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :
Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure
Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :
Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.
On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an.

L'Art et les Artistes
Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes
Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**
Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.
DIRECTION ET ADMINISTRATION :
23, Quai Voltaire. — PARIS

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POÉ.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes.

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Le nouveau catalogue vient de paraître. Prix : 2 fr. franco 2 fr. 50.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.
Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

Le Courrier musical

Directeur : M. René DOIRE

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 15 francs l'an; Étranger, 18 francs.

Dépôts pour la Belgique : MM. Breitkopf et Härtel, Fernand Lauweryns Katto, Schott frères, éditeurs, Bruxelles.

LES MARGES

Gazette littéraire fondée en 1903 par M. Eugène Montfort

Paraissant six fois par an.

Paris : 5, rue Chaptal, et chez Floury,
près le Café Napolitain.

Abonnements : 5 francs par an; sur Japon : 10 francs.

Le numéro : fr. 0,85.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

Revue mensuelle illustrée d'art ancien et moderne.

Directeur : **P. BUSCHMANN**

Fondée en 1904

Anvers, 15, Rynpoortvest, 15, Anvers

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.
La livraison, fr. 2.50. — Numéros spécimens sur demande.

Édition de luxe sur papier spécial, 50 fr.

LIBRAIRIE G. VAN OEST ET C^{ie}

Bruxelles
4, place du Musée

Paris
63, boulevard Haussmann



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Camille Lemonnier (GEORGES RENCY). — Discours prononcé par M. Georges Eckhoud aux funérailles de Camille Lemonnier. — L'Exposition internationale de Munich (H. P.). — Un Album de Dessins : *XXX dessins* (O. M.). — Une fête wallonne (GEORGES RITTER). — Notes de Musique. — L'Art à Paris : *Exposition Manzano-Pissarro* (LOUIS VAUXCELLES). — Suzanne Després. — Livres d'art : *les Peintres de Portraits* (F. H.). — Les grandes ventes : *la Galerie Steengracht*; *la Collection Eugène Fischhof*. — Petite Chronique.

CAMILLE LEMONNIER

Il s'en est allé sous les fleurs et parmi les parfums, le Maître, l'Ami, le Père. Ployant et tanguant sous le poids odorant des gerbes et des couronnes, le char qui l'emportait avait à peine un caractère funèbre. L'image de la mort se dispersait sous l'assaut ardent du soleil et des roses. O bel après-midi de juin, azur enivré de lumière, air brûlant, arbres pâmés, comme vous étiez bien faits pour encadrer sa suprême promenade! On songait, en le suivant, que par un tel jour la Nature entière besogne et s'enfièvre. Les prairies s'étoilent de fleurs nouvelles, l'herbe croit, le blé mûrit, l'abeille de flamme plonge aux calices débordants. Une force magnifique opère les métamorphoses. Tout vibre, tout luit, tout éclate, tout chante. Il était beau que ce fût au milieu de cette ivresse, au milieu de cette fête éblouie, que partît vers la tombe ce grand amant de la Vie.

Est-il mort? Jamais il n'a été plus vivant. Qu'importe, sinon à notre douleur égoïste, la disparition de sa personne corporelle! Nous pleurons son sourire accueillant, sa poignée de mains cordiale, l'impression de réconfort que nous allions goûter auprès de lui; nous

regrettons le « grand camarade » qu'il était à l'égal d'un Walt Whitman. Mais sachons nous élever plus haut que ces afflictions de la chair. En le perdant, nous l'avons gagné. Sa mort est le commencement de sa vraie vie. Les Héros d'un peuple, les Figures de vaillance et de beauté qui le guident vers ses destins n'ont pris toute leur vertu stimulatrice qu'après avoir fait le sacrifice de leurs jours terrestres. L'Éternité ne se conquiert que moyennant une victoire éphémère du Temps.

Vivant parmi nous, se mêlant aux agitations et aux soucis de notre existence quotidienne, Lemonnier était trop encore — lui qui le fut si peu — un homme de lettres qu'on pouvait croire semblable aux autres. Mais il meurt, et tout aussitôt il échappe aux contingences et se dérobe aux comparaisons. Tel qu'en lui-même enfin, l'éternité le change...; il devient pour tous le Jason audacieux, parti d'un grand élan, en avant de tous les autres, vers les pays enchantés où se cache la Toison d'or. Son aventure héroïque est comme le premier essai de l'ample vol pris, tout de suite après, par notre jeune littérature. Mais il demeure le premier qui ait ouvert ses ailes volontaires et qui se soit élancé dans l'espace inconnu.

Cela, cette vérité émouvante, ne nous apparaissait naguère que par échappées, en quelques occasions mémorables, des manifestations collectives, des banquets, des fêtes littéraires, ou bien, parfois, dans la forêt, au pied d'un beau chêne, quand, en quelque éloquente apostrophe, sa force tellurienne se révélait soudain. Maintenant qu'il n'est plus, il sera pour nous, à tout instant, tel qu'il était en ces moments choisis.

Jadis, s'il fallait que quelqu'un parlât au nom de nos

lettres, c'était à lui, d'instinct, que nous allions demander le verbe attendu. A présent, il ne cessera plus de parler, lui qui s'est tu pour jamais. Sa grande voix s'est unie à toutes celles qui peuplent déjà notre monde intérieur. Qu'on le veuille ou non, n'est-ce point aux morts qu'on obéit, bien plus qu'aux vivants?

Mort, Lemonnier nous commande d'aimer, à son exemple, l'art par-dessus toute chose, de nous souvenir de la dignité fière qu'il montra dans toutes les circonstances, de cultiver en nous la sympathie plutôt que les sentiments de jalousie et de haine, de tâcher d'être francs, sincères et doux comme il le fut toujours. Il nous enjoint aussi de demeurer fidèles à notre race et au sol d'où nous sommes sortis, de nous rapprocher de plus en plus de la terre maternelle, d'y puiser la forte et joyeuse santé intellectuelle nécessaire aux durables travaux.

Sa leçon ne s'interrompt plus. Elle surgit de notre mémoire qui nous rappelle tant de conversations où il nous enseignait une religion d'amour et de beauté. Elle s'affirme dans son œuvre, dans son œuvre immense, contes, romans, critique, poème, épopée, fresque, hymne, admirable jaillissement, torrent débridé de beaux mots, de phrases sonores, déroulement sans fin d'éclatants paysages, exaltation lyrique de la Terre et des Hommes, Bible d'un culte où chacun est à la fois le prêtre et le dieu.

Et ainsi s'impose à nous le devoir essentiel. Sans doute, nous allons travailler à ce que bientôt, le plus tôt possible, le bronze et le marbre, parmi les verdure et les fleurs, rappellent au passant son image et son nom. Nous espérons qu'un prix annuel de littérature, fondé sous ses auspices, continuera son action sagement excitatrice. Et tout cela sera bien, et tout cela sera fait. Mais ce qu'il faut surtout et avant tout, c'est relire ses livres, c'est nous pénétrer plus profondément de sa pensée, c'est répandre autour de nous et propager partout la connaissance de son œuvre. Là est le devoir actuel et pressant. Détournés, par les caprices de la mode littéraire, des livres écrits par leurs aînés, combien de nos jeunes écrivains ont lu toute l'œuvre de Lemonnier? Qu'ils s'y jettent à cœur perdu; qu'ils s'y enfoncent comme dans une forêt pleine de murmures et de parfums.

Du grand Inconnu où il est entré vaillamment, ingénument, il nous députe son suprême désir. Il veut être lu par les jeunes, demeurer en contact avec toutes les générations, et, grâce à la vertu de ses livres, étendre encore, par delà la mort, sur les débutants, les craintifs, les découragés cette protection souriante et paternelle qu'il nous prodiguait avec tant de simple et généreuse bonté.

GEORGES RENCY

Discours prononcé par M. Georges Eekhoud, aux funérailles de Camille Lemonnier.

Un douloureux honneur m'est échu. Douloureux et pourtant enviable. Plus impérieuses que les libations antiques, la rosée de certaines larmes ne fait-elle pas éclore et s'épanouir les plus glorifiantes floraisons?

Chargé par les écrivains français de Belgique de prononcer quelques paroles au bord de cette tombe, je ne sais pourtant quelles louanges trouver encore après l'universel concert d'admiration et d'enthousiasme qui vient d'exalter Camille Lemonnier avec de tels transports que ce défunt en semble plus vivant que jamais, et ne nous avoir quittés que pour entrer dans la gloire et dans l'immortalité.

Rappellerai-je ce qu'il fut spécialement pour nous autres, Belges, pour cette Belgique qu'il chanta dans le plus beau livre patrial qui ait été écrit chez nous et pour elle, depuis la *Légende d'Uilenspiegel* de De Coster?

En des temps où la soi-disant littérature française de Belgique se distinguait par une platitude et une indigence chroniques, presque incurables, et où, à de rares exceptions près, entre autres, Charles De Coster, nos prosateurs les mieux doués, découragés ou corrompus par leurs ambiances ultra-triviales, manquaient de tenue, et se laissaient aller dans leurs écrits à une sorte de débraillé excluant tout souci de forme, de style et d'art, Camille Lemonnier apparut comme un Hercule purifiant nos écuries d'Augias, ou plutôt comme un Apollonide dont l'ardeur artistique devait finir par dessécher et féconder les cloaques de notre Bécotie littéraire. Il fut le premier et presque le seul à réagir avec éclat et d'une façon triomphale, en créant coup sur coup : le *Coin de village*, les *Charniers*, les *Contes flamands et wallons*, *Thérèse Montique*, un *Mâle*, le *Mort*, la *Belgique*, autant d'œuvres écrites en un ferme et beau français, aux musicalités éminemment latines et classiques, mais aux colorations somptueuses, enchérissant encore, dirai-je, sur celles d'un Chateaubriand et des romantiques les plus coloristes, et semblant avoir transposé dans son style les chromatismes éblouissants de la palette de Rubens.

D'emblée, Camille Lemonnier prenait rang dans la littérature française, à côté des Flaubert, des Goncourt, des Taine, des Cladel, des Barbey d'Aureville et des Villiers de l'Isle-Adam, qui avaient d'ailleurs été des premiers à le saluer comme un de leurs pairs. Les œuvres suivantes consacrèrent ces prestigieux débuts. L'ensemble de l'œuvre déconcertait par sa puissance, sa variété, son abondance et sa souplesse. De plus en plus, comme le constatait Maurice Maeterlinck, Lemonnier s'avérait l'écrivain connaissant le mieux la valeur et la vertu secrètes des mots innombrables comme les vagues de la mer. « Nul n'eut au même degré le don d'appeler les choses par leur nom. Il fut, au royaume du verbe, le berger qui mène le troupeau le plus vaste, le plus divers, le plus docile et le plus magnifique. »

Mais cette prodigieuse virtuosité s'exerçait au service d'un lyrique, d'un passionné, d'un vivant, d'un pur artiste, disons mieux encore : d'un poète panthéiste, d'un amoureux de la nature infinie comme il s'en sera rarement rencontré avant lui.

A force d'enthousiasme et de sympathie visionnaire, Lemonnier parviendrait à renchérir sur les spectacles du monde visible, à leur attribuer plus de fluide, plus de prestige, à dégager l'âme de la matière même.

Le caractère, l'homme furent dignes de ses créations, c'est-à-dire que celles-ci furent le miroir et l'interprétation de leur créateur.

Faut-il s'étonner après cela de l'influence énorme que Lemonnier exerça sur toute la littérature contemporaine, et surtout sur la nôtre?

Dès 1880 et jusqu'à ce jour il concevra et encouragea tout ce qu'il y avait de jeunes forces littéraires dans notre pays. Il fut le soleil cordial et passionné qui provoqua et activa entre autres à son foyer et à ses rayons intenses la généreuse floraison de la *Jeune Belgique*. Il réchauffait la foi de ses cadets et même de ses pairs; il nous stimulait tout autant par son métier magistral et par la flamme de son génie que par la noblesse et la probité de

toute son existence. Jusqu'à la fin il s'est élevé de plus en plus haut dans les régions de l'art absolu.

C'est avec raison que le poète Albert Giraud devait comparer, en un sonnet célèbre, les livres de Lemonnier aux navires conquérants qui s'enfoncent dans l'éblouissement de l'horizon comme s'ils prétendaient s'annexer le soleil même, et que Verhaeren assimila aussi, en des vers non moins suggestifs, l'œuvre brillante et formidable de l'auteur du *Mâle* au char des blés d'or croulant presque sous sa charge et acclamé par la jubilation de la légion des moissonneurs !

Les nouveaux venus dans la carrière n'auront pas moins apprécié que nous la superbe progression que nous offrirent à la fois cette existence, ce caractère et cette œuvre.

Aussi est-ce en levant les yeux vers le ciel plutôt qu'en les abaissant sur ce cercueil que je salue une dernière fois l'ainé, l'ami, le maître de bon conseil et d'immortel exemple.

Non, je ne me le figure point emprisonné et immobilisé dans cet appareil funèbre, mais je me l'évoque, tel que Maurice des Ombiaux l'aperçut prophétiquement un jour, participant comme un chêne puissant et altier de la vie formidable et éternelle qui fermente, bouillonne et se multiplie autour de lui. Une nymphe appellera les divinités sylvestres, qui viendront couronner de fleurs le nouveau dieu. La terre toujours jeune et toujours fécondée bercera amoureusement le plus noble des poètes panthéistes.

Comme vous le savez, les voix fatidiques se trompèrent grossièrement, il y a des siècles, lorsqu'elles proclamèrent la mort de Pan, le plus grand des dieux païens. Combien de fois n'est-il ressuscité depuis ! Disons plutôt qu'il n'a jamais cessé de vivre. Et cette vie universelle c'est dans l'œuvre de Lemonnier que nous la trouverons condensée le plus magistralement. Et c'est pourquoi si nous pleurons et regrettons la présence corporelle du maître, nous nous réjouissons en exaltant son génie dans une fervente et éblouissante apothéose.

Mais, pour finir, que sa voix se fasse encore entendre à nous. Que lui-même se définisse et nous redise ce qu'il pensait de son rôle et de sa conscience :

« Ma vertu, je crois bien, fut d'être l'homme que proposait à son juge Wildman. J'ai obéi à l'être subconscient et profond ; j'ai mis ma probité à ne chercher ma vérité qu'en moi-même. J'ai été, au grand jour, selon les heures, l'homme en qui revivait une race sauvage, tourmentée et candide. Mon sang qui faisait une rumeur orangeuse, je n'ai jamais pensé que j'en dusse maîtriser le cours... Peut-être ce qu'on voulait bien louer de mon art me vient-il d'avoir été un humain simplement, dans la franchise de mes impulsions. J'ai été plus près de l'art pour avoir été plus près de la vie. J'ai écrit avec mes sens, mon cerveau, mon cœur, l'ivresse de vie qui toujours fut ma fête intérieure... Je n'ai pas été autre chose qu'un esprit enivré de la beauté de la vie. J'ai poussé mes ramures partout où il y avait du soleil, de l'espace et de l'amour. »

L'Exposition internationale de Munich.

(Correspondance particulière.)

Je ne puis vous donner qu'un aperçu sommaire de la grande exposition dite « quadriennale » des Beaux-Arts, car le Glaspalast où elle est installée contient certes autant de peintures que les deux Salons de Paris réunis, le tout réparti en une quantité de sections très disparates. Voici tout au moins quelques notes cursives :

La moitié du Palais est réservée aux écoles d'Allemagne. Les Bavarois en occupent la majeure partie. Les divers groupements munichois y voisinent sans se mêler, chaque association cherchant à se particulariser par des arrangements distincts. Les salles réservées à la *Münchener Kunstgenossenschaft* abritent bon nombre d'œuvres « vieille mode », tandis que dans le compartiment de la

Sécession s'affirment les personnalités qui furent audacieuses il y a vingt ans, les Habermann, les Stuck, les von Keller, les Samberger et *tutti quanti*.

A côté c'est le *Luitpold groupe* ou la *Scholle*, qui réunit des éléments incohérents, puis les contingents fournis par les cercles de Berlin, de Dresde, de Stuttgart, de Dusseldorf, de Karlsruhe, etc., tous animés de l'esprit le plus particulariste et le plus intransigeant. Aucune compénétration de tous ces milieux. Et cependant tous les peintres d'Allemagne imitent — sans très bien se les assimiler ni les adapter à leur tempérament naturel — des visions et des techniques étrangères. Les sous-Courbet, les sous-Manet, les sous-Cézanne, les sous-Gauguin, les sous-Monet, les sous-Van Gogh, et même les sous-Roussel et les sous-Vuillard pullulent !

Les sculpteurs allemands sont moins nombreux que les peintres. Le hall central, avec sa grande fontaine aux eaux bleues jaillissantes et ses pyramides de lauriers, si germanique d'aspect, n'est pas encombré, et néanmoins il abrite aussi quelques gros morceaux venus de partout et que les salles réservées aux envois étrangers ne pouvaient contenir. Un réalisme très déshabillé y règne. L'on s'y montre *les Veuves*, de Mestrovic, qui firent déjà scandale à Rome en 1911.

La moitié du Glaspalast affectée aux écoles étrangères a été parcimonieusement répartie entre les divers États disposés à organiser des représentations officielles. La France, l'Autriche, la Belgique, l'Italie, l'Espagne, les Pays-Bas, la Hongrie, la Suisse, la Suède, la Russie, le Danemark, la Norvège, la Roumanie et divers petits états ont des sections propres, sans préjudice d'une section internationale pour les tableaux soumis isolément au jury d'admission et de salles affectées au blanc et noir, à l'architecture, etc.

Selon les tendances, les préférences et les goûts des divers commissaires, le choix des œuvres de chaque pays et les conditions matérielles de la présentation des divers compartiments sont extrêmement différents. On passe sans transition des salles hollandaises, où règnent les bruns rances et les figulades appréciés jadis, dans les salles suisses où s'étalent les élucubrations les plus déconcertantes des jeunes peintres auprès desquelles un Hodler n'est plus qu'une vieille barbe. On y voit des peintures mystérieuses semblant représenter au moyen de cubes et de disques teints en rouge-groseille ou en vert-poison de vagues apparences de corps nus, de commodes en acajou, de fromages de Hollande et de vallées alpestres... Les uns s'esclaffent, d'autres vaticinent sérieusement que la Suisse est le seul pays dont l'école soit dans une bonne voie !

La Section autrichienne réserve des salonnets minuscules à une série de peintres. Klimt a des arrangements très curieux. D'ailleurs tout le compartiment arrangé par les Viennois est charmant de soin, de précision, de raffinement. En gris, blanc et noir, avec un peu d'or, il est vraiment un modèle de discrétion élégante.

La *Sécession* de Munich aussi est très bien installée : parois blanches, tapis épais beige (couleur de tourterelle), câbles à nœuds symétriques pour suspendre les tableaux, forment un ensemble vraiment élégant. Mais la plupart des commissaires étrangers se sont contentés des jutes défraîchis et des nattes de coco teintes fournis par le Comité du Glaspalast. Heureusement les velums sont neufs et propres, la lumière bonne, et rien ne rappelle l'aspect sordide et sépulcral du Salon de Printemps qui vient de se fermer à Bruxelles. M. Armand Dayot, qui a orga-

nisé la Section française, s'est contenté ainsi de parois d'un vert-gris et de nattes passées à l'aniline couleur vert de mer. Il a eu beau ajouter des tapisseries de la série d'Esther et quelques vitrines de bibelots, cet ensemble est discord et plutôt miséreux. Il y a d'ailleurs trop de tableaux, on voit des œuvres signées de noms connus au-dessus des portes et certains petits morceaux sont hissés au troisième rang !

Les salles réservées à la Belgique sont tout à côté de la France et s'ouvrent par un large portique de marbre sur la salle d'honneur, où se déroula la cérémonie d'ouverture. Elles ont été installées par M. Paul Lambotte avec un goût personnel très apprécié. La tenture or clair, les tapis bleu sombre, les velours à grosses roses d'un pourpre-violet dont sont faites les portières et recouverts les divans forment un cadre très flatteur pour les œuvres belges. Celles-ci remplissent deux grandes salles. Parmi les morceaux importants les plus remarquables, je citerai les envois de MM. Emile Claus, Théo Van Rysselberghe, Eugène Laermans, Léon Frédéric, F. Khnopff, A. Rassenfosse, A. Baertsoen, A. Delaunois, Ch. Hermans, A. Oleffe, De Sadeleer, J. Van den Eeckhoudt, Jakob Smits, M^{lle} Anna Boch, M. et M^{me} Wytzman, M. Auguste Donnay, M^{lle} A. Ronner, MM. F. Van Holder, W. Vaes, H. Cassiers, F. Smeers, A. Marcette, de la Hoese, J. de Lalaing, R. Bae-eleer, F. Hens, Edm. Verstraeten, etc., etc.

A la sculpture, Rousseau a un envoi important, et notamment ses bustes inédits du Roi et de la Reine (celui de la Reine exquis); on admire beaucoup aussi les œuvres de Paul Du Bois, G. Minne, P. Braecke, Ch. Samuel, Huygelen, J. Dupon, G. Charlier, etc., qui font honneur à l'École belge et contribuent à donner de notre section l'impression la plus favorable.

H. P.

UN ALBUM DE DESSINS

XXX dessins, par ANDRÉ D. DE SEGONZAC. Paris, éd. du *Temps présent*, 76 rue de Rennes.

C'est, je crois, le troisième album dans lequel M. André Dunoyer de Segonzac fixe, en une suite de croquis dont la précision égale la souplesse, des attitudes, des gestes, des mouvements surpris dans diverses manifestations de la vie, et particulièrement dans les rythmes de la danse. Isadora Duncan fut l'héroïne du premier cahier; le deuxième s'inspira des visions voluptueuses et de l'angoisse tragique de *Shéhérazade*. Et voici, dans ce troisième recueil, douze nus au repos, d'une grâce exquise, deux aspects de la frêle et sinueuse Ida Rubinstein, douze évocations expressives d'Isadora Duncan dans l'extase de la danse, quatre études rapportées d'un assaut de boxe.

La pureté de trait, la certitude, la vérité de ces dessins, par lesquels l'artiste analyse et résume de façon saisissante les mouvements les plus divers, sont pour les yeux une joie que chaque page renouvelle. C'est la vie même qui s'en exhale, transposée par un clavier magique qui n'en chante que la beauté.

Il serait malaisé de donner à M. A. de Segonzac des ancêtres. Pour être traditionnel dans le meilleur sens du terme, c'est-à-dire pour attester un style, une culture, un métier essentiellement français, l'artiste n'en révèle pas moins une personnalité nettement distincte. Il a rompu avec l'académisme de MM. Luc-Olivier Merson et Jean-Paul Laurens, qui furent ses maîtres à l'École des

Beaux-Arts. Ses préférences le portent vers les plus audacieux novateurs : mais au fond c'est un classique, — un néo-classique si vous voulez. Ses précieux dessins ont une grâce antique qu'anime et exalte une sensibilité toute moderne.

O. M.

UNE FÊTE WALLONNE

La Fête de Wallonie a fait vibrer l'enthousiasme dans la grande salle du Conservatoire de Liège, comble malgré la température élevée du 29 mai, date aujourd'hui mémorable. La partie musicale ne semblait d'abord être qu'une agréable stimulation à la belle humeur, avec le mélange utile de sentimentalité qui déclenche l'émotion. Grétry, Hamal, Radoux, Raway, S. Dupuis en des œuvres élégantes, faciles, délicates, n'avaient rien d'agitant; la *Rhapsodie wallonne* de Jules Debeve, qui dirigea avec goût et entraîna le concert, est plus pimpante en ses richesses harmoniques et ses modulations captivantes que propre à griser le cœur; la *Procession* de Franck, qu'interpréta fort bien M^{me} Fassin-Vercauteren, appartient au domaine général de la musique. Tout cela n'était pas fait pour troubler, bien que la *Procession*, de même que la *Fantaisie sur deux Noël wallons* de Joseph Jongen, composition touchante, eussent élevé les auditeurs au-dessus du niveau d'une simple récréation. La transformation se fit, en réalité, lorsque la *Légia* entonna l'*Hymne* de Gossec, puis s'accrut avec le *Chant du départ*, de Méhul, dont il fallut bisser une partie. Il y avait de l'électricité patriotique dans l'air.

Alors se présenta Jules Destrée, ému lui-même, enthousiaste et sincère, environné de sympathie. Apercevant aux galeries supérieures la foule des enfants inscrits en nos écoles, c'est à eux qu'il adressa aussitôt cette question encore obscure pour la majorité des assistants : « Avez-vous écouté ce que dit la chanson des clochers wallons ? » Et avec une éloquence charmeuse, passant de l'ingénuité à la ferveur tragique, éveillant les souvenirs, secouant les indifférences, agitant par le rire et les larmes les âmes diverses par l'âge, la force, la culture et les convictions, il déploya le tableau de la Wallonie où la vie se chante par les vieux carillons et les vieilles traditions. La chanson des clochers est celle qui entretient la cohésion de la race, lui donne du ressort, de la grandeur, de la puissance; elle l'enoblit et élargit son intellectuel, bien différente de l'esprit de clocher qui engendre la mesquinerie des idées et des caractères. La chanson traditionnelle, la chanson populaire s'unit aux souvenirs héroïques et consolide l'individualité.

Et Jules Destrée affirma la volonté légitime de ceux qui, Wallons, veulent rester Wallons, de ceux qui, sympathisant avec d'autres races, gardent la conscience de leur particulière mentalité, et, en admirant celle des autres, n'entendent pas abdiquer leur droit de sentir et de penser en leur indépendante originalité.

L'explosion que des salves d'applaudissements annonçaient progressivement éclata dans toute sa violence, explosion de joie, de volonté et de bravoure; et elle se réveilla avec la même unanimité quand l'orateur alla reprendre sa place dans une loge pour écouter le *Chant de la Wallonie* d'Albert Mockel, orchestré par Joseph Jongen.

Cette poétique et large composition s'approprie à l'ensemble de la race par la répétition des parties chorales, par la vigueur patriotique des récits que la basse solo et le soprano se partagent. M. Fraison, dont la voix mâle, ample et souple donne un accent de forte conviction à ce qu'il chante, souleva les applaudissements chaleureux de l'assistance; M^{me} Fassin soutint bien cet enthousiasme et la *Légia*, sous la conduite de M. Gérome, amena le *crecendo* intense du final.

Cette belle soirée ne se termina point ainsi; les réflexions et les commentaires devaient la prolonger dans les groupes animés qui se dispersèrent en ville. Je l'ai dit, c'est une date à inscrire dans les Annales de Liège.

GEORGES RITTER

NOTES DE MUSIQUE

A l'occasion de la visite du Roi, une grande fête musicale aura lieu ce soir, à 9 h., au Palais des fêtes de l'Exposition de Gand, avec le concours de M^{me} Delna, de l'Opéra-Comique; de MM. Noté, Dubois, Carbelly et Journet, de l'Opéra; de M. et M^{me} Silvain, de la Comédie-Française; de M^{mes} L. Piron et Meunier, danseuses de l'Opéra, etc.

Exceptionnellement, eu égard à l'affluence à laquelle on s'attend pour cette soirée, les jardins resteront illuminés jusqu'à minuit et demi et de nombreux trains spéciaux partiront de Gand entre minuit et une heure dans diverses directions.

**

La Société Nationale des Beaux-Arts a inscrit au programme de son avant-dernière audition musicale, mardi dernier, une sonate pour piano et violon de notre compatriote M. J. Lefebvre. Interprétée par MM. Maurice Amour et Paul Viardot, l'œuvre a reçu un accueil très sympathique. Elle ne casse rien, n'apporte aucun élément inédit, mais chante agréablement, suivant des formules de tout repos. Le troisième morceau est plus proche du répertoire des casinos que de la musique de chambre. C'est peut-être pourquoi il fut plus applaudi encore que les précédents.

**

Le grand Concours de composition musicale (Prix de Rome) institué par le gouvernement aura lieu au début du mois d'août. Les poèmes français et flamand que les concurrents, à leur choix, auront à mettre en musique, ont été respectivement commandés à MM. Félix Bodson et Ghysels.

!

Signalons parmi les publications musicales intéressantes la *Collection de textes musicaux* dont l'Institut français de Florence a pris l'initiative et par laquelle seront mises au jour des œuvres inédites ou peu accessibles conservées dans les bibliothèques italiennes. Deux volumes d'environ cent pages chacun paraîtront tous les ans. Le premier, publié sous la direction de M. P.-M. Masson, contiendra les *Chants de Carnaval florentins* de l'époque de Laurent le Magnifique, qui constituent un document important pour l'étude de la transformation rythmique et tonale accomplie au XVI^e siècle. Le deuxième, dont s'occupe M. G. Radiciotti, sera consacré à *Livietta e Fracollo*, intermèdes de G.-B. Pergolesi. S'adresser pour les souscriptions (10 fr. par an) au directeur de l'Institut français, 2 Piazza Manin, Florence, (Italie).

L'ART A PARIS

Exposition Manzana-Pissarro.

Voici une des rares expositions logiques et point hâtives qu'on nous ait soumises depuis assez longtemps. Point hâtives, car les travaux que nous sommes admis à voir ont été patiemment réalisés par l'auteur et son éditeur. Certaines des tapisseries de Manzana exposées à la galerie A.-A. Hébrard ont été défaits et reprises aussi souvent que celle de Pénélope.

Logique, cette exposition l'est au premier chef. L'art appliqué était, en effet, l'aboutissement normal de l'art pictural de Manzana. Nul plus que lui n'est fait pour orner la demeure, nul de tous les peintres n'étant plus *ouvrier* que lui. Dès ses débuts, encouragés, on s'en souvient, par Mirbeau, il manifesta ce sens du décor et ce souci de la nature rare et précieusement ouvragée que nous retrouvons en toute sa production.

Nous voyons à la galerie A.-A. Hébrard des tapis tissés d'or et d'argent d'une ingéniosité, d'une richesse surprenantes; des tables, coffres et meubles laqués où nous admirons ces tons éclatants et fondus, sourds et violents « où lignes et couleurs se cherchent et se fuient, se balancent et divergent, selon des rythmes voulus » pour créer un ensemble parfaitement un, dont

la force égale le charme, et qui donne aux yeux ravis une sensation de véritable splendeur.

En outre, un intérêt exceptionnel réside ici de ce fait que nous n'avons pas à contempler des objets d'art décoratif aisés à éditer, exécutables en séries, ainsi que tant et trop d'agréables mobiliers de campagne; mais bien des pièces fastueuses et quasiment uniques.

LOUIS VAUXCELLES

SUZANNE DESPRÈS

D'un charmant portrait de Suzanne Desprès tracé à la plume dans le *Gil Blas* par M. Nozière :

« Elle est brave et elle est fière. Elle ne cache pas ses opinions. Elle est sincère dans la vie et sur le théâtre. Avant tout, elle a le souci de la vérité. Ce n'est pas qu'elle donne un soin particulier à l'exactitude du costume : c'est une préoccupation secondaire. Elle recherche tout d'abord la vérité du sentiment. Elle a pris l'habitude, dès ses débuts, d'analyser des personnages complexes. Elle a interprété des dramaturges de génie. Elle a vécu sur les hauteurs d'où l'on ne perd point de vue la vie. Je n'ignore point qu'elle a été une pauvre ouvrière de M. Brioux, une lamentable institutrice de MM. Donnay et Descaves, et la fille Elisa de Goncourt et d'Ajalbert. Mais ces rôles ne l'ont pas conduite à un réalisme facile. Elle ne se contente pas de donner l'aspect d'une malheureuse : elle en dégage la divine sensibilité; elle exprime la poésie d'un être : elle nous a menés vers le mystère angoissant de Poil de Carotte et sous les obscurs tourments d'Elektra.

Elle ne se contente pas d'étudier, d'analyser les caractères qu'ont imaginés les auteurs : elle les recrée. Je veux dire qu'elle les présente au public sous l'aspect qu'elle a cherché, dans la lumière qui lui paraît favorable. Deux peintres copient un chef-d'œuvre. L'un veut obtenir une exactitude minutieuse; l'autre donnera une plus juste impression de l'original en laissant certains points dans l'ombre, en donnant à certains autres une valeur exagérée. Le premier photographie, le second interprète. Suzanne Desprès est une interprète.

Pour nous offrir la vision d'une contemporaine géniale, elle n'hésitera pas à méditer devant des statues antiques leur demandant le secret des grandes attitudes. Elle n'ignore pas que, dans l'existence banale, la causerie n'est jamais musicale. Cependant, il lui arrive, — très discrètement, — de souligner le sens du texte par la mélodie de la voix. Elle fait appel aux ressources de tous les arts pour parvenir à une vérité supérieure et synthétique. Tel masque japonais, qui représente une mortelle douleur, n'est pas grimaçant comme serait l'empreinte d'une figure tourmentée. Ce n'est pas une image rigoureusement exacte, et cependant l'impression produite est plus juste et plus intime que la réalité.

Les principes des grands maîtres semblent familiers à Suzanne Desprès. Elle procède comme les peintres et les sculpteurs, qui recherchent les grandes lignes et les vastes plans. Je ne sais si elle possède une claire conscience de son travail. Elle obéit peut-être, comme faisait Rachel, à un lumineux instinct, à cette inspiration qui élève les grands et purs artistes... »

LIVRES D'ART

Les Peintres de Portraits, par PAUL LAMBOTTE.

On se souvient de l'intéressante exposition rétrospective des portraitistes belges qui eut lieu en 1910 au Musée Moderne sous les auspices de la Société royale des Beaux-Arts. L'ouvrage de M. Paul Lambotte, qui inaugure une nouvelle série d'études groupées sous ce titre : *Collection de l'Art belge au XIX^e siècle*(1) est comme le mémorial de cette curieuse manifestation d'art qui laissa un inoubliable souvenir. M. Lambotte était bien placé pour écrire cette histoire du portrait en Belgique qui va des œuvres

(1) Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}.

de F.-J. Navez à celles d'Evenepoel, sans parler des artistes vivants qui se distinguent dans ce domaine de la peinture. Son étude est claire, méthodique, et, pour tout dire, complète. Il était curieux d'étudier chez nous les plus beaux spécimens de cet art auquel la plupart de nos peintres se sont essayés. Et il est piquant de constater que, même chez ceux qui ne s'y exercent qu'en passant, les portraits forment souvent la meilleure partie de leur œuvre.

Livre bien pensé, élégamment écrit et d'un intérêt soutenu.

F. H.

LES GRANDES VENTES

La Galerie Steengracht.

La collection Steengracht, de La Have, a été dispersée la semaine dernière à la Galerie Georges Petit. Elle a produit le total de 4,456,295 francs. Les 87 tableaux anciens, qui formaient la première vacation, ont atteint, à eux seuls, 4,225,900 francs. Dans ce chiffre figure l'extraordinaire enchère d'un million réalisée par la *Bethsabée* de Rembrandt, — record des prix atteints en vente publique par un tableau. L'œuvre, mise aux enchères à 200,000 francs, est rapidement montée à 990,000 fr. et a finalement été adjugée au prix d'un million à MM. Duveen, de Londres.

L'Association Rembrandt a acquis, pour les offrir au Rijksmuseum d'Amsterdam, trois des plus belles toiles de la collection : la *Joyeuse compagnie* de Jan Steen (375,000 francs), *Soins maternels* de G. Ter Borch (305,000 francs) et *Portrait d'un jeune garçon*, par J.-A. Backer (76,000 francs).

La plupart des tableaux ont atteint des prix élevés, et notamment : G.-A. BERCKHEYDE, *Canal à Delft*, 20,000 fr. — A. BROUWER, *la Tabagie*, 426,500 fr. — A. CUYP, *Cavalier et son cheval*, 24,200 fr. — D. VAN DAELLEN, *le Cabinet d'un homme de loi*, 21,000 fr. — G. DORE, *Portrait d'homme*, 90,050 fr. — G. FLINCK, *Portrait d'homme*, 26,800 fr. — Id. *Portrait de femme*, 50,000 fr. — A. DE GELDER, *le Roi David*, 54,000 fr. — J. VAN DER HEYDEN, *Ville sur une hauteur*, 34,000 fr. — M. HOBBERMA, *les Deux moulins à eau*, 286,000 fr. — P. DE HOOGH, *La Collation*, 84,000 fr. — N. MAES, *les Crêpes*, 26,500 fr. — G. METSU, *l'Enfant malade*, 312,000 fr. — A. VAN DER NEER, *la Rivière au clair de lune*, 30,000 fr. — C. NETSCHER, *Portrait de Pieter de Graeff et de son épouse*, 25,000 fr. — Id., *la Joueuse de viole*, 18,200 fr. — A. VAN OSTADE, *un Cabaret*, 50,500 fr. — J. VAN OSTADE, *le Porcher*, 26,000 fr. — H. GERRITZ, *la Dentellière*, 28,000 fr. — P. POTTER, *Vaches au pâturage*, 135,000 fr. — P.-P. RUBENS, *Saint-Pierre*, 15,500 fr. — Id., *Saint-Paul*, 35,000 fr. — Id., *l'Enfant Jésus*, 31,300 fr. — J. VAN RUISDAEL, *une Cascade*, 18,000 fr. — H.-M. SORGH, *la Parabole du maître de la vigne*, 24,000 fr. — J. STEEN, *la Jeune malade*, 97,100 fr. — D. TENIERS LE JEUNE, *les Sept œuvres de miséricorde*, 28,500 fr. — A. VAN DE VELDE, *Cour de ferme*, 12,000 fr. — Id., *l'Abreuvoir*, 39,000 fr. — W. VAN DE VELDE LE JEUNE, *Mer calme*, 25,100 fr. — PH. WOUWERMANS, *l'Embarquement*, 32,500 fr.

Parmi les tableaux modernes : DECAMPS, *Enfants effrayés à la vue d'une chienne*, 41,000 fr. — MEISSONNIER, *Partie gagnée*, 40,000 fr.

La Collection Eugène Fischhof.

Le total des enchères a été, pour quatre-vingts tableaux anciens, de 1,600,800 francs.

L'Ecole Anglaise passe en tête avec le *Portrait de Lady Murray*, de Russell, vendu 80,000 francs ; un Lawrence, *les Deux Sœurs*, 79,000 fr. ; un Romney, le *Portrait de Mrs. Clarke*, 68,000 fr. et quelques autres : Hoppner, *Portrait de Mrs. Keith Josp*, 61,000 fr. ; Gainsborough, *Portrait d'une princesse royale*, 41,000 fr. ; Lawrence, *Master Brompton*, 30,500 fr., etc.

Parmi les toiles françaises, la *Danse champêtre*, de Lancret, a été payée 32,000 fr. ; les *Démêcheurs*, du même, 26,000 fr. Les Nattier sont montés respectivement : le *Portrait de jeune*

femme à 97,000, le *Portrait d'un gentilhomme* à 37,000. Deux Pater (*Réunion dans un parc* et *le Bain*) ont été vendus 33,200 et 22,000 francs. Les Hubert Robert ont atteint de 19,000 à 20,500 francs ; un Nicolas Muys, 20,000 francs ; les Largillière, 20,600 et 15,800 francs.

L'Ecole hollandaise a fourni la plus haute enchère de la vente avec le *Départ pour la chasse*, de Cuypp, vendu 145,000 francs. Deux autres enchères à signaler dans cette section : celle de 68,000 francs pour un Cornélis de Vos, *Une jeune femme et son enfant*, et celle de 60,500 pour la *Noce*, de Jan Steen.

Des douze tableaux italiens, le plus disputé a été une *Sainte-Famille*, de Tiepolo, vendue 27,000 francs. Citons encore deux Guardi, la *Piazzetta* et le *Quai des Esclavons*, respectivement adjugés 21,000 et 21,200 francs ; une *Vierge et enfant* de Pol-luialolo, 18,100 francs ; *l'Homme-en-rouge*, de B. Veneziano, 19,000 francs, etc.

PETITE CHRONIQUE

Le Roi et la Reine viennent d'accorder leur haut patronage au Congrès artistique international qui se réunira à Gand, ainsi que nous l'avons annoncé, du 19 au 25 juillet prochain et auquel l'adhésion officielle de nombreux gouvernements étrangers assure dès à présent un succès considérable.

Organisé par la Section belge du Comité permanent des Congrès artistiques internationaux avec le concours des principales associations artistiques du pays, le Congrès poursuivra l'œuvre de diffusion professionnelle entreprise par les Congrès de Rome (1911) et de Paris (1912). Il s'occupera successivement des quatre groupes de questions suivants : 1° les Expositions artistiques internationales ; 2° les Concours artistiques internationaux ; 3° les Musées d'art ; 4° la Propriété artistique.

De nombreux artistes belges et étrangers ont déjà fait rapport sur plusieurs de ces questions, dont la discussion promet d'être des plus intéressantes.

En dehors des séances de travail, le programme du Congrès de Gand comporte un ensemble de fêtes et d'excursions très séduisant : fêtes à l'Exposition de Gand, excursions sur les bords de la Lys, raouïs à l'hôtel de ville de Gand et à l'hôtel de ville de Bruxelles, visite à Bruges et à Ostende, etc., etc.

Les artistes désireux de participer au Congrès sont priés d'adresser leur adhésion le plus tôt possible au Secrétariat général, 123 rue de l'Arbre-Bénil, à Bruxelles.

L'Etat vient d'acquérir le tableau de M. Léon Spilliaert *la Maison du Pêcheur*, une des œuvres les plus remarquées au dernier Salon de Printemps.

Les directeurs du théâtre de la Monnaie ont, dit-on, le projet de donner l'an prochain un certain nombre de concerts symphoniques. Ces auditions, pour lesquelles il serait fait appel à des personnalités artistiques de premier ordre, auraient lieu le lundi soir, avec répétition générale le samedi après-midi. Déjà MM. Vincent d'Indy, Claude Debussy et Paul Dukas ont été pressentis sur la possibilité d'organiser en janvier sous leur direction un festival de leurs œuvres.

M. Otto Lohse, l'excellent chef d'orchestre qui s'est fait à Bruxelles une si grande popularité, est nommé chevalier de l'Ordre de la Couronne.

Jeudi prochain, à 2 heures, en la Salle Sainte-Gudule, rue Montagne de l'Oratoire 6, il sera procédé à la vente des nombreux objets d'art dépendant de la succession de M^{me} Charles Vanderstappen.

Avec une justesse parfaite M. Louis Vauxcelles caractérise en ces quelques lignes dans le *Gil Blas* l'art si personnel d'Albert Marquet, l'un des exposants les plus discutés du dernier Salon de la *Libre Esthétique* : « Une toile de Marquet, c'est de la lumière. Les objets représentés, maisons, bateaux, figures, sont baignés de lumière, mis en valeur à leur plan exact, avec un sens de la vérité qui tient du prodige.

Marquet dit, en peu de mots, le maximum. Une voile sur la mer, quelques maisons tassées au bord de l'eau, un pont où

passé une charrette, trois péniches, les toits rouges de Collioure, l'armature légère et nette d'un transbordeur, il n'en faut pas davantage à ce magnifique peintre pour construire un tableau complet.

On a, devant ces œuvres, la sensation du définitif. Elles ont été exécutées sans hâte, sans fièvre. Je n'oserais dire sans émotion, car il est impossible qu'on traduise la nature avec un talent d'une telle envergure si l'on n'a pas été ému. Mais l'émotion paraît absente de l'œuvre de Marquet. Il y a là une sobriété, une impassibilité que les observateurs superficiels seraient excusables de prendre pour de l'indifférence. »

L'art byzantin, dont les expressions initiales se distinguent malaisément de l'art antique, garde pour les archéologues et les esthéticiens plus d'une obscurité. En vue de dissiper celle-ci, M. le Docteur Oscar Wulff, conservateur du Musée de Berlin et professeur à l'Université de cette ville, a entrepris l'étude générale des monuments construits aux premiers siècles du christianisme : basiliques, catacombes, nécropoles, mausolées, etc., tant en Asie Mineure que dans l'Europe Orientale et Méridionale, en Sicile, à Malte, dans la Cyrénaïque et la Haute-Egypte.

Cet important travail, à la fois historique, ethnographique et archéologique, et qui s'appuie sur les découvertes les plus récentes, est publié dans le *Manuel de l'Esthétique* du Docteur Fritz Burger dont nous avons récemment annoncé l'apparition en librairie et vanté la méthode (1).

On a vendu le 27 mai à Amsterdam trente-deux dessins de Rembrandt provenant de la collection J.-P. Heseltine. Les enchères ont produit un total de 625.000 francs. Quelques prix : *Une ferme*, 62,700 fr. — *Portrait de Rembrandt debout*, 46.800 fr. — *Vue de l'Amstel*, 46,300 fr. — *Groupe d'arbres*, 41,700 fr.

Un tableau de Romney, le *Portrait de Lady Anne de la Toile*, a été adjugé à Londres, la semaine dernière, un million trente-quatre mille deux cent cinquante francs.

(1) *Handbuch der Kunstwissenschaft*, herausgegeben von Dr. FRITZ BURGER. Berlin-Neubabelsberg, Akademische Verlagsgesellschaft m. b. k. M. Koch.

TAPIS D'ORIENT

◆ DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 ◆
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Le record établi à Paris par la *Bethsabée* de Rembrandt est donc battu. Mais MM. Duveen, qui ont acquis les deux toiles, restent en possession du record de « l'acheteur prodigue ».

De Paris :

La Salle Courbet au Petit Palais s'est enrichie récemment d'un nouveau don. M. Théodore Duret, à qui la Ville de Paris est déjà redevable d'un admirable portrait de Manet, d'un pastel de Degas et d'un paysage de Guigou, vient d'offrir au Petit Palais trois tableaux de Gustave Courbet : une nature-morte représentant une *Grappe de raisins* et exécutée pendant la détention de l'artiste à Sainte-Pélagie, un *Âne* et une *Biche morte*.

Ces trois tableaux, qui sont autant de notes caractéristiques du talent du maître, complètent heureusement l'ensemble de la Salle Courbet.

Le théâtre des Champs-Élysées, dont la saison s'achève en apothéose, donnera aujourd'hui, dimanche, la dernière représentation de *Pénélope*, dont les rôles principaux seront interprétés par M^{lle} Rose Féart et M. Séveilhac. Demain, lundi, dernière représentation des Ballets russes, dont le succès fut, cette année, vraiment triomphal.

L'Exposition *David et ses élèves*, organisée par M. Henri Lapauze au Petit Palais et qui vient de s'achever, a reçu 41,000 visiteurs payants, ce qui, avec la vente du catalogue, a produit pour la Ville de Paris une recette totale de 59,700 francs.

Les entrées gratuites du dimanche ont été très nombreuses. L'exposition n'a jamais reçu moins de quinze mille visiteurs le dimanche, et ce chiffre s'est élevé plusieurs fois à vingt-cinq mille.

L'esprit d'autrefois :

Un jour, dans un dîner. M. Viennet attaquait Lamartine :

— Un fat, disait-il, qui se croit le premier homme politique de son temps et qui n'en est même pas le premier poète.

— En tout cas, répondit Sophie Gay de l'autre bout de la table, il n'en est pas non plus le dernier : la place est prise.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}, Editeurs

BRUXELLES

PARIS

4, PLACE DU MUSÉE, 4 63, Boulevard Haussmann, 63

Viennent de paraître :

LES PEINTRES DE PORTRAITS

par PAUL LAMBOTTE.

Un beau volume in-4°, de 150 pages de texte, illustré de 53 reproductions en planches hors texte.

Prix : 5 francs.

THOMAS VINÇOTTE et SON ŒUVRE

par PAUL LAMBOTTE et ARNOLD GOFFIN.

Volume in-4°, contenant outre le portrait de l'artiste, 50 planches hors texte

Prix : 10 francs.

GUILLAUME CHARLIER

par SANDER PIERRON.

Un beau volume petit in-4°, de 134 pages, illustré de 40 planches hors texte et de 16 reproductions dans le texte.

Prix : 10 francs.

Vient de paraître chez MM. COSTALLAT & C^{ie}, éditeurs,

60 Chaussée d'Antin, PARIS

OEUVRES POSTHUMES

- E. CHABRIER. — **L'Invitation au voyage** (BAUDELAIRE), mélodie pour chant et piano avec accompagnement de basson *ad libitum*. — *Prix net* : 2 fr. 50.
- Id. **Tes yeux bleus** (ROLLINAT), mélodie pour chant et piano (ténor ou soprano en *ul* ; baryton ou mezzo soprano en *si bém.*). — *Prix net* : 2 fr.
- Id. **Sommation irrespectueuse** (V. HUGO), mélodie pour chant et piano. — *Prix net* : 3 fr.
- Id. **Ruy Blas** « A quoi bon entendre » (V. HUGO), mélodie pour chant et piano. — *Prix net* : 2 fr.
- Id. **Larghetto** pour cor et orchestre. Réduction pour cor et piano (ou violoncelle et piano), par MARCEL LABEY. — *Prix net* : 3 fr.

Etude du notaire Charles-Robert DELPORTE
36, Grand-Sablon, Bruxelles.

POUR CAUSE DE DÉCÈS

Le notaire DELPORTE procédera le jeudi 26 juin 1913, à 2 heures de l'après-midi, en la Salle Sainte-Gudule, rue Montagne de l'Oratoire 6, à Bruxelles, à la vente des objets d'art, antiquités, meubles, tableaux, porcelaines de Tournai, faïences, bronzes d'art, argenteries, bijoux, plaquettes, gravures, dessins, médailles et objets divers dépendant de la succession de M^{me} veuve Charles Vanderstappen.

La vente se fera sous la direction de l'expert JOSEPH FIEVEZ.
Au comptant avec augmentation de 10 % pour frais.
Exposition publique : le mercredi 25 juin de 10 à 5 heures.
Le catalogue se distribue en l'étude et en ladite salle.

SOCIÉTÉ ANONYME

des

Anciens Etablissements Félix MOMMEN

BREVETÉS

Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.

Premières médailles aux diverses expositions.

Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement 10 francs par an.
Le numéro 1 franc " "

La Vie Internationale

REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS
ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX

BRUXELLES : Office central des Associations internationales

Prix d'abonnement : 25 francs.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE

(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, 1 fr. 50.
Union postale, 2 francs.

Abonnements : } Étranger, 20 francs par an.
 } France et Belgique, 15 francs.

Rédaction et Administration : 22, rue St-Augustin
PARIS

Pour la Belgique : M. René Lyr, Boitsfort.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 400 revues.

Le nouveau catalogue vient de paraître. Prix : 2 fr. franco 2 fr. 50.
ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow,
Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations
originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le
mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le No.	0,25	Le no.	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'*Argus de la Presse*, » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ». HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'*Argus de la Presse* se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'*Argus* lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le « Dramatisme » (JEAN DE BOSSCHÈRE). — Albert Thibaudet : *I. Les Heures de l'Acropole* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Exposition de Gand : *le Salon des Beaux-Arts (Sections belge et française)* (FRANZ HELLENS). — Nouvelles musicales. — A la mémoire de Camille Lemonnier. — Concours du Conservatoire. — Livres d'Art : *le Mysticisme musical espagnol au XVI^e siècle*. — Bibliographie : *Anthologie des poètes nouveaux; Fairies and Flowers*. — Petite Chronique.

LE « DRAMATISME »

Jamais les snobs de la littérature et de l'art ne furent aussi mal à l'aise qu'aujourd'hui. Jadis, il leur suffisait de se documenter périodiquement pour ne pas laisser passer le dernier bateau. Quelques lectures de grands quotidiens, quelques visites d'expositions permettaient qu'ils fussent au courant des dernières innovations de palette et des piquantes trouvailles ajoutées au vocabulaire éphémère des ateliers. Depuis trois ans, les soucis de ces esthètes ont grossi. Non seulement le destin ironique leur apporte chaque jour les tendances d'une nouvelle école à étudier, mais ils souffrent de la désagréable surprise d'étudier souvent des groupes fugitifs ou une même chose sous des noms différents. Laissons le snob se fourvoyer parmi les « ismes ».

Quant à ceux qui puisent dans les arts littéraires et picturaux un plaisir supérieur, ils ne sont certes pas sevrés de profonds bonheurs. A quelle époque les poètes furent-ils plus divers ; à quelle les peintres plus jaloux de leur personnalité ? De splendides aristocraties sont nées des libertés octroyées par l'individualisme. Il semble que leur cent variétés veuillent combler tous les pores de notre âme avide de civilisés

modernes. L'art n'est plus sur une route; il s'est élancé sur toutes; c'est sa noblesse. C'est sa noblesse, en dépit du profane qui considère que chaque livre doit être une œuvre morale pour ses filles, une grivoiserie pour lui, — qui considère tout tableau comme un meuble de salon. En vérité, cet innocent ne manquera jamais ni de tableaux, ni de bouquins. Aussi bien, laissons le profane avec le snob.

Il demeure un public que les étiquettes ne peuvent effaroucher, qui ne craint pas le frisson inconnu. Celui-là n'a jamais cessé de suivre, sous les textes des doctrines et des théories, la ligne harmonieuse et éternelle de l'évolution sentimentale de l'art. Celui-là envisage la succession rapide des écoles d'aujourd'hui comme le parfum d'un mouvement authentique plus profond, ou, parfois, comme l'indice de ce qui germe à peine dans les consciences, comme une fleur bizarre, annonciatrice d'une prodigieuse moisson. Pas de feu sans fumée, avons-nous accoutumé de dire. Et nos récentes écoles sont plus qu'un léger nuage de fumée ; sous leur pavillon, il y a, en effet, un feu ardent.

Le « Dramatisme », entre toutes formes littéraires nouvelles, apparaît avec une singulière dignité. Il ne fut pas baptisé dès sa naissance. D'abord, il prouva sa puissance; pendant près de dix ans ceux qui adhèrent à ce mouvement travaillèrent en silence, dans le sens où les poussait leur personnalité. Ils ne furent pas solitaires de parti délibéré, ils ignoraient simplement que d'autres, comme eux, suivaient la même étoile. C'est en pleine sincérité, en pleine force qu'ils se sont rencontrés après avoir tous publié plusieurs volumes de poèmes ou de critiques.

Il ne s'agit donc pas d'un groupe de jeunes audacieux

qui lancent un manifeste en « isme » prometteur et *ensuite* parfois produisent aussi des œuvres. Non, ceux qui ont fondé récemment le recueil *Poème et Drame* (1) pourraient, sans une parole, nous faire connaître leur esthétique et leurs croyances : cette phalange d'une douzaine d'hommes nous ferait lire la quarantaine de livres qu'elle a signée. — Ici, il convient de définir succinctement le dramatisme.

Je laisse parler Henri-Martin Barzun (2), le héraut du nouveau chant dramatique. « Le poète est et doit rester l'interprète pathétique, le barde inspiré, le juge suprême de son temps. Plus haut que la science, plus haut que l'histoire, s'affirme le témoignage poétique ; reflet, miroir, sagesse d'une époque ; preuve sensible des destins vécus : la plus belle, la plus haute, l'immortelle.

Les poèmes indous, les épopées homériques sont les synthèses formidables de civilisations disparues. A côté d'elles, le chant lyrique reste, subtil témoignage d'individuelles sensibilités. Or, en notre siècle titan, le déchainement des neuves réalités, l'essor vertigineux des idées-forces, intérieurement perçus par le poète, tendent pareillement à leur expression synthétique. Le chant lyrique, propre à l'analyse, n'y suffit plus ; l'épopée descriptive, forme intermédiaire, a atteint son apogée dans les temps transitoires. Le chant dramatique surgit logiquement pour adapter l'intuition lyrique à la vie moderne, pour amplifier le chant naturel à la mesure même de la vision poétique. Cette synthèse pourrait dès lors se résumer avec une précision suffisante : Transformation du chant monodique en chant polyphonique où des voix, présences, volontés, forces essentielles, expriment et manifestent les ordres psychologiques du drame permanent de la vie sensible — de l'individuel à l'universel. Ainsi, le lyrisme unilatéral s'amplifie et, vaste, s'épanouit, dramatisé psychologiquement par ses voix multiples.

Rien n'est moins éloigné, on le voit, de la thèse et du système. Chaque poète peut donc exprimer ce chant selon les états et les aspirations de son âme : pathétique, sublime, mystique, païenne. Car ce n'est pas d'une seule qualité de chant que peut naître un ordre poétique nouveau ; l'imagination, la description, l'intuition sont de tout temps ; de même l'équilibre classique, l'exaltation romantique, le naturalisme objectif, le symbolisme subjectif participent à toute poésie : c'est une question de mesure, de sensibilité, de tempérament, selon l'époque » (3).

(1) *Poème et Drame*, anthologie artistique et critique moderne. Direction : 7 rue de la Tour, Passy (Paris).

(2) HENRI-MARTIN BARZUN : *La Terrestre Tragédie*, six vol. de poèmes. — Paris, *Mercur de France*.

(3) Id. : *L'ère du drame*, p. 48.

On pressent que Verhaeren, Paul Adam, Suarès, Claudel sont des maîtres que vénèrent les dramatises. Nous pouvons faire deux groupes des jeunes poètes de notre temps : les *intuitifs*, qui s'appelèrent *unanimités*, et les *visionnaires*, réunis depuis quelques mois par la force attractive de leurs tendances communes. A l'avant-garde des visionnaires ou dramatises, voici Louis Mandin, Guillaume Apollinaire, Fernand Divoire, Georges Polti, Pierre Jandon, Sébastien Voirol, Alexandre Mercereau, Jean Muller, etc. Il y a un ou deux Belges à ajouter à cette liste, du reste incomplète.

Que le mouvement est logique et prévu, seule la réception empressée que lui réserva l'étranger pourrait nous en convaincre. Les directeurs de *The Poetry Review* se sont enthousiasmés au point de changer le titre de leur recueil. Celui-ci paraîtra dorénavant sous celui de *Poetry and Drama*, afin de préciser son nouveau programme et de s'apparenter plus étroitement à la conception moderne du dramatisme.

Enfin, j'emprunte, pour appuyer l'assertion précédente, une conclusion à Henri-Martin Barzun : « Européen déjà, car, sur ce continent, nous sommes partout où notre voix s'entend, nous ne marchons plus solitaires. Après la nôtre, une phalange germanique a découvert et proclamé la « grande poésie mondiale » ; une pléiade anglaise s'est levée ; dix Italiens ont arraché la grande nation romaine à la hantise de ses tombeaux. En Espagne, en Russie, en Autriche, en Bohême, des voix isolées encore s'appellent, se répondent, se répercutent alentour ».

JEAN DE BOSSCHÈRE

ALBERT THIBAUDET

Il y a très longtemps que je cherchais une occasion de parler de cet écrivain pour lequel je professe une grande admiration, et elle m'échappait toujours. Sauf une courte notice parue ici même il y aura bientôt sept ans au sujet de notes de voyage en Grèce publiées par *la Phalange*, je crois que je ne l'avais pas même nommé. C'est que M. Albert Thibaudet n'est point un homme qui recherche les hommages de la critique, ni qui se croit le besoin de parler souvent. A peine, de temps à autre, une collaboration dans des revues. Depuis quelques mois, une chronique littéraire, tenue avec autorité à *la Nouvelle Revue Française*, a cependant rompu ce presque silence. Mais l'apparition successive de deux ouvrages : *les Heures de l'Acropole* et *la Poésie de Stéphane Mallarmé* ont attiré de façon toute particulière l'attention du public lettré sur M. Thibaudet. Je vais dire quelques mots de ces deux ouvrages.

I

Les Heures de l'Acropole.

Je comptais retrouver dans *les Heures de l'Acropole* (1) quelques-unes des pages qui m'avaient enchanté, jadis, dans *la Phalange*.

(1) ALBERT THIBAUDET : *les Heures de l'Acropole*. Paris, Édition de *la Nouvelle Revue Française*.

Elles n'y sont point. Scrupule d'artiste rigoureux, comme elles traitaient de paysages simplement, de sensations éprouvées tout au long de la terre de Grèce et même dans l'Archipel, elles ne furent pas jugées dignes d'entrer dans un recueil consacré strictement à l'Acropole. Pour moi, qui suis nonchalant et distrait ainsi que la plupart des hommes, je demeure surpris que l'on puisse ainsi concentrer de telle façon son esprit sur un seul point et trouver tant à dire sur un seul sujet. Deux cent soixante pages d'un texte serré suffirent à peine à l'auteur pour dire tout ce qu'il a à dire, et encore garde-t-on l'impression qu'il en tient une réserve, qu'il s'est plutôt restreint. Et notez qu'il ne s'agit pas ici de cette facilité toute verbale à trouver d'un point de vue donné les points de vue générés par lui avec l'automatisme pur de la logique. Comme vous le verrez si vous lisez *les Heures de l'Acropole*, M. Albert Thibaudet reprend à tout instant contact avec la réalité qu'il envisage. Et les nombreuses images qu'il trouve participent d'une double nature : elles ont qualité allégorique et didactique de métaphore, mais aussi qualité de visions pures, de suggestions. M. Thibaudet m'apparaît comme un mélange intime, indiscernable, de poète et de savant. Son œuvre est à la fois celle d'un érudit admirablement au courant des dernières découvertes archéologiques et d'un voyageur finement sensible à la beauté des paysages et des œuvres d'art, tout frémissant de sensations.

Il semble d'ailleurs qu'il ait voulu, dès la première page, nous donner le secret de son esthétique, de cette subordination chez lui de la fantaisie à la gravité qui caractérise son talent et assure la solidité de son œuvre.

Les Grecs, dit-il, ont personnifié dans les heures la marche régulière et la tranquille respiration du temps. Elles donnent à la durée son visage de justice; elles en tempèrent la nécessité par la grâce; elles exhalent la santé de l'ordre. Elles reçoivent dans Hésiode les noms d'Eunomia, de Dikè, d'Eiréné, la règle, la justice et la paix. Ce qui se précipite avec une aveugle fureur, l'impatience de jouir, l'âpreté injurieuse à exister, voilà le péché contre les Heures. Chez un barbare avide, le romain Marius Plutarque, instruit par la sagesse delphique, reconnaît la *φιλαρχία ζωπρος*, l'ambition qui les ignore. Si je ne voulais dire dans ce livre que mes heures sur l'Acropole, ne déroberais-je pas à d'équitables déesses leur titre pour en couvrir la plus fragile fantaisie?

Ainsi donc, nous voilà bien avertis. Ce sont les heures de l'Acropole elle-même, les moments de son évolution que M. Thibaudet se propose d'étudier, et non point de raconter quelques vagues et poétiques heures passées sur l'Acropole. Il est parti muni de tout le savoir européen pour interroger à son tour la montagne sacrée et il nous rapporte quelques-unes des réponses qui lui furent faites. Tous ceux qui s'intéressent à la Grèce ou seulement aux questions essentielles de l'Art les écouteront avec profit.

Ils aimeront surtout ce chapitre, vraiment extraordinaire, appelé *l'Heure du matin*, où pendant quatre-vingts pages l'auteur se livre à des considérations architecturales de l'originalité la plus délicate sur les proportions du temple antique, sur les rapports de sa rigueur géométrique à sa liberté vivante. Les choses, fort abstraites, qu'il énonce là sont exprimées dans un style si net et si vif qu'on voit bien qu'elles furent repensées pour ainsi dire depuis leur origine. M. Thibaudet entend ne devoir son émotion qu'à l'intelligence, pleinement satisfaite. Et il le prouve. Mais j'ajoute que lui seul peut le prouver, car il ne se rend peut-être pas compte lui-même qu'une intelligence aussi menacée que la sienne confine par tant de points à la sensibilité

que c'est absolument *comme si elle se confondait avec elle*. Et si une autre intelligence, aussi méthodique mais moins chaleureuse, s'avisait de reprendre les mêmes idées et surtout de vouloir en obtenir des conclusions, elle aboutirait au plus sec et au plus navrant néo-classicisme. Ceci dit pour nous mettre en garde, à tout hasard, contre une utilisation tendancieuse des idées, très désintéressées, de l'auteur. S'il revient souvent sur ce thème que « la beauté du Parthénon est d'éclairer par une joie sensible un pur concept », il est pour ainsi dire sous-entendu dans son esprit que ce concept ne fut pas si pur dans l'imagination et les projets des constructeurs : il fut mêlé d'émotion, d'un désordre fervent, de toute cette trouble germination qui accompagne la pensée créatrice. Un pur concept est une idée de décadents, de rhéteurs qui dissertent sur le passé.

D'ailleurs, que parlé-je ici d'intentions, de sous-entendus? Non, M. Thibaudet s'explique fort bien, et se défend excellemment contre ses possibles commentateurs. Tantôt, à propos du Parthénon, il établit une comparaison, merveilleusement juste et fine, entre le principe modulaire et la césure du vers français « qui se doit tantôt marquer, tantôt éluder, et qui, marquée, donne au vers son *ἦθος*, éludée son *πᾶτος* ». Et plus loin, parlant de l'irrégularité des courbures des colonnes dans l'ordre dorique, il dira :

Les courbures étant faites pour être vues, ou connues, je crois que leur raison essentielle, c'est une idée de mouvement. Elles nous montrent le temple dès sa racine, dès son pavé, dans l'acte qui le détache insensiblement du sol, qui le pousse vers le haut. Elles mettent en lui une sorte de tension organique, une poussée, venue de l'intérieur comme une respiration, et qui semble équilibrer la pesée verticale et le poids de la matière.

La courbure du stylobate est transmise fidèlement par les colonnes à l'architrave (et dans l'ancien Parthénon, qui fut interrompu après les fondations et les tambours du péristyle, les colonnes à cette courbure se disposaient avec autant de perfection que nous en trouvons dans le nouveau). Par là, le stylobate prépare le fronton, le sommet de la courbure, l'acrotère. Un soin légèrement se soulève de désir; une forme vivante à la base annonce une forme pensante au sommet. La courbure prend sympathiquement le regard du spectateur, le fait germer comme une graine, en gonfle pour qu'elle s'anime la matière du temple. Voir, c'est insinuer ici, dans les veines du marbre, le mouvement de notre intelligence active.

Cette courbure appartient à l'ordre de la vie, non à l'ordre de la géométrie, de la symétrie. Aussi garde-t-elle l'irrégularité, le modèle de la vie. Des deux côtés, le renflement du stylobate n'est pas égal, la flèche ne passe pas par le milieu. Nulle part on ne découvre un calcul mathématique, mais la délicatesse de l'œil s'est exercée librement, comme, sur l'argile, le pouce du sculpteur.

Je ne crois pas qu'on puisse mieux marquer où s'arrête dans l'art grec la géométrie et où commence l'intuition; ou plutôt comment l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse n'y furent jamais séparés. L'importance de ce passage me semble de premier ordre et toute la question pour moi y est contenue. Observer cela, y croire, et c'est condamner à jamais cette imitation, quelle qu'elle soit, de l'art grec. Ce n'est point tant parce que le soleil ni les mœurs ne s'y prêtent que nos architectures néo-grecques sont absurdes et mortes, c'est parce que leurs auteurs n'ont ni délicatesse d'œil ni « pouce de sculpteur » et qu'ils s'en réfèrent alors à la pure géométrie vitruvienne. Et ce que je dis ici de l'architecture, avec quelle facilité je l'étendrais à la poésie, à l'éloquence! Et le néo-classicisme est condamné du coup, lui qui néglige dans ses calculs étroits la « tension organique » sans laquelle il n'est point d'art ni d'œuvre possible. Pour qui lirait distraitement le livre de M. Albert Thibaudet, je ne disconviens pas qu'il y trou-

verait sans doute des arguments en faveur d'une thèse classique, ne serait-ce par exemple que dans cette insistance à établir des analogies entre les constructions de l'Acropole et les idées platoniciennes. Mais il ne le ferait qu'à condition d'omettre ce qui est pour moi l'essentiel, une certaine atmosphère, un certain *jeu* entre les joints de la dialectique, un certain sourire atténué comme de quelqu'un qui vous met en garde contre la dose de fiction inhérente à toute métaphore trop ingénieuse.

Il est évident que lorsque, cherchant à excuser l'existence du monumental escalier que l'âge romain plaça en avant des Propylées, M. Thibaudet dit :

Son ampleur, sa clarté un peu crue de lieu commun lui donnent un aspect de développement cicéronien. Il met, sous nos pieds, le chemin de durée latine, sans lequel l'Acropole eût tourné et fut morte, comme une fleur ignorée.

Il y a dans cette interprétation pieuse d'une erreur esthétique, en même temps que le besoin de sauver la face à la colline trop aimée, quelque chose comme le sourire d'un homme qui, dans la conversation, lorsqu'il se laisse aller à un développement un peu artificiel, s'adresse à notre complicité pour remettre les choses au point.

Ce sourire de l'intelligence sert ici de transition continue entre l'érudition et la poésie. Il passe de l'une à l'autre avec la plus souple, la plus insensible rapidité. C'est lui qui estompe les contours un peu crus de l'argumentation, c'est lui qui retient aussi les élans lyriques où se laisserait emporter volontiers le voyageur. Il donne à tout le livre une légèreté, une séduction toute particulière. C'est lui qui aère et allège les longues discussions à propos des hypothèses allemandes, l'ingénieuse comparaison entre l'échelle et le module et tant d'autres morceaux de pure spéculation architecturale. Et c'est lui encore que je retrouve, cette fois pur et tout détendu, dans des passages comme celui-ci, décrivant un crépuscule sur le mont Hymette, qui tout le jour est d'un gris mort :

Alors l'Hymette, comme le rossignol qui ne s'élève que dans le silence, allume un feu de bruyère rose, et plus rien n'occupe l'étendue que cette barre de buisson ardent ; un vieux rose précieusement, et que l'on sent pressé et distillé dans l'or compact du jour, ainsi que le miel dans la ruche, l'eau fraîche dans le rocher. Il apparaît un instant, fait jaillir sur la terre un paroxysme de poésie ; puis le crépuscule, occupant de la main ses racines, sa tige et son calice, le cueille peu à peu, comme à regret, après qu'il a, devant Athènes, suspendu l'image de l'heure unique, du miracle grec.

Par les citations que j'ai faites de son œuvre, je pense qu'on a déjà quelque idée de la valeur de M. Thibaudet comme écrivain. Quelle force d'images et quel sens du terme propre ! Quelles ressources syntaxiques ! Sa phrase a quelque chose de persuasif et d'enveloppant, c'est la période de l'orateur. Mais elle trouve moyen de posséder en même temps la robustesse et la profondeur des choses longuement méditées dans le silence. Il ne laisse rien au hasard, il n'improvise jamais. Pourtant on n'a point la sensation qu'il ait laissé échapper quoi que ce soit d'essentiel du mouvement, du frisson de son inspiration initiale. C'est chez lui que je vois, intimement unis, l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse. Mais surtout la gravité. Comme je comprends qu'il ait commencé son livre par cette page sur les heures ! Tout ce qu'il écrit respire la santé de l'ordre, et résiste à la précipitation. S'il se livre aux jeux les plus subtils du style, c'est en prenant son temps et avec une parfaite, une entière sécurité.

(*La fin prochainement.*)

FRANCIS DE MIOMANDRE

EXPOSITION DE GAND.

Le Salon des Beaux-Arts (Sections belge et française).

On l'a dit fort bien : les Belges semblent avoir pris peu de soin de leur section, en ce qui concerne l'installation et la mise en valeur des œuvres retenues par le jury. Il y fait sombre, les tentures sont sévères. Tout cela semble fait à peu de frais. Lorsqu'on entre dans la section française, au contraire, on commence à respirer, c'est un véritable soulagement qu'on éprouve.

Mais il y a une critique autrement sérieuse à formuler au sujet de la partie belge de ce Salon, critique que presque chaque exposition triennale a vu renouveler et sur quoi l'on ne pourrait trop s'appesantir : ce Salon des Beaux-Arts, comme la plupart de ceux qui l'ont précédé, ne donne qu'une idée très incomplète, voire fautive et erronée, de notre mouvement artistique contemporain. Oh ! je le sais, je le reconnais, nos meilleurs peintres, ceux dont la gloire a déjà franchi nos frontières, les maîtres qui portent haut le renom de la peinture belge sont représentés ici d'une façon très complète ; les œuvres qu'ils exposent ne sont pas toutes nouvelles, mais elles donnent une idée excellente de leur talent. Il y a là des ensembles majestueux de Claus, Van Rysselberghe, Ensor, Alfred Delaunoy, Baertsoen, A.-J. Heymans, Khnopff, Laermans, A. Verhaeren, Jacob Smits, Stobbaerts, Degouve de Nuncques, Gilsoul, Minne, Rousseau, Courtens, Edmond Verstraeten, G. Buysse. C'est parfait ; ce sont certes là les principaux chefs de notre école de peinture.

Mais il y a la part à faire aux autres, qui ne se sont pas encore fait une place définitive, mais dont le travail, dont les recherches, dont l'activité fiévreuse importent au moins autant pour la connaissance de notre mouvement artistique que les œuvres dès maintenant admises, classées et abondamment admirées. Il y a toute la légion des jeunes, des piocheurs, de ceux qui annoncent, qui promettent, dont le talent enfin commence à se révéler. Certes, il est très difficile, dans leur nombre toujours grandissant, de faire un choix forcément limité ; il faut pour cela et beaucoup d'impartialité et beaucoup de finesse ; il faut de la justice et du flair. On a préconisé bien des systèmes qui permettraient une représentation exacte et juste des diverses manifestations de notre peinture. Le meilleur m'a toujours paru celui qui donnerait aux principaux cercles d'art une place spéciale dans nos grandes expositions périodiques, avec mission de choisir eux-mêmes les œuvres et de les placer à leur gré. Mais ce n'est pas le moment de remettre cela en question ; on a discuté ce système autrefois, d'une manière claire et complète, dans une publication d'art paraissant à Gand, *la Tribune artistique*, et je me souviens que cela fit quelque bruit à cette époque dans la presse ; la plupart des critiques d'art se rallièrent à ce projet très rationnel et donnant toute justice à tout le monde.

Dans la situation présente, une seule question doit être posée. La section belge des Beaux-Arts à Gand donne-t-elle une idée suffisante et exacte de notre mouvement artistique actuel ? Je n'hésite pas à le répéter : non ! Je ne m'attarderai pas longtemps aux refusés ; on sait que dans le nombre des tableaux refusés aux Salons triennaux il s'en trouve toujours quelques-uns de très intéressants et qui ne méritent la réprobation du jury qu'à cause de leur caractère de nouveauté audacieuse. Tel de ces tableaux, refusé naguère, figure avec honneur dans nos grandes exhibitions artistiques. Il y a eu beaucoup de refusés cette année, plus peut-être que lors des précédentes expo-

tions générales. Il y en a eu parmi les mieux doués de nos jeunes artistes, et c'est dommage à la fois pour ceux-ci et pour ceux qui cherchent à se renseigner sur les tendances nouvelles de notre art. Et à ce propos, il convient de signaler non seulement la désinvolture avec laquelle certains membres du jury se permettent d'écarter certaines œuvres, mais encore le peu de soin qu'on prend des toiles refusées. C'est ainsi que les tableaux d'un de nos jeunes artistes les mieux doués, M. Léon Spilliaert, lui furent renvoyés dans de si mauvaises conditions que les glaces se brisèrent pendant le voyage et que l'une de ces toiles fut irrémédiablement abîmée!

Mais, dira-t-on, comment osez-vous soutenir que le jury a manqué de flair et de justice dans le choix des tableaux et qu'il s'en trouvait d'excellents parmi les refusés, puisque vous n'avez pas été mêlé aux opérations du triage? Il ne m'appartient pas de critiquer telle ou telle appréciation du jury, c'est évident, ni d'opposer mon opinion à la sienne. Je ne veux faire qu'une seule constatation, qui traduit du reste l'impression de nombre d'artistes et d'amateurs : l'exposition si abondante de la section belge des Beaux-Arts à Gand contient un nombre considérable d'œuvres médiocres, sans intérêt, des poncifs, des redites en quantité. Oh! Je ne l'ignore pas! Il existe chez nous, comme partout ailleurs, toute une petite population d'artistes dépourvus de talent ou doués d'un talent très relatif, et qui sont parvenus, à force d'intrigues, de démarches, d'habileté, à se créer une place au soleil; petit à petit, ces gnomes se sont hissés au niveau des véritables talents, on s'est habitué à les voir, à les coudoyer, et il se fait qu'ainsi ils se sont trouvés admis. Ils passaient presque inaperçus au commencement; un beau jour, on se rend compte qu'ils sont devenus encombrants : on les voit s'asseoir à toutes les tables; ce sont des parasites. Leur place est marquée, on ne peut plus la leur retirer. A côté de ces inutiles, il s'en trouve d'autres qui ont débuté autrefois par quelque œuvre éclatante, mais qui n'ont pas persévéré, et que les jurys continuent néanmoins à admettre au banquet.

Eh! bien, de tous ceux-là, on en remarque beaucoup au Salon de Gand; ils encombrant, ils prennent la place des autres. Et c'est en voyant l'accueil bienveillant dont ils sont l'objet que je conclus qu'un nombre considérable de jeunes ont été écartés, parmi lesquels il s'en trouvait nécessairement quelques-uns méritant mieux qu'un honorable refus.

Evidemment il serait difficile d'écarter complètement toutes les non-valeurs; je confesse que c'est là une utopie. Mais en leur faisant un moins large accueil on ménagerait de la place aux autres. Il faudrait qu'un peu plus de générosité fût dépensée dans le choix du jury. En regard des œuvres mûries de nos maîtres, ne serait-il pas d'un intérêt capital pour la connaissance de nos tendances artistiques que l'on pût voir dans nos grandes expositions périodiques les essais des nouveaux venus, si audacieux fussent-ils, si inexpérimentés et maladroits, s'ils apportent néanmoins quelque chose d'inédit dans leur sensibilité et dans leur facture?

Le groupe gantois est fort bien représenté. On y remarque, entre autres toiles curieuses, *la Mère et la Fille* de G. van de Woestyne, un *Intérieur* d'un coloris extrêmement luxuriant de L. De Smet, *l'Été* non moins curieux de G. De Smet, un paysage bien établi de M. Sys, *Fin de jour sur la Lys, Tanagra* par F.-J. De Boever, et une toile d'une grande originalité d'un tout jeune artiste, le *Portrait* de K. van Belle. Notons encore au passage un des meilleurs intérieurs de Louis Thévenet, une œuvre

d'un intimisme vraiment exquis, *Après la messe*; des paysages de V. Marchal, Pirenne, Rassenfosse, Lantoinne, Permeke, Montobio, Montigny, Anna Boch, Donnay; *le Déjeuner, Printemps*, d'Aug. Oleffe; *Femmes de Bar*, de van Zevenberghen; des *Nus* de Rassenfosse; *le Professeur Protowsky*, de J. Frison; un intéressant *Portrait* de M. R. de la Haye; les deux belles toiles de Jefferys déjà admirées à Bruxelles : *Préparatifs de fête* et *Départ des Ballons*; *N.-D. de Paris*, de M. Blicke; enfin des paysages, natures-mortes et gravures de Léo Jo, Ramah, Hazledine, quelques magnifiques eaux-fortes de J. De Bruycker, des sculptures de Minne, Rousseau, Gaspar, Du Bois, Van Biesbroeck, Wauters, H. Baudrenghien.

Pour terminer ce rapide aperçu par un coup d'œil à la section française, disons que ce compartiment déploie dans un décor vraiment féérique une moisson riche et très variée de belles œuvres. Les organisateurs de cette section ont tenu à donner une idée exacte et aussi brillante que possible du mouvement novateur de l'art français, puisqu'on peut admirer dans cette exposition des œuvres d'artistes tels que Rodin, Monet, Degas, Renoir, Guillaumin, M. Denis, Bourdelle, R. Piot, G. d'Espagnat, P. Laprade, Marquet, Manguin, Roussel, Vuillard, Valtat, H. Lebasque, J. Puy, A. Dauchez, P. Bonnard, L. Bausil, Ch. Lacoste, Maufra, Wilder, Marque. Ces noms en disent assez pour donner une haute idée des préoccupations du jury de la section française. FRANZ HELLENS

NOUVELLES MUSICALES

M. Émile Chaumont, professeur au Conservatoire de Liège et l'un des plus remarquables virtuoses de la génération formée à l'enseignement d'Eugène Ysaye, vient de remettre à l'éditeur Max Eschig un recueil de trente-deux études pour le violon destinées à l'enseignement supérieur et qui forment, en raison des difficultés progressives qu'elles présentent, une école complète du virtuose. Ce recueil, divisé en deux parties, a été l'objet des plus vifs éloges d'Eugène Ysaye, qui, dans une préface, recommandera l'œuvre aux artistes et au public. Il paraîtra l'automne prochain.

* * *

M^{lle} Blanche Selva corrige les dernières épreuves d'un traité de la Sonate auquel elle travaille depuis plusieurs années et qui paraîtra après les vacances chez MM. Rouart, Lerolle et C^{ie}. Le volume sera illustré de nombreux exemples musicaux.

Les mêmes éditeurs feront paraître ultérieurement un ouvrage pédagogique dans lequel M^{me} Blanche Selva exposera théoriquement, d'une manière complète, sa méthode d'enseignement du piano. Loin d'être en contradiction avec les principes habituels, cette méthode s'accorde avec les modes d'éducation technique connus. Elle se borne à compléter ceux-ci et à les mettre au niveau des exigences de la musique contemporaine, tout en facilitant l'exécution des œuvres anciennes. L'ouvrage de M^{lle} Selva est attendu avec impatience par tous ceux qui ont notion de l'admirable éducation musicale qu'elle dispense dans le plus fervent des apostolats.

* * *

M. René de Castéra, l'un des musiciens les plus fins et les plus personnels de l'École française d'aujourd'hui, vient de terminer la composition d'un ballet dont le scénario évoque l'épisode homérique de *Nausicaa*.

* * *

Pour célébrer la Fête Nationale américaine du 4 juillet, M. Louis Lombard donnera mercredi prochain, à 4 heures, au Kursaal de Lucerne, un concert symphonique de compositions américaines. L'orchestre du château de Trévano exécutera sous sa direction des œuvres de G.-W. Chadwick, A. Foote, H. Hadley, Edw. Mc Dowell et L. Lombard.

A la mémoire de Camille Lemonnier

Le *Soir*, d'accord avec l'Association des Écrivains belges, a ouvert une souscription pour offrir un hommage national à Camille Lemonnier. Un comité de patronage a été formé, dans lequel figurent, parmi des notabilités éminentes du monde des arts et des lettres, les ministres Pouillet et Carton de Wiart, les bourgmestres de Bruxelles et d'Ixelles. L'élan est magnifique. En quelques jours, le Comité a réuni plus de quinze mille francs. Et l'on n'a fait appel, jusqu'ici, ni au gouvernement, ni aux grandes communes. Spontanément, la commune d'Ixelles a offert un emplacement pour le monument qu'on élèvera à la mémoire du grand écrivain. C'est dès à présent décidé que ce monument sera simple et modeste : une stèle, surmontée d'une figure symbolisant l'Enthousiasme, et beaucoup de verdure, beaucoup de fleurs. La majeure partie des sommes recueillies sera consacrée à la création d'un prix biennal de littérature qu'il plaira sans doute au Comité de voir réserver aux écrivains de moins de trente ans.

Il faut noter comme un signe, un heureux signe des temps, cet empressement de la Belgique à honorer un littérateur disparu. Jusque dans la mort, Camille Lemonnier aura aidé notre mouvement littéraire à s'affirmer et à grandir. Et la création d'un prix littéraire portant son nom sera comme la perpétuation de son action stimulatrice.

* * *

Les enfants de Camille Lemonnier ont reçu du Roi l'affectueux télégramme suivant, daté de Montreux le 14 juin, lendemain de la mort de l'écrivain :

La Reine et moi nous prenons une très vive part à votre douleur et nous déplorons profondément la mort de l'éminent écrivain qui a si puissamment contribué au développement du mouvement littéraire en Belgique. ALBERT.

* * *

Profondément émues et reconnaissantes des innombrables témoignages de sympathie qu'elles ont reçus à l'occasion de la mort de leur père, M^{lles} Marie et Louise Lemonnier ont le regret de ne pouvoir remercier individuellement les personnes qui leur ont, par télégramme ou par lettre, fait part de leurs condoléances, ou qui ont si abondamment fleuri une dernière fois le grand écrivain. Elles nous prient d'être ici leur interprète auprès des amis connus et inconnus de Camille Lemonnier et de leur exprimer à tous leur vive et affectueuse gratitude.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Commencés le 14 juin, les concours du Conservatoire de Bruxelles ont donné jusqu'ici les résultats suivants :

Trompette (professeur : M. GOEYENS). — Premier prix, M. Verdère. Rappel de deuxième prix, M. César. Deuxième prix, MM. De Wandeleer, Clément et Danau.

Cor (professeur : M. MAHY). — Premier prix avec distinction, M. Lenaerts. Premier prix, M. Harvant. Deuxième prix, M. Van Voldem.

Trombone (professeur : M. SEHA). — Deuxième prix, M. Libotte. Accessit, M. Jorion.

Basson (professeur : M. BOGAERTS). — Rappel de deuxième prix. MM. Bauvais et Genot.

Clarinette (professeur : M. BAGEARD). — Premier prix, M. Thiébaud. Deuxième prix, MM. Liénart, Lambert, Maniet, De Becker et Van Ham.

Hautbois (professeur : M. PIÉBARD). — Premier prix avec distinction, MM. Stroobants et Wauthy. Deuxième prix, MM. Cuslinne et De Wygaert. Prix GUILLAUME GUIDÉ : M. Malbrecq.

Flûte (professeur : M. DEMONT). — Premier prix avec distinction, M. Dandois. Deuxième prix, MM. Borremans et Stoefs.

Contrebasse (professeur : M. EECKHAUTTE). — Deuxième prix, MM. De Cock et Van Thuyne.

Alto (professeur : M. VAN HOUT). — Premier prix, M. Prévost. Deuxième prix avec distinction, MM. Veldeman et Martinet. Deuxième prix, MM. Hermans et Loicq.

Violoncelle (professeur : M. JACOBS). — Premier prix, M. Morel. Deuxième prix, MM. Dosin, Lenain, Denocker, Detail. Accessits, M^{lle} Anderson, MM. Martin et Voordeker.

Harpe chromatique (professeur : M. RISLER). Premier prix, M^{lles} Peetermans et Delsat.

Orgue (professeur : M. DESMET). — Deuxième prix avec distinction, M. Honulle. Deuxième prix, M. Rosoor. Accessit, MM. Tellier et Hombeek.

LIVRES D'ART

Le Mysticisme musical espagnol au XVI^e siècle, par HENRI COLLET, docteur ès lettres, agrégé de l'Université, ancien membre de l'École française d'Espagne.

Nous ne saurions trop insister sur l'intérêt et l'utilité de ce volume. A l'heure où l'attention générale est retenue par la grande lutte renouvelée du Gothisme et de la Renaissance, il est indispensable de savoir quel fut le rôle de l'Espagne entre tant de nations bouleversées par la première phase de cette guerre capitale.

Nul jusqu'ici n'avait songé à tirer parti de l'exemple donné par la traditionnelle Espagne. Au reste, l'italianisme indéniable des arts plastiques espagnols devait faire croire à une domination universelle de l'Italie. Cette erreur ne pouvait être dissipée que par l'étude de la littérature mystique du siècle d'or ou par l'examen attentif des documents musicaux de l'époque, qui exercèrent sur les idées une influence esthétique, sociale et religieuse.

L'ouvrage si neuf de M. Collet restitue le conflit, au XVI^e siècle, de la culture scolastique et de la sentimentalité mystique de l'Espagne latine et mauresque avec la civilisation révolutionnaire de l'Europe renaissante : conflit dont l'âme est le rigoriste Concile de Trente. Dans le milieu pittoresque où évoluent Charles-Quint, Philippe II, Philippe III et Philippe IV, M. Collet évoque des silhouettes curieuses et les œuvres attachantes de musiciens ainsi que de compositeurs, ascètes et mystiques, qu'il groupe en écoles variées autour de la personnalité synthétique de l'admirable musicien d'Avila : Thomas-Louis de Victoria.

BIBLIOGRAPHIE

Anthologie des poètes nouveaux, par G. LANSON (1).

Volume indispensable à qui veut se tenir au courant de la poésie nouvelle depuis 1900. Les personnalités les plus marquantes de la jeune poésie y sont représentées par les meilleures pages de leurs œuvres.

Fairies and Flowers, poems by FRANCES WORTH, illustrations by MAGGIE (2).

Maggy? C'est une jeune magicienne qui peint sur étoffe d'une façon ignorée jusqu'ici, avec une fantaisie qui n'exclut pas le goût et qui fait d'elle un précieux auxiliaire pour les couturiers à la mode. Elle a publié dernièrement avec la collaboration de Frances Worth, sous le titre *Fairies and Flowers*, un petit livre délicieux qui ravira les amis d'Ariel, de Puck, des petites filles bien sages et des garçons qui ne le sont pas. Heureuses, charmantes, ces images du pays des rêves sont naïves et adroites. Vous vous y plairez ; vous donnerez ce livre à vos petits amis. Ils le mettront en pièces et s'amuseront beaucoup en déchirant ces coloriages exquis, qu'ils ne comprendront pas.

(1) Paris, Eugène Figuière et C^{ie}.

(2) London, Heinemann.

PETITE CHRONIQUE

Le statuaire De Grootte a fait don au Musée de Bruxelles de son portrait par Alfred Cluysenaar. C'est, on le sait, l'une des meilleures toiles du peintre et certes le plus caractéristique de ses portraits. La physionomie expressive de De Grootte prête, au surplus, un particulier intérêt à cette fidèle effigie.

On parle beaucoup du Tournoi de Tournai fixé aux 13, 14, 20 et 21 juillet prochain, mais on prête moins d'attention au cortège. Ce ne sera cependant pas la partie la moins brillante de la fête. Les groupes qui, ces quatre jours, parcourront les rues de Tournai seront, nous l'avons déjà dit, une authentique et exacte reconstitution de la fête donnée par Henri VIII en 1513.

Tournai a la renommée d'organiser de façon remarquable les fêtes artistiques et historiques. Les manifestations de ce genre, nombreuses dans son passé, ont remporté des succès qui sont restés dans toutes les mémoires. Le Cortège de 1913 dépassera cependant en beauté tout ce qu'on a vu jusqu'aujourd'hui.

Chaque jour le Cortège se mettra en marche à 2 heures. Le tournoi commencera à 4 heures.

Les *Amis de l'Art Wallon* se réuniront en congrès à Tournai les 19 et 20 juillet prochain. Une réception des congressistes sera organisée par l'administration communale à l'Hôtel-de-ville. L'ordre du jour portera, entre autres, la commémoration solennelle de la naissance de Roger de la Pasture, la visite des monuments et des sites de Tournai, le spectacle du cortège et du tournoi historiques, etc.

Les directeurs du Théâtre de la Monnaie monteront la saison prochaine un drame lyrique en trois actes de M. F. Casadesu intitulé *Cachaprès* et tiré par M. Henri Cain du célèbre roman *Un Mâle* de Camille Lemonnier.

Des fragments symphoniques de cette œuvre furent exécutés à Paris l'hiver dernier sous la direction de M. Chevillard et ont, nous l'avons dit, remporté un vif succès. Les représentations de *Cachaprès* constitueront pour la mémoire de Camille Lemonnier un hommage auquel se rallieront tous les artistes.

Paul Gauguin a jadis gravé à l'eau-forte un portrait de Mallarmé, et l'œuvre est d'autant plus intéressante qu'on ne connaît du peintre qu'une seule autre planche gravée, postérieure en date et de dimensions inférieures. Un tirage de ce portrait à quatre-vingts épreuves numérotées sur Japon ancien a été fait par les soins de l'éditeur Porcabeuf, à Paris, qui met en vente ces estampes à 40 francs l'une. S'adresser à l'éditeur, 187 rue Saint-Jacques, Paris.

Nous avons annoncé que la marquise Arconati-Visconti avait offert au Musée du Louvre un des plus beaux portraits de David, celui du conventionnel Milhaud.

Milhaud y est représenté debout, la main sur le pommeau de son épée, sanglé dans l'uniforme bleu à écharpe tricolore des représentants aux armées, et coiffé d'un chapeau à plumes trico-

lores. Le tableau porte cette inscription : *Au conventionnel Milhaud, son collègue David, 1793.*

Cette admirable peinture, qui est de la plus haute importance dans l'œuvre de David, offre aussi l'intérêt de rappeler une célèbre figure historique, puisque Milhaud, officier avant la Révolution, fit ensuite toutes les campagnes du Consulat et de l'Empire.

La donatrice n'a mis qu'une condition à sa générosité : c'est que, sur le cartel, à son propre nom, sera joint le nom de son père, Alphonse Peyrat.

Lamartine fut député de Bergues (Nord). Pour commémorer ce souvenir, la petite cité se dispose à ériger un monument à la mémoire du poète. Ce monument sera inauguré en septembre. En même temps on scellera une plaque de marbre ornée d'une inscription sur la façade de l'hôtel où descendait Lamartine lorsqu'il allait voir ses électeurs et où, dit-on, il composa les stances de sa *Réponse à Némésis*.

Le célèbre entomologiste Fabre aura, de son vivant, sa statue. C'est à Avignon qu'elle s'élèvera, dans la cour de l'École normale dont Fabre fut l'un des plus glorieux élèves.

L'inauguration du Musée Ingres et du monument Emile Pouillon à Montauban qui devait avoir lieu à la fin de ce mois a été ajournée à l'automne prochain.

Un portrait de Goethe dont on cherchait vainement la trace depuis quatre-vingts ans vient, dit la *Chronique des Arts*, d'être incorporé au Musée Goethe à Weimar, auquel un mécène de Hambourg l'a offert. Exécuté par Georges Dawe, artiste d'origine anglaise et peintre de la Cour de Russie, ce portrait avait toujours été considéré par les goethiens de marque comme la plus ressemblante des effigies du maître. Il avait été popularisé par une gravure de Th. Wright.

Les spectacles du Théâtre antique des Arènes de Nîmes sont fixés cette année comme suit : *Iphigénie*, de Racine; *Alkestis*, de M. Georges Rivollet; *Esclarmonde de Montségur*, par M. Léo Larguier; *Bérénice*, par M. Albert du Bois.

La mise en scène sera réglée par M. Couvelaire, régisseur général de l'Odéon.

Le comte Marcelli poursuit depuis quelques années à Florence une tentative qui mérite d'être signalée. Amateur passionné de tapisseries, il a voulu essayer de faire revivre en Toscane un art qui y fut glorieux, et, par ses propres moyens, sans aucun subside de l'Etat, il a ouvert une école de tapisserie qu'il dirige en personne. Une centaine de jeunes ouvrières, qu'il a lui-même formées, travaillent sur quatre métiers qui sont en partie de son invention. Les cartons, qui lui sont fournis par le peintre Egio Marzi, ont un caractère moderne assez marqué. Le comte Marcelli dépense largement son temps et son argent pour la réussite de cette œuvre qu'on ne connaît pas, en Italie même, autant qu'elle le mérite.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}, Editeurs

BRUXELLES

PARIS

4, PLACE DU MUSÉE, 4

63, Boulevard Haussmann, 63

Viennent de paraître :

LES PEINTRES DE PORTRAITS

par PAUL LAMBOTTE.

Un beau volume in-4°, de 150 pages de texte, illustré de 53 reproductions en planches hors texte.

Prix : 5 francs.

THOMAS VINÇOTTE et SON ŒUVRE

par PAUL LAMBOTTE et ARNOLD GOFFIN.

Volume in-4°, contenant outre le portrait de l'artiste, 50 planches hors texte

Prix : 10 francs.

GUILLEAUME CHARLIER

par SANDER PIERRON.

Un beau volume petit in-4°, de 134 pages, illustré de 40 planches hors texte et de 16 reproductions dans le texte.

Prix : 10 francs.

TAPIS D'ORIENT

◆ DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 ◆
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE Imitation.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN

BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

Revue du Temps présent

PIERRE CHAÏNE, fondateur.
Secrétaires de rédaction : JOSÉ DE BÉRY, ANDRÉ DELACOUR
Études, critiques et documentations littéraires,
historiques et artistiques.

Paraît le 2 de chaque mois.

DIRECTION : 76, rue de Rennes, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT ANNUEL { France, fr. 14.00
Étranger, 16.00

LE NUMÉRO : France, fr. 1.25. — Étranger, fr. 1.50.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture.
Sculpture. Philosophie. Histoire.
Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie. etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS
FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS. 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en
fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

*Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et
Commerçants.*

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprime sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot,
Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des docu-
ments variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations
et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses
lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les
auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des corres-
pondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins
originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des
maîtres modernes.

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Le nouveau catalogue vient de paraître. Prix : 2 fr. franco 2 fr. 50.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LES MARGES

Gazette littéraire fondée en 1903 par M. Eugène Montfort

Paraissant six fois par an.

Paris : 5, rue Chaptal, et chez Floury,
près le Café Napolitain.

Abonnements : 5 francs par an; sur Japon : 10 francs.

Le numéro : fr. 0,85.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

Revue mensuelle illustrée d'art ancien et moderne.

Directeur : P. BUSCHMANN

Fondée en 1904

Anvers, 15, Rynpoortvest. 15, Anvers

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.

La livraison, fr. 2.50. — Numéros spécimens sur demande.

Édition de luxe sur papier spécial, 50 fr.

LIBRAIRIE G. VAN OEST ET C^{ie}

Bruxelles
4, place du Musée

Paris
36, boulevard Haussmann

Le Courrier musical

Directeur : M. René DOIRE

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris

ABONNEMENTS : France, 15 francs l'an; Étranger, 18 francs.

Dépôts pour la Belgique : MM. Breitkopf et Härtel, Fernand Lauweryns
Katto, Schott frères, éditeurs, Bruxelles.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Guillaumin (LOUIS VAUXCELLES). — Albert Thibaudet : *II. La Poésie de Stéphane Mallarmé* (suite) (FRANCIS DE MIOMANDRE). — L'Exposition internationale de Munich. — Anquetin contre David. — Concours du Conservatoire. — Livres d'art : *Guillaume Charlier, Lucas de Leyde, les Artistes wallons* (F. H.). — Les Grandes Ventes : *la collection Marcell de Nemes*. — Petite Chronique.

GUILLAUMIN

Son nom grandit d'heure en heure. Et il se pourrait bien que l'élite l'imposât un jour prochain à la foule, en lui certifiant qu'il est une des gloires authentiques de notre école de paysagistes contemporains.

Pourquoi Guillaumin, qui compte aujourd'hui soixante ans passés, n'est-il pas tout à fait illustre, et pourquoi la gloire aura-t-elle tant tardé à auréoler ce front? Mystère... « La gloire, a dit mélancoliquement Balzac, est le soleil des morts ». Par bonheur, Guillaumin est vivant, et plus jeune que jamais. Il n'est donc pas trop tard. Mais il est simple et modeste, ennemi du bruit et du bluff. Quand il est de passage à Paris, on sent qu'il s'y ennuie, qu'il y broie du noir, et ne rêve que partir vers les pays où l'on peut peindre en plein air, en pleine lumière, en pleine nature.

Il est rugueux, rustique — très fin d'ailleurs, — il ne soigne pas sa publicité, indifférent à toutes les mesquineries intrigues de la potinière artistique. Il incarne l'indépendance. Il n'a jamais flatté la mode, ne s'est pas asservi aux injonctions des marchands, n'a obéi qu'à son tempérament.

Pour le décorer, — l'an passé! — il a fallu l'insistance affectueuse de parlementaires artistes comme Couyba, Pierre Baudin, Pierre Goujon, qui ont fixé presque de force le ruban rouge à sa blouse de paysagiste. Guillaumin n'est pas aimable, pas homme du monde pour un sou : il est sincère et bon, ce qui vaut mieux.

Il est modeste et n'a rien fait pour conquérir les gros prix. Ses toiles se vendent à des taux, honorables certes, mais abordables. Son cas est analogue à celui d'un autre coloriste, Odilon Redon. Tous deux sont depuis vingt-cinq ans, et plus, admirés des artistes et des connaisseurs. Et c'est seulement aujourd'hui qu'on s'aperçoit, dans un cercle plus étendu, que leur valeur est exceptionnelle, et qu'ils ont droit au titre de Maîtres.

Guillaumin est un de nos grands paysagistes. Il possède comme Renoir cette marque des forts : la fécondité. Plus il peint, plus il monte, et se renouvelle en demeurant lui-même, car son art est un et multiple comme la Nature.

J'ai ouï parfois de faux amateurs, qui faisaient les dégoutés, lui reprocher sa brutalité. Hé! la nature est-elle toujours câline ou douceuse? N'offre-t-elle pas des aspects âpres et des rythmes austères? Les vallonnements puissants de la Creuse, les rochers escarpés de cette région dont Guillaumin s'est fait l'historien magnifique, ému et fidèle, ne sont pas toujours souriants et aimables. L'artiste qui les narrerait avec de mièvres finesses en défigurerait le caractère. Guillaumin traduit avec son tempérament le tempérament de son pays d'élection.

Ce sont des harmonies robustes, des splendeurs éclatantes, de larges espaces, des massifs de frondaisons d'un vert vivace, des ciels profonds et aérés, des tor-

rents qui bouillonnent, la Sedelle fraîche et limpide qui se bat contre les pierres. La Creuse est un sol volcanique et tourmenté, aux plateaux, aux vallées qui s'enchevêtrent en ondulations molles ou puissantes.

Guillaumin traduit cette nature-là « en force ». Il en a étudié la construction ; l'anatomie du terrain et du roc lui est familière.

C'est là qu'il a composé ses pages les plus hautes, tour à tour d'un réalisme familier ou d'un lyrisme panthéiste, charmantes ou formidables. C'est là qu'il peint les matins de novembre où la neige ouate précieusement le squelette des arbres et des branches dénudées ; c'est là qu'il peint les aubes de mars où le grésil et la meurtrière gelée blanche scintillent sous le soleil pâle, poudrant à frimas l'humus qui brille de givre, les collines dont la crête rosée s'orne de vénérables ruines féodales démantelées. C'est là qu'il peint les rivières encaissées, reflétant le ciel en leur moire cristalline. C'est là qu'il brosse ses ciels adorables de rose tendre, d'émeraude et de turquoise, et les lointaines perspectives des cimes violâtres et bleuâtres, subtilement vaporeuses. C'est là qu'il magnifie les automnes d'or et de pourpre, et les sous-bois rocheux feutrés de lichens et de mousse.

Brutal, Guillaumin, c'est quand le motif le commande. Et tendre aussi, quand il faut, et nuancé à l'égal de ses grands émules Pissarro, Claude Monet et Sisley.

Il n'a pas de manière. Il est, selon les exigences de la nature, sévère ou calme, fruste ou raffiné, toujours sain, franc et véridique.

Il ne s'est pas spécialisé. Il n'est pas l'homme d'un motif à succès. Si ses séries d'Agay, du Trayas, ses Cyclopéens, ses rochers rouges de l'Esterel battus par la lame ceruléenne ou indigo sont de grandioses symphonies, il a su aussi traduire l'âme même de la Hollande, les étendues indéfinies où se profile contre un énorme pan de ciel la silhouette répétée du moulin à vent.

Et il a dit aussi avec un bonheur d'expression sans égal la gentillesse et la grâce des coteaux de l'île de France, la fluidité sereine, la transparence saline et salubre des plages de Saint-Polais. Il ne s'impose pas au paysage, mais le pénètre, le respecte et lui subordonne sa vision et jusqu'à sa technique.

Notateur précis des fugaces phénomènes atmosphériques, il a, des premiers, avec le grand Cézanne, senti que l'impressionnisme se rapetissait à n'être qu'une méthode de peindre. Il a composé des tableaux, non brossés des morceaux. Il ne s'est jamais borné aux brillants effets de lumière, aux reflets, aux irisations et aux modulations. Le souci constant du style l'a toujours hanté.

Et quelle belle matière, sonore comme un émail !

Au sortir de l'atelier, la facture paraît parfois rêche. Mais, patience ! Revoyez-la quelques années après. Elle s'est faite, elle est dorée et croustillante, sans avoir noirci. Elle a pris la patine de musée. « *Je peins pour dans dix ans* », aime à dire Guillaumin, qui sait mieux que personne la qualité de ses tons et la justesse de ses valeurs.

Son heure, tardive mais sûre, est enfin venue.

LOUIS VAUXCELLES

ALBERT THIBAUDET

II. — La Poésie de Stéphane Mallarmé. (1)

L'apparition du livre de M. Thibaudet sur *la Poésie de Stéphane Mallarmé* (2) détruit un projet que j'avais formé depuis de longues années : celui d'une étude complète avec commentaires sur l'œuvre de ce poète qui fut la plus grande admiration de ma jeunesse, qui l'est encore. Mais vraiment, quelque soin que j'y eusse apporté, je n'aurais rien pu écrire d'approchant. Et je m'incline avec déférence, sans la moindre jalousie. C'est une tentative unique à peu près dans notre littérature, une étude admirable et définitive, et pour laquelle des esprits de la valeur de M. Paul Claudel professent, je le sais, la plus haute estime.

Il a été beaucoup écrit sur Mallarmé, mais jamais un livre, surtout inspiré par cette méthode et aussi minutieux, aussi complet. Songez qu'il y a 380 pages, qui en valent bien 600 d'un livre de format ordinaire. Et qu'il est lui-même d'une densité rare, d'une argumentation serrée. Une telle œuvre inspire le respect ; elle représente les réflexions d'une vie entière sur un certain sujet et elle m'apparaît comme une création originale, tant l'objet qu'elle envisage est traité lui-même ainsi qu'une chose naturelle, qu'une matière vivante.

Pour s'attaquer à un tel travail, il fallait surtout de la méthode. M. Albert Thibaudet ne craignit pas les distinctions les plus nuancées ; elles étaient ici rigoureusement nécessaires, toute synthèse ne pouvait donner qu'une introduction. Il divisa son étude en deux livres : les *Éléments de la poésie mallarméenne* et ses *Formes*, c'est-à-dire qu'il examina à part le poète et l'écrivain, ou plus exactement les sources de son inspiration et la manière dont il canalisa ces sources.

Le premier livre est ainsi constitué d'une série d'essais sur l'intelligence de la rareté, le goût de l'intérieur, l'impressionnisme, la passion de l'artificiel, les sources de l'obscurité, la préciosité, l'ironie, le démon de l'analogie, le symbole, la vie idéaliste, les puissances de suggestion, la logique, etc. Tout ce qui alimenta le génie de Mallarmé est ainsi étudié, mais je me hâte d'ajouter que cette succession n'est artificielle qu'en apparence et sur la table des matières. En réalité, et comme chez le poète lui-même, mille analogies circulent d'un chapitre à l'autre : ce ne sont que rappels, ressouvenances, comparaisons. Et le livre s'avance d'un mouvement égal et sûr, tout comme si ces divisions n'existaient pas. C'est par un artifice et pour la commodité que le critique sépare ainsi des éléments qui, dans l'œuvre envi-

(1) *Suite et fin*. Voir notre dernier numéro.

(2) ALBERT THIBAUDET : *La Poésie de Stéphane Mallarmé*. Étude littéraire. Paris, Éditions de la *Nouvelle Revue française*.

sagée, étaient indiscernables. Mais cet artifice le met sur la voie de quelques vérités essentielles, que dis-je, d'éléments nouveaux qu'il n'eût point perçus sans cette dissociation. Car il ne nous apprend rien de bien inattendu lorsqu'il observe chez Stéphane Mallarmé le goût de l'intérieur ou la passion de l'artificiel, la préciosité ou le symbole. Mais en approfondissant ces éléments, en les analysant jusqu'au dernier atome, il nous amène à en découvrir de plus cachés, de plus essentiels. Une des trouvailles de M. Thibaudet, c'est cette page étonnante sur *les ordres négatifs*. Et il sent bien lui-même l'importance de sa découverte lorsqu'il dit, en commençant le chapitre qui porte ce titre :

Les données un peu disparates que j'ai dû juxtaposer sur la logique de Mallarmé s'éclairciront peut-être quand j'aurai pris un exemple précis, et relevé le profil de la pente logique la plus constante qu'ait creusée et où coule son génie : son idée de ce que j'appellerais les ordres négatifs.

Il y développe ce point de vue déjà suggéré un instant par une page célèbre de M. Remy de Gourmont sur le caractère élusif, pudique de la poésie mallarméenne. Il en marque les rapports étroits, vivants, avec l'idéalisme, avec le sentiment de l'absolu, avec une certaine impuissance, indiscutable, encore que savamment et ingénieusement masquée. Il montre comment cette hantise d'une œuvre où ne sont suggérés que des absences, des vides, des élusions, des tournants, des fuites, des nostalgies, des songes, devait venir à qui ne se sentait pas en lui-même un profond réservoir d'images, à qui en même temps ne rêvait que l'absolu. Tout trouve ici son lien idéal, son explication suprême :

Le sentiment baudelairien de l'artificiel s'y relierait, dans la mesure où la poésie, sous lui, devient chose créée, transfigurée, volontaire, où il remplace la présence par l'absence et crée l'absence par l'évocation.

Quelque chose d'encore plus subtil me paraît être observé par M. Thibaudet dans le chapitre suivant : le sentiment de la durée. Je ne me sens point l'habileté nécessaire à analyser une page qui est déjà elle-même d'une concentration aussi rare. Mais je crois qu'en citant le commentaire que M. Thibaudet nous soumet à ce point de vue du fameux sonnet : *Remémoration d'amis belges*, je donnerai assez l'idée de la pénétration avec laquelle l'auteur a su toucher, embrasser le mouvement le plus rétractile, le plus secret de la pensée de Mallarmé.

Pénétrer ce délicieux poème me donne une volupté sensuelle et fine qui fait paraître grossière la lecture de vers habituels. Car je participe, à mesure d'un déchiffrement aisé, à cette dispersion progressive d'une brume bleue qui déserte par un matin de paix les toits et les tours de Bruges. Impression qui fournit aux deux quatrains leur motif apparent et pittoresque. Mais visiblement Mallarmé a voulu l'identifier par une correspondance subtile à un fait très ordinaire qui est une forme normale de la paramnésie : croire, après quelques instants d'une compagnie nouvelle et sympathique, que toujours nous l'avons connue. Le temps se matérialise dans une vapeur molle, brumeuse, couleur encens, qui flotte autour d'une ville du Nord, un beau jour d'été, et que semblent exhiler les pierres qui s'en dévêtent. Tout cela n'existe pas, n'a d'autre être, d'autre preuve, selon le langage familier à Mallarmé, que l'acte de donner un recul indéfini, des causes anciennes, une figure immémoriale. au moment soudain d'une amitié nouvelle. L'intensité joyeuse se manifeste par un dégagement de passé qui en émane, et auquel elle semble au contraire suspendue, comme faisait dans *le Démon de l'analogie* l'intensité douloureuse d'une hallucination. Les tercets prolongent, en une image, blancheur, plumes, à peine nouvelle, tant elle se fond en la brume dévoilée, envolée de Bruges, la douceur et la paix des quatrains. La paramnésie semble ici un coup d'aile pour dépasser les conditions du temps, comme l'analogie en un

éclair annule les divisions de l'espace et de la logique. Elle invente subitement une correspondance dans la durée, comme la métaphore invente subitement une correspondance dans l'étendue.

Je ne crois pas que de telles choses aient jamais été observées à propos de Stéphane Mallarmé. Elles nuancent à l'infini les notions que nous en avions déjà, elles nous expliquent mainte sensation éprouvée obscurément à la lecture de ses poèmes, elles éclairent sa pensée d'une lumière mouvante, variable, nombreuse. Et songez que M. Thibaudet se maintient sans cesse sur ce plan et manifeste sans cesse une pareille acuité. Ce qui ne laisse pas que de me donner un grand embarras lorsqu'il s'agit de le citer. Tout, dans son livre, présente de l'importance.

La seconde partie, qui traite plus spécialement du poète et de l'écrivain en tant que metteur en œuvre des éléments de son inspiration, examine successivement, et dans l'ordre de la plus juste logique, les images, les métaphores, les figures, les mots, le vers, le poème, le style, enfin les spéculations favorites de Mallarmé sur la ponctuation, la musique, le livre et le théâtre.

Ici encore m'apparaît la valeur et la fécondité du fameux point de vue des ordres négatifs. « Cette fuite inquiète de l'image, par une correspondance ou une analogie, hors d'un sens vers un sens autre », — n'est-ce point une preuve de cette obsession chez le poète de tout ce qu'était détour, biais, échappement, néant? Même remarque que pour sa métaphore, pour sa périphrase : « un appel et une interférence d'analogies d'où seulement est banni le mot à commenter, non comme vulgaire, mais comme rendu inutile par l'évocation de son Idée ». Même observation pour ses figures, M. Thibaudet appelle ainsi « un agencement d'images et de métaphores qui se groupent pour former un tout, pour évoquer, plus ou moins fugitif, un spectacle mental ». Et il trouve que chez Mallarmé deux types de figures se contredisent ou s'accordent, selon les cas, le premier se reliant à « son imagination visuelle et à son idéalisme », le second « procédant de son imagination motrice et de son inquiétude ». Cette contradiction accentuée encore l'impression d'évasion, d'élusion que donne toute la poésie du maître. Même remarque encore pour les mots « toujours pris de profil dans quelque acception rare... Il ne les emploie que pour les taire aussitôt ».

Mais là où l'observation, véritablement profonde et essentielle de M. Thibaudet sur les ordres négatifs, prend sa pleine et totale valeur, c'est lorsqu'il aborde l'étude du poème lui-même, et du style. Le poème de Mallarmé est composé, et fort bien, mais d'une façon toute différente que d'habitude. Son « ordre s'affirme dans ce mouvement subjectif qu'est l'intelligence en action du lecteur ».

Il faut donc, si nous voulons l'appliquer à Mallarmé, éliminer du terme composition à peu près tout ce qu'il signifie d'ordinaire, lui enlever non seulement son sens mécanique, mais aussi son sens organique, pour ne lui laisser qu'un sens psychologique.

Et, tout parallèlement, il dira de son style :

La phrase de Mallarmé, antithèse de la période, au lieu de chute comporte un arrêt sur le mot décisif, ménagé ou rejeté, qui de cet arrêt la soutient par « la plus authentiquement nouée, comme une boucle en diamants, des ceintures ». Ce mot isolé, monosyllabique souvent, qui termine, est le contraire même de l'ample courbe finale décrite par le vieux carrosse de la prose rythmée, le contraire de l'*esse videatur*. Pour intérieur, une belle période ménage une série de liaisons. Dans son intérieur, la phrase de Mallarmé procède au contraire à coups de coupes. Ce que la période unit, cette phrase criblée de ponctuation le mobilise et le disjoint.

On le voit, toujours le même procédé mental, partout retrouvé.

En une sorte d'appendice, M. Albert Thibaudet nous donne le commentaire de quatre poèmes typiques du maître : *Hérodiade*, *l'Après-midi*, *la Prose pour des Esseintes*, *le Coup de dés*. Je trouve ces pages tout bonnement admirables, surtout celles sur *la Prose pour des Esseintes*. Tout y est expliqué, illuminé. Pas un mot ne reste obscur, ni fortuit. Le commentateur montre la nécessité et le rôle de la moindre syllabe et, ce faisant, il ne donne aucun coup de pouce optimiste. Tout reste rigoureux comme dans une traduction bien établie. Mais d'ailleurs, je ne puis mieux faire, pour donner une idée de la souplesse et du charme inhabituels de cette exégèse, que de citer, par exemple, l'explication de la stance V :

Que sol des cent iris son site,
Ils savent s'il a bien été,
Ne porte pas de nom que cite
L'or de la trompette d'été.

Des lueurs discontinues substituées à l'ampleur oratoire, des clartés locales émanées, sous la forme du mot suggestif, de chaque objet, substituées à la lumière impersonnelle d'atelier qu'est le développement logique, tel est l'art qu'a rêvé, tenté parfois de réaliser Mallarmé.

De là l'image *Sol de cent iris*, qui indique ces lumières, ces mots. Sous leur éclat juxtaposé le lien didactique, la clarté intellectuelle disparaissent, demeurent sous-entendus. Peut-être si l'iris est ici choisi, c'est que l'image se tient sur les confins de la fleur, de la pierre précieuse et de la prunelle vivante, — mais bien plus vraisemblablement il a surgi ici comme mot approprié, parce que beau. *Ils savent s'il a bien été*. Il consiste, ce site au sol vaporisé, tout entier dans les iris, qui le savent, « disparition élocutoire du poète, qui cède l'initiative aux mots, par le heurt de leur inégalité mobilisés; ils s'allument de reflets réciproques comme une virtuelle trainée de feux sur des pierreries, remplaçant la respiration perceptible en l'ancien souffle lyrique ou la direction personnelle de la phrase (1). De ces lueurs juxtaposées émane la vraie poésie : *L'or de la trompette d'été*, quoi qu'on dise, la cite et la consacre.

Enfin, à l'aide de toutes les notions acquises ainsi par cette patiente étude sur les plus secrets détours de la pensée mallarméenne, M. Thibaudet aborde le fameux *Coup de dés*, qui passe pour son œuvre la plus obscure. Seulement, elle n'est obscure que par suite de la volonté du poète et non point du fait de son insuffisance. Alors, il n'y a plus qu'à chercher, sans se laisser déconcerter par la syntaxe haletante ni la disposition typographique. M. Thibaudet y emploie une intelligence surprenante et, pour mon compte, bien des passages de cette œuvre que je ne goûtais qu'intuitivement s'éclairèrent à mes yeux dans leur sens mental et dans leur valeur analogique après la lecture de ce commentaire. Tous ceux qui ont quelque goût pour les spéculations intellectuelles un peu rares, un peu difficiles, goûteront le raffinement et la ferveur de ces étincelantes explications, et souscriront à la conclusion remarquable de l'auteur.

Un coup de dés ne maintient pas même le *Nous fîmes deux* de la *Prose*. Il réduit le monde à la simplicité du poète devant l'énigme d'une page blanche. De rares signes s'y écrivent, points d'un coup de hasard, et qui ne valent que comme allusion ironique à l'impossible page éternelle, à la constellation fixée hors du temps par des clous d'or. Je songe à ce pays où Apollonius de Tyane alla, qui peu à peu sur les flots se réduisait à une langue de sable, jusqu'à ce qu'il ne restât plus que la place extrême où mettre, d'un pied nu, le dernier pas humain.

Je viens de donner là une bien vague idée de cet essai de premier ordre, mais si l'on prend la peine de le lire sur mon conseil, on s'apercevra aisément de la difficulté de mon travail. Commenter

(1) *Divagations*, p. 362.

un commentaire est presque impossible. On ne peut que le signaler. Et les nombreux fidèles que Mallarmé possède encore trouveront ici des raisons nouvelles et plus approfondies à leur admiration pour cet homme qui eut « pour raison d'exister, deux extrêmes alternatifs, celui d'un art conduit à son point de maturité, celui d'un art aigu qui fuit plus loin que tout point donné, — celui du définitif et celui de l'infini ». Quelle saisissante définition !

FRANCIS DE MIOMANDRE

P. S. — Puisque je viens de parler de Mallarmé, je ne veux pas omettre de citer l'édition complète des poésies de cet auteur que vient de donner la *Nouvelle Revue Française*. On y trouvera quelques pièces manquant même à la grande édition de M. Deman, c'est-à-dire l'exquise chose : *Une négresse par le démon secouée*, d'une obscénité si raffinée, amusement du poète; le sonnet : *Sur les bois oubliés quand passe l'hiver sombre*; le *Cantique de Saint Jean*; quelques *Feuillets d'album* et quelques *Chansons bas*, les *Rondels*, le *Petit air guerrier*, enfin la jolie petite pièce sur les cigares : *Toute l'âme résumée*. Un reproduction de l'excellent portrait de Nadar sert de frontispice. Et il est bien agréable d'avoir sous la main l'œuvre poétique complète du grand écrivain.

Je ne regrette que l'absence du *Coup de dés*. Après tout, ce n'était pas impossible de retrouver, fût-ce approximativement, une pareille disposition typographique.

F. M.

L'Exposition Internationale de Munich.

Une lettre que nous adresse de Munich M. William Ritter complète — en les rectifiant sur certains points — les informations groupées par notre correspondant H. P. dans l'article que nous avons publié il y a quinze jours (1).

C'est un artiste tchèque, M. Jan Kotěra, qui est l'auteur des installations viennoises si élogieusement appréciées, et sur six de ces exquis salonnets, trois sont réservés aux Tchèques Svabinsky et Preissler, un aux Polonais Falat et Wyczolowski.

M. William Ritter est d'avis que les colossales figures au repos du statuaire serbo-croate Ivan Mestrowitch ne peuvent, pas plus que *la Nuit* de Michel-Ange, scandaliser les visiteurs.

Il nous apprend en outre que *la Scholle* n'existe plus. La majeure partie des artistes qui composaient cette association n'est pas représentée cette année au Glaspalast mais groupée chez Brakl, Goethestrasse.

Enfin, parmi les folies exposées par la Suisse et dont M. Hodler est principalement responsable, M. Ritter affirme qu'on ne peut découvrir aucune peinture représentant quoi que ce soit « au moyen de cubes et de disques teints en rouge groseille ou en vert poison ». Et il ajoute : Peut-être avons-nous mieux, mais enfin nous n'avons pas cela. »

Dont acte.

ANQUETIN CONTRE DAVID

A l'apothéose de David organisée au Petit Palais des Champs-Élysées, M. Anquetin riposte par une série d'articles peu amènes que publie un des quotidiens les plus répandus de Paris. Sa cri-

(1) Voir *l'Art moderne* du 22 juin dernier.

tique est vive, mais il en faut souvent reconnaître la justesse. Si David a peint quelques beaux portraits, ses compositions sont pour la plupart détestables.

M. Anquetin examine, l'une après l'autre, les œuvres réunies : il en est peu qui trouvent grâce à ses yeux. Détachons de ces feuillets, pour en indiquer l'esprit, la page consacrée à une toile qui nous est particulièrement familière, *Marat dans sa baignoire*, dont trois répliques figurent à l'Exposition :

« Fait curieux. J'ai bien regardé ce tableau, et, chaque fois, avec la volonté de voir le visage de Marat. Eh bien, je suis incapable de me le rappeler : je n'ai retenu qu'une figure bouffie. Je n'ai pas « vu » ce visage parce qu'il n'y est pas. David ne l'a pas écrit. D'abord, il a trop incliné la tête. Il fallait, ou peindre l'assassinat, ou peindre le *masque* de Marat. Et il n'y a ici ni l'un ni l'autre. Je pense à la tête de Cyrus, suspendue au-dessus du vase rempli de sang, devant la reine Thomyris, mais c'est signé Rubens!

En pleine terreur, Marat est assassiné. Pour répondre au crime, l'Art, par la main de David, déposera l'image de la victime sur l'hôtel de la Patrie, en holocauste à l'Être-Suprême, à la Postérité reconnaissante.

Le cœur déchiré, l'âme en tumulte, le dédicateur s'assoit devant la baignoire... et, avec un égal *enthousiasme*, traite la couverture verte qui la recouvre et la tête du dieu. Quelle émotion! Quel choc! Le fond mort du tableau, par touches picotées, bien égales, est peint, comme un petit fond de Fantin-Latour derrière un pot de fleurs. Dans un coin du drap blanc, à gauche, il pense à voir un trou rapiécé, et, mieux, il pense à le peindre! Tout est compassé, en bois, plat, glacial. Le drame est réduit à la suscription de deux lettres que le public s'acharne à déchiffrer. Quel élan, quel feu! La sécheresse d'un huissier inventoriant les hardes d'un héritage. Cœur vide, tête vide. Rien, ni en haut, ni en bas — un verre de lampe!

Vous ne me croyez pas : Songez à ce qu'eût fait un Rembrandt!

La terre de France gronde sous le fracas des armes, le branle du tocsin. Au dehors, au dedans, partout, le sang coule. Le ciel est en feu, la Patrie en danger. L'Ami, le dieu du jour, son dieu, tombe sous le poignard de la réaction. Pendant que, tout chaud encore, par la plaie béante s'écoule le sang du martyr, David l'immortalise... et pas un poil ne bouge, pas un pli au visage, un afflux au cœur, une étincelle au cerveau. Rien. Un calicot comptant des épingles. Et c'est ça l'Apothéose! C'est ça l'Art! Pleurez, mes yeux! »

Et dans sa conclusion, M. Anquetin définit le maître en ces termes :

« David ne fut qu'un ouvrier mis par la tradition en possession du métier. Ce ne fut pas un artiste. Il le fut si peu qu'il combattit à la fois le xviii^e galant et le Classique ancien qui l'avaient éduqué; et il méprisa et combattit avec la même inconscience toutes les splendeurs de la Peinture, pour sacrifier uniquement à l'Antique qu'il ne comprit pas davantage. Il obéit à une manie, alors que le premier devoir est d'appliquer ce qui convient au sujet et non d'imposer un système unique, que tous devront et pourront suivre sans difficulté, ce qui ferme la porte à toute initiative, à toute personnalité, et supprime l'art.

La tradition vraie, au contraire, ouvre les portes toutes grandes, et, par sa solide éducation, affranchit l'art et l'artiste. »

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Piano (jeunes gens). Professeur : M. A. DE GREEF. — Premier prix avec la plus grande distinction : M. MOISSE.

Piano (jeunes filles). Professeurs : MM. WOUTERS et GURICKX. — Premier prix avec grande distinction : M^{lle} BURGELMAN. Deuxièmes prix avec distinction : M^{lles} SIMONART et DECROILLIÈRE. Deuxièmes prix : M^{lles} GOOSSENS, WOUTERS, BARELLA. Accessits : M^{lles} ROME, DUBOIS, VANDERSMISSEN.

Prix Laure Van Cutsem : M^{lle} VAN NESTE (à l'unanimité).

Violon (professeurs : MM. THOMSON, CORNELIS et MARCHOT). — Premiers prix avec distinction : MM. WAERSEGERS et BRANDT. — Premiers prix : M^{lle} CHESTER, MM. SPINELLI, PALLARÈS, MARGOLIS, M^{lle} BARBOU, M. A. DUBOIS.

Deuxièmes prix avec distinction : MM. VOISIN, DELWICHE, JETTEUR, CIALONE, M^{lle} FREIBURG. Rappel avec distinction du deuxième prix : M. FONT Y DE ANTA. Rappel du deuxième prix : M. BEAUMONT. Deuxièmes prix : M^{lle} BRANCO, MM. SOKOLOW, BATTISTI, L. DUBOIS, M^{lle} LAMOTTE, M. BAULIN.

Accessits : MM. KAGAN, SCHEIDENBEUTEL, RIETTI, BADERACK, M^{lle} VAN HOVE, MM. PLANES et UHE.

LIVRES D'ART

Guillaume Charlier, par SANDER PIERRON. — **Lucas de Leyde**, par N. BEETS. — **Les Artistes Wallons**, par L. CLOQUET.

Une nouvelle fournée, très intéressante, de livres d'art vient de sortir des presses de l'éditeur Van Oest.

C'est d'abord un ouvrage enthousiaste et fervent consacré au sculpteur *Guillaume Charlier* (1) par M. Sander Pierron. Cette étude fait partie de la Collection des Artistes belges contemporains qui compte déjà une série de monographies de tout premier ordre de Laermans, Ensor, Baertsoen, etc.

L'étude de M. Sander Pierron est admirative mais raisonnée, et l'auteur réussit sans peine à démontrer les hautes qualités de l'œuvre de G. Charlier. On peut y suivre l'évolution progressive et noble de l'artiste débutant par des ouvrages d'ordre idéologique, dont le remarquable *Semur de mal* du Musée de Tournai. Tour à tour orienté vers un idéal sociologique et sentimental, embrassant de préférence le monde des travailleurs et des humbles, les physionomies souffrantes, l'art de G. Charlier va s'affinant et s'affermissant. Il s'affranchit des influences de Meunier et de Rodin, sous le coup desquelles il avait donné son *Coup de Collier* et ses *Aveugles*. Enfin on le voit produire des œuvres originales, dont les meilleures sont ses portraits psychologiques de parents et d'amis. Parmi les principales œuvres de Charlier il faut aussi ranger son *Monument à Bara* et surtout son monument à Th. Verstraete, une œuvre de grande et belle envergure.

Puis viennent une excellente monographie de *Lucas de Leyde* (2) par N. Beets et un ouvrage sur *Les Artistes wallons* (3) dû à l'érudit professeur de Gand, M. Louis Cloquet; chacun de ces ouvrages fait partie de la *Collection des Grands Artistes*, des Pays-Bas, qui ne cesse de s'enrichir de nouveaux éléments.

L'ouvrage de M. L. Cloquet vient combler une importante lacune. Il existait déjà une sérieuse littérature consacrée à l'art ancien de la Wallonie, mais ces écrits demeuraient dispersés dans les revues. M. Cloquet, avec une science approfondie et un goût très sûr, a rassemblé tous les documents épars, et, y ajoutant ses propres découvertes et ses appréciations personnelles toujours curieuses, a érigé à l'art wallon un monument d'ensemble embrassant toute l'activité du passé artistique, l'art monumental, la sculpture, l'orfèvrerie, l'art du bronze, la peinture et même la musique. L'auteur ne s'est pas borné aux artistes anciens, mais

(1) Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}.

(2) Id.

(3) Id.

il a complété son ouvrage par une série de médaillons consacrés aux peintres et sculpteurs de la Wallonie moderne, Navez, Baron, Rousseau, etc.

M. N. Beets, de son côté, trace un portrait historique et psychologique de Lucas de Leyde et de son époque. Lui aussi apporte dans son étude une érudition abondante qui ne lui fait rien négliger de l'activité du remarquable peintre de Leyde. Son ouvrage témoigne d'une méthode parfaite qui permet au lecteur d'embrasser sans peine l'œuvre du peintre et de se rendre un compte exact du milieu où elle se développa.

D'abondantes illustrations donnent à ces différents ouvrages un attrait de plus. F. H.

LES GRANDES VENTES

La Collection Marzell de Nemes.

Composée de tableaux anciens, parmi lesquels douze Greco, trois Rembrandt, quatre Rubens, un Frans Hals, un Gérard David, etc., et d'un choix d'œuvres modernes — Goya, Corot, Cézanne, Courbet, Manet, Degas, Renoir, Claude Monet, Sisley, Van Gogh, Gauguin, Berthe Morisot, — la collection Marzell de Nemes, que plusieurs expositions d'ensemble avaient rendue célèbre dans toute l'Europe, a été dispersée dernièrement à Paris, et les enchères sensationnelles qu'elle a provoquées ont clos la saison des grandes ventes parisiennes. Le total des deux vacations s'est élevé à 5,344,600 francs, chiffre dans lequel la peinture moderne entre pour 2,224,100 francs.

Rembrandt a eu, comme d'usage, les honneurs de la séance. Le portrait de son père a dépassé le demi-million; il a été payé — soyons précis — 516,000 francs. Du même maître, une *Étude de tête* a été adjugée 95,000 francs, une *Tête d'homme* 54,000.

Frans Hals (*Portrait d'homme*) a atteint 290,000 fr., le Tintoret (*le Christ et la Femme adultère*) 240,000. Ce sont, après Rembrandt, les mieux cotés des peintres formant la collection de Nemes.

Voici quelques autres prix : G. Bellini, *la Vierge avec l'Enfant Jésus et un donateur*, 75,000 fr. — S. Botticelli, *Jésus dans la crèche*, 80,000 fr. — G. David, *la Vierge allaitant l'Enfant Jésus*, 120,000 fr. — Du même, *la Mise au tombeau*, 84,000 fr. — Hans Baldung, *Vénus et Cupidon*, 115,000 fr. — B. de Bruyn le Vieux, *la Vierge, l'Enfant Jésus, Sainte Anne et Saint Jérôme*, 72,000 fr. — H. Suess von Kulmbach, *Portrait d'homme*, 55,000 fr. — Le Greco, *Sainte-Madeleine*, 65,000 fr.; *la Sainte Famille à la corbeille de fruits*, 173,000 fr.; *Portrait du Cardinal inquisiteur D. Fernando Niño de Guevara*, 100,000 fr.; *Sainte Famille*, 81,000; *Jésus au Mont des Oliviers*, 125,000 fr.; *le Christ bafoué par les soldats*, 95,000 fr.; *Portrait d'homme*, 55,000 fr.; *l'Immaculée Conception*, 155,000 fr. — Rubens, *Portrait de l'Archevêque A. Triest de Gand*, 85,000 fr.; *Femme de l'Apocalypse*, 56,000 fr. — F. Guardi, *Ruines antiques*, 82,000 fr. — Raeburn, *Portrait du général Campbell*, 85,000 fr.

A huitaine les principaux prix des tableaux modernes.

PETITE CHRONIQUE

L'idée de rendre à la mémoire de Camille Lemonnier un hommage national a été accueillie avec le plus grand empressement dans tous les milieux. En quelques jours, et avant même que les membres du Comité eussent reçu les listes de souscription qui leur permettraient de recueillir les dons, le *Soir* a réuni plus de seize mille francs. La commune d'Ixelles a voté un subside de 500 francs. La ville de Liège s'associera également à la manifestation projetée.

Un monument sera élevé à la mémoire d'Edouard Rod à Nyon, sa ville natale. Le comité a réuni à cet effet une somme de douze mille francs et adopté à l'unanimité le projet de MM. Augst, statuaire, et Braillard, architecte, qui se proposent d'ériger le mé-

morial Edouard Rod dans la jolie avenue de platanes qui mène de l'esplanade des Marronniers au Château. Il se composera d'un banc en granit rose surmonté d'un bas-relief où six personnages symboliseront les principales étapes de l'œuvre de l'écrivain. Le médaillon de ce dernier complètera le monument, dont l'inauguration aura lieu au printemps de 1914.

Signalons à ceux de nos lecteurs qu'intéressent les arts de l'Asie, qui tiennent une place de plus en plus considérable dans les préoccupations esthétiques de notre époque, la belle publication dont M. Victor Goloubew prend l'initiative sous le nom de *Ars Asiatica*. Le premier volume de cette collection sera consacrée à *l'Exposition de la Peinture chinoise* ouverte au Musée Cernuschi en 1912 et aura pour auteurs MM. Ed. Chavannes et R. Petrucci. Paraîtront ensuite : *Stèles chinoises*, par M. Ed. Chavannes; *l'Exposition d'art bouddhique en 1913*, par MM. P. Pelliot, A. Toucher, R. Petrucci, Hackin, d'Ardenne de Tizac et V. Goloubew; *les Bronzes civaites* de Madras, avec une préface de M. A. Rodin et une étude de M. Ananda Coomaraswamy; *les Reliefs d'Amaravati*, par M. A. Toucher; *Sculptures hindouistes*, par M. E.-B. Havel; *les Peintures d'Ajanta*, par M. V. Goloubew, etc. Chaque volume sera accompagné d'une série de 40 à 100 planches.

S'adresser pour les renseignements à MM. G. Van Oest et C^{ie} ou à M. René-Jean, secrétaire de la rédaction d'*Ars Asiatica*, 26 rue Spontini, à Paris.

Le troisième volume du bel ouvrage que consacre M. Léandre Vaillat à la description et à l'histoire de la Savoie paraîtra le 1^{er} octobre prochain. Orné de nombreux dessins de M. André Jacques, il évoquera Chambéry, les hautes vallées de la Maurienne et de la Tarentaise.

L'ouvrage est en souscription au prix de 18 francs chez MM. Dardel et C^{ie}, libraires, à Chambéry.

Pour paraître prochainement : *Une Saison en enfer*, par ARTHUR RIMBAUD, édition de grand luxe, hors commerce, réservée aux souscripteurs et limitée à 50 exemplaires sur Japon impérial (100 fr.), à 100 exemplaires sur vergé à la cuve de la manufacture Van Gelder (50 fr.). S'adresser à l'imprimeur Pichon, 21 boulevard de Sébastopol, Paris, au *Mercure de France* ou à la *Nouvelle Revue Française*.

Gil Blas annonce que M. Gabriele d'Annunzio, à qui la clôture des représentations de *la Pisanelle* a rendu des loisirs, travaille à une série d'œuvres nouvelles. C'est, d'abord, un drame qui portera le titre de *Viviane et Merlin* et formera en quelque sorte le troisième panneau du triptyque dont *le Martyre de St-Sébastien* et *la Pisanelle* constituent les deux premières images. L'auteur du *Feu* publiera ensuite un autre drame, en français également, tiré de la *Fiaccola Sotto iloggio*, ainsi qu'une pièce qui sera créée l'an prochain à Paris par M^{me} Réjane.

Il termine, enfin, en italien, deux romans : la *Leda senza cigno* et *Il ratto della Gioconda*.

L'opéra de Nice annonce pour la saison prochaine une série d'œuvres intéressantes, et notamment *l'Enfant prodigue* de Debussy; *Samson et Dalila*, *Phryné* et *Javotte* de Saint-Saëns; *la Péri* de P. Dukas et *la Tragédie de Salomé* de Florent Schmitt.

La musique française moderne sera bien représentée, la saison prochaine, aux Etats-Unis. M. Campanini, directeur du Grand Opéra de Chicago, vient de traiter pour les représentations de *Déjanire* et de *Samson et Dalila* de Saint-Saëns, *Fervaal* de Vincent d'Indy et *Pelléas et Mélisande* de Debussy. D'autre part, MM. Aborn, directeurs de la Century Opera Company de New-York, vont entreprendre une grande tournée aux Etats-Unis pour y faire connaître *Samson et Dalila* chanté en langue anglaise, et probablement aussi *Henry VIII*.

M. Gatti-Casazza, qui s'est assuré le droit de représenter *le Chevalier à la Rose* au cours de la saison prochaine au Metropolitan Opera de New-York, montera ensuite l'ouvrage de M. Richard Strauss à Brooklyn et à Atlanta.

La dernière saison de grand opéra aux États-Unis a été particulièrement fructueuse pour les artistes qui y prirent part. Voici en effet, d'après le *New-York World*, le chiffre des recettes encaissées par certains d'entre eux pendant les vingt-trois dernières semaines : Caruso vient en tête avec 1,500,000 francs; M^{lle} Géraldine Farrar le suit d'assez loin avec 425,000 francs. Viennent ensuite miss Emmy Destinn avec 375,000 francs, Miss Mary Garden avec 350,000 francs, M. Dalmorès avec 162,500 francs, et enfin M. Dufranne avec 75,000 francs. M^{me} Frieda Hempel n'a gagné que 62,500 francs, mais comme elle a joué quinze fois seulement au cours de la saison, cela représente encore un assez joli cachet. Quant à Caruso, ses gains représentent un cachet de 12,500 francs; pour M^{lles} Géraldine Farrar, Destinn et Mary Garden, ce chiffre oscille entre 5,250 et 7,500 francs.

Le peintre Ignacio Zuloaga a pris l'initiative de faire apposer une plaque commémorative sur la maison natale de Francisco Goya, à Fuendetodos, en Aragon. C'est chose faite depuis peu de jours. Mais la vénérable demeure tombe en ruines, et M. Zuloaga voudrait maintenant ouvrir une souscription pour restaurer la maison et la transformer en musée.

La Ville de Bologne avait offert la direction du Lycée musical Rossini à M. Feruccio Busoni. Celui-ci, en raison d'engagements pris antérieurement, a été obligé de décliner cette flatteuse proposition.

TAPIS D'ORIENT

◆ **DALSÈME** 2, RUE LEOPOLD, 2
= BRUXELLES =

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

La revue viennoise *Der Merker* publie en fac-simile la musique et l'accompagnement de deux strophes de la scène finale du *Crépuscule des Dieux*, de Richard Wagner. Les vers en question se trouvent bien dans le texte, mais on avait estimé jusqu'à présent que le compositeur ne les avait jamais mis en musique. L'autographe inédit a été longtemps en possession de M^{me} Materna, la célèbre chanteuse de Bayreuth, qui le tenait directement de Wagner. Il parvint en sa possession dans des conditions assez singulières. En 1876, le roi Louis de Bavière se rendit à Bayreuth et assista aux répétitions. Wagner lui raconta qu'il avait écourté la scène finale en supprimant tout un passage. Naturellement, ce fut précisément ce passage-là que le roi voulut entendre et il annonça sa visite pour le lendemain. Ses désirs étaient des ordres. Le compositeur s'empressa de remettre à M^{me} Materna le fragment supprimé en la priant de l'étudier en hâte. Mais le jour suivant, Louis II, pris d'une nouvelle fantaisie, n'alla pas à Bayreuth et l'on apprit qu'il était descendu dans une maison de paysans du voisinage. Il ne fut plus question de l'audition et la cantatrice garda le morceau.

M. Burghold, de Francfort, croit cependant que ce passage inédit n'avait nullement appartenu à la partition primitive de la *Götterdämmerung*. Wagner, pris de court par l'invitation du roi, fit rapidement de la musique pour les deux strophes. Mais Louis II ayant renoncé à l'audition, il n'y pensa plus et c'est ainsi que M^{me} Materna put rester en possession de la musique.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}, Editeurs
BRUXELLES PARIS

4, PLACE DU MUSÉE, 4 63, Boulevard Haussmann, 63

Viennent de paraître :

LES PEINTRES DE PORTRAITS

par PAUL LAMBOTTE.
Un beau volume in-4°, de 150 pages de texte, illustré de 53 reproductions en planches hors texte.

Prix : 5 francs.

THOMAS VINÇOTTE et SON ŒUVRE

par PAUL LAMBOTTE et ARNOLD GOFFIN.
Volume in-4°, contenant outre le portrait de l'artiste, 50 planches hors texte

Prix : 10 francs.

GUILLAUME CHARLIER

par SANDER PIERRON.
Un beau volume petit in-4°, de 134 pages, illustré de 40 planches hors texte et de 16 reproductions dans le texte.

Prix : 10 francs.

Vient de paraître à l'ÉDITION MUTUELLE

en dépôt 269 rue St-Jacques, Paris, et chez Rouart, Lerolle et C^{ie}, 29 rue d'Astorg; à Bruxelles, chez Breitkopf et Härtel.

- I. ALBENIZ. — **Navarra** pour piano (œuvre posthume terminée par D. DE SÉVERAC). — *Prix net : 3 francs.*
- ID. **Two Songs** (F. COUTTS), chant et piano, traduction française de H. VARLEY. — I. *The Carterpillar* (la Chenille); II. *The Gifts of the Gods* (les Dons des Dieux). — *Prix net : 2 francs.*
- M. ALQUIER. — **Deux petites pièces** pour piano à quatre mains (extrait de l'*Album pour enfants*). — *Prix net : 1 fr. 50.*
- P. BRETAGNE. — **Poèmes d'octobre** (G. GARNIER), chant et piano. — I. *Au matin*; II. *Désespérance*; III. *Intimité*. — *Prix net : 3 francs.*
- R. DE CASTÉRA. — **Le petit chat est mort...** pour piano. — *Prix net : 1 franc.*
- VINCENT D'INDY. — **Petite chanson grégorienne**, pour piano à quatre mains (extrait de l'*Album pour enfants*). — *Prix net : 1 fr. 50.*
- P. JUMEL. — **Trois mélodies**, chant et piano. — I. *Jane* (LECONTE DE LISLE); II. *Le long du quai* (SULLY-PRUDHOMME); III. *Rends-moi mes roses* (S. MANCEL). — *Prix net : 2 fr. 50.*
- ID. **Le rideau de ma voisine** (A. DE MUSSET), chant et piano. — *Prix net : 1 franc.*
- MARCEL LABEY. — **Petite ronde sur une chanson**, pour piano (extrait de l'*Album pour enfants*). — *Prix net : 1 fr. 50.*
- A. DE MONTRICHARD. — **Soir**, pièce pour violoncelle et piano. — *Prix net : 3 francs.*

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN
BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES
(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.
Le nouveau catalogue vient de paraître. Prix : 2 fr. franco 2 fr. 50.
ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.
Service de périodiques à domicile.
Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

La Vie Internationale

REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS
ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX

BRUXELLES : Office central des Associations internationales

Prix d'abonnement : 25 francs.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE
FONDÉE PAR LA
SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE
(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, 1 fr. 50.
Union postale, 2 francs.

Abonnements : { Étranger, 20 francs par an.
 } France et Belgique, 15 francs.

Rédaction et Administration : 29, rue La Boétie
PARIS

Pour la Belgique : M. René Lyr, Boitsfort.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL
280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow,
Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois.	7,50	Six mois.	8,50
Trois mois.	3,50	Trois mois.	4,50
Le No.	0,25	Le No.	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÈ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes

Numéro spécimen envoyé sur demande.

Le Courrier Européen

HEBDOMADAIRE
Politique - Littérature
Questions - Sociales - Actualité

COMITÉ DE DIRECTION :

B PÉREZ GALDOS Charles SEIGNOBOS
Georg BRANDES Giuseppe SERGI
Gabriel SÉAILLES Marcel SEMBAT
Paul MILIOUKOFF Édouard BERNSTEIN
Émile VANDERVELDE

Le *Courrier Européen* est la revue qui, par la variété des sujets traités, la renommée des auteurs, la sûreté de sa documentation, l'originalité de ses enquêtes, la diversité de ses informations, s'est acquis une réputation mondiale.

Le *Courrier Européen* constitue un recueil du plus haut prix pour quiconque s'intéresse aux grandes questions politiques, économiques et sociales qui se posent dans les diverses nations.

Le *Courrier Européen* est la seule revue internationale qui sache rester parisienne.

= 16 PAGES =

illustrées par le crayon des meilleurs Artistes français

ABONNEMENTS

France et Colonies. Un an, 10 fr. | Six mois, 6 fr.
Union postale. Un an, 15 fr. | Six mois, 8 fr.

Le *Courrier Européen* rembourse intégralement le montant de son abonnement par des

= PRIMES =
entièrement Gratuites

Numéro Spécimen gratuit sur demande

Bureaux : 8, B^d des Italiens, PARIS



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Les Jeux de la Vie et de l'illusion (G. JEAN-AUBRY). — Le Jubilé de la Société des Gens de lettres (O. M.). — Notes sur des artistes belges : *Louis L.-G. Cambier* (FRANZ HELLENS). — Exposition de Travaux d'élèves : *Cours de Dessin décoratif* (M. K. M.). — Concours du Conservatoire. — Georges Rency : *l'Aïeule*; *Propos de littérature* (ANDRÉ DU FRESNOIS). — Les grandes ventes : *la Collection Marcel de Nemes*. — Livres d'Art : *la Peinture bolnoise à la fin du XVI^e siècle*. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

Les Jeux de la Vie et de l'illusion.

Après que l'on a beaucoup lu, au hasard des rencontres et de ses curiosités, on se convainc que, quelques chefs-d'œuvre mis à part, les seuls livres qui vaillent dans la production de son temps, ce sont les livres des jeunes gens. Du moins peut-on trouver là quelque ouverture sur l'avenir, et, parmi des maladresses, les préludes de quelque nature attachante dont les livres suivants ne feront plus que préciser les indices à moins qu'ils ne parviennent guère qu'à les gâter. Mais les livres des jeunes gens sont rares, parce que les jeunes gens ne sont pas si nombreux que l'on croit, du moins dans les lettres. Il en est qui publient un premier livre où l'on ne peut découvrir une seule vertu juvénile : ils se sont déjà acoquinés à un écrivain arrivé et ne font qu'en reproduire les procédés et les manies. A cela, certains emploient une telle habileté qu'on en reste dans l'étonnement, mais qu'on n'en retire rien d'autre qu'un peu moins de sympathie pour le maître ainsi démarqué.

La plupart, il est vrai, poussés par le seul goût de

l'imprimerie, éditent tant bien que mal le résidu de leurs lectures. Pourtant, il ne se faut point lasser : j'accorde qu'à certaines heures on se sente repu de littérature, qu'on éprouve même une nausée, et qu'un chef-d'œuvre aimé n'ait point, à cet instant même, d'attraits ; mais il ne se faut point lasser d'entr'ouvrir des livres signés de noms qui ne se recommandent que d'eux-mêmes.

Pour quelques poèmes d'une atmosphère assez personnelle j'épelai le nom d'Henri Hoppenot, mais point assez pour m'en souvenir avec une longue persistance. C'est donc dans une vive ignorance, où je suis encore, que j'ouvris les *Jeux de la Vie et de l'illusion* (1). J'y goûtai un assez rare plaisir, un plaisir devenu à présent plus rare qu'il y a quelque dix années : le plaisir d'un livre écrit par goût sans autre dessein que celui de se dire, le moins maladroitement possible.

Aujourd'hui la plupart des jeunes gens qui se mêlent d'écrire prétendent à prouver quelque chose ; ils sont farcis de théories, à moins qu'ils ne le soient de théorèmes.

Ils vous ont tout de suite une allure de cuistres, ou de candidats-députés : et leurs livres ont des relents de réunion électorale. A une ou deux exceptions près, les jeunes œuvres littéraires se mêlent de tout, hormis de littérature : elles ont un programme politique ou social, et se livrent à des enquêtes, elles sont gavées de critique et de la moins excusable, j'entends la plus dogmatique. Les jeunes gens sont aussi rares dans les jeunes revues que dans les livres ; ce sont des pions à

(1) HENRI HOPPENOT : *Les Jeux de la Vie et de l'illusion*. — Paris, Georges Crès & Cie.

lunettes ou des mannequins de grands tailleurs; ils sont d'une érudition déconcertante, on croirait qu'ils veulent utiliser tout leur savoir avant de l'avoir oublié.

Pourtant il y en a, de loin en loin, un véritable; un de ces « jeunes gens de lettres », de la famille des Jules Laforgue ou des Jean de Tinan, raffinés et ingénus, nourris de lettres et dédaigneux de la culture pour elle-même, ardents et ironiques, tout animés de contradictions et de désirs. Alors celui-là écrit un de ces livres charmants, recueils d'impressions imaginaires ou ressenties, où la vie et les livres se mêlent ingénieusement, et dans lesquels des pages dénuées de littérature alternent avec des pages qui en sont un peu trop chargées.

Mais dans tout cela, derrière ces attitudes et ces reprises de soi-même, et le masque du style, on sent tressaillir un corps, ou s'agiter un cœur, et parmi des audaces qui ne sont qu'une timidité excessivement contredite, des tendresses charmantes et la fraîcheur de la jeunesse.

Si le nom de Maurice Barrès n'y était cité en maint endroit, le livre d'Henri Hoppenot en révélerait pourtant l'influence, et j'aime fort pour ma part le double sentiment d'affection et de réaction qui l'anime à l'endroit de l'auteur des *Amitiés Françaises*. Plusieurs d'entre nous dès longtemps avaient fait le départ entre l'auteur de *Bérénice* et celui des *Déracinés*, mais de ce jeune homme cela me touche davantage, car il en éprouva mieux l'effet.

Les jeux de la vie et de l'illusion jusque dans leur objet même sont un livre de jeune homme, je veux dire que cela tient du journal, de l'essai, de l'autobiographie et de la fantaisie. A quoi donc un jeune écrivain serait-il plus propre, à dire vrai? C'est entre Paris et Florence que se succèdent ces états d'âme; mais le décor n'y fait que donner la chiquenaude, pour le sujet il est le voyageur lui-même, et combien cela me plaît ainsi!

Un jeune homme donc aura pu mettre le nom de Florence dans un livre sans déverser à travers les pages des phrases de guides des musées: il n'aura cherché dans cet itinéraire qu'un propos de se mieux comprendre et dans ces chefs-d'œuvre qu'un miroir à ses sensations. La saine force d'un tel orgueil alimente aussitôt le projet d'aller vers l'Italie, d'y aller en dominateur qui se confronte à de grandes œuvres, mais qui prétend n'en retenir que celles qui se révéleront à lui comme décidément fraternelles: et par où cet orgueil à de certains moments défaille, c'est par là que je vois un cœur qui ne s'abandonnant pas à ses faiblesses, les sait à la fois savourer.

Belle vertu juvénile de qui ne craint pas l'influence ni d'être en divers sens attiré: « Je fus, dit-il, jusqu'ici très ballotté entre la cathédrale et le Parthénon. L'Italie me fournira peut-être une moyenne honnête, un lieu de

repos équidistant. La sagesse est peut-être à Naples, si la beauté, la règle, sont à Athènes ou à Chartres. » Et je goûte aussi cette soif de posséder le plus possible d'univers: « Il faut à mon passé, qui fut très beau parfois, un autre avenir pour qu'il ne meure pas, anémié dans une chambre d'hôtel: sa vertu s'épuise à nourrir ma sensibilité très gourmande: ouvrons grandes à celle-ci les grilles des jardins enchantés: il sera bien temps de mourir, si l'arbre de la vie en est déraciné ou si je ne sais l'y découvrir ».

Cela ne s'invente pas, cette fièvre qui pousse à tout vouloir, appétit dévorant d'organes riches de sèves, et toute cette incohérence d'un désir qui renaît encore avant même que d'être satisfait. Qu'on me vienne dire qu'un tel livre est mal composé, vous m'en voyez ravi, ce n'est pas le temps de composer mais de sentir, c'est à la flamme intérieure d'amener au même point tout ce qui brûle en une telle vie. Parfois comme un écho sincère de Laforgue passe à travers ces lyrismes qui se mesurent. « Tant souffrir — oh! sans pose, ni mains dans les poches du gilet — pour que le train qui s'enfonce dans la nuit ait un instant, brève, la vision de cet enfant qui chante sur la route, et qu'un bruit plus pur domine cette ferraille... »

Il manquera toujours quelque chose, en ce temps-ci, aux jeunes écrivains qui n'auront pas aimé Jules Laforgue, qui n'en auront pas de ses désirs nourri leurs soifs intellectuelles, ni retrouvé son sourire narquois et tendre au bout de leurs expériences sentimentales. Henri Hoppenot a aimé Laforgue, il n'en démarque pas l'esprit, mais quand bien même il croirait le devoir délaissier, il retrouvera encore cet unique « frère aîné », comme nous nous reconnaitrons toujours, nous qui des quatre coins de la France nous retrouvons à travers lui: et combien cela a plus d'importance que l'influence actuelle de Barrès!

Mais je voudrais citer encore, et ce passage surtout:

« Agacement mortel de tous ces gens qui me disent: « Vous verrez ceci... ne manquez pas de voir cela...! ». Mon Dieu, ne feuilleterai-je là-bas qu'un catalogue, et d'impersonnels et froids souvenirs s'attachent-ils par avance à ses pages? C'est encore d'un degré au-dessous de la littérature. Car enfin j'ai pleuré en lisant Musset. (Il y a pas bien longtemps du reste... Oh! le plus fade des romantiques!..)

Combien comprendront que pendant ces trois semaines je vais prendre l'Italie à mon service? »

J'en voudrais citer d'autres phrases encore. Car un vrai livre de jeune homme, on ne sait par où le saisir, il ne s'appuie pas sur un point, il est rayonnant, débordant, il a des moments de fougue et de soudaines indolences, et dans cet apparent désordre des éclairs charmants, des sonorités singulières, d'inattendues intonations.

Il se peut qu'à certains esprits de tels livres soient insupportables et qu'un tel accord de ferveur et de sourires pincés n'apparaisse que comme une sorte de cabotinage, il se peut que certains esprits, devant cette union de sécheresse volontaire et d'inclinaison attendrie, n'éprouvent que de l'agacement, mais ces esprits-là je ne m'inquiète pas de ce qu'ils pensent; et je ne m'y arrête que, précisément, pour le leur dire, et que pour mieux goûter encore l'agrément de certaines pages, — celle qui achève la première partie, entre autres, et qui insuffle au mot « cadence » des grâces nouvelles et d'inépuisables délices.

Quelques tableaux à Pise ou à Florence lui sont des prétextes à sentir, des points de départ vers son passé ou l'avenir, quelques visions et quelques rêves, vers des visages de jeunes filles, de jeunes femmes, des attendrissements de bonne tenue, et des violences par peur aussi de trop souffrir; et ne rien vouloir sacrifier, faire la part au cerveau, au cœur, et la part de la volupté; tenter de retenir de tous côtés ce qui de soi déborde ainsi sans cesse et se réjouir au fond du cœur de cette inépuisable fuite; et comment dire la vertu grave et la mesure de ces pages à Hélène, et pourrai-je assez les définir quand j'aurai dit : apostrophe confidentielle?

J'aime ces livres qui n'ont point l'air d'avoir été « faits ». Il n'y a point de milieu : c'est cela, ou bien la grande œuvre sereine aux ressorts assurés; mais il faut plus d'années pour y pouvoir prétendre. Pourtant dans cette nonchalance il y a des vertus secrètes, et d'abord elle n'est possible que si du moins elle peut reposer sur le style, et vous sentez bien qu'un tel livre, s'il eût été mal écrit, n'aurait pu nous mener dix pages.

Je ne sais si — plus tard — Henri Hoppenot nous donnera un livre ordonné, et quel parti il se devra de prendre; mais il est le maître de son style, s'il ne l'est point de tout soi-même. Au reste je crois voir par quelque endroit la secrète influence, ou mieux l'éclaircissement d'un esprit qu'il n'a point nommé, — c'est André Gide que je veux dire.

Ce jeune homme suit le conseil de *Paludes* et des *Nourritures terrestres* : à ses dépens il l'appliqua, il l'a fait sien et s'est efforcé de dire l'expérience ardente et tout à la fois incertaine qu'il en sut retirer. C'est une touchante aventure que cet aveu d'un jeune homme sensible et cultivé, c'est une touchante aventure et la promesse d'un beau livre.

G. JEAN-AUBRY

Le Jubilé de la Société des Gens de lettres

La Société des Gens de lettres vient de célébrer avec un très grand éclat le soixante-quinzième anniversaire de sa fondation. Sur l'initiative et sous la direction de son président, notre éminent confrère et cher ami Georges Lecomte, des réunions au

cours desquelles les plus hautes personnalités de la France témoignèrent publiquement de leur sympathie pour l'Association et exaltèrent les mérites de celle-ci eurent lieu successivement à la Sorbonne, à l'Hôtel de Ville, au Grand-Hôtel. Ce fut une heureuse et admirable journée qui accrut, par des paroles définitives, le prestige des Lettres.

Parmi les éloquentes allocutions qui furent prononcées à ce glorieux jubilé et qui retentirent, par delà les frontières, dans les cœurs de tous les écrivains de langue française, choisissons, pour en reproduire un fragment, le discours de M. Poincaré, président de la République, dont les hautes fonctions n'ont pas altéré l'ardent amour des Lettres :

« Votre société est née et a grandi dans la liberté; elle n'a jamais recherché l'investiture officielle; elle est trop fière et trop jalouse de son indépendance pour accepter des patronages ou des protections; mais en trois quarts de siècle, elle a rendu à l'intérêt général des services si éclatants que c'est pour le président de la République un agréable devoir de les proclamer ici.

Lorsque, sous l'inspiration de Louis Desnoyers, des écrivains tels que Victor Hugo, Alexandre Dumas, Villemain, se réunirent, il y a soixante-quinze ans, pour poser la première pierre de votre maison familiale, les auteurs dramatiques avaient, il est vrai, déjà donné l'heureux exemple d'un groupement professionnel; mais les forces corporatives étaient encore partout timides et inexpérimentées; l'idée d'association s'enveloppait de ténèbres, et le destin de votre institution demeurait obstinément voilé. Vos anciens sociétaires avaient cependant devancé les années, et leur généreuse initiative avait été une clairvoyante anticipation : ils avaient créé, pour les hommes de lettres, une fédération destinée à les assurer contre les hasards de la vie et à sauvegarder, par une action collective, leurs droits individuels.

Pendant qu'elle invite ainsi les écrivains à s'entraider, votre société s'entremet sans cesse pour les protéger contre les rapines et les spoliations. Livrés à eux-mêmes, ils seraient à la merci du plagiat et de la contrefaçon. Serrés autour de votre drapeau corporatif, ils forment un bataillon compact qui défie les pillards et les coureurs de grands chemins.

Vous ne vous contentez pas de défendre la propriété littéraire contre les usurpations; vous réclamez pour elle la reconnaissance et la consécration réfléchie de l'opinion publique: vous plaidez sa cause auprès des gouvernements, auprès des législateurs, dans les congrès internationaux; et lorsque est votée, par exemple, la loi de 1866, ou lorsque sont signées les conventions de Berne et de Berlin, votre société peut se rendre cette justice de n'être restée étrangère à aucun des résultats obtenus.

Elle ne néglige rien pour mettre en lumière le droit de l'auteur sur l'œuvre qui sort de son cerveau, sur la forme personnelle qu'il donne à sa pensée, sur le reflet de lui-même qu'il laisse dans ses écrits. Elle ne se lasse pas de montrer que nulle propriété n'est plus intime, plus intangible, plus sacrée que celle-là; et dans cet infatigable apostolat elle prémunit notre littérature, au dedans et au dehors, contre les altérations et les travestissements.

Il dépend de vous, Messieurs, que ce rayonnement augmente encore en vivacité et en éclat. Vous êtes dignes de l'héritage qui vous est échu. Vous êtes, auprès des autres nations, les ambassadeurs spontanés de notre intelligence, de nos mœurs, de notre goût; c'est vous qui vous chargez de nous faire connaître et de nous faire aimer. Vous êtes donc au premier rang de ceux qui contribuent au développement pacifique de la grandeur nationale. Gloire à vous, Messieurs, et aux lettres que vous servez ! »

Faut-il décrire l'enthousiasme qui accueillit ces paroles? Elles furent pour M. Georges Lecomte la juste récompense de l'activité, du talent et du désintéressement avec lesquels il organisa cette victoire; pour la Société, une consécration nouvelle et la reconnaissance officielle des bienfaits qu'elle dispense.

O. M.

Notes sur des Artistes belges.

Louis-G. Cambier.

La plupart de nos peintres d'avant-garde perdent trop souvent de vue que l'œuvre d'art ne se forme pas uniquement par un pur phénomène de l'instinct, mais qu'il faut, pour que sa vie soit durable, que la réflexion et un jugement sûr aient présidé à sa naissance et qu'un métier solide lui ait conféré les qualités de force extérieure sans lesquelles l'œuvre ne peut s'imposer.

De plus en plus, les artistes belges sortent du marasme d'un métier suranné; ils abandonnent les vieilles conceptions d'art qui se traînent péniblement dans les ateliers et qui n'apportent plus aucune flamme dans les œuvres qu'elles inspirent. Il existe chez nous un mouvement novateur incontestable, dû aux idées stimulantes de l'art français contemporain. Mais la plupart de nos jeunes peintres n'ont rejeté les anciennes entraves que pour se livrer à corps perdu au flot du hasard, sans ligne de conduite, sans boussole.

Si l'on se souvient des expositions qui se sont succédé à Bruxelles en ces dernières années, on est frappé de ce débriement excessif manifesté par les éléments jeunes. Après avoir secoué les vieilles chaînes, ils ne se soucient guère d'en accepter de nouvelles. De petites écoles se forment, fondées non pas sur la base d'un programme raisonné, mais sur des sympathies réciproques; l'un copie l'autre, et le plus habile prend tout de suite une attitude de petit maître. A côté de cela, il en est d'autres qui, libérés, ne connaissant plus de barrière, se livrent à toutes les audaces de leur instinct et font fi du métier et de la réflexion. Beaucoup ne se font pas faute d'imiter les maîtres du mouvement français actuel, mais ils le font maladroitement, et leur jugement n'a aucune part dans leur travail.

Il manque à presque tous nos jeunes peintres qui ne se sont pas enlisés dans l'académisme, à ceux qui se sont franchement livrés au vent de l'avenir, une discipline.

J'ai souvent loué ici les rares qualités d'instinct des peintres belges, qui préservent leur personnalité contre les dangers de l'imitation servile. Mais tout excès contient un danger. Nos peintres écoutent trop exclusivement la voix de l'instinct, ils ne pensent pas assez; en tous cas ils devraient penser mieux, exercer leur jugement. Je le répète, il leur manque une discipline.

Il est un peintre qui me paraît avoir réalisé chez nous cet équilibre périlleux et difficile entre la poussée de l'instinct et les nécessités dictées par la réflexion et le jugement, c'est M. L.-G. Cambier.

Mais l'équilibre ne s'est pas fait sans peine ni sans de longs efforts dans l'art de M. L.-G. Cambier. On se souvient des débuts de ce peintre doué d'un tempérament violent qui le portait à des réalisations brutales, toujours très sincères, mais où l'on pouvait regretter l'absence de cette volontaire retenue qui fait les œuvres fortes. Il reste de cette période de l'évolution du peintre quelques toiles d'un réel intérêt, car on peut y découvrir les prémises d'une œuvre où l'instinct se montrera sans cesse en conflit avec la réflexion; d'abord triomphant, débridé, frappant à grands coups, ne sachant pas bien où aller, mais marchant sans hésitation et ne craignant pas certaines témérités, on le verra mâté peu à peu par l'esprit, conduit par un jugement de jour en jour plus ferme. Le talent du peintre ne s'assagira pas; au contraire, il ne cessera de chercher de nouvelles formules, de tenter d'audacieux essais. Mais ce sera par un mélange d'intuition et de volonté que ses œuvres se formeront désormais.

Après cette période véhémement où L.-G. Cambier, dans toute la fougue de la jeunesse, jeta sa gourme en des œuvres fortes mais incomplètes et lourdes, l'artiste sentit l'impérieuse nécessité de chercher ailleurs qu'en lui-même le frein qu'il fallait à ses débordements. Il le trouva dans un exil momentané, dans le voyage; il quitta la Belgique, traversa l'Europe, séjourna en Palestine et aborda en Egypte, partout peignant, s'astreignant à un travail constant d'où l'imagination et la fantaisie étaient volontairement exclues. Il rapporta de ses voyages un nombre considérable de tableaux et d'esquisses, des essais et des notations de toute sorte

où l'on distingue déjà cet esprit d'observation et d'analyse qui se développera par la suite dans ses œuvres de la dernière période.

Rien de plus instructif et de plus fortifiant que ce travail de chaque jour, plein d'inattendu, à l'affût du sujet, où il faut saisir l'impression au vol, fixer l'atmosphère d'un paysage, silhouetter une figure, donner la synthèse d'une contrée. Ainsi stimulée, la vision s'accomplit et s'affine; le pinceau obéit aux moindres sensations de l'âme, car le temps qui passe accule en quelque sorte le peintre et l'oblige à agir. L'esprit s'éveille et bientôt embrasse les horizons les plus reculés, tandis que l'âme se retrempe à respirer un air toujours renouvelé.

Après ce pèlerinage vers la beauté du monde, accompli dans la méditation mais aussi dans un large épanouissement de toutes ses facultés, l'esprit veillant et les sens tendus, M. L.-G. Cambier se remémora ses sensations de voyages; il rassembla toutes les impressions recueillies en chemin, les fondit en quelque sorte, et de là naquit l'idée d'une série d'œuvres d'inspiration religieuse que le peintre réalisa par la suite, et dont l'une des principales est la *Fuite en Egypte*, toile solide et sobre, bien équilibrée. — une œuvre réfléchie et sentie qui fut exposée il y a deux ans à la section d'art religieux du Salon de Printemps.

Mais le peintre ne se contenta pas de cet effort. Se défiant toujours de lui-même, en quête de règles et cherchant une discipline définitive pour maîtriser ses élans, il alla chercher à Paris l'enseignement qu'il croyait nécessaire. Ce fut à l'Académie Ranson que l'artiste se retrempe pendant deux années. Il se mêla, dans ce milieu privilégié des arts, au mouvement intense d'une génération laborieuse et ardente. Sous la conduite de maîtres tels que Maurice Denis, Vuillard, Roussel, Sérusier, le peintre se fit l'élève docile qui, retournant aux premiers principes, se refait une nouvelle route, cherche d'autres sensations, se décharge de tous les éléments périmés dont il s'était embarrassé jusque-là. Sur ces bases nouvelles, il fonde un art nouveau pour lui. Pour ce peintre doué d'un tempérament aussi violent et aussi impulsif, cela suppose un effort considérable.

Telle est la dernière phase de l'évolution du talent de M. L.-G. Cambier. Désormais en possession de ses moyens, l'artiste, capable de contrôler les élans de son instinct, est parvenu à donner à son art une direction sûre et éclairée. Déjà, l'an dernier, on a pu voir, à l'exposition de la salle Boute, les premiers résultats de l'enseignement que le peintre avait reçu dans l'atelier Ranson. Cette exposition, qui comprenait un nombre considérable de paysages et de natures mortes, témoignait d'un labeur volontaire, d'une vision nette des choses, d'une large compréhension du dessin et de la couleur.

Mais depuis cette exposition M. L.-G. Cambier n'est pas resté inactif. Son art s'est affiné davantage encore. Il est, certes, parmi les peintres de la génération moyenne, un des rares artistes qui se sont plu à chercher, comme je le disais en commençant, l'équilibre si difficile à réaliser entre les besoins de l'instinct et ceux de l'intelligence. Chez lui l'harmonie tend à se faire complètement. Il a trouvé la discipline indispensable.

FRANZ HELLENS

Exposition de Travaux d'élèves.

Cours de Dessin décoratif
donné par M^{lles} Marie Closset et Marie Gaspar.

Cette exposition a eu lieu dans les locaux de l'Institut de Culture Française, 60 chaussée d'Ixelles, — institut qui s'ouvrira en automne, sous la direction de M^{lle} Marie Closset.

Cette fois, il ne s'agissait que de « créations » d'élèves, dont les plus jeunes n'ont pas neuf ans. Il fallait voir les trouvailles de ces gosses! Les papiers de garde, les projets de décor en cercles ou en rectangles, la mise en page des études! Puis, les travaux des aînés, plus grands et plus compliqués, mais tous nouveaux, tous inédits, aux tons francs harmonisés d'une science si sûre qu'on pourrait la confondre avec l'instinct d'un artiste averti.

Comment M^{lle} Closset inspire-t-elle à ses élèves ce don d'inven-

tion, de personnalité, joint à tant de pondération? Sa méthode, à la fois très simple et très raffinée, ne consiste pourtant qu'à faire copier fleurs et fruits d'après nature, au trait, en teintes plates, et à les adapter ensuite à des surfaces données. Pourquoi cette méthode si simple ne conduit-elle pas d'autres professeurs aux mêmes résultats?

Voici : comme aux siècles des beaux et patients décorateurs, l'atelier de M^{lle} Closset est un atelier d'artisan artiste; et ses élèves apprennent d'elle le goût, la simplicité, la justesse de l'œil, la grâce (on pourrait ajouter la modestie et le bon sens), tout autant qu'ils apprennent les procédés d'art qu'elle enseigne.

Nous avons bien besoin de ce genre d'enseignement dans notre pays où tant d'élèves croient, comme disent les Wallons, « tenir le bon Dieu par les pieds » quand ils ont compris un *procédé* quelconque, toujours le même, à l'aide duquel la nature entière est vue à travers un angle (si l'on peut dire!) toujours plus anguleux, lorsqu'elle n'est pas transformée en incompréhensibles et boîteuses figures géométriques à significations prétentieuses.

M. K. M.

Concours du Conservatoire (1)

CHANT (hommes). Professeur : M. DEMEST. Premier prix avec grande distinction, M. Anseau. Premier prix avec distinction, M. Goossens. Premier prix, M. Lechien.

CHANT (jeunes filles). Professeurs : M^{mes} CORNELIS, KIPS-WARNOTS et FLAMENT. Premier prix avec grande distinction, M^{lle} Spanoghe. Premier prix avec distinction, M^{lles} Druyons, Aschl et Defyn. Premier prix, M^{lles} Aerts et Robert. Deuxième prix, M^{lles} Devrin, De Backer et Wethmar. Accessit, M^{lles} Becq, Martinet, Galler et Vieujaunt. Prix de duos, M^{lles} Aschl et Defyn.

M^{lle} Claire Van Halmé, élève de M. Gurinckx (piano), a obtenu le diplôme de capacité avec la plus grande distinction.

GEORGES RENCY

L'Aïeule. — Propos de littérature (2).

M. André du Fresnois a rendu dans le *Gil Blas* un juste hommage à notre collaborateur M. Georges Rency à l'occasion de ses *Propos de littérature* et de la réédition de son roman *L'Aïeule* :

« Celui-ci, dit-il, est un récit d'une grande simplicité, la banale histoire d'une mère qui peu à peu se voit repoussée loin du foyer de sa fille mariée, loin de son petit-fils qu'elle a élevé. Elle vient mourir à l'hospice, et jusqu'à la dernière minute elle attend la venue de sa fille et de son petit-fils. Des qualités d'observation, un grand accent de sincérité, le don de l'émotion donnent à ce livre sa valeur. Je souhaiterais que l'auteur n'intervînt jamais, qu'il s'interdît tout commentaire sur l'action : celle-ci, il me semble, y gagnerait en intensité, en puissance d'émotion. Mais cette remarque ne s'applique qu'à de très rares passages, et plutôt même à quelques lignes de l'ouvrage. Il convient de revenir au ton de l'éloge pour dire avec quel art M. Georges Rency a su renouveler un sujet qui pourrait être monotone. Les nuances qui révèlent l'évolution sentimentale du gendre, de la fille, du petit-fils même, à l'égard de l'aïeule, sont graduées fort habilement; et je voudrais aussi signaler de courtes et justes descriptions, des impressions de campagne wallonne. Car M. Georges Rency aime son pays et il pense que, tout en participant de la culture française, la littérature des écrivains belges doit conserver son originalité, sa saveur. En un mot, la Belgique doit trouver son expression littéraire, et c'est pour l'y aider que M. Georges Rency et quelques-uns de ses amis dépensent leur activité.

La critique de M. Georges Rency est remarquable par sa viva-

(1) Suite. — Voir nos deux derniers numéros.

(2) Bruxelles, *Association des Écrivains belges*.

cité autant que sa solidité. Je puis le dire avec d'autant plus d'impartialité que je suis souvent bien éloigné de partager les idées de M. Georges Rency. Dans son étude sur Racine par exemple, à propos des conférences de Lemaître, tout le talent qu'il déploie ne parvient pas à dissimuler à mes yeux la fausseté de la thèse qu'il soutient. Critique solide, disais-je; mais ici, elle se fonde sur un malentendu. M. Rency insinue que M. Jules Lemaître, ayant reproché à Rousseau les erreurs de sa vie, devrait logiquement détester Racine, dont la vie ne fut pas non plus exempte d'erreurs. Mais c'est ne pas comprendre la question. Que nous importent l'immoralité de Rousseau et, si l'on veut, celle de Racine, tant qu'elle reste, en quelque sorte, individuelle, tant qu'elle n'exerce pas de propagande? Ah! ça, Georges Rency, nous prenez-vous pour des nourrissons de la bonne dame Morale? Racine s'est très mal conduit envers la Champmeslé? Il a eu tort. Et puis après? Son œuvre est-elle anti-sociale, pleine de ferments de révolte et de destruction? Tout est là. Mais Georges Rency n'aime pas Lemaître.

Cela n'empêche pas son livre d'être un des plus clairs et des plus agréables ouvrages de critique qui aient paru cette saison. Il y a là une aisance, une souplesse remarquables. L'article sur Charles-Louis Philippe, que Rency connut à l'époque déjà lointaine du « naturisme », me paraît un des plus équitables que l'on ait écrits sur cet auteur. L'anecdote s'y mêle à des réflexions psychologiques très fines, et c'est le mérite de ce livre que l'on ait envie de le lire très vite, et que l'on sente le besoin d'y réfléchir, très posément ».

ANDRÉ DU FRESNOIS

LES GRANDES VENTES

La Collection Marczel de Nemes (1).

La galerie de M. de Nemes comprenait, nous l'avons dit, un choix de tableaux modernes, particulièrement de ceux qui, après avoir été longtemps dédaignés par les marchands, sont actuellement les plus recherchés et les plus haut cotés. Les prix atteints par la plupart de ces œuvres ont montré que les prix sont encore en progression sur les ventes précédentes. C'est ainsi qu'une petite nature-morte de Cézanne représentant des pommes dans une coupelle, achetée 500 francs par M. Georges Viau vers 1895, et qui, à la vente de ce dernier, environ dix ans après, avait atteint 12,000 francs, est montée cette fois à 48,000 francs, soit, avec les frais, à 52,800 francs! C'est M. Pellerin, l'un des amateurs les plus connus de Paris, qui s'est offert ce dessert élégant; et c'est lui aussi qui, pour 42,000 francs, a obtenu un paysage du même maître. Les autres tableaux de Cézanne ont été adjugés respectivement : *le Garçon au gilet rouge*, 56,000 fr.; *le Bain*, 44,000; *le Buffet*, 40,000; *Pommes*, 40,000.

Des deux Corot, l'un a été vendu plus cher encore : le portrait de M^{me} Gamby connu sous le nom de *la Songerie de Mariette* a été adjugé 127,100 fr. L'autre, une petite toile intitulée *Canal en Picardie*, 34,000.

Beaux prix aussi pour quelques-uns des dix Courbet réunis par M. de Nemes : *le Réveil*, toile célèbre du maître, 83,000 fr.; *Paysage près d'Ornans*, 50,000; *Femme couchée*, 36,100; *Deux jeunes filles*, 30,000; *le Grand Port*, 19,000.

Deux pastels de Degas représentant des danseuses ont été vendus respectivement 28,500 et 15,000 fr. Un Gauguin, *Mariage à Mataïca*, 6,200. Un paysage de Sisley, 5,000. Un tableau de Mary Cassatt, 10,500. Un Berthe Morisot, 9,000.

Et voici, pour finir, les principaux prix des Manet, des Renoir, des Monet et des Van Gogh :

Manet, *la Rue de Berne*, 70,000 fr.; *Pêches*, 31,000; *la Nègresse* (étude), 13,000; *Portrait de M. G. Clémenceau* (id.), 5,000. — Renoir, *la Famille Henriot*, 75,000 fr.; *Portrait de femme*, 26,700; *Fleurs*, 23,000; *le Moulin de la Galette*, 17,100. — Claude Monet, *Plage*, 9,500 fr. — Van Gogh, *Nature morte*, 32,000 fr.; *Paysage*, 14,000.

Ces prix surprendront évidemment ceux qui en sont encore à la

(1) Suite et fin. — Voir notre dernier numéro.

compréhension rudimentaire dont les Salons de la *Libre Esthétique* ramènent chaque année l'ahurissant témoignage.

* * *

La vente de Nemes a provoqué un curieux incident. Au nombre des tableaux exposés se trouvait une toile de Goya intitulée *Gigantillas*, qui servit de carton pour une tapisserie. La veille de la vente, le gouvernement espagnol revendiqua la propriété du tableau et, par une instance en référé, demanda sa mise sous sequestre pour le motif qu'il avait été volé en 1869 au Palais de Madrid. La bonne foi du propriétaire actuel était, bien entendu, hors de cause. Le tableau fut retiré de la vente et une enquête établit la légitimité de la réclamation. Aussi, pour donner au différend une solution élégante, M. Marcel de Nemes a-t-il décidé de restituer gracieusement l'objet du litige à l'Espagne. Déjà il l'a remis à l'ambassadeur d'Espagne à Paris, qui l'expédiera prochainement à Madrid où il sera installé au Musée du Prado.

LIVRES D'ART

La peinture bolonaise à la fin du XVI^e siècle. *Les Carrache* (1575-1619), par GABRIEL ROUCHÈS, docteur ès-lettres, bibliothécaire à l'École des Beaux-Arts (1).

Peu d'artistes italiens ont exercé plus d'influence que les Carrache sur les peintres français du XVII^e siècle. Cependant on semblait en France s'être désintéressé de l'École bolonaise. L'ouvrage de M. Rouchès vient réparer une injustice.

L'auteur analyse d'abord l'âme italienne vers 1575 — époque où apparaissent les Carrache — partagée entre une pitié sincère et une sensualité païenne que lui a léguée la Renaissance. Puis il étudie les divers représentants de l'École bolonaise antérieure aux Carrache, notamment l'architecte et peintre Tibaldi, leur précurseur pour la peinture décorative. Viennent ensuite les années de jeunesse et de formation des Carrache, leurs luttes et enfin leur triomphe consacré par l'ouverture de leur Académie. En 1593, ils se séparent : Annibal, suivi par Augustin, va à Rome pour créer la galerie Farnèse. Les dernières années de ces deux artistes, l'existence que mena leur cousin Louis après leur départ et après leur mort, les débuts de leurs élèves, tel est le sujet des chapitres suivants.

Au cours de son étude, M. Rouchès détermine les différents caractères qui constituent l'originalité des Carrache : leur sens psychologique, leur amour de la nature révélé par leurs beaux paysages et par leur réalisme. Il conclut en montrant la transformation que leur manière a subie chez leurs successeurs.

PETITE CHRONIQUE

Le Roi et la Reine inaugureront aujourd'hui, dimanche, le musée Grétry, créé à Liège par l'*Œuvre des artistes* dans la maison qu'habita le compositeur. L'Institut de France, dont Grétry fit partie, sera représenté à la cérémonie par MM. Widor, G. Charpentier, F. Cormon, F. Flameng et Bernier.

Le Musée, qui compte déjà près de cinq cents souvenirs de Grétry, sera dès demain accessible au public.

Le marquis de Beaufort a été, sur sa demande, déchargé de ses fonctions de président de la Commission de surveillance des Musées royaux du Cinquantenaire. C'est M. Alexandre Braun, sénateur, qui lui succède en cette qualité.

M. Victor Horta vient d'être nommé directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles en remplacement de M. H. Richier, démissionnaire.

L'Académie royale de Belgique a procédé la semaine dernière aux nominations suivantes :

(1) Paris, Félix Alcan.

Dans la section de peinture, elle a élu membre titulaire M. Fernand Khnopff.

Dans la section de gravure, M. Pennell, graveur à Londres, a été nommé associé.

Dans la section d'architecture, M. Victor Horta remplace comme membre correspondant M. Blomme, décédé.

Dans la section de musique, M. Léon Du Bois a été élu membre titulaire, et M. Mestdagh, directeur du Conservatoire de Bruges, membre correspondant.

Dans la section des lettres dans leurs rapports avec les Beaux-Arts, Camille Lemonnier avait été inscrit comme premier candidat à la place vacante de membre correspondant. Après un éloge chaleureux de l'illustre écrivain et un juste hommage à sa mémoire par M. Marchal, secrétaire perpétuel, l'Académie a désigné pour le remplacer M. Paul Bergmans, critique d'art à Gand.

Le jury de l'Exposition organisée à Mons par la *Fédération des Artistes wallons* est composé pour la peinture de MM. H. Bodart, C. Lambert, A. Marcette, E. Marneffe et E. Motte; pour la sculpture, de MM. A. Bonnetain, P. Du Bois et J. Gaspar (suppléant : M. J. Herbays); pour la gravure, de MM. Ch. Bernier, A. Danse, E. Delsa et A. Duriâu; pour l'architecture, de MM. J. Bochoms et M. Rau.

Une menaçante forteresse féodale, qui rappelle par sa masse imposante le château de Bouillon ou celui des Comtes, à Gand, a été dressée en quelques mois sur la Grand'Place de Tournai. C'est dans la cour intérieure de cet immense château-fort, auquel rien ne manque, créneaux, machicoulis, donjons, meurtrières et ponts-levis, que sera représenté aujourd'hui, dimanche, pour la première fois, le superbe tournoi que donna Henri VIII, roi d'Angleterre, en octobre 1513. Cette fête, reconstituée avec un souci artistique scrupuleux, sera précédée d'un cortège qui réunira plus de douze cents participants.

Le même spectacle sera donné demain, lundi, puis les 20 et 21 juillet.

Samedi prochain, trois cents membres de l'École de chant choral et d'orchestre d'harmonie viendront de Paris à Gand par train spécial, accompagnés d'artistes chanteurs, instrumentistes, et du ballet de l'Opéra, pour donner le lendemain soir, à la salle des fêtes de l'Exposition, un gala populaire.

Au programme : des œuvres de Gounod, Saint-Saëns, André Messager, Claude Debussy, Francis Casadesus. Ces œuvres célèbrent la Paix, le Travail, les Arts. En les interprétant, les exécutants ont pour but de rendre hommage à un peuple qui a toujours tenu en haute estime les arts, et dont l'heureuse activité s'affirme dans l'effort très grand et très complet de l'Exposition de Gand.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur le Congrès international qui se réunira à Gand, du 27 juillet au 1^{er} août, sous le haut patronage et avec le concours de la Ville et sous les auspices de l'*Union des Villes et Communes belges*, pour délibérer sur diverses questions relatives à la construction des villes et l'organisation de la vie communale. Une douzaine d'Etats, parmi lesquels l'Angleterre, la France, l'Autriche, l'Espagne, le Danemark, la Suède, le Grand-Duché de Luxembourg, le Mexique, le Guatemala, et cent cinquante villes environ ont adhéré à ce Congrès, dont le programme embrasse un ensemble de questions du plus haut intérêt. Adresser les adhésions au Secrétariat, 3bis rue de la Régence, Bruxelles.

Signalons aux artistes les Florales d'été qui, du 9 au 17 août prochain, renouvelleront à l'Exposition universelle de Gand l'admirable spectacle des Florales d'avril par lesquelles fut inaugurée, dans un décor féerique, l'Exposition. La France participera officiellement aux Florales d'été. L'Angleterre et l'Allemagne y seront largement représentées.

Les directeurs du théâtre de la Monnaie viennent de traiter avec M. Richard Strauss, qui dirigera à Bruxelles, en février prochain, outre un grand concert symphonique de ses œuvres, une représentation de *Salomé* et une représentation d'*Elektra*. Celles-ci

auront lieu avec le concours d'artistes choisis par le compositeur lui-même parmi les meilleurs des premières scènes allemandes.

Ils ont engagé en outre, pour quelques représentations d'opéras italiens, la célèbre cantatrice Emmy Destinn, le ténor Martinelli et le baryton D. Gilly. Ces spectacles corseront l'intérêt du programme élaboré pour la prochaine saison par MM. Kufferath et Guidé et qui comprendra notamment, ainsi que nous l'avons annoncé, outre le répertoire courant, *Parsifal*, *Pénélope*, *Boris Godounow*, *Cachaprès*, *les Joyaux de la Madone*, des reprises de *l'Étranger* et du *Chant de la Cloche*, de *Kaatje*, de *Falstaff*, du *Barbier de Séville*, de *Don Juan* et de *Lakmé*.

TAPIS D'ORIENT

◆ **DALSÈME** 2, RUE LEOPOLD, 2
◆
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

On inaugurera dimanche prochain à Vesoul un monument à Gérôme, peintre et sculpteur, dont la mémoire ne survit guère à la mort. Pourtant quelques-uns de ses mots resteront. Connaît-on celui-ci : sur la fin de sa vie, comme il siégeait au jury du Salon des Artistes français, quelqu'un rappelait qu'autrefois il s'était montré intraitable pour Corot, pour Millet, pour Rousseau, pour tous les peintres dont la gloire, aujourd'hui, est incontestée. Gérôme répliqua vivement : « Monsieur, s'ils nous envoyaient des toiles, je les refuserais encore ! »

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}, Editeurs

BRUXELLES

PARIS

4, PLACE DU MUSÉE, 4

63, Boulevard Haussmann, 63

Viennent de paraître :

LES PEINTRES DE PORTRAITS

par PAUL LAMBOTTE.

Un beau volume in-4°, de 150 pages de texte, illustré de 53 reproductions en planches hors texte.

Prix : 5 francs.

THOMAS VINÇOTTE et SON ŒUVRE

par PAUL LAMBOTTE et ARNOLD GOFFIN.

Volume in-4°, contenant outre le portrait de l'artiste, 50 planches hors texte

Prix : 10 francs.

GUILLEAUME CHARLIER

par SANDER PIERRON.

Un beau volume petit in-4°, de 134 pages, illustré de 40 planches hors texte et de 16 reproductions dans le texte.

Prix : 10 francs.

Vient de paraître à l'ÉDITION MUTUELLE

en dépôt 269 rue St-Jacques, Paris, et chez Rouart, Lerolle et C^{ie}, 29 rue d'Astorg; à Bruxelles, chez Breitkopf et Härtel.

- CHARLES MORAC. — **Laure et Pétrarque**, poème musical en 3 actes et 4 tableaux de F. BESSIER et EUGÈNE ADENIS. Partition chant et piano réduite par l'auteur. — *Prix net : 15 francs.*
- ID. — **Six poèmes lyriques**, chant et piano. — I. *Voix vespérale* (M^{me} CATULLE MENDÈS); II. *Souvenir* (LAMARTINE); III. *le Soir* (H. MALTESTE); IV. *Les deux pigeons* (LA FONTAINE); V. *Que m'importe?* (ED. HARAUCOURT); VI. *Un Songe* (SULLY-PRUD'HOMME). — *Prix net : 8 francs.*
- MARCEL ORBAN. — **Pour le piano**, I. *Prélude*; II. *Divertissement*; III. *Nocturne*; IV. *Humoresque*. — *Prix net : 5 francs.*
- JACQUES PICARD. — **Prélude et Fugue** sur un thème de Beethoven pour deux violons et alto. — *Prix net : 3 francs.*
- A. DE POLIGNAC. — **Les Mille et Une Nuits**, suite symphonique en trois parties. Réduction pour piano à quatre mains. — *Prix net : 6 francs.*
- LEOPOLD SAMUEL. — **Les Heures d'après-midi** (E. VERHAEREN), trois poèmes lyriques. I. *L'Ombre est lustrale*; II. *Très doucement, plus doucement encore*; III. *Je t'apporte ce soir, comme offrande...* — *Prix net : 3 francs.*
- ID. — **Trois mélodies** pour chant et piano. I. *L'Étoile* (A. VAN HASSELT), II. *La Brume du soir* (id.); III. *Le Lever* (A. DE MUSSET). — *Prix net : 3 francs.*
- A. SÉRIEYX. — **Les Petits Créoles**, pour piano (extrait de l'*Album pour enfants*). — *Prix net : 1 franc.*
- ID. — **Id.**, pour piano et violon — *Prix net : 1 fr. 50.*
- D. DE SÉVERAC. — **A cheval dans la prairie**, pour piano (extrait de *En Languedoc*). — *Prix net : 2 fr. 50.*
- E.-B. SIEFFERT. — **Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie** (V. HUGO), cantate pour orchestre, orgue *ad libitum*, soli et chœurs. Partition piano et chant. — *Prix net : 3 fr. 50.*
- ID. — **Chanson printanière** (L. SIEFFERT), chœur pour voix de femmes avec accompagnement de piano. — *Prix net : 2 fr. 50.*
- VICTOR VREULS. — **Trois mélodies**, chant et piano. — I. *L'Automne sur la fagne* (J. DOMINIQUE); II. *Le Soir* (R. LYR); III. *J'ai reposé mon âme* (STUART-MERRILL). — *Prix net : 4 francs.*

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN
BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES
(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.
Le nouveau catalogue vient de paraître. Prix : 2 fr. franco 2 fr. 50.
ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.
Service de périodiques à domicile.
Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie. Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS
FONDÉ EN 1889
21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :
Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.
On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprime sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie. 12-14

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol) . . .

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES et DESSINS de F. ROPS
Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, de-sins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes.

Numéro spécimen envoyé sur demande.

Revue du Temps présent

PIERRE CHAINE, fondateur.

Secrétaires de rédaction : JOSÉ DE BÉRY, ANDRÉ DELACOUR
Études, critiques et documentations littéraires,
historiques et artistiques.

Paraît le 2 de chaque mois.

DIRECTION : 76, rue de Rennes, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT ANNUEL { France, fr. 14.00
Étranger, 16.00

LE NUMÉRO : France, fr. 1.25. — Étranger, fr. 1.50.

Le Courrier musical

Directeur : M. René DOIRE

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 15 francs l'an; Étranger, 18 francs.

Dépôts pour la Belgique : MM. Breitkopf et Härtel, Fernand Lauweryns
Katto, Schott frères, éditeurs, Bruxelles.

LES MARGES

Gazette littéraire fondée en 1903 par M. Eugène Montfort

Paraissant six fois par an.

Paris : 5, rue Chaptal, et chez Floury,
près le Café Napolitain.

Abonnements : 5 francs par an; sur Japon : 10 francs.

Le numéro : fr. 0,85.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement. 10 francs par an.
Le numéro 1 franc " "



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Les Influences (JEAN DE BOSSCHÈRE). — Livres belges : *le Canard domestique, les Manches de lustrine, le Tribun* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Gaston La Touche (LOUIS VAUXCELLES). — M. Frédéric Masson (LOUIS THOMAS). — Concours du Conservatoire : *Tragédie et Comédie*. — Le prix des tableaux anciens. — Accusés de réception. — Nécrologie : *Émile-Frédéric Salmon*. — Petite Chronique.

DES INFLUENCES

La question des influences est agitée à chaque fois qu'un nouvel artiste parle assez haut pour provoquer des discussions. C'est au moment qu'il veut prendre place que la critique cherche à lui assigner celle qui lui convient. En premier, viennent alors les influences. Cependant, jamais on n'a pu affirmer que subir l'ascendant d'un aîné ou d'un mort fût néfaste aux artistes qui débutent. Cette question reste obscure. Aucune règle générale n'y vient faire un peu d'ordre.

Deux jeunes peintres, depuis peu, ont fait une heureuse apparition en Belgique. Leur personnalité tranche nettement sur presque toutes celles qui les entourent. Ils travaillent avec cette passion qui révèle des tempéraments vivaces et constants. Parfois sans méchante intention, souvent avec le désir mal dissimulé de leur nuire, on cherche à les convaincre de ce qu'ils puisent à des sources anciennes. Je ne veux pas faire admettre que leur direction soit la bonne. Il sera plus curieux d'examiner ce qui peut être dit non seulement à propos de ces deux jeunes peintres mais chaque fois que l'œuvre d'un artiste semble devoir quelque qualité ou défaut à celle d'un devancier.

En l'occurrence, il s'agit donc d'abord de deux peintres dont la conception objective du réel est bien moderne. Bruegel, dont on évoque l'œuvre à leur propos, est-il moins jeune, moins près de nous? Ceci n'est pas une question paradoxale (1). Ailleurs je l'ai longuement analysée, cette question qui d'abord pourrait sembler une simple boutade. Il me reste, ou plutôt je ne veux plus qu'ajouter que mon opinion sur le « modernisme » de Bruegel est celle de nos meilleurs peintres, de Mellery, de Khnopff, de Verhaeren, de Fabry et d'autres maîtres. Bruegel est le plus grand peintre qui ait exprimé l'âme du Brabançon, si complexe encore pour nous, mais qui n'est ni flamande ni wallonne. Tout ce qui nous sépare de Bruegel nous est étranger, parfois beaucoup, parfois moins, en tout cas jamais pur.

Quoi d'étonnant à ce que, jeune et sincère, un homme qui déblaie tout exotisme et rentre dans la conscience de sa race arrive en premier lieu à une solution très pareille à celle de Bruegel? L'âme est pure, là, elle peut l'être encore aujourd'hui. Il ne s'agit nullement d'archaïsme, sinon toute la Renaissance italienne serait telle. La solution des néo-classiques aussi ne procède pas d'un même désir.

Entre le xvii^e siècle et nous, il y a toutes les tendances et les écoles, dominées par un tenace *romantisme*. Ceux qui le nient s'en retournent évoquer l'essence de l'esprit français dans les œuvres de Racine, de Corneille, de Boileau, de La Fontaine. Je prétends que la langue française est pure avant le règne de l'humanisme, qu'elle s'épanouit, déjà un peu contaminée, dans l'œuvre poétique de Ronsard, Jodelle, de Baïf, Desportes,

Voir dans notre numéro du 26 janvier : *Les Promesses du Cubisme*.

dans l'œuvre critique de Joachim du Bellay, et que l'art est encore simple et vrai avec Nicolas Froment, Jean Bourdichon et les écoles locales, et qu'à Bruxelles on est noblement autochtone avec Bruegel. Ce sont les Ronsard et les Bruegel qu'il faut continuer. Tous les nuages étrangers dissipés, il nous reste ce fond.

Celui qui veut s'y adapter semble bien devoir être amené à ressembler premièrement à celui qui exprima, le dernier et presque seul, le fond authentique de notre cœur. Le peintre contemporain ne se dégagera qu'ensuite de cette ressemblance. Déjà les jeunes peintres, dont il est ici subsidiairement question, s'élèvent, et l'un d'eux vient d'affirmer une personnalité franche et décidée, née sans doute du voyage qu'il fit pour retrouver nos véritables origines.

Et, en vérité, jusqu'à quel point s'agit-il, dans un cas semblable, d'influence? Sans nous soucier des profits ou des déboires, — qui peuvent nous induire en erreur, — il faudrait tâcher de répondre. J'imagine qu'un artiste, cherchant à se connaître et marchant honnêtement sur la voie qui, selon lui, le conduira à la possession de sa personnalité, rencontre successivement des peintres dont l'esprit correspond aux états progressifs de son évolution. Un jour il se trouve en présence d'un ancêtre, d'un ancien qui semble être son frère aîné. Sans que cette constatation diminue en rien mon estime pour les peintres pris ici comme exemples, j'admire combien il était naturel que, faisant l'effort de se connaître avec audace et désintéressement, ils s'en vinssent aboutir au grand maître du xvi^e siècle. Et nul ne peut blâmer qu'ils se complaisent à vivre quelque temps en ce maître, qu'ils épuisent tout ce qu'ils en peuvent assimiler. S'ils sont doués du grand don de l'art, ils n'en resteront pas là. Ah! qu'ils dépassent un jour Bruegel, telle n'est pas ma pensée, mais, à droite ou à gauche, ils continueront selon la ligne de leur personnalité. Il s'en faut de peu que tout ceci ne dise que les influences constituent pour le peintre ce que la lecture est pour l'écrivain.

C'est en pénétrant le cœur des poètes que le poète reconnaît l'exakte qualité du sien; et, certes, pendant que successivement le jeune écrivain se prend de passion pour tous les grands auteurs du passé, il semble bien qu'il soit réellement sous leur influence. C'est plus simple: la face de son caractère, qu'il retrouve et qu'il comprend dans l'auteur qui est à son chevet, s'exalte et semble un instant le dominer entièrement. Ce qu'il produit alors ne renferme qu'une partie de sa personnalité. Il faudra que toutes les faces se soient l'une après l'autre reconnues dans l'œuvre des maîtres pour qu'il puisse se libérer. Dès lors, il se connaît: les lectures passionnées, — *les influences*, — l'ont rapidement mené à cette connaissance, sans laquelle il n'y a point d'artistes.

De même chez les peintres, les influences les plus diverses et le plus violemment subies font le tri de leurs qualités latentes. Tout ceci prouve que si rester sous la férule de l'enseignement scientifique éteint toute puissance, l'autodidaxie absolue n'est pas beaucoup moins désastreuse, et que, certainement, c'est un régime évolutif infiniment plus lent.

Ainsi l'on peut dire que l'étude des maîtres ne *nourrit* pas la personnalité, mais elle la *révèle*, détermine ses nuances, analyse ses forces, la situe définitivement.

J'entends bien qu'ici on peut objecter que les peintres prennent généralement la technique des œuvres où ils se mirent successivement. La technique, en peinture, est inséparable des visions ou des émotions qu'elle sert à exprimer. C'est le corps même où sont inscrits tous les traits de l'âme. Si le maître qui *influence* est vraiment grand, il est impossible de l'aimer hors de sa technique. Bruegel est dans ce cas, faisons donc crédit à ceux qui, avec une juste humilité, le questionnent sur eux-mêmes; — à chaque réponse ils se libèrent davantage. Jamais nous ne leur avons préféré les bons élèves qui obéissent docilement à l'influence anonyme de la médiocrité canonique. Ceux-là ne sont même point de bas imitateurs, ils ressemblent aux conteurs sans style, aux poètes sans poésie; — ne fondez point d'espoir sur ces impuissants qui, s'ils ne peuvent aimer, n'ont guère plus l'audace de nier.

Que l'imitation d'une forme d'expression ait des conséquences pitoyables, le fait n'est plus à prouver. Toujours l'imitation est une preuve de totale impéritie. Par cette voie, où l'on persiste nécessairement, il est impossible de découvrir les éléments de sa personnalité.

Les résultats de l'imitation sont insipides. Jules Romain, Paul Caravage ne sont pas influencés par Raphaël, ils l'imitent autant qu'il est en leur puissance de le faire; et c'est grâce au genre spécial que choisit Romain qu'il nous est supportable; Caravage ne dégage qu'un profond ennui. Les imitateurs de Stephan Lochner sont puérils, et bafouent inconsciemment la poésie enchantée du maître du *Buisson de roses*. Les disciples de Metsys font de mauvaises images, et ce n'est que grâce à une certaine révolte de paysan sain et spirituel que l'un d'eux, Raymerswael, nous intéresse. Quant à Rubens, hélas! on connaît trop l'amas de chair inerte et d'une bestialité molle que l'on doit à ses élèves. Par Rubens, toute cette école est bien allemande.

Imitateurs innocents, les néo-classiques, que je citais plus haut, le sont. Les voilà qui nient l'effort vers la perfection que firent les classiques, en retournant vers l'art de leur époque. Tous boitent; et voici ce que dit d'eux la voix la plus respectée en France:

« Ces petits docteurs, leur amour de Racine, c'est d'abord un parti politique. Pour ruiner la Révolution, ils font la guerre à Shakespeare. Ils adoptent Racine

pour qu'on les en croie sur Louis XIV. Un tel ridicule donne à rire. Voilà les régents de collège, quand ils entreprennent de régenter l'État. Ils admonestent sévèrement les temps rebelles. Ils fouettent les peuples, et ils privent le siècle de dessert.

Ils ne veulent pas qu'on les surprenne. Ils ont peur qu'on les trouble. Ils sont nés commis. Au fond, ils haïssent les sensations fortes; et parce qu'ils ne peuvent être émus, ils ont la haine de l'émotion. En tout, ils sont assez nourris de bel esprit et de géométrie sèche. Ils n'aiment pas; ils n'ont pas de cœur, enfin. On le sent à tout ce qu'ils font, à tout ce qu'ils louent, à tout ce qu'ils disent. Ils mettent l'amour au prix sec, bravement. Quel excès de confiance en sa propre sottise! Ici, la férule tourne au bouffon. La vie, pour eux, est dans leurs livres. Ils ont aussi horreur de la musique. D'ailleurs, plus ils l'ignorent, plus ils la jugent. Leur prince, qui est un pot trois fois sourd, dit-on, prononce des arrêts sur ce qu'il faut et ne faut pas entendre. Il condamne Wagner avec dédain. Mais quel Wagner s'occupera jamais de condamner ce sourd? Pour moi, je l'absous: il me fait rire. Ils sont tous fort haineux; et des sourds très méchants, du moins en musique. Leur âme est mauvaise: elle a la carie. On la sent d'abord, à certain souffle qu'elle a, qui fait mal et qui rebute. Avec eux, c'est toujours par la carie qu'on doit conclure. »

Voilà pour le type des imitateurs d'aujourd'hui.

Que nous ne confondions donc pas l'imitation et l'influence! Celle-ci est une manière d'école des concordances d'où l'on sort purifié et grandi; l'autre enlise et étouffe l'esprit de ceux qui s'y consacrent. Mais nous ne perdons rien à ces esprits-là!

JEAN DE BOSSCHÈRE

LIVRES BELGES

Le Canard domestique, par M. ABEL TORCY. — **Les Manches de lustrine**, par M. MAURICE DES OMBIAUX. — **Le Tribun**, par M. SANDER PIERRON.

ABEL TORCY : *Le Canard domestique*, roman. (Paris, Bruxelles : Association des Écrivains belges.) — Le petit Olivier Jaquelain manifestant des dispositions pour la musique, son père, un représentant de commerce, fort malheureux de sa situation et désirant voir son fils échapper à pareil sort, lui fait donner des leçons et le fait entrer au Conservatoire. Le jeune homme est d'abord hanté de grands rêves, mais il n'a point le courage de supporter la solitude qui serait nécessaire à la création d'une œuvre véritable. L'amour traverse sa vie, empruntant la séduisante forme d'une jeune fille, Simone, dont les parents ne consentent au mariage que si le fiancé prend un emploi dans leur maison. Pour posséder son amoureuse, il s'y résigne, et le voilà devenu une sorte d'employé. La chimie a remplacé la composition. Les premiers temps, il accepte avec beaucoup de courage la situation qui lui est faite, espérant qu'un jour les liens de la

nécessité se desserreront. Mais il s'enlise et sent peu à peu diminuer et sa force de création et son amour. M. Abel Torcy a fort bien suivi ce développement psychologique et noté les phases de l'évolution qui amène Olivier à chercher dans un autre amour un élan, une inspiration qu'il ne peut plus trouver en lui-même. Il fait partie, sans s'en douter (il ne s'en apercevra qu'à la fin), de ces artistes de second ordre qui ne tirent d'exaltation que du dehors. Il se jette avec fureur dans sa passion pour une amie de sa femme, la belle Marguerite. Mais cette fougue sensuelle tombe, elle aussi, peu à peu, et plus tard, assez longtemps après, il s'aperçoit que c'est Marceline, une jeune fille, qu'il aime. Cette jeune fille reçoit ses confidences désenchantées et s'offre à sa tendresse. Mais une scène de famille, qu'elle surprend un soir, la met en présence de l'irréparable faiblesse morale, de l'impuissance artistique du musicien. Elle s'enfuit. Et Olivier reste seul avec sa femme et sa fille devant sa vie nouvelle, qui lui réservera peut-être avec la résignation le repos.

L'œuvre est mélancolique, comme toutes celles inspirées par une lucide et exacte contemplation de la vie. Ils sont touchants, ces sursauts, ces demi-coups d'ailes tentés par ce pauvre canard domestique, qui s'est cru sauvage.

MAURICE DES OMBIAUX : *Les Manches de lustrine* (Paris, chez Eugène Figuière). — Décidément, la vie des bureaucrates est bien la même partout, à Bruxelles comme à Paris, comme dans toutes les villes où végète ce peuple absurde et falot. *Les manches de lustrine* nous en retracent quelques tableaux, étrangement analogues à ceux de M. Courteline. Mêmes petits intérêts, mêmes ambitions saugrenues, mêmes froissements de vanité, mêmes brimades, mêmes existences réduites et racornies. Au milieu de toutes ces esquisses d'une ironie vive et parfois truculente se dessine la carrière du héros, Théophraste Lantumier, fils de paysans devenu rond de cuir et se hissant péniblement tout au long des échelons de la hiérarchie administrative. Il les gravit toutes malgré sa laideur, sa bêtise, son évidente absence de tous moyens. Mais il est tenace et sournois. Il implique un de ses amis, son confident, dans une vilaine affaire où il le laisse ensuite s'enliser. Et il prend sa place. Ce premier succès, de gradin en gradin, l'amène à être chef de division, puis directeur général. Dès lors, son orgueil et son avidité ne connaissent plus de bornes. Il brigue des fonctions extraordinaires, il représente la Belgique dans les expositions internationales, il pérore, il bluffe. Il invente même un système pour pouvoir parler de tout, sans préparation d'aucune sorte, du point de vue administratif. Il tracasse ses subordonnés, ennuie le gouvernement et la presse, enfin se conduit comme font d'habitude les puissants lorsqu'ils sont restés des imbéciles.

Autour de ce bonhomme grotesque s'agitent des comparses qui ne le sont pas moins, des sous-chefs, un étonnant huissier qui fait trembler un ministre et l'amène à résipiscence, des collègues féroces ou niais, des bourgeois riches et bêtes, une petite couturière de plastique médiocre. Cela sent la réalité, et c'est, au fond, d'une tristesse affreuse, malgré la verve ironique du conteur, son évident mépris de tous ces gens. C'est surtout quand on pense aux bureaucrates qu'on a l'impression que la vie est sottise, faite de mille niaiseries, et pour ainsi dire ratée d'avance pour tous ceux qui ne sont pas de parfaits crétins ou des intriguants. La satire de M. Maurice des Ombiaux vaut surtout par ceci qu'on ne pourrait jamais se douter, lorsqu'il vous présente ce

butor de Lantumier, qu'il deviendra un pareil personnage. Et il vous montre les pénibles, les lourds tâtonnements de ses débuts... Puis, peu à peu, l'œuf du succès, lentement couvé dans ce fumier de stupidité, éclôt. Alors, sa croissance est presque foudroyante.

SANDER PIERRON : *Le Tribun*, roman. (Paris, Bruxelles : Association des Ecrivains belges). — C'est l'aventure du démagogue Philibert Gérold, fils unique d'un paysan wallon et, dès son jeune âge, hanté par l'idée de l'apostolat socialiste. Mais ce n'est point un orateur abstrait, un paresseux politicien. M. Sander Pierron a entendu le laisser en contact constant avec le peuple des travailleurs. Apprenti, ouvrier, puis patron, il reste toujours au courant des besoins des prolétaires ; mieux, il peut triomphalement répondre aux objections de ceux qui accusent les amis du peuple du platonisme de cette amitié. Aussi inspire-t-il à sa clientèle une confiance sans bornes, toujours justifiée d'ailleurs. Et il obtient pour son parti des triomphes.

Par malheur, sa vie personnelle est loin de présenter l'inattaquable harmonie de son existence publique. Après avoir été quelque temps un mari modèle, un père irréprochable, il fait la connaissance d'une patronne d'estaminet, celui-là même où il tient ses meetings. Elle lui plaît, il la courtise, et il en fait sa maîtresse. Cette virago, non contente de débaucher le mécanicien, veut entrer dans son ménage, s'y installe, impose à sa timide rivale sa présence et ses soins plus injurieux encore, enfin la remplace au foyer conjugal lorsque meurt la malheureuse, épuisée de désespoir. La Plissart (tel est le nom de cette femme) commence alors dans la famille du tribun son œuvre de dissolution. Elle entrave la carrière artistique du fils, le tracas de mille manières, enfin, chose plus affreuse et d'une horreur à mon avis excessive, tente de débaucher la fille. Elle a un amant, qu'elle lui jette dans les bras afin de le mieux retenir.

Naïf et généreux, Gérold ne se doute de rien tout d'abord, surtout que les succès de sa vie publique sont grands et suffiraient à l'enivrer. Mais un jour il s'aperçoit de la terrible machination. L'inconduite de sa fille le navre, aide à la rapidité de l'œuvre de la nature, qui veut l'affaiblissement et la destruction des êtres qu'elle s'était plu à former pour la gloire et le pouvoir. C'est la déchéance, la paralysie, la mort, les triomphales funérailles.

Certes l'agonie du héros populaire est navrante. Mais au moins n'est-elle que l'agonie d'un homme. Le tribun reste intact, fier de son œuvre et n'ayant pas eu à en douter. Sans qu'il le dise, on sent qu'il y a là pour lui une sorte de consolation.

FRANCIS DE MIOMANDRE

GASTON LA TOUCHE

Gaston La Touche, qui vient de mourir, succombant aux suites d'une opération, fut l'héritier libre et respectueux de François Boucher, de Hubert Robert et du simple et doux bonhomme Jean-Baptiste-Siméon Chardin. Il chante, comme Boucher, comme Frago, comme Clodion, l'amour loyalement audacieux. Point de platonisme pâlot et falot, point de fallacieuse amitié, de tendresses extatiques, mystiques, préraphaélites, et qui n'osent. La passion nue, l'hymne ardent à la glorieuse volupté. Les amants, guidés par le malicieux Eros, qui s'est déguisé, tel jadis le souverain de l'Olympe, en petit singe sautillant et curieux, s'enfoncent, les mains nouées, les lèvres closes, au creux des forêts ombreuses,

propices aux étreintes. Là, des nymphes, au corps tiède, souple et serpentin, se baignent en des lacs de moire frissonnante, parmi les cygnes aux arabesques de molles blancheurs, et les gentils petits canards au col de velours vert bleuté.

Ce sont des fêtes galantes bien champêtres, des soupers sous bois, de lentes promenades en des barques pavoisées de girandoles et d'oriflammes, et des mélodies et des baisers ; les gondoles glissent dans la nuit, et les jets d'eau « sveltes parmi les marbres » s'irisent mystérieusement des lueurs de feux d'artifice endiamantés. Gaston La Touche, décorateur né, a donné la vie à tout un monde espiègle, bavard, narquois, amoureux, d'ægypans couronnés de roses, lutinant d'adorables créatures parées de linons vaporeux et de mousselines aériennes, aux chapeaux enguirlandés de fleurettes.

De pastorale, la fête se fait parfois intime. S'il est doux de s'aimer dans les clairières, parmi les senteurs des bruyères et des fraises, la grisante intimité des boudoirs et des alcôves n'est pas moins exquise. Les belles, après de folles escapades sur les routes, se réfugient dans leurs petits salons. Des ceillots et des bégonias meurent en des vases élancés, sur des bonheurs-du-jour et des commodes ventruées, en bois de rose et d'amarante. Un jour étouffé filtre au travers des persiennes closes. A demi-nues, les jolies filles se pâment au creux des coussins de damas aux nuances apâties ; et, si elles ne voient pas le faune râblé qui, accroupi en tapinois sur un fauteuil de damas, module sur sa flûte de Pan des airs langoureux, elles le devinent, l'attendent et l'appellent de tout leur cœur et de leur corps. Ce sont aussi des fêtes et des soupers évoquant Tiepolo, Watteau, Diaz et Monticelli : les convives ériens vident les coupes de champagne doré avant de tourbillonner en valse lentes ou frénétiques.

Et les « singeries » de La Touche ! Que de caprices inattendus, humoristiques et d'un étourdissant paradoxe ! Chardin et Lépicé nous montrèrent jadis le singe copiant la ronde-bosse ; Decamps peignit le macaque amateur d'estampes. Gaston Latouche travestit drôlatiquement le ouistiti en membre de l'Institut, accoutré de la défroque académique à palmes vertes, enseignant le dessin à l'École, devant une classe simiesque ; se battant en duel avec des gestes apeurés ; entrant, l'échine basse, dans le cabinet du Ministre ; conférenciant doctement devant un cénacle de guenons extasiées. Parodie cruellement divertissante de notre pauvre humanité.

Ces panneaux et trumeaux décoratifs, ces tableaux de chevalets, ces esquisses verveuses et pimpantes (où se sent aussi l'influence de Besnard et de Chéret), ces aquarelles, ces gouaches limpides et lumineuses, ces gravures en couleur d'une technique adroite, un public de jour en jour plus nombreux se pressait pour en goûter la captivante fantaisie, l'intarissable imagination, le dessin nerveux, les harmonies orangées, safran, vieil or, pourpre et violette.

LOUIS VAUXCELLES

M. FRÉDÉRIC MASSON

La littérature est le grand refuge des hommes à qui des époques médiocres ont refusé les moyens de dépenser une imagination, une activité, des forces qui dépassent la commune mesure, seule nécessaire pour les emplois réguliers de la vie. On citerait maints exemples de cette consolation apportée par les lettres à des âmes trop fières pour plier devant la société et leur temps : Théophile

Gautier, par exemple, fut-il jamais autre chose qu'un sage de l'Orient égaré dix siècles trop tard dans une civilisation troublée par le télégraphe et les chemins de fer?

M. Frédéric Masson fait partie de ces tempéraments forts, de ces natures vivaces et passionnées qui débordent leur époque : il est historien, mais il eût été général de cavalerie au temps où la guerre était l'occupation naturelle de l'homme; cela se voit bien lorsqu'il déboule sur un adversaire de ses idées et de son héros : il le charge, il le sabre, il le bouscule, il lui passe dessus ventre à terre, il le canonne, si l'on peut dire; et c'est un spectacle qui remplit de joie.

Rares sont ceux, aujourd'hui, qui peuvent se vanter, avec une constance aussi à l'affût des moindres occasions, d'avoir été leur vie durant les hommes non pas d'une idée, mais d'un grand principe inspirateur et générateur. M. Masson est l'homme de l'Empereur. Il sait, il sent, il voit tout de la vie magnifique, si pleine, de son héros; et ses actes, ses pensées naissent de cette perpétuelle présence. Le jour de sa mort, s'il est un autre monde, M. Masson pourra se présenter devant l'Empereur, qui se haussera sur ses jambes pour lui pincer l'oreille — car M. Masson n'est pas de la petite taille.

* * *

M. Masson est aussi l'historien, et non pas l'historien moderne, l'historien de la Sorbonne, celui qui collectionne des fiches sans avoir le temps ni l'intelligence de les classer et de les récrire, mais l'homme qui sait tout de la vie des êtres du passé, et qui raconte leur aventure en les faisant revivre sous nos yeux.

Une faculté spéciale a été donnée à M. Masson par la Providence, faculté aussi naturelle, aussi innée que n'importe quelle autre élément de l'intelligence ou du caractère, et c'est une mémoire d'une précision effarante. Cette mémoire porte sur tout ce que M. Masson a lu, vu ou entendu, et spécialement, de par les études auxquelles cet historien s'est livré, elle va jusqu'au détail le plus infime de la vie de tous les hommes ayant joué un rôle entre 1780 et 1830. Je suis persuadé, je suis certain que M. Masson est abondamment pourvu de documents, de dossiers et de fiches; mais je suis en même temps fermement persuadé que lorsqu'il écrit ses livres, M. Masson se sert beaucoup plus de ces matériaux pour se contrôler lui-même que comme point de départ à sa rédaction.

Et c'est ce qui explique sa facilité à entrer dans le détail des faits.

Cependant, remarquons-le, ce détail, n'étant point chez lui chose factice, surajoutée, ne le gêne point, ne l'entrave pas. Là où nous serions écrasés, il conserve un naturel, une dextérité dans le récit, et le don de l'analyse, de l'éclairage psychologique, qui sont les qualités mêmes d'un grand historien français.

* * *

L'œuvre énorme de M. Masson demeurera parce qu'elle est solidement construite, et basée sur le dépouillement sincère d'une quantité énorme de documents. (On n'a jamais envie de récrire ce qui est de la réalité vraie.)

Elle demeurera populaire parce qu'elle est alerte, vivante, inspirée par un sentiment fort, et que le héros dont elle nous offre une image, de son tombeau glorieux continue à enflammer le cœur des hommes, auxquels il offre des tentations et un exemple sublimes.

LOUIS THOMAS

CONCOURS DU CONSERVATOIRE (1)

Tragédie et Comédie.

La classe des femmes n'a pas donné, cette année, des résultats brillants. Ce qui semble ressortir de l'enseignement que les élèves y ont reçu, c'est un manque général de fond et l'absence de sincérité. Les élèves apprennent une diction passable, mais on semble négliger un peu de former leur jugement et de leur donner des notions exactes du style. Remarquons tout de suite, parmi ces élèves, M^{me} Szpak, une artiste de race, dont le talent détone fort sur l'ensemble monotone de la classe. Dans le rôle d'*Andromaque*, M^{me} Szpak a su se faire remarquer par la justesse et la noblesse de ses attitudes, l'élégance de ses gestes, la beauté de sa voix ainsi que par la notion profonde qu'elle a du style classique. C'est une artiste de grand avenir.

Dans la classe des hommes, nous avons noté plus de sincérité, et il faut citer tout spécialement MM. Schauten et Evrard, qui se sont distingués dans les rôles d'*Horace* et des *Plaideurs*.

Voici du reste le résultat complet du concours :

Premier prix avec distinction : M. Schauten.

Premiers prix : M^{lles} Spinoy et Vianu, M. Evrard.

Deuxièmes prix avec distinction : M^{lles} Vannekens et van Gertruyden.

Deuxièmes prix : M^{me} Szpak, MM. Bancken et Groenveldt.

Accessits : M^{lle} Dubois, MM. Hossey, Dardenne et Van Keerbergen.

Le prix des tableaux anciens.

Dans une note sur les prix exorbitants atteints récemment, dans les grandes ventes dont nous avons rendu compte, par les tableaux naguère encore peu appréciés, *l'Étoile belge* rappelle que la *Tabagie* d'Adrien Brouwer, adjugée 426,500 francs à la vente Steengracht, fut, en 1818, vendue publiquement à Haarlem pour 62 florins, soit 125 francs environ. L'écart est assez coquet ! En 1833, le même tableau atteignit à Amsterdam 490 florins. Qui se fût douté alors qu'il vaudrait, quatre-vingts ans après, près d'un demi-million ?

La Commission directrice du Musée de Bruxelles convoitait ce tableau et avait délégué à la vente Steengracht deux de ses membres, avec mission de surenchérir jusqu'à deux cent mille francs. Mais toutes les prévisions furent dépassées.

Le Musée de Bruxelles a fait, en ces dernières années, quelques achats heureux que rappelle notre confrère. La belle *Pieta* de Roger Van der Weyden acquise par l'État à la vente Pallavicini-Grimaldi, à Gênes, en 1896, pour la somme minime de 23,000 francs, serait certainement disputée aujourd'hui dans les prix d'un demi-million. Et le Louvre donnerait sans doute plusieurs centaines de mille francs pour la *Vierge aux Anges* du maître de Moulin, qu'en 1902, à la vente Huybrechts, il a abandonné au Musée de Bruxelles pour 35,000 francs.

Quant au vieux Bruegel, on sait que notre musée a eu, dans ces dernières années, la chance d'acquérir en vente publique deux œuvres authentiques importantes de ce maître national. Et l'on sait aussi que Pierre Bruegel le vieux est extrêmement rare; on ne connaît de lui que 35 ou 36 tableaux. Son *Paiement de la*

(1) Suite et fin. Voir nos trois derniers numéros.

dime, signé et daté, a été acheté à la même vente Huybrechts pour 9.000 francs. C'est à ce même prix que le musée a pu acquérir l'*Adoration des Mages*, de la collection Fétis, dispersée en 1911. Enfin, cette année-ci, les délégués de la Commission directrice ont acquis à Londres, pour 2.500 francs, un troisième vieux Bruegel, la *Chute d'Icare*, provenant vraisemblablement de la collection de l'empereur Rodolphe, à Prague, et qui vient de prendre place dans notre salle du XVI^e siècle néerlandais.

Hélas, c'en est fini, vraisemblablement, avec ces « prix doux ». On vient de découvrir une nouvelle œuvre authentique du maître. C'est un tableau dont on possède une copie, mais dont l'original avait disparu, ou, tout au moins, était ignoré : il s'agit de la série des *Proverbes*, dont une copie par Bruegel le fils est au Musée de Haarlem. L'original a été retrouvé dans une collection privée quasi inconnue de l'Angleterre, et il a immédiatement été acheté par un marchand allemand qui en demande 200.000 francs, simplement ! Il y a des chances pour que les *Proverbes* ne viennent jamais à Bruxelles...

Au surplus, consolons-nous et soyons fiers : à côté des Rembrandt, des Velasquez et des Romney, voilà notre bon vieux peintre, le Bruegel des Paysans qui fait prime à son tour, après avoir été longtemps dédaigné.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *La Maison Blanche*, par JOSÉ PERRÉE. Couverture ornée d'un dessin de C. LAMBERT. Bruxelles, *Association des Écrivains belges*. — *Les Jeux et la Flamme*, par LUCIEN CHRISTOPHE, Mons, éd. de *Flamberge*. — *L'Archipel de Joie*, par CH. CONRARDY. Bruxelles, Coll. des *Chants de l'Aube*, Doumont et Venquier. — *Sur les Routes*, par JEAN MARICHAL. Bruxelles, *Association des Écrivains belges*.

ROMAN. — *Contes farouches*, par NEEL DOFF. Paris, P. Ollendorff. — *Madame Aily divorcée*, par L.-M. THYLIENNE. Bruxelles, « les Éditions nouvelles ». — *Les Blasés*, par MARCEL ROGNIAT. Paris, Eugène Figuière et C^{ie}. — *La Créature*, par BINET-VALNER. Paris, P. Ollendorff.

CRITIQUE. — *L'Art du bouquet*, par N.-G. CLAIROIX; préface de J.-C.-N. FORESTIER. Paris, Lucien Laveur, 13 rue des Saints-Pères. — *Portraits et Souvenirs*, par HENRI DE RÉGNIER, de l'Académie Française. Paris, *Mercure de France*. — *Un grand laborieux chrétien : Valère Mabille (1840-1909)*, par le commandant HAILLOT. Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}. — *Les Peintres Cubistes*, première série, par GUILLAUME APOLLINAIRE. Ouvrage accompagné de 46 portraits et reproductions dans le texte. Paris, coll. *Tous les Arts*. Eugène Figuière et C^{ie}. — *Catalogue des Poinçons et Matrices* du Musée de l'Hôtel des Monnaies de Bruxelles, par ALPH. DE WITTE. Bruxelles, J. Goemaere. — *L'Écriture des musiciens célèbres*, essai de graphologie musicale, avec 48 reproductions d'autographes, par LOUIS M. VAUZANGES. Paris, Félix Alcan.

THÉOSOPHIE. — *Le Christ reviendra (le Christ futur en face de l'Église et de la Science)*, par JEAN DELVILLE. Paris, « les Éditions théosophiques », 81 rue Dareau.

THÉÂTRE. — *Le Mirage d'or*, un acte par M. GEORGES et J. REDAN. Bruxelles, J. Goemaere.

NÉCROLOGIE

Émile-Frédéric Salmon.

Un statuaire et graveur de talent, Émile Salmon, vient de succomber à Forges-les-Eaux, dans sa soixante-quatorzième année.

Émile Salmon fut d'abord élève de Mène et d'Auguste Cain. Il renonça à la sculpture pour se consacrer à la gravure à l'eau-forte et remporta de nombreux succès en interprétant les maîtres anciens et modernes, Rembrandt, Murillo, Reynolds, Meissonier, Rosa Bonheur. On lui doit la reproduction du célèbre *Labourage nivernais*. La gravure qu'il exécuta à Saint-Petersbourg du *Sacrifice d'Abraham* est sa dernière planche achevée. Artiste original, il cultiva les lettres et les sciences. Il laisse des poèmes inédits.

Émile Salmon était fils du peintre Théodore Salmon, et père de notre confrère André Salmon.

PETITE CHRONIQUE

Le Gouvernement a acquis le beau groupe de M. Victor Rousseau : *Maternité*, qui fut exposé au dernier Salon de *Pour l'Art*. L'œuvre sera placée devant la façade ouest de la Société générale de Belgique, dans le square ménagé à l'angle des rues Ravenstein et du Parchemin.

Le Congrès artistique international organisé à Gand sous le haut patronage du gouvernement sera inauguré aujourd'hui, à 10 h. 1/2 du matin. A 2 h., les congressistes assisteront au cortège historique organisé par la Chef Confrérie royale et chevalière de Saint-Michel à l'occasion de son troisième centenaire, et à 4 h. 1/2 au carrousel historique. Réunions de travail, réceptions et fêtes se succéderont jusqu'à jeudi soir.

Notons spécialement dans le programme : le 21, la visite de l'Exposition et une réception à la section internationale des Beaux-Arts ; le 22, un raout à l'hôtel de ville de Bruxelles ; le 23, une visite au château historique d'Oydonck et une fête de nuit à l'Exposition ; le 24, des réceptions par les administrations communales de Bruges et de Gand.

Le cercle d'art *le Littoral*, que préside avec une inlassable activité M. Henri Janlet, ouvrira le 1^{er} août prochain à Westende, Bellevue Palace, son exposition annuelle d'aquarelles. Les meilleurs spécialistes y seront représentés, et parmi eux MM. H. Cassiers, F. Charlet, L. Bartholomé, F. Khnopf, M. Hagemans, A. Oleffe, H. Janlet, etc. Comme de coutume, une fête musicale au profit des enfants malades du littoral sera donnée au cours de l'exposition avec le concours d'artistes réputés.

Les représentations italiennes qui seront données au théâtre de la Monnaie avec le concours de M^{me} Emmy Destinn, de MM. Martinelli et D. Gilly sont fixées aux 6 et 9 octobre. Le premier spectacle se composera de *la Fille du Far-West*, le second d'*Aida*. Le lundi 13, M^{me} Destinn participera au premier concert populaire, dont la répétition générale publique aura lieu le samedi 14.

La Revue musicale S. I. M., à l'origine bulletin de la Société Internationale de Musique et qui, sous la direction de M. Écorcheville, conquit son indépendance, vient après avoir absorbé successivement le *Mercure musical* et la *Revue musicale*, de fusionner avec le *Courrier musical*. Nous regretterions la disparition de celui-ci si nous ne retrouvions son directeur, notre excellent confrère René Doire, à la *Revue musicale S. I. M.* en qualité d'administrateur-général.

Il avait, on le sait, dirigé brillamment l'artistique revue fondée par Albert Diot, et son concours sera précieux pour assurer la prospérité de la publication qui réunira désormais les deux revues.

De Paris :

M. James Hyde a offert à la Société des Gens de lettres un prix de mille francs destiné à récompenser un ouvrage d'histoire générale, littéraire, artistique, sociale ou scientifique. Une condition particulière est imposée par le donateur : c'est que nul auteur ne pourra faire acte de candidat et que toute démarche ou sollicitation auxquelles il se livrerait entraînerait aussitôt son exclusion.

On ne peut qu'approuver cette clause, qu'il serait urgent d'introduire dans tous les règlements de même nature.

L'Académie française a décerné le prix Jules Favre à la comtesse van den Steen pour son joli volume *Profits de gosses*, dont notre collaborateur F. de Miomandre a vanté le charme et l'esprit.

Les recettes du Théâtre des Champs-Élysées se sont élevées, en trois mois, à un million trois cent mille francs. La moyenne a été, en dehors de la Saison russe dont les recettes ont été fabuleuses, de onze mille francs par soirée, — chiffre qui montre péremptoirement le succès de l'entreprise de M. Gabriel Astruc et la sympathie dont elle est entourée.

M. Astruc inaugurera sa prochaine campagne par une reprise de *Pénélope*. Il montera ensuite *Boris Godounow* (en français) et *Parsifal*. Parmi les nouveautés annoncées, on cite un ouvrage inédit de M. X. Leroux et un autre ouvrage inédit de M. A. Bruneau.

Une jeune fille, M^{lle} Lily Roulanger, vient de remporter le premier Grand prix de composition musicale au concours de Rome. Un autre premier prix a été décerné à M. Delvincour, qui avait obtenu le second prix en 1911.

M^{lle} Lily Boulanger, qui n'a pas accompli sa vingtième année, concourait pour la première fois. C'est la sœur de M^{lle} Nadia Boulanger qui, en collaboration avec M. Raoul Pugno, a mis en musique la *Ville morte* de G. d'Annunzio dont les représentations sont annoncées pour l'hiver prochain à l'Opéra-Comique. Parmi les interprètes qui présentèrent son œuvre au jury se trouvaient M^{me} Croiza et M. H. Albers.

Le peintre Rochegrosse, qui va se fixer en Algérie, vient de faire don au Musée de Versailles d'un portrait de Théodore de Banville par Dehodencq et d'un buste du père du poète, officier de marine au début du XIX^e siècle.

Le 7 septembre marquera le cinquantième anniversaire de *Mireille*. On saisira cette occasion pour inaugurer à Saint-Rémy-de-Provence, où fut écrite cette aimable partition, un buste de Gounod modelé par M. Antonin Mercié, qui fut l'ami du compositeur. Mistral a promis d'assister à la cérémonie, qui sera présidée par M. Léon Bérard, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts.

Rodin a offert à la Ville de Rome un buste de femme dont il est l'auteur. L'œuvre sera placée dans la Galerie municipale des Beaux-Arts.

M. Albert Arrault vient d'adapter au théâtre l'un des plus célèbres et des plus populaires romans de Balzac, *Eugénie Grandet*.

TAPIS D'ORIENT

◆ DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, ◆
= BRUXELLES =

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

L'œuvre sera représentée prochainement à Paris sous les auspices de la *Société des Amis de Balzac*, puis, en tournée, dans plusieurs grandes villes de la France.

On a fort heureusement sauvé d'une destruction imminente une œuvre importante et fort peu connue jusqu'ici de Gauguin. Il s'agit du très beau plafond dont le peintre avait décoré son atelier au Pouldu, petite plage du Finistère. Cette peinture, qui mesure quatre mètres carrés et représente un groupe stylisé de quatre cygnes dans une décoration de fruits exotiques, allait être recouverte d'un badigeon par le nouveau propriétaire de l'immeuble, un cultivateur. Le hasard amena dans la maison un amateur de goût qui acheta le plafond et, non sans difficultés, le fit enlever.

Il est stupéfiant que les pèlerins de Pont-Aven, de Quimper, du Pouldu et les amis ou les élèves du maître vivant encore en Bretagne ou la parcourant annuellement aient oublié ou ignoré un ouvrage aussi capital et d'une si absolue beauté.

On a mis aux enchères ces jours derniers à Londres la collection de tableaux réunis de son vivant par lord Joicey.

Au cours de cette vente, plusieurs prix importants ont été notés. Le *Portrait de Richard-Paul Jodrell*, par Gainsborough, a été poussé à 175,875 francs; l'effigie de *Mrs Raikes et son enfant*, par Romney, à 157,500 francs; *Lady Saint John*, par Hoppner, à 120,750 francs; *Lady Melbourne*, par Reynolds, à 110,250 francs.

Parmi les autres portraits on a donné 68,625 fr. du *Vicomte Hampden*, par Gainsborough; 60,375 francs de *Mrs Brown*, par Romney; 52,500 francs de *Lady Saint-John en Hébé*, par Lawrence.

Une belle aquarelle de Turner, *Heidelberg l'été*, a été payée 57,775 francs, et une scène champêtre, par Pater, le *Bain des nymphes*, 45,925 francs.

Du *Guide musical* :

Le monde musical fêtera, au printemps prochain, le deux centième anniversaire de la naissance de Gluck. Déjà une société s'est constituée à Dresde dans le but de publier, à cette occasion, une édition complète des œuvres du compositeur. La Société de Dresde s'efforcera de provoquer partout, en Allemagne, des manifestations artistiques qui donneront le plus vif éclat à la commémoration projetée.

Du même :

Deux musiciens anglais, MM. Bell et Robert Bullock, ont entrepris de mettre en musique les poèmes des grands écrivains anglais qui exaltent la vie et les espérances de la classe ouvrière, et de recueillir les mélodies écossaises, galloises et anglaises qui expriment les sentiments démocratiques les plus optimistes. Leur recueil, qui vient de paraître, a obtenu, dès les premiers jours, un très vif succès. Ils ont noté, avec grand soin, les hymnes populaires caractéristiques et ont mis en musique quelques poésies humanitaires de Shelley, de Tennyson, de Georges Elliot, de Matthew Arnold et de Swinburne.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}, Editeurs

BRUXELLES 4, PLACE DU MUSÉE, 4 PARIS 63, Boulevard Haussmann, 63

Viennent de paraître :

LES PEINTRES DE PORTRAITS

par PAUL LAMBOTTE.

Un beau volume in-4°, de 150 pages de texte, illustré de 53 reproductions en planches hors texte.

Prix : 5 francs.

THOMAS VINÇOTTE et SON ŒUVRE

par PAUL LAMBOTTE et ARNOLD GOFFIN.

Volume in-4°, contenant outre le portrait de l'artiste, 50 planches hors texte

Prix : 10 francs.

GUILLAUME CHARLIER

par SANDER PIERRON.

Un beau volume petit in-4°, de 134 pages, illustré de 40 planches hors texte et de 16 reproductions dans le texte.

Prix : 10 francs.

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN
BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

La Vie Internationale
REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS
ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX
BRUXELLES : Office central des Associations internationales
Prix d'abonnement : 25 francs.

S. I. M.
REVUE MUSICALE MENSUELLE
FONDÉE PAR LA
SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE
(Section de Paris.)
Directeur : J. ÉCORCHEVILLE
Le numéro : France et Belgique, 1 fr. 50.
Union postale, 2 francs.
Abonnements : { Étranger, 20 francs par an.
France et Belgique, 15 francs.
Rédaction et Administration : 29, rue La Boétie
PARIS
Pour la Belgique : M. René Lyr, Boitsfort.

LE COURRIER EUROPEEN
HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL
280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicov,
Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le No.	0,25	Le no.	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit

L'Art et les Artistes
Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes
Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.
Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.
DIRECTION ET ADMINISTRATION :
23, Quai Voltaire. — PARIS

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Le nouveau catalogue vient de paraître. Prix : 2 fr. franco 2 fr. 50.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ». HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 42, rue du Faubourg-Montmarire, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

Revue mensuelle illustrée d'art ancien et moderne.

Directeur : P. BUSCHMANN

Fondée en 1904

Anvers, 15, Rynpoortvest, 15, Anvers

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.
La livraison, fr. 2.50. — Numéros spécimens sur demande.

Édition de luxe sur papier spécial, 50 fr.

LIBRAIRIE G. VAN OEST ET C^{ie}

Bruxelles

4, place du Musée

Paris

36, boulevard Haussmann



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Les Artistes belges aux Salons de Paris (OCTAVE MAUS). — La folie du Comte Lucius (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Un Musée de la Vie Wallonne. — Sur le « Sacre du Printemps » (EMILE CORTINET). — Au Théâtre des Champs-Élysées (O. M.). — Quelques peintres d'Auderghem à la Salle Mignolet (F. H.). — Petite Chronique.

Les Artistes belges aux Salons de Paris

Sollicités de toutes parts par les expositions belges et étrangères dont le nombre croît d'année en année, les artistes belges délaissent de plus en plus les Salons de Paris, jadis but de leurs ambitions. Ils éprouvaient quelque joie à y être reçus, quelque orgueil à s'y voir admirés. Et plus d'un d'entre eux a dû sa renommée au succès qu'ils lui valurent.

Rome, Venise, Anvers, Gand, Munich ont tour à tour, en ces derniers mois, drainé la production artistique de la Belgique, et seuls quelques peintres et deux ou trois sculpteurs, demeurés fidèles à la tradition, ont évoqué au Grand Palais, soit sous les auspices de la Société Nationale, soit dans les salles des Artistes Français, le souvenir de l'École belge. Participation d'ailleurs assez stérile. Les Salons du printemps, côté Ouest et côté Est, se dépouillent de plus en plus du prestige dont ils étaient jadis auréolés. Dans la cohue qui les peuple, quel espoir d'être remarqué et impartialement jugé ? M. Robert de La Sizeranne a constaté récemment que depuis 1808 le chiffre des œuvres expo-

sées a décuplé. De 834 il a passé à 8,339 ! (1) Comment n'être pas submergé par cette marée de médiocrités ?

L'exode des exposants de marque écarte peu à peu des galeries le public. S'ils ont gardé leur clientèle bourgeoise de visiteurs, les Salons ont perdu celle des artistes et des amateurs, qui ont désormais d'autres sources où alimenter leur curiosité. Les galeries particulières, — Bernheim, Durand-Ruel, Manzi, Vollard, Druet, Blot, Levesque et quelques autres, — groupent en des expositions périodiques les manifestations les plus intéressantes de l'évolution contemporaine. C'est là, et non aux Champs-Élysées, qu'on se rend compte des directions que suit la peinture moderne. Les maîtres encore debout de l'Impressionnisme, Claude Monet, Renoir, Degas, Guillaumin, y peuvent être confrontés avec les peintres les plus renommés de la génération suivante : Maurice Denis, Bonnard, Roussel, Vuillard, Van Rysselberghe, Signac, André, Valtat, d'Espagnat, tandis que s'alignent en ordre de bataille les recrues nouvelles : les Matisse, les Van Dongen, les Jean Puy, les Marquet, les Lombard.

Ah ! que ces noms nous éloignent des cimaises des Champs-Élysées et de l'ex-Champ-de-Mars ! Il faut y revenir, puisqu'en historiographe précis je guette, à chaque retour du printemps, dans le dédale des salles du Grand Palais, parmi tant de peintures indifférentes, celles dont l'origine belge crée entre elles et nos lecteurs un lien. Leur énumération sera brève.

Deux compositions de vastes dimensions s'imposent, dès l'abord, à l'attention. L'une est ce séduisant et ori-

(1) *Les Salons de 1913 et le Salon nécessaire*, par M. ROBERT DE LA SIZERANNE. *La Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1913.

ginal *Théâtre des Singes* qui valut l'an dernier, au Salon de la Libre Esthétique, un vif succès à son auteur, M. Marcel Jefferys. Œuvre colorée et vivante, d'une mise en page peu banale et d'une gamme de tons harmonieuse, rappelant le coloris d'Ensor.

Je ne reviendrai pas sur les éloges dont elle fut, ici même, l'objet. L'artiste a-t-il repris et repeint certaines parties du tableau? Il m'a semblé que les défauts qui lui furent signalés ont disparu. Les figures du premier plan ont acquis plus de solidité, les feuillages et les drapeaux sont peints avec plus de légèreté, la voûte bleue de la construction qui ferme l'horizon a perdu de son opacité... La lumière du Palais des Champs-Élysées n'est pas, je crois, bien que plus favorable à la peinture que celle du Musée de Bruxelles, capable d'avoir opéré seule cette heureuse transformation.

L'autre grande toile, placée, comme celle de M. Jefferys, à la rampe, est un *Groupe d'artistes* peint par M. Camille Lambert. Vaste composition qui réunit sous les ombrages d'un parc, à la fin d'un banquet amical, une trentaine de figures de grandeur naturelle. On reconnaît parmi les convives les sculpteurs Rousseau, Lagae, d'Haveloose, les peintres Verhaeren, Laermans, Ciambelani, R. Janssens, Dirickx, Coppens, Fabry, Lynen, l'architecte Sneyers; au premier plan MM. Ph. Wolfers et G. Heux, etc. J'ignore si l'œuvre a été exposée précédemment à Bruxelles. Sans doute le Cercle *Pour l'Art*, dont le *Groupe d'artistes* réunit les membres, en a-t-il eu la primeur. Il faut louer M. Lambert pour le naturel et la variété des attitudes qu'il a donnés à ses modèles, pour l'unité de la composition. Rien n'est plus malaisé que de mener à bonne fin une composition « corporative » de ce genre, et le fait d'avoir pu y intéresser un public auquel échappe l'un de ses principaux attraits — celui d'évoquer des physionomies connues — constitue pour l'auteur une épreuve décisive. Certains peintres du Nord, Kroyer, Zorn, ont réalisé des tentatives analogues. Mais il y a chez M. Lambert plus de virtuosité, plus de facilité d'exécution. Il y en a même trop; et c'est le grief que sont en droit de faire à l'artiste ceux que ne satisfait pas une peinture superficielle, plus décorative qu'expressive, dans laquelle l'habileté remplace trop souvent le sentiment. C'est principalement dans les tableaux de genre exposés par M. Lambert, *l'Heure du bain*, *Au bord de la mer*, *le Bain matinal*, *Sur le banc de sable*, etc., que le peintre affirme cette virtuosité excessive. Plus proches de l'illustration que d'un art réfléchi et profond, ces œuvres décèlent, avec une vision personnelle, d'incontestables dons d'observation. Elles ne sont malheureusement pas toujours d'un goût sûr et le brio de leur exécution véhémement n'en masque pas le défaut d'harmonie et la vulgarité.

L'art de M. G. Haustrate est aux antipodes de celui

de M. Camille Lambert. Ici, l'exécution est gauche, la main un peu lourde, le travail lent. Mais on sent d'année en année un progrès s'affirmer dans la composition des groupes familiaux que le peintre se plaît à évoquer dans de calmes intérieurs ou dans la paisible atmosphère de quelque jardin de banlieue. Un homme, deux jeunes femmes, un garçonnet lui sont, cette fois, prétexte à créer une harmonie dont les éléments principaux sont le blanc, l'orangé, le bleu-mauve et le gris. Il y a dans la toile de M. Haustrate un accent de sincérité, une bonne foi, une vérité qui compensent ce qu'elle offre d'un peu bourgeois et la rendent sympathique.

M. Houyoux a exposé deux paysages, un *Bord d'étang* et une *Route ensoleillée*, dans lesquels l'artiste accentue son évolution vers la lumière. M. H. Courtens, une toile intitulée *Innocence*. M. Willaert, le contingent habituel de ses quais gantois, varié, cette année, par quelques aspects de la pittoresque petite cité de Veere en Zélande. Et c'est, je crois, avec deux tableaux de M. Leempoels, tout ce que recérait de peinture belge le Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts.

Dans la section de sculpture, un torse et un buste de M. Georges Minne ont fait regretter l'époque où ce remarquable statuaire affirmait en d'audacieuses créations la puissance expressive d'un art personnel et magnifiquement intransigeant. Ces qualités revivent heureusement, transposées, dans les nerveuses figures de M. Rick Wouters (*Vierge folle*, *Nonchalance*, *Contemplation*, *Attitude*) qui furent trop récemment appréciées ici, à l'occasion de leur exposition à la *Libre Esthétique*, pour que j'en décrive les mérites.

Le tour des salles réservées à la Société des Artistes français ne m'a fait découvrir que deux peintres belges : M. Ph. De Winter, qui y exposait un portrait, et M^{lle} M. A. Marcotte, dont la *Grand'Place de Bruxelles* fut admirée pour la fraîcheur et l'harmonie de ses colorations.

OCTAVE MAUS

LA FOLIE DU COMTE LUCIUS

Pour inaugurer une petite collection (où on ne nous annonce que de bons textes et de bons auteurs), voici paraître un livre charmant, sur un joli papier, en caractères nets et probes, où tout est soigné, depuis les titres des pages jusqu'aux lettres ornées, et ce livre s'appelle *La Folie du comte Lucius* (1).

C'est une longue nouvelle, dont je ne pourrai mieux définir l'humour si particulier qu'en le racontant et encore sous les réserves qu'il convient de faire toutes les fois qu'on résume un récit.

(1) ARMAND DAYOT : *La Folie du comte Lucius* (avec un frontispice (bois) d'Auguste Lepère, d'après un dessin de O. Guillonnet). — Paris. Petite collection de *l'Art et les Artistes*.

Le comte Lucius de la Trembleuse, descendant d'une longue lignée de gentilshommes guerriers, paillards et aventureux, a hérité d'eux ces qualités violentes, mais elles se sont tout adoucies, rectifiées, sublimées, si je puis dire, en aboutissant à sa personne extrême et contemporaine.

L'esprit d'aventure n'est plus chez lui que rêverie poétique et désir d'une vie plus belle que la banale existence courante; le besoin de guerroyer est devenu simplement courage; quant à l'amour furieux que ses ancêtres manifestèrent, un peu indistinctement, pour les femmes, il s'est transmué chez lui en une sorte de culte chevaleresque pour la beauté et en manie esthétique. Le comte Lucius, après un certain nombre d'expériences féminines, comprend que toute sa vie doit désormais n'avoir plus qu'un but : « découvrir d'un seul coup la vivante image de l'éternelle Beauté et la dresser, conquise et toute palpitante, dans le temple de son amour et de son orgueil. »

Bien entendu, c'est le hasard qui, se jouant de ses projets et de ses méthodes, le met sur la voie. En pleine gare de Berlin, le 12 mars 1888, à 9 h. 15 du soir, la femme du rêve lui apparaît. C'est une dame portant le deuil de cour et qui se tient debout sur le quai. Mais lui, il l'a bien reconnue. Il veut se précipiter, mais le train part et il « ne put que s'accouder à la portière dans une attitude d'extase suppliante et parfaitement ridicule ».

La dame le croit fou, et lui, arrivé à Potsdam, revient en toute hâte à Berlin. Mais il n'y retrouve plus la belle inconnue et il se met à la rechercher à travers le monde. Il n'y rencontre que lassitude et découragement et finit par se retirer dans sa garçonnière de Passy, *buen retiro* où il a entassé tous les documents possibles de la beauté féminine : depuis « la reine Karomama au corps svelte et au ventre lumineux sous le maillot collant de sa tunique d'écailles », jusqu'à Jeanne d'Aragon, jusqu'à Mary Robinson, aux « longs yeux minces et charmants ». Il ne sort guère de cette contemplation mélancolique que pour de rares promenades au Musée du Louvre, où, une après-midi, à 3 h. 1/2, brusquement surgie de l'ombre aux pieds de la *Vénus de Milo*, apparaît une jeune femme svelte et cambrée, vêtue d'un long paletot d'hermine et qui, se croyant seule, s'amuse à imiter les attitudes du divin modèle. Il se jette à sa rencontre, lui demandant qui elle est. Effrayée, l'inconnue se sauve jusqu'à sa voiture où, à la lumière des lampes électriques, le comte Lucius la reconnaît. De nouveau c'est la recherche éperdue, inutile, hélas ! à travers tous les décors de Paris. Des années... dix années exactement, après la première rencontre, c'est-à-dire le 30 avril 1898, il revoit enfin sa belle inconnue, le jour du vernissage, au Palais des Champs-Élysées, et toujours seule. Il la suit, cette fois. Elle va au lac du Bois. Il la suit encore. La victoria de la dame file plus vite que le fiacre de l'amoureux, incapable de soutenir la lutte. Le cheval, épuisé, tombe et le comte Lucius, projeté loin du véhicule, va donner de la tête contre la bordure du trottoir, et lorsqu'on le relève, il est, cette fois, complètement privé de raison...

« Au moment de donner de la tête contre le trottoir, le comte Lucius aurait-il eu la suprême vision de la calèche aux chevaux blancs disparaissant, s'évanouissant, transmuée, pour ainsi dire, en poussière d'or, dans l'océan de lumière d'où émergeait l'Arc de Triomphe, porte flamboyante ouverte sur un horizon de feu ?

Cette hypothèse paraît assez vraisemblable, car au milieu des appels désespérés qu'il jetait du fond de l'abîme sombre et glacé de la folie, ces cris : « Le soleil ! le soleil ! » revenaient sans cesse avec une véhémence irritée, comme si le malheureux avait

vu dans l'astre du jour le rival détesté, le ravisseur triomphant ».

Sans autre transition, la seconde partie de l'histoire nous transporte dans le fond de la mer, chez les sirènes, que gouverne la belle reine Leucosie. Sa fille Agloophone est une curieuse, elle veut savoir ce qui se passe au-dessus des eaux. Elle monte donc à la surface, malgré la défense maternelle et elle contemple, émerveillée, le rivage de Biarritz sous la lune et les cortèges de belles dames du Casino Bellevue. On veut l'en punir, mais elle dépérit de telle sorte qu'il faut bien qu'on consente à la laisser remonter une seconde fois. Elle vient donc visiter ce fameux casino, mais le spectacle de vulgarité humaine qui s'y déroule la guérit à jamais de sa curiosité. Elle part... non sans avoir rencontré sur sa route le pauvre comte Lucius, venu là en convalescence et qui, croyant retrouver son inconnue, s'élançait à sa poursuite. Elle l'entraîne vers le rivage :

« Elle se retourna alors du côté de la terre et, avec un sourire cruel et charmant, elle tendit silencieusement ses deux mains vers le comte Lucius qui, éperdu, s'était agenouillé, le front dans le sable.

Un petit rire moqueur arracha le pauvre fou à son extase suppliante.

La vision venait de disparaître... Plus rien... Quelques bulles légères éclataient à la surface des eaux...

Comme si des voies enchanteresses l'appelaient du fond des abîmes, le comte Lucius Perdican de la Trembleuse, le dernier du nom, entra en souriant dans la mer.

Tel est, rapidement résumé, ce récit singulier, plein d'une ironie secrète, aigüe et cependant attendrie. L'auteur n'insiste pas, et elle n'en fait que plus d'effet. Il ne cherche point à établir un rapport entre les trois premières apparitions, qui sont celles d'une femme et de la même femme, et la dernière, qui est celle d'une immortelle, d'un être fabuleux, fille de la mer. Et cependant, nous en devinons un, n'existât-il que dans le cerveau du pauvre fou, fou d'une si noble et touchante démence. Toutes proportions gardées, on pense à ces dessins, comme excellait à en faire Aubrey Beardley, où la ligne s'interrompt pendant quelques instants, et l'œil la recrée, mais cependant elle reste imaginaire et le mystère de l'espace blanc persiste. Ainsi de ces femmes et de cette sirène. Après tout, pourquoi ne s'agirait-il point du même être ? Du moment qu'il semble tel aux yeux du seul homme intéressé au problème... L'idéalisme nous apprend que c'est en nous-mêmes que s'établit la continuité des phénomènes.

A un autre point de vue, n'est-il pas logique que cet amoureux de la beauté plastique, déçu par les femmes terrestres se soit épris, pour en finir, d'une sirène ? Et dans ce cas, sa folie est une fiction, poliment consentie par l'auteur envers notre positivisme. Mais lui, familier des mystères de l'imagination, sait bien que ce n'est point une folie.

Dans toute l'histoire circule une sorte d'ardeur amoureuse, un entraînant appel à la beauté de vivre, à la noblesse du plaisir. Sensuel, le comte Lucius l'est avec une sorte d'exaltation mystique, comme un qui cherche l'absolu à travers les formes harmonieuses de l'univers. Est-ce que sa folie ne daterait pas précisément du jour où il veut concentrer cet absolu en un seul être ? Alors son jugement se brouille, il perd la sérénité, la domination de lui-même. C'est une des nombreuses moralités que l'on peut tirer de cette charmante et savoureuse nouvelle.

Mais, pour moi, j'y vois encore un autre sens, que je préfère. C'est celui même que le grand Baudelaire a donné à son admirable

sonnet : *A une passante* : un être passe et disparaît, et le temps d'un éclair nous sentons que nous l'aimons et qu'il le comprend et qu'il y répondrait sans doute. Mais l'étoile est passée et s'est évanouie à jamais.

Un éclair... puis la nuit ! Fugitive beauté,
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?
Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! jamais peut-être !
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !

C'est cette émotion, si intense chez les êtres sensitifs, que M. Armand Dayot a rendue dans *La Folie du comte Lucius*, et qui en fait le charme certain.

Six nouvelles plus courtes suivent celle-ci : elles sont toutes intéressantes et parfois même dramatiques. J'ai particulièrement aimé *Le Lac* et les trois contes d'inspiration bretonne, qui s'appellent : *La Rivière*, *La Mer* et *La Fontaine*.

Le Lac se passe au Montenegro, précisément sur le lac de Scutari, dont l'actualité aujourd'hui s'occupe. L'auteur y relate la poétique légende du pays, suivant laquelle une *Vila* (une fée) blonde aux yeux bleus, ayant demandé à l'Éternel la faveur de devenir une brune aux yeux noirs, se vit punie de son indiscret désir de la plus terrible façon : « Pendant des siècles et des siècles coulèrent de ses yeux vides de vrais ruisseaux qui formèrent le lac d'Oskodar (Scutari). »

Seulement, le Créateur, un jour, en considérant son œuvre, fut frappé de la beauté d'un coin merveilleux qu'il ignorait et, comme ses anges lui dirent que c'était le lac de Scutari, il pardonna à la fée et même lui fit cadeau de la contrée :

« Ce pur miroir du ciel, lui dit-il, est aussi très propre à refléter ta beauté, ajouta le bon Dieu, avec un bienveillant sourire de satisfaction, et à toute heure il te rappellera l'éternelle et divine perfection de mon œuvre. »

La Rivière est l'émouvante histoire de la pauvre Catherine Kerlo, qui vit sur l'eau dans une vieille barque et que tout le monde tient pour une sorcière.

« Elle possédait pourtant une demeure, due à la générosité d'un armateur du pays. Une étrange demeure, en vérité. C'était un vieux ruf de bateau d'Islande, que la bohémienne de la rivière avait fièrement campé sur une falaise, au-dessus du mouillage de la petite barque et dont le mobilier, d'une simplicité toute primitive, se composait de quelques instruments de cuisine, d'une chaise dépenaillée et d'une botte de varech sec sur laquelle elle se jetait pendant les nuits de neige et de pluie. »

Mais son âme vagabonde trouvait encore cette demeure trop cossue. Elle préférerait la liberté et l'errance. Un jour elle se noya.

C'est tout. Mais c'est poignant : toute une humble vie, traquée, misérable et courageuse, s'évoque en ce court récit. M. Armand Dayot est Breton, cela se sent, et seul un Breton pouvait écrire de ce pays avec cet accent attendri et entraînant.

La Mer, *La Fontaine* sont des histoires de revenants. Mais elles sont dites avec une telle simplicité, on sent si bien que ces croyances font corps avec l'esprit le plus profond de ce peuple mystique, qu'on finit par les trouver vraies. Elles le sont d'ailleurs, de cette vérité supérieure que possèdent les pressentiments et toutes les évidences de la vie intérieure. M. Armand Dayot les relate du reste avec un art parfait de telle sorte qu'on ne sait pas où

commence la fiction, qu'on ne sait pas à partir de quel moment il ne reste plus que le scribe d'une aventure à lui contée, tellement sa sensibilité est pleine de sympathie pour ces êtres impressionnables et toujours penchés sur le mystère des choses.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Un Musée de la Vie Wallonne

La Société de Littérature wallonne, secondée par les principales associations liégeoises d'art et d'histoire, a pris l'initiative de créer à Liège un Musée de la Vie Wallonne destiné à constituer une exposition permanente du folklore régional embrassant l'ethnographie et l'art populaire. Le projet, qui rencontre de nombreuses sympathies, est dès à présent entré dans la voie des réalisations.

Le Musée de la Vie Wallonne — ou, plus brièvement, le Musée Wallon — réunira les innombrables objets usuels qui sont déjà ou qui seront bientôt hors d'usage, partant rares et parfois presque introuvables.

Trop simples pour trouver place dans un Musée d'Art ancien, n'ayant pas assez d'âge ou d'importance pour entrer dans un Musée archéologique, ce sont les miettes du passé dont personne ne prend soin et qu'il importe pourtant de sauver d'une destruction totale : vieux outils, vieux jouets, naïves marionnettes, ustensiles de ménage, détails de construction, produits des industries locales, bijoux dont se parèrent les dames de jadis, objets de piété, objets relatifs aux croyances et superstitions populaires, mets wallons, vieux vêtements, instruments de musique, véhicules démodés, en un mot tout ce qui présente quelque intérêt pour le folkloriste, le linguiste — ou même le simple curieux, s'il n'est pas insensible au charme profond de ces « humbles richesses » que les siècles et les hommes ont laissés parvenir jusqu'à nous. Des dessins, gravures, photographies représentant ces objets, d'autres reproduisant des types et scènes populaires, des sites wallons urbains et ruraux, etc., seront ainsi réunis. La documentation cinématographique sera employée au besoin.

Le Musée accueillera également avec empressement tout objet qui, sans présenter d'intérêt au point de vue folklorique proprement dit, se rapportera à l'histoire populaire ou pittoresque de la Wallonie. Il rassemblera aussi les objets intéressants par leur dénomination wallonne et il s'efforcera de recueillir, — d'accord avec la Commission du *Dictionnaire wallon*, — les termes dialectaux des différentes régions de la Belgique romane se rapportant aux choses dont se composeront ses collections. Enfin une bibliothèque groupera tout ce qui concerne la vie wallonne d'autrefois et d'aujourd'hui.

Applaudissons à cette initiative, digne de tous encouragements. Nombre d'institutions analogues existent aujourd'hui dans toute l'Europe. Sans vouloir rappeler les grands Musées d'Ethnographie de Paris (*Trocadéro*), Nuremberg (*Musée germanique*), Hambourg, Agram, Prague, Buda-Pesth, Stockholm (*Nordiska Museet*), Christiania (*Volksmuseum*), Varsovie, Saint-Petersbourg (*Musée Alexandre III*), Palerme (*Musée sicilien*), Belem (*Musée portugais*), etc., citons comme se rapprochant davantage de ce que le Comité wallon espère réaliser : le *Museon Arlaten*, musée-type célèbre consacré au folklore provençal ; le *Musée*, aujourd'hui fermé, du *Vieux-Honfleur* (Normandie) ; le *Musée du Folklore d'Auvergne*

en formation à Clermont-Ferrand, le *Musée breton* de Quimper et celui, en formation, de Kerjean; le *Musée dauphinois* de Grenoble; le *Musée limousin* de Brive; le *Musée bourguignon* de Dijon; le *Musée des Toulousains de Toulouse*; le *Musée engadinois* de Saint-Moritz; les *Musées d'Art populaire* de Berne et de Fribourg; le *Musée alsacien* de Strasbourg; et surtout trois Musées consacrés aux régions limitrophes de la Wallonie: le *Musée lorrain* de Nancy, le *Musée champenois* de Reims et le *Musée de Folklore* d'Anvers.

Des musées de Folklore s'organisent maintenant partout. Bien plus, il s'est formé au commencement de 1913 à Paris une Société des *Amis de l'Art rustique français*, dont le but principal est « la création, dans différents centres provinciaux, de musées régionaux consacrés aux collections de mobiliers, parures, costumes, objets d'usage domestique paysan, instruments agricoles, ustensiles d'élevage, objets de culte, de superstitions, instruments de musique, jouets d'enfant et en général tout ce qui concerne l'ethnographie nationale du peuple français ».

Cet exemple méritait d'être suivi en Belgique, où les industries locales seront protégées, développées et en quelque sorte sanctionnées par l'institution nouvelle, qui s'intéressera notamment aux bois de Spa, cuivres de Dinant, poterie d'étain, ferronnerie et meubles liégeois, dentelle de Binche et de Marche, faïences de La Louvière, grès de Bouffloux, cristaux du Val-Saint-Lambert, etc. Dans un domaine plus modeste: vannerie, boissellerie de Nassogne, pailles du Geer, cannes ardennaises, jouets populaires, et même: macarons de Beaumont, couques de Dinant, pains d'épices de Verviers, bières, vins et tabacs locaux, etc., etc.

Il y a là une tâche d'autant plus digne d'être entreprise qu'elle présente un véritable intérêt moral et social. Le public pourra s'y associer soit en faisant parvenir au Musée des objets, soit en s'inscrivant parmi les membres protecteurs du Musée. Ceux-ci s'engagent à verser une cotisation annuelle d'au moins cinq francs. Adresser les adhésions à M. J.-M. Remouchamps, secrétaire, boulevard d'Avroy 280, Liège, et les objets à M. H. Simon, conservateur, rue Mont-St-Martin, Liège.

Sur « le Sacre du Printemps » (1).

Le *Sacre du Printemps* est comme la synthèse puissante de toutes les chorégraphies et de toutes les musiques primitives — musiques et danses dominées, réglées par des rites symboliques et religieux.

Avez-vous vu naguère — pendant l'Exposition de 1900, si mes souvenirs sont exacts — une troupe de Bohémiennes de Moscou qui donna, sur la terrasse de l'Orangerie, des séances aussi intéressantes que peu suivies, et accompagnées généralement par les rires et les lazzis imbéciles des rares assistants? Sur une estrade,

(1) L'excellente revue marseillaise *le Feu* publie, sous la signature de M. ÉMILE COTTINET, un article qui, mieux que tout ce qui fut écrit jusqu'ici, précise les caractères de l'œuvre étrange et passionnante qui, récemment, au Théâtre des Champs-Élysées, révolutionna les esprits. La première représentation du *Sacre du Printemps* est, dans l'histoire de la musique dramatique, une date si importante que nous croyons utile d'en fixer le souvenir en reproduisant les appréciations qu'elle a inspirées à M. Cottinet. Celles-ci corroborent, au surplus, l'opinion qu'a émise dans *l'Art moderne* M. OCTAVE MAUS au lendemain de cette première mémorable (voir notre numéro du 1^{er} juin dernier).

vêtues d'oripeaux barbares et voyants, des femmes assises, les yeux perdus, la pose abandonnée, psalmodiaient de vagues et tristes mélodies. Tout à coup, comme prise de folie, l'une d'elles, brusquement surgie et debout, sans jamais franchir un cercle étroit, les épaules et la tête agitées d'un tressaillement rythmique, piétinait la terre en cadence, toujours plus vite et toujours plus fort, cependant que les trilles aigus des chanteuses fouettaient sa furie, la livrait tout entière au délire sacré.

Avez-vous vu, dans quelque sombre demeure du vieil Alger ou du vieux Tunis, les Aissaouas, derviches hurleurs? N'avez-vous pas été frappés par l'insensible envoûtement, par le *crescendo* véritablement magique de leurs tambours et de ces instruments qui rappellent un peu la cornemuse? Bientôt on n'y résiste plus; on est Aissaoua soi-même, on a peine à ne pas danser, à ne pas hurler, à ne pas secouer sa tête en rond, à ne pas dévorer des clous, des serpents vivants et des morceaux de verre.

Même impression devant les « tourneurs » persans, devant les Peaux-Rouges célébrant frénétiquement le triomphe du Scalp.

Toutes ces manifestations naïves et passionnées de l'éternel mysticisme humain, tous ces hommages des diverses peuplades du monde à leurs divinités originelles, on en retrouve comme l'épanouissement suprême au cours des deux tableaux de MM. Stravinsky et Nijinsky.

Dans un paysage printanier, d'un vert presque trop tendre, un cercle d'homme assis... Devant eux et à leur gauche, des adolescents, des femmes, tantôt isolés, tantôt en chaînes, en groupes étroitement serrés comme ceux que forment les collégiens jouant à « l'ours ». Les femmes et les jeunes filles sont vêtues de rouge vif; leurs yeux peints ont la fixité de ceux des fétiches en bois; leurs pommettes peintes sont rouges comme leurs robes; elles se balancent gauchement, lourdement, avec des mouvements qui appartiennent encore à l'animalité; les mâles se mêlent rarement aux femelles; tous, avec une frénésie entêtée, piétinent, pour l'honorer, la terre nourricière; une vieille femme de 300 ans, courbée en deux, les stimule de son bâton; parfois ils bondissent comme des fauves, puis se balancent, plient le corps en avant, en arrière, touchent le sol en cadence, lèvent les bras au ciel, donnent aux loustics une réjouissante séance de gymnastique suédoise. Un vieillard à grande barbe blanche est amené. Il se couche à plat ventre pour communier avec la terre, et autour de lui tous les corps tremblent, toutes les épaules tressaillent d'un frisson divin (rappelez-vous les bohémiennes de Moscou).

Au second tableau, il est nuit. Les adolescentes mènent les jeux mystiques au pied de hautes perches que surmontent des têtes de mort. La jeune fille vouée au dieu du soleil levant, à Iarilo le flamboyant, garde pendant vingt minutes l'immobilité absolue. La tête penchée, les paumes ouvertes, les pieds en dedans, c'est bien une victime pitoyable et humiliée; toute son attitude l'offre en sacrifice; elle est l'Iphigénie des âges préhistoriques, la poupée fruste et gauche qui sera plus tard Salomé ou Salambô prêtresse de Tanit.

M^{lle} Piltz, qui assume le périlleux honneur d'incarner ce rôle, s'y montre admirable; son hiératisme lointain, profondément sérieux, l'isole du public ricanant, qu'elle semble ne pas voir et ne pas entendre. Plus tard, quand, possédée à son tour par l'ivresse mystique, elle bondit, déchaînée et pantelante, fêtant sa mort prochaine et volontaire, c'est un spectacle dont nul artiste sincère ne saurait méconnaître l'étrange beauté.

Si je ne puis supporter les dissonances bien inutiles dont cer-

tains scholistes croient devoir pimenter leurs compositions honnêtement médiocres, je fais un large crédit au prestigieux musicien de *Pétrouchka* et de *l'Oiseau de Feu*. Que m'importe qu'il dépasse parfois la mesure et ne craigne point, alors, de blesser cruellement nos oreilles, s'il arrive ainsi à créer avec des notes, comme Rosny avec des mots, l'atmosphère qu'il fallait à ces scènes barbares, si ses rythmes emportés flamboient et rougeoient de soleil et de sang, si ses flûtes félines et frôleuses insinuent au cœur des prairies toute la magie lunaire? Qu'importe, s'il est un grand artiste... et je ne crois pas que personne puisse lui contester ce titre. L'année prochaine on reprendra le *Sacre du Printemps* comme on a repris *l'Après-midi d'un Faune*, et la salle croulera sous les applaudissements. L'élite étant déjà conquise, les snobs suivront, sans comprendre.

EMILE COTTINET

Au Théâtre des Champs-Élysées.

M. Gabriel Astruc, directeur du Théâtre des Champs-Élysées, vient de publier la moyenne des recettes réalisées par chacun des spectacles qu'il a donnés au cours de sa première saison, du 2 avril au 23 juin.

Le *Freischutz*, joué cinq fois, a fait encaisser en moyenne 7,908 francs par représentation; *Benvenuto Cellini* (six fois), 8,473 francs; *Pénélope* (dix fois), 10,322 francs; *le Barbier de Séville* (six fois), 12,170 francs; *Lucie de Lammermoor* (cinq fois), 12,852 francs; *la Khovanchina* (six fois), 13,161 francs; *Boris Godounow* (six fois), 22,155 francs; les Ballets russes (dix-sept fois), 28,022 francs.

L'écart entre les recettes moyennes du *Freischutz* et celles des opéras et ballets russes est significatif au point de vue de l'orientation actuelle du goût. Il faut toutefois remarquer que les représentations du *Freischutz* et celles de *Benvenuto Cellini*, données au début de la saison sur une scène nouvelle, ne pouvaient provoquer l'affluence amenée peu à peu par la publicité, et surtout par la renommée sans cesse croissante du Théâtre qui, en moins de trois mois, s'est classé au premier rang des grandes scènes lyriques.

Celui-ci a désormais conquis les sympathies unanimes du public, et spécialement celles des artistes, pour qui la direction s'est montrée en toute occasion particulièrement hospitalière. La plupart de ceux qui dans les Lettres, les Arts plastiques et la Musique ont un nom furent, au cours des soirées mémorables de la saison dernière, les hôtes de M. Gabriel Astruc, secondé avec la plus grande cordialité dans cette tâche par son secrétaire général, M. J. Brindejont. Au nom d'un grand nombre de leurs invités qui nous en ont priés, nous sommes heureux de leur apporter ici à tous deux le témoignage d'une sincère gratitude.

La présence de peintres, d'hommes de lettres, de compositeurs, a d'ailleurs créé au Théâtre des Champs-Élysées une atmosphère toute spéciale et accentué le caractère nettement artistique que son directeur a voulu lui donner. Elle a rendu possibles des tentatives audacieuses comme celle, par exemple, du *Sacre du Printemps*, qui, sans la violente approbation des artistes, eût sombré sous l'incompréhension, l'hostilité et les inconvenantes protestations d'un public incapable de discerner la beauté d'une œuvre inspirée par une esthétique inaccoutumée.

Il en fut de même, il y a quelque dix ans, lors des premières représentations de *Pelléas et Mélisande* à l'Opéra-Comique. Seule l'intervention des artistes décida du succès de cette œuvre, dont la conception lyrique et le style musical heurtaient toutes les idées reçues. Le public dut se résigner à reconnaître, après que les artistes le lui eurent péremptoirement affirmé, que le drame de M. Debussy est un authentique chef-d'œuvre. Et au premier rang de ceux-ci, — il est peut-être opportun de le rappeler, — étaient précisément les fondateurs de la *Schola Cantorum* contre laquelle les néo-Debussystes d'aujourd'hui dirigent

volontiers leurs traits : MM. Alexandre Guilmant, Charles Bordes et Vincent d'Indy.

Mais ceci nous éloigne du Théâtre des Champs-Élysées. Revenons-y pour souhaiter à l'artistique entreprise de M. Gabriel Astruc le succès que méritent l'activité, l'intelligence et le goût que son promoteur y a généreusement déployés.

O. M.

Quelques peintres d'Auderghem à la salle Mignolet.

Comme chaque année, l'été voit fleurir à Rouge-Cloître une exposition composée en grande partie de paysages du lac et de la forêt et dont un groupe de peintres d'Auderghem fait les frais.

C'est dans un cadre rustique et clair que l'on a réuni un joli ensemble qui ne manquera pas d'attirer des visiteurs nombreux. L'art et la beauté pittoresque du paysage s'y allient harmonieusement. Tout est modeste dans cette simple et charmante exposition. Aucune prétention, ni dans l'arrangement (les tableaux sont alignés avec une négligence voulue qui donne un air d'imprévu aux œuvres d'inspirations diverses) ni dans la facture. La plupart des artistes qui exposent ici, du reste, sans être des débutants, en sont encore à chercher leur voie; ils travaillent dans le silence, dans le recueillement, dans cette solitude si féconde où De Greef trouva les thèmes principaux de son inspiration. Et si l'on en juge par quelques-unes des toiles que l'on peut voir à la salle Mignolet, on peut bien augurer de tout cet effort. Il est impossible de donner autre chose qu'un aperçu de cette exposition où il y a du bon et du médiocre, mais, je le répète, où l'on sent du travail et de la bonne humeur. Citons notamment des paysages de MM. De Baugnies, Bastien, Hoyoux, Aug. Levêque, van Cleemputte, Hastraete, Tytgat, Cockx, etc.

F. H.

PETITE CHRONIQUE

Le gouvernement vient d'entrer en possession d'un don intéressant : il s'agit d'une collection, formée par feu le général Wauvermans, de souvenirs de la Malibran : bijoux, médailles, portraits, lettres, dessins, albums, documents de tous genres relatifs à la carrière musicale et à la vie privée de la célèbre cantatrice.

Cette collection, offerte à l'Etat au nom de son mari par M^{me} veuve Wauvermans de Francquen, sera provisoirement installée et classée au Conservatoire de Bruxelles.

L'Exposition de Livres et de Documents se rapportant à l'Histoire de l'Imprimerie et de la Bibliographie, organisée par le Musée du Livre avec le concours de l'éditeur-bibliophile Lamerlin s'ouvrira jeudi prochain dans les locaux du Musée, 46 rue de la Madeleine.

Cette Exposition groupera une collection unique de livres spéciaux de toutes les époques traitant tant de l'art typo et lithographique dans toutes leurs branches que de l'histoire de l'imprimerie. Elle sera complétée par une remarquable collection d'affiches pour cinématographes provenant d'Allemagne, de Belgique, de France et d'Italie.

Elle sera accessible gratuitement au public du 31 juillet au 15 octobre.

S. M. la Reine vient de se faire inscrire parmi les membres protecteurs du Musée.

Le Cortège historique dit *Onneganck* organisé à Gand par la chef-confrérie royale et chevalière de Saint-Michel à l'occasion de son troisième centenaire fera aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, sa deuxième sortie. Les confréries de tir Saint-Georges, Saint-Sébastien et Saint-Antoine, ainsi que les Chambres de rhétorique de Gand, prendront part, comme dimanche dernier, à cette superbe et fidèle reconstitution des costumes du XVII^e siècle.

La sortie du Cortège historique sera suivie du dernier carrousel, qui aura lieu dans la grande salle du Palais des fêtes de l'Exposition.

Le centième anniversaire de la mort du prince de Ligne, l'un des précurseurs de nos Lettres, sera commémoré l'an prochain. C'est le Cercle archéologique d'Alth qui a pris l'initiative de cet hommage. Le beau parc de Belœil servira de cadre aux manifestations projetées, qui comprendront des Congrès de littérature, d'art wallon, d'art des jardins, de sylviculture, de protection de la nature, d'art militaire, etc. Une édition des œuvres du prince de Ligne, illustrée et enrichie de pages inédites, sera publiée à cette occasion par les soins de M. Félicien Leuridan, secrétaire du comité d'organisation.

L'Association des Ecrivains belges participera officiellement, ainsi qu'un grand nombre d'autres organismes littéraires et scientifiques, à cette commémoration.

La revue *Art et Technique* publie dans son dernier numéro des articles de MM. H. Van de Velde, M. Dufréne et F. Bodson.

De nombreuses reproductions illustrent cette élégante publication (1).

Le numéro de juin de la *Société Nouvelle*, qui termine la 18^e année de cette revue d'avant-garde, contient, entr'autres articles, l'allocution prononcée par M. Georges Eekhoud à la Libre Académie de Belgique, le 19 avril dernier, en l'honneur de M. Franz Hellens, le lauréat de cette année. M. René Maran publie un curieux article : *En marge de plusieurs Enquêtes sur la Jeunesse*. M. Ch. Chassé, sous le titre : *Au Temps de la Guerre du Transvaal*, examine le livre qu'une Transvaalienne, M^{me} Johanna Brandt, vient de faire éditer à Londres : *The Petticoat Commando* (Le Commando en jupon). M. A. Bogdanow commence son étude sur *L'Etoile Rouge*, une utopie traduite du russe par M. W. N., c'est-à-dire le voyage de la terre à la planète Mars au moyen d'un éteronéf. M. Pierre Broodcoorens consacre quelques pages émues à Camille Lemonnier, l'illustre écrivain que la Belgique vient de perdre.

Le *Gil Blas* a demandé à un certain nombre de musiciens et d'auteurs dramatiques de lui donner quelques renseignements sur les pièces qu'ils préparent pour la saison prochaine. Nous puisons dans les réponses qu'il a reçues les nouvelles musicales ci-après :

M. Camille Saint-Saëns termine une nouvelle version du *Timbre d'argent*, qui, d'un opéra-comique, est devenu un grand opéra. Celui-ci sera représenté en octobre prochain au Théâtre de la Monnaie.

M. Xavier Leroux achève l'instrumentation d'une œuvre lyrique dont le poème est de J. Richepin et prépare pour l'Opéra la partition de *Chrysès et Hypatie*, dont le texte est de M. G. Traireux.

M. Michel Carré met la dernière main à un poème dramatique qui sera mis en musique par M. Jean Van den Eeden, l'auteur applaudi de *Rhena*.

(1) *Art et Technique*, revue mensuelle illustrée. Direction : 95 rue de la Victoire, Bruxelles.

TAPIS D'ORIENT

◆ DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 ◆
= BRUXELLES =

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARO
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

On a retrouvé parmi les manuscrits de Verdi une ouverture composée pour *Aïda* et qui, après deux répétitions au théâtre de la Scala en 1872, fut supprimée par le maître sans qu'il fût possible de faire revenir celui-ci sur sa décision.

Il est question de faire précéder la reprise d'*Aïda* à la Scala de cette ouverture, bien que M. Eugenio Checchi, qui a révélé le fait dans le *Giornale d'Italia*, estime qu'on ne peut jouer après la mort d'un musicien une œuvre qu'il a désavouée.

M. Humperdick vient de terminer un opéra-comique en deux actes dont le livret lui a été fourni par M. Robert Misch. L'action se passe en 1813, et le héros principal est le vieux Blucher. La première représentation aura lieu à Berlin au commencement de la saison prochaine.

Une exposition d'anciens maîtres espagnols s'ouvrira à Londres, aux galeries Grafton, en octobre prochain. Le Comité s'est assuré la participation des plus célèbres collections anglaises. La durée de l'exposition sera de quatre mois et le produit des entrées sera partagé entre le *National art collections fund* et la Société espagnole de Madrid.

La suite d'études publiées, sous la direction du Dr. E. Bassermann-Jordan, par M. K. W. Hiersemann, éditeur à Leipzig, sur les *Tableaux inédits d'anciens maîtres en possession de l'Etat bavarois*, vient de s'accroître d'un volume, — le troisième et dernier, — relatif à la Galerie du Château royal des Schleissheim. Il comprend 29 pages de texte grand in-folio, avec 14 illustrations et 50 planches. L'ouvrage est mis en vente à 120 marks.

Parmi les publications les plus récentes du même éditeur, citons aussi les *Peintures murales de la Grande salle de l'Hôtel-de-ville de Hambourg*, par Hugo Vogel (50 marks) et les *Dessins de Rembrandt conservés au Musée des Beaux-Arts de Budapest*, par le Dr Gabriel Von Térey (200 marks).

De Paris :

La riche Bibliothèque d'art et d'archéologie constituée rue Spontini par M. Jacques Doucet et qui rend de si précieux services aux historiens, aux artistes, aux critiques, vient d'être donnée par son fondateur à l'Université de Paris. Elle sera installée dans les bâtiments que l'Université fait construire rue Pierre Curie.

Un peu mystérieuse, cette conclusion d'un article du *Gil Blas* sur l'« Affaire du Collier » :

L'enquête anglaise a démontré d'autre part que la différence de 6 grammes constatée dans le poids du paquet correspondait exactement au poids d'un morceau de sucre. Le voleur ne doit donc pas être recherché parmi le personnel des postes.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}, Editeurs

BRUXELLES PARIS
4, PLACE DU MUSÉE, 4 63, Boulevard Haussmann, 63

Vient de paraître :

La Peinture au Musée ancien de Bruxelles

Reproduction de 174 œuvres des diverses écoles accompagnée d'un guide historique et descriptif par FIERENS-GEVAERT.

Bel in-4^o (22 1/2 × 29 cm.) de 80 pages de texte et 156 planches hors texte.

Prix : 10 fr. broché. — 12 fr. 50 cartonné. — 15 fr. relié.

En souscription pour paraître incessamment :

Les
Très Belles Miniatures de la Bibliothèque Royale
de Belgique
par EUGÈNE BACHAT

Beau volume in-4^o Jésus (26 1/2 × 34 1/2 cm.) contenant, outre une étude introductive, 56 planches hors texte en héliotypie.

Prix de l'ouvrage en portefeuille : 30 francs.

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN
BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

La Vie Internationale
REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS
ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX
BRUXELLES : Office central des Associations internationales
Prix d'abonnement : 25 francs.

L'Art et les Artistes
Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes
Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**
Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.
DIRECTION ET ADMINISTRATION :
23, Quai Voltaire. — PARIS

MERCURE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ, PARIS
Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes
Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie. Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.
Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

LE COURRIER DE LA PRESSE
BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS
FONDÉ EN 1889
21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e
GALLOIS ET DEMOGEOT
Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :
Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en
fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.
*Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et
Commerçants.*
TARIF : 0 fr. 30 par coupure
Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :
Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.
On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot,
Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des docu-
ments variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations
et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses
lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les
auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des corres-
pondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins
originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des
maîtres modernes
Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Le nouveau catalogue vient de paraître. Prix : 2 fr. franco 2 fr. 50.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 10 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villegiatures.

Revue du Temps présent

PIERRE CHAÎNE, fondateur.

Secrétaires de rédaction : JOSÉ DE BÉRY, ANDRÉ DELACOUR

Études, critiques et documentations littéraires,
historiques et artistiques.

Paraît le 2 de chaque mois.

DIRECTION : 76, rue de Rennes, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT ANNUEL { France, fr. 14.00
Étranger, 16.00

LE NUMÉRO : France, fr. 1.25. — Étranger, fr. 1.50.

LES MARGES

Gazette littéraire fondée en 1903 par M. Eugène Montfort

Paraissant six fois par an.

Paris : 5, rue Chaptal, et chez Floury,
près le Café Napolitain.

Abonnements : 5 francs par an ; sur Japon : 10 francs.

Le numéro : fr. 0,85.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement. 10 francs par an.
Le numéro 1 franc " "



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Mort, par Maurice Maeterlinck (GEORGES RENCY). — La vie à Bruxelles en 1743 (FRANZ HELLENS). — Camille Lemonnier et l'Académie (MAURICE DES OMBIAUX). — De la rive d'Europe à la rive d'Asie (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Artistes contemporains : *Paul Renouard* (GEORGES LECOMTE). — Notes de Musique : *Quelques œuvres posthumes de Chabrier* (O. M.). — L'Union des Villes et Communes belges. — Publications d'art : *les Salons des Beaux-Arts à l'Exposition de Charleroi en 1911*. — Petite Chronique.

« LA MORT »

par Maurice Maeterlinck.

Certains critiques délicats reprochent à Maurice Maeterlinck d'avoir sur les grands problèmes humains de la Vie, de la Mort, du Bonheur, des idées simplistes, vulgaires et triviales. Ah ! comme ils regrettent le Maeterlinck de *Pelléas* ! Depuis *Mona Vanna*, s'il faut les en croire, le grand écrivain déchoit.

Pourquoi ? Parce que chacun peut le comprendre, parce qu'il a débarrassé Isis de ses voiles. La limpide clarté qui règne dans ses œuvres de la dernière manière gêne les regards habitués à la pénombre chagrine des écrivains « difficiles ». Et puis, quoi, on a la pudeur de ses admirations, on n'aime pas à les partager avec trop de gens. Quel plaisir y a-t-il encore à admirer Maeterlinck, si le fait de l'admirer ne passe plus pour une preuve d'originalité et d'audace intellectuelle ? Cherchons un autre dieu, puisque celui-ci reçoit l'encens banal.

Ainsi Victor Hugo, au comble de la gloire, se vit abandonner par certains qui l'exaltaient jadis. Jalousie ?

Basse envie ? Peut-être. Très peu, sans doute. Mais surtout, horreur d'être confondu avec la tourbe des admirateurs ordinaires, dégoût des jugements de convention et des cultes commandés.

Maeterlinck connaît en ce moment des vicissitudes de ce genre. En Belgique et en France, des critiques s'efforcent de démontrer que sa valeur est surfaite, qu'il perd son talent, que sa pensée est hésitante et molle, que ses opinions philosophiques et morales sont sans importance.

Il faut bien convenir que leur campagne n'obtient guère de succès et que l'engouement du public pour les ouvrages de Maeterlinck va plutôt croissant. Son drame, *Marie-Madeleine*, trop spécial, n'a pas obtenu un grand succès de foule. Mais son essai sur *la Mort* a été lu avec passion partout où il y a encore des hommes et des femmes qui lisent. Récemment, à table, dans une maison amie de Bruxelles, j'entendais trois femmes parler du livre. La façon approfondie dont elles l'analysaient, le commentaient, prouvait combien leur lecture avait été attentive. Elles en citaient des phrases entières textuellement. Elles affirmaient y avoir découvert de puissants motifs de consolation et de réconfort. Je demande s'il y a à l'heure actuelle un autre écrivain dont les œuvres provoquent pareil enthousiasme et produisent de tels effets sur les âmes ? Maeterlinck, en ce moment, représente ce qu'il y a de plus grand, de plus large et de plus haut dans la littérature. Il a dépassé l'élite après l'avoir conquise. Il est allé au grand public. Il n'a plus voulu se satisfaire de l'admiration d'un groupe. Et comme il croyait avoir des idées utiles à répandre, il les a semées, largement, à profusion, sur toutes et tous, leur donnant une parure

exquise qui devait les faire bien accueillir partout, telles de jeunes filles vêtues de lumière et couronnées de fleurs.

Son enseignement dans *la Mort* n'est pas nouveau, même dans son œuvre. Il avait déjà dit tout ce qu'il y répète. Mais il y a tout réuni, coordonné, amplifié. De chaque motif il a tiré tout ce qu'il comportait de grâce, de douceur, de musique sereine et tendre. Et peu à peu, phrase à phrase, suggestion à suggestion, il a créé pour nos yeux intérieurs une apparence nouvelle de la Mort.

Débarassée des tristesses et des douleurs de la maladie — qu'on ne peut raisonnablement lui imputer, — des horreurs de l'ensevelissement et de la putréfaction, — qu'il ne tient qu'à nous de supprimer en adoptant la crémation, — débarrassée aussi des épouvantes illusoire d'un au-delà dont nul au monde ne peut démontrer qu'il sera heureux ou malheureux, la Mort apparaît ici non sous la forme conventionnelle et horrifique de la Camarde, mais pareille à un génie souriant qui entr'ouvre les portes d'un avenir radieux. Évidemment, il ne faut chercher dans ce livre ni doctrines, ni axiomes, ni affirmations catégoriques. L'auteur pousse sa pensée devant lui comme un enfant sa balle sur une belle pelouse fleurie. Il la conduit, mais il la suit. Le but recule à mesure que la course s'avance. Où arrivera-t-on? Qu'importe! Il faut avoir confiance. Il faut surtout renoncer à l'égoïsme mesquin et plat des anciennes doctrines qui voyaient seulement dans la Mort un point étroitement individuel. Mettons-nous à notre place dans l'infini des mondes et parmi le flux incessant des métamorphoses. Tout aussitôt, nous comprendrons combien il est vain de craindre la Mort et ses conséquences. Au contraire, nous sentirons une ivresse mystérieuse nous pénétrer à l'idée que tout est possible, de l'autre côté du décor, tout sauf le malheur éternel. Aucune affirmation, aucune indication précise, rien qui contente un esprit géométrique, non; mais des hypothèses vraisemblables, rassurantes, aimables, qui écartent de la Mort tout ce qu'elle a conservé d'effrayant. On sort de la lecture de ce livre non point précisément — le résultat serait excessif. — avec le désir de mourir, mais tout au moins avec cette impression qu'on mourrait sans trop de peine et sans aucune frayeur. Ainsi, *la Mort* de Maeterlinck traduit à merveille le sentiment intime des hommes de notre âge qui ne comprennent plus, en majorité, — je parle des gens cultivés, — le fameux tourment de Pascal. Et c'est pourquoi ce livre est un grand livre, et son auteur un grand écrivain, aussi grand que celui de *Pelléas* et du *Trésor des Humbles*.

GEORGES RENCY

La vie à Bruxelles en 1743.

Grouper autour du noyau d'une époque un certain nombre de petits faits choisis parmi les plus colorés, les plus vivants, souvent les plus ordinaires aussi — mais ne sont-ce pas en général les plus caractéristiques? — c'est restituer à cette époque ses aspects curieux; la tranche d'histoire nous apparaît ainsi comme une tranche de vie. Rien de plus suggestif à cet égard que certaines chroniques naïves, certains carnets de notes, certaines correspondances écrites sans esprit de publicité, et dans lesquels on trouve des accents de sincérité cent fois plus utiles pour l'histoire que toutes les pièces officielles encombrant les archives.

Un de ces cahiers de notes, le journal du comte Henri de Calenberg, feld-maréchal dans l'armée autrichienne aux Pays-Bas, a été récemment publié, et l'on peut dire qu'il contient pour l'histoire de la vie bruxelloise au milieu du XVIII^e siècle de précieux documents. Il y avait trente-cinq ans que le comte de Calenberg habitait Bruxelles. « C'était un gentilhomme de race, d'aspect froid, l'air hautain. Les jours de gala, il se faisait conduire à l'Allée-Verte dans un carrosse attelé à six. Le comte priait haut la beauté de ses chevaux. Il menait grand train, recevait brillamment. Toute la haute société bruxelloise, tout ce que le pays comptait de personnalités de marque, sans compter les étrangers illustres qui traversaient le pays, se réunissaient dans les salons du comte. Le maître était un lettré délicat; il se plaisait aux arts, spécialement à la musique; sa conversation était spirituelle et animée.

« Après le départ de ses hôtes, tandis que sa femme et ses enfants gagnaient leurs chambres, le comte passait dans sa bibliothèque, et là, à son bureau éclairé d'un candélabre, il écrivait quelques instants pour lui-même. Il notait, dans un cahier secret, les événements de sa journée, les visites qu'il avait faites, celles qu'il avait reçues, ses conversations. Il n'allait jamais au lit sans avoir confié ces souvenirs à son journal, qu'il emportait en voyage. »

Le hasard a sauvé un de ces cahiers, conservé au Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque royale. Ce sont ces souvenirs que viennent de publier deux érudits éminents, MM. Eugène Bacha et H. De Backer, sous ce titre : *Journal du comte Henri de Calenberg pour l'année 1743* (1). L'ouvrage, abondamment illustré de documents iconographiques de l'époque, est précédé d'une préface très littéraire de M. Eugène Bacha, où le savant conservateur des Manuscrits relate la vie et l'époque du comte de Calenberg.

On connaît les études curieuses d'art et d'histoire de M. Bacha; les lecteurs de *L'Art moderne* se souviennent notamment de cet ouvrage audacieux, *le Génie de Tite*, qui fut élogieusement signalé ici-même il y a quelques années. Dans la copieuse et intéressante préface du *Journal de Calenberg* on retrouve la même science solide, la même vision originale, et l'on goûte ce style ferme et coloré qui relève tous les ouvrages de l'écrivain.

A vrai dire, tout n'est pas également intéressant dans cette succession de petits événements dont la relation quotidienne forme le cahier très touffu de Calenberg. Mais parmi des broussailles nombreuses on peut glaner maintes fleurs. Il faut admirer la précision avec laquelle les moindres choses sont dessinées. M. Bacha a eu l'excellente idée de signaler, dans les notes de sa préface,

(1) Bruxelles, Société des Bibliophiles et Iconophiles de Belgique.

les passages les plus curieux du journal; on trouvera des pages suggestives, de brefs mais intéressants souvenirs de la visite de Voltaire, de celle de Lady Vane, célèbre par sa beauté et ses aventures, et des détails sur quelques faits de l'époque, le Bal donné au théâtre de la Monnaie par le colonel Isenberg, les jeux de la *Toison d'or* et du *Mât de Beaupré*, etc. FRANZ HELLENS

Camille Lemonnier et l'Académie.

Ce n'est pas sans étonnement que nous apprenons, depuis la mort de Camille Lemonnier, que l'Académie de Belgique se l'est annexé, sans autre forme de procès.

Camille Lemonnier, le Camille Lemonnier dont s'empare l'Académie de Belgique, c'est le romancier, le conteur, le lyrique puissant? Erreur! c'est le critique d'art.

Certes Lemonnier fut un critique d'art remarquable. C'est par la critique d'art qu'il entra dans les lettres. Dès ses débuts, Alfred Stevens l'avait salué par ces mots : « Vous êtes désormais le critique sur qui nous fixons les yeux. »

Alfred Stevens ne s'était pas trompé. Quelques années après Lemonnier écrit en un volume la critique du Salon de Paris. Cet inconnu qui, tout à coup, en une langue forte et neuve, fait table rase des admirations de commande, des réputations officielles et de tout le snobisme courant pour célébrer la gloire de grands artistes méconnus, étonne et s'impose. Sensier, le biographe de Rousseau et de Millet, ne peut retenir son admiration :

« Enfin, dit-il, voici une œuvre forte. Voilà la formule du véritable progrès dans l'art, telle que beaucoup l'avaient comprise et sentie sans pouvoir toutefois l'exposer. Tout le livre est écrit en jets de feu. Nous l'avons tout d'abord considéré comme la profession de foi des artistes appelés à fermer le XIX^e siècle; œuvre de foi virile, il est de nature à produire dans le monde artistique une émotion profonde et durable, plus que cela, une véritable révolution. »

Après cela, Lemonnier écrivit sur Gustave Courbet une étude définitive et un recueil intitulé : *Mes Médailles*, qui sera considéré un jour, et à juste titre, comme le chef-d'œuvre de la critique d'art de la fin du XIX^e siècle. Rappelons aussi ses inoubliables pages sur Rubens et ses volumes : *En Allemagne et les Peintres de la vie*, ainsi que *l'Histoire des Beaux-Arts en Belgique*.

C'est qu'il aimait la peinture comme un amant aime sa maîtresse, comme un Hollandais aime ses tulipes, comme un gourmet un bon repas. Il la contemplait, il la caressait, il la sentait, il l'aspirait. Il fallait le voir devant une belle toile. Son masque léonin se colorait vivement d'une émotion intérieure, un large sourire s'épanouissait sur ses lèvres hérissant sa moustache d'or; une sorte d'adoration joyeuse jaillissait de ses yeux clairs, l'enthousiasme éclatait. Pour l'exprimer il trouvait des images d'une sensibilité forte et délicate, élégante et rude tour à tour, selon la manière de l'artiste. On sentait que cette compréhension venait, non seulement d'une éducation du goût et de l'esprit, mais des profondeurs mêmes d'un instinct.

Là où d'autres critiques se mettaient à disserter sur l'esthétique ou la métaphysique, à échafauder toutes sortes de théories plus vaines les unes que les autres sur la ligne, la couleur, la perspective et que sais-je encore, Lemonnier voyait des choses que personne n'avait vues auparavant, et il donnait l'impression même de la matière dont elles étaient formées.

On l'a dit avec raison, depuis Taine il n'y avait pas eu de critique aussi neuve. Mais celle de Lemonnier était à l'opposé de celle de Taine.

Ces œuvres dont nous parlons et qui, à elles seules, auraient suffi à une réputation, datent de plus de vingt-cinq ans. Depuis, l'Académie a renouvelé plusieurs fois ses membres critiques d'art; il lui a donc fallu un quart de siècle pour arriver à apprécier, sinon à connaître Lemonnier! A peine Lemonnier était-il mort que l'Académie affichait pour lui un beau zèle.

Quand on a attendu vingt-cinq ans pour reconnaître les mérites d'un critique, on ne cherche pas, en se l'annexant *in extremis*, à donner le change au public.

Aussitôt le grand écrivain mort, l'Académie s'est écriée : « Il était premier candidat, donc il était des nôtres », et le secrétaire perpétuel a prononcé l'éloge funèbre de Camille Lemonnier comme d'un académicien!

C'est là un abus contre lequel je me vois dans l'obligation de protester. Tous les écrivains protesteront avec moi.

Je vis Lemonnier jusqu'à son départ pour la clinique où il mourut. Jamais sa résolution de ne point faire partie de l'Académie de Belgique ne fut ébranlée. Il avait refusé toute offre de candidature; sa volonté était formelle, il n'eût point permis qu'on passât outre.

Il y a, du reste, quelque chose de ridicule à vouloir faire entrer à l'Académie, par la petite porte de la critique d'art, un écrivain connu dans le monde comme un romancier, comme un grand lyrique de la prose. Par des intrigues de couloir une tentative analogue est faite en ce moment auprès de celui qui est considéré comme un des plus grands poètes de notre temps. C'est d'une Bétotie que nous croyions disparue.

Si l'on veut des écrivains à l'Académie, qu'on les y fasse entrer pour ce qu'ils sont en principal et non en ordre secondaire, et qu'on laisse de côté des subterfuges qui ridiculisent l'institution en cherchant à diminuer nos grands hommes.

L'Académie n'a pas le droit de revendiquer Lemonnier, elle n'a pas le droit de se servir de son nom; elle l'a ignoré trop longtemps.

La gloire de notre maréchal de lettres avait grandi en dépit du monde officiel; il ne l'oubliait point, l'homme indépendant qu'il était se refusait à tout embrigadement. C'est pourquoi ses cadets, ses compagnons d'art, ses amis, protestent énergiquement contre la tentative d'embauchage posthume faite par l'Académie de Belgique. MAURICE DES OMBIAUX

DE LA RIVE D'EUROPE A LA RIVE D'ASIE

Je sais que l'œuvre et le lyrisme de M^{me} de Noailles sont très discutés, et que certains puristes lui reprochent l'usage qu'elle fait de la langue française. Il est vrai qu'elle la surmène, mais eux ils ne semblent se douter qu'elle existe que pour regarder les autres s'en servir et leur reprocher des fautes vénielles. Combien je préfère l'audace, le goût du péril, les courses vertigineuses sur l'extrême bord de l'abîme de la préciosité, enfin la folie, l'amour, l'ardeur, enfin la vie!

M^{me} de Noailles a tout cela. Elle semble toujours tendue au dernier degré de l'exaltation. Les mots de la langue usuelle, leurs accords coutumiers ne lui suffisent plus. Elle les brise, elle

cherche des harmonies nouvelles ou plutôt des dissonances capables d'exprimer ce qu'il y a de brisé, d'interrompu, d'excès, de surhumain dans son ardeur. Que m'importe alors les libertés qu'elle prend avec le sens ancien et traditionnel des mots ? C'est son droit, après tout, d'y ajouter quelque chose d'autre, surtout puisque aucune équivoque n'est permise : à cause du sens des autres mots, à cause de l'atmosphère où baigne la phrase...

C'est une conception si naïve, si sottise que de vouloir la langue immuable ! Pour moi, je pense que chaque écrivain engage avec elle les responsabilités qu'il lui plaît. C'est son affaire, strictement. A l'avenir, l'inconnaissable avenir, de décider si ces nouveautés auront force de loi ou tomberont en désuétude. De toutes manières, croyez bien qu'aucun écrivain ne fait ni bien ni mal au langage de son pays. Il n'arrête ni ne retarde d'une seconde son évolution, laquelle obéit à des lois plus générales, issues de l'inconscient. C'est donc ou une hypocrisie ou une niaiserie que de gémir sur l'influence, bonne ou mauvaise, que peut avoir sur la langue actuelle tel ou tel auteur, puisqu'elle n'existe pas. Quant aux imitations, comme elles n'engagent jamais que la coquille, que la forme superficielle de l'élocution, elles n'ont non plus aucune espèce d'importance. Les livres des imitateurs sont désespérément imprimés en encre blanche sur papier blanc. Ils ne comptent pas.

Laissons donc les grammairiens à leurs querelles et jouissons sans arrière-pensée du plaisir que nous donnent les livres. Ceux de M^{me} de Noailles sont faits, semble-t-il, uniquement pour nous en donner : un plaisir à fond d'amertume et de désespoir, mais si profond, si enivrant, si persuasif...

Je viens d'achever la lecture de celui qu'elle vient à l'instant de nous offrir : *De la rive d'Europe à la rive d'Asie* (1). Et je puis dire que j'en demeure tout étourdi, tout chancelant. Comment peut-on rajeunir à ce point, et rendre si terriblement sensible à l'esprit et au cœur ce vieux thème éternel de la vie qui passe et de la menace de la mort ?

Ah ! c'est qu'en vérité, il ne s'agit pas ici d'un thème, d'un exercice littéraire, mais du plus profond, du plus irrésistible aveu d'une âme torturée nuit et jour par une obsession unique. Et l'on se demande même, quand on écoute cette confidence qui a l'haleine de la fièvre et la crispation du malade qui se croit abandonné, — l'on se demande comment de telles pensées ont pu venir à l'esprit d'autres hommes, et ne pas le briser, comment *cela* a pu devenir en effet un thème poétique, une espèce d'argument d'orateur.

Tout dans ce livre étrange que je viens de lire avoue un si violent amour des choses que l'âme qui en est hantée semble les supplier, les pauvres choses trop suaves, de ne point trop l'accabler de leur splendeur, de l'épargner, de l'épargner...

O veilleur de nuit, guerrier enfantin, barbare, sombre et surnois, frère de voleurs ; toi qui, dans le jour, trainais sur le bord des cuisines avec les servantes arméniennes et les chats d'Angora ; qui ne devenais terrible que le soir ; buveur de rakhi, toi dont j'entendais les pas lourds, ennuyés, marteler la terrasse de marbre, et qui, innocent, souriais au brigand ton camarade, lorsque assis sur le rebord du puits, tu fumais avec lui le tabac roux et poivré, ô veilleur de nuit, ne t'inquiète pas du rôdeur, du bandit, du mendiant fatigué que tout ton attirail n'effraie point. Ne chasse pas les tristes chiens lunatiques. Mais, ô veilleur, garde-nous des doux effluves de minuit, du croissant de la lune qui, par la fenêtre, pénètre le cœur comme un cimeterre de coupant cristal ; garde-nous du parfum des cytises et du basilic qui flotte comme un secret appel de la rive

(1) COMTESSE DE NOAILLES : *De la rive d'Europe à la rive d'Asie*. Paris, Dorbon aîné (Collection « To the Happy few »).

d'Europe à la rive d'Asie. Garde-nous, pauvre homme armé, de ce vide vertigineux qui, dans les nuits de Turquie, règne entre l'eau miroitante et les cieus exaltés : fascination mortelle, abîme de la nature que l'homme comble avec le cri, avec les cris de ses désirs ! (*Les Nuits de Turquie*).

Toute la poésie de M^{me} de Noailles est là, dans cette image « de la lune qui, par la fenêtre, pénètre le cœur ». Vraiment, il n'y a plus entre elle et les choses l'intermédiaire de la pensée discursive qui, même à notre insu et de façon tout automatique, les classe, les met en ordre, leur ôte leur caractère physique, immédiat d'objets s'opposant à nous-mêmes. Non, pour elle les choses, qu'elle les aime ou les hait, ne sont jamais des notions entrant doucement et en bel ordre dans le cerveau : ce sont autant d'êtres vivants, compacts, inattaquables, ennemis, autant d'armes qui la blessent, délicieusement parfois, mais toujours la blessent. Elle n'a plus cette illusion que possédaient les romantiques : que la Nature est bonne et consolatrice. Elle sait qu'il n'y a en elle ni refuge possible, ni recours, ni repos, et cependant elle l'adore, comme un amant affolé de désir aime sa maîtresse, avec un peu de cette fureur mélancolique de qui constate l'insensibilité de ce qu'il chérit. Dans cette union d'amour avec la Nature, elle sait que c'est elle qui fait tous les frais, et qu'aucune réponse ne lui sera jamais faite. De là sa mélancolie, chaque jour accrue par la pensée de la mort prochaine, qui sera la fin aussi de cet amour...

Je pense que c'est de là que vient son grand succès auprès de ses contemporains. Elle apporte un sentiment nouveau, ou plutôt elle exprime enfin et avec une ardeur insolite un sentiment que nous avons tous en nous-mêmes, mais obscur, indéfini, informulé.

Quelle que soit la déception que lui ménage sans cesse sa passion pour les objets et les spectacles du monde, elle ne peut cependant s'en déprendre. Cette souffrance est, après tout, la plus haute et la plus forte expression de son sentiment vital. Ce que d'autres demandent à la joie, ou au repos, ou à l'inertie, ou à la sérénité philosophique, elle le demande, elle, à ce trouble, à cette exaltation, à cette blessure. Rien de plus naturel donc à ce qu'elle en recherche partout de nouvelles occasions, à ce que, loin de « rapetisser son cœur », suivant le précepte de la sagesse chinoise, elle tente au contraire de l'agrandir, de manière à y faire entrer encore plus d'amours, encore plus de souvenirs et de désirs, encore plus de souffrances. Et c'est pourquoi entre autres beaux objets de cet univers l'attire l'Asie. Elle sait (elle le dit même) que si elle la connaissait, ce serait encore de nouveaux regrets qu'elle se préparerait, mais n'importe. Puisqu'elle goûte, si l'on peut dire, d'avance, la nostalgie.

— Hélas ! je ne vous verrai pas, contrées souhaitées, fleuves des Indes voilés de rouges nénuphars, prairies de la Mésopotamie et du golfe Persique, que Saâdi énumère avec orgueil et dont il a respiré les roses ! Je ne vous verrai pas, rues de Bagdad qui déversez comme un torrent tintant et embaumé la foule que rejette le Bazar des senteurs, des tissus et des armes. Vous resterez éloignées de mes yeux, fraîches mosquées de Damas, où le murmure de la prière mahométane se confond avec la palpitation des eaux courantes ; plaines de Khoum et de Kasham, où les citronniers sont visités par le soleil, si ardemment que leurs fruits amollis, grésillants, en tombant de l'arbre dans des cuves de sucre, composent une immédiate et torride friandise !... (*Saâdi et le Jardin des roses*).

Comment la plaindre, cette âme éprise à ce point de vivre qu'elle finit par ne trouver dans la douleur qu'une sorte de plaisir, et cela sans l'ombre de perversité ? Car qui dit perversité dit intervention de la volonté, et rien n'est moins

volontaire qu'un tel sentiment. Il procède des sources mêmes de l'être, il est la forme immuable, inchangeable, de sa personnalité. Combien, si je sais cela, m'apparaît naturelle et pour ainsi dire fatale sous sa plume, cette page étrange, d'un agnosticisme si doucement sacrilège, qu'elle a écrite sur *le Boudha*. Elle raconte une visite au Musée du Trocadéro et que le Boudha lui parle, et lui avoue que lui aussi que l'on croit l'image de l'éternelle sérénité, il entend la vie « malgré l'épaisseur des cloisons, la paix des voûtes et les colonnades étouffées ». Il entend la vie et il sait qu'elle n'est que passion. Madame de Noailles n'ose lui faire dire qu'il la regrette, mais... Et elle conclut en avouant sa préférence pour la fameuse statue de Ligier-Richier, le squelette qui tient son cœur au bout de son bras levé, et qui, quoiqu'il soit « le plus mort des morts », de ce cœur, romanesquement, s'enivre encore... Il vit, ce cadavre, puisqu'il aime encore...

Il est une page, dans ce beau livre, que je voudrais citer tout entière, d'abord parce qu'elle est un des plus beaux poèmes qui soient sortis de la fervente imagination de Madame de Noailles, ensuite parce que j'y trouve une sorte de confirmation de tout ce que je viens de dire. Cela s'appelle « Hymne » et c'est un hymne, en effet, à la Douleur. Il y a dans cette page un mélange si intime et si compact de souffrance et de résignation, de déchirement et de sérénité, de désespoir et de mysticisme qu'on en demeure tout troublé. La confiance ici se fait si mystérieuse que, malgré qu'elle reste générale et toujours un peu hautaine, on éprouve à l'entendre une sorte de confusion et de bouleversement.

... Vous avez tendu vers moi votre coupe amère et somptueuse, plus vaste qu'un cirque de montagnes où dort un lac vénéneux; mais toujours vous commencent par la joie; et j'allais à vous, j'avais confiance, je ne pouvais soupçonner vos déguisements. Vous veniez, complaisante, maternelle, et vous me disiez: « Donne-moi ton fardeau ». Et le fardeau des jours simples, indifférents, le petit fardeau des jours mornes et graves, que chacun de nous peut porter sans faiblir, je vous le donnais, ô Complaisante! Et vous me donniez votre main d'amour, vos regards d'amour; vous me portiez sur vos bras, je possédais l'horizon, vous me combliez d'exaltation ou de paisible, de profond sommeil, et je vous bénissais, Douleur déguisée!

Le léger fardeau de mes jours ordinaires, vous le portiez par surcroît, je n'avais plus à m'en occuper; nous cheminions ainsi, vous splendide et moi reconnaissante; et je m'arrêtai pour baiser votre main, Amour, et vous vous y opposiez tendrement, car vous ne vouliez point de mon humilité, vous, Munificence!

Les jours coulaient, et, soudain, à je ne sais quel regard, quelle intonation, quelle réticence, je vis, je vis que vous étiez la Douleur!

Parce que vous êtes supérieure à toute joie, parce que vous êtes absolue, débordante, patiente, finale, sûre de gagner, inéluctable, je vous vénère, Douleur! Vous me tuez, mais je vous sais un gré infini de ce que votre premier heurt soit si rude: le premier jour on devient fou; le second jour, le troisième jour on vous accepte; on succombe sous un atroce labeur, car la douleur est une foudre incessante et ses secousses formidables roulent, éclatent, détonent avec une frénésie silencieuse dans les abîmes ravagés de l'être, mais on n'est plus révolté, et l'on marche vers la mort comme les Rois Mages vers l'étoile radieuse, empressée, qui annonçait Dieu, et dont les rayons semblaient jeter des clameurs.

Qui sait si toute cette douceur, si ce désespoir de voir s'écouler dans l'abîme du passé éternel les précieux jours de la réalité et de la vie ne deviendra pas un jour une belle, noble et grave sérénité, pareille à celle du Boudha au « rire secret, sagace, sensuel »? Qui sait si ce ne sera pas à cette âme douloureuse une consolation haute et fière que de se dire: J'ai comblé l'abîme de la nature, moi aussi, avec mes cris, mes cris que l'on n'oubliera plus!

FRANCIS DE MIOMANDRE

ARTISTES CONTEMPORAINS

Paul Renouard.

Voulez-vous voir des contemporains fameux à la minute où leur geste fut le plus expressif, où leur physionomie révéla le plus de passion? Voulez-vous revivre des heures enfiévrantes, pittoresques, tragiques ou joyeuses de la vie française, vous redonner l'émotion de saisissants spectacles dont vous avez été les témoins? Ouvrez les cartons du peintre et dessinateur Paul Renouard.

Vous y trouverez, par exemple, M. Paul Deschanel, ironique, implorant, résigné, persuasif ou dominateur, aux prises avec le tohu-bohu parlementaire; M. Jaurès, recueilli ou tout vibrant de sa fougue oratoire; M^e Labori, dans le tourbillon de ses vastes manches qui palpitent comme des flammes autour de sa grande silhouette dressée; M^{me} Steinheil, agressive, ensorceleuse ou pâmée; Esterhazy, hâve et patibulaire, surgissant de l'ombre comme pour un mauvais coup, et tant d'autres premiers rôles de tous les drames, de toutes les comédies dont nous avons frissonné ou souri.

Toutes les qualités des dessins de M. Paul Renouard, le public les connaît depuis longtemps. Mais c'est aussi un peintre vigoureux. Son *Vieux Mendiant*, peint tout au début de sa carrière, atteste ses dons de coloriste, qu'une pratique plus constante de la peinture aurait pu développer davantage.

M. Paul Renouard nous apparaît même comme un peintre décorateur dans une intéressante série, *le Ballet idéal*. Grand effort, et, dans l'ensemble, très heureux effort. Utile leçon aussi. Nous sommes, en effet, à une époque où, sous prétexte de peinture décorative, trop de peintres escamotent les difficultés, négligent le dessin, s'en tirent par un à-peu-près commode. Au contraire, les recherches de mouvements, les compositions au fusain et les études peintes par lesquelles M. Paul Renouard a préparé la réalisation définitive de ses panneaux décoratifs nous montrent avec quelle conscience ce joli rêve d'artiste fut exécuté.

Voici les phases de cet émouvant ballet: dans un gracieux et chatoyant décor de parc, une danseuse s'attriste de sa solitude, souhaite l'amour, le voit apparaître sous la forme d'un élégant jeune homme, lui sourit frémissante et charmée, s'abandonne et s'endort dans son ivresse, surprend la trahison et en meurt comme un petit oiseau foudroyé.

Charmante série où l'on retrouve, dans la beauté vivante des gestes et des attitudes, dans la justesse des mouvements, le magistral dessin de M. Renouard. S'il arrive que dans tel panneau la couleur soit un peu froide, que les personnages ne se relient pas toujours intimement au décor, comme toutes ces scènes rayonnent lorsque, pour indiquer l'éveil de la passion et le flamboiement intérieur, l'artiste enveloppe les amoureux d'une délicate lumière qui les caresse! Lorsque le corps de la danseuse, éperdue, enivrée, se silhouette dans cette atmosphère de joie, c'est comme une apothéose de l'amour s'offrant dans une illumination glorieuse.

GEORGES LFCOMTE

NOTES DE MUSIQUE

Quelques œuvres posthumes de Chabrier

Nous avons annoncé dernièrement la publication de plusieurs compositions inédites — ou quasi telles — d'Emmanuel Chabrier. C'est la maison Costallat et C^{ie} qui les a éditées, et bien que ces

pages n'ajoutent pas grand'chose à la gloire du compositeur, il était intéressant de les révéler aux musiciens, qui trouveront dans plusieurs d'entre elles l'accent si particulier, l'exubérance de tempérament, les hardiesses et la fantaisie de l'auteur de *Gwendoline*.

La meilleure de ces œuvres posthumes est un *Larghetto* pour cor et orchestre, d'une inspiration mélodique charmante, qui fut joué pour la première fois en 1874 à la Société des Compositeurs. M. Marcel Labey en a écrit une réduction pour cor (ou violoncelle) et piano.

Les autres compositions sont des mélodies pour chant et piano : *Tes yeux bleus*, *L'Invitation au voyage*, *Sommation irrespectueuse*, sérénade de *Ruy-Blas*. La première avait paru en 1885 dans l'album musical — devenu introuvable — du *Gaulois*. Elle rappelle un peu, par son caractère, les *Traïme* de Richard Wagner, et cette analogie est intéressante en ce qu'elle montre l'influence qu'exerça sur la pensée de Chabrier l'auteur de *Tristan et Isolde*. Des quatre pièces, c'est la mieux venue. *L'Invitation au voyage*, qui fut jadis autographiée et distribuée à quelques amis, ainsi que nous l'apprend M. Georges Servières, est d'une exécution extrêmement difficile. En la dédiant à son ami Emile Engel l'auteur paraît d'ailleurs s'en être rendu compte ! Seul un chanteur aussi familiarisé que l'excellent ténor avec les caprices d'écriture, les libertés prosodiques, les intervalles inusités et les chausse-trappes rythmiques de Chabrier pouvait donner de cette œuvre, qu'accompagne une épineuse partie de basson, l'interprétation souhaitée. Il y a plus d'unité et de simplicité, plus de grâce aussi, mais quelque monotonie dans la *Sommation irrespectueuse*, tirée des *Chansons des rues et des bois*, dont la première audition eut lieu en 1881 à la Société Nationale. Quant aux couplets de *Ruy-Blas*, qui datent de la jeunesse de Chabrier, leur intérêt est limité aux procédés d'écriture employés ; mais ces procédés sont la signature même de Chabrier et marquent l'œuvre, malgré sa vulgarité, d'une personnalité aiguë.

O. M.

L'Union des Villes et Communes belges

Nous attirons l'attention de tous ceux qui ne sont pas indifférents à la vie civique, à son décor et à ses besoins, sur l'intéressante Exposition comparée des Villes ouverte actuellement à Gand. On y voit méthodiquement retracée l'histoire du développement des villes à travers les âges ; on s'y rend compte des multiples problèmes que soulève la construction des cités et l'organisation rationnelle de l'existence collective de leurs habitants. Les documents de tous genres et renseignements qui s'y trouvent réunis sont destinés à constituer le noyau d'un Office central permanent de documentation municipale, qui aura son siège à Bruxelles.

A l'occasion de cette exposition, un organisme nouveau qui paraît appelé à rendre les plus grands services a été créé dans le but de fournir à ses membres toutes les informations qui peuvent leur être utiles pour l'administration et le développement de leur commune.

L'Union des Villes et Communes belges sera en communication étroite avec l'Office de documentation municipale et fera toutes les études et recherches que réclament les problèmes innombrables de l'activité communale. Elle concentrera des divers services qui

permettront aux administrations, fonctionnaires, mandataires, etc., de trouver les éléments nécessaires à leurs investigations et qu'il serait pratiquement impossible et inutilement coûteux d'établir pour chaque commune séparément.

Œuvre de documentation étrangère à toute polémique, l'institution nouvelle rencontrera certainement parmi nous le succès qu'obtiennent, en Allemagne, en Suisse, en Suède, des fondations analogues.

PUBLICATIONS D'ART

Les Salons des Beaux-Arts à l'Exposition de Charleroi en 1911 (1).

Dans cette intéressante publication de Livre d'or des richesses artistiques réunies à Charleroi pendant l'Exposition de 1911, M. Jules Destrée a assumé la tâche de résumer en quelques pages colorées et vives l'histoire de l'Art wallon ancien, tel qu'il se présentait aux Salons de Charleroi ; M. Robert Sand consacre un chapitre à l'Art moderne et M. Richard Dupierieux parle des *Grands jours des Salons*.

On se souvient de l'énorme succès qu'obtint la section d'Art wallon réunie par les soins de M. Destrée. Pour ceux qui contestaient le passé artistique florissant de la Wallonie la démonstration projetée paraît faite, dit M. Destrée, et il semble bien qu'on enfonce une porte ouverte lorsqu'on affirme que notre passé wallon a compté des artistes de talent en grand nombre.

Peut-on nier en effet la fécondité artistique d'une race qui a donné dans le passé des artistes tels que Roger de la Pasture, Lucidel, Dubroëucq, et, dans l'école moderne, les Navez, les Rops, les Wiertz, les Charles De Groux, les Baron, les Meunier, sans compter les vivants : Léon Frédéric, Mellery, Rassenfosse, Donnay, Rousseau, P. Du Bois, A. Oleffe, P. Paulus, ainsi que des musiciens comme Grétry, César Franck, Lekeu, Vreuls, Th. Ysaye, etc. ?

F. H.

PETITE CHRONIQUE

Le Roi inaugurera samedi prochain, 9 août, à 1 h. 3/4, le monument élevé à Gand à la mémoire d'Hubert et Jean Van Eyck. Le lendemain, dimanche, à 3 heures, le Congrès de la Fédération historique et archéologique de Belgique organisera en l'honneur des Van Eyck une séance solennelle dans la grande salle du Conservatoire. Des orateurs de divers pays y prendront la parole.

Le comité de l'Exposition universelle de Gand vient de créer, au prix de dix francs, des abonnements valables tous les jours. Ce service fonctionne depuis le 1^{er} août. Pour les formalités il suffit d'un portrait sur carton bristol (format de carte de visite). La tête doit avoir au moins deux centimètres. Ces abonnements auront cours jusqu'à la fin de l'Exposition.

Nous avons annoncé que le centenaire de la mort du prince de Ligne serait commémoré à Belœil l'été prochain. L'époque de cette manifestation vient d'être fixée aux 26 et 27 juillet 1914. Un congrès sera réuni à Ath, — congrès dont les trois sections : Littérature, Art des jardins, Art militaire, rappelleront les phases principales de l'activité du précurseur de nos Lettres. A Belœil, la réception officielle sera suivie d'une manifestation devant la statue du prince. On jouera probablement sur un théâtre de verdure *les Enlèvements*, comédie en trois actes du prince de Ligne. Comme jadis, lorsque celle-ci fut représentée dans le parc de Belœil du vivant de l'auteur, la scène serait occupée par des spectateurs de marque. On y figurerait le duc Charles de Lorraine ainsi que le feld-maréchal de Ligne, qui tenait un rôle dans sa propre pièce et reprenait, après l'avoir rempli, sa place comme spectateur.

(1) Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}.

Nous apprenons avec plaisir que M. Théo Ysaye vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur. Cette nouvelle réjouira tous les musiciens, parmi lesquels l'excellent compositeur compte, tant en Belgique qu'en France, d'universelles sympathies.

M. Théo Ysaye n'a aucun grade dans l'Ordre de Léopold. Le gouvernement belge pourrait profiter de la leçon que lui donne le gouvernement de la République en réparant une omission que déplorent depuis longtemps tous les amis de l'éminent artiste.

La Comédie Française donnera du 15 au 30 septembre au Théâtre des Galeries une série de représentations auxquelles prendront part MM. Mounet-Sully, Silvain, Albert Lambert, Paul Mounet, Duflos, Fenoux, Delaunay, de Féraudy, Georges Grand, Berr, Mayer, Dehelly, Siblot, Desonnes, Brunot, Garay, Alexandre; M^{mes} Segond-Weber, Bartet, Pierson, du Minil, Leconte, Cécile Sorel, Delvaire, Kolb, Berthe Cerny, Maille, Lifraud, de Chauveron, Fayolles, Lara, Berthe Bovy, Ducos, Dussane.

Les spectacles, qui seront renouvelés tous les soirs, se composeront de *Polyeucte*, *Edipe-Roi*, *Bérénice*, *Tartuffe*, *le Mariage de Figaro*, *le Jeu de l'amour et du hasard*, *Denise*, *le Demi-monde*, *le Gendre de M. Poirier*, *Mademoiselle de la Seiglière*, *Bagatelle*, *l'Ami Fritz*, *l'Aventurière*, *le Voyage de M. Perichon*, *le Monde où l'on s'ennuie*, *la Joie fait peur*, *On ne badine pas avec l'amour*, *l'Étincelle*, *la Parisienne*, *les Affaires sont les affaires*, *l'Anglais tel qu'on le parle*.

Des abonnements pour une série minimum de cinq représentations au choix sont délivrés au bureau de location du théâtre.

La saison musicale 1913-1914 débutera par un concert Fritz Kreisler. Le virtuose, se rendant en Amérique, donnera à Bruxelles son dernier concert d'Europe. Le programme, déjà arrêté, comprend des œuvres capitales du répertoire. C'est le pianiste Charles Hénusse qui, comme les années précédentes, accompagnera Kreisler.

L'essai de théâtre belge qui a été organisé l'hiver passé sous le haut patronage du Roi, avec l'assistance des pouvoirs publics, sera continué cette année. Comme l'an passé, la Direction du théâtre du Parc montera des œuvres belges, ainsi que des levers de rideau, avec garantie à chacun d'eux d'un minimum de dix représentations. Dans le courant de l'année, avec le concours de sociétés dramatiques, huit grandes pièces d'auteurs belges et autant de levers de rideau seront joués dans différentes villes de province.

Le Comité de lecture se composera : 1° d'un délégué choisi dans le Comité de lecture institué auprès du Ministère des Sciences et des Arts et chargé de désigner les pièces dont la représentation mérite d'être encouragée par l'octroi d'une prime; 2° d'un délégué du Comité de patronage choisi parmi les écrivains qui font partie de ce Comité; 3° d'un délégué des quatre groupements

TAPIS D'ORIENT

◆ **DALSÈME** 2, RUE LEOPOLD, 2

◆ **BRUXELLES** ◆

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

suivants : a) Syndicat des auteurs dramatiques; b) Association des Ecrivains belges; c) Libre Académie de Belgique; d) Amis de la littérature; 4° du directeur de théâtre et de son régisseur.

Les écrivains qui désirent soumettre leurs manuscrits au Comité de lecture sont priés de les envoyer avant le 15 septembre au théâtre royal du Parc, à l'adresse de M. Prickartz, secrétaire du Comité de lecture.

Un groupe de compositeurs, de librettistes et de critiques musicaux s'est formé récemment dans le but d'étudier les moyens de faire participer nos auteurs lyriques aux subsides accordés par le gouvernement dans divers domaines de l'art, notamment dans la littérature dramatique.

Le Comité est composé de M. Léon Du Bois, directeur du Conservatoire de Bruxelles; Paul Gilson, Emile Mathieu, Van den Eeden, N. de Tière, Georges Eekhoud, Paul La Gye, René Lyr, Albert Dupuis et François Rasse. Ce Comité provisoire a arrêté un plan d'action qui sera soumis à tous les compositeurs dramatiques belges. Un comité définitif sera nommé ultérieurement.

Un groupe d'amis du regretté F.-Ch. Morisseaux a décidé d'élever un monument à la mémoire de l'auteur charmant du *Quant à soi* et de *Bobine et Casimir*. Un médaillon sera placé sur sa tombe; le projet a été confié au sculpteur Samuel. Tous les amis et admirateurs de F.-Ch. Morisseaux sont priés d'envoyer leur souscription à M. Henri Liebrecht, villa *Oasis*, La Hulpe.

L'Association des Ecrivains belges vient de publier une anthologie due à la collaboration de ses principaux membres. Cet ouvrage, élégamment édité, donne une idée assez complète du mouvement littéraire belge d'aujourd'hui.

Le banquet qui devait réunir les membres de l'Association à l'occasion du X^e anniversaire de sa fondation a été remis à cause de la mort de Camille Lemonnier.

Le Dr Dwelshauwers fera paraître dans *Wallonia*, à partir du janvier prochain, une étude documentaire sur les compositeurs de musique de Wallonie. Sous forme de dictionnaire, il présentera les origines, une courte biographie et la liste complète des œuvres de ceux de ces artistes qui contribuent à la glorieuse renommée de leur pays.

La Revue fait appel à tous les compositeurs wallons ayant au moins une œuvre éditée et les prie de bien vouloir répondre au questionnaire qu'elle a publié dans son dernier numéro (juillet-août 1913).

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}, Editeurs

BRUXELLES

PARIS

4, PLACE DU MUSÉE, 4 63, Boulevard Haussmann, 63

Vient de paraître :

La Peinture au Musée ancien de Bruxelles

Reproduction de 174 œuvres des diverses écoles accompagnée d'un guide historique et descriptif par FIERENS-GEVAERT.

Bel in-4° (22 1/2 × 29 cm.) de 80 pages de texte et 156 planches hors texte.

Prix : 10 fr. broché. — 12 fr. 50 cartonné. — 15 fr. relié.

En souscription pour paraître incessamment :

Les

Très Belles Miniatures de la Bibliothèque Royale

de Belgique

par EUGÈNE BACHAT

Beau volume in-4° Jésus (26 1/2 × 34 1/2 cm.) contenant, outre une étude introductive, 56 planches hors texte en héliotypie.

Prix de l'ouvrage en portefeuille : 30 francs.

Vient de paraître chez P. JURGENSON, éditeur, Moscou

Paris. MM. Rouart, Lerolle & C^{ie}, 29, rue d'Astorg.

WLADIMIR RÉBIKOW. — *Clair de lune sur la mer*, pour piano. — Prix : 50 kop.

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN
BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

La Vie Internationale
REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS
ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX
BRUXELLES : Office central des Associations internationales
Prix d'abonnement : 25 francs.

L'Art et les Artistes
Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes
Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**
Abonnement. -- France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.
DIRECTION ET ADMINISTRATION :
23, Quai Voltaire. — PARIS

ARGUS DE LA PRESSE
FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse, » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet. HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.
Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.
Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

LA REVUE MUSICALE
S.I.M. & COURRIER MUSICAL
RÉUNIS

Administrateur général : René DOIRE
Rédacteur en chef : Emile VUILLERMOZ

Rédaction et Administration :
29 RUE LA BOÉTIE, PARIS

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes.

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Le nouveau catalogue vient de paraître. Prix : 2 fr. franco 2 fr. 50.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.
Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

Revue mensuelle illustrée d'art ancien et moderne.

Directeur : **P. BUSCHMANN**

Fondée en 1904

Anvers, 15, Rynpoortvest, 15, Anvers

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.
La livraison, fr. 2.50. — Numéros spécimens sur demande.
Édition de luxe sur papier spécial, 50 fr.

LIBRAIRIE G. VAN OEST ET C^{ie}
Bruxelles | Paris
4, place du Muséc | 36, boulevard Haussmann

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL
280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow,
Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an. fr.	12,00	Un an. fr.	15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le No.	0,25	Le no.	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

L'Influence d'Ensor (FRANZ HELLENS). — Choses de Chine (FRANCIS DE MIOMANDRE). — A l'Université nouvelle (O. M.). — Publications artistiques : *Gli artisti contemporanei* (O. M.). — Livres d'art : *Nabur Martins ou le Maître de Flémalle*. — Le Père Tanguy. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

L'INFLUENCE D'ENSOR

Parmi les peintres contemporains, je ne connais pas d'artiste d'une personnalité plus troublante et plus singulière que celle de James Ensor. Ce peintre dérouté l'analyse et commande cependant impérieusement l'attention. On se sent tout de suite attiré vers lui par je ne sais quel charme mystérieux qui règne dans son art. A peine s'est-on approché de lui que l'étrange originalité de son œuvre étonne le regard. On s'éloigne, on revient. Peu à peu on pénètre le mystère de ces tableaux aux formes imprévues, au coloris harmonieux et raffiné. Mais le peintre d'Ostende n'est pas de ceux que l'on peut définir; on ne classe pas une imagination aussi mobile. On croit le comprendre, on pense avoir trouvé le secret de son œuvre, et l'on s'aperçoit tout à coup qu'on est à peine arrivé au seuil; tout est encore à découvrir. L'artiste constamment nous échappe, mais nous ne pouvons nous dérober à son charme.

Vainement on chercherait à démêler les influences qui ont pu agir sur cet art profond et délicat. L'œuvre de James Ensor paraît avoir surgi dans toute sa

splendeur, comme l'anadyomène, de la mer. Et en effet, c'est bien la mer, la vaste et étrange mer du Nord que l'on retrouve dans le coloris nacré et changeant de ces natures-mortes qui forment une partie importante de son œuvre; c'est l'atmosphère d'Ostende, si particulière, aux reflets mobiles et fantasmagoriques, qui anime les figures saisissantes qui se meuvent dans la plupart des tableaux d'Ensor, et les rend si hallucinantes qu'on ne peut les oublier. C'est à la rencontre des foules cosmopolites, toujours renouvelées, au grouillement de tous ces visages qui se bousculent dans les soirs blafards, de tous ces masques venus on ne sait d'où, que l'on doit la série la plus originale des œuvres de l'artiste; notamment les *Masques* et ces compositions effarantes et grandioses à l'eau-forte, la *Cathédrale*, *Hop Frog*, et tant d'autres qui font de James Ensor un des visionnaires les plus étonnants de notre temps.

Mais James Ensor ne doit pas tout à la mer... Un mélange de sang flamand et anglo-saxon le vouait à une destinée à la fois violente et délicate, volontaire et fantaisiste. Il a, dans la réalisation des notes définitives, et cependant il semble que sa fantaisie se joue sans cesse dans l'atmosphère de ses œuvres les plus achevées, qu'elle soit là pour dérouter le spectateur, pour se rire de sa naïveté, l'irriter même, car rien n'est plus irritant pour le bourgeois que le tourment de ne pouvoir s'installer à son aise dans une œuvre d'art comme chez soi!

Par son goût marqué des matérialités, des formes saines, Ensor appartient bien à notre terre flamande, mais il y a chez lui une veine intarissable d'imagination et de fantaisie qui l'élève bien au-dessus des

plus authentiques peintres flamands de notre temps et le rapproche de ces maîtres éternels qui dominent les siècles. les Rembrandt, les Breughel, les Goya. Ensor possède au plus haut degré cette fantaisie qui traduit une pensée abondante, variée, tout en flammes et en éclairs. Il a créé ce que Picard a très pittoresquement appelé la « Mascarade des Destinées ».

Si l'on recherche maintenant quelle fut et quelle est encore l'influence de James Ensor sur l'art de notre temps, le prestige qu'il exerce sur la génération des peintres actuels, on ne peut s'empêcher de constater qu'il est parmi les précurseurs les plus manifestes.

Edmond Picard, il y a vingt ans déjà, signalait « le goût de bataille » qui distingue son œuvre. Émile Verhaeren l'appelait « le poète et le musicien de la couleur », et il ajoutait : « Il faut remonter aux peintres les plus subtils, aux visionnaires lumineux, aux magiciens de la pâte éclatante et savoureuse pour lui trouver des pairs ». On se souvient de l'hommage rendu à James Ensor par la *Plume*, qui lui consacra, il y a quelque vingt ans, un numéro spécial réunissant d'enthousiastes et justes louanges de tout ce que la France et la Belgique comptaient alors d'hommes de goût, de poètes et d'artistes. Il suffit de parcourir cette publication pour se rendre compte du prestige énorme que le peintre des masques « tout de violence, de lumière et d'éclat » exerçait alors sur les littérateurs et sur les peintres. Jules Du Jardin remarque qu'« Ensor cherche à rendre exactement ses sensations visuelles, dussent les formes, les contours exacts, en souffrir ». Maurice des Ombiaux, de son côté, proclame : « Il est le plus personnel de nos peintres. Aucun autre ne s'est plus délibérément jeté hors des chemins pour suivre des sentiers escarpés de l'art. ».

Ne définissait-il pas lui-même sa manière large et variée : « Fraîcheur de ton, expression suraiguë, décor somptueux, grands gestes inattendus, mouvements désordonnés, exquise turbulence. » N'est-ce pas là tout un programme? Et ne retrouve-t-on pas dans cette énumération laconique toutes les tendances qui se sont révélées pendant ces trente dernières années au cours de la bataille néo-impressionniste et des tentatives plus ou moins heureuses qui ont suivi? On peut l'affirmer : James Ensor a devancé la plupart des découvertes de l'art contemporain. Voici ce qu'écrivait dans la *Plume* un des esthètes les plus écoutés en France, M. Octave Uzanne : « James Ensor fut traité à Bruxelles comme Manet avait été traité à Paris, et, moins heureux que l'auteur du *Bon Bock*, il attend encore des réparations... Il exerçait déjà une considérable influence autour de lui; en sa qualité de chercheur personnel, il allait avoir l'honneur d'être imité... comme dans un bois! » En effet, avant Vuillard, Bonnard, Van Gogh, il indiquait déjà les chemins nouveaux de la lumière, à

côté des Seurat, des Monet; et ce n'était pas une simple boutade que cette parole, notée par Octave Uzanne : comme quelqu'un demandait à Ensor de lui expliquer les sujets de ses tableaux, le peintre répondit : « Ce ne sont pas des tableaux, *ce sont des lumières!* » Il se montra donc, dès ses débuts, le luministe par excellence.

Le tapage fut énorme dans la mare aux grenouilles. Si l'on se reporte aux temps héroïques des expositions des XX, et, plus tard, de la *Libre Esthétique*, on verra quelles batailles se déchaînèrent alors autour des toiles que le maître apportait chaque année, bravant les critiques les plus acerbes, les plus haineuses. C'était le temps où le *Lampiste*, le *Salon bourgeois*, l'*Après-dînée*, la *Mangeuse d'huîtres* faisaient l'objet de tous les commentaires. Mais il n'y avait pas que les buveurs de féro que troublait son génie outrancier. Des artistes, des esthètes, tous ceux qui ne peuvent souffrir l'envolée d'un tempérament vraiment original, le vilipendaient, le couvraient de sarcasmes. Ensor sortit de tout cela plus fort et plus audacieux que jamais, et l'on vit bien à la faveur grandissante des jeunes, que son influence ne faisait que croître dans la bataille.

Depuis, cette influence n'a cessé de se manifester. Qu'on y regarde de près, qu'on considère sans parti pris les diverses tendances qui se sont révélées en ces derniers temps, et l'on pourra se convaincre qu'elles se trouvaient déjà en germe dans quelques-unes des toiles ou des compositions à l'eau-forte tant décriées jadis. Le cubisme et le futurisme, notamment, doivent à Ensor ce qu'ils contiennent de meilleur et de plus durable, et des compositions telles que le *Lampiste*, le *Liseur*, la *Prise d'une ville étrange*, *Combats de Démon*s, les *soudards Kès et Prula entrant dans la ville de Bise*, les *Cataclysmes*, pour ne citer que celles-là, et sans parler même de la technique intime de ces œuvres, contiennent une prophétique synthèse des plus audacieuses tentatives de l'art contemporain.

Et il est une chose curieuse et hautement caractéristique, c'est que l'influence d'Ensor ne s'imposa pas, comme cela se fait aujourd'hui trop souvent, à coup de manifestes et de théories, mais par la force seule de l'instinct, par l'éloquence des œuvres, par l'audace du talent.

A en juger par leurs œuvres les plus significatives, la plupart des peintres de la dernière génération ont subi chez nous l'ascendant de l'art ensorien. Ceux qui ont suivi de près les salons de ces derniers hivers ont pu se convaincre de ce fait, que parmi les talents marquants de notre jeune école, il en est peu qui ne professent ouvertement, dans leurs tendances, leur admiration pour les œuvres de ce maître étrangement passionnant. Quelques-uns poussent leurs sentiments jusqu'à l'idolâtrie et l'imitent tout simplement, sans

prendre garde de voiler leur plagiat ; d'autres y mettent plus de formes, et tout en s'inspirant directement du maître des *Masques*, ajoutent à leurs œuvres l'appoint d'un talent qui s'annonce personnel et commence à bourgeonner. Enfin, il y a tous ceux qui ont respiré, sciemment ou à leur insu, l'atmosphère des tableaux d'Ensor, qui se sont baignés dans l'air imprégné de cette influence sournoise et occulte qui se dégage de toutes les compositions du maître. Les uns n'ont pu échapper aux séductions de son coloris, si singulier, si communicatif, qu'il sonne comme des paroles, ou plutôt comme une musique obsédante et inoubliable. Ils en ont retenu le charme inquiétant, les douceurs émaillées, la force étonnante, parfois aussi les reflets acides et crispants. D'autres ont été frappés par l'esprit de son œuvre, l'un des plus fuyants, les plus divers, les plus fantasques et les plus irritants à la fois qui se soient jamais manifestés dans l'art de ce temps. Et précisément parce que l'inspiration d'Ensor a parcouru tous les domaines, parce qu'elle a fait jaillir des sources nombreuses et variées, chacun y trouve son compte, nul n'y échappe ; on est charmé, fasciné, et pris malgré soi, conquis par cette fantaisie intarissable, par ce goût bizarre, et pourtant si affiné, qu'on a pu évoquer, à propos de certaines toiles d'Ensor, la grande figure de Watteau.

Telle est l'influence qu'exerce chez nous l'art de James Ensor. Elle est incontestable, et elle est grande et générale parmi nos peintres d'intérieur, de natures-mortes et même parmi les paysagistes qui se la partagent avec celle de Claus, cet autre maître prestigieux.

Cet ascendant exercé par James Ensor autour de lui, qui se manifesta dès ses débuts, et qui persiste et demeure, il était nécessaire qu'on en signalât une fois de plus l'évidence et la totale et sérieuse franchise. Que le visionnaire du *Christ marchant sur les flots* ait été discuté, combattu, vilipendé, honni des uns, idolâtré des autres, rien de plus conforme à ses tendances ; il fallait à ce batailleur le goût de la bataille. Mais qu'il se trouve encore, parmi ceux qui connurent Ensor au plus fort de la lutte, des esprits assez aveugles pour s'obstiner à méconnaître la portée énorme de son œuvre, c'est ce qui paraît invraisemblable. Le fait est là cependant. Il est vrai que, selon sa parole très pittoresque, Ensor « a toujours marché devant eux pour la lumière... » Mais il n'est pas moins avéré que leur obstination dans la méconnaissance ou leur reniement tardif est injuste et sans fondement.

Comme nous l'avons vu, les jeunes ont unanimement payé au maître leur tribut d'admiration ; quant à quelques irréductibles et à quelques autres, je répéterai avec Octave Uzanne qu'ils lui doivent encore « des réparations... »

FRANZ HELLENS

CHOSSES DE CHINE

M. Albert de Pouvoirville n'est pas un homme ordinaire. Il a passé la plus grande partie de sa vie en Extrême-Orient et au lieu d'y devenir paresseux, comme presque tous ceux que le hasard y envoie, il y a manifesté une activité étonnante. Non seulement il y a eu, suivant sa modeste et fière expression, « charge d'âmes et de gouvernement, » mais encore il en a rapporté une véritable moisson littéraire. Plus de vingt-deux livres, sans compter de nombreux articles de journaux ! Et ces livres embrassent tout ce qu'une curiosité intellectuelle peut saisir dans une civilisation : M. de Pouvoirville a traduit le *Té* et le *Tao* de Lao-Tsen et composé des études de premier ordre sur les livres mystiques et sur l'ésotérisme d'Extrême-Orient. Très attiré vers les choses occultes, il a laissé dans son œuvre littéraire le reflet de ces préoccupations. J'ai parlé ici même, l'an dernier, de ses *Rimes d'Asie*, poèmes un peu à la manière de Jean Lahor et de Leconte de Lisle, tout imbus de sagesse orientale. Parallèlement à ces travaux de pure intellectualité, il en a fait d'autres où se révèle l'homme d'action, le voyageur, et surtout le Français désireux de faire connaître à ses compatriotes ce qu'il faut que nous sachions de cette grande contrée mystérieuse où nous avons tant d'intérêts et même des colonies. Que de bévues nous eussions évitées si les conseils d'un tel homme avaient toujours été suivis ! J'ignore quelle fonction occupe dans notre *Tchin* cet éminent connaisseur de l'âme extrême-orientale, mais je sais bien qu'il eût mérité la plus haute. La lecture de son dernier ouvrage m'a frappé. J'ai appris là des choses dont je suis sûr que la grande majorité des Européens ne les ont jamais sues. Et combien pourtant cela serait nécessaire, en ce qui concerne la politique !

A ne nous placer qu'au point de vue intellectuel, *Ce qui meurt et ce qui demeure* (1) nous révèle des choses très simples mais très précieuses sur l'âme chinoise, et nous explique le mécanisme, demeuré pour nous si obscur, de la dernière révolution.

Nous aurions tort de croire, nous autres que l'idéalisme verbal du mouvement de 89 agite encore, que les Chinois ont obéi, pour changer leur ordre des choses, à des sentiments du même ordre. Le mot République ici n'est, selon l'expression de M. de Pouvoirville, qu'un terme de ralliement, et n'a donc aucune des significations que nous lui prétons en Occident, d'accord avec nos souvenirs classiques de Rome et de la Grèce, souvenirs qui sont d'ailleurs plutôt des illusions. Les Chinois ont fait une révolution nationale pour secouer la domination mandchoue. Et cette révolution, ils l'ont préparée, pendant des siècles, au moyen de leurs sociétés secrètes :

Durant sept cents années — sept jours pour cette race immortelle — le Nénufar-Blanc, sous cent noms et sous mille formes, a sapé, lentement, profondément, sans relâche, les ais du trône céleste, occupé et violé par l'étranger. A cela, il a donné tous ses soucis : il s'est identifié à sa tâche ; il a, si j'ose dire, disparu en elle. Et des millions d'hommes aveuglément le suivaient. Conciliabules, trésors amassés en secret, souscriptions multiples, organisation serrée comme les mailles d'un filet de pêcheur. L'œil partout ouvert, l'oreille partout dressée, le Nénufar-Blanc avait tout : intrigues de palais, insurrections militaires, révoltes nationales, il a tout essayé.

Vingt fois, aux portes mêmes du succès, il a échoué, par la trahison de quelques infidèles, par l'inimitié des Blancs, ou par la simple malignité des choses. Et vingt fois, le plus pur sang chinois a coulé, dans les supplices des tortionnaires et

(1) ALBERT DE POUVOIRVILLE (MATGIOI) : *Ce qui meurt et ce qui demeure*. Paris, Bruxelles, Eugène Figuière.

sous le sabre des bourreaux, et a fécondé de ses flots ardents et généreux le jour et l'occasion de la revanche suprême. Ces dernières années, l'Empire entier se courbait en frémissant sous cette loi secrète que chacun ignorait mais qui n'oubliait personne, et dont les ordres étaient sans appel et les répressions inexorables.

Sept cents ans, c'est-à-dire exactement autant de temps que l'envahissement tartare, auquel se substitua en 1624 la puissance mandchoue. Mais, Tartares ou Mandchoux, c'était toujours l'Étranger. La Chine de Lao-Tsen, de Confucius et de Tsouhi s'est reprise. L'événement est d'importance mondiale. Ce qui l'est moins, c'est la forme qu'il a prise. M. de Pouvoirville explique admirablement cette nuance. Ce qui intéressait la Chine entière, c'était sa libération. Ce qui lui est indifférent, c'est le régime sous lequel doit s'exercer cette libération. S'il y avait eu quelque part un représentant vivant des Han ou même de quelqu'une des « cinq petites dynasties de l'Ouest (intermédiaires entre les Han et les Mongols) on l'eût choisi pour le mettre sur le trône. Mais comme il n'y en avait pas, et qu'en outre les jeunes gens de Chine revenus d'Europe y rapportaient des manies européennes et l'illusion que le gouvernement parlementaire est logiquement lié à la notion de la liberté et du progrès moderne, les autres Chinois se sont laissé imposer la République. Que leur importe, si leur fédération et leur autonomie provinciale sont sauvées, si on les laisse tranquilles, si on leur assure une vie médiocre mais paisible.

Tel est le point de vue où se place M. de Pouvoirville dans les deux premières parties de son livre, qui s'appellent : *les Jours sanglants de Hankeou* et *les Jours troubles de Péking*, et qui sont en relation au jour le jour, étonnante de précision et de largeur, des événements du 8 octobre 1911 à février 1912. C'est dans cette perspective que s'ordonnent, que s'expliquent, que se justifient les psychologies des personnages de cette action : de Yuan-Shi-K'ai à Sun-yat-Sen, de l'empereur au dernier eunuque du palais, du prince régent au plus modeste cultivateur de rizière. Le portrait surtout de Yuan-Shi-K'ai est admirable. Mais je lui préfère peut-être encore les lumineuses interprétations de certains mouvements plus vastes : telles cette page sur les exactions, les crimes et les folies du régime finissant, et cette autre sur la mentalité du peuple chinois.

Dans la troisième partie : *les Jours hasardeux de l'avenir*, M. de Pouvoirville, s'élevant au-dessus des événements immédiats, se livre à des considérations personnelles et bien plus générales sur la Chine de l'avenir. Il y apparaît qu'il ne juge pas avec le même optimisme que les Chinois eux-mêmes la valeur de leur changement de régime. Et ce n'est pas ici simple regret d'un lettré épris des images traditionnelles de la Chine des magots et des paravents. C'est la constatation, hélas ! inévitable, qu'il y a quelque chose de profondément modifié dans l'âme chinoise : et c'est le sentiment religieux. Que la Chine soit ou ne soit pas en République, cela n'aurait aucune espèce d'importance. Mais qu'elle soit en train de gagner la lugubre maladie positiviste dont nous souffrons depuis près de cent cinquante ans en Occident, voilà qui est autrement grave. Qui ne saisirait ici l'importance de cette volte-face spirituelle ? Dans le chapitre intitulé *l'Héritage de Confucius*, M. de Pouvoirville met le doigt sur cette plaie. Depuis deux mille années, les Chinois vivent sur la métaphysique, la morale, et les rites de Confucius. Ils en étaient imbus. Ce sont eux qui leur avaient donné cette grâce, cette urbanité, ce sou-

civilisation profonde, puissante et pourtant si ténue, se sachant, si j'ose dire, à soi-même, mesurée, cérémonieuse et douce, et stupéfiante, de son allure sans éclats, de sa convenance impeccable et effacée, l'Occidental sans façons, exubérant et hâtif.

M. de Pouvoirville sait bien que ni les arts, ni les formes exquises de la politesse ne cesseront tout de suite. Ils persisteront quelque temps encore, mais ce sera d'une vie ralentie et condamnée, absolument comme s'épanouissent, avant leur mort définitive, les fleurs dans les vases, aux tiges coupées. Le sentiment religieux ne nourrissant plus l'architecture ni les arts qui en découlent : peinture et sculpture, le sentiment moral ne nourrissant plus les manières élégantes et l'amour des lettres, la Chine verra se faner et disparaître ces fleurs uniques qui faisaient notre enchantement.

Ainsi l'extraordinaire unité, l'homogénéité solide de l'esprit chinois sont menacées, et subissent déjà d'irréremédiables atteintes. Ce n'est pas seulement une notion de beauté intellectuelle qui s'efface, ou une clarté sociale qui s'éteint, c'est un âge de l'esprit humain qui s'abolit. Héritier insuffisant et hâtif de la politique et de la morale ancestrales, le Chinois moderne se détourne de l'héritage ancien, avec un dédain sommaire et avec le geste par quoi l'on écarte de son chemin des choses vénérables, encombrantes et inutiles. Contempteur de ses littératures et de ses philosophies, tout autant que de ses politiques et de ses rites, le Jeune-Chinois s'en va, d'un amour tout neuf et plein d'illusions, vers les sciences techniques, pour l'usage de quoi il possède bien des mains de mécanicien, mais point du tout un cerveau d'ingénieur. Entre ce passé, dont il sourit, et cet avenir que, naïvement, il convoite, le présent si rapide fait une détestable cassure.

De cet avenir, nous ne pouvons rien savoir. Car nous ignorons si les sources profondes de l'âme chinoise sont encore assez vives pour recréer, au-dessous des formes de la civilisation empruntée à l'Occident, des habitudes de pensée pareilles à celles de jadis ; ou si au contraire ces sources sont tarées ou impuissantes. Et puis, sauf, M. de Pouvoirville et quelques intellectuels, cela n'intéresse plus personne parmi ceux qui ont charge d'établir nos relations avec la grande République extrême-orientale. C'est pourtant la seule chose qui devrait les passionner, car ce serait la clef de leur conduite, autrement plus que les événements eux-mêmes, qu'ils interprètent au hasard. La conclusion de M. de Pouvoirville est, dans ce sens, fort nette. Il pense que l'ère des ruses et des transactions est finie pour l'Europe. Toutes ces manigances compliquées et sournoises (dont il pense d'ailleurs qu'elles sont bien plus dangereuses pour qui les emploie que la probité, cette meilleure des politiques) toutes ces arrière-pensées dont s'encombre depuis vingt ans la diplomatie européenne dans ses rapports avec la Chine, n'ont plus de raison d'être du jour où cesse la dynastie mandchoue. Car celle-ci était bien obligée d'appuyer son pouvoir impopulaire sur l'étranger, et elle faisait pour cela des concessions que la Chine nationale n'aura plus de raisons de consentir, et qu'elle résiliera peu à peu, tant pis pour la diplomatie européenne. Peut-être se rendra-t-elle compte qu'en renonçant à une impossible mainmise sur une nation forte de cinq cents millions d'hommes, elle évitera du moins les massacres et autres représailles, qui étaient la vengeance de la Chine envahie.

Car enfin, pourquoi rêver de conquêtes officielles et de drapeaux plantés sur des citadelles, puisque toutes ces satisfactions militaires n'aboutissent jamais qu'à des traités de commerce ? Ces traités, la Chine nouvelle, positive et moderniste, en sait tous les avantages pour elle, et elle est prête à les signer pacifiquement.

Mais depuis la fin du moyen-âge, (et même avant je pense), l'Europe est d'une avidité si niaise qu'elle se gardera bien de se contenter de ce qui est raisonnable. Ce serait trop beau.

FRANCIS DE MIOMANDRE

A L'UNIVERSITÉ NOUVELLE

Après avoir, l'an dernier, consacré une série de conférences à l'Art espagnol, à l'Art décoratif contemporain et au Bouddhisme dans la Littérature et dans l'Art, l'Institut des Hautes-Études qui constitue l'un des organismes de l'Université Nouvelle étudiera spécialement cette année l'Art anglais et le mouvement d'art contemporain en France.

M. E. Bertaux, professeur à l'Université de Paris, traitera de la Miniature anglaise et de son influence; M. H. Marcel, directeur du Musée du Louvre, analysera, en trois conférences, l'œuvre de Hogarth, de Reynolds et de Gainsborough. M. A. Vermeulen, professeur à l'Université libre de Bruxelles, parlera de Constable; M. E. Verlant, directeur général des Beaux-Arts, de Turner; M. G. Mourey, des Préraphaélites; enfin M. L. Bénédite, conservateur du Musée du Luxembourg, passera en revue la peinture anglaise d'aujourd'hui.

L'art français contemporain aura pour historiologues MM. L. Süe (*l'Architecture monumentale*), de la Fresnaye (*la Décoration intérieure*), P. Vitry (*la Tradition en sculpture et les Arts industriels*), Pichon (*les Sculpteurs novateurs*), Aman-Jean (*les Peintres de la Société Nationale des Beaux-Arts*), L. Hauteceœur (*les Élèves de Gustave Moreau*), P. Hepp (*les Intimistes et l'École de Pont-Aven*), René Jean (*les Fauves et les Cubistes*), Rivaud (*les Bijoux*), R. Koechlin (*la Céramique*).

Indépendamment de ces deux cycles, l'Institut des Hautes-Études a inscrit à son programme un entretien du docteur P. Sollier sur *la Médecine dans l'Art*; des leçons de M. G. Combaz sur *l'Art khmer, l'Art birman, l'Art siamois et l'Art tibétain*; cinq conférences de M. E. L. Stahl, organisateur de l'Exposition théâtrale de Mannheim, sur *la Mise en scène dramatique moderne* en Angleterre, en Allemagne, en France, en Italie et en Russie.

La musique ne sera pas oubliée. M. Radiguer, professeur au Conservatoire de Paris, exposera, en deux séances, ses idées sur *la Musique dans une démocratie*; M. L. Laloy parlera de *la Musique d'Extrême-Orient*; M. J. Chantavoine déterminera *les Caractères de la musique française*; M. E. Glosson étudiera *l'Évolution de la sonate du XVII^e siècle à nos jours*; notre collaborateur M. Ch. Van den Borren donnera une série de leçons sur *l'Origine de la musique de clavier dans les Pays-Bas* et poursuivra ses entretiens sur *la Musique à Venise*.

Très beau programme, qui intéressera vivement les artistes et tous ceux qu'anime le désir de compléter par un enseignement méthodique, donné par des hommes compétents, leur éducation esthétique.

Pour sa Section d'Histoire, l'Institut des Hautes-Études a recueilli en vue de l'exercice prochain des adhésions particulièrement précieuses. Sa tribune sera occupée, entre autres, par MM. Charles Diehl, membre de l'Institut, Enlart, directeur du Musée du Trocadéro, Edmond Picard, L. Barrau-Dihigo, bibliothécaire à l'Université de Paris, H. Pirenne, professeur à l'Université de Gand, F. Bédier, professeur au Collège de France, M. Wilmotte, professeur à l'Université de Liège, qui retraceront

l'histoire des Croisades dans leurs causes, leur préparation, leurs conséquences politiques, sociales, économiques, périodiques, artistiques, etc.

La Section de philosophie a choisi comme sujet d'études la Morale grecque, dont les théories, les caractères distinctifs et l'évolution seront exposés par MM. G. Glotz, professeur à l'Université de Paris, G. Girard, membre de l'Institut, D. Serruys, directeur-adjoint à l'École des Hautes-Études de la Sorbonne, Bréhier, professeur à l'Université de Bordeaux et J. Weill.

Signalons enfin les cours relatifs à l'éducation envisagée au point de vue sociologique donnés par le Dr Boulanger, le Dr Decroly, MM. Rouma, Nyns, Devogel, V. Plas, Christiaens, M^{lle} de Rothmaler, M. Smelten, et le cours de diction dirigé par M. Jahan.

De plus en plus suivies, les conférences de l'Institut des Hautes-Études ont acquis en Belgique et à l'étranger une légitime renommée. Elles sont le corollaire des cours donnés à la Faculté de Sciences sociales, économiques et financières et à l'Institut géographique, toutes fondations autonomes dont l'ensemble constitue, avec l'Institut des Hautes-Études, l'Université Nouvelle.

Cette Fédération scientifique célébrera l'an prochain le vingtième anniversaire de sa fondation. La liste de toutes les personnalités qui lui ont généreusement apporté le concours de leur parole formerait le Livre d'Or de l'Intellectualité contemporaine. D'éminents orateurs, des savants, des artistes, des professeurs réputés de Belgique, de France, d'Allemagne, d'Italie, de Hollande, de Russie, d'Angleterre y ont pris la parole, quelles que fussent leurs croyances philosophiques et leurs opinions politiques. Résultat magnifique qui prouve, — et c'est une constatation reconfortante, — que l'intérêt social prime parfois les querelles de partis et leurs mesquines conséquences.

O. M.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

Gli artisti contemporanei, dieci nitide foto-incisioni dei capolavori più significativi per ciascun maestro (G. PREVATI, L. SIMON, E. TITO, A. MARTINI, P. FRAGIACOMO, etc.); testo di VITTORIO PICA. Bergamo, Istituto italiano d'arti grafiche.

Dans la *Collection miniature* éditée par l'Institut des Arts graphiques de Bergame, les artistes modernes, italiens et étrangers, n'ont pas été oubliés. M. Vittorio Pica est, bien entendu, leur historiographe. Chacun des petits volumes dans lesquels il évoque, en quelques pages précises comme des eaux-fortes, l'un ou l'autre peintre ou sculpteur d'aujourd'hui, est illustré de dix héliogravures excellentes et d'un portrait. Ainsi défilent sous nos yeux l'effigie et les œuvres capitales de G. Previati — l'auteur du *Roi Soleil* que possède le Musée de Bruxelles, ce dont il n'y a pas lieu de féliciter ce dernier, — Lucien Simon, Ettore Tito, Alberto Martini, dessinateur macabre qui paraît hanté par le titre célèbre *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*, Pietro Fragiaco, etc.

Dans la liste des monographies annoncées ou déjà publiées nous relevons celles de Victor Rousseau et de Fernand Khnopff.

Avec un zèle inlassable, M. Vittorio Pica poursuit la campagne qu'il a entreprise pour faire mieux connaître et apprécier l'art moderne. Son effort est d'autant plus louable qu'en Italie l'opposition que rencontre l'évolution moderne est plus vive encore qu'ailleurs, — ce qui justifie peut-être ou tout au moins explique la jaquerie futuriste.

Puisse les jolis petits volumes de M. Vittorio Pica contribuer à éclairer les esprits!

O. M.

LIVRES D'ART

Nabur Martins ou le Maître de Flémalle,
par L. MAETERLINCK (1).

Parmi les questions les plus discutées qu'offre l'histoire des grands primitifs du Nord, il faut citer en première ligne le problème du Maître de Flémalle ou de Mérode. Ce grand peintre était-il Wallon ou Flamand? Jus'qu'ici, on l'avait cru Tournaisien. On l'identifia, sans preuves suffisantes, avec Jacques Daret, le condisciple de Roger de la Pasture, puis avec leur maître commun, Robert Campin.

Dans une étude qui met en valeur l'ancienne école gantoise, si méconnue, M. L. Maeterlinck vient de proposer une solution nouvelle à cet intéressant problème. On savait, par des pièces d'archives indiscutables, qu'il avait existé de bonne heure à Gand un centre d'art brillant où des peintres de mérite, en avance sur les frères van Eyck, peignaient déjà à l'huile dès les premières années du quatorzième siècle. On admettait de plus qu'Hubert peignit à Gand le fameux retable de l'Adoration de l'Agneau et qu'il y fonda au commencement du quinzième siècle une école dont on connaissait les derniers représentants : Hugo van der Goes et Juste de Gand. Mais on ignorait le chaînon qui devait relier ces grands peintres à leur maître, le génial auteur du retable de Gand. Cet artiste inconnu, cet élève direct d'Hubert, le conservateur de la galerie gantoise croit l'avoir trouvé. Sa démonstration s'appuie sur l'analogie que présente une *Nativité* de l'Ancienne Boucherie de Gand, où l'on voit à l'avant-plan les portraits — grandeur naturelle — de Philippe-le-Bon et d'Isabelle de Portugal à genoux, accompagnés de leur famille, avec un des chefs-d'œuvre du Maître de Flémalle, une *Nativité* conservée à Dijon. D'après M. Maeterlinck, il semble incontestable que le peintre de la Boucherie de Gand, Nabur Martins, et le Maître dit de Flémalle ou de Mérode, font une seule et même personne.

Vu son importance, le tiré à part (hors commerce) que nous avons sous les yeux sera prochainement réédité et complété.

LE PERE TANGUY

Le *Courrier Européen* consacre au « père Tanguy », dont la modeste échoppe abrita, au temps où nul ne soupçonnait leur valeur, les plus belles toiles de Cézanne, de Gauguin, de Van Gogh, de Lautrec, ces piquants souvenirs :

Combien en est-il à avoir connu le bon sourire de l'humble et doux marchand de couleurs qui devait mourir dans la misère, entouré de chefs-d'œuvre que de grands artistes, morts à la peine eux aussi, lui avaient laissés en paiement de leurs dettes ou en échange — en remerciement plutôt — du morceau de pain généreusement partagé! Combien de collectionneurs eurent l'idée d'accompagner un des quelques artistes qui fréquentaient la minuscule boutique dont Emile Bernard avait badigeonné la devanture en outremer! Ils auraient vu là le *Bonjour, Monsieur Gauguin*, d'admirables Cézanne et la plus belle série qu'on puisse imaginer de Van Gogh : le *Jardin de Daubigny à Auvers*, le *Mas en Provence*, les *Tournesols*, et ces grandes figures de haut style que se disputent aujourd'hui les grands musées de l'étranger (seuls, les musées français ne possèdent et ne recherchent aucun Van Gogh) : la *Berceuse*, l'*Arlésienne*, que d'autres encore!

Un jour un amateur plus audacieux et possédant plus de flair que les autres se risqua dans l'échoppe de la rue Clauzel et tomba en arrêt devant une superbe nature-morte de Van Gogh :

— Je prends ça. Combien?

— Attendez, dit le père Tanguy. Et après avoir compulsé un registre : « Quarante-deux francs ».

— Soit, mais pourquoi 42. Pourquoi pas 40 ou 50?

— Voilà... Je viens de rechercher dans mon livre quelle

(1) Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}.

somme me devait encore ce pauvre Vincent quand il mourut. C'est 42 francs. Me voilà payé.

Le brave Tanguy aimait ses tableaux. Rusant avec lui-même, il avait trouvé un moyen de n'être pas exposé à laisser partir ses préférés. Il en demandait un prix... exorbitant!

— Oh! celui-là, disait-il en montrant tel grand paysage de Cézanne, j'y tiens. Je ne le lâcherai pas à moins de... 600 francs.

A ce prix, en effet, il était sûr de ne pas trouver acquéreur. La toile en question ne vaut pas moins de 40,000 francs actuellement. Elle vaudra demain davantage.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Les Clameurs* (1903-1913), par ABERT TUSTES. Paris, E. Figuière et C^{ie}.

ROMAN. — *Madame Karkebroeck à Paris*, par LÉOPOLD COUROUBLE. Huitième édition. Bruxelles, P. Lacomblez.

CRITIQUE. — *Zénobe Gramme*, par OSCAR COLSON. Quatrième édition (hors commerce), tirée à 306 exemplaires sur papier Ingres. Liège, éd. de Wallonia. — *Gli artisti contemporanei : Gaetano Previati*, testo di VITTORIO PICA. Bergamo, Istituto italiano d'arti grafiche. — *Lucien Simon*, id. — *Ettore Tito*, id. — *Alberto Martini*, id. — *Pietro Fragiaco*, id.

PETITE CHRONIQUE

Le Roi vient de souscrire une somme de mille francs pour le monument de Camille Lemonnier.

Hier a eu lieu au Palais de l'Exposition universelle de Gand l'ouverture des « Floralies d'été » organisées par le Cercle Van Houtte. La clôture en est fixée au 17 de ce mois.

Le jury de l'examen éliminatoire pour le concours de Rome, pour la musique, a admis définitivement : MM. Toussaint de Sutter, de Gand; Sarly, de Tirlemont; Brumagne, de Namur; M^{lle} De Guchtenaere, de Gand; MM. Floris, de Manage; Joos, de Meysse.

En outre, MM. Jongen et Mahy, qui ont obtenu des distinctions au concours précédent, ont de ce fait été reçus sans nouvel examen.

La mise en loge a eu lieu jeudi dernier.

La ville d'Anvers a fêté hier samedi un de ses peintres, Nicolas De Keyzer. Une séance solennelle a eu lieu dans le grand vestibule du Palais des Beaux-Arts, et une exposition des œuvres du peintre est ouverte dans ce local jus'qu'au 12 courant.

Le Roi vient de faire l'acquisition du tableau intitulé *Idylle lunaire*, du peintre Henri Binard.

On a installé lundi dernier au Louvre le triptyque de Roger de la Pasture acquis par le gouvernement français et qui faisait partie de la galerie du duc de Westminster.

Le gouvernement a acquis le groupe de Victor Rousseau, *Maternité*, qui fut exposé au dernier Salon du cercle *Pour l'Art*. L'œuvre sera placée devant la façade ouest de la Société générale de Belgique, dans le square ménagé à l'angle des rues Ravenstein et du Parchemin.

Le cercle d'art *le Littoral* a ouvert le 1^{er} août dernier son Salonnet annuel d'aquarelles, à Westende. Parmi les exposants, citons : MM. F. Khnopff, A. Oleffe, H. Cassiers, F. Charlet, L. Bartholomé, H. Janlet, M. Hagemans, etc.

Une exposition internationale des Beaux-Arts s'est ouverte le 1^{er} août dernier à Nieuport, sous les auspices du Cercle artistique. Elle se fermera le 25 septembre prochain.

Le ministre des Sciences et des Arts a décidé de confondre l'organisation du Salon triennal de 1914 avec celle du Salon de Printemps. Cette exposition d'ensemble sera confiée à la Société des Beaux-Arts. Elle s'ouvrira dès le printemps, aura une longue durée et comprendra une vaste section des arts décoratifs et appliqués.

MM. Léon Delcroix et G. Drains achèvent la composition d'un drame lyrique en trois actes, intitulé *le Sourire de l'Infante*, dont l'action est située en Espagne vers le milieu du XVI^e siècle. Le même compositeur travaille à une comédie lyrique intitulée *l'His-trion magnifique*, dont le livret est de M. Drains également. Enfin M. Delcroix met la dernière main à la musique de scène d'un conte féerique de M. Elslander, *le Petit Poucet*, qui sera représenté cet hiver au théâtre de la Gaîté.

Le Théâtre royal de Liège créera, au cours de la saison prochaine, un drame lyrique en trois actes, *la Hiercheuse*, de MM. Drain et Behault.

M. Tarride montera au mois de novembre prochain à la Renaissance une nouvelle pièce en trois actes, *l'Occident*, de M. Henri Kistemaekers. Les principaux rôles seront créés par M^{lle} Suzanne Després et M. Tarride.

Un festival consacré à l'exécution d'œuvres de M. C. Saint-Saëns a eu lieu jeudi dernier dans la grande salle des fêtes de l'Exposition de Gand, sous la présidence d'honneur de M. Léon Bourgeois et la présidence effective de M. Georges Leygues. L'orchestre était dirigé par le compositeur. Le programme comprenait l'ouverture des *Barbares*, le 5^e Concerto pour piano, la *Jeunesse d'Hercule*, la *Symphonie en la mineur* et *Africa*, vaste composition pour piano et orchestre.

On annonce une nouvelle œuvre du compositeur Humperdinck. L'auteur de *Hansel et Gretel* travaille à l'orchestration de la musique de scène d'une drame de Robert Misch, lequel a mis en relief la figure du vieux « Blücher ».

M^{me} Georges Rodenbach, qui garde fidèlement la mémoire du grand poète disparu, vient de faire paraître chez Fasquelle une nouvelle édition de *La Jeunesse blanche*, à laquelle elle a joint quelques poèmes d'amour, semés çà et là dans des revues aujourd'hui à peu près introuvables. Cet ensemble constitue un recueil très fin, dont la publication est un digne hommage au talent sensible et délicat de Georges Rodenbach.

L'impresario anglais Quinlan vient de traiter pour les représentations de *Samson et Dalila* de Saint-Saëns et de *l'Enfant prodigue*, de Debussy, à Capetown et Johannesburg (Afrique du Sud), à Sydney et Melbourne, ainsi qu'au Canada.

Un journal italien s'est livré à une amusante enquête sur la nationalité des principaux musiciens catalogués allemands. A part Bach et Haendel, les autres ne le sont pas. Beethoven est d'origine flamande, de Louvain; Schubert, viennois; Mozart, autrichien; Haydn, croate; Gluck, tchèque; Bruckner, autrichien;

Wagner et Schumann, saxons, à moitié autrichiens; Emmanuel Moor, hongrois. Parmi les chefs d'orchestre: Hans Richter, hongrois; Nikish, hongrois; Mahler, tchèque; Mottl, viennois; Weingartner, dalmate. Les virtuoses: Joachim, hongrois; Kreisler, viennois; Sauer, viennois; Kubelik, Karl Flesch, Ernest Sauer, hongrois et viennois.

M. Georges Lecomte, président de la *Société des Gens de lettres*, vient d'accepter la direction de l'Ecole municipale Estienne, destinée à former des artisans d'art, spécialement dans le domaine du Livre: typographie, gravure, reliure, etc.

M. Lecomte était mieux que personne désigné pour remplir ce poste avec compétence. « Ses travaux d'art sont connus, dit le *Gil Blas*. On sait qu'il a, depuis longtemps, réclamé la rénovation de l'enseignement décoratif et que c'est beaucoup à lui qu'on doit l'exposition d'art décoratif promise pour 1916.

Enfin, M. Georges Lecomte sait ce que c'est qu'un beau livre. Sous sa direction seront formés de bons artisans et d'excellents artistes: graveurs et typographes, relieurs, protes, etc.

Il a devant lui une belle œuvre à accomplir et nombreuses sont les réformes, si impérieusement et si justement réclamées, qu'il pourra faire aboutir. »

L'idée des musées régionaux de folklore, réalisée en Belgique par la création du Musée de la Vie Wallonne dont nous avons exposé le plan (1), se répand de plus en plus. La Société berri-chonne des Forêtins inaugurera en septembre une institution du même genre à Saint-Palais (Cher). C'est dans la maison dite du Rougevin, ancien pressoir seigneurial construit au début du XV^e siècle, que sera installé le musée. Celui-ci réunira un grand nombre de meubles anciens, d'ustensiles, de bijoux, de tissus, etc. d'origine berri-chonne. On verra dans une salle le lit à colonnes, le grand coffre où s'empilaient les vêtements que l'on revêtait les jours de fête, les dressoirs chargés d'assiettes, les vieux cuivres exposés à la Ferme mécanique de Bourges, une horloge, des landiers, un moulin à sasser, une boîte à sel, « les jolies chaises que l'on offrait aux hôtes », « les tables parlantes que consultaient les sorciers », etc. etc. Ailleurs, un atelier complet de tisserand, avec lequel on pourra confectionner des étoffes semblables à celles d'autrefois, par exemple du droguet. Sous la maison se trouvent encore « La Mée », sur laquelle coulait le jus du raisin des archevêques de Bourges et des seigneurs de Saint-Palais.

Le tout pour la plus grande joie des Sandistes, qui retrouveront à Saint-Palais, fidèlement reconstitué, le décor dans lequel se déroulèrent les aventures de la *Petite Fadette*, de François-le-Champy et de tant d'autres romans rustiques.

(1) Voir notre avant-dernier numéro.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}, Editeurs

BRUXELLES PARIS
4, PLACE DU MUSÉE, 4 63, Boulevard Haussmann, 63

Vient de paraître :

La Peinture au Musée ancien de Bruxelles

Reproduction de 174 œuvres des diverses écoles accompagnée d'un guide historique et descriptif par FIERENS-GEVAERT.

Bel in-4^o (22 1/2 x 29 cm.) de 80 pages de texte et 156 planches hors texte.

Prix : 10 fr. broché. — 12 fr. 50 cartonné. — 15 fr. relié.

En souscription pour paraître incessamment :

Les
Très Belles Miniatures de la Bibliothèque Royale
de Belgique
par EUGÈNE BACHA

Beau volume in-4^o Jésus (26 1/2 x 34 1/2 cm.) contenant, outre une étude introductive, 56 planches hors texte en héliotypie.

Prix de l'ouvrage en portefeuille : 30 francs.

TAPIS D'ORIENT

◆ DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2
◆ BRUXELLES ◆

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN
BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

La Vie Internationale
REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS
ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX
BRUXELLES : Office central des Associations internationales
Prix d'abonnement : 25 francs.

L'Art et les Artistes
Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes
Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**
Abonnement. — France; 20 francs; Étranger; 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.
DIRECTION ET ADMINISTRATION :
23, Quai Voltaire. — PARIS

MERCURE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ, PARIS
Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes
Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.
Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

LE COURRIER DE LA PRESSE
BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS
FONDÉ EN 1889
21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e
GALLOIS ET DEMOGEOT
Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :
Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.
Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure
Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :
Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.
On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

imprime sur papier de la maison KLYM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE,
MALLARMÉ, MAETERLINGK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes.

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Le nouveau catalogue vient de paraître. Prix : 2 fr. franco 2 fr. 50.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

Revue du Temps présent

PIERRE CHAINE, fondateur.

Secrétaires de rédaction : JOSÉ DE BÉRY, ANDRÉ DELACOUR

Études, critiques et documentations littéraires,
historiques et artistiques.

Parait le 2 de chaque mois.

DIRECTION : 76, rue de Rennes, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT ANNUEL { France, fr. 14.00
Étranger, 16.00

LE NUMÉRO : France, fr. 1.25. — Étranger, fr. 1.50.

LES MARGES

Gazette littéraire fondée en 1903 par M. Eugène Montfort

Paraissant six fois par an.

Paris : 5, rue Chaptal, et chez Floury,
près le Café Napolitain.

Abonnements : 5 francs par an; sur Japon : 10 francs.

Le numéro : fr. 0,85.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement. 10 francs par an.
Le numéro 1 franc " "



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Un Amoureux de la Vie : L'Œuvre de M. Eugène Montfort (LOUIS PIÉRARD). — « Ma tante Vincentine » (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Une Exposition de l'Affiche (LOUIS VAUXCELLES). — Un discours d'Émile Zola. — Pour honorer Stendhal. — Bibliographie : *Aimons les arbres*; *la Décentralisation musicale*; *Rodin*. — Petite Chronique.

Un Amoureux de la Vie : L'Œuvre de M. Eugène Montfort

Grand et « costaud », brun, le visage hâlé par le soleil de l'une ou l'autre contrée méditerranéenne où il vient, comme par hasard, de passer six mois. Une fine moustache noire lui donne un air conquérant. S'habille avec une sobre élégance; marche avec une admirable nonchalance et quelque chose du rythmique balancement d'un charretier suivant une aveuglante route de Provence. On ne l'a jamais vu pressé. Grand voyageur devant l'Éternel, il a exploré Montmartre et le Maroc, le boulevard parisien et les ruelles de Naples. Cela nous a valu d'exquises notes de voyage qui, réunies, constituent une sorte de *Manuel du parfait flâneur*. Savoir flâner : tout est là. Cela peut être le signe d'une âme lasse et désabusée, et plus d'un qui n'aurait pas lu *Chair, là Turquie* ou *les Noces folles* se laisserait tromper par l'air distant et ennuyé, la froideur apparente de M. Eugène Montfort. Qu'on remarque cependant dans le visage immobile, derrière les verres du lorgnon, ces deux gros yeux ronds, leur regard sin-

gulièrement pénétrant et scrutateur. (Et le rire franc, large et sain qui parfois, brusquement, détend ce masque très convenable!) En vérité, je vous le dis, cette nonchalance, cette indifférence apparente cachent chez M. Eugène Montfort un grand passionné, un curieux toujours en éveil et frémissant, plus curieux encore d'humanité, de vie quotidienne, que de paysages ou de choses de l'esprit, d'art ou de livres. M. Henri Martineau, qui vient de publier sur lui une étude très juste et très complète, dit excellemment :

« Toujours Montfort ne parle que de ce qu'il connaît bien et ne se satisfait jamais de science livresque. Il n'est point de ceux qui disent connaître un pays pour l'avoir traversé en chemin de fer, ni un homme pour avoir bu du café à sa table. Il sait que chaque pays, chaque milieu, comme chaque individu a son aspect propre et son âme personnelle. Et c'est parce qu'il a voulu pénétrer cette âme que tous ses romans conservent si visiblement ce parfum de tendresse, cette pitié voilée mais partout répandue, cette palpitation de vie, qui, avec la précision du récit, composent leur charme indéfinissable. » (1)

Feuilletez la collection des *Marges*, la charmante gazette littéraire qu'il a fondée en 1903 et qu'il a été seul à rédiger pendant cinq ans. Voyez les auteurs qu'il étudie : malgré son amour de la perfection formelle, son goût français de la mesure dans les sentiments autant que dans la langue, on sent que ses sympathies vont à ceux-là qui peuvent atteindre à l'émotion intense, qui ont une façon plus profonde de sentir l'homme et la vie intérieure : un Dostoïewsky, un Thomas Hardy, un Claudel et ces deux jeunes camarades,

(1) *Le Divan*, juillet-août 1913.

Lucien Jean et Charles-Louis-Philippe, d'admirables écrivains, que la mort stupide a enlevés trop tôt à la littérature de notre temps.

Puisque nous parlons des *Marges*, signalons que M. Eugène Montfort, bien inspiré, vient de rééditer en un charmant volume les cinq premiers tomes de cette revue qu'il fut seul à rédiger.

C'est pour nous un grand plaisir de relire tant d'essais si justes, de fines notes, d'enquêtes pertinentes, dont nous avons gardé le souvenir et même de ces pages d'autrefois que M. Montfort, bouquineur invétéré, a exhumées pour notre enchantement. Mais pourquoi diable n'a-t-il point réédité certain supplément politique qu'il publia en avril 1906 pour défendre aux élections législatives la candidature de Tristan Bernard, nationaliste pacifiste? On y lisait notamment, après un appel aux marchands de vins, « qu'obéissant à une pensée de réserve et de discrétion, Tristan Bernard, appelé à Londres pour une affaire au moment de l'ouverture d'une période électorale, n'a pas cru différer son voyage. Il a même songé un instant, pour plus de commodité personnelle, à faire poser ses affiches à Londres : une idée en effet traverse facilement le Détroit ».

Dans les annonces, on offrait d'échanger une locomotive type 1880 contre un canari saxon et l'on demandait une bonne d'enfant parlant espéranto.

Pourquoi M. Montfort n'a-t-il pas reproduit tout cela? Serait-il devenu si grave?

L'auteur de *la Turque* est né à Calais il y a quelque trente-cinq ans. Il arriva très jeune à Paris. J'ai pu déterminer son ascendance jusqu'en 1744. A la date du 3 octobre de cette année, on trouve enregistrée dans le registre d'état civil de la paroisse de Notre-Dame de la Chaussée à Valenciennes, la naissance de Rose-Antoinette-Marie Monfort, fille d'Antoine-Joseph Monfort et de Jeanne-Isabelle Mallet. La marraine était Marie-Rose-Françoise Monfort, de la paroisse d'Eth qui est à deux pas de la frontière belge et de ce Caillou-qui-bique que Verhaeren a rendu célèbre. Hé! hé! amis wallons, si nous revendiquions comme nôtre l'auteur de *la Maîtresse américaine*? (Nous avons bien pris Beauneveu, Froissart et Watteau qui, eux aussi, étaient Valenciennois.) Il n'avait pas vingt ans quand il débuta dans les lettres. On était au temps du naturisme dont Saint-Georges de Bouhélier fut le prophète et dont Monfort, avec Maurice le Blond, se fit le théoricien. On le vit à Bruxelles, au congrès de jeunes poètes qu'organisa *la Lutte* de M. Georges Ramaekers. Il y discourt abondamment; il a laissé ici le souvenir d'une sorte de Jaurès de la jeune littérature (1).

De cette époque datent *Sylvie ou les émois passionnés* (1896) et *Chair* (1898), deux plaquettes pu-

(1) Son *Exposé du Naturisme* a paru aux éditions de *la Lutte*.

bliées au *Mercure de France* et qu'on trouve aujourd'hui assez difficilement. Ces deux livres, tout pleins d'élangs et d'interjections, sont d'un lyrisme sensuel et panthéiste qui s'exprime dans une langue déjà très sûre.

Que dites-vous de ce couplet de *Chair* :

« L'âme, à la fenêtre ouverte sur le ciel, voudrait se rafraîchir d'azur... Rose attendri de l'aube, viens éteindre le feu trop ardent de mes yeux, air qui glissa sur le miroir des feuilles, air qui baisa le col des rossignols, rosée évaporée, air des prairies, air des vallées, ô fraîcheur, comme une cascade jette-toi dans ma chambre, coule, viens tomber sur mon âme qui brûle comme un lave. Non! non! bondis plutôt, mon cœur! Brise ma poitrine de tes chocs! » etc. Le même lyrisme anime un *Essai sur l'Amour* (1899) bien différent du traité de « dissection » de ce Stendhal que M. Montfort devait tant aimer dans la suite. La manière de ce jeune Jean-Jacques du Naturisme a bien changé. Elle s'est « décortiquée », s'est faite sobre et rapide. Cependant, dans la *Beauté moderne* (1902), recueil de conférences, dédié admirablement à Jaurès, on peut trouver sous une forme didactique le germe de l'œuvre remarquable de romancier et de conteur que M. Montfort nous a donnée depuis sept ou huit ans. Le ton des divers chapitres est resté un peu religieux, mais il y a des pages excellentes, pleines de vues très justes sur la vie moderne, sur les Machines et l'Electricité (pendez-vous Wells et Marinetti!) et une constante et convaincante affirmation de la beauté du monde et de la vie, sous toutes ses formes, avec ses douleurs comme avec ses joies. « La Beauté est partout; la beauté, c'est la vie. » Voilà l'axiome qu'a mis en œuvre M. Montfort, allant jusqu'à saisir sur le vif, jusqu'à « phonographier » la vie du peuple. Voyez *Montmartre et les Boulevards* (1908). L'auteur s'est contenté de transcrire des conversations, des réflexions surprises dans la rue.

« Si, dit-il, prise sur le vif, la note a pu saisir tout le frémissement d'une seconde de vie, elle est une œuvre d'art! Le croquis est une œuvre d'art. Mais il faut que cette note et que ce croquis soient capables de nous donner l'émotion de la réalité essentielle, ce qui est la fin même de l'art. »

La note ainsi comprise diffère de celle des naturalistes, des fabricants de romans déversant dans leurs récits des carnets gonflés jusqu'à en crever, ou de celle d'un Taine qui la fait entrer à coups de poings dans le cadre rigide d'un beau système philosophique. La note ne doit pas être prise « dans un but », en vue de trouver sa place dans un roman. L'œuvre d'un Jules Renard à elle seule le prouve.

Montmartre et les Boulevards, ce sont des « phonographies psychologiques et morales » des mots qui sont toute une vie, de sobres récits, de prestes croquis.

Ce sont de précieux documents humains, comiques ou douloureux que M. Montfort a recueillis parmi les malheureuses qui opèrent place Pigalle ou rue Fontaine. C'est une littérature autrement... édifiante qu'un roman de M. Henry Bordeaux ou de M. René Bazin.

La Turque (1908), qui est sans doute avec une fraîche nouvelle : *Le Chalet sur la montagne* la meilleure œuvre de M. Montfort, est l'histoire infiniment douloureuse d'une prostituée pauvre, Sophie Mitelette, une jolie servante venue de Grenoble à Paris et qui est la sœur de douleur de la petite Berthe de *Bubu*.

« Ce roman, dit M. Henri Martineau, est sans doute celui où l'auteur a le plus caché sa propre sensibilité ; l'émotion n'y naît à travers l'impersonnalité du récit que de l'art exquis et plein de tact avec lequel sont présentés les épisodes. Et pourtant ce livre est un de ceux qui nous renseignent le mieux sur l'âme attentive de l'auteur, et il demeure en outre un document sincère et d'une impressionnante vérité. Un milieu social est patiemment découvert et assimilé complètement dans ce qu'il a de plus spécial et de plus général à la fois. »

Et je n'ai rien dit des *Cœurs malades* (1904), œuvre très tourmentée dont l'action se passe à Marseille, où se situera également celle du roman auquel M. Montfort travaille en ce moment, ni de la *Maîtresse américaine*, histoire pleine d'un joli romanesque « up-to-date » et l'œuvre la plus connue en Belgique de ce romancier.

Montfort s'est fait une seconde patrie de Naples; cette ville grouillante, lumineuse, bariolée, lui a inspiré deux romans dont la lecture peut passionner les esprits les plus artistes comme les âmes les plus simples. La *Chanson de Naples* (1908) nous offre une succession de petits tableaux si vivants, si colorés, qu'après lecture du livre on pousse tout naturellement l'exclamation stéréotypée : « voir Naples et puis... » Vous savez le reste. Et quand on a fermé les *Noces folles* (1913), on est tenté de dire avec la banale romance qui fait se pâmer les calicots et les petites filles qui viennent de quitter le pensionnat : « C'est à Naples, que l'on aime, que l'on ai-aimé encore le mieux ! »

Vraiment, il ne me souvient pas d'avoir fait une lecture plus attachante que celle de la première partie de ce roman. Je l'ai lue d'un trait, pressé de connaître la suite, de savoir où l'auteur nous menait. Il est peu de choses aussi parfaites, d'un art aussi charmant et aussi souple dans le roman contemporain que les cent premières pages de ce livre, le récit de l'aventure romantique du héros, jeune Français établi à Naples et qui fait d'une façon extraordinaire la connaissance de la belle Lina, fille du marquis de Baiano. Quant à la deuxième partie, toute d'analyse, et qu'on aime généralement moins, elle expose le même conflit psychologique (c'est, bien entendu, pure coïncidence) que la *Kaatje* de notre compatriote M. Paul Spaak.

Résumons-nous : à 36 ans, M. Eugène Montfort a derrière lui une œuvre déjà considérable, d'une grande diversité, écrite dans une langue dont la première qualité est cette divine aisance que l'on trouve chez les meilleurs conteurs français.

LOUIS PIÉRARD

« MA TANTE VINCENTINE »

Je suis tout particulièrement attiré par les écrivains qui ne mènent pas grand bruit dans le monde, qui ne président pas de comités ni d'associations pour la défense de nos droits (comme si nous étions des commerçants et rien que cela), qui vivent à l'écart, qui font une œuvre au lieu de la « placer ». Il y a cent à parier contre un que leurs livres soient plus intéressants que ceux de leurs remuants confrères. Pour moi, je n'ai jamais même hésité.

Entre tous ces hommes de haute valeur, je professe une vénération spéciale pour M. Téodor de Wyzewa tant à cause de la profonde dignité de sa vie que pour le rôle qu'il a joué dans notre culture littéraire : rôle d'autant plus important qu'il fut plus discret, moins immédiatement visible. M. Téodor de Wyzewa, en effet, à qui nous devons un délicieux livre, ingénu, sensible, touchant : *Valbert ou les récits d'un jeune homme*, abandonna, presque aussitôt après cet essai, la littérature d'imagination pour laquelle il était si bien doué pour se livrer exclusivement à des œuvres de critique et d'érudition. Sa prodigieuse information des choses passées et présentes, classiques ou nouvelles, parues dans toutes les langues de l'Europe lui donnait une autorité dans ces matières qu'il est peut-être le seul à posséder aujourd'hui. Depuis de nombreuses années il occupe, avec une compétence indépassée, la rubrique de la critique littéraire étrangère à la *Revue des Deux Mondes*. Le nombre de ses connaissances en toutes questions est surprenant, mais ce qu'il y a de plus curieux c'est l'air de souveraine aisance avec lequel il supporte ce fardeau. On sait la lourdeur des érudits habituels.

S'il s'est désintéressé, en apparence, du mouvement contemporain, ce n'est qu'en apparence en effet. Car il le suit personnellement de très près, au contraire. Je me rappelle, pour ma modeste part, lui avoir adressé, tout à fait à mes débuts, le manuscrit d'un livre de critiques pour la publication duquel il s'entremet d'ailleurs avec une bonne grâce que je ne suis pas près d'oublier. Eh bien ! non seulement il avait déjà lu dans des revues de jeunes toutes les études qui composaient le livre, mais encore il avait pris le temps et la peine de réfléchir à la portée de ce que j'avais fait et il m'écrivait pour me donner quelques conseils, d'une sagacité extraordinaire. Ce qu'il a fait là pour moi, il le fit pour maint autre. Tous ceux qui l'ont approché sont unanimes à vanter sa bienveillance active, sa bonté véritable.

Il fut une époque d'ailleurs où il prit part d'une façon plus directe au mouvement intellectuel de son temps. Dans son livre intitulé *Nos maîtres*, où il parlait des hommes qui exerçaient sur la jeunesse une influence de pensée, il eut le courage d'étudier des artistes dont presque personne alors ne se doutait qu'ils étaient nos maîtres en effet ou le deviendraient, par exemple Mallarmé et Laforgue. De ces deux merveilleux poètes, il fut un des tout premiers admirateurs, et il les commenta avec une intelligence et une ferveur de précurseur.

Encore que personne de nous n'ait le droit d'examiner les raisons, sans doute personnelles, qui depuis longtemps tiennent M. de Wyzewa cantonné dans des études bien spéciales d'hagiographie ou de simple érudition littéraire (travaux auxquels d'ailleurs il apporte des qualités d'écriture bien rares), nous pouvons déplorer cette abstention. Désormais cependant, ceux qui, comme moi, ont goûté profondément *Valbert* auront un autre livre à aimer, presque du même ordre. Ils s'apercevront que, malgré une si longue interruption, M. de Wyzewa n'a cessé d'être pareil à lui-même. *Ma tante Vincentine* (1) les ravira, comme les avait ravés *Valbert*, mais ils y discerneront une émotion plus grave, un mûrissement du cœur qui ne se trouvait point (et c'était tout naturel) dans cette monographie de jeune homme.

Ma tante Vincentine c'est, si vous voulez, une vie de sainte. C'est l'histoire d'une tante avec laquelle l'auteur a vécu de longues années de son existence et envers laquelle il se croit des torts, que cette confession veut réparer.

Je dis qu'il se croit des torts, et non qu'il les a, car, en lisant attentivement ce livre si touchant, je me suis bien aperçu que quelques espiègleries d'enfant, quelques malices un peu cruelles d'adolescent, quelques manquements dus à cette fausse honte qui est absolument inséparable de la vanité des jeunes gens, ne sauraient constituer de véritables fautes à l'égard d'une parente, à laquelle à tous autres égards l'auteur manifeste toujours une grande tendresse. Et la tante Vincentine elle-même ne s'y est pas trompée, elle qui ne cessa de garder à son neveu une affection et un dévouement sans bornes, mais surtout sans regrets. Il y a dans l'amour de nos parents pour nous lorsque nous sommes ingrats, même s'ils sont eux tout près de la sainteté, quelque déception, quelque tristesse qu'ils ne peuvent nous cacher. Ils nous aiment, malgré nos défauts. Ce n'est pas ainsi que la sublime tante Vincentine semble avoir chéri son « Todor ». Elle paraît au contraire l'avoir toujours trouvé non seulement une remarquable intelligence, mais encore d'un cœur digne d'elle. Profondément, essentiellement ingénue, elle savait ce qu'il valait, ce qu'il était, au-dessous des apparences orageuses de la jeunesse. Ce n'est pas un des moins merveilleux effets de son influence occulte et posthume que d'avoir ainsi développé chez son neveu un sens si scrupuleux du bien et du mal, et de pareils regrets pour des crimes si peu graves.

Lorsqu'il s'accuse d'avoir traité en jouet cette excellente éducatrice, et de n'avoir jamais dans son enfance compris qui elle était, quoi de plus fréquent, hélas?... Ce n'est pas à la louange de l'enfance, mais c'est ainsi. Un enfant est un homme en puissance : il ne devient digne plus tard du nom d'homme que s'il vainc en lui cette barbarie, cette brutalité, cet égoïsme qui l'infectent. C'est l'évolution de la nature. Il n'y a que des âmes particulièrement délicates pour manifester plus tard un remords d'avoir été cela. Quoi qu'il en soit d'ailleurs, Todor adorait, au moins à son insu, sa tante Vincentine.

Depuis lors seulement, (*les promenades à Labosse*), sous l'effet des paroles merveilleuses que j'entendais sortir de la bouche de ma compagne, j'ai commencé à deviner que celle-ci était une personne humaine, sinon encore tout à fait à la traiter comme telle. L'amour que secrètement, à mon insu, j'avais ressenti pour elle dès mes premières années, c'est alors que j'ai commencé à en prendre conscience, avec ce mélange d'éton-

nement et d'admiration qui, longtemps ensuite, allait cohabiter étrangement dans mon cœur avec des restes de mon ancien mépris de maître trop aimé. Jusqu'au jour où de tous ces sentiments divers résulterait en moi le grand flot de respectueuse et reconnaissante tendresse qui s'épanche, aujourd'hui, aux pages de ce livre.

Quant à la vie proprement dite de tante Vincentine, elle s'organise si l'on peut dire parfaitement, elle apparaît comme le type d'une existence de dévouement et de sainteté. Tout s'y trouve réuni : jeune fille, elle est sinon belle, du moins d'une infinie séduction et elle inspire un amour respectueux et constant à deux jeunes gens dont un, qu'elle préfère, mais à qui elle renonce aussitôt parce que le devoir l'appelle auprès de sa famille. Élégante, distinguée, mondaine, spirituelle, capable, si elle eût cultivé tous ces dons, de devenir une femme fêtée, peut-être célèbre, elle semble estimer qu'ils ne valent qu'en eux-mêmes et qu'il ne convient pas de leur donner des fins égoïstes. Et aussitôt elle éteint sur elle si je puis dire ces lumières et dissimule ces attraits. Elle s'habille austèrement et cesse toutes relations. Elle se dévoue à son frère et au fils de son frère. C'est pour le jeune Todor qu'elle sera amusante, vive, enjouée, inépuisable conteuse de récits populaires et poétiques. C'est pour lui qu'elle réserve les trouvailles de sa conversation si gaie, si vivante, si pittoresque. Et c'est à elle sans doute et à cette éducation exceptionnelle que le jeune homme dut sa si précieuse sensibilité.

A peine le malheur s'est-il abattu sur sa famille, à peine a-t-elle émigré en France qu'on lui fait comprendre le surcroît de dévouement qu'on attend d'elle. Elle va au-devant de ce désir, elle descend un degré de plus dans l'abnégation. Elle renonce même à ce qui restait dans sa mise de correction, elle se livre avec une profonde joie ascétique, aux travaux les plus rebutants, les plus fastidieux du ménage. Et lorsque, devenue une sorte de servante, prématurément vieillie, méconnaissable, elle n'a plus l'air d'appartenir à la famille du savant quoique original docteur dont elle est la sœur, par un raffinement de délicatesse, elle évite d'affirmer sa parenté, elle s'efface, elle s'annihile.

Lorsque Todor vient à Paris, elle l'y accompagne. Mais c'est pour continuer à l'y servir. Jamais elle ne s'inquiète de ce qu'il y fait : pour elle ce ne peut être qu'admirable. Jamais même elle ne songe, elle si pieuse, à lui reprocher ses liaisons et ses peccadilles d'étudiant. Cette attitude serait encore une sorte d'indiscrétion. Elle se contente de souffrir et de prier en silence. Quoi d'étonnant à ce que Todor ait parfois cédé à la honte d'avouer sa parenté avec une femme d'aussi humble apparence, puisque, de son plein gré, tante Vincentine avait adopté la misérable tenue de femme de charge et semblait goûter, comme une mortification choisie, l'équivoque où les visiteurs se trouvaient à son égard ?

Enfin, son neveu se marie. Elle meuble l'appartement des futurs époux, les accueille, les sert quelques jours, puis s'efface, retourne d'où elle est venue, sans même se permettre l'expression d'un regret de peur de gêner la joie de Todor. Et lorsque, quatre ans après, ayant, des suites d'une affreuse maladie, perdu sa chère femme, il la rappellera, elle reviendra aussitôt, toujours prête, toujours dévouée, toujours fidèle. Le seul signe du mal que cette absence lui aura fait, le seul qu'elle n'ait pu dissimuler, c'est le soudain vieillissement de tout son être. N'importe, son courage est toujours pareil, son abnégation aussi souriante. Les huit dernières années de sa vie, elle les passe avec son neveu, goûtant comme une compensation merveilleuse à toutes ses tris-

(1) TÉODOR DE WYZEWA : *Ma tante Vincentine*. Paris, librairie académique Perrin.

tesses la joie profonde, sans paroles, de se trouver au bon soleil provençal, au Cannet où l'écrivain l'emmenait en hiver (exquise d'ailleurs, la description qu'il nous fait de ces heureuses saisons). Mais, comme pour ne point priver une telle vie de la fin qu'elle méritait, ce n'est point même dans la douceur du paysage méditerranéen que s'éteindra tante Vincentine, c'est à Paris, dans le triste paysage urbain, de façon que ses épreuves se complètent bien de cette suprême déception. Elle meurt comme une sainte, doucement, et il ne manque pas même à cette mort ce doux parfum de poésie franciscaine qui fut répandue sur toute la vie de cette Clarisse laïque. Ecoutez la touchante anecdote :

Depuis que, l'année dernière, des locataires d'un étage inférieur s'étaient plaints de ce que la nourriture distribuée par ma tante aux moineaux du jardin exposât leurs propres fenêtres à recevoir parfois des traces de séjour des moineaux susdits, la pauvre femme avait entièrement renoncé à son ancienne habitude; et naturellement les moineaux, de leur côté, avaient entièrement perdu l'habitude de venir se percher sur nos fenêtres. Or voici que, ce matin, au moment même où ma tante venait de mourir, ma mère et Pauline et notre concierge ont vu un spectacle extraordinaire : tout le rebord des deux fenêtres, dans la chambre, était littéralement garni d'oiseaux; et bon nombre de ceux-ci étaient même posés sur le rebord intérieur, et quelques-uns s'étaient enhardis à pénétrer jusque dans la chambre! C'était là, sans doute, un hasard, mais combien touchant!

Voici, hâtivement résumée, l'histoire que M. Téodor de Wyzewa nous conte avec une simplicité et une fidélité absolues. Certaines pages en sont tellement émouvantes qu'elles amènent des larmes aux yeux des plus sceptiques. Et je ne doute pas un instant que tous les lecteurs de cette vie pieuse ne deviennent, pour un instant tout au moins, les « simples cœurs » que souhaite de rencontrer pour elle l'écrivain et que cette douce mémoire ne répande sur eux des « rayons merveilleux de douceur et d'amour ». Il faudrait qu'ils fussent bien durs pour résister à ce charme.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Une Exposition de l'Affiche.

Le Salon d'Automne prépare une petite rétrospective de l'Affiche. L'idée est ingénieuse et ce Salon du papier et de la rue distraira les visiteurs. Forain disait un jour : « Moi... j'expose dans les kiosques ». Chéret, Grasset, Capiello, Willette, Steinlein, Grün, Barrère exposent, eux, en plein boulevard, sur la cimaise des maisons.

L'affiche est le plus populaire des tableaux. Capiello est connu de la foule qui ignore Degas. Il le mérite, d'ailleurs, car sa pimpante polychromie aux virulences faites d'harmonies complémentaires fut une trouvaille et un renouvellement. Ce spirituel Livournais aura servi les intérêts de tous les liquoristes et nulle publicité ne fut plus efficace que la sienne.

Le Salon d'Automne tiendra à honneur de donner à Lautrec, à Chavannes, à Carrière le rang que ces maîtres tinrent comme affichistes. Le *Bruant* de Lautrec, l'affiche du premier numéro de l'*Aurore*, de Carrière, sont des chefs-d'œuvre.

Aussi bien Huysmans, Roger Marx, Frantz Jourdain, Geffroy, Charles Morice, Mauclair, l'ont-ils dit fortement.

La lithographie en couleurs fut une invention allemande, puisque Senefelder la pratiqua le premier à la fin du dix-huitième siècle; mais on peut dire qu'elle fut, dès son importation chez

nous par André, réinventée par l'imprimeur et le coloriste français.

Chéret, en 1868, je crois, revenant de Londres, où il s'astreignait à de menues besognes pour la parfumerie Rimmel, fit sa première affiche pour la *Biche au bois*, qu'on jouait au Châtelet. Mais l'affiche de la *Biche au bois* ne comportait qu'un seul tirage. Son véritable début dans l'affiche en couleur — celle de *Valentino* — date d'un ou deux ans après. Puis se succédèrent les images des *Folies-Bergère*, du *Moulin Rouge*, de la *Saxoléine*, des *Coulisses de l'Opera*, du *Jardin de Paris*, du *Théatrophone*. Autant d'oasis dans le brouillard des hivers parisiens.

Huysmans, en son langage artiste, mais tarabiscoté, a dit curieusement : « Dans cette essence de Paris qu'il distille, Jules Chéret abandonne l'affreuse lie, délaisse l'élixir même, si corrosif et si âcre, recueille seulement les bouillonnements gazeux, les bulles qui pétillent à la surface. Il verse une légère ivresse de vin mousseux, une ivresse qui fume, teintée de rose. »

Et qu'on n'aille point parler de jeux faciles ou d'art mineur. Il n'est pas de jeux faciles en art. Et quand Chardin peignait une enseigne, cette enseigne était supérieure à toute la production picturale de nos membres de l'Institut.

LOUIS VAUXCELLES

UN DISCOURS D'ÉMILE ZOLA (1)

MESDAMES, MESSIEURS,

Je n'ai rien d'administratif, et M. le ministre de l'Instruction publique, qui m'a fait l'honneur de me déléguer près de vous, voudra bien que je le représente en simple ami des bêtes. Je n'ai pas d'autre raison pour prendre ici la parole, si ce n'est que je les aime, et j'imagine que cela ne peut qu'honorer tout le monde, même le gouvernement d'un grand pays, que de dire publiquement qu'on les aime.

D'ailleurs, cette tendresse fraternelle que j'ai pour elles ne me donne nulle vanité, car je n'ai jamais fait aucun effort pour l'avoir. Je les ai aimées tout petit et j'ai grandi en les aimant. Il est très certain que cette tendresse est née avec moi, si active, que je n'ai pas même eu le mérite de l'acquérir et de la cultiver. Ma seule surprise est de me trouver parmi vous si tard, à cinquante-six ans, lorsque, depuis trente années, je n'ai pas écrit une œuvre, sans y mettre une bête aimée, sans y parler de mes chers bêtes, dans toute l'effusion de mon cœur. La rencontre fatale a été bien longue à se produire, mais enfin me voici donc en famille.

On dit qu'il y a des gens qui n'aiment pas les bêtes. Moi-même j'ai cru parfois rencontrer de ces gens-là. Mais j'ai réfléchi, j'ai fini par me dire que je me trompais. La vérité est que tout le monde aime les bêtes; seulement, il y a des gens qui ne savent pas qu'ils les aiment. Vous imaginez-vous la nature sans bêtes, une prairie sans insectes, un bois sans oiseaux, les monts et les plaines sans êtres vivants? Représentez-vous un instant l'homme seul, et tout de suite quel immense désert, quel silence, quelle immobilité, quelle tristesse affreuse! Ne vous est-il pas arrivé de traverser quelque lande maudite d'où la vie des bêtes s'est retirée, où l'on n'entend ni un chant, ni un cri, ni le frôlement d'un corps, ni le palpement d'une aile? Quelle désolation, comme le cœur se serre, comme l'on hâte le pas, comme on se sent mourir d'être seul, de ne plus avoir autour de soi la chaleur des bêtes, l'enveloppement de la grande famille vivante! Et qui

(1) Délégué par le ministre de l'Instruction publique pour présider la séance annuelle de la Société protectrice des animaux, Emile Zola prononça le 25 mai 1896 au Cirque d'Hiver un touchant discours sur la tendresse que méritent les animaux. Le *Bulletin de l'Association Emile Zola* vient de publier cette page émouvante, demeurée jusqu'ici inédite.

donc peut dire alors qu'il n'aime pas les bêtes, puisqu'il a besoin d'elles pour ne pas se sentir seul, terrifié et désespéré?

Puis, ces bêtes, nous les avons faites de notre intimité. Vous qui prétendez ne pas les aimer, voulez-vous donc que le cheval retourne à l'état sauvage, que nos maisons ne soient plus peuplées du chat et du chien, que nous fermions nos basses-cours, nos étables et nos bergeries? Essayez donc de ne vivre qu'entre hommes, maintenant que vous avez admis les bêtes au foyer, et vous verrez de suite que vous coupez dans votre vie en pleine chair, que ce sont des parents que vous retranchez. Elles sont devenues de la famille, on ne pourrait les supprimer sans arracher un peu de votre cœur. Et, je le répète, vous pouvez croire que vous ne les aimez pas, parce qu'elles sont là, parce que vous jouissez d'elles sans vous en rendre compte; mais, si elles n'y étaient plus, vous les regretteriez bien vite et vous éprouveriez un tel vide que vous les redemanderiez à mains jointes.

Aimons-les, parce qu'elles sont l'ébauche, le tâtonnement, l'essai d'où nous sommes sortis, avec notre perfection relative; aimons-les, parce que s'il y a autre chose en nous, elles n'ont en elles rien qui ne soit nôtre; aimons-les, parce que, comme nous, elles naissent, souffrent et meurent; aimons-les, parce qu'elles sont nos sœurs cadettes, infirmes et inachevées, sans langage pour dire leurs maux, sans raisonnement pour utiliser leurs dons; aimons-les, parce que nous sommes les plus intelligents, ce qui nous a rendus les plus forts; aimons-les, au nom de la fraternité et de la justice, pour honorer en elles la création, pour respecter l'œuvre de vie et faire triompher notre sang, le sang rouge qui est le même dans leurs veines et dans les nôtres.

Et, je l'ai dit un jour, votre besogne est sainte, vous qui vous êtes donné la mission de les protéger, par haine de la souffrance. C'est à la souffrance qu'il faut déclarer la guerre, et vous parlez un langage universel, lorsque vous criez pitié et justice pour les bêtes. D'un bout du monde à l'autre, des sociétés sœurs peuvent se fonder, vous entendre et vous répondre. Que tous les peuples commencent donc par s'unir pour qu'il ne soit plus permis de martyriser un cheval ou un chien, et les pauvres hommes, honteux et las d'aggraver eux-mêmes leur misère, en arriveront peut-être à ne plus se dévorer entre eux!

ÉMILE ZOLA

POUR HONORER STENDHAL

M. André Beaunier a protesté avec raison dans le *Figaro* contre l'habitude, de plus en plus répandue, de perpétuer par des statues la mémoire des hommes de lettres illustres. C'est le projet d'élever à Stendhal un monument public qui lui suggéra ces très justes réflexions :

« Pour honorer les grands écrivains, il y aurait mieux à faire que de confier leur ressemblance et même l'allégorie de leurs vertus à l'habileté d'un sculpteur.

Notons-le : Beyle, avec ses favoris courts, ressemblait à un notaire de province. Il n'est pas beau. Et ce n'est pas le visage de Beyle que nous sommes curieux de livrer aux âges ultérieurs.

Beyle, c'est l'œuvre de Beyle.

Or, l'œuvre de Beyle est en mauvais état. Nous ne l'avons que dans de misérables volumes. Nous ne l'avons que toute pleine de fautes : les fautes qu'il avait lui-même laissées dans les éditions originales de ses écrits; et surtout les fautes qui, peu à peu, se sont glissées dans les réimpressions auxquelles veillèrent des protes parfois nonchalants.

L'œuvre de Stendhal est imprimée sur ce papier que nous devons au fin progrès de l'industrie contemporaine et qui, au dire de nos plus sûrs chimistes, ne durera pas longtemps après nous.

L'œuvre de Stendhal est, en grande partie, inédite. On n'a pas fini de dépouiller et de copier et de publier les difficiles manuscrits que la bibliothèque de Grenoble conserve.

Bref, au lieu de placer sur les murailles de la Comédie-Française un Stendhal-Beyle analogue à un Gustave Larroumet, que

ne fait-on pour lui ce qu'il faudrait qu'on fît pour les grands écrivains au jour où la postérité leur montre une généreuse faveur?

Avec l'argent de la souscription et sous les auspices du comité qui a pris l'affaire en mains, que n'imprime-t-on pas, sur beau papier, sur papier durable, une édition, tout à fait complète et parfaitement fidèle, de son œuvre?

Il n'y a pas de plus bel et utile hommage, que réclame la renommée d'un écrivain.

Si l'on en doute, qu'on veuille comparer soigneusement le manuscrit et la série des éditions d'une des œuvres qui sont l'honneur d'un pays et l'abondant évangile de l'humanité. L'on verra ce que maintes phrases sont devenues, maintes phrases qu'apprennent par cœur les adolescents, au collège. Quand un écrivain tombe — et quelle chute! — dans le domaine public, les réimpressions se multiplient : c'est, pour les éditeurs, qui ne sont pas des enfants, une aubaine. Et l'on ne se doute pas de la négligence, de la désinvolture!... »

BIBLIOGRAPHIE

Aimons les arbres, par LOUIS PIÉRARD, pages choisies (Deuxième édition, revue et augmentée (1)).

Superbe réédition, avec de nouveaux textes, des images et une couverture illustrée par Auguste Donnay, du bel ouvrage dont M. Louis Piérard a pris l'initiative. C'est si beau, un arbre! Rien peut-être n'est plus complet dans la nature. Cette anthologie, la première d'une série : *A la louange de la Nature*, est bien propre à le faire aimer.

La Décentralisation musicale, par HENRI AURIOL (2), avec une préface de GABRIEL FAURÉ, directeur du Conservatoire de Paris.

Les régionalistes, les musiciens et tous ceux qu'intéressent les questions théâtrales au double point de vue de l'art et de l'organisation pratique trouveront d'utiles renseignements dans ce traité aussi bien documenté qu'attrayant et auquel l'élogieuse préface de M. Fauré donne une valeur particulière.

Rodin, par MURIEL CIOLKOWSKA (3).

Recommandons aux personnes qui lisent l'anglais cette biographie excellente, illustrée d'une façon heureuse, et dont on devrait publier une traduction française. C'est un des meilleurs livres que l'on ait écrits sur Rodin.

PETITE CHRONIQUE

La 29^e Exposition des Beaux-Arts organisée par le Cercle artistique de Tournai s'ouvrira le 14 septembre prochain. Pour tous renseignements, s'adresser au secrétaire du Cercle, M. Semet, rue des Carliers 10, à Tournai.

Une séance solennelle consacrée à la glorification des frères Van Eyck a réuni dimanche dernier un public nombreux et élégant dans la grande salle du Conservatoire de musique.

On y a entendu successivement des discours de MM. le comte Durrieu, de l'Institut, président du comité français; Dr Swarzenski, directeur du Stadel Institut de Francfort, délégué du comité allemand; Maurice Brockevell, délégué du comité anglais; Joseph De Smet, président du Cercle artistique et littéraire de Gand, vice-président du comité belge d'organisation; Pol de Mont et le chanoine van den Gheyn.

Tous les orateurs ont éloquemment fêté la mémoire des deux grands artistes flamands.

(1) Frameries, Dufranne-Friart.

(2) Paris, Eugène Figuière et C^{ie}.

(3) London, Methuen.

Il est question de créer en Belgique une école de carillon, dont le but principal serait de régénérer l'art des cloches. L'école serait établie à Malines, le conservatoire actuel de l'art du carillonneur.

Les cours porteront surtout sur la technique et l'harmonie.

Deux grandes revues de langue allemande, le *Kunstwort* de Dresde et le *Storm* de Vienne, ont consacré à Camille Lemonnier des numéros spéciaux contenant des essais de M. Stéphane Zweig, le critique averti des choses de chez nous, et des fragments de l'œuvre du maître, illustrés de dessins de Constantin Meunier et de Claus.

On prépare en Allemagne une édition définitive des principaux romans de Camille Lemonnier.

Demain, à 9 heures, salle de fêtes du Bellevue Palace à Westende, fête artistique organisée par M. Henry Janlet, à l'occasion du Salon d'art du Cercle le *Littoral*, au profit de l'« Œuvre du Grand air ». La fête sera présidée par M. le baron Ruzette, sénateur et gouverneur honoraire de la Flandre occidentale.

Dans les premiers jours de septembre paraîtra chez les éditeurs Casterman, à Tournai, un *Album souvenir du Cortège-tournoi*, contenant l'historique et la description du Cortège et du Tournoi par M. Hocquet, archiviste de la ville, la liste des participants, la reproduction photographique des groupes du cortège, des principales scènes du Tournoi, etc. Le prix de souscription est de 6 francs, réduit à 5 francs pour ceux qui souscrivent avant le 15 août. Edition de luxe, 7 fr. 50.

Parmi les littérateurs belges, Georges Rodenbach est l'un des plus connus et les plus admirés en Russie.

La *Belgique artistique et littéraire* consacre dans son dernier numéro un intéressant article à la bibliographie critique du poète de la *Jeunesse blanche* en Russie. L'article est signé par une femme de lettres, M^{me} Marie Viesséloska, bien connue des écrivains belges et qui s'est fait un nom très remarqué en Russie par ses études sur notre littérature et par un nombre considérable de traductions d'ouvrages belges. C'est M^{me} Viesséloska qui a fait les premières traductions des œuvres de Rodenbach, et c'est à elle qu'est due la grande diffusion de la gloire du poète en Russie.

L'opéra de Boston donnera, en février prochain, la première représentation de la nouvelle œuvre du compositeur italien Ricardo Zandonai, *Francesca di Rimini*, dont Gabriel d'Annunzio a écrit le livret.

L'hiver prochain aura lieu, à l'Hôtel Drouot, la vente de la collection de M. Edouard Aynard, l'une des plus vastes que l'on ait réunies et des moins connues. Elle comprend des tapisseries anciennes, des faïences, des meubles, des bijoux, des ivoires précieux. Parmi les tableaux, se trouve un paysage de Ruysdael et un *Christ à la colonne* de Rembrandt.

M. Camille Saint-Saëns vient, dit le *Guide musical*, de terminer un oratorio biblique dont la première exécution est annoncée au

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

prochain festival de Gloucester. Titre : *la Terre promise*. La partition réduite vient de paraître chez les éditeurs Novello et Co, à Londres. Le maître français a écrit cet ouvrage spécialement pour l'Angleterre et sa partition est dédiée à la reine Alexandra. L'œuvre est écrite pour soli, double chœur, orgue et orchestre. C'est la première fois depuis qu'existent les festivals de Gloucester qu'une œuvre nouvelle et inédite d'un compositeur étranger figure au programme. Les journaux anglais félicitent le comité du festival d'avoir rompu en faveur de Saint-Saëns avec une tradition plus que séculaire.

Du même journal :

Richard Strauss vient d'achever la soixante-deuxième de ses œuvres, un morceau à quatre voix pour solo, chœur et orchestre, qui ne manquera pas d'exciter la curiosité des techniciens. Le chœur mixte n'a pas moins de seize parties. L'œuvre est intitulée : *Mottets allemands*. Elle met en musique des poésies du doux poète Frédéric Rückert.

C'est M. Félix Charpentier qui exécutera le monument qu'on se prépare à élever au génial entomologiste Fabre. Le statuaire va s'installer pendant quelques semaines à Sérignan pour y reproduire les traits de l'illustre vieillard. Le monument sera placé dans la cour d'honneur de l'Ecole normale d'Avignon.

Le statuaire russe S. Soudbinine a été chargé par le gouvernement impérial de se rendre à Londres pour exécuter une série d'études d'après la célèbre danseuse Anna Pavlova. Ces statuettes sont destinées à être reproduites dans les ateliers de la manufacture impériale de porcelaines, dont les produits, hors commerce, sont offerts par le tsar aux membres des familles régnantes.

N'achetez pas de Tiepolo, dit le *Gil Blas*, sans les examiner de très près. Deux tableaux du vieux Vénitien ont été volés à l'église Saint-Maxime, à Padoue. On les évaluait à environ deux cent mille francs. Les toiles ont été coupées et enlevées de leurs cadres pendant la nuit. L'une de ces toiles représente *Saint-Jean-Baptiste*, l'autre est connue sous le nom de *la Madone à la neige*.

Le *Guide musical* annonce que *Parsifal* sera représenté concurremment, au commencement de l'année prochaine, sur plus de quarante scènes allemandes. Les municipalités rivalisent de générosité afin d'assurer le succès de ces représentations. La Ville de Leipzig, entre autres, vient de voter à cet effet un crédit de 100,000 marks. La Municipalité de Breslau a accordé au théâtre de la ville un subside de 30,000 mark et le Conseil communal de Strasbourg 25,000. L'élan est général. Cependant, parfois, il y a une ombre au tableau. C'est ainsi que le Conseil communal de Halle a rejeté, malgré les objurgations du bourgmestre, une demande de crédit de 20,000 mark proposée dans le même but par la Commission du budget.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}, Editeurs

BRUXELLES

PARIS

4, PLACE DU MUSÉE, 4

63, Boulevard Haussmann, 63

Vient de paraître :

La Peinture au Musée ancien de Bruxelles

Reproduction de 174 œuvres des diverses écoles accompagnée d'un guide historique et descriptif par FIERENS-GEVAERT.
Bel in-4° (22 1/2 × 29 cm.) de 80 pages de texte et 156 planches hors texte.

Prix : 10 fr. broché. — 12 fr. 50 cartonné. — 15 fr. relié.

En souscription pour paraître incessamment :

Les

Très Belles Miniatures de la Bibliothèque Royale

de Belgique

par EUGÈNE BACHA

Beau volume in-4° Jésus (26 1/2 × 34 1/2 cm.) contenant, outre une étude introductive, 56 planches hors texte en héliotypie.

Prix de l'ouvrage en portefeuille : 30 francs.

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN
BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

La Vie Internationale
REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS
ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX
BRUXELLES : Office central des Associations internationales
Prix d'abonnement : 25 francs.

L'Art et les Artistes
Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes
Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**
Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.
DIRECTION ET ADMINISTRATION :
23, Quai Voltaire. — PARIS

ARGUS DE LA PRESSE
FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet. — HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

LA REVUE MUSICALE
S.I.M. & COURRIER MUSICAL
RÉUNIS

Administrateur général : **René DOIRE**
Rédacteur en chef : **Emile VUILLERMOZ**

Rédaction et Administration :
29 RUE LA BOÉTIE, PARIS

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprime sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBBY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le Bulletin de l'Œuvre (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Le nouveau catalogue vient de paraître. Prix : 2 fr. franco 2 fr. 50.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

Revue mensuelle illustrée d'art ancien et moderne.

Directeur : **P. BUSCHMANN**

Fondée en 1904

Anvers, 15, Rynpoortvest. 15, Anvers

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.
La livraison, fr. 2.50. — Numéros spécimens sur demande.
Édition de luxe sur papier spécial, 50 fr.

LIBRAIRIE G. VAN OEST ET C^{ie}
Bruxelles | Paris
4, place du Musée | 63, boulevard Haussmann

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL
280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignohos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le No.	0,25	Le No.	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Souvenirs (D. DE SÉVERAC). — Au Musée du Cinquantenaire (L. H. DEVILLEZ). — Réflexions sur Jean-Jacques Rousseau (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Peintres d'aujourd'hui : *Jules Plandrin* (JOACHIM GASQUET). — « Avec les Gueux » : *Quarante et un dessins originaux* (JEAN RICHEPIN). — Publications d'Art : *L'Art de notre temps* : *Gustave Moreau* (F. H.). — Petite Chronique.

SOUVENIRS

A RICARDO VINÈS, interprète de Chopin.

Vous n'avez pas oublié, n'est-ce pas, cher ami, les belles journées d'été que nous employâmes à parcourir ensemble les coteaux austères du Languedoc ou les hauts plateaux de la douce Cerdagne? Les journées étaient ardentes. Sous l'azur, dans les chemins creux, à travers les vignes ou parmi les prairies, nous marchions, ivres de lumière et de chaleur; parfois nous demandions à l'ombre bleue d'un pin ou à l'ombre grise d'un figuier la fraîcheur et le repos; puis le soir venait, le soleil colorait de nacre et de carmin la couronne liliale des glaciers des Pyrénées-Orientales; des cloches et des chants flottaient sur la plaine, doucement... et nous regagnions la maison. Puis, après diner, dans la salle de l'agreste auberge, nous nous rassemblions autour du piano et vous jouiez!

Qui dira les pianos des auberges cerdanes! Parfois si sourds, si effacés, si las; parfois si délicieusement désaccordés, si argentins, si faux qu'ils font songer à ces épinettes desquelles on n'a pas entendu la voix

depuis la Révolution et que l'on retrouve aux hasards des visites chez les brocanteurs de province.

Qui dira les pianos d'auberges! Et le délicieux poème qu'un Laforgue eût écrit sur ces petites choses lointaines et fatiguées qui ne résonnent que sous les doigts de la « demoiselle » de la maison et qui vont peut-être mourir pour avoir trop joué la *Prière d'une Vierge*!

Eh bien, mon cher Vinès, quand vos doigts de magicien couraient sur leurs touches jaunies, ces pauvres vieux pianos d'auberge semblaient sortir de leur agonie, et les voilà qui se réveillaient soudain et vibraient avec une émotion et un pathétique incomparables!

Je me souviens de certains soirs où vous jouiez du Chopin! Pendant des heures, l'âme du grand romantique par vous chantait pour nous seuls.

C'étaient d'abord ces étonnants *Préludes* d'une fantaisie harmonique, rythmique et mélodique si débordante! A mesure que vous les interprétiez, nous nous étonnions des merveilleuses qualités d'invention de Chopin. Car si nous examinions les thèmes de ces vingt-quatre *Préludes*, nous étions frappés par leur somptuosité, leur diversité, leur élégance et leur expressivité, si j'ose dire ainsi...

Un autre musicien moins aimé des Muses aurait certainement cherché dans de pareils thèmes l'occasion d'écrire des pièces de longue haleine, tellement la matière en est riche. Il eût été facile de céder à la tentation : tous les éléments musicaux propres aux développements de grandes proportions sont contenus dans ces idées soit au point de vue harmonique, soit au point de vue mélodique. Mais l'on dirait que Chopin (avec ce sens de la mesure qu'il tenait peut-être un peu de son origine à demi-française), lorsqu'il

abordait cette forme du Prélude, prenait plaisir à faire œuvre d'orfèvre, et à dire en peu de mots des choses parfaites. Ses dons de trouveur sont tellement grands qu'il n'essaie même pas de faire jaillir de cette merveilleuse matière tous les développements qu'elle contient en germes. Il invente, il invente toujours, et c'est toujours expressif et passionné, et c'est toujours nouveau! La variété de ces *Préludes* et des *Études* est surprenante. Ce sont des exemples de la beauté condensée, si je puis dire.

Il en est qui font rêver à des cortèges de héros antiques défilant à travers des plaines rutilantes de soleil; les uns semblent vouloir escalader les cimes empourprées par le crépuscule; d'autres au contraire évoquent la tendresse d'une idylle au bord de quelque fontaine sous le ciel nostalgique du Nord. En écoutant le *Prélude* en *si*, il nous semblait entendre un poème raffiné et mélancolique comme un lied de Heine. Et dans le *Prélude* en *ré* bémol, n'était-ce pas l'âme inquiète d'un autre poète malheureux que chantait ce beau thème du début qui devient si plein de doute vers le milieu de la pièce (dans le passage en *ut* dièze mineur)?

Et que dire de ces étonnantes *Études* que vous nous jouiez ensuite? Comment Chopin a-t-il pu résoudre ce problème insoluble pour la plupart des musiciens: écrire de véritables exercices de piano à l'usage des virtuoses, des exercices qui peuvent leur servir journalièrement pour acquérir de l'habileté technique, exercices admirablement adaptés à ce but d'ailleurs et qui en même temps ont une valeur artistique incomparable?

Car il n'y a pas à s'y méprendre, jamais un auditeur de goût, en entendant ces *Études*, ne pensera qu'elles sont faites dans un but d'école, pour accumuler des « gaucheries » rythmiques et harmoniques ou habituer les exécutants aux plus grandes difficultés de mécanisme qui se puissent rencontrer; celui qui écoute les *Études* est immédiatement conquis par la musique et il se livre tout de suite à elle corps et âme.

Avec de telles œuvres il n'est pas besoin de se poser des questions indiscrètes, ni de se dire: que va devenir ce thème? Reviendra-t-il par mouvement contraire ou par augmentation? Sur quelles tonalités pourrons-nous prendre un repos bien mérité à travers ce dédale de modulations et de changements de tons imprévus? Non, l'auditoire est subjugué brusquement par la musique! Il va se laisser enlever, charmé, ému et grisé, jusqu'aux nuées où seuls planent les aigles. Quel art admirable celui qui est capable d'un tel miracle!

Si on voulait analyser la beauté de ces pièces, il faudrait les citer toutes, l'une après l'autre, tellement chacune d'elles contient une valeur, une grâce, une grandeur ou un charme particuliers. Elles sont remplies de tant de nouveautés harmoniques et mélodiques

qu'un examen minutieux ne pourrait intéresser que des techniciens.

Il vaut mieux les écouter et se livrer à elles. Mais il n'est pas défendu de réfléchir ensuite et de constater que c'est de cette œuvre-là que date l'art de l'écriture actuelle du piano. Sans doute la jeune école française doit beaucoup à Liszt et à Franck, mais je crois que les *Études* sont le point de départ (déjà parfait) de ce que l'on essaie de faire aujourd'hui.

Vous vous souvenez, mon cher Vinès, c'était cela que nous disait ce bon et grand Charles Bordes qui était au milieu de nous...

Puis le vieux piano que nous aimions, après les *Préludes* et les *Études*, nous redisait la *Berceuse* et les *Ballades*. *Berceuse* qui ne saurait bercer que de belles mais très grandes dames, tellement elle est élégante, spirituelle, aristocratique! *Ballades* rustiques parfois, mais si romantiques d'inspiration, si serènes, si simples, si sensibles que le mauvais goût du temps ne les a pas même effleurées de sa lourdeur déclamatoire.

Il n'est rien d'aussi brûlant, d'aussi passionné que ces pièces où semble vivre, irréaliste et présente, je ne sais quelle femme, quelle mystérieuse inspiratrice. Et peut-être le sait-on? Mais là où les critiques et les musicographes s'efforcent de rechercher le nom de la tendre inconnue et se perdent en conjectures, ne vaut-il pas mieux penser que Chopin se chante à lui-même cette sublime mélodie qu'est la *Ballade* en *sol* mineur, et que c'est sa propre âme féminine, nuancée, qui, dans la *Ballade* en *la* bémol, sourit, rêve ou se lamente?

L'impression la plus profonde que nous laissent ces charmantes auditions, c'est que dans n'importe laquelle de ces pièces on sentait (même dans les plus simples) une âme tourmentée, un génie impérieusement tourné au tragique.

Préludes, *Ballades*, *Berceuse*, *Études*, dans le vieux salon de Saint-Félix ou dans l'auberge de Cerdagne, ils vivaient pour nous, et si j'aimai toujours Chopin, je dois vous dire que je ne le goûtai, que je ne le compris jamais davantage qu'au cours de ces douces soirées que remplissaient la musique et l'amitié.

Et cela malgré les pauvres moyens de ces vieux pianos! Tant il est vrai que lorsque la musique est belle, elle l'est toujours.

Je vous dois, Vinès, le meilleur de ces soirées, j'ai voulu vous le rappeler aujourd'hui et dire aussi mon culte pour le maître romantique que vous interprétiez. Vous souvenez-vous encore de ces beaux jours? Notre cher, notre grand Bordes était encore là! Et dans un coin du salon, sur sa chaise, il était si ému qu'il pleurait.

D. DE SÉVÉRAC

Au Musée du Cinquantenaire.

Les grammaires d'autrefois contenaient à leurs dernières pages un chapitre où, sous le titre de « locutions vicieuses », elles citaient un certain nombre de façons défectueuses de s'exprimer. Tout à côté, elles enseignaient la bonne manière de dire. On y lisait, par exemple :

Ne dites pas : « une rue *passagère* ». Dites : « une rue *passante* » ou « *animée* ». Ne dites pas : « un objet *casuel* ». Dites : un objet *cassant* ou *fragile*.

Le danger de cette méthode était qu'une confusion s'établissant dans la mémoire de l'élève entre les deux manières de dire, il ne pouvait plus se rappeler quelle était la bonne.

Je crois qu'on a abandonné cette pédagogie, et l'on a bien fait. Notre Musée du Cinquantenaire avait adopté une méthode analogue en ce qui concerne la peinture décorative moderne.

Parmi des exemples admirables, il en montrait de tout à fait mauvais, mais il négligeait d'inscrire à côté de chaque œuvre : « dites » ou « ne dites pas ». D'où grande confusion. Ce musée vient récemment de soustraire aux regards des visiteurs un de ces exemples de décoration à éviter à tout prix.

Ceci est d'un bon augure. Il faut l'encourager dans cette voie. Bientôt il n'offrira plus aux peintres en gestation d'une œuvre décorative que de purs modèles. C'est ainsi qu'on mettait sous les yeux des femmes grecques en état de grossesse les plus belles statues, afin que leurs fruits en devinssent plus beaux. Et puis il paraît que les mauvais exemples nous coûtaient aussi cher que les bons.

Le Musée du Cinquantenaire a cette rare fortune de posséder les cartons de deux œuvres décoratives les plus hautes et les plus nobles de ce temps. Je veux parler du *Ludus pro Patria* et de la *Sainte Geneviève* de Puvion de Chavannes.

Nous sommes en train de les perdre. Déplorablement installés, l'un sur un mur à angle rentrant, l'autre sur un mur à arête saillante; nullement protégés du reste, ils attendent doucement la mort.

Si le *Ludus pro Patria* ne semble avoir souffert jusqu'ici que d'un excès de poussière, la *Sainte Geneviève* a senti pleurer sur elle l'eau du toit en longues larmes, dont on a tenté vainement d'effacer les traces; le remède a été pire que le mal.

Les rivets de la charpente en fer ont marqué leurs taches de rouille à travers la toile sur le panneau central; sous le panneau de droite est installée une bouche de calorifère qui a collé du haut en bas de la toile une large zone de poussière indélébile. Les deux cartons pour la décoration de l'Hôtel de Ville de Poitiers ne sont pas plus épargnés. Non loin de là, l'état lamentable de la tenture dit assez les dangers que courent de belles tapisseries du XVII^e siècle appliquées sur elle.

Loin de moi la pensée d'incriminer les conservateurs de ce Musée du Cinquantenaire où l'on a vraiment plus et mieux travaillé qu'ailleurs. Je sais qu'ils ne cessent de gémir sur l'indignité du pourrissoir que le gouvernement leur abandonne et qu'ils font venir le couvreur quand l'eau du toit tombe sur un chef-d'œuvre.

Ne pourrait-on cependant, avant que ces précieux cartons soient tout à fait perdus, les enlever, les nettoyer prudemment, les rouler et les mettre en lieu sûr, loin de ces murs rhumatisants, en attendant qu'on leur trouve une habitation moins malsaine?

Est-ce que leur sauvetage ne regarde vraiment personne?

L. H. DEVILLEZ

Réflexions sur Jean-Jacques Rousseau.

A Madame M.-O. MAUS.

Voici venue la saison où je pense à Jean-Jacques Rousseau avec le plus de ferveur. C'est que je suis dans une haute vallée et qu'il est difficile de se promener dans un sentier de montagnes sans penser à ce doux rêveur, qui fut le premier, après tout, à nous enseigner le charme de la nature. Je suis sûr que s'il n'avait pas existé, nous serions restés ce que nous étions au dix-huitième siècle, c'est-à-dire des hommes pour qui le monde extérieur n'avait pas de sens.

Cher Jean-Jacques! J'apprends chaque jour à l'aimer davantage. Chaque jour m'apparaît mieux son importance, sa valeur, la grandeur de son âme et cette infinie supériorité qu'il avait sur les hommes à la mode de son temps. Quand on le compare par exemple à Voltaire, on demeure stupéfait que des gens de bon sens aient seulement pu hésiter entre lui et ce petit esprit, taquin, brouillon, superficiel, incapable d'un élan généreux et sincère, et souvent d'une méchanceté si froide et si basse. Mais laissons là Voltaire et la manie des parallèles. Ne pensons qu'à notre herboreur.

* * *

Je pense à lui en contemplant ces modestes plantes des champs dont je connais à peine les noms pour quelques-unes, et qui me semblent plus délicates et plus belles que les plus somptueuses des serres et des marchands. Elles émaillent le gazon ras des sentiers où s'entassent les pommes de pin menues et rondes comme des roses. Lui, Jean-Jacques, savait leur nom, il les cueillait, délicatement, comme s'il eût touché à des choses vivantes, et il les plaçait, le soir, dans son pauvre herbier de commençant (car il ne fut jamais très fort, malgré sa longue expérience). Mais si humble qu'elle fût, sa collection, elle avait tout de même une valeur que n'ont jamais présentée les plus complètes, qui ne sont après tout que des nomenclatures. C'est que chaque brin d'herbe, chaque pétale avait été l'objet d'une rêverie, représentait des souvenirs. Lorsqu'il les retrouvait, petites momies touchantes, Rousseau se rappelait aussitôt le paysage où il les avait découvertes, et un monde de pensées douces et mélancoliques se levait dans son imagination.

Toutes mes courses de botanique, les diverses impressions du local des objets qui m'ont frappé, les idées qu'il m'a fait naître, les incidens qui s'y sont mêlés, tout cela m'a laissé des impressions qui se renouvellent par l'aspect des plantes herborisées dans ces mêmes lieux. Je ne reverrai plus ces beaux paysages, ces forêts, ces lacs, ces bosquets, ces rochers, ces montagnes dont l'aspect a toujours touché mon cœur; mais maintenant que je ne peux plus courir ces heureuses contrées, je n'ai qu'à ouvrir mon herbier, et bientôt il m'y transporte. Les fragmens des plantes que j'y ai cueillies suffisent pour me rappeler ce magnifique spectacle. Cet herbier est pour moi un journal d'herborisations, qui me les fait recommencer avec un nouveau charme, et produit l'effet d'un optique qui les peindrait derechef à mes yeux.

C'est la chaîne des idées accessoires qui m'attache à la botanique. Elle rassemble et rappelle à mon imagination toutes les idées qui la flattent davantage, les prés, les eaux, les bois, la solitude, la paix sur-tout, et le repos qu'on trouve au milieu de tout cela sont retracés par elle incessamment à ma mémoire. Elle me fait oublier les persécutions des hommes, leur haine, leur mépris, leurs outrages et tous les maux dont ils ont payé mon tendre et sincère attachement pour eux. Elle me transporte dans des habitations paisibles, au milieu de gens simples et bons, tels que ceux avec qui j'ai vécu jadis. Elle me rappelle et mon jeune âge, et mes innocents plaisirs, elle m'en fait

jouer derechef, et me rend heureux bien souvent encore, au milieu du plus triste sort qu'ait subi jamais un mortel (VII^e promenade).

* * *

C'est surtout pendant les vacances, et dans la montagne que l'on pense à Jean-Jacques. En ville, on le comprend moins bien, ou plutôt si, on comprend qu'il se soit retiré du monde. Comme tout pays est dur à son prophète, comme toute société est dure au précurseur du prochain ordre des choses, le XVIII^e siècle fut dur à Jean-Jacques. Je sais bien qu'il eut de fervents admirateurs, mais ils ne pouvaient rien pour lui. Et quant à ses protecteurs, eussent-ils réussi par leurs bontés à lui faire oublier les persécutions dont il avait été victime ? Jean-Jacques était trop sensible. On a beau jeu de lui reprocher son hypocondrie, et cette humeur inquiète et farouche qui l'empêchait de jouir en paix des retraites et des agréments que lui offraient ses bienfaiteurs. Pour moi, je ne fais qu'en vouloir davantage à ceux qui, par leur malignité, réussirent à irriter à ce point un homme si tendre, si désarmé. Ils portent une lourde responsabilité devant l'histoire. Et Voltaire tout le premier, si perfide, si sournois.

* * *

Je ne parle qu'à ceux qui l'aiment. Les autres n'y comprennent rien. C'est que Jean-Jacques n'est point un auteur qu'on aborde avec son intelligence, et que l'on classe ensuite, notion parmi des connaissances, variété parmi des espèces dans l'herbier desséché de la littérature. Jean-Jacques est un homme vivant. A cent cinquante ans de distance, il nous parle aussi fervemment, aussi personnellement que s'il était dressé debout devant nous. Il nous parle de toute sa figure mobile et passionnée, où luisent ses yeux admirables et si bons, et c'est à notre sentiment, à notre intuition qu'il s'adresse, non à notre cerveau. Il y a toujours en lui quelque chose d'amical et de confidentiel, quelque chose d'abandonné. Et c'est pourquoi nous cause tant de peine et d'indignation l'attitude de ceux qui lui reprochent les erreurs de sa vie, et ses principes et ses idées. On dirait qu'ils le trahissent. Lui avait cru s'adresser à leur cœur et c'est avec leur froide raison abstraite qu'ils lui répondent, prétentieux comme tous les gens qui s'imaginent que leur système détient le secret de la vérité.

* * *

Plus vous y réfléchirez, plus vous penserez en effet qu'il n'a pas cessé de vivre, Jean-Jacques. Aux haines furieuses qu'il suscite encore, vous le voyez bien. Mort depuis si longtemps, il remue la bile des représentants du passé. Il faut voir comme le traitent les partisans de notre pseudo-tradition. Comme un paltoquet. Petits esprits, plus mesquins mille fois que Voltaire, car ils sont mornes. Il y a donc encore aujourd'hui des gens du XVIII^e siècle ? Hélas ! oui. Et ce qu'il y a de pire c'est qu'ils n'ont plus que les défauts de cette brillante époque. Ils ne sont ni galants, ni spirituels, ni courageux. Mais ils ont la mentalité étroite des faiseurs de libelles, avec, en outre, des illusions de juristes. Pour eux, Jean-Jacques est le grand ennemi. Les pauvres gens ne s'aperçoivent même pas que Rousseau reste l'annonciateur d'un temps qui n'est point encore arrivé. Ils l'accusent d'avoir causé la Révolution française. Pas un instant, ils ne réfléchiraient à ceci : que la Révolution française qui s'était fait les promesses de Jean-Jacques a fini par tenir celles de Marat. Est-ce que cette... bifurcation serait la faute de Rousseau, par hasard ? Le

plus beau, c'est qu'ils prétendent que si, avec une mauvaise foi puérole.

Mais un tel acharnement prouve jusqu'à l'évidence que l'homme qui l'excite n'a point cessé de vivre et d'exercer son influence. Fort heureusement d'ailleurs. Nous ne sommes que trop portés, avec tous nos progrès matériels et uniquement matériels, à reprendre les idées des sensualistes, la morne philosophie du XVIII^e siècle. Au moins Rousseau ouvre-t-il sur ce salon renfermé une fenêtre par où vient l'air salubre de ses ermitages, de ses montagnes, de la pleine nature, et, disons-le nettement, du panthéisme.

* * *

De tous les livres de Jean-Jacques, celui que j'aime entre tous est peut-être *les Réveries du Promeneur solitaire*. Je le préfère aux *Confessions*. Il me semble y voir le testament suprême du grand homme. Nulle part sa bonhomie, sa pureté d'intentions, sa sincérité, la hauteur, la noblesse et l'ingénuité de ses sentiments ne se témoignent de façon plus simple, plus expressive, plus persuasive, en un style aussi familièrement beau. Il y a dans *les Confessions* quelque chose de tendre, d'inquiet, une sorte d'ardeur à se justifier qui est complètement absente des *Réveries*. L'auteur ne nous explique-t-il pas lui-même, admirablement, cette nuance ?

J'écrivais mes premières *Confessions* et mes *Dialogues* dans un souci continu sur les moyens de les dérober aux mains rapaces de mes persécuteurs, pour les transmettre, s'il étoit possible, à d'autres générations. La même inquiétude ne me tourmente plus pour cet écrit, je sais qu'elle seroit inutile ; et le désir d'être mieux connu des hommes s'étant éteint dans mon cœur, n'y laisse qu'une indifférence profonde sur le sort de mes vrais écrits et des monuments de mon innocence, qui déjà peut-être ont été tous pour jamais anéantis. Qu'on épie ce que je fais, qu'on s'inquiète de ces feuilles, qu'on s'en empare, qu'on les supprime, qu'on les falsifie, tout cela m'est égal désormais. Je ne les cache ni ne les montre. Si on me les enlève de mon vivant, on ne m'enlèvera ni le plaisir de les avoir écrites, ni le souvenir de leur contenu, ni les méditations solitaires dont elles sont le fruit et dont la source ne peut s'éteindre qu'avec mon âme.

* * *

Quelle lecture plus reposante, plus exquise que celle-ci, sous un arbre, dans une belle matinée d'août ou de septembre ! Quel timbre pur et grave dans ces plaintes discrètes et assagies ! Quel accent de mélancolie résignée et sans fièvre ! Quelles effusions ! Quelles prières ! Et aussi cette touchante et obstinée croyance, malgré tant de déboires, en la bonté essentielle de l'homme ! Accordez-nous au moins qu'il y a là, sinon la plus profonde et la plus juste vue, au moins le signe de la plus haute générosité d'âme.

* * *

J'ai emporté, pour relire cette œuvre adorable, un petit livre que j'ai eu la bonne fortune de trouver à Paris quelques jours à peine avant mon départ. Il fait partie d'une « petite bibliothèque romantique » composée par les soins éclairés de MM. Pierre-Paul Plan et Charles Martyné, et que la librairie Payot a publié (1). On devrait souvent éditer les chefs-d'œuvre anciens de cette manière. Cela nous consolera des infamies à treize sous qui encombrant notre librairie. Le texte est composé en beaux caractères anciens, bien nets et reproduisant l'orthographe exact de l'édition origi-

(1) Petite bibliothèque romantique : *Les Réveries du Promeneur solitaire* par J.-J. Rousseau, citoyen de Genève. Paris, Payot.

nale. Le papier est un vergé solide et la couverture, qui porte le titre imprimé sur une étiquette blanche, est une sorte de papier un peu épais, bleu-pâle, tout moucheté de taches vertes et blanches. On dirait du papier de tenture du temps de Louis-Philippe. C'est suranné et délicieux. Il faut féliciter M. Payot de cette initiative. Les éditeurs ne nous habituent pas à ce genre d'efforts. Et relire Rousseau là-dedans est, je vous assure, d'un bien vif agrément.

FRANCIS DE MIOMANDRE

PEINTRES D'AUJOURD'HUI

Jules Flandrin.

L'action la plus religieuse était
d'exposer des formes pures.
GUSTAVE FLAUBERT

Dans la lumière virgilienne Flandrin équilibre les stances de notre ferveur. Il peint notre âge d'or. C'est lui qui a le mieux jusqu'ici réalisé nos rêves. De tous nos peintres, il est le plus dense, le plus complet. Il sait pleinement ce qu'est un tableau. Il compose.

La grande peinture est décorative. Elle doit, par les émotions balancées qu'elle suscite, signaler plus qu'elle n'exprime, mais avant tout rester une joie, une exaltation toute matérielle. Elle s'adresse aux sens. Elle leur apporte un plaisir harmonieux, les baigne dans une calme ivresse collective. Elle est un drame qui dure.

Devant les toiles de Flandrin je reçois cette sorte de jouissance. J'assiste à un spectacle. La vie de mon temps m'apparaît idéale, transfigurée. Je m'y mêle dans ce qu'elle a de plus durable et d'excellent. Ou bien, s'il me transporte ailleurs, parmi des époques passées, il me donne le sentiment de mes origines, de la continuité naturelle de l'air, de la terre, des hommes, et que, sur ces mêmes chevaux où caracolent ces jeunes Grecs, j'ai pu, moi aussi, respirer ce matin d'Hellade et, sans souci que de me bien porter, jouir, comme je le fais à cette heure, de toute la légèreté de cette nourrissante lumière. A côté, le bois de Boulogne déroute sa gloire parisienne; des victorias, des sportsmen, un chien, des amazones mettent un héroïsme sceptique sous les feuillages élégants. Et c'est le même monde, ce ciel d'Athènes que Moréas, lui aussi, chérissait mieux de le pouvoir retrouver à Paris.

Flandrin pourtant, dans ses toiles, ne songe qu'à nous émouvoir par des jeux de couleurs et des rencontres de volumes. Il est peintre. Il pense en peintre. Sa grande culture, comme malgré lui, spiritualise, civilise ses paysages. Il a le don du style.

Copier la nature ne lui suffit pas. Il ne faut pas, comme dit l'autre, quitter la nature d'un pas. Il le sent. Il le sait. Mais aussi qu'une famille d'hommes infléchit lentement les sources, les pierres, les arbres d'un pays à servir ses besoins, à se remodeler sur eux. Ce beau travail utilitaire qui transforme ainsi insensiblement le visage des champs, les sentiments du peintre l'accomplissent mystérieusement en agencant ses métaphores, en liant ses tons aux lignes choisies selon son harmonie intime par le cours de ses méditations. Il objective sa santé ou sa joie dans les pensées qu'il prête aux changeantes matières. Son dessin n'est que la logique matérialisée de cet équilibre perçu. Il cerne les objets, délimite les êtres selon son plus ou moins de conscience ordonnée, les groupe, les balance selon sa sympathie intérieure. A ce jeu, de nos jours, Flandrin n'a pas d'égal.

Il peint de calmes, de larges églogues toutes baignées de l'air de son pays. Il déroule, loin de nos fièvres, de virginales panathénées le long de son imagination tranquille. Il vendange nos heures de fête. Il est né pour fixer la fresque de nos sports. Je ne sais pas pour un peintre, à l'heure où nous vivons, de but plus radieux.

Comme sont nés, autour des sanctuaires de Delphes, les chefs-d'œuvre de la sculpture grecque par la glorification raisonnée des plus beaux exemplaires d'une race triomphant dans ses jeux, —

pourquoi, dans la contemplation fervente des plaisirs luxueux, de la joie sportive de notre époque, un grand peintre comme Flandrin ne pourrait-il puiser, n'aurait-il pas puisé déjà une inspiration prolongée, des visions magnifiques, une rayonnante morale, un ordre et des canons nouveaux ?

Flandrin a l'instinct plastique de ces hautes destinées de son art. Il a l'harmonieuse maîtrise des dons les plus heureux et les mieux équilibrés. Il a, parmi ceux qui viennent, réalisé l'œuvre la plus large, la plus viable, la plus proche de la Tradition. Il est le fils de Poussin.

JOACHIM GASQUET

« AVEC LES GUEUX »

Quarante et un dessins originaux, par MARIE BAUDET (1).

Je n'ai point l'honneur d'être critique d'art, et l'on s'en apercevra du reste; mais il n'y a pas à le regretter dans l'occurrence. Tout au contraire! Aussi bien, si j'avais cet honneur, devrais-je aussitôt l'oublier et presque le prendre en haine pour pouvoir parler un peu congrûment de ces quarante croquis.

Et d'abord, pourquoi ce mot « croquis »? N'est-ce pas déjà en mal parler, de ces pages, que d'employer à leur propos ce vocable les définissant trop et inexactement? Oui, au lieu de « croquis », disons plutôt, d'un terme moins étroit : « Pages »! Car, en vérité, c'est là peut-être pis, peut-être mieux, mais certainement autre chose que du dessin, voire de la peinture. Et, donc, elles échappent, ces pages, au critique d'art, que par bonheur je ne suis point.

Et pourtant, ouvrez, feuillotez, jetez ne fût-ce qu'un bref et furtif coup d'œil et vous vous écrierez qu'il y a ici œuvre d'art, et de cet art spécial, dessin ou peinture, qui exprime la vie par des traits, du blanc, du noir, du gris, de la lumière, de l'ombre, de la couleur.

En quoi vous aurez raison. Contre quoi, quand même, je prétends ne pas avoir tort. Voici par quel biais. Ni ce dessin ni cette peinture, je ne les veux discuter techniquement. L'autre, le critique d'art, vous démontrerait ce qu'il faut en prendre et laisser, où sont les qualités, où les défauts. J'ai l'outrecuidance de ne pas vouloir l'entendre et d'affirmer qu'il n'a pas voix au chapitre, tandis que moi, chétif, non critique d'art, j'y ai voix, et, pour le cas présent, voix prépondérante.

Comme quoi? Comme poète, tout bonnement! Comme connaisseur aussi. Connaisseur en quoi? En écriture. En psychologie. En une psychologie, au moins : celle des gueux! Or ici, ces traits, ce blanc, ce noir, ce gris, cette lumière, cette ombre, cette couleur, ce dessin, cette peinture, sont réellement comme la transposition d'un autre art; et cet autre art, c'est le nôtre, c'est le mien, c'est l'art du verbe, l'art psychologique par excellence.

Je dois avoir l'air obscur. Tachons de m'expliquer plus clair, quoique brièvement. Les croquis, ou pages, de Marie Baudet, ne sont pas du dessin ou de la peinture par quoi se satisfait uniquement la belle joie de dessiner ou de peindre. Se sont des portraits : et quoique exprimés par le dehors comme tous les portraits, ce sont, vus par le dedans, des portraits d'âmes, essentiellement d'âmes. Ils ont donc des âmes, ces gueux? Mais oui, comme vous et moi. Entendons par âmes, s'il vous plaît, ces « je ne sais quoi » où vivent, vibrent, palpitent, fleurissent, souffrent, pleurent, rient, flambent, se consomment et passent tous les moi éphémères dont se compose le moi total de l'humanité.

Et ainsi, vous le voyez, ils ont bien des âmes, ces gueux. Ils ont, même, des âmes souvent plus originales que les nôtres. Et ils savent les exprimer. Comment les expriment-ils? Mal, croyez-vous! En un langage trouble, avec des gestes gauches, certes! Quelquefois, aussi par des accents pleins, forts, une envolée du bras, un regard lourd de rêves, une attitude, une habitude du corps, où s'écrit en raccourci toute une existence. Et ainsi, sans le vouloir, sans le savoir, chacun d'eux, souvent à la muette, rien que par le tas ou les plis de sa forme, se synthétise et fait son

(1) Paris, édition de la *Revue contemporaine*.

portrait, soit silhouette d'ombre, soit découpage de lignes, où l'être entier se révèle instantanément, comme tout un paysage apparaît dans la fulgurante illumination de l'éclair.

Or, pour rendre ces portraits-là, pour les fixer, ce n'est pas assez de savoir dessiner et peindre. Sans quoi, un déclin d'appareil photographique y suffirait, une fois choisi l'instant où se profile le découpage de lignes, où se place dans l'espace la silhouette d'ombre. Mais, précisément, le choisir, cet instant-tye, on ne le peut pas, si l'on est doué, sans plus, des facultés qui font le dessinateur et le peintre. D'autres facultés y sont nécessaires : celles de l'écrivain, du psychologue, qui est expert à transposer verbalement ces éclairs de la vision illuminant la forme et le fond des êtres. Et voici où git le mystère double qui donne son extraordinaire valeur aux pages de Marie Baudet : ces facultés d'écrivain, de psychologue, elle les a ; et néanmoins sa transposition verbale n'a pas pour instruments les mots.

Où plutôt, elle opère par double transposition. Comme ses gueux, elle exprime d'abord leurs âmes en un langage trouble, avec des gestes gauches. De là ses lourdeurs, parfois ses maladresses que je pourrais signaler aussi, sans être critique d'art. Mais elle ne s'arrête pas à ce langage-là. Elle retraduit les mots obscurs, les gestes sans signification. Elle ramasse tous ces à-peu-près, dits à la muette, et en trouve la pleine synthèse à l'accord fort, le raccourci où l'être entier se révèle, le tas, le pli, l'attitude, par quoi ressuscite toute une existence, comme tout un paysage apparaît dans l'instantané de l'éclair.

Et d'où vient ce miracle de psychologie profonde, de transposition double, de raccourci synthétique, de résurrection ? Oh ! d'un rien, mais qui est tout. De ce rien qui est le grand, le seul thaumaturge, de ce rien qui crée et, par conséquent, ressuscite aussi, de ce rien qui a nom l'Amour. Ses gueux, Marie Baudet les aime, comme les aiment ceux qui ont une fois baisé les lèvres de leur cœur, ceux qui les connaissent, ceux dont je suis. Et voilà pourquoi, sans être critique d'art, j'ai qualité pour dire de ces gueux-là, en les admirant :

« Ils vivent. Ils sont en chair et en âme. Il faut les admirer, les aimer. Ils sont beaux. »

Ah ! ces Vieilles femmes ! Cette Marche des Vieilles ! Cette interminable Marche de gueux ! Cette chaîne de gueux ! Ces processions, ces pèlerinages à travers la France avec des devises comme celle-ci :

Un peu de vin ! Un peu de soleil !
Des Chansons ! Le chemin n'est pas long !

Et cet éternel pays toujours le même, malgré les décors qui le bordent, ce pays de La grand'route, où l'on se dit parfois que *la route est longue et les pieds sont fatigués*, et où l'on se demande *d'qué côté aller ?* mais où l'on va quand même à l'aventure, en indépendants.

Marie Baudet les aime, ses gueux. Même les quelques révoltés qu'on y trouve, elle les excuse. Quant à tous les autres, elle les chérit, et tendrement, les oiseaux vagabonds, les épaves résignées, les effigies effacées, vagues, du vieux Juif Errant légendaire, les petites vies vivotantes, les brins de paille humaine que le vent pousse, emmène, ramène, dans les tourbillons de la poussière, et leurs pensées obscures, et leurs pauvres joies, et leurs troubles peines, et leur philosophie conciliante, optimiste, ingénue, et leurs âmes de vieux enfants, en perpétuel Avril d'espérances.

Et tout cela, et ces existences en raccourci dans un geste, une attitude, un pli d'étoffe, une ligne de dos, et toute leur destinée, et tout notre amour pour eux, voilà ce que traduisent ces quarante pages, ces croquis, ces poèmes, qui sont des traits, du blanc, du noir, du gris, de la lumière, de l'ombre, de la couleur, donc, du dessin et de la peinture (j'y consens), mais qui sont aussi (veuillez-y consentir, et admirez-le, et jouissez-en) qui sont aussi autre chose, peut-être pis, peut-être mieux (mieux, je crois), que du dessin et de la peinture, puisque c'est de la réalité surprise, des âmes ouvertes, de l'humanité saignante, et de la littérature sans mots, et de la poésie sans rimes, et de la philosophie sans théories, et, tout simplement enfin, de la vie vivante dans de l'amour aimant.

JEAN RICHEPIN

PUBLICATIONS D'ART

L'art de notre temps : Gustave Moreau (1).

Cette belle collection, dont nous avons plus d'une fois loué la parfaite tenue et le cachet original, vient de s'enrichir d'un nouvel album consacré à l'un des artistes les plus curieux et les plus discutés du siècle dernier : Gustave Moreau.

Peu d'artistes ont occupé aussi diversement la critique que Gustave Moreau. On l'a appelé « le Sphinx des peintres », et non sans raison, car rien n'est plus étrange, plus mystérieux, plus hallucinant, souvent plus magique, que cet art à la fois somptueux et sobre où tant de jeunes artistes se sont inspirés et qui continue à fasciner les nouvelles générations. S'il est vrai que beaucoup de peintres ont subi l'influence de Moreau, il faut ajouter que ce fut généralement dans leurs débuts ; presque tous s'en dégagèrent rapidement. Ce furent surtout les côtés extérieurs de sa peinture, sa magnifique richesse qui séduisirent. C'est que Moreau lui-même passa par de nombreuses influences qu'on retrouve sans peine dans ses tableaux. « Il y a de tout dans son langage », écrit M. Léon Deshairs, dans la très belle étude-préface du volume, du grec, du byzantin, du persan, peut-être même du chinois. » Il y a aussi la hantise de Rembrandt, des maîtres italiens, des préraphaélites. Quoi qu'il en soit, Moreau demeure un des peintres les plus étranges de l'école française. C'est « un virtuose de la ligne et de la couleur ».

L'ouvrage, selon l'intéressant programme de la collection, se compose d'une suite de chapitres-notices se rapportant aux principales œuvres du peintre, et de quarante huit planches donnant une idée parfaite de l'évolution de l'artiste.

F. H.

PETITE CHRONIQUE

L'exposition organisée à Malines, Salle des Géants, par le cercle Lucas-Gilde, restera ouverte jusqu'au 31 août prochain.

Dimanche dernier a eu lieu, au théâtre d'été de la Citadelle, à Namur, une représentation de *Charles VII chez ses grands vassaux*, d'Alexandre Dumas père. La pièce comptait des interprètes de premier ordre, parmi lesquels M^{lle} Madeleine Roch, de la Comédie-Française et M. Henry, de l'Odéon.

Comme nous l'avons déjà annoncé, *Parsifal* sera représenté en français le 2 janvier prochain au théâtre de la Monnaie. L'excellent décorateur, M. Jean Delescluze, a fait un voyage de deux mois en Espagne pour se documenter. On sait que l'action de *Parsifal* se déroule à Montsalvat, dans le nord de l'Espagne. M. Delescluze a fait un séjour notamment à Montserrat, où Wagner passa jadis, à l'époque où il travaillait à *Parsifal*.

La Société des Amis du Musée de Gand vient d'acquérir une nouvelle série de tableaux destinés à augmenter les collections communales, notamment un tableau de Lucas Cranach, *le Christ couronné d'épines*, offert par M. Robert Goldschmidt ; une esquisse d'Eugène Fromentin, *la Chasse au Lion*, offerte par M. Scribe ; une étude de Gustave Courbet ; *la Sainte Famille* de J.-F. Millet et *les Amateurs* de Daumier.

Parmi les trente ouvrages qui composent la section belge de l'Exposition de Dusseldorf, ont été acquis jusqu'ici par des amateurs : *Un Fort à Amsterdam*, *Entrée de Ville* et *Ville hollandaise* de H. Cassiers ; quatre eaux-fortes de F. Charlet ; *Route détrempée* de M. Hagemans ; un bronze de Marnix d'Haveloose ; *Sur la Dune* de A. Marcette ; *le Déjeuner* de Willem Paerels ; *Fleurs flamandes* de P. Paulus, et *Fille au Collier* d'Armand Rossenfosse.

L'intéressante revue *Wallonia*, qui depuis vingt ans défend avec vigueur la pensée wallonne dans les arts, dans les lettres et

(1) Paris, Librairie centrale des Beaux-Arts.

dans l'histoire, a publié un fascicule double consacré à la ville de Tournai et rédigé sous la direction de M. Adolphe Hocquet, qui a exposé avec autant de clarté que de compétence l'histoire de la cité et évoqué le souvenir des tournois célèbres qui s'y déroulèrent en 1334 et en 1313. M. E.-J. Soil de Moriamé a rédigé une excellente notice sur la cathédrale et l'Ecole d'architecture de Tournai et retracé l'histoire des arts décoratifs, si florissants naguère. La Peinture et la Sculpture ont été étudiées par M. Maurice Houtart, la littérature par M. Walther Ravez.

En même temps paraissait un numéro spécial destiné à commémorer le vingtième anniversaire de *Wallonia* et groupant tous les documents relatifs à la manifestation organisée à l'occasion de ce jubilé en l'honneur de M. Oscar Colson, directeur-fondateur de la revue.

Notre confrère M. Louis Piérard publie un spirituel article, dans *L'Avenir du Borinage*, à propos de la lettre pastorale du cardinal Mercier, engageant les fidèles qui visitent l'Exposition de Gand à se détourner des sections des Beaux-Arts et des Arts décoratifs :

« Si le cardinal veut être logique avec lui-même, qu'il réclame donc la fermeture du Vatican et la destruction de certain « Jugement dernier » de Michel-Ange qui s'y trouve. Et, sans sortir de notre pays, qu'il jette l'interdit sur le Musée de Bruxelles. J'y suis entré hier, après avoir lu la lettre pastorale, tout plein de son esprit vertueux. »

Au rez-de-chaussée, dès le seuil de la salle de sculpture, toute ma pudeur se révolta à la vue de certaines blancheurs, de certaines rotundités, de quelques groupes comme *les Filles de Satan* d'un certain Egide Rombaux. Je montai au premier étage. Le rouge de la honte au visage, je passai rapidement devant *l'Allégorie de la Fécondité* et les plantureuses *Buesines* de Jordaens, devant certaines saintes de Rubens qui semblaient particulièrement désirables. Je résolus, pour échapper à ces visions infernales, de me rendre dans la salle des Primitifs qui passent pour avoir le plus purement interprété le sentiment religieux dans toute sa candeur, dans toute son ardeur. Horreur ! Il y avait là une série d'*Adam et Eve* de Van Eyck, de Gossart, d'un certain Cranach surtout, capables de révolter le colonel Ramollet lui-même. Et je ne dis rien de certaines Madones aux poitrines opulentes, de certains sujets de tableaux qui, encore qu'empruntés à l'histoire sainte, sont tout bonnement scandaleux : *Loth et ses Filles*, *Suzanne et les Vieillards*, *la Femme adultère*, *Salomé*. »

Rodin a offert l'une de ses dernières œuvres, un buste de femme, à la ville de Rome. Cette œuvre sera placée dans la Galerie municipale des Beaux-Arts.

Julien sera représenté à New-York au cours de la saison prochaine. M. Gustave Charpentier vient de traiter définitivement avec le directeur du Metropolitan Opera, qui a distribué l'ouvrage à M. Caruso, M^{lle} Gabrielle Farrar et M. Dinh Gilly. L'orchestre sera dirigé par M. Toscanini.

L'auteur a promis d'assister à la première représentation, qui aura vraisemblablement lieu en février.

TAPIS D'ORIENT

◆ **DALSÈME** 2, RUE LEOPOLD, 2
◆ **BRUXELLES** ◆

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Une exposition d'anciens maîtres espagnols s'ouvrira à Londres, aux Galeries Grafton, au mois d'octobre prochain. Le comité s'est assuré la participation des plus célèbres collections anglaises. La durée de l'exposition sera de quatre mois.

La troupe de ballet que dirige M. Diaghilev, et dont fait partie M. Nijinski, représentera, dans le courant de la saison prochaine, à Londres, plusieurs œuvres inédites dont la principale sera le ballet *Madame Putiphar*, pour lequel M. Richard Strauss est en train d'écrire la musique.

Madame Putiphar sera une pièce à grande mise en scène, dont la partie chorégraphique sera dirigée par M. Nijinski. La partition de M. Richard Strauss est terminée à moitié. Elle sera prochainement achevée entièrement, car l'auteur de *Salomé*, comme il vient de le déclarer dans une interview, « travaille avec grande joie et déborde d'inspirations ».

La municipalité de Rome célébrera le centième anniversaire de Verdi d'une façon tout à fait digne de la mémoire de l'illustre compositeur.

Au mois de novembre, elle fera couronner, au Capitole, un buste du maître, dû au ciseau de M. Giulio Monteverde. A cette cérémonie seront invités tous les compositeurs célèbres du monde entier, de même que tous les directeurs des grands instituts lyriques.

En outre, la municipalité a l'intention de fonder, à l'Academia Santa Cecilia, un « chœur Verdi », qui cultivera principalement la musique classique, aussi bien chorale que vocale. Les membres de ce chœur se recruteront parmi les élèves d'une école de chant, populaire et gratuite, qui sera créée et subventionnée par la municipalité.

En outre, le ténor italien M. Giovanni Zenatello organise, avec le concours de M. Tullio Serafin, le chef d'orchestre de la Scala de Milan, cinq représentations d'*Aïda* qui auront lieu dans les superbes arènes de Vérone. On sait que cet amphithéâtre date de l'époque de l'empereur Antonin et contient environ vingt-deux mille places. La première de ces représentations a eu lieu le 10 août dernier.

Le *Figaro* rappelle un joli mot de Philippe Gille, qui jadis amusa « le boulevard »

Philippe Gille était décoré d'une douzaine d'ordres étrangers dont il avait combiné les couleurs en une copieuse rosette... Et il portait cette rosette par politesse, parce qu'il lui semblait convenable de ne point dédaigner les hommages dont il avait été l'objet.

Et puis, un jour, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur. Un ami le rencontre, et joyeusement :

— Eh bien ! cela t'en fait une de plus?...

— Non, dit Gille, en désignant le petit filet rouge qui ornait depuis le matin sa boutonnière. Cela m'en fait douze de moins.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}, Editeurs

BRUXELLES

PARIS

4, PLACE DU MUSÉE, 4

63, Boulevard Haussmann, 63

Vient de paraître :

La Peinture au Musée ancien de Bruxelles

Reproduction de 174 œuvres des diverses écoles accompagnée d'un guide historique et descriptif par FIERENS-GEVAERT.

Bel in-4° (22 1/2 x 29 cm.) de 80 pages de texte et 156 planches hors texte.

Prix : 10 fr. broché. — 12 fr. 50 cartonné. — 15 fr. relié.

En souscription pour paraître incessamment :

Les

Très Belles Miniatures de la Bibliothèque Royale

de Belgique

par EUGÈNE BACHA

Beau volume in-4° Jésus (26 1/2 x 34 1/2 cm.) contenant, outre une étude introductive, 56 planches hors texte en héliotypie.

Prix de l'ouvrage en portefeuille : 30 francs.

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN
BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentillage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

La Vie Internationale
REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS
ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX
BRUXELLES : Office central des Associations internationales
Prix d'abonnement : 25 francs.

L'Art et les Artistes
Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes
Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**
Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.
DIRECTION ET ADMINISTRATION :
23, Quai Voltaire. — PARIS

Revue du Temps présent
PIERRE CHAÎNE, fondateur.
Secrétaires de rédaction : JOSÉ DE BÉRY, ANDRÉ DELACOUR
Études, critiques et documentations littéraires,
historiques et artistiques.
Parait le 2 de chaque mois.
DIRECTION : 76, rue de Rennes, PARIS
PRIX D'ABONNEMENT ANNUEL { France, fr. 14.00
Étranger, 16.00
LE NUMÉRO : France, fr. 1.25. — Étranger, fr. 1.50.

LES MARGES
Gazette littéraire fondée en 1903 par M. Eugène Montfort
Paraissant six fois par an.
Paris : 5, rue Chaptal, et chez Floury,
près le Café Napolitain.
Abonnements : 5 francs par an ; sur Japon : 10 francs.
Le numéro : fr. 0,85.

LE MASQUE
REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE
BUREAUX
59, avenue Fontaine, BRUXELLES
Abonnement. 10 francs par an.
Le numéro 1 franc " "

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE,
MALLIARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le Bulletin de l'Œuvre (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes
Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Le nouveau catalogue vient de paraître. Prix : 2 fr. franco 2 fr. 50.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50

Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS

FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Les Fleurs et la Peinture (JEAN DE BOSSCHÈRE). — Prière pour une petite église wallonne (JULES DESTREÈRE). — Théâtre de la Monnaie : *Tableau du personnel pour la saison 1913-1914*. — Cressida (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Pour les collectionneurs : *Alte Waffen* (O. M.). — Isidora Duncan. — Petite Chronique.

Les Fleurs et la Peinture.

Si un peintre pouvait n'être que peintre, repoussant toute émotion spirituelle, insensible aux profonds gestes de l'âme humaine, il n'y aurait guère pour lui de plus merveilleux motifs de travail que les brassées de fleurs moissonnées aux champs, que les vases à tulipes des amateurs de Harlem, que les buissons de pivoines, d'églantiers, de soucis et de zinnias des jardins secrets des presbytères.

Nullé chose vivante de la création ne semble se pencher avec plus de complaisance sur la palette du peintre. Comparer celle-ci à un bouquet de fleurs est un lieu commun. Toutes les couleurs, réparties en égales proportions sur la palette, s'harmonisent aussi infailliblement que les mille corolles sur le fond vert d'une prairie. Les couleurs vivent en république, sous le régime de l'égalité absolue; elles ne s'accordent qu'à cette seule condition que toutes collaborent en une même mesure au gouvernement de l'Etat, prairie émaillée, palette chargée des couleurs fondamentales, tableau d'un coloris bien ordonné.

Or, sauf les sujets traités en émail ou en mosaïque, aucun thème ne permet au peintre de créer une har-

monie totale, formée de l'ensemble de toutes les gammes auxquelles la lyre naturelle des couleurs permet d'atteindre. Seul le bouquet offre au peintre de ne plus se restreindre. Il jouera des notes les plus basses aux plus hautes de l'orgue. La peinture en soi est là dans son domaine, maîtresse autocratique. Aussi dirons-nous que le bouquet est le frère de la palette, ou mieux, pour ne point manquer de respect au mystère ineffable de la vie, la palette, dirons-nous, est la fille des jardins fleuris.

Il semble bien que l'on comprit que la peinture des fleurs est l'école de l'harmonie du peintre, lorsque, il y a quarante ans (1), on créa, à l'Académie d'Anvers, une « classe de la nature-morte » où, selon le programme, on devait surtout faire des études d'après la fleur (2). Quand par de belles matinées de printemps, feu Eugène Joors, élève de Verlat, se saisissait de la palette d'un des élèves de cette classe, dont il fut professeur jusqu'à sa mort, il faisait d'abord une moue de surprise, puis regardait le jeune homme de ses beaux yeux gris, pleins d'étonnement. Ensuite, il s'approchait du modèle, un bouquet de fleurs bigarré, et y comparait l'éclat de la palette : le bouquet écrasait, évidemment, les couleurs de celle-ci. Joors retournait à l'étude de l'élève, — faisait charger la palette au point d'augmenter considérablement son poids. — puis, sans se

(1) Il y a plus longtemps, peut-être; je n'ai pas à ma disposition le document qui me permettrait de signaler la date de création de ce cours; je me souviens de ce que Henri Schaeffels en fut le premier professeur.

(2) Le nouveau programme de l'Académie de Bruxelles donne une importance primordiale à la fleur, surtout au point de vue de la culture artistique générale. Voir le programme de réorganisation de M. Victor Horta.

soucier du pauvre dessin, engageait une lutte de vigueur et de faste avec le bouquet. En moins d'une demi-heure, le maître établissait une ébauche « sonore » et lumineuse, qui ressemblait aux chantantes esquisses d'Alfred Verhaeren. Dès que le professeur avait quitté l'atelier, le bouquet se voyait encadrer de la palette et de l'ébauche. Les jeunes peintres, épris de couleur, soupiraient d'admiration. Joors, en quelques instants, avait prouvé la parenté du bouquet et de la palette, et aussi que, si la peinture est le métier de la couleur, nulle étude ne peut lui être plus immédiatement profitable que celle de la fleur et de la nature-morte, celle-ci pouvant offrir les variations les plus infinies et les plus multiples de couleurs.

Les jeux des couleurs avec la lumière sont, d'ailleurs, le domaine authentique de la peinture. Ce sont eux qui déterminent la carrière des vrais artistes. Car au début tous les peintres, sauf aux époques où des préoccupations étrangères les séduisent malencontreusement, sont captivés presque uniquement par les couleurs. La recherche de l'expression et du style, normalement, vient ensuite.

Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, l'été composé de jours de pluie alternant avec des heures de soleil, temps mixte si favorable à l'éclosion abondante des grandes corolles éphémères (1), qui me pousse à écrire ces frêles réflexions et ces souvenirs. C'est un tableau de fleurs, très naturellement. Une luxuriante peinture de plantes et de fleurs de M^{me} Desbordes, peintre que je ne connaissais point (2). En me penchant, j'y reconnus, — avec une émotion bien vive, — une technique qui m'était familière. Les fleurs semblent composées d'une délicate et malléable pâte de Saxe; l'onction ne va pas jusqu'au sentimentalisme; la distinction extrême ne conduit pas à la mièvrerie; les couleurs murmurent délicieusement et s'entendent avec une grâce séduisante. Cette technique, qui demandait une sérieuse application, a été abandonnée. Aussi bien, les toiles que me rappelait, et pour cause, l'œuvre de Desbordes, furent peintes il y a fort longtemps. C'était à Uccle, dans son château où elle avait créé une atmosphère de pénétrante poésie, que feu M^{me} Leprince les peignit. Ce peintre délicieux, mais trop modeste, et que la mort enleva, hélas! très tôt, traita la fleur avec autant de tact et d'art que Desbordes. Et si je reconnus d'abord la technique, c'est que les deux peintres eurent le même maître, Stevens. (On sait que les iris de la *Femme à la bête du Bon-Dieu* (3), sont l'œuvre de Desbordes). M^{me} Leprince fut le premier peintre que je vis travailler; elle adorait les fleurs; je pris dans son

(1) Mauve, Grande Consoude, Gentiane, Digitale, Chélidoine, etc. etc.

(2) Œuvre de la coll. de M. Fritz Toussaint.

(3) Alfred Stevens, Musée de Bruxelles.

atelier, à toutes saisons rempli de fleurs, le goût des belles harmonies de couleurs. Ceci, je le crois, m'autorise aussi à prôner l'étude des fleurs comme modèles d'ensembles colorés. Mieux que le paysage ou que l'intérieur, le bouquet peut réunir, en un espace restreint, des accords multiples et complets.

La grâce est une autre qualité que le peintre peut surprendre dans la fleur. Sans doute la magique splendeur de ses nuances est incomparable, et ne se retrouve même point dans les tons subtils des pierres précieuses, tandis que ses formes ne sont pas plus radieusement symétriques que l'impeccable construction de cristaux et des gisements minéraux. Cependant, c'est dans les imperfections et à cause d'elles que l'on découvre l'inouïe beauté de ses fines architectures. Dans les fleurs, toutes les traces de la lutte avec les éléments caractérisent la divine et mystérieuse harmonie de leur croissance. C'est la vie qui captive dans ces suaves *êtres* géométriques. Dans les pierres précieuses, ces fleurs souterraines, la vie ou l'accroissement millénaire nous échappe. La grâce de la fleur, au contraire, tout comme celle des animaux, est souvent une image affinée de la nôtre. C'est parmi les plantes que nous retrouvons le type d'une multitude de lignes de beauté naturelles. Il y a des rapports très précis entre certains systèmes de construction (articulation, dynamique) des végétaux et l'ordre qui régit les corps vivants doués de mouvements spontanés. Les exemples et les preuves en sont innombrables. Maeterlinck, dans son *Intelligence des fleurs*, a à peine effleuré ce vaste sujet, en ne traitant que de faits et de phénomènes déjà observés. Sans baser ses hypothèses sur des symptômes qui semblent révéler chez les plantes une psychologie ressortissant parfois à celle de l'homme, on peut, dans le domaine purement physiologique, trouver des symboles de notre système vital, et des concordances non douteuses avec d'infimes détails des organes du corps humain. C'est ici que l'on peut juger de l'utilité de l'étude des fleurs, et que la connaissance de la botanique (1) offrirait de grands avantages aux artistes. Pourquoi quelques peintres furent-ils si étonnés en découvrant au nouveau programme de l'Académie de Bruxelles plusieurs heures de botanique, jointes au dessin et au modelage de fleurs d'après nature? Mieux que le dessin géométrique ornemental, celui des fleurs et des feuilles met l'élève en contact avec l'incommensurable variété des formes, et avec le secret qui, hors de notre contrôle, crée l'harmonie entre elles. Ce secret, qu'à force d'expérience et d'observation on finit par pressentir, est en somme le style de la nature. Aucune œuvre d'art ne fournira un enseignement aussi précieux.

En vérité, peu des ressources qu'offre à l'art le règne

(1) Peut-être pourrions-nous dire : botanique comparée et la zoologie.

végétal ont été appréciées. La fleur de lis, l'églantine, le chardon, et d'autres meubles de blason furent associés à l'art; mais combien d'autres trésors floraux sont encore négligés! Les peintres décorateurs ont cessé, il est vrai, de peindre des bouquets artistiques sur les murs, mais très peu savent extraire un ornement logique de la fleur, sans dessécher la belle musique des lignes offerte par la nature. Très peu aussi utilisent l'herbier, dont je préconisais l'emploi au congrès de 1905.

Parmi les artistes, j'en veux citer deux, très différents, qui étudièrent plus que l'aspect superficiel des fleurs: Daniel Seghers, le père jésuite du XVII^e siècle, et le grave et mélancolique Fantin-Latour. Daniel Seghers peignait les fleurs et les insectes, et il les connaissait. Ses fleurs minutieusement analysées ne sont pas des taches de couleurs; toutes sont de véritables démonstrations de botaniste. Cette précision — hollandaise — dans les détails, ajoute au charme intime de ses guirlandes et de ses bouquets. Dans telle couronne de fleurs, encadrant une vierge ou un saint, peint par Rubens ou un de ses disciples, on reconnaît la délicate texture de quelque variété d'œillet presque disparue aujourd'hui. Ailleurs, on reconnaît d'autres espèces de fleurs, quoique la couleur, dissoute par les années, n'ait laissé sur le panneau qu'une jolie grisaille. Rarement la science surprend des erreurs en ces gerbes de fleurs claires sur fond sombre. Ce souci de l'exactitude et cet amour pour la fleur en soi sont admirables, n'en déplaise aux impressionnistes, auxquels nous sommes, d'ailleurs, heureux de devoir les plus récentes écoles de peinture.

Quant à Fantin-Latour, nous pouvons dire qu'il a humanisé ses fleurs. Elles semblent plongées dans une langueur tendre, mais tenace; l'atmosphère blanche qui les enveloppe ajoute à leur expression de mélancolie. Leur grâce est féminine, c'est celle des jeunes filles déçues. J'imagine ces fragiles bouquets d'azalées, blanches comme une guimbe, d'œillets, rouges comme un flot de ruban fané au manche d'un vieux miroir, j'imagine que ces roses pâles ornaient la chambre du terne désespoir d'Eugénie Grandet. Les fleurs de Fantin-Latour parlent de la grâce des souvenirs un peu douloureux. Chez lui les fleurs sont des femmes qui se consomment dans le désert des illusions perdues.

JEAN DE BOSSCHÈRE

Prière pour une petite église wallonne.

A Monsieur MAURICE BARRÈS.

MON CHER ET GRAND CONFRÈRE,

C'est pour une pauvre église de village que je vous écris. C'est pour quelques vieilles pierres que je vous importune. Mais j'ose

croire que vous voudrez bien excuser mon audace puisque vous avez trouvé des accents éloquentes pour sauver les églises de France. Celle dont je veux vous parler n'est sans doute point en France; elle n'est pas non plus de ces merveilleux et touchants témoignages du génie de vos architectes romans ou gothiques; pourtant, elle est presque en France, puisqu'elle est en Wallonie, en cette terre sœur où la langue et le génie de France sont aimés autant que chez vous.

Et ce serait me tromper grandement, n'est-ce pas, que de croire que votre sollicitude s'arrête aux frontières d'un territoire politique? Ce serait me tromper aussi, n'est-ce pas, que de croire qu'elle est mue uniquement par des soucis d'archéologue ou d'artiste?

Si vous avez, avec tant d'éclat et d'émotion, plaidé la cause des vieilles églises de France, c'est, n'est-il pas vrai, pour des raisons morales plus hautes et plus graves qu'une simple ferveur d'art? C'est parce que les humbles pierres étaient le plus significatif témoignage, presque toujours, des liens qui rattachent les vivants d'aujourd'hui aux morts de jadis. Les vieilles pierres de prières, d'espérances et de deuil s'érigent dans les villages comme les permanents symboles de la tradition, de la continuité nécessaire de la vie locale, affirmant la Terre et la Race par-dessus le décours changeant des vies individuelles. Pour les âmes pieuses, et même aussi pour celles que la foi déserta, l'accent des cloches du vieux clocher fait lever mille souvenirs, parle de façon confuse, mais pressante, des luttes, des joies et des souffrances des ancêtres. Qu'importe qu'avec les ans, les motifs de combattre, de se réjouir ou de s'affliger aient changé d'aspect! L'essentiel des émotions humaines reste identique sous la multiple variété de ses formes!

Si je vous ai bien compris, écoutez ma requête. Je vous appelle au secours de « mon » église. Elle est vénérable: son clocher, d'appareil grossier, remonte peut-être au XII^e siècle; sa nef et ses chapelles latérales sont du modeste gothique du XV^e, sans doute. Elle est entourée d'un terre-plein enserré dans une ceinture de pierres blanches, qui a pu constituer jadis une sorte d'oppidum, de camp de concentration et de défense aux jours de péril, qui fut plus tard un petit cimetière et qui n'est maintenant plus qu'un pauvre gazon où jouent les enfants au sortir du catéchisme.

Elle appartenait, paraît-il, au prince-évêque de Liège et était l'église paroissiale de Marcinelle et de la partie basse de la ville de Charleroi. Elle érigeait le coq de son clocher au-dessus de quelques maisons, de fermes, de prairies souvent inondées et de forêts voisines. Mais il y a plus d'un siècle que tout cela fut modifié profondément par la soudaine et admirable expansion industrielle du pays. Charleroi est devenue presque une grande cité et Marcinelle, qui, avant 1830, comptait à peine 800 habitants, va tranquillement maintenant vers les 20,000. Les bois ont reculé, les prairies se sont couvertes d'usines et de bâtiments divers, les chemins sont devenus des rues et toute une activité urbaine s'est développée autour de l'église du village.

Aujourd'hui, elle est comme une très vieille grand-mère qui se tiendrait silencieuse au milieu d'une progéniture si nombreuse qu'elle hésite à la dénombrer et à lui faire bon accueil. Mais si, dans la turbulence affairée du jour, elle paraît ainsi un peu à l'écart, et comme désorientée, combien, dans la paix de la nuit, quand la lune éclaire le silence bleu, son aspect est plus bienveillant et plus maternel! Alors, vraiment, elle a grand air,

comme une aïeule pleine d'expérience, et ses lignes ont une harmonie et une beauté qui contraste majestueusement avec les lignes raides et étriquées des maisons modernes.

Ses vertus, que nul Baedeker ne renseigne, ne se dévoilent qu'aux yeux attentifs. M. Marcel Laurent est un historien trop averti de notre passé d'art pour y avoir été insensible. Lorsqu'il recensa l'effort architectural de notre Wallonie, après avoir cité la cathédrale de Tournay, cette merveille, les églises de Lobbes et d'Hastièrre, ces joyeux romans, il n'eut garde d'oublier leur humble sœur de Marcinelle.

C'est, en effet, l'une des rares églises de ce genre qui subsistent encore dans la région de Charleroi. Elles étaient nombreuses autrefois; successivement elles ont été démolies et ont fait place à ces hideuses églises de briques, aigres et prétentieuses, par lesquelles s'avère si déplorablement l'absence d'inspiration des constructeurs religieux d'aujourd'hui.

Elle est donc curieuse et respectable, l'église dont je vous parle; elle l'est au point de vue pittoresque, au point de vue historique, au point de vue artistique. Mais on veut la faire disparaître.

Ce ne sont pas les conseillers municipaux, ainsi que vous pourriez le croire, qui ont prémédité ce crime. Non, nous sommes en Belgique et nous vivons sous une législation qui consacre une séparation assez particulière de l'Église et de l'État. L'autorité religieuse est indépendante de l'autorité civile et celle-ci n'intervient que pour... payer, dès que la dépense a été reconnue nécessaire.

Ce sont donc les fidèles qui ont décidé la mort de notre église. Ils assurent qu'elle est trop petite. C'est possible. Je pourrais leur rappeler que déjà deux autres paroisses ont été créées, pourvues chacune d'une de ces églises en briques, sans caractère et sans passé, mais je ne veux pas discuter. Je voudrais seulement que de façon quelconque fût conservée l'église ancienne.

Et c'est parce que je sais que je n'ai nulle chance d'être écouté qu'il m'a pris la fantaisie de vous prier d'être mon intercesseur. Si vous vouliez parler, vous, avec le prestige que vous donnent votre haute situation littéraire, votre talent subtil, votre attachement à l'Église et au Passé, certes, votre autorité serait décisive. Et c'est parce que j'aime ma Wallonie comme vous aimez votre Lorraine que, malgré toute la distance qu'il y a entre nous, et malgré tant d'autres discordances qu'il peut y avoir entre nous, ma prière monte vers vous avec l'espoir que nous pourrions nous accorder pour sauver ces vieilles pierres.

(Wallonia)

JULES DESTRÉE

Théâtre royal de la Monnaie.

Tableau du personnel pour la saison 1913-1914.

CHEFS DE SERVICE

MM. Otto Lohse, chef d'orchestre, en représentation; C. de Thoran et G. Lauweryns, premiers chefs d'orchestre; L. Van hout, chef d'orchestre; E. Nicolay, chef du chant; G. Steveniers, chef des chœurs; E. Merle-Forest, régisseur général; M. Picot, régisseur de la scène; F. Ambrosiny, maître de ballet; M. Goffin, régisseur de l'orchestre; G. Mertens, E. Brumagne, A. Petit, F. Goeyens, pianistes accompagnateurs; F. Cancelier, régisseur des chœurs; J. Duchamps, régisseur de ballet; M. Tytgat, dessinateur; M^{mes} Victor La Gye, Maury, Deraemaker, costumières;

MM. Bardin, coiffeur; J. Van Glabbeke, chef de comptabilité; Jean Cloetens, contrôleur en chef; Bouault, percepteur d'abonnement; H. Delahaye, chef-machiniste, constructeur; A. Supli, constructeur-électricien; J. Delescluze, peintre décorateur.

ARTISTES DU CHANT

Chanteuses : M^{mes} Lucyle Panis, Angèle Pornot, Fanny Heldy, Rose de Georgis, Marthe Symiane, Henriette Lowell-Lucca, Alice Viceroy, Pauline Charney, Hélène Bardot, Kate Cambon, Denise Callemien, Gianini, Bertha Carli, Blanche Cuvelier, Berthe Somers, Maria Prick.

Ténors : MM. Louis Girod, Eric Audouin, Arthur Darmel, Gabriel Martel, Octave Dua, Hector Dognies, Victor Caisso.

Barytons : MM. Maurice de Cléry, Edouard Rouard, Léon Ponzio, Auguste Bouilliez, Gaston Demarcy, Louis Dufranne, Albert Goossens.

Basses : MM. Joseph Gromme, Etienne Billot, Henri Laskin, Charles Danlée, Joseph Bogaerts.

ARTISTES EN REPRÉSENTATION

M^{mes} Claire Croiza, Emmy Destinn, Maria Kousnezoff, MM. Henri Hensel, Giovanni Martinelli, Rousselière, ténors, et Dinh Gilly, baryton.

Coryphées : M^{mes} E. Wothier, Patrice, T. Kohl, Hègle, Piton. — MM. Deshayes, Deleeck, Debbaut, Vinck, Borgers, Vanden Eynde.

ARTISTES DE LA DANSE

Danseurs : MM. F. Ambrosiny, J. Duchamps.

Danseuses : M^{mes} Josette Cerny, Olga Ghione, Irma Legrand, Paulette Verdoot, Dora Jamet, Félyne Verbist, Rita Ghione.

Huit coryphées. — 32 danseuses. — 10 danseurs.

Orchestre : 12 premiers violons, 10 deuxièmes violons, 8 altos, 8 violoncelles, 8 contrebasses, 4 harpes, 4 flûtes, 4 hautbois, 4 clarinettes, 4 bassons, 6 cors, 1 saxophone, 5 trompettes, 4 trombones, 2 tubas, 4 tuben, 6 timbales, 1 grosse caisse, 1 triangle-tambour, 2 cymbales.

Musique de scène: 1 chef, 20 musiciens.

Chœurs : 22 premiers dessus, 23 ténors, 18 deuxièmes dessus, 20 basses, 8 enfants de chœur.

CRESSIDA

Vous êtes à Troie, une ville comme on n'en voit plus et comme il n'en fut jamais chez les Scythes. Mais nos Français en sont issus, avec maintes fumées, maintes flammes sous le ciel et maintes folies. Le divin Pâris, favori des déesses, a donné son nom à la ville des enchantements et de toutes les tristesses, qui a fleuri, lotus monstrueux du plaisir et de l'esprit, dans une île de boue, au milieu de la Seine. Et n'est-elle pas la propre fille de Méandre, cette princesse des eaux, toute en courbes amoureuses et en féminins replis?

Vous êtes donc à Troie, une ville pour les amants, où les pauvres eux-mêmes, dans le tumulte épicé des faubourgs, connaissent la royauté de la volupté et des caresses; où les femmes sont les reines d'une heure, où elles pleurent comme partout, mais où elles règnent sur l'homme qui les asservit.

Et cependant nous ne sommes pas qu'à Paris. Le lieu est étrange: il tient à la fois de Troie, de celle qu'a conçue Shakespeare et où il a placé les héros de *Troilus et Cressida* (et ces personnages ont quelque chose de précieux et si je puis dire d'euphuiste), et de ces régions élyséennes où se déroule l'action des dialogues philo-

sophiques. Quoi qu'il veuille, M. Suarès sera toujours infiniment plus classique que moderne, plus près de la force et de la passion antiques que de la nervosité contemporaine. Et puis, sa fièvre personnelle brûle tout, fond dans un même creuset ces éléments disparates.

J'ai prononcé le mot de dialogues philosophiques. Je maintiens l'expression à condition bien entendu qu'on sache bien qu'il n'y a rien ici de la froideur, de l'épicurisme et de l'érudition professorale d'un Renan, d'un Jules Lemaitre. M. Suarès, tout ardeur et tout passion, est tellement loin de cet état d'esprit. Il le raille même. Il observe, avec cette cruelle finesse qui lui est propre, que si Ménélas et Paris arrivent un jour à se rencontrer (pour échanger des vues sur la jalousie et l'amour) c'est « à la faveur d'une trêve et quelque prêtre philosophe y aidant ».

Les rencontres qu'il organise sont autrement naturelles. Et si l'in vraisemblance y reste c'est à la manière encore de Shakespeare : car ce n'est point pour causer avec une élégance déprisée et malgré tout pédante que ces héros s'affrontent, mais pour exprimer, dans un langage parfois forcé, les pensées qui les brûlent.

Dans un très intéressant article que M. Henry Dommartin consacre à M. Suarès dans *l'Occident* (juin 1913), il y observe fort justement « qu'on n'a pas écrit de plus ardentes pages sur l'amour, et plus cruelles, que celles qui figurent sous le titre *la Passion* dans *Voici l'homme* ». C'est que *Cressida* (1) n'avait pas encore paru. *Cressida* est aussi cruel que *la Passion*, mais elle cache cette cruauté sous des fleurs. Dans *la Passion*, M. Suarès étudiait les tourments de l'homme en proie à l'amour de la femme. Dans *Cressida* il montre, avec une implacable exactitude, une affreuse intuition des secrets de l'égoïsme féminin, l'indifférence et la coquetterie froide de la jeune fille (jeune fille ou jeune femme d'ailleurs, cela reviendrait au même) en face de la douleur, de l'ardeur, du désir de l'homme qui l'aime. Troïlus est beau, jeune, plein de talent, il adore *Cressida*, mais *Cressida* ne répond pas à cet amour, encore qu'elle veuille se réserver le droit d'en jouer, de se pencher sur cet abîme pour s'enivrer de la vertigineuse fumée qui en monte... oui, mais à condition de rester maîtresse de cette ivresse. *Cressida* est toute à la folie de la jeunesse. Elle raille Méléne, en qui elle ne voit plus — malgré que cette princesse soit « toujours belle, et d'un ordre céleste, comme celui des astres, dans sa parure, son élégance et tous ses mouvements », — qu'une femme mûre et déjà vieillissante et elle raille Paris, qu'elle sait pourtant un amant célèbre mais qui lui paraît usé, périmé, aboli. Elle raille *Cassandra* comme elle raille *Hécube* et comme elle raille *Andromaque*, car ces femmes vertueuses ou géniales... eh bien! ce ne sont pas des femmes, puisqu'elles n'inspirent plus ou ne veulent plus inspirer le désir.

A ses jeunes courtisans, qui la pressent de céder à leurs vœux elle répond en riant : « Emouvez-moi ». Mais émue, elle ne veut pas l'être. Elle sait qu'une fois touchée, ce n'est plus elle qui dominerait, mais l'amant. Et elle serait pareille à toutes les autres.

Coquette, elle l'est atrocement. Il faut lire ses dialogues avec Troïlus : ils atteignent une sorte d'horreur. Et ce n'est pas un monstre qui parle pourtant, c'est *Cressida*, c'est-à-dire la femme qui n'aime pas, qui n'aime pas encore. Et l'on dirait qu'elle se venge d'avance sur celui qui rampe à ses pieds et se meurt de désir de ce qu'elle souffrira le jour, fatal, où, à son tour, elle se

mourra de désir et rampera aux pieds d'un indifférent, tel ce *Cressidès* à qui *Pandarus* la fiance et qui, prétendant l'aimer, la quitte et la fuit.

J'aurais voulu ne point avoir à parler de ce livre, car il est trop intime, trop profond, trop cruel. Dans les pages de *la Passion*, on voyait certes souffrir l'amant, mais on ne voyait pas la femme. C'est à peine si on apercevait l'image qu'elle prend dans les rêves de l'amant. Ici *Cressida* apparaît en personne, elle parle, elle se moque. Ah! elle se moque supérieurement.

Sauf ce vieux gâteux de *Pandarus*, il n'est aucun des êtres qui approchent *Cressida* qui ne lui soit de cent coudées supérieurs. Tous, elle les martyrise, ou le tente. Une sorte d'irritation sacrée vous prend contre elle. Au nom de quoi donc cette péronnelle prétentieuse s'arroge-t-elle ainsi de blesser et de froisser des héros? Au nom seul de sa beauté et du désir qu'ils ont la faiblesse d'en avoir. Et elle a l'impudence de le proclamer :

CRESSIDA

Les oiseaux se battent et les couples se déchirent : c'est l'amour qui commence. Je ne me laisserai pas déchirer par l'oiseleur qui passe.

DIOMÈDE

Méchante! Narcisse, ou solitaire rose! Et tu es seule au milieu de l'ardente prairie. Et tous les brins d'herbe brûlent de ton odeur. Tu les saoules, tu es vivante; tes bras balancés répandent cet encens de chair tiède qu'exhalent les violettes mourantes. Tu es mon délire, et tu ne le sens pas. Et toi qui fais croire à la vie, on dirait que tu ne veux pas vivre, que tu ne vis pas.

CRESSIDA

Je m'aime! Je m'aime! Je suis une fleur et je m'enivre de ma rose.

DIOMÈDE

O perverse, t'aimant tant toi-même, de te faire tant aimer!

CRESSIDA

Je n'aimerai que moi, pour n'être pas esclave. Aimez-moi, et me servez.

Elle raffine sur sa propre raillerie, elle semble affirmer le droit qu'elle a de faire souffrir, l'honneur qu'elle vous fait en vous torturant :

CRESSIDA

Parlez, parlez encore; faites-moi prendre patience. Trouvez les mots qui plaisent, et les traits qui dissipent l'ennui. Je ne vous répondrai pas; mais je rirai, peut-être. Allons, je vous écoute, ô mon unique amant.

TROÏLUS

Unique? Toi qui ne vois pas un homme, que ton art aussitôt ne le veuille séduire? Unique? O! prends garde, odorante forêt de ma passion! Je te tiens dans ces deux mains, plante embaumée, capillaire fragile. Et la fureur me prend de te déraciner toute.

CRESSIDA

Doucement. Unique, vous l'êtes, je ne mens pas, quand vous êtes à me peigner seul avec moi, seule avec vous.

Cette coquette impénitente ne nous épargne rien des horribles attitudes de son rôle : si elle se moque du beau Troïlus qu'elle dévaste et déchire et amène peu à peu à la mort, elle fait pire, elle lui inflige l'humiliation de s'entendre révéler par le vieux *Pandarus* les caresses dont elle est avec lui prodigue. Car pour peu qu'il s'humilie et bouffonne, un vieillard n'est jamais si répugnant qu'il ne puisse obtenir de la plus belle les faveurs

(1) ANDRÉ SUARÈS : *Cressida*. Paris, Emile-Paul.

qu'elle refuse au jeune homme ardent et beau, mais grave et triste, qui l'adore.

Ce n'est pas toi, pauvre Troilus, qu'elle laisserait prendre son pied nu dans la sandale ; et dénouant les bandelettes, cet animal de Pachymore le tient comme un petit chat aveugle, et le lui baise. Elle se fait aussi baiser la cheville par le lourdaud ; et son beau genou, comme un œuf de cygne, n'en doute pas ; et qui sait quoi encore ? Elle ne rit guère avec toi ; et quand elle te quitte, elle n'a pas les joues en feu ; et sa belle tunique, heureuse de la serrer, n'est pas froissée quand tu t'en vas.

Il est toujours pénible d'entendre proclamer les vérités que nous nous cachons à nous-mêmes, dans le cours ordinaire de la vie. C'est pourquoi *Cressida* ne semble une lecture que pour les hommes très forts. Les sentimentaux en seraient déchirés. Hélas ! il n'est que trop vrai que la femme est cruelle, froide, égoïste avec ceux qu'elle peut dominer, c'est-à-dire ceux qui l'aiment et qu'elle réserve ses soumissions et son amour à ceux qui peuvent la dominer, c'est-à-dire ceux qui ne l'aiment pas. Jeu éternel. Mais la vie des êtres tendres en est d'avance condamnée. Et *Cressida* aura beau dire, je ne vois pas en quoi sa grâce est féconde. A quelle exaltation a-t-elle servi ? Stérile, oui, implacablement et irrémisiblement stérile, voilà ce qu'elle est. Elle n'a fait que s'aimer, la sinistre et fallacieuse apparition. Aigre jeune fille faite pour agacer les lèvres des héros ! verjus féminin.

Ah ! que j'aime mieux la royale beauté d'Hélène, la douceur d'Andromaque, qui, en se donnant, s'accomplissent !

FRANCIS DE MIOMANDRE

POUR LES COLLECTIONNEURS

Alte Waffen, von ERICH HAENEL (Bibliothek für Kunst- und Antiquitäten-Sammler). Mit 88 Abbildungen. Berlin, W. 62, Richard Carl Schmidt.

Nous avons signalé déjà l'intérêt qu'offrent pour les collectionneurs les excellents traités illustrés publiés par la maison R. C. Schmidt. M. L. Schnorr Von Carolsfeld a retracé dans cette Bibliothèque de la Curiosité l'histoire de la céramique, M. Robert Schmidt celle du mobilier, etc. Et voici, présenté par M. Erich Haenel, un guide pour l'étude des armes de jadis et des armures, — guide aussi précis qu'exactement documenté. Les armes et armures des XV^e et XVI^e siècles ont fourni à l'auteur les plus nombreux sujets de comparaison et d'analyse, mais son examen embrasse tout le moyen âge et s'étend même jusqu'aux XVII^e et XVIII^e siècles.

La forme, l'usage, la fabrication, les modifications successives des engins de guerre sont décrits avec méthode dans ce manuel appelé à prendre place dans toutes les collections publiques ou privées d'armes et d'armures. Celles-ci sont nombreuses. M. Haenel en cite environ deux cent cinquante, parmi lesquelles plus de cinquante musées. Les vieilles armes ont d'ailleurs plus qu'un intérêt documentaire : elles sont une expression tragique de la vie sociale et s'inscrivent au premier rang des manifestations de la pensée artiste appliquée aux objets usuels. O. M.

ISADORA DUNCAN.

Une jolie définition de l'art d'Isadora Duncan par le chef d'orchestre de l'Opéra-Comique, M. F. Ruhlmann, et publiée par *la Vie* :

Ceux qui écoutent la musique, pour que rien ne gêne leur émotion, l'écoutent *les yeux fermés*. Les instrumentistes et les chœurs suivent les gestes du chef d'orchestre qui, pour les

initiés, représente et joue avec des mouvements aussi directs que possible le drame musical.

Isadora Duncan, elle, est la musique même, son incarnation, sa réalisation plastique, *elle est de la musique qu'on regarde*. Quand elle danse, elle conduit, entraîne l'orchestre, elle se substitue à lui, elle est peut-être une meilleure interprète que lui de la pensée des maîtres.

L'autre soir, Isadora Duncan dansa seule, sans accompagnement, *La Mort d'Iphigénie*. Les musiciens étaient partis ; elle était restée seule avec d'inlassables admirateurs, dans le théâtre. Et vraiment le déroulement harmonieux de ses attitudes de sacrifice, de regret, de recul devant la mort, de résignation et d'abandon, était un drame musical au moins aussi poignant que celui de Gluck.

L'idée de danser une symphonie de Beethoven apparaît comme une profanation. Cette crainte est compréhensible tant qu'on n'a pas vu Isadora Duncan, et parce que la danse ne nous paraît possible que sur de la « *musique à danser* ».

Il n'y a là que confusion sur le mot danser, mais il n'en est pas d'autre et je renonce à chercher le vocable qui désigne ce que fait Isadora Duncan. Déjà d'ailleurs elle commence à rendre au mot *danse* sa signification religieuse ; on ne danse plus au théâtre comme avant qu'elle vint, on cherche à danser comme elle : à transcrire par une orchestration d'attitudes les émotions musicales.

Isadora Duncan est de la musique qu'on regarde.

PETITE CHRONIQUE

Une exposition de peinture est ouverte en ce moment dans les locaux de la ferme du Vieux-Cornet, à Uccle.

Le Cercle des Arts de Schaerbeek a organisé une exposition de peinture qui s'est ouverte, dimanche dernier, dans la Salle des Fêtes de l'école de la rue Gallait.

Cette exposition restera ouverte jusqu'au 7 septembre prochain.

Les membres honoraires de la Fédération des artistes wallons recevront, pour 1913, une magnifique eau-forte (tirage de luxe) du graveur Philippe, représentant la grille du Château de Florennes. Outre cette prime exceptionnelle, les membres honoraires auront droit à l'entrée gratuite et permanente à l'Exposition des artistes wallons qui s'ouvrira à Mons le 7 septembre, pour se clôturer le 31 octobre 1913.

La cotisation est de 5 francs. Prière d'envoyer les adhésions, accompagnées d'un bon postal et d'une photographie, pour la carte d'identité, à M. Gustave Casy, membre secrétaire du Comité organisateur du salon de Mons, boulevard Dolez 48, à Mons.

M. Fernand Scribe, qui était un amateur d'art très délicat et qui possédait une galerie d'art importante, a légué à la ville de Gand ses riches collections de tableaux et d'objets d'art ancien.

On se plaint de la surabondance des expositions de peinture, et un critique a même fait le compte des tableaux exposés à Bruxelles, pendant l'hiver dernier : le chiffre était prodigieux et n'avait jamais été atteint jusqu'ici.

Mais que dire des concerts et auditions musicales ? Les statisticiens constatent qu'il ne s'est pas donné moins de 1,210 concerts à Berlin, l'hiver dernier ! Et il s'y est produit 146 pianistes hommes et 76 femmes ; 64 violonistes du sexe fort et 26 du sexe faible, sans compter 13 violoncellistes...

La maison De Rycker et Mendel vient d'achever la publication de la Collection d'estampes décoratives qu'elle a entreprise sur les conseils et d'après les avis de la ville de Bruxelles. Ces estampes, très réussies, sont au nombre de vingt et une et passent en revue les aspects les plus divers de notre pays. Elles sont destinées surtout à orner les classes et les préaux d'écoles, mais elles ne conviennent pas moins à la décoration des villas et des halls de nos maisons urbaines. La maison De Rycker et Mendel s'est adressée

à d'excellents artistes, à MM. Cassiers, Toussaint, Van Acker, Henri Meunier, Wagemaker, Amédée Lynen et Paulus. La collection est à la fois variée et synthétique. L'exécution en est irréprochable. Il n'est, désormais, plus vrai de dire que nous ne pouvons lutter, sur ce terrain, avec les étrangers.

Pour commémorer le centième anniversaire de la naissance de Richard Wagner, la ville de Leipzig a ouvert au Musée historique de la ville une exposition wagnérienne où sont rassemblés plus de cinq cents objets : portraits du maître, de ses amis et de ses adversaires, lettres autographes, manuscrits, projets de décors et dessins de costumes, bref tout un ensemble de souvenirs qui se rattachent à la vie et aux créations du compositeur. Pour intéressante qu'elle soit, cette exposition paraît avoir été trop hâtivement organisée pour laisser aux visiteurs une impression profonde. On lui reproche généralement de n'avoir pas été ordonnée d'après des vues d'ensemble qui auraient permis, par exemple, de suivre, dans la série si nombreuse des portraits du maître, les transformations de son visage expressif, ou qui auraient montré les progrès réalisés dans le machinisme pour répondre aux exigences d'une mise en scène de ses drames toujours plus savante et plus compliquée. L'exposition attire les curieux, mais elle déconcerte le psychologue ou l'historien qui espérât y trouver les matériaux d'une documentation critique, présentée intelligemment.

La revue montoise *Flamberge* publie, dans son dernier numéro, cette page éloquente de J.-H. Rosny aîné sur Camille Lemonnier :

« L'amitié qui m'unissait à Camille Lemonnier n'a été gâtée par aucune de ces mesquineries qui gâtent communément les amitiés littéraires. Je l'ai aimé dès que je l'ai vu. Cet homme admirable de vie, d'intensité et de naturel, doué d'un des plus beaux tempéraments littéraires que j'aie connus, n'a pas eu la destinée qu'il méritait. Il avait ses admirateurs, certes, fidèles et fervents, mais il n'en avait pas assez — et je parle de l'élite. Il le savait. Son regard si net, sa voix faite pour clamer les triomphes, marquaient par intervalles une incertitude et une mélancolie. Il avait vu des hommes moins forts et plus astucieux, ou simplement plus aptes à « coïncider » avec leur temps, l'emporter trop fréquemment sur lui. Je crois qu'il en concevait quelque amertume. Il est parti sans avoir reçu son salaire. Je le regrette profondément. L'homme qui a écrit *le Mâle*, *la Belgique*, *le Vent dans les moulins* est un maître de tous les temps; il fallait lui faire une place large et resplendissante, il fallait l'entourer des acclamations que méritait sa superbe vieillesse, il fallait le mettre à la tête des écrivains belges et le faire magnifiquement. L'an dernier, je réclame pour lui le prix Nobel. Aujourd'hui, je ne réclame plus rien. Justice lui sera rendue, sa victoire se fera toute seule, mais cela ne me satisfait point : J'aurai toujours un regret, et presque une colère en songeant à l'ingratitude de ses contemporains. »

Le public ignore sans doute, dit M. Chadail dans le *Figaro*, que Richard Wagner commit, une fois, un vaudeville à couplets, dans le goût d'il y a trente ans. Ce vaudeville fut suggéré à Wa-

gner par la guerre de 1870 et a pour théâtre Paris assiégé. On y raille pêle-mêle Jules Grévy, Jules Simon, Jules Favre, (les « Trois Jules »), Victor Hugo, Offenbach, etc. L'œuvre n'est qu'un divertissement peu relevé dans lequel Wagner avait saisi l'occasion d'exprimer son aversion contre Victor Hugo et Offenbach. La pièce avait pour titre la *Capitulation*. Wagner fit déposer son manuscrit dans plusieurs théâtres, mais il n'osa pas le signer, et les comités de lecture retournèrent la *Capitulation* à son auteur anonyme.

On vient de fonder, annonce *la Revue*, une nouvelle société pour venir en aide aux auteurs qui ont quelque difficulté à percer.

M. Ollendorf abandonnera pour cette œuvre les droits d'auteur que rapportera l'édition de Balzac, et il ne sera pas banal de voir l'auteur du *Père Goriot*, qui eut des dettes toute sa vie, payer celles de ses confrères *post mortem*.

MM. C. Jullian, professeur au Collège de France, membre de l'Institut, et Courteault, président de l'Académie de Bordeaux, ont conçu, dit le *Guide Musical*, le dessein de créer un musée nouveau. Ils ont retrouvé dans le Grand-Théâtre de Bordeaux, chef-d'œuvre de Louis, l'architecte de Marie-Antoinette et de Louis XVI, un véritable trésor d'accessoires du XVIII^e siècle. Tous les objets de la première décoration et de l'éclairage, jusqu'aux godets à huile, innovation qui supplantait les fameuses chandelles, ont été, par miracle, conservés dans les combles de ce théâtre, où l'on pourrait redonner aujourd'hui une représentation de tous points identique à celle de l'inauguration d'il y a cent trente ans ! Ce sont ces objets que l'on veut exhumer de leur poussière séculaire pour les exposer, avec maintes reliques d'auteurs et d'acteurs du XVIII^e et du XIX^e siècle, dans le nouveau musée que MM. Jullian et Courteault ont demandé à l'autorité d'organiser dans une des salles du Grand-Théâtre de Bordeaux. Ce musée historique du théâtre sera unique au monde.

M. William Romieux paraît vraiment n'avoir de l'histoire de la peinture que des notions approximatives lorsqu'il écrit dans l'*Ocident* : « Tout procédé à succès fait lever une nuée d'adeptes : le pointillisme d'Henri Martin, par exemple, est devenu le confettisme qui, très intéressant chez Signac ou chez Metzinger lorsqu'il s'agit de faire vibrer l'atmosphère d'une marine ou d'un vaste paysage décoratif, devient odieux chez la plupart de leurs imitateurs... » (1).

Signac, successeur d'Henri Martin ! Metzinger promu chef d'école !...

(1) *Le Retour à la composition en peinture*; livraison de décembre 1912.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}, Editeurs

BRUXELLES

PARIS

4, PLACE DU MUSÉE, 4 63, Boulevard Haussmann, 63

Vient de paraître :

La Peinture au Musée ancien de Bruxelles

Reproduction de 174 œuvres des diverses écoles accompagnée d'un guide historique et descriptif par FIERENS-GEVAERT.

Bel in-4° (22 1/2 × 29 cm.) de 80 pages de texte et 156 planches hors texte.

Prix : 10 fr. broché. — 12 fr. 50 cartonné. — 15 fr. relié.

En souscription pour paraître incessamment :

Les

Très Belles Miniatures de la Bibliothèque Royale

de Belgique

par EUGÈNE BACHA

Beau volume in-4° Jésus (26 1/2 × 34 1/2 cm.) contenant, outre une étude introductive, 56 planches hors texte en héliotypie.

Prix de l'ouvrage en portefeuille : 30 francs.

TAPIS D'ORIENT

◆ DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, ◆
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARCO
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN
BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

La Vie Internationale
REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS
ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX
BRUXELLES : Office central des Associations internationales
Prix d'abonnement : 25 francs.

L'Art et les Artistes
Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes
Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**
Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.
DIRECTION ET ADMINISTRATION :
23, Quai Voltaire. — PARIS

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS
Revue mensuelle illustrée d'art ancien et moderne.
Directeur : **P. BUSCHMANN**
Fondée en 1904
Anvers, 15, Rynpoortvest, 15, Anvers
ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.
La livraison, fr. 2.50. — Numéros spécimens sur demande.
Édition de luxe sur papier spécial, 50 fr.
LIBRAIRIE G. VAN OEST ET C^{ie}
Bruxelles Paris
4, place du Musée 63, boulevard Haussmann

LE COURRIER EUROPEEN
HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL
280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS
Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson. Jacques Novicow.
Nicolas Salmeron. Gabriel Séailles, Charles Seignobos. Giuseppe Sergi.
Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le No.	0,25	Le No.	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprime sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le Bulletin de l'Œuvre (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes.

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Le nouveau catalogue vient de paraître. Prix : 2 fr. franco 2 fr. 50.
ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.
Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet. — HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

LA REVUE MUSICALE
S.I.M. & COURRIER MUSICAL

RÉUNIS

Administrateur général : **René DOIRE**

Rédacteur en chef : **Emile VUILLERMOZ**

Rédaction et Administration :
29 RUE LA BOÉTIE, PARIS



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Préface au Catalogue d'une Exposition (ELIE FAURE). — Poètes : *Georges Rodenbach*; *Léon Bocquet*; *Gabriel Mourey*; *Albert Tustes* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Correspondance. — La Discipline mallarméenne (FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN). — Exposition annuelle du Cercle des Arts de Schaerbeek (F. H.) — Nécrologie : *Léopold Wallner* (O. M.). — Petite Chronique.

Préface au Catalogue d'une Exposition.

Nous ne connaissons pas un seul des langages que nous parlons. Ils ne cessent de se créer. Ils fuient et se dérobent, poussés par la croissance de l'esprit. Mais aucun, pour être entendu, n'exige plus d'efforts que la peinture, où nos habitudes paisibles voudraient retrouver l'apparence que nous voyons aux objets du dehors. La peinture n'est pas cela. Elle cherche le point instable où cette apparence s'accorde avec le sentiment héroïque qu'en prend un homme exceptionnel. Elle transporte l'univers dans la région supérieure de vie où l'intelligence prend possession des éléments qui la forment.

Il ne nous appartient pas d'imposer à l'artiste l'inertie de notre vision. Il appartient à l'artiste de nous imposer une vue du monde conquise par la sensualité et la méditation sur l'éducation commune qu'il a reçue malgré lui. Quand on est de ceux qui recueillent les voix que nous n'entendons pas, les voix éternelles qui chantent pour celui-là seul dont les sens et le cœur se soumettent avec ferveur à l'enseignement quotidien de l'admiration et de la volonté d'apprendre, c'est contre

nous qu'on a raison, et c'est pour nous qu'on travaille. On est le traducteur des puissances d'accroissement que nous portons à notre insu, on voit les images secrètes qui nous habitent et qui sont l'ombre grandissante de nos désirs confus sur la route où nous hésitons. Un artiste est un grand témoin. Il vient dire qu'il existe tout au fond de notre innocence ignorée des forces ascensionnelles que nous ne soupçonnions pas et dont nous devons attendre de lui la révélation progressive avec ce sentiment de reconnaissance où les hommes d'autrefois sentaient la présence d'un dieu.

Je supplie ceux qui viennent voir de la peinture de la regarder avec respect. Jamais le besoin que nous en avons ne s'affirma avec une puissance plus fatale. La France d'aujourd'hui est le théâtre d'un grand drame intellectuel où les peuples d'Occident reconnaissent leur inquiétude et dont l'évolution de la peinture est l'épisode central. La plupart des hommes, presque tous les Français l'ignorent, et toujours il en fut ainsi. Quelle tragédie silencieuse! Voici, dans la mêlée confuse des idées et des sentiments, un point éclatant que nul cependant n'aperçoit, une forme radieuse et voilée qui monte des ténèbres antérieures pour nous dire ce que nous sommes, où nous allons, l'espoir qui nous maintient debout dans l'oscillation générale du monde pour nous permettre d'y saisir la force de nous décider. Quelque chose d'inconnu s'avance, et de toutes parts, comme une rumeur symphonique dont l'art français est aujourd'hui le cri d'appel, un moment d'histoire aussi décisif que celui où le monde antique renversa toutes les valeurs, dans la cohue d'Alexandrie, pour éclairer les chemins neufs qui nous furent nécessaires et que nous allons quitter. Tout va se modifier, la

science, la morale, les grandes notions unanimes sur lesquelles reposent pour quelques siècles les organismes sociaux, le rythme invisible et grandiose qui berce notre aventure et qui monte de millénaire en millénaire des profondeurs de la nécessité pour nous refaire une raison d'agir. Nous ne le voyons pas, nous ne le savons pas, nous ne le croyons pas ! Ceux qui s'en doutent ne peuvent en convaincre personne. Ils le sentent, ils le crient, leur voix tombe devant l'indifférence universelle... Et c'est bien. Il ne peut en être autrement. Les plus vivants acteurs du drame ne le soupçonnent même pas. Il faut que nous allions les arracher à leur puissance solitaire pour leur dire notre amour.

Dans une circonstance aussi solennelle que celle-ci, où nous venons demander à une ville illustre de nous écouter, il serait au-dessous de ma tâche d'essayer de définir les tendances et le sens de la peinture d'aujourd'hui. Celui qui pourrait montrer, en une page, que l'individu, à force d'être libéré, s'en va à la dérive et cherche l'individu, qu'on voit croître les germes d'une nouvelle, et ardente et immorale religion au milieu des lambeaux déchirés des vieilles croyances, qu'un mouvement général d'ascension vers quelque chose qui sera, s'accuse dans la reconstitution des organismes du travail, la réhabilitation par les philosophes de l'intuition constructive et lyrique, par-dessus tout l'aspect décoratif, titubant de joie, étonné et pour tout dire primitif de la jeune peinture, celui-là serait lui-même un de ces héros mystiques au cœur desquels s'élabore le monde inconnu qui vient. Après le pessimisme prophétique de Rodin, l'indifférence sentimentale et la volonté d'architecture de Cézanne, l'optimisme victorieux du doute que Renoir a reconquis, ils ne savent pas mieux que nous, les jeunes peintres, mais ils sentent, ils veulent construire, une passion les tient et les exalte qui les fait de nouveau aller vers la vie intuitive avec le désir tremblant et joyeux d'obéir à sa volonté. Les voici. Nous flottons éperdus entre les sommets de la connaissance les plus inaccessibles qu'on ait encore entrevus et les sources éternelles d'un instinct demeuré exactement ce qu'il était aux plus lointaines profondeurs de nos racines animales. Comment n'irions-nous pas avec confiance au-devant de ceux qui osent, même en balbutiant, avouer leurs défaites pour imposer leurs victoires, dévoiler gravement leur certitude et leur angoisse et saisir toute leur vacille pour la secouer devant nous ? Ils apportent avec eux la force et la confusion de l'esprit... Qu'on regarde avec déférence, qu'on essaie de comprendre, et surtout qu'on ne juge pas...

L'incompréhension demande aux hommes le silence. Ceux qui le gardent avec pudeur et fièrement devant une forme nouvelle dont ils ne saisissent pas tout de

suite le sens en sont bientôt récompensés. Un faible murmure y prend naissance, il grandit de jour en jour pour devenir un hymne qui les emplit et les soulève au-dessus de leurs gestes machinaux et les fait entrer dans une plus haute lumière dont l'intensité croissante leur permettra de lire de plus en plus clair en eux. La peinture est l'image mouvante des symphonies invisibles que la poésie, la musique, l'amour, l'orgueil de vivre éveillent en nos sens au contact des apparences immortelles de l'espace. Il ne faut pas seulement regarder la peinture, il faut l'entendre, la toucher, la vivre, recueillir autour de vous son âme éparse que l'artiste arrête pour nous dans une forme provisoire où nous pouvons reconnaître la figure changeante des désirs et des tourments qui nous font ce que nous sommes. Celui qui aime avec passion les images de la vie pénètre par les plus sûrs chemins dans ses profondeurs cachées et reconnaît dans l'art de modeler l'esprit du monde le plus puissant moyen de parvenir jusqu'à lui.

ÉLIE FAURE

POÈTES

Georges Rodenbach. — Léon Bocquet. — Gabriel Mourey.
Albert Tustes.

Il est mort, et cependant pourrions-nous dire qu'il soit loin de nous, ce poète frissonnant et mélancolique, Georges Rodenbach, le chantre de Bruges-la-Morte, l'ami pensif des cygnes, des miroirs, des femmes en mante, des canaux et des nuages, celui que le peintre Lévy-Dhurmer a immortalisé dans l'inoubliable portrait du Luxembourg : tête fine, longue, surmontée de la flamme pâle des cheveux, le front haut et plein de rêves encore immatérialisé par deux yeux si clairs, si pleins de ciel ? Il n'est pas loin de nous parce que, lorsqu'on l'a aimé, c'est pour toujours. Sur les émotions qu'éveillèrent en notre âme ses poèmes, mille impressions depuis ont passé, hélas ! plus brutales, plus immédiates. « Oh ! le cru quotidien, et trop voyant présent ! » comme disait Jules Lafargue. Mais voilà que tout à coup, à lire *la Jeunesse blanche* (1), elles reparaisent dans toute leur fraîcheur primitive.

Ce recueil n'est pourtant pas le meilleur de Georges Rodenbach. *Le Règne du Silence* est plus parfait et plus profond ; *les Vies encloses* ont une mélancolie plus intime et plus persuasive, et l'on trouve dans *le Miroir du ciel natal* des rythmes plus libérés, plus musicaux, l'esquisse d'un mètre plus souple que ce monotone alexandrin où souvent le poète semble embarrasser sa démarche. Mais il contient, sous formes d'ébauches et pour ainsi dire de promesses, tous les thèmes sur lesquels s'exercera plus tard sa maîtrise : beauté de l'éveil de l'adolescence, candeur du premier amour, nostalgies et tristesses de la vie provinciale, pessimisme contracté au contact de la vie réelle, amertume de la volupté, tourments de l'artiste en proie à son idéal. Tout cela dans le cadre, encore incertain, tout à l'heure si nettement et minutieusement précisé, de la chère ville des canaux.

(1) GEORGES RODENBACH : *La Jeunesse blanche*, poésies. Edition nouvelle, suivie de plusieurs poèmes inédits. (Paris, chez Fasquelle.)

Nous assistons en quelque sorte à la naissance d'une sensibilité. Et ce pourrait être la matière d'une bien intéressante étude que de montrer par une série de comparaisons bien choisies, les différents états, si l'on peut dire, de ces eaux-fortes si délicates. Et ce serait aussi fort émouvant.

S'il ne fut pas le premier dans la poésie contemporaine à célébrer le royaume de la vie intérieure et son décor : les chambres où nous habitons, Georges Rodenbach fut tout au moins celui qui mit dans cet art le plus de profondeur et de saisissant accent. Ses images, dont on a parfois dit qu'elles n'étaient point naturelles, mais amenées, sont certes amenées, mais non point par l'artifice d'une volonté du moment. C'est une longue méditation, d'interminables rêves qui en furent la cause. On retrouve dans leurs contours subtils le souvenir et comme l'empreinte des linéaments mêmes, capricieusement suivis par le doigt du songeur solitaire. Tout à fait de la même manière qu'un convalescent qui regarde les dessins de sa tapisserie : il finit par y voir les formes étranges d'un monde entièrement différent de celui où s'est joué le décorateur. Il y a quelque chose de la douceur distraite du convalescent dans l'ingéniosité de Rodenbach.

LUNE CONSOLANTE

Souvent, pendant les soirs d'absence et d'abandon,
J'ai contemplé la Lune au visage si bon ;
On eût dit dans le ciel une aïeule indulgente ;
Inclinant son beau front que la vieillesse argente,
Qui, dans la mort du jour et dans la mort du bruit,
En silence écoutait les plaintes de la nuit !
Et voyant se pencher ce pâle et doux visage
Affectueusement sur le grand paysage,
Je lui disais : O toi, rendez-vous vaporeux,
Le rendez-vous des yeux séparés d'amoureux ;
Ile du souvenir dans la mer des nuées
Où les âmes d'amants qui sont exténuées
Se rejoignent de loin dans le soir qui s'endort ;
Lune qui réunit comme une cage d'or
Les regards éloignés d'un couple qui se pleure
Et qui le fais en toi se retrouver une heure...

Toute la volonté et le travail de Rodenbach consistèrent selon moi à rendre de plus en plus cohérente l'union de ces deux éléments contradictoires : préciosité et mélancolie. Ils ne le sont point d'ailleurs essentiellement, mais seulement à cause des fautes de goût, des maladresses, d'une insuffisance de mise au point. Rodenbach avait trop de sincérité pour que ses trouvailles de précieux fussent jamais ridicules, et il s'ingénia d'ailleurs sans cesse à épurer, à assouplir son expression cependant que, par une conséquence toute naturelle, sa pensée se raffinait, s'idéalisait, s'angélisait encore.

Mais, dès ce premier livre, il trouve des images si justes, si émouvantes, si profondes ! Ainsi ce sonnet intitulé : *La Mort de la Jeunesse* :

Chacun voit arriver des jours de deuil profond
Où sa jeunesse blanche est à jamais finie
Et chuchote en pleurant des adieux d'agonie,
Avec le geste doux des aimés qui s'en vont.

Des fermoirs d'éternel silence ont clos sa bouche,
Mais tandis qu'on l'a mise en terre, tristement,
Dans la maison de l'Âme, après l'enterrement,
Comme on se trouve seul, douloureux et farouche !

On sent qu'on a perdu tout le meilleur de soi !
C'est elle, la jeunesse aux yeux noyés d'extases,
Qui mettait des bouquets de lis dans tous les vases.

Voici les Passions qui vont faire la loi,
Servantes à la voix impétueuse et forte,
Qui grognent en usant les robes de la morte.

On demeure tout à coup saisi devant la qualité psychologique, l'admirable profondeur expressive de ce beau vers. Certes ce n'est point le hasard qui peut en faire trouver de pareils. Il y faut la collaboration d'une fervente pensée antérieure. Georges Rodenbach fut peut-être le plus rêveur des poètes de son temps.

Est-ce qu'on vit son rêve ou rêve-t-on sa vie ?

s'est-il une fois demandé. Et c'est vrai que chez lui le rêve et la vie ne se distinguent presque pas. Lorsqu'une séparation s'est produite, ce fut toujours sous la forme d'un choc douloureux : les êtres et les choses se sont opposés, malveillants, aux désirs de douceur, d'amour et de repos du poète. Il a souffert. Aussi toute son habileté dans l'existence consiste-t-elle à mettre d'accord ces éléments contraires, à se faire une vie telle, — si réduite et étroite qu'il le fallût, — qu'il y retrouvât, pour ainsi dire à volonté, les images familières de ses songeries. Alors, il se laisse aller, doucement, candidement, avec confiance, dans les flexueux méandres du rêve. Il mêle, dans ses descriptions insidieuses, ce qu'il voit à ce qu'il imagine. Et c'est parfois d'un étrange, d'un maladif et adorable délice...

NÉNUPHAR

Sur le canal, parmi des herbes otieuses,
Un nénuphar vit en exil, comme étranger,
Mais si plein, dirait-on, de choses précieuses
Qu'il se tient coi sur l'eau trouble et n'ose bouger.
Ah ! cet air blanc de Première Communiant,
Cet air de guimpe close aux doux plis tuyautés
Et ces linges plus intimes, jamais ôtés.
Dont l'adhérence stricte est certes anémiant
Mais le font presque un peu plus vierge et sans péché !
Nénuphar : chair candide et qui n'est pas nubile,
Corps dont rien ne s'avère en la robe immobile,
Nénuphar tout pieux et tout endimanché
Qui semble attendre, avec la peur qu'un pli se froisse,
Que la procession en passant l'ait cueilli,
— Lui tout en blanc et par avance recueilli, —
Pour faire dans l'encens le tour de la paroisse !
Nénuphar ! innocence unanime, âme et corps !
Fleur digne d'escorter la Madone et la Châsse ;
Aussi chastement blanche au dedans qu'au dehors ;
Fleur qu'on devine bien toute en état de grâce.

Et parce que, pour mieux se consacrer à son idéal, il consentit à rester, selon son expression, « mort dans la vie », Georges Rodenbach fut le poète du renoncement et de la solitude, et tout pareil, moralement, à ces béguines de son pays qui mènent des jours de silence et de solitude, couvrant des cendres volontaires du sacrifice, les tisons des feux, jadis ardents, des désirs, des amours et des espoirs.

M. Léon Bocquet est presque un compatriote de Georges Rodenbach. Lille est flamande, n'est-ce pas ? Mais, s'il fut d'abord fort influencé par cette vision mélancolique de la vie propre à un Rodenbach, à un Samain, il n'est pas sans vouloir parfois s'en évader. Ainsi son dernier recueil : *la Lumière d'Hellas* (1) où sa

(1) LÉON BOCQUET : *La Lumière d'Hellas*. (Paris, édition du Beffroi.)

muse sacrifie aux dieux grecs, aux belles formes marmoréennes. Certaines de ces pièces (presque toutes des sonnets) sont tout attendries de cette grâce anthologique, rêve d'un Chénier, d'un Hérédia, d'un Régnier. Ainsi :

A UNE CIGALE

Musc ailée, ô divine et sonore cigale,
Emplis de ta musique et de ton grêle chant
La solitude heureuse et l'herbe de ce champ
Où le platane penche une ombre pastorale.

Mais prends garde, prends bien garde, lorsque touchant
De tes pieds dentelés ta petite cymbale,
Tu boiras la rosée à la civé frugale,
Il te guette, l'enfant, de son regard méchant !

Dans la cage de jones et d'osier prisonnière,
Pourrais-tu vivre au jour indigent de lumière.
Loin de tes arbres verts, des blés et du soleil?...

Moi, dans les chaumes d'or couché, j'ai clos les yeux
Pour mieux songer d'amour et pour t'écouter mieux :
Réjouis d'un présage aimable mon sommeil.

C'est encore à l'idéal grec que sacrifie M. Gabriel Mourey dans sa *Psyché* (1). Ce poème dramatique en trois actes illustre une pensée antique mais toute pénétrée d'émotion moderne. Nous y voyons Psyché, maudite par Vénus, outrée de ne se plus sentir la reine incontestable de la beauté, s'inclinant devant la volonté de sa céleste parente et quittant Eros pour aller aux Enfers quérir la boîte de Pandore. Lorsqu'elle en revient, pâle, épuisée et presque mourante, c'est Pan qui la reçoit, la protège, la ranime, avant de mourir lui-même, à la fin du paganisme. Et c'est Psyché et c'est Eros et les nymphes qui l'ensevelissent.

EROS

Bergers, creusez dans la forêt sa large tombe.
Nous mènerons le deuil, avant que le jour tombe,
Du fils d'Hermès. Vous l'envelopperez
De son manteau de lynx,
Et non loin de ses lèvres vous mettrez
La divine Syrinx
Dont le chant enchantait nos songes.

Il y a dans ce poème, écrit je crois pour s'accorder avec une musique de scène de M. Claude Debussy, un sens très délicat de l'antique, et une émotion toute personnelle, une interprétation large et neuve des mythes, et des rythmes éminemment de théâtre. Cela fera un spectacle des plus intéressants.

Si M. Albert Tustes, dans ses *Clameurs* (2), s'atteste un disciple fervent et respectueux de maîtres tels que José-Maria de Hérédia, Leconte de Lisle, et M. Henri de Régnier, nul ne saurait l'en blâmer. C'est une bonne école. Et il n'est peut-être pas mauvais, jeune homme, de préluder aux aveux douloureux de la poésie intime par les sonores fanfares des rimes éclatantes, par les sonnets purement descriptifs où les mots s'entrechoquent avec des bruits métalliques et héroïques. Des images brillent, plus suaves et plus douces, telles

Le souple oppressement de sa poitrine en fleur
Fait scintiller l'eau bleue où la lune se pose,
Satinant sa chair nue et blanche au frisson rose ;
Lascive elle s'ébat en la tiède pâleur.

(1) GABRIEL MOUREY : *Psyché*. Poème dramatique en trois actes. (Paris, au *Mercur de France*.)

(2) ALBERT TUSTES : *Les Clameurs* (1903-1913). Paris, Bruxelles, chez Eugène Figuière.

M. Albert Tustes est sensible au charme étrange de certains mots, à eux seuls une évocation mystérieuse. Ainsi ce vers, exquis :

La jasionne, la jacinthe et le jasmin

portique fleuri du sonnet : *Le Phalène*.

Il a l'enthousiasme, la générosité, l'ardeur : qualités éminemment poétiques.

FRANCIS DE MIOMANDRE

CORRESPONDANCE

Tanger, le 24 août 1913.

Monsieur le Directeur,

Je lis dans l'*Art moderne* un article qui me flatte beaucoup et dont je vous suis fort reconnaissant. Mais puisque Louis Piérard a désiré publier sur moi certains détails biographiques, je dois à la vérité de dire à vos lecteurs que je ne suis pas né, comme il le croit, à Calais, mais bien à Paris. Je suis un Parisien de Paris, ainsi d'ailleurs que tous les membres de ma famille maternelle.

Encore merci, et veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes plus distingués sentiments.

EUGÈNE MONTFORT

La Discipline mallarméenne.

Nous connûmes le nom de Mallarmé par le journal *Lutèce*. La réputation d'étrangeté de ce poète, dont l'on contrastait volontiers la singularité avec le génie primesautier et direct de Paul Verlaine, ne me prédisposait pas en faveur de notre futur maître. Notre sincérité même, jointe à une certaine naïveté propre à la vingtième année à qui la complexité fait horreur, nous empêchait de désirer, autant que nous l'aurions dû, la discipline mallarméenne dont nous ignorions alors la nécessité.

La discipline mallarméenne, par un procédé tant soit peu socratique, créa le Symbolisme : Mallarmé fut un accoucheur d'esprits. Sa pensée, infiniment variée, toujours très haute et parfois d'une richesse surprenante, stimulait la réflexion. C'était moins des dialogues qu'un monologue interrogateur, avec, pour trame, des affirmations précises et évidentes. Cette œuvre parlée de Mallarmé fut considérable, et, de fait, elle se réalise partiellement dans la nôtre même ; il n'est personne d'entre les écrivains, postérieurs à Mallarmé et dignes de considération, qui ne doive au poète d'*Hérodiade* et de l'*Après-Midi d'un Faune*, mais surtout au causeur prestigieux des mardis de la rue de Rome, quelque chose de sa pensée et de son expression.

Pour bien faire saisir la nécessité de cette *discipline* de finesse, de conscience hautaine et de transcendantalisme, parlons brièvement d'un autre Salon littéraire où se trouvèrent réunis pour la première fois le « noyau » du futur groupe symboliste. Robert Caze, qui devait mourir prématurément des suites d'un duel absurde, était professeur au collège Rollin ; romancier naturaliste, auteur de l'*Élève Gendrevin*, il subit plutôt l'influence de Flaubert que celle de Zola. Cet esprit, en puissance d'évolution, avait senti la nécessité « d'autre chose », et se penchait curieusement vers les rumeurs du quartier latin, curieux d'apprendre plus que soucieux d'instruire. Le petit salon de la rue Condorcet,

que décoraient des plâtres d'art et des peintures de Rafaëlli, était tout à « l'impressionnisme », en peinture et en littérature ; on y voulait fixer des « instants de vie » ; c'était déjà mieux que la « tranche de vie » réclamée par les Zolistes ; on y aspirait à plus de délicatesse, mais l'on n'y atteignait guère qu'à une ironie volontairement cruelle, à une sorte de caricature, moins lourde et qui avait cette supériorité d'être consciente ; cependant que, de son gros crayon, Zola déformait la vision vitale avec l'illusion de transcrire la vérité (1).

La bonne volonté était extrême chez tous, et l'hôte, souriant et avide d'action esthétique, manquait malheureusement de cette base sans quoi on n'édifie pas, au propre comme au figuré. La théorie de l'œuvre d'art vécue y était encore en honneur. Il me souvient qu'un soir nous faisons cercle autour de la cheminée bourgeoise. Robert Caze, assis à la gauche du foyer, avait ouï dire que l'un d'entre nous disposait de trente mille francs et songeait à fonder une revue. « Est-ce vous ? » demanda-t-il à son voisin, Félix Fénéon ; avec la netteté étonnée qui caractérise son attitude physique, Fénéon se récusa, et tourna vers son voisin de droite, Paul Adam, un regard interrogateur ; nouvelle dénégation, et le même jeu, se reproduisant, fit le tour du demi-cercle à l'autre extrémité duquel je me tenais accoudé à la cheminée, à côté de mon camarade. N'entendimes-nous pas la question ? je ne sais ; mais nous la laissâmes sans réponse, occupés sans doute par quelque échange d'idées : il n'en fallut pas plus pour autoriser la légende comme quoi nous disposions de trente mille francs pour fonder une revue. L'attitude et les bienveillants conseils de nos aînés, qui nous encadrèrent à la sortie avec une manière de sollicitude déferente, nous révélèrent l'amusante erreur, et ne nous prédisposèrent pas à la détruire sans en avoir épuisé les flatteuses jouissances. Ainsi, entendimes-nous discuter l'opportunité, voire la nécessité, d'une publicité périodique consacrée à la promulgation du Symbolisme, et que devaient réaliser dans la suite tant de « jeunes revues ». Mais ce qui nous arrêta dans cette amusante anecdote, c'est le conseil désintéressé que nous offrit en particulier l'excellent Robert Caze, conseil qui traduit toute cette esthétique étrange fautrice et responsable de la production littéraire de cette époque : « Croyez-m'en, nous disait-il, si vous avez trente mille francs à dépenser, veillez, même en art, à votre intérêt personnel d'abord ; vous êtes jeunes, donnez-vous un an pour manger cet argent ; créez-vous des sensations, une passion, un drame moral, que sais-je ? fait de vie, de soleil et d'angoisse ; après, vous en tirerez un roman épatant. »

Nous étions, au fond, des doctrinaires et des cerveaux équilibrés ; nous sourîmes du naïf conseil ; mais celui-ci, tout hommage rendu à la bienveillance et à la bonté de Robert Caze, ne contraste-t-il pas heureusement, pour l'illustration de la doctrine mallarméenne, avec le haut enseignement et l'exemple d'un labeur cérébral incessant que nous réservait le bon maître de la rue de Rome ? D'une part, je ne sais quelle littérature à la Condilliac, traduisant d'heure en heure la sensation directe et l'obligation, par autant, d'user jusqu'à l'abus des facultés sensorielles : *vivre* sans doute, mais vivre basement et sans ordre ; d'autre

(1) Il faut noter toutefois dans le caractère du *des Esseintes* de Huysmans une charge dont l'ex-naturaliste est visiblement dupe. Ce livre mérite d'être étudié à cause de sa situation intermédiaire entre le Naturalisme et le Symbolisme, dont il relève à des titres différents mais équivalents.

part, le devoir préconisé d'intensifier la Vie cérébrale par le tri et le choix des sensations transposées. Bref, nous devions nous détourner d'un art matériel d'expression plastique, vers un art spirituel d'expression musicale : c'est le naturo-parnassisme, qui le cède au symbolisme idéo-réaliste.

Mallarmé professa le Symbolisme avant même que sa doctrine n'eût assumé ce nom ; mais il forma surtout des Symbolistes. « Un homme au rêve habitué » vivait depuis vingt ans sa pensée pure, silencieusement, à l'écart, décidément, de la sonore agonie de Hugo comme du brutal tumulte d'un naturalisme affirmateur. Cette retraite, il l'avait murée de bienveillance intellectuelle : ce n'était pas une solitude. Aucune expression des arts contemporains ne laissa indifférente sa curiosité d'esthète ; et, s'il savait classer pour lui-même la relativité de ces réalisations, son esprit restait ouvert à toute nouveauté.

Ainsi, solitaire à la fois et sociable, Mallarmé dominait, sans effort et sans rancune, une époque qui l'ignorait, ne connaissant de lui qu'un homme de petite taille, à la politesse exquise, au langage fin et précis jusque dans l'expression d'une pensée dont on ne se déconcertait plus, une fois admise sa singularité. Les parnassiens se vantaient encore, il y a quelques années, de l'avoir accueilli dans leur Parnasse. Ils ne mourront pas tous, croyons-nous, sans avoir compris l'honneur insigne qui leur échut, bien inutilement pour eux, il est vrai, d'être ses contemporains.

On peut dire, sans médire de ceux-ci, qu'en Mallarmé se résuma pour nous un idéal de tenue humaine et esthétique. C'est le charme de sa personne, de ses manières et de sa voix qui nous séduisit d'abord. Quelle que fût notre admiration pour la chanson de Paul Verlaine, nous ne pouvions nous illusionner jusqu'à confondre la cour Saint-François avec le jardin d'Académus. Rue de Rome, de mardi en mardi, la petite salle se faisait trop étroite, et l'on en arrivait, sans se donner le mot, à se grouper en séries bi-mensuelles pour éviter l'encombrement ; car ces réunions valaient par leur intimité même.

Citer tous ceux qui se sont assis sous la lampe du poète de Valvins serait énumérer ceux qui comptent dans la littérature contemporaine ; or, je crois qu'il n'est pas un seul de ces visiteurs ou de ces pèlerins qui n'ait gardé de ces heures et du bon maître à la voix douce un souvenir attendri, respectueux et bien-faisant. Pour que tant d'hommes divers d'esprit et de sentiments aient pu se nourrir de cette esthétique et de cette haute morale intellectuelle, il a fallu, n'est-ce pas ? que l'hôte fût d'âme large, et d'esprit élevé...

On a déploré souvent qu'aucun d'entre nous n'ait sténographié cet enseignement ; la chose n'est pas à regretter, car la pensée de Mallarmé s'écrivait dans notre âme même, en principes ineffaçables. Et puis les mois sans doute étaient choisis, la beauté de l'élocution revêtait le charme et la finesse même du « doux parler de France », le geste discret et familier en soulignait les délicatesses, ou la passion contenue ; mais que resterait-il de tout cela dans une rédaction sténographique ? Non, il a mieux valu que cette « petite flamme », que Mallarmé disait porter en lui, rayonnât multipliée aux facettes de notre âme et à travers nous-mêmes.

Ce que Mallarmé prodiguait dans l'intimité, c'est bien pour nous qu'il en faisait largesse et, appropriant la semence intellectuelle au sol humain, il prévoyait, chez tel ou tel d'entre nous, la moisson qui en devait germer. Aussi bien se sentait-il lié à notre

œuvre, encore en puissance, d'un sentiment joyeux et paternel et comptait-il sur nous tous et sur ceux « qui viendraient » pour l'épanouissement de sa pensée diverse mais concentrée comme la graine du semeur (1).

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

Exposition annuelle du Cercle des Arts de Schaerbeek.

Exposition assez pauvre dans l'ensemble; amu-ante cependant par le contraste de l'élément jeune et de l'ancien; celui-ci l'emporte en nombre, mais il fait d'autant mieux ressortir les audaces heureuses de quelques-uns. Fort à propos, car que dire des fades compositions d'un Wenmaekers, des lourds et rebutants paysages de R. Hynkes? Malgré un certain style et beaucoup de métier, les Nus de L.-H. Houyoux sont artificiels et le paysage dans lequel ils reposent me paraît bien conventionnel pour un peintre qui semble connaître la nature, si l'on en juge par son *Allée de châtaigniers*.

Trois peintres vraiment doués, dont les efforts comptent, et qui arriveront sans doute à une véritable personnalité, ce sont Médard Maertens, Ph. Cockx et Renson. Le premier expose deux portraits, dont le petit, le portrait d'homme, me semble le plus personnel. La facture est ferme et sans déchets, la vision juste et d'une acuité peu ordinaire. M. Maertens, qui s'est franchement orienté vers les recherches de la technique nouvelle, sait faire chanter harmonieusement les tons; il connaît les secrets des claires orchestrations, comme en témoigne notamment sa *Marine*, une page d'un grand charme naturel. Sous une enveloppe qui paraît parfois rude et presque brutale, cet art cache une fine et délicate poésie.

C'est aussi par le charme poétique que se recommande le tableau de M. Renson, les *Etangs d'Auderghem*, le seul tableau que l'artiste expose ici, mais une œuvre parfaite, sobre, pleine de fraîcheur, d'une observation remarquable, avec son atmosphère transparente; cette toile, avec ses trois tons vert, bleu et rose, n'est pas loin d'être un petit chef-d'œuvre de justesse et de sentiment.

Les deux paysages de M. Cockx, *Tas de foin* et *Temps pluvieux* sont deux saines et solides pages, auxquelles on pourrait peut-être reprocher quelque lourdeur; mais il faudrait alors déplorer leur santé, ce qui me semble injuste. L'artiste sait exprimer ses sentiments avec force et d'un pinceau robuste; il possède un sens exact et profond de la nature qu'il a observée en peintre constamment à l'affût.

Après cela, il n'y a plus qu'à remarquer en passant quelques paysages, un peu simplistes, de M. De Korte, le *Matin blanc*, une page sincère et aérée de M. Van Extergem, une *Eve* de M. J. De Smedt, d'un certain effet décoratif, et les compositions de M. Langaskens, abondantes et variées, mais où l'on chercherait vainement une personnalité en voie de former.

Parmi les sculptures, beaucoup de choses très sages, un travail appliqué et académique. M. Dolf Ledel, cependant, qui expose notamment le *Buste de M^{lle} A.* et un *Masque d'étude* curieuse et plein de promesses, tranche sur la monotonie de ses confrères par de réelles qualités de technique et de sentiment. F. H.

(1) Ces excellentes réflexions furent publiées naguère par la *Phalange*. Nous avons pensé qu'on les lirait avec intérêt à Bruxelles, car la revue n'est connue que des hommes de lettres.

NÉCROLOGIE

Léopold Wallner.

La mort de Léopold Wallner affligera tous ceux qui prirent contact avec le musicien de valeur, le professeur érudit, le philosophe et l'écrivain que réunissait la personnalité multiple du défunt. Personnalité originale, des plus sympathiques, qui fut pour beaucoup d'artistes au début de leur carrière un guide sûr et un ami dévoué.

Wallner était né à Kiew. Le hasard l'amena à Bruxelles tout jeune. Il s'y fit des relations parmi les hommes de lettres, les musiciens et les peintres; il fut mêlé au mouvement batailleur de la *Jeune Belgique* et illustra de ses inspirations mélodiques, qui évoquent le romantisme allemand, des poèmes de Verhaeren, Rodenbach, Giraud, Gilkin et autres. Une *Sonate romantique* pour piano montre que Wallner connaissait à fond la technique musicale et qu'il savait plier celle-ci à sa volonté sans se laisser dominer par elle. L'œuvre est vivante et d'un beau mouvement. Peut-être est-elle arrivée un peu tard et n'a-t-elle pas suffisamment renouvelé les formules pour rencontrer, lorsqu'elle parut, il y a quelques années, l'accueil souhaité.

Mais c'est surtout le professorat qui valut à Wallner ses plus grandes joies. Il le pratiquait avec une grande dignité, un parfait désintéressement, et nombreux sont ceux qui lui doivent de connaître de la musique autre chose que l'art de remuer les doigts sur un clavier. Par sa conversation alimentée de souvenirs, de citations, d'observations personnelles, il rendait fort attrayant l'enseignement qu'il dispensait à ses élèves. Sans qu'il fit partie d'aucune école officielle, sans qu'on le tint pour un grand professeur, il a eu un rôle important dans le développement musical en éveillant parmi de jeunes âmes le goût de la musique et l'amour des belles œuvres.

Wallner disparaît à 66 ans. Sa mort a fait peu de bruit: mais ses élèves et ses amis savent quelle perte ils ont faite en lui et garderont son souvenir. O. M.

PETITE CHRONIQUE

C'est aujourd'hui dimanche que sera inaugurée, en présence du Roi, la première exposition organisée à Mons par la Fédération des Artistes Wallons.

Le Salon est appelé au plus grand succès. Il groupera un ensemble important d'œuvres de MM. V. Rousseau, A. Donnay, Fabry, Rassenfosse, E. Motte, A. Marcette, G.-M. Stevens, Camille Lambert, P. Paulus, Ch. Houben, Ch. Watelet, F. Baes, W. Degouve de Nuncques, A. Levêque, J. Gaspar, P. Du Bois, Sturbelle, Bonnetain, G. Charlier, M^{lles} A. Boch et B. Art, etc.

Des conférences et des auditions musicales seront organisées au cours du Salon.

Le Théâtre de la Monnaie fera succéder les nouveaux spectacles de la saison dans l'ordre suivant: en octobre, *les Joyaux de la Madone*, de M. Wolff-Ferrari; en novembre, *le Timbre d'argent*, dans la nouvelle version que vient de terminer M. Saint-Saëns; en décembre, *Pénélope*, de M. Fauré; en janvier, *Parsifal*; en février, le festival Strauss; en mars, *Cuchuprés* (création), drame lyrique de Camille Lemonnier et M. Henri Cain, musique de M. Casadessus; *Istar* et reprise de *l'Etranger*, de M. Vincent d'Indy, et *l'Enfant prodigue*, de M. Debussy; en avril, *Julien*, de M. Charpentier; en mai, festival Wagner.

La direction de l'Exposition universelle de Gand a pu obtenir que M. Sechiari et l'orchestre de son Association prolongent leur

séjour jusqu'au 15 septembre. Le comité des fêtes musicales de l'Exposition a organisé les programmes de façon à ce que les concerts se terminent avant 10 heures, afin de permettre aux personnes habitant Bruxelles, Anvers, Bruges, etc., de prendre les derniers trains.

Voici les dates des derniers concerts de carillon que donnera cette année M. Jef Denyn à la tour de Saint-Rombaut, à Malines : les 8, 15, 22 et 29 septembre, à 8 heures du soir. Le 8 septembre aura lieu, une audition spéciale, avec intermèdes de chœurs par la Société « Chœur mixte » de Malines.

La Députation permanente du Brabant vient d'acquérir, au Salon de Gand, le *Portrait de Jeune femme*, de M. Albert Pinot.

M. René Lyr réunit en un volume les réponses au referendum qu'il a organisé dans la revue *S. I. M.* sur le Théâtre Musical Belge. Ce sera une précieuse encyclopédie de la production lyrique wallonne et flamande. On y trouvera les opinions de MM. F. André, E. Baie, F. Beaux, P. Bergmans, A. Biarent, M. Brusselmans, A. Cantillon, E. Glosson, M. Crickboom, N. Daneau, A. de Boeck, A. De Greef, L. Delcroix, C. Delgouffre, A. de Rudder, M. des Ombiaux, J. Destrée, L. Du Bois, Sylvain Dupuis, A. Du Plessy, Dr. Dwelshauvers, Henri Fontaine, Paul Gilson, Ch. Hénuisse, H. Lesbroussart, Joseph Jongen, G. Knosp, P. Lagye, C. Huismans, J. Lefebure, Camille Lemonnier, A. Mabile, P. Magnete, E. Mathieu, H. Maubel, Octave Maus, F. Mawet, L. Hawet, C. Mélant, R. Moulart, D. Pâque, Edmond Picard, F. Rasse, E. Raway, G. Rens, Jos. Ryelandt, Eug. Samuel, Ed. Samuel, L. Solvay, H. Thiébaud, Edgar Tinel, C. Thomson, Ch. Van den Borren, J. Van den Eeden, L. Van der Haeghe, A. Van Dooren, J. Van Dooren, V. Vreuls, E. Wambach, Eugène Ysaye, Théo Ysaye, suivies de conclusions déduites de ces divers avis par l'auteur de l'enquête. On souscrit (5 francs l'exemplaire) chez M. René Lyr, 18, avenue Marie-Clotilde, Watermael.

Le numéro d'août 1913 de la *Société Nouvelle* débute par la *Géographie de l'Histoire*, de M. Charles Pergameni, professeur du nouveau cours public consacré aux actualités géographiques dans leurs rapports avec l'histoire de la civilisation, enseignement institué par la Ville de Bruxelles. M. Georges Eckhoud publie une

TAPIS D'ORIENT

◆ **DALSÈME** 2, RUE LEOPOLD, 2
◆ **BRUXELLES** ◆

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

étude sur *Max Waller et les Origines du réveil littéraire en Belgique*. M. Enrico Malatesta donne son appréciation sur les *Bandidi tragiques*. M. Léon Bocquet étudie les œuvres de *Julien Ducocelle*, un jeune peintre psychologue français. M. A. Bogdanow, continue son article sur *L'Etoile rouge*. M. René Lyr examine la question du droit d'auteur, à propos du discours remarquable prononcé par M. Jules Destrée au Congrès artistique de l'Exposition de Gand. M. Arthur Cantillon analyse le livre de M. Romain Rolland : *Jean Christophe*. M. Elie De Grave publie le premier acte de *Magdalénestre*, pièce en trois actes.

Réunis en un volumineux fascicule et richement illustrés, les numéros de juillet et d'août de la revue *Art et Technique* sont, à tous les points de vue, dignes de leurs prédécesseurs. En tête, un hommage enthousiaste et mérité rendu à la maîtrise de Victor Horta.

Un groupe de sociétés musicales allemandes, annonce le *Temps*, vient de prendre une singulière initiative. Il a répandu dans le pays une circulaire par laquelle il invite les parents et éducateurs de détourner les enfants de la carrière musicale, toutes les professions musicales étant actuellement encombrées. A l'appui de ces conseils prudents, la circulaire établit par des chiffres que les musiciens allemands sont de tous les gens de métier ceux qui touchent les plus bas salaires et les plus minces appointements. Ces avertissements suffiront-ils à détourner de la musique ceux qui croient sentir en eux la vocation?

L'inauguration du Konzerthaus de Vienne va être marquée par un événement sensationnel, impatientement attendu par tous les fervents de la musique.

A cette occasion, l'orchestre, dirigé par le Dr Læwo, créera la dernière œuvre de Richard Strauss, pour orchestre et orgue (Op. 61), intitulée *Festliches Præludium*.

Arthur Nikisch, le célèbre kapellmeister qui a obtenu le privilège de cette œuvre pour Berlin et Leipzig, la conduira lui-même dans ces deux villes, au cours de l'hiver prochain.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}, Editeurs

BRUXELLES

PARIS

4, PLACE DU MUSÉE, 4

63, Boulevard Haussmann, 63

Vient de paraître :

La Peinture au Musée ancien de Bruxelles

Reproduction de 174 œuvres des diverses écoles accompagnée d'un guide historique et descriptif par FIERENS-GEVAERT.

Bel in-4° (22 1/2 x 29 cm.) de 80 pages de texte et 156 planches hors texte.

Prix : 10 fr. broché. — 12 fr. 50 cartonné. — 15 fr. relié.

En souscription pour paraître incessamment :

Les

Très Belles Miniatures de la Bibliothèque Royale

de Belgique

par EUGÈNE BACHA

Beau volume in-4° Jésus (26 1/2 x 34 1/2 cm.) contenant, outre une étude introductive, 56 planches hors texte en héliotypie.

Prix de l'ouvrage en portefeuille : 30 francs.

Vient de paraître chez MM. BREITKOPF et HAERTEL éditeurs, Bruxelles

LÉON DU BOIS. — **Edénie**, tragédie lyrique en quatre actes, paroles de CAMILLE LEMONNIER (texte français, flamand et allemand).

LUCIEN MAWET. — **Miniatures**, pour piano (1^{er} volume). — Prix net : 2 fr. 50.

LÉO VAN DER HAEGEN. — **L'Intruse**, drame en un acte, de MAURICE MAETERLINCK. — Prix net : 8 fr.

Chez M^{me} V^{ve} Léop. MURAILLE, à Liège

ALBERT MOCKEL. — **Le Chant de la Wallonie**, chant et piano. — Prix net : 1 fr. Avec chœurs et strophes pour voix de femme : 2 fr.

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN

BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

La Vie Internationale

REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS
ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX
BRUXELLES : Office central des Associations internationales
Prix d'abonnement : 25 francs.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes
Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT**.
Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.
DIRECTION ET ADMINISTRATION :
23, Quai Voltaire. — PARIS

Revue du Temps présent

PIERRE CHAINE, fondateur.
Secrétaires de rédaction : JOSÉ DE BÉRY, ANDRÉ DELACOUR
Études, critiques et documentations littéraires,
historiques et artistiques.
Parait le 2 de chaque mois.

DIRECTION : 76, rue de Rennes, PARIS
PRIX D'ABONNEMENT ANNUEL { France, fr. 44.00
Étranger, 16.00
LE NUMÉRO : France, fr. 1.25. — Étranger, fr. 1.50.

LES MARGES

Revue littéraire fondée en 1903 par M. Eugène Montfort
Paraissant six fois par an.
Paris : 5, rue Chaptal, et chez Floury,
près le Café Napolitain.
Abonnements : 5 francs par an ; sur Japon : 10 francs.
Le numéro : fr. 0,85.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE
BUREAUX
59, avenue Fontaine, BRUXELLES
Abonnement. 10 francs par an.
Le numéro 1 franc " "

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes.

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES
(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.
Le nouveau catalogue vient de paraître. Prix : 2 fr. franco 2 fr. 50.
ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.
Service de périodiques à domicile.
Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS ET ÉTRANGERS
FONDÉ EN 1889
21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e
GALLOIS ET DEMOGEOT
Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :
Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.
On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Prince de Ligne (GEORGES RENCY). — L'Art wallon (O. M.). — La Beauté Moderne (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Hommage à Odilon Redon. — Bibliographie musicale : *Notes sur la Chanson populaire en Belgique* (CH. V.). — Le Culot (LÉO MARCHÈS). — Au Théâtre de la Monnaie. — Petite Chronique.

Le Prince de Ligne

On fêtera, l'an prochain, son centenaire. Il est mort à Vienne, en 1814, tandis que s'éternisait le fameux Congrès, ce Congrès qui, disait-il, « ne marche pas, parce qu'il danse trop ». Ce n'étaient, en effet, que fêtes, bals et festins où se rencontraient les plus grands noms d'Europe. Et le vieux maréchal, se sentant sur le point de sauter le pas, s'écriait :

« Je vois ce que c'est ! Il leur manque quelque chose. Je vais leur préparer une fête de ma façon. Je les ferai assister aux funérailles d'un feld-maréchal. »

Quelques jours après il s'alitait. Et, comme ses filles s'agenouillaient à son chevet :

« Eh ! se récriait-il. Relevez-vous donc, mes enfants ! Je ne suis pas encore un saint !... »

L'esprit, chez le Prince de Ligne, était un produit de culture bien plus que spontané. Dès ses débuts dans le monde, il s'efforça de prendre le ton léger, badin qui était alors à la mode, et il y réussit assez bien. Néanmoins, les vrais Français de France ne l'admirent jamais autant qu'il l'aurait voulu. M^{me} du Deffand, notamment, ne le prisait guère et l'appelait le *Gilles* de Boufflers. C'est qu'il s'efforçait et qu'on le sentait.

Les gens de goût ne devaient pas aimer davantage son affectation de n'avoir point de patrie. « Français en Autriche, Autrichien en France, l'un ou l'autre en Russie, disait-il, et même Polonais un peu, ayant reçu l'indigénat de ce pays, il n'était pas jusqu'aux Turcs dont je n'imitasse les façons, soit à la guerre, soit en amour... » De la part d'un homme d'esprit et d'un grand seigneur, il y a, dans cette déclaration, une erreur fâcheuse. Ailleurs il se donne pour « indigne, demi-germain, Batave, Belge, Tudesque et Barbare. » Il fut donc le premier Belge honteux, le père de cette lignée dont nous voyons en ce moment les derniers descendants. En parlant ainsi, il croyait bien mettre les rieurs de son côté, alors que, tout au contraire, les étrangers qui l'entendaient devaient l'en mépriser un peu. Car ils ne pouvaient deviner que c'était là une pose assez puérile et que ce cosmopolite renforcé était, dans le fond, un bon Wallon qui rougissait en public de son origine, mais l'adorait en secret. On conte que, lors de son séjour à Belœil, il n'avait pas de plus grand plaisir que d'aller causer longuement avec une vieille paysanne de l'endroit. Il aimait l'entendre jaser dans le cher patois du pays, et il la louait d'avoir conservé l'antique accent du terroir. Voilà le vrai prince de Ligne, ou du moins le meilleur, débarrassé de son masque de voltairien plus voltairien que Voltaire, soumis à l'influence douce et bienfaisante de la terre et des morts.

J'imagine que c'est surtout à ce Prince de Ligne-là, à l'amateur de jardins, à l'amant de la nature, plutôt qu'au coureur de salons et de ruelles, que l'on songera l'an prochain, à Ath et à Belœil, quand on fêtera sa mémoire. Pourquoi ne pas le dire ? Tout en admirant

en lui l'homme d'esprit et l'homme de guerre, l'écrivain disert et multiple, nous ne pouvons nous émouvoir à son propos qu'en nous rappelant qu'il fut un des prédécesseurs de notre renaissance littéraire et qu'il essaya même de la provoquer de son vivant. En un temps où il eût semblé absurde de prédire l'indépendance prochaine de la Belgique, le Prince de Ligne, peut-être, la pressentait, puisqu'il ne s'opposa pas à ce qu'un de ses fils combattit dans l'armée des États contre Joseph II. Lui-même refusa de prendre la tête du mouvement, se déclarant incapable de se révolter en hiver ; mais son fils y participait et il ne le lui interdisait pas. Il y a là, à tout le moins, à l'égard de la Révolution brabançonne, l'indice d'une sympathie à peine déguisée.

On ne lit plus guère aujourd'hui les œuvres du Prince de Ligne et l'on ne connaît de lui que son célèbre *Lapin de La Fontaine* et quelques lettres. Les fêtes de l'an prochain auront sans doute pour effet de décider quelques personnes à ouvrir ses livres et à les feuilleter. Si le hasard leur met entre les mains *Mes écarts ou ma tête en liberté*, je leur promets qu'elles ne s'ennuieront pas. Ce sont des pensées, des maximes, des réflexions qui n'ont, certes, ni le charme de Montaigne, ni l'âpreté de La Rochefoucauld, mais dont on savourera avec un sourire amusé l'impertinence souvent spirituelle et parfois profonde.

GEORGES RENCY

L'ART WALLON

Dans l'allocution qu'il adressa au Roi, dimanche dernier, à l'inauguration du Salon organisé à Mons par la Fédération des Artistes Wallons, M. Maurice des Ombiaux, président de cette Fédération, a nettement défini le but que poursuivent, en se groupant pour la première fois, les peintres et sculpteurs de race wallonne. Son exposé, clair et précis, dissipera plus d'un malentendu.

« Le but ici poursuivi, a-t-il dit entre autres, n'est pas de nier l'art des Flamands. Loin de nous de méconnaître l'art flamand. Pour grandir nos artistes, nous n'avons pas besoin de diminuer qui que ce soit. Mais on a méconnu les Wallons, et c'est pour cela qu'ils se sont réunis.

Oui, on les a méconnus, et cependant les critiques ne cessaient de constater l'apport considérable des Wallons dans l'art belge. Le grand critique Waagen n'avait pas hésité à affirmer que le réalisme flamand était venu du Hainaut, et Jean Rousseau que le pays wallon peut s'enorgueillir d'avoir été le berceau du grand art des Pays-Bas.

A l'aube du dix-neuvième siècle, c'était encore un Wallon élevé à l'école française, François Navez, qui avait donné l'impulsion à l'école belge, dite flamande, du siècle dernier.

Contre cette dénomination de « flamande », les Wallons n'eussent pas protesté si on ne lui avait donné une signification antiwallonne. On en arrivait à refuser aux Wallons toute faculté picturale. Un peintre n'osait guère avouer à Bruxelles son origine wallonne sans risquer de se voir fermer beaucoup de portes.

Oui, malgré les Boulanger, les Dubois, les Artan, les Baron, les Meunier, les Mellery, les Philippet et tant d'autres, les Wallons étaient pour ainsi dire exclus de la phalange artistique du pays.

C'est contre quoi la Fédération des artistes wallons a réagi avec énergie.

On a parlé d'une formule créée pour opposer l'art wallon à l'art flamand. Ce n'est pas ici qu'il faut chercher cette prétention puéride. De même que les Flamands, sous peine de péricliter, ne peuvent renoncer aux influences qui, de tous temps, fécondèrent leur génie : italienne au dix-septième siècle, française au dix-neuvième, de même les Wallons ne prétendent pas enfermer leur art et toutes leurs aspirations en une formule. Au contraire, en se réunissant, ils espèrent d'abord libérer le public d'un préjugé qui lui fait considérer les empâtements de couleur comme l'alpha et l'omega de l'art de peindre. Si l'on trouve parmi les Wallons des protagonistes de la belle pâte, on rencontre davantage chez eux un sentiment plus marqué de la ligne, une recherche plus grande d'une synthèse de la forme.

Sans vouloir échafauder à ce sujet aucune théorie, on peut dire qu'en libérant l'inspiration des Wallons des préjugés qui l'altéraient dans les œuvres et dans l'esprit du public, on aura facilité sa réalisation complète. Et les précurseurs d'hier seront suivis demain par ceux en qui vibre le génie mutin, tendre, mélancolique ou aventureux de la Wallonie. »

M. François André, président du Comité hennuyer de la Fédération, n'a pas été moins heureux en élargissant encore, dans son discours, la portée de ces paroles :

« Les Wallons sont peut-être par leur endurance au travail, leur esprit d'entreprise, les premiers ouvriers et les premiers industriels du monde ; on le savait bien, on le disait trop, mais on méconnaissait les qualités artistes de leur race. C'était profondément injuste ; nos artistes dans le passé furent parmi les plus hauts, nous l'avions longtemps ignoré ; nous savons aujourd'hui, grâce aux héros de la première heure, et tout particulièrement à Jules Destrée.

Certes, l'élite de chez nous a pris conscience d'elle-même, mais c'eût été bien près d'être inutile et vain si le peuple tout entier n'était pas appelé à venir se rafraîchir le sang aux sources limpides de l'art wallon.

L'art patrial, mais c'est la fleur, la sève et la chanson du pays.

L'art qui donne la sensation d'une vie individuelle accrue par la relation sympathique où elle est entrée avec la vie d'autrui, avec la vie universelle ; l'art qui relie l'individu à la société ; l'art qui est l'exaltation de la sociabilité !

Eh bien ! la conscience wallonne serait longtemps encore restée endormie si l'art ne s'était penché vers la dormeuse pour lui crier d'une voix fraternelle : « Lazare ! Lazare ! lève-toi ! élève-toi ! »

Grâce à la science, et malgré les abus de la force, l'art réalisera la cohabitation paisible des hommes par l'action libre et joyeuse de tous. »

Ces nobles pensées, auxquelles souscriront tous les artistes, quelle que soit leur origine, ont trouvé dans la réponse du Roi l'écho le plus sympathique. Le discours du Souverain aura d'autant plus de retentissement qu'il restitue aux artistes, peu habitués sous le règne précédent à être considérés comme « les mandataires inspirés de la nation », la place à laquelle ils ont droit, — c'est-à-dire la première. Il échappe à la banalité des harangues officielles et marque une réelle victoire pour ceux qui, depuis des années, font campagne en faveur d'une idée juste et généreuse

trop longtemps combattue. La manifestation montoise aura eu la gloire de provoquer ces significatives paroles, conclusion du discours royal :

« L'art wallon, qui exalte le génie d'une race et s'affirme sur un sol surpeuplé par l'industrie, doit rester fidèle à une belle tradition : sur la terre wallonne s'est épanouie une floraison artistique dont la Belgique peut être fière, et les recherches que le folklore a faites montrent combien le souci du beau était autrefois naturel.

Dans les sphères de l'art, l'élévation doit écarter tout antagonisme ; le fait que la manière de comprendre la nature et de rendre ce que l'œil voit n'est pas partout la même dans notre cher pays vous fera trouver un ferment puissant pour votre belle activité.

Les artistes belges forment une grande famille et l'école belge jouit d'un prestige envié. Votre ambition est de continuer à l'accroître, en apportant à nos trésors artistiques ces œuvres qui constituent vraiment les archives les plus belles et toujours vivantes, et qui font l'orgueil d'un peuple. »

O. M.

La Beauté Moderne

Il est assez piquant de voir M. Gabriel Mourey, qui fut un des théoriciens les plus sincères et les plus avertis des *arts de la vie*, c'est-à-dire de l'introduction de la beauté dans notre existence moderne, écrire sur *les beautés du temps présent* (1) des études si sévères, si désenchantées.

Mais ce désenchantement, hélas ! je le comprends si bien. Les principes sur lesquels il se basait ont été tellement méconnus, ou altérés. Des volontés nouvelles, inattendues, la plupart trop collectives pour n'être pas inconscientes, mais enfin des volontés tout de même, et résolues, et irrésistibles sont intervenues depuis. Et l'effort auquel M. Gabriel Mourey consacra quelques-unes des plus ardentes années de sa carrière d'écrivain d'art, effort qui s'apparentait à celui de ses maîtres aimés, les préraphaélites anglais, cet effort, il faudrait un volume pour expliquer comment les bonnes volontés qu'il suscita s'employèrent à couronner de tout autres tentatives. Car il est parfaitement vrai que l'idée de l'art dans la vie s'est répandue, mais il n'est pas moins vrai que l'art auquel on demande d'embellir notre vie n'est point celui auquel avait rêvé M. Mourey. Il est tout autre. En outre, il est lamentable.

Dans sa déception bien naturelle donc, M. Gabriel Mourey n'a pas même le plaisir de se dire, pour l'atténuer : « Oui, mais c'est tout de même aussi bien ». Il a raison, il triomphe, mais sur quelles ruines !

A parcourir distraitemment son livre, on pourrait le prendre pour une série de réquisitoires, et donc l'accuser de partialité. Il prend texte d'événements connus de tous, de ce que nous voyons chaque jour s'étaler aux murs de nos salons de peintures, de nos appartements, de nos rues, et il en montre le néant esthétique. A quoi un partisan de l'art qu'il attaque pourrait répondre par un dihyrambe dont les termes seraient inverses, je l'accorde, quelque réserve que je fasse sur ceci que M. Mourey a pour lui le bon sens tandis que ses adversaires n'auraient que la logique. Enfin, je l'accorde... Mais, remarquez qu'ils ne pourraient

(1) GABRIEL MOUREY : *Propos sur les beautés du temps présent*. Paris, Librairie Ollendorff.

employer cette tactique que dans le détail, rétorquer par exemple les idées si spirituellement présentées dans la page appelée *l'Art et le Muscle* par d'autres pages où ils se livreraient. mais sans rire, à une apologie du sport. Je le veux bien. Seulement je ne pense pas qu'ils puissent contredire sérieusement les réflexions que l'auteur fait à propos de nos mœurs. Et c'est là le point essentiel.

Nos mœurs ont changé, visiblement. Tout le monde s'en aperçoit, tout le monde le sent, et ceux qui soutiennent le contraire en sont réduits à invoquer le vieil argument qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, argument vague, qui ne tient pas devant l'examen des faits. Les mœurs ont changé. Du temps où M. Mourey dirigeait les *Arts de la vie*, (ce n'est pas si loin de nous) il y avait une générosité et une ardeur, un désintéressement surtout que je ne rencontre plus aujourd'hui. Il était encore possible de trouver à cette époque des hommes qui consentaient à travailler anonymement à une œuvre dont la réussite suffisait à leur appétit de gloire. Parce que c'était la réalisation de l'œuvre, non la gloire qui était leur but. Tandis qu'aujourd'hui, c'est l'inverse. Un artiste ne rêve pas précisément à une œuvre, mais au renom de sa personnalité. Un tel état d'esprit, qui provient de la prodigieuse montée de l'individualisme dans la civilisation actuelle, a deux résultats immédiats : d'abord on veut l'établir le plus vite possible, ce renom, par n'importe quel moyen, ensuite on n'a plus pour l'œuvre elle-même que des pensées distraites. Puisqu'elle n'a pour but que de rendre célèbre, peu importe ce qu'elle vaut. C'est un fait constant d'ailleurs que, lorsqu'elle a trop de valeur, elle fait un effet insolite qui l'éloigne du succès. Donc, on a tout avantage à faire une œuvre rapide, taillée sur le patron de la mode. Cette mode, il suffit de la créer. Rien n'est plus facile que de trouver des esthéticiens complaisants qui, à l'aide de quelques sophismes, se chargent de prouver, *en raison*, la beauté de l'œuvre la plus offensante pour le bon sens et le bon goût. On les connaît. Je n'ai pas besoin d'insister...

Être célèbre à tout prix, rapidement, tel est donc l'idéal de la plupart, je ne dirai pas des artistes (ils ne méritent pas ce nom sacré) mais des producteurs d'art. C'est donc fort justement que M. Gabriel Mourey, au seuil de son livre, a placé cette page sur *la religion du succès*. Elle est indiscutable, et son indignation n'a rien d'excessif. Que lui répondre ? Ne voyons-nous pas tous les jours les gazettes citer des faits, anecdotes terriblement révélatrices pour plus tard : où nous voyons de soi-disant artistes, pris eux-mêmes au jeu du faux succès, qu'ils ont pourtant créé, intimider la libre critique et lui interdire d'exprimer son opinion ?

« La moindre restriction, la plus légère réserve sur la valeur de son effort, il ne peut la souffrir ; sans cesse sa sensibilité est à vif, sa susceptibilité frémissante ; se permettre de toucher à son œuvre, c'est l'offenser dans son honneur ; ne pas l'admirer aveuglément, c'est une insulte personnelle dont il va vous demander réparation.... »

« ... C'est qu'un esprit nouveau souffle à présent sur les Lettres, les Arts, le Théâtre : l'esprit d'industrialisation, de commercialisation (les affreux mots, mais qui conviennent bien aux affreuses choses qu'ils désignent !) qui n'admet et ne reconnaît que les valeurs matérielles et tient pour inexistants tous les efforts, toutes les productions dont le rapport ne se peut monnayer. Quel plus grand éloge à faire d'une pièce de théâtre, si ce n'est qu'« elle fait le maximum », comme d'une eau de table que sa consommation annuelle dépasse tant et tant de millions de bou-

teilles.... L'homme moderne ne sait pas attendre : il a perdu l'habitude de la patience. Il a perdu aussi l'habitude du sacrifice et de la résignation. Il lui faut posséder immédiatement la proie de son désir : tous les moyens sont bons et nul n'ignore que la fin est là pour les justifier. »

C'est quelques-unes des manifestations de cet esprit nouveau que M. Gabriel Mourey étudie, sans bienveillance certes. Mais il y a tellement de gens qui ne sont que bienveillance pour le succès et pour le bluff!...

Ce qui lui est le plus amer (et tous les gens vraiment amoureux d'art éprouvent la même souffrance), c'est de voir se répandre et devenir une sorte de mode ce terrible *mépris de la forme*, qui n'est, tout au fond, qu'un aspect de la paresse. Car, de quelque bonne raison qu'on se paie, lorsqu'on déclare aimer mieux une esquisse qu'une œuvre, cela équivaut à avouer qu'on n'a pas envie de s'imposer le labeur méthodique et difficile qu'exigerait l'édification d'une œuvre. Et nous retombons dans l'individualisme et le culte du succès.

Pour nous faire mieux comprendre la folie de certains de nos goûts, de nos modes, de nos mœurs, M. Gabriel Mourey use volontiers de tableaux humoristiques. Ajouterai-je que ce procédé, caricatural, semble à peine chargé? Nous sommes si outrés nous-mêmes que cela se comprend. Quel amusant passage que celui qu'il consacre à nos appartements modernes :

« Admirons donc, d'abord, l'admirable docilité avec laquelle tant de gens s'accommodent d'être logés à la même enseigne, d'habiter d'identiques pièces blanches avec des fenêtres à petits carreaux et des portes idem, empilées les unes au-dessus des autres, salle à manger sur salle à manger, salon sur salon, chambre à coucher sur chambre à coucher, w-c. sur w-c. ; ainsi de suite, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au sixième étage. De l'Etoile à Ménilmontant, de la Bastille à Grenelle, de Montparnasse à Montmartre, du loyer de vingt mille francs l'an au loyer de cent francs par terme, à peu de chose près, il en va partout de même. Et tout est blanc, si blanc, si blanc! et tout est Louis XV, si Louis XV, si Louis XV! Et que de corniches et que de moulures, et que de murs divisés en panneaux par des baguettes de plâtres, et que de rosaces au centre des plafonds, et que de prétendus bow-windows avec des vitraux d'art ou d'encore plus petits carreaux, et que de pièces, ainsi ornées, ainsi décorées — fraîchement, c'est le cas de le dire, de tout ce blanc glacial, de tout ce blanc de fromage à la crème! — qui vous ont l'air solennel, luxueux et confortable, et où il est impossible de placer un meuble, et qui ne se peuvent meubler que de tapis, de rideaux et de sièges, comme les salons d'attente des gares ou des grandes administrations. Oui, des séries de salles d'attente, voilà bien ce que sont les appartements d'aujourd'hui, les « vraiment modernes » appartements qu'habitent les agités, les fiévreux, les « en attente » de ce début du xx^e siècle, dont les débuts contiennent tant de promesses! »

Comme s'il avait craint d'aller trop loin dans le pessimisme de son tableau, M. Mourey finit sur des pages plus apaisées, plus remplies d'espoir : *L'horizon s'éclaircit*. Une allusion discrète y est faite au renouveau de notre patriotisme. M. Mourey semble croire (ne s'y efforce-t-il pas un peu?) qu'à ce renouveau là doit correspondre une sorte de résurrection de notre idéal esthétique. Je ne partage pas ce point de vue, je crains fort que ce réveil patriotique, fort équivoque d'ailleurs et bien mélangé de politique, soit plutôt nuisible à la liberté de l'art. L'art n'a pas plus à voir avec

le sentiment patriotique qu'avec la morale. Et j'imagine fort bien (trop bien) des Français farouchement amoureux de leur nationalité et d'un goût étroit et stupide. Après tout, c'est peut-être moi qui me trompe, et même je souhaite me tromper.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Hommage à Odilon Redon.

A l'occasion de la publication, en un luxueux album de 192 lithographies, de l'œuvre graphique complet d'Odilon Redon, — qui illustra de si magistrale façon *le Juré* de M. Edmond Picard, — *la Vie* a demandé à quelques peintres et écrivains leur avis sur le maître dont, chaque jour, s'éclaire la gloire.

Voici quelques-unes des réponses qui montrent de quelle haute estime est environné l'homme modeste et bienveillant à qui s'adresse cet hommage.

M. PIERRE BONNARD

J'ai la plus grande admiration pour Odilon Redon. Ce qui me frappe le plus dans son œuvre, c'est la réunion de deux qualités presque opposées : la matière plastique très pure et l'expression très mystérieuse. L'homme est rempli de bienveillance et de compréhension. Toute notre génération subit son charme et reçoit ses conseils. Puisque vous recueillez des hommages à son talent et à son influence, je vous envoie le mien de tout cœur.

M. MAURICE DENIS

Odilon Redon a été un des maîtres et une des amitiés de ma jeunesse. Très cultivé, très musicien, accueillant et bon, à la fois « l'honnête homme » d'autrefois et « l'amoureux d'art » de naguère, il était l'idéal de la jeune génération symboliste, — notre Mallarmé. Avant l'influence de Cézanne, à travers Gauguin et Bernard, c'est la pensée de Redon qui, par ses séries de lithographies et ses admirables fusains, détermina dans un sens spiritualiste l'évolution d'art de 1890. Il est à l'origine de toutes les innovations ou rénovations esthétiques, de toutes les révolutions du goût auxquelles nous avons depuis lors assisté. Il en a prévu, il en a aimé même les excès. Mais la magnifique indépendance de son imagination s'enfermait dans des limites de technique traditionnelle, dans des finesses de goût français, dans des scrupules de belle exécution qui ne sont plus guère en faveur.... Au rebours des lourds systèmes qui masquent actuellement chez la plupart des jeunes l'absence de sensibilité, la leçon de Redon, c'est son impuissance à rien peindre qui ne soit représentatif d'un état d'âme, qui n'exprime quelque profondeur d'émotion, qui ne traduise une vision intérieure.

M. PIERRE LAPRADE

Aimer Redon, c'est aimer une aristocratie. Il représente pour ceux qui viennent la dignité de l'artiste. Son œuvre est vraiment de l'art pour l'art dégagé de toute raison à côté. Redon évoque aussi l'idée de lutte. Sa foi en la vie est un de ses grands charmes; c'est elle qui l'a toujours soutenu. Moralement c'est un jeune, il goûte les choses avec joie, et son œuvre est faite d'une matière où il y a les germes de toutes les fleurs, de tous les paysages et de toute la passion. Et c'est finalement la passion que je préfère en lui, comme je l'aime chez Baudelaire et Mallarmé,

comme je la sens dans cette grande génération d'artistes qui a précédé la fin de l'Empire et qui s'exprime surtout dans trois volumes de lettres : celles de Delacroix, celles de Flaubert, celles de Berlioz.

M. ANDRÉ FONTAINAS

Peu d'existences ont été pleinement, noblement vouées à l'art seul comme l'existence d'Odilon Redon. Graveur et peintre, rien du dehors ne l'a distrait de l'expression de son rêve. Il ne peut être question, en quelques lignes hâtives, de définir sa personnalité si caractéristique, si haute et si pure. Ces lithographies admirables, d'une richesse, d'une diversité de matière insurpassées, ces pastels et ces peintures d'une délicatesse aussi élégante, aussi nette que celle qui fait la gloire des grands créateurs japonais, Odilon Redon y a apporté une vision neuve, originale, inimitable. Ce fut l'homme hanté d'abord par des formes mystérieuses dont l'étrangeté forçait tout de suite l'attention ; c'était, déjà alors, dans des œuvres comme *Les Yeux clos*, par exemple, le dessinateur pur et fervent dont l'âme ingénue, presque puérile, s'est, depuis, suavement complu à faire chatoyer dans des harmonies souples et veloutées la beauté des plus humbles fleurs, transformées sous ses doigts en bijoux merveilleux.

Et l'homme, que dire ? Quiconque, une heure seulement, a connu la joie de s'en approcher, a été séduit par cette simplicité, cette modestie du grand artiste qui s'ignore, que jamais l'ambition, l'orgueil n'ont pu détourner de sa voie, mais qui vit en son art, pour son art tout entier et sans réticence. Connaître, même un peu, Redon, ce n'est pas seulement l'admirer, c'est également l'aimer.

M. PAUL SÉRUSIER

Odilon Redon est la plus belle figure d'artiste que j'aie connue. Il ne m'appartient pas de parler de l'homme privé, que j'ai toujours trouvé admirable. Quant à l'artiste, sa longue évolution a été normale et continue. Quand j'ai eu le bonheur de lui être présenté par Paul Gauguin, il était déjà l'auteur de ces belles suites de lithographies qui l'ont révélé au monde artiste. Elles sont devenues rares, jalousement gardées par les amateurs éclairés. Il est regrettable qu'elles n'aient pas été révélées, au moins par la photographie, aux jeunes artistes qui les ignorent. Ces planches nous montrent avec quelle richesse de nuances il a su s'exprimer avec le noir et blanc.

Au temps où ces œuvres ont paru, ses admirateurs, les plus fervents même, l'ont peu compris. Les littérateurs, comme Huysmans, y ont vu de la littérature. Ils y découvraient de la métaphysique, du spiritisme, voire de la magie. Il n'était que peintre, mais il l'était à un degré extraordinaire. Son art est tout d'intelligence et de sensibilité. Tout le reste vient par surcroît. Il aimait les formes pour elles-mêmes, les combinait pour mettre en valeur leur beauté, sans s'attarder au côté explicatif. Il n'illustrait pas des livres, il produisait des images suggérées par les mots assemblés par des poètes. C'étaient des variations sur un thème.

Si son art nous apparaît essentiellement subjectif, il s'est souvent révélé puissamment objectif, quand il fixait d'un trait simple et expressif les figures de ses contemporains. S'il dessine une fleur, c'est le portrait de cette fleur ; il semble lui prêter des sentiments, des idées. En réalité c'est sa propre âme qu'il lui infuse.

Ces dessins, ces lithographies suffisaient pour le classer parmi les grands artistes : il aurait pu, comme la plupart des peintres, cesser de chercher et se répéter. Il ne l'a pas voulu, et, à l'âge mûr, avec une ardeur juvénile, il s'est révélé coloriste. Il n'a pas

voulu être influencé par les impressionnistes, ses contemporains. S'il les a souvent égalés par la puissance de sa couleur, il ne s'est jamais départi de son amour pour les nuances, qu'il avait longuement étudiées avec le crayon lithographique. Après de nombreux essais sur des panneaux de petite dimension, il a entrepris des peintures murales et s'y est montré supérieur. J'ai vu une tenture murale d'un petit salon, où la puissance s'allie à la finesse ; ce sont des arbres et des fleurs. Aux fleurs de la nature, il en mêle d'autres qu'il a simplement imaginées, et ces dernières sont si conformes aux lois de la nature qu'on n'en est pas surpris ni choqué. Parmi ces végétations de rêve apparaissent parfois des figures pleines de charme qui semblent vagues, quoique d'un dessin précis et serré. Cette œuvre, placée tout de suite à sa place, n'a pas été vue du public.

La manufacture des Gobelins a exécuté quelques panneaux d'après les cartons de Redon. L'exécution est parfaite, mais il y manque quand même le doigté de l'artiste. Je sais qu'il fait d'autres décorations, mais les amateurs jaloux ne permettront sans doute pas qu'elles soient livrées au grand public. Qu'importe d'ailleurs, car les œuvres de Redon ne peuvent devenir populaires. Ce qui n'a rien de vulgaire ne peut pas être vulgarisé.

Odilon Redon n'a jamais enseigné. Mais les artistes qui ont joui de son accueil bienveillant et de sa conversation sont toujours sortis de chez lui instruits, encouragés, réconfortés.

En somme, Odilon Redon est un des très rares contemporains à qui on peut donner, sans restriction, le nom de MAÎTRE.

M. HENRY DE GROUX

Ce ne sera pas la première fois que l'occasion de manifester mon admiration au Maître me sera donnée et je vous remercie de l'occasion que vous me donnez de lui en réitérer l'affirmation très formelle.

L'immuabilité et la noblesse de sa conception artistique — à cette époque misérable de surenchère de l'extravagance puérile vers le « nouveau » (?) — m'invite à la lui manifester une nouvelle fois avec une sincérité non moins parfaite et une conviction non moins motivée.

Mon suffrage de peintre et encore spécialement de pastelliste et de lithographe va vers lui sans réserve aucune. Ses œuvres sont pour la plupart des chefs-d'œuvre et ne contiennent, pour nous tous, que des *leçons*, comme d'ailleurs sa vie entière qui m'est suffisamment connue par la magnifique persévérance de son affirmation artistique, si concrète, si précise, si personnelle et si variée.

J'ai à peine l'honneur de connaître personnellement M. Odilon Redon et ne me vois nullement appelé à émettre sur sa vie et sur son « exemple » d'autres avis que celui qui implique l'hommage — si sommairement ou succinctement exprimé soit-il — de mon très enthousiaste et très fervent sentiment confraternel.

M. GUSTAVE KAHN

Odilon Redon a affronté la chimère dans ses horreurs sombres et dans ses magies claires. Il a eu la part d'influence donnée à ceux qui, généreusement, cherchent à leur art des sentiers nouveaux ; à juste titre les jeunes peintres lui portent de l'admiration ; il est simple et intuitif, mais son esthétique est forte et sa technique savante prête à réaliser les merveilles qu'il recherche. Les poètes l'aiment, car il est un d'entre eux.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

Notes sur la Chanson populaire en Belgique,
par ERNEST CLOSSON; Ed. Schott frères, Bruxelles 1913.

Ces simples « notes » sont la condensation, en quatre-vingts pages, de tout ce que l'on peut dire d'essentiel sur les chansons populaires — flamandes et wallonnes — des provinces belges. La haute compétence de l'auteur, la finesse avec laquelle il a pénétré jusqu'au cœur des organismes vivants que sont les chansons populaires, la méthode rigoureuse et la clarté qu'il a su mettre dans l'analyse de leurs origines, de leur structure technique et de leurs caractères esthétiques, tout cela fait de ce petit livre un manuel du plus vif intérêt et de la plus grande utilité. La lecture en est, au surplus, facile et agréable, non seulement à raison de l'attrait du sujet en lui-même, mais encore de la simplicité familière qui règne d'un bout à l'autre de ces notes, même dans l'exposé des notions les plus complexes. CH. V.

LE CULOT

Sous ce titre un de nos confrères parisiens évoqua dernièrement d'amusants souvenirs. Détachons ces deux anecdotes, dont on goûtera la saveur :

Il y a quelques années, un comédien en herbe, doué de plus de toupet que de talent, se présentait aux directeurs de théâtres comme leur étant envoyé par un auteur illustre et, de cette façon, il parvenait à forcer leur porte.

Un jour, il fit passer à l'un d'entre eux sa carte avec cette mention : « De la part de M. Victorien Sardou. » Or, au même moment, Victorien Sardou se trouvait précisément dans le cabinet directorial.

« Je vais le recevoir, » dit-il.

Le directeur s'éclipsa et l'illustre dramaturge s'assit dans son fauteuil. On introduisit le postulant.

— Monsieur le directeur, commença-t-il, le maître Victorien Sardou qui me porte un vif intérêt a dû vous parler de moi, ou, s'il ne l'a pas fait...

— Il l'a fait ! affirma Sardou, imperturbable. Il sort d'ici et il me faisait, il y a un instant, votre éloge.

— Ah !... fit l'acteur interloqué... Vraiment ?

— Mais oui, il me vantait vos qualités de comédien, l'ingéniosité de votre esprit, avec une telle chaleur que je vous engage...

— Vous m'engagez ! dit d'une voix étranglée d'émotion le bon jeune homme, qui déjà s'applaudissait du succès de son stratagème.

— Je vous engage à l'attendre. Il va revenir avec le commissaire de police pour faire arrêter un petit fumiste qui se permet d'abuser de son nom sans le connaître et qui lui a été signalé. Ils seront ici dans cinq minutes ».

Le futur Le Bargy pâlit, puis il rougit, puis il pâlit de nouveau. Et, prétextant un rendez-vous urgent, il s'éclipsa. Il n'a jamais plus recommencé.

Plus avisés sont ceux qui se contentent d'user de crédit de personnalités imaginaires, ou qui se présentent eux-mêmes avec un aplomb imperturbable.

* * *

Il y a aussi l'histoire classique du monsieur — ce n'est pas une légende, paraît-il — qui entra à la Comédie-Française avec un ami et se contentait de dire en saluant négligemment les contrôleurs qui s'inclinaient très bas :

« Monsieur est avec moi. Laissez passer ! »

Personne n'a oublié l'extraordinaire équipée de Mérovack, « l'homme des cathédrales », qui, en 1900, inaugura l'exposition aux côtés du président Loubet. Vêtu d'un costume moyenâgeux, il cheminait parmi les ambassadeurs et les plénipotentiaires charmés d'or. Il parvint à se glisser à la droite du chef de l'Etat et il y demeura pendant toute la durée de la cérémonie, devisant aimablement avec lui. Ce n'est que tout à fait à la fin qu'un

attaché au protocole, dépêché vers lui, osa s'enquérir de sa qualité.

— Ambassadeur de la Collégiale gothique ! répondit fièrement Mérovack.

Et il demeura à sa place, sans que personne osât l'en déloger.

Pour caractériser cette manière, l'argot populaire a inventé un mot expressif : le « culot ». Or le culot a pris sa place dans notre vie contemporaine à côté de l'intrigue et du bluff. Et les esprits les plus graves affirment que ces trois qualités sont nécessaires pour réussir, autant et plus que le talent. Les esprits les plus graves citent même des exemples. Et, ma foi, il y a bien des jours où l'on est tenté de les croire.

LÉO MARCHÉS

AU THÉÂTRE DE LA MONNAIE

La Monnaie a rouvert ses portes. Les quatre premières soirées ont été consacrées à des spectacles appartenant au « répertoire » ordinaire. La pompe artificielle des *Huguenots*, la grâce bourgeoisement lachrymatoire de la *Traviata*, l'âpre violence de la *Tosca* et le pittoresque verveux de la toujours très vivante *Carmen*, ont revu tour à tour le feu de la rampe.

Parmi les artistes nouveaux-venus, M^{me} Lucyle Panis, grande et belle femme à la voix ample et expressive et au jeu simple et distingué, a fait excellente impression dans les *Huguenots* et la *Tosca*. Dans cette dernière pièce, l'on a pu apprécier un fort sympathique ténor, plein de jeunesse et de charme, M. Martel. M. Laskin, la nouvelle « basse chantante » a une belle voix et d'excellentes qualités de diction. M^{lle} d'Avanzi est, dans *Carmen*, une Micaëla délicieuse de grâce et d'ingénuité.

PETITE CHRONIQUE

L'Exposition rétrospective *l'Art ancien dans les Flandres (région de l'Escaut)* annexée à l'Exposition universelle de Gand obtient un succès bien mérité et reçoit journellement de nombreux visiteurs. Elle peut être considérée comme la plus belle collection d'œuvres d'art, d'antiquités et d'objets rares qui fut jamais réunie en Belgique.

Dans la classification générale de l'Exposition, les limites géographiques sont : région de l'Escaut, de Cambrai à Zierikzee : Nord de la France, les deux Flandres belges, partie occidentale de la province du Hainaut, Brabant et Anvers, Flandre zélandaise. Limites chronologiques : moyen âge et temps modernes, jusqu'en 1800.

L'exposition est divisée en deux sections ; la première est consacrée au « milieu de la vie », la seconde aux « arts et industries d'art ».

Deux mille cinq cent soixante-quinze objets d'art ou artistiques anciens, de nature diverse, sont exposés dans vingt-six salles et rappellent un splendide et glorieux passé.

C'est le 2 octobre que s'ouvrira la saison régulière du théâtre du Parc. Le spectacle d'inauguration sera composé des *Eclaircuses*, de M. Maurice Donnay avec le concours de M^{lle} Gabrielle Dorziat. On sait que l'œuvre spirituelle et tendre de M. Donnay a rencontré à Paris, l'an dernier, les suffrages unanimes de la presse et du public.

Suivront, dans un ordre à déterminer ultérieurement : *la Femme seule*, de M. A. Brioux ; *l'Homme qui assassina*, de M. Pierre Frondaie d'après le roman de M. Claude Farrère ; *le Ménage de Molière*, de M. Maurice Donnay ; *le Secret*, de M. Henry Bernstein ; *Servir*, de M. Henri Lavedan, et *la Chienne du Roi*, du même auteur ; *Hélène Ardouin*, de M. Alfred Capus, etc.

Indépendamment des pièces d'écrivains belges qui seront représentées sous les auspices du Comité officiel, la direction

montera la *Bérénice* de M. Albert du Bois et *l'Espoir*, comédie nouvelle de M. Gustave Van Zype.

Le programme sera, on le voit, aussi varié qu'attrayant.

M. Maurice Kufferath est, dit *l'Eventail*, revenu la semaine dernière de Hambourg où il a fait répéter en français à M. Hensel le rôle de Parsifal. Nous avons dit que la traduction du poème wagnérien qui sera exécutée à la Monnaie est de M^{me} Judith Gautier et de M. Maurice Kufferath. Celui-ci est ravi de son interprète, qui, parlant le français très correctement et connaissant à fond le rôle de Parsifal, qu'il a fréquemment chanté à Bayreuth avec un éclatant succès, n'a pas eu de peine à s'assimiler la version française.

La première représentation de *Parsifal* est dès à présent fixée au vendredi 2 janvier prochain, à 6 heures.

La famille Wagner s'étant réservé la pleine propriété et l'exclusive exploitation de l'œuvre jusqu'au 31 décembre de cette année, études et répétitions devront se faire dans le huis-clos le plus absolu. Il ne pourra même pas être donné en décembre une répétition devant la critique.

La Société des Concerts populaires donnera au théâtre de la Monnaie, le lundi soir à 8 h. 1/2, six concerts dont les dates sont fixées comme suit :

Le 13 octobre, concert romantique par l'orchestre de la Cour de Meiningen sous la direction de M. Max Reger. Soliste : M. Szigetti, violoniste. — Le 10 novembre, concert sous la direction de M. Schneevogt. — Le 25 janvier, concert de musique française sous la direction de MM. Vincent d'Indy et Claude Debussy. — Le 16 février, concert Richard Strauss sous la direction de l'auteur. Soliste : M^{me} F. Rose, cantatrice. — Le 23 mars, concert de musique belge moderne sous la direction de M. Ruhlmann.

La répétition générale publique de chacun de ces concerts aura lieu dans la même salle le samedi précédent, à 2 h. 1/2.

Au Salon des Beaux-Arts de Westende, M. H. Janlet organisa dernièrement au bénéfice de l'Œuvre des Enfants du littoral un concert dont le programme groupa les noms de M^{mes} Bernard-François et Lefèvre, de MM. Swolis, Marcel Lefèvre et H. Janlet. Tous furent acclamés par un auditoire nombreux, qui applaudit également l'orchestre de M. A. De Rycke et les sonneurs de cor du Rally Albert.

Le concours annuel institué par le Gouvernement pour l'obtention d'une bourse spéciale de 1,200 francs destinée à encourager l'étude du chant au Conservatoire de Bruxelles est fixé au 10 octobre prochain, à 10 heures du matin. Il est ouvert à tous les Belges n'ayant pas dépassé l'âge de 26 ans pour les hommes, de 22 ans pour les femmes. Les inscriptions sont reçues au secrétariat du Conservatoire jusqu'au 8 octobre.

Les bourses, conférées pour un an, peuvent être renouvelées pendant trois ans sur l'avis du président du jury.

De Londres :

Par suite du transfert des collections d'estampes et de dessins du British Museum dans une nouvelle partie du Musée, ce département vient d'être fermé au public jusqu'au printemps prochain.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

De Paris :

La direction de l'Opéra-Comique vient d'arrêter le programme de la saison 1913-1914. Voici la liste des principaux ouvrages reçus par M. Albert Carré et qu'il compte représenter (en grande partie tout au moins) cette année : *Céleste Prudhomme*, sept actes d'après le roman de M. Gustave Guiches, musique de M. Emile Trépard ; *la Marchande d'allumettes*, trois actes, livret de M. Maurice Rostand, musique de M. Tiarko Richepin ; *Marouf, savetier du Caire*, cinq actes d'après un conte des *Mille et Une Nuits* (traduction Mardrus), livret de M. Lucien Népoty, musique de M. Henri Rabaud ; *les Quatre Journées*, quatre actes, livret d'Emile Zola, musique de M. Alfred Bruneau ; *la Ville Morte*, quatre actes d'après le drame de M. Gabriele d'Annunzio, musique de M^{lle} Nadia Boulanger et de M. Raoul Pugno ; *la Tisseuse d'orties*, quatre actes, livret de M. René Morax, musique de M. Gustave Doret ; *Lorenzaccio*, cinq actes d'après le drame d'Alfred de Musset, musique de M. Ernest Moret ; *Messaouda*, un acte, livret de M. P. Elzéar, musique de M. Ralez ; *Francesca di Rimini*, trois tableaux d'après le drame de Marion Crawford (traduction Marcel Schwob), musique de M. Franco Leoni ; *Pépita Ximenez*, deux actes, musique d'Albeniz ; *le Mois de Marie*, un acte, livret de M. Paul Milliet, musique de M. Giordano.

Le plafond peint par M. Albert Besnard pour la Comédie-Française est entièrement marouflé et sera prochainement mis en place.

On sait que l'artiste a travaillé pendant plusieurs années à cette vaste peinture, qui fut exposée par fragments aux Salons de la Société Nationale des Beaux-Arts. M. Besnard fait remonter au péché originel le début de la comédie et de la tragédie. « Cela nous vaut de contempler, dit M. Georges Pioch dans le *Gil Blas*, le premier homme et la première femme écoutant sous les nobles rameaux de l'arbre de la science le conseil voluptueux du serpent. Leur postérité les entoure : ce sont les figures les plus graves comme les plus bouffonnes de la tragédie et de la comédie, toutes celles dont s'illustre le répertoire classique de la Comédie-Française. Voici, très plastiques sur des sièges de marbre, Racine, Molière et Victor Hugo. Vers eux, c'est le geste des Muses offrant des couronnes. Plus loin, Apollon, portant la Lyre initiatrice, s'envole sur un char splendide dans la féerie d'un ciel où l'or abonde, comme le feu.

C'est là, — œuvre d'un très grand peintre, — un grand poème pour les yeux. »

Au mois d'octobre prochain s'ouvrira à Paris, 21 rue du Vieux-Colombier, un théâtre nouveau, le *Théâtre du Vieux-Colombier*. Son programme sera composé des chefs-d'œuvre classiques européens, de certains ouvrages modernes déjà consacrés et de ceux de la nouvelle génération.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}, Editeurs

BRUXELLES PARIS
4, PLACE DU MUSÉE, 4 63, Boulevard Haussmann, 63

Vient de paraître :

La Peinture au Musée ancien de Bruxelles

Reproduction de 174 œuvres des diverses écoles accompagnée d'un guide historique et descriptif par FIERENS-GEVAERT.

Bel in-4° (22 1/2 × 29 cm.) de 80 pages de texte et 156 planches hors texte.

Prix : 10 fr. broché. — 12 fr. 50, cartonné. — 15 fr. relié.

Vient de paraître :

Les Très Belles Miniatures de la Bibliothèque Royale de Belgique par EUGÈNE BACHA

Beau volume in-4° Jésus (26 1/2 × 34 1/2 cm.) contenant, outre une étude introductive, 56 planches hors texte en héliotypie.

Prix de l'ouvrage en portefeuille : 30 francs.

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN
BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

La Vie Internationale
REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS
ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX
BRUXELLES : Office central des Associations internationales
Prix d'abonnement : 25 francs.

L'Art et les Artistes
Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes
Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**
Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.
DIRECTION ET ADMINISTRATION :
23, Quai Voltaire. — PARIS

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS
Revue mensuelle illustrée d'art ancien et moderne.
Directeur : **P. BUSCHMANN**
Fondée en 1904
Anvers, 15, Rynpoortvest. 15, Anvers

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.
La livraison, fr. 2.50. — Numéros spécimens sur demande.
Édition de luxe sur papier spécial, 50 fr.
LIBRAIRIE G. VAN OEST ET C^{ie}
Bruxelles Paris
4, place du Musée 63, boulevard Haussmann

LE COURRIER EUROPEEN
HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL
280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS
Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow,
Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.
Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international

FRANC		LIVRE POULAIN	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 11,00
Six mois	7,00	Six mois	6,00
Trois mois	4,00	Trois mois	3,00
Le N ^o	1,25	Le n ^o	1,30

Demandez un numéro spécimen gratuit

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes
Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Le nouveau catalogue vient de paraître. Prix : 2 fr. franco 2 fr. 50.
ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.
Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'*Argus de la Presse*. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ». HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'*Argus de la Presse* se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

LA REVUE MUSICALE S.I.M. & COURRIER MUSICAL RÉUNIS

Administrateur général : René DOIRE

Rédacteur en chef : Emile VUILLERMOZ

Rédaction et Administration :

29 RUE LA BOÉTIE, PARIS



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

En écoutant la « Neuvième » (CAMILLE MAUCLAIR). — Hommage à Renoir (OCTAVE MAUS). — Auguste Aumaitre (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Théâtre belge. — La Gravure sur bois (LOUIS VAUXCELLES). — Paroles de Jules Renard. — Bibliographie : *Paroles devant la vie*; *Psychologie de la Mode*. — Petite Chronique.

En écoutant la « Neuvième ».

Il y a des heures lourdes : il y a des moments où on ne sait plus, et où le jeu dangereux de penser et de sentir crée pour la conscience et l'esprit de brusques reprécipitations, de grands malaises, la perte du sentiment de toutes les proportions intellectuelles... A ces heures-là, où qu'on donne la *Neuvième*, j'y vais, comme au médecin le malade. J'ai connu maintes fois ces défaillances : les auditions de la *Neuvième* ont daté dans ma vie comme des cures d'altitude. J'étouffais en bas, alors je suis monté : et là-haut, tout est clarté, santé — et on redescend meilleur et plus fort.

La *Messe en ré* et la *Neuvième* sont, dans toute l'œuvre de Beethoven, les deux conflits de son génie avec l'Immensurable. Dans l'une il a dit sa religion et dans l'autre son rêve social. Le reste est musique, et la plus belle des musiques, mais ces deux monuments cyclopéens restent exceptionnels. Nous ne les appellerons pas des chefs-d'œuvre tant qu'à ce mot s'attachera pour nous l'idée de perfection qui est aussi restrictive que louangeuse : non, il n'y a pas là de perfection au vrai sens du mot, c'est-à-dire que ni la *Messe en ré* ni la *Neuvième* ne sauraient être entièrement parfaites,

faites jusqu'à l'achèvement. Un Titan est sorti de l'humanité pour faire un pas de plus vers l'Énigme extraordinaire, infinie, indéfinie, illimitée : cela se passe au delà de la région des chefs-d'œuvre humains, la clôture naturelle est brisée, il s'agit de quelque chose d'autrement grand et urgent que les chefs-d'œuvre. Beethoven, partout ailleurs, a rempli les conditions du chef-d'œuvre tel que nous le concevons : ici la substance est impeccable et merveilleuse aussi, mais tout s'élève au Démesuré, tout va au delà de l'Harmonie, tout se crispe terriblement vers la région où le chef-d'œuvre humain n'ose prétendre. De telles tentatives sont d'avance vaincues, c'est cette défaite qui est leur gloire. La *Messe en ré* et la *Neuvième* sont, dans l'histoire du monde intellectuel, des efforts désespérés et uniques pour aller encore plus loin que l'art et que l'âme. Comment seraient-ils finis, s'étant situés en plein infini ?

Que la *Neuvième* soit toute la synthèse de Beethoven, c'est ce dont on ne peut douter, non seulement au point de vue artistique, qui est secondaire et quasi mesquin en parlant d'un tel être, mais au point de vue de sa conscience. Il l'a toujours méditée — il y a affirmé la forme suprême que la religion avait pu prendre en lui depuis la *Messe en ré*. Jamais mieux qu'en elle il n'a révélé ces sursauts inouïs qui sont les signes de sa volonté convulsive, comme certains raccourcis de Michel-Ange, lorsqu'il interrompt brusquement la tempête orchestrale avec la violence d'un Neptune ramassant en son poing toutes les rênes des chevaux de la mer ; c'est le *Quos ego!* d'un dieu farouche, et l'attelage écumant se cabre, se hérisse, reste figé dans un suspens, attendant l'ordre nouveau de son maître. Ces

arrêts, Beethoven seul les a osés, et ici plus que nulle part.

Jamais non plus il n'a, à un tel degré, rendu visibles à celui qui *regarde* son orchestre les circulations affolées du sang musical dans ce cœur sonore. On entend sans cesse son halètement colossal : l'orchestre, c'est sa large poitrine qui respire et s'efforce sous le poids du secret près de jaillir. En de longues expirations, au moment où le fardeau est soulevé, s'épand le souffle divin, par des développements mélodiques tout rayonnants de bonté, de tendresse et d'amour. Mais bientôt le bloc est redevenu plus pesant que jamais, et le grand râle titanique recommence dans la sombre région des violoncelles et des basses. Alternatives prodigieuses du combat entre l'homme et l'inexprimable ! A mesure que se déroule la *Neuvième*, le vrai sujet est la lutte de Jacob avec l'Ange. Et vous rappelez-vous, dans Baudelaire, cet ange furieux qui fond du ciel comme un aigle, et saisit à pleins poings les cheveux du réprouvé pour le forcer à croire, à prier, à être pur ? La volonté de Beethoven fondant sur l'orchestre et le saisissant à pleins poings, le disloquant, le cabrant, le soulevant dans le vide d'un incroyable silence subit, c'est ce geste-là qu'elle fait.

Les musiciens peuvent dire que Beethoven, compositeur, a hésité longtemps à introduire les voix dans la dernière partie de son œuvre, qu'il les a préparées à l'orchestre, et que cette hésitation elle-même, comme s'il s'excusait de violenter un genre, lui a donné le motif de toutes sortes de préliminaires dont l'art est merveilleux. Que m'importe s'ils ont raison, et si lui-même, musicien l'a cru ? J'entends une foule en marche depuis l'appel mystérieux des premières notes de la première partie. Est-ce que lui, Beethoven, avait besoin de s'excuser ? Est-ce que les genres, les pauvres genres, étaient faits pour autre chose que servir d'argile à ce pétrisseur gigantesque ? Allons donc ! Il a hésité, oui, parce qu'il avait peur du bond effrayant qu'il avait décidé de faire, et ce bond devait être fait pourtant, car la foule en marche à travers l'œuvre acculait inexorablement Beethoven, et cette foule cheminait toujours dans ses songes : c'était la foule des obsèques solennelles et des jeux funèbres de l'*Eroïca*, la foule rustique de la *Pastorale*, la foule implorante de la *Messe en ré*. Qu'est-ce que la crainte de violer une règle technique, un usage professionnel, auprès de cette énorme pression humaine refoulant le titan épouventé mais résolu ? Toute la *Neuvième* est une tragédie : la *Neuvième* est, non pas une symphonie, mais une des expressions les plus sublimes du théâtre depuis *Coriolan* et *Jules César*. On voit les décors de grandes plaines, on voit l'humanité surgissante : la *Neuvième* est le carrefour où toutes les foules beethoveniennes ont pris avec leur évocateur le rendez-vous suprême,

comme tous les héros de Michel-Ange ont pris avec lui rendez-vous sur les murs de la Sixtine.

Les trois premières parties de la *Neuvième* ne sont que les convocations de ces masses dont le *scherzo*, par le frapement initial de son tambour, exprime le surgissement confus, s'organisant dans le trouble et la pénombre : spectres qui deviennent réalités vivantes, rêves qui prennent corps, société qui s'ordonne difficilement. Ici il ne s'agit pas de prier, comme dans la *Messe en ré* : il s'agit du consentement des hommes à construire eux-mêmes le bonheur, et c'est une Babel qui s'édifie, et un bourdonnement discord. Cela va ainsi durant deux actes, jusqu'au moment où le repos s'atteste, où le soir tombe sur le sommeil de la foule, et où, dans la troisième partie, commence à s'élever, apaisante, adorablement pure, la caressante grande phrase en *ré majeur*, la phrase-promesse de l'amour.

Le quatrième acte se passe sur la place publique : elles sont réunies, toutes les foules de Beethoven, elles savent qu'une chose inoubliable va s'accomplir. Mais laquelle ? Le musicien prédestiné, le pasteur des amés, le thaumaturge, est au milieu d'elles : que leur voulait-il, et pourquoi les a-t-il suscitées de ses autres symphonies ? Il a peur, il hésite, on attend. Et chacun parle de ses peines, et du doux rêve de la nuit précédente, et l'on est au clair matin d'un Jour exceptionnel. Tous sentent qu'il faudrait parler, mais qui donc osera dire ce que les autres ont dans leur cœur ? Alors, il y a un mutisme total — et puis voici que, très loin, de bien loin, d'un au-delà bien plus lointain encore que celui d'où surgissent toutes ces légions en marche, en entend venir la parole ineffable de la Joie, chantant bas d'abord : elle descend d'étage en étage, des basses aux altos, aux bois, puis au quatuor. Dans l'assemblée orchestrale, qui prend ici tout son sens symbolique, la Parole se lève et se dirige vers le chef qui la convoque de sa baguette comme, en un Parlement, quelqu'un qui descend les gradins pour gagner la tribune. La Joie veut parler : la voilà, elle est simple, elle est plébéienne, elle est animée d'un rythme de lied ou de choral, elle est une Victoire vivante, et la danse de Sophocle après Salamine devait être aussi simple que cela ! Sa magie enivre, à chaque pas elle s'enrichit d'un nouveau feston d'âmes en rumeur, tout s'enfle, s'épanouit, éclate, se dilate et s'extasie — mais personne ne parle encore, jusqu'au moment où Beethoven l'a décidé.

La seconde où, par son ordre, un seul se lève et prononce : « Amis, nos chants sont tristes : à présent il nous faut célébrer la Joie ! » et où répond le cri de la foule, c'est la seconde la plus sublime de son œuvre avec celle où, dans la *Messe en ré*, du sein des ténèbres de la mise au tombeau jaillit dans un hurlement le *Resurrexit* ! des fidèles. De telles secondes sont isolées dans

l'histoire universelle de la musique et de la poésie. Aussitôt nous sommes étreints dans la danse frénétique de cette immense armée qui fraternise, et commence, tandis que le *Credo* de la nouvelle croyance est fermement promulgué par un impeccable quatuor vocal, la ronde énorme de l'Allégresse. Mais le *Resurrexit!* de de la *Messe en ré* est brutal : l'appel de l'homme seul, dans la *Neuvième*, c'est l'autorité sereine d'un voyant, d'un prophète contemplant la déroute définitive de la Douleur. Toute l'œuvre de Beethoven est venue aboutir là : ce voyant, ce prophète, ce n'est même plus le prêtre, c'est l'Homme, simplement, l'Homme intégral. L'Homme entré en possession de la nature et maître du domaine mortel.

.....
 Nous restons écrasés devant la *Neuvième*. Nous avons connu des orchestrations plus puissantes par les moyens et les armes forgées : aucune œuvre pourtant ne nous stupéfie à ce point. Physiquement, elle est presque insoutenable : c'est le déchaînement d'une révolution. C'est la clarté, la santé, la force rythmique, sans un seul appel à la nervosité, comme l'art de Michel-Ange : mais c'est précisément cette plénitude du génie sain qui nous atterre, et il n'y a pas d'anarchisme dont l'explosion égale la violence merveilleuse de cet immense cri d'une âme libérée, étincelante et projetée comme la foudre. Un cri a été proféré selon lequel tous les peuples du monde pourraient et devraient marcher dans une sanglotante effusion de délivrance ! Dans la *Messe en ré* tout est encore subordonné à la foi dogmatique : mais les foules de la *Neuvième* sont prêtes à se mettre joyeusement au travail pour bâtir la Cité future où chacun sera juge de son Dieu. S'il n'y avait dans la *Neuvième* que de la musique, elle s'égalerait aux plus imposants orchestres, aux vigueurs de Berlioz, de Wagner, de Strauss : mais nous n'aurions pas cette impression de phénomène cosmique incomparable, de paroxysme dynamique exceptionnel. Il y a toute une vision sociale, toute une philosophie, toute l'âme d'un Génie de la liberté s'étant servi de l'orchestre comme d'un élément. Dire que la *Neuvième* n'est que de la musique équivaldrait à dire que l'ange embouchant le clairon du Jugement dernier ne songera qu'à jouer de la trompette ! La sonorité, ici, n'est qu'un moyen, c'est à la conscience de l'humanité, et non à son sens auditif, que la *Neuvième* s'adresse.

C'est pourquoi elle est une date. Il y a eu le monde avant et le monde après la *Neuvième* : elle semble clore l'épopée beethovenienne, alors qu'en réalité elle ouvre un univers nouveau. Et tandis qu'un Wagner croyant ouvrir une ère s'est enseveli dans ses chefs-d'œuvre, la porte ouverte par Beethoven s'ouvrira de plus en plus largement. Les foules de la *Neuvième*, en marche vers l'avenir, y défilent selon le rythme qu'il a

voulu. On a dit durant des siècles qu'il fallait une religion pour le peuple. Depuis Beethoven une vérité inconnue s'est révélée : il faut une musique pour le peuple. Il faut, aux milliers et aux millions, de solennels Champs de Mai où la sensibilité collective se synthétisera dans l'Ode orchestrale, messe conciliatrice de tous les idéaux. Alors la musique sera vraiment la Voix magnétique de l'Universel.

CAMILLE MAUCLAIR

HOMMAGE A RENOIR

Renoir ! A ceux pour qui la volupté des couleurs et l'éloquence des lignes enferment toute exaltation, évocation radieuse, ce nom bref qu'on ne peut prononcer sans respect ni entendre sans attendrissement. Parmi ceux que nous aimons, il sonne comme une cloche de fête au timbre clair.

Le peintre ne chante que la joie et la lumière. Il transfigure la vie et en intensifie la beauté. Son panthéisme lyrique associe les grâces de la femme à l'éclat des fleurs, à la virginité des sources. Ses nus ont le duvet velouté des fruits ; ses visages d'enfants et de jeunes filles la douceur des matins. Roses extraits de la pulpe des pastèques, jaunes de primevères, bleus de myosotis et de ciels d'été composent une palette dont aucune autre n'égale la séduction. Dans la fuite des années sa sensibilité a gardé une inaltérable fraîcheur. On pouvait croire que Renoir avait atteint l'apogée de son art lorsqu'il peignit la *Loge*, la *Dunseuse*, le *Portrait de Mme Charpentier et de ses filles*, les *Canotiers*, les *Danseurs*. Mais l'ingénuité de son cœur nous réservait la surprise d'un continuel renouvellement. A ces chefs-d'œuvre, combien s'ajoutent d'autres chefs-d'œuvre marquant une libération plus complète encore, avec une égale maîtrise ! Baigneuses, liseuses, femmes endormies, études d'enfant germent et éclosent en moissons miraculeuses. Et de plus en plus Renoir se dépouille de tout l'artificiel qui pèse sur l'art pour pénétrer jusqu'au cœur d'une humanité primitive et candide.

Vains les classements par quoi l'on tente de fixer l'histoire des peintres. Impressionniste, Renoir ? Il apparaît aujourd'hui nettement classique. La tradition française revit dans ce successeur de Chardin et de Fragonard comme elle se perpétue en Degas, ce fils d'Ingres. Et sa gloire demeurera celle d'un peintre — d'un très grand peintre — qui, écartées l'histoire et toute littérature, ne voulut exprimer que par des couleurs et des lignes son amour passionné de la vie.

OCTAVE MAUS

AUGUSTE AUMAITRE

La mort de ce jeune écrivain a fait peu de bruit, car il était modeste et silencieux, et il se tenait à l'écart avec une grande dignité. Mais ce n'est point une raison pour oublier, au contraire, la valeur des promesses qu'il nous avait faites. J'ai parlé ici même d'*Eros mourant*, son roman, plein d'un fervent lyrisme et de hautes qualités de vision. Mais la *Vie des Lettres*, dans son dernier numéro, en même temps qu'elle nous annonce sa mort, à trente ans à peine, nous offre quelques-unes de ses œuvres dernières. Cela s'appelle : *Sur les Pages bleues*. Ce sont des poèmes en prose d'un très beau style, d'une intense poésie. Un

écrivain de premier ordre s'y révèle et même ceux qui ne furent pas ses amis et ses compagnons d'armes peuvent, en lisant de telles phrases, regretter la disparition de celui qui les conçut...

Une vision particulière s'y atteste, à la fois précise et lyrique, exacte et imaginée, sensible et intellectuelle. Surtout cela. Un mélange de sensibilité et d'intellectualité caractérise la genèse des images qu'il emploie. On voit qu'elles sont nées d'une union intime entre le cerveau qui abstrait et les nerfs qui sentent. Elles ont quelque chose de direct à la fois et de lointain, d'immédiat et d'amené, comme si la volonté de les trouver avait aidé à les découvrir en effet, comme si une préoccupation constante des choses de la beauté avait mis l'auteur sur leur voie. On a remarqué une analogie assez frappante entre Aumaitre et M. d'Annunzio. Cette analogie a des raisons intérieures. Un même amour de l'antiquité et de ce qu'elle nous a légué de beauté l'explique.

Auguste Aumaitre dira, par exemple, dans *Maisons de Poupée*, parlant des villas des banlieues :

Tantôt, matrones plantureuses, vous causez assises en rond sous l'envol ironique du bonnet d'églantines agitant à vos tempes ses grelots de folie; les soleils et les pavots célèbrent la gloire somptueuse de vos générations bourgeoises. Ou bien, vous tenant par la main, vos balustres soulevant comme des genoux de marbre la traîne voluptueuse des glycines, vous grimpez entre les arbres, ménades en délire, et les eaux prolongent à vos pieds vos ombres fraîches et blanches.

Il me semble deviner le plaisir, analogue à la rencontre soudaine d'une source fraîche et brillante entre les feuillées, éprouvé par l'auteur lorsque l'image des genoux de marbre s'est présentée à lui. Image toute visuelle, et si païenne : le genou nu, tout blanc, couleur de marbre, et aussitôt appliquée à l'image des balustres. Alors elle commande la métaphore des glycines. Puis, tout naturellement, se déduit le tableau des ménades en délire grimant entre les arbres. Et l'on voit ici l'intervention, mais pour ainsi dire fatale, du développement.

L'ensemble compose un tableau très pur, très ardent et plein d'un charme certain. Du moins je sens fort vivement ce charme, et je le retrouve partout dans ces poèmes en prose.

A toutes choses autour de lui (il m'a semblé deviner que ce poète vivait beaucoup à la campagne) il accordait cette attention passionnée, il les magnifiait toutes selon ce procédé mental. La plus humble bénéficiait de cette transfiguration dans la beauté. Parfois d'ailleurs, je l'avoue, une sorte de parti-pris s'en mêlait, l'artifice du développement littéraire intervenait, tout en demandant à l'imagination inventive son perpétuel secours dans le détail. Ainsi dans le poème appelé *les Maraichères*, toute la description des légumes est pour ainsi dire prévue; dès que les poireaux ont été comparés à des scalps, nous savons qu'un sort sera fait à chaque espèce. Et, en effet, c'est ce qui se passe. Mais, par contre, quelle intense et brusque fraîcheur dans cette directe et rêveuse notation :

Au sommet de la côte, la carriole avec sa bâche faisait un grand trou noir dans le ciel. La route était longue et roide et la poussière craquait sous mes semelles, comme de la neige à demi fondue; je marchai longtemps encore les yeux à demi baissés, lorsque j'entendis le pas du cheval sonner à mes oreilles et je vis, se balançant sous la toile bleue ainsi qu'en un berceau, les deux jeunes filles qui dormaient, toutes blondes, suspendues sur l'azur infini. Elles étaient assises l'une près de l'autre, se tenant par le cou; leurs pieds nus pendaient courts et ronds,

retroussés aux orteils; tandis que leurs têtes se renversaient de chaque côté en une capricieuse bouderie. Un de leurs bras tombait libre et dans la main longue et entr'ouverte, posée sur le banc comme une lampe antique, s'éveillait un reflet de soleil.

Je trouve à ce tableau une sorte de perfection grave et mesurée, rien de forcé, mais l'expression juste et exquise d'une sensation forte, d'une découverte matinale qui fut saisissante.

Et ceci, n'est-ce pas beau, ce poème intitulé *le Clocher*, qui fait un peu penser à un lied de Heine :

LE CLOCHER

Aile d'azur frissonnante dans les bruyères du matin.

Clocher des soirs d'hiver qui vogues sur les nuées comme une voile d'argent.

Clocher des étés mornes qui brilles solitaire au fond du ciel, jusqu'à l'heure où les oiseaux du crépuscule pendent sur toi leur manteau de sommeil.

Clocher aux poutres visitées par la lune,

Toi! l'aiguille noire dressée à l'aurore sur le cadran rouge du soleil.

Clocher des automnes triomphales, levé comme une épée sanglante que les brumes vespérales éteignent dans leurs voiles bleus.

Pourquoi lorsque nous sommes passés près de toi, exhalais-tu d'aussi tristes mélodies?

Et pourtant les morts reposaient heureux dans leur tombe, et dans la lumière rose des vitraux, les anges souriaient, les ailes assoupies.

Toi qui épands si mollement l'Angelus que la bergère s'arrête et soupire dans l'air alourdi de ton chant.

Pourquoi sous tes voûtes de pierre sonnaient d'aussi tristes chansons?

« Ami, répondit le clocher de sa lente voix sombre, je vis dans la lamentation des choses qui passent, et les nues et les vents m'ont donné leur incurable nostalgie.

« Captif, je soupire vers les lieux inconnus où vont leurs âmes désespérées.

« Et j'attends l'heure où je fuirai dans le cortège des âmes inconsolables, lorsque ma cendre sur ta cendre se sera évouée. »

De telles promesses, un tel talent faisaient augurer des œuvres pleines et fortes. Ce qu'il y avait de composé et de déduit dans son exaltation se fût sans doute fondu avec le temps, dissipé au creuset du travail et résorbé au profit des images immédiates, des émotions directement ressenties. Et il ne fût resté que des choses vivantes et vraies. Quant au style, il était d'ores et déjà parfait. Certes nous pouvons regretter pour nos lettres françaises la mort d'Auguste Aumaitre.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LE THÉÂTRE BELGE

Au moment où se rouvrent les théâtres, il n'est pas sans intérêt de signaler le rapport adressé, au nom du Comité de patronage du théâtre belge, par M. Iwan Gilkin au ministre des Sciences et des Arts.

On sait que l'essai auquel se consacrèrent l'hiver dernier les membres du Comité, secondés par la direction du Théâtre du Parc, rencontra maintes difficultés et fut discuté sans bienveil-

lance. Les résultats atteints n'en sont pas moins assez satisfaisants pour décider les promoteurs de l'entreprise à entamer une nouvelle campagne.

Il s'agit surtout de vaincre l'hostilité du public, peu enclin à encourager la littérature dramatique nationale. « Notre public, dit M. Gilkin, ne se décide à voir jouer les pièces belges qu'avec beaucoup de lenteur et de défiance. Il faut, pour chaque spectacle, que les spectateurs des premiers jours aient le temps de manifester leur satisfaction et d'effectuer peu à peu une propagande favorable, à peu près comme les premiers explorateurs d'une colonie. Auparavant, nos théâtres ne donnaient que deux ou trois représentations des pièces belges; l'entreprise s'arrêtait devant des salles vides et l'on concluait à l'impossibilité de représenter ces pièces, qui constituaient pour les directeurs des affaires détestables. Notre expérience démontre victorieusement que les bonnes pièces belges peuvent vaincre l'apathie ou la défiance du public, à la condition de lui être offertes avec assez de persévérance. Mais du même coup se trouve démontrée péremptoirement la nécessité actuelle d'une intervention pécuniaire des pouvoirs publics sans laquelle les directeurs de théâtre refuseraient de supporter les frais d'un certain nombre de représentations déficitaires avant d'être éclairés sur le succès ou l'insuccès définitif d'un spectacle. »

Cette constatation mélancolique est compensée par une conclusion optimiste qui réjouira ceux qui ont foi dans l'initiative du Comité :

« Mais le grand succès de l'essai organisé par notre Comité consiste dans le mouvement qu'il a imprimé à l'opinion. Hormis quelques écrivains, personne, auparavant, ne songeait au théâtre belge. Aujourd'hui tout le monde en parle. Que l'essai soit loué ou critiqué, il n'importe. Il occupe à présent l'attention du public et de jour en jour l'opinion lui devient plus favorable. On a fini par comprendre qu'une littérature dramatique nationale est pour tout pays l'un des signes les plus éclatants de sa richesse intellectuelle, le miroir de ses mœurs et de ses aspirations, et la fanfare sonore qui, au-delà des frontières, éveille l'attention et la sympathie des nations. Que ne doit pas la France à ses auteurs dramatiques, depuis Corneille, Racine et Molière, jusqu'aux deux Alexandre Dumas, à Sardou et à la nombreuse phalange des écrivains d'aujourd'hui? Quel lustre la Norvège contemporaine ne doit-elle pas à Ibsen? Et la Belgique ne doit-elle pas à Maurice Maeterlinck une renommée qui a ému le public de toutes les nations? Ces vérités, notre essai les a rendues plus tangibles et plus actuelles. La presse s'en est fait l'écho. Ainsi se propage dans le public un mouvement d'opinion favorable au théâtre belge et le Comité a la satisfaction de constater que l'essai qu'il vous a proposé, Monsieur le Ministre, et que vous avez bien voulu approuver, a déjà produit des effets utiles et que dans l'avenir, on est en droit de l'espérer, il exercera sur notre littérature dramatique, partant sur la renommée littéraire de notre pays, une influence heureuse et bienfaisante, grâce aux mesures nouvelles que notre Comité, éclairé par l'expérience, aura bientôt l'honneur de vous proposer. »

LA GRAVURE SUR BOIS

Nous assistons en France à un renouveau de cet art vénérable dont les origines se perdent dans la nuit des temps. On ne sait pas de source certaine le nom du premier « coupeur de bois »

qui, à l'orée du quinzième siècle, eut l'idée de confier une image aux sillons du buis souple ou du poirier dur. Le bois est le plus ancien mode de gravure contemporain, précurseur même de l'imprimerie. Les quatre-vingt-six planches de la *Bible des pauvres* sont datées de Nuremberg, après 1472. Et le nom de Wolgemuth précède de près les grands noms de Dürer et Cranach. Bâle révèle Holbein le jeune, auteur des *Simulachres de la mort* et de l'*Alphabet de la Danse des morts*, que les amateurs vont, en pèlerinage, consulter dans la vitrine du musée suisse.

Après l'Allemagne, Venise, Florence et la France connaissent l'art xylographique. Ce sont les presses des Alde, l'atelier de Titien; chez nous, des libraires comme Simon Vostre et Anthoine Vêrard. Puis viennent, au seizième siècle, Geoffroy, Tory, de Bourges.

Soudain, par un mystère malaisé à déchiffrer, le bois si florissant disparaît, définitivement en Italie, et en France jusqu'à la vignette romantique. Le cuivre prévaut. L'estampe détrône l'image, comme l'image avait détrôné la miniature (et le livre imprimé, le manuscrit). Il reparait au loin, en Orient, et la couleur y joint ses prestiges sur le papier de riz des Japonais. Outamaro, un psychologue, Hiroshighé, le délicat paysagiste, Hokusai, le génial illustrateur de la *Mangwa*, créent leurs merveilles.

1830 voit renaître en notre pays la gravure sur bois. Brevière, qui exécute la première gravure sur « bois debout », mérite le nom de rénovateur. La vignette romantique est née. Tony Johannot, Porret, Gigoux, illustrateur de *Gil Blas* (pas le nôtre, celui de Le Sage), Grandville, de *Gulliver*, Daumier, Gavarni, Trimollet, Meissonnier jeune; en Allemagne, Menzel; en Angleterre, Cruikshank et Rowlandson. Gustave Doré enfin, et ses bois célèbres des *Contes drôlatiques*.

Tels sont, en gros, les prédécesseurs d'Edmond Morin, de Daniel Vierge et de notre Auguste Lepère.

La gloire de Lepère est solidement établie. On sait la richesse et la robustesse de ses bois. Si l'incomparable métier a pu lutter contre la typographie et les divers procédés mécaniques, c'est à lui qu'on le doit. Je n'ai pas à rappeler ici ses étourdissantes visions de Paris, de Rouen, son fameux *Port de Nantes*, ses ciels, ses architectures, la sûreté graduée de ses valeurs. Lepère a l'austère et mâle grandeur des maîtres médiévaux. Comme eux il sait champelever, non sur le buis docile, mais sur le hêtre ou le sapin filandreux, avec le canif des aïeux, des images vigoureusement cernées et accusées. Il collabora avec Huysmans, et sa vignette est aussi sensitive et impressionnable que le texte verveux et imagé de son auteur. Son parti-pris d'ombres et de lumières, ses contrastes de blanc et de noir, ses « réserves » du blanc du papier sont d'une profondeur et d'un moelleux inimitables.

Mais je me laisse entraîner à parler de ce maître-imagier. Faisons place à ses côtés, à Paul-Emile Colin, admirable paysagiste en ses camaïeux, et physionomiste incisif en ses figures; à Camille et Jacques Beltrand (les bois en couleur du premier, les portraits stylisés superbement du second); à Frédéric Florian; à J.-E. Laboureur, un jeune qui modernise les épigrammes de l'anthologie, tour à tour Parisien et Alexandriniste; au précieux et fin Herbert Lespinasse; au populaire Henri Rivière; à l'exquis Lucien Pissarro, à Julien Tinayre, à Schmieid, à Valtat, à d'Espagnat, à P.-E. Viber, si sensible; à Jeannot, si aigu.

D'autres noms encore, parmi les xylographes français, mériteraient mieux qu'une mention hâtive. Mais je n'ai voulu qu'attirer

l'attention sur la renaissance de cet art si pur et si émouvant, que mit récemment en lumière la très belle exposition organisée au Pavillon de Marsan par l'Union des Arts décoratifs.

LOUIS VAUXCELLS

Paroles de Jules Renard

Comædia a publié dernièrement un discours prononcé en 1909 par Jules Renard à la distribution des prix du lycée de Nevers. Paroles admirables de sincérité, de foi civique et d'élévation traversées d'humour. Détachons-en ces phrases :

« Vivez d'abord, c'est convenu, votre vie matérielle; fondez, cela va de soi, une famille opulente! réussissez! figurez en bonne place sur l'annuaire de la Nièvre, ce palmarès des hommes mûrs, gagnez de l'argent, pas trop; oh! pas trop, c'est tellement inutile (celui qui n'a fait que sa fortune n'a encore rien fait), mais sans tarder occupez-vous du reste, des affaires sérieuses de votre pays qui sont celles de la patrie et qui devraient être celles de l'humanité. N'ayez pas peur d'une expression triviale, mal comprise. Rendez au mot politique sa valeur primitive. Faites de la politique! Ceux qui en font du matin au soir essaieront de vous en détourner, ils vous diront que ce n'est pas propre. Eh bien! lavez-vous les mains et faites de la politique originale, c'est-à-dire désintéressée : elle n'exclut pas la droiture d'esprit et la rigidité de caractère. Soyez républicains jusqu'à ne pas craindre qu'un acte héroïque et mortel vous envoie plus tard au Panthéon. Suivez dans la paix, en collaborateurs ou en profanes curieux, les mouvements vertigineux de la science; repassez et complétez votre philosophie, cette règle souple et sage. Si vous ne pratiquez pas, étudiez au moins les religions, il y en a beaucoup, comme des métaphysiques amusantes. Devenez artistes, c'est si simple : il n'y a qu'à regarder! Lisez, lisez tous les livres. « Je n'ai jamais eu de chagrin, disait Montesquieu, qu'une heure de lecture n'ait dissipé. » J'imagine parfois que le sens de la vie serait moins obscur si le petit berger, derrière ses moutons et à côté de son chien, savait lire Homère.

Rêvez aussi, sentez-vous poètes à vos meilleures minutes. Que la nature soit votre grande amie! Qu'un verger fleuri, qu'un bois rouillé par l'automne vous émeuvent! Qu'un beau spectacle vous fasse venir aux yeux des larmes d'admiration. Enfin, à tous les plaisirs vulgaires, préférez les joies de l'intelligence. »

BIBLIOGRAPHIE

Paroles devant la Vie, par ALEXANDRE MERCEREAU (1).

M. Han Ryner a écrit de ce recueil qu'il méritait tous les enthousiasmes et toutes les couronnes. Dans les huit chapitres de méditations claires, simples, lyriques dont il se compose, on puisera de hautes leçons de sagesse quotidienne.

Psychologie de la Mode, par E. GOMEZ-CARILLO (2).

Preste et pimpant recueil d'articles légers, mouvementés, amusants, spirituels, sur la Mode et ses soi-disant mystères. M. Gomez-Carillo est un esprit aimable, mais non superficiel. Je lui suis gré de ne point partager la lourde erreur de M. Charles Brun, qui croit qu'il y a des *raisons* à la Mode. S'il y en a, elles sont si navrantes! C'est faux, mais il vaut mieux croire au bon goût des Parisiennes qu'au toupet de quelques couturiers juifs.

(1) Paris, Eugène Figuière et C^{ie}.

(2) Id., Garnier.

PETITE CHRONIQUE

Deux lignes sautées dans la composition de notre dernier numéro ont amené des erreurs dans l'information que nous avons publiée au sujet des dates des Concerts populaires.

Ceux-ci sont ainsi fixés : 13 octobre, concert romantique sous la direction de M. Georges Lauweryns (soliste : M^{me} Emmy Pestinn, cantatrice); 10 novembre, concert par l'orchestre de la Cour de Meiningen sous la direction de Max Reger (soliste : M. Szigeti, violoniste); 15 décembre, concert sous la direction de M. Schneevogt (soliste : M. Jacques Thibaud, violoniste); 26 janvier, concert de musique française sous la direction de MM. Vincent d'Indy et Claude Debussy; 16 février, concert Richard Strauss sous la direction de l'auteur (soliste : M^{me} Francis Rose, cantatrice); 23 mars, concert de musique belge sous la direction de M. F. Ruhlmann.

Les solistes pour le 4^e et le 6^e concerts seront désignés ultérieurement.

La Société des Concerts classiques et modernes a arrêté comme suit son programme pour la saison 1913-1914 :

Le 2 octobre, concert avec M. Fritz Kreisler, violoniste; le 11 novembre, concert avec M. Jacques Thibaud, violoniste; le 3 décembre, concert avec M. Victor Buésst, pianiste; le 4 février, concert avec M^{me} Mysz Gmeiner, cantatrice; le 19 mars, concert avec M. Raoul Pugno, pianiste.

Pour la location s'adresser à la Maison Breitkopf et Haertel.

La direction du Théâtre de la Monnaie annonce pour le 15 octobre la première représentation des *Joyaux de la Madone*, le drame populaire de M. Wolf-Ferrari qui vient d'être représenté à l'Opéra après avoir successivement conquis les auditoriums de Vienne, Berlin, Munich, Londres, Boston, Chicago et autres lieux. Les principaux rôles seront interprétés par M^{mes} Panis et Bardot, MM. Audouin et Rouard.

On a commencé aussi les études d'*Istar*, le poème symphonique de M. Vincent d'Indy que M^{lle} Trouhanowa imagina de transporter au théâtre et qui forma, l'an dernier, l'un des principaux attraits de ses « spectacles de danses ».

Istar sera mis en scène par M. Ambrosiny et dirigé par M. G. Lauweryns.

L'assemblée générale annuelle de la Commission royale des Monuments et des Sites est fixée au lundi 27 octobre prochain, à 2 heures; l'assemblée préparatoire au samedi 25, à la même heure. Parmi les objets à l'ordre du jour figurent : le *Paysage et l'Industrie moderne*, le *Nettoyage des métaux anciens et modernes*, l'*Inventaire des objets d'art appartenant aux établissements publics*, les *Mesures propres à assurer aux projets de transformation des villes et la création de quartiers nouveaux des études complètes et consciencieuses sous le contrôle de la Commission des Monuments*, les *Moyens de mettre en sûreté les découvertes archéologiques, historiques et artistiques*.

Le peintre Jacob Smits achève la grande composition qui lui a été commandée pour la décoration du Palais de Justice. Cette vaste toile groupe quatorze figures et est exécutée dans une tonalité claire qui marque une évolution dans l'art du peintre.

L'artiste vient d'être invité à exposer un ensemble de ses œuvres à la Salle Montaigne (Théâtre des Champs Elysées), que dirige notre ami et collaborateur Louis Vauxelles. Il exposera également, au cours de l'hiver, une série de toiles nouvelles à la Galerie Giroux, ainsi qu'au Salon de l'Art contemporain d'Anvers.

Rompant avec une tradition invétérée en tous pays, M. Victor Vreuls, directeur du Conservatoire Grand Ducal de Luxembourg, n'hésite pas à introduire parmi les morceaux de concours imposés aux élèves quelques-unes des meilleures compositions d'auteurs contemporains. Au programme des derniers concours figuraient, par exemple, la *Villanelle* pour cor de Paul Dukas, la *Fantaisie* pour tuba de J. Debeve, l'*Andante et Allegro* pour trompette de J.-Guy Ropariz, et, du même, *Pastorale et Danses* pour hautbois, une *Rapsodie* pour clarinette de C. Debussy, le *Chant élégiaque*

pour violoncelle de Florent Schmitt, la *Fantaisie espagnole* pour violon de Lalo, la *Fantaisie* pour piano de Pierre de Bréville, la *Chanson triste* d'Henri Duparc, etc. On ne peut qu'approuver M. Vreuls d'initier de la sorte les élèves et ceux qui suivent les concours à l'évolution musicale d'aujourd'hui au lieu de les enfermer dans le cercle étroit des morceaux habituels, mille fois ressassés.

De Paris :

La maison portant le numéro 24 de la rue Berton, à Passy, vient d'être classée parmi les monuments historiques : c'est un modeste pavillon environné de grands arbres par les jardins qui l'avoisinent; et où Balzac a demeuré en 1843. Il aurait écrit là les *Paysans*, la *Cousine Belle*, le *Cousin Pons* et *Béatrix*.

L'Etat vient, par un ensemble de commandes, de pourvoir à l'achèvement de la décoration intérieure du Panthéon.

M. Desbois est chargé d'un monument destiné à glorifier le souvenir de la *Bataille de Valmy*; M. Bouchard, d'un monument *Aux Héros inconnus*; M. Terroir, d'un *Monument à Diderot*; M. Jean Boucher, d'un *Monument à Condorcet*; M. Marquette, d'un *Monument aux grands hommes de 1830 et de 1848*; M. Antonin Mercié, d'un *Monument aux grands généraux de la Révolution*. En même temps, M. Sicard est chargé de l'exécution définitive en pierre du *Monument à la Convention et à ses grands hommes*, dont le plâtre décore actuellement le fond de l'abside.

Une exposition rétrospective du paysage français de Poussin à Corot aura lieu à Paris, au Petit-Palais des Champs Elysées, au début de 1915.

On annonce comme prochaine la publication par M. Volland d'un volume de souvenirs sur Cézanne. M. Volland possède un grand nombre de lettres du peintre, qu'il a suivi dans les diverses étapes de sa carrière. Cette correspondance et maintes anecdotes inédites donneront à l'étude de M. Volland un attrait certain.

De Manchester :

Le programme des Concerts Hallé vient d'être arrêté pour la saison prochaine, qui sera inaugurée le 16 octobre. Il y aura vingt auditions, parmi lesquelles une séance consacrée à *Parsifal* (2^{me} et 3^{me} actes), une autre au *Requiem* de Verdi, une troisième au *Messie* de Haendel, une quatrième à la *Messe en si mineur* de J.-S. Bach. Beethoven, Wagner, Brahms, Strauss fournissent au répertoire symphonique des Concerts Hallé le contingent le plus important. L'école anglaise y est représentée par MM. Elgar, Holbrooke, Bantock, B. Sekles et Stanford. Quelques œuvres françaises figurent au programme : les ouvertures de *Béatrice et Bénédict* et du *Roi Lear* de Berlioz, un Concerto de Saint-Saëns, le *Poème* pour violon de Chausson, la suite *Ma mère l'Oye* de Ravel et deux pièces symphoniques de Roger-Ducasse.

Parmi les interprètes, MM. Jacques Thibaud, Alfred Cortot, Forbes, Frédéric Lamond, Rachmaninoff, Alexandre Siloti, M^{mes} Carrie Tubb, Milly Koenen, Irène Scharrer, Essie Cochrane, etc.

La Bohême vient de perdre son peintre national, Mikulas Ales, qui décora le foyer du Théâtre de Prague et fit revivre l'âme de

TAPIS D'ORIENT

◆ DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 ◆
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

son pays dans une foule de compositions monumentales, d'illustrations, de tableaux, etc.

Le *Bulletin de l'Art ancien et moderne* fait remonter la date de sa naissance au 18 novembre 1528, ce qui donnerait une flatteuse idée de la longévité des Tchèques s'il n'était plus logique de croire à une simple « coquille ».

Le Théâtre de Bayreuth annonce pour l'été prochain une série de représentations dont le programme comprendra : *Le Vaisseau fantôme*, monté avec une mise en scène nouvelle, *l'Anneau du Nibelung* et *Parsifal*.

Sous le titre *Raum und Bild* une exposition d'art décoratif est ouverte en ce moment, et jusqu'à la fin d'octobre, au Musée des Arts industriels de Zurich. Outre les ameublements et images murales auxquels elle est spécialement consacrée, elle comprend des vitraux, des sculptures de petites dimensions en bois, en bronze et en pierre, etc.

Une exposition d'ensemble des œuvres du peintre Auguste Wilkens s'ouvrira le 21 septembre au Musée de Flensburg (Schleswig-Holstein). Elle comprendra plus de 200 tableaux appartenant pour la plupart à des collections publiques et particulières.

Un monument à la mémoire de Jean Lahor (Docteur Henry Cazalis) a été récemment inauguré au cimetière de Ferney, où le poète est inhumé.

L'un des plus beaux spécimens de l'architecture de la Renaissance, le château de Montal (Lot), est devenu, par suite de la libéralité de son propriétaire, M. Fenaille, qui en a fait don à l'Etat, propriété nationale.

Dépeuplé maintes fois au cours des siècles par des mains avides, Montal est aujourd'hui privé d'une partie de ses richesses ornementales. M. Fenaille, qui a recherché avec patience la trace des fragments d'architecture, de sculpture ou de décoration aliénés par les propriétaires successifs du château, a obtenu que, du moins, ceux de ces fragments qui appartiennent aux collections publiques de la France, reprissent à Montal leur place originale : le Louvre restituera trois hauts-reliefs, acquis en 1881 et en 1903, qui offrent les bustes de Dordet et de Montal, Nine de Montal et Robert de Balzac, et le Musée des Arts décoratifs une longue frise sculptée et une lucarne de la façade achetées en 1903. Le buste de Jehanne de Balzac est aujourd'hui au musée de Berlin; deux portes historiées, au musée de New-York, et une lucarne avec la devise *Plus d'espoir*, au musée de South Kensington à Londres.

M. Fenaille a donné en outre à l'Etat un capital de 100,000 fr. pour l'entretien du château et à la caisse des musées nationaux une somme de 50,000 francs.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE G. VAN OEST & C^{ie}, Editeurs

BRUXELLES PARIS
4, PLACE DU MUSÉE, 4 63, Boulevard Haussmann, 63

Vient de paraître :

La Peinture au Musée ancien de Bruxelles

Reproduction de 174 œuvres des diverses écoles accompagnée d'un guide historique et descriptif par FIERENS-GEVAERT.
Bel in-4° (22 1/2 × 29 cm.) de 80 pages de texte et 156 planches hors texte.

Prix : 10 fr. broché. — 12 fr. 50 cartonné. — 15 fr. relié.

Vient de paraître :

Les Très Belles Miniatures de la Bibliothèque Royale de Belgique par EUGÈNE BACHA

Beau volume in-4° Jésus (26 1/2 × 34 1/2 cm.) contenant, outre une étude introductive, 56 planches hors texte en héliotypie.
Prix de l'ouvrage en portefeuille : 30 francs.

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN
BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

La Vie Internationale
REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS
ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX
BRUXELLES : Office central des Associations internationales
Prix d'abonnement : 25 francs.

L'Art et les Artistes
Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes
Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**
Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.
DIRECTION ET ADMINISTRATION :
23, Quai Voltaire. — PARIS

Revue du Temps présent
PIERRE CHAINE, fondateur.
Secrétaires de rédaction : JOSÉ DE BÉRY, ANDRÉ DELACOUR
Études, critiques et documentations littéraires,
historiques et artistiques.
Paraît le 2 de chaque mois.
DIRECTION : 76, rue de Rennes, PARIS
PRIX D'ABONNEMENT ANNUEL } France, fr. 14.00
 } Étranger, 16.00
LE NUMÉRO : France, fr. 1.25. — Étranger, fr. 1.50.

LES MARGES
Revue littéraire fondée en 1903 par M. Eugène Montfort
Paraissant six fois par an.
Paris : 5, rue Chaptal, et chez Floury,
près le Café Napolitain.
Abonnements : 5 francs par an ; sur Japon : 10 francs.
Le numéro : fr. 0,85.

LE MASQUE
REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE
BUREAUX
59, avenue Fontaine, BRUXELLES
Abonnement. 10 francs par an.
Le numéro 1 franc " "

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprime sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Editeur
RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.
Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises. Direction de ventes publiques.

=====
Salle d'Exposition
=====

L'ŒUVRE
Théâtre subventionné (20^e année).
Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.
Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes
Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle
86, rue de la Montagne, BRUXELLES
(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).
250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.
Le nouveau catalogue vient de paraître. Prix : 2 fr. franco 2 fr. 50.
ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.
Service de périodiques à domicile.
Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

MERCURE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ, PARIS
Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes
Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.
Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

LE COURRIER DE LA PRESSE
BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS
FONDÉ EN 1889
21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e
GALLOIS ET DEMOGEOT
Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :
Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.
Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.
TARIF : 0 fr. 30 par coupure
Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :
Par 100 coupures : 25 fr Par 250 coupures : 55 fr
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.
On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Arthur Rimbaud (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Notes sur les Artistes belges : *Ramali* (FRANZ HELLENS). — Tristan Corbière (GEORGES LECOMTE). — Livres d'art : *Impressions d'art contemporain* (LOUIS VAUXCELLES). — Théâtre des Champs-Élysées. — Silhouettes de musiciens : *Déodat de Séverac* (ADOLPHE PIRIOU) : Memento musical. — Bibliographie : *Jean Dolent*; *l'Écriture des Musiciens célèbres*; *Du cœur, petite contribution à l'étude de l'amour illégitime*; *le Chevalier aux ânes*; *la Divine folie*. — Petite Chronique.

ARTHUR RIMBAUD

Que quelqu'un soit un poète, mystérieusement, et comme malgré lui, qu'un poète soit un personnage, quelconque, mais habité, et plus ou moins longtemps, par un esprit, c'est une vérité dont nous sommes plus ou moins persuadés, selon notre degré d'aptitude à l'intuition, mais que jamais exemple ne prouve avec plus de netteté et d'évidence que la vie de Jean-Arthur Rimbaud.

Sa naissance a quelque chose de fantastique. « Le médecin accoucheur, dit M. Paterné Berrichon dans le remarquable livre qu'il lui consacre (1), constata qu'il avait déjà les yeux grands ouverts. Et, comme la garde-malade chargée de l'emballoter l'avait posé, sur un coussin, à terre, pour aller chercher quelque détail de maillot, on le vit avec stupéfaction descendre de son coussin et ramper, rieur, vers la porte de l'appartement donnant sur le palier. »

N'est-ce pas étrange et révélateur, ce détail, au premier jour d'une vie qui fut en effet dévorée d'une fièvre

(1) PATERNE BERRICHON : *Jean-Arthur Rimbaud, le poète* (1854-1873). Paris, *Mercur de France*.

d'errance et de voyages, d'une continuelle inquiétude ? J'y vois comme une immédiate prise de possession de la personne physique de Rimbaud par cet esprit ardent et léger, par cet ange de poésie, évidemment démesuré pour le corps qu'il avait choisi, et qu'il ne quittera guère avant la dix-neuvième année.

Lisez cette biographie de M. Paterné Berrichon. Vous y verrez que tout est étrange et comme furieux dans cette vie d'Arthur Rimbaud, tout semble devancer de quelques années (plus vraiment encore de quelques siècles) le développement normal d'une croissance humaine. Enfant prodige au sens où l'entendent les pédagogues, oui. Mais c'est parce que qui peut le plus peut le moins. Cette virtuosité surprenante de l'écolier de Charleville répond à l'adresse, également précoce, du jeune versificateur parnassien. L'une et l'autre ne sont que le côté pour ainsi dire négatif et la moindre manifestation du génie poétique de l'adolescent. Ce qui importe ici, c'est cette avidité spirituelle, ce mysticisme profond, cette ardeur sauvage, cette ivresse d'amour absolu qui se font jour, comme malgré tout, dans ces pages forcenées, désordonnées, intenses. Il fallait à Rimbaud, pour exprimer les visions de son âme, un talent verbal plus rare que les autres. Il l'eut. Examinez avec quelle prodigieuse rapidité ce talent s'épure, se raffine, se subtilise. Des vers de 1869 à la prose des *Illuminations*, la distance est infinie. Pourtant, dès ces premiers vers, on distingue quelque chose de neuf, quelque chose de pas encore dit, quelque chose qui résonne là-dedans avec un timbre inconnu.

Normalement, une existence d'homme aurait à peine suffi à cette évolution. Rimbaud franchit ces étapes en trois années. Les minutes avaient pour lui la valeur

des semaines. L'esprit était pressé. A dix-neuf ans, il disparut. Rimbaud semble ne plus se souvenir de rien. « Absurde! ridicule! dégoûtant! » disait-il, lorsque, par hasard, on lui parlait de ses œuvres. Il les jugeait sans doute du point de vue littéraire. Peut-être avait-il pour elles le sentiment d'incompréhension effarée avec lequel ses contemporains les avaient accueillies. Libre à vous de croire qu'une amertume profonde, un désenchantement total l'avaient saisi en face de l'hostilité naïve et féroce de la foule, que le dégoût de cette courte expérience le faisait rétrospectivement injuste pour cette partie de son existence. Je veux bien l'admettre, ce n'est point invraisemblable. Mais je ne pense pas que la véritable raison soit là de cette obscurité, de cette « perte ». L'esprit animateur disparu, il restait Arthur Rimbaud, homme très viril et très actif, donc facilement méprisant des choses de la littérature, et qui en des voyages et des explorations difficiles, donne satisfaction à son goût inné de l'errance. à son inquiète manie ambulatoire. Il revint d'ailleurs, mystérieusement, cet esprit prophétique, aux derniers jours, aux moments de l'agonie, où, paraît-il, le poète se livra encore à son magnifique délire mystique.

Quoi qu'il en soit de ce que nous pensons en fait d'explications, que nous considérons Rimbaud comme le véhicule d'une pensée et d'une imagination d'un ordre supérieur, ou comme personnellement et totalement lui-même responsable des actes de son génie, le fait demeure que pendant trois ans il y eut en France un poète absolument génial, d'une essence particulière, dépassant les rêves et les pensées de son époque, visionnaire dans la réalité et dans le songe, employant une langue toute neuve pour l'expression d'idées et d'images toutes neuves. « Un esprit angélique certainement éclairé de la lumière d'en haut », selon la belle expression de M. Paul Claudel.

Les *Illuminations* et *Une saison en enfer* sont des monuments qui ne ressemblent à aucun autre dans les lettres françaises. Subjectifs à tel point que la confiance y touche l'incompréhensible, ils nécessitent une sorte d'exégèse, de glose, pour être saisis dans leur sens discursif. Mais je n'ai jamais mieux compris que devant eux l'inutilité pour un poème de posséder précisément ce sens logique, condition nécessaire au contraire de tout le reste dans la littérature. Ils rayonnent une telle puissance de beauté qu'on en demeure saisi, magnétisé, envoûté. Chaque mot émane une lumière si pure et si insoutenable que le regard de l'intellect se ferme et que nous n'éprouvons plus, de toute notre faculté intuitive, que sa chaleur en effet, ses effluves léthargiques et brûlants. Impression très subtile, dont j'essaie ici de donner quelque vague notion. Mais il suffit de lire dix lignes de Rimbaud pour suppléer à cette insuffisance. Les mots et les phrases n'ont pas chez lui leur sens

habituel, ils font allusion à un monde différent, à un arrière-monde, au plan secret de la conscience. Ils font penser à ces infimes molécules du radium qui, sans s'user, recèlent une si formidable réserve d'énergie. Ils forment un langage nouveau, plus intérieur, plus profond. Ils sont des expressions de plus en plus proches et précises, de l'amour universel.

C'est pourquoi le monument qu'on vient d'élever à sa mémoire sous la forme d'un livre magnifique (1) restitue, plutôt que les magiques *Illuminations*, cette œuvre encore plus profonde et plus belle qui s'appelle : *Une saison en enfer*. Moins séduisante, peut-être, que ces enluminures adorables et inoubliables, elle est plus dépouillée, plus intime, plus près de l'âme; c'est un testament poétique et mystique, le récit d'une crise religieuse et intellectuelle, la dernière étape avant le silence, le congé de l'esprit.

Rimbaud y explique, merveilleusement, le mécanisme de son imagination précédente :

La vieillerie poétique avait une bonne part dans mon alchimie du verbe.

Je m'habituai à l'hallucination simple : je voyais très franchement une mosquée à la place d'une usine, une école de tambours faite par des anges, des calèches sur les routes du ciel, un salon au fond d'un lac, les monstres, les mystères ; un titre de vaudeville dressait des épouvantes devant moi.

Puis j'expliquai mes sophismes magiques avec l'hallucination des mots.

Cet état, qui est proprement l'état poétique. Rimbaud semble en faire fi, non pas par retour à l'esprit prosaïque, mais parce qu'il rêve hallucination moins physique, état spirituel plus pur. Il ne rêve rien moins que l'absolu, que la fusion dans l'universel : le grand rêve des illuminés et des mystiques. Et la parole, ici, devient inutile :

N'eus-je pas *une fois* une jeunesse aimable, héroïque, fabuleuse, à écrire sur des feuilles d'or, trop de chance ! Par quel crime, par quelle erreur ai-je mérité ma faiblesse actuelle ? Vous qui prétendez que des bêtes poussent des sanglots de chagrin, que des malades désespèrent, que des morts rêvent mal, tâchez de raconter ma chute et mon sommeil. Moi, je ne puis pas plus m'expliquer que le mendiant avec ses continuels « Pater » et « Ave Maria ». *Je ne sais plus parler.*

Pourtant, avant de se taire, il pousse ce dernier cri, encore tout vibrant des magiques sonorités de son génie, cri plus sourd, murmure de confession, chuchotement du remords et de l'amour. Les mots y gardent encore leur force de suggestion étrange :

(1) ARTHUR RIMBAUD : *Une saison en enfer*, édition de grand luxe, hors commerce, in-4° Jésus, caractères gravés d'après les types vénitiens du XVI^e siècle. Tirage limité à 50 exemplaires sur japon de la manufacture impériale de Tokio (100 fr.) et 100 exemplaires sur hollandaise van Gelder (50 fr.) (Paris, Pichon, 21, boulevard Sébastopol). On souscrit également au *Mercur* de France et à la *Nouvelle revue française*.

Ah ! l'enfance, l'herbe, la pluie, le lac sur les pierres, *le clair de lune quand le clocher sonnait douze...*

Mais de ces prestiges le poète ne veut plus se servir. Il a touché une réalité autrement idéale.

Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes ; mais la vision de la justice est le plaisir de Dieu seul.

Cependant, c'est la veille. Recevons tous les influx de vigueur et de tendresse réelle. Et, à l'aurore, armés d'une ardente patience, nous entrerons aux splendides villes.

J'ai vu un spécimen de l'édition magnifique que l'on prépare de ce chef-d'œuvre. C'est étonnant combien ces paroles si belles ont besoin, pour faire leur total effet de suggestion, d'une typographie qui leur convienne, combien elles perdent à une impression vulgaire. Vraiment tout lettré préférera cette édition monumentale et fastueuse à toute statue pour célébrer la mémoire du grand poète.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Notes sur des Artistes belges

Ramah

Une édition de grand luxe des *Villages illusoires*, d'Emile Verhaeren, vient de paraître à Leipzig. Cet événement littéraire ne fera sans doute pas grand bruit chez nous. Les Belges sont habitués à constater placidement, philosophiquement, un peu à la façon du bouddha, les efforts qu'accomplissent les éditeurs et le public étrangers pour honorer efficacement les grands écrivains et les grands artistes de leur pays. Il semble que cela leur soit dû et qu'ils puissent se contenter d'approuver du geste et de contempler de loin... Pourtant voici une publication qui est l'œuvre exclusivement d'artistes belges : Henry Van de Velde a dessiné la couverture du volume, les caractères sont de Lemmen et les illustrations, une série de planches à l'eau-forte, de Ramah, un jeune artiste remarquablement doué. Il a fallu qu'un éditeur allemand entreprit la publication de ce monument ; en Belgique on eût reculé, on eût manqué d'audace, et, il faut bien l'ajouter, malgré le prestige universel du poète des *Villages illusoires*, on eût été en droit de considérer une telle publication comme une tentative aventureuse.

Voici donc une œuvre de librairie digne de faire sensation. Considérons un moment la personnalité de l'artiste auquel l'éditeur a fait appel pour illustrer les fulgurants poèmes d'Emile Verhaeren.

Cet artiste au nom étrange, Ramah, d'une consonnance orientale, est bien de chez nous. C'est un Flamand de la bonne race, et nul ne pouvait être mieux choisi pour traduire les beautés âpres et grandioses des *Villages illusoires*. On a vu dans maintes expositions déjà des eaux-fortes ou certaines toiles d'allures largement décoratives où Ramah interprète la beauté des choses avec un mélange très curieux de finesse rigoureuse, de fougue et de puissant réalisme. L'interprétation, chez ce peintre, n'abandonne jamais la réalité ; jamais il ne perd pied, mais il sait s'élever de la pensée et du regard bien au-dessus du mesquin réalisme qui arrête la plupart des peintres de sa génération, bien

au delà aussi de cet idéalisme faux et déséquilibré dont souffrent trop souvent des peintures à tendances décoratives.

Dans ses illustrations de l'ouvrage de Verhaeren, Ramah s'est montré d'emblée aquafortiste personnel et puissant. Avec Jules De Bruycker, qui possède comme lui un métier intrépide et une imagination généreuse, Ramah se place au premier rang de nos peintres-aquafortistes, mais il est peut-être le seul qui ait su traduire les beautés littéraires d'une œuvre, les illustrer magnifiquement sans sortir de l'atmosphère spéciale qui lui était imposée. Dire que le graveur s'est maintenu, d'un bout à l'autre de la série de ses eaux-fortes, à la hauteur des poèmes de Verhaeren, c'est montrer assez de quelle envergure sont ces illustrations et de quoi est capable un artiste qui a su réaliser une pareille entreprise.

La contribution artistique du graveur à cette édition se compose d'une suite de quinze eaux-fortes inspirées par les plus beaux poèmes de l'ouvrage. C'est le cordier,

Le blanc cordier visionnaire,

le *Furgeron* illuminé par son brasier, et qui

Martèle, étrangement, près des flammes intenses,
A grands coups pleins, les pâles lames
Immenses de la patience.

Ce sont les *Pêcheurs*, « les vieux pêcheurs de la rivière » obstinément courbés, le *Menuisier* « du vieux savoir », et le *Sonneur* qui

... vers la campagne immense,
Jette, à pleins glas, sa crainte et sa démente.

Et puis voici les grandes forces élémentaires personnifiées en des pages saisissantes : le *Vent* qui tournoie sur le sol et va jusqu'à balayer les étoiles, les *Meules qui brûlent* dans les champs qui « s'illimitent en frayeurs » ; c'est encore la *Pluie*

Longue comme des fils sans fin...

et le *Silence* « autoritaire » ; et tous ces poèmes de feu et d'ombre qui s'appellent la *Sorcière*, le *Meunier*, le *Passeur*, l'*Aventurier*, le *Fossoyeur*.

Pour illustrer chacune de ces pages, Ramah a su trouver des accents renouvelés et d'une saisissante vérité. L'artiste a parfaitement pénétré l'esprit de ces poèmes et il en a traduit avec fidélité les lourdeurs volontaires, les duretés superbes et aussi les finesses, les nuances exquises, les chatoiements délicats. Il fallait, pour mener cette œuvre à bonne fin, une rare intelligence du sujet, une imagination vive, et aussi « de l'âme », ce qui manque à la plupart des illustrateurs qui se contentent d'un peu de fantaisie et d'une sensibilité à fleur de peau. Il fallait de plus de la puissance et de l'audace.

Toutes ces qualités, Ramah les a réunies dans ses eaux-fortes. Il joint à cela les ressources d'un métier précis et large à la fois. Aucun trait inutile, mais chacun va droit au but et semble suivre le mouvement même du poème. On pense devant ces planches aux gravures nerveuses et précises d'un Dürer, mais sous cet aspect archaïque les eaux-fortes de Ramah sont grouillantes de lyrisme, comme les poèmes de Verhaeren. On y sent passer, à grands coups, le souffle universel qui anime cette poésie jaillie du sol et de l'âme humaine.

Ramah était bien l'artiste désigné pour accomplir cet effort. Nul mieux que lui ne pouvait triompher des énormes difficultés

que présentait ce travail. Une édition de la *Légende d'Ulenspiegel*, ouvrage de grand luxe orné d'une série de planches à l'eau-forte, montrera bientôt l'artiste sous un jour nouveau. Et l'on nous assure qu'il prépare les illustrations d'un *Faust*, où il pourra déployer une fois de plus les qualités d'un talent solide, adroit et profond.

FRANZ HELLENS

TRISTAN CORBIÈRE.

A propos de la prochaine inauguration du monument par lequel la ville de Morlaix célébrera le souvenir des deux Corbière, — Tristan, le poète des *Amours jaunes*, et son père, Edouard Corbière, auteur de plusieurs romans consacrés à la vie des gens de mer. — notre confrère Georges Lecomte, président de la Société des Gens de Lettres, publie dans un grand quotidien une forte belle étude d'où nous détachons cet intéressant fragment :

« Tristan Corbière, chétif, dégénéré, perpétuellement malade, mort tout jeune — à trente ans — après avoir vécu une douloureuse vie de vagabondage ou de réclusion désespérée, est le type même de ces artistes, si nombreux dans l'histoire littéraire, qui, glorieux dans les milieux de littérature raffinée à cause de quelques magnifiques vers où ils ont crié leur âme, restent inconnus de l'immense foule. Et la foule n'a pas toujours tort ! Lorsque, à la voix de certains critiques ayant le goût de la justice comme celui de la beauté, elle a le bon vouloir d'aller à la découverte de ces talents difficiles et incomplets, il lui arrive trop souvent d'être déconcertée par des pièces baroques et fumeuses qui l'écartent de rayonnants poèmes.

L'œuvre de Tristan Corbière est parfois si belle de sauvagerie et de grandeur, elle exprime si bien — en huit ou dix pièces — l'âpreté héroïque de la mer bretonne, que pour avoir la joie d'apercevoir une manière de génie barbare et tragique, d'entendre quelques sanglots ou sarcasmes qui, nulle part, ne retentissent avec tant d'amère et rude magnificence, il faut ne pas se laisser rebuter par de nombreux poèmes falots, d'une gaminerie saugrenue et vulgaire, amalgames de mots incohérents qui révèlent trop souvent, malgré de radieux éclairs, une fantaisie impuissante à s'exprimer.

Lorsque, au prix de quelques enragements dans la lecture de *Sérénade des Sérénades*, *Raccrocs*, *Amours jaunes* — c'est le titre de l'unique recueil de Tristan Corbière — on découvre la fièvre, neuve et farouche splendeur des poèmes où il évoqua la plaine de Sainte-Anne, la pittoresque fourmilière, agenouillée ou titubante, des foules accourues à son « pardon », l'insouciance héroïque des matelots, leurs fringales de plaisir après leurs longues luites contre la tempête et la mort, comme l'on comprend la surprise et l'émerveillement des écrivains, par exemple de Jean Richepin, de Raoul Ponchon, de Maurice Bouchor, lorsque, en 1875, à l'heure même où mourait Corbière, son œuvre si originale leur fut révélée, et plus tard, vers 1883, quand Charles Morice, dans sa fameuse *Lutèce*, l'une des toutes premières revues littéraires d'avant-garde, la fit connaître au public lettré !

« Comme rimeur et comme prosodiste, écrit Verlaine, il n'a rien d'impeccable, c'est-à-dire d'assommant. » Et, de fait, avec quelle désinvolture Corbière fit la nique à la prosodie sacramentelle ! Dans sa pièce fameuse, *Un sonnet avec la manière de s'en servir*, il a d'ailleurs pris soin de nous dire avec la plus drolatique raillerie ce qu'il en pensait :

Je vais faire un sonnet, des vers en uniforme,
Emboitant bien le pas, par quatre en peloton,
Sur du papier réglé, pour conserver la forme.
Je sais ranger les vers et les soldats de plomb...

Et plus loin :

Car l'âme d'un sonnet, c'est une addition.

Mais ce qui, bien plus encore que l'indépendance révolutionnaire de la forme, enchante le Verlaine de 1883, c'est la sensibilité ardente et meurtrie, la fantaisie gouailleuse, le dandysme amer et forcené de Corbière.

Mais ce n'est pas ce Corbière baudelairien qui restera. Ce n'est pas celui que la Bretagne entend célébrer. C'est le Corbière des poignants poèmes sur la mer bretonne, sur l'existence héroïque des matelots. Là, nul dandysme, nulle préciosité facétieuse. Au bord de cet océan dont il a dans le cœur la tourmente, devant ces rudes hommes dont il sait la vaillance tranquille et simple, les misères, les passions, les plaisirs, les gauches et touchantes tendresses, il s'est élevé soudain à la grandeur. Dans une forme magnifiquement âpre et nue, d'accord avec la sauvagerie de telles existences, il les a montrés, matelots et mousses, dans la bataille avec l'ouragan et avec l'instinct, forts dans la tempête, ardents et faibles dans les bouges, superbes de ferme résignation et d'héroïsme devant la destinée. »

GEORGES LECOMTE

LIVRES D'ART

Impressions d'art contemporain
par HENRI DUHEM. Paris, E. Figuière.

Duhem, peintre tendre, coloriste nuancé qui sait nous faire respirer l'angoissante mélancolie des crépuscules picards, qui évoque l'âme des petites cités ou glissent sur les canaux de lentes béléandres, Duhem, ce Rodenbach du pinceau, devient, dès qu'il prend la plume, un écrivain ferme et vigoureux. Il n'est pas, dirai-je, l'écrivain de sa peinture, qui est la délicatesse même, alors que son style prend volontiers des accents mâles, heurtés. Et ce n'est pas ici une critique que je veuille faire, ou du penseur ou du coloriste. Au contraire. Les deux aspects, force et sensibilité, de sa nature s'expriment ainsi par la prose ou la couleur. Et cela est fort bien ainsi.

Généreux, ardent, ouvert à toutes les idées modernes, combattant des meilleures causes sociales ou artistiques, Duhem, bien que reclus en sa solitude laborieuse de Douai, a pressenti, compris, soutenu toutes les initiatives importantes de ce temps. Ce qu'il a dit un des premiers (et n'oublions pas qu'il est peintre !) de la renaissance des arts appliqués ; sa doctrine décentralisatrice, son admiration profonde, sa compréhension complète de l'impressionnisme, de Rodin, de Carrière, sont autant de chapitres serrés où les points de vue ingénieux et forts abondent.

La forme, abstraite à la fois et imagée (qui rappelle le style philosophique et en même temps si artiste de Roger Marx, son ami et mon maître), est personnelle et souvent fort belle.

Parfois Duhem, oubliant de combattre, c'est-à-dire de convaincre, s'attarde à décrire, en poète. Et nous retrouvons alors, avec joie, sous sa plume, toutes les subtilités câlines de son pinceau. Goûtez la saveur de ce paysage (il s'agit d'un vieux jardin flamand) : « La beauté du lieu sans cesse se prêtait aux

différents aspects : au matin de la saison nouvelle l'allée de fûts verdis, dorés de halos jaunes, s'opposait à l'azur tissé de gris chauds et de verts tendrement nuancés, champ de la course, sous le vent tiède, de flocons opalins ; aux fins de jour, la colonnade en bleu éteint se dégradait devant le ciel teinté d'orange mûre ou bien la pourpre d'une rose au déclin, avec rehauts de raies verdâtres après le glissement du soleil derrière le triangle aplati du fronton. Cependant la lune davantage encore en accentuait le caractère et par son rayonnement s'écrivaient le mieux les trois plans colorés attestant que la beauté de l'ensemble avait sa cause dans la simplicité des masses et de la régularité des surfaces : d'abord l'avenue roux sombre, la base noyée dans le sol pareil ; puis le ciel en vibrations d'améthyste et de turquoise ternies, peu distinct de la cime des arbres et du toit ; au fond le blanc savoureusement irisé de la maison du sage ; en avant frémit une pluie de lignes indéceses. La grille vient d'être fermée. »

Si cet extrait vous a plu — et je n'en saurais douter — vous lirez en son entier les *Impressions d'art contemporain* que le peintre Henri Dubem vient de publier chez l'éditeur Figuière.

LOUIS VAUXCELLES

Théâtre des Champs-Élysées.

Pénélope, le beau drame lyrique de M. Gabriel Fauré, servira de spectacle d'ouverture, jeudi prochain, au Théâtre des Champs-Élysées, dont le programme sera, cette année, particulièrement attrayant. M. Gabriel Astruc vient d'arrêter comme suit le programme général de la saison :

Répertoire classique. — Mozart : *les Noces de Figaro* ; Weber : *Freischütz* ; Richard Wagner : *Tristan et Iseult, Parsifal*.

Répertoire lyrique français. — Hector Berlioz : *Benvenuto Cellini* ; Boieldieu : *la Dame blanche* ; Emm. Chabrier : *le Roi malgré lui* ; Camille Saint-Saëns : *Ascanio* ; Gabriel Fauré : *Pénélope* ; Vincent d'Indy : *le Chant de la cloche* ; André Messager : *Béatrice* ; Louis Aubert : *la Forêt bleue* ; Alfred Bruneau : *Lazare* ; Isidore de Lara : *les Trois masques* ; Xavier Leroux : « 1814 » ; H. Deutsch de la Meurthe et C. Erlanger : *Icare* ; Jules Mazelier : *Graziella* ; Alexandre Georges : *Miarka*.

Répertoire lyrique étranger. — M. Moussorgsky : *Boris Godounov, Khovanchina* (en français) ; Félix Weingartner : *Abel et Cain* ; Manuel de Falla : *la Vie brève* ; Donizetti : *Lucia di Lammermoor, Elisire d'Amore, Don Pasquale* ; Rossini : *le Barbier de Séville* ; Puccini : *Manon Lescaut* ; Wolf-Ferrari : *le Secret de Suzanne*.

Représentations extraordinaires de *Parsifal*, conformes à la mise en scène modèle de Bayreuth. Direction musicale : Camille Chevillard. Direction scénique : Ernest Van Dyck.

Artistes engagés pour ces représentations : M^{mes} Leffier-Burckard, Berta Morena, Marie Wittich, Kraus-Osborne ; MM. Paul Bender, Max Dawison, Ernest Van Dyck, Fritz Feinhals, Alois Hadwiger, Félix von Kraus, Carl Perron, Fritz Vogelstrom, Sissermans, Vilmos Beck.

Ouvrages dramatiques. — Shakespeare : *le Songe d'une nuit d'été* (version nouvelle de Jean Cocteau ; musique de Mendelssohn) ; J. Bedier et L. Artus : *le Roman de Tristan* (tiré du roman de Tristan et Iseult) ; P. de Sancy : *Mater Dolorosa*, œuvre en trois actes avec musique de scène ; Michel Carré : *la Chatte méta-*

morphosée (musique de scène de Larmanjat) ; Emm. Denarié : *Fra Angelico*, (musique de P. Carolus Duran) ; P. Perrier : *Faust*, avec musique de scène.

Ouvrages chorégraphiques. — Schubert : *Rosemonde* ; Grieg : *Peer Gynt* ; Claude Debussy : *Children's Corner, Nocturnes ; Kamma* ; Paul Dukas : *la Péri* ; Armande de Polignac : *Vision d'Orient* ; D.-E. Inghelbrecht : *la Bonne aventure, ô gué !* Louis Ganne : *Phryné*.

Tableau de la troupe. — Voici maintenant la liste des principaux artistes engagés : M^{mes} Maria de Alexandrovicz, Maria Barrientos, Myriam Barthèze, Marthe Borzy, Jane Boulenger, Lucienne Bréval, Géraldine Farrar, Rose Féart, Lillian Grenville, Berthe Lamarre, J. Lassalle, Félicia Litvinne, Marié de l'Isle, Marguerite Mérentié, M. Nicot Vauchelet, Cécile Rex, Romanitza, Allys Sandret, D. de Silvera, Rosine Storchio, Cécile Thévenet, Suzanne Vorska, etc.

MM. Henri Albers, A. Baldelli, Alexis Boyer, Georges Bourgeois, R. Carbelly, Carpi, Guido Ciccolini, A. Collet, Francis Combe, Deny, Giraldoni, R. Lapelletrie, Lheureux, Maguenat, P. Malatesta, Vanni, Marcoux, Marvini, Monys, Pascual, Georges Petit, Raveau, Sammarco, Seveilhac, Tirmont, Ernest Van Dyck, Ventura, etc.

Chefs d'orchestre. — MM. Camille Chevillard, Vincent d'Indy, Reynaldo Hahn, D.-E. Inghelbrecht, Louis Hasselmans, Lorenzo Camilieri, Fernand Lamy, Théodore Mathieu, Ernest Georis.

SILHOUETTES DE MUSICIENS

Déodat de Séverac.

Enfant de la terre languedocienne, nature de paysan robuste, amoureux de la vie saine et joyeuse, rêveur écoutant chanter l'âme des choses, ce contemplatif caressé par les frissons de la nature harmonise en soi le gentilhomme campagnard et l'artiste brillant.

De petite taille, les épaules larges et le torse solide, plutôt trapu, le visage ouvert et éclairé d'un regard qui a pris sa franchise entière au soleil du Midi, le teint légèrement basané par la vie au grand air, on pouvait le voir tous ces temps déambulant par les rues de Toulouse, vêtu d'un ample manteau gris et coiffé d'un feutre mou à larges bords posé sans prétention sur des cheveux noirs ondulés au gré des vents...

Homme simple, esprit droit et cultivé, profondément serviable, d'un « bon garçonisme » qui suscite la sympathie immédiate, nature vivace et généreuse, Déodat de Séverac est l'ami de tous.

Le Théâtre du Capitole à Toulouse vient de monter sa première œuvre lyrique, *le Cœur du Moulin*, dont le poème est de M. Maurice Magre (Toulousain lui aussi), qui eut l'honneur d'être représenté pour la première fois à l'Opéra-Comique. L'élite a déjà consacré, avec bonheur, le franc succès de cette œuvre de jeunesse, qui est celle d'un musicien délicat.

La pièce, d'un intérêt plutôt mince, manquant d'action et d'originalité, et usant de procédés symboliques un peu surannés, a fourni cependant au compositeur l'occasion d'épancher son tempérament personnel et d'écrire une partition attendrie d'une poésie caressante où s'émeuvent continuellement, d'une juvénile fraîcheur, les souvenirs du terroir. On y entend monter le *Chant*

de la Terre et l'on y retrouve le charme à la fois enveloppé et direct de l'auteur de *En Languedoc*.

Pas de théâtre, pas d'action; c'est une œuvre *contemplative*, l'œuvre d'un rêveur qui se laisse bercer par sa méditation poétique; il oublie l'heure en écoutant vraiment chanter l'âme des choses. C'est bien là aussi un des traits caractéristiques du Méridional qui est loin d'être toujours « turbulent » ainsi qu'on a coutume de le croire.

L'œuvre de ce rêveur est d'une orchestration adéquate au sentiment infiniment délicat, teinté de mélancolie, qui y domine. Ce sont des chuchotements de quatuor divisé, des frottais de cymbales *pianissimo*, de légers *glissandos* de harpes, des idées mélodiques très évocatrices habilement *ébauchées* aux instruments à vent, avec de savoureux effets de quarts et de quintes, des *appuis* de sonorités nourries aux cuivres, des *pizzicotti* étouffés de contrebasses, d'heureuses *punctuations* de timbales.

Seule l'orchestration de la « Danse des Treilles » et de la scène du « Chevalet », par laquelle débute le deuxième acte, joliment vulgaire et d'une juste couleur locale, vient faire une très heureuse diversion à cette *grisaille* délicieuse, d'un charme subtil et pénétrant qui vous emplit d'émotions douces.

ADOLPHE PIRIOU (*La Vie*).

MEMENTO MUSICAL

Par rappel, le célèbre violoniste Fritz Kreisler donnera, avant de partir pour l'Amérique, un concert d'adieu le jeudi 2 octobre à la Salle Patria. Il jouera la *Sonate à Kreutzer* de Beethoven, une Suite de Bach, des pièces de Schumann, Paganini, Porpora, Corelli, Gluck et Tartini.

Pour les places, s'adresser à la Maison Breitkopf.

Les quatre concerts du Conservatoire auront lieu les dimanches 21 décembre 1913, 8 février, 8 mars et 5 avril 1914. La répétition générale, accessible au public non abonné, reste fixée au jeudi précédant chaque concert; mais, pour déférer au vœu d'un grand nombre d'habituels, le directeur a fixé au samedi, au lieu du vendredi, la deuxième répétition générale.

Le premier concert sera consacré à l'important oratorio de Haendel *Israël en Egypte*, et le quatrième aux *Béatitudes* de César Franck, avec le concours de M^{lle} Malnory, de MM. Plamondon, Seguin, etc. M^{lle} Maria Philippi prendra part au deuxième concert, où l'on entendra notamment deux cantates de J.-S. Bach (n^{os} 118 et 169) inconnues à Bruxelles, des *lieder* avec orchestre d'Hugo Wolf, un fragment du *Requiem* de Benoit et la deuxième symphonie de G. Mahler pour soli, chœur, orchestre et orgue.

Le troisième concert constituera un exposé de la symphonie classique (Bach, Haydn, Mozart, Beethoven, Brahms), avec la participation de professeurs de l'établissement.

Les personnes désireuses d'obtenir des abonnements aux places qui deviendraient éventuellement disponibles peuvent s'adresser par écrit à l'administrateur de l'Association des Concerts, au Conservatoire.

La Société de musique de Tournai, dont les concerts offrent toujours un vif intérêt, vient de fixer comme suit son programme : le 30 novembre, *les Saisons* d'Haydn, dont les soli seront chantés par M^{me} J. Bathori-Engel, MM. Paulet et Mary; le 8 février, *la Passion selon St-Jean* de J.-S. Bach, avec M^{mes} Mellot-Joubert et Masurel-Vion, MM. Plamondon et J. Reder; le 26 avril, *Franciscus* d'Edgard Tincl, chanté par M^{lle} Marcelle Demougeot, MM. Plamondon et Frölich.

L'École de Musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek, sous la direction de M. François Rasse, reprendra ses cours le jeudi 2 octobre.

Les inscriptions seront reçues : a) pour les jeunes filles le dimanche matin, de 10 à 11 heures, rue Royale Sainte-Marie 168; b) pour les jeunes gens, tous les jours, de 7 à 8 h. 1/2 du soir, rue Traversière 17.

BIBLIOGRAPHIE

Jean Dolent, par AUREL (1).

Monographie enthousiaste, dont le défaut serait de ne pas expliquer Jean Dolent à ceux qui ne le connaîtraient point déjà. Mais Jean Dolent n'est pas, en effet, de ceux qu'on explique à d'autres qu'à ceux qui le connaissent.

L'Écriture des Musiciens célèbres, essai de graphologie musicale, par LOUIS M. VAUZANGES (2).

Dans cet ouvrage, l'auteur, s'appuyant sur de longues et patientes recherches, — recherches qui embrassent plus de deux siècles de production littéraire et artistique, — s'efforce de dégager les caractéristiques de l'écriture des créateurs esthétiques et plus particulièrement des musiciens-compositeurs. Il rapproche les résultats ainsi obtenus des conclusions le plus récemment émises par les spécialistes de la psychologie. Il complète ensuite sa démonstration en faisant défiler devant le lecteur une série de portraits intellectuels et moraux qui va de Jean-Baptiste Lully à Georges Bizet. Cette dernière partie offre d'autant plus d'intérêt qu'elle est enrichie d'un nombre important de reproductions d'autographes pour la plupart inédits.

Du cœur, petite contribution à l'étude de l'amour illégitime, par GABRIEL SOULAGES (3).

Petites réflexions, petites maximes d'un cynisme très jeune et, somme toute, assez gracieux, sur l'amour. Très « Vie Parisienne ». Et aussi très « jeune homme ».

Le chevalier aux ânes, par PAUL FLAMANT (4).

Suite de récits assez subtils mais passablement obscurs, allusion continuelle au *Don Quichotte*, rappel moins perceptible, quoique indiscutable, du style de Barres.

La Divine folie, poèmes, par NICOLAS BAUDUIN (5).

Grands vers héroïques, animés d'un souffle puissant, éloquentes et généreux, pleins d'ardeur, de foi et d'humanité.

PETITE CHRONIQUE

M^{me} veuve Lapissida vient de faire don à la Ville de Bruxelles du buste de son mari, l'une des œuvres les plus expressives de M. Jules Lagae. Ce buste sera, dès le mois prochain, placé dans le foyer du théâtre de la Monnaie où il évoquera, avec celui de Joseph Dupont, le souvenir d'une direction active et brillante.

L'*Eventail* rappelle à ce propos la grande part que prit Lapissida au développement du théâtre de la Monnaie, dont il contribua à faire l'une des premières scènes lyriques de notre époque. Engagé en 1868 en qualité de troisième ténor, il devint régisseur en 1871 sous la direction Vachot, et l'année suivante régisseur de la scène, en même temps que Joseph Dupont, de qui il allait devenir l'ami et le collaborateur fidèle, s'imposait avec éclat comme premier chef d'orchestre. En 1873, il était nommé régisseur général, et, sous les diverses directions, Dupont et Lapissida furent les chefs artistiques du théâtre. Aussi lorsque arriva la faillite de Verdhurt, tous les deux furent-ils naturellement chargés de reprendre sa succession.

Notre confrère ajoute : « L'œuvre accomplie par ces deux

(1) Paris, *Mercur de France*.

(2) Id., Félix Alcan.

(3) Id., éditions de *Schéhéraza*.

(4) Id., Sansot et C^{ie}.

(5) Id., éditions des *Rubriques nouvelles*.

artistes a été considérable et féconde, et il était juste qu'unis dans la vie par une loyale et indéfectible amitié, par un même dévouement passionné à la maison qu'ils ne quittèrent que contraints et forcés, après avoir décliné antérieurement les offres les plus brillantes de l'étranger, ils fussent réunis en un même hommage dans le foyer de ce théâtre auquel ils consacrèrent le meilleur de leur vie. »

Le théâtre de la Monnaie a commencé la semaine dernière les études de *Pénélope*, l'œuvre lyrique de M. Gabriel Fauré qui triompha au début de cette année à Monte Carlo, puis au Théâtre des Champs-Élysées. La direction a spécialement engagé pour cet ouvrage M^{me} Croiza, qui interprétera le rôle titulaire créé par M^{lle} Lucienne Bréval et qui sera entourée de M^{lle} de Georgis, MM. Darmel, Bouilliez, Dufranne, Ponzio, Dua, Demarcy, Valata, M^{mes} Carli, Cambon, Sommers et Prick.

Pénélope passera dans la première quinzaine de décembre.

Outre les *Joyaux de la Madone*, dont la première représentation est annoncée pour le 15 octobre, on répète en ce moment *Cachaprés*, le drame lyrique inédit en quatre actes tiré par M. Henri Cain du roman *Un Mâle* de Camille Lemonnier, musique de M. Casadesus. Cet ouvrage passera vers le 15 novembre.

Le théâtre du Parc inaugurera le 16 octobre la série de ses matinées littéraires, dont le succès s'accroît d'année en année.

La direction a fait choix, pour cette saison, de trois auteurs des XVII^e et XVIII^e siècles, de trois romantiques et de deux auteurs modernes. Elle fera représenter successivement *le Chevalier à la mode* (1687) de Dancourt (conférencier : M. Jacques Olivier); *la Métromanie* (1738) de Piron (conférencier : M. Dumont-Wilden); *le Fils naturel ou les Épreuves de la vertu* (1757) de Diderot (conférencière : M^{me} Stéphanie Chandler); *le Laird de Dumbiky* (1843) d'Alexandre Dumas père (conférencier : M. Jean-Bernard); *Lady Tartuffe* (1853) de M^{me} Emile de Girardin (conférencier : M. Léo Claretie); *le Lion amoureux* (1866) de Ponsard (conférencier : M. Paul Spaak); *Ârt* de M. Romain Rolland (conférencier : M. Georges Dwelshauvers); *le Poète et sa femme* de M. Francis Jammes, musique de scène par M. Gaston Knosp (conférencier : M. Franz Thys).

Il est question de faire entrer au répertoire de la Comédie-Française l'un des chefs-d'œuvre d'Ibsen, dont, chose inouïe, aucune pièce n'a jamais été représentée dans ce théâtre. A ce propos, M. Georges Pioch rappelle que la Comédie-Française ignore également Maurice Maeterlinck, bien que M. Octave Mirbeau lui ait révélé voilà bientôt vingt ans ce grand poète dramatique. « Elle ne pourra pas toujours éluder l'honneur de représenter *Intérieur*, *les Aveugles* ou *Pelléas et Mélisande*; c'est la bien servir, je crois, que de la pousser à s'y résigner le plus tôt possible. Elle s'épargnera ainsi d'encourir plus longtemps la faveur qui s'attache aux solennels et si lents « carabiniers d'Offenbach »; c'est celle-là, seulement, qui la fête, en la ridiculisant un peu, aujourd'hui qu'elle s'avise, vingt ans après tout le monde, de découvrir Ibsen. »

Et notre confrère ajoute :

« Ce que j'écris pour M. Maurice Maeterlinck ne serait pas moins opportun dédié à M. Paul Claudel. La Comédie-Française ne

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement de LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

pourra pas toujours ignorer l'intense et noble poésie dont, malgré le catholicisme désuet et négligeable qui la charge parfois, est tissée une œuvre comme *l'Annonce faite à Marie*; elle ne pourra toujours méconnaître que la splendeur et la lyrique précision de sa forme littéraire désignent, naturellement, cette tragédie au choix d'un théâtre qui doit être, d'abord, la maison de la belle Langue Française. En montant aujourd'hui cette œuvre, la Comédie-Française assumerait, enfin, la réputation d'être une audacieuse; dans dix ans, on dira, pour le plus, qu'elle n'a pas pu faire autrement. »

Massenet a légué, on le sait, à la Bibliothèque de l'Opéra la totalité de ses partitions manuscrites. Ce don a inspiré à l'administrateur, M. Banès, l'idée de créer à la Bibliothèque un musée d'autographes uniquement composé de manuscrits originaux des ouvrages représentés à l'Opéra. Idée excellente, qui eût dû être réalisée depuis longtemps.

M. Banès a déjà reçu, de ceux des compositeurs dont des œuvres doivent être jouées à l'Opéra, la promesse que leur manuscrit serait offert à la bibliothèque de ce théâtre. Il ne s'en est pas tenu à cela; il a obtenu de certains compositeurs, naguère accueillis par l'Académie nationale de Musique, le don des œuvres qu'ils y firent représenter. Il ne lui a fallu que quelques semaines pour réunir, dans les archives de l'Opéra, les partitions d'orchestre autographes suivantes : *Henri VIII* (C. Saint-Saëns), *Fervaal* (V. d'Indy), *Briséis* (E. Chabrier), *Orsala* (P. et L. Hille-macher), *le Miracle* (G. Hue), *la Catalane* (F. Le Borne).

Prochainement viendront se joindre à celles-ci : *la Maladetta* (P. Vidal), *Astarté* (X. Leroux), *Tabarin* (Emile Pessard) *Deidamie et le Lac des Aulnes* (Henri Maréchal), *la Ronde des Saisons* (H. Büsser), et *le Fandango* (Salvaire).

La onzième exposition internationale des Beaux-Arts de la Ville de Venise s'ouvrira le 15 avril prochain et durera jusqu'au 31 octobre suivant. Comme précédemment, il y aura des salles nationales, des salles étrangères et des salles internationales. Des invitations spéciales seront adressées par le Comité à quelques artistes éminents, italiens et étrangers. A part ceux-ci, les exposants ne seront admis à présenter que deux œuvres chacun. Celles-ci devront être annoncées au Secrétaire au plus tard le 1^{er} janvier 1914. Elles devront parvenir au Palais de l'Exposition avant le 10 mars. Aucun sursis ne sera accordé.

Les artistes invités ainsi que ceux dont le jury aura admis les œuvres jouiront d'une réduction de 50 p. c. sur les frais de transport. Une commission de 10 p. c. sera perçue sur les ventes.

Sottisier :

Le dimanche 14 décembre prochain, à 3 heures, à la Halle aux Draps, la Comédie-Française viendra donner *Polyeucte*, de Racine.
La Chronique, 21 septembre.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE G. VAN OEST & C^{ie}, Editeurs

BRUXELLES PARIS
4, PLACE DU MUSÉE, 4 63, Boulevard Haussmann, 63

Vient de paraître :

La Peinture au Musée ancien de Bruxelles

Reproduction de 174 œuvres des diverses écoles accompagnée d'un guide historique et descriptif par FIERENS-GEVAERT.
Bel in-4^o (22 1/2 × 29 cm.) de 80 pages de texte et 156 planches hors texte.

Prix : 10 fr. broché. — 12 fr. 50 cartonné. — 15 fr. relié.

Vient de paraître :

Les Très Belles Miniatures de la Bibliothèque Royale de Belgique par EUGÈNE BACHA

Beau volume in-4^o Jésus (26 1/2 × 34 1/2 cm.) contenant, outre une étude introductive, 56 planches hors texte en héliotypie.
Prix de l'ouvrage en portefeuille : 30 francs.

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN
BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

La Vie Internationale
REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS
ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX
BRUXELLES : Office central des Associations internationales
Prix d'abonnement : 25 francs.

L'Art et les Artistes
Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes
Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**
Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.
DIRECTION ET ADMINISTRATION :
23, Quai Voltaire. — PARIS

LA REVUE MUSICALE
S.I.M. & COURRIER MUSICAL
RÉUNIS

Administrateur général : **René DOIRE**
Rédacteur en chef : **Emile VUILLERMOZ**

Rédaction et Administration :
29 RUE LA BOÉTIE, PARIS

ARGUS DE LA PRESSE
FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'*Argus de la Presse*, » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet. HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'*Argus de la Presse* se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'*Argus* lit 8.000 journaux par jour.
Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.
Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes.

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Le nouveau catalogue vient de paraître. Prix : 2 fr. franco 2 fr. 50.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	6 mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le No.	0,25	Le No.	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

Revue mensuelle illustrée d'art ancien et moderne.

Directeur : **P. BUSCHMANN**

Fondée en 1904

Anvers, 15, Rynpoortvest, 15, Anvers

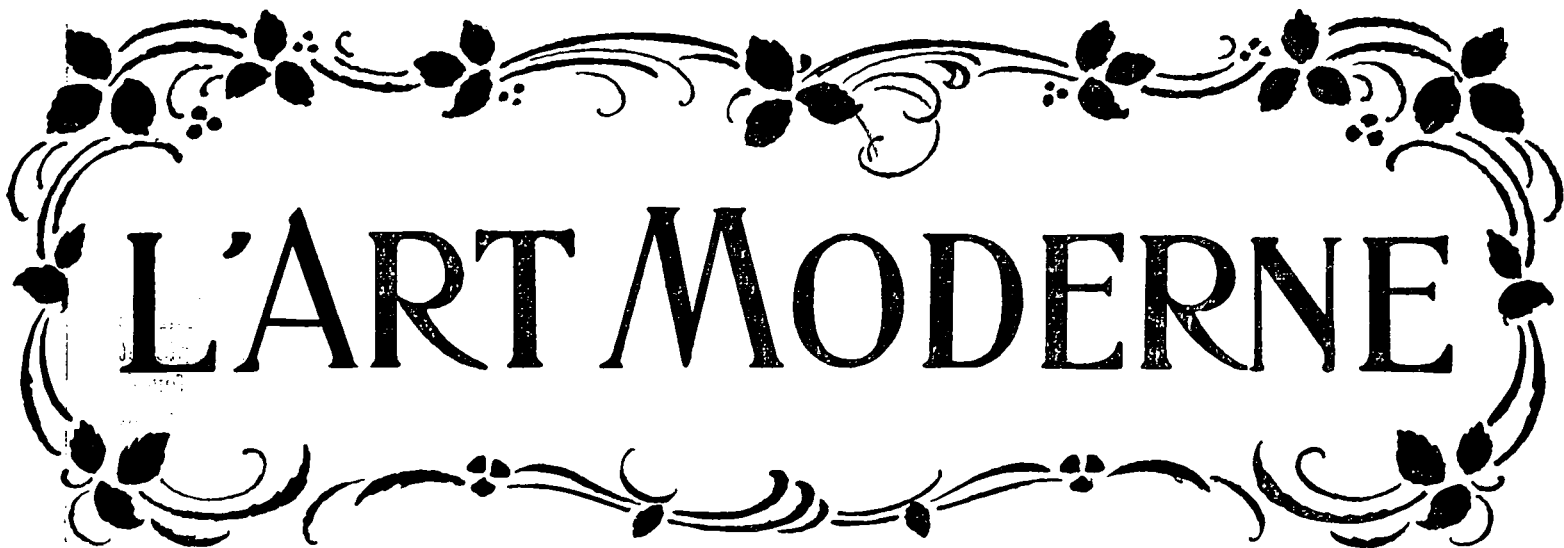
ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.
La livraison, fr. 2.50. — Numéros spécimens sur demande.

Édition de luxe sur papier spécial, 50 fr.

LIBRAIRIE G. VAN OEST ET C^{ie}

Bruxelles
4, place du Musée

Paris
63, boulevard Haussmann



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Edvard Diriks (ARSÈNE ALEXANDRE). — Sur la Renaissance italienne (O. M.). — A propos de Ronsard et de la poésie française (FRANCIS DE MIOMANDRE). — A la mémoire de Lamartine. — Memento musical. — Chronique théâtrale : *Parrain; la Femme et le Pantin* (G. R.). — Petite Chronique.

EDVARD DIRIKS⁽¹⁾

La nature étant l'éternel décor des destinées, il suffit qu'un paysage soit peint avec passion et offre un motif grandiose ou bizarre pour que notre imagination le peuple aussitôt des drames qui ont, sans distinction d'époque, fait frissonner l'humanité.

Je me souviens que Cazin, ayant autrefois achevé une peinture crépusculaire où de vieux murs baignaient dans des eaux lugubres, une grande dame anglaise s'écria : *There is a ghost in this picture!* Il y a un fantôme dans ce tableau! La toile fut baptisée *Elseneur*.

Quoique peintes dans un esprit et avec un tempérament très différents, je ne puis m'empêcher de situer dans les œuvres d'Edvard Diriks quelques-uns des grands poèmes et des grands drames scandinaves qui nous ont inquiétés ou charmés.

Pour préciser, même, je dirai qu'après avoir vu l'ensemble des tableaux de Diriks que l'on trouvera exposés ici, il m'est devenu impossible de les séparer des tragédies d'Ibsen. Tout particulièrement ce sera dans ce décor que je me relirai la *Dame de la Mer* et

(1) Préface pour une exposition de l'artiste norvégien à Paris.

certaines scènes des *Revenants*. Il me semble que je n'avais pas compris ces chefs-d'œuvre avant d'avoir eu la révélation de ces rivages, de ces arbres, de ces îles, de ces ciels aux harmonies tour à tour radieuses ou sinistres, mais émouvantes toujours. L'impétuosité des aquilons, le torrentueux amoncellement de ces nuées à la fois lourdes et véhémentes, les alternances de limpidité et d'opacité de l'atmosphère, ces paysages tour à tour de soie et de suie, de poix et d'opale, et dans tout cela la grisante et immense chanson de l'air, — n'est-ce pas là l'accompagnement tout naturel, le décor pour ainsi dire obligé pour les personnages si complexes, parfois si mobiles, parfois si intenses du grand psychologue norvégien?

Edvard Diriks est un dramaturge de paysages comme Ibsen fut un paysagiste d'âmes. Il est impossible de voir se dérouler la suite de ses peintures sans être surpris, troublé et enfin subjugué.

Je ne sais pas si c'est un grand peintre, mais il y a sûrement du grand peintre en lui. Et c'est bien la chose la plus rare maintenant où tant de gens sont raisonnables sous des airs agités. Lui n'est point agité, mais passionné. Il peint comme les vieux guerriers de sa race allaient se battre, avec une espèce de joie terrible. Il n'est jamais si heureux que lorsque la neige tombe en tourmente et que les nuées secouent leurs crinières entre les massives assises de l'inébranlable fjord. Et pourtant ce vaillant est en même temps un tendre. Quand l'été est arrivé, que la lumière s'est faite caresse, et qu'aux ciels qui allaient jusqu'au brun le plus accablant vont jusqu'à l'azur le plus subtil, il est heureux de dire, avec son robuste pinceau, que sur les mêmes rivages on peut songer aussi aux douceurs d'une existence contem-

plative, reposée, propre aux plus sains épanchements. Si la faculté de suggérer tant d'émotions diverses par les couleurs étalées avec enthousiasme ne constitue pas le grand peintre, je ne sais pas trop qui l'on doit considérer comme tel.

Il est temps que l'on donne à ce très bel artiste la place qu'il a attendue avec la patience des forts ; et il deviendrait même injuste de la lui marchander encore. Cette exposition le montre sous tous ses aspects, et l'on sera surpris de leur diversité et de leur étendue.

A côté des paysages de Norvège que je viens d'essayer de caractériser dans la mesure restreinte où les mots peuvent refléter les couleurs, on verra des coins de l'Ile-de-France étudiés par cet homme du Nord avec une cordialité émue, et toujours cette puissance, cette noblesse robuste qu'il ne peut s'empêcher de mettre en toutes choses ; on verra aussi des sites de Bretagne où Diriks a senti l'opiniâtreté de la nature comme il avait, dans son propre pays, senti son exaltation.

Puis, remontant au septentrion, et plus haut encore que le fjord favori dont il a noté les sombres et les doux moments, il nous rapporte l'étonnante, la féerique révélation des îles Lofoden. Ici le jeu de la couleur atteint les splendeurs que nous sommes habitués à assigner au seul Orient.

C'est sur des blocs gigantesques de jaspe et de lapis que la Vierge des légendes, abandonnant sur le pic son voile de neiges éternelles, échappa aux poursuites des géants pétrifiés juste au moment où elle se sentait perdue.

C'est dans une farouche et âpre station entre la mer et le ciel que l'on ensevelit les morts. Ce cimetière de l'île Lofoden ! C'est vraiment un tableau unique et dans l'œuvre de Diriks et dans la peinture de notre temps. En le contemplant j'ai eu, tout au moins un instant, la vision que tout de même, peut-être, la mort n'était qu'une escale au cours d'une navigation vers quelque chose.

Diriks a dû en avoir lui aussi quelque frisson ; ses ancêtres doivent lui avoir laissé dans le sang un atavisme capable de lui faire sentir vaguement et peindre puissamment cette acceptation de l'embarquement sans fin.

Il est encore un tableau qui m'a un peu inquiété et beaucoup ravi dans son œuvre : c'est une vue du fjord avec un bateau à voile jaune. Il paraît que l'on en rencontre assez souvent de tels le long de ces rivages. Les habitants ne les regardent pas sans quelque malveillance. Ils sont la propriété, ou la conquête, de Bohémiens qui, de temps à autre, débarquent pour exercer leur industrie de chaudronniers, de vanniers ou de diseurs de bonne aventure. La mer a ses chemineaux et ses tziganes, comme la terre ! Il y a des roulottes qui affrontent les roulis ? J'avoue que ce dernier détail a

pour moi ajouté à la saveur originale et sauvage des peintures de Diriks.

Vous trouverez certainement un grand plaisir en compagnie de cette œuvre émouvante et candide, où la furie de la couleur n'est pas cependant un jeu de hasard, mais au contraire agit d'autant plus sur le spectateur qu'elle a pour appui un dessin ample et solide, le dessin d'un homme qui a senti le sol ferme sous ses pas, tandis que son front était vivifié par la brise.

ARSÈNE ALEXANDRE

Sur la Renaissance italienne.

Chargé d'apprécier le rapport réglementaire adressé à l'Académie par M. Jean Colin, lauréat du concours de Rome pour la peinture, M. Charles Hermans a lu dernièrement à la classe des Beaux-Arts une étude pleine de judicieux aperçus et d'observations personnelles sur les maîtres vénitiens et toscans. Enthousiaste des écoles d'Italie qu'il a étudiées au cours de nombreux séjours à Florence et à Rome, M. Hermans en décrit avec chaleur les manifestations. On lira avec intérêt quelques extraits de ce document inédit, trop développé pour que nous puissions le publier en entier.

Véronèse, entre autres, inspire au peintre d'*A l'aube* cette juste observation : « M. Colin ne mentionne pas une qualité qui caractérise toute l'œuvre de Véronèse et que je ne vois guère s'affirmer chez d'autres artistes de cette époque : le sentiment du plein air. Dans le plafond de la grande salle du Palais Ducal, par exemple, Venise, la reine de l'Adriatique, ses belles suzeraines, les anges qui descendent du ciel pour couronner la souveraine, la foule qui grouille et l'acclame, tout cela vit dans l'air sous un ciel radieux. Naturellement, les monuments sont aussi dans l'air. En admirant cet immense chef-d'œuvre, on a la sensation que le plafond s'entr'ouvre et nous laisse apercevoir le ciel ! Artiste au talent somptueux, amateur du luxe, il ne faut pas demander à Véronèse dans ses quelques sujets purement religieux la pauvreté angélique. Admirez-le dans son art tel qu'il nous le donne, même dans son léger paganisme ».

Ailleurs, il signale au jeune prix de Rome les lacunes de son rapport : « Vous ne nous parlez pas de Carpaccio. C'est pourtant là un artiste éminemment intéressant. Un beau style, une élégance, une distinction, un charme que vous aurez admirés, j'en suis certain. Et sa couleur, ses architectures ! Et le caractère qui distingue ses œuvres ! Ses successeurs lui doivent quelque chose.

Ne quittons pas Venise sans jeter un dernier regard sur le Col-leone, dont vous ne nous dites rien non plus. C'est pourtant, à ma connaissance du moins, la plus belle statue équestre qui existe. Et quel beau piédestal la supporte ! »

Sur Giotto : « A Padoue, dans les fresques de Santa Maria dell' Arena, la couleur est désastreuse. Pour en connaître les qualités géniales, il faut en voir les photographies. Cette couleur vous hante comme un rire dans une cérémonie funèbre !

C'est surtout à Assise que l'on peut admirer Giotto ; sa coloration y est plus discrète. Mais — pardon, Monsieur Colin — Giotto n'est pas le premier qui emploie de nouveau la nature comme modèle. J'ai vu, dans de petites églises de village, parmi les

fresques toutes primitives, des vierges qui sont des portraits de jeunes filles d'un charme pénétrant de fraîcheur et de chasteté, et qui sont, ma foi ! la critique anticipée de têtes quelquefois en bois de certains grands maîtres de la renaissance.

Vous comparez l'Angelico et Giotto, et pour vous le dernier n'est pas aussi idéaliste que le premier. Soit, mais Giotto est plus humain, il l'est profondément. Et son art, il le doit à lui-même. Il ne s'appuie guère sur l'antique; pour lui tout est à créer. Pour les attitudes, les gestes, les expressions, les vêtements, les draperies, il observe continuellement la nature dans tous les degrés de l'échelle sociale. Il connaît à fond la gamme des passions, il sait vous attendrir et vous faire frissonner. Et la disposition de ses figures est toujours impressionnante. Enfin, l'on peut dire que sur les épaules de ce beau génie repose en partie la renaissance italienne. Et pour finir félicitons l'art, et félicitons l'artiste aussi, de ce qu'il soit né à une époque à laquelle un certain snobisme religieux n'était pas encore venu empoisonner l'art. Snobisme qui a causé un tort énorme à l'art du Pérugin, entre autres, et dont on constate encore l'influence dans les débuts de Raphaël lui-même. »

Voici Florence, dont M. Hermans parle en ces termes : « La ville par excellence de la renaissance sculpturale. La belle ville presque austère dans sa grâce un peu sévère... Avez-vous remarqué, Monsieur Colin, quelle harmonie il y a entre la ville, son architecture et ses habitants? Vous les retrouvez, ces derniers, avec leur élégante stature, dans les fresques du Ghirlandajo. Ne vous semble-t-il pas qu'ici aussi l'art est dans l'air que vous respirez? A Venise, la forme est exquise, mais c'est la couleur surtout qui domine; elle est partout, et combien émouvante au crépuscule! Ici, c'est surtout la sculpture. Ah! les fresques aussi!... Celles de Santa Maria Novella excitent votre enthousiasme. Leur style si pur et si vécu! En ces silhouettes de grâce naturelle, en ces profils de femmes délicieux, en cette harmonie de coloration tendre et douce, sans heurts, en ces scènes d'une intimité élégante, tout est séduction. Pour la Chapelle des Médicis, vous choisissez une heure crépusculaire, celle à laquelle la caresse de l'ombre s'ajoute au drame génial. Une vie mystérieuse semble descendre en ces œuvres presque surhumaines! Vous restez longtemps immobile en un rêve extasié... »

Mais vous ne nous parlez pas de Donatello, dont les chefs-d'œuvre sont partout dans Florence : les admirables figures du Dôme, du Baptistère, de Santa-Croce, le *David au chapeau*, le *Buste de Niccolò da Uzzano* (malheureusement polychromé, un essai) d'une si effrayante réalité, la superbe *Judith* de la Loggia dei Lanzi, qui a hanté Michel-Ange dans son œuvre. Souvent en étudiant Donatello on songe à Michel-Ange. Mais ce sont là d'inconscientes manifestations de race. Michel-Ange admirait très sincèrement Donatello. Je vous citerai encore de ce dernier la *Tribune des orgues* et le *Christ* de Padoue, si profondément émouvant ».

A propos de l'Angelico, M. Hermans observe « que ce peintre a trouvé déjà une tradition imposante où appuyer ses efforts. Son état d'âme aidant, les lignes pures de la chasteté et la candeur lui sont familières. Ses vêtements et ses draperies procèdent plus du goût antique que chez ses prédécesseurs. Ses groupements de personnages n'ont peut-être déjà plus le côté impressionnant de ceux de Giotto. L'art a marché, perdant peut-être, comme la plante aux mains du jardinier, un peu de sa beauté sauvage. »

Il admire Benozzo Gozzoli, mais il ajoute : « Je vous attends

devant les fresques de Pinturicchio au Vatican. Il y a des compositions — l'une surtout, *la Réception des ambassadeurs*, — aussi belles de coloration que les plus beaux Vénitiens ».

Et pour conclure, après avoir loué M. Jean Colin de sa consciencieuse analyse : « S'il ne s'est pas beaucoup préoccupé des sculpteurs, à part Michel-Ange, peut-être ne l'a-t-il pas trouvé nécessaire étant peintre. Ce serait là une erreur, me semble-t-il, la sculpture pouvant avoir une influence si heureuse sur le talent des peintres. Il ne me faudra pas chercher bien loin pour fournir la preuve de cela. Mettant à part sa coloration exquise, le très grand peintre Velasquez, dont la peinture est bien l'expression supérieure de cet art en soi, a modelé tous ses morceaux comme un grand sculpteur. Sa brosse était un ébauchoir. Dans son ouvrage sur l'Espagne, notre collègue Solvay émet la même opinion »...

Ces appréciations, qui empruntent à la personnalité de leur auteur une valeur particulière, méritaient de n'être pas circonscrites dans le champ restreint d'une séance académique.

O. M.

A propos de Ronsard et de la poésie française.

Chaque mois, M. Albert Thibaudet se livre, dans la *Nouvelle revue française*, à des considérations critiques du plus haut intérêt. Il a une façon à lui d'élever un débat, qui en fait aussitôt apparaître le caractère essentiel, général. Il lui ôte toute apparence anecdotique, alors que la plupart des chroniqueurs (j'entends ce mot pourtant dans le sens le plus large) semblent ne pas pouvoir éviter les dangers, les tentations même de l'actualité.

D'ailleurs, M. Thibaudet n'a pas la superstition de l'actualité. Il entend rester maître de parler de ce qui lui plaît, ne dût-il le rattacher que par les liens les plus frêles à ce qui nous occupe aujourd'hui.

Ainsi, dans le numéro d'août (1), prenait-il texte d'un livre de M. Jusserand (d'ailleurs selon lui excellent), sur Ronsard pour parler lui-même de ce poète... Me croira-t-on si je déclare (l'aveu me coûterait, vaniteux) que je n'avais jamais compris Ronsard jusqu'alors, ce qui s'appelle comprendre, embrasser pleinement? C'est pourtant exact. Certes, je connaissais à peu près l'œuvre de ce poète, mais elle ne me touchait pas. Je l'admirais un peu de confiance, je devinais bien qu'il y avait là, derrière la cloison des mots, une source de beauté et d'émotion, mais précisément la cloison des mots ne cédait pas, elle s'interposait entre ma sensibilité et la source. Je ne me charge point d'expliquer pour quelle raison les mots, pourtant si beaux des poèmes, me cachaient pour ainsi dire leur sens secret, éteignaient leur rayonnement. Il y a de ces retards aux révélations dans le monde intellectuel. M. Thibaudet m'a révélé Ronsard. Il a une si persuasive manière d'expliquer comment lui-même comprend, comment il se sent! Il fait toucher du doigt le frémissement vital d'un poème. Quel critique merveilleux!

Ecoutez comment il interprète ce sonnet à Hélène, le cinquante-et-unième du premier livre :

(1) *Nouvelle revue française*, numéro d'août : « Un livre sur Ronsard », par Albert Thibaudet.

Ma Dame se levait un beau matin d'été,
Quand le soleil attache à ses chevaux la bride :
Amour était présent avec sa trousse vide,
Venu pour la remplir des traits de sa clarté.

J'entre-vy dans son sein deux pommes de beauté.
Telle qu'on n'en voit point au verger hespéride ;
Telles ne porte point la déesse de Gnide,
Ni celle qui a Mars des siennes allaité.

Telle enflure d'ivoire en sa voûte arrondie,
Tel relief de porphyre, ouvrage de Phidie,
Est Andromède alors que Persée passa,

Quand il la vit liée à des roches marines
Et quand la peur de mort tout le corps lui glaça,
Transformant ses tetins en deux boules marbrines.

Comme dans le *Triomphe de Galatée*, à la Farnésine, la mythologie livresque vient collaborer sans lourdeur pour faire ici, dans une inspiration de sculpteur, le plus beau sein de femme qui soit dans notre poésie (On trouvera, chose curieuse, la même idée sculpturale dans un fragment de l'*Andromède* perdue d'Euripide, fragment que Ronsard ne pouvait connaître. Le sonnet — et c'est assez rare chez Ronsard — paraît fait pour l'image plastique du dernier vers. Et de ce dernier vers, voyez tous les mots, les quatre mots ont perdu leur lustre poétique : transformer n'a pas gardé sa fraîcheur du XVI^e siècle ; *tetin* était dans la langue de Ronsard aussi beau que *sein nu* dans celle de Victor Hugo, il est devenu presque ridicule ; et l'idée au vol pur a perdu toutes raisons de se poser sur *boules marbrines*. Mais vous aurez l'oreille et l'âme disposées pour les routes qui mènent au cœur poétique de la France, si vous ne voyez plus rien absolument des injures dont le temps a meurtri les beaux mots ronsardiens, et si le dernier vers de ce sonnet est aussi pur pour vous que les plus purs, dans la poésie moderne, de ceux :

Qui fleurent de longs miels végétaux et rosés...

Mais plus encore que les commentaires pleins de douceur fervente dont M. Thibaudet remplit son étude, j'apprécie un passage qui m'a profondément frappé sur les *mouvements* alternés de la prose et de la poésie dans la littérature française.

Cherchant une raison, qui ne soit pas de pure rhétorique, à la longue *perte* de Ronsard, à « cette ingratitude de deux siècles « envers » le *Pater Oceanus* de la poésie française, il la découvre dans cette particularité de notre histoire littéraire :

Prose et poésie ne coulent pas comme deux fleuves indépendants ; le régime de l'un influe sans cesse sur le régime de l'autre. De sorte que l'on trouvera dans les lettres françaises, entre tant de mouvements, de passages possibles, les quatre suivants, essentiels : deux d'intensité et de retrait sur soi, ou bien une prose qui tend à être, sans contamination poétique, le plus « prose » possible (Montesquieu, Voltaire, Stendhal et sa lecture du Code civil), ou bien une poésie qui s'efforce désespérément d'être poésie pure (c'est le paradoxe mallarméen qui ne pouvait éclore, je l'ai expliqué ailleurs, que dans la plus vieille et la plus comblée des littératures) ; — deux d'extension et de conquête hors de soi, ou bien une prose qui tend à la poésie, qui se répand dans des coupes et des rythmes analogues à ceux des vers (celle de Bossuet, de Rousseau, de Chateaubriand, à la limite extrême de laquelle on trouvera une simple juxtaposition de vers blancs, possible seulement chez un étranger qui connaît notre langue du dehors, comme M. Maeterlinck), ou bien une poésie qui cherche à s'assimiler la rigueur, la logique, l'écriture de la prose, et ce fut, au XVII^e siècle, depuis Malherbe, l'étonnante, la paradoxale conquête de notre poésie classique, aux antipodes de laquelle l'extrême paradoxe mallarméen figure un contraste, un contraire, qui paraît voulu par un dieu artiste.

Je ne crois pas que jamais personne ait fait cette découverte, simple pourtant, mais qui tout de même exigeait une certaine ingéniosité. Et l'on s'est donné beaucoup de mal pour expliquer autrement bien des particularités de notre poésie, sinon incompréhensibles. Mais la théorie de M. Albert Thibaudet éclaire tous ces mystères, avec une parfaite évidence.

Je me rends compte maintenant de la contradiction qui semble tirailler en tous sens notre volonté de produire, ces obscurations si longues, si attristantes de la poésie pure. Et surtout cette poésie singulière, comme il n'en existe nulle part ailleurs, et qui du reste étonne et choque non seulement les étrangers mais aussi ceux d'entre nous qui savent chérir le vrai lyrisme : la poésie par exemple des tragiques du XVII^e siècle, qui n'a de la poésie que le nom, mais qui est une prose versifiée.

C'est ici d'ailleurs que je me permets de me séparer de la pensée de M. Thibaudet. Dans la suite de son étude, il s'essaie à justifier le succès et l'existence de cette sorte de poésie prosaïque, ce qui l'amène, car il est logique, à prononcer avec une sorte de sympathie stupéfiante le nom de Boileau. Non, cent fois non, les vers de Boileau ni ne sont beaux comme de la prose, ni ne sont de la poésie. Ils ressortissent à la plate versification. Ils n'existent pas. A l'autre extrême, le paradoxe mallarméen a voulu restituer l'état poétique pur, l'état poétique absolu. C'est Mallarmé qui est dans le vrai. Et M. Thibaudet le sait mieux que personne. Ce qui est paradoxal, c'est la tentative de notre poésie louisquatorzième. Et elle ne vit plus que scolairement, si l'on peut appeler cela de la vie.

Tout ceci n'est au reste qu'une querelle de détail, et qui ne diminue en rien la valeur de cette large, puissante et délicate étude, ni de la découverte qu'elle nous livre.

FRANCIS DE MIOMANDRE

A la mémoire de Lamartine.

La ville de Bergues, qui, la première, élit Lamartine député, a solennellement inauguré un monument à la mémoire du poète. A vrai dire, l'hommage s'adressait moins à l'auteur des *Méditations* qu'à l'homme politique, dont la clairvoyance et le libéralisme s'éclairaient aujourd'hui de vives lueurs.

Ce fut en quelque sorte une réhabilitation que cette cérémonie commémorative. La République et l'Académie française unirent leur voix à celle de la Flandre pour glorifier le patriote qui prépara par ses discours, ses écrits et son action l'avènement du gouvernement démocratique.

Dans un éloquent discours, M. Paul Deschanel, président de la Chambre des députés, précisa avec justesse la portée de la manifestation et rappela les titres de Lamartine à la reconnaissance publique :

« La France, longtemps, a été ingrate envers Lamartine. La réparation a commencé ; vous la poursuivez aujourd'hui ; elle continuera, toujours plus éclatante. Plus le temps marche, et plus il grandit. Ses contemporains ne le connaissaient pas, ne pouvaient pas le connaître, comme nous le connaissons. D'abord, sa politique était à longue portée ; il était l'homme des pressentiments et des présages ; il dévorait l'horizon : ce qui alors paraissait chimère est aujourd'hui réalité. Il parlait pour l'avenir, et l'avenir le venge. Un des mots les plus justes qui aient été

dits sur lui de son vivant est celui de M. de Humboldt en 1843 : « C'est une comète, dont on n'a pas encore calculé l'orbite. » Nous pouvons aujourd'hui embrasser du regard tout le cours de l'astre.

Et puis, ses contemporains n'avaient pas sous les yeux sa correspondance, ces lettres inestimables qui éclairaient sa vie. Quand sa sœur, M^{me} Coppens de Hondshoote, le faisait élire député de Bergues, on ne voyait que le poète, on lisait ses *Méditations* et ses *Harmonies*, on pensait moins au diplomate et l'on ne connaissait guère ses écrits politiques; on pouvait croire à un caprice; on ne savait pas que, depuis la jeunesse, il caressait un suprême désir : l'action. Oui, l'action est, à ses yeux, le premier des arts et la plus haute poésie. Il sent en lui un homme supérieur à son œuvre. Il veut vivre toutes les vies, créer dans tous les genres. Il veut être chef, non par amour de la gloire seulement, mais par foi, par devoir de conscience, afin d'élever les hommes vers son idéal.

Et lorsque, dans le milieu de sa vie, ses chants deviennent plus rares, comme les eaux et les fleurs en été, lorsque, dans la préface des *Recueils*, il paraît décidément dire adieu à la poésie, Sainte-Beuve exprime, non sans amertume, sa désillusion, son mécompte, ce qu'il appelle son « deuil » sur Lamartine, mais cette préface est-elle autre chose que la déclaration publique de ce que Lamartine écrivait, depuis des années, à sa famille et à ses amis : « J'ai dans la tête plus de politique que de poésie ? Certes, quand il ajoute : « Ma vie de poète n'a jamais été qu'un douzième tout au plus de ma vie réelle », il parle encore en poète, mais ce qui est vrai, c'est qu'il y eut là double vocation, également précocée.

Regrettez le temps ravi à la poésie, soit ! Mais ne faites pas grief au poète d'avoir voulu mettre dans sa vie même et dans la vie des autres hommes la beauté qui éclatait dans son œuvre et qui débordait de son cœur ! »

Et après avoir résumé sa carrière, si généreusement orientée vers l'amour du peuple et le bonheur des masses, il ajouta :

« Qu'est-ce que tout cela, Messieurs ? Poésie ? Philosophie ? Politique ? Que sais-je ? Et que m'importe ? Je sais seulement qu'il a vu juste, qu'il a vu ce que les autres ne voyaient pas, et que, si on l'avait écouté, on aurait épargné à la France les pires malheurs.

Ce poète unique, qui était un magnifique orateur et qui fut le premier citoyen de France, faillit être aussi un grand ministre; il eut toutes les ambitions que puisse concevoir une grande âme : gouverner un pays libre par la raison, le sauver par le courage, le laisser plus grand par le territoire et par le génie.

Son œuvre est restée inachevée, comme la vaste épopée qu'il portait en lui dès sa jeunesse et dont *Jocelyn* et la *Chute d'un ange* étaient des fragments. Quel est l'homme, digne de ce nom, qui peut ici-bas réaliser tout son rêve ? »

Vint la chute, suivie de la solitude, du silence, de l'oubli :

« Les témoins de cette agonie l'appelèrent déchéance : non ! aux yeux des élites successives qui prononcent les arrêts souverains de l'histoire, ceci, au contraire, est ascension, ascension du triomphe au sacrifice et du sacrifice au martyr ; et le spectacle de la mort si lente à emporter cette grande poussière ne nous émeut pas moins que les chants divins des heures matinales, sous le rayon rapide de la jeunesse et de l'amour. »

Citons enfin l'appel adressé par M. Deschanel, dans une vibrante conclusion, à la France tout entière :

« Mes chers concitoyens, de telles commémorations élèvent un peuple en lui faisant revivre ces grandes journées avec ses héros. Elles lui rappellent le prix des institutions libres, dont on est trop porté, quand on les possède, à sentir les inconvénients plus que les bienfaits. Puisse cette fête n'être pas sans lendemain; puisse la France, suivant votre exemple, donner à Lamartine le monument qu'elle lui doit, à Paris, non plus à l'écart, sous la feuille, mais sur la place même de l'Hôtel-de-Ville, debout, en plein ciel !

Après la Bourgogne, la Flandre, fidèle et juste, a hâté cette revanche : que Paris et la France l'achèvent ! »

MEMENTO MUSICAL

La *Société Philharmonique* a fixé comme suit les dates des cinq concerts qu'elle donnera, par abonnement, à la Salle Patria : 27 octobre, séance Beethoven par MM. Eugène Ysaye et Raoul Pugno; 19 novembre, deuxième séance de sonates par les mêmes interprètes; 17 décembre, M. Carl Friedberg, pianiste; 2 février, M. Pablo Casals, violoncelliste; 4 mars, M. Emil Sauer, pianiste.

Les demandes d'abonnement sont reçues à la maison Schott frères.

La *Société J.-S. Bach* donnera cet hiver, à la Salle Patria, sous la direction de M. Albert Zimmer, trois concerts d'abonnement et un concert extraordinaire fixés aux dimanche 30 novembre, dimanche 1^{er} février, samedi 21 mars et dimanche 22 mars, à 3 heures.

Elle interprétera, entre autres, les cantates *Brich dem Hungrigen dein Brot* et *Also hat Gott die Welt geliebt*, le Concerto brandebourgeois en ré majeur pour piano, flûte, violon et orchestre d'archets, la Sonate en sol mineur pour violoncelle et clavecin, la Suite anglaise en la mineur pour piano et le *Capriccio sur le départ d'un ami*, des chœurs, duos, airs de basse et de soprano extraits de diverses cantates, et, pour clôturer la saison, la *Passion selon Saint-Mathieu*, oratorio pour soli, chœurs, orchestre et orgue.

Cette dernière œuvre sera exécutée au troisième concert d'abonnement, le 21 mars, ainsi qu'au concert extraordinaire du lendemain.

Les solistes engagés sont M^{mes} A. Nordewier-Reddingius (Amsterdam), A. Kaempfert (Francfort), E. Lessmann (Berlin), G. Fischer-Maretzki (Berlin), P. De Haan-Manifarges (Rotterdam), W. Landowska (Paris), MM. Georges A. Walter (Berlin), N. Geisewinkel (Wiesbaden), R. Gmeiner (Berlin), A. Stephani (Darmstadt), J. Caro (Utrecht), M. Dumesnil (Paris), J. Gaillard, J. Janssens et G. Minet (Bruxelles).

S'adresser pour la location chez MM. Breitkopf et Härtel.

La chorale mixte *Capella*, dirigée par M. Bauvais, professeur au Conservatoire, donnera les 19 octobre, 16 novembre, 21 décembre, 18 janvier, 8 février et 29 mars, à 6 heures, six auditions publiques consacrées respectivement à la musique ancienne, à l'Opéra allemand, à l'Opéra français, à l'Opéra italien, à la musique anglaise et à la musique belge.

Des cours de chant, de déclamation et de chant d'ensemble sont organisés gratuitement les lundis, jeudis et samedis, de 8 à 10 heures du soir. Les inscriptions sont reçues à l'Ecole, rue du Poinçon, 57.

L'Institut des Hautes-Etudes musicales et dramatiques d'Ixelles a repris ses cours le 1^{er} octobre. Organisés selon le programme du gouvernement, ils comprennent tous les degrés de l'enseignement musical, l'étude de la déclamation et la gymnastique rythmique (méthode Daleroze). Des bourses d'études sont accordées aux élèves qui se destinent à la carrière musicale ou dramatique ainsi qu'au professorat. S'adresser pour les inscriptions au secrétaire, 35 rue Souveraine.

Le dimanche 19 octobre, à 2 heures, salle du Conservatoire, audition avec le concours des classes d'orchestre (professeur M. Van Dam) et de chant choral (professeur M. Marivoet), de M. De Bondt, organiste, d'anciens élèves et d'élèves. Au programme : la Symphonie en si bémol de Schubert, les Adventlieders de Tinel, le Concerto pour orgue et orchestre d'Enrico Bossi, des pièces vocales de Lassen, le Psaume 137 de Liszt, une Suite d'orchestre de Paul Gilson. Des billets sont en vente chez les éditeurs Breitkopf, Katio, Oertel, Schott et à l'entrée de la salle, avant la séance.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Parrain. — La Femme et le Pantin.

Le roman d'où M. Elslander a tiré sa pièce, *Parrain*, représentée en ce moment au théâtre de la Gaité, est une œuvre naturaliste, de l'espèce dite « rosse », à la mode il y a vingt cinq ans. La pièce qu'on en a extraite — je dis : on, car le metteur en scène y fut bien pour quelque chose, sans doute... — n'a pas rajeuni ou renouvelé l'intrigue du roman. Il s'agit toujours d'une famille de gros fermiers qui se la coulent douce et ne se privent d'aucune fantaisie, voire la plus scabreuse. Parrain engrosse toutes les filles du village. Rosalie, sa femme, non contente de lui faire une cuisine d'enfer, se charge bénévolement d'arranger les choses compromises par ses frasques et de doter et de marier ses... victimes. Lui-même se désintéresse absolument de ces histoires de femmes et se contente d'être le parrain des enfants qui naissent. Son frère, Polydore Ter Borch, entretient une marchande de cigares. La femme de Polydore, Doudouce, cœur tendre et chair faible, s'amuse avec de petits jeunes gens de la ville. Leur fils, Maurice, mène de son côté une jolie petite existence de bâton de chaise. La servante et le domestique ne manquent pas de suivre d'aussi beaux exemples : et pour quoi ou pour qui, grand Dieu ! se gêneraient-ils ? Tout ce monde-là, enfin, comme on dit dans Zola, « c'est cochon et compagnie ».

De l'autre côté du plateau, du côté jardin, si l'on veut, il y a la famille Gigot-Tourteau, le père, ex-médecin spécialiste pour « bobos d'amour », la mère, sorte de dragon de vertu qui eut pourtant, naguère, ses heures de chaude folie, la fille, Angèle, fort mal élevée, néanmoins le seul personnage de la pièce qui ne soit pas totalement antipathique.

On devine que Maurice Ter Borch épousera Angèle Gigot-Tourteau, que Parrain et Mme Gigot-Tourteau se heurteront souvent de front, que le dragon de vertu sera finalement démasqué et vaincu par le truculent fermier. Un élément de gaité assez franc est introduit dans la pièce par la famille de Velé-Saint-Edme, nobiliens ruinés qui aspirent à redorer leur blason avec les écus du plébéien Gigot-Tourteau.

Il n'en reste pas moins qu'assez drôle par moments, assez animée et haute en couleur, avec des personnages crânement typés, l'œuvre laisse une impression de gêne. On ne vit pas impunément, durant trois heures, avec des individus aussi spéciaux. Encore, si l'auteur se bornait à les peindre tels qu'ils sont, sans prendre parti, sans marquer qu'il les approuve de se vautrer dans leur fumier. Mais non, il faut qu'il intervienne et que, par la voix de Parrain, à la fin du dernier acte, il fasse une profession de foi pour le moins surprenante. A l'en croire, il n'y a que trois principes de morale qui soient rationnels : 1° ne pas s'embêter ; 2° ne pas embêter les autres ; 3° ne pas se laisser embêter... Il est possible que cela soit suffisant pour un fermier illettré, paillard et ivrogne. Un homme de goût aura quelque peine à s'en contenter.

La pièce est bien jouée à la Gaité et M. Henry Lamothe a fait du rôle de Parrain une création très intéressante.

* * *

L'impression que produit *La Femme et le Pantin*, pièce tirée par M. Pierre Frondaie du célèbre roman de Pierre Louys, n'est guère de qualité plus relevée. L'aventure de cet hidalgo dont se

joue une danseuse est assez sottise et ne laisse pas d'écœurer un peu. Dans le livre, les nuances subtiles du récit permettaient à l'auteur de nous intéresser à son personnage, de nous faire comprendre sa détresse. Au théâtre, tout va trop vite pour que nous puissions voir autre chose, en cette affaire, qu'un grossier désir hurlant de n'être point satisfait.

Mais il y a Régina Badet qui a les plus jolies jambes du monde, qui danse à ravir et qui, par surcroît, possède un jeu dramatique d'une réelle originalité. Elle est, sur la scène des Galeries, entourée d'artistes de talent, tel que M. Marié de L'Isle qui tire d'un rôle ingrat tout ce qu'il est possible d'en tirer, telles que M^{mes} Marchetti et Dehon et bien d'autres qui mériteraient tous une citation. Décors superbes, mise en scène animée et pittoresque : en voilà plus qu'il ne faut pour assurer le succès de la pièce et pour faire oublier son invraisemblance et ses défauts.

G. R.

PETITE CHRONIQUE

Exposition ouverte :

Au Musée moderne, Salon du Cercle « Les Indépendants ».

Le Salon d'Automne organisé à Mons par la Fédération des Artistes Wallons est ouvert tous les jours, de 9 à 5 heures. Une première matinée littéraire et musicale y sera donnée dimanche prochain, 12 octobre, à 2 h. 1/2. Les membres honoraires ont gratuitement accès à toutes les séances.

L'Exposition de Livres et de Documents se rapportant à l'Histoire de l'Imprimerie et de la Bibliographie et d'Affiches pour Cinématographes, organisée dans les locaux de la Maison du Livre, rue de la Madeleine 46, continue d'attirer de nombreux visiteurs. Sa durée est prolongée jusqu'à fin octobre.

Du 23 au 26 octobre, dans le grand Palais des fêtes et de l'horticulture de l'Exposition de Gand, auront lieu les Floralies d'automne. Celles-ci, où dominera le chrysanthème, s'annoncent tout particulièrement brillantes.

Nos lecteurs savent, dit *la Chronique*, qu'il existe un projet de barrage de l'Ourthe, dont l'exécution aurait comme premier résultat la dévastation irrémédiable de la région de l'Ourthe supérieure, la merveille de nos Ardennes.

Aux nombreuses protestations qui se sont fait entendre, voici que s'en joint une qui emprunte à la personnalité de ses auteurs une importance particulière. Elle émane de peintres belges et nous relevons parmi les signatures celles de MM. A. Baertsoen, J. Delvin, G. Buysse, Fr. Courtens, E. Claus, Ciambertani, A. Danse, Detilleux, R. de Saegher, René Stevens, James Ensor, Léon Frédéricq, F. Hens, Ch. Hermans, A. Heymans, Hipp. Le Roy, A. Marcette, Ar. Hens, F. Khnopff, Alex. Struys, Rassenfosse, L. Moreels, P. Saintenoy, Ch. Tremerie, Uytterschaut, Rod. et Jul. Wytzman, etc.

Il est à supposer que la voix des protestataires sera écoutée. Qui oserait détruire un site que toutes les gloires artistiques de notre pays prennent sous leur protection ?

Le maître Debussy met la dernière main à un ballet pour enfants qu'il a écrit sur un argument du dessinateur bien connu M. Hellé. L'œuvre, remplie de fantaisie et d'humour, est destinée à une de nos scènes parisiennes les plus réputées pour ses spectacles d'art. Le charmant ballet va paraître bientôt avec de délicieux dessins en couleurs qui représentent les principales scènes de l'ouvrage. Titre suggestif : *La boîte à Joujoux*.

Rappelons les deux représentations de gala qui seront données demain et jeudi prochain au Théâtre de la Monnaie, sous les auspices du Comité du Commerce avec le concours de M^{me} Emmy Destinn, de MM. G. Martinelli et D. Gilly. Le premier spectacle se composera de *La Fille du Far-West*, le second d'*Aïda*. Ces deux ouvrages seront dirigés par M. G. Pollaco, premier chef d'orchestre de Covent Garden et du Métropolitan Opéra.

Ces matinées reprendront à partir d'aujourd'hui. Au programme : *les Huguenots*.

La reprise de *l'Etranger* au Théâtre de la Monnaie a été fixée, de commun accord avec l'auteur, au mois de mars. M. Vincent d'Indy a promis de diriger la première représentation de son œuvre.

A l'occasion du centième anniversaire de la mort de Grétry, M. Paul Magnette prend l'initiative de publier une nouvelle édition, avec annotations et commentaires, des *Mémoires ou Essais sur la musique* du maître liégeois.

On sait que cet ouvrage, dont la dernière édition remonte à 1829, a fait époque dans l'histoire de la musique.

Du *Gil Blas* :

L'histoire dira bientôt quelle influence considérable eurent sur la peinture de notre époque, Césanne, Gauguin et Van Gogh.

L'entrée d'une toile de ces maîtres dans une collection publique de France ne saurait passer inaperçue. Il faut louer hautement le Musée de Lyon qui vient d'acquérir un tableau de Gauguin — qu'aucun musée de province, et même de Paris, ne représente suffisamment.

Le Musée de Lyon dispose à cette heure d'un budget annuel d'achat qui n'est pas loin d'atteindre 70,000 francs et que la commission emploie, d'ailleurs, fort judicieusement. Parmi les acquisitions effectuées en 1910-1913 nous avons plaisir à relever les noms aimés de Monticelli, Besnard, Degas, Maurice Denis, Dauterive (vente Rouart, 21,500 fr.), et enfin Gauguin (40,000 fr.).

Terminer, ou plutôt continuer par Gauguin est d'excellent augure : ne dit-on pas que la municipalité lyonnaise a l'intention d'enrichir son musée d'un bas relief de Rodin?

Nous proposons en exemple aux édiles marseillais, toulonnais et autres, le Conseil municipal de Lyon, et surtout son maire, le distingué M. Herriot.

On a élevé à Ferney, nous l'avons dit, un monument au D^r Cazalis qui, sous le nom de Jean Lahor, fut un des poètes en vue de sa génération.

M. A. Le Marsoin le définit en ces termes dans *l'Opinion* :

« Par la technique de son art, il appartenait au Parnasse. Mais à la différence de la plupart des poètes de cette école, il ne pensait pas que toute la tâche de l'artiste consistât à polir un joli coffret et à s'abstenir soigneusement d'y rien enfermer. Dans le beau métal mat de ses alexandrins, il enchâssa une pensée, un peu didactique parfois — c'est la tendance secrète du génie français — mais le plus souvent tout imprégnée de sentiments, toute baignée par le flot des sensations. Les notions, chez lui, comme il convient à un vrai poète, étaient transformées, recrées dans le creuset de l'âme; elles devenaient parcelles de vie. Est-il besoin de noter, après tant de critiques, combien le panthéisme oriental facilite et même rend inévitable cette opération merveilleuse? Les rapports fugitifs entre les choses ou les êtres, ces rapports qui échappent au commun des hommes et que le poète perçoit, le panthéisme les consacre, les justifie métaphysiquement. Il provoque l'assentiment de l'intelligence aux caprices de l'imagination : il fonde en raison les exercices imprévus du sens des analogies. La

TAPIS D'ORIENT

◆ **DALSÈME** 2, RUE LEOPOLD, 2
◆
= BRUXELLES =

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

poésie reçoit un secours puissant d'une doctrine qui nous apprend à distinguer dans chaque objet l'apparence périssable d'une substance unique. Chacune des émotions du poète trouve un prolongement infini, un retentissement dans le temps et dans l'espace. Le monde est un immense réseau sympathique. Ainsi les métaphores, chez un panthéiste, loin d'apparaître comme un jeu esthétique, deviennent au contraire les signes les plus exacts et les définitions les plus précises du mystère universel. »

Quelques nouvelles théâtrales :

M^{me} Georgette Leblanc-Maeterlinck créera cet hiver à l'Opéra-Comique la *Sœur Béatrice* de Maeterlinck mise en musique par M. Albert Wolff.

L'Oiseau bleu sera repris, au cours de la saison, au Théâtre Réjane.

La Gaité lyrique montera prochainement deux nouveautés : *la Danseuse de Tanagra*, de M. Hirschmann, et *les Contes de Perrault*, de M. Fourdrain.

La direction des théâtres impériaux de Saint-Petersbourg vient, dit le *Guide musical*, de recevoir, pour la représenter en février prochain, une grande action chorégraphique et lyrique conçue d'après un plan des plus originaux et intitulée *Orphée*, dont l'auteur est, pour le poème et la musique, le jeune compositeur français Roger-Ducasse.

Une circulaire émanée du Mouvement futuriste nous apprend que le peintre Russolo a inventé des appareils « bruiteurs » destinés à remplacer les instruments surannés dont se composent les orchestres. Aux archets et à l'harmonie le Futurisme substitue des *bourdonneurs, éclateurs, tonneurs, siffleurs, bruisseurs, glouglouteurs, fruscasseurs, stridenteurs et renâcleurs*. Grâce à cette lutherie nouvelle, l'inventeur a fait exécuter récemment à Milan quatre « Réseaux de bruits » qui portent les suggestifs titres suivants : *Réveil de capitale, Rendez-vous d'autos et d'aéroplanes, On dîne à la terrasse du Casino, Escarmouche dans l'oasis*.

La circulaire veut bien nous informer en outre de ce que « malgré une certaine inexpérience de la part des exécutants, insuffisamment préparés par un petit nombre de répétitions hâtives, l'ensemble fut presque toujours parfait ». Elle affirme aussi que « les effets vraiment saisissants obtenus par Russolo révélèrent à tous les auditeurs une nouvelle volupté acoustique ».

On remarquera qu'avec les violons et les flûtes ont disparu de l'orchestre la grosse caisse et les cymbales. Mais on les utilise encore dans l'instrumentation des circulaires.

Il faut que les enfants s'amuse. Craignons toutefois que dans peu de temps le *Rendez-vous d'autos et d'aéroplanes* paraissent bien périmé à côté de la Symphonie pastorale et de *Saugefleurie*.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}, Editeurs

BRUXELLES PARIS
4, PLACE DU MUSÉE, 4 63, Boulevard Haussmann, 63

Vient de paraître :

La Peinture au Musée ancien de Bruxelles

Reproduction de 174 œuvres des diverses écoles accompagnée d'un guide historique et descriptif par FIBRENS-GEVAERT.

Bel in-4° (22 1/2 × 29 cm.) de 80 pages de texte et 156 planches hors texte.

Prix : 10 fr. broché. — 12 fr. 50 cartonné. — 15 fr. relié.

Vient de paraître :

Les

Très Belles Miniatures de la Bibliothèque Royale

de Belgique

par EUGÈNE BACHA

Beau volume in-4° Jésus (26 1/2 × 34 1/2 cm.) contenant, outre une étude introductive, 56 planches hors texte en héliotypie.

Prix de l'ouvrage en portefeuille : 30 francs.

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN
(BREVETÉS)
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS
FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS -- TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, *paiement d'avance*, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement. 10 francs par an.
Le numéro 1 franc " "

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le Bulletin de l'Œuvre (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes.

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 400 revues.

Le nouveau catalogue vient de paraître. Prix : 2 fr. franco 2 fr. 50.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

MERCURE DE FRANCE

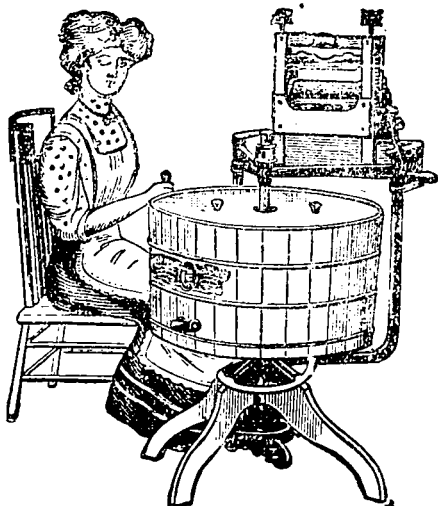
26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50

Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.



MACHINE A LAYER MORISONS

Lave les dentelles sans déchirer un fil.

Elle est : SANS POINTES EN BOIS, SANS TIGE AU MILIEU DE LA CUELLE, SANS BILLES, SANS RESSORTS, SANS ROULETTES.

Chasse l'eau de savon à travers le linge à laver, de gauche à droite, de droite à gauche, du centre vers les bords, de bas en haut et tape le linge en même temps sur toute sa surface.

Lave le linge en 6 minutes sans le faire bouillir! et fonctionne par son propre poids.

ON LAVE EN ÉTANT ASSIS

Je donne dans toute la Belgique aux personnes que je juge dignes de confiance une machine à laver MORISONS à l'essai pendant un mois et je paie moi-même les ports aller et retour. — La Morisons Washer est vendue payable à la semaine ou au mois.

Demandez la brochure illustrée n° 530 avec prix à
J. L. MORISONS, 109 rue Dambrugge, Anvers.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Paysages d'Exmoor (OCTAVE MACS). — Le Monument Corbière. — Pour la Rénovation dramatique : *Le Théâtre du Vieux-Colombier* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — L'Art à Paris : *Le Plafond de Besnard* (LOUIS VAUXCELLES). — Memento musical. — Chronique théâtrale (G. R.). — Conférences et Cours. — Petite Chronique.

PAYSAGES D'EXMOOR

« Ladies and Gentlemen, l'église que vous voyez à votre gauche, dans ce bouquet d'arbres, est celle où John Ridd épousa Lorna Doone. »

Ainsi parlait le *driver* en tunique écarlate du coach de Minehead à Lynton en désignant au loin, de la pointe du fouet, une tour carrée tapie dans un vallonnement.

John Ridd? Lorna Doone? De quels illustres personnages s'agissait-il? Et quel événement historique avait pu valoir à cette humble église de village, perdue dans la solitude des landes, l'honneur d'être si particulièrement signalée aux voyageurs?

Il y eut parmi ceux-ci — tous anglais — un mouvement de curiosité, la sympathie qu'éveille l'évocation de figures aimées. Mais bientôt après, le sabot glissé sous la roue, le lourd véhicule s'engageait dans la descente vertigineuse de Lynmouth; et la splendeur du panorama nous détourna du désir de sonder le mystère.

Le coach s'arrête devant le perron du Lyndale hôtel, l'échelle est dressée, les banquettes se vident. Sur la caisse de la voiture, en lettres d'or, le nom de LORNA DOONE à nouveau surgit. Et la hantise de ce nom vous poursuit dans les rues étroites du bourg, sur les quais

du petit port où les eaux claires de la Lyn pénètrent dans la mer. Des affiches invitent les touristes à s'embarquer pour Ilfracombe sur le steamer *Lorna Doone*. D'autres les convient à partir en breack pour la Doone valley. D'innombrables séries de cartes postales illustrées, des assiettes, des encriers, des marteaux de portes répètent ces noms avec une insistance obsédante. Aux étalages des libraires, le portrait baroque d'un vieux monsieur dont les favoris de notaire provincial encadrent un visage malicieux et jovial sourit aux piles de volumes amoncelés devant lui et qui tous portent le même titre : *Lorna Doone*. De ce livre, on voit des éditions à tous les prix, depuis le modeste « papier à chandelles » de neuf sous jusqu'au luxueux in-folio à deux guinées.

Dès lors le mystère se dissipe. *Lorna Doone* est un roman, et la gloire de son auteur, R.-D. Blackmore, s'exteriorise par l'exposition un peu abusive de ses effigies.

* * *

Mieux encore que les peintres, les romanciers popularisent les sites d'un pays. Les images dont ils les peuplent, dramatiques ou tendres, s'unissent si intimement aux aspects des paysages qu'ils n'en peuvent plus être dissociés. En épousant la réalité, la fiction l'anime d'une vie légendaire. Mais s'il faut à l'imagination collective plusieurs générations pour créer une légende, un seul livre à succès suffit à la faire naître. Au fond, ce qui nous attache à un paysage, ce sont les souvenirs qu'il évoque. A défaut de passé historique ou de miroir sentimental réfléchissant un coin de notre propre vie, toute humanité, même imaginaire, en accroît l'émotion.

Pour célébrer un pays par le roman, il y a deux méthodes. L'une consiste à le faire deviner sous des appellations de fantaisie, à le couvrir du masque d'une géographie apocryphe. Ce procédé donne aux pèlerins de lettres la joie de découvrir un jour que Yonville-l'Abbaye, qui enferma les rêves et la tristesse d'Emma Bovary, désigne le bourg de Ry : aux lecteurs de Thomas Hardy celle d'identifier cité par cité, village par village, les lieux où se déroulent les épisodes de *Jude l'Obscur* et de *Tess d'Urberville*. Ils sont d'ailleurs, ceux-ci, complaisamment aidés dans leurs recherches par les éditeurs, qui ont dressé une carte de la contrée fidèlement décrite par le conteur mais déguisée sous d'énigmatiques dénominations. Ils apprennent ainsi que la symbolique appellation de Christminster s'applique à Oxford, que Casterbridge désigne Dorchester, où vit l'écrivain, et que le site spécial de Shaston sur sa petite colline correspond à celui de Shaftesbury...

Méthode plus directe, d'autres auteurs se servent de la topographie réelle. Un lien se forme aussitôt entre les personnages fictifs du récit et le décor véridique dans lequel ils se meuvent. D'authentiques exploits, quelque retentissant fait historique n'eussent pas consacré plus définitivement la région : ainsi s'affirme le prestige de la pensée littéraire.

Il s'en faut malheureusement que l'art seul exerce cette suggestion. Il a suffi à R.-D. Blackmore de tirer ingénieusement parti d'un épisode, réel ou légendaire, des conspirations et des querelles intestines qui divisèrent la Grande-Bretagne au XVII^e siècle pour opérer le miracle. La valeur du livre ne dépasse pas celle d'un bon feuilleton. Mais son succès fut tel que désormais l'Exmoor, cette succession de bruyères et de forêts qui se déploie, pourpre et verte, au nord du Somerset et du Devonshire, est devenu, quasi officiellement, le « Pays de Lorna Doone ». Les cartes militaires elles-mêmes, en adoptant la désignation « Doone Valley » donnée par R.-D. Blackmore à la gorge sauvage qui abrita l'enfance de son héroïne, scellent la renommée locale du livre.

* * *

Une bande d'*outlaws* venue d'Écosse et dont le doyen s'appelait, paraît-il, Ensor Doone (le peintre anglo-flamand des *Masques* se rattacherait-il à cette lointaine et terrifiante ancestralité?) s'établit, au temps de Charles II, sur les rives hérissées de rochers de la Badgeworthy Water, — rapide torrent qui traverse le désert des moors. Grands seigneurs dépossédés de leurs fiefs, ces gens vivaient de rapines, et l'effroi qu'inspirait leur cynisme dans le crime fit bientôt de leur repaire un lieu maudit où nul n'osait s'aventurer.

Secrètement d'ailleurs l'aristocratie, en ces temps

troublés, entretenait, dit-on, des intelligences avec eux, ce qui explique l'impunité qui les couvrit pendant vingt ans. Il fallut, pour en avoir raison, l'intervention du gouvernement de Jacques II : à coups de mousquets les troupes royales, secondées par les paysans, mirent fin au scandale.

Filon précieux pour un conteur ! Oubliés depuis deux siècles, les Doones reparurent en 1869 dans le roman de Blackmore, — roman d'aventures, d'amour et d'héroïsme dont chaque épisode, encadré dans un site du pays, est aussi familier à la population régionale qu'ailleurs l'histoire du *Petit Poucet* ou de *la Belle au bois dormant*. Il n'est pas un berger de l'Exmoor qui ne puisse vous conduire à l'escarpement où, pour la première fois, John Ridd aperçut Lorna après avoir failli périr dans les remous du torrent, ou à la caverne qui abritait en hiver, dans la Valley of Rocks, la diabolique Mother Meldrum, et vous montrer à Oare l'emplacement précis de la ferme de Plover's Barrows, centre de l'action. Le cousin Tom Faggus, l'oncle Huckaback, le capitaine Stickles, Annie et l'étrange petite Gwenny, le féroce Carver Doone et l'astucieux Counsellor, chacun des personnages du roman, marqué d'un trait net, jouit d'une popularité égale à celle de Monsieur Pickwick.

Mais aussi de quelles merveilleuses aventures est tissée la trame de leur fabuleuse existence ! La beauté de Lorna arme John Ridd d'un courage et d'une force herculéenne qui le mènent, vainqueur, jusqu'au trône où il reçoit, avec le titre de Sir, l'accolade du roi. Mille péripéties tiennent le lecteur en haleine. La plus imprévue est le rapt d'un collier inestimable auquel, pour mieux abuser l'enfant à qui il le dérobe, l'un des Doones feint d'attribuer une vertu magique : celle de changer instantanément en crème un bol de lait. On conçoit que ce stratagème frappe l'imagination des paysans du Devonshire, qui tirent de la vente de la crème leurs principales ressources ! Les deux autres « affaires du collier » eurent certes, de Dulverton à Porlock, moins de retentissement que la ruse employée par le cauteleux Counsellor pour s'emparer du joyau.

* * *

Un médaillon en marbre de R.-D. Blackmore orne l'un des piliers de la cathédrale d'Exeter. Juste hommage rendu à un écrivain qui contribua à la fortune du comté. Parmi les innombrables touristes qui parcourent le North Devonshire et dont le chiffre s'accroît d'année en année, il en est peu, en effet, qui n'aient cédé, en fixant le but de leur voyage, à la curiosité éveillée par *Lorna Doone*.

Le Great Western Railway en multipliant ses services, en variant ses itinéraires, a d'ailleurs facilité le

pèlerinage au pays désormais célèbre des Doones où, de la gare de Paddington, on se rend aujourd'hui en quelques heures.

Mais malgré l'afflux des curieux, la contrée garde intact son aspect émouvant. Sur les plans étagés de la brousse aux lointains bleus, au flanc des collines que sillonnent parfois le tourbillon jaune et blanc de la meute et le galop des habits rouges, nul palace n'érige son architecture odieuse. De sévères prescriptions interdisent, au surplus, les sévices communément exercés sur les fougères, les branches d'arbres et les jeunes pousses...

Tel je vis l'Exmoor il y a vingt ans (1), tel je le retrouvai cet été, dans sa virginité intégrale, avec ses landes incultes, ses forêts de chênes et de hêtres, ses routes en casse-cou, ses humbles cottages fleuris de dahlias et de pois de senteur, et l'ingénuité des poteaux pointant, aux carrefours, une main lasse vers de rares et lointains villages. Dans la bruyère, des poneys à demi sauvages broutent l'herbe maigre. Un cavalier passe, poussant devant lui un troupeau de moutons qu'enveloppent les volutes de deux colleys au poil soyeux. La vie pastorale trouve ici son dernier refuge, unie à la chasse au cerf, à la pêche dans les gouffres frais des rivières qui bondissent vers la mer.

Et voici les falaises à pic, les criques emplies d'ombre et d'écume, le profil grave des promontoires découpé sur l'horizon lumineux. Reliés aux paysages terriens par le fil des ruisseaux, ces aspects maritimes complètent la physionomie d'un pays exceptionnellement pictural, qui échappe par son grand caractère au pittoresque convenu. Plus varié que les Cornouailles, plus coloré que le pays de Galles, il retient invinciblement ceux qu'y attirera l'épopée rustique ou simplement l'amour du silence et de l'isolement.

OCTAVE MAUS

Lynton, 1^{er} octobre 1913.

LE MONUMENT CORBIÈRE

La double effigie d'Edouard et de Tristan Corbière, sculptée par Emile Bourdelle et encastrée dans un rocher de la grève de Morlaix, a été inaugurée officiellement le 1^{er} octobre.

Retenons de cette cérémonie ces belles paroles prononcées devant le monument par M. Clémentel, ministre de l'Agriculture :

« De même que la Bretagne est plus grande et plus émouvante dans ses aspects mornes et désolés là où une sorte de terreur mystérieuse semble régner sur la lande, là où la mer farouche hurle le plus désespérément, Tristan Corbière est plus grand dans ses cris de détresse que dans ses impressions troubles et ses froides plaisanteries, ou, plutôt, il devient réellement lui-

(1) Voir l'Art moderne du 28 août 1892.

même quand il ajoute à sa verve la noblesse de son désespoir.

Il dépeint les bohèmes et les ratés dans les versets équivoques des *Amours jaunes*, mais il burine sur le granit avec l'acier du génie dans *Gens de mer* et dans *Amor*, des faces de renégats frustes et superbes, de matelots héroïques, d'aveugles et de mendiants tragiques.

Il y a alors je ne sais quelle austère pureté dans sa véhémence, dans son cynisme, dans son art incomplet, mais primesautier, mais franc et cinglant; et parfois comme le rayon de soleil vient se jouer sur les paysages désolés ou sur les vagues en démence, comme l'éclat des genêts d'or et la splendeur rose des bruyères vient illuminer les roches abruptes et les gouffres ténébreux, un hymne d'espérance et de foi s'élève soudain, quand même, à travers les cris de colère et de deuil, poussé par cette sorte de sauvage exilé, à jamais solitaire, de Tristan sans Yseult, de poète ardent et douloureux.

Après les esquisses réalistes, les pochades, les caricatures sans pitié, après la haine et la rébellion, on s'arrête et on pleure au Pardon de Sainte Anne avec le pauvre et triste Corbière.

Compris et défendu désormais par les artistes les plus raffinés, Tristan Corbière a droit, avec son père, à la ferveur du souvenir.

Il a fait sienne la noble mais cruelle devise de cette ville : mais de toutes les blessures qu'il a pu faire, il ne reste qu'une auréole de souffrance et d'humaine mélancolie.

Et je suis heureux pour ma part d'être venu aujourd'hui au milieu de vous pour rendre un hommage attendri à l'âme et à la terre celtiques, à la Bretagne entière personnifiée en deux de ses plus nobles enfants, pour déposer au pied de ce monument la couronne de bruyères et d'ajoncs qui convient aux fils d'une race qui va droit au plus rude, au plus fort, au plus héroïque et qui, pour symboles, a de tout temps choisi parmi les arbres le chêne et parmi les pierres le granit. »

Pour la Rénovation dramatique.

Le Théâtre du Vieux-Colombier.

Dans quelques jours (exactement trois) va s'ouvrir à Paris un nouveau théâtre. Encore un ! direz-vous. Oui, mais je vous abandonne tous les autres et vous demande grâce pour celui-ci, car celui-ci ne sera pas comme les autres. Et celui-ci, nous l'attendions.

Depuis très longtemps, nous souffrons en France de l'absence d'un *vrai théâtre*. Il n'y avait que des scènes ouvertes aux amuseurs publics; et de jour en jour plus avides d'argent, ces messieurs bâclent davantage leur travail, afin de le vite livrer, et ensuite, pour sauver à tout prix ces spectacles, une réclame monstre est organisée. Nous en sommes arrivés à un point où il est littéralement impossible d'aller honnêtement au théâtre. Sous prétexte que la « littérature » ralentit l'action dramatique, les fournisseurs attitrés des scènes parisiennes ne mettent dans leurs comédies et leurs drames ni style, ni observation, ni rien. Il leur faut, n'importe comment, faire de l'effet, faire des effets. Tout leur est bon qui violente la salle, suborne son rire ou ses larmes. Mais tout cela n'est pas de l'art, et nous sommes tellement loin de compte avec ces productions que l'énoncé seul des grands noms du théâtre en fait rire les admirateurs. Il semble, lorsqu'on parle de Shakespeare ou de Sophocle, qu'il s'agisse de quelque

chose de véritablement perdu, lointain, sans rapport possible avec nous-mêmes.

Même décadence, parallèle, sur les tréteaux eux-mêmes. On rencontre certes des talents, mais des talents individuels, séparés, qui ne veulent pas s'harmoniser entre eux. Aucun comédien ne veut plus incliner sa vanité et la subordonner à la perfection de l'ensemble. Il faut qu'elle vienne en avant. Il n'y a plus de compagnies d'acteurs, pas même de troupes. Il y a des groupements temporaires, hâtivement élaborés par un directeur affolé de la peur d'être distancé, et où triomphent quelques vedettes pour lesquelles on écrit un rôle, sinon une pièce tout entière.

A lui seul, ce dernier détail juge nos mœurs. Écrire une pièce pour un comédien, pour une actrice, n'est-ce point le comble de l'aberration ? Et quel art peut-on rencontrer dans des productions de ce genre ?

Un tel état de choses finissait par devenir intolérable. M. Jacques Copeau vient de le faire cesser.

M. Jacques Copeau est, on le sait, l'auteur de cette admirable et vivante adaptation des *Frères Karamazov*, jouée avec tant de succès naguère au Théâtre des Arts, et dont la perfection révélait à la fois et son respect intelligent du chef-d'œuvre traité et une connaissance raffinée des nécessités scéniques. Il fut longtemps, en outre, critique dramatique à la *Grande Revue*. Il est actuellement directeur de la *Nouvelle Revue française*. Acteur né, ceux qui eurent la bonne fortune d'assister à ses belles lectures dramatiques en ont gardé une inoubliable émotion. C'est un homme, dans toute la force du terme : à la fois très intellectuel et très vivant, d'une culture très étendue allégrement supportée. Il est plein de gaieté, d'ardeur, de jeunesse, malgré les longues et pénibles difficultés d'une existence dont il accepta ingénument et pleinement toutes les charges. Ceux qui le connaissent apprécient jusqu'à l'admiration ce mélange si séduisant de maturité et de jeunesse, auquel il doit de pouvoir encore s'enthousiasmer et s'indigner, mais en sachant toujours pour quelles sérieuses raisons.

Il y avait longtemps qu'il souffrait de la décadence dramatique. Enfin, un jour, il n'y put plus tenir : il quitta les sphères de la consternation idéale, il agit. C'est à cette action que nous devons l'ouverture de la salle du Vieux-Colombier. Pendant tout l'été, ayant emmené sa troupe de comédiens dans le village de Seine et Marne où il habite, il les rompit à tous les exercices selon lui nécessaires pour leur donner le style et l'homogénéité nécessaires, pour les douer d'une éducation qui ne fût pas exclusivement théâtrale, pour en faire des êtres vivants, afin précisément qu'ils devinssent meilleurs acteurs.

Et ce furent des journées entières partagées entre les répétitions proprement dites, mais aussi des exercices de lecture à première vue, de diction, des explications de textes, des exercices physiques même. Le but était de lutter contre la déformation professionnelle, contre le tic, de faire de l'acteur quelque chose d'aussi près que possible de sa définition, c'est-à-dire un être capable d'entrer dans le plus de consciences, d'adapter son visage au plus grand nombre de masques.

Le grand principe qui dirigea toute l'entreprise de M. Jacques Copeau dans ses moindres détails fut de ramener la scène à son point le plus strict de simplicité. Car c'est la complexité qui tue le théâtre actuel, l'à-côté de l'action dramatique. De ces à-côté les auteurs médiocres se réjouissent : ils ont tout à y gagner, la pauvreté de leur œuvre disparaît sous le faste du décor, le bril-

lant de la mise en scène, etc. Mais à qui aime les œuvres belles et nues, tout est choquant de ce qui l'en distrait. Au théâtre du Vieux-Colombier, les décors seront la simplicité même et ne donneront pas plus dans l'affectation de la nudité synthétique que dans la richesse niaise et bourgeoise des scènes boulevardières ou dans la manie réaliste et documentaire. Ils seront résolument et volontairement quelconques, de manière à ce que leur effacement laisse à l'interprétation toute licence de se développer et de créer elle-même, comme c'est son rôle, l'illusion nécessaire. C'est le jeu de l'acteur qui doit autour de lui projeter pour ainsi dire le décor où il évolue. C'est à lui, non à autre chose, que nous devons faire attention.

Même remarque pour les costumes, pour tous les accessoires. La mise en scène doit rester essentiellement, selon l'expression de M. Jacques Copeau, « l'ensemble des mouvements, des gestes et des attitudes, l'accord des physionomies, des voix et des silences, c'est la totalité du spectacle scénique, émanant d'une pensée unique, qui le conçoit, le règle et l'harmonise ».

Pas plus qu'il n'aura de vedettes, le théâtre du Vieux-Colombier ne comportera de spectacles se succédant par séries. Puisqu'il s'agit de tenir l'acteur en haleine, on ne lui laissera pas le temps de se rouiller dans la constante interprétation d'une même pièce. Travailler toujours, voilà la règle : elle a pour corollaire le principe de l'alternance des spectacles. Il y aura au moins trois spectacles par semaine. Le répertoire se composera de pièces classiques, de reprises des pièces les plus belles jouées depuis trente ans et de pièces inédites, choisies avec soin. Il y aura aussi des matinées poétiques, dont le programme m'a paru admirablement élaboré.

Si j'ajoute que ce théâtre est situé au cœur du quartier studieux et que ses places sont d'un bon marché extraordinaire, je crois que j'aurai à peu près tout dit de cette courageuse entreprise à laquelle d'ailleurs de très nombreuses et précieuses adhésions sont déjà parvenues à l'heure où j'écris. Nous n'avons rien à souhaiter au théâtre du Vieux-Colombier : l'avenir est à lui.

FRANCIS DE MIOMANDRE

L'ART A PARIS

Le Plafond de Besnard.

Vous savez, pour l'avoir lu un peu partout, le thème élu par le coloriste : *la Comédie et la Tragédie*. Les dieux de la dramaturgie, Molière, Racine, Corneille et Hugo assistent au drame le plus pathétique qui se soit jamais déroulé, celui de la Création même. Les raccourcis miraculeux d'audace, les volumes formidables qui déconcertaient quand nous contemplâmes cette fresque à l'huile — si j'ose accoupler ces deux mots — (car juge-t-on d'un plafond plaqué contre un mur, et sans le recul nécessaire ?) s'ordonnent aujourd'hui et s'équilibrent parfaitement. Le résultat est virtigineux, noble à la fois et léger. On voit à merveille ce plafond, mieux qu'on ne perçoit celui du même maître au Petit Palais. Les nus d'Adam et Eve, le prestigieux homme-serpent tentateur, l'arbre édenique, les accords lyriques de tonalité, le contraste entre la gravité marmoréenne du fragment de gauche et la sonorité somptueuse du côté droit, la distribution savante des lumières, la nervosité du dessin, ce besoin d'inédit, de recherche, si rare en un temps où tant d'artistes rééditent vingt fois la même toile, mettent Besnard au premier rang, ici et partout.

Une critique, non point d'ordre plastique, mais littéraire plutôt, a été formulée avec finesse par notre vigoureux confrère Maurice de Waleffe. Je la reprendrai volontiers : Corneille, Racine, Molière, siégeant à l'Empyrée dramatique, parfait! Mais Hugo? Hugo est uniquement un lyrique, et le drame romantique ne vaut que par des mérites étrangers à l'art du théâtre. « C'est jouer un méchant tour à l'auteur de *Ruy Blas* que de le jucher dans le ciel de l'art dramatique qui ne fut jamais le sien, et lui donner là-haut le trône qui revenait à Musset, à l'auteur de *Lorenzaccio* et d'*On ne badine pas avec l'amour*, notre meilleur homme de théâtre depuis les classiques. » On ne saurait mieux dire.

Mais c'est là chicane secondaire. Le plafond de Besnard à la Comédie-Française, le plafond de Denis au théâtre des Champs-Élysées, voilà deux œuvres qui honorent ce temps et consolent des niaiseries coutumières perpétrées à l'Opéra-Comique et ailleurs.

La toile de Besnard est marouflée. Mais on peut dire qu'elle contribuera, pour une part qui n'est pas médiocre, à ce renouveau de la fresque que nous avons souvent signalé et salué ici-même avec joie. Le travail du fresquiste est d'ordre collectif, non plus individualiste en ce sens que le peintre agit en fonction du « maître de l'œuvre » et songe dès l'abord à se subordonner aux nécessités architecturales de l'édifice à décorer. Baudouin, René Piot, José-Maria Sert, Gaudissart, autant de noms qui auront agi en l'honneur de la rénovation de l'art mural.

L'art du fresquiste est conscient, délibéré, voulu. Renoncer au chatolement du métier d'huile, aux transparences, aux profondeurs, aux effets, au trompe-l'œil même dont les plus grands ont abusé, renoncer aux nacres des chairs, aux subtiles décompositions de la lumière, c'est presque renoncer au succès, car la mode est aux timbres d'orchestre plus qu'aux mélodies, aux irisations plus qu'aux grandes phrases plastiques.

La fresque porte avec elle sa splendeur rayonnante, son coloris plein de pensée, sa simplicité, sa surface d'où rien n'émerge, mais où rien ne s'enfoncé, et surtout cette dignité, cette majestueuse noblesse que lui confèrent le labeur réfléchi, et l'ordre.

La fresque est bien la « peinture des hommes », selon la parole de Michel-Ange. Il y faut une résistance physique et une énergie morale singulières. A toutes les époques elle fut pénible à manier. A l'heure présente elle exige presque l'héroïsme.

LOUIS VAUXCELLES

MEMENTO MUSICAL

Lundi 13, à 8 h. 1/2, au théâtre de la Monnaie, premier concert d'abonnement des Concerts populaires, sous la direction de M. G. Lauweryns et avec le concours de M^{me} Emmy Destinn.

La Société des Concerts Ysaye vient de fixer aux dates ci-après les quatre concerts qu'elle donnera au cours de la saison : 25-26 octobre, 22-23 novembre, 17-18 janvier et 14-15 mars. Elle s'est assurée le concours de MM. E. Wendel, A. Bodanzky et Eugène Ysaye, chefs d'orchestre ; de MM. Lucien Capet, violoniste, Pablo Casals, violoncelliste, Carl Friedberg et S. Eisenberger, pianistes.

Ces concerts auront lieu provisoirement à la Salle Patria, la Société ne pouvant plus disposer de l'Alhambra et toute autre salle de théâtre pouvant convenir à des exécutions musicales faisant défaut.

A ce propos, M. Eugène Ysaye fait, avec raison, remarquer combien il est déplorable et inconcevable que Bruxelles reste

obstinément la seule capitale du monde entier qui n'ait pas de salle de concerts. Et il ajoute :

« En jetant un coup d'œil rapide sur la situation, on voit nettement les conséquences qui en résultent : Faute d'une salle spéciale et suffisamment vaste pour pouvoir répondre aux besoins des grands concerts symphoniques, ceux-ci doivent forcément se restreindre ; les manifestations de l'art musical souffrent d'une atmosphère impropre ; d'inextricables difficultés administratives surgissent sans cesse, le public est mal à l'aise, mal au point, la vue portant sur des décors le plus souvent vétustes ; à défaut d'orgue, l'exécution des chefs-œuvre de Bach, Hændel, etc., n'est possible qu'au Conservatoire, qui, pour les quatre auditions qu'il y donne annuellement, détient arbitrairement le monopole de sa salle de concerts et en refuse la disposition, même provisoire, aux associations symphoniques dont l'œuvre mériterait à la fois les encouragements et l'appui de la première institution officielle du pays ; en leur refusant une hospitalité que les circonstances rendent nécessaire et qui ne pourrait en rien lui être préjudiciable, elle commet un acte de mauvaise confraternité dont le public sera juge. »

La *Société des Nouveaux Concerts* d'Anvers donnera au Théâtre Royal cinq concerts d'abonnement fixés aux lundis 24 novembre, 15 décembre, 2 février, 2 mars et 20 avril. Ils seront respectivement dirigés par MM. L. Mortelmans, K. Panzner, F. Weingartner et A. Messenger. Ce dernier amènera de Paris l'orchestre et les chœurs du Conservatoire, qui interpréteront, entre autres, *Rédemption* de César Franck.

La Société s'est assuré, en outre, le concours des solistes suivants : M. J. Gérardy, violoncelliste ; M. K. Friedberg, pianiste ; M^{me} L. Weingartner, cantatrice ; M. B. Hubermann, violoniste.

Programmes classiques. Parmi les nouveautés : Lieder avec accompagnement d'orchestre de L. Mortelmans ; Suite symphonique d'E. von Donáhnyi ; *Schauspiel Ouverture* de E. Korngold ; *Lustige Ouverture* de F. Weingartner.

De Londres :

Le *Royal Choral Society*, la plus ancienne et la plus célèbre des associations chorales du pays, inaugurerà le 30 octobre sa quarante-troisième saison par une exécution de l'oratorio *Elie*, de Mendelssohn. Ses programmes subséquents sont arrêtés comme suit : 27 novembre, *la Terre promise* de Saint Saëns et *A tale of old Japan*, de Coleridge-Taylor ; 1^{er} janvier, *le Messie* de Hændel ; 5 février, *le Songe de Gérontius* de Sir Elgar ; 25 février, *Rédemption* de Gounod ; 26 mars, *le Royaume* de Sir Elgar ; 10 avril, seconde audition du *Messie*. Chœurs et orchestre, mille exécutants sous la direction de Sir Frederick Bridge.

D'autre part *The Alexandra Palace Choral and Orchestral Society*, que dirige M. Allen Gill, a ouvert hier la série de ses concerts par une exécution d'*Elie* et annonce les auditions ci-après : 22 novembre, *le Requiem* de Verdi, à l'occasion du centenaire du maître ; 13 décembre *Omar Khy yâm*, de Granville-Bantock ; 3 janvier, *le Messie* de Hændel ; 24 janvier *A tale of old Japan* de Coleridge-Taylor, *The Power of Sound*, de Max Bruch (première audition) et *Llewellyn*, de Cyril Jenkins (première audition) ; 21 février, III^e acte de *Lohengirn* et III^e acte de *Tannhäuser* ; 21 mars, messe en si mineur de J.-S. Bach ; 10 avril, *le Messie* de Hændel ; 2 mai, *Hiawatha*, de Coleridge-Taylor.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Les Éclaireuses.

Le Théâtre du Parc a fait une belle rentrée. La troupe paraît excellente. *Les Éclaireuses*, la pièce d'ouverture, a été jouée à la perfection, dans des décors très heureux et avec une mise en scène très soignée. Et ce fut un agréable spectacle.

Un chef-d'œuvre, *les Éclaireuses*? Pas précisément. Un premier acte animé, amusant, émouvant même à la fin. Un deuxième acte tout à fait réussi, où l'on retrouve à la fois l'auteur

de *Lysistrata* et celui d'*Amants*. Un troisième, un peu long, assez inutile. Un quatrième qui n'est guère qu'un tableau et qui dure cinq minutes. Ah! cette funeste division en quatre actes, quel tort elle cause au théâtre contemporain! Il y avait deux actes, trois au maximum, dans la comédie de Maurice Donnay. Le cuisinier a allongé la sauce. Malheureusement, c'est toujours au grand dam de la saveur des mets.

On connaît l'argument de la pièce: M^{me} Jeanne Dureille divorce, dans un accès de féminisme aigu. Elle se jure à elle-même, non seulement de ne plus se remarier, mais même de ne plus aimer. Vainserment! La Nature se moque bien du féminisme! Jeanne Dureille, redevenue Jeanne Challerange, ne tarde pas à devenir la maîtresse d'un honnête, intelligent et aimable vieux jeune homme (il a quarante ans) qu'elle aimait d'ailleurs, à son insu, depuis longtemps. Et, de la sorte, il s'avère que son accès de féminisme n'était pas aussi anti-masculin qu'il en avait l'air. Cependant elle se refuse obstinément, et bien qu'il l'en supplie, à devenir la femme légitime de son amant. Pourquoi? Par orgueil. Par féminisme. Par besoin éperdu d'indépendance et de liberté. Elle rompra plutôt que d'épouser! Encore une fois, résolution fragile! La Société, après la Nature, se charge de lui montrer qu'il n'est pas bon que la femme soit seule... En butte aux poursuites écœurantes d'un Juif trop galant, Jeanne se réfugie auprès du bien-aimé et, toute petite, toute tremblante, se met sous sa protection. Elle rentrera ainsi dans l'ordre, dans le mariage, dans la soumission aux lois supérieures. Et ce sera une féministe de moins, mais une femme heureuse de plus.

On voit, tout de suite, ce qu'il y a d'arbitraire et d'artificiel dans la pièce de M. Donnay. Tout en feignant de faire la part belle au féminisme, elle est en réalité un pamphlet dirigé contre lui, dirigé également contre toutes les idées généreuses — utopiques peut-être — qui n'ont plus l'heur d'être à la mode en France. Par la bouche du plus sympathique de ses personnages, M. Donnay raille ceux qui veulent introduire dans la société plus de justice et de bonté. Ce n'est pas très chic. Ce n'est pas très crâne. Ce n'est même pas très intelligent. Seulement, cela veut être très habile. Cela escompte les applaudissements d'un public que les crimes des bandits en auto ont rejetés vers la réaction. A Bruxelles, ces petites attaques ont beaucoup moins porté qu'à Paris. Elles ont plutôt déplu. Mais il y a le deuxième acte des *Eclaircissements* qui, je le répète, est très fin, très spirituel, très agréable. A lui seul, il fait à la pièce un sort enviable. Ajoutons que M^{me} Jeanne Rolly, MM. Marey et Gournac, M^{lle} Mary Le Roy et tous leurs camarades ont réalisé une interprétation d'ensemble difficile à égaler.

G. R.

CONFÉRENCES ET COURS

La Société des Amis des Musées Royaux de l'Etat à Bruxelles organise une série de conférences ayant trait aux œuvres d'art que renferment les divers musées de la capitale, ainsi qu'aux questions d'érudition ou d'esthétique que ces œuvres sont de nature à soulever.

Ces conférences, accompagnées de projections lumineuses, auront lieu le mercredi, à 4 h. 1/2, dans la grande salle du Cercle Artistique et Littéraire. En voici le programme :

I. — 15 octobre, M. Buis : *La Grand'Place de Bruxelles, envisagée comme Forum populaire et comme Musée National.*

II. — 29 octobre, M. A. J. Wauters : *Pour Hubert Van Eyck, chef et honneur de l'école de Gand.*

III. — 12 novembre, M. Jules Destrée : *Les sculpteurs en Wallonie.*

IV. — 3 décembre, M. Paul Lambotte : *Alfred Stevens et Eugène Smits.*

V. — 10 décembre, M. Victor Tourneur : *La médaille en Belgique aux XI^e et XV^e siècles.*

VI. — 24 décembre, M. Joseph Destrée : *Le mobilier civil en Belgique au Moyen-Age jusqu'au début de la Renaissance.*

VII. — 7 janvier, M. Aug. Vermevlen : *Quelques aspects de l'influence italienne (XV^e. XVI^e siècles).*

VIII. — 21 janvier, M. Fierens-Gevaert : *Les Frères de Limbourg et le rôle des miniaturistes dans les débuts de la peinture moderne.*

IX. — 4 février, M. Jean Capart : *La sculpture égyptienne aux Musées royaux du Cinquantenaire.*

X. — 18 février, M. Jean De Mot : *Les influences classiques dans nos provinces.*

XI. — 4 mars, M. Marcel Laurent : *Les collections de céramique européenne aux Musées du Cinquantenaire (XI^e.-XIX^e siècles).*

XII. — 18 mars, M. Ernest Verlant : *Portraits d'histoire nationale dans les Musées Royaux.*

* * *

La Ville de Bruxelles nous prie d'annoncer qu'elle vient d'ouvrir une série de cours publics et gratuits qui seront donnés jusqu'à Pâques, à 8 heures du soir, selon le tableau ci-après :

UNIVERSITÉ LIBRE (Rue des Sols). — Lundi, *Zoologie* (professeur, M. LAMBEERE). — Mardi, *Histoire des lettres en Belgique et littérature générale* (professeur, M. CATTIER). — Mercredi, *Hygiène* (professeur, M. le docteur PECHÈRE). — Jeudi, *Astronomie* (professeur, M. STROOBANT) et *Littératures étrangères* (professeur, M. P. DE REUL). — Vendredi, *Littérature générale néerlandaise* (professeur, M. H. TEIRLINCK). — Samedi, *Economie politique* (professeur, M. M. ANSIAUX) et *Géographie générale* (professeur, M. CH. PERGAMENT).

ECOLE INDUSTRIELLE (Palais du Midi, entrée Passage du Travail). — Mercredi, *Physique* (professeur, M. PROUMEN). — Jeudi, *Chimie* (professeur, M. DONY).

* * *

M. H. Thiébaud, directeur de l'Institut des Hautes-Études musicales et dramatiques d'Ixelles, vient de s'assurer le concours, pour l'enseignement de la Gymnastique rythmique, d'une des plus brillantes disciples de M. Jaques-Dalcroze, M^{me} Reiser-Steinwender, diplômée de l'Institut d'Hellerau et du Conservatoire de Genève, ancien professeur au Conservatoire de Stuttgart et de Hanovre ainsi qu'à l'Institut Jaques-Dalcroze.

* * *

M^{me} V. Gilsoul-Hoppe nous prie d'annoncer qu'elle ouvrira à partir du 15 octobre les lundis, mercredis et vendredis, de 9 heures à midi, un cours de dessin et de peinture (aquarelle, peinture à l'huile, pastel) pour dames et jeunes gens. Les inscriptions sont reçues les mêmes jours, de 10 h. à midi, 50 rue de la Vallée, Bruxelles.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Au Musée moderne, Salon du Cercle « Les Indépendants ». — Au Cercle artistique, exposition de photographies de M. Fred. Boissonas.

Sur la proposition de M. Charles Gheude, le Conseil provincial du Brabant a, dans sa dernière séance, voté à l'unanimité un subside de 1,500 francs pour contribuer à la fondation d'un concours littéraire destiné à rappeler la mémoire de Camille Lemonnier.

D'autre part, la Société des Amis de la Littérature consacrera à l'écrivain regretté l'une des conférences qu'elle organise chaque année à Bruxelles et dans les principales villes du pays. M. Maurice des Ombiaux, qui fut au nombre des intimes du maître, a été désigné pour s'acquitter de ce pieux hommage.

Anvers compte, dit un nos confrères, un musée de plus; celui de l'Art des Métiers. Il gîte dans un des plus beaux bâtiments moyen-âgeux, en face du Steen. On y verra de magnifiques meubles sculptés, dus à des artistes de la Renaissance flamande, un autel d'un maître de Malines, une chaire sculptée flamande. Une armoire du seizième siècle du musée Plantin y émigrera,

ainsi que le Saint-Georges de la tour du même musée. De merveilleux ouvrages en cuir, des statues en bois, des armes, des fers forgés y figureront. On y verra aussi l'armure du duc d'Anjou, datant du seizième siècle.

Les Amis du peintre Henry Janlet se réjouiront d'apprendre que le gouvernement français vient de lui décerner la croix d'officier de l'Instruction publique.

La direction du Théâtre de la Monnaie a engagé pour une série de douze représentations M^{lle} Kousnetzoff, de l'Opéra, qui débutera le mois prochain. Elle interprétera, entre autres, *Venise*, de M. Raoul Gunsbourg, ouvrage dans lequel elle aura pour partenaire M. Rousselière, spécialement engagé pour trois représentations.

MM. Kufferath et Guidé viennent de remettre à l'étude un divertissement chorégraphique de M. A. De Boeck intitulé *les Phalènes*.

La première matinée littéraire du Théâtre du Parc est fixée à jeudi prochain. Au programme : *le Laird de Dumbiky*, d'Alexandre Dumas père, représenté pour la première fois à l'Odéon en 1843. Une causerie de M. Jean-Bernard précédera le spectacle.

Le Cercle des Beaux-Arts de Liège ouvrira le 1^{er} novembre une exposition générale de ses membres. Une salle sera spécialement réservée aux peintres de l'Ourthe. Elle groupera les œuvres (peintures, aquarelles, pastels, eaux-fortes, dessins) inspirés par un site de la contrée qui s'étend d'Houffalize ou de Lavacherie à Liège, sans que la rivière figure nécessairement dans le sujet interprété.

Les œuvres, signalées au président, M. A. Micha, 19 rue des Anges, avant le 20 octobre, seront reçues les 28 et 29 du même mois au local du Cercle, boulevard de la Sauvenière 33.

Le sculpteur Georges Petit vient de recevoir la commande d'une fontaine à ériger place Saint-Barthélemy, à Liège.

Cette fontaine est offerte à la ville de Liège par M^{me} veuve Nestor Capelle, en mémoire de son mari, tué, l'an dernier, en Hollande, dans un accident d'automobile.

Signalons à nos lecteurs deux publications périodiques de fondation récente : *le Coq wallon*, dont le titre indique clairement l'orientation, et *l'Elan*, revue illustrée mensuelle, organe de la jeune littérature.

Le Coq wallon (direction et administration 96 rue Destrée à Marcinelle, rédacteur en chef M. C.-O. Gœbel) consacre un fascicule à M. Jules Destrée, dont MM. J.-M. Remouchamps, Fierens-Gevaert, G. Durempart, R. Blanquart et M. Loumaye analysent, en d'excellentes études, la multiple et très sympathique personnalité.

L'Elan est publié sous la direction d'un comité à la tête duquel figurent notre collaborateur Georges Rency et M. Paul Prist et qui comprend MM. A. Coligny, M. Cosyn et H. Chomet. Administration : 206 rue Marie-Christine, Laeken; rédaction, 245 chaussée de Wavre, Ixelles.

Nous avons annoncé la publication prochaine des souvenirs de M. Ambroise Vollard sur Cézanne. Le livre de M. Vollard ne con-

TAPIS D'ORIENT

◆ **DALSÈME** 2, RUE LEOPOLD, 2
◆ **BRUXELLES** ◆

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARCO
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

tiendra, ni appréciations critiques ni discussions techniques. Uniquement anecdotique, bourré de faits inédits, il contribuera, sans nul doute, à nous mieux faire connaître la vie, encore assez mystérieuse, du maître aixois.

D'autre part, M. Joachim Gasquet prépare, lui aussi, un ouvrage sur Cézanne, dont il fut l'ami.

On a donné différentes versions inexactes de la nouvelle œuvre de M. Gabriele d'Annunzio, dont MM. Hertz et J. Coquelin préparent la prochaine représentation. Si nous en croyons un confrère italien, *le Chèvrefeuille* a pour sujet le terrible et sombre procès de Bologne, et c'est le héros même de ce procès, M. Tullio Murri, qui en a fourni la documentation au poète.

Tullio Murri aurait écrit dans sa prison la tragédie dont il a très légèrement modifié les personnages; et, son œuvre terminée, il l'aurait donnée à M. Riccardi, le représentant des auteurs dramatiques en Italie, qui l'aurait remise à M. d'Annunzio.

Bien entendu, M. d'Annunzio a revu et corrigé le premier travail de Tullio Murri; il a donné sa marque de haute et forte poésie, sa solide structure scénique, son expression artistique et littéraire aux situations délicates et émouvantes dont Tullio Murri a fourni la nature première.

Le 15 novembre prochain paraîtra à la librairie de *l'Art et les Artistes* le deuxième et dernier volume de *l'Histoire générale de la Peinture*, consacré aux écoles hollandaise, anglaise, espagnole et portugaise, russe, polonaise, scandinave, tchèque, suisse, américaine, etc. et orné de 400 illustrations, plus cinq planches en couleurs.

Le prix de souscription à ce volume est réduit à 20 francs (au lieu de 25) pour ceux qui souscriront directement aux bureaux de *l'Art et les Artistes*, 23 Quai Voltaire, Paris.

La première nouveauté que représentera l'Opéra-Comique sera un drame lyrique en 4 actes et 5 tableaux de M. Trépard intitulé *Céleste* et tiré du roman de M. G. Guiches. Suivront : une *Francesca da Rimini* du compositeur italien Léoni et *la Vie brève*, une charmante et très vivante partition du musicien espagnol Manuel de Falla. M. Carré montera ensuite *la Marchande d'allumettes*, comédie lyrique en 3 actes de M^{me} Edmond Rostand et de M. Maurice Rostand, musique de M. Tiarko Richepin; *Marouf, savetier du Caire*, opéra-comique en 5 actes de MM. L. Népoty et H. Rabaud; *Sœur Béatrice*, légende en 3 actes de MM. Maeterlinck et Albert Wolff; *les Quatre journées*, drame lyrique en 4 actes de M. Alfred Bruneau; *Messaouda*, un acte de M. Ratz; *les Heures de l'Amour*, ballet de M. Marcel Bertrand.

Eaux-fortes en couleur : BARTSOEN, *le Dégel*; WIHSLER, *Symphonie en gris*; MEUNIER, *Briquetiers*. A vendre. Prendre adresse au bureau du journal.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}, Editeurs

BRUXELLES PARIS
4, PLACE DU MUSÉE, 4 63, Boulevard Haussmann, 63

Vient de paraître :

La Peinture au Musée ancien de Bruxelles

Reproduction de 174 œuvres des diverses écoles accompagnée d'un guide historique et descriptif par FIERENS-GEVAERT.

Bel in-4° (22 1/2 × 29 cm.) de 80 pages de texte et 156 planches hors texte.

Prix : 10 fr. broché. — 12 fr. 50 cartonné. — 15 fr. relié.

Vient de paraître :

Les

Très Belles Miniatures de la Bibliothèque Royale

de Belgique
par EUGÈNE BACHA

Beau volume in-4° Jésus (26 1/2 × 34 1/2 cm.) contenant, outre une étude introductive, 56 planches hors texte en héliotypie.

Prix de l'ouvrage en portefeuille : 30 francs.

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN
[BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

LA REVUE MUSICALE S.I.M. & COURRIER MUSICAL RÉUNIS

Administrateur général : René DOIRE
Rédacteur en chef : Emile VUILLERMOZ

Rédaction et Administration :
29 RUE LA BOÉTIE, PARIS

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

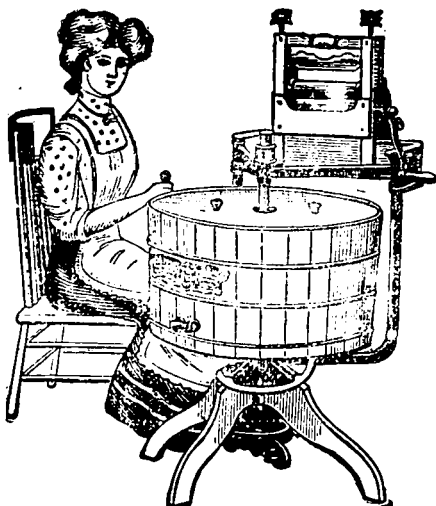
Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'*Argus de la Presse*, » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ». HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.
Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.
Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



MACHINE A LAVER MORISONS

Lave les dentelles sans déchirer un fil.

Elle est : SANS POINTES EN BOIS, SANS TIGE AU MILIEU DE LA CUVELLE, SANS BILLES, SANS RESSORTS, SANS ROULETTES.

Chasse l'eau de savon à travers le linge à laver, de gauche à droite, de droite à gauche, du centre vers les bords, de bas en haut et tape le linge en même temps sur toute sa surface.

Lave le linge en 6 minutes sans le faire bouillir! et fonctionne par son propre poids.

ON LAVE EN ÉTANT ASSIS

Je donne dans toute la Belgique aux personnes que je juge dignes de confiance une machine à laver MORISONS à l'essai pendant un mois et je paie moi-même les ports aller et retour — La Morisons Washer est vendue payable à la semaine ou au mois.

Demandez la brochure illustrée n° 530 avec prix à
J. L. MORISONS, 109 rue Dambrugge, Anvers.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Le nouveau catalogue vient de paraître. Prix : 2 fr. franco 2 fr. 50.
ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.
Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

Revue du Temps présent

PIERRE CHAINE, fondateur.

Secrétaires de rédaction : JOSÉ DE BÉRY, ANDRÉ DELACOUR
Études, critiques et documentations littéraires, historiques et artistiques.

Paraît le 2 de chaque mois.

DIRECTION : 76, rue de Rennes, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT ANNUEL { France, fr. 14.00
Étranger, 16.00

LE NUMÉRO : France, fr. 1.25. — Étranger, fr. 1.50.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

« Métiers divins » (CAMILLE MAUCLAIR). — Le X^e Salon des Indépendants (FRANZ HELLENS). — Musique et Romantisme (HENRY LESBROUSSART). — J.-A.-D. Ingres (O. M.). — Memento musical. — Chronique théâtrale : *Le Laird de Dumbiky* (G. R.). — Cours. — Petite Chronique.

« MÉTIERS DIVINS »⁽¹⁾

J'ai trouvé sur ma table un livre léger et précieux, doux en sa robe d'un violet profond et délicat, rare par le goût et le soin de ses moindres détails, un petit livre où rien n'imité l'ancien mais qui est plein de l'âme ancienne et semble vraiment avoir été fait avec amour par un artiste pensant et choisissant comme on ne pense ni ne choisit plus. Il m'a paru me venir de très loin, un peu comme si un ami l'avait trouvé dans quelque très vieille demeure de jadis, oublié en un meuble désuet et charmant, et me l'envoyait pour me faire plaisir. Cependant c'est un homme d'aujourd'hui qui a composé ce livre et l'a soigneusement organisé et revêtu : c'est Jean de Bosschère, que vous connaissez bien.

Entré au-dedans du livre comme, après avoir un peu courbé la tête, on pénètre dans une salle basse, tiède et ombreuse, j'y ai éprouvé la même impression très douce d'ancienneté confidentielle. Il y a au fond un feu couvant qui rayonne et touche toutes choses de sa dorure magique : c'est une âme de poète, jetant par instants des

(1) Un volume, par JEAN DE BOSSCHÈRE. Paris, Bibliothèque de l'Occident.

éclats, mais plus souvent voilée de cendre et n'approchant la nôtre que par une ardeur sourde. Tout autour sont les objets qu'elle aime et dont elle nous parle : placée au milieu, elle leur insuffle sa vie subtile et brûlante. Jean de Bosschère a, dans ce livre, l'attitude repliée du songeur qui est chez soi, bien clos dans le décor resserré de sa pensée. Et il dit lentement, gravement, ce qu'il voit et ce qui le requiert.

C'est un artiste et un mystique. C'est-à-dire qu'il évoque forcément d'autres noms d'artistes et de mystiques sincères comme lui, méditants et concentrés comme lui : car il n'y a qu'une certaine façon de dire des choses profondes et de rejeter l'inutile. En le lisant on pense à Suarès, à Claudel. Il ne les imite point, mais ce sont des parents de Jean de Bosschère. Je retrouve en son style leurs bords musculeux et nerveux, leurs brusques ellipses, cette diction un peu farouche, cette aptitude avide à découvrir et à réunir des analogies qui semblent étranges, parce que nous sommes moins aptes à en constater rapidement les identités. Cependant Claudel et Suarès sont des fiers : Jean de Bosschère est plus doux et plus humble, et il se penche volontiers sur les très petites choses, avec la patience quiète d'un Henri Fabre. Il est aussi un imagier. Dans son livre, entre les feuillets, comme des fleurs séchées, on trouve de petites gravures sur bois qui sont d'une technique parfaite et d'un sentiment délicieux. Max Elskamp aussi en a parsemé ses poèmes ingénus et adorables, — Max Elskamp auquel ce livre est dédié, Max Elskamp que je n'ai pas revu depuis bien longtemps et que j'affectionne comme si je l'avais quitté hier... Vous avez bien de la chance de cacher encore dans vos Flandres aux beaux nuages des artistes comme ceux-là, qui ne

« font - pas de l'art, mais le vivent avec la modestie et la science toute d'amour d'ouvriers en chambre, pour le silencieux plaisir de bien œuvrer.

Et voici Jean de Bosschère qui va philosophant à propos des métiers, rêvant, disant son mot ou ciselant sa page, parfois humoriste, plus souvent hanté de mélancolie métaphysicienne. Il écrit une langue très pure, un peu insistante et incisive, comme si tout le livre était tracé au burin sur des pages de bois ; son trait est net, il n'a pas de couleur mais un accent et un timbre. Il nous raconte le potier, le jardinier, le poète, le maçon, l'horloger, le boulanger ou le savetier, le menuisier et le graveur, le sculpteur ou le maraîcher. Pour lui tous les métiers sont divins, et il a bien raison, et ils le sont autant les uns que les autres en ce sens que chacun condense exactement autant de victoires sur soi-même et d'amour en ceux qui les exercent. Et comme tout est signes de signes, il n'est pas de geste professionnel qui ne soit au moins riche en allusions au Métier Divin par excellence, celui de l'homme obtenant ingénieusement sa vie de la Nature à force de cogitation et de labeur, sous toutes sortes de formes, applications des clauses innombrables de ce contrat unique.

Jean de Bosschère se réfère à ce contrat pour découvrir, dans chacun des métiers modestes dont la cohésion docile et l'exercice consenti nous font vivre, la part de noblesse et la « *species æterni* », avec un respect ému pour les vieilles trouvailles qui fondèrent le bien-être et créèrent le cadre de notre existence civilisée. C'est à chaque page qu'il constate le charme de ces menuailles dont nous avons tous besoin et les annote de joliesse verbales, d'une préciosité archaïque, et parfois avec beaucoup de force. Ce n'est pas un impressionniste : l'évocation chez lui naît d'une attention minutieuse et de la volonté d'aller au profond et de bien tout situer. Écoutez ce qu'il dit du batelier de vos cités :

« Et voici le batelier qui entre dans la cave des villes. Quai dans la ville lasse et mourante ; c'est le quai arrêtant l'ossuaire de la Grand'Place. Et à ses bases, la rivière se traîne entre deux murs spongieux, vaincus par l'érophile odorant la fleur de radis, le musc, la charogne et la tubéreuse. — Une rivière roulant nul murmure, passe sans réveiller la ville pas habitée, sauf par ce chien jaune flairant le panier du poissonnier. — Le batelier près du quai reconnaît l'heure à cette ombre s'avancant, qui peint en vert l'eau malade, et il attend que la peinture atteigne aux marches du cavernex escalier. Dès lors, il le sait, l'ombre bleue prendra le quai où rien ne remue ; puis les femmes avec des seaux grinçant comme les grues cfarées descendront l'escalier sonore. Comme les moules vernies frapperont dans les seaux de fer, les couvents où le pain des prières est cuit, l'église, cheminée mystique, diront le ramage connu du repos de sept heures. — Le batelier attend les

acheteurs soucieux et les rauques marchandes au gosier criant à la manière des sonnettes. Il reçoit les minutes incolores dans sa barque, grenouille brune gonflée de moules, et chargée des baumes odorant la mer vivante et le goudron.

« Les vieux pêcheurs se taillent la barbe grise en bandeau laineux et court. Leurs masques de cuivre jaune sont de naïves lunes dans une fraise de chimpanzé. Leurs yeux blêmes, au travers de quoi nous revoyons l'Océan qui peint ses marines, enfoncent leur regard dans l'eau au pied du mur vert, et les glissent jusqu'à la vase bitumense. Sur la vase gisent un arrosoir, une cruche, un éclat de miroir. — Le miroir est un mime implacable. Du fond des eaux il continue de peindre. Vous y découvrez, en miniature, le beffroi du XIV^e siècle, les tympans des maisons, celle du notaire avec les bustes au fronton, l'autre où l'épicier vit pour vendre, la dernière qui est la bicoque du vannier. Voguant sur cette peinture de Memling, des essaims de poissons, comme un vol d'hirondelles automnales, strient de vergettes les pains de sucre bleuâtres, les paniers blancs, les bustes prétentieux.

« Le batelier attend, assis dans sa barque. La barque est la petite-fille de la terre ; les hommes industriels sont ses pères. — Maintenant, la barque et l'eau se reposent parmi les ombres glauques : tout y plonge, immobile et vert, comme les simples d'une panacée dans les bouteilles d'herboristes.

« Ores, l'instant appartient au pêcheur de moules. Il lève la tête jaune et blanche, — dégourdit ses mains de vieux cuir et sonnait comme un chapelet de bobines. Et, enfin, les cloches parlent, et font accoucher chaque maison d'une femme portant un seau ou une marmite.

« Ensuite, l'homme au collier laineux a fini sa journée. Dans sa pipe il y a une perle de corail, et le soir, comme un peuple d'ombres roses semble naître de la pipe chaude du batelier.

« L'eau se fleurit de nénuphars rouges, et le pélican ensanglanté verse son sang de poète sur les hommes. »

Je ne pouvais pas fragmenter la citation : le morceau se tient trop bien. Il est onctueux, et doré, et compact, comme un intérieur d'Henri de Braekeleer, à la fois largement et minutieusement peint. Certaines notations abstraites y font parfois songer à la manière du capricieux et séducteur poète en prose qu'est Saint-Pol-Roux, encore un parent intellectuel de Jean de Bosschère : mais ils n'ont en commun que la sûreté du trait, et l'autre est provençal, et celui-ci est bien de chez vous, orchestrant avec calme ses tonalités assourdies et mettant tout en place. Comme la vision s'ordonne bien, que cela sent le soir, le silence et l'eau ! Je pourrais vous citer le petit tableau du moine maraîcher, qui est ravissant et que seconde un bois non moins agréable, ou la note si fine et si juste prise en regardant le

menuisier, ou celle sur la dentellière « qui pique son tableau de neige », ou d'autres... Mais j'aimerais mieux ne plus rien citer, parce que je gâterais votre joie à lire, et vous ferez très bien de lire et je souhaite vous le persuader, certain que vous goûterez vivement ce doux livre violet, et qu'il fera dans votre bibliothèque intime une complémentaire utile au jaune des autres volumes. Ce n'est pas un volume, c'est bien un livre, c'est-à-dire un objet d'art par la forme matérielle et la forme mentale, ce que ne sont plus les volumes, malheureusement. On se repentira tellement, un jour, d'avoir oublié que les livres, qui enferment la plus rare des joailleries, ne devraient pas être laids, et que le devoir de l'écrivain dure, au-delà du manuscrit livré, jusqu'à la minute où la main d'autrui saisira son œuvre ! Ce jour-là, des feuillets comme ceux-ci attesteront une pitié, et leur valeur sera grande. Jean de Bosschère est un artiste pieux. J'aime beaucoup Jean de Bosschère pour son caractère, son talent et la ferveur de son âme. Je ne l'ai jamais vu.

CAMILLE MAUCLAIR

Le X^e Salon des Indépendants

Le cercle des *Indépendants* fête cette année son dixième anniversaire, et pour marquer cette date par un événement imposant, il a épousé *Vie et Lumière*, cet autre cercle luxuriant, mais auquel il manquait peut-être une direction plus virile. Espérons que ces deux cercles, unis par des idées communes et par le même amour de vie et d'indépendance, feront bon ménage et longue fortune.

Ce dixième Salon est parmi les meilleurs que le Cercle ait donnés. Tout ce qu'il y a de jeune et d'audacieux chez nous — à peu d'exceptions près — s'y est donné rendez-vous. Oh ! je le sais bien, ces esprits libérés des préjugés d'école, ces tempéraments sincères soulèveront bien des sarcasmes par leur témérité et leur jeunesse ; comme toujours, on se gaussera de leurs maladresses et l'on ne discernera pas leurs mérites réels, souvent dissimulés sous une couche de scories. On remarquera la cendre mais on ne voudra pas voir la flamme. On leur reprochera encore, sans doute, de n'être pas assez eux-mêmes, de s'inspirer des courants actuels de la peinture française, et de négliger les poncifs où se traînent encore tant de peintres qui s'imaginent garder fidèlement la tradition flamande.

A cela il sera facile de répondre que les grands peintres, de tout temps, se sont inspirés aux sources profondes que leur présentaient les écoles étrangères. Pour avoir connu les œuvres des peintres vénitiens et s'être retrempés dans ce courant fécond, ni Rubens ni Van Dyck n'ont abjuré les qualités essentielles de leur race. Pourquoi nos peintres contemporains ne se mêleraient-ils pas au mouvement irrésistible des recherches françaises ? Qu'ils rejettent leurs vieux vêtements trop lourds et boueux, et qu'ils se baignent franchement dans l'eau limpide qu'on leur offre ; ils se sentiront plus légers, l'âme plus claire et l'esprit plus vaillant. Se voyant tout nus, ils se reconnaîtront...

Ce qu'il faut, c'est rester soi-même. Or, un Flamand qui s'est

lavé à l'eau de France n'en reste pas moins un Flamand, et il s'exprimera sans peine s'il est assez doué pour cela, et s'il le veut. Combien ne l'ont pas prouvé ! Les qualités d'une race évoluent comme toute chose. Je ne vois pas, par exemple, ce qu'un Jefferys ou un Thévenet ont perdu en éclaircissant et en affinant leur manière, ce qu'un De Kat gagnerait en abandonnant ses audacieuses recherches pour se plonger dans la mare stagnante des vieilles formules. Rien de plus sain et de plus heureux que les toiles de Jefferys, de plus solide que celles de Thévenet ; et l'on ne niera pas que l'art volontaire de De Kat évolue sûrement vers la belle couleur et la belle forme. Or, tout cela, santé, force, amour des formes amples et des couleurs intenses, est bien flamand. Voilà trois artistes dont la personnalité ne fera que croître, et qui n'ont pas craint pourtant de regarder hors de chez eux.

Ce Salon est curieux par les tendances diverses qui s'y manifestent. Tous se sont aperçus qu'il fallait chercher de nouvelles voies d'inspiration. Mais tandis que certains, comme Modeste Huys, M^{lle} Jenny Montigny, F. Lanthoine, G. Buysse, suivent le chemin tracé par l'œuvre de Claus, d'autres comme J. Frison, M. Maertens, Ph. Cockx, Schirren, Verhaegen, Blandin, A. Hugonet, s'orientent dans une direction toute différente.

Il y a des isolés, tel Spilliaert, étrange et puissant évocateur, dont l'art a quelque chose de farouche et de profondément inquiétant, un mélange de mystère et de réalisme aigu qui rappelle Edgard Poë ; tel aussi Servaes, tragique visionnaire du travail champêtre. Hazledine, de son côté, manifeste sa vision claire et solide en des toiles sans audace, mais incontestablement affranchies des conventions et des formules.

Un autre peintre, C. Permeke, campe des figures de rustres dans le goût de celles que Spilliaert nous fit voir précédemment ; c'est aussi chez l'auteur de *l'Étude pour un portrait* que G. Latinis semble avoir trouvé la note simple de ses études.

Dans tout cela, on sent passer un souffle de jeunesse incontestable. Il s'en faut cependant que tout soit digne d'éloges sans réserves. Il manque par-ci par-là de la profondeur et du sérieux ; pour ceux-ci, confiants dans leur instinct, l'œuvre d'art n'est que le résultat d'une inspiration, curieuse sans doute, mais trop souvent désordonnée ou à peine bégayée ; pour d'autres, raisonneurs épris de théories, le tableau se fait sans élan, sans chaleur, et ce n'est qu'une image où rien ne vibre. Les peintres belges, qui se sont décidés à voir clair et qui ne craignent pas de s'instruire, ont deux choses à apprendre à l'école des grands peintres français contemporains dont l'influence s'est manifestée jusque dans les milieux les plus rébarbatifs, en Allemagne même. Ils y apprendront le goût et le style ; ils cesseront de traîner les vieux oripeaux de la manière dite flamande, ils ne viseront plus tant à la grasse peinture, empâteront moins leurs tableaux, affineront leur vision et allégeront leur métier.

Ils sauront aussi que l'œuvre d'art doit parler à l'âme et à l'esprit et qu'elle n'est pas une simple récréation de l'œil ; mais au lieu de retenir quelques formules, au lieu de se nourrir de théories, mauvais ragôts pour qui ne sait discerner et trouver la juste mesure, ils apprendront à ordonner les poussées de leur instinct, à donner du rythme aux lignes, de l'harmonie aux couleurs, de l'unité et de la grandeur à leurs tableaux. Le goût, la mesure ! Après cela, qu'ils s'écoutent eux-mêmes, qu'ils n'abdiquent aucune des qualités réelles, authentiques de leur race, qu'ils les cultivent au contraire pour leur donner une nouvelle vigueur et les faire

servir à des expressions inédites, rien de plus légitime et de plus souhaitable même. Parce qu'ils auront trouvé ailleurs que chez eux le stimulant nécessaire pour faire œuvre grande, parce que d'illustres modèles leur auront fourni des exemples de discipline, de style, rien ne les empêchera de se tourner ensuite vers ceux des grands peintres de notre race qui ont perpétué la tradition de la peinture flamande.

FRANZ HELLENS

MUSIQUE ET ROMANTISME

Le premier concert populaire était annoncé comme concert « romantique ». La plupart des Histoires de la musique consacrent un chapitre à la musique romantique, et l'on s'est accoutumé à conférer cette épithète à une série de compositeurs de la première moitié du XIX^e siècle. Cette appellation est-elle exacte? Existe-t-il une musique romantique? La question semble paradoxale, mais vaut la peine d'être posée.

Le romantisme est *littéraire et français*. Réaction contre l'exclusivisme classique, le rétrécissement doctrinal de l'humanisme, ce mouvement fait partie de la révolution des idées qui suivit la révolution politique et sociale en France. Ce fut la moisson des semences de J.-J. Rousseau, favorisée par les influences anglaises et allemandes. Le romantisme fut un bienfait en ce qu'il réveilla le lyrisme, favorisa l'individualisme et le naturisme, et brisa certaines règles trop étroites et arbitraires; mais il devint bientôt plus funeste qu'il n'avait été utile, en grande partie par suite de l'exclusivisme vaniteux de Hugo, qui conduisit son école dans les pires sentiers du faux, depuis l'emphase, faux lyrisme, jusqu'au grotesque, faux naturisme. Les romantiques devinrent des maniaques, d'autant moins estimables que leurs maladies étaient feintes, et que les plus désespérés d'entre eux ne laissaient pas de vivre copieusement, enveloppant des mêmes soins leurs intérêts matériels et la somptueuse légende de leurs déesses morales.

Il faut croire que le genre répond à certains penchants faciles, car il a la vie dure. Un *Chantecler* est une manifestation attardée, mais non équivoque, de l'école hugolâtre; un Mounet-Sully garde les échos des clameurs emphatiques d'Hernani, et le critique du *Temps* n'est qu'un romantique inguérissable, qui préfère l'*Hamlet* de M^{me} S. Bernhardt à la composition surprenante de vérité simple de Suzanne Desprès.

Aussi, depuis quelque temps, l'esprit français réagit-il contre ces tardifs symptômes.

Le romantisme, devenu par ses excès mêmes synonyme de multiples et haïssables défauts, est une infection contre laquelle il faut toujours se défendre, et il est des écrivains de bonne foi, qui tout en le détestant, s'aperçoivent encore avec chagrin qu'ils ne sont pas à l'abri de la contamination. Certaines pensées modernes sont à ce point obsédées de la crainte d'une contagion qu'elles se méfient de la sensibilité, de l'imagination et du lyrisme; elles ont voué à Stendhal et à Renan un culte plus rassuré et donnent leur confiance au lucide et jeune maître Maurice Barrès. Mais ces indépendants restent obsédés; ils rêvent un néo-classicisme, et au lieu de négliger désormais le romantisme, qui doit périr de ses propres erreurs, ils emploient erronément le qualificatif pour stigmatiser ce qui n'est en somme que lyrisme, émotion, naturisme ou fantaisie; ils traiteraient de romantiques les *Histoires des Etats de la Lune* de Bergerac, si pas l'*Enfer* du Dante.

* * *

On conçoit que le mot *romantisme* ait une signification en France, lorsqu'il s'agit de littérature. Mais en musique? N'est-ce point une extension inexacte d'un terme d'école littéraire, d'autant plus injuste que cette détermination est devenue par elle-même une défaveur? Par habitude, sans y réfléchir, nous appelons romantiques une série de compositeurs français, allemands, italiens; mais ce n'est qu'une façon de préciser l'époque où ils ont vécu, laquelle était contemporaine du développement du romantisme littéraire français.

Quelques exemples. Vous inscrivez Weber parmi les romantiques. Il n'est pas douteux que certaines *histoires* que sa musique a illustrées participent au genre. Remarquez que le livret d'*Euryanthe* est d'une Française, je crois, influencée certainement par la mode régnant en souveraine dans son pays en 1820. Quant au sujet du *Freischütz*, l'aventure est purement germanique, et tout poète allemand, depuis l'année des ballades jusqu'aux derniers jours du XIX^e siècle, l'eût contée telle que Weber l'adopta. Mais ne discutons pas les livrets. Quant à la musique, quels caractères la rattachent au romantisme? Son lyrisme radieux, son impétuosité, toute sa poésie rêveuse, mystique et passionnée sont l'expression même de la vieille Allemagne, et constituent les qualités les plus précieuses de la musique théâtrale de tous les temps; les libertés de son style, souple dans la familiarité comme dans la pompe, sont d'un riche talent répondant à ses inspirations naturelles, et ne cherchant pas plus à fonder les bases d'une école nouvelle que Hans Sachs chantant ses lieder naïfs ou Beethoven écrivant ses derniers quatuors.

Le danger de confondre les formes théâtrales avec l'expression musicale n'existe pas lorsqu'il s'agit de musique pure, et il me sera plus facile de me faire comprendre en rappelant les deux symphonies inscrites au programme de dimanche dernier. La sensible *Inachevée* de Schubert et la dodelinante *Italienne* de Mendelssohn sont de bonne musique; mais en quoi sont-elles plus romantiques qu'une pastorale de Haendel ou un air tendre de Rameau? Le genre lui-même n'a rien de révolutionnaire; la symphonie, qui bénéficie depuis un siècle et demi d'une rare fortune, n'est qu'une fille de l'ancienne sonate.

J'entends le nom que vous allez m'opposer: Berlioz, le vaniteux, le lyrique exaspéré, le désespéré excessif, le René ténébreux, le sardonique, le fantastique et l'inférieur! — Oui, quand il écrivait en français. Mais quand il composait, ou sa musique était bonne et parfois géniale, ou elle était mauvaise et parfois détestable. Malheureusement, c'est lorsqu'elle présente un des caractères romantiques qui viennent d'être rappelés qu'il aurait souvent mieux valu qu'elle ne fût pas écrite.

Ecoutez attentivement cette ouverture du *Carnaval romain*. L'intention romantique s'y manifeste notamment dans l'opposition des genres, l'individualisation et la spécialisation. Est-ce à de pareilles préoccupations que l'œuvre doit sa beauté? Le *Carnaval* est « romain »: spécialisation. Nous serons d'accord pour le trouver aussi italien que le Carnaval de Schumann est viennois; et s'il s'agit d'exprimer en musique l'ivresse de la sarabande, l'allégresse de la danse et la griserie du rythme, le *finale* de la 7^{me} Symphonie fournit une page autrement éblouissante, audacieuse, anticlassique! Berlioz juxtapose, sans transitions, le pittoresque heurté de ses descriptions avec la belle rêverie du cor anglais. Il a raison, puisque c'est sincère et émouvant. Mais cet effet est-il dû à une théorie romantique? Fallait-il, pour qu'un musicien y songeât, que parût la préface de *Cromwell*? Feuilletiez

les pages du maître qui sont les plus belles, et relisez, parmi toutes, le duo de Didon et d'Enée : songe-t-on devant cette sérénité, cette ampleur d'inspiration, à des soucis d'écoles, et le compositeur Berlioz a-t-il atteint de telles cimes parce que le journaliste Berlioz bataillait pour un genre incompatible avec l'essence même de la musique ?

On dit : Schumann est un individualiste, et l'exaltation de l'individualisme lyrique est la gloire du romantisme. — Oui, Maucclair a défini l'œuvre de Schumann : une musique d'aveux. Mais toute la musique de chambre est une musique d'aveux ! Bach lui-même, en écrivant le prélude en *mi bémol* mineur du premier cahier du *Clavecin*, nous confie une peine bien profonde et haute. L'œuvre de Schumann fournit un exemple illustre de l'impossibilité pour le romantisme de s'unir à la musique : c'est *Manfred*. Quelles mélodies sensibles, émouvantes et simples pour orner une versification éclatante, un sublime vite essoufflé ! Et que ce héros aux longs cris agaçants est plus poseur et plus insupportable encore lorsqu'il s'accompagne des cantilènes si pénétrantes, si intimes, qui semblent doucement indiquer au cabotin déclamatoire la véritable expression d'une véritable douleur !

* * *

Alors, il n'y aurait pas de « musique romantique » ; et ce qui précède, brèves propositions à vérifier, ne serait paradoxal qu'en apparence. La musique s'est développée en obéissant aux génies qui se sont passé successivement le sublime flambeau. Ils ont enrichi ses moyens d'expression, lui apportant chacun des instruments, des combinaisons, des timbres, des rythmes nouveaux ; l'histoire de la musique est une succession de noms et pas une succession de doctrines. Elle ignore les révolutions, réactions, théories et parades, parce que de tous les arts c'est celui qui a le plus besoin de sincérité.

HENRY LESBROUSSART

J.-A.-D. INGRES

Retardée par diverses circonstances, l'inauguration du Musée Ingres à Montauban a été célébrée avec éclat le 5 octobre. On fêta le même jour la mémoire du romancier-poète Emile Pouvillon, à qui la Ville de Montauban a érigé un monument. Et cette double cérémonie amena dans la petite cité méridionale une affluence exceptionnelle d'artistes et d'écrivains, mêlés aux représentants officiels du gouvernement, de la Société Nationale des Beaux-Arts, de la Société des Gens de lettres, de la Société des Auteurs dramatiques, etc.

Parmi les discours, on applaudit particulièrement celui de M. Léon Bérard, sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, qui résuma avec une rare pénétration et un judicieux sens critique les motifs pour lesquels Ingres, si discuté de son vivant, s'impose à notre admiration :

« Quand on se risque à discourir sur Ingres, il est une pensée de lui qu'il convient de méditer. « La louange pâle d'une belle chose est une offense », a-t-il dit. Et voilà qui doit suffire à régler l'intention et le sens du discours. Les artistes ont pénétré les secrets du maître ; les critiques disposent d'un vocabulaire innombrable, nuancé et divers comme les palettes les plus somptueuses et qui leur sert à traduire hardiment dans notre langage toutes les beautés de la peinture : laissons-leur, aux uns et aux autres, le soin de célébrer les mérites et les grandeurs de l'œuvre, d'en dire le sens profond et la portée.

Devant la grande *Odalisque*, devant l'*Apcthéose d'Homère*, gardons-nous, nous autres profanes, d'entreprendre des apologies qui pourraient ressembler à des attentats. Il nous apparaît avec

la clarté de l'évidence qu'un homme serait un très grand peintre qui n'aurait peint que le portrait de M. Bertin et celui de M^{me} de Senonne, et le torse de femme qui se voit au tableau de la *Source*. Nous sentons fort bien quels dons prodigieux représentent tous ces dessins où la vie s'exprime avec une telle simplicité de moyens que des lignes presque imperceptibles y suffisent à rendre la splendeur des formes, la grâce ou l'énergie des visages, la richesse et le moelleux des étoffes, tout ce que d'autres demandent à la couleur.

Nous admirons profondément l'art de votre immortel compatriote, un des plus grands peintres français et le plus grand peintre du Midi. Veuillez nous dispenser seulement de l'admirer en forme et par raison démonstrative. A côté de son œuvre peinte et dessinée, ne nous en a-t-il point d'ailleurs laissé une autre dont il est possible de parler sans grand risque d'offense ou de sacrifice ? Et c'est l'œuvre pédagogique et législative d'Ingres, la *Somme* de ses enseignements, de ses principes et de ses aphorismes... »

Et très justement M. Bérard, rappelant l'hostilité dont le maître fut la victime, ajoute :

« Nous qui nous flattons d'admirer pareillement un portrait d'Ingres et une *Maternité* de Carrière, nous qui reconnaissons la Nature aux ciels vaporeux d'un Claude Monet, aux chairs ensoleillées d'un Renoir et ne dénions point un haut caractère d'art même aux Odalisques de Toulouse-Lautrec, nous avons peine à comprendre les querelles qui se sont élevées entre les chefs d'écoles. A quoi bon leur parti-pris ? Et pourquoi tant de combats, et parfois de haines si vives puisqu'ils ont eu du génie les uns et les autres et que nous les confondons aujourd'hui dans une même admiration ? Il est pourtant nécessaire que de grands artistes disputent à de certains moments avec quelque sectarisme sur les principes de l'art. La vie même et les destinées de l'art y sont intéressées. Lorsqu'une école a brillé de tout son éclat et accompli toute sa fonction, elle doit faire place à une autre. Compromise et dénaturée par des disciples malencontreux, la tradition, épuisée, se meurt.

A ce moment où, d'une tradition glorieuse, il ne reste souvent plus que de mauvaises habitudes, il importe que quelque réformateur passionné surgisse. Presque toujours il fera figure de révolutionnaire, et presque toujours pourtant son rôle aura été de sauver la vraie tradition en la gardant de ceux-là mêmes qui prétendent la continuer. »

On ne pourrait mieux dire. Rarement (ne serait-ce même pas la première fois ?) un membre du gouvernement exprima sur l'évolution salutaire, indispensable, de l'art une opinion aussi catégorique. Carrière ! Claude Monet ! Toulouse-Lautrec ! Le temps est si proche encore où, dans les sphères officielles, ces noms étaient honnis. Mais peu à peu la justice se fait.

Comme tous les forts, Ingres marchait d'ailleurs d'un pas sûr vers la gloire et rien n'entamait sa confiance dans l'avenir :

« Il a illustré sa doctrine par des chefs-d'œuvre. Il l'a vivifiée et justifiée par sa rude probité, par son admirable conscience artistique. De l'unité de sa carrière et de son œuvre on fait volontiers honneur à sa jeunesse. « Je compte beaucoup sur ma vieillesse, elle me vengera » ; celui-là assurément savait vouloir. Reconnaissons seulement que sa volonté n'était peut-être que le sentiment de sa prédestination. Il n'a guère connu d'incertitude sur sa vocation. Sa destination offre le meilleur exemple de l'unité, de l'équilibre, de la tranquille harmonie qu'il chercha à réaliser dans l'art. En proclamant qu'il fut heureux, nous ne risquons pas de diminuer le fervent hommage que nous rendons à ce très haut et noble gardien de l'esprit français. »

O. M.

MEMENTO MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, Salle du Conservatoire, audition avec le concours des classes d'orchestre (professeur, M. Van Dam) et de chant choral (professeur, M. Mari-voet), de M. De Bondt, organiste, d'anciens élèves et élèves.

Même jour, à 2 h. 1/2, Salle Patria, premier concert d'abonne-

ment de la Société des Concerts Ysaye, sous la direction de M. Eugène Ysaye et avec le concours de M. Severin Eisenberger, pianiste. Au programme : 1. Symphonie n° 3 (Schumann); 2. Concerto n° 24, pour piano et orchestre (Mozart); 3. « A Pagan Poem », poème symphonique op. 14, d'après Virgile, 1^{re} audition (Ch.-M. Loeffler); 4. Concerto op. 30, pour piano et orchestre (Rimsky-Korsakow); 5. Danse Piémontaise sur un thème populaire, 1^{re} audition (Sinigaglia). Répétition générale, la veille, mêmes salle et heure.

Demain, lundi, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de M. Norman Wilks, pianiste.

Même jour, même heure. Salle Patria, premier concert d'abonnement de la Société Philharmonique, avec le concours de MM. Eugène Ysaye et Raoul Pugno. Séance Beethoven.

Mardi 11 novembre, deuxième concert de la Société des Concerts classiques, avec le concours du célèbre violoniste Jacques Thibaud.

Dimanche 16 novembre, à 2 h. 1/2, Salle Patria, concert avec orchestre, dirigé par A. De Greef, donné par le pianiste Ch. Delgouffre, avec le concours de Berthe Albert, cantatrice.

La deuxième séance musicale du Salon des Artistes Wallons, à Mons, aura lieu aujourd'hui, dimanche, à 2 h. 1/2. Organisée sous la direction de M. Crickboom avec le concours de M^{me} Marthe De Vos et de M. Remy Lejeune, elle sera consacrée aux œuvres de César Franck, G. Lekeu, E. Raway, M. Crickboom, L. Delune et L. Mawet, et précédée d'une conférence de M. Maurice des Ombiaux sur la *Peinture Wallonne*.

Dimanche prochain, troisième séance, organisée par M^{lle} Hélène Dinsart avec le concours de MM. G. Lexin, ténor, L. Kieq et R. Preumont, professeur au Conservatoire de Mons.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Laird de Dumbiky.

La 15^e saison des matinées littéraires du Parc a commencé jeudi, et l'on a revu pour la 15^e fois — avec quelle joie, je vous le laisse à penser! — M. Jean-Bernard. M. Jean-Bernard est le conférencier attitré des matinées du Parc. Celles-ci mourraient plutôt que de ne plus avoir, chaque année, M. Jean-Bernard à leur tribune. Et le public, donc! Qu'on lui enlève son Jean-Bernard, et l'on verra!!

Eh bien, je l'avouerai franchement, cette année-ci, j'ai eu une petite déception. Jean Bernard m'a paru moins en verve que de coutume. Il a fait moins de digressions. Il a failli rester dans son sujet! Et même, ce qui m'inquiète, il a parsemé sa causerie de quelques « roseries » à l'adresse de M. Antoine, directeur de l'Odéon, et de M. Léo Claretie, conférencier attitré — lui aussi! — de ce théâtre. Que diable a bien pu faire — ou ne pas faire, c'est la question! — l'Odéon à M. Jean-Bernard?...

Et, chez cet homme excellent, tout sucre et miel, bénisseur et encenseur, aimable presque à l'excès, quel est cet accès soudain d'ironie pointue? Le dieu du jour, le Roi de la Conférence et du Tango, M. Jean Richepin lui-même a reçu une flèche. M. Bernard nous a révélé que M. Richepin est l'auteur — bien payé — d'un petit ouvrage de réclame en faveur de je ne sais quel industriel. Et pourquoi ce détail inattendu? Parce qu'il paraît que Dumas père en fit autant.

Dumas père, c'était le sujet de la conférence. Et quelle jolie conférence on pouvait faire sur un pareil sujet! M. Bernard n'y a guère touché et s'est contenté de nous parler — un peu — de la pièce de Dumas qui inaugurerait les matinées : le *Laird de Dumbiky*. Il nous a appris que cette comédie pseudo-historique, représentée sans aucun succès, en 1843, à l'Odéon — toujours l'Odéon! — n'avait plus été reprise depuis. Il nous a invités à casser l'arrêt sévère du public parisien de 43. Et il nous a tant répété que la pièce était extrêmement amusante, que nous allions rire, beaucoup rire, rire aux larmes..., que nous avons bien craint de ne point rire du tout.

Heureusement, la pièce de Dumas est réellement très amusante et nous avons ri tout de même. C'est une jolie comédie d'intrigue, très mouvementée, très animée, avec de l'esprit, de la verve, de la drôlerie, et même parfois, à deux ou trois endroits, de l'émotion et de la gravité. Le public y a pris grand plaisir et a à peine remarqué qu'il n'y avait là ni psychologie, ni vérité humaine, ni art proprement dit. Le jeu habile des acteurs n'a d'ailleurs pas peu contribué à lui cacher le vide de la pièce. MM. Marey, Laumonier, Bosc, Richard, MM^{mes} Adrienne Beer et Dudicourt sont des artistes pleins de talent. Et grâce à eux, voilà cassé l'arrêt de 1843. Il ne reste plus à l'Odéon qu'à remonter la pièce, après 70 ans, et à M. Jean Bernard, pardon! à M. Léo Claretie qu'à la présenter aux Parisiens. G. R.

COURS

M. Jean Risler, professeur au Conservatoire, a ouvert un cours de harpe chromatique Pleyel exclusivement réservé aux familles des membres du *Cercle artistique*. S'adresser pour tous renseignements à M. Risler, 38 avenue Beau-Séjour.

D'autres cours de harpe chromatique Pleyel sont réservés aux artistes et peuvent être suivis gratuitement par les jeunes gens et les jeunes filles qui préparent leur examen d'entrée au Conservatoire.

L'Union Nationale Dentellière a ouvert, le 15 courant, rue du Poinçon 28, le cours de technique dentellière, dont nous avons annoncé l'organisation. Après quelques paroles de bienvenue adressées par M. le président aux élèves, M^{me} Kefer-Mali a entretenu l'auditoire de considérations très intéressantes au sujet du dessin de dentelle. Dans quelques mois, dès que les personnes suivant le cours de technique auront acquis une certaine expérience dans la confection des dentelles, ce cours sera complété par l'exécution de dessins de dentelles.

Demain, lundi, ouverture de l'Institut de Culture française, 60 chaussée d'Ixelles, sous la direction de M^{lle} Marie Closset. Secrétariat : M^{lle} Marie Gaspar, 20 rue des Coteaux Mardi, inauguration du cours des régentes.

PETITE CHRONIQUE

Exposition ouverte :

Au Musée moderne : Salon du Cercle les Indépendants.

Contrairement à ce qui a été annoncé, l'importante exposition d'Art ancien en Flandre annexée à l'Exposition universelle de Gand restera ouverte jusqu'à la clôture de cette dernière, c'est-à-dire jusqu'au 3 novembre inclus. Le prix d'entrée, qui est d'un franc, est réduit à 50 centimes les lundi et jeudi après-midi.

Le Roi a bien voulu s'associer par une souscription à la célébration du centenaire du prince de Ligne. Celle-ci vient d'être fixée aux 23, 26 et 27 juillet. Au cours de ces journées, un congrès réunira à Ath et à Belœil les hommes de lettres, les spécialistes de l'art des jardins et de hautes personnalités militaires. Une séance académique aura lieu à l'hôtel de ville d'Ath, suivie d'une cérémonie à Belœil, devant la statue du prince de Ligne, et de l'inauguration d'une plaque commémorative du prince Claude, père du feld-maréchal et créateur des jardins français de Belœil.

Une représentation de *Colette et Lucas*, comédie en un acte mêlée d'ariettes, œuvre du prince de Ligne jouée en 1776 à l'occasion du mariage de son fils, aura lieu dans le parc. Une fête de nuit autour de la grande pièce d'eau de Neptune évoquera les fastes d'antan.

Les souscriptions et adhésions sont reçues par M. F. Leuridan, secrétaire général du Comité d'initiative, à Belœil. Les noms

des participants seront réunis dans un livre d'or. De plus, le Comité prépare une réimpression de *Colette et Lucas*, charmante plaquette illustrée par Antoine Cardon, qui fut imprimée à Belœil par le prince de Ligne sur ses presses particulières et dont il n'existe plus que trois exemplaires connus. Fac-simile de l'édition princeps, l'édition du Centenaire aura pour les bibliophiles un attrait particulier.

Le Grand Prix de composition musicale (Concours de Rome) a été décerné à l'unanimité à M. Léon Jongen, de Liège, frère cadet du compositeur Joseph Jongen. Cette décision du jury sera très favorablement accueillie par tous ceux qui ont eu l'occasion d'apprécier les dons du jeune musicien, sa sensibilité musicale et la finesse de son tempérament. M. Léon Jongen a fait paraître chez MM. Durand quelques mélodies. Il a en portefeuille diverses œuvres pour piano, des pièces symphoniques, une sonate pour piano et violon et un drame lyrique en deux actes, *Anne-Josèphe*, dont nous avons eu déjà l'occasion de parler et dont il achève l'orchestration.

M. Alfred Mahy, chef de musique des carabiniers, a obtenu le second prix; M. T. De Sutter un deuxième second prix; M. Brumagne, accompagnateur au théâtre de la Monnaie, un troisième second prix.

Enfin, une première mention honorable a été attribuée à M^{lle} de Guchtanaere, une deuxième à M. Floris.

Le jury était composé de MM. Léon Du Bois, directeur du Conservatoire de Bruxelles, président; E. Mathieu, directeur du Conservatoire de Gand; F. Rasse, directeur de l'École de musique de St-Josse-ten-Noode; Paul Gilson; E. Wambach, directeur du Conservatoire d'Anvers; S. Dupuis, directeur du Conservatoire de Liège, et J. Vanden Eeden, directeur du Conservatoire de Mons.

Nous avons annoncé que la Société des Amis de la Littérature belge, placée sous le haut patronage du Roi, consacrerait l'une de ses séances à la mémoire de Camille Lemonnier. Cette manifestation littéraire en l'honneur de celui qui fut l'un des premiers protecteurs des Amis de la Littérature belge et qui occupa leur tribune aura lieu à l'Hôtel de Ville de Bruxelles samedi prochain, à 8 h. 1/2. Outre M. Maurice des Ombiaux, qui fera une conférence sur l'écrivain, on entendra M. Edmond Picard dans une allocution d'ouverture et M. Emile Verhaeren, qui, pour clore la séance, rendra hommage à Camille Lemonnier.

Les autres conférences de la saison seront faites par MM. H. Liebrecht, Ad. Hardy, H. Stiernet et Edmond de Bruyn. Elles auront pour sujet quelques-unes des personnalités marquantes des Lettres belges, notamment Georges Rodenbach, Albert Giraud et le prince de Ligne.

Le comité de lecture du Théâtre belge pour la deuxième année d'essai est constitué. En font partie: M. Iwan Gilkin, délégué du Comité de patronage, président; M. Doutrepoint, délégué du gouvernement; M. Arthur De Rudder, délégué du Syndicat des auteurs dramatiques; M. Arthur Daxhelet, de l'Association des écrivains belges; M. Grégoire Le Roy, de la Libre Académie; M. Franz Ansel, des Amis de la Littérature; M. Reding, directeur du Parc. Les travaux du Comité ont commencé immédiatement.

TAPIS D'ORIENT

DALESÈME 2, RUE LEOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS: 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

On sait que le Comité de patronage et de surveillance est composé de MM. E. Picard, Iwan Gilkin, Doutrepoint, Rency et Rouvez, auxquels ont été adjoints MM. Gheude et Jacquain, comme représentants de la province de Brabant et de la ville de Bruxelles.

Les auteurs qui désirent soumettre leurs œuvres à l'examen des membres du comité sont priés de les envoyer à M. Prickaerts, au Ministère des Sciences et des Arts.

Le premier spectacle sera donné en novembre.

L'éditeur H. Lamertin met sous presse, avec la collaboration de M. Paul Lacomblez, une édition de grand luxe de la *Légende d'Ulenspiegel*, ornée de 250 illustrations en noir et en couleurs, dont quinze hors texte, par M. Amédée Lynen. Celui-ci a fidèlement traduit — on s'est plu à le reconnaître lorsque l'œuvre fut exposée — le génie de Charles de Coster et, comme le dit M. Emile Verhaeren, qui a écrit la préface du livre, a tiré tous ses motifs non pas de son imagination mais de la plus exacte réalité.

L'ouvrage, limité à 350 exemplaires numérotés, est mis en souscription à 100 fr. sur vélin, 150 fr. sur Japon, 200 avec un état hors-texte des planches en couleurs et 250 avec une double suite des planches, en couleurs et en noir.

Le Thyse (1), l'une de nos meilleures revues littéraires, est entré dans sa quinzième année et poursuit allègrement une campagne féconde et désintéressée. Son fascicule de septembre contient, entre autres, une importante étude de M. Léon Paschal sur la *Médiocrité intellectuelle de la Belgique* dans laquelle l'auteur dénonce un vice d'organisation de l'enseignement supérieur. Signalons aussi l'*Hommage à Alfred de Vigny* qui groupe les noms de MM. Albert Giraud, Camille Naclaïr, Emile Verhaeren, Henri de Régnier, Arnold Goffin; un fragment du prochain roman de M. Edmond Glessener, etc.

De Paris:

Le vernissage du Salon d'Automne aura lieu le vendredi 14 novembre, de deux à sept heures et de neuf heures du soir à minuit. Il groupera, entre autres, de nombreux ensembles d'art décoratif; une importante exposition de maquettes, décors et costumes du Théâtre des Arts; une rétrospective de Bonhomme; un choix d'œuvres rappelant la mémoire de trois sociétaires décédés au cours de l'année: Lopisgisch, Joyau et Niederhäusern-Rodo; une vaste décoration monumentale et plusieurs tableaux du peintre suisse Hodler. Une salle sera réservée aux gravures et illustrations de M. Bernard Naudin.

(1) Direction: avenue Montjoie 104, Bruxelles.

Eaux-fortes en couleur: BAERTSOEN, *le Dégel*; WIHSTLER, *Symphonie en gris*; MEUNIER, *Briquetiers*. A vendre. Prendre adresse au bureau du journal.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}, Editeurs

BRUXELLES

PARIS

4, PLACE DU MUSÉE, 4

63, Boulevard Haussmann, 63

Vient de paraître:

La Peinture au Musée ancien de Bruxelles

Reproduction de 174 œuvres des diverses écoles accompagnée d'un guide historique et descriptif par FIERENS-GEVAERT.
Bel in-4° (22 1/2 × 29 cm.) de 80 pages de texte et 156 planches hors texte.

Prix: 10 fr. broché. — 12 fr. 50 cartonné. — 15 fr. relié.

Vient de paraître:

Les

Très Belles Miniatures de la Bibliothèque Royale

de Belgique
par EUGÈNE BACHA

Beau volume in-4° Jésus (26 1/2 × 34 1/2 cm.) contenant, outre une étude introductive, 56 planches hors texte en héliotypie.

Prix de l'ouvrage en portefeuille: 30 francs.

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN
[BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

**LA REVUE MUSICALE
S. I. M. & COURRIER MUSICAL
RÉUNIS**

Administrateur général : **René DOIRE**
Rédacteur en chef : **Emile VUILLERMOZ**

Rédaction et Administration :
29 RUE LA BOËTIE, PARIS

S. I. M.
REVUE MUSICALE MENSUELLE
FONDÉE PAR LA
SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE
(Section de Paris.)

Directeur : **J. ÉCORCHEVILLE**
Le numéro : France et Belgique, 1 fr. 50.
Union postale, 2 francs.
Abonnements } Etranger, 20 francs prr an.
 } France et Belgique, 15 francs.
Rédaction et Administration : **22, rue St-Augustin
PARIS**
RÉDACTION POUR LA BELGIQUE :
**M. René LYR, avenue Marie-Chlotilde
WATERMAEL**

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : **A.-F. LUGNÉ-POE.**

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes.

Numéro spécimen envoyé sur demande.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

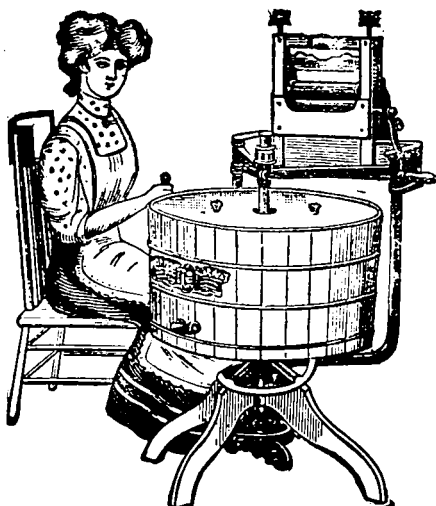
L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
23, Quai Voltaire. — PARIS



MACHINE A LAYER MORISONS

Lave les dentelles sans déchirer un fil.

Elle est : SANS POINTES EN BOIS, SANS TIGE AU MILIEU DE LA CUVELLE,
SANS BILLES, SANS RESSORTS, SANS ROULETTES.

Chasse l'eau de savon à travers le linge à laver, de gauche à droite, de droite à gauche, du centre vers les bords, de bas en haut et tape le linge en même temps sur toute sa surface.

Lave le linge en 6 minutes sans le faire bouillir! et fonctionne
par son propre poids.

ON LAVE EN ÉTANT ASSIS

Je donne dans toute la Belgique aux personnes que je juge dignes de confiance une machine à laver MORISONS à l'essai pendant un mois et je paie moi-même les ports aller et retour. — La Morisons Washer est vendue payable à la semaine ou au mois.

Demandez la brochure illustrée n° 530 avec prix à
J. L. MORISONS, 109 rue Dambrugge, Anvers.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Les Joyaux de la Madone (HENRY LESBROUSSART). — Charles d'Orléans (FRANCIS DE MIOMANDRE). — La Technique du violon (EUGÈNE YSAÏE). — Le Salon des Artistes Wallons à Mons. — Memento musical. — Le Théâtre du Vieux-Colombier. — Chronique théâtrale : *le Chevalier au Masque* (G. R.). — Cours. — Concours. — Nécrologie : *Hans von Bartels*. — Petite Chronique.

Les Joyaux de la Madone⁽¹⁾

Il y a une vingtaine d'années, une même représentation réunissait, au Théâtre de la Monnaie, deux œuvres très disparates : *Yolande* de M. Alb. Magnard et *Cavalleria rusticana* de M. Mascagni. Lorsque *Yolande* fut révélée, quelques personnes désorientées manifestèrent par des sifflets qu'elles n'avaient pas compris; aux derniers accords de *Cavalleria*, des sifflets jaillirent d'un autre endroit de la salle.

Le lendemain de cette soirée, l'un des siffleurs de *Cavalleria* se rencontra avec un homme raisonnable, d'expérience et de talent, dont les avis sont écoutés avec une attention respectueuse.

« Jeune homme, lui dit-il, vous avez sifflé *Cavalleria rusticana*. C'est votre droit. Je crois bien qu'il y avait, dans votre geste, un mouvement de représailles contre les siffleurs d'*Yolande*. Je vous concède que ce sont des butors, et que l'acte de Magnard est charmant de raffinement et de sensibilité. Mais vous avez néanmoins

(1) Drame lyrique en trois actes, poème et musique de M. E. Wolf-Ferrari, adaptation française de M. René Lara; — représenté au Théâtre de la Monnaie, pour la première fois le 17 octobre 1913.

sifflé *Cavalleria*, exprimant ainsi, violemment, votre désapprobation et votre désir de faire cesser les représentations de ce drame paysan. Avez-vous réfléchi? La facilité triviale des mélodies italiennes, la vulgarité des personnages, la négligence de l'écriture n'empêchent que c'est là une œuvre, une œuvre type, passionnée, mouvementée, colorée, qui plait au public et qui fera son chemin. Croyez-vous que la masse de spectateurs demande des *Yolande*, et s'intéresse à ces essais de savants et de solitaires, qui exigent, pour être appréciés, une culture de l'auditeur presque égale à celle du compositeur? Non. Ne méprisez pas *Cavalleria*. Il y a dans ces deux tableaux de la vie et du cœur. C'est fruste et mal élevé. Mais cela signifie quelque chose, et il peut en sortir de l'art.

— C'est ce que je nie, répliqua impétueusement le jeune homme. Je vous écoute avec respect, mais vous ne sauriez me convaincre. Vous croyez baser votre jugement sur une pratique de vingt-cinq ans de critique et vous prenez pour de l'expérience le simple opportunisme de celui que le métier déforme. Je devine, je sens et j'affirme, moi, que *Cavalleria* est une œuvre malfaisante, et que la défendre est une mauvaise action. J'ai sifflé, peut-être en réponse aux siffleurs de ma chère *Yolande*, mais surtout par haine de la laideur. Et *Cavalleria* est une laide chose, qui n'ennoblit rien ni personne, qui émeut comme un combat de boxe, qui ravale la musique à un rôle dégradant, qui usurpe la place d'œuvres d'art dignes de ce nom, et qui fournit au gros public, cette immense majorité passive et sans discernement, l'éducation musicale et lyrique la plus déplorable.

— Jeunes gens! Éternels passionnés! Votre enthousiasme!

siasme m'amuse et me plaît. Mais il est injuste. Vous parlez en amateur. Écoutez les professionnels, ceux qui mettent chaque jour la main à la pâte, et restent, quoi que vous en pensiez, les meilleurs juges : *Cavalleria* est de bon et vrai théâtre. *Cavalleria* fera une ample carrière, et *Cavalleria* n'empêchera aucun art, mystique ou prétentieux, de se développer à côté d'elle; lorsque le public s'en fatiguera, comme il se fatigue de tout, un autre genre naîtra; la scène évoluera. J'espère vivre assez vieux pour que nous puissions vérifier ma prophétie quand *Cavalleria* aura disparu des affiches : vous verrez alors si ma confiance d'aujourd'hui n'est pas mieux justifiée que vos farouches anathèmes et vos cris de Cassandre !

— Monsieur, je souhaite ardemment que lorsque nous renouerons cet entretien, je puisse constater que mon idéal s'alarmait et se révoltait à tort. Mais où en serons-nous à ce moment ? »

* * *

Eh bien, voici où nous en sommes. Vous allez apprécier l'œuvre dont la foule raffole en Allemagne, en Italie, à Vienne, à Paris, à Bruxelles, et bientôt dans les deux Amériques.

Maliella est une enfant trouvée, recueillie et élevée par Carmella, mère du forgeron Gennaro. Celui-ci, impulsif et mou, aime Maliella. La fille est coquette, perverse, l'esprit futile, les instincts sensuels : aucun sentiment, aucune pensée, aucune grâce. Son rire est violent : elle ignore le sourire ; sa parole est criarde, elle ignore la nuance ; ses désirs sont charnels, elle ignore la tendresse. Un bellâtre, chef d'une société secrète, faquin vaniteux et vide, entreprend sa conquête. Les vices du drôle séduisent Maliella ; ils assistent ensemble à la procession de la Madone, et le galant cynique offre à sa compagne de dérober pour elle les bijoux ornant la statue sacrée. Maliella apprécie cette fantaisie sacrilège, et la révèle à Gennaro ; celui-ci reçoit la confiance comme un défi ; la nuit, alors que la fille et le vaurien multiplient les seuls contacts épidermiques que leur permet la grille qui les sépare, le forgeron dépouille la Vierge et rapporte les bijoux. Le premier étonnement passé, la belle s'en pare, et donne sa chair à celui qui la dégoutait une demi-heure auparavant, en cherchant à s'imaginer, pour pimenter le plaisir, que Gennaro est Raphaël. Après la bagatelle, sa chaste nature lui fait deviner sans doute que l'autre doit être un plus vif amant ; elle court le retrouver dans une taverne, et devant une assemblée particulièrement choisie (vous pensez !) elle s'empresse de lui annoncer bien haut ce qui vient de se passer. Le public ne sursaute pas devant l'in vraisemblance, mais Raphaël n'apprécie guère l'attention. Soudain, il aperçoit les

joyaux que Maliella a conservés sur elle ; il est saisi d'une horreur aussi sainte que contradictoire à l'offre qu'il avait faite lui-même, et se retire avec force signes de croix. Maliella court se noyer : le librettiste ne savait plus qu'en faire, et cela ménage une sortie impétueuse ; et Gennaro, gratifié d'une ample bordée d'injures par sa maîtresse d'une nuit, se poignarde.

Un faits-divers assez répugnant, sur fond de foule hurlante : tel est le sujet qui a pu séduire un musicien. Imaginez le travail mystérieux et sacré de la conception lyrique. Pendant des mois, le cerveau vit comme envoûté ; l'âme donne tout ce qu'elle a de meilleur aux personnages que l'imagination dégage peu à peu d'une première vision, les précisant, les modelant, les animant, les étroitement ! — Glück, Weber, Wagner, d'Indy, Dukas, en quelles heures émouvantes d'exaltation secrète évoquiez-vous, dans vos fécondes solitudes, les images immortelles que vos génies nous ont données ! — Pour achever les trois actes qui nous occupent, un homme, un artiste peut-être, a pu accorder sans lassitude, sans écœurement, le fier trésor de ses harmonies à une Maliella, à un Raphaël, à un Gennaro. Jamais un doute n'a suspendu son patient et pitoyable travail ; aucun mouvement de recul devant une si piètre bassesse, aucun élan vers plus de générosité. Au moins, le poème pouvait-il conférer aux protagonistes une sorte d'amplification ; une infernale Maliella, un tentateur symbolique pouvaient se camper en traits épiques. Mais non ! L'histoire reste ordinaire, petite, sans psychologie, sans fermeté, sans logique, j'ose dire sans intérêt, tant ces fantoches désordonnés sont loin de nous. Et quel métier ! Les trucs les plus niais ne sont pas dédaignés. Toutes les bonnes recettes, éprouvées et cataloguées, ont été utilisées sans fausse vergogne. Gennaro, monologuant, supplie la Madone de le délivrer de son amour funeste : aussitôt une porte s'ouvre, et le funeste amour apparaît. On songe aux revues de fin d'année, et à la petite femme qui surgit à point : « On a parlé de l'Entente cordiale ? Me voici ! » — Carmella et Gennaro déplorent leur malheur, et quittent la scène, *piano* ; tout à coup, irruption tonitruante du chœur. — On appellera cela loi des contrastes. Nous disons : ficelles. — Et les chœurs de coulisse ! Et les cloches ! et les trompettes d'enfant sur la scène ! Et les chœurs religieux opposés aux chœurs profanes ! Et les hallucinations ! Et les invocations ! Tout cela plaît au public ingénu qui n'aperçoit pas l'artifice. Libre à l'auteur de ne rechercher que les suffrages de ce public-là.

Certes, la partition représente un ample travail. Dans cet orchestre gros et tendu, un technicien distinguera des audaces, certaines combinaisons de timbres, certains détails d'écriture qui révèlent de la science et de la compétence. Mais l'inspiration est maigre et sans

personnalité. Deux pages d'entr'actes, développées parallèlement, séduisent la foule par la simplicité de la phrase et du rythme : mais la même foule ne voit pas la fadeur et la vulgarité de l'une et de l'autre. Les ensembles vocaux et orchestraux sont colorés et mouvementés, mais souvent longs et monotones dans le tintamarre. La première scène du troisième tableau déplaît le moins et donne l'impression d'être *construite*. Elle est équilibrée et se développe bien, suivant un plan assez rigide et sous une ornementation qui ne manque pas de sûreté. Mais l'originalité...

Quant au style vocal, c'est ou la courbe triviale des romances italiennes ou les demi-parlés d'un goût si odieux, ou le cri. Dans la *Fille du Far-West*, l'émotion d'art était fournie par les pistolets browning ; les *Joyaux de la Madone* la recherchent dans le cri, en gros et en détail ; cris brefs, cris prolongés, acclamations, disputes, hurlements déchirants et imprécations sardoniques. Vous pensez si nous sommes loin des principes d'esthétique élémentaires : que la vérité seule, âpre ou douce, fait naître la musique ; que celle-ci n'est belle qu'en exprimant de beaux accents ; que le rêve et l'émotion sont les principaux facteurs de la musique : que la passion n'a de splendeur que si elle ennoblit par la force de son élan ; et qu'en épurant l'imagination et la sensibilité on épure la musique qui en est la langue. Quel prix ces *Joyaux* de pacotille ajoutent-ils à des règles aussi simples !

* * *

J'ai revu le siffleur de *Cavalleria*. Il avait le triomphe modeste. Sa main me tendait un journal où son contradictoire d'il y a vingt ans analysait et définissait l'œuvre nouvelle d'une plume révoltée.

— « Voilà ma vengeance, ricanait-il. On a ouvert les bras à *Cavalleria* ; on a accueilli la bête : la lice s'est installée et a fait ses petits. L'indulgence amusée du début était de la veulerie. Il fallait être intransigeant. Il est trop tard maintenant ! »

Aujourd'hui, en effet, cinq théâtres jouent ces productifs *Joyaux*, et le rideau se lève six fois après chaque acte. Les quatre cinquièmes des salles de spectacles battent des mains, et sortent du temple en parfaite satisfaction. M^{me} Emmy Destinn s'éprend de la *Fille du Far West* et en fait le principal numéro de sa tournée. Aucune entreprise de spectacles ne peut plus subsister si elle n'abandonne le quart ou le tiers de sa campagne au vérisme italien. La Monnaie n'y échappe pas plus que les autres, malgré les efforts courageux de sa direction vers l'épuration du goût public et son intérêt prépondérant pour la véritable musique lyrique ; elle s'excuse de ce qu'elle doit présenter en le présentant admirablement. Mais personne ne pourra remonter le courant, et pour une foule, le courant vers la fausse

beauté est toujours le plus facile. Nous glissons à une esthétique de *sketch* et de cinéma. Toute masse répugne à l'effort, et la noblesse dans l'art en exige toujours.

HENRY LESBROUSSART

CHARLES D'ORLÉANS

J'avoue que je demeure frappé d'admiration devant un labeur aussi énorme. La quantité de livres, de documents que cela suppose est stupéfiante, surtout la mise en ordre des notes extraites de ce dépouillement. Chaque page a une moyenne d'au moins quatre ou cinq références. Mais M. Pierre Champion reste lettré et artiste au milieu de ce travail, et le mouvement de son style ne s'en ressent point. Cette *Vie de Charles d'Orléans* (1) me paraît un vrai modèle du genre. L'auteur est en règle avec l'érudition, et je ne pense pas qu'on puisse à ce point de vue lui chercher la moindre chicane ; il est bien défendu. Mais, ces précautions prises, l'écrivain ne se tient pas pour quitte vis-à-vis des grandes règles de la composition, vis-à-vis de ses devoirs de biographe et de psychologue. Il a voulu voir et comprendre pleinement son personnage.

A le fréquenter beaucoup, j'ai dû me rendre très vieux et je me suis pris à l'aimer. J'ai essayé de le voir en quelque sorte vivant, ce qui est presque toujours la meilleure façon de comprendre. Ainsi, après que j'eus fureté dans ses « vieux cahiers », m'est apparu le « doux » seigneur en son âge mûr, chenu comme un vieux chat, frileux dans ses robes fourrées de velours noir ; familier et très bon, maniaque un peu ; grave, comme il arrive à qui a été déçu dans ses entreprises ; plein de sagesse et de franche gaieté au milieu des compagnons de son choix ; noble dans ses façons, encore qu'il fût dénué de tout héroïsme ; bien vivant et geignant sans cesse sur ses rhumatismes, sur sa vue qui baissait, maux toutefois un peu moins imaginaires que les blessures sanglantes qu'il prétendait, dans le même temps, avoir reçues d'Amour.

Mais du jour où M. Pierre Champion vit son héros dans sa réalité, et si je puis dire dans son relief et son volume, comme s'il le touchait, il fut sur le seuil de cette vérité psychologique très simple, mais ici très féconde : qu'une œuvre de vrai poète ne peut pas être abstraite de la vie menée par l'homme. Quelque transposition dont il use, ce sont après tout les événements de son existence personnelle dont il fait les éléments de son inspiration, et le plus précieux comme le plus réaliste.

On s'était beaucoup trompé jusqu'ici sur le cas de Charles d'Orléans. La subtilité rare, le raffinement, le style allégorique, les précautions en quelque sorte de ce poète avaient fait croire à sa froideur, ou plutôt à son artifice, à une séparation fort nette entre sa vie propre et son œuvre. Il n'en est rien. Et M. Pierre Champion l'a bien compris. A une époque entièrement allégorique et précieuse, il était tout naturel que Charles d'Orléans, entraîné d'ailleurs par une propension native à la complication et à la finesse fit une œuvre pleine d'allégorie et de préciosité. Mais cela n'implique point qu'un sentiment sincère fût absent de son inspiration. Ainsi que le fait remarquer très justement l'auteur : « si le caractère autobiographique ne s'impose pas tout d'abord, c'est que toutes les œuvres sont marquées de l'esprit de leur

(1) PIERRE CHAMPION : *Vie de Charles d'Orléans*. Paris, librairie spéciale pour l'histoire de France. Bibliothèque du xv^e siècle. Honoré Champion, éditeur.

temps: et, quand ce temps est bien éloigné de nous, il semble que toutes soient impersonnelles. C'est là en quelque sorte une illusion de notre vue ».

Il suffit, pour le démontrer, d'une façon de contre-épreuve. Et M. Pierre Champion, s'arrêtant comme pour une méditation résumative à chaque stade de cette vie, indiquera les concordances qu'il trouve entre les événements les moindres arrivés à Charles d'Orléans et des pièces que dans notre distraction nous attribuons jusqu'alors à l'ingéniosité pure du virtuose. Il n'en est rien. Au contraire d'un jongleur habile et froid, Charles d'Orléans fut peut-être le plus attentif aux détails de sa vie: depuis les sentiments de son cœur jusqu'aux accidents les moins importants du train-train journalier, éclairée par l'interprétation de M. Champion, cette œuvre apparaît comme significative à un point étonnant, une série de confessions.

Il faut bien reconnaître cependant que cette existence fut infiniment plus riche et plus curieuse qu'elle ne transparait dans les poèmes. Engagé dès son plus jeune âge dans une querelle digne d'Hamlet et dont du reste il sent la responsabilité trop écrasante, Charles d'Orléans n'a guère le temps de jouer, dans la cruelle guerre civile des Bourguignons et des Armagnacs, qu'un rôle tout passif et négatif, entraîné d'ailleurs beaucoup plus loin qu'il ne voudrait par les fautes et les exactions de ses alliés malgré lui. Marié adolescent à une jeune fille presque enfant, déjà veuve si romanesquement d'un prince anglais assassiné, le voilà, à vingt et un ans, arrêté en plein essor de jeunesse et d'espoir dans la stupide boucherie d'Azincourt et prisonnier des Anglais qui le gardent vingt-cinq ans: toute sa jeunesse et une partie de son âge mûr. De quoi faire périr d'ennui tout autre qu'un homme comme lui, c'est-à-dire prématurément un sage, entraîné à se consoler avec des livres et des rêveries. Ce n'est donc qu'à quarante-six ans qu'il reprend contact avec le monde, avec les réalités de la vie. Sa femme très chère, pour laquelle il n'a cessé de soupirer et d'écrire pendant son exil, est morte dans l'intervalle. Les mœurs, les modes ont changé. Le voilà tout désorienté. N'importe, il se remet à l'apprentissage. Il veut se refaire une carrière politique. Dans ces temps troublés, un seul rôle reste à prendre: celui de pacificateur, qui convient bien du reste à son tempérament essentiellement doux et bienveillant. Des erreurs, imputables plutôt au hasard des circonstances qu'à son impétuosité, le rendent suspect au pouvoir royal. Il sent cela et, la fatigue de l'âge aidant, il comprend qu'il n'a plus à insister. Il se retire sur ses terres où il mène enfin la vie noble, paisible et digne qui convient le mieux à ses goûts. Dans l'intervalle, il s'est remarié. Très tard, et comme il ne les attendait plus, il a eu une fille, puis un fils. Enfin il meurt, très doucement, sans héroïsme ni peur, comme un lettré stoïque, comme un sage.

De tout cela, qui est fort curieux, il ne subsiste qu'une sorte de reflet très atténué dans son œuvre. Mais cela aussi s'explique. Le temps a passé. Notre conception du lyrisme est infiniment plus directe et plus brusque. Nous voulons des aveux et non pas des rébus, des cris et non de discrets soupirs. Il nous faut faire un effort pour comprendre ce qui se passe dans une âme du xv^e siècle. Seulement, l'effort est le même s'il s'agit de comprendre les plus grands événements historiques.

Ainsi, malgré tout ce que peut avoir de faux une telle conception (la conception allégorique), Charles d'Orléans fait œuvre de réaliste. Les petites entités de son imagination sont autant de personnes vivantes et agissantes, semblables à celles qu'il a

observées autour de lui; le poète les produit dans des scènes réelles de la vie, toujours charmantes et très justes. Les chambres qu'il donne à Pensée ne sont point quelconques; elles sont toutes semblables aux siennes. Charles les montrera « richement étoffées », comme celles dont il faisait dresser les inventaires; pour y entretenir la fraîcheur pendant l'été on en fermait les volets. Il dira l'hôtellerie de Pensée pleine de gens qui vont et viennent, comme celles que l'on trouve en voyage; il connaît son moulin que fait tourner l'« eau de Pleurs ».

M. Pierre Champion a compris merveilleusement cette époque, pourtant si loin de nous. Je ne sais ce qu'il faut le plus admirer de ses vastes tableaux synthétiques ou de ses portraits particuliers. La psychologie de Charles d'Orléans lui-même est étonnante. Mais je ne trouve pas moins remarquables celles de son père, de sa mère Valentine de Milan, de l'hypocrite Henri V, des deux rois de France, de maint comparse. Les descriptions de batailles, de tournées diplomatiques, de tournois sont à l'envi mouvementées et savoureuses. Un attendrissement délicat plane sur l'esquisse charmante de la vie du prince-poète à Blois. Le moindre passant est vu avec une netteté exquise. C'est de la plus sérieuse et réelle histoire, et c'est attachant comme un roman.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LA TECHNIQUE DU VIOLON (1)

Depuis les caprices des Locatelli, Fiorillo, Kreutzer, Rode, Paganini, Wieniawski, Ernst, Allard, Vieuxtemps, qui rassemblent en des formes musicales, rythmiques et poétiques, toutes les formules, toutes les richesses de l'art du violon, un point d'interrogation se pose: la technique moderne a-t-elle fait un pas en avant?...

La réponse n'est point aisée. Certes, la pratique a progressé; on a aujourd'hui communément plus de mécanisme que n'en avaient les devanciers; Paganini est accessible à presque tous; Vieuxtemps n'offre plus les difficultés qu'il offrait encore il y a trente ans. De nos jours, il n'est pas rare d'entendre des bambins de dix ans réaliser sans sourciller des passages vertigineux.

Mais si la pratique a progressé, il faut bien avouer que les formules nouvelles, les traits nouveaux sont rarissimes; depuis que d'ignorants barbares ont qualifié d'acrobatie toute pièce de virtuosité transcendante, les virtuoses ont peur d'écrire; les bois, les cuivres, de même que les cordes, vivent sur l'héritage transmis par les maîtres du passé; les partitions vont plus vite que les méthodes; des formules, des passages que ne sanctionnent pas les œuvres didactiques, y fourmillent à la grande terreur des instrumentistes désintéressés des problèmes techniques. L'enseignement d'aujourd'hui s'attache trop tôt à développer le sens esthétique: en s'occupant de la tête, il oublie les mains, et voici des soldats pleins d'ardeurs, de jeunes héros mal armés pour le combat?...

Et pourtant, aujourd'hui plus qu'hier peut-être, l'outil (la technique) est nécessaire, voire même indispensable pour que l'esprit puisse opérer sans entrave. Plus on aura de mécanisme, moins il sera apparent; tout ce qui sent l'effort, la gêne, le difficile, rebute l'auditeur qui aime avant tout que le violon chante...

(1) Cette page de haute critique a été écrite par M. Eugène Ysaye pour servir de préface aux Trente-six études de technique composées par M. Emile Chaumont et que fera paraître très prochainement l'éditeur Max Eschig, à Paris. Nous sommes heureux d'en offrir la primeur à nos lecteurs.

Vieuxtemps, notre maître à tous, (ainsi s'exprimait Wieniawski) répétait souvent ce conseil : *Pas de trait pour le trait, chantez, chantez!*... Les mécaniciens d'aujourd'hui ne *changent* plus les difficultés, ils les surmontent plus ou moins heureusement; l'effort est trop apparent, et, si l'auditeur est quelquefois *étonné*, il n'est à coup sûr jamais *charmé*. En résumé il faut des doigts, un archet, agiles et sûrs d'eux-mêmes; il faut posséder l'habileté la plus grande pour passer à l'action rythmique et poétique de l'art. Le mécanisme deviendra plus accessible à mesure que le domaine s'enrichira de formules nouvelles.

Parmi les publications les plus récentes du genre Étude qui agitent les problèmes techniques, on remarque de laborieux et très louables efforts, mais, et particulièrement en Belgique, aucun ouvrage intéressant n'avait vu le jour avant celui de M. Chaumont. La lacune est comblée pour le plus grand bien de l'école. En parcourant ces Etudes-Caprices, les artistes, jeunes ou vieux, y trouveront des choses inattendues; sous des formes souvent très musicales, pleines d'idées poétiques toujours revêtues d'une harmonie captivante, ces Caprices apportent à l'art du violon des éléments incontestablement nouveaux. Le cadre est parfois trop large pour contenir le tableau; on sent, de-ci de-là, une proximité qu'excuse l'enthousiasme d'une nature ardente et convaincue, mais d'heureuses trouvailles y abondent, et la critique doit s'incliner devant le prodigieux travail accompli. Au point de vue purement violon, c'est difficile, mais bien « dans le manche », comme disait encore notre grand Vieuxtemps.

En me faisant le parrain de ce beau livre, bien coordonné, je suis d'autant plus heureux de rendre un hommage confraternel à l'auteur, Emile Chaumont, que je sais combien est ardue la tâche de forcer l'âme d'un violon à divulguer ses secrets.

EUGÈNE YSAÏE

Le Salon des Artistes Wallons à Mons

L'admirable figure du *Liseur* de Victor Rousseau domine la salle d'entrée. Cette œuvre, la première qui classa définitivement son auteur parmi les maîtres de notre sculpture nationale, est revue avec infiniment de plaisir. Depuis qu'il l'exécuta, l'artiste a eu une production nombreuse qui compte plusieurs chefs-d'œuvre. Son métier s'est assoupli, son talent épanoui, mais jamais il n'atteignit à plus de noblesse morale qu'en cette effigie.

M. Paul Du Bois expose une statuette d'une poésie pénétrante : *Crépuscule*, et un groupe, *la Mère et l'Enfant*, qui marque un total renouvellement de style. Tandis qu'auparavant l'artiste semblait exclusivement soucieux de belles plastiques, aujourd'hui il s'applique davantage à exprimer la vie intérieure de ses modèles; une spiritualité plus grande le requiert et son art s'en trouve élargi.

M. Armand Bonnetain groupe quelques ravissantes médailles, un médaillon et un buste. Nous avons eu déjà l'occasion de dire tout le bien que nous pensons du jeune maître; son talent ne fait que grandir. Le groupe si expressif *les Aveugles* de M. Guillaume Charlier est très favorablement apprécié. MM. Herbays, Sturbelle, Rau exposent des œuvres intéressantes; M^{me} Mathilde Cailteux, *Une Jeunesse* d'une grâce fière.

L'Exposition de Mons a donné à M. Achille Chainaye l'occasion de rappeler à la génération actuelle qu'il fut, il y a quelques lustres, un sculpteur des mieux doués. En voyant son *Enfant de chœur*, d'une si jolie sensibilité, on ne peut que regretter que la vie l'ait détourné de l'art. Enfin, le groupe musicien de M. Georges Petit annonce un artiste de grande envergure.

Mais c'est surtout pour la peinture que les artistes wallons livrent la bataille. M. Auguste Donnay expose à Mons trois tableaux de petites dimensions, mais qui sont des merveilles;

ceux qui veulent découvrir malgré tout les caractères d'une sensibilité picturale propre à la Wallonie les trouvent dans ses œuvres. Elles témoignent, en effet, d'une originalité profonde, tant dans l'inspiration que dans le métier. C'est l'âme même des coteaux de l'Ourthe et de la Meuse qui s'exprime dans ses panneaux. Déjà quelques jeunes s'inspirent de lui. Qu'une école surgît dont il fût l'initiateur, il ne faudrait pas s'en étonner.

M. Rassenfosse, graveur renommé, s'est mué en peintre de grand talent. L'une de ses peintures surtout fait sensation aux Artistes Wallons. M^{lle} Anna Boch expose quelques-unes de ses toiles où rayonnent la joie et la lumière; M. G.-M. Stevens, un portrait, un paysage et une très délicate nature-morte; M. Paulus, de vigoureux aspects du pays noir; M. Motte, son grand tableau *Au temps des aïeux*; M. Marcette, trois aquarelles marines; M. Watelet, deux portraits; M. Paul Sterpin, un *Calvaire* impressionnant; M. Levêque, son *Hymne à la femme* fort connu.

On retrouve aussi à Mons MM. Roirot, Degouve de Nuncques, M^{lle} Léo Jo, M. Camille Lambert, M^{lles} Berthe Art et Marguerite Putsage, M. Paul Leduc, dont une toile placée dans la salle principale semble indiquer une complète évolution.

Ce qu'il importe surtout de signaler dans ce rapide exposé, ce sont les quelques noms nouveaux que l'exposition révèle. Voici M. Allard d'Olivier, qui, à la vérité, a déjà exposé à Paris, mais qui était inconnu chez nous. Ses toiles *les Baigneuses* et surtout *l'Enfant au pain* sont déjà plus que de brillantes promesses. M. Anto Carte, un jeune Montois, fait preuve d'un grand sens décoratif. M. Marcel Goossens, de Liège, expose un paysage d'une stylisation très curieuse. M. Albert Lemaitre, d'excellents aspects de Grenade et de Cordoue. Les scènes d'intérieur de M. Godfrinon attestent une grande fraîcheur de vision. De M. Philippe, il y a d'intéressantes recherches de tons dans l'évocation de grâces anciennes. M. Fernand Verhaegen, qui s'est fait le peintre de savoureuses scènes du folklore wallon, évoque en des tons éblouissants la pasquille de Jamioux et les célèbres Gilles de Binche.

Il faut citer enfin les toiles d'un art pénétrant et sobre de M. Derchain : les œuvres de MM. Pirenne, Ochs, Jottrand, Firmin Baes, etc.

Que la gravure soit bien représentée à Mons, c'est tout naturel; le pays wallon a toujours été abondant en graveurs. Le Salon du Blanc et Noir organisé dans une maison du XVII^e siècle est ravissant. Jamais les œuvres de nos aquafortistes et de nos dessinateurs n'ont trouvé un local plus aimable et mieux approprié. On y admire les eaux-fortes de MM. F. Verhaegen, A. Duriau, E. Philippe, V. Dieu, Goffint, Chaltin. De M^{me} Elisabeth Wesmael, trois dessins de l'Ourthe, de grand caractère; de M^{lle} Marie Durand, d'intéressantes sanguines. M. Rassenfosse y triomphe avec deux dessins rehaussés.

Le succès couronne l'initiative des Artistes wallons. En évitant les dangers qui la menaçaient, — et dont le premier était de céder à des préoccupations étrangères à l'art, — les organisateurs de l'exposition se sont acquis des titres à la reconnaissance des artistes.

MEMENTO MUSICAL

C'est aujourd'hui, dimanche, à 2 h. 1/2, qu'aura lieu à la salle Patria le premier concert Ysaye sous la direction de M. Eugène Ysaye et avec le concours de M. Eisenberger, pianiste. (Ce concert, dont nous avons publié le programme dans notre dernier numéro, a été, par erreur, annoncé pour dimanche dernier).

Demain, lundi, à 8 h. 1/2, salle Patria, premier concert (séance Beethoven) de la Société philharmonique avec le concours de MM. Eugène Ysaye et Raoul Pugno.

Mardi 28 octobre, à 8 h. 1/2, au Cercle artistique et littéraire, concert consacré à l'exécution d'œuvres de J.-S. Bach, avec le concours de M. G.-A. Walter, de M^{me} Elsa Walter et de MM. Albert Zimmer et Marcel Demont.

Mercredi 5 novembre, à 8 h. 1/2, au Cercle artistique et littéraire, Récital de chant par M^{me} Julia Culp.

Les quatre séances d'abonnement du Quatuor Zimmer auront lieu à la Salle Nouvelle, rue Ernest Allard, les mercredis 12 novembre, 3 décembre, 28 janvier et 25 février, avec le concours de MM. A. Verhey et M. Dumesnil, pianistes.

Le quatuor Zimmer organisera en outre, sous le patronage de l'Union Musicale belge, quatre séances consacrées aux œuvres de MM. Eugène et Théo Ysaye, Joseph Jongen, François Rasse et Victor Vreuls. Ces séances auront lieu avec le concours de M^{mes} D. Demest et E. Fassin-Vercauteren, M^{les} M. Stévant et T. Chaumont et de MM. E. Bosquet, Joseph Jongen et François Rasse. Pour tous renseignements, s'adresser à la maison Breitkopf.

Le concert annuel de l'École de musique de St Josse-ten-Noode-Schaerbek, sous la direction de M. François Rasse, est fixé au lundi 9 février, à 8 heures.

La Société de Zoologie d'Anvers inaugurera le 5 novembre ses concerts d'hiver par une exécution intégrale de *Francesca da Rimini*, de Paul Gilson, et par une audition fragmentaire de l'oratorio *Levenstydten* de W. De Mol. Les concerts auront lieu les mercredis à 8 h. 1/2 et les dimanches à 3 h. 1/2 jusqu'au 25 mars. Parmi les solistes engagés, citons M. R. Soiron, violoncelliste; M^{lle} Germaine Lievens, pianiste; M. Boris Lensky, violoniste; M^{me} T. Bruckwilder-Rockstroh, cantatrice; M. J. Gaillard, violoncelliste; M^{me} Marie Panthès, pianiste; M^{lle} Th. Sarata, violoniste; M. Ch. Hevlbroeck, corniste; M^{lle} M. Tagliaferro, cantatrice et pianiste; M. J. Boucherit, violoniste; M^{me} Marie Levinskaya, pianiste; M^{me} B. Seroen, cantatrice; M^{lle} D. Sternberg, pianiste; M^{lle} B. Kacerovska, cantatrice; M. Ricardo Vinès, pianiste; M^{lle} H. Krinkels, cantatrice; M. Van den Broeck, violoniste; M. F. Pollain, violoncelliste; M. Raoul Pugno, pianiste; M^{lle} Alice Raveau, cantatrice; M. J. Bonnet, organiste, etc.

A Liège, MM. Jaspas, Maris, Bauwens, Foidart et Vrancken interpréteront à l'*Emulation*, le vendredi 14 novembre (24^e concert historique), le quatuor d'archets de M. Armand Parent (première audition) et le quatuor pour piano et cordes de M. Joseph Jongen. Au programme vocal figureront des mélodies de MM. S. Dupuis et G. Smueders.

Nous constatons avec plaisir que M. Jaspas et ses excellents partenaires poursuivent leur campagne en faveur des compositeurs modernes. Parmi les œuvres nouvelles que le *Cercle Piano et Archets* a mises à l'étude, citons l'*Andante et Scherzo* pour harpe et quatuor à cordes de M. Florent Schmitt, ainsi que le Quintette du même auteur pour piano et archets, et l'*Introduction et Allegro* de M. Maurice Ravel pour harpe, flûte, clarinette et quatuor à cordes.

Le Théâtre du Vieux-Colombier.

Le Théâtre du Vieux-Colombier, qui vient d'être inauguré à Paris sous la direction de M. Jacques Copeau et qui excite parmi les artistes le plus vif intérêt, a fixé comme suit le programme de sa première campagne.

Le Théâtre antique y sera représenté par une tragédie d'Eschyle et par les *Troyennes* d'Euripide; le répertoire classique, par quatre œuvres de Molière: *Don Juan*, *l'Avare*, *Sganarelle ou le Cocu imaginaire*, *l'Amour médecin*, et par *Britannicus* de Racine.

Parmi les pièces modernes, le Théâtre du Vieux-Colombier montera *Barberine* d'A. de Musset, *le Carrosse du Saint-Sacrement* et *l'Occasion* de P. Mérimée, *le Pain de ménage* de Jules Renard, *Daisy* de Tristan Bernard, ainsi que des comédies d'H. Becque, G. de Porto-Riche et G. Courteline.

Au nombre des premières représentations figurent: *Phocas le Jardinier*, de F. Vielé-Griffin; *l'Echange*, de Paul Claudel; *la Tragédie d'Électre et Oreste*, d'André Suarès; *l'Eau de Vie*, d'Henri Ghéon; *les Fils Louverné*, de Jean Schlumberger; *le Lien*, d'Alexandre Arnoux; *la Maison natale*, de Jacques Copeau.

Enfin, le théâtre étranger, ancien et moderne, fournira au répertoire, outre la pièce d'ouverture, *Une femme tuée par la douceur*, de Thomas Heywood; *la Nuit des Rois*, de Shakespeare; *Rosmersholm*, d'Ibsen; *les Juges*, de Stanislas Wys-

pianski; *Une Comédie*, de G. Bernard Shaw; *l'Enfant gâté du monde occidental*, de John M. Synge.

Outre ces spectacles, qui occuperont toutes les soirées et la matinée du dimanche, le Théâtre du Vieux-Colombier donnera le jeudi après-midi des matinées poétiques où une conférence précédera des lectures, des récitations et, si le sujet le comporte, des représentations d'œuvres lyriques. Le programme comprendra vingt-quatre matinées, douze consacrées au passé, du XII^e au XIX^e siècle, de la *Chanson de Roland* à Baudelaire, et douze autres, alternant de semaine en semaine avec les précédentes, consacrées à la poésie contemporaine, de Mallarmé et Verlaine aux productions les plus récentes.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Chevalier au Masque.

Pour être moins vieille de trois quarts de siècle que le *Laird de Dumbiky*, la pièce d'Alexandre Dumas qui réjouit au Parc les âmes simples, le *Chevalier au Masque*, pièce de MM. Paul Armont et Jean Manoussi par laquelle a rouvert l'Olympia n'en est, hélas! pas meilleure. Que dis-je? Elle est moins bonne, car si elle n'est ni plus vraisemblable, ni mieux observée, ni plus profonde, ni plus humaine que la pochade de Dumas, elle n'a pas l'allure, le chic, l'élan de cette dernière. Ah! çà, est-ce que le mélodrame s'apprêterait à ressusciter? Seulement, qui nous rendra l'âme innocente des générations qui allaient applaudir *la Tour de Nestlé* et *le Bossu*?

Oui, évidemment, cette qualité d'âme est plutôt rare aujourd'hui. Et j'ai vu bien des gens qui riaient à certains passages du *Chevalier au Masque*. Mais j'en ai vu d'autres qui prenaient tout cela très au sérieux — les femmes surtout — et qui regardaient les rieurs de travers. Une grosse dame disait à son mari, en sortant: « Je m'ai bien amusée!... Au moins, çà est une pièce pas si banale que les autres!... » C'est une opinion.

Vous me dispenserez de vous narrer la pièce de MM. Armont et Manoussi. Les royalistes veulent enlever le Premier Consul. Vous savez par ailleurs qu'ils n'y ont pas réussi. Mais il faut louer la troupe de l'Olympia, M. Hauterive, M. Marquet, M^{lle} Georgette Loyer et tous leurs camarades, de la superbe interprétation qu'ils ont donnée de ce drame tragi-comique. Et ce qui met le comble à leur mérite, c'est qu'ils ont gardé leur sérieux tout le temps!

G. R.

COURS

Cours de Diction donné par M. JAHAN, du Théâtre du Parc, à l'Institut des Hautes-Études de l'Université Nouvelle. Étude théorique et pratique de toutes les règles de la diction: prononciation, respiration, pose de la voix, expression, étude du geste et de la parole, etc. Quinze leçons le lundi soir, à 8 h. 1/2, à partir de demain, 27 octobre. S'adresser pour les inscriptions (élèves et auditeurs) de 4 à 6 heures au secrétariat de l'Université Nouvelle, 67 rue de la Concorde.

Cours de Musique (supérieurs et préparatoires) sous la direction de M. EDOUARD SAMUEL, professeur au Conservatoire. Piano, violon, violoncelle, solfège, harmonie et composition, lecture musicale, musique d'ensemble. Cours annexés de Gymnastique rythmique (professeur M^{lle} Berthe Roggen). Les inscriptions sont reçues de onze heures à midi rue du Magistrat 49. Pour la Gymnastique rythmique, 7 rue de la Concorde.

CONCOURS

Les *Amies de la Dentelle* (comité central) ont décidé d'allouer un prix de 200 francs, deux prix de 100 francs et deux prix de 50 francs à un dessin de dentelle dite « de Cluny ».

Les conditions du concours seront affichées à l'Académie de dessin de Bruxelles et dans les écoles professionnelles du pays. On peut obtenir des renseignements complémentaires en écrivant à M^{me} Kefer-Nali, rue du Noyer 165, Bruxelles.

NÉCROLOGIE

Hans von Bartels.

Le peintre Hans von Bartels, qui prit fréquemment part aux expositions de la Société des Aquarellistes, vient de mourir à Munich, à peine âgé de 57 ans. Il était né à Hambourg mais s'était fixé dès la trentaine à Munich, où il avait acquis comme portraitiste, comme mariniste et comme peintre de genre une renommée bien assise. Les ports, la vie des pêcheurs et des matelots l'attiraient principalement. Les côtes de la Baltique, l'île de Rugen, la Hollande, l'Angleterre, la Bretagne furent les champs d'action préférés où il développa son art probe, d'une observation aiguë et d'un sentiment personnel.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Au Musée moderne : Salon du Cercle *les Indépendants*. — Au Cercle artistique et littéraire : Exposition de M. Nestor Jonet.

Hier a eu lieu, à l'Exposition de Gand, l'ouverture des Grandes Florales d'automne. La clôture est fixée au 28 octobre. La cérémonie de la distribution des prix aura lieu demain, en présence du Roi, de la Reine, de la famille royale et de tout le corps diplomatique.

La clôture du Salon des Artistes Wallons est fixée au dimanche 9 novembre. Un banquet réunira ce jour-là les exposants, les membres du Comité d'organisation, etc. Adresser les adhésions au Secrétariat de l'Exposition, boulevard Dolez 48, Mons.

L'Exposition internationale d'Art moderne d'Amsterdam sera officiellement inaugurée le vendredi 7 novembre au Musée municipal. Elle donnera une idée très complète des tendances nouvelles de la peinture moderne en Hollande et en France.

Un comité s'est formé à Sinay (Waes) pour ériger dans cette commune un monument à la mémoire d'Edgar Tinel, ancien directeur du Conservatoire de Bruxelles. Ce comité a déjà recueilli la somme de 14,700 francs.

Le gouvernement, le cardinal Mercier, le gouverneur de la Flandre orientale et l'évêque de Gand lui ont accordé leur haut patronage.

Le théâtre de la Monnaie reprendra mardi prochain *le Chant de la Cloche*, qui obtint l'an dernier un si éclatant succès. Une autre œuvre de M. Vincent d'Indy, *Istar*, variations symphoniques adaptées à la scène par M. Ambrosiny et dansées par M^{lle} Cerny, complètera le spectacle.

TAPIS D'ORIENT

◆ **DALSÈME** 2, RUE LEOPOLD, 2
◆ **BRUXELLES** ◆

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Pour la seconde série de ses matinées littéraires, qui commença le 6 novembre, la direction du théâtre du Parc a mis à l'étude une œuvre célèbre de Diderot : *le Fils naturel ou les Épreuves de la vertu*. Cette pièce, qui ouvrit les voies au drame moderne, fut représentée pour la première fois au Théâtre Français en 1771. Au théâtre du Parc, elle sera précédée d'une conférence par M^{me} Stéphanie Chandler.

Le privilège de *Parsifal* cessant, d'après la législation allemande, à la fin de la trentième année qui suit la mort de l'auteur, l'œuvre tombera le 31 décembre, à minuit, dans le domaine public. L'Opéra de Paris et l'Opéra de Madrid représenteront *Parsifal* le 1^{er} janvier, le théâtre de la Monnaie le 2 ; c'est parfait. Mais, pour arriver bon premier, le Liceo de Barcelone a trouvé mieux. A ce que nous apprend *l'Eventail*, la direction de ce théâtre annonce la première représentation de *Parsifal* pour le 31 décembre à 10 heures du soir, estimant qu'à cause de la différence d'heures entre l'Allemagne et l'Espagne, le droit de la famille Wagner expire à Barcelone à cette heure. Qui battra ce record ?

De Paris :

M^{me} Georgette Leblanc donnera prochainement au théâtre Marigny quelques représentations de *Pelléas et Mélisande* dans sa version purement littéraire. M. André Brulé lui donnera la réplique dans le rôle de Pelléas.

Un monument à la mémoire de Victor Hugo, œuvre de M. Jean Boucher, sera érigé à Guernesey. On compte l'inaugurer en juin prochain. Le sculpteur a représenté Victor Hugo debout sur un roc, tête nue. Sa main gauche, au bout de son bras tendu, tient son chapeau et s'appuie sur un bâton de marche : le grand vent du large vient jouer dans les cheveux du poète et agite dans un beau mouvement son foulard et son ample manteau. C'est bien Hugo tel qu'on le conçoit dans l'exil, l'œil lointain fixé sur la patrie lointaine.

M. André Messager met la dernière main à son nouvel opéra *Béatrice*, dont le livret en quatre actes est de MM. R. de Flers et G.-A. de Caillavet. L'œuvre sera éditée par la maison Fürstner ; les trois premiers actes sont déjà à la gravure.

On sait que *Béatrice* doit être créée à Nice au commencement de mars.

Du *Bulletin de l'Art ancien et moderne* :

Après trente mois de travail, M. Gabriel Vicaire, conservateur de la bibliothèque léguée à l'Institut par M. Spoelberch de Lovenoijou, a achevé de classer les quinze cents caisses de documents réunis par le savant bibliophile. Ces documents pourront être prochainement consultés par les travailleurs. On annonce d'ailleurs que les communications d'ouvrages appartenant à cette bibliothèque seront soumises à des formalités extrêmement rigoureuses.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE G. VAN OEST & C^{ie}, Editeurs

BRUXELLES 4, PLACE DU MUSÉE, 4 PARIS 63, Boulevard Haussmann, 63

Vient de paraître :

La Peinture au Musée ancien de Bruxelles

Reproduction de 174 œuvres des diverses écoles accompagnée d'un guide historique et descriptif par FIERENS-GEVAERT.
Bel in-4° (22 1/2 × 29 cm.) de 80 pages de texte et 156 planches hors texte.

Prix : 10 fr. broché. — 12 fr. 50 cartonné. — 15 fr. relié.

Vient de paraître :

Les Très Belles Miniatures de la Bibliothèque Royale de Belgique

par EUGÈNE BACHA

Beau volume in-4° Jésus (26 1/2 × 34 1/2 cm.) contenant, outre une étude introductive, 56 planches hors texte en héliotypie.
Prix de l'ouvrage en portefeuille : 30 francs.

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN

BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS
FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e
GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX
59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement. 10 francs par an.
Le numéro 1 franc " "

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Vie Internationale

REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS
ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX

BRUXELLES : Office central des Associations internationales

Prix d'abonnement : 25 francs.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

Revue mensuelle illustrée d'art ancien et moderne.

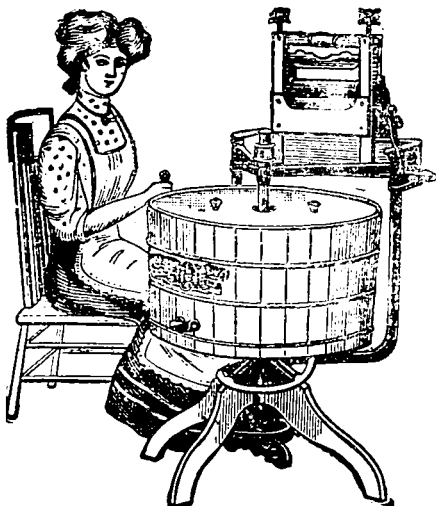
Directeur : **P. BUSCHMANN**

Fondée en 1904

Anvers, 15, Rynpoortvest, 15, Anvers

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.
La livraison, fr. 2.50. — Numéros spécimens sur demande.
Édition de luxe sur papier spécial, 50 fr.

LIBRAIRIE G. VAN OEST ET C^{ie}
Bruxelles Paris
4, place du Musée | 63, boulevard Haussmann



MACHINE A LAVER MORISONS

Lave les dentelles sans déchirer un fil.

Elle est : SANS POINTES EN BOIS, SANS TIGE AU MILIEU DE LA CUVELLE, SANS BILLES, SANS RESSORTS, SANS ROULETTES.

Chasse l'eau de savon à travers le linge à laver, de gauche à droite, de droite à gauche, du centre vers les bords, de bas en haut et tape le linge en même temps sur toute sa surface.

Lave le linge en 6 minutes sans le faire bouillir ! et fonctionne par son propre poids.

ON LAVE EN ÉTANT ASSIS

Je donne dans toute la Belgique aux personnes que je juge dignes de confiance une machine à laver MORISONS à l'essai pendant un mois et je paie moi-même les ports aller et retour. — La Morisons Washer est vendue payable à la semaine ou au mois.

Demandez la brochure illustrée n° 530 avec prix à
J. L. MORISONS, 109 rue Dambrugge, Anvers.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

« Peer Gynt » au Lessing-Theater (ERNEST CLOSSON). — Théâtre du Vieux-Colombier : *Une Femme tuée par la douceur*; *L'Amour médecin* (FRANÇOIS DE MIOMANDRE). — Un Ballet d'Enfer (F. H.). — « Hamlet » et Suzanne Després. Bibliographie musicale : *Suite pour luth* (Ch. V.). — Memento musical. — Aux Amis des Musées. — Hommage à Camille Lemonnier (G. R.). — Chronique théâtrale : *Camille*; *le Bonheur* (GEORGES RENCY). — Cours. — Petite Chronique.

« Peer Gynt » au Lessing-Theater

Peut-être ne pouvons-nous pas encore mesurer dans toute son étendue l'influence exercée par Ibsen, dont le théâtre, voici quelques lustres à peine, projeta sur la pensée latine son immense ombre toute palpitante de rêve. Rares furent les écrivains français qui échappèrent à son prestige, renforcé à ce moment par les progrès de l'idée wagnérienne en France; si nous n'y pensons plus, c'est peut-être que nous en avons assimilé ce que notre mentalité en pouvait contenir...

Parmi ces ouvrages étranges, le plus étrange à coup sûr est *Peer Gynt*. Qu'est-ce que le poète a bien voulu réaliser avec cette histoire extraordinaire qu'il nommait lui-même une « folie », où s'amalgament l'analyse psychologique, le surnaturel et la politique, où la tragédie se mêle à la farce comme dans les opéras vénitiens du XVII^e siècle, œuvre à la fois réaliste et irréelle, enfantine et philosophique, entraînant le lecteur des hauts plateaux norvégiens au désert marocain, des demeures souterraines des kobolds dans la maison de fous du Caire? Que dire de ce dialogue tantôt

plein de naïveté et de fraîcheur, attendrissant ou douloureux, d'une énergie et d'une profondeur admirables, tantôt lourdement plaisant — comme dans la scène entre Peer, Master Cotton. « Monsieur Ballon » (!) etc. ? M. L. Passarge, un des traducteurs allemands de *Peer Gynt*, nous avertit que la thèse (puisque thèse il y a) est la suivante : « A quoi conduit la surabondance d'imagination quand elle ne peut, comme chez le poète et l'artiste, devenir créatrice, mais qu'elle domine l'homme dans le purement humain ? » C'est, en effet, la seule idée qui se puisse plausiblement dégager de l'ensemble; mais Cervantès avait déjà examiné le cas, avec plus de simplicité et d'humour. Et l'étonnement croît quand on nous avertit qu'en Norvège cette œuvre est la plus estimée de toutes celles du dramaturge, en raison de son caractère essentiellement national, que *Peer Gynt*, dans la pensée d'Ibsen, est le représentant du peuple norvégien lui-même. Car tout, ici, est image et symbole: Huhu, épurateur du langage malabare, représente les *Maalstræver*, puristes norvégiens acharnés contre le danois; la « nuit de quatre fois cent ans », c'est l'union de quatre siècles de la Norvège et du Danemark; le ministre oriental Hussein, c'est Manderström, ministre suédois durant la guerre de 1864; le « Grand Contrefait », — l'être anonyme, invisible, insaisissable et ubiquité contre lequel le héros se débat dans une scène impressionnante, c'est la masse inculte, incompréhensive et brutale, contre laquelle se brise le vouloir de l'individu; la berceuse de Solveig symbolise la mort... Sous une foule de scènes, on pressent le symbole, mais ce symbole demeure souvent impénétrable et l'action matérielle qui le recouvre ne vit pas toujours, comme chez Wagner, de sa vie

propre; lumineuse pour les avertis, elle reste incompréhensible pour les autres. Le héros, pour nous, est un autre Don Quichotte, mais un Don Quichotte à la quatrième puissance, aggravé par le brouillard nordique, par l'emportement de la jeunesse et la brutalité du rustre, un Don Quichotte où l'instinct chevaleresque aurait fait place à un égoïsme monstrueux et dont le culte ibsenien du « moi » constitue tout le dogme. C'est l'« homme de proie » de Schuré, sacrifiant toute chose aux caprices d'une imagination en délire, ayant acquis, sur le tard, des lettres et beaucoup d'argent et faisant des deux le plus détestable emploi; s'étant joué, paysan, de sa vieille mère qui le bat et l'adore, de la femme qui l'aime et qui l'attend jusqu'à ce que, vieillard, il reviendra cacher dans ses bras sa tête blanchie; ayant enlevé une fiancée, fait la cour à la fille du roi des kobolds et à une princesse bédouine, rêve l'empire du monde, la création d'une Gyntiana et d'une Peeropolis !... Il est franchement antipathique et c'est sans pitié qu'on le voit, parmi les pensionnaires d'une maison de fous, crouler à terre, terrassé lui-même par la folie de son rêve (1).

Cette histoire, en vers, divisée en cinq actes et quelque trente tableaux le plus souvent très courts (l'un comprend trois vers!), où interviennent un sanglier, des chevaux, des singes, des feuilles mortes et de la rosée qui parlent, un yacht qui explose, cette histoire est-elle bien susceptible d'être mise à la scène? L'auteur la qualifie simplement de « poème dramatique » : mais Grieg écrivit pour elle une partition ravissante, malheureusement rabâchée au point d'être devenue intolérable. Quoi qu'on en puisse penser, il faut convenir que les scènes réalisables de l'ouvrage, congruement interprétées, empruntent de l'objectivation scénique une intensité expressive, une « cogne » toutes particulières; et je ne regrette pas plus d'avoir vu *Peer*

(1) L'ouvrage a été traduit en français par le comte PROZOR, Paris, Perrin, 1907, en un travail extrêmement intéressant. Dans la plus grande partie, l'auteur s'est servi de la prose, mais, malheureusement, pour retourner au vers dans tous les morceaux de caractère lyrique. Il en résulte une dissemblance entre la prose pleine de vie et que l'on sent rigoureusement conforme à l'original, et les vers, souvent embarrassés. On connaît l'inaptitude du vers français à rendre le caractère et l'allure de la poésie germanique. En allemand, cela « va » naturellement beaucoup mieux. J'ai sous les yeux deux versions allemandes de *Peer Gynt*, l'une (celle jouée au Lessing) de MORGENSTERN (Berlin, Fischer), l'autre de PASSARGE (Leipzig, Reclam). Toutes deux sont en vers, souvent très réussis, avec un accent énergique et rude sans doute conforme à l'original; mais elles diffèrent tellement dans la lettre (la première plus lyrique, la seconde plus réaliste) qu'il faut bien admettre que l'un, tout au moins, des traduttori fut traditore...

— Soit dit en passant, la traduction PASSARGE (une forte brochure de 160 pages) coûte vingt-cinq centimes. On ne tient pas assez compte, en ce qui concerne l'élévation du niveau intellectuel de la masse en Allemagne, de ce facteur capital: le bon marché des ouvrages de librairie, rendu possible par l'énormité des tirages; le petit bourgeois allemand acquiert au prix de 50 pfennig, dans la coquette *Insel-Ausgabe*, un recueil de vers de Verhaeren ou le dernier drame de von Hoffmannsthal.

Gynt au Lessing de Berlin que le *Faust* au théâtre du Parc de Bruxelles, dans les décors schématiques de Reinhard. L'entreprise n'était pas d'une mince difficulté. Lugné-Poë l'avait tentée à Paris en 1906, sans succès. A Berlin, l'ouvrage d'Ibsen, allégé au moyen de copieuses mais habiles coupures, gardait encore vingt tableaux avec cinquante-quatre rôles parlés. Quelques détails de ces représentations m'ont paru dignes de remarque.

(*La fin prochainement*).

ERNEST CLOSSON

Théâtre du Vieux-Colombier.

SPECTACLE D'OUVERTURE

Une femme tuée par la douceur, pièce en quatre actes et un prologue, par THOMAS HEYWOOD; **L'Amour médecin**, comédie en trois actes, de MOLIÈRE.

Ce fut un triomphe que le spectacle d'ouverture du théâtre de M. Jacques Copeau, un triomphe qui fait bien augurer de l'avenir, et qui prouve qu'il ne faut pas désespérer du goût public. Le Vieux-Colombier réussira.

Il y avait là tout Paris: M. Barthou et M. Arthur Meyer, M. Paul Boncour et M^{lle} Roggers, M^{me} Lucien Mulhfeld et M^{me} Edwards, M. Elémir Bourges et M. André Suarès, M. Manzi et M. Philippe Berthelot, il y avait tous les poètes et tous les artistes, il y avait M. Fargue et M. Milosz, il y avait moi qui vous parle et qui ne faisais pas le moins de bruit.

Mais j'étais emballé. Et quand je suis emballé, il faut que je fasse du bruit: j'attends d'ailleurs les entr'actes discrètement, au lieu d'interrompre le spectacle par mes crachotements et mes étouffements intempestifs, comme hélas!... mais n'insistons pas.

Il y avait de quoi être enthousiasmé. Cette pièce de Thomas Heywood est un vrai chef-d'œuvre. M. Copeau l'a traduite avec fidélité, dans une langue magnifique et solide, et il s'est contenté de l'élaguer d'un épisode romanesque et faux dont, paraît-il, elle était bien inutilement surchargée. Ce qu'il reste est une action intense, terrible, prodigieusement dépouillée, et d'une suggestion extrême. Les domestiques y font une sorte d'accompagnement burlesque, de cœur antique moquant et suivant à la fois le drame, y prenant une part constante.

Wendoll, une sorte de gentilhomme aventurier, recueilli chez Frankford, est tombé amoureux de la femme de son hôte. Il tente d'abord de résister à sa passion. Mais son désir est plus fort et il se déclare; et, troublée, cette femme naïve se laisse prendre. Nicholas, le fidèle domestique de Frankford, les surprend et, indigné, il avertit son maître. Désespoir et rage de celui-ci, qui, affolé du besoin de savoir, feint un voyage qui redonnera aux amants une trompeuse confiance. Brusque retour, qui lui révèle l'affreuse vérité. Il veut tuer Wendoll, qui se sauve. Puis il s'explique avec sa femme, écrasée de remords et de désespoir. Sa vengeance sera de ne plus la voir. Il l'exile avec tout ce qu'elle possède dans un château où lui ne viendra jamais. Rien ne pouvait être plus sensible à cette femme tendre et douce, qui ne l'avait trompé que par faiblesse... Lorsque, averti de son état terrible de langueur, Frankford se décide à la venir visiter, il est trop tard. Et elle expire dans ses bras, pardonnée et comme le

dit le poète dans une image sublime « épousée une seconde fois ».

Divisée en scènes assez brèves, essentielles, résumant chacune un moment de l'action, cette pièce s'avance ainsi, comme à brusques pas, vers un dénouement poignant. A chaque tableau nous mesurons le chemin parcouru. La psychologie des personnages ne se dément jamais, malgré le peu d'attention qu'ils apportent à se considérer, malgré la fièvre où ils vivent, malgré la noblesse et la force de leur langage. Ils sont profondément humains, malgré ce qu'en ont dit certains critiques, visiblement désorientés par la beauté du style. Et cela regorge de trouvailles dramatiques. Et c'est émouvant et poignant au suprême degré. Je n'avais jamais entendu quelque chose d'aussi beau.

Et rien n'a gâté mon plaisir. Vous savez que M. Copeau a réduit la part matérielle au minimum : c'est l'action dramatique qui en bénéficie. Nous n'avons aucune distraction : les décors sont simples mais sans affectation de simplicité (car cette prétendue synthèse est, on le sait, elle-même un tire-l'œil). M. Francis Jourdain a réalisé là la plus heureuse formule. On n'a aucun doute sur le lieu où l'on est et on n'a non plus aucun désir de la moindre plantation accessoire.

Quant aux acteurs, on voit avec quel soin leur directeur les a éduqués. Ils sont admirables de style, sans aucune espèce de pose. Ils jouent naturel et pourtant ils ne sacrifient pas un mot du magnifique texte qu'ils ont à déclamer. Dans le rôle de Wendoll, M. Jacques Copeau s'est révélé un acteur de premier ordre, d'une autorité, d'un accent étonnants, marquant avec une subtilité rare toutes les nuances de son double personnage, à la fois cynique et scrupuleux, lyrique et familier, gentilhomme et parasite, magnificient et vil. Il obtint un grand succès. M. Roger Karl jouait Master Frankford avec une concentration, un pathétique, une douleur pleine de sincérité, de tendresse. Le domestique grincheux et fidèle, Nicholas, c'était le souple M. Dullin. M^{me} Blanche Albane fut ravissante de pudicité dans ce rôle de femme traîtresse malgré elle. Et dans les rôles épisodiques, MM. Tallier, Bourrin, Jouvey, Roche, Cariffa, Weber, Bouquet et M^{mes} Gina-Barbieri, Jane Lory, Suzanne Bing, Susy Vatel manifestent tous du talent. On sent que, si peu qu'ils aient à dire, ils sont entraînés pour tout dire, ils peuvent tout jouer.

Après cette terrible et poignante pièce, pour nous déridier, on donna l'*Amour Médecin*. Ah! voilà qui nous change des interprétations niaises et inertes, conventionnelles et prétentieuses de la Comédie-Française. C'était verveux, entraînant, jeune, rieur, pour tout dire délicieux. Il semblait que la comédie avait été écrite d'hier, tant elle est encore fraîche et savoureuse, et la compagnie du Vieux-Colombier nous en donna la plus vivante, la plus directe impression.

C'est du reste ce qui caractérise la tentative de M. Copeau, ce contact direct, total, avec les œuvres représentées, grâce à l'absence rigoureuse de toute fausse tradition, de toute ficelle, de toute importance accordée au côté extérieur de la mise en scène.

Et maintenant, que je dise combien cette impression agréable est augmentée par le charmant accueil que l'on vous fait dans cette salle coquette et jolie, où mène un couloir commode, et qu'illumine un éclairage discret et élégant. Pas d'ouvreuses. Pas d'exploitation au vestiaire. Un programme qui est un programme et non pas un cahier de publicité. Enfin un endroit de bonne compagnie... Enfin!

FRANCIS DE MIOMANDRE

UN BALLET D'ENSOR

C'est chose décidée ; le ballet que James Ensor conçut et réalisa dans une période d'inspiration bizarre, et dont on a déjà beaucoup parlé, sera représenté sur une de nos scènes bruxelloises en l'hiver de 1914-1915.

Tout est prêt. Les costumes et les décors de cette fantaisie pour marionnettes ont été dessinés par le peintre et nous pourrons apprécier sous peu ces documents préliminaires qui sont parmi les plus curieux produits de l'imagination abondante, variée et fantasque du peintre troublant des *Masques*. Il ne reste plus qu'à achever l'orchestration de la partie musicale de l'œuvre. Le ballet auquel Ensor a consacré ses soins s'appellera *Flirt de Marionnettes*, et je ne sais ce qui paraîtra le plus curieux dans tout cela, de la musique naïve et fine, de la fable étrange et spirituelle, au sens parfois profond, ou de la mise en scène légendaire et éblouissante. Musique, fable et décors me semblent également caractéristiques de la fantaisie du peintre ostendais. Cette œuvre lui appartient tout entière.

Le scénario de ce ballet-pantomime est simple et charmant. Le voici. Nous en donnons la description telle qu'elle parut, il n'y a pas longtemps, dans un article de la *Chronique*. « Nous sommes dans un magasin bariolé de couleurs vives et tendres. A la grande porte sonnent des clochettes ; aux murs et à la vitrine pendent des masques et des vêtements carnavalesques.

Les rogues patrons de ce magasin s'appellent Grognelet et Brutonne. Miamia, leur fille, et les demoiselles de magasin retirent les pantins du fond du grand comptoir et, joyeuses, lutinent les marionnettes, font sautiller des pantins, puis, moqueuses, se couvrent d'oripeaux grotesques et de masques effrayants ; mais, quand tintent les clochettes de la grande entrée, arrivent des fillettes réclamant des masques et des poupées. On entend au loin une musique aigrette de carnaval : l'ami de Miamia, le joyeux Fifrelin, conduit le cortège. Il offre des marguerites, des iris, des lilas et des pensées. Et les cortèges de masques se meuvent inlassablement au son des clochettes.

Mais les vieux ont aperçu Miamia et Fifrelin à la tombée du soir, et les pauvres amoureux s'enfuient éperdument. Les marionnettes alors surgissent du fond du grand comptoir, suivies des pantins, des jouets et des poupées ; elles s'emparent des deux grognons et les déposent dans une grande boîte portée, au son d'une marche funèbre, sur le grand comptoir. A ce moment les clochettes tintent et l'on perçoit au loin le fifre argentin de Fifrelin. Il va sans dire que les vieux, suffisamment éprouvés par cette dure leçon, consentent au mariage des deux amoureux, ce qui fournit prétexte à de nouveaux cortèges de fillettes, de demoiselles de magasins, de masques, de marionnettes, avec accompagnement de marches et de fanfares, de valse et de mazurkas, le tout sur un leit-motiv de clochettes et de carillon ».

Il faut ajouter à cette description les noms de quelques personnages qui sont d'ingénieuses trouvailles. Fifrelin est accompagné d'amis qui s'appellent Trouselet, Horion, Pituiton, Murmuramis, etc. Miamia a, parmi ses compagnes, Guépina, Ombreuse, Chandelette ; et les noms des fillettes et des garçons qui forment le cortège sonnent gaiement : Gargouillis, Sansonnet, Smoufel, Germina, Dodeline, Follette, Pollen, Puérila...

Comme on le voit, cette œuvre inattendue de James Ensor est pleine de finesses, de grâces légères, de pittoresque, et, par endroits, de vraie humanité. Tout cela est présenté sous des

dehors badins et drôlatiques, pomponnés et grimaçants, mais on y sent une observation aiguë et pénétrante, on y trouve de la poésie et du charme, et, jusque dans les timbres populaires de la musique, une originalité déconcertante et fantastique. F. H.

« Hamlet » et Suzanne Desprès.

L'événement théâtral de ce début de saison est l'interprétation du rôle d'Hamlet par la très personnelle artiste qui joua successivement, avec un talent égal et une variété de moyens étonnante, *Poil de Carotte*, *Nora*, *la Fille de Jorio*, *Elektra*, *Phèdre*, *les Flambeaux*...

En consacrant ses dons de composition au personnage complexe du prince de Danemark, M^{me} Suzanne Desprès n'a agi, on le conçoit, qu'avec la volonté d'en creuser davantage la psychologie, d'en éclairer les multiples aspects. Il était intéressant d'interroger sur l'interprétation du rôle la tragédienne elle-même. C'est à quoi n'a pas manqué un collaborateur de *Gil Blas*, qui rend compte en ces termes de l'entretien qu'il a eu avec M^{me} Suzanne Desprès :

« Ce que j'ai voulu, me dit-elle, mais c'est très simple à dire, si ce fut très difficile à réaliser... et puis-je dire que je l'ai réalisé?... J'ai voulu me débarrasser du souci d'originalité et chercher seulement à interpréter mon personnage comme je le vois et comme je le sens.

— Et comment vous représentez-vous Hamlet?... Vous savez que sur cet éternel sujet les opinions les plus contradictoires s'affirment...

— Je le sais. Mais je ne le vois ni neurasthénique, ni efféminé. Il m'apparaît comme un homme peu déterminé à l'action, mal fait pour les événements tragiques auxquels son destin le mêle et dans lesquels il doit jouer le rôle principal. J'ai voulu dégager ce qu'il y a de positif et de normal dans son caractère. Je maintiens qu'il reste, dans le plus terrible drame, un homme normal et non point un être d'exception, et ne trouvez-vous pas qu'il prend ainsi une valeur bien plus grande?... Non, Hamlet n'est pas un fou; Hamlet aime la justice. S'il hésite, c'est que tout dans son passé, tout dans sa vraie nature le fait reculer devant un acte qu'il sait nécessaire. Et c'est peut-être de la folie, mais c'est surtout l'indécision la plus poignante et la plus angoissante.

— Votre opinion a d'illustres parrains; n'est-ce pas Goethe qui...

— Oui, Goethe, ou du moins son Wilhelm Meister prétend qu'Hamlet est un héros qui agit par lui-même, qui aime, qui hait, qui écarte tous les obstacles et parvient à un grand but... Mais je crois que nous n'en finirions pas si nous devions seulement énumérer toutes les explications qui ont été données du personnage d'Hamlet.

— Mais comment avez-vous été amenée à vous représenter Hamlet sous cette apparence si simple, et pourtant si pleine d'expression?...

— J'ai été guidée par le même souci sinon de réalisme, au moins de vérité — et aussi de fidélité au texte de Shakespeare.

Celui-ci ne le fait-il pas venir vers Ophélie « le pourpoint débraillé, sans chapeau sur la tête, pâle comme un linge, les genoux tremblants » ?

Mon vêtement surprendra sans doute ceux qui sont accoutumés à un Hamlet délicat ou somptueux. Je crois être pourtant dans la vérité.

Et vous parliez tout à l'heure des innombrables explications que l'on a données du caractère de mon héros. Savez-vous qu'on n'est pas plus d'accord sur la manière dont il doit se vêtir? Déjà Kean, au début du XIX^e siècle, lui prêtait une enveloppe réaliste. Un acteur allemand le joua avec une barbe blonde d'étudiant de Nuremberg, — et j'ai songé un instant à suivre son exemple. Garrick le représentait dans le costume de cour du temps Georges III; habit taillé en queue de pie, manchette et jabot de dentelle; enfin Kemble, qui jouait Othello en général anglais, ne fut-il pas un Hamlet en costume de la Renaissance avec un large chapeau à plumes? Anatole France décrit une gravure allemande du dix-huitième où Hamlet porte l'habit à la française, une collette brodée et une perruque poudrée. Le vêtement le plus historique est sans doute celui que portait Bellerton, soixante ans après Shakespeare; c'est un costume mi-ecclesiastique, mi-bourgeois, avec souliers à boucles, petit collet d'abbé et chapeau à cornes...

Au reste, de nos jours, la même diversité dans la conception du personnage a fait adopter les apparences les plus dissemblables. Mounet-Sully porte un costume qui rappelle celui d'Hernani et Sarah Bernhardt évoque Lorenzaccio : fourreau de soie noire, large manteau d'épaules bordé de fourrures, chaîne d'or autour du cou, rapière ciselée et damasquinée. Ils sont fort élégants, mais pas du tout onzième siècle... Mon Hamlet est plus simple.

Pour la mise en scène, le système de M. Variot a été adopté. Vous savez qu'il a déjà imaginé le décor de *l'Annonce faite à Marie* et celui de *la Brebis égarée*. Son principe est de rendre plus aisée la représentation de l'œuvre et de laisser en pleine valeur la pensée du dramaturge. Il atteint ce double but par la simplification du décor. L'unité de cadre est en effet la base de son système. Derrière un ou plusieurs plans immuables dont il précise la signification à l'aide du minimum d'accessoires, il fait passer des toiles de fond qui suffisent à indiquer les changements de lieu.

Dans *Hamlet*, M. Variot a choisi comme cadre unique une sorte de voûte romane, que clôt au fond une draperie pour les intérieurs et qui laisse voir, pour les plein-air, comme au travers d'une baie, les différents aspects indiqués par le texte et qu'a peints M. Rattenstein. »

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

Suite pour luth de J.-S. BACH, transcrite pour clavecin par A. TIRABASSI, avec préface de E. BACHA (Bruxelles, Fernand Lauweryns).

Cette *Suite* de J.-S. Bach, restée inédite jusqu'à présent, et dont l'original autographe se trouve à la Bibliothèque royale de Bruxelles, a fait l'objet, de la part de M. Tirabassi, d'une excellente transcription qui sera accueillie avec joie par les pianistes et les clavecinistes. L'œuvre est, en effet, de premier ordre et peut rivaliser avec les *Suites françaises*, les *Suites anglaises* et les *Partitas* du maître par la richesse de la pensée, la force de l'expression et l'élégance de l'écriture. M. Tirabassi y a fait quelques ajoutés très discrètes, pour compenser, à certains endroits, la maigreur de l'harmonie, conséquence obligée de la technique du luth. Ces petites modifications à l'original — d'ailleurs mises entre parenthèses dans la transcription — n'ont rien du tripotage habituel des « arrangeurs ». La préface de M. Bacha est un modèle du genre et donne sur l'authenticité de l'œuvre tous les apaisements voulus.

CH. V.

MEMENTO MUSICAL

Mercredi 5, à 8 h. 1/2, au Cercle artistique et littéraire, récital de chant par M^{me} Julia Culp.

Samedi 8, à 8 h. 1/2, à la *Scola Musicæ* (90 rue Gallait), première séance de musique de chambre donnée par le Trio bruxellois (MM. S. Vantyn, G. Demarès et F. Charlier).

Lundi 10, à 8 h. 1/2, au théâtre de la Monnaie, deuxième concert de la Société des Concerts populaires, avec le concours de la chapelle du duc de Saxe-Meiningen, sous la direction de M. Max Reger et avec le concours du violoniste Szigeti. Répétition générale le samedi 8, à 2 h. 1/2.

Mardi 11, à 8 h. 1/2, Salle Patria, deuxième concert de la Société des Concerts classiques avec le concours de M. J. Thibaud, violoniste.

Mercredi 12, à 8 h. 1/2, à la Salle Nouvelle, rue Ernest Allard, première séance du quatuor Zimmer, avec le concours de M. Anton Verhey, pianiste à Rotterdam. Au programme : quatuor à cordes, en *do* majeur, op. 76 (Kaiser-quartett), quintette en *la* bémol majeur, pour piano et cordes, quatuor à cordes, en *la* mineur, op. 41.

Même jour et même heure, à la Grande-Harmonie, récital de piano de M. Richard Buhlig. Au programme : Beethoven et Chopin.

Vendredi 14, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert donné par M. Marcel Jorez, violoniste et Charles Scharrès, pianiste.

Dimanche 16, à 2 h. 1/2, Salle Patria, sous les auspices de S. I. M., concert avec orchestre, sous la direction de M. Arthur De Greef, donné par M. Ch. Delgouffre, pianiste, avec le concours de M^{me} Berthe Albert, cantatrice.

Samedi 22, à 8 h. 1/2, Salle Æolian, récital de chant par M^{lle} Suzanne Poirier.

M. Georges Pitsch donnera, avec le concours de M^{lle} Valentine Pitsch, son concert annuel à Mons le 7 novembre.

Le 24 du même mois, le Cercle symphonique consacrerait aux œuvres des compositeurs wallons un concert d'orchestre.

La Société des Nouveaux Concerts d'Anvers a fixé aux 12 novembre, 23 janvier, 4 février et 11 mars les quatre séances de musique de chambre qu'elle donnera au Cercle artistique. La première séance sera donnée par M^{lle} Tina Lerner, pianiste. La deuxième aura lieu avec le concours des Quatuors Schörg, de Bruxelles, et Fitzner, de Francfort. M. et M^{me} Félix Weingartner se feront entendre à la troisième. Enfin, on entendra au dernier concert MM. F. Steiner, baryton, et A. Hoehn, pianiste.

Université populaire de Liège. — M. Maurice Jaspar organisera cette saison quatre auditions musicales de haut intérêt avec le concours de conférenciers et d'artistes distingués. En novembre, à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de R. Wagner, une soirée avec le concours de M. R. Sand et de M. et M^{me} Fassin-Vercauteren. En décembre, à l'occasion du centième anniversaire de la mort de Grétry, une séance réservée à la chanson populaire wallonne et à la musique de Grétry; en janvier, une audition de musique italienne du xvi^e siècle, et, en février, une séance consacrée aux œuvres de compositeurs wallons.

AUX AMIS DES MUSÉES

La série de conférences organisées au Cercle Artistique par les Amis des Musées que M. Buls avait inaugurée le mercredi 14 octobre en parlant de la Grand' Place, a été continuée le 29 par M. A.-J. Wauters, qui avec sa verve habituelle a célébré Hubert Van Eyck, chef et honneur de l'Ecole de Gand.

Le conférencier a exposé que l'histoire des Van Eyck et du retable de *l'Agneau Mystique* méritera une place dans l'histoire des causes célèbres.

Parlant de *l'Agneau*, qui est l'œuvre personnelle d'Hubert mais que la voix populaire égarée par les anciens chroniqueurs appelle

le retable des frères Van Eyck, il a établi, par les procédés en usage chez les juges d'instruction et en faisant comparaître les témoins, qu'une grande iniquité avait été commise, dans la seconde moitié du xvi^e siècle, et que l'erreur s'éternise au détriment de la vérité historique, laquelle ne se découvre plus qu'avec une peine infinie, dès qu'elle a été obscurcie par la légende.

Le conférencier a terminé son plaidoyer *Pro Huberto*, en résumant les derniers travaux de la critique contemporaine concernant les peintures qu'elle propose de restituer au vieux maître, et il a projeté sur l'écran les reproductions de celles-ci, qui sont dans les musées de Berlin, Saint-Petersbourg, Dresde, Copenhague, Turin, le Louvre, et quelques collections privées.

Le public nombreux qui se pressait au Cercle Artistique a fait au brillant conférencier le succès qu'il méritait.

Hommage à Camille Lemonnier.

Les *Amis de la Littérature* ont consacré leur séance de rentrée à la commémoration de Camille Lemonnier. Il y avait foule dans la grande salle gothique de l'Hôtel de Ville de Bruxelles pour entendre MM. Edmond Picard, Maurice des Ombiaux et Emile Verhaeren exalter la vie et l'œuvre du grand écrivain disparu. Cinq ou six cents personnes dans la salle, le double au dehors, la grande cohue, l'enthousiasme : tout de même, ils ont bien tort, ceux qui disent qu'il n'y a rien de changé en Belgique... Devant un public attentif et vibrant, où l'on remarquait deux ministres, un représentant du roi, le bourgmestre, un ancien bourgmestre et deux échevins de Bruxelles, les trois orateurs ont rendu à Camille Lemonnier un hommage solennel de piété, de reconnaissance et d'admiration. Le discours d'Emile Verhaeren, si courageux, si énergique dans sa belle simplicité, a été surtout acclamé. Et la foule qui l'attendait à sa sortie, sur la Grand Place, fit au grand poète une émouvante ovation. G. R.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Camille. — Le Bonheur.

Camille, la petite comédie de Paul Spaak que le théâtre du Parc a jouée en lever de rideau, avant *le Bonheur*, n'est certes pas ce que son auteur a écrit de plus intéressant et de plus original. C'est une bluette assez gentille que l'on a écoutée sans déplaisir, mais non plus sans un plaisir excessif. Un jeune Français voyageant en Italie rencontre une troupe d'acteurs et se mêle à leur compagnie. Il se lie d'amitié avec Camille, le fils d'un « mas-tu vu », un chanteur conventionnel à souhait. De son côté, une danseuse d'âge mûr et de tempérament ardent a remarqué sa belle mine et veut l'enlever. Le coquebin va se laisser faire, en dépit des remontrances de Camille, quand... celui-ci, servant son suprême argument, lui apparaît sous des vêtements de femme. Son costume de cavalier n'était qu'un travesti destiné à mettre à l'abri des entreprises amoureuses l'amie fidèle du chanteur... Le jeune Français, comme il convient, abandonne aussitôt la danseuse et s'éprend de Camille. A son tour, il veut l'enlever. Mais, esclave du devoir simili-conjugal, elle suit son ami. Et le Français, demeuré seul, lâché à la fois par la proie et par l'ombre, n'a plus que la ressource d'éclater en sanglots. Son désespoir comique nous a quelque peu divertis. Mais voilà, fallait-il en rire ? Cette petite pièce est écrite en vers libres dont l'aimable négligence fait songer à un La Fontaine qui ne saurait plus très bien rimer.

Quant au *Bonheur*, de M. Albert Guinon, je voudrais bien qu'on me dise comment il faut l'entendre... Est-ce une satire ironique des mœurs de ce temps ? Est-ce un plaidoyer pour cet idéal relevé et si délicat : le ménage à trois ? Est-ce simplement une étude de caractères ? Est-ce un vaudeville ? Est-ce une tragédie qui traîne son peplum dans le ruisseau ? Un peu tout cela, sans

doute : une pièce où triomphent — à rebours — le mélange des genres et la confusion des styles ; une comédie où l'on rit de tout, même de la mort, de peur d'être obligé de se boucher le nez et de contenir son estomac.

Voici ce que c'est que le *Bonheur* : Une jeune femme est mariée à un brave homme d'affaires, gourmand et placide, qui répond mal aux ardeurs de son tempérament. Elle va se décider à le tromper, quand il meurt. Oh ! très comique, cette mort subite, annoncée par un gardien de la paix prétentieux et grasseyant. Trois mois plus tard, elle est devenue la maîtresse fougueuse d'un de ses prétendants — celui qui a su le mieux déclamer *Le Lac*, ô littérature ! — et elle est même sur le point de l'épouser. Mais le père du jeune homme, immensément riche et non moins immensément égoïste, furieux d'être quitté par son fils en qui il voit surtout un compagnon de noce, déclare tout net aux amoureux qu'il ne leur fera qu'une pension fort médiocre. Ils seront donc pauvres : triste perspective. En même temps, ils découvrent qu'ils ne sont pas d'accord sur tous les points et, bientôt, ils se convainquent que la vie en commun leur sera à tous deux un odieux supplice.

Une scène très vive, trop vive, achève de les désunir. C'est la rupture. Leurs deux égoïsmes tirent chacun de son côté. Alors reparait le second prétendant qui se contente fort bien des restes du festin et ne cède pas son intention, s'il est agréé comme fiancé, puis comme mari, de fermer les yeux à propos et de ne jamais céder à l'absurde jalousie. Comme il est très riche, la jeune femme lui promet sa main. Tout semble terminé, quand l'amoureux revient et, d'un tour de main (simple façon de parler, bien entendu !) reconquiert sa maîtresse. Alors, que va-t-il se passer ?... Mais c'est très clair : elle se mariera avec le second et se gardera bien de rompre avec le premier. Voilà le Bonheur, Mesdames... et Messieurs.

La troupe du Parc a fort bien joué ces deux pièces qui me paraissent témoigner, l'une et l'autre, de l'extrême pauvreté d'inspiration du théâtre contemporain.

GEORGES RENCY

COURS

M. Louis de Serres, professeur des classes de Déclamation lyrique, d'Ensemble vocal et de Musique de chambre à la Schola Cantorum, a repris les cours supérieurs que, depuis trois ans, il donne chez lui, 58 rue de Courcelles, à Paris, avec le concours amical de M. Vincent d'Indy. L'étude des maîtres de l'Oratorio, de la Cantate (religieuse et profane), du Drame lyrique depuis Monteverdi jusqu'à nos jours et du Lied (allemand et français) est poursuivie tous les lundis, de 2 à 4 heures, de novembre à juillet. Le cours de musique de chambre est donné, pendant la même période, le vendredi matin. Leçons particulières de piano, d'harmonie et de composition.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Au Musée moderne, XX^e Salon annuel du Cercle « Le Sillon ».
— Au Cercle artistique et littéraire, Exposition de M. Nestor Jonet (dernier jour), et de M. C. Jacquet (du 3 au 9).

Le comité du Monument Van der Stappen vient, à la suite d'un concours ouvert entre les élèves du maître, de confier à M. Marcel Rau l'exécution du monument.

M. Rau a, dit la *Chronique*, intitulé son œuvre *l'Initiation*. Il voit, en effet, dans son maître regretté bien plus un « initiateur » à l'Art, à la Beauté, qu'un professeur. Le monument, destiné à être adossé à une muraille, est de composition assez compliquée : il représente un jeune homme assis sur un pilier devant une sorte de décor dans lequel se trouve une Victoire de Samothrace. L'éphèbe tient en mains un médaillon à l'effigie de Charles Van der Stappen. Il contemple « l'initiateur » et essaie de s'inspirer de sa pensée.

Au cours de son assemblée du 12 octobre, la Société Nationale des Compositeurs belges a constitué son comité de la façon suivante : Présidents d'honneur : MM. L. Dubois et P. Gilson ; président, M. A. De Boeck ; vice-présidents, MM. M. Lunsens et L. Mortelmans ; secrétaire, M. A. Pasquier ; trésorier, M. G. Frémolle ; membres : MM. L. Delcroix, F. Duysburg, H. Henge, H. Sarly, E. Smets, J. Strauwen.

La Société des Compositeurs belges commence ainsi sa neuvième année d'activité. Groupement modeste au début, elle s'est accrue peu à peu au point de représenter aujourd'hui la presque totalité des auteurs belges contemporains.

Outre les quatre auditions habituelles, la Société prépare toute une campagne de diffusion artistique dont le détail paraîtra ultérieurement.

M. Emile Verhaeren inaugurera demain soir, lundi, à la Maison du Peuple, la série des conférences organisées par le Syndicat du personnel enseignant socialiste. Il a choisi pour sujet la *Culture de l'enthousiasme*.

Les conférences suivantes seront faites par MM. Braeke, député de Paris, L. de Brouckère, H. Lorent, Vayngurten, P. Spaak, Jean De Mot, Jules Destrée et A. Vermeylen.

La séance annuelle de rentrée de la Maison du Livre aura lieu mercredi prochain, 5 novembre, à 8 heures du soir. Elle sera présidée par M. Gustave Francotte, ancien ministre de l'Industrie et du Travail, président d'honneur du Musée. Les membres des associations affiliées et le public y sont conviés. Le programme de la soirée porte : *L'activité belge dans le domaine du Livre pendant l'année écoulée*. Des dirigeants des associations affiliées à la Maison du Livre prendront successivement la parole pour exposer ce qu'elle réalise et ce qui est en cours d'étude ou d'exécution. La séance comportera également une attraction cinématographique inédite, en quatre parties, du plus grand intérêt pour l'enseignement technique : *Les Arts et Industries du Livre* (Typographie, Lithographie, Gravure et Photogravure, Reliure-Dorure), par la maison Pathé frères. Pour l'hiver 1913-1914, le programme du Musée comporte un cycle de conférences et de causeries techniques sur le livre, des conférences littéraires, une série d'expositions spéciales, entre autres l'exposition du Livre belge de l'année et l'exposition d'art et de nouveautés photographiques.

Une conférence internationale pour la Protection des sites se réunira à Berne le 17 novembre. L'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche, la Belgique, le Danemark, la Norvège, les Pays-Bas, le Portugal, la Russie, la Suède et la République Argentine y seront représentés. Le but de la réunion est, en ordre principal, la création d'une Commission permanente internationale chargée de prendre les mesures conservatrices nécessaires.

Fruits d'Automne :

M. Joseph Jongen a composé pendant son séjour à Sart-lez-Spa, où il passa les dernières vacances, un poème pour orchestre intitulé *Impressions d'Ardenne*.

M. Marcel Labey vient de terminer en Seine-et-Oise un drame lyrique en trois actes, *Bérangère*, qu'il a commencé à orchestrer.

M^{me} Ch. Sohy, dont la *Libre Esthétique* a fait connaître d'intéressants poèmes pour chant et quatuor à cordes, a écrit, au cours de l'été, *les Rencontres de Bouddha*, légende chantée, pour quatuor vocal et petit orchestre. L'œuvre est destinée à être exécutée avec des projections, dans le genre du *Miracle de Saint-Nicolas*.

M. Armand Parent a, dans sa retraite de Pont-Aven, composé une sonate pour piano et violon que vient d'éditer la maison Rouart, Lerolle et C^{ie}.

Le compositeur allemand Hans Pfitzner, qui depuis longtemps n'a rien publié, termine actuellement un opéra en trois actes dont la vie de Palestrina lui a fourni le sujet. La maison Fürstner s'est assuré le droit d'éditer la partition, qui paraîtra d'abord à Paris, puis à Berlin.

Sir Edward Elgar a fait exécuter au festival de Leeds une étude symphonique inédite en quatre parties dans laquelle il s'est

efforcé d'évoquer la figure de Falstaff, — non le Falstaff truculent, ivrogne et bohème des *Joyeuses commères de Windsor*, mais un Falstaff historiquement décrit aux diverses phases de sa vie, depuis sa jeunesse jusqu'à sa mort. Ce commentaire musical, qui n'est pas sans analogie avec le *Don Quichotte* de Richard Strauss et sa *Vie d'un héros*, tout en affirmant une personnalité distincte, a été très favorablement accueilli par la critique et par le public.

Le même festival a eu la primeur d'une œuvre lyrique pour baryton, chœur et orchestre composée par M. Hamilton Harty sur le poème de Walt Whitman *le Trompette mystique*, et d'une *Rhapsodie* pour orchestre de M. Georges Butterworth. Exécutée sous la direction de M. Nikisch, cette dernière, qui marque un début intéressant, a été particulièrement goûtée.

Pelléas et Mélisande a été représenté dernièrement, et pour la première fois, au Théâtre de Manchester. Bien que la version anglaise ne traduise qu'imparfaitement les nuances verbales qui donnent à l'œuvre son charme confidentiel, l'impression des spectateurs fut très vive, encore que ceux-ci ne soient guère initiés aux formes lyriques des maîtres d'aujourd'hui.

Miss Beryl Freeman chanta le rôle de Mélisande; M. W. Hyde lui donna la réplique dans celui de Pelléas. M. E. von Pyck exagéra quelque peu la violence de Goland. Miss Maud Santley et M. Harison Cook, dans les rôles de Geneviève et d'Arkel, complétèrent l'interprétation, qu'on s'accorda à trouver très

satisfaisants. L'orchestre, conduit par M. Schilling-Ziemssen, fut assez discret pour ne jamais couvrir les voix. La surprise que provoqua la limpide instrumentation de M. Debussy succédant aux tonitruances de M. Richard Strauss fut d'ailleurs l'un des facteurs principaux du succès qui accueillit à Manchester *Pelléas et Mélisande*.

Sottisier :

La plaque (il s'agit de la plaque d'orientation du Mont-des-Arts) cite notamment : l'église des Riches-Claire, le château d'eau de Berehem-Sainte-Agathe, l'église d'Assche, le palais de la Bourse, l'église Sainte-Anne, la Maison du Roi, l'église de la Madeleine, la Tour de Sainte-Catherine, l'église de Molenbeek, l'église Saint-Remy, l'Arbre-Ballon du Touring-Club, la Poste centrale, la gare de Tour et Taxis, le gazomètre de Laeken et bien d'autres merveilles encore, sans parler des rutilances des soleils couchants par ces magnifiques soirées d'automne.

La Dernière Heure, 2 octobre.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}, Editeurs

BRUXELLES PARIS
4, PLACE DU MUSÉE, 4 63, Boulevard Haussmann, 63

Vient de paraître :

La Peinture au Musée ancien de Bruxelles

Reproduction de 174 œuvres des diverses écoles accompagnée d'un guide historique et descriptif par FIERENS-GEVAERT.

Bel in-4° (22 1/2 × 29 cm.) de 80 pages de texte et 156 planches hors texte.

Prix : 10 fr. broché. — 12 fr. 50 cartonné. — 15 fr. relié.

Vient de paraître :

Les

Très Belles Miniatures de la Bibliothèque Royale de Belgique

par EUGÈNE BACHA

Beau volume in-4° Jésus (26 1/2 × 34 1/2 cm.) contenant, outre une étude introductive, 56 planches hors texte en héliotypie.

Prix de l'ouvrage en portefeuille : 30 francs.

TAPIS D'ORIENT

◆ DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2
◆ = BRUXELLES =

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Vient de paraître chez M. E. DEMETS, éditeur,
2 Rue de Louvois, PARIS

TRANSCRIPTIONS POUR PIANO D'ŒUVRES D'ORGUE

- L.-C. DAQUIN. — Noël n° VI en ré mineur. — Prix net : 1 fr. 50.
ID. — Noël n° IX en ré majeur. — Prix net : 1 fr. 50.
J.-S. BACH. — Chorals en sol majeur et en ré mineur. — Prix net : 2 fr. 50

NOUVEAUTÉS MUSICALES

- A. BERTELIN. — Au Pays Romand, cinq pièces pour piano. — Le recueil, prix net : 7 fr.
AD. BORCHARD. — Confiance (H. DE RÉGNIER), chant et piano. — Prix net : 2 fr.
ID. — Lamento (CH. DUMAS), chant et piano — Prix net : 2 fr.
ID. — Pèlerinage (VICTOR HUGO), chant et piano. — Prix net : 2 fr.
R. CHANSAREL. — Mirages, trois pièces pour piano. — Le recueil, prix net : 5 fr.
L. DUMAS. — Vœu (P. VERLAINE), chant et piano. — Prix net : 1 fr. 50.
S. HENNESSY. — Suite pour quatuor à cordes (op. 46). Partition in-16. — Prix net : 4 fr.
ERIK SATIE — Véritables Préludes Flasques, trois pièces pour piano —
Prix net : 1 fr. 75.
ID. — Embryons desséchés, pour piano — I. D'Holothurie. II. D'Edriophthalma III. De Podophthalma. — Prix net : 3 fr. 35.
ID. — Descriptions automatiques, pour piano. — I. Sur un vaisseau. II. Sur une lanterne. III. Sur un casque — Prix net : 2 fr. 50.
J. TURINA. — Quatuor pour deux violons, alto et violoncelle. Partition in-16. —
Prix net : 4 fr.

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN

BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

LA REVUE MUSICALE
S. I. M. & COURRIER MUSICAL
RÉUNIS

Administrateur général : René DOIRE
Rédacteur en chef : Emile VUILLERMOZ

Rédaction et Administration :
29 RUE LA BOÉTIE, PARIS

S. I. M.

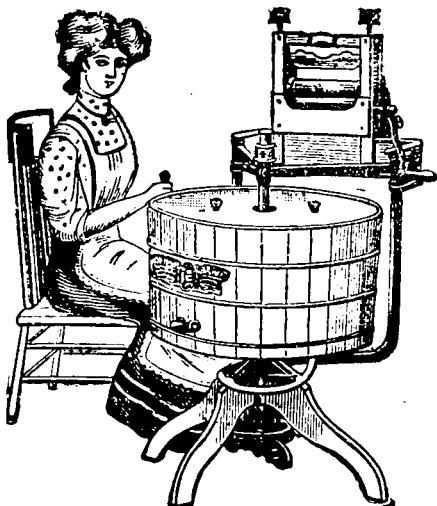
REVUE MUSICALE MENSUELLE
FONDÉE PAR LA
SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE
(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE
Le numéro : France et Belgique, 1 fr. 50.
Union postale, 2 francs.
Abonnements : Étranger, 20 francs par an.
France et Belgique, 15 francs.

Rédaction et Administration : 22, rue St-Augustin
PARIS

RÉDACTION POUR LA BELGIQUE :
M. René LYR, avenue Marie-Chlotilde
WATERMAEL

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



MACHINE A LAVER MORISONS

Lave les dentelles sans déchirer un fil.

Elle est SANS POINTES, EN BOIS, SANS TIGE AU MILIEU DE LA CUVELLE, SANS BILLES, SANS RESSORTS, SANS ROULETTES.

Chasse l'eau de savon à travers le linge à laver, de gauche à droite, de droite à gauche, du centre vers les bords, de bas en haut et tape le linge en même temps sur toute sa surface.

Lave le linge en 6 minutes sans le faire bouillir ! et fonctionne par son propre poids.

ON LAVE EN ÉTANT ASSIS

Je donne dans toute la Belgique aux personnes que je juge dignes de confiance une machine à laver MORISONS à l'essai pendant un mois et je paie moi-même les ports aller et retour. — La Morisons Washer est vendue payable à la semaine ou au mois.

Demandez la brochure illustrée n° 530 avec prix à
J. L. MORISONS, 109 rue Dambrugge, Anvers.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE

Le Bulletin de l'Œuvre (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes

Numéro spécimen envoyé sur demande.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Le nouveau catalogue vient de paraître. Prix : 2 fr. franco 2 fr. 50.
ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.
Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

« Peer Gynt » au Lessing-Theater (suite et fin) (ERNEST CLOSSON). — Manzana-Pissarro (ARSENE ALEXANDRE). — Petite Chronique littéraire (F. M.). — L'Orchestre de Saxe-Meiningen. — Memento musical. — Chronique théâtrale : *Le Fils Naturel*; *Le Minaret* (GEORGES RENCY). — Nécrologie : *Dario de Begoyos* (O. M.). — Petite Chronique.

« Peer Gynt » au Lessing-Theater ⁽¹⁾

Il faut citer tout d'abord les deux artistes incarnant Peer Gynt et sa mère Aase, en un contraste admirable comme la plus expressive dissonance : M. Kayssler, un gaillard superbement découplé, un vrai type de gymnaste, extraordinaire de fantaisie et de spontanéité dans Peer Gynt; M^{lle} Ilka Grüning, non moins vivante dans ses oppositions tumultueuses de détresse et de joie, de tendresse et d'exaspération maternelles et qui n'avait pas craint de se faire une voix de vieille femme, au chevrottement suraigu, très bien observée. Les scènes réunissant ces deux artistes furent surprenantes de réalisme. Tel, le tableau hallucinant de la mort d'Aase, agonisant sur son grabat, tandis que Peer, grimpé sur le pied du lit, suit sa chimère, fouaillant à coups de baguette un coursier imaginaire. — une chaise harnachée d'une ficelle...

L'ensemble me permit d'apprécier, une fois de plus, l'importance de l'organe vocal chez l'acteur dramatique,

(1) Suite et fin. — Voir notre dernier numéro.

indépendamment de toute qualité de diction. On attribue généralement une importance trop exclusive à cette dernière, comme on fait de la voix chez le chanteur; en réalité, l'acteur a autant besoin d'une belle voix que le chanteur d'une diction convenable (1).

Les auteurs allemands, en général, possèdent des voix naturellement puissantes et bien timbrées. Celle de M. Kayssler est d'un éclat et d'un métal splendides; le personnage invisible du « Grand Contrefait » était rempli par une basse profonde (M. Klein-Rohden) d'un très grand effet. — A citer encore Tilla Durieux, actrice d'origine tchèque, me dit-on, ce que semblent confirmer sa grâce féline, la caressante langueur de ses inflexions vocales et de ses attitudes. Tilla Durieux, dans Anitra, fit de la *Danse* trop fameuse un petit poème sonore où chaque note prenait une valeur expressive; j'eusse souhaité la voir dans la danse des Sept Voiles (2).

(1) Dans l'ensemble remarquablement composé des interprètes de *Marie-Madeleine* de Maeterlinck, l'hiver dernier, à la Monnaie, le rôle du Christ proclamant les Béatitudes, à la cantonnade, était confié à une voix sourde et sans timbre : l'effet de la scène en fut entièrement compromis. Pour les personnages invisibles, la voix constitue un *desideratum* à la fois plus impérieux et plus facilement réalisable. La voix et la diction doivent suffire à évoquer tout le personnage.

(2) Il y avait cet été à Berlin une exposition de peinture allemande moderne pour laquelle on avait mis au pillage tous les musées, ainsi que les grandes collections particulières d'Allemagne. Le clou était un compartiment von Stuck, réunissant l'œuvre presque tout entière de cet énigmatique Bavarois, sorte de Böcklin hellénisant, qui aurait lu Baudelaire. Il y avait là la *Guerre*, le *Péché*, maints combats de centaures, de satyres heurtant leurs fronts ou luttant avec des chèvres; il y avait surtout deux têtes d'étude, *Tilla Durieux als Circé*,

Tout différent était le jeu des autres personnages féminins, apparemment confiés à des actrices allemandes. Ce qui semble surtout caractériser le théâtre d'Outre-Rhin par rapport au nôtre, c'est l'allure particulière des artistes femmes. Sont-elles gracieuses? Pas de la manière que nous l'entendons. Toutefois, les plaisanteries classiques sur l'absence de grâce de la femme allemande sont devenues un peu ridicules et surannées, avec quelques autres anas anti-germaniques. Mais ce n'est certes pas la grâce française; il s'y mêle quelque chose de vigoureux et de fort qui rappelle davantage l'antique; tous ceux auxquels il a été donné d'observer les attitudes sculpturales de M^{me} Fassbender dans Ysolde m'entendent. Quand le jeu devient plus mouvementé, — dans la gesticulation violente, la course, la danse, le saut, — l'énergie aisée, naturelle du jeu lui communique un cachet particulier que l'on pourrait qualifier de *grâce athlétique*.

Le fait m'avait déjà frappé, la veille, à Charlottenburg, dans la valse du *Freyschütz*; mais ici, ce fut bien autre chose. — Peer Gynt s'est sauvé dans la montagne, poursuivi par Ingrid, la fiancée qu'il a séduite et qu'il repousse à présent, après une brève et violente altercation. Il est seul. Mais voici venir trois pastourelles « courant, criant et chantant », dit le poète; ces sauvages ribandes accostent le rustre visionnaire et l'entraînent dans leurs rondes. Le jeu de scène de ce court tableau fut une des choses les plus extraordinaires que j'aie vues au théâtre. L'emportement fou, les bonds, les sauts des trois actrices en question, à la fois parlant et chantant, ne seraient réalisables, chez nous, qu'avec des spécialistes de la figuration ou de la danse; nos actrices n'ont pas cette souplesse et cette agilité, encore une fois, cette grâce vigoureuse, « athlétique », d'amazones de Polyclète...

* * *

L'impossibilité de mettre convenablement en scène un nombre suffisant de tableaux constitue ici une sérieuse pierre d'achoppement. Toutefois, si l'œuvre échoua à Berlin, ce ne fut pas pour ce motif (1).

qui compteront parmi les œuvres maîtresses de l'artiste, avec leur sourire fauve, découvrant les dents comme pour mordre, sourire fait de charme et de bassesse, de séduction et de férocité.

(1) J'avais écrit, dans mon précédent article, que *Peer Gynt* avait échoué au théâtre de l'Œuvre à Paris. M. Lugné-Poe m'écrivit pour me dire, avec une documentation péremptoire à l'appui, que ce fut au contraire un de ses grands succès. Dont acte, avec le plus vif empressement. Je citerai toutefois ces lignes de Prozor, dans la préface de sa traduction, qui permettaient de supposer tout le contraire :

« La tentative la plus héroïque de l'intrépide Lugné-Poe fut celle qu'il risqua en faisant jouer la merveilleuse féerie

La mise en scène était extrêmement soignée, compliquée même, ce qui, pour *vingt* tableaux, n'était réalisable qu'au moyen de la scène tournante, qui permet de planter un décor tandis que l'on joue dans l'autre. Pour les sites accidentés des premiers tableaux, la scène était en pente très accentuée, coupant obliquement le lointain des vallées évoquées sur la toile de fond par des sapins et des maisonnettes minuscules; colorations frigides et sévères, neige bleuâtre hardiment figurée au moyen de linges retombant en cascades de plis, comme le vent en drape quelquefois en hiver, sur les hauteurs; bouleaux grêles, au feuillage dentelé, plantés en plein milieu de la scène; gazons figurés par une sorte de peluche émeraude au poil profond, plus réaliste que nos toiles vertes; parmi les tableaux marocains, un désert ocre et violet très évocatif; effets de lumière parfaits.

Un tableau particulièrement réussi, comme mise en scène, fut celui de l'ancre souterrain des *trolls* (kobolds), où Peer pénètre à la suite de la fille du roi du lieu, — et dont il se sauvera tantôt à grand-peine, afin d'éviter qu'on lui ôte les yeux de la tête pour lui permettre de voir les choses non plus en homme, mais en *troll*, c'est-à-dire non plus comme elles paraissent, mais comme elles sont. Une gaze tendue devant la scène; derrière, dans un demi-jour verdâtre, un grouillement indistinct et prodigieux qui ne s'arrête pas un instant et, à un moment donné, s'organise en un rythme unique, en une sorte de danse d'ours à laquelle la montagne elle-même semble participer. De ce vague fouillis monte un tumulte confus fait de grognements, de rires, de cris étouffés. C'est sur ce fond sonore que s'enlève le dialogue de Peer et du roi des *trolls*, dont chaque réplique amène, suivant le cas, une recrudescence de murmures, de cris ou de rires moqueurs, triomphants ou furieux : une réalisation remarquable du « bruit collectif » de la foule.

L'ensemble de la représentation offrait un cachet singulier de réalisme presque sauvage, de rudesse élémentaire semblant résulter non d'effets artificiellement combinés, mais de la psychologie des artistes eux-mêmes. L'effet était puissant. Quant à la jolie musique de Grieg, très soigneusement jouée pourtant sous la direction de M. Hoeborg, elle gênait plutôt;

d'Ibsen. Des difficultés d'ordres divers le forcèrent malheureusement à en éliminer une bonne partie. Ce qui lui restait lui imposa de grands sacrifices qu'il n'hésita pas à supporter, sans souci de ses intérêts, et n'écoutant que sa ferveur artistique. Il ne fut pas en état, toutefois, de donner à la pièce la mise en scène qu'elle comporte et dut s'en remettre, pour suppléer à cette insuffisance, à l'imagination des spectateurs, à l'illusion que le génie de l'auteur et le talent des interprètes devaient, selon lui, suffire à créer malgré tout. Ai-je besoin de dire qu'il fut déçu? Nous ne sommes plus au temps des tréteaux shakspeariens », etc.

elle fut trop, décidément, « sur tous les pianos ».

Le public, lui, a fort mal récompensé l'effort du manager, M. Barnowsky. Il a paru ne rien comprendre de cette poésie apocalyptique, déjà étrange à la lecture. « Disons-le froidement », ce fut un four. Ce qui ne prouve en aucune manière que M. Barnowsky ait eu tort.

ERNEST CLOSSON

MANZANA-PISSARRO

De tout temps les visions de l'Orient ont fasciné nos imaginations et captivé nos yeux. S'il vous est arrivé — à qui cela n'est-il pas arrivé ? — de souhaiter d'être le roi Salomon, c'était moins pour posséder sa sagesse que pour recevoir la visite de la reine de Saba. C'est qu'en effet nous sentons que de l'Orient nous viennent la lumière, la richesse, la volupté, le mystère, et tout ce que la vie peut créer de plus somptueuses sensations, de pensers plus profonds, de rêves plus intenses.

L'œuvre des plus grands maîtres a emprunté à l'inspiration orientale les plus éblouissantes pierreries ou les plus troublantes lueurs. Rembrandt ne pouvait manquer de porter là son investigation auguste. Les Bellini, Carpaccio, tous les grands Vénitiens se sont éperdument adonnés à cette magie. Delacroix, à son tour, a été magnifiquement ému par les harmonies, les suggestions et les thèmes que la vie et l'art orientaux proposent à jamais à tout peintre et à tout poète.

Il y a, dans les œuvres d'art, l'Orient que l'on décrit, et l'Orient que l'on devine. Le premier n'est pas sans mérite, mais le second est plus beau encore, parce qu'il est dégagé de toute réalité capable de répugner à notre race, et qu'il ne retient que ce qui peut transporter tout humain dans les régions enivrantes de la féerie.

Manzana-Pissarro est de ceux qui ont préféré l'Orient qu'ils rêvaient à celui qu'ils auraient pu photographier et que l'on peut se procurer par les cartes postales. Il a conçu, avec une exactitude supérieure, l'indicible richesse et le pénétrant parfum de ces régions où tout concourt à l'anéantissement de l'être dans une caresse immense. Toute son œuvre est une merveilleuse *Invitation au voyage*, et elle est ce voyage lui-même, sans les fatigues, les promiscuités, les déceptions et les dégoûts que tout voyage réel, avouons-le, comporte.

Il a mélangé indissolublement et avec harmonie tout ce que nous imaginons de fort, d'envahissant et de suave dans la femme de l'Inde, de Java, de la Perse et de l'Arabie. Il en a fait ces beaux fruits voluptueux et puérils, ces trainantes et troublantes créatures, de qui la peau dorée émerveille les ors eux-mêmes du ciel et des ondes parmi lesquels elles se meuvent. Il les a revêtues de draperies bariolées, coiffées de turbans et de madras impossibles à acquérir dans les bazars les mieux assortis, et que les fabricants lui paieraient très cher s'il consentait à travailler pour eux.

C'est un ouvrier, un décorateur et un peintre également excellents, ce qui donne à son originalité indiscutable la solidité, l'attrait et le précieux des choses bien faites.

Comme artisan, il ne s'est pas borné à employer les moyens courants qui suffisent peut-être à la consommation générale mais qui ne s'adaptent pas à la belle sensualité de son tempérament. Il lui a fallu chercher — et il les a rapidement trouvées, — des techniques nouvelles, ou renouvelées, ce qui revient au même. Il

a intaillé le bois de franches arabesques, de robustes veinures, et dans ces entailles il a fait ruisseler l'or. Le millionnaire ou simplement l'homme aisé et doué d'un peu de goût ne s'est pas alors présenté pour obtenir tout un mobilier de cette façon, qui eût été chose vraiment enviable et exceptionnelle. Il a également appelé les métaux pulvérisés pour en créer des atmosphères, des costumes, des fulgurances de pays implacablement opulents. Les papiers vils, le papier de verre, le papier jaune qui enveloppe les « frites » ont été réhabilités soudain par lui, comme étant les plus aptes subjectiles pour ces lourdes, rebelles et superbes matières.

Comme peintre, il était à bonne école. Camille Pissarro, le grand et vivifiant naturaliste, lui enseigna les valeurs et les accords. Il n'aurait tenu qu'à lui de retracer, avec la même puissance et la même joie que son père, les pays que nous avons sous nos yeux, si sa passion ne l'avait entraîné à nous dépeindre ceux qui ne sont situés nulle part. Toutefois cet apprentissage, cette période de transition ne furent pas inutiles. Manzana-Pissarro y puisa les éléments mêmes de son évolution, et certaines de ses œuvres offrent le témoignage de l'utilité qu'il y a pour les peintres à n'enrichir que progressivement leur palette et leur facture, de façon à n'être pas comme les parvenus qui sont les premiers étonnés de leur fortune.

De l'accord entre l'artisan et le peintre devait résulter fatalement ce personnage si rare, et si nécessaire : un décorateur nouveau, un grand décorateur. Je crois avoir assez fait comprendre les horizons que nous ouvre celui-ci, les joyeuses nostalgies qu'il fait naître en nous. J'ai parlé de *l'Invitation au voyage*. Quelle illustration pour Baudelaire ferait l'œuvre de Manzana, et aussi pour les *Mille et une Nuits* et pour *Sakountalâ* ! Comme il vengerait l'Orient des idées fausses et des interprétations bourgeoises ! Comme Manzana nous sort de l'ethnographie et nous libère de MM. Cook et Bædeker !

Les empereurs d'Allemagne peuvent accaparer les Palestines et autres parties ingrates de l'Orient. Nous abandonnons bien volontiers aux protestants le berceau du Sauveur, tandis que nous contemplons ici, non point les insondables dieux de l'Asie, mais l'efflorescence radieusement animale de leurs favorites et de leurs bayadères.

ARSENE ALEXANDRE

Petite Chronique littéraire.

Tout est à la Chine. M. Gilbert de Voisins et M. Victor Segalen ont quitté Paris pour s'en aller explorer la *Grande Diagonale* le long de laquelle ils découvriront quelques-uns des derniers blancs de la carte d'Asie. Beau projet pour des écrivains. Il est vrai que ce ne sont point des écrivains ordinaires. Ils sont familiers des grandes explorations. M. Segalen a publié sous le nom de Max-Anély un admirable livre sur l'âme polynésienne : *les Immémoriaux*, et il connaît à fond les choses de Chine. Quant au comte Gilbert de Voisins, il voyagea au Dahomey et aussi en Chine, d'où il rapporta des pages subtiles et émouvantes. Nul doute que ces deux courageux voyageurs et subtils artistes ne nous rapportent une double moisson, également précieuse, littéraire et scientifique. Leur culture est en effet très étendue et ce ne sont point des hommes qui se contentent d'écrire des phrases pour le vain plaisir de les entendre résonner. La vie est là qui les appelle, et le vaste monde.

* * *

M. O.-W. Milosz, qui est certainement un des plus grands poètes français vivants, vient de rapporter d'Allemagne, où il l'a composé, un magnifique poème appelé : *la Symphonie de septembre*. C'est une œuvre puissante, profonde et mélancolique, d'une émotion intense et toute dédiée au souvenir. J'ai eu la bonne fortune de l'entendre lire au poète lui-même et je ne connais rien, même de lui, qui approche de ces stances d'un timbre si mystérieux... Selon toutes probabilités, c'est la *Nouvelle Revue française* qui aura la primeur de ce poème unique.

* * *

La lutte devient de plus en plus chaude autour de l'île Saint-Louis. M. Lemarchand n'avait pas prévu une telle levée de boucliers. Il ne sait plus très bien à qui il a affaire. Il confond un peu M. Marc Vromant et M. Emile Bernard. Pour défendre son fameux projet d'élargissement de la rue des Deux-Ponts, il en est réduit à invoquer l'argument insecticide. Comme s'il était nécessaire d'abattre une maison pour tuer une punaise !...

* * *

Mais partout la beauté est menacée. La vaillante revue de Marseille : *Les Marches de Provence* combat pied à pied pour créer un mouvement en faveur du pauvre canal de la Douane, menacé de comblement par une municipalité affolée de modernisme. Ce projet saugrenu est d'ailleurs complété par un autre, contre lequel il faudra aussi lutter : ces messieurs rêvent de combler également le Vieux-Port jusqu'à la Samaritaine, et ce sur une largeur égale au quai du Canal lui-même. C'est une folie sans nom, et en même temps une sorte de sacrilège, le Vieux-Port étant le berceau de la fondation de Marseille... Mais quand on a vu le Pont transbordeur...

* * *

La Phalange repart pour de nouvelles destinées, sous la direction de M. Marc Brésyl et Louis de Gonzague Frick. MM. Rémy de Gourmont, Viélé-Griffin et Tailhade ont accepté la rubrique du « Fait littéraire ». M. Albert Thibaudet parlera des poèmes et M. Jean Florence de la philosophie. La presse a été confiée à M. André du Fresnois, le memento littéraire à M. Billy, les variétés à M. André Salmon, le mouvement idéaliste à M. Divoire. Comme on le voit, on se trouvera entre gens de talent et la qualité de la composition de la rédaction régulière nous est un garant de la valeur de l'autre : la rédaction flottante.

* * *

Un beau livre que celui de M. Emile Nolly : *le Chemin de la victoire* (1). On n'a pas oublié le succès de *Gens de guerre au Maroc* et les lettrés se rappellent avec un grand plaisir ses délicieuses premières œuvres : *Mien-le-Maboul* et *la Barque annamite*. Dans ce nouveau roman M. Emile Nolly étudie un caractère d'officier français, Pierre Jarrier, en butte à toutes les difficultés de sa carrière, à toutes les tentations de la vie. Un très pur et très haut sentiment de son devoir l'aide à les surmonter. La victoire dont il s'agit ici est surtout une victoire morale. La carrière d'officier, quand on l'envisage avec cette noblesse et ce sérieux, apparaît comme une manière d'ascétisme. M. Emile Nolly nous le démontre avec une sérénité qui ne laisse voir qu'à l'examen son caractère héroïque.

* * *

(1) ÉMILE NOLLY : *le Chemin de la victoire*. Paris, Calmann-Lévy.

A signaler dans le numéro d'octobre de la *Nouvelle Revue française* un article tout à fait curieux de M. Albert Thibaudet sur le dernier livre de G.-K. Chesterton : *le Napoléon de Notting Hill*. Il fait toucher du doigt, avec une pénétration véritablement extraordinaire, le sens philosophique de l'œuvre déconcertante et folle (en apparence) de l'humoriste anglais :

Dieu, dans le roman de Chesterton, c'est l'humoriste Auberger, devenu roi, et le Moïse de Notting Hill, qui est aussi le Napoléon de Notting Hill, c'est le candide, le naïf, le héros Adam Wayne. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si Wayne porte ce prénom. Dans Adam Wayne, Chesterton a personnifié l'homme, l'homme qui est toujours neuf, imprévisible, absolu à chacun de ses instants vrais, à chaque heure où il est soulevé par l'enthousiasme, la foi, par ce qui paraît proprement humain. Mais Adam Wayne est, comme Adam sans Eve, l'homme incomplet. Savoir se détacher de soi, savoir jouer librement de soi-même, posséder cette mobilité, ce rire des flots, cette couronne de roses riantes qu'est l'humour (souvenez-vous de Zarathoustra), cela aussi fait l'homme véritable, s'incorpore à son métal sonore de Corinthe.

Peut-être que Chesterton, qui doit être fort contrariant, dirait qu'il n'a pas voulu aller si loin. Mais rien n'est plus naturel à un humoriste que d'ignorer la portée de son rire...

M. Henri Duvernois, le spirituel auteur de *Nounette* et de *la Bonne Infortune*, prépare pour le « Journal » un roman qui s'appellera *Faubourg-Montmartre*, où s'attestera, outre son humour et sa grâce attendrie, cette profonde connaissance des milieux parisiens, que personne autant que lui ne possède.

Mais, au fait, avez-vous lu *Nounette* (1), ce petit chef-d'œuvre de grâce et de fine satire ? C'est adorablement conduit. On se demande comment un écrivain peut avoir une telle adresse, une si délicate maîtrise. Et ce mélange de folie et de réalité, de fantaisie et d'observation, dont je ne me risquerais pas à fixer le dosage, tant il est subtil, variable, vivant ! Et ces personnages, tous ces petits pantins de Paris, menés par les ficelles de la gloriole ! Il en est qui ne font qu'une apparition brève et grotesque, mais ils sont si saisissants de saugrenu qu'on ne les oublie plus, tels ce Monsieur Le Chantenhors, l'amateur mondain, dont la plume va si vite qu'il en est effrayé.

Et puis tout cela est vu dans une espèce de rêve, plein de mélancolie et de tendresse. Quel que soit le succès de M. Henri Duvernois, son talent y sera toujours supérieur.

* * *

La manie des centenaires sévit. Statisticien, je prouverais aisément que nous célébrons un grand homme par jour. La quinzaine dernière en a vu éclore deux. C'est assez coquet. Diderot (il est vrai qu'il s'agit plus exactement d'un bi-centenaire) et Veillot. Ces deux noms, encore qu'ils riment ensemble (assez pauvrement d'ailleurs) hurlent à côté l'un de l'autre. Ni les catholiques ne sont contents de voir célébrer Diderot, ni les libres-penseurs d'assister à la glorification de Louis Veillot. Tout de même, politique et religion à part, l'encyclopédiste est un meilleur écrivain que le pamphlétaire chrétien. Dieux ! qu'il était vulgaire, l'auteur des *Odeurs de Paris* ! Et dire qu'il se croyait classique. Mais rien ne vieillit plus vite que les pamphlets.

(1) HENRI DUVERNOIS : *Nounette ou la Déesse aux cent bouches*, roman inédit. Paris, Fayard, collection *Modern-Bibliothèque*, illustrations d'après les dessins de Martin.

L'indignation fait des vers, a dit Juvénal, quand la nature s'y serait opposée. Mais elle fait souvent de bien mauvais vers, et une prose aussi bien facile. Décidément comprendre son temps, sans béate admiration, c'est encore la meilleure attitude intellectuelle.

* * *

Pamphlétaire, M. Maurice Beaubourg ne l'est jamais. Il a trop de goût. Mais quel merveilleux satiriste ! Son dernier conte, dans le *Mercure de France*, est un pur chef-d'œuvre. C'est l'humble histoire d'un brave homme retiré à la campagne et réduit à tuer sa belle poule : la Houdan. Il croit d'abord que c'est très simple. Mais des scrupules lui viennent. Et de scrupules en réflexions, il en arrive à se trouver devant ce gouffre moral, cette affolante pensée de la nécessité de tuer pour vivre, d'éteindre, si l'on veut seulement subsister, les beaux, les adorables yeux des créatures vivantes... Cela monte, monte, et finit par éclater, dans un bouillonnement terrible d'indignation métaphysique. Et c'est écrit dans une langue superbe, entraîné dans un mouvement impétueux et magnifique.

* * *

Plus calme, plus doux, plus enfantin — tout à fait différent d'ailleurs — m'apparaît le livre charmant que M. Robert de Birmingham consacre à des insectes. *Myrmillo* (1) est l'histoire d'une fourmi, d'une humble fourmi qui, grâce à son énergie et à sa fierté, devient une héroïne, et meurt en beauté. C'est à la fois très romanesque et basé sur des données entomologiques exactes. Une atmosphère de rêve enveloppe ces histoires menues et touchantes, où l'insecte, sans quitter ses caractéristiques animales, est en quelque sorte humanisé. M. Robert de Birmingham a voulu rénover un genre. Il y a réussi du premier coup.

F. M.

L'orchestre de Saxe-Meiningen.

Au Concert populaire de demain paraîtra pour la première fois devant le public bruxellois l'un des orchestres symphoniques les plus réputés d'Allemagne : la célèbre chapelle du duc de Saxe-Meiningen. Depuis plus d'un quart de siècle, cette chapelle eut à sa tête des maîtres illustres, notamment Hans de Bülow, Johannes Brahms, puis M. Fr. Steinbach, actuellement directeur du Conservatoire de Cologne.

Cette chapelle de Meiningen, dit *l'Eventail*, a une histoire, et l'on cite d'elle des prouesses qui ne sont pas banales. Sous la direction de Bülow, elle en était arrivée à jouer par cœur les symphonies de Beethoven. Sous la direction de M. Steinbach, elle fit, il y a quelque dix ans, une tournée triomphale à travers les grandes capitales avec les œuvres symphoniques de Brahms, qu'elle révéla en quelque sorte au public de Londres et de Saint-Petersbourg et même de Vienne.

Son chef actuel est M. Max Reger, l'un des compositeurs les plus en vue de la jeune Allemagne, et qui n'est d'ailleurs pas un inconnu à Bruxelles. Il y a quelques années, il donna au Cercle artistique et littéraire une audition de *lieder* et de pièces de musique de chambre qui fit impression dans le monde des musiciens. M. Max Reger passe pour le plus fort contrepointiste du moment. Son œuvre est considérable, bien que le maître ait à peine quarante ans. Les *Variations* sur un thème d'Adam Hiller, qu'il dirigea au concert des 8-10 novembre, portent le numéro d'œuvre 100. Cette page symphonique, d'une éblouissante facture instrumentale et d'une richesse déconcertante de combinaisons

(1) ROBERT DE BIRMINGHAM : *Myrmillo* : histoire d'une fourmi rousse de la forêt. Paris, E. Basset.

contrepointiques, date de 1907. Elle fut accueillie avec enthousiasme lors de son apparition et fit rapidement le tour de toutes les grandes sociétés de concert à Leipzig, Vienne, Berlin, Hambourg, Brême, Cologne, Munich, Stuttgart, etc. M. Max Reger s'est produit dans tous les genres, la symphonie, le concerto, la musique de chambre, le « lied », sauf le théâtre, et toutes ses œuvres portent le cachet d'une puissante personnalité.

Comme il faut qu'en toutes choses, même dans la musique, les fortes individualités soient opposées les unes aux autres, en Allemagne on fait de M. Max Reger l'antagoniste de M. Richard Strauss, ainsi que jadis on opposait Brahms à Richard Wagner ; et le public de l'autre côté du Rhin se partage en deux camps : les Straussiens et les Regeristes !

MEMENTO MUSICAL

Pour rappel, lundi 10, à 8 h. 1/2, au théâtre de la Monnaie, deuxième concert d'abonnement des Concerts populaires, avec le concours de l'orchestre de la Cour de Meiningen, sous la direction du Generalmusik-direktor Max Reger et avec le concours de M. Josef Szegedi, violoniste. Au programme : l'ouverture d'*Obéron* par C.-M. von Weber, le Concerto en ré majeur pour violon et orchestre, op. 77, par J. Brahms, les Variations et Fugue, pour grand orchestre, par Max Reger et la Symphonie n° 5, op. 67 par L. van Beethoven.

Mardi 11, à 8 h. 1/2, Salle Patria, deuxième des Concerts classiques et modernes. Au programme : Bach, Corelli, Wieniawsky, Saint-Saëns, Sitt et Brahms.

Mercredi 12, à 8 h. 1/2, Salle de la Grande-Harmonie, récital de piano par M. Richard Buhlig. Au programme : Beethoven et Chopin — Mêmes jour et heure, Salle Nouvelle, rue Ernest-Allard, première séance du Quatuor Zimmer, avec le concours de M. Anton Verhey, pianiste à Rotterdam. Au programme : *Burlesque* (ré mineur), première exécution, pour piano et orchestre (R. Strauss) ; *la Fiancée du Timbalier*, pour chant et orchestre (C. Saint-Saëns) ; *1^{er} Concertstück* (op. 14), première exécution, pour piano et orchestre (Emile-R. Blanchet) ; *la Vague et la Cloche*, pour chant et orchestre (H. Duparc) ; *Fantaisie sur d'anciens lieder flamands* (op. 3, n° 1) pour piano et orchestre (A. De Greef).

Vendredi 14, à 8 h. 1/2, Salle de la Grande-Harmonie, concert donné par MM. Marcel Jorez, violoniste, et Charles Scharrés, pianiste. Au programme : un choix d'œuvres de la jeune école française exécutés, la plupart, pour la première fois à Bruxelles.

Dimanche 16, à 2 h. 1/2, Salle Patria, sous les auspices de S. I. M., concert avec orchestre sous la direction de M. Arthur De Greef, donné par M. Ch. Delgouffre, pianiste, avec le concours de M^{me} Berthe Albert, cantatrice.

Lundi 17, à 8 h. 1/2, Salle de la Grande-Harmonie, récital de violon, donné par M. Ilja Schkolnick.

Mardi 18, à 8 h. 1/2, au Cercle artistique et littéraire, soirée musicale avec le concours de M^{me} Georgette Guller, pianiste, et de M. E. Mainardi, violoncelliste.

Mercredi 19, à 8 h. 1/2, Salle Patria, 2^{me} concert d'abonnement de la Société Philharmonique, avec le concours de M^{me} Eugène Ysaye, violoniste, et Raoul Pugno, pianiste. Au programme : 1. Sonate n° 3, op. 108, de Brahms ; 2. Sonate en sol (dédiée à Eug. Ysaye) de Lekeu ; 3. Sonate en la majeur (dédiée à Eug. Ysaye) de Franck.

Vendredi 21, à 8 h. 1/2, Salle de la Grande-Harmonie, récital de violon donné par M. Mischa Elman.

Samedi 22, à 8 h. 1/2, Salle AEolian, récital de chant donné par M^{lle} Suzanne Poirier. Au programme : œuvres de Schumann, J. Brahms, Saint-Saëns, Guy Ropartz et Bruneau.

Mêmes jour et heure, à la Grande-Harmonie, concert Arnoldie Stephenson, cantatrice, J. A. Bilewski, violoniste, et Robert Schmitz, pianiste.

Liège. — Cercle « Piano et Archets » (MM. Jaspar, Maris, Bauwens, Foidart et Vranken). Vendredi 14 novembre, à 8 h. 1/2, salle de l'Emulation, 24^e concert historique avec le concours de

M^{me} Fassin-Vercauteren, cantatrice. Au programme : 1^o Quatuor d'archets, 1^{re} audition (A. Parent) ; 2^o Mélodies (S. Dupuis et C. Smulders) ; 3^o Quatuor avec piano en *mi* bémol (J. Jongen).

Le premier concert du Conservatoire de Luxembourg sera donné, sous la direction de M. Vreuls, dimanche prochain, à 4 h. 1/4, avec le concours de M. J. Gaillard, professeur au Conservatoire de Liège, qui interprétera le Concerto pour violoncelle et orchestre de Lalo, la Suite en *ut* mineur pour violoncelle seul de J.-S. Bach et le *Lied* pour violoncelle et orchestre de M. Vincent d'Indy. Au programme symphonique, des œuvres de Beethoven, Richard Strauss, Paul Dukas, L. Sinigaglia et J. Debefve.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Fils Naturel. — Le Minaret.

Pour célébrer dignement le bi-centenaire de Diderot, M. Reдинг a remis à la scène *le Fils Naturel* ou *les Épreuves de la Vertu* et en a fait le deuxième spectacle de ses matinées littéraires. La tentative était audacieuse. La conférencière, M^{lle} Stéphanie Chandler, nous l'a révélé dans sa causerie préliminaire : M. Antoine lui-même, l'homme de toutes les témérités, n'a pas osé jouer cette pièce à l'Odéon. Cette révélation était, elle aussi, plutôt téméraire. Il est toujours dangereux de divulguer des secrets de cette espèce, quand la victoire n'est pas assurée. Or elle l'était si peu, assurée, la victoire, qu'elle a déserté, pour la première fois, peut-être, le champ de bataille des matinées du Parc. *Le Fils Naturel* est tombé à plat. Sa sentimentalité larmoyante a fait rire aux éclats. Ce furent trois heures de douce gaîté. Engageons vite les spectateurs et les spectatrices du Parc à ne point juger Diderot d'après cette mauvaise pièce et à relire incontinent *le Neveu de Rameau* et même, mon Dieu, oui ! *les Bijoux indiscrets*.

* * *

Le Minaret! Que faut-il penser du *Minaret*? Mais tout d'abord qu'il y a, autour de la pièce, trois décors charmants et une musique de rue du Caire de M. Tyarko Richepin, qui est assez agréablement canaille. Ensuite qu'il y a, pour l'habiller, ou plutôt pour la déshabiller, toute une série de costumes délicieux et, dans ces costumes, à travers ces costumes, tout un bataillon de jolies jambes nues, de seins nus, de dos nus, de ventres nus... Quant à la pièce elle-même, prenons-la pour ce qu'elle est : un simple prétexte à couplets érotiques plus ou moins réussis. M. Jacques Richepin ne sera pas menacé de méningite tant qu'il se bornera à fabriquer des turqueries de ce genre. M^{me} Cora Laparcerie, qui a du talent, est étrangement dépaysée au milieu de cette scabreuse bouffonnerie, et l'on se demande ce qu'y vient faire l'art délicat et sincère de M. Jean Worms.

Samedi à quatre heures, il y a eu, aux Galeries, une matinée... de famille : c'est ainsi que l'annonçaient les affiches. M. Jacques Richepin conférençait sur Jean Richepin, et M^{me} Jacques Richepin lisait des vers de son beau père. Matinée de famille, en effet. Mais était-il besoin d'en informer le public? Il s'en serait bien aperçu!

GEORGES RENCY

NÉCROLOGIE

Dario de Regoyos.

Une triste nouvelle nous arrive de Barcelone. Le peintre Dario de Regoyos, qui laissa à Bruxelles de si vivants souvenirs et de si chaudes sympathies, vient de succomber à la suite d'une douloureuse et longue maladie.

Né en pays basque, il vint se fixer en Belgique vers 1880, au temps où le compositeur Albeniz et l'excellent violoniste Fernandez Arbos, ses amis, achevaient leurs études au Conservatoire. Il y noua parmi les artistes, et principalement dans le groupe des peintres, littérateurs et musiciens de la *Jeune Belgique* et des

XX, de solides amitiés que justifiaient la bonté de son cœur et la droiture de son caractère.

Il fut au nombre des fondateurs de l'Association des XX et prit part régulièrement aux expositions qu'elle organisa de 1884 à 1893, puis aux Salons de la *Libre Esthétique*. Qui ne se souvient de ses toiles originales, d'un caractère âpre et personnel, d'une harmonie de couleurs souvent charmante, où s'évoquaient les aspects d'une Espagne véridique dépouillée de tous souvenirs d'atelier, de tout pittoresque conventionnel? Ruelles tortueuses de Fontarabie aux façades armoriées, champs de maïs des environs d'Irun, paysages maritimes et rocheux de Pasajès, marchés, foires, pelotaris, processions de pénitents, sombres intérieurs d'églises peuplées de dévotes trouvant en lui un observateur attentif, habile à en discerner et à en exprimer le caractère. Emile Verhaeren, qui tenait l'artiste en haute estime, lui confia l'illustration d'un de ses livres. *L'Espagne noire*, que Regoyos parsema de croquis suggestifs. Car il excellait dans l'impression rapide, dans l'esquisse, dans l'improvisation. La plupart de ses dessins à la plume, notamment, ont un accent étonnant qui ne doit rien à personne. Ce qui seul l'empêcha de réaliser totalement les œuvres vers lesquelles le poussaient son goût naturel et son instinct de peintre, c'est l'absence d'un métier approfondi, d'une discipline à laquelle son esprit insouciant et rêveur refusait de se plier.

Il voyagea, s'éprit de l'Andalousie d'où il rapporta de nombreuses impressions vivement ressenties et traduites dans cette langue ardente et un peu barbare qui lui était habituelle. Mais la gaucherie de sa perspective et les libertés qu'il prenait parfois avec le dessin étaient compensées par la fraîcheur du coloris, par la délicatesse et l'imprévu des harmonies. La peinture de Dario est un fruit un peu acide mais d'une saveur rare et désaltérante.

Le peintre vécut à Vittoria, à Saint-Sébastien, à Barcelone, promenant à travers les villes et les paysages une âme ingénue, sensible, étrangère à toute autre préoccupation que celle de l'art.

A cinquante ans, il avait gardé une candeur d'enfant que ni les difficultés de la vie, ni l'adversité n'avaient pu entamer.

Il reste de lui un souvenir au Musée de Bruxelles : son portrait en guitariste, exécuté un soir, en quelques touches, par Théo Van Rysselberghe, tandis que Dario tenait une assemblée d'amis sous le charme des voluptueuses mélodies que chantaient les gitanes dans les bouges de Grenade et de Séville. De sa voix sombre, il évoquait à miracle cette musique de rêve, tandis que ses doigts agiles faisaient bruisser en cadence les cordes de sa guitare. Il jouait et chantait en artiste accompli, extériorisant avec plus d'aisance que dans ses réalisations picturales le lyrisme dont son âme était pleine. A plus d'un, cette vision évoquera de pathétiques souvenirs. Et la mort de Dario fera choir pour eux dans le passé toute une époque dont le souvenir est encore si vivant...

O. M.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Au Musée moderne, XX^e Salon annuel du Cercle « Le Sillon ». — Au Cercle artistique et littéraire, exposition de MM. C. Jacquet et de l'œuvre de Paul Blicq (dernier jour). — A la Salle AEolian, 134 rue Royale, exposition d'artistes divers. — A la Galerie d'Art, 138 rue Royale, exposition de M^{me} S. Catz-Fenthoen (jusqu'au 12). — Au Hoef, 218 rue de Bruxelles, à Uccle, dans l'atelier de J. Baudrenghien, exposition d'artistes divers.

Le ministre des Sciences et des Arts a visité lundi dernier le Salon des Artistes Wallons, à Mons, où il a été reçu par le président de la Fédération, M. Maurice des Ombiaux.

Le banquet qui groupera les exposants et tous ceux qui ont accordé leur sympathie à l'initiative de la Fédération des Artistes Wallons vient d'être fixé au 23 novembre. Les adhésions sont reçues au secrétariat, 48 boulevard Dolez, à Mons.

On inaugurera aujourd'hui au cimetière de Saint-Josse-ten-Node un médaillon à la mémoire de Charles Morisseaux, œuvre de M. Ch. Samuel.

Pour cause de fin de bail, les collections du Musée du Conservatoire vont prendre le chemin du Musée du Cinquantième.

Cette nouvelle a été, dit *la Chronique*, accueillie avec d'autant plus de regret au Conservatoire que c'est par l'ineurie de l'Etat que ces collections ne peuvent rester dans l'immeuble qu'elles occupent rue aux Laines.

Cet immeuble, dont l'Etat n'était que locataire, aurait, en effet, pu être acheté en d'excellentes conditions, il y a quelque dix ans.

Feu Gevaert tenait tout particulièrement à ce que l'admirable collection d'instruments anciens, dont il était si fier, restât au Conservatoire. Il avait fait diverses démarches dans ce sens au ministre. Et le ministre avait promis d'acheter les deux vieilles maisons de la rue aux Laines.

Malheureusement, cet achat décidé en principe fut remis de jour en jour. Et quand, enfin, l'Etat songea à tenir sa promesse, les conditions d'achat furent telles qu'il n'y eut plus moyen de donner suite à ce projet.

Au Cinquantième, on n'a pas encore décidé l'endroit où seront installées les collections du Conservatoire.

Il est cependant sérieusement question de les transférer dans le nouveau palais de l'avenue des Nerviens.

Pour l'inauguration des Conférences littéraires organisées par le Musée du Livre, M. Henri Liebrecht fera le mercredi 12 novembre, à 8 1/2 heures du soir, au local, 46 rue de la Madeleine, une conférence sur les *Poètes belges de langue française*. Il étudiera plus spécialement les poètes de la nouvelle génération et cherchera à dégager les tendances actuelles de la jeune école poétique belge. Sa conférence sera accompagnée d'une importante partie musicale, au cours de laquelle M^{lle} Alice Raucourt dira des adaptations mélodiques, accompagnée par le compositeur Charles Mélant et M^{me} Richez-Loeffler interprétera des mélodies de Jan Blockx, Flon et Mélant.

Nous apprenons que M. François Rasse vient de terminer l'orchestration d'un drame lyrique en cinq actes, *Sous les Tilleuls*, d'après Alphonse Karr et écrit sur un poème de M. Lucien Solvay.

M. F.-T. Marinetti, le créateur du mouvement futuriste, fera mardi et vendredi prochains, au Théâtre de la Gaité, deux conférences sur le *Futurisme en littérature*.

Le Cercle *Excelsior*, qui a inauguré mercredi dernier la série de ses conférences par une causerie de M^{lle} M. Van de Wiele, annonce pour le 26 novembre une conférence de M^{me} Marcelle Tinayre sur la *Française vue par les étrangers*.

Le Théâtre de la Monnaie annonce pour le mois prochain la reprise de *Kaatje*, le poème lyrique en trois actes de MM P. Spaak et Victor Buffin. Le rôle de Pomona sera interprété par M^{lle} Symiane, les autres par M^{mes} Hedy, Bardot, Cuvelier, MM. Girod et de Cléry.

Vers le 8 décembre passera *l'Enfant prodigue*, la scène lyrique qui valut en 1884 le prix de Rome à M. Debussy.

C'est au début de décembre également que sera donnée la première représentation de *Pénélope*, de M. Gabriel Fauré, avec le concours de M^{me} Croiza.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

M. Emile Mathieu, directeur du Conservatoire de Gand, nous a adressé la carte suivante :

« A l'occasion du 25^e anniversaire de son apparition au Théâtre Royal de la Monnaie, 18 novembre 1888, Richilde, Comtesse de Hainaut et de Flandre, sollicite pour elle un souvenir, et en faveur de sa sœur cadette Vasthi, Reine des Mèdes et des Perses, le vœu qu'

un soir enfin dans l'or et la brume confuse
surgissent les remparts et les palais de Suse. »

M. Léon Jehin, premier chef d'orchestre du Théâtre de Monte-Carlo, dirigera l'été prochain les concerts symphoniques de Spa, ainsi que les grandes représentations lyriques. Heureuse nouvelle pour les « Bobelins », M. Jehin étant un artiste accompli et l'un des meilleurs chefs d'orchestre de notre époque.

Le comité qui s'est formé à La Haye dans le but d'y construire un théâtre Richard Wagner sur le modèle des théâtres de Munich et de Bayreuth a réuni 1,800,000 florins. Le théâtre sera construit à Scheveningue, à deux kilomètres de La Haye.

Une très importante collection de souvenirs se rapportant à Napoléon I^{er} et à son temps, la collection H. Buhrig, vient d'être dispersée à Leipzig par les soins de M. Karl W. Hirsemann. On n'imagine pas ce que la patience et les tenaces investigations d'un collectionneur peuvent réunir d'objets divers dans un domaine particulier. Le catalogue de la vente en question contenait environ 800 numéros. Les portraits de l'empereur et des généraux de la Grande armée y voisinaient avec les coiffures militaires, les uniformes, les armes. Il y avait des affiches, des estampes historiques, des caricatures, des statuettes, des médailles, des bijoux, des monnaies, et jusqu'aux tabatières, aux montres, aux fourneaux de pipes dont la décoration est empruntée à l'Épopée...

On a vendu aux enchères à Berlin quelques autographes de musiciens qui ont atteint des prix très élevés. Un manuscrit de Franz Schubert, l'autographe de son *Salve Regina*, a été vendu 1,320 marks; deux lettres de Beethoven, l'une au baron Turckheim, l'autre à l'avocat Kanka, ont été payées respectivement 1,050 et 860 marks. Un manuscrit de J.-S. Bach, daté de 1731, a trouvé amateur à 810 marks; une silhouette en noir, sur verre, de Mozart et de sa sœur au piano, a été cédée au prix de 450 marks. A cette même vente, le Cabinet de manuscrits de la Bibliothèque Royale de Belgique a acheté une lettre autographe de Grétry, trois lettres de Charles Bériot et une lettre d'Hubert Léonard.

Les autographes sont toujours très recherchés en Angleterre. Dans une vente faite au début de cette année, on a payé une lettre de G. Washington à Samuel Powell, datée de 1789, 6,250 fr.; une lettre du roi Edouard VII, 6,250 francs; une correspondance du duc de Malborough relative à la guerre de succession d'Espagne, 5,000 francs.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}, Editeurs

BRUXELLES PARIS
4, PLACE DU MUSÉE, 4 63, Boulevard Haussmann, 63

Vient de paraître :

La Peinture au Musée ancien de Bruxelles

Reproduction de 174 œuvres des diverses écoles accompagnée d'un guide historique et descriptif par FIERENS-GEVAERT.

Bel in-4^o (22 1/2 × 29 cm.) de 80 pages de texte et 156 planches hors texte.

Prix : 10 fr. broché. — 12 fr. 50 cartonné. — 15 fr. relié.

Vient de paraître :

Les Très Belles Miniatures de la Bibliothèque Royale de Belgique par EUGÈNE BACHA

Beau volume in-4^o Jésus (26 1/2 × 34 1/2 cm.) contenant, outre une étude introductive, 56 planches hors texte en héliotypie.

Prix de l'ouvrage en portefeuille : 30 francs.

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN
BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS
FONDÉ EN 1889
21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e
GALLOIS ET DEMOGEOT
Adresse télégr. : COUPURES PARIS -- TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :
Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :
Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.
On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an

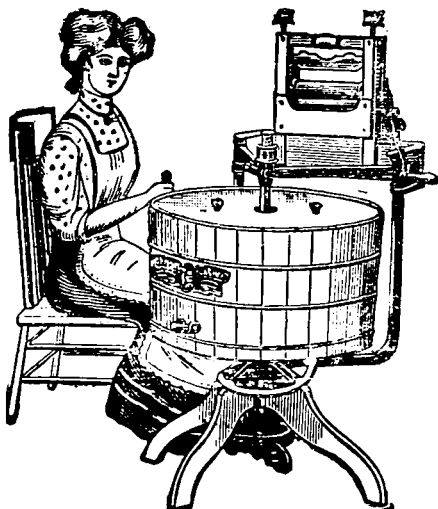
LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX
59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement. 10 francs par an.
Le numéro 1 franc " "

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



MACHINE A LAVER MORISONS

Lave les dentelles sans déchirer un fil.

Elle est **SANS POINTES, EN BOIS, SANS TIGE AU MILIEU DE LA CUELLE, SANS BILLES, SANS RESSORTS, SANS ROULETTES.**

Chasse l'eau de savon à travers le linge à laver, de gauche à droite, de droite à gauche, du centre vers les bords, de bas en haut et tape le linge en même temps sur toute sa surface.

Lave le linge en 6 minutes sans le faire bouillir! et fonctionne par son propre poids.

ON LAVE EN ÉTANT ASSIS

Je donne dans toute la Belgique aux personnes que je juge dignes de confiance une machine à laver MORISONS à l'essai pendant un mois et je paie moi-même les ports aller et retour — La Morisons Washer est vendue payable à la semaine ou au mois.

Demandez la brochure illustrée n° 530 avec prix à
J. L. MORISONS, 109 rue Dambrugge, Anvers.

VENTE PUBLIQUE

le lundi 17 novembre et les quatre jours suivants
d'une importante réunion de

LIVRES ET ESTAMPES

provenant des collections
de feu MM. G. DE MOLINARI,
Correspondant de l'Institut de France, Directeur du *Journal des Economistes*
et FERNAND POPELIN, Docteur en médecine
et de M. E. DE VIGNE, Architecte.
(1^{re} partie).

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de M. J. GROSEMANS, notaire, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 36 rue de la Montagne.
Le catalogue, illustré de 13 reproductions et comprenant 1073 numéros, se vend 2 francs.

Exposition générale le jeudi 13 novembre, de 10 heures à midi et de 2 à 6 heures (le catalogue servant de carte d'entrée), et partielle les jours de vente, de 10 heures à midi.

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes.

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. -- 100 revues.

Le nouveau catalogue vient de paraître. Prix : 2 fr. franco 2 fr. 50.
ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.
Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

La Vie Internationale

REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS
ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX

BRUXELLES : Office central des Associations internationales

Prix d'abonnement : 25 francs.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

VENISE (HENRY LESBROUSSART). — Ferdinand Hodler (LOUIS VAUNCELLES). — Compositeurs wallons. — Petite Chronique littéraire (F. M.). — A l'Université nouvelle : *Conférence de M. Jean Chantavoine sur « Les caractères de la musique française »* (CH. V.). — Notes de musique : *Le Récital Buhlig* (CH. V.). — Memento musical. — Aux « Amis des Musées ». — Concours d'architecture. — Chronique théâtrale : *Le Petit Café* (GEORGES RENCY). — Petite Chronique.

VENISE ⁽¹⁾

Voici une œuvre médiocre, artificielle et de la plus grande indigence musicale. Oui, médiocre, veule, sans ressort, sans but, sans personnalité. On l'écoute avec mollesse; on en parle sans courage. Comment la définir et la classer? Cela n'est ni réaliste, ni vériste, ni épique, ni symbolique, ni philosophique; c'est de l'esthétique de Kursaals.

Vous connaissez ces pantins qui promènent leur existence zigzagante d'Ostende à Venise, de Saint-Maurice à Biarritz. Détraqués ou désœuvrés, ils passent les douze mois de leur année dans les palaces et les sleeping. Ils occupent les terrasses fleuries des casinos, le dos tourné aux panoramas. Les hommes sont fortunés et nonchalants, ou aventuriers inquiétants. Les femmes sont énigmatiques, parfois équivoques, souvent attirantes; quand elles s'occupent malheureusement de musique, l'inventaire de leur répertoire révèle invariablement des mélodies de M. Paolo Tosti, la sérénade

(1) Drame lyrique en trois actes et quatre tableaux, poème et musique de M. Raoul Gunsbourg, représenté au Théâtre de la Monnaie, pour la première fois le 8 novembre 1913.

de Braga, le lamento de la *Tosca* et l'entr'acte de *Thaïs*. Elles agacent nos curiosités par leur vagabondage lassé, l'indépendance apparente, la largeur présumée de leur vie et de leurs pensées; et l'on s'aperçoit, en les fréquentant, qu'il n'est pas de plus tristes esclaves de leurs désirs, et pas de moins intéressants désirs de luxe sans art, d'amour sans force, de distractions sans finesse.

Un Jean Lorrain pouvait parer ce monde frelaté d'une poésie indulgente; il savait évoquer ces êtres d'artifice, dans une atmosphère de fleurs décomposée. C'est ce monde que *Venise* dépeint et auquel elle s'adresse; mais le parfum, la poésie, l'attrait équivoque des analyses de Jean Lorrain se sont évanouis. Il reste le goût des mélodies de MM. Tosti, Massenet et Puccini, une croyance vaniteuse qu'il n'est pas de luxe possible en dehors des palaces, et qu'une femme excentrique et un diplomate en congé sont les plus éclatants héros qui se puissent choisir pour raconter à nouveau l'éternelle aventure sentimentale.

Dès avant l'apparition de son œuvre, l'auteur avait eu l'occasion d'en dégager l'intention en faisant à quelques gazetiers la confidence de ses tourments de créateur: *Venise* devait chanter l'inconstance de la passion. Sur la merveilleuse Piazzetta, entre le Palais des Doges et la Bibliothèque de Sansovino, l'Américaine Nelly et le Parisien Jean Néran se rencontrent; une attention galante attendrit la jolie femme, et bien vite elle accepte le bras du jeune homme, et ses invitations. C'est l'amour, ne vous y trompez pas. Le deuxième acte va nous le montrer dans sa gloire: une demi-douzaine de noceurs se réunissent dans un cabinet particulier ou plutôt une salle de pas-perdus particulière, et s'y livrent

aux joies de la table et du champagne. A l'heure du San Marco, une farandole masquée envahit la scène et danse fort gaiement; l'héroïne, saisie d'un délire sacré et soulevant sa jupe de tulle, exécute le plus savoureux cake-walk qui se puisse contempler. Un orchestre de tziganes entraîne la bacchante, et ses bonds sont rythmés par les battements de mains de l'assistance, parmi laquelle bat également l'ami, l'Amant. C'est toujours de l'amour, ne vous y trompez pas. Le rideau se ferme sur ce triomphe passionné. Un sentiment aussi dévorant ne pouvait subsister à de telles altitudes; et la sublime passion se volatilise au dernier acte. Les Amants, qu'un séjour à Paris semblait peu favoriser, retournent à Venise pour y rallumer un feu qui se dérobo. Le dieu, hélas! ne les seconde plus et le cake-walk sacré ne se danse pas deux fois. L'œuvre se termine par la séparation mélancolique, le *rien ne va plus* des ternes crépuscules d'amour.

Cette trame irrégulière et inconstante sert de prétexte à une musiquette douceuse, à fleur de peau, sans virilité, sans netteté fière. L'inspiration mélodique, pauvre et fuyante, est adroitement rehaussée par un artisan habile, qui sait utiliser ses instruments, en connaît les timbres et les ressources, et réussit parfois des combinaisons dont la simplicité pourrait séduire; mais cette technique discrète ne peut faire oublier la misère du fond. Au surplus, elle ne s'étend pas au style vocal, qui présente souvent des déclamations maladroitement, des difficultés inutiles, des prosodies bizarres. D'ailleurs, quelle musique un tel livret pouvait-il féconder? A part le *veglione* du deuxième acte, cette pièce s'adapterait mieux au cadre de la comédie, car ses personnages sont trop précis et son aventure limitée. L'historiette fade d'un « petit cœur qui n'a pas d'histoire » est délayée en longues scènes larmoyantes, qu'aucun souffle de vérité, de généralisation humaine, ne vient élargir. La modernité des vêtements, écueil difficile, supprime le recul; il faut une action saisissante. un puissant souffle de lyrisme pour que l'impression de répétition sans costumes ne subsiste pas. Et ce souffle-là, reconnaissons-le, est difficile à garder dans un drame lyrique où les maîtres d'hôtel chantent.

Venise a été bien accueillie, et il est étrange qu'on s'en étonne. Une œuvre éminemment accessible, avec des cantilènes sur mon petit cœur, M. Ponzio en noceur alerte, Paulette en clown, des lueurs d'aube sur le grand canal, toute une décoration habile, disposait de précieux éléments de succès; joignez-y la curiosité qu'inspiraient M^{lle} Kousnezoff et l'excellent M. Rouselière. La voix et la beauté de l'une, l'art parfait de l'autre n'ont déçu personne; et ce fut un régal d'interprétation. Mais pourquoi chercher à ces succès normaux des causes profondes? On a parlé de la revanche

de la danse, d'une protestation significative contre des œuvres hautaines et ennuyeuses, de l'action radieuse, de la grâce et de la beauté! Holà! C'est se payer de mots. Si le deuxième acte de *Venise* a plu, la cause en est aux mollets harmonieux et souples, aux cuisses roses entrevues d'une séduisante et bonne fille que l'on n'espérait pas si généreuse de ses beautés. Les musiciens sérieux, croyez-le, ont goûté, en les contemplant sans hypocrisie, les plaisirs les plus délicats. Mais supposez une cantatrice exhibant des membres moins parfaits; supposez-la, chantant immobile au milieu des gambades du ballet: nul ne réclamait le *bis* et l'acte s'achevait dans l'indifférence.

Que devient la musique en tout cela? Réclamez-vous de pareils amusements à la Monnaie, alors qu'il ne manque pas de *Folies-Bergère* pour les abriter? Vous blâmez ce théâtre, lorsqu'il tente le bel et courageux essai d'*Istar*, parce que cette musique, cette vraie musique essentiellement musicale, ne s'introduit pas, dans la passive intelligence des foules, aussi instantanément qu'une complainte de rues, et vous semblez presque satisfaits parce qu'une *Venise* ne reçoit pas l'échec que le bon goût devait lui infliger! Faudra-t-il donc que la direction emprunte la salle de notre Scala pour y jouer *Parsifal*?

HENRY LESBROUSSART

FERDINAND HODLER

Hodler, dont le Salon d'Automne qui vient d'être inauguré réunit les toiles les plus significatives, exposa jadis assez continuellement au Champ-de-Mars. Et nous allons assez souvent en Suisse pour avoir vu, dans les musées et surtout au musée historique de Zurich, ses compositions où figurent les hallebardiers et les reîtres de Marignan. Art qui ne manque ni de style, ni de grandeur âpre, ni surtout de mouvement. Des figures puissantes, aux musculatures contorsionnées, un archaïsme austère, un naturalisme parfois forcé, mais plus de science que d'émotion et une insensibilité curieuse du coloris.

C'est sans contredit une des figures intéressantes, caractéristiques de l'art helvétique. Existe-t-il une école suisse contemporaine? On a longtemps parlé de la peinture suisse comme de sa marine. Les Allemands ayant accaparé Holbein jadis, et Boecklin il y a cinquante ans (sans oublier Sandreuter), les Français ayant pris Liotard, Léopold Robert, puis, de nos jours, Steinlen, Grasset et Vallotton, il ne resta longtemps au pays de Guillaume Tell que Calame — ce qui, à dire vrai, est peu de chose.

Nous possédons, aux Salons, des exposants franco-suisse qui ont du succès: MM. Burnand et Giron, et Bieler, et surtout M^{lle} Breslau. Il y a le mystique Carlos Schwabe. Je ne parle que pour mémoire de Segantini, que le petit musée de Saint-Moritz n'empêche point d'être Italien. Il y a eu aussi Baud-Bovy, peintre de montagnes lui aussi, que j'avoue connaître mal.

Mais la Suisse n'a pas encore rencontré son grand homme, l'historien de sa beauté. Qui dira le mystère et le drame des luttes de la cime et de la nue, les prairies de moelleux velours, les

forêts ténébreuses agrippées telles des mousses aux flancs rocheux, et les frais vallons enfouis dans l'ombre où scintille le torrent, et les lacs admirables, rigides et clairs comme des saphirs et des émeraudes, et tout à coup agités par la tempête qui les creuse et les ravage, à croire qu'une furie s'est éveillée en leur profondeur?

Les paysagistes suisses se sont trop longtemps montrés des géographes scrupuleux, des portraitistes fidèles de leur pays. Souhaitons qu'il naisse un artiste qui révèle un peu davantage de la poésie et de l'âme inséparables de la nature. Jusqu'à ce jour, les grands paysagistes suisses ont été (si j'excepte le délicieux fantaisiste Töppfer) Jean-Jacques Rousseau et Henri-Frédéric Amiel.

LOUIS VAUXCELLES

COMPOSITEURS WALLONS

Le Dr Dwelshauvers vient de passer en revue dans *la Phalange* (1) les principaux compositeurs wallons et de fixer leurs caractéristiques, — en attendant qu'il en fasse, dans le Dictionnaire qu'il prépare, le dénombrement complet.

D'après lui, la nationalité de César Franck demeure indéfinie. « On sait, dit-il, que Franck est né à Liège le 10 décembre 1822. Sa famille n'en était pas originaire; son père provenait d'une localité belge voisine d'Aix-la-Chapelle, Gemmenich, où l'on parle allemand, et sa mère était Allemande et native d'Aix même.

Franck est-il Wallon? La question se pose pour lui comme pour bien d'autres, et d'autant plus pour lui qu'il ne vécut en Wallonie que pendant sa prime jeunesse, jusqu'en 1835.

Le fait qu'il aurait eu pour ancêtre un peintre, Jérôme Franck, né en 1540, à Herrenthal (Hérenthals?) en Campine, région essentiellement flamande, ne prouve en rien l'origine wallonne de Franck, quoi qu'en pense M. d'Indy, son biographe. Franck, né de parents parlant allemand, ayant vécu ses années décisives et son âge mûr à Paris, parfaitement inconnu en Wallonie jusqu'au jour où les Français magnifièrent son génie, est d'une wallonité douteuse, mais il est, je le répète, un phare pour les jeunes Wallons comme pour les jeunes Français, alors qu'il n'en est pas un pour les jeunes Flamands ou pour les jeunes Allemands : voilà sa position définie.

J'ajouterai que s'il rayonne aussi complètement par ses œuvres et par ses élèves, c'est surtout grâce à l'active propagande que M. Sylvain Dupuis fit en faveur de la jeune école française et de son chef, tant à l'époque où il dirigeait à Liège les *Nouveaux Concerts* que pendant les années où il fut chef d'orchestre du théâtre de la Monnaie, à Bruxelles. Aujourd'hui directeur du Conservatoire royal de Liège, il continue d'ailleurs sa campagne d'initiative artistique.

Depuis que les œuvres de Franck trouvèrent accès, ce qui remonte peu avant 1890, son influence se remarque chez nos compositeurs, avec un maximum chez ceux qui sont actuellement dans la quarantaine, leurs cadets se colorant de tendances plus modernistes encore, le debussysme, par exemple.

L'influence franckiste ne fut du reste pas immédiate; on connut ici bon nombre d'œuvres de M. d'Indy avant la plupart de celles de Franck; un jeune musicien belge qui faisait son éducation en France, Guillaume Lekeu, fut le disciple de Franck et ses

(1) Livraison d'août.

œuvres géniales préparèrent aussi la voie à la connaissance de celles de son maître.

Ainsi que le remarque M. Charles Van den Borren dans son sagace article sur la Musique belge paru dans *l'Art moderne*, « la mort de Lekeu et son exemple semblent avoir été le signal de la création, en Belgique, non pas d'une véritable école wallonne, mais bien d'un groupement d'artistes issus de la Wallonie, qui, délibérément ou inconsciemment, se rattachent aux tendances inaugurées par Franck et continuées par Lekeu » (1). J'irai plus loin dans la précision en relevant que le mot *inconsciemment* se rapporte aux premières années du mouvement et à l'influence la plus directe de Franck, tandis que l'étude sur les conseils de M. d'Indy d'une part — beaucoup de Belges ont été à la *Schola* — et d'autre part la réaction nécessaire contre la flamingantisation actuelle de la Belgique ont créé le mouvement intentionnel *délibérément* wallon.

L'auteur de cette étude précise avec justesse les particularités de chacun des musiciens wallons d'aujourd'hui. Prenons pour exemple les paragraphes consacrés à trois des compositeurs les plus appréciés, MM. V. Vreuls, J. Jongen et Théo Ysaye :

« M. Vreuls (1876) qui, après des études commencées à Liège, acquit le fond de son savoir dans les cours de M. d'Indy, a passé les années décisives de son développement à Paris. Depuis sept ans, il dirige le Conservatoire de Luxembourg, qu'il créa. C'est lui qui a doté notre répertoire wallon des œuvres de la plus grande envergure et du plus profond dramatisme. Il manie l'orchestre — qui est son élément propre — avec une maîtrise digne des plus grands symphonistes, il en fait un élément expressif puissant, capable d'évoquer les plus hautes pensées. Son *Jour de Fête*, lumineux poème symphonique, son *Cortège historique*, son *Werther*, le classent parmi les grands compositeurs de tous pays. On peut attendre — je le sais par la lecture de la partition encore inédite — une révélation exceptionnelle de son drame lyrique *Olivier le Simple*.

Pourtant il a obtenu son premier succès dans la musique de chambre, dont il maîtrise la forme et la pensée : son *Trio*, son *Quatuor*, sa *Sonate* pour violon et piano, son *Poème* pour violoncelle et orchestre en témoignent. Pour le chant, il a composé peu d'œuvres; des mélodies, un *Triptyque* (chant et orchestre) retiennent l'attention par leur profondeur d'émotion et leur construction savante. Leur accompagnement est d'une belle polyphonie orchestrale. Et dans toutes ces compositions, deux choses frappent : l'inspiration mélodique pleine de souffle et le caractère marqué, incisif, des motifs.

Le talent de M. Jongen est le contrepied de celui de M. Vreuls. Chez lui, rien de cette exubérance dramatique : du lyrisme, de la finesse, qui s'évoquent dans des œuvres d'intimité, tout aussi bien écrites, mais pleines de teintes douces, de clair-obscur, d'optimisme rêveur.

Quand il aborde un poème symphonique, c'est pour évoquer, comme dans *Lalla Roukh*, la magie de l'Orient. Il a pourtant aussi composé pour la scène un drame lyrique en quatre actes et *S'Arka*, un acte joué l'an passé au théâtre de la Monnaie, mais ce n'est là qu'un intermède dans sa vie de compositeur de musique pure. Parfois il s'inspire, comme dans sa *Fantaisie sur deux Noël wallons* (2), des chants du terroir; plus souvent son inven-

(1) Voir *l'Art moderne* de 1910, nos 47 et suivants.

(2) On peut se demander pourquoi les Wallons s'inspirent rarement des chants populaires de leur contrée native, tandis

tion mélodique propre se développe; elle attire puissamment dans ses deux *Trios* pour piano et cordes (1897 et 1906), ses deux *Sonates* pour piano et violon (1903 et 1909), sa *Sonate* pour piano et violoncelle (1912), son *Quatuor à cordes* (1894) et dans tant d'autres pièces qui prouvent la plus généreuse inspiration, disposée heureusement dans le cadre des grandes formes musicales.

M. Théo Ysaye « que son fin tempérament apparente tout naturellement aux jeunes Français, se laisse volontiers séduire par la grâce légère et la spiritualité de leur manière d'écrire », dit M. Van den Borren dans l'article déjà cité. Je voudrais ajouter à cette remarque très juste que les œuvres de M. Théo Ysaye, frère du grand violoniste, sont basées sur le fond le plus sérieux. Son *Concerto* de piano, joué par M. Pugno, sa *Fantaisie sur un thème populaire*, sa *Pièce* pour deux pianos allient la grâce à la forme à de profondes pensées. Je connais moins son *Poème symphonique*, les *Abeilles*, la *Forêt* et l'*Oiseau*, qui obtinrent grand succès. »

Petite Chronique littéraire.

Coïncidence assez piquante, au moment même où paraît le très intéressant livre que M. Jean de Kergorlay publie sur Chypre et sur Rhodes (1), nous apprenons la nouvelle que « l'hôtel de la langue française » à Rhodes, le plus beau monument de l'île et qui servait de résidence aux prieurs de France de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, vient d'être acquis par M. Bompard, l'ambassadeur de France à Constantinople, qui l'offrira à la République. Voilà qui redonne une singulière actualité au livre de M. de Kergorlay. Passionnant, d'ailleurs, ce bouquin. L'histoire de Famagouste est une des plus merveilleuses qui soient. Et ces ruines impressionnantes, du plus pur gothique, constituent, dans un paysage d'Orient, le site historique le plus chargé de nostalgie que nous puissions visiter. Je pense à la belle page que M. Henri de Régnier a consacrée à Famagouste, et aussi aux décors prodigieux de la *Pisanelle*.

* * *

Le docteur A.-F. Legendre, dont tout le monde se rappelle la terrible histoire, nous donne le récit de sa dernière exploration dans le Yunnan (2).

Je ne sais rien de plus étrange que de connaître les gens dont on voit tout à coup citer les noms dans un livre, surtout comme des héros. J'ai connu le commandant Noiret, lequel partit avec mon ami Henry Asselin et M. Bons d'Auty pour la Chine, il y

que d'autres peuples, les Scandinaves, les Russes, font revivre sans cesse le folklore dans leurs œuvres. La question n'a guère été tranchée jusqu'ici. Je pense que la nature même des chants populaires s'y oppose. En consultant le très beau recueil de *Cromignons* que nous devons à M. Jules Debeffe, on se rendra compte que leur structure harmonique est par trop simple pour cadrer avec les tendances modernes et que leur rythmique manque de caractère et de variété. Rares sont les chants vraiment caractéristiques; ce qui fait l'amour du Wallon (même musicien pour son pays, c'est, outre sa langue pittoresque, sa nature variée, ses montagnes, ses vallées, ses fagnes, plutôt que ses chants. M.M. Vrenis et Jongen sont de fervents admirateurs des hauts plateaux ardennais, de leur vaste et impressionnante poésie.

(1) Comte JEAN DE KERGORLAY : *Soirs d'épopée : Chypre et Rhodes*. Paris, Plon.

(2) Dr A.-F. LEGENDRE : *Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho*. Paris, Plon.

aura tantôt sept ans. Et je ne crois pas être le seul, parmi les lecteurs de *l'Art moderne*, à avoir connu Wilden, cet autre héros, devenu plus tard consul de France en Chine, — Wilden, qui n'est autre que le beau-frère de l'éminent écrivain Louis Dumont-Wilden. C'est à Wilden que le docteur Legendre, blessé et traqué, écrivit l'admirable et terrible lettre que je veux transcrire ici tout entière :

Oua-Lao, 1^{er} novembre 1911.

Mon cher Wilden,

Le 25 octobre, sur route, avons été (Dessirier et moi) attaqués et blessés par sabre à la tête et aux mains : avons échappé par miracle aux rebelles; avons essayé plus de cinquante coups de feu. L'annamite Hien a été tué. Réfugiés Houang-Choui-Tang. Restés six jours dans auberge, protégés par gens de Oua-Lao envoyés par famille Tchang, qui a été superbe de dévouement et de générosité. Privés de tout, ayant tout perdu, n'ayant plus que les vêtements portés le jour de l'attaque, avons été nourris par ces braves gens. Craignant une surprise dans le marché de Houang-Choui-Tang, la famille Tchang nous a enlevés hier soir et emmenés dans sa maison bastionnée, où la protection sera efficace. Si les rebelles restent maîtres de la situation, resterons ici en attendant d'être emmenés au Yunnan par la montagne.

Ne sais encore quand sortirons d'ici, mais il y a tout lieu d'espérer que rien de tragique ne surgira désormais. Vous pouvez rassurer ma chère femme. Et si mes prévisions ne se réalisent pas, dites-lui que toutes mes pensées sont pour elle et pour ma mère, sœur et frères tant chéris. Mais j'espère bien les revoir. J'ai paré en partie le coup qui devait me fendre le crâne, et l'entaille est en bonne voie.

Mon boy et le cook auraient fui : ils ont deux malles chinoises en cuir à moi et une valise brune (crocodile) : il s'y trouve quelques documents précieux (un carnet et une carte), les seuls qui restent. Car toutes nos cartes, levés, tout le pénible travail d'un an, toutes mes collections et mes carnets de notes, tout est perdu. C'est ce qui me fait le plus de peine.

Au revoir, mon cher Wilden. La famille Tchang mérite qu'on publie partout son nom. Elle désire que du secours vienne du Yunnan si la rébellion dure, ce qui est possible. Je sais n'avoir aucun secours à attendre de ce côté, mais vous pourriez télégraphier à Pékin et à Tchentou, si le Setchouen est pacifié. Nous pourrions tenir longtemps ici.

Bien cordialement,
A. LEGENDRE.

Cet homme à demi-mort, qui ne pense presque pas à la mort mais à la disparition des documents de son travail, voilà un héros moderne.

* * *

L'extraordinaire histoire du *Grand Meaulnes* de M. Alain-Fournier vient de finir dans la *Nouvelle Revue française*. C'est vraiment une tentative littéraire toute neuve. Il y a là-dedans une invention sans cesse jaillissante, un goût du mystère et de l'étrange, un foisonnement d'aventures, une sorte d'étonnement perpétuel. C'est, bâtie sur une assise de réalité très ordinaire, dans un milieu extrêmement modeste, une histoire quasi-merveilleuse. Tout y est inattendu et cependant tout s'explique. L'émotion, la grâce, la tendresse s'y mélangent subtilement. On parle beaucoup de ce beau livre pour le Prix Goncourt, ainsi que du *Vieux Garain* de M. Roupnel et que du *Kilomètre 83* de M. Henry Daguerches... Ce sont trois belles œuvres, et celle qui triomphera ne l'aura pas fait sur des ruines ou des fantômes.

* * *

M. Dominique Durandy, dont j'ai parlé ici même à propos de son livre : *Poussières d'Italie*, ajoute de nouvelles feuilles à son « carnet d'automobiliste » (3). Ce sont des sensations de Hollande,

(1) DOMINIQUE DURANDY : *A travers la Hollande*. Paris et Bruxelles, Van Oest.

amusantes et verveuses. L'auteur n'a point la prétention de découvrir le pays de Ruyter et d'Erasmus. Mais, du point de vue d'un automobiliste qui passe, il envisage choses et gens, mœurs, costumes et décors. Il dit leur fait aux hôteliers modern-style, honte d'une corporation la-bas particulièrement honnête. Il s'extasie gentiment sur l'abondance des premiers déjeuners dans ce pays de Cocagne, il peint avec des couleurs vives et franches l'île bariolée de Marken, il dit la grâce de Volendam et la pourriture vénitienne d'Amsterdam, il raille avec bonhomie les touristes aburris devant les toiles vertes derrière lesquelles on sait qu'il y a des Rembrandt, il s'amuse du marché aux fromages fameux. Enfin, c'est un passant qui n'a point de préjugés, ni de poses. Il flâne. Et cet état n'est-il pas le meilleur, celui où l'on possède le plus de réceptivité? On sent que M. Durandy n'a pas été en Hollande pour y écrire un livre, mais qu'il n'a écrit ce livre que pour se rappeler le plaisir d'un voyage. Il devrait être interdit d'employer une autre méthode.

F. M.

A L'UNIVERSITÉ NOUVELLE

Conférence de M. Jean Chantavoine
sur « Les Caractères de la musique française ».

Parler de la musique française et en déterminer les caractéristiques avec la plus parfaite objectivité et la plus entière impartialité, de façon que chacun se dise : « Il voit juste, il rend à la musique française la justice qui lui est due, sans chauvinisme, sans parti-pris contre la musique des autres nations » : voilà ce que M. Jean Chantavoine a fait, l'autre soir, à l'Université Nouvelle, avec une clarté, une élégance et une force de persuasion sans pareilles. Il n'y a, je crois, que les Français pour voir les choses d'aussi haut et avec une telle clairvoyance. L'intellectualisme qui règne chez eux leur donne ce sens critique aigu qui manque si souvent aux Allemands, aux Anglais et aux Italiens, surtout quand il s'agit d'objets trop proches de nous.

C'est, d'après M. Chantavoine, ce même « intellectualisme » qui constitue, depuis les troubadours et les trouvères, le fondement essentiel de la musique française. C'est lui qui fait à la fois sa force et sa faiblesse. En France, la musique ne se suffit pas à elle-même : il lui faut une base littéraire, un texte, des paroles, un programme. La langue française manque de cette « vocalité » dont surabonde l'italienne. Par là-même, la mélodie française n'a ni le caractère chantant de l'italienne, ni le caractère accentué de l'allemande. Elle est, de sa nature, un peu sèche, un peu étriquée. Pour neutraliser cette insuffisance, il lui faut faire parfois des emprunts à l'étranger : d'où les poussées d'italianisme que l'on constate à divers moments de l'histoire de la musique en France; d'où l'adoption de la dialectique allemande pour le développement des idées, dans la musique pure.

Sèche, si l'on veut, la mélodie française est alerte et souple au suprême degré et se prête par là-même à la plus infinie variété d'expression. Exempte du formalisme traditionnel, la musique de France a des curiosités que l'on n'a pas ailleurs : aussi est-elle merveilleusement inventive et libre. La France est une grande initiatrice, en musique comme en bien d'autres choses. Rien ne l'entrave dans ses essais. Emprunteuse, elle l'est, certes, mais elle a aussi, grâce à ses dons d'invention, beaucoup prêté. Bach n'a pas dédaigné d'écrire dans la manière de Couperin. Mozart a été influencé par l'opéra-comique français. Rameau a

créé l'harmonie européenne qu'un autre Français, M. Debussy, s'est chargé, un siècle et demi plus tard, de battre en brèche. Berlioz a été, dans le domaine des formes musicales et de l'instrumentation, un véritable révolutionnaire dont l'action s'est étendue à l'Europe entière. Liszt, artiste de culture toute française, a eu une action analogue...

Mais l'on ne saurait rendre compte, en un résumé aussi sommaire, de toutes les finesses de cette conférence. Seuls ceux qui ont eu le privilège de l'entendre peuvent juger en connaissance de cause de la vérité et de la force démonstrative de tout ce qu'a développé M. Chantavoine.

CH. V.

NOTES DE MUSIQUE

Le Récital Buhlig

M. Buhlig est un pianiste des plus intéressants. Il a, au plus haut degré, le sentiment de la poésie dont le piano est capable, et il a des façons d'exprimer cette poésie qui sont d'un artiste tout à fait sensible et délicat.

Son programme comportait du Beethoven (Variations en *ut* mineur, *Appassionata*) et du Chopin (Sonate en *si* bémol mineur, Etudes, Mazurkas, etc.). La nature de M. Buhlig nous a paru s'accommoder mieux du second que du premier. L'atmosphère nuageuse qui enveloppe la plupart des poèmes musicaux de Chopin trouve en lui un interprète d'une rare intensité expressive, et tels passages, comme le final de la sonate en *si* bémol mineur, apparaissent, sous ses doigts, comme une réalisation idéale de ce qu'a rêvé le maître. Cette sorte d'« impressionnisme psychologique », qui caractérise une bonne part de l'œuvre de Chopin, et dont M. Buhlig a si finement saisi le sens, n'existe qu'en germe chez Beethoven, et ne se manifeste que fugitivement dans le cadre d'une architecture musicale encore tout imprégnée de la ligne classique. En ne faisant pas cette distinction, M. Buhlig nous a parfois semblé trop « chopinisant » dans sa traduction du style beethovenien. Trop souvent, dans son interprétation de l'*Appassionata* et des Variations en *ut* mineur, la mélodie principale ne se profile pas avec assez de netteté sur les dessins d'accompagnement; elle se perd en quelque sorte dans l'« impressionnisme » de ces dessins, et l'on a, en définitive, l'évocation d'un Beethoven un peu trop romantique et d'un relief légèrement monotone.

CH. V.

MEMENTO MUSICAL

Le concert que devait donner aujourd'hui M. Ch. Delgouffre à la Salle Patria est remis à jeudi prochain à 8 heures du soir. On en trouve ci-dessous le programme.

Aujourd'hui, dimanche, à 3 heures, avenue Deffrè 13, séance de musique donnée par MM. E. Bosquet et D. Defauw avec le concours de M^{me} M.-A. Weber, de la Section chorale et d'un orchestre à cordes. Au programme : Sonate en *si* mineur pour violon et piano (J.-S. Bach); la *Damoiselle élue*, pour soli, chœur et orchestre (Debussy); Concert pour violon, piano et double quatuor à cordes (E. Chausson).

Lundi 17, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de violon, par M. Ilja Schkolnick.

Mardi 18, à 8 h. 1/2, au Cercle artistique, soirée musicale avec le concours de M^{me} Georgette Guller, pianiste, et de M. E. Mainardi, violoncelliste. Au programme : L. Boccherini-Piatti, W.-F. Bach, Cl. Ballastre, J.-F. Dandrien, Chopin, Brahms, Saint-Saëns, J. Suk.

Mercredi 19, à 8 h. 1/2. Salle Patria, deuxième concert de la Société philharmonique, avec le concours de MM. Eugène Ysaye et Raoul Pugno. Au programme : sonate n° 3 (op. 108), de Brahms, sonate de Lekeu et sonate de César Franck.

Jeudi, 20, à 8 h.. Salle Patria, concert avec orchestre sous la direction de M. Arthur De Greef donné par M. Ch. Delgouffre, pianiste, avec le concours de M^{me} Berthe Albert, cantatrice. Au programme : *Burlesque*, pour piano et orchestre, première exécution (R. Strauss); *la Fiancée du Timbalier*, pour chant et orchestre (C. Saint-Saëns); *1^{er} Concertstück* (op. 14), pour piano et orchestre, première exécution (Emile-R. Blanchet); *la Vague et la Cloche*, pour chant et orchestre (H. Duparc); *Fantaisie sur d'anciens lieder flamands* (op. 3, n° 1), pour piano et orchestre (A. De Greef).

Vendredi 21, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de violon par M. Mischa Elman.

Samedi 22, à 8 h. 1/2, Salle Aeolian, récital de chant par M^{lle} Suzanne Poirier. Au programme : Schumann, Brahms, Saint-Saëns. Guy Ropartz et Bruneau. — Mêmes jour et heure, à la Grande-Harmonie, concert Arnoldo Stephenson, cantatrice, J.-X. Bilewski, violoniste, et Robert Schmitz, pianiste.

Dimanche 23, à 8 h. 1/2, Salle Patria, deuxième Concert Ysaye, sous la direction de M. Eugène Ysaye et avec le concours de M. Lucien Capet, violoniste, M^{me} Jane Delfortrie et M^{lle} Edyth Buyens, cantatrices. Au programme : Symphonie n° 2, première exécution (Th. Dubois); Concerto pour violon et orchestre (Beethoven); *La Légende du Chévrier*, pour soprano et contralto solos, petit chœur et orchestre (Fr. Rasse); *Impressions d'Ardenne*, poème symphonique, première exécution (J. Jongen); *Kermesse flamande*, esquisse symphonique d'après Breughel, première exécution (M. Brusselmans). Répétition générale la veille, mêmes salle et heure.

Dimanche 30, à 2 heures, premier concert d'hiver de la Société de Musique de Tournai avec le concours de M^{me} Bathori-Engel, de MM. Paulet et Mary. Au programme : *les Saisons*, oratorio d'Haydn.

AUX « AMIS DES MUSÉES »

La troisième conférence organisée par les « Amis des Musées » au Cercle artistique avait pour sujet *la Sculpture en Wallonie* et pour auteur M. Jules Destrée.

Avec l'éloquence qu'on lui connaît, M. Destrée s'est attaché à montrer la continuité de la tradition sculpturale dans la région wallonne depuis l'époque romane qui connut la gloire des dinandiers et des orfèvres tels que Renier de Huy (XII^e siècle) et Hugo d'Oignies (XIII^e siècle) jusqu'aux jours de Constantin Meunier et de Victor Rousseau en passant par André Beauneveu, Jacques Dubreucq, Jean Bologne, Jean Delcour, Laurent Delvaux...

Par la parole et par l'image, M. Destrée évoqua les œuvres maîtresses de cette lignée de grands artistes. Le public nombreux venu à cette conférence lui fit le succès qu'il convenait : c'est dire que son accueil fut chaleureux.

CONCOURS D'ARCHITECTURE

Un concours pour l'érection du Bureau central de la Caisse d'Épargne de Vérone (Italie) est ouvert entre architectes de tous pays. L'auteur du projet classé premier recevra 30.000 lire ; le second prix sera de 15.000 lire. Le délai pour le dépôt des projets expirera le 15 février 1914. S'adresser pour le programme au secrétaire de la municipalité de Vérone.

* * *

Le gouvernement de la principauté de Monaco ouvre un concours international pour la construction d'un Palais de Justice en vue duquel il a prévu une somme de 550.000 francs.

Un prix de 5.000 francs sera décerné à l'auteur du projet classé premier par le jury.

Les intéressés belges peuvent consulter dans la salle de lecture du Bureau officiel de renseignements commerciaux le programme du concours, le plan de situation du terrain, ainsi que des photographies de la cathédrale, située près du nouveau Palais de Justice et dont les architectes devront rappeler le style dans la mesure du possible.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Petit Café.

Ah! Courons au *Petit Café* qui fait, qui fera longtemps les beaux soirs de l'Olympia! On n'était pas sans méfiance et sans crainte. Une pièce tant vantée, tant claironnée par la critique parisienne ne nous disait rien qui vaille. A force de nous répéter : « Vous allez bien rire ! », on avait fini par nous persuader que nous ne nous ririons pas tant que cela. Eh bien, crainte et méfiance étaient mal fondées. Nous avons ri, et de bon cœur, et de tout cœur, à cœur déboutonné... Et, je l'avoue, cela nous a fait grand bien. Une pièce gaie, une vraie pièce gaie, où le rire ne sonne pas faux, ne grince pas, ne mord pas, quelle fête! Une pièce dont les personnages ne sont pas d'abjectes fripouilles ou d'odieux hypocrites, quelle rareté!

Je ne raconterai pas le *Petit Café*. L'anecdote ici n'est rien. Ce sont les détails, les mille et un détails qui sont exquis, qui font tout le prix du spectacle. C'est la sincérité, la spontanéité, l'entrain libre et naturel de tout cela qui amuse, qui ravit, qui oblige le plus grave à l'hilarité contagieuse. Et puis, tout comme chez Molière, la farce, chez Tristan Bernard, a des dessous : tel mot drôle éclaire tout à coup, comme un brusque jet de lumière, les coins cachés de l'âme humaine. On rit, mais l'on pense : « Ah! comme c'est vrai ! »

Il faut tout dire : le *Petit Café* est admirablement joué à l'Olympia. Jules Berry est le garçon de café rêvé et le reste de la troupe est à sa hauteur. C'est un grand, un légitime succès.

GEORGES RENCY

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Musée de Peinture moderne : *le Sillon*. — Salle Aeolian, 134 rue Royale, exposition d'artistes divers (jusqu'au 18). — Galerie d'Art, 138 rue Royale : MM. F. Verhevicq et R. Lutter. — Studio : M. Raoul Wynckes. — Au Hoef, 218 rue de Bruxelles, à Uccle (atelier de M. J. Baudrenghien), exposition d'artistes divers.

Le gouvernement a accepté le don de 5.000 francs que lui a fait M. H. Carton de Wiart pour que les intérêts de cette somme soient affectés à l'institution d'un prix décerné tous les cinq ans à l'écrivain belge qui aura mis le mieux en lumière, sous une forme littéraire (roman historique, contes ou nouvelles), les épisodes ou les aspects de notre vie nationale dans le passé.

Le prix sera alternativement attribué par un jury composé de trois membres à un écrivain de langue française et à un écrivain de langue flamande.

On sait que cette somme de 5.000 francs représente le montant du prix quinquennal de littérature française attribué à M. H. Carton de Wiart.

M. Léon Du Bois, directeur du Conservatoire royal de Bruxelles, a été chargé par un éditeur parisien de continuer l'important *Traité d'harmonie* que Gevaert avait laissé inachevé. Celui-ci avait publié la partie théorique; M. Du Bois publiera la partie pratique. Ce travail n'exigera pas moins de deux ou trois années.

La Société des gens de lettres de France s'associera à la commémoration du prince de Ligne. Elle a délégué son président, M. Georges Lecomte, pour la représenter dans le comité de

patronage. Déjà des communications fort curieuses sur le prince et son époque sont annoncées par des écrivains français très en vue; le congrès promet d'être intéressant au point de vue historique et littéraire.

Quant à la participation militaire, elle s'annonce très brillante du côté de l'Autriche. L'Empereur a fait remettre spontanément un subside de mille francs au comité du Cercle archéologique d'Ath et de la région, qui a pris l'initiative de la commémoration.

L'Œuvre des Artistes, à l'occasion de son 50^e Salon, organise à la Bibliothèque Centrale de Liège, une exposition d'artistes animaliers, à laquelle prendront part la plupart des artistes belges qui se sont spécialisés dans ce genre. La *Société des Artistes Animaliers* de Paris, dont le président est M. Dayot, inspecteur général des Beaux-Arts, y participera également avec un groupement important.

Ce Salon sera inauguré le 30 novembre et clos le 20 décembre.

Les expositions de la salle Georges Giroux seront inaugurées le 5 décembre et se succéderont régulièrement de quinzaine en quinzaine. La première sera consacrée à l'œuvre de M. Alfred Delaunois. Suivront des expositions de MM. Jacob Smits, W. Paerels, Rik Wouters, etc.

Notre collaborateur M. Charles Van den Borren a inauguré lundi dernier à l'Université Nouvelle, 67 rue de la Concorde, ses leçons sur les *Origines de la musique de clavier dans les Pays-Bas (Nord et Sud) jusque vers 1630*. Ce cours sera poursuivi tous les lundis, à 3 heures.

Au nombre des autres cycles d'art de l'Université Nouvelle, citons les *Grands poètes lyriques en France avant le XIX^e siècle*, par M. P. Spaak (mercredi 19 novembre, à 8 h. 1/2); *L'Art en Extrême-Orient (4^e partie)*, par M. Gisbert Combaz (samedi 22 novembre, à 5 heures); *la Musique dans une démocratie*, par M. Radiguer (même jour, à 8 h. 1/2); *le Mouvement d'art contemporain en France*, par M. René Jean (jeudi 27 novembre, à 8 h. 1/2).

Signalons parmi les cours publics du soir organisés à l'Université libre (entrée par la rue des Sols): mardi 18 novembre, *le Tasse; les derniers Cinq-Centistes*, par M. F. Cattier (Histoire générale et histoire des lettres). — Jeudi 20, Goethe : *Iphigénie, Torquato Tasso*, par M. Paul de Reul (Littérature germanique). — Vendredi 21, *Guido Gezelle*, par M. Teirlinck (Littérature flamande).

Ces cours commenceront à 8 heures.

M. Ivan Cerf, ancien professeur à l'École du Livre de Liège, fera à la Maison du Livre, mercredi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, une conférence sur le sujet suivant : *Des affiches belges. — Raisons de la déchéance momentanée de cet art. — Moyens à employer pour le rénover*. (Projections lumineuses en couleurs.)

Samedi prochain, en matinée, M^{me} Colette Willy fera au Théâtre du Parc, sous les auspices de l'Association pour la Culture française, une conférence intitulée : *Mes bêtes*. Les membres de l'Association seront reçus gratuitement. S'adresser

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARO
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

pour les inscriptions à M. A. Daxhelet, secrétaire, 105 rue des Echevins, ou à M. le Dr Beckers, trésorier, 104 rue Froissard.

M. Guillaume Charlier vient d'achever le monument destiné à la tombe de feu Emile Agniez au cimetière de Saint-Josse-ten-Noode. L'œuvre a grande allure, dit *la Plume*. Elle symbolise la Musique couronnant de palmes un médaillon représentant fidèlement les traits du sympathique disparu.

M. Henri de Groux, actuellement en Provence, dit *le Feu*, après avoir terminé le buste d'Emmanuel Signoret et d'Edgar Poe, travaille à une figure de Villiers de l'Isle-Adam et à une autre de Frédéric Mistral.

La même revue relate qu'au château de Rosenberg, près de Kronach, en Bavière, il y avait depuis nombre d'années un tableau représentant une scène de vandanges. Il provenait d'un musée du pays qui l'avait déclassé comme étant sans valeur. Or on vient de découvrir d'une façon fortuite, sous le cadre, la signature « Rubens, 1612 ».

De Paris :

Le Salon d'Automne, dont nous publierons à partir de dimanche prochain l'analyse, a confié à M. Pierre Jaudon l'organisation de ses conférences littéraires. Celui-ci en a fixé comme suit le programme :

Jeudi 20 novembre. — *Salon de Prose et de Poésie*, conférence par M. Jean Muller.

Jeudi 27 novembre. — *Paul Claudel*, par M. André Thévenin.
Jeudi 4 décembre. — *Les Tendances actuelles de la Poésie en Allemagne*, par M. Félix Bertaux.

Mardi 9 décembre. — *Les Cahiers d'aujourd'hui*, par M. Léon Werth.

Jeudi 11 décembre. — *L'œuvre de Charles Péguy et les Cahiers de la Quinzaine*, par M. François Porché.

Jeudi 18 décembre. — *Le comte de Gobineau*, par M. Tancredi de Visan.

Pour ces matinées, M. Pierre Jaudon s'est assuré le concours d'interprètes choisis : M^{mes} Suzane Desprès, Madeleine Roch, Séphora Mossé, Sylvette Fillacier, Marcelle Schmitt, Alice Tissot; MM. Ligné-Poë, Jean Hervé, Jouvey, Armand Bernard, Jacques Robert, Millet.

Le charmant ballet *Ma Mère l'Oye*, de M. Maurice Ravel, sera représenté cet automne à Monte-Carlo. *Daphnis et Chloé*, du même auteur, sera monté dans le courant de la saison à Londres, Monte-Carlo, Berlin et Munich.

Sottisier.

Notre lauréat se propose d'entreprendre un voyage autour du monde, non en 80 jours, mais en compagnie d'un propriétaire de yacht de plaisance.

Art et Critique, novembre 1913.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}, Editeurs

BRUXELLES

PARIS

4, PLACE DU MUSÉE, 4 63, Boulevard Haussmann, 63

Vient de paraître :

La Peinture au Musée ancien de Bruxelles

Reproduction de 174 œuvres des diverses écoles accompagnée d'un guide historique et descriptif par FIERENS-GEVAERT.

Bel in-4^o (22 1/2 x 29 cm.) de 80 pages de texte et 156 planches hors texte.

Prix : 10 fr. broché. — 12 fr. 50 cartonné. — 15 fr. relié.

Vient de paraître :

Les Très Belles Miniatures de la Bibliothèque Royale

de Belgique

par EUGÈNE BACHA

Beau volume in-4^o Jésus (26 1/2 x 34 1/2 cm.) contenant, outre une étude introductive, 56 planches hors texte en héliotypie.

Prix de l'ouvrage en portefeuille : 30 francs.

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN
BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

LE COURRIER EUROPEEN
HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL
280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12 00	Un an	fr. 12 00
Six mois	fr. 7 00	Six mois	fr. 7 00
Trois mois	fr. 4 00	Trois mois	fr. 4 00
Le No.	fr. 1 25	Le No.	fr. 1 25

Demandez un numéro spécimen gratuit

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

Revue mensuelle illustrée d'art ancien et moderne.

Directeur : **P. BUSCHMANN**

Fondée en 1904

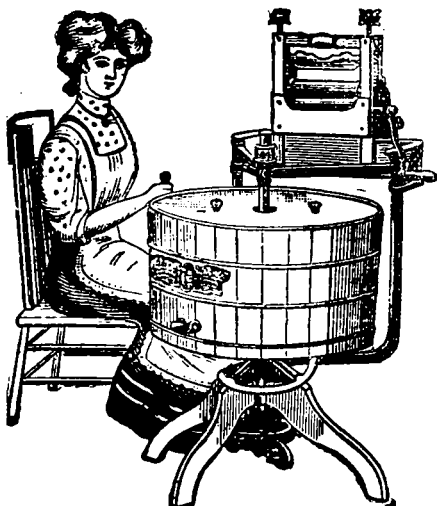
Anvers, 15, Rynpoortvest, 15, Anvers

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.
La livraison, fr. 2.50. — Numéros spécimens sur demande.
Édition de luxe sur papier spécial, 50 fr.

LIBRAIRIE G. VAN OEST ET C^{ie}
Bruxelles Paris
4, place du Musée 63, boulevard Haussmann

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



MACHINE A LAVER MORISONS

Lave les dentelles sans déchirer un fil.

Elle est **SANS POINTES EN BOIS, SANS TIGE AU MILIEU DE LA CUELLE, SANS BILLES, SANS RESSORTS, SANS ROULETTES.**

Chasse l'eau de savon à travers le linge à laver, de gauche à droite, de droite à gauche, du centre vers les bords, de bas en haut et tape le linge en même temps sur toute sa surface.

Lave le linge en 6 minutes sans le faire bouillir! et fonctionne par son propre poids.

ON LAVE EN ÉTANT ASSIS

Je donne dans toute la Belgique aux personnes que je juge dignes de confiance une machine à laver **MORISONS** à l'essai pendant un mois et je paie moi-même les ports aller et retour — La **Morison's Washer** est vendue payable à la semaine ou au mois.

Demandez la brochure illustrée n° 530 avec prix à
J. L. MORISONS, 109 rue Dambrugge, Anvers.

VENTE PUBLIQUE

le lundi 17 novembre et les quatre jours suivants
d'une importante réunion de

LIVRES ET ESTAMPES

provenant des collections
de feu MM. G. DE MOLINARI,
Correspondant de l'Institut de France, Directeur du *Journal des Economistes*
et FERNAND POPELIN, Docteur en médecine
et de M. E. DE VIGNE, Architecte.
(1^{re} partie).

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de M. L. GROSEMANS, notaire, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86 rue de la Montagne.
Le catalogue, illustré de 13 reproductions et comprenant 1073 numéros, se vend 2 francs.

Exposition générale le jeudi 13 novembre, de 10 heures à midi et de 2 à 6 heures (le catalogue servant de carte d'entrée), et partielle les jours de vente, de 10 heures à midi.

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, de-sins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Le nouveau catalogue vient de paraître. Prix : 2 fr. franco 2 fr. 50.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LES MARGES

Gazette littéraire fondée en 1903 par M. Eugène Montfort

Paraissant six fois par an.

Paris : 5, rue Chaptal, et chez Floury,
près le Café Napolitain.

Abonnements : 5 francs par an ; sur Japon : 10 francs.

Le numéro : fr. 0.85.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Salon d'Automne : I. *Patriotisme d'Art* (G. JEAN-AUBRY). — Petite Chronique littéraire (F. M.). — M. Jacques Rouché (CLAUDE ROGER MARX). — Notes de musique : *Au Cercle artistique; Concert E. Ysaye-R. Pugno* (O. M.); *Concert Jorez-Scharrès* (CH. V.); *Concert De Greef-Delgouffre Albert* (CH. V.). — Memento musical. — Commémoration Hector Denis à la Maison du Peuple (CH. V.). — Chronique théâtrale : *Le Tribun; L'Homme qui assassina* (GEORGES RENCY). — Petite Chronique.

LE SALON D'AUTOMNE

I

Patriotisme d'Art.

La spirituelle préface de M. Marcel Sembat résume très exactement la situation morale et sociale du Salon d'automne. Après onze années, cette organisation suscite les mêmes rancunes ou des plus acharnées. On a tout fait, cette année, pour empêcher ce Salon : on a réservé à l'Automobile l'époque et la place réservées, jusqu'alors, aux peintres. Il y a donc des gens que le Salon d'automne empêche de dormir : c'est la meilleure assurance de sa nécessité.

Les mœurs picturales, dont l'abaissement semble être arrivé à son extrême, ont donné une fois de plus la mesure de leur misère. Il n'y a pas d'art, à l'heure actuelle, où les questions de boutique, de gros sous et de concurrence tiennent une plus grande place. Lésés dans leurs intérêts, des marchands se retranchent derrière les droits de l'esthétique. Quand ils ont assez parlé de l'Art majuscule, ces trafiquants en appellent à la Patrie. Ils crient à l'invasion, ont dans la voix des trémolos d'émotion pour parler du patriotisme natio-

nal, du style et de la tradition française : il n'y a rien de plus comique ni de plus lamentable que l'éloquence de ces farceurs patentés.

Tout le comité du Salon d'automne, cela va sans dire, est vendu à l'étranger : chaque toile reçue est un espion muet. Les barbouilleurs viennent insulter à nos gloires, ils viennent jusque dans nos bras outrager nos fils, nos compagnes. Cette Marseillaise de Prud'hommes retentit à tous les coins du marché de la peinture, sur ce forum où Thersite est esthète et Trimalcion critique d'art.

Il est certain que la proportion des étrangers au Salon d'automne est abondante : la moitié à peu près des exposants. Sans aller jusqu'à examiner si dans l'ensemble les étrangers y sont là plus attachants que l'ensemble des Français, il faut faire justice de ces indignations patriotiques.

Dans la présence nombreuse d'étrangers exposant au Salon d'automne, on ne peut voir que l'importance prise hors de France par ce Salon, ou l'influence exercée sur ces étrangers par l'art français le plus récent. L'une ou l'autre hypothèse n'a que charme, à mon sens, pour ceux qui ont souci de l'influence française. Faudrait-il donc en vouloir aux Allemands qui ont mis plus d'empressement que nos conservateurs à acquérir pour leurs musées nos Claude Monet, nos Renoir ou nos Cézanne ? Que n'avons-nous des conservateurs moins bornés ! Laissons geindre et vociférer tous les niais qui croient la France perdue dès qu'ils pâtissent de leurs propres sottises. Il y a longtemps que ce ne sont plus les oies qui sauvent les capitales.

Si les meubliers anglais ou munichoïses n'étaient pas venus exposer à Paris et donner quelque inquiétude à

ces messieurs du Faubourg Saint-Antoine, ces sages fabricants persisteraient dans des copies imbéciles d'un passé dont ils ne peuvent plus éprouver l'émotion, et nos décorateurs, nos meubliers originaux continueraient, si j'ose ainsi dire, à mourir de faim.

Qu'on veuille à l'administration du Salon d'automne une direction française, rien n'est plus légitime, car enfin l'œuvre est française ; mais que la libre concurrence des idées et des races ne règne pas dans ce Salon, voilà qui est inadmissible. Faudra-t-il donc encore, après plus de dix siècles d'histoire répéter que la France et l'art français n'ont qu'à gagner à comprendre l'étranger ; que le propre des esprits affaiblis est la crainte des influences et que les esprits robustes, assurés de leur personnalité, laissent entrer les idées étrangères pour en retenir les éléments profitables, les combiner à nouveau, leur donner une vie plus forte et durable ?

Si de tous les Salons, le Salon d'automne est le plus ouvert aux étrangers, c'est donc qu'il comprend mieux son devoir et qu'il est plus nécessaire. L'excès « des persanismes », des « russismes » ou des « munichoiseries » passera, mais ces vogues auront laissé des traces heureuses par indications ou par contrastes, et nous aurons montré comment en profiter. Si nous n'avons pas aujourd'hui de forces artistiques, inspirons-nous de celles qui viennent d'au delà des frontières ; si nous avons des ressources neuves et nationales, que craignons-nous des étrangers ? Les Barbares n'ont pas détruit l'esprit de Rome, peut-être l'ont-ils même sauvé de la pourriture. Laissons tous les pauvres esprits, auxquels le plus beau royaume sous les cieux n'est pas ouvert, s'accroupir de terreur au pied de la grande muraille et bénissons la brèche qu'on y refait sans cesse et qui nous permet de changer d'air.

Si le retour à la tradition consiste à s'immobiliser, à élever autour de soi une barrière étouffante, si la tradition n'est plus que le lit de Procuste, s'il nous faut vivre en comptant les crânes et les tibias des catacombes, si tout notre passé même, si le jet vivant de nos cathédrales, si l'esprit de Montaigne, la force de Pascal, la consciencieuse frénésie de Delacroix ne nous dictent pas de respirer de l'air neuf à pleins poumons, qu'on appelle encore les Barbares, et nous leurs ouvrirons plus grandes encore les portes, nous pour qui la terre promise n'est pas l'empire du juste milieu.

Mais aujourd'hui comme hier ce sont les plus conscients de la vertu française qui cherchent le mieux à comprendre et à répandre le goût des grandes œuvres étrangères. L'anglomanie sévissait au XVIII^e siècle avec une telle fureur que La Tour dut d'abord exposer comme peintre anglais, que Hume ou Walpole étaient rois dans les Salons, qu'on raffolait de Sterne et de la liberté anglaise. Y a-t-il eu cependant une époque plus

française ? Hier c'étaient les Scandinaves ou les Russes, aujourd'hui l'Allemagne ou la Perse, demain l'Italie ou l'Espagne : prenons notre bien où nous le trouverons. Si nos peintres de 1830 n'avaient pas reçu les leçons de Constable et de Bonington, si les impressionnistes de 1875 n'avaient pas regardé Turner, nous ne serions peut-être pas à la tête du mouvement pictural en Europe depuis un demi-siècle.

Il serait bon qu'on relût souvent l'admirable conférence qu'André Gide fit en 1900 à la *Libre Esthétique* sur *l'Influence en littérature* ; ses idées si justes s'appliquent également à la peinture : Messieurs les nationalistes de l'art y trouveront fortement exprimées des vérités un peu plus solides que leurs petits esprits flageolants.

Ce n'est pourtant pas, à vrai dire, que nous trouvions au Salon d'automne de cette année des envois étrangers hors de pair ; les envois de Lavery, de Tharkoff ou de Diriks ne nous apportent pas des affirmations neuves, mais les redites d'un métier habile et qui répète les mêmes mots. *L'Amazone* de Lavery donne des preuves nouvelles d'une adresse qui semble bien être le propre des Anglais, mais l'esprit pictural y trouve peu son compte ; Borchard persiste dans des brutalités de dessin qui ne sont pas un véritable accent. Fornerod et Morerod représentent avec une sage audace l'art suisse : *la Femme en gris* du premier est une chose charmante cependant et *la Pastora* du second ne manque pas de grâce et, à tout prendre, dans leurs vues plus modestes, je les préfère certes au grand homme de la peinture suisse : Fernand Hodler.

Il y avait plusieurs années qu'on annonçait un ensemble d'œuvres de Hodler. Certains en attendaient une révélation ; pour moi, ma religion était éclairée et les six toiles des Salons d'automne n'ont fait que renouveler ma déception.

En 1908, lors d'un séjour fait en Suisse à l'occasion de conférences dans plusieurs villes, ayant été rebattu des hautes qualités de la peinture de Hodler, je me fis recommander à divers collectionneurs de Zurich et de Genève chez lesquels je fus reçu avec une extrême bonne grâce, mais avec une inquiétude croissante en moi-même. J'allai voir les personnages de Hodler au musée fédéral. Je vis quinze, vingt, trente Hodler, des grands, des petits, des moyens, et j'y découvris ce que je retrouve aujourd'hui : un esprit grandiloquent s'exprimant par des moyens acides.

Certes, ce n'est pas une œuvre devant laquelle on peut se contenter de passer : elle participe d'une constance, d'une résolution curieuses, attachantes par leur effort et leur volonté, mais cela ne constitue pas toute la vertu d'une œuvre d'art, et le respect devant une œuvre ne vaudra jamais, à mon sens, l'émotion profonde.

J'ai entendu des Suisses me parler de Hodler en des termes que nous oserions à peine employer pour Delacroix. J'en ai entendu me dire que c'était un impressionniste, et Dieu seul sait comment on peut trouver un rapport quelconque entre Holder et nos impressionnistes ; mais lorsque j'étais en Suisse, Hodler était très discuté, et le mot impressionniste était une injure importée de France. Aujourd'hui, Hodler en Suisse est devenu une question nationale, chaque collectionneur suisse veut en avoir un ; déjà en 1908 un collectionneur que j'ai visité en possédait plus de vingt : c'est un brevet de patriotisme, mais, à dire le vrai, je crains que les Suisses ne s'abusent.

Certes dans un pays où le fade et navrant Burnand est considéré comme un grand peintre, Hodler peut être regardé comme un homme de génie : mais dans le mouvement général de la peinture européenne depuis vingt ans, l'avenir, je le crains fort, fera assez petite la place de cet artiste.

Je ne regrette pas d'avoir soigneusement examiné les expressions de ce peintre : il y a des enseignements à tirer de tout esprit sincère, même lorsqu'il s'abuse. L'œuvre de Hodler par sa dignité, par son effort, commande le respect, mais, tout en le reconnaissant, je ne l'en goûte pas davantage.

Devant aucune des toiles de Hodler je n'ai subi cette sensation de vie qui est après tout l'indice d'une œuvre valable. La froideur n'exclut pas la vie : il y a une émotion concentrée qui peut paraître froide à l'abord. Je n'oublie rien de ce qu'on a pu maladroitement refuser à Puvis de Chavannes, par exemple, mais devant la *Sainte Geneviève veillant sur Paris*, devant le *Pauvre Pécheur*, en dépit de toute froideur, de toute raideur même, de toute stylisation, en dépit de l'atténuation de la couleur, le cœur s'y sent, contenu, mais présent. Chez Hodler je ne vois que la plus morne froideur, que la plus creuse symbolique ; il s'en dégage un irrécusable ennui. Je suis venu à l'œuvre de Hodler avec le désir de l'aimer, avec le besoin, il y a six ans, de rapporter en France de beaux souvenirs, une conquête nouvelle pour notre soif de culture : devant les toiles de cette année, j'ai ressenti la même déception, le même ennui, la même rhétorique de consistance.

Que la peinture de M. Hodler ne soit pas de la peinture de boudoir, c'est un mérite à nos yeux ; mais il ne faut pas prendre la sévérité pour de l'expression, l'ennui pour de la profondeur, et la froide rhétorique pour de l'éloquence.

Qu'un peintre se prive de la joie de la couleur dont on a chez nous un peu exagéré parfois, cela est son droit ; qu'il s'efforce, selon l'expression d'Elémir Bourges, « de travailler dans le grand », c'est une résolution fort belle dans un temps où les amuseurs sont

légion ; mais il y a une grâce sans laquelle l'art n'est que la froide application d'un théorème ; il est possible qu'on puisse édifier sur les thèses de Hodler des propositions esthétiques ; il est certain que son cas, et l'enthousiasme qu'il a réussi à susciter sont des sujets dignes de méditation. Mais la vertu d'un artiste est dans son œuvre, et quand on veut faire de Hodler un homme européen, je crois que c'est là un mirage suisse, une sorte de « bovarysme patriotique ».

Et après tout ce n'est qu'un exemple de plus à me faire solliciter pour chaque nation soucieuse d'art, non pas un nationalisme extatique, mais la possibilité de comparer ce qui se fait ailleurs avec ce qui se crée chez soi et de déterminer par là seulement les œuvres dignes d'une affection durable quelle qu'en puisse être l'origine.

G. JEAN-AUBRY

Petite Chronique Littéraire.

Les Amis d'Edouard sont, d'un seul coup, quatre de plus (1). Ce sont Octave Uzanne, Charles Le Goffic, Jean Longnon et John Keats, celui-ci présenté par la duchesse de Clermont-Tonnerre. On peut dire que M. Edouard Champion a de jolies relations. Sa merveilleuse petite collection en est à la lettre dix-septième, une au dos de chaque livre. La phrase s'avance. Les initiés savent en effet qu'elle commence ainsi : « Les Amis d'Edouard sont.... » Suivront les épithètes les plus charmantes. Et ceux qui posséderont la suite complète de ces ravissants opuscules pourront se dire qu'ils ont là quelque chose de rare. Sans compter qu'ils y retrouveront de précieuses notes sur la mystérieuse peacockerie (au numéro 3).

Aujourd'hui, il nous faut tout particulièrement remarquer l'excellente étude de M. Octave Uzanne sur Jean Lorrain. Ah ! quelles généreuses, quelles intelligentes pages ! On ne sait pas assez quel délicat esprit, quel artiste est M. Octave Uzanne. Et ceux qui le connaissent savent quel ami incomparable il peut être. Il le leur prouve par delà le tombeau.

Les délicats qui ont aimé de M. Thomas Braun ses proses si poétiques, ses vers d'un sentiment à la fois si familier et si mystique liront avec émotion la belle monographie que lui consacre M. Albert de Bersaucourt (2). Il le suit pour ainsi dire pas à pas, commentant un grand nombre de ses poèmes. Et cette lenteur, cette méthode calme ont un grand charme. Il semble qu'un ami feuillette avec nous un livre aimé, s'arrête, passe, reparte. Et cela n'empêche pas une bonne, saine et définitive conclusion.

A signaler le numéro spécial que *l'Art et les Artistes* a publié en octobre sur *le Peintre en Extrême-Orient*. Le texte est dû à la

(1) *Les Amis d'Edouard* (tirages très restreints. N° 14. OCTAVE UZANNE : *Jean Lorrain Peintre*. *L'ami* N° 15. CHARLES LE GOFFIC : *M. Ernest Renan dans la Basse-Bretagne*. N° 16. JEAN LONGNON : *Les Leçons de Florence*. N° 17. JOHN KEATS : *La Veille de Sainte-Agnès*, traduction de la duchesse de Clermont-Tonnerre (Paris, Edouard Champion).

(2) ALBERT DE BERSAUCOURT : *Thomas Braun* (Paris, « Les Marches de l'Est »).

plume du plus compétent des écrivains français sur ces questions, le marquis de Tressan. Les reproductions, surtout de l'école chinoise, donnent l'idée d'un art admirable. C'est étonnant combien Japon, Perse ou Inde sont inférieurs!... Le Japon, puisque dérivé. Les autres pays sans doute à cause de l'influence musulmane, stérilisante terriblement. Mais la Chine de la belle époque est une mine de merveilles incomparables. Ces artistes ont tout : le style, la grandeur, la synthèse, l'émotion retenue, et cette suprême qualité d'effacer les traces de la matière et du travail. A côté d'eux, nos plus grands peintres paraissent de sombres matérialistes...

* * *

M. Carlos Larronde mérite les plus grands éloges. A une époque où, dès leurs débuts, les jeunes gens se précipitent dans un salon pour y arriver par les vieilles dames, il entend n'aimer que la poésie, où qu'elle se trouve.

Il vient d'écrire à la *Vie* une étude de tout premier ordre, très poussée à la fois et très enthousiaste, sur le beau poète Saint-Pol-Roux. Il vient de fonder le théâtre idéaliste où il a eu l'audace et le goût d'inscrire au programme, dès l'abord, avec des œuvres de Saint-Pol Roux précisément, de Francis Viélé-Griffin, l'admirable *Miguel Manara* de M. O-W. Milosz, qui est un des plus grands poètes du siècle. Ce nous promet une soirée inoubliable.

Enfin M. Carlos Larronde fait lui-même des vers d'une jeune, fraîche et subtile sensibilité. Son *Livre d'heures* (1) plairait à M. de Bersaucourt, et il ne plairait pas qu'à lui. Je citerai, entre vngt autres, cette pièce exquise :

LA BOUTIQUE DE L'HORLOGER

Le soir entre dans la boutique,
chaland discret qui trouve tout joli;
son manteau sombre est comme une relique;
il se tait, pour entendre chanter les outils
et voir, devant le feu, la chatte et ses petits.

Cette boutique aime la somnolence,
l'ombre, les horloges, qui parlent de Dieu;
sa lampe de métal rit aux vieilles faïences,
donne aux meubles noircis un air fabuleux
et l'on croit vivre en dormant un peu.

Bien des petites montres naissent à la boutique,
durant les chaudes veillées où l'on travaille tard;
et l'on voit, comme une lanterne magique,
la vitre dessiner chaque passant, blafard :
pantin courbé revêtu de brouillard.

F. M.

M. JACQUES ROUCHÉ

Directeur de l'Opéra.

Un joli médaillon de M. Jacques Rouché Il est signé Claude-Roger Marx et vient de paraître dans le *Courrier Européen* :

« Entre tous il était si désigné pour diriger notre première scène de musique qu'on s'étonne de voir qu'il fut choisi.

Enfin voilà une belle nomination! Depuis celle d'Antoine, on ne nous avait guère habitués à pareil acte d'indépendance. Peut-on faire un meilleur éloge? Certes, Antoine et Rouché ne se ressemblent pas. Sorti du peuple, grand enfant dont l'intuition a des coups de génie, l'un est plein de verdure et d'enthousiasme. L'autre apparaît comme un aristocrate. Le visage est fin et

(1) CARLOS LARRONDE : *Le Livre d'heures*. Paris, Eugène Figuière.

volontaire avec des yeux profonds et sceptiques; de temps en temps une main nonchalante caresse une barbe orientale; la voix douce et un peu froide ne dissimule pas l'ardeur d'une âme inquiète. Si différents que soient ces hommes, le parallèle s'impose entre leurs œuvres. Ceux-là vont loin qui, commençant avec modestie, ne cessent de lutter contre la routine et l'indifférence. Voyez où conduit un effort, pourvu qu'on le soutienne avec une passion sincère. Ce qu'avait été pour Antoine la Gaité Montparnasse, le Théâtre des Arts le fut pour Jacques Rouché : un laboratoire d'essai. Merveilleuse consolation de voir que rien ne demeure stérile et que la récompense vient toujours. Ici, elle ne s'est point fait longtemps attendre.

Apportant une esthétique nouvelle, s'attachant non pas au nombre, mais à la qualité des suffrages, encouragé par une poignée de littérateurs et d'artistes qui goûtaient dans le silence des trésors choisis pour eux, après plus de trois années, où il brava le dédain du grand public, Jacques Rouché parvint, finalement, à le vaincre. De ses nombreuses tentatives, aucune qui n'ait été attachante. Faire appel à des artistes français et de tradition française, unir dans un même effort, sous une même discipline, auteur, musicien, décorateur, metteur en scène et costumier, de manière à conserver à l'œuvre son harmonie, son unité, voilà la mission à laquelle il se consacra avec une ténacité, un goût et un désintéressement sans limites. Relisez son ouvrage consacré à l'*Art théâtral moderne*; revoyez, entre tous, les spectacles qu'illustrèrent un Dréza ou un Maxime Dethomas — qui ne se souvient des *Frères Karamazov*, des *Dominos* ou du *Sicilien*? — parcourrez les programmes du Théâtre des Arts (où vous y jugerez non seulement de ce qu'il fit, mais de ce qu'il s'appretait à faire); et, de toutes parts déjà, reconnaissez son influence. Quelle variété, quelle délicatesse dans le choix — et, surtout, dans la présentation d'un répertoire classique, aussi bien que moderne! Quels efforts vers une simplification intelligente et symbolique! Quelle entente parfaite de l'œuvre dramatique et aussi du rôle d'un directeur!

Elever le mécénat à cette hauteur, c'était bien mériter de l'art. Comment osa-t-on ne pas rendre grâce à Jacques Rouché de se consacrer si judicieusement au service de belles causes! L'Etat lui-même a bien voulu le reconnaître. Pourquoi taxer d'orgueil la volonté manifestée de faire appel au seul concours, remarquable, de Camille Chevillard! N'était-ce pas afin de sauvegarder son indépendance et de conserver cette unité de vues sans laquelle, nous en avons l'exemple, avortent les meilleures intentions?

Vous avez peur que, dans une maison trop vaste, M. Jacques Rouché ne s'égaré. Rassurez-vous : il a d'excellents guides; ses expériences sont convaincantes et son passé répond de lui. Enfin nous allons voir rentrer la vie dans un palais où, malgré le luxe extérieurement, flottait une odeur d'ennui, de pauvreté et de mort. L'Opéra, jusqu'ici, ne semblait digne que de *Faust*. Désormais nous y pourrions entendre *Parsifal*, *Armide* ou *Tristan* sans qu'il soit besoin de fermer les yeux. »

CLAUDE-ROGER MARX

NOTES DE MUSIQUE

Au Cercle artistique.

Il est si rare, dans les concerts, de ne pas voir la musique sacrifiée à l'exclusif étalage d'une vaine virtuosité que la soirée offerte mardi dernier par le Cercle artistique à ses membres mérite une mention toute spéciale. Les deux jeunes artistes qui s'associèrent ce jour-là pour nous donner le régal d'un programme charmant sont l'un et l'autre en possession du métier le plus sûr. Mais ils le font oublier par la sobriété de leurs gestes, leur aisance et leur parfaite simplicité. Avec une ferveur digne de toute sympathie, ils se bornent, oubliés d'eux mêmes, à transmettre à l'auditoire, dans sa pureté, la pensée musicale. Joli exemple de modestie qui console du cabotinage envahissant.

Des deux interprètes, l'une, M^{lle} Georgette Guller, avait fait sensation aux matinées de la *Libre Esthétique*. Cette fois encore,

ses qualités exceptionnelles de rythme, de sonorité et d'expression suscitèrent l'enthousiasme. Une transcription du magnifique concerto en ré de Wilhelm-Friedman Bach, des pièces de Balbastre et de Dandrieu, la ballade en fa mineur de Chopin attestèrent successivement la variété d'un talent complètement formé bien qu'extraordinairement précoce.

L'autre exécutant, M. Enrico Mainardi, de Milan, mérite, les mêmes éloges. La sonate en la de Boccherini, une ballade de J. Suk, un *allegro* de Saint Saëns et un air de Pergolèse, fort bien accompagnés par M. Minet, révélèrent en lui, en même temps qu'un violoncelliste accompli, au son charmeur, au mécanisme délié, un musicien qui pénètre l'esprit des œuvres et en exprime le caractère.

Ce fut une joie d'entendre, interprétée par ces deux artistes compréhensifs et respectueux, la belle sonate en mi mineur de Brahms, qui demeure, par la fraîcheur des idées et l'unité du style, l'une des plus séduisantes compositions d'un maître dont la scolastique a trop souvent noyé l'inspiration. O. M.

Concert E. Ysaye-R. Pugno.

C'est par une sonate de Brahms aussi, — la sonate en la pour violon et piano, — que s'ouvrait le concert donné le lendemain, sous les auspices de la Société philharmonique, par MM. Eugène Ysaye et Raoul Pugno. D'intérêt languissant, celle-ci, malgré l'art admirable d'Eugène Ysaye et les efforts de son partenaire en vue de traduire une œuvre qui, par son germanisme, lui demeure visiblement étrangère. Mais ce n'était qu'un prélude au programme superbe qui devait bientôt transporter l'auditoire.

La sonate de Lekeu déclencha une tempête d'acclamations. Le mouvement lent à 7 temps, surtout, que chante le violon d'Ysaye avec une douceur, une mélancolie, une puissance expressive incomparables, excita une émotion profonde. A l'issue de la sonate de Franck dans laquelle les deux artistes, en parfaite communauté d'impression, cette fois, rivalisèrent de maîtrise, une ovation formidable ébranla la salle. Jamais peut-être l'œuvre n'avait été interprétée avec plus de sentiment, de grandeur et d'éloquence.

Le Roi et la Reine, qui assistaient au concert, ne quittèrent leur loge qu'après le dernier des innombrables rappels qui couronnèrent cette soirée mémorable. O. M.

Concert Jorez-Scharrès.

Après une première partie classico-romantique où l'on entendit la sonate en la majeur de Brahms pour violon et piano, les *Études symphoniques* de Schumann et la *Chaconne* de Vitali, MM. Jorez et Scharrès avaient inscrit à leur programme, sous la rubrique *Musiciens français d'aujourd'hui*, diverses œuvres contemporaines de mérite assez inégal, mais toutes intéressantes par l'élément d'inédit qu'elles apportaient. A vrai dire, la *Libre Esthétique* nous en avait déjà révélé au moins une ou deux, comme, par exemple, les *Baigneuses au soleil* de M. de Séverac, l'un des joyaux les plus exquis de l'impressionnisme français. Mais telles autres, comme *Le soleil se joue dans les vagues* de M. G. Dupont, et *La cathédrale engloutie* de M. Debussy, étaient des premières auditions dans toute la force du terme. M. Scharrès joua ces diverses pièces de piano *con amore* et rendit d'une façon particulièrement heureuse les harmonies troublantes et les effets de solennité silencieuse de celle de M. Debussy. M. Jorez mit son beau talent violonistique au service d'un *Lied* de M. Vaubourgoin et d'une *Romance* de M. Grovlez, — dont nous n'avons guère apprécié que les qualités de bonne facture, de grâce et de distinction, — et de la sonate en ut mineur de M. Roger de Francmesnil, que, chassé par l'air vicié de la Grande-Harmonie, nous n'avons malheureusement pu entendre. Ch. V.

Concert De Greef-Delgouffre-Albert.

Réunis en une association d'art décidée à sortir des sentiers battus, MM. Arthur De Greef, Charles Delgouffre et M^{me} Berthe Albert ont organisé, sous les auspices de la Société Internationale de Musique (section belge), un concert dont le programme offrait le plus vif intérêt.

Nous ne disons pas cela pour la *Fiancée du Timbalier* de M. Saint-Saëns, qui est bien vide et bien truquée, et que l'interprétation sobre et dramatique de M^{me} Albert ne parvient pas à sauver d'une certaine médiocrité moyenne et, par moment, vulgaire. Mais quelle excellente idée de faire connaître la *Burlesque en ré* mineur pour piano et orchestre de M. Richard Strauss, œuvre ancienne et d'une forme très sage, mais où se discerne déjà toute la vivacité de tempérament de l'auteur d'*Elektra* Burlesque, dans le sens un peu spécial que l'on donne à ce mot, certes cette composition ne l'est point : c'est, bien plutôt, une fantaisie éblouissante de rythme où les motifs s'élancent comme des fusées pour retomber d'aplomb avec une grâce infiniment élégante. M. De Greef dirige excellentement la partie d'orchestre, M. Delgouffre joue avec goût et énergie celle du piano.

Le 1^{er} *Concerstück* pour piano et orchestre de M. Emile-R. Blanchet — compositeur suisse contemporain — répond bien à son titre. C'est une œuvre solidement charpentée, et d'une thématique large et vigoureuse. L'orchestre et le piano y sont traités avec brio et virtuosité, mais en même temps avec un sérieux qui écarte toute superficialité et tout faux brillant. L'exécution par M. Delgouffre, sous la direction de M. De Greef, est très vivante et d'un beau style.

M^{me} Albert trouve dans l'admirable lied *la Vague et la Cloche* de M. Duparc une occasion meilleure que dans la *Fiancée du Timbalier* de faire valoir le timbre impressionnant de sa voix de contralto et son instinct sûr de l'expression juste.

Le concert se terminait par la *Fantaisie sur d'anciens lieder flamands* pour piano et orchestre, de M. Arthur De Greef. L'auteur conduisait lui-même son œuvre, et M. Delgouffre, au piano, le secondait à merveille. On peut ne pas aimer l'usage trop en dehors que fait M. De Greef de certains thèmes tout intimes, mais on ne peut pas ne pas reconnaître qu'il y a, dans cette fantaisie, une verve, un entrain et une maîtrise de métier tout à fait remarquables. Ch. V.

MEMENTO MUSICAL

A l'occasion de la Fête de Sainte-Cécile, l'*Association des Chanteurs de Saint-Boniface* interprétera aujourd'hui, dimanche, à 10 heures du matin, sous la direction de M. H. Carpay, la messe à quatre voix : *le Bien que j'ay* de Claude Goudinel, le propre *Dicit Dominus* et *l'O Sacrum convivium* à quatre voix de Ludovico Viadana (1565-1644). — Pour rappel, aujourd'hui, à 2 h. 1/2, Salle Patria, deuxième concert Ysaye sous la direction de M. Eugène Ysaye et avec le concours de M. L. Capet, violoniste, M^{me} J. Delfortrie et M^{lle} E. Buyens, cantatrices.

Lundi 24, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, première soirée de chansons par M^{me} Yvette Guilbert avec le concours de M^{lle} V. Brooks, cantatrice, M. L. Fleury, flûtiste, et D. Jeisler, pianiste.

Mardi 25, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de piano par M. Francis de Bourguignon.

Mercredi 26, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de piano par M^{me} Léa Epstein.

Jeudi 27, à 8 h. 1/2, Salle Nouvelle, concert du Trio de Barcelone (MM. Mariano Perello, Joaquim-Pedro Marès et Ricardo Viñes).

Samedi 29, à 8 h. 1/2, à la Scola Musicæ, 90 rue Gallait, récital de piano par M. Charles Danneels.

Dimanche 30, à 3 heures, Salle Patria, premier concert de la Société J.-S. Bach sous la direction de M. Albert Zimmer avec le concours de M^{mes} E. Lessmann (Berlin), G. Fischer-Waretzki (Berlin), MM. N. Geisse-Winkel (Wiesbaden), et M. Dumesnil (Paris). Au programme : cantate n° 39 (*Brich dem Hungrigen dein Brot*) pour soprano, alto, basse, chœurs, orchestre et orgue ; concerto brandebourgeois en ré mineur ; récit et air de basse de la cantate n° 73 (*Ach unser Wille bleib verkert* ; Suite anglaise en la mineur pour piano seul ; duos pour soprano et alto ; chœur de la cantate n° 70 (*Wachet, betet*).

Lundi 1^{er} décembre, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de chant par M^{me} Wybauw-Deuilleux (orchestre sous la direction

de M. F. Rasse). Poèmes lyriques de Beethoven, Schubert, N. Gade, L. Du Bois, F. Rasse, A. Bruneau et Saint-Saëns.

Mardi 2 décembre, à 8 h. 1/2, Salle Nouvelle, récital de piano par M^{lle} Alice Jones. Oeuvres de Beethoven, Mendelssohn, Schumann, Rubinstein, Chopin et Liszt.

Mercredi 3 décembre, à 8 h. 1/2, Salle Nouvelle, deuxième séance du Quatuor Zimmer, avec le concours de M. Maurice Dumesnil, pianiste. Programme : quatuor à cordes (G. Verdi); Poème pour piano et cordes (G. Dupont), première audition; quatuor à cordes en fa mineur (Beethoven).

Vendredi, 5 décembre, à 8 h. 1/2, salle Erard, séance organisée à l'occasion du centenaire de la naissance de Wagner par la Section belge de la Société Internationale de Musique. Conférence par M. E. Closson, professeur au Conservatoire. Audition musicale avec le concours de M. G. Simon, professeur au Conservatoire de Luxembourg. Un nombre limité de places sera mis en vente, au prix de 3 francs, chez MM. Breitkopf et Härtel, rue Coudenberg 68.

Le *Decem bruxellois*, double quintette à cordes et à vent, donnera à la Salle Éolien une série de cinq concerts fixés aux mardi 25 novembre, 9 et 23 décembre, 6 et 20 janvier, à 4 h. 1/2.

Le *Decem* est composé de MM. Ed. Deru, L. Piéry, L. Van Hout, L. Reuland, Th. Mahy, M. Demont, A. Bageard, J. Bogaerts, F. Piérard et Eeckhaute.

S'adresser pour les abonnements à M. Delgay, directeur, 134 rue Royale, ou aux éditeurs Katto et Lauweryns.

Pour rappel, dimanche prochain, à 2 heures précises, à Tournai, concert de la Société de Musique. Au programme : *les Saisons* d'Haydn.

A Liège, à l'Université populaire, vendredi 28 novembre, à 8 h. 1/2, en la Salle académique, commémoration Richard Wagner. Conférence par M. R. Sand et audition musicale par M^{me} Fassin, cantatrice, M. Jaspas, pianiste, et Fassin, violoniste.

La Commémoration Hector Denis à la Maison du Peuple.

Ce fut une cérémonie touchante et noble dans son extrême simplicité. Les organisateurs avaient tout fait pour que l'homme harmonieux, dont le souvenir était évoqué, fût célébré d'une façon harmonieuse. Entre les intervalles des trois discours, prononcés par MM. Demblon, Royer et Vandervelde, et la lecture, par M. Jahan, d'une page de Proudhon, la musique sereine et pure de Gluck, Händel, Mozart et Schumann remplit l'assistance d'une douce et reconfortante émotion. M. Andelhoff dirigeait l'orchestre, M^{me} Gauthier, M. Van der Borcht, M. Surlemont et le chœur chantaient, mettant tous et chacun leurs soins à trouver l'expression qui convenait le mieux à la circonstance. Nul murmure, nul applaudissement dans la salle. Le silence le plus absolu... La mémoire de l'homme d'intelligence et de cœur que fut Hector Denis ne pouvait être illustrée d'une façon plus belle et plus digne.

CH. V.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Tribun. — L'Homme qui assassina.

M. Paul Bourget, depuis quelques années, n'écrit plus que des livres de partisan. Royaliste, traditionnaliste, catholique, et d'autant plus ardent que ses convictions sont plus récentes, il s'attache à montrer que la société moderne court à sa ruine et que le salut est dans un retour aux idées et aux cadres d'autrefois. *Le Tribun*, que l'on représente en ce moment aux Galeries, est donc une pièce à thèse et doit être jugée comme telle. De ce point de vue, on est bien obligé de constater qu'elle n'est pas irréprochable. L'auteur veut prouver que le socialisme est la source de tous les maux. Il met en scène le milieu familial de Portal, le tribun, le premier président du conseil d'un ministère socialiste homogène. Portal est un très honnête homme et en même temps

c'est un homme, c'est-à-dire qu'il est, sous de rudes dehors, sensible et bon. Sa femme est un modèle de toutes les vertus bourgeoises. Son fils, intelligent et passionné, tourne mal, malgré tant de beaux exemples de droiture, commet un crime contre l'honneur et contre l'Etat et, pour mieux assurer l'avenir d'un amour coupable, n'hésite pas à compromettre la fortune politique de son père et celle de son parti.

Et cette catastrophe est due à quoi? Aux principes du socialisme, affirme M. Bourget, qui font de l'individu, et non plus de la famille la cellule sociale... Où a-t-il pris cela? Quel est l'homme d'Etat socialiste qui a proclamé ce principe? Où voit-on que les socialistes, là où ils disposent de quelque influence, s'efforcent de faire entrer ces principes dans la réalité des faits? Toutes questions que l'on se pose invinciblement et auxquelles M. Bourget ne répond pas. Par contre, il semble bien que de tels principes, d'un individualisme aussi complet, soient plutôt le fait des anarchistes qui sont les pires ennemis des socialistes... Alors?... Alors, il en résulte que la pièce de M. Bourget, en tant que pièce à thèse, est d'une faiblesse déplorable. Heureusement, elle est autre chose, elle est aussi un simple et émouvant drame humain. En plaçant un père entre son devoir d'homme d'Etat et son amour paternel, en l'obligeant à choisir entre la fidélité à ses théories qui lui ordonnent de dénoncer son fils, et la voix du sang qui lui crie de le sauver, elle nous intéresse vivement à une lutte de conscience qui peut, à quelque degré, devenir nôtre demain.

Sur ce terrain, M. Bourget écrivain, artiste, a remporté une belle victoire. Son deuxième acte a été applaudi avec enthousiasme. Il fait oublier, ce magnifique deuxième acte, ce que l'œuvre a de conventionnel et de tendancieux. Il faut ajouter que l'interprétation du *Tribun*, aux Galeries, est en tout point remarquable. M. Duquesne est un Portal superbe. Son succès personnel a été très grand. M. Deluc n'a pas recueilli moins de bravos dans un rôle à côté, un rôle délicieux de vieux journaliste demeuré bohème, qui est en somme un rôle de confident, mais rajeuni, transformé, porté jusqu'au type. Le reste de la troupe s'est montré digne de ces deux beaux artistes. Quant à M^{lle} Blanche Toutain, sa beauté, son élégance, son charme, son jeu délicat et discret en font une des meilleures actrices de ce temps.

* * *

D'un excellent roman de Claude Farrère, M. Pierre Frondaie a tiré un excellent mélodrame, un mélodrame moderne bien entendu, sans déclamation, sans éclats de voix, un mélo pour gens du monde. Inutile, n'est-ce-pas, de conter ici le sujet de la pièce? Tout le monde a, sinon lu le roman, du moins vu se dérouler cette troublante histoire au cinéma. Mais on ne manquera pas d'aller la revoir sur la scène du Parc, où elle est admirablement présentée, dans des décors turcs qui produisent grand effet, par une compagnie excellente qui comprend les meilleurs éléments de la troupe ordinaire du Parc, M. Marey en tête dans le rôle du marquis assassin, et trois artistes en représentation. M^{me} Michelle, très émouvante dans le rôle de lady Falkland, de femme malheureuse et trahie, M. Dorival, étonnant de brutalité cynique dans celui d'Archibald Falkland, M. Marcel Soarez, aux dents blanches, aux yeux de velours, dans celui du dangereux et séduisant prince Cernuwiiz. Mais M. Henry Richard a droit à une mention spéciale pour l'interprétation si juste qu'il a donnée du rôle du Mehmud Pacha. On ne pourrait mieux rendre la sage et philosophique indolence musulmane qui dédaigne souverainement les vaines agitations des hommes, voire un crime sensationnel, et leur préfère le spectacle d'un beau coucher de soleil sur les Eaux-Douces.

GEORGES RENCY

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Musée de Peinture moderne, *le Sillon*. — Cercle artistique, MM. L. Frank et G. Van Strydonck (à partir du 24). — Salle AEolian, M. F. Lautoine. — Galerie d'Art, MM. R. Lutter et F. Vrhevicq clôture demain. — Studio, M. R. Hynckes (clôture

demain). — Lyceum (12 rue du Berger), exposition d'art décoratif. — Atelier J. Baudrenghien, à Uccle, MM. Ensor, Jefferys, Oleffe, etc.

L'Exposition annuelle de la Société royale des Aquarellistes s'ouvrira au Musée moderne, samedi prochain, à 10 h. 1/2 du matin.

La séance publique de la classe des Beaux-Arts de l'Académie royale de Belgique aura lieu dimanche prochain, à 2 heures, au Palais des Académies. Outre la proclamation des résultats des concours de la classe en 1913 et des grands concours du gouvernement, on entendra un discours du comte de Lalaing, directeur de la classe : *Epoque de transition*, et l'exécution des *Fiancés de Noël*, poème de MM. F. Bodson, musique de M. Léon Jongen, premier prix du grand concours de composition musicale de 1913.

Les Amis de l'Art wallon inaugureront dimanche prochain, 30 novembre, à 11 heures du matin, une plaque destinée à commémorer à Bruxelles, au coin des rues de l'Empereur et de la Montagne-de-la-Cour, l'atelier de Roger de la Pasture. Le ministre des Sciences et des Arts, le ministre des Travaux publics et le bourgmestre de Bruxelles assisteront à la cérémonie, qui aura lieu dans les salons de la Grande-Harmonie.

La renommée de nos grands médailleurs dépasse décidément nos frontières, dit l'*Indépendance*. Godefroid Devreese a modelé l'an dernier une médaille aux effigies du roi et de la reine d'Espagne. Aujourd'hui, il travaille à reproduire les traits de la reine de Roumanie. C'est à l'occasion du 70^e anniversaire de Carmen Sylva qu'une médaille en forme de plaquette sera frappée. Devreese, qui est passé maître en son art, nous réserve certes un souvenir vivant de la physionomie si populaire de la Reine femme de lettres.

M. Paul Lambotte fera mercredi prochain, à 4 h. 1/2, au Cercle artistique, sous les auspices de la Société des Amis des Musées royaux, une conférence sur *Alfred Stevens et Eugène Smits*.

M. Aman-Jean fera le jeudi 4 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, à l'Université Nouvelle, une conférence sur les *Peintres de la Société nationale des Beaux-Arts* (projections lumineuses).

C'est vraisemblablement le 15 décembre que sera donné, au théâtre du Parc, le premier spectacle du Théâtre belge. Le programme se compose de la *Querelle*, trois actes inédits de M. H. Davignon, et d'un acte de M. Max Beauville, *Un Confident*.

La *Querelle* sera interprétée par M^{me} Médal, MM. Richard, Gournac, etc. Deux engagements spéciaux ont été faits pour les rôles à accent (wallon et flamand). Les décors ont été exécutés d'après les croquis de M. Amédée Lynen. L'un représentera un site des hautes Fagnes, aux environs de Mokay. Un autre, les Floralies gantoises.

L'*Art Flamand et Hollandais* vient de publier un numéro spécial consacré à l'Exposition de l'art ancien dans les Flandres, une des sections les plus brillantes de l'Exposition universelle de Gand. Le texte, qui est de M. Paul Bergmans, est illustré d'une vingtaine d'excellentes reproductions.

TAPIS D'ORIENT

DAÏSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARO
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Une jolie lettre inédite de Gounod. L'original est conservé au British Museum, où nous en avons pris copie la semaine dernière :

Saint-Cloud, 3 juin 92.

Monsieur,

Voici ma réponse aux deux questions que vous me posez :

1^o Quelle est ma méthode pour composer ? — R. Je n'en ai pas.

2^o L'art de composer peut-il s'acquérir et se cultiver ? — R. S'acquérir, non ; se cultiver, oui.

Composer, c'est exprimer ce que l'on sent dans une langue que l'on sait.

A vous.

CH. GOUNOD

Le Théâtre de Bayreuth, qui est resté clos cette année, prépare pour l'été prochain une série de représentation du *Vaisseau fantôme*, de l'*Anneau du Nibelung* et de *Parsifal*.

Le Théâtre impérial de Vienne donnera incessamment la première représentation des *Naufrageurs*, drame lyrique de Miss Ethel Smyth. C'est M^{me} Anna Mildenburg qui créera le rôle principal de cette œuvre, dont la partition musicale est remarquable et le sujet des plus dramatiques.

Miss Ethel Smyth achève en ce moment un opéra comique en 3 actes sur un poème de H. von Hoffmansthal.

De grandes fêtes musicales auront lieu à Salzbourg du 12 au 20 août 1914 à l'occasion de l'inauguration de la maison de Mozart. Trois concerts seront donnés par la Philharmonique de Vienne sous la direction de MM. Nikisch et Karl Muck. Il y aura trois représentations de *Don Juan* en italien, mises en scène par M^{me} Lilli Lehmann. Les interprètes seront : M^{me} Lilli Lehmann (Donna Anna ; Geraldine Farrar (Zerline) ; MM. John Forestl (Don Juan) ; Mac Cormack (Don Ottavio) ; de Seguro (Leporello).

L'Opéra de Vienne donnera deux représentations de *l'Enlèvement au Sérail*, dirigées par M. Schalk. Un concert spécialement consacré à Mozart sera donné avec le concours du quatuor Busch et de M. Alfred Grünfeld, pianiste de la Cour. Deux représentations en plein air seront données dans le parc du château Mirabelle.

Des œuvres religieuses de Mozart ouvriront et fermeront ce beau festival, qui est organisé sous le haut patronage de S. A. I. et B. l'archiduc Eugène.

Un de nos confrères a cueilli dans un journal français de province cette perle :

« M^{lle} X... a trouvé dans Mignon un rôle à sa mesure. Elle s'y est montrée attendrissante, angélique, virgine et dodue. Elle a fait couler bien des larmes. J'ai vu un monsieur décoré qui pleurait. »

Pleurait-il parce qu'elle était dodue ?

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE G. VAN OEST & C^{ie}, Editeurs

BRUXELLES PARIS
4, PLACE DU MUSÉE, 4 63, Boulevard Haussmann, 63

Vient de paraître :

La Peinture Chinoise au Musée Cernuschi

(AVRIL-JUIN 1912)

PAR

EDOUARD CHAVANNES, membre de l'Institut, et RAPHAEL PETRUCCI

Un beau volume in-4^o (26 1/2 x 34 1/2 cm.), illustré de 51 planches hors texte, dont 4 en couleurs et 47 en héliotypie, d'après les œuvres les plus marquantes et les plus caractéristiques exposées à Cernuschi en 1912.

Cet ouvrage constitue le premier volume de la collection ARS ASIATICA, publiée sous la direction de M. V. GOLOUBEW. Le but de cette collection est de donner à tous ceux qui se proposent d'étudier les trésors plastiques de l'Extrême-Orient des données et des documents précis.

Prix de l'ouvrage : 48 francs, broché ; 54 francs, relié.

SOCIÉTÉ ANONYME
des

Anciens Etablissements Félix MOMMEN

BREVETÉS

Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.

Premières médailles aux diverses expositions.

Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

Revue du Temps présent

PIERRE CHAINE, fondateur.

Secrétaires de rédaction : JOSÉ DE BÉRY, ANDRÉ DELACOUR

Études, critiques et documentations littéraires,
historiques et artistiques.

Paraît le 2 de chaque mois.

DIRECTION : 76, rue de Rennes, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT ANNUEL { France, fr. 14.00
Étranger, 16.00

LE NUMÉRO : France, fr. 1.25. — Étranger, fr. 1.50.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse, » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ». HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

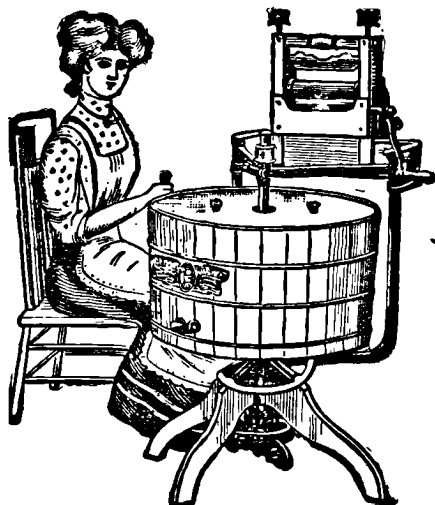
Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



MACHINE A LAVER MORISONS

Lave les dentelles sans déchirer un fil.

Elle est SANS POINTES EN BOIS, SANS TIGE AU MILIEU DE LA CUVELLE, SANS BILLES, SANS RESSORTS, SANS ROULETTES.

Chasse l'eau de savon à travers le linge à laver, de gauche à droite, de droite à gauche, du centre vers les bords, de bas en haut et tape le linge en même temps sur toute sa surface.

Lave le linge en 6 minutes sans le faire bouillir! et fonctionne par son propre poids.

ON LAVE EN ÉTANT ASSIS

Je donne dans toute la Belgique aux personnes que je juge dignes de confiance une machine à laver MORISONS à l'essai pendant un mois et je paie moi-même les ports aller et retour — La Morisons Washer est vendue payable à la semaine ou au mois.

Demandez la brochure illustrée n° 530 avec prix à
J. L. MORISONS, 109 rue Dambruge, Anvers.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le Bulletin de l'Œuvre (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes.

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Le nouveau catalogue vient de paraître. Prix : 2 fr. franco 2 fr. 50.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Pour Chambéry (OCTAVE MAUS). — Extraits d'un rapport lu à l'Académie royale de Belgique (XAVIER MELLERY). — Conférence de Colette (M. S. M.). — Petite Chronique littéraire (F. M.). — Notes de musique : Deuxième Concert Ysaye (O. M.). — Memento musical. — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Chronique théâtrale : *Le Chevalier à la mode* (GEORGES RENCY). — Nécrologie : *Joachim Blanco Recio Lopez Doriga*. — Petite Chronique.

POUR CHAMBÉRY

Chambéry doit à son passé de capitale, aux souvenirs littéraires qui l'auroient, à la beauté du décor dans lequel elle dresse ses toitures d'ardoises et ses façades patriciennes un charme mélancolique et doux. L'Italie, proche, s'atteste déjà dans l'architecture des maisons, dans l'ombre fraîche des rues étroites, dans les étalages de melons d'eau, de courges et de piments, dans l'enchevêtrement des passages qui coupent de voies furtives les vieilles bâtisses. Le château des ducs de Savoie et sa chapelle gothique, le portail de Saint-Dominique, des couvents, quelques églises anciennes marquent les étapes de son histoire. Et dans un vallon resserré, presque aux portes de la ville, la petite maison qui abrita le court bonheur de Jean-Jacques érige, parmi les vignes et les châtaigniers, le reposoir d'un pèlerinage qui pare Chambéry d'intellectualité. Car les cités ont deux vies : l'une, historique; l'autre, sentimentale. La mémoire de Rousseau, ici, illumine la seconde.

Hélas! Pourquoi faut-il que tant de grâce désuète, de beauté harmonieuse et paisible s'efface peu à peu? Chaque automne, en me ramenant à Chambéry, me

montre, au lieu du visage familier des maisons, le masque dont s'affuble la ville : élargissement des avenues, géométrie rectiligne des constructions neuves, monotonie des alignements au cordeau. Bientôt, sur les fondations de la pittoresque capitale s'élèvera le plus banal des chefs-lieux de département.

Des quartiers entiers disparaissent. Les bâtiments de la Charité, qui datent du XVII^e siècle, seront prochainement démolis pour faire place à des maisons de rapport. Qui ne regrettera la silhouette de leurs hautes toitures d'ardoise, la verdure des jardins qui les bordent et la grille monumentale, forgée en 1741, que surmonte, vêtu d'or, le pélican symbolique?

Pour abriter ses pensionnaires, l'administration des hospices a racheté le Sacré-Cœur : et voici qu'elle flanque cet édifice de deux ailes qui dérobent aux promeneurs la vue de sa jolie façade néo-grecque.

Ailleurs, c'est au paysage qu'on s'attaque. Lorsqu'en arrivant de Bissy ou de La Motte-Servolex on pénètre dans la ville par l'ancienne avenue de Savoie, le Champ-de-Mars offrait aux regards un vaste espace entouré d'arbres au delà duquel se développait l'admirable panorama du Nivolet et du Pennay. Sur son quadrilatère qu'animaient chaque jour des sonneries de clairon on voyait galoper des dragons, initier des recrues à la théorie. Le président de la République passa naguère sur ce terrain d'exercice la revue de la garnison.

Jamais on n'en passera plus à cet endroit. La municipalité a cédé le Champ-de-Mars à une fabrique d'aluminium qui le couvre d'abominables usines. C'est la ruine du plus joli faubourg de Chambéry, de celui qui ouvrait aux habitants le chemin du lac et des prome-

nades favorites sans interposer entre la ville et les champs la tristesse des banlieues.

N'y a-t-il pas en Savoie d'artistes, d'écrivains, d'archéologues, d'hommes de goût assez influents pour interrompre cette série de méfaits? Et laissera-t-on, sans protester, consommer la destruction de Chambéry? Chambéry! dont le nom musical et pimpant s'accorde si mal avec l'utilitarisme...

Les frères de Maistre y sont nés. Stendhal en a vanté la grâce aimable. Lamartine fut séduit par la beauté de ses environs. Sur les coteaux de Bissy un modeste abri de chaume rappelle aux promeneurs son souvenir. Et comment lire sans émotion la naïve inscription qui le décore :

A cette place et jusqu'en 1858 était un banc rustique sur lequel M. l'abbé Baud, curé de Bissy, a vu, à des époques différentes, de 1810 à 1831, Xavier de Maistre et Alphonse de Lamartine s'arrêter, écrire et se reposer, en admirant le lac et la vallée.

En souvenir, Charles Longue en 1859 a fait construire ce pavillon.

En créant le Musée des Charmettes, en érigeant un monument à Rousseau, un autre aux frères de Maistre, d'autres encore à son annexion à la France et aux soldats morts pour la Patrie, Chambéry a prouvé qu'elle avait le culte du souvenir. Puisse-t-elle comprendre que la ville elle-même mérite, au même titre que ses habitants illustres, d'être perpétuée. Plus évocatifs que des statues de bronze ou de marbre, les sites que de grandes âmes ont magnifiés doivent être conservés à la postérité. Et je ne sais rien de plus touchant que le naïf hommage dont témoigne cette inscription, tracée à la main sur l'un des piliers du pavillon de Bissy.

On me dira qu'on ne peut conserver indéfiniment à une ville sa physionomie. Des nécessités nouvelles déterminent d'inévitables modifications. Mais pourquoi, dans celles-ci, ne pas s'inspirer du cadre existant lorsqu'il a son caractère propre, sa beauté originale?

Quand la fabrique d'aluminium empestera l'air de ses fumées, quand les banques, les casernes et les cafés auront remplacé les façades séculaires et que l'antique cité des ducs ressemblera à un faubourg de Paris, il sera trop tard pour songer qu'on aurait pu concilier, comme on le fit à Bruges, à Nuremberg, les exigences modernes avec le respect du style.

OCTAVE MAUS

Extraits d'un rapport lu à l'Académie royale de Belgique.

Telle qu'elle est, l'œuvre de cet artiste me paraît plutôt inspirée par une préoccupation décorative. Or, n'oublions pas que l'art décoratif, qui aujourd'hui passionne si vivement notre mouve-

ment moderne, est déjà une application de l'art proprement dit, et que les moyens d'y atteindre résident bien moins dans les recherches de son application que dans les ressources fondamentales que toutes les grandes époques d'art ont dû s'assurer, en tout premier lieu, pour réaliser leur idéal respectif, et qui, indistinctement, ont eu l'expression décorative qui leur était propre.

A une époque où le mouvement moderne nous a révélé, dès son origine, dans des horizons nouveaux et des routes inexplorées, le but éminemment élevé de notre Idéal, nous pouvons augurer dès aujourd'hui qu'il dépassera, ou sinon qu'il égalera, les problèmes résolus aux plus beaux siècles d'art.

Notre honorable Président, dans son remarquable discours de l'an dernier, applaudi par l'Académie entière, rendait hommage à notre époque dans ses principes; il loua sans réserve le beau mouvement qu'elle avait créé, mais il se plaignit de la crise générale que nous traversons. Il fut à ce propos d'une sévérité inexorable, décourageante même, s'il n'avait éprouvé en secret avec nous tous la confiance absolue qu'on n'arrive jamais à étouffer une vérité naissante; cette force percera toujours par elle-même, car elle doit, d'après l'ordre de la création, exister, grandir graduellement pour s'exprimer un jour dans toute sa beauté et sa puissance.

Mais une montagne nous sépare encore de cette terre promise, où tant de travailleurs déjà ont semé les meilleures graines. Et les crises que nous traversons, à quoi faut-il les attribuer?

Si nous ne faisons plus de progrès, où faut-il en trouver la cause? A ce qu'il nous manque l'énergie nécessaire pour tenter de pourfendre les flancs de la montagne qui nous en sépare: nous nous contentons de poursuivre une petite veine que l'on a découverte à ses pieds et que nous exploitons à notre bénéfice personnel et égoïste, quand jamais l'altruisme ne saurait être plus applicable qu'ici.

Nous produisons beaucoup trop, nous n'étudions, ne regardons ni ne pensons pas assez. Si nous pénétrions davantage la nature, nous nous rencontrerions devant les obstacles difficiles à franchir, il en résulterait un rapprochement de pensées et d'idées qui ferait naître cette foi collective sans laquelle aucune grande époque d'art n'a pu se réaliser ni exister.

En examinant le rapport d'un prix de Rome, je remarquais une réflexion qui me frappa et j'en félicitais le jeune artiste, car je l'avais faite différentes fois moi-même. Il nous dit que « les vieux portraits des maîtres hollandais du XVII^e siècle paraissent plus rapprochés de nous que les plus récents portraits des maîtres modernes. »

Rien ne m'a paru plus vrai; et d'où cela vient-il? C'est que les Hollandais liés à leur foyer, d'où ils puisaient leurs seules inspirations, se sont autant attachés dans leurs portraits que dans leurs tableaux à traduire le côté psychologique de leur modèle; c'était souvent le portrait de leur femme, de leur mère, de leur fille qu'ils peignaient et dont ils connaissaient trop profondément l'âme pour ne pas chercher à la traduire dans leurs traits. Ces jolis portraits de femmes serrées dans leur corsage de soie damassée noire, costume riche et durable, la tête recouverte d'un petit bonnet, souvent le même, d'où émerge cette jolie physionomie, si parlante, si vivante, et qu'on devine tellement ressemblante qu'elle n'est plus pour nous une étrangère et qu'il nous semble l'avoir encore aperçue il y a quelques moments au détour de la rue.

Le portrait de femme moderne, où le luxe et la toilette ont une si grande part dans la préoccupation du modèle, nous représente la femme telle que nous la rencontrons dans le monde et même sa physionomie, dirait-on, en a été gardée. Il ne donne plus l'impression de chaque femme en particulier, on en garde le souvenir qu'on emporte en quittant un salon, où un monde de jolies femmes rivalisent de toilette et d'élégance.

C'est là une question de coquetterie bien excusable chez la femme; mais le mari, le père, le frère qui quittent les salons et retrouvent leur femme, leur fille, leur sœur chez elles, en éprouvent seulement alors ce que l'intimité au foyer a su créer de plus durable et de plus ressemblant, c'est-à-dire leur portrait tel que le cerveau et le cœur des intéressés ont seuls pu le faire naître. C'est la femme telle qu'ils ont appris à la connaître, telle qu'elle est, telle qu'ils l'aiment enfin.

Un tel portrait ne touche-t-il pas davantage l'esprit de l'homme? S'il est pour lui un bien plus précieux, il n'est pas moins pour l'art la confirmation d'une œuvre plus complète et plus élevée.

Mais ce ne serait encore là qu'une question de détail, s'il avait recherché tout ce que la nature pouvait lui inspirer d'expression propre à son sujet. Notre mouvement moderne le donne comme une loi, comme une nécessité absolue du vrai, qui veut que la figure humaine soit subordonnée au milieu dans lequel elle agit, elle vit, elle se meut. Ainsi par exemple, comme dans le tableau du lauréat : je mettrais en nature un homme dans une barque, la guidant sur un cours d'eau qui s'étend jusqu'à l'horizon où monte le soleil levant. Par quoi donc sera éclairée la figure du nautonnier dans sa barque si ce n'est par ce soleil levant, la seule et unique lumière qui existe dans son sujet, et non comme l'a fait l'artiste par cette seconde lumière d'en haut venant du lanterneau éclairer le modèle dans l'atelier de l'artiste....

Cette faute, je la regarde comme capitale, car elle heurte une des vérités fondamentales de notre psychologie. A part les Hollandais du XVII^e siècle qui nous l'ont révélée, aucune grande époque du passé n'avait soupçonné ces accords de notre sensibilité.

Retournez à la nature, jeune artiste, ne la quittez pas, fussiez-vous en devenir l'esclave; c'est le seul moyen d'être libéré un jour et de devenir maître à son tour afin d'apporter sa pierre au grand édifice qu'une époque n'élève qu'au prix de plusieurs générations.

XAVIER MELLERY

CONFÉRENCE DE COLETTE

Sortie d'entre les feuilles rousses, du cœur même de l'automne, rapide et farouche comme une petite bête des bois au vêtement noisette, au museau pointu, à l'œil inquiet, comment s'est-elle laissé traquer jusqu'en ce salon Louis XV-corsetière que figure, les jours de conférence, la scène du théâtre du Parc?

Elle vient de fouler la mousse et la fougère, de faire rouler, de sa patte preste, les châtaignes décortiquées dans leur chute, — et devant elle moutonnent à présent des sillons de chichis, des taurinières de postiches, des touffes blanches de jabots, ce que Bruxelles peut donner de plus fourni, de plus solide, de plus satisfait.

Toutes les figures sont en « nous allons un peu voir ça ».

La salle est bondée. On m'ouvre une loge. Deux vagues dames en obstruent la proue. Sur la présentation de mon billet, l'ou-

reuse déménage l'une à mon profit. Dépitée, elle profère : « Ça m'est bien égal ; pour une conférence !... » et, dans la même minute : « D'ailleurs, quand j'aurai vu *la jeune personne*, je peux m'en aller. »

La jeune personne. C'est bien la note. Ils sont venus pour l'éplucher, pour la déshabiller, pour la *juger* ! Et tout à l'heure, quand vont se détendre les lourdes moues sceptiques, s'humecter les yeux en vrilles, et claquer en applaudissements les mains dûment gantées, ce sera, croyez-le bien, parce qu'on aura parlé bêtes, et que, n'est-ce pas, quand on a du cœur, on aime les bêtes comme on aime les enfants.

A la sortie, ruses d'apâche pour éviter que des dames vous disent : « Comme c'était gentil ! »

Houche ! Filons !

.... Marchons dans le brouillard charmant; rentrons sans bruit; prolongeons l'écho de cette parole et « l'ombre qu'elle a faite en nous ».

Le Tact envers les bêtes, a-t-elle dit... L'Inconnu qui, par elles, vit à nos côtés et semble nous juger... L'ignorance presque totale où nous sommes de ce qui se passe en elles, au delà de quelques sentiments, de quelques drames exprimés avec éloquence, c'est à-dire dans un mode intelligible à notre partielle compréhension... L'impossibilité d'agir ou de penser basement en présence de son chien...

Rien n'est émouvant comme ces êtres qui ont puisé dans la plus attentive solitude et le plus tendre silence ce respect, cette confiance abandonnée et cette certitude envers ceux qui ne peuvent nous parler avec des mots.

C'est l'attestation pudique d'une vie qui ne saurait se passer de recueillement et de ces heures engourdies et précieuses que l'on semble devoir à un miracle d'oubli : crépuscules d'hiver chez soi, aux seules lueurs de la rue et du foyer, muettes balades d'octobre dans la campagne frappée d'immobilité.

Seule avec ses bêtes, Colette se replie sur elle-même en ces minutes uniques. Et lorsqu'elle parle ou qu'elle lit ses admirables poèmes en prose, de sa voix un peu timide et sauvage, sa pensée, aromatique et drue comme le thym, nous isole, nous aussi, de la vie extérieure et nous révèle le monde inconnu que lui ont ouvert les regards de ses compagnons silencieux. M. S. M.

Petite chronique littéraire.

C'est un petit roman tout à fait charmant que celui que vient de publier M^{lle} Jeanne Nérel. Mieux que charmant, émouvant. Emouvant comme tout ce qui est sincèrement vu et dit sur l'amour. Une jeune fille, très femme, aime un homme marié. Elle ne le recherche point, non. Mais elle ne peut l'éviter, elle n'a point la force de lutter contre toutes les délices de sa présence... de la cour, des baisers... C'est adorablement noté... Oh ! le passage du bénitier, l'idylle à Paris ! Il faut lire cela... Tant de ferveur atteint à une sorte de noblesse. On a beaucoup accusé la littérature féminine d'aujourd'hui d'indiscrétion et d'impudeur. Et l'on a bien raison. Mais je demanderais grâce pour *Ma sœur Monique* (1), qui rappelle un peu *le Visage émerveillé* de M^{me} de Noailles et qui m'a autant ému.

* * *

(1) JEANNE NÉREL : *Ma Sœur Monique*, roman. (Paris, Fasquelle).

Un jeune écrivain de beaucoup d'avenir, Louis Nazzi, vient d'être enlevé aux lettres. Il mourait le jeudi 20 novembre, dans une petite localité précisément du pays où se passe le roman de M^{lle} Jeanne Nérel. Il n'avait que vingt-huit ans et tous ceux qui l'ont connu sont unanimes à propos de la noblesse de son caractère, de sa conscience d'artiste. Il était loin d'avoir pu donner sa mesure. On connaît de lui un très court roman : *Gégène et Nini*, des contes, des chroniques, notamment à *Comœdia* où il occupait la rubrique de *le Théâtre et les Lettres*. C'était un esprit difficile, sévère dans ses goûts, un homme profondément et sincèrement épris de littérature.

* * *

Lorsque je vivais à Marseille et que je voyais tous les jours, en de fantaisistes et véhémentes réunions, mes amis Edmond Jaloux, Albert Erlande, T.-E. Lascaris et d'autres, il y avait quelqu'un dont on parlait sans cesse et que je n'avais jamais vu. C'était un jeune homme d'une élégance rare et d'une grande beauté, un parfait dandy provençal. Car quand les Provençaux se mettent à être dandys... Or il venait de disparaître au moment où je fus admis dans le groupe où il brillait de tant d'éclat. Il était reparti en pleine Camargue, où il possédait des terres. Il s'était fait gardian, comme on dit là-bas. Il vivait en cow-boy, en homme libre, à cheval, dans « lou brut d'ou Rose e d'ou Rousau » (1) et sous le ciel de Dieu. Il était retourné à la nature, avec d'autant plus de courage que personne autant que lui n'avait été fait pour le monde et les succès du monde. Or, voici que, quatorze ans après, me vient du fond de la Provence un livre de poèmes (2) très beaux de langue m'a-t-il semblé autant que je puis comprendre le provençal, en tout cas — la traduction française l'atteste — d'une noble inspiration, d'un sentiment direct et sobre. Quelle impression bizarre ! Ce livre est de Joseph d'Arbaud, le jeune homme mystérieux dont Edmond Jaloux m'avait raconté l'histoire mystérieuse. Je ne l'ai jamais vu. Mais c'est comme si ma jeunesse m'envoyait sur le vent du Rhône un peu de son parfum, c'est comme si j'apprenais qu'une légende contée à mon enfance était vraie.

J'ai lié à l'arçon de ma selle
Un beau brin de saladelle :
Prenez-le, mademoiselle,
C'est une fleur de gardian.
C'est une fleur austère
Qui, toute l'année, dans les joncs
Distille, mystérieuse,
Le sang pur de ses tiges.
Toute l'année, elle croit et pousse
Mais quand monte l'été tumultueux
Elle fait briller tout le pays des marécages
A la clarté de sa floraison.

A la frêle saladelle,
Je joindrai, rare et fier,
S'il vous plaît, Reine de Printemps,
Le parfum du lys sauvage :
C'est la blanche fleur saline
Qui, au souffle de la mer,
Parmi les herbages à taureaux
Éclôt dans la solitude.

* * *

(1) *Lou brut d'ou Rose e d'ou Rousau*. C'est un vers de *Calendal* qui veut dire : « le bruit du Rhône et de son vent. Le rousau c'est le vent qui souffle dans la vallée du Rhône.

(2) JOUSÉ D'ARBAUD : *Lou Lausié d'Arle*, poëmo. Préface de Frederi Mistral. (Publié avec la traduction française en regard ; G. Oudin, à Paris).

Rien de plus comique que la pudeur des grands magazines. Ils bifferaient volontiers le mot amour sur les manuscrits soumis à leur examen. Mais ils impriment sans sourciller des romans de M^{me} Myriam Harry qui, si j'en crois M. Jean Ajalbert (1), sont d'une audace effroyable de morale et de style. Rien de plus amusant que les révélations de M. Jean Ajalbert. Elles ne portent pas d'ailleurs que sur des questions de littérature. Il existe à Hanoï une certaine *Ecole française d'Extrême-Orient*, d'une bouffonnerie *sui generis*.

Cette école, abreuvée de subventions ministérielles fort importantes, semble, sous couleur de désintéressement scientifique, s'être fait une spécialité de tout enseigner, de s'occuper de tout sauf de langues extrême-orientales. Ses élèves vont partout, sauf en Indo-Chine, et lorsqu'ils demandent un congé pour la France, cela s'appelle une mission en France... avec subsides. Il y a encore bien des choses drôles dans notre administration d'Indo-Chine. Et s'il n'y en avait que de drôles!...

* * *

Ce que j'admire le plus chez M. Marcel Boulenger, c'est qu'il puisse rester lui-même si simple au milieu de la sottise universelle qu'il raille sans cesse, mais dont il parle tous les jours. Ça représente une force de résistance extraordinaire. Et ne dites pas : « C'est la vie des champs. » Car il vient souvent à Paris, et le connaît mille fois mieux que vous et moi. Non, c'est un certain bon sens très solide, très sain, qu'il possède et que rien ne saurait ébranler. Il a une mesure native, une sorte de goût exquis. Il peut aimer l'art, il ne tombera jamais dans l'esthétisme. Mais pourquoi justement ? Parce qu'il est Français. Ce n'est pas pour rien qu'il vit au Pays de Sylvie. C'est comme si un enchantement l'immunisait. Son secret, tenez, je l'ai trouvé dans une page de son livre : *Cours de Vie parisienne à l'usage des étrangers* (2). Cela s'appelle « un style français. » L'auteur cherche à le définir. Alors il raconte qu'un soir d'août, dans la forêt de Chantilly, il vit une noce de village entre le lac et la forêt :

Devant la guinguette sept ou huit garçons et jeunes filles — la fin d'une noce de village — dansaient. Les demoiselles d'honneur tournoyaient, roses et mauves, et la mariée, toute blanche, dans la nuit montante. Et l'on riait. Et il n'y avait personne, sinon les reinettes, pour assister à cette danse de nymphes. Et les gars avaient beau être endimanchés, n'importe, à cause des jeunes filles claires et de l'étang brumeux, on pensait à Corot, ou à Gérard de Nerval ; et, aussi bien, ceci se passait au pays de Sylvie.

La forêt séculaire, l'harmonica dans le crépuscule, les gens de la noce, les nymphes, le rire et les reinettes : style français.

F. M.

NOTES DE MUSIQUE

Deuxième Concert Ysaye.

La Symphonie en ré de M. Théodore Dubois, qui ouvrait le deuxième Concert Ysaye, est une œuvre claire et brillante qui révèle, à défaut d'originalité, une main experte, un cerveau équilibré. L'œuvre se déroule classiquement en quatre parties dont les thèmes sont exposés, développés, repris et combinés selon des recettes de tout repos. Des influences diverses la traver-

(1) JEAN AJALBERT : *Les nuages sur l'Indo-Chine*. (Paris, Louis Michaud).

(2) MARCEL BOULENGER : *Cours de Vie Parisienne à l'usage des étrangers*, avec couverture illustrée de Maurice Taquoy (Paris, Ollendorff).

sent, et parmi elles, dans le premier mouvement, celles de César Franck et de Vincent d'Indy. Ce rapprochement peut surprendre, mais il est trop flagrant pour passer inaperçu. Ailleurs plane l'ombre de Wagner. Dans la dernière partie, une modulation évoque à l'improviste le souvenir, d'ailleurs fugitif, de Schumann. On sent que l'ancien directeur du Conservatoire de Paris possède à fond le répertoire des concerts. Peut-être n'en libère-t-il pas assez sa mémoire à l'heure où l'âge, en lui créant des loisirs, renouvelle et ravive son ardeur au travail.

On entendit à ce même concert trois œuvres nouvelles d'auteurs belges : la *Légende du Chevrier*, poème lyrique pour soprano et contralto, avec chœur et orchestre, de M. François Rasse sur un texte de Jean Aicard ; un poème symphonique inédit de M. Joseph Jongen intitulé *Impressions d'Ardenne*, et une *Kermesse flamande* de M. Brusselmans. Ces trois compositions, de caractère et de style divers, furent très favorablement accueillies et chacun des auteurs fut l'objet d'une chaleureuse ovation.

La *Légende du Chevrier* est un touchant duo, d'une ingénuité et d'une fraîcheur en parfaite harmonie avec le sujet. Le timbre clair de M^{me} J. Delfortrie uni au contralto superbe de M^{lle} E. Buyens, qui fit sensation, des chœurs bien stylés et l'excellent orchestre Ysaye donnèrent de cette petite scène lyrique une interprétation de choix.

On retrouve dans le nouveau poème symphonique de M. Joseph Jongen les qualités sérieuses de pensée et de style qui marquent ses compositions précédentes. Mais son talent, mûri, se déploie ici avec plus d'envergure, acquiert une personnalité plus nette. L'œuvre respire la sécurité et le bonheur. *Impressions d'Ardenne* ? J'y vois plutôt les confidences d'une âme heureuse. Que les horizons ardennais aient inspiré ce poème, je n'y contredirai pas ; mais ce serait mal le comprendre que de n'y voir qu'une description pittoresque. A cet égard, son titre le trahit un peu.

Je chicanerai, de même, M. Brusselmans sur la mention « d'après Breughel » dont il fait suivre le titre de son esquisse symphonique. Rien n'évoque moins Breughel que cette composition châtiée, savamment construite, qui se garde de paraître canaille et s'empresse de voiler sous mille artifices contrapuntiques les motifs guillerets qu'appellent nécessairement des tableaux de kermesse, de danse, de cabaret.

M. Brusselmans veut trop prouver qu'il a fait de fortes études musicales. Il toucherait davantage en s'abandonnant à la spontanéité d'une imagination dont il se refère constamment, semble-t-il, les élans. Très bien orchestrée, — mais n'est-ce pas là monnaie banale aujourd'hui ? — *Kermesse flamande* atteste, au demeurant, plus d'acquis que de réelle inspiration.

Le soliste du concert, — car on ne peut, paraît-il, se passer de soliste, — était M. Lucien Capet, qui a eu le bon goût de limiter son intervention à l'exécution du Concerto de Beethoven. Encore qu'on pût se demander pourquoi, Eugène Ysaye étant là, un autre violoniste se présentait sur l'estrade, on applaudit chaleureusement M. Capet pour son interprétation fidèle et respectueuse. Le souvenir reconnaissant des belles séances de quatuor données les années précédentes par M. Capet au théâtre des Galeries stimulait d'ailleurs les acclamations, adressées au musicien autant qu'au virtuose, et dont Ysaye, qui dirigea de mémoire le concerto, recueillit une large part.

O. M.

MEMENTO MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 3 heures, Salle Patria, premier concert de la Société J.-S. Bach sous la direction de M. Albert Zimmer, avec le concours de M^{mes} E. Lessmann (Berlin), G. Fischer-Maretzki (Berlin), M^m N. Geisse-Winkel (Wiesbaden), et M. Dumesnil (Paris). — Même jour, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert de la Wallonie de Bruxelles.

Le récital de chant avec orchestre annoncé par M^{me} Wybauw-Defilleux pour le 1^{er} décembre est, par suite de la coïncidence avec la première de *Pénélope* à la Monnaie, remis au 2 décembre, à 8 h. 1/2 du soir.

Mardi 2, à 8 h. 1/2, Salle Nouvelle, récital de piano par M^{lle} Alice Jones. Œuvres de Beethoven, Mendelssohn, Schumann, Rubinstein, Chopin et Liszt.

Mercredi 3, à 8 h. 1/2, Salle Nouvelle, deuxième séance du quatuor Zimmer, avec le concours de M. Maurice Dumesnil, pianiste. — Mêmes jour et heure, Salle Patria, troisième concert des Concerts classiques et modernes, avec le concours de M. Victor Buesst. Au programme : œuvres de Bach, Beethoven, Paradies, Scarlatti, Chopin, Brahms, Liszt et Reger.

Vendredi 5, à 8 h. 1/2, Salle Erard, séance organisée à l'occasion du centenaire de la naissance de Wagner par la section belge de la *Société internationale de Musique*. Conférence par M. E. Closson, professeur au Conservatoire. Audition musicale avec le concours de M. G. Simon, professeur au Conservatoire de Luxembourg.

Lundi 8, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, deuxième série de chansons par M^{me} Yvette Guilbert, avec le concours de M^{lle} V. Brooks, cantatrice, MM. L. Fleury, flûtiste, et D. Jeisler, pianiste.

Lundi 9 février 1914, à 7 h. 3/4, à l'Ecole communale (rue Gallait), concert annuel de l'Ecole de Musique de Saint-Josse-ten-Noode, sous la direction de M. F. Rasse et avec le concours de l'orchestre Ysaye. Au programme : *Roses des blés (Kolledloemen)*, chœur pour voix mixtes (Tinel) ; *les Saisons*, chœur pour voix d'enfants (Léon Du Bois) ; *la Sulamite*, scène lyrique pour mezzo-soprano et chœur de femmes (Chabrier) ; mélodies de Schumann, Jacque-Dalcroze, Paul Gilson et François Rasse, chantées par des lauréats des concours de 1913.

LA MUSIQUE A LIÈGE

Peinture et musique ont donné leur floraison de la Saint-Martin ; les chroniqueurs essouffés s'ingénient à la brièveté équitable. Le Quatuor Bohème (MM. Hoffmann, Suck, Herold et Wihan), au premier concert Dumont-Lamarche, fut idéal dans l'op. 96 (en fa majeur) de Dvorak ; il en fit ressortir la charpente logique, le sentiment profond et mit en valeur la beauté et la délicatesse de ses modulations. Cette œuvre, d'un nationalisme tempéré, est accessible à toute âme humaine et n'effarouche aucune mentalité formaliste. C'est un chef-d'œuvre qui place haut le compositeur tchèque. Bien petite est la *Page de ma vie (Aus meinem Leben)*, de Smetana, note biographique touchante mais sans valeur pour l'art quartettiste. Et pauvre encore davantage le quatuor en fa majeur de Tschaiïkowsky, reflet de Niels Gade et de Mendelssohn. J'enregistre avec satisfaction l'accueil des deux mille auditeurs, en harmonie remarquable avec le ton exact des œuvres, sans respect pour leur parfaite exécution. La fondation Dumont-Lamarche n'a donc pas été stérile.

A l'*Œuvre des Artistes*, la trente-sixième « Heure de musique » avait séduit un nombreux public. Le programme de M^m Jorez et Scharrès valait amplement la peine de braver la pluie et le vent : Sonate en la majeur pour violon et piano de Brahms, sonate pour piano et violon d'un inconnu, R. de Francmesnil, provençal, je crois ; puis deux jolis groupes des écoles actuelles de France. A mon sens, on juge bien, on applaudit proportionnellement à la valeur des œuvres et l'on discuta longuement avec les exécutants après le point final. La sonate de Brahms a de savantes grandeurs et l'on s'intéresse avec sérénité aux méandres des développements. L'ardeur, la souplesse, la richesse de la sonate de M. R. de Francmesnil s'allient à une sûreté de facture remarquable. Le *scherzando*, exquis, le *lento* émouvant, l'*allegro* final construit sur de hautes pensées avaient été sérieusement scrutés par les deux brillants interprètes : les difficultés réelles échappèrent au public, tant leur virtuosité les dissimula.

M. Scharrès joua avec beaucoup d'art la *Fille aux cheveux de lin* de M. Debussy et l'*Ondine* de M. Ravel, productions faiblottes de ces maîtres, l'excellente pièce de M. de Séverac : *Baigneuses au soleil* et le *Retour du Pardon de Loudevenec*, où M. Rhené-Baton fléchit dans les « solos » mais grandit en force dans les « ensembles », si je puis définir ainsi les frac-

tions de ce morceau pour piano. Enfin, M. Jorez, violoniste enthousiaste, de flamme communicative, de technique merveilleuse, interpréta avec beaucoup de charme un *Lied* du lyonnais J.-B. Vanbourgoïn et une *Romance* de M. Gabriel Grovlez, bien soutenu par M. Gabriel Scharrés.

Cette attrayante séance s'acheva en longs applaudissements dans le décor de trois expositions juvéniles où M. Vanderloo déploie des eaux-fortes magistrales et des toiles un peu maniérées, M. Hogge, des paysages et des vues assez vigoureuses, et M. Marcel Jaspas des tableaux et des études où la coloration des ciels et des eaux, la luminosité de certains milieux et la mélancolie sombre des autres témoignent d'une âme pensante.

MM. Jaspas et ses collègues ouvrirent leur 19^{me} année de belle propagande par un concert parfaitement préparé. Le quatuor en ut de M. A. Parent nous révéla toute la finesse et l'ingéniosité de l'auteur, qui semble malheureusement trop préoccupé de chaque pensée ou forme particulière, de façon que l'œuvre ressemble à un tableau plein de personnages, sans sol ni fond. Le quatuor toujours applaudi et rayonnant d'inspiration mélodique, qui est l'op. 23 de M. Joseph Jongen, fut un succès triomphal pour les interprètes et pour l'auteur. L'« assez vite » est un *scherzo* étincelant d'esprit où M. Jaspas se montra coloriste délicieux. MM. Maris, Foidart et Vranken rivalisèrent de justesse, d'expression et d'équilibre. Deux mélodies de S. Dupuis, la *Mélancolie*, pénétrée de la meilleure sentimentalité en sa facture originale et savante, et *Si mes vers avaient des ailes*, où la passion est sincère, valurent de sincères applaudissements à M^{me} Fassin, qui ne fut pas moins heureuse dans les deux importantes compositions de M. Smulders : *Dormir, jamais plus revivre*, et *Chanson d'Engaddi*, œuvres d'inspiration et d'ampleur impressionnantes.

GEORGES RITTER

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Chevalier à la mode.

Ce fut une matinée charmante. Autant Diderot et son *Fils Naturel* avaient déplu, tout en amusant fort l'auditoire, mais à contre-temps..., autant Dancourt et son *Chevalier à la mode* ravirent d'aise les fidèles habituées des matinées du Parc.

Il y avait eu d'abord une conférence et un conférencier dont je ne vous dis que ça ! Un délice ! Un rêve ! M. Jean-Jacques Olivier, sur qui l'on ne sait rien, sinon qu'il habite Venise, est un grand jeune homme, impeccablement habillé, la face rasée, le menton bleu, le teint et la lèvre espagnols. Il parle debout, au milieu du théâtre, sans table, sans chaise, sans verre d'eau : tous ces accessoires relégués dans un coin de la scène. Il parle d'abondance, sans la moindre note : et pas une seule fois il n'hésite, ne se reprend. Toujours ses phrases, harmonieusement déroulées, retombent sur leurs pattes légères avec une sûreté ineffable. Ah ! que faut-il admirer le plus chez lui : une mémoire sans défaillance, ou une habileté d'élocution qui va jusqu'au miracle ? Ajoutez à cela que M. Jean-Jacques Olivier souligne ses paroles de gestes dont il tient un assortiment tout à fait extraordinaire. Il est vrai que le corps entier est mis à contribution pour en augmenter l'infinie variété : la tête, tous les traits du visage, les bras, les mains, chaque doigt d'icelles, le torse, le dos, les jambes. Clignements d'yeux, dilatations de narines, mouvements des lèvres, flexions du cou, ploiements sur les reins, gesticulations précises et nuancées de toutes les phalanges de tous les doigts de toutes les mains. Quel prestidigitateur eut jamais à sa disposition de tels dons naturels, cultivés et rehaussés par l'art le plus parfait ? Une critique peut-être, oh ! bien timide ! Il y en a un peu trop, de ces gestes. Chacun d'eux est la perfection même. Tous ensemble, ils exagèrent, ils éblouissent, ils hypnotisent. Et tant on les regarde, qu'on finit presque par ne plus écouter.

Tout de même, tout de même, on a écouté jusqu'au bout, et la causerie en valait la peine. Bien informée, présentée avec une bonne grâce délicate et osée tout à la fois, elle a tracé de Dancourt un portrait exact et agréable, sans omettre d'esquisser le décor où Dancourt vécut, où se doivent replacer ses œuvres.

Ainsi préparé, le public des matinées littéraires a réservé le meilleur accueil au *Chevalier à la mode* qui, pour être à la mode de 1687, n'a point paru trop démodé sur une scène de 1913. C'est que ses pareils, à peine moins richement vêtus, n'ont point cessé de hanter les salons de notre bourgeoisie. Nous avons encore nos marquis qui trafiquent de leurs charmes et séduisent des dames Patin, veuves incandescentes et indételables. Seulement, les nôtres ont moins d'esprit, moins d'insouciance et de gaité que le... héros de Dancourt.

La pièce a été alertement enlevée par la troupe du Parc, et surtout par M^{mes} Vasselín et Russy et MM. Laumonier et Méret.

GEORGES RENCY

NÉCROLOGIE

Joachim Blanco Recio Lopez Doriga.

Nous apprenons à regret la mort d'un jeune violoniste espagnol, J. Blanco Recio, fixé à Bruxelles depuis quelques années, et qui s'était fait avantagement connaître par les séances de musique de chambre auxquelles il prit part. Né en décembre 1883, il avait fait en Espagne ses études de droit et était inscrit comme avocat au barreau de Madrid. Mais le goût de la musique l'emporta sur celui de la jurisprudence. Il vint retrouver à Bruxelles M. Crickboom pour se perfectionner dans la technique du violon et se classa bientôt parmi les instrumentistes de valeur. Il fit partie, en qualité de violon solo, de l'orchestre de Dresde et fit plusieurs tournées de concerts en Espagne, en France et en Belgique. Avec quelques amis, au nombre desquels le pianiste J.-J. Nin, il s'efforça de faire connaître les œuvres de ses compatriotes, qui trouvèrent en lui le plus dévoué des interprètes. C'était un artiste fervent et probe, au caractère droit. Sa mort prématurée sera vivement regrettée.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Musée de Peinture moderne, 54^e exposition de la Société royale belge des Aquarellistes. — Cercle artistique, MM. P. Sterpin et F. De Haspe (du 1^{er} au 7). — Galerie d'art, M. Eug. Mahaux. — Lyceum (12 rue du Berger), exposition d'art décoratif. — Atelier J. Baudrenghien, à Uccle, MM. Ensor, Jeffereys, Oleffe, etc. (dernier jour).

Le salon des Artistes animaliers qui sera inauguré aujourd'hui, dimanche, à 11 heures, à Liège, par l'*Œuvre des Artistes*, sera des plus intéressants. Parmi les exposants, citons, pour la France, les peintres F. Flameng, L. Simon, Steinlen, R. Reboussin, J. Pinchon, M. Meheut, Manzano-Pissarro, Lambert, M^{me} Jeanne Denise, G. Sue, J. Oberthur, Ed. Mérite, Doigneau, Delluermoz, Carré, Rösig, Fr. Jourdain, et les sculpteurs Froment-Meurice, L. de Monard, Christophe, Paris, Bigot, Perrault-Harry ; pour la Belgique, les peintres Bernier, Carpentier, Crahay, Hagemans, Sys, Levêque, Van den Eycken, Halbart, Ganz, M^{me} Diehman, et les sculpteurs Collin, Joris, Collard, etc. On annonce aussi la participation des peintres bavares Alexander Koester et du peintre suisse Van Muyden. Enfin, le Salon réunira un ensemble de gravures et d'estampes de Bracquemard, P. Dupont, Chahine, Taquoy, Muller, Brissaut, etc.

M. Eugène Ysaye vient d'être nommé par le Roi maître de chapelle de la Cour. Ce poste, créé sous Léopold II pour Gevaert, était resté sans titulaire depuis la mort de l'illustre musicologue. Tous les artistes applaudiront à la haute distinction qui échoit à M. Ysaye.

C'est demain, lundi, à 8 heures, qu'aura lieu au Théâtre de la Monnaie la première représentation de *Pénélope*. M. Gabriel Fauré a présidé aux dernières répétitions de son œuvre et a vivement félicité MM. Kufferath et Guidé des soins et du goût avec lesquels ils l'ont mise en scène.

Le rôle de la reine d'Ithaque, créé à Paris par M^{lle} Bréval, sera interprété par M^{lle} Croiza, qui l'a étudié sous la direction de l'auteur. Les autres rôles ont été confiés à MM. Darmel (Ulysse), Bouilliez (Eumée), Dufranne (Antinoüs), Ponzio (Eurymaque), Grommen (Pisandre), Dua (Léodès), Demarcy (Ctesippe); M^{mes} Bardot (Euryclée), Cuvelier (Cléone), Somers (Mélanto), Fauvernier (Alkandre), Puck (Lydie).

M. Otto Lohse est venu, la semaine dernière, diriger les premières répétitions d'ensemble de *Parsifal*. Les études préparatoires faites sous la direction des chefs de service du théâtre ont valu à ceux-ci, MM. G. Lauweryns, Steveniers, Nicolay et Petit, la complète approbation de l'éminent chef d'orchestre allemand.

L'Eventail rappelle à ce propos que M. Lohse est le seul chef d'orchestre vivant dont les rapports avec Bayreuth remontent encore aux études et à la première de *Parsifal* du vivant du maître. Il était l'assistant d'Hermann Lévi, l'incomparable chef d'orchestre à qui Wagner confia sans partage la direction de son œuvre, lors de la création de *Parsifal*, en 1882; et ses précieuses indications ont tout de suite imprimé à tout l'ensemble de l'interprétation une intensité d'expression et un style du caractère le plus élevé.

La répétition générale de *Parsifal*, accessible au public, est fixée au 2 janvier, à 5 h. 1/2; la première représentation au 3, à la même heure.

L'Eventail-Noël offrira cette année un intérêt littéraire et iconographique exceptionnel. La création imminente de *Parsifal* au théâtre de la Monnaie a fourni à MM. Edmond Evenepoel, Maurice Kufferath, Octave Maus et L. Dumont-Wilden l'occasion d'écrire des articles de souvenirs sur Wagner et la diffusion de son œuvre illustrés de nombreux documents inédits. Au sommaire de cet album de grand luxe figureront en outre les noms de MM. F. Ansel, H. Davignon, A. De Rudder, A. Giraud, F. Leuridant, R.-E. Mélot, L. Souguenet, G. Van Zype, etc. De nombreux portraits d'artistes, un autographe de Richard Wagner, des compositions originales de MM. A. Bastien, Ed. Claes, A. Donnay, C. Dratz, J. Posenaer, H. Van Haelen, etc. orneront la publication, qui sera mise en vente le 15 décembre.

Avec persévérance, le *Thyrse* continue à enquêter au sujet de la médiocrité intellectuelle de la Belgique. Après avoir dénoncé les défauts d'organisation de l'enseignement supérieur, après avoir signalé l'insuffisance de l'enseignement secondaire, il insère dans son numéro de novembre un article très documenté signé : *Un professeur d'athénée*, qui propose de faire entrer l'étude du latin et du grec parmi les branches de l'enseignement universitaire. Le fascicule contient la fin de l'étude de M. G. Vandekerekhove sur Rabelais, des pages anthologiques de MM. André Divoire et Georges Cornet, des chroniques sur les Romains, les expositions, les théâtres signées R. Dupierreux, Ed. Fonteyne, L. Rosy, etc.

A l'Université Nouvelle. — Rappelons que les leçons de M. Spaak sur *les Grands poètes lyriques en France avant le XIX^e siècle* ont lieu tous les mercredis à 5 heures, et celles de M. Combaz sur *les Arts en l'Extrême-Orient*, tous les samedis à 5 heures.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

La conférence de M. Aman-Jean sur *les Peintres de la Société nationale des Beaux-Arts*, que nous avons annoncée, dans notre dernier numéro, pour le jeudi 4 décembre, est remise au mardi 13 janvier.

M. Marius Renard, conseiller provincial et communal, directeur de l'École provinciale des arts et métiers du Hainaut, fera à la Maison du Livre, 46 rue de la Madeleine, le mercredi 3 décembre à 8 h. 1/2, une conférence sur le sujet suivant : *L'Enseignement professionnel dans le Brabant*. — Ce qu'il doit être. Projections lumineuses.

Le sculpteur Victor Rousseau a terminé l'esquisse du monument Max Waller. Ceux qui ont eu l'occasion de la voir s'accordent à déclarer que l'œuvre est en tous points réussie et qu'elle honore dignement et l'écrivain que l'on va commémorer, et l'artiste qui a accepté de réaliser le projet. Le monument pourra, espérons-en, être érigé, l'an prochain, au square Ambiorix à Bruxelles.

On se propose d'élever à la mémoire d'Hector Chainaye, qui se dépensa généreusement en faveur de la cause wallonne, un monument digne des services qu'il rendit et des idées qu'il incarna.

C'est le 5 décembre que sera inaugurée au Cercle artistique, par un entretien de M. Frédéric Masson, de l'Académie Française, la série de quinze conférences organisées par l'Université des Annales. M. Masson a pris pour sujet : *Une visite à Madame Mère (Letitia Ramolino à Rome)*. Les conférences suivantes seront faites par MM. Jean Richepin, A. Lichtenberger, Reynaldo Hahn, J.-H. Rosny aîné, Ed. Herriot, P. Reboux, J. Aicard, H. Le Roux, etc.

On prépare à Anvers, à l'Opéra flamand, des représentations de *Parsifal*. La première sera donnée à la fin de février. M. Ernest Van Dyck a, dit-on, accepté d'en diriger la mise en scène et de prendre personnellement part à l'interprétation.

De Paris :

Le prix Goncourt sera décerné très prochainement. Parmi les candidats sur lesquels paraissent devoir se porter les suffrages des Dix, on cite MM. Léon Werth (*la Maison blanche*), Alain Fournier (*le Grand Méaulnes*), Henry Daguerches (*le Kilomètre 83*), Jean Variot (*les Honneurs de la guerre*), Georges Pioch (*les Dieux chez nous*), Roupnel (*le Vieux Garin*), Marc Elder (*les Peuples de la mer*).

Au Jardin de Marguerite, le poème symphonique avec soli et chœur de M. Roger-Ducasse qui remporta un vif succès à Paris au printemps dernier, sera exécuté très prochainement en Allemagne.

La Péri, le beau poème dansé de M. Paul Dukas, sera représenté cet hiver à Lyon, Nice et Monte-Carlo, avec M^{lle} Troubanova comme interprète.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}, Editeurs

BRUXELLES

PARIS

4, PLACE DU MUSÉE, 4

63, Boulevard Haussmann, 63

Vient de paraître :

La Peinture Chinoise au Musée Cernuschi

(AVRIL-JUIN 1912)

PAR

EDOUARD CHAVANNES, membre de l'Institut, et RAPHAEL PETRUCCI

Un beau volume in-4° (26 1/2 × 34 1/2 cm.), illustré de 51 planches hors texte, dont 4 en couleurs et 47 en héliotypie, d'après les œuvres les plus marquantes et les plus caractéristiques exposées à Cernuschi en 1912.

Cet ouvrage constitue le premier volume de la collection ARS ASIATICA, publiée sous la direction de M. V. GOLUBEW. Le but de cette collection est de donner à tous ceux qui se proposent d'étudier les trésors plastiques de l'Extrême-Orient des données et des documents précis.

Prix de l'ouvrage : 48 francs, broché; 54 francs, relié.

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN
BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES
(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.
Le nouveau catalogue vient de paraître. Prix : 2 fr. franco 2 fr. 50.
ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.
Service de périodiques à domicile.
Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

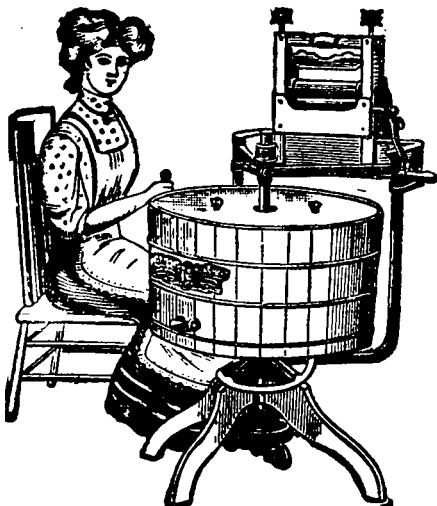
Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes.

Numéro spécimen envoyé sur demande.

Vient de paraître chez MM. DURAND & Cie, éditeurs
4, Place de la Madeleine, PARIS

- LOUIS AUBERT. — **Suite brève** (op. 6) pour orchestre. I. *Menuet*. — II. *Berceuse*. — III. *Air de ballet*. Partition d'orchestre in-16. — *Prix net : 7 fr.*
- CLAUDE DEBUSSY. — **Trois poèmes de Stéphane Mallarmé** pour chant et piano. I. *Soupir*. — II. *Placet futile*. — *Éventail*. — *Prix net : 4 fr.*
- ROGER DUCASSE. — **Prélude** pour le piano (1913). — *Prix net : 1 fr. 35.*
- PAUL DUPIN. — **Trois esquisses fuguées** pour piano. — *Prix net : 2 fr. chacune.*
- MAURICE RAVEL. — **Prélude** pour le piano (1913). — *Prix net : 1 fr. 35.*
- J. GUY ROPARTZ. — **La Chasse du Prince Arthur**, étude symphonique (1911-12). Réduction pour piano à quatre mains par l'auteur. — *Prix net : 5 fr.*
- C. SAINT-SAËNS. — *Le Vent dans la plaine* (P. VERLAINE), chant et piano. — *Prix net : 2 fr.*



MACHINE A LAYER MORISONS

Lave les dentelles sans déchirer un fil.

Elle est SANS POINTES EN BOIS, SANS TIGE AU MILIEU DE LA CUVELLE, SANS BILLES, SANS RESSORTS, SANS ROULETTES.

Chasse l'eau de savon à travers le linge à laver, de gauche à droite, de droite à gauche, du centre vers les bords, de bas en haut et tape le linge en même temps sur toute sa surface.

Lave le linge en 6 minutes sans le faire bouillir! et fonctionne par son propre poids.

ON LAVE EN ÉTANT ASSIS

Je donne dans toute la Belgique aux personnes que je juge dignes de confiance une machine à laver MORISONS à l'essai pendant un mois et je paie moi-même les ports aller et retour — La Morisons Washer est vendue payable à la semaine ou au mois.

Demandez la brochure illustrée n° 530 avec prix à

J. L. MORISONS, 109 rue Dambrugge, Anvers.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Salon d'Automne : II. *Peinture; Sculpture* (G. JEAN-AUBRY). — L'Institut de Culture française. — Petite Chronique littéraire (F. M.). — Les Amis des Musées Royaux : *Conférence de M. Paul Lambotte*. — Notes de musique : « *Pénélope* » à la Monnaie (D. M.). — Memento musical. — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Chronique théâtrale : *La prise de Berg-op-Zoom* (G. R.). — Petite Chronique.

LE SALON D'AUTOMNE ⁽¹⁾

II

Peinture. — Sculpture.

L'impression générale qui se dégage du Salon d'Automne cette année, en dépit d'un certain nombre d'œuvres intéressantes, en dépit de certaines œuvres excessives, c'est l'abondance de toiles où non seulement se reconnaissent les exemples mal compris des chefs de la peinture moderne, mais les exemples de peintres qui sont la gloire des « Artistes français ».

Ce n'est pas cette année encore que je ferai preuve d'enthousiasme pour les cubistes, mais, à dire le vrai, je les trouve moins féconds, moins déplacés et moins dangereux dans le Salon d'Automne qu'une collection de peintres sans aveu personnel et qui ont leur place marquée dans les Salons officiels faits pour eux. Et puis si les cubistes sont dix, les autres sont cent. Et je ne vois pas ce qu'on peut gagner à favoriser, sous prétexte de modération et de bon sens, l'intrusion dans notre Salon de gens qui ne sont que des poncifs de poncifs.

Si ce n'est là que pour s'attirer les bonnes grâces

(1) Suite. Voir notre numéro du 23 novembre dernier.

du gouvernement, qu'on déclare « officiel » le Salon d'Automne, qu'on y distribue des médailles et des bourses de voyage. Alors nous serons nettement fixés : mais, je le dis sans détour, Lhote, Gleizes ou de la Fresnaye, Jacques Villon ou Boussingault me satisfont plus, malgré tout, que... Ils sont trop.

Fort heureusement il y a encore quelques peintres, et d'abord Maurice Denis. Ce n'est pas dans cette revue, où il compte de longs attachements, que je pourrai parler de Denis mieux qu'on ne l'a fait ; et mon sentiment sur ce peintre est depuis longtemps celui que le présent justifie. Mais le grand public, certes, y aura mis le temps. Il aura fallu les fresques des Champs-Élysées pour vaincre enfin l'indifférence dans les milieux même où elle avait le moins raison d'être. Plaisante aventure, en vérité, que ce soit le théâtre qui ait donné au plus religieux de nos peintres la consécration sans retour.

En ce temps-ci où l'on abuse des termes laudatifs, on n'a plus guère que le parti de se taire en face de certaines œuvres pour les admirer à loisir. Pourtant il faut bien dire aussi le sentiment lentement nourri dans la vérité du cœur. Il y a en ce temps-ci des peintres exquis, charmants ou délicats, harmonieux ou solides : je pense à d'Espagnat, à Vuillard, à Bonnard, à Rousel, à Marquet, à d'autres encore ; mais le seul peut-être qui puisse prétendre au titre de grand peintre, c'est Maurice Denis. Il en a le présent et le passé, il en possède maintenant l'avenir.

L'Annonciation qu'il expose cette année semble résumer avec grandeur sur un petit espace toute la pensée, tout le sentiment, tout l'art de Maurice Denis : ce sourire grave et émouvant qui est celui de toute son œuvre, ce réalisme élevé, cette joie de vivre portée en

soi comme une lumière intérieure, cette foi enfin. Qu'on y touche ou qu'on en soit éloigné, la conviction de Denis s'exprime si nettement qu'on n'en peut être que gagné. Mais ceux-là qui auraient dû le mieux comprendre son art l'ont le moins bien servi. Que n'a-t-on su renouveler le témoignage du Vésinet? Que n'a-t-on compris l'appui durable que pouvait apporter Maurice Denis à la grandeur renouvelée de la peinture religieuse? Mais c'est ainsi, les milieux catholiques ignorent encore presque unanimement des forces cependant orthodoxes telles que Claudel ou Denis, les plus grandes que comptent l'Art et l'Église en ce temps-ci. Une *Femme en violet* achève de convaincre la rêverie de grâce sans mièvrerie que possède ce peintre. Ah! le réconfort qu'un tel artiste apporte dans sa vie, ses idées et son œuvre!

La grande composition de Georges Desvallières, *Kyrie Eleison*, est un beau témoignage de l'effort que ce peintre a toujours soutenu vers le grand, que souvent il sut atteindre; mais peut-être cette belle page robuste, bien écrite, expressive, perd-elle un peu au voisinage de cette *Fuite en Egypte* où nous trouvons un Desvallières insoupçonné, plein de charme, de liberté, de grâce; c'est une joie doublement délicate d'être si inattendue de la part d'un peintre qui nous accoutuma avec bonheur aux graves paroles un peu sombres.

De Matisse, je ne dirai rien; où cela va-t-il, d'où cela part-il? On ne sait. Je m'obstine à regretter un Matisse que je connais et que j'aime d'autrefois, malgré celui-ci.

La décoration de salle à manger de Bonnard n'est pas, à mon sens, l'une de ses meilleures œuvres; dans cette grande toile des morceaux sont pignochés sans que l'ensemble y gagne; et la gamme elle-même des tons n'a pas cette subtilité qui nous a charmés depuis quinze ans chez ce beau peintre.

Il y a dans ce Salon des absences fâcheuses: Roussel, Vuillard, Marquet, M^{me} Marval, et, parmi les sculpteurs, Bourdelle.

En revanche, nous y trouvons des d'Espagnat fort aimables et tout éloignés de l'acidité qui, ces deux années dernières, avait gâché des dons délicats. Le portrait de Paul Valéry est une œuvre digne du peintre et de son modèle: je ne saurais dire mieux.

Nous trouvons un Flandrin sorti de ses effets cavernes et maintenant chantant d'une sonorité assurée et pleine de charme. On pense un peu moins à Virgile qu'il y a sept ou huit ans devant ses toiles, mais un peu plus à Flandrin; et là est la bonne voie, malgré notre amour de Virgile.

Laprade aussi nous surprend avec agrément: plus de cette palette sale, plus de ces tons boueux, de ces morceaux qui, par endroits, semblaient peints avec des dépôts d'encre de Chine, mais une luminosité, un cha-

toisement sans excès, vraiment pleins d'attrait. Je regrette que des trois envois, le seul exécuté en tapisserie soit le moins heureux, les premiers plans y étant trop tarabiscotés, mais j'aimerais fort pouvoir admirer en tapisserie d'Aubusson cette scène de ballet d'un décor et d'une couleur vraiment séducteurs.

Friesz revient par une évolution serrée à une maîtrise de soi-même plus proche du point où il doit être vraiment soi, en dépit de l'influence cézannienne. Sa nature-morte (n^o 918) est une belle chose, solide, construite et ferme. Je souhaiterais ces mêmes vertus avec quelque chose de la joie que nous lui avons connue. Je pense que la vie doit lui donner maintenant plus de bonheur à peindre.

Il est plein d'enseignement de voir un peintre arrivé, possesseur d'une manière souvent heureuse, tel que Lebasque, ne pas se suffire d'une répétition de soi-même et chercher à simplifier, à serrer plus strictement son art. A cet égard, sa *Jeune femme à l'ombrelle rose* est une délicieuse peinture. Je ne me souviens pas d'avoir éprouvé, depuis plusieurs années, autant de plaisir et de charme à regarder longuement un Lebasque: qu'un peintre aussi heureusement doué veuille encore se vaincre, c'est plus qu'une satisfaction, c'est un exemple.

Charles Guérin donne avec une nature-morte et une tête de jeune femme la preuve d'un art évoluant d'une certaine vulgarité vers une grâce plus certaine. La nature-morte et son tapis laineux ont des qualités de peintre qui sait son métier et qui le tient bien.

Du grand Vallotton, que pourrais-je dire, sinon qu'en reconnaissant les indéniables qualités cet art-là m'est plus que tout autre odieux. Il règne dans cette peinture une aigreur, une excitation froide qui est aux antipodes de ce que, pour mon humble part, je réclame à l'art. La sensualité est dans cet art aigre et perverse, et comme épuisée de s'irriter soi-même. Et puis ce fond sans consistance, et ces quatre petites plantations diverses au premier plan, comme cela fait d'efforts pour être ingénu et que cela y réussit peu!

Manguin a plusieurs envois attachants où se combinent, comme d'habitude, les influences de Renoir et de Cézanne tout à la fois, avec une qualité personnelle cependant de vie, de santé, de sincérité.

Citerai-je encore Girieud, qui a abandonné sa personnalité dans les musées d'Italie, Camoin qui n'est plus que l'ombre de lui-même, Lombard, qui semble ne devoir être qu'une promesse sans lendemain, van Dongen, qui ne nous donne que la carcasse de son feu d'artifice habituel, une étude charmante d'Ottmann: *Femme au bas gris*, des Baignières influencés par Bonnard, un Gaudissart, qui s'évertue à atteindre Puvis de Chavannes et qui s'arrête à l'École des Beaux-Arts?

Au milieu de tout cela, pas une sensation neuve, pas un tempérament curieux : des redites, encore et encore. Ah ! que j'aime mieux certains cubistes, malgré tout ce qu'on en peut dire !

Je signale cependant un artiste qui jusqu'ici m'était resté inaperçu : le peintre espagnol Arango, qui sans révéler un tempérament bien saisissant a pourtant du savoir et du goût et une discrétion expressive.

J'ai eu le plaisir inattendu de visiter le Salou, à une heure matinale, en compagnie du maître Rodin : si cela a atténué un peu pour moi le regret de ne voir pas d'œuvre de lui, tout le monde n'aura pas la même consolation. Faute d'un Rodin, il faut signaler les deux envois de Halou, qui conquiert de plus en plus de puissance, avec une plus forte simplicité. Sa *Danseuse* est l'une de ses meilleures œuvres. Je dirai d'ailleurs quelque jour ici tout ce que je pense de ce sculpteur.

Il y a un délicieux petit buste d'enfant par Marque : en revanche sa pendule et ses chenets n'apportent vraiment rien de neuf, — les souvenirs de l'époque Louis XVI se dressent aussitôt, sans avantage pour le sculpteur moderne.

Jean Baffier a envoyé des bustes d'une solide carrure, expression bien française d'un art robuste et sain.

Dans une tout autre tendance je louerai le sens décoratif et l'intensité vivante des *Lévrier*s de Diedrich, la jeunesse, la pureté d'un *Torse de femme* de Kogan, le sens barbare mais éclairé de Jacques Lipchitz.

Et surtout en sculpture je ne songe pas à me plaindre de l'accès donné à certains étrangers dont l'art caucasien ou samoyède est très susceptible de nous mener à la fois à une plus juste compréhension de l'antique et à des réalisations modernes personnelles. Parmi eux, Miestchaninoff, qui expose un *Buste de Vierge* en granit noir et diverses têtes en bronze patiné d'or m'a paru particulièrement digne d'attention.

G. JEAN-AUBRY

L'Institut de Culture française.

Le 21 octobre dernier, M^{lle} Marie Closset a inauguré l'Institut de Culture française qu'elle vient de fonder. Entourée de ses collaborateurs et en présence de quelques invités, elle a adressé aux élèves des cours pour régentes un discours dont nous sommes heureux de reproduire l'essentiel.

La « morale intellectuelle » qu'elle propose aux jeunes filles destinées à la mission d'enseigner est parallèle à la morale artistique dont Vincent d'Indy exposa les principes dans le discours d'inauguration de la *Schola Cantorum* et dans un plus récent interview, cités ici à leur heure. De même qu'à l'idéal de l'artiste M. d'Indy oppose l'ambition du virtuose, de même M^{lle} Closset différencie profondément, nettement, l'*instruction*, cette « richesse extérieure et lourde, sans rayonnement ni sur la personne morale ni sur le monde des idées », d'avec la Culture véritable qui ne se nourrit pas seulement de la fréquentation constante du génie, mais aussi d'Amour et de simplicité.

On ne saurait assez méditer une si noble conception de l'en-

seignement intellectuel dans une civilisation où le virtuose se croit souverain quand la pratique achevée de son instrument devrait faire de lui l'heureux et humble serviteur de la musique, et le pion, Maître, parce que sa suffisance se contente de savoir et d'enseigner comment d'autres pions ont parlé des Maîtres.

« J'ai appelé notre nouvelle école un Institut d'enseignement supérieur. Or, il faut que je vous le dise, ce que j'entends par l'éducation supérieure dans cet Institut de Culture française que nous inaugurons aujourd'hui, a pour point de départ non pas une idée, mais un sentiment. Ce sentiment est le *respect*. Il contient en lui tous les germes des vertus qui nous sont nécessaires à tous pour apprendre et pour enseigner. Car la première vertu de l'intelligence est peut-être la modestie. Et elle ne va pas à l'encontre du libre épanouissement de la personnalité, ni de la hardiesse enthousiaste d'aucune tentative, mais elle cultive la volonté par un rappel sévère de nos manques, de nos faiblesses, de nos ignorances profondes. Devant ces vérités nues que nous présente, — si nous ne sommes point des sots, — le miroir intérieur de la conscience, la dignité consiste à ne pas se leurrer, à ne jamais tromper les autres.

Vous ne vous tromperez pas vous-mêmes, c'est-à-dire que vous vous respecterez, si, ayant sincèrement reconnu votre ignorance, vous vous appliquez sérieusement et quotidiennement à en diminuer l'étendue ; et vous ne tromperez pas les autres, c'est-à-dire que vous les respecterez, si vous mettez à les servir et à les aider dans leur propre ignorance une bonne volonté entière, faite expressément (je divise le mot pour mieux l'éclairer) de Bonté et de Volonté.

J'attends tout cela de vous ; j'attends que dès ce moment vous vous sentiez entre ces murs comme obligées, par ce titre d'élèves de l'Institut de Culture française, à découvrir chaque jour dans votre esprit de nouvelles raisons d'admirer, de nouvelles et impérieuses nécessités de comprendre. Je vous propose une morale intellectuelle dont le premier mot, semblable au principe chrétien le plus généreux, va peut-être d'abord vous étonner désagréablement : « Tu ne jugeras point ». C'est qu'en effet les cinq années pendant lesquelles j'ai enseigné à l'école des régentes m'ont familiarisée avec l'état d'esprit qui règne actuellement parmi la jeunesse. La sollicitation des examens et des diplômes, le raccourci des programmes d'une part, et, d'autre part, le point de vue pratique exclusivement utilitaire sous lequel on envisage volontiers la vie, ont incliné les jeunes gens à une sorte de rapidité désinvolte dans l'énoncé de leurs jugements critiques et d'arrogance positive, dans les questions même les plus délicates et les plus éloignées de leur compétence. Cela forme, à parler vrai, un spectacle bien ridicule. — Trancher de tout a toujours été synonyme de ne savoir rien de rien. Chercher à s'éclairer sur toutes choses, au contraire, et se reconnaître devant la plupart incapable de faire figure, sinon de spectateur et d'« enquêteur » comme dit Montaigne, voilà la marque d'un esprit conscient de soi-même, qui déjà a fructifié sur quelque point et sait que faire de ce qui lui viendra par l'observation et le labeur réfléchis ou par l'expérience de ses aînés.

Le jour enfin où il semble légitime au monde entier qu'il exige de nous, sur la foi d'un parchemin, une vaste et judicieuse compétence, l'on se sent hésitant et dépourvu, inquiet, insatisfait. Honneur à cette inquiétude ! Ceux de votre âge qui ne l'ont jamais ressentie, ne les croyez pas les plus forts — ils ne sont que les

plus indifférents, des jeunes gens sans *idéal*. Je ne voudrais pas avoir prononcé ce mot en vain — il faut que je vous l'explique afin qu'il descende dans votre pensée non pas comme un son qui meurt en tombant mais comme un caillou rude qui a touché le fond du puits. Avoir un idéal, ce n'est pas formuler intérieurement, même passionnément, le plus noble désir de perfection; c'est, tout de suite et tous les jours, accomplir un acte, si petit et invisible soit-il, à la glorification d'une *idée* pour l'amour désintéressé d'une *idée*. On n'a point d'idéal à mes yeux tant que le mot ne représente que des projets vaguement situés dans le futur. On *en a un*, on le possède dès que déjà, d'une première épreuve subie, d'un acte accompli, d'un fait délibérément posé on vient de recevoir le premier choc, l'ébranlement qui nécessitera d'autres faits, d'autres actes, d'autres épreuves, d'autres affirmations du caractère. J'espère qu'en vous parlant ce soir comme je le fais, je ne saurais choquer en vous le sentiment profond de votre liberté morale. En toute sincérité je crois que rien de durable et de bon ne sort des hommes qui ne soit fondé sur le caractère; je crois que nulle science n'est salutaire qui ne devienne pas, transformée par la chimie intérieure de l'âme, un élément de vie, le point de départ d'une réflexion plus large, une séparation volontaire d'avec ce qui est médiocre, un besoin violent, pathétique de se sentir plus digne et plus capable chaque jour d'accueillir en soi de nouvelles richesses.

Un enseignement dont cette conception ne forme pas les solides assises ne saurait être *supérieur*. Quand même son programme serait élaboré et construit suivant les dernières méthodes et découvertes modernes, il reste un enseignement que j'appellerai primaire si ceux dont il émane ne se sentent pas les serviteurs obéissants, fiers et déterminés, des héros qu'ils représentent; j'entends par ces héros les idées et les génies dont ils restent les écouteurs et les élèves éternels pour aider de plus inhabiles à saisir aussi quelque chose du feu brûlant de l'esprit.

Nous n'avons point à nous préoccuper d'autre chose. Autre chose ne saurait prévaloir contre cette liberté magnifique que nous avons tous de devenir plus intelligents et meilleurs au contact des idées grandes et des hommes grands dont s'honore l'humanité.

L'Éducation que vous recevrez ici ne consiste qu'en l'éveil de cette liberté qui dort inconsciente en vous; elle tend essentiellement à vous communiquer, malgré toutes les difficultés quotidiennes, le courage de vous servir de cette liberté magnifique, la volonté d'agir suivant sa loi, l'énergie de réserver comme un domaine imprenable, même dans les conditions d'existence les plus restreintes, le haut désir intérieur d'accomplir la vie avec dignité. »

Petite Chronique littéraire.

On s'instruit tous les jours. On perd chaque jour une illusion. Dans le gros livre que le comte Fleury et M. Louis Povolet consacrent à la société du Second Empire (1), nous apprenons, entre autres révélations sur les académiciens, les danseuses et les militaires de cette époque qui devient si à la mode, que cette fameuse phrase, dont Flaubert tire un parti si énorme de comique dans son *Bouvard et Pécuchet*: « Quand Pharamond ceignit

(1) COMTE FLEURY et LOUIS POVOLET: *La Société du Second Empire*, troisième série, 1853-1867, nombreuses illustrations d'après les tableaux et gravures de l'époque (Paris, Albin Michel).

la tiare, la France était une vaste solitude paludéenne plus propre aux ébats des canards sauvages qu'au fonctionnement régulier des institutions constitutionnelles » n'a pas été réellement empruntée, comme nous l'imaginions, à quelque prudhommesque manuel d'histoire de France, mais tout simplement à Xavier Aubryet, qui s'amusait à en construire dans ce genre saugrenu. J'aurais dû m'en douter. C'était trop beau pour être totalement ingénu Ah! la malice des littérateurs!...

* * *

Très beaux, les vers de M. Pierre Camo (1) surtout cette partie de souvenirs qui s'appelle: *Les Roses d'Emyrne*. Il y a là une émotion noble et grandiose, une sorte de mélancolie qui me semble mystérieusement sœur de celle que doit donner la houle de l'Océan indien. Quelles magnifiques stances amoureuses! Et celle-ci (un sonnet d'ailleurs), tellement pudique et secrète, comme le geste d'un qui referme un coffret de souvenirs:

Je ne livrerai pas le secret de ton nom
Aux jeux subtils de l'écriture et de la rime:
De toutes les beautés dont les dieux t'ont fait don,
Il ne demeurera qu'une image anonyme.

Les cerveaux curieux s'exerceront en vain
Sur ton être incertain et pourtant véridique:
Dans l'évocation du continent lointain,
Tu resteras mystérieuse et symbolique.

Car j'aurai fait flotter autour de ta beauté,
Autour de mon désir et de la volupté
De tes bras chaleureux et de ta chevelure

L'esprit de cette terre où tu reçus le jour,
Et ce vaste inconnu dispersé sans retour
Dans la forêt sauvage et dans l'histoire obscure.

* * *

Il y a de belles pages, méditées noblement et fort bien écrites dans le livre de poèmes en prose que M. Georges Buisseret publie sous ce titre: *Parmi les oliviers sauvages* (2). Ces mélancoliques effusions d'un solitaire me semblent baigner un peu dans cette atmosphère où frissonne le *Phénomène futur*. La page appelée *Strophes* est parfaite, et d'un intense rayonnement. Elle commence ainsi:

J'aime que le soleil ne pénètre, dans ma chambre exposée au nord, que pendant les dernières heures de la journée, et seulement vers le solstice d'été, alors que s'éloignant de l'ouest normal il s'en va disparaître derrière le coude du fleuve.

Mais il faut continuer.

* * *

M. Mounet-Sully est désolé parce que, depuis qu'il est homme de lettres, il a fait à son tour l'observation que l'on est bien davantage inspiré la nuit, en s'éveillant, qu'à n'importe quel moment de la journée, surtout en face de la table de travail. Allumer la lampe est déjà une terrible perte de temps. Des pensées merveilleuses se pressent dans son cerveau. Il saisit un carnet et un crayon et trace hâtivement des lignes qui, bien entendu, chevauchent les unes les autres et sont illisibles le lendemain, au jour. Et le grand tragédien de se désoler.

Il a tort. Car il existe un petit crayon électrique tout à fait amusant, dont la pointe est lumineuse. On a la sensation d'écrire avec du feu. C'est d'ailleurs tellement amusant qu'on ne voit plus que ce feu sur son papier, et qu'on oublie tout ce qu'on a à dire.

F. M.

(1) PIERRE CAMO: *Les Beaux Jours*, poèmes (Paris, *Mercurie de France*).

(2) GEORGES BUISSERET: *Parmi les oliviers sauvages* (Anvers, Remes et Peppe).

Les Amis des Musées Royaux

Conférence de M. Paul Lambotte.

Les conférences organisées au Cercle artistique par la Société des Amis des Musées Royaux sont suivies par un public nombreux et attentif. Mercredi dernier M. Lambotte, directeur au ministère des Sciences et des Arts, parlait en termes excellents d'Alfred Stevens et Eugène Smits. Situait les deux artistes à leur plan parmi les maîtres si nombreux de l'école belge contemporaine, le conférencier a rompu une lance en faveur des chefs-d'œuvre « modernes », qui valent bien souvent ceux des petits maîtres hollandais et flamands du XVII^e siècle, mais ne sont pas aussi prisés parce que la superstition de l'« ancien » demeure toujours vivace. M. Lambotte a marqué les différences entre Alfred Stevens, qui fut surtout exécutant, virtuose, et Eugène Smits, dont la culture plus élevée fit un interprète sensible et respectueux de la nature. En esquissant la carrière du premier, il a élogieusement indiqué ses mérites de peintre de la femme et proclamé la valeur de son œuvre, document précieux pour l'histoire des mœurs et du costume sous le Second Empire. Quant à Smits, disparu il y a un an seulement mais trop ignoré du public d'aujourd'hui, l'orateur nous a fait mieux connaître l'homme et mieux goûter le raffinement de son intellectuel ; il a défini sa compréhension de l'art, analysé son caractère et rappelé ses amitiés. Cette conférence substantielle, émaillée d'anecdotes et de détails pittoresques, a obtenu le plus vif succès.

NOTES DE MUSIQUE

« Pénélope » à la Monnaie.

Nous sommes forcés de remettre à huitaine la publication de l'article consacré à la première représentation, à Bruxelles, de la belle œuvre de M. Fauré. Les qualités de cette partition remarquable ont été profondément appréciées du public bruxellois. La touchante histoire de l'épouse fidèle, illustrée d'une musique noble et tendre, présentée dans un cadre poétique et soigné, a vivement ému l'auditoire. Oui, cette musique est pure ; elle séduit dès la première audition, et charme davantage plus on la réentend. Le public si enthousiaste de la première représentation voudra ressentir à nouveau des émotions aussi délicates et aussi pénétrantes.

L'interprétation de M^{me} Croiza est la perfection même. Nulle n'a compris aussi spontanément qu'elle l'âme de l'héroïne mélancolique, au sentiment immuable et chaste. Son rôle est composé avec une surprenante intelligence, servie par un instinct d'une finesse délicieuse. Le compositeur ne pouvait être mieux secondé que par cette artiste, qui se montre, dans cette création, merveilleusement compréhensive.

La critique s'est trouvée unanime dans son admiration, et la presse quotidienne a publié d'excellents articles. Parmi un ensemble d'études également substantielles et justement pensées, voici quelques phrases du feuilleton de M. Lucien Solvay qui donnent le ton de l'impression générale : « *Pénélope* renferme, épanouis, les caractères divers d'un talent, nous pourrions dire d'un génie, qui cette fois donne sa pleine mesure. A l'âge où, chez d'autres, la source de l'inspiration est tarie et se refuse à d'aventureuses entreprises, M. Fauré aborde le théâtre pour la première fois, et du premier coup il produit un chef-d'œuvre... M. Fauré a attendu patiemment, et pendant ce temps son cerveau ne cessait d'amasser. On pourrait affirmer qu'il a mis toute sa vie à produire lentement, inconsciemment, l'œuvre qui voit enfin la lumière aujourd'hui, et elle est comme la synthèse de son génie... Elle est d'une justesse d'expression, d'une noblesse de pensée, d'une sûreté de métier et d'une liberté de facture merveilleuses. »

Quand nous parlons d'unanimité, il faut remarquer pourtant que l'opéra de M. Fauré a mis M. Edmond Catier fort en colère, Son article de la *Gazette* n'exprime qu'une vive désapprobation, et à la place d'une œuvre fine, tendre et noble que les autres ont

crû admirer, il ne voit qu'un « chancre ». Pour lui, aimer *Pénélope* est le fait des précieux, des Vadius et des Trissotin. Voilà une assimilation qui surprendra le simple et peu enrubanné Paul Gilson, exprimant dans le *Soir*, pour la dernière production de M. Fauré, une admiration sans réserve.

* * *

Dans un récital de piano donné la semaine dernière, M. Ch. Danneels, professeur au Conservatoire de Liège et à la *Scola Musicæ*, s'est affirmé comme un virtuose et un musicien des plus remarquables. Une transcription de l'ouverture d'*Egmont*, les *Variations* de Rameau, la *Rapsodie espagnole* de Liszt ont, tour à tour, offert à l'interprète l'occasion de faire valoir ses qualités de technique et de style. M. Danneels réunit, chose assez rare pour être signalée, la puissance sonore et la douceur, la fougue et la délicatesse. L'assistance, nombreuse, l'a chaleureusement acclamé.

D. M.

MEMENTO MUSICAL

Lundi 8, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, deuxième série de chansons par M^{me} Yvette Guilbert.

Ainsi qu'elle l'a promis à son auditoire lundi dernier, M^{me} Yvette Guilbert donnera une audition des Rondes dansées et Danses chantées, qui remportent en ce moment à Paris un très grand succès. Ces jolies danses anciennes, réglées par M^{me} Chasles, de l'Opéra, seront exécutées par M^{lles} Dorys, Diaz, Evans, Loreau, de Lilette et Brown, qui viendront spécialement de Paris pour cette soirée.

Mardi 9, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de piano par M^{me} Gabrielle Tambuysen. Au programme : W.F. Bach, Schumann, Brahms, Liszt, etc.

Mercredi 10, 8 h. 3/4, au Cercle artistique et littéraire, soirée musicale avec le concours de M. Joseph Bonnet, organiste de St-Eustache et de la Société des concerts du Conservatoire de Paris et de M. Jacques Thibaud, violoniste. — Au programme : Corelli, Couperin, de Grigny, P. Martini, J.-S. Bach, C. Franck.

Vendredi 12, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de piano par M^{me} Lonny Epstein, élève de Friedberg. Au programme : Oeuvres de Beethoven, Schumann, Chopin et Liszt.

Lundi 15, à 8 h. 1/2, au théâtre de la Monnaie, troisième concert d'abonnement de la société des Concerts Populaires, avec le concours de M. Schneevogt, chef d'orchestre et de M. Jacques Thibaud, violoniste. Répétition générale, le samedi 13, à 2 h. 1/2.

Mercredi 17, à 8 h. 1/2, Salle Patria, troisième concert d'abonnement de la Société Philharmonique, avec le concours du pianiste Carl Friedberg. Au programme : Haendel, Beethoven, Schumann, Chopin, etc.

A Liège, vendredi 12, à 8 h., deuxième concert Dumont-Lamarque, avec le concours du cercle « Piano et Archets » (M^{lles} Jaspard, Maris, Bauwens, Foidart et Vranken). Au programme : 1^o Quatuor à cordes ; (Ravel) 2^o Sonate en *mi* (Bach) ; Quatuor en *ut* mineur (Fauré).

LA MUSIQUE A LIÈGE

Liège est peut-être la seule ville de Belgique où l'on pouvait tenter un festival exclusivement consacré à Brahms. Il ne pouvait d'ailleurs appartenir qu'à M. Sylvain Dupuis de convier le public à une épreuve aussi sérieuse. Notre énergique et brillant directeur n'introduisit même dans son superbe programme aucun *opus* couramment applaudi. Par contre, plusieurs œuvres avaient presque l'attrait de la nouveauté, n'ayant été entendues ici qu'une fois et antérieurement à la dernière décennie d'hivers. Grâce à une magistrale préparation de l'orchestre et des chœurs, le succès a couronné l'entreprise.

Rien n'est parfait en ce monde. Et tout d'abord Brahms ne l'est pas, en partie à force de chercher à l'être. Il a pour lui la ligne,

l'attrait des développements ingénieux, ordinairement logiques, qui plaisent à l'esprit comme le spectacle des méandres imaginés par un Le Nôtre ou un Delchevalerie. La couleur, c'est-à-dire, plus justement, l'appropriation des timbres au sujet et leurs associations harmonieuses est rare chez lui; le concerto pour violon et quelques passages de la symphonie en *ut* mineur prouvèrent néanmoins aux incrédules que ce sens spécial ne lui échappe point totalement et qu'il eût été capable d'y appliquer plus souvent son métier s'il l'avait voulu. M. Arrigo Serato, violoniste très pur et très consciencieux, réussit inégalement dans l'interprétation du maître hambourgeois; l'élégance, la douceur, le brio lui sont familiers; mais il manque de mordant, de gaieté vraie, de même que les bois en manquèrent dans l'*All. gretto* de la symphonie, pendant que les cordes étincelaient.

M. Serato, plus chaudement et unanimement applaudi dans le prélude et la fugue en *sol* mineur de Bach, qu'il eut le bon esprit d'ajouter à son programme, en tirera, sans doute, d'utiles conclusions.

Les *Variations pour orchestre sur un thème de J. Haydn*, malgré la diversité des intentions, des rythmes, des timbres et des métamorphoses, ne furent qu'un succès de belle et claire exécution; toute l'habileté de M. Dupuis s'y manifesta au suprême degré. Mais le compositeur triompha avec éclat dans le *Chant du destin*, qui concentre toutes les nuances des sentiments humains; et ce fut merveille d'entendre grincer, gronder, craquer, tonner les syllabes après les plaintes et les idylles touchantes. Ici, chœurs et orchestre, autant que leur chef, méritèrent les longs et vifs applaudissements qui couronnèrent cette soirée caractéristique, hommage à la compréhension esthétique des Liégeois.

GEORGES RITTER

CHRONIQUE THÉÂTRALE

La prise de Berg-op-Zoom.

M. Sacha Guitry est un acrobate qui joue la difficulté. Quand on croit qu'il a fini d'inventer des tours déconcertants et périlleux, il ne fait que commencer. Sa dernière comédie, de ce point de vue, est réellement ahurissante. Depuis son titre jusqu'à la dernière de ses répliques, elle n'est qu'une énorme mystification. Mais cette mystification est tellement bien faite, avec un tel doigté, une telle assurance, un humour si franc, si correct, si « gentleman », que l'on ne songe pas à s'en offenser et qu'on prend la chose à merveille.

J'essayerais en vain de vous conter cette joyeuse folie qui, par endroits, ne laisse pas d'avoir quelques aspects de vraie comédie. Un commissaire de police amoureux, par son flegme, sa bonne humeur, son esprit, ses ripostes désarmantes, fait la conquête d'une charmante parisienne affligée d'un mari assez lâche et assez sot. Des péripéties d'une drôlerie intense amènent ce déplorable mari à rendre lui-même la liberté à sa femme. Et sur les ruines d'un ménage m diocre s'édifiera un ménage nouveau, bâti et cimenté par l'amour. Ce n'est rien que cette anecdote. Il faut voir ce que M. Sacha Guitry en a tiré. Au deuxième acte, qui se passe dans les couloirs d'un théâtre, au troisième, au logis particulier du commissaire amoureux, il y a des scènes d'amour étourdissantes de verve inattendue, d'entrain incomparable. Et je veux bien que ce ne soit pas là du grand art; mais cela suppose des qualités précieuses. Qui sait? Quand M. Sacha Guitry sera fatigué de recueillir les bravos du gros public, peut-être mettra-t-il son talent au service d'un idéal plus noble et d'accès plus difficile. Lui qui joue lui-même ses pièces, et qui les joue admirablement, il devrait songer à son illustre ancêtre, à Molière, auteur-acteur comme lui. Après avoir écrit des farces, Molière a composé le *Misanthrope* et les *Femmes Savantes*, *Don Juan* et *Tartuffe*.

La *Prise de Berg-op-Zoom* est fort bien jouée aux Galeries par M. Sacha Guitry, M. Baron fils, M. Dieudonné et par la délicieuse Charlotte Sysès qui n'a pas l'air, une seule minute, d'être sur la scène d'un théâtre et qui vit son rôle comme si ce n'en était pas un. Un gros, un très gros succès. G. R.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Musée de Peinture moderne, 54^e exposition de la Société royale belge des Aquarellistes. — Cercle artistique. MM. P. Sterpin et F. De Haspe (dernier jour); M. Aimé Stevens (à partir du 8). — Galerie d'Art, M. Eug. Mahaux (jusqu'au 8). — Studio, M. Jules Van der Leene (aquarelles). — Lyceum (12 rue du Berger), exposition d'art décoratif (dernier jour). — Art décoratif, 102 boulevard de Waterloo, broderies anciennes et modernes de M^{me} G. Dangotte.

BRUGES. Salle des Halles. 36^e Salon du Cercle artistique brugeois.

MONS. Nouveau musée des Beaux-Arts, exposition du Cercle d'art « L'Essaim ».

La Commission du Musée ancien de Bruxelles vient d'acquiescer à la vente de la collection Aynard, dispersée la semaine dernière à Paris, un *Christ en croix entouré d'anges portant les instruments de la Passion*, attribué à Hubert Van Eyck.

Ce panneau, qui fit partie de la galerie Borghèse, peut être rapproché de deux compositions presque identiques dont l'une est conservée à l'église Saint-Sauveur de Bruges et dont l'autre appartient à la collection R. Traumann de Madrid. Ces trois peintures ont été étudiées par M. E. Durand-Gréville dans ses articles sur *Hubert Van Eyck et son influence* (revue *les Arts anciens de Flandre*, 1904-1906) et dans son livre : *Hubert et Jean Van Eyck* (1910).

M. Durand-Gréville attribue, dans les trois tableaux, les anges et les instruments de la Passion à un élève d'Hubert Van Eyck, tandis qu'il reconnaît dans la figure du Christ la main du maître lui-même, par comparaison avec une miniature des *Heures de Turin*.

L'œuvre a été adjugée à M. Léon Cardon, délégué du Musée, au prix de 13 000 francs.

Le jury du prochain Salon triennal des Beaux-Arts, qui sera inauguré à Bruxelles en mai 1914, vient d'être constitué comme suit par le ministre des Sciences et des Arts :

Pour la peinture : MM. R. Baseleer, F. Khnopff, C. Montald, A. Rassenfosse et A. Verhaeren.

Pour la gravure et le dessin : MM. F. Maréchal, H. Meunier et M. Van der Loo.

Pour la sculpture : MM. P. Braecke, L.-H. Devillez, P. Du Bois, Ch. Samuel et E. Floors.

Pour l'architecture : MM. J. Brunfaut, E. Dhucque et A. Dumont.

Pour les arts décoratifs : MM. A. Ciamberlani, G. Combaz, H. Fierens-Gevaert, V. Horta, O. Van de Voorde et Ph. Wolfers.

Le comité organisateur sera composé de MM. Verlant, directeur général, et P. Lambotte, directeur de l'administration des Beaux-Arts, délégués du Gouvernement; E. Asselberghs, trésorier, et Jean De Mot, secrétaire général.

La direction des Beaux-Arts a, dit la *Chronique*, décidé de faire restaurer la Salle des Assises, dont la décoration, presque achevée, a été confiée à l'artiste Jean Delville. On vient précisément de placer le quatrième et avant-dernier panneau : *la Justice d'autrefois*. Il aura comme pendant : *la Justice moderne*. Cette dernière composition nous rappellera les traits du Juge contemporain, le regretté Jules Lejeune. Il a posé lui-même pour ce tableau et ne cachait pas sa satisfaction de voir son effigie symboliser une Justice compatissante aux faibles.

Pour démontrer l'importance du choix à faire dans les procédés graphiques propres à l'impression des timbres-poste, le Musée du Livre ouvrira, fin janvier, une exposition internationale groupant les principaux spécimens des timbres-poste modernes (neufs), présentés autant que possible en feuillets de cent exemplaires d'un même type. S'adresser pour tous renseignements au secrétaire général, 46 rue de la Madeleine.

L'inauguration de la plaque commémorative apposée par les *Amis de l'Art wallon* à l'angle des rues de l'Empereur et Mon-

tagne-de-la-Cour à la mémoire de Roger de la Pasture a eu lieu dimanche dernier en présence du ministre des Sciences et des Arts et du ministre des Travaux publics.

Cette plaque porte, gravée en lettres d'or, l'inscription suivante :

Ici s'élevait la maison où travailla, au xv^e siècle, le peintre Roger de la Pasture, dit van der Weyden, né à Tournai en 1399, mort à Bruxelles en 1464.

Les Amis de l'Art wallon.

Des allocutions furent prononcées à cette occasion, dans la salle des fêtes de la Grande-Harmonie, par MM. Jules Destrée, président de la Société, Houtart, échevin de Tournai, et H. Fierens-Gevaert, secrétaire de la Commission des Musées de Bruxelles.

Le buste de Lapissida offert à la Ville de Bruxelles par la veuve de l'ancien directeur de la Monnaie a été inauguré au foyer du théâtre lundi dernier, à l'issue de la première représentation de *Pénélope*. Tour à tour MM. F. Rotiers, secrétaire général du théâtre sous la direction Dupont-Lapissida et qui remplit les mêmes fonctions sous la direction actuelle, J. Isnardon, professeur au Conservatoire de Paris et ancien pensionnaire du théâtre de la Monnaie, P. Gailhard, ancien directeur de l'Opéra, et Maurice Kufferath, directeur de la Monnaie, évoquèrent, en des allocutions pleines de chaleureuse effusion, la bonté, l'intelligence et la loyauté de celui dont l'œuvre de Jules Lagae rappelle si fidèlement les traits. Le bourgmestre Max, qui assistait avec les échevins Jacquain, Steens et Lemonnier à l'inauguration, clôtura par une improvisation charmante cette série de discours dépouillés de toute banalité officielle et si heureusement appropriés au caractère intime de la cérémonie.

A propos de la nomination d'Eugène Ysaye au poste de maître de chapelle de la Cour, nous avons dit que ce poste était demeuré sans titulaire depuis la mort de F.-A. Gevaert.

Un de nos lecteurs nous fait remarquer que si Léopold II, très préoccupé de faire des économies sur le chapitre musique, trouva, en effort, inutile de nommer, lorsque mourut Gevaert, un nouveau « maître » pour une chapelle purement imaginaire, le roi Albert, aussitôt après son avènement, rétablit le poste et désigna pour l'occuper Edgard Tinel, lequel fut donc, jusqu'à sa mort, maître de chapelle du Roi.

La Société des *Amitiés françaises* organise à Mons une série de conférences qui seront faites par MM. Henri Bidou (*le Théâtre de Sentiment*), Abel Hermant (*le Théâtre de Passion*), Henri Massis

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

(*les Théâtres d'avant-garde*), avec le concours de M^{lles} Dussane, de la Comédie-Française, et Albane, du théâtre du Vieux Colombier. Suivront des conférences de MM. Henri de Jouvenel (*le Journalisme moderne*) et Reynaldo Hahn (*l'Art du Chant*).

Kaatje, le joli conte lyrique de MM. Spaak et Buflin dont la reprise aura lieu mardi au théâtre de la Monnaie, sera représenté l'hiver prochain à Monte Carlo. Il est probable que des représentations en seront données, au cours de l'été, à Aix-les-Bains, et que l'œuvre sera montée à Leipzig dès que la traduction allemande en sera terminée.

Le Petit-Poucet, qui a charmé petits et grands au théâtre de la Gaîté, sera, à dater du 17 décembre, joué tous les jours, en matinée, à Paris, sur la scène des Folies-Bergère. M. Henry Lamothe, Ginette et René Tommery interpréteront les rôles qu'ils ont créés à Bruxelles et l'auteur de la partition, M. Léon Delcroix, dirigera l'orchestre aux premières représentations.

La construction d'une salle de concerts, si ardemment souhaitée à Bruxelles et dont, récemment encore, M. Eugène Ysaye, dans une lettre ouverte que nous avons reproduite, proclamait l'impérieuse nécessité, est sur le point d'être décidée. Divers projets ont été soumis à l'administration communale, qui paraît disposée à en secondar la réalisation en cédant le terrain nécessaire. Cela lui vaudra l'unanime approbation de tous ceux qu'intéresse le développement de l'art musical.

Jeux, le poème dansé de M. Claude Debussy, vient d'être exécuté sous la forme symphonique au concert Ziloti, à Saint-Petersbourg, et y a obtenu un très grand succès.

De Paris :

Un jeune artiste belge qui n'avait pas eu encore l'occasion de se faire apprécier à Paris, M. François Verheyden, expose chez M. Marcel Bernheim deux tableaux de nus et une série de paysages méridionaux qui le classent d'emblée parmi les meilleurs peintres de sa génération. Ce sont de fort belles toiles, lumineuses et puissantes, qui attestent une vision personnelle et une maîtrise naissante.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}, Editeurs

BRUXELLES

PARIS

4, PLACE DU MUSÉE, 4 63, Boulevard Haussmann, 63

Vient de paraître :

La Peinture Chinoise au Musée Cernuschi

(AVRIL-JUIN 1912)

PAR

EDOUARD CHAVANNES, membre de l'Institut, et RAPHAEL PETRUCCI

Un beau volume in-4^o (26 1/2 × 34 1/2 cm.), illustré de 51 planches hors texte, dont 4 en couleurs et 47 en héliotypie, d'après les œuvres les plus marquantes et les plus caractéristiques exposées à Cernuschi en 1912.

Cet ouvrage constitue le premier volume de la collection ARS ASIATICA, publiée sous la direction de M. V. GOLOUBEV. Le but de cette collection est de donner à tous ceux qui se proposent d'étudier les trésors plastiques de l'Extrême-Orient des données et des documents précis.

Prix de l'ouvrage : 48 francs, broché; 54 francs, relié.

Vient de paraître chez MM. ROUART, LEROLLE & C^{ie}, éditeurs,

29 Rue d'Astorg et 18 Boulevard de Strasbourg, PARIS

ARMAND PARENT. — **Sonate** (en fa) pour piano et violon. — Prix net : 8 fr.

PIERRE DE BRÉVILLE. — **Oeuvres vocales** (premier recueil). Vingt mélodies pour chant et piano sur des poèmes de VICTOR HUGO, H. HEINE, CH. BAUDELAIRE, TH. DE BANVILLE, VILLIERS DE L'ISLE ADAM, J. MORÉAS, M. BOUCHOR, CH. MORICE, T. KLINGSOR, A. F. HÉROLD, etc. — Prix net : 12 fr.

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN
BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.



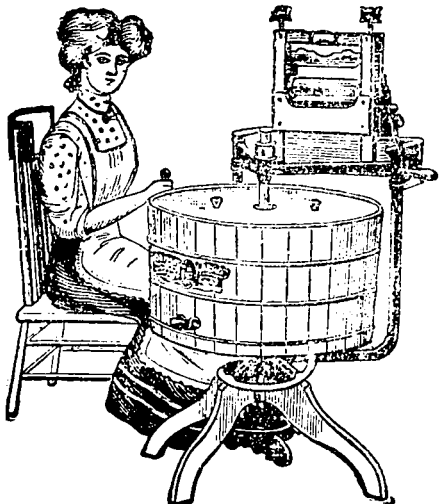
REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE
:-: DIRECTEUR : P. BUSCHMANN :-:
Recueil indispensable à l'étude de l'Art ancien et moderne en Belgique et en Hollande, comprenant actuellement plus de 4000 pp. de texte, 800 planches hors texte et 3000 reproductions.
Abonnement annuel : Belgique, 20 francs; étranger, 25 francs.
La collection complète 1904-1913 est offerte aux nouveaux souscripteurs au prix exceptionnel de 170 francs (port en sus).
Numéros spécimen gratis (Pour l'étranger contre envoi de :-: deux coupons-réponse internationaux, pour frais) :-:
:-: LIBRAIRIE G. VAN OEST & Cie :-:
4, Place du Musée, BRUXELLES - 63, B^{is} Haussmann, PARIS
(Une édition néerlandaise paraît sous le titre ONZE KUNST)

**LA REVUE MUSICALE
S. I. M. & COURRIER MUSICAL
RÉUNIS**

Administrateur général : René DOIRE
Rédacteur en chef : Emile VUILLERMOZ

Rédaction et Administration :
29 RUE LA BOÉTIE, PARIS

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



MACHINE A LAVER MORISONS

Lave les dentelles sans déchirer un fil.

Elle est **SANS POINTES EN BOIS, SANS TIGE AU MILIEU DE LA CUVELLE, SANS BILLES, SANS RESSORTS, SANS ROULETTES.**

Chasse l'eau de savon à travers le linge à laver, de gauche à droite, de droite à gauche, du centre vers les bords, de bas en haut et tape le linge en même temps sur toute sa surface.

Lave le linge en 6 minutes sans le faire bouillir! et fonctionne par son propre poids.

==== ON LAVE EN ÉTANT ASSIS ====

Je donne dans toute la Belgique aux personnes que je juge dignes de confiance une machine à laver MORISONS à l'essai pendant un mois et je paie moi-même les ports aller et retour — La Morison's Washer est vendue payable à la semaine ou au mois.

Demandez la brochure illustrée n° 530 avec prix à
J. L. MORISONS, 109 rue Dambrugge, Anvers.

VENTE PUBLIQUE
le mardi 16 décembre et les deux jours suivants
D'UNE IMPORTANTE RÉUNION DE
LIVRES, DESSINS ET ESTAMPES
provenant des collections
de feu MM. G. DE MOLINARI,
Correspondant de l'Institut de France, Directeur du *Journal des Economistes*
et FERNAND POPELIN, Docteur en médecine
et de M. E. DE VIGNE, Architecte.
(2^{me} partie).

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de M. L. GROSEMANS, notaire, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86 rue de la Montagne.
Le catalogue, illustré de 30 reproductions et comprenant 771 numéros, se vend 3 francs.

Exposition générale le jeudi 11 décembre, de 10 heures à midi et de 2 à 6 heures (catalogue servant de carte d'entrée), et partielle les jours de vente, de 10 heures à midi.

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes.

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Le nouveau catalogue vient de paraître. Prix : 2 fr. franco 2 fr. 50.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

La Vie Internationale

REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS
ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX

BRUXELLES : Office central des Associations internationales

Prix d'abonnement : 25 francs.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Pénélope (HENRY LESBROUSSART). — Peintres d'aujourd'hui : *Pierre Bonnard* (JOACHIM GASQUET). — Chronique littéraire (F. M.). — Le Théâtre des Champs-Élysées (O. M.). — Notes de musique : *Au Théâtre de la Monnaie*; *À la section belge de la S. I. M.* (CH. V.); *M. G. Schnevoigt*. — Memento musical. — Publications d'Art : *Les Très belles miniatures de la Bibliothèque Royale de Belgique* (EUGÈNE BACHA); *La Peinture au Musée ancien de Bruxelles* (PIERRE GEVAERT). — Accusés de réception. — Nécrologie : *Ferdinand Dugué*. — Petite Chronique.

PÉNÉLOPE ⁽¹⁾

Il existe plus de bons musiciens que de bons livrets d'opéra. Les Scribe d'aujourd'hui, sous couleur d'originalité et de nouveauté, en fabriquent souvent de laborieux et de saugrenus; nous en avons récemment noté de pitoyables exemples. Et pourtant que de sujets excellents à notre portée immédiate, aux rayons les plus atteints de nos bibliothèques, aux premiers plans de nos souvenirs! La réserve des mythologies, de la préhistoire, des Écritures ne sera jamais épuisée. La fable originaire, qui se perpétue au travers des civilisations, reste la trame la meilleure pour l'illustration musicale; elle s'est enrichie de toutes les sensibilités, de toutes les cultures des hommes qui successivement l'ont répétée; elle a gardé et fortifié ainsi sa moelle de vérité, et tout auteur qui se l'approprie sans la défigurer est certain de faire œuvre juste et attachante, car des histoires aussi anciennes seront toujours contemporaines et continueront éternellement à séduire les hommes.

(1) Poème lyrique en trois actes de RENÉ FAUCHOIS, musique de GABRIEL FAURÉ; représenté au théâtre royal de la Monnaie, pour la première fois le 1^{er} décembre 1913.

L'aventure de Pénélope est une des plus touchantes de celles qui nous furent révélées par nos lectures de jeunesse. Au milieu de l'aride jardin des racines grecques, de telles rencontres étaient des oasis délicieuses, dont nous gardons le souvenir frais et presque reconnaissant. Il est charmant de constater que deux auteurs français se sont naturellement tournés vers une source trop négligée, et n'ont pas hésité à adopter un motif d'opéra que d'autres eussent, bien faussement, trouvé banal.

La patience fidèle de Pénélope a inspiré, au XVIII^e siècle, de nombreux musiciens italiens et quelques allemands, dont le *Dictionnaire des Opéras* fournit la liste. M. Fauchois a concentré en quelques scènes très simples les épisodes nombreux qui occupent plus de cent pages de l'*Odyssee*. Il s'est préoccupé surtout de la douce héroïne; il a supprimé Télémaque pour réduire à dix années l'absence d'Ulysse, donner ainsi plus de jeunesse à sa triste épouse, et justifier l'amour que les prétendants lui expriment. Il a atténué les sauvageries de la fable antique, laissant la vie aux servantes impudiques; MM. Richard Strauss et Hoffmannsthal eussent vraisemblablement rappelé la pendaison : « comme des grives aux ailes étendues, ces femmes ont leur tête sur la même ligne et des liens autour de leurs cous; elles agitent un peu les pieds, mais pas longtemps. » M. Fauchois néglige le caractère divin de l'épopée homérique, supprimant les interventions de Minerve, et faisant suggérer à la Reine, par Ulysse lui-même, la ruse de l'arc. Seul, l'hymne final est religieux, d'une religiosité trop grave et trop moderne peut-être pour des contemporains de la guerre de Troie. Ceci n'est pas une cri-

tique; chaque âge, chaque race transpose à son gré la forme des apologues dont la substance seule doit être respectée.

Toute l'œuvre, nous l'avons dit, repose sur le personnage de Pénélope; le poète, quoique non exempt de préciosité, a trouvé, en construisant ce rôle, des accents justes et délicats. Il eut également cette rare fortune de les voir exprimer par une artiste excellente. M^{me} Croiza, dont la composition tout entière est un modèle d'instinct exact et d'intelligence sensible. On ne saurait mieux exprimer la douce tendresse, la réserve, la mélancolie de l'épouse délaissée, cette fidélité naturelle, sans effort et sans phrases, plus idéale qu'Homère ne pouvait la concevoir, et qui confère à la création du librettiste une si émouvante poésie. Remarquez que Pénélope qui, la dernière, reconnaîtra réellement Ulysse, l'a deviné la première. « Oh! soupire-t-elle lorsqu'apparaît le mendiant, j'ai cru que c'était celui que j'appelais! » Il est juste qu'ensuite elle ne le reconnaisse pas; l'amante est enfermée dans son amour, dans ses souvenirs et ses espoirs; elle traverse la vie sans trop regarder autour d'elle. Mais elle devine pourtant; quand Ulysse s'oublie et se passionne: « Comme tu dis cela! » s'étonne-t-elle; et plus tard: « Ta voix me rappelle celle... Mais tu t'enorgueilliras si je te disais son nom. » Quelle touchante valeur l'interprète sait donner à ces détails! Elle ne sourit qu'une fois, d'un sourire presque complice, lorsqu'elle défait le travail du jour avec des doigts combien plus agiles qu'en maniant la navette! — Son mépris muet dans la scène odieuse où les prétendants caressent les servantes: elle se cache, elle est absente. — Son impassibilité pendant la scène de l'arc; elle sait qu'aucun ne pourrait réussir. — Lorsqu'Ulysse bande l'arme, elle se lève simplement, les mains crispées, et pâlit; quand il surgit enfin, vengeur, dans sa tunique qui vole, elle défaillit; le bonheur terrible frappe une femme accablée par trop d'attente, trop de larmes solitaires, qui ne comprend pas encore, et ne sait que tomber sur la poitrine aimée, appui trop intensément souhaité. M^{me} Croiza est le personnage même, et elle y ajoute: sa conception présente une Pénélope plus pure encore que celle rêvée par le versificateur. Aussi reçoit-elle du public l'hommage le plus valable: dans ce rôle essentiellement et noblement féminin, ce sont les femmes surtout qui se reconnaissent en elles, qui s'émeuvent et la remercient.

La partition de M. Fauré est l'une des meilleures que nous ait fait connaître l'école moderne de musique française, laquelle, parmi d'autres chefs-d'œuvre, nous a révélé depuis peu d'années *Pelléas*, *Ariane*, *l'Étranger* et *le Roi Arthur*. La musique de *Pénélope* est essentiellement musicale. Ni descriptive, ni littéraire, elle doit tout son charme, toute sa puissance intime à

la mélodie et à l'harmonie. Celle-ci est hardie, mais toujours lucide et logique. Si d'autres musiques ont plus d'ampleur ou d'éclat, celle de M. Fauré se distingue par sa tenue, sa souplesse, sa sensibilité. Le travail des thèmes conducteurs est discret mais précis; chacun d'eux est bref et significatif. L'attente de Pénélope se définit par une interrogation inquiète et tendre qui sert d'introduction au prélude et se transformera en accords d'une angoisse plus solennelle lorsqu'apparaît la Reine; — Ulysse, « guerrier doux », s'annonce par un appel simple et fier, deux quintes dont les extrêmes s'ajustent ensuite par deux octaves conjuguées, et que la trompette colore heureusement; — l'espoir de la Reine et l'amour des époux s'expriment par une figure ascendante d'une grâce sans pareille qui fournit, notamment, au premier acte, une péroraison exquise. Et les hargneux éclats du motif des prétendants! Et toutes les ciselures dont la partition fourmille! C'est par une arpège décomposée que l'orchestre découvre la toile inachevée; lorsque Pénélope défait les fils, la harpe et la flûte détaillent le motif renversé. Le deuxième acte, un duo dans une pastorale estompée, est remarquable d'unité, de sentiment et de couleur. Les deux ballets, courts, traversent l'intrigue comme une traînée de lumière dans un paysage; le premier sert d'accompagnement au chant de Pénélope, dont la tristesse, opposée à la broderie légère de la danse, est si prenante qu'on en a les larmes aux yeux.

On sait que *Pénélope* est la première œuvre théâtrale de M. Fauré. Cette voie, nouvelle pour lui, ouvre noblement la dernière partie de sa carrière. Son œuvre est profondément mûrie et marque une maîtrise parfaite. Maîtrise d'expression et de métier; l'orchestre est varié, délicat, soigné; l'écriture prosodique est adroite, le chant fréquemment à découvert, le récitatif aisé, assez parent de celui de Monteverde et de Debussy. Musique un peu immobile, peu théâtrale, en somme, dans sa ligne, son allure, ses accents, mais — si pénétrante, si pudique, si séduisante par sa sensibilité partout épandue et qui frémit doucement à la source même de l'inspiration! Le théâtre de la Monnaie est resté dans ses hautes traditions en présentant cette œuvre belle. L'interprétation est respectueuse et attentive; les décors charmants, particulièrement celui du deuxième acte. Les deux vestibules du premier et du troisième sont sans doute historiquement exacts dans leur polychromie; mais l'hellénisme de M. Fauré semble plus blanc, plus intellectuel, plus conventionnel peut-être. — Telle que ce théâtre nous la présente, *Pénélope* est une œuvre noble et sensible, de goût, de style et d'art purs.

HENRY LESBROUSSART

PEINTRES D'AUJOURD'HUI

Pierre Bonnard.

Les dons de peintre les plus délicieux, les plus nonchalants, les plus excessifs. Un sens pervers des arabesques. Un rien d'inquiétude sous le plaisir fuyant. Bonnard serait notre Verlaine, si Verlaine n'avait écrit *Sagesse*.

Un son de flûte aigu s'échappe de ses toiles voilées. Elles sentent aussi le boulevard, les jardins endimanchés, les chambres au réveil où flotte encore la buée rose, l'éponge du tub. Les murs fleuris, en leur moiteur soyeuse, se souviennent des baisers de la nuit. Des chats bizarres griffent des gris charmants.

De frêles, d'adorables, de savoureux frissons se dénudent sous des cheveux. Une lâche chemise frôle deux seins émus. De fins bas noirs s'emperlent du reflet d'une aurore charnelle. Sous la transparence de leurs sens éveillés, de tendres petites filles font, avec celle du matin, la toilette de leur pulpeuse vie. Rien n'est plus doux...

Ce peintre des voluptés graciles est aussi, souvent, un observateur d'une cruauté perspicace. On ne lui peut alors comparer que l'Octave Mirbeau des *Vingt-huit jours d'un neurasthénique*. Il marque, d'un trait appuyé, il souligne, d'un lyrisme méchant, les vices médiocres qui prennent le frais sous la tonnelle ou feuilletent sur la nappe les faits-divers de la semaine. Il ne déforme pas, il trahit comiquement, en éliminant d'un être tout ce qui n'émeut pas sa cursive ironie... Et un coin ensoleillé de maison, une verte fenêtre, un dressoir scintillant accusent encore la pauvreté animale, l'âme mesquine de ses damnés repus.

Mais ce que je préfère à tout, en ces sonatines de Bonnard, ce sont ses argents sourds, l'extase de ses gris, ces demi-aveux murmurés par l'ombre au clavecin de ses fantaisies. Il a des délicatesses ravies devant tout ce qui chatoie dans le crépuscule de l'aube. Personne n'a peint comme lui le jour atténué par les persiennes, les intérieurs niroitants, le blanc mystère des portes entr'ouvertes. Personne n'a fixé plus spécieusement le frisson nacré des épaules, des jambes mouillées, les rites clairs de la toilette féminine.

Ces temps-ci, il élargit sa manière. Il vit devant la mer. Il peint de grands panneaux méditerranéens. Un souci nouveau de la composition donne à ses toiles une densité plus ardente. Il était un poète charmant. Il devient un grand peintre.

JOACHIM GASQUET

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

La France devant l'Europe. — Le poète Rabindranath Tagore. — M. Marc Elder, lauréat du prix Goncourt. — **Enquête sur la Comédie-Française.** — Le prix de « la Vie heureuse ».

Passionnant (pour ceux qu'intéressent les questions sérieuses), le dernier livre de MM. Marius-Ary Leblond : *la France devant l'Europe* (1). J'ai retrouvé avec plaisir dans ce solide et courageux ouvrage, bourré à en éclater d'érudition et de pensées, d'intuitions et de théories, quelques-unes des études parues dans leur revue *la Vie*, dont j'ai si souvent ici même défini le rôle et

(1) MARIUS-ARY LEBLOND : *la France devant l'Europe*. (Paris, Fasquelle.)

l'importance. Mais j'en ai aussi trouvé d'autres. Et maintenant, je me rends compte de leur ensemble, de leur perspective, de leur cohérence.

Et d'abord je souhaiterais que personne aujourd'hui ne dépassât le ton modéré et mesuré qu'emploient MM. Leblond pour parler de patriotisme. Je suis écœuré de cette levée de boucliers de carton, brandis par des mains d'enfants enivrés de mots. Ah ! Dieu nous garde des romans patriotico-spiritualistes, des articles où l'on nous prouve que la guerre est la plus noble des occupations humaines, des bravades et des rodomontades des enquêteurs et des enquêtés de tout ordre ! Et puisqu'il s'agit de choses sérieuses, mettons à la porte les bavards. Laissons parler ceux qui ont réfléchi, laissons se montrer patriotes ceux-là surtout qui d'abord compriment la beauté et la générosité des idées libérales, la fécondité future de l'internationalisme. Ce qui me touche surtout dans le livre de MM. Leblond, c'est la sérénité de l'accent, l'impartialité de la discussion.

Il me faudrait la valeur d'un petit livre pour examiner et disséquer chacune des innombrables idées offertes ici à notre méditation. Mais une page entre toutes m'a frappé, c'est celle où les auteurs, examinant les raisons de l'expansion française et son essence, définissent notre rôle humain. Voilà le point essentiel. C'est une idée d'idéologue et cependant c'est la plus haute idée politique qui soit.

C'est la moralité de la France qui fait la grandeur, la générosité de son rôle historique. Aux ambitions paubritanniste, pangermaniste, panslaviste, extrairrédentiste, notre élite n'a jamais opposé qu'un idéal d'expansion pacifiste et humanitaire. À la dévorante Germania, à la formule « *Greater Britain* » comparez la formule « Grande France » ! « Un peuple n'est grand que par sa valeur d'humanité » (1), posait un des prophètes de la démocratie parisienne, Michelet. Tandis que l'Allemagne et l'Angleterre étalent orgueilleusement leur désir de s'augmenter sans cesse aux dépens des autres nations, il suffit à la France d'être moralement grande : la « Grande France » est celle qui a appelé l'Europe à la liberté et à la fraternité, admirée de Kant et de Goethe, et qui a défendu, dans la mesure du possible, les intérêts des petits peuples, qui a soutenu leurs revendications.

Voilà la vérité. Voilà la formule même du patriotisme. Voilà ce que devraient penser les petits auteurs qui reprennent l'Alsace en trois cents pages, tous les huit jours, sous une couverture jaune. Alors, ils seraient peut-être moins naïfs et, pour tout dire, moins prussiens. Il y a en effet une qualité de patriotisme, tout allemande, dont nous devrions nous garder. *La France devant l'Europe* nous enseignerait ce tact.

* * *

Le poète bengali Rabindranath Tagore, auquel vient d'échoir le prix Nobel pour 1913, est un grand poète. A cause de cette distinction (qui fut attribuée à Sully-Prudhomme), je me méfiais. J'avais tort. Il se trouve que cet écrivain est un homme de tout premier ordre. M. André Gide a traduit de la traduction anglaise (faite par l'auteur lui-même) le *Gitanjali*, qui paraîtra dans quelques jours. Cette *Offrande lyrique* (2) est une sorte de poème de la vie, consi-

(1) La phrase sert de devise épigraphique à *la Vie* elle-même. N'omettons pas de rappeler que MM. Leblond fondèrent, il y a une dizaine d'années, une petite revue appelée précisément : *la Grande France*, dont *la Vie* recueille, agrandi, l'héritage. C'est assez dire que leurs théories remontent loin et que leur patriotisme d'aujourd'hui n'est pas une fleur, gratuite et soudaine, de la mode. Au milieu de tant d'insincères bavards, ils font figure un peu de précurseurs.

(2) Au numéro de décembre de la *Nouvelle Revue Française*.

déré d'un point de vue mystique, du point de vue de la philosophie orientale de la réincarnation. Et c'est un hymne de joie, mais de joie profonde, spirituelle, de joie de l'âme. Magnifiques effusions poétiques. La forme rappelle un peu, et aussi la qualité des images, les quatrains d'Omar Khayyam. Mais c'est tout. La pensée est infiniment différente. Elle est aussi supérieure à celle de Khayyam que la philosophie hindoue l'est au matérialisme musulman. On dit que Khayyam fut un initié. Il n'y paraît guère. Tandis que Rabindranath Tagore est un grand panthéiste, un esprit tendre et védique, un cœur plein d'une sorte de bonheur secret, communiant avec le divin. Tel du moins il m'apparaît dans cet admirable *Gitanjali*, où je cueille, entre vingt autres, cette merveille :

Je n'ai pas eu conscience du moment où, d'abord, j'ai franchi le seuil de cette vie.

Quel fut le pouvoir qui m'a fait éclore à ce vaste mystère, comme une fleur s'ouvre à minuit dans la forêt ?

Lorsqu'au matin mes yeux se sont ouverts à la lumière, j'ai aussitôt senti que je n'étais pas un étranger sur cette terre et que, sous la forme de ma mère, l'inconnaissable sans forme et sans nom m'embrassait.

Ainsi de même, dans la mort, le même inconnu m'apparaîtra comme si je l'avais connu toujours. Et parce que j'aime cette vie, je sais que j'aimerai la mort aussi bien.

L'enfant gémit lorsque la mère le retire de son sein droit pour, un instant après, trouver consolation dans le sein gauche (1).

* * *

Le prix Goncourt a été décerné le 3 décembre, à midi, ou plutôt après le déjeuner de midi, le fameux déjeuner du Café de Paris.

C'est M. Marc Elder qui l'obtint, — M. Marc Elder, l'auteur de *Marthe Roucard*, un livre excellent, d'une psychologie intense et extrêmement dramatique, une étude affreusement précise et dure de la coquetterie féminine. Chose curieuse, j'ai retrouvé dans le volume qui obtint le prix, *le Peuple de la mer* (2), une situation analogue — oh ! très lointainement cependant — à celle de *Marthe Roucard*. C'est celle du ménage de Gaud, le gardien du phare, que sa femme, trop belle et trop ardente, torture de jalousie. C'est la même veine sentimentale.

Qu'on ne croie point pourtant que *le Peuple de la mer* soit une série d'études psychologiques. Ce sont bien plutôt des esquisses, très larges, très solides, très aérées, d'un réalisme assez net, avec cependant des échappées lyriques et une sorte de sens du monumental qui me font penser aux puissantes peintures de M. Lemordant, un des plus beaux marinistes bretons. C'est bien le peuple de la mer qui s'agit là, en effet, avec ses passions profondes et sourdes, que les mots, maladroits, n'expriment jamais, avec la fatalité de travail et de peine qui pèse sur lui, avec la noblesse et la poésie qu'il emprunte, presque inconsciemment, à la beauté du paysage.

Rapprochement qu'on ne manquera pas de faire, voici deux années de suite que le Prix Goncourt est décerné à une œuvre inspirée par les spectacles des gens de mer à deux écrivains vivant au milieu d'eux. Voilà un bon exemple de décentralisation littéraire.

La lutte fut chaude. Bien des concurrents de valeur étaient en

(1) Ce beau poème a été lu, ainsi que d'autres du même auteur, par M. André Gide au cours d'une conférence qu'il fit la semaine dernière sur Rabindranath Tagore au théâtre du Vieux-Colombier, — conférence qui avait attiré une très nombreuse assemblée de lettrés et d'artistes.

(2) MARC ELDER : *le Peuple de la mer*. (Paris, G. OUDIN.)

ligne : Léon Werth avec *la Maison blanche*, MM. Valéry Larbaud avec *A.-O. Barnabooth*, dont je parlerai prochainement, Henri Daguerches avec son admirable *Kilomètre 83*, Lucien Rolmer avec *les Amours ennemies*. J'ai parlé ici même du *Grand Meaulnes* de M. Alain Fournier, de *les Dieux chez nous*, de M. Georges Pioch. *Criquet*, de M^{me} Andrée Viollis (une charmante et fine étude d'adolescente en train de devenir femme, et qui en est vexée), *l'Homme sur la cime*, de M. Octave Aubry, les ouvrages de MM. Jules Leroux et Estar Vielle furent aussi nommés au cours des débats.

Somme toute une séance très mouvementée, et il n'y eut pas moins de onze tours de scrutin.

* * *

M. Maurice Le Blond a ouvert dans *la Vie* une enquête sur la Comédie-Française et sur la nécessité de sa subvention. La meilleure réponse est, sans contredit, celle de M. Jean Ajalbert. Il a si parfaitement discerné, sous les déclamations en faveur de l'art pur et de la jeunesse, l'arrière-pensée de l'arrivisme ! Il y a des morts qu'il faut qu'on tue. Mais il y a aussi des jeunes qu'il faut qu'on décourage :

Oui, oui, fermer la Comédie-Française — et avec la subvention, monter des pièces de jeunes, cent pièces de jeunes par an — avec un maximum de dépenses. Mais est-il bien intéressant que tant de jeunes abordent les planches ? Y a-t-il vraiment tant de jeunes qui aient à parler à la foule — et quelque chose à dire ?

Et puis les jeunes, les jeunes. Ils peuvent attendre et apprendre. Il y a des moins jeunes, et des vieux à reprendre, même les morts.

J'entends. Les jeunes sont pressés de gagner 300,000 francs par an, comme les auteurs en vogue. Si une pièce ne rapportait que quelques centaines de francs, comme de très beaux livres, il y aurait moins de vocations théâtrales.

En effet.

* * *

Et il y aurait ainsi moins d'encombrement dans la librairie, s'il n'y avait pas tant de prix littéraires. C'est effrayant.

Je fais volontiers une exception pour M^{me} Camille Marbo, dont *la Statue voilée* vient d'être couronnée par le jury de *la Vie heureuse*. C'est une œuvre de psychologie à la fois puissante et délicate, conçue par un esprit viril, fier, sans aucune des pauvretés ni des défaillances féminines. Quelque chose de rare.

* * *

Erratum. — Dans notre numéro du 7 décembre (page 388, première colonne), il faut lire Louis Sonolet et non Povolet. C'est M. Louis Sonolet qui est, avec le comte Fleury, l'auteur de *La Société du Second Empire*. F. M.

Le Théâtre des Champs-Élysées.

La disparition du Théâtre des Champs-Élysées, auquel le sort fut contraire, prive Paris d'une de ses attractions les plus prisées des artistes. « C'est infiniment triste et désobligeant pour l'art, car il faudra beaucoup de temps pour retrouver un pareil élan », dit avec raison M. Claude Debussy dans la revue musicale S. I. M. Et tous ceux que n'aveuglent pas les inimitiés personnelles, les passions politiques ou l'esprit de concurrence déploreront avec

nous que le noble effort de M. Gabriel Astruc, qui dépensa dans la fondation de ce théâtre une activité et une énergie surhumaines, n'ait pas été soutenu par le public.

Car l'unique cause de ce désastre, c'est que l'œuvre n'a pas été encouragée comme étaient en droit de l'espérer ses promoteurs. M. Pierre Lalo a, dans une chronique du *Temps*, fait remarquer qu'en quatre mois — les quatre mois dans lesquels a tenu toute l'existence du théâtre! — la scène des Champs-Élysées avait déployé une activité plus grande et montré plus de zèle à servir la musique que d'autres en un nombre égal d'années. On y put applaudir Berlioz et Gabriel Fauré, Weber et Paul Dukas, Moussorgsky et Claude Debussy. Ravel, Schmitt et Stravinsky lui doivent une hospitalité qui ne leur eût sans doute pas été si généreusement accordée ailleurs. Mais s'il eût monté quelque *Butterfly* ou *Fille de Far-West* au lieu de s'obstiner à jouer des œuvres musicales, le directeur de ce théâtre paradoxal et non subventionné aurait vraisemblablement conquis Paris.

Quels équilibristes, quels chiens savants vont maintenant contempler, du haut de leur coupole lumineuse, les neuf symphonies, les héros de l'épopée wagnérienne et tous les dieux et demi-dieux lyriques groupés par l'art recueilli et profond de M. Maurice Denis? Il est question de faire du Théâtre des Champs-Élysées une succursale du Colysée de Londres. Les pourparlers sont, assure-t-on, sur le point d'aboutir, et ainsi l'héritage si précieusement amassé par des artistes passerait à un music-hall! On s'efforce d'atténuer le choc en réservant pour l'Association des Concerts du Conservatoire les matinées dominicales. Si l'on y réussit, les Neuf Symphonies pourront encore, sans se voiler la face, déployer autour de l'effigie nue de Beethoven la grâce de leurs gestes rythmiques et Parsifal élever le Saint-Graal vers le ciel d'une main que ne fera pas trembler la honte. O. M.

NOTES DE MUSIQUE

Au Théâtre de la Monnaie.

Première représentation de *L'Enfant prodigue*, scène lyrique en un acte, poème de M. GUINAND, musique de M. DEBUSSY. — Reprise de *Kaatje*.

L'Enfant prodigue est le prix de Rome de M. Debussy. Cette « cantate » se prête à une jolie mise en scène, et produit, au théâtre, un effet fort agréable. Elle n'a que peu de chose de ces productions quasi officielles qui, sitôt couronnées, tombent dans l'oubli. Elle ne laisse point encore entrevoir le Debussy de *Pelléas*, mais elle a des qualités d'invention, de vie et de mesure qui décèlent un tempérament d'artiste dont on peut attendre beaucoup. Elle est très mélodique et fait souvent penser à un Massenet épuré. L'écriture en est élégante et l'orchestre finement coloré.

L'Enfant prodigue reçoit, sous la direction de M. Lauweryns, une interprétation excellente de la part de M^{lle} Symiane, et de MM. Girod et Billot.

La reprise de la *Kaatje* de MM. Spaak et Buñin a provoqué chez la plupart un vif mouvement de sympathie. On ne peut se défendre d'aimer une œuvre écrite avec autant de sérieux et de sensibilité, et d'admirer l'effort d'un musicien aussi sincèrement épris de son sujet. Que M. Buñin persiste dans la bonne voie où il s'est engagé, et il est certain que nous entendrons encore de lui maintes choses dignes d'être retenues.

Les interprètes de *Kaatje* étaient ceux de l'an dernier, à part M^{lle} Symiane, une excellente Pomona.

A la section belge de la S. I. M.

Le centenaire de la naissance de Wagner a été célébré d'une façon tout intime, la semaine dernière, par la section belge de la

Société Internationale de Musique. M. Ernest Closson avait assumé la tâche difficile de parler du maître. Il l'a fait avec son aisance coutumière, et cette netteté qui provient de la connaissance toujours parfaite des sujets qu'il aborde. Très simplement et très clairement, il a défini, en une synthèse substantielle et fort habilement ramassée, les caractéristiques essentielles du système dramatique wagnérien.

Le concours de M. Gustave Simon, professeur au Conservatoire grand-ducal de Luxembourg, fut, pour cette commémoration, un appoint de la plus haute valeur. Rarement nous avons entendu chanter au concert, avec un tel souci du style et de l'accent, la *Méditation de Hans Sachs*, les *Schmerzen* et la *Prière d'Amfortas*. Il n'est pas jusqu'aux *Deux grenadiers* — dont une comparaison avec ceux de Schumann fait éclater l'infériorité — que M. Simon ne soit parvenu à ennoblir par la justesse et la mâle sobriété de son interprétation. CH. V.

M. G. Schneevogt.

M. G. Schneevogt, qui dirigera demain soir au Théâtre de la Monnaie le troisième Concert populaire, n'est pas un inconnu pour le public bruxellois. En 1905, il vint donner un concert à l'Alhambra avec l'orchestre Kaim, à la tête duquel il avait repris la place de Félix Weingartner, et l'on se rappelle le succès retentissant qui lui fut fait alors. Depuis, M. G. Schneevogt a été nommé chef d'orchestre à Helsingfors, et il dirige aussi les Concerts symphoniques de Riga et ceux de la Société impériale de musique de Saint-Petersbourg.

Né en 1872, M. Schneevogt, d'origine finlandaise, a fait une partie de ses études musicales à Bruxelles, où il fut l'élève, pour le violoncelle, du regretté Joseph Jacob. M. Schneevogt fera connaître au public bruxellois une importante et très belle œuvre d'un de ses compatriotes, la Symphonie en *mi* mineur (op. 39) de J. Sibelius, le compositeur dont plusieurs œuvres symphoniques ont déjà figuré aux programmes de nos grands concerts. L'orchestre exécutera également les *Sirènes*, poème symphonique de A. Glière; cette œuvre, extrêmement colorée et d'une facture instrumentale des plus intéressantes, n'a jamais été donnée à Bruxelles.

Comme soliste, on entendra à ce concert le délicieux violoniste Jacques Thibaud, qui jouera le beau poème pour violon et orchestre de Chausson, et la Rapsodie espagnole de Lalo, que créa jadis Sarasate, et qui est restée une des œuvres modernes les plus justement populaires.

MEMENTO MUSICAL

Pour rappel, lundi 15, à 8 h. 1/2, au théâtre de la Monnaie, troisième concert d'abonnement des Concerts populaires, sous la direction de M. Schneevogt, chef d'orchestre des Concerts symphoniques de Riga et avec le concours de M. Jacques Thibaud, violoniste.

Mêmes jour et heure, à la Grande-Harmonie, premier concert de la Société nationale des Compositeurs belges, avec le concours de M^{lle} Lina Pollard, cantatrice, Alice Cholet, violoniste, et Henriette Eggermont, pianiste, ainsi que de M. de Bourguignon, pianiste. Au programme : Oeuvres de Jadin, Duysburgh, Henri Henge, Paul Gilson, A. De Boeck, Frémolle et Albert Dupuis.

Mercredi 17, à 8 h. 1/2, Salle Patria, troisième concert d'abonnement de la Société Philharmonique, avec le concours du pianiste Carl Friedberg. Au programme : Hændel, Beethoven, Schumann, Chopin, etc.

Jeudi 18, à 8 h. 3/4, Salle Nouvelle, récital de chant par M^{lle} Louise M. Fonsny.

Dimanche 21, à 2 heures, au Conservatoire royal, premier concert de l'Association des Concerts, avec le concours de M^{lle} Edith Buyens, M^{me} Stranart-Loriaux, M^{lle} Spanoghe, MM. Jean Mertens, Gonze et Chantraine. Au programme : *Israël en Égypte*, oratorio de Hændel. Première répétition générale, le 18; deuxième répétition, le 20 à 2 heures.

Lundi 22, à 8 h. 1/2, Salle Patria, premier concert de l'Union musicale belge, avec le concours de M^{me} Delacre, MM. Emile Vanderborgh, Emile Bosquet et le quatuor Zimmer. Oeuvres de M. Victor Vreuls. — Même jour et heure, Scola Musicæ (90 rue Gallait), récital de piano donné par M. Sidney Vantyn. Au programme : Beethoven, Schumann, Schubert, Moszkowski, Liszt, etc.

Mardi 30, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de violon par M. Victor Rauter, avec le concours de M^{me} Marie Everaers, pianiste.

PUBLICATIONS D'ART

EUGÈNE BACHA : *Les Très belles miniatures de la Bibliothèque Royale de Belgique*. — FIERENS-GEVAERT : *La Peinture au Musée ancien de Bruxelles*.

Jusqu'ici les collections de manuscrits enluminés que possède la Bibliothèque Royale n'étaient visitées que par de rares curieux, des étrangers de passage, des archéologues, des bibliophiles, des savants. Or, il existe au cabinet des manuscrits des œuvres magistrales, qui comptent parmi les meilleurs produits de l'art des enlumineurs. A M. Eugène Bacha, le conservateur actuel, revient l'honneur de continuer l'œuvre entreprise par le P. van den Gheyn pour la vulgarisation des chefs-d'œuvre de l'enluminure. Il publie aujourd'hui, en un album luxueux et cependant à la portée de tout le monde, *les Très belles miniatures de la Bibliothèque Royale de Belgique* (1). Il n'y a pas longtemps qu'on a reconnu l'opportunité de publier les chefs-d'œuvre des miniatures anciennes contenues dans les vieux manuscrits. Il fallut l'incendie de la Bibliothèque de Turin, qui consuma les admirables *Heures de Turin*, pour qu'on se rendit compte de la nécessité de ces publications. L'éditeur Van Oest a déjà à son actif une série importante d'albums composée des reproductions des plus belles miniatures. Cette dernière publication aura l'avantage de révéler les trésors de notre Bibliothèque à toute une partie du public qui ne peut les admirer à Bruxelles même, et de plus elle attirera vers nos collections les artistes qui ne manqueraient pas de trouver dans les chefs-d'œuvre des miniaturistes anciens des enseignements précieux pour leur art. C'est tout cela qu'expose excellemment M. Eugène Bacha dans sa préface. Indépendamment de l'étude introductive de M. Bacha, l'ouvrage comporte la reproduction de 57 très belles miniatures, choisies parmi les plus caractéristiques de l'art des enlumineurs et attribuées à Jean Le Tavernier, Loysel Liédet, Guillaume Vrelant, André Beau-neveu, etc.

* * *

L'ouvrage de M. Fierens-Gevaert *la Peinture au Musée ancien de Bruxelles* (2) réalise pour notre collection de tableaux et de sculptures ce qui a été fait déjà pour la plupart des Musées d'Europe par M. G. Geffroy. Cet ouvrage, attendu impatiemment, est composé avec le plus grand soin, et aussi avec une méthode, une science, une clarté dans l'exposition également remarquables. Outre l'illustration abondante, on y trouve une série de chapitres destinés de faire valoir et à expliquer les plus beaux morceaux de nos collections; et ces chapitres, reliés entre eux, forment un résumé suggestif et complet de l'histoire de l'art de nos provinces. Après un abrégé historique du Musée de Bruxelles, M. Fierens-Gevaert traite tour à tour des *Créateurs de la peinture néerlandaise*, des *Grands primitifs*, des *Débuts de l'italianisme*, des *Premiers temps du romanisme*, jusqu'à la grande période flamande du XVII^e siècle. Comme on le voit, le livre de M. Fierens-Gevaert forme un guide indispensable et très clair pour tous ceux qui s'intéressent à notre art national et qui désirent l'étudier spécialement au Musée ancien de Bruxelles. F. H.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *L'Ame du purgatoire*, par PIERRE NOTHOMB. Bruxelles, H. Lamartin (éditions du *Musque*). — Poésies d'EDOUARD

(1) Bruxelles, G. van Oest et C^{ie}.

(2) Id.

DUJARDIN (*la Comédie des Amours, le Délassement du guerrier, Pièces anciennes*). Ed. complète. Paris, *Mercur de France*. — *Livret de vers*, par J.-F. SIMON. Paris, éd. de la *Phalange*. — *Le Tabernacle d'amour*, par MARCEL VANDERAUWERA. Préface d'IWAN GILKIN Bruxelles, A. Dewit. — *L'Ame en état de grâce*, par RENÉ GERMANE Bruxelles, éd. de *Durendal*.

ROMAN. — *La Rose des ruines*, par VICTOR MARGUERITTE. Paris, Bibliothèque Charpentier (E. Fasquelle). — *Le citoyen Collette*, par EDMOND GLESENER. Bruxelles, *Association des Écrivains belges*. — *L'Aventure de Thérèse Beauchamps*, par FRANCIS DE VIOMANDRE. Paris, Calmann-Lévy. — *Le Plateau de laque*, par HENRI DE RÉGNIER. Paris, *Mercur de France*.

CRITIQUE. — *Les Frisques du Campo Santo de Pise*, essai critique illustré de 36 reproductions, par ABEL LESALLE. Paris, E. Sansot et C^{ie}. — *L'Esthétique du Paysage*, par FR. PAULHAN, avec 14 planches hors texte. Paris, F. Alcan. — *Un pauvre : Charles-Louis-Philippe*, par FRÉDÉRIC DENIS. Bruxelles, éd. du *Thyise*. — *Suarès*, par HENRY DOMMARTIN. Paris, bibliothèque de l'*Occident*. — *Claude Debussy et son œuvre*, par DANIEL CHENNEVIÈRE. Paris, Durand et C^{ie}. — *La Sonate*, étude de son évolution technique, historique et expressive en vue de l'interprétation et de l'audition, par BLANCHE SELVA. Paris, Rouart, Lerolle et C^{ie}. — *L'Aria ancienne; Ida Isori et son art du bel-canto*, par le D^r RICHARD BATKA. Préface de P. TITTA. Paris, Costallat et C^{ie}. — *Petit traité du Havane*, par M. DES OMBIAUX. Bruxelles, O. Lamberty.

VOYAGES. — *Écrit en Chine*, par GILBERT DE VOISINS. Paris, H. Floury.

NÉCROLOGIE

Ferdinand Dugué.

L'auteur des *Pirates de la Savane*, de la *Bouquetière des Innocents*, de *Monsieur Pinchard* et de tant d'autres pièces qui alimentèrent autrefois le répertoire habituel des théâtres de drame, Ferdinand Dugué, est mort à Paris, la semaine dernière, des suites d'un accident.

Né à Chartres au début de 1816, il allait atteindre sa quatre-vingt-dix-huitième année.

Demeuré très alerte malgré son grand âge, Ferdinand Dugué partageait son temps entre Paris, qui le félicita jadis, et une propriété qu'il possédait aux environs de Chartres.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Musée de Peinture moderne, 54^e exposition de la Société royale belge des Aquarellistes. — Cercle artistique, MM. Aimé Stevens et Emile Thysebaert (dernier jour); M^{lles} Jenny Montigny et Léo Jo (à partir du 15). — Galerie Georges Giroux, M. Alfred Delaunois. — Galerie d'art, M. Victor Wagemakers. — Studio, M. Jules Van de Leene (jusqu'au 15). — Art décoratif, 102 boulevard de Waterloo, broderies anciennes et modernes de M^{me} G. Dangotte. — Ecole professionnelle d'art décoratif appliqué, 49 rue Ernest-Allard, travaux des élèves (jusqu'au 18).

BRUGES. — Salle des Halles, 36^e Salon du Cercle artistique brugeois.

MONS. — Nouveau Musée des Beaux-Arts, exposition du Cercle d'art « L'Essaim ».

Le 22 décembre s'ouvrira au Cercle Artistique l'exposition des maquettes des décors de *Parsifal*, exécutées par M. Delescluze, ainsi que des études faites en Espagne par l'excellent artiste en vue de ces décors.

Répondant au désir qui lui a été exprimé par la commission du Cercle, M. Maurice Kufferath, directeur du théâtre de la Monnaie, fera, durant l'exposition, une conférence sur *Parsifal*.

Le Conseil provincial du Brabant, qui décerne chaque année, pour l'encouragement des Lettres belges, des prix aux écrivains

de langue française et flamande, vient d'attribuer ces distinctions à MM. Edmond Glesener (*Monsieur Honoré et le Citoyen Colette*), Paul Reider (*Marcel Ramny*), Lucien Christophe (*les Jeux et la Flamme*), D. J. D bouck (*Vies agrestes*), Jean de Bosschère (*les Métiers divins*), Elshot, Van Kaldekerke, Mennekens et le père Hilarion Thans

En outre, le prix de 500 francs destiné aux revues littéraires a été partagé entre le *Roman pays de Brabant* (Nivelles) et *De Tijd* (Anvers).

Marc De Vos, le bon sculpteur bruxellois du dix-septième siècle, à qui sont dus notamment la chaire de N.-D. au Sablon et les bas-reliefs des maisons de la Louve et du Renard, Grand'Place, est aussi, dit *le Soir*, l'auteur d'une œuvre peu connue, *la Laitière*, actuellement cachée dans un des bas-fonds du Parc.

Cette statue était destinée à la porte d'entrée de l'église Saint-Nicolas, rue au Beurre. Elle s'y trouva pendant longtemps. Le collège échevinal a décidé de lui restituer cet ancien emplacement.

Dans la même pensée de respect pour les souvenirs du vieux Bruxelles, le collège échevinal a décidé la restauration de la petite chapelle Saint-Roch, accolée à une façade de la pittoresque ruelle du Pays de Liège.

M. Eugène Ysaye s'embarquera jeudi prochain pour l'Amérique, où l'appellent les plus brillants engagements. M^{me} Eugène Ysaye accompagnera dans cette nouvelle tournée le célèbre virtuose.

Une nouvelle revue, *la Tribune Musicale*, organe bi-mensuel illustré, paraîtra à dater du 1^{er} janvier prochain sous la direction de M. U. Bosquet (Paris) et M. Crickboom (Bruxelles). Son but est défini en ces termes dans le programme qui vient d'être distribué : « Sans avoir la prétention d'être le messager de l'art nouveau et d'apporter à ses fidèles un régal toujours renouvelé de travaux inédits ; sans vouloir prétendre que rien de ce qui se dit, ni de ce qui s'écrit dans l'univers ne lui restera étranger, nous croyons fermement cependant que la *Tribune Musicale* remplira, à côté de ses aînées, un rôle particulièrement utile pour la propagation des œuvres modernes de tous les domaines et pour les réformes qui s'imposent dans l'enseignement. »

Nous souhaitons cordialement la bienvenue à notre nouveau confrère, dont les bureaux sont établis à Paris, rue du Faubourg Saint-Honoré 236, à Bruxelles rue de la Source 4).

L'Union Nationale Dentellière, sous les auspices de laquelle fonctionne déjà un cours de technique dentellière, ouvrira le 9 janvier prochain le cours de *Dessin de dentelles* annoncé précédemment. Ce dernier cours se donnera dans les locaux de l'Ecole professionnelle Funck, rue du Poinçon 28, mis gracieusement, dans ce but, à la disposition de *L'Union Nationale Dentellière* par l'administration communale de Bruxelles.

L'éditeur G. Van Oest met en souscription, à 60 francs l'exemplaire, un ouvrage consacré aux *Dentelles anciennes de la*

Collection Alfred Lescure et comprenant cinquante planches reproduisant cent pièces diverses de Bruxelles, Malines, Valenciennes et Binche décrites par M. Eugène Van Overloop, conservateur en chef des Musées du Cinquantenaire.

Cet ouvrage fait partie de la série de « Matériaux pour servir à l'histoire de la dentelle en Belgique ».

Une exposition d'art théâtral comprenant des maquettes, projets de décors, figurines, affiches, etc., s'ouvrira en février 1914 au Musée des Arts industriels de Zurich, qui actuellement a réuni dans ses galeries un ensemble relatif à la décoration des tables de salles à manger.

De Paris :

La première représentation de *Parsifal* à l'Opéra sous la direction de M. André Messager est fixée au dimanche 4 janvier ; répétition générale le jeudi 1^{er}. Les rôles principaux seront interprétés par M^{lle} L. Bréval (Kundry), MM Lestelly (Amfortas), Franz (Parsifal), Delmas (Gurnemanz), Journet (Klingsor), et Gresse (Tituel).

Sous le titre : *le Petit théâtre anglais*, une société vient de se constituer en vue de donner régulièrement à Paris des représentations d'œuvres dramatiques anglaises jouées par des artistes de Londres. Le premier spectacle, qui aura lieu en février, se composera du *Marchand de Venise* de Shakespeare, le deuxième sera consacré à la pièce de Bernard Shaw *Man and Superman* (*Humain et Surhumain*).

Adresser les demandes d'abonnement (25 fr. par an) à M. Philip Caar, 21 Quai Bourbon, Paris.

Librairie G. VAN OEST & C^{ie}

Place du Musée, 4, BRUXELLES

LIVRES D'ÉTRENNES

La Peinture ancienne au Musée de Bruxelles, par FIERENS-GEVAERT ; un volume petit in-4^o ; 174 reproductions hors texte. Prix : 10 francs.

Album historique de la Belgique, par H. VAN DER LINDEN et H. OBREEN ; un volume petit in-4^o, contenant 110 pages de texte et 240 illustrations hors texte. Prix : 21 francs.

Les Vertus Bourgeoises, par H. CARTON DE WIART. Edition de luxe formant un beau volume grand in-8^o carré, illustré de 88 dessins coloriés d'Amédée Lynen. Prix : 25 francs.

Les très belles miniatures de la Bibliothèque royale de Belgique, par EUGÈNE BACHA. Beau volume de format in 4^o Jésus, contenant 56 planches hors texte en héliotypie. Prix : 30 francs.

Vient de paraître chez MM. DURAND & C^{ie}, éditeurs

4, Place de la Madeleine, PARIS

- L. CEILLIER. — **Prélude, Lude, Interlude et Postlude** pour le piano. — Prix net : 5 fr.
- C. DEBUSSY. — **La Boîte à Joujoux**, ballet pour enfants. Illustrations en couleurs d'ANDRÉ HELLÉ. — Prix net : broché, 12 fr. ; cartonné, 15 fr.
- G. FAURÉ. — **Onzième nocturne** pour le piano (op. 104, n^o 1). — Prix net : 2 fr. **Dixième barcarolle** pour le piano (op. 104, n^o 2). — Prix net : 2 fr.
- J. GUY ROPARTZ. — **Deux poèmes** pour chant et orchestre. I. *Le Manoir* (CH. LE GOFFIC). — II. *Lied du soir*. Transcription pour chant et piano. — Prix net : 2 fr. 50 et 2 fr.
- M. RAVEL. — **Daphnis et Chloé**, ballet en un acte. Fragments symphoniques (2^{me} série). Partition d'orchestre format de poche. — Prix net : 15 fr.
- M. ROUSSEL. — **Le festin de l'Araignée**, ballet-pantomime de GILBERT DE VOISINS. Fragments symphoniques. Partition d'orchestre format de poche. — Prix net : 8 fr.

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN
BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

La Maison MERCKX-SCHIMPER

21, RUE TRAVERSIÈRE

Se recommande pour ses **Corsets, Jupons et Ceintures**. —
Dernière création : le **Corset tricot peau de Suède**, ne se déformant pas.

Vend la **Ceinture élastique** pour Messieurs.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE
FONDÉE PAR LA
SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE
(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

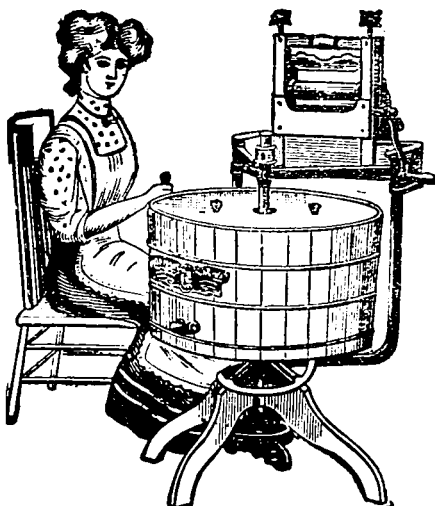
Le numéro : France et Belgique, 1 fr. 50.
Union postale, 2 francs.

Abonnements } Etranger, 20 francs par an.
 } France et Belgique, 15 francs.

Rédaction et Administration : **22, rue St-Augustin**
PARIS

RÉDACTION POUR LA BELGIQUE :
M. René LYR, avenue Marie-Chlotilde
WATERMAEL

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



MACHINE A LAVER MORISONS

Lave les dentelles sans déchirer un fil.

Elle est **SANS POINTES EN BOIS, SANS TIGE AU MILIEU DE LA CUELLE, SANS BILLES, SANS RESSORTS, SANS ROULETTES.**

Chasse l'eau de savon à travers le linge à laver, de gauche à droite, de droite à gauche, du centre vers les bords, de bas en haut et tape le linge en même temps sur toute sa surface.

Lave le linge en 6 minutes sans le faire bouillir! et fonctionne par son propre poids.

ON LAVE EN ÉTANT ASSIS

Je donne dans toute la Belgique aux personnes que je juge dignes de confiance une machine à laver **MORISONS** à l'essai pendant un mois et je paie moi-même les ports aller et retour — La Morisons Washer est vendue payable à la semaine ou au mois.

Demandez la brochure illustrée n° 530 avec prix à
J. L. MORISONS, 109 rue Dambrugge, Anvers.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Bruxelles. — L'IMPRIMERIE (anc. Établ^s V^e Monnom soc. anon.)

VENTE PUBLIQUE
le mardi 16 décembre et les deux jours suivants
D'UNE IMPORTANTE RÉUNION DE
LIVRES, DESSINS ET ESTAMPES
provenant des collections
de feu MM. G. DE MOLINARI,
Correspondant de l'Institut de France, Directeur du *Journal des Economistes*
et FERNAND POPPELIN, Docteur en médecine
et de M. E. DE VIGNE, Architecte.
(2^{me} partie).

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de M. L. GROSEMANS, notaire, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86 rue de la Montagne.
Le catalogue, illustré de 30 reproductions et comprenant 771 numéros, se vend 3 francs.

Exposition générale le jeudi 11 décembre, de 10 heures à midi et de 2 à 6 heures (le catalogue servant de carte d'entrée), et partielle les jours de vente, de 10 heures à midi.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES
(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.
Le nouveau catalogue vient de paraître. Prix : 2 fr. franco 2 fr. 50.
ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.
Service de périodiques à domicile.
Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement. 10 francs par an.
Le numéro 1 franc " "

TAPIS D'ORIENT

DAISÈME 2, RUE LEOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.
A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Salon d'Automne : III. *Art décoratif* (G. JEAN-AUBRY). — Chronique littéraire : « *Les Écrits français* » ; *Poésies de MM. Valéry Larbaud et Louis Piérard* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Son Retour. — Théâtre de l'Œuvre : *Le Baladin du Monde occidental* (O. M.). — Memento musical. — Chronique musicale : *La Querelle; Lady Tartufe* (G. R.). — Nécrologie : *Roger Marx* (O. M.). — Petite Chronique.

LE SALON D'AUTOMNE ⁽¹⁾

III

Art décoratif.

N'y eût-il, en fait de Salon d'Automne, que la seule section du mobilier, c'en serait assurément assez pour justifier son importance et son heureux enseignement. Non seulement le nombre et l'importance des envois s'y accroît, mais nous voyons peu à peu disparaître des influences exotiques et s'affirmer mieux une expression décorative plus proche de nos intimes tendances.

Il s'en trouvera encore, certes, pour regretter de ne pas voir une plus forte unification de style et pour s'élever contre l'anarchie qui règne selon eux au camp des meubliers. Au temps où l'art d'une nation était selon le goût d'une société réduite, et soumise par le régime monarchique à une direction ferme et à des habitudes sociales indiscutées, la formation d'un style devait être plus facilement réalisable. Il est peut-être des esprits qui pensent qu'il n'y a pas de théâtre valable

(1) Suite et fin. Voir nos numéros des 23 novembre et 7 décembre.

si l'on ne réinstalle la règle d'Aristote : il n'est pas malaisé de leur prouver que leur pensée sur ce point n'est qu'une question de sentiment. Pour ma part ces tiraillements, cette absence de doctrine ne me semblent pas déplaisants, et à défaut d'unification, du moins une recherche sincère et étudiée de l'appropriation aux besoins doit nécessairement, fatalement refléter les habitudes foncières de notre société française.

Les « patriotes d'art » s'indigneront encore de trouver tant de traces d'influences étrangères : m'étant réjoui de les avoir vues s'exercer à renouveler nos points de vue, puis-je ne pas me réjouir aujourd'hui de les voir se fondre dans des préoccupations françaises, conformes à notre intime sentiment ?

Ne rééditons pas à l'égard de Munich ou des Russes l'action des ennemis de l'impressionnisme que Degas a marqués de son mot fameux : « Ils nous fusillent, mais ils fouillent nos poches ». Soyons assez pénétrés de notre vitalité pour reconnaître ce que nous devons aux voisins, et le jour où nous pouvons nous passer d'eux, ne méprisons pas ceux qui nous ont donné des idées : c'est une simple question de tact et de dignité.

L'influence de Munich décroît au Salon d'Automne : il n'en peut être autrement puisque nous avons chez nous des artistes pénétrés de notre art et de notre esprit, et qui depuis plusieurs années étudient patiemment l'adaptation des idées nouvelles au goût essentiel de la France.

Chaque année, s'augmente l'intérêt de cette section du mobilier ; l'ingéniosité de nos artisans se révèle dans de minimes détails ou dans de grands ensembles ; le tarabiscotage des premières années et le goût de l'excentrique ont fait place peu à peu à un sens plus juste de

nos proportions et de notre évolution morale et sociale. C'est pour nous, en vérité, un spectacle heureux et réconfortant.

Certains restent trop constamment attachés aux idées qui firent leurs premiers succès et nous ne pouvons avoir pour eux que du respect à défaut de sympathie vive et neuve. Majorelle demeure immuablement fidèle aux tendances qui firent il y a près de vingt ans la gloire et l'attrait de l'école de Nancy; mais que cela est lourd et surchargé, et correspond peu à notre esthétique française qui réclame pour tous les arts la grâce dans la solidité! Il reste dans ces témoignages de Nancy un je ne sais quoi de germanique qui ne parvient pas à s'atténuer.

Et vraiment cela répond-il à nos goûts, ces sièges immuables, ces banquettes prises dans la boiserie, ces dossiers qui deviennent des étagères et ces meubles qui sont, dans leur dessein, comme ces couteaux à cent emplois divers?

Je sais bien que l'exiguïté des appartements modernes commande une juste économie de place et une extraordinaire ingéniosité à combiner divers desseins, mais cela ne peut aller sans un souci d'amabilité et de confort : c'est précisément cette grâce qui fait défaut à l'école de Nancy, que ce soit dans les ensembles de Gauthier ou dans ceux de Majorelle.

Comme les années dernières, André Groult expose l'un des ensembles les plus séduisants : l'influence anglaise s'y montre encore et la décoration des boiseries rappelle trop, à mon sens, le goût des Anglais de la société moyenne pour ces petits macarons en crème fouettée ou ces étagères de dessus de cheminées exaspérantes pour un œil français. Mais cette réserve faite, ce petit salon de Groult est un pur délice : grâce, confort, harmonie, « luxe, calme et volupté », tout y est. La forme pleine et douce des meubles invite à des repos ou de calmes entretiens. Le divan en alcove est d'une séduction élégante, et il règne dans cette pièce une discrétion rare, un raffinement maître de sa joie : ce n'est pas une pièce où l'on peut rester un instant, cela vous a un avant-goût d'éternité, si j'ose dire, extrêmement attirant. Une soie charmante, d'un bleu d'ardoise à bouquets vieux-rose, tapisse le divan et les meubles et s'harmonise avec bonheur à l'acajou somptueux des objets.

L'ensemble de Jallot témoigne une fois de plus de l'art simple et sûr de cet artiste : il est de ceux qui semblent n'avoir puisé que dans la tradition française la force de leurs innovations. Les meubles de Jallot ne sont pas de ceux qui étonnent, mais qui retiennent. Son utilisation du mérisier verni, cette année, est tout à fait attachante. Je regrette dans cet ensemble la table de travail qui fait un peu trop salon de lecture et qui détonne auprès des vitrines; cela tient à sa

place et non pas à la table elle-même, qui est d'un dessin harmonieux et simple et qui n'a que le tort d'être une table de bureau dans un ensemble qui ne donne pas cette impression. Considérés séparément, chacun de ces meubles est une œuvre raisonnée, logique et d'un métier sûr. Jallot est un de ceux sur lesquels on peut le plus compter pour donner des témoignages durables de l'art français d'ameublement.

J'en dirai autant, bien que dans un ordre plus sincère et plus somptueux à la fois, d'Eugène Gaillard, dont le coin d'atelier est une belle réalisation.

Je veux signaler encore la chambre à coucher de Huillard, aux vastes meubles harmonieux : grand lit, divan et armoire en laqué blanc, à compositions bleues peintes par Guérin, et sa salle à manger, un peu exotique, mais d'un travail et d'un sens du bois admirables ; la chambre à coucher de Follot bleu et argent, étrange sans acidité, séduisante et un peu perverse, mais d'une tenue d'ensemble des plus louable; le boudoir de Süe et Palyart, somptueux et sourd, un peu funèbre avec son grand canapé de soie bleue et noire, à boiseries rouges, et un petit fauteuil d'un dessin charmant, un des plus jolis objets du Salon ; la chambre à coucher d'Emile Séguy, d'une sculpture curieuse et harmonieuse. Je persiste à déplorer l'art de Maurice Dufrène qui, jadis, donna plus que des espérances et qui maintenant tarabiscote le Louis XVI à ravir les tapisseries officiels : c'est du meuble pour les gens qui ont cru que La Touche était l'égal de Fragonard ; c'est une esthétique de gens du monde à laquelle je tiens à ne pas m'abaisser ; laissons cette société à ses illusions, et à son amour, sans discernement, pour le dix-huitième siècle.

La vue de ces démarquages vous fait trouver plus d'agrément à l'art un peu barbare et fruste de Francis Jourdain ; j'aime trop cet artiste pour avoir à son endroit quelque complaisance et je ne cacherai pas le peu de goût que j'ai pour sa chambre à coucher orange et noire, vraiment âcre de ton, mais son salon-salle à manger en dépit de son « rectangularisme » ne manque pas de charme ; le dessin des tresses de paille sur les chaises est des plus ingénieux ; et l'harmonie générale des tonalités de la pièce est du plus heureux effet.

Il y a là les preuves d'une sorte d'ingénuité savante qui n'est pas sans mérite et que Francis Jourdain est vraiment le seul à extérioriser avec tant de bonheur. L'habile disposition des meubles et des boiseries, le sens juste des proportions, l'adaptation excellente des objets s'y manifestent, sans défaillance.

Le salon jaune et vert de Robert Mallet-Stevens est bien un peu byzantin, mais ne manque pas d'attrait dans l'ensemble, sinon dans tous les détails.

Enfin je ne veux pas omettre un des plus heureux

ensembles, celui de Mare ; ce petit salon aux décorations cubistes est fort riche d'indications excellentes, les panneaux ronds, cubiquement décorés, sont d'un effet qui pourrait être plus heureux encore, peut-être, sans la dorure qui les couvre : il n'y a pas à nier que le cubisme, ou ce qu'on appelle ainsi, contient un élément décoratif dont les conséquences ne sont pas tirées encore, à beaucoup près. Cette application à la pièce d'André Mare en est une preuve extrêmement suggestive. Le tapis qui couvre le plancher de ce petit salon est un des plus curieux de ce Salon qui en compte un assez grand nombre de séduisants ; mais le dessin et les coloris de celui-ci convaincront-ils enfin de la possibilité d'orner les intérieurs modernes avec des paysages ornementaux autres que les imitations de Perse ou de Turquie ?

Où donc ailleurs qu'au Salon d'Automne trouverons-nous un ensemble aussi riche, aussi neuf, aussi fertile ? Il ne suffit point de considérer les ensembles de la section du mobilier, mais il faut examiner avec soin les moindres détails des meubles, des appareils d'éclairage, des tapis, des bibelots ; on y trouvera la preuve d'une ingéniosité, reflet de la joie de créer, qui est autrement courageuse, autrement digne et vivante que la morne décalcomanie des fabricants satisfaits du Faubourg Saint-Antoine.

Dans les vitrines je ne veux pas omettre les beaux témoignages depuis longtemps chers, mais toujours retrouvés avec un même bonheur, et attestant des améliorations : les grès de Metthey et ses terres vernissées, qui sont une des plus belles réalisations de l'art de notre temps ; les céramiques bleues de M. et M^{me} Massoul que leurs auteurs appellent, avec une modestie charmante, des essais ; les poteries au galbe pur, au coloris harmonieux, d'Émile Lenoble ; les verreries de Marinot dont nous avons signalé l'apparition heureuse l'an dernier et qui nous offre cette année des pièces plus importantes, mieux composées, d'une pureté admirable : voilà rajeuni, renouvelé, cet art désuet du verre émaillé, grâce à l'heureux effort de cet unique artiste.

J'ai remarqué pour la première fois trois exposants dont les envois méritent une vive attention : Maurice Dhomme, qui a une vitrine de céramique de la plus belle qualité : il y a entre autres un pot à perroquets verts et trois petites assiettes qui classent cet artiste parmi les meilleurs de son art ; Marcel Goupy, qui a un service de table tout à fait charmant, et Jean Luce.

C'est un art où il y a encore tant à faire ! Avec quel bonheur nous sortirions de ces dessins d'usines qui sont les trois quarts du temps ceux des services dans lesquels nous mangeons et buvons !

Sans aucune excentricité dans le dessin ni dans les formes, Marcel Goupy a exécuté un petit ensemble des plus intéressants : j'ignore si cet artiste a déjà exposé

au Salon d'Automne ; s'il l'a fait, je regrette qu'il m'ait échappé ; s'il ne l'a fait, j'ai double plaisir à signaler son exposition.

J'en dirai autant de Jean Luce, en y ajoutant que son exposition, plus complète et plus nombreuse, permet d'étudier mieux l'art varié, charmant et bien établi qui s'y révèle. Aux quatre visites que j'ai faites au Salon d'Automne, j'ai été *forcé* de m'arrêter devant la vitrine de cet artiste que j'ignorais et sur le compte duquel je me propose de revenir quelque jour. Chaque fois je n'ai pu résister à l'attraction de ces harmonies charmantes, de cette belle pâte, de ces verreries fluides qui me touchent plus que Venise et la Bohême : j'ai regardé un à un longuement ces verres, ces vases, ces jardinières, ces légumiers, ces assiettes, et j'ai trouvé une fois de plus que l'art de mon temps est plein de ressources, de joies, et d'avertissements, quand on ne s'en remet pas, pour s'en renseigner, à la seule lecture des journaux officiels.

G. JEAN-AUBRY

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

« Les Écrits français ». — Poésies de MM. Valery Larbaud et Louis Piérard.

Le premier numéro de la revue *les Écrits français* vient de paraître. Très amusant, très varié, M. André Salmon est né chroniqueur. Il a l'esprit, la verve, un goût un peu âpre, mais du goût, une grande indépendance. M. Francis Carco est aussi bon conteur qu'il est délicat poète. Il faut tout spécialement se féliciter que M. Mario Meunier ait bien voulu accepter la rubrique des lettres anciennes, car c'est un lettré d'une culture très étendue, un hellénisant remarquable, un philosophe. Il vient d'achever une traduction du *Banquet de Platon*, enfin intégrale, accompagnée des commentaires de Plotin sur le mythe de la genèse d'Eros. Ceux qu'intéresse la haute littérature vont être heureux.

* * *

J'ai éprouvé de grandes joies à lire les poésies de M. Valery Larbaud (1). On se rappelle son *Journal d'un milliardaire* (paru aux livraisons de la *Nouvelle Revue française*). J'avoue d'ailleurs ne pas en aimer l'esprit. Un rien de pose, d'artifice, de volonté de toujours être inattendu, me gâte les qualités profondes de ce livre. Mais j'en retrouve l'essentiel, et cette fois absolument pur, dans les poésies. C'est le testament de l'errant, du grand riche qui voyage à travers le monde. On n'avait jamais dit cela, on ne l'avait jamais dit *comme ça*.

M. Valery Larbaud a « un sens de l'Europe » tout à fait extraordinaire. Nous ne nous doutons pas de ce que peut représenter l'Europe à la pensée d'un Américain du sud, de ce que peut représenter son travail et son peuplement à un homme qui a vécu dans les plaines vierges et le loisir. M. Larbaud exprime tout cela merveilleusement. Il voit à vol d'oiseau, d'une vue synthétique, très pareille à celle de Walt Whitman.

(1) VALÉRY LARBAUD : A. O. Barnabooth ; ses œuvres complètes, c'est-à-dire ses poésies, un conte et son journal intime. Paris, Éditions de la *Nouvelle Revue Française*.

Pour moi
L'Europe est comme une seule grande ville
Pleine de provisions et de tous les plaisirs urbains.
Et le reste du monde
M'est la campagne ouverte où, sans chapeau,
Je cours contre le vent en poussant des cris sauvages.

Et puis ce qu'il aime, ce voyageur éternel et affranchi, ce n'est point le site célèbre où se pressent les peuplades de touristes mondains ou soi-disant artistes, c'est le paysage inattendu, l'endroit qu'il a lui-même découvert. Lisez la pièce merveilleuse appelée *Images*. Et la fin de cette pièce où, parlant de son dernier jour, il souhaite avant ce moment avoir revu encore une fois

..... quelques endroits aimés, comme
La place du Pacifique, à Séville;
La Chiaja fraîche et pleine de monde;
Dans le jardin botanique de Naples
La fougère arborescente l'arbre jeune-fille
Que j'aime tant, et encore
L'ombre légère des poivriers de l'avenue de Képhissia,
La place du Vieux-Phalère, le port de Munychie, et encore
Les vignes de Lesbos et ses beaux oliviers
Où j'ai gravé mon nom de poète lyrique;
Et puis aussi
Cette plage, Khersonèse, près de Sébastopol,
Où la mer est parmi les ruines. et où un savant
Montre avec amour une affreuse idole Kirghize,
Lippue, ayant un sourire idiot sur ses grosses joues de pierre.
Et surtout, ah surtout!
Kharkow.
Où je sentis pour la première fois,
Le soupir de vierge de la Muse soulever mon sein craintif;
Une ville pour moi.
Dômes d'or au sein des solitudes,
Palais dans le désert chaud soleil rouge au loin sur la poussière;
Et, dans les quartiers pauvres, [sière;
Les mille enseignes des marchands de vêtements :
Les maisons basses, aux murs blancs, couverts
De gros bonshommes peints, sans tête...

Il y a de tout dans ce court recueil, et jusqu'à des chants nostalgiques adorables comme *Voix des servantes* (une merveille), des confessions comme *Alma perdidida* et toujours, et toujours ce parfum de grands voyages...

Plus j'y pense, et plus je trouve que ces poésies ont quelque chose de précieux et d'unique et qu'elles transporteront d'un plaisir grave les amants du lyrisme intérieur.

* * *

A ses *Images boraines* M. Louis Piérard ajoute aujourd'hui sous ce titre : *De flammes et de fumées* (1), quelques estampes nouvelles. Me croira-t-on si je dis que toutes m'ont paru nouvelles? Et qu'on ne voie point ici l'aveu d'une mémoire habile. Mais c'est que la poésie de M. Louis Piérard est forte et sincère. Elle possède les qualités de ce qui dure, parce que l'émotion du cœur y préside. Alors, on peut relire. Ça ne vieillit pas. Ça ne donne pas l'impression du déjà vu.

Ce n'est point en passant, séduit par le pittoresque de ces sujets, c'est en frère disant la peine de ses frères, pathétiquement, que chante M. Louis Piérard.

..... Car c'est ici le vœu ardent
D'un qui naquit au pays des houillères,
D'évoquer filialement
Un ciel où voguent lentement parmi les brumes,
Lourdes et noires, des fumées,
Un décor à la fois rude et doux, très austère
Quand le soir, un à un, mille feux s'y allument,
Tragique aussi quand se profile,
Parmi les monstrueux terrils,
Le retour triste et las de tranquilles géants.

(1) LOUIS PIÉRARD : *De flammes et de fumées*..., poèmes. Bruxelles, librairie du *Peuple*.

Et en effet, c'est bien cela.

J'ai aimé tout particulièrement la grâce intime et fine de *Regarde...*, la poignante et noble tristesse de *Départ*, le pittoresque sombre et d'eau-forte de *les Fumées*, l'adorable tableau appelé *Carnaval*, l'émouvante noblesse de *En exil*, et tout, oui, j'ai envie de dire tout, car l'ensemble se tient. Et si le poète chante tour à tour les joies de la famille ou les angoisses du travailleur, le charme des grands ciels purs contrastant avec la tristesse des paysages borains et la beauté sauvage et sombre parfois de ces paysages, c'est du même regard qu'il a embrassé tous ces spectacles, un regard ingénu, profond, tranquille, un regard d'homme aimant les hommes.

FRANCIS DE MIOMANDRE

SON RETOUR

De M. Nozière dans *Gil Blas* :

« .. Sa disparition avait fait couler des larmes. Je me rappelle l'indignation de tous les citoyens. Un grand nombre d'entre eux n'avaient jamais vu la *Joconde*; ils n'étaient jamais entrés dans un musée. Ils étaient les plus redoutables. Je n'ai pas oublié la façon dont ils jugeaient le gouvernement et l'administration. Leur colère était légitime. Ils ne pouvaient se consoler de n'avoir jamais aperçu la *Joconde*. Ils vont pouvoir l'admirer tous les jours, sauf le lundi. Mais profiteront-ils de cette possibilité? Puisqu'il est si facile de contempler la *Joconde*, ils n'auront plus le désir de lui faire visite. Presque tous ceux qui ont gémi sur sa perte négligeront de l'aller saluer. Rien n'est plus naturel.

L'enthousiasme n'est pas aussi violent qu'on le pourrait croire. Chacun est déçu par ce dénouement un peu banal. On avait imaginé de belles histoires. Le monsieur qui connaît tous les secrets de Paris jurait que le photographe officiel avait brisé le panneau en le laissant tomber du haut du Louvre parce que, pour en prendre un cliché, il l'avait transporté sur les toits. Ce monsieur, qui eut des succès en racontant cette anecdote, est très ennuyé aujourd'hui. Si le panneau est intact, la réputation de ce monsieur est brisée. Il ne peut plus se donner pour l'homme le mieux informé de Paris.

Il faut renoncer aussi à la légende du vieil amateur qui était fou de la *Joconde* et ne pouvait vivre sans elle. Nul n'ignore qu'il la fit enlever en versant une fortune à ceux qui lui prêtèrent leur aide. Il a soigneusement caché au fond d'un palais la *Joconde* et, chaque soir, il va la voir. Il demeure auprès d'elle jusqu'au jour et il connaît une telle extase qu'il s'évanouit. On ne peut plus développer ingénieusement ce thème.

La réalité est banale : Un voleur a pris la *Joconde* et a cherché imprudemment à vendre cette peinture. Il n'y a pas là de quoi s'amuser. C'est la fin d'un roman ingénieux. Les amateurs d'imprévu sont déçus par ce dénouement un peu gris. Ils pensaient que seul un coup de tonnerre pourrait dissiper les ténèbres. Ils regrettent qu'il n'y ait plus de mystère. Le rapt de la *Joconde* devait ne jamais être expliqué, comme l'emprisonnement du Masque de Fer. Ce sont des faits merveilleux qui doivent charmer plusieurs siècles, tous les siècles, jusqu'au jugement dernier. En échange de ce problème, des angoisses qu'il crée, des hypothèses qu'il suscite, la foule n'a qu'un portrait de femme qu'elle n'ira jamais voir. Ou, si elle va le voir, elle dira :

— Ce n'est que ça ! »

THÉÂTRE DE L'ŒUVRE

Le *Baladin du Monde occidental*, pièce en trois actes de M. E.-J.-M. SYNGE; traduction de M. MAURICE BOURGEOIS.

C'est l'une des œuvres dramatiques les plus neuves, les plus intéressantes, les plus vraiment originales que M. Lugné-Poe ait révélées au public parisien. Elle figurait au programme du Théâtre du Vieux-Colombier, — que l'on appelle si plaisamment,

depuis qu'on y joue *l'Avare* et *l'Amour médecin*, la Maison de Volière. — mais le théâtre de l'Oeuvre avait, paraît-il, des droits antérieurs devant lesquels s'inclina M. Jacques Copeau.

Félicitons M. Lugué-Poe d'avoir représenté, après *l'Annonce faite à Marie* et *la Brebis égarée*, cette pièce hardie et forte, et d'en avoir particulièrement soigné l'interprétation (M^{lle} Le Flers, MM. Virot et Got la jouèrent avec une saisissante vérité d'accent et d'attitudes) et la mise en scène, qui fut d'un réalisme étonnant. Il a mérité, une fois de plus, la reconnaissance des lettrés, qui eussent attendu longtemps, si lui ou M. Jacques Copeau n'en eût pris l'artistique initiative, qu'un théâtre régulier osât monter cette satire outrancière, à la fois bouffonne et terrible, d'un humour si spécial qu'il n'est pas toujours aisé d'en dégager la philosophie.

Le *Baladin du Monde occidental* montre l'ascendant qu'exercent sur la naïveté des foules de légendaires exploits, quelle que soit la moralité de ceux-ci. Le crime même, — et quel crime! un parricide! — excite l'enthousiasme, et l'homme qui, pour l'accomplir, a dépouillé un instant la nature la plus vile, devient dans l'opinion publique un héros. La gloire dont il est environné décuple ses moyens et l'élève réellement au-dessus de l'humanité. Mais qu'il récidive sous les yeux de ses admirateurs, l'aurore dont le paraît le mystère d'une action réalisée en un pays lointain s'efface. Le rêve tombe devant la réalité, les yeux se dessillent, le baladin n'est qu'un vulgaire criminel qui, pour susciter à nouveau l'enthousiasme, devra s'exiler sous d'autres cieux...

On pourra lire dans la *Grande Revue*, qui en a commencé dans ses deux derniers fascicules la publication, cette œuvre un peu énigmatique, dont la portée a échappé, semble-t-il, à une partie des spectateurs. Elle tranche violemment sur la production courante et c'est très justement que M. Georges de Pawloski, dont la subtile analyse du *Baladin* a été très remarquée, l'a jugée en ces termes, qui me serviront de conclusion :

« *Le Baladin du monde occidental* est une comédie de réelle valeur en ce qu'elle est sincère, écrite avec une liberté d'esprit complète qui en fait une œuvre spontanément humoristique des plus importantes, une comédie de mœurs d'une vérité saisissante.

La pièce a un défaut, c'est d'être un peu trop spontanée, un peu trop primitive; l'auteur ne paraît pas avoir conscience très exactement de la valeur de ce qu'il écrit.

Il appartenait, je crois, au traducteur, de préciser ses intentions, de les expliquer un peu aux spectateurs, de les expliquer à l'auteur lui-même. Le spectateur n'est point fait pour accomplir lui-même ce travail d'exégèse: il ne retiendra bien souvent de cet ouvrage que la farce outrancière, la succession de scènes comiques, brutales et, du reste, très amusantes, qui semblent de prime abord se contredire et n'être point unies par un lien logique, ni soutenues par des raisons profondes, parce que ces raisons sont latentes et à découvrir comme dans la nature même.

De cette œuvre d'une richesse naturelle remarquable, il eût fallu faire une œuvre littéraire un peu plus explicite; il est vrai que l'on risquait ainsi de la dénaturer car ce n'est point sans péril, aujourd'hui, que l'on interprète l'humour. Quoi qu'il en soit, cette pièce est l'une des plus colorées, des plus nouvelles, des plus humaines que l'on nous ait données depuis bien longtemps. »

O. M.

MEMENTO MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui, à 2 heures, au Conservatoire royal, premier concert de l'Association des Concerts, avec le concours de M^{lle} Edith Buyens, M^{me} Stanart-Loriaux, M^{lle} Spanoghe, MM. Jean Mertens, Gonze et Chantraine. Au programme : *Israël en Egypte*, oratorio de Hændel.

Lundi 22, à 8 h. 1/2, Salle Patria, premier concert de l'Union musicale belge, avec le concours de M^{me} Delacre, MM. Emile Vanderborght, Emile Bosquet et le quatuor Zimmer. Oeuvres de M. Victor Vreuls. — Mêmes jour et heure, Scola Musicæ (90 rue Gallait), récital de piano par M. Sidney Vantyn, Au programme :

Beethoven, Schumann, Schubert, Moszkowski, Liszt, etc. — Mêmes jour et heure, Maison du Peuple, soirée de musique organisée par la Section d'art, avec le concours de M^{me} Léa Laisnez, soprano, M. W. Dufranne, baryton, et Van Nieuwenhove, pianiste, ainsi que de la chorale mixte du Syndicat du personnel enseignant socialiste. Au programme : Noël français et flamands.

Mardi 30, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de violon par M. Victor Rauter, avec le concours de M^{me} Marie Everaers, pianiste.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

La Querelle. — Lady Tartufe.

Il est minuit. La première représentation de *la Querelle* s'achève devant une salle extraordinairement brillante, au milieu du tumulte flateur des applaudissements et des bravos. On réclame l'auteur, qui ne paraît pas et qui a bien raison de se refuser à cette exhibition sur les planches. Le Roi et la Reine, qui ont assisté à toute la représentation et qui ont paru s'y intéresser vivement, se retirent discrètement. Et je m'évade pour aller griffonner ces quelques lignes, en attendant mieux. La pièce de M. Henri Davignon mérite qu'on s'y arrête, et pour ses qualités, et pour ses défauts. J'y reviendrai à loisir dimanche prochain. Pour l'instant, qu'on sache qu'elle est admirablement jouée au Parc par M^{mes} Camille Médal, qui cependant précipite trop son débit, Léonie De Bedts, une adorable « crapaude » de la Baite, MM. Jacques Marey, un père flamand autoritaire et tendre, Gournac, un musicien wallon fantaisiste et bohème, Méret, qui est réellement admirable dans le rôle — très discuté, ce rôle, entre parenthèses! — du professeur flamingant Lodewyck, Bose, qui fait un joli et tempétueux jeune homme belge, ayant, comme la pièce de M. Davignon, de grandes qualités et de grands défauts. Deux décors prestigieux encadrent l'œuvre et lui créent l'atmosphère qui lui convient : la Fagne à Hockai et un jardin de fleurs aux environs de Gand.

Avant la pièce de M. Davignon, M. Laumonier et M^{lle} Dudicourt avaient interprété avec esprit et émotion un acte délicat de M. Max Deauville : *le Confident*.

* * *

En matinée littéraire, au même théâtre, nous avons eu une reprise (la première!) de *Lady Tartufe*, qui n'avait plus vu les feux de la rampe depuis sa création à la Comédie, il y a quelque soixante-dix ans. M^{me} de Girardin avait infiniment d'esprit, mais avait-elle autant de goût que d'esprit? Il y a bien du mélange dans cette pièce bizarre qui tantôt est satirique, tantôt romanesque, tantôt presque vaudevillesque. Un instant même, on a cru qu'elle allait tourner au drame policier... Déjà!... Mais elle demeure fort agréable, en dépit de ses tares. C'est une jolie femme, très fantasque, très insupportable, qui rachète ses crimes avec des sourires. Et le plus gracieux sourire de l'œuvre, c'est le rôle de la jeune et innocente victime de la perfide lady Tartufe, rôle d'ingénue, très varié de ton et de ressources. M^{lle} Hélène Lefèvre s'y est fait vivement applaudir.

M. Léo Claretie, qui faisait la conférence d'usage, a eu un couplet charmant sur la façon différente dont on apprécie les défauts des hommes et ceux des femmes. Il a constaté qu'à celles-ci l'on pardonne tout. Cela a paru faire un grand plaisir à l'auditoire féminin des matinées qui en a récompensé le conférencier par de chaleureux applaudissements. G. R.

NÉCROLOGIE

Roger Marx.

Bien qu'elle fût malheureusement prévue depuis plusieurs mois, la mort de Roger Marx a douloureusement impressionné tous ceux qui appréciaient la haute culture, l'intelligence active, le goût et la loyauté d'un critique dont toute la vie s'employa généreusement en faveur des plus nobles causes.

Roger Marx était l'un des plus fermes défenseurs de l'art indépendant dans ses luttes avec la routine, et nombreux sont les artistes, aujourd'hui arrivés à la célébrité, qui lui doivent une bonne part de leur renommée. Inspecteur général des Musées des départements, il avait dans le monde officiel une situation qui lui permettait d'appuyer ses campagnes de presse d'interventions plus efficaces. Son autorité, son influence étaient reconnues. Et si les peintres, les sculpteurs, les artisans d'art dans lesquels il discernait une personnalité trouvaient en lui l'ami le plus dévoué, les avis qu'il donnait dans les conseils des Beaux-Arts étaient écoutés et fréquemment suivis. C'est une force que la mort enlève aux partisans de l'évolution actuelle des arts. Et c'est une lumière qu'elle éteint.

Né à Nancy en 1859, Roger Marx fit ses premières armes dans les journaux lorrains, puis, fixé à Paris où il entra dans l'administration des Beaux-Arts, il collabora au *Voltaire*, au *Progrès artistique*, à la *Revue encyclopédique*, à la *Gazette des Beaux-Arts* dont il assumait bientôt la direction. Il dirigea la publication de *l'Image*, des *Maîtres du dessin*, des *Grands artistes*. On lui doit d'importantes études sur *Henri Regnault*, *l'Œuvre d'Albert Besnard*, les *Médailleurs français de 1800 à 1900*, la *Décoration et les Industries d'art à l'Exposition universelle de 1900*, le *Mouvement d'art en France en 1901*, les *Pointes sèches de Rodin*, *Une villa moderne*, *Emile Gallé*. Enfin, dans un volume tout récent intitulé *l'Art social*, il exposa l'ensemble des théories esthétiques que ses recherches l'avaient peu à peu amené à formuler, et qui furent les directrices de sa vie. Ce testament philosophique et moral, qui résume une existence entièrement vouée à un généreux apostolat, vient d'être analysé par M. Henri Duhem dans une étude écrite pour *l'Art moderne* et que nous publierons prochainement. La lecture du manuscrit, qui fut communiqué à Roger Marx, aura été l'une de ses dernières joies.

L'écrivain était, en Roger Marx, doublé d'un homme d'action. La renaissance des Arts décoratifs en France est en partie son œuvre. Il concourut efficacement à l'organisation des sections d'art moderne et d'art ancien aux expositions universelles de 1889 et de 1900. Président de la Société nationale de l'Art à l'École, il se consacra avec ardeur à la cause de l'art populaire.

Ses funérailles, célébrées dimanche dernier, échappèrent à la banalité habituelle. Un nombreux cortège d'amis aigris suivit le corps jusqu'à la gare de l'Est, d'où il fut emmené à Nancy dans la sépulture familiale. Et ce fut tout. Sur la volonté formelle du défunt, qui voulut rester dans la mort fidèle à la simplicité de sa vie, aucun discours ne fut prononcé, aucun déploiement militaire n'accompagna le convoi de ce haut fonctionnaire de l'Etat, commandeur de la Légion d'honneur. O. M.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Musée de Peinture moderne, 54^e exposition de la Société royale belge des Aquarellistes. — Cerele artistique, M^{lles} Jenny Montigny et Léo Jo, M. Adolphe Crespin (dernier jour); MM. Delescluze et H. Courtens (à partir du 22). (M. Delescluze exposera les maquettes des décors de *Parsifal*.) — Galerie Georges Giroux, M. Alfred Delaunois. — Galerie d'art, M. Victor Wagemakers (jusqu'au 22). — Studio, M. Jef De Pauw (du 20 au 30). — Art décoratif, 102 boulevard de Waterloo, broderies anciennes et modernes de M^{me} G. Dangotte.

La Société des Amis du Musée de Gand se réunira en assemblée générale dimanche prochain, à 11 heures. Au cours de la séance elle remettra à la Ville, pour son Musée des Beaux-Arts, les œuvres suivantes : Cranach, *le Couronnement d'épines* (don de M. R. Goldschmidt); J.-F. Millet, *la Sainte Famille*; H. Daurier, *les Amateurs d'estampes*; G. Courbet, *Buste d'homme* (esquisse), ainsi qu'une sculpture en pierre du xv^e siècle (tête flamande) représentant la Vierge et des anges.

Dans sa dernière séance, la « Libre Académie de Belgique » (fondation Edmond Picard) a décerné son prix pour 1913 au jeune peintre et sculpteur Rick Wouters, une des plus intéressantes révélations de nos derniers salons.

Une manifestation de sympathie groupa la semaine dernière autour de M. François Maréchal, récemment nommé directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Liège, un grand nombre d'artistes et d'hommes de lettres.

Au banquet qui fut offert à l'éminent graveur, MM. Maurice des Ombiaux, président de la Fédération des Artistes wallons, Olympe Gilbert et Oscar Colson se firent les interprètes de l'Assemblée pour exprimer à M. Maréchal l'affectueuse admiration que ressentent pour son talent et son caractère tous ceux qui le connaissent.

Pénélope, représentée la semaine dernière au Théâtre des Arts de Rouen, y fut accueillie avec la même faveur qu'à Bruxelles, Paris et Monte-Carlo. M^{me} Mazarin chantait le rôle de Pénélope, M. Claude Jean celui d'Ulysse. L'orchestre, dirigé par M. Mathieu, mérita l'approbation du public, et celle de M. Gabriel Fauré, qui assistait à la représentation.

Annonçons à ce propos qu'une deuxième matinée de *Pénélope* sera donnée au théâtre de la Monnaie dimanche prochain, 28 décembre, avec le concours de M^{me} Croiza.

Demain s'ouvrira au théâtre de la Monnaie la location pour les quatrième, cinquième et sixième représentations de *Parsifal*, fixées respectivement aux vendredis 9, dimanche 11 (*matinée*) et mardi 13 janvier.

Immédiatement après la première de *Parsifal* commenceront les répétitions de scène de *Cuchuprés*, le drame lyrique de M. H. Cain d'après le roman de Camille Lemonnier, musique de M. Casadesus. L'œuvre passera, dit *l'Eventail*, dans le courant de janvier. En février sera donnée la nouvelle version du *Timbre d'argent* de M. Camille Saint-Saëns. La direction du théâtre organise pour le même mois une « Semaine Richard Strauss », pendant laquelle le compositeur dirigera un concert de ses œuvres et des représentations de *Salomé* et d'*Elektra*.

En mars, reprise de *l'Etranger* de M. Vincent d'Indy.

Le *Petit-Poucet* de M. Elslander, musique de M. Léon Delcroix, qui remporta au théâtre de la Gaité un si vif succès, a trouvé à Paris, sur la scène des Folies-Bergère où l'œuvre est jouée tous les jours en matinée, un accueil enthousiaste. On fait fête à M. Henri Lamothe et à sa troupe d'enfants, ainsi qu'à ses partenaires M^{mes} Galdy, Pelcot, Aryel, etc. Le coloris joyeux des décors, l'amusante composition des costumes ont contribué au succès de l'œuvre et de la musique qui l'accompagne.

M. Vincent d'Indy, qui, à la suite d'un deuil récent, est allé passer quelques semaines dans le midi, vient d'achever l'œuvre lyrique à laquelle il travaille depuis plusieurs années : *la Légende de Saint-Christophe*. Le texte, dont il est l'auteur, lui a été inspiré par la Légende dorée. Reste à orchestrer cette œuvre considérable, composée de trois actes et six tableaux, et dont la partie chorale est très développée.

Qui eût pu se douter qu'une œuvre du discret et tendre compositeur d'*Eros l'ainqueur* provoquerait dans le Grand-Duché de Luxembourg une crise municipale ?

C'est ce qui vient d'arriver, à la grande surprise des musiciens instruits de cette bizarre aventure.

Une monitrice du Conservatoire que dirige avec autant de fermeté que de compétence M. Victor Vreuls, priée par ce dernier de jouer à une audition d'élèves la *Fantaisie* pour piano de M. de Bréville, refusa d'exécuter cette composition sous prétexte qu'elle ne faisait pas suffisamment valoir son talent. Rappel au règlement, nouveau refus, sanction disciplinaire.

Ceci motiva, au Conseil communal, une interpellation, suivie du dépôt d'un ordre du jour annulant la décision du directeur. Riposte du bourgmestre, qui déclare ne pouvoir accepter qu'un ordre du jour approuvant la décision prise. Mis aux voix, les

deux ordres du jour sont repoussés par l'assemblée, qui renvoie la question devant la Commission de surveillance du Conservatoire.

C'est ce vote, commenté par la presse, qui détermina le bourgmestre à donner sa démission. Petite cause, grands effets...

De Paris :

La découverte de la *Joconde* à Florence a fait, croyons-nous, assez de bruit dans les deux hémisphères pour que nous puissions nous borner à enregistrer, sans commentaires, cette heureuse nouvelle, non moins stupéfiante que celle de la disparition du célèbre tableau.

Comme tout, en France, finit par des chansons, le retour de la vagabonde excite déjà la muse populaire. Mais il se glisse quelque amertume dans les refrains qu'elle inspire, et notamment dans le couplet ci-après :

Mais faisant triste mine
Au Louvre on pens' tout bas :
Cette sacré coquine
Pouvait rester là-bas.
Pauvres gardiens !
Puisqu'ell' revient
On n' pourra plus dormir sans trêve.
Ce vieux tableau
Va de nouveau
A tout instant troubler nos rêves.

Serait-ce, pour le populo, la philosophie de cette surprenante histoire ?

Le musée légué à l'État par M^{me} Édouard André-Jacquemart et installé dans l'hôtel de la légatrice, 158 boulevard Haussmann, est ouvert au public depuis dimanche dernier. Il se compose d'environ douze cent pièces, parmi lesquelles des tableaux de maîtres anciens et modernes, des meubles, des tapisseries, des objets précieux. C'est la plus importante des collections qui ont en ces dernières années, grâce aux donations Adolphe de Rothschild,

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Thomy Thierry, Dutuit, Chauchard, Camondo, etc., enrichi le patrimoine artistique de la France.

Félicitons le conservateur, notre confrère Emile Bertaut, d'avoir pu, dès le jour de l'inauguration, mettre en vente un catalogue illustré du Musée très pratiquement établi, ainsi que les reproductions photographiques de toutes les œuvres de la galerie.

Aux dernières élections de l'Institut, M. Gervex a été, par 24 voix sur 37 votants, désigné comme membre titulaire en remplacement de feu Aimé Morot. Il avait pour concurrents MM. Dawant, Friant, Comerre, Chabas, Wencker et Henri Martin.

M. Gervex est né à Paris en 1852. Parmi ses œuvres principales, citons : *Satyre jouant avec une Bacchante* (Musée du Luxembourg), *Rolla*, *Diane et Endymion*, *le Retour du bal*, de nombreux portraits, la *Distribution des récompenses au Palais de l'Industrie en 1889* (Musée de Versailles), etc.

A la séance précédente, M. Louis de Fourcaud, professeur d'esthétique et d'histoire de l'art à l'École des Beaux-Arts, avait été élu en remplacement de M. Edouard Aynard. M. de Fourcaud l'a emporté par 25 voix, au troisième tour, sur MM. Georges Leygues, Stanislas Lami et Georges Cain.

La municipalité de Saint-Brieuc a décidé d'élever un monument à la mémoire de Villiers de l'Isle-Adam. Le Comité a délégué pour la Belgique M. José Hennebicq, 116 rue Saint-Bernard, Bruxelles, à qui les admirateurs de *l'Eve future*, *d'Axel* et *d'Akédyséril* sont priés d'adresser le montant de leur souscription.

Librairie G. VAN OEST & C^{ie}

Place du Musée, 4, BRUXELLES

LIVRES D'ÉTRENNES

La Peinture ancienne au Musée de Bruxelles, par FIERENS-GEVAERT; un volume petit in-4°; 174 reproductions hors texte. Prix : 10 francs.

Album historique de la Belgique, par H. VAN DER LINDEN et H. OBREEN; un volume petit in-4°, contenant 110 pages de texte et 240 illustrations hors texte. Prix : 21 francs.

Les Vertus Bourgeoises, par H. CARTON DE WIART. Edition de luxe formant un beau volume grand in-8° carré, illustré de 88 dessins coloriés d'Amédée Lynen. Prix : 25 francs.

Les très belles miniatures de la Bibliothèque royale de Belgique, par EUGÈNE BACHA. Beau volume de format in 4° Jésus, contenant 56 planches hors texte en héliotypie. Prix : 30 francs.

Vient de paraître chez A. Z. MATHOT, éditeur,

11 Rue Bergère, PARIS

- C. BRAIOLI. — **Trois poèmes arabes** (extraits du *Jardin des Caresses* de F.-H. TOUSSAINT), pour chant, piano, violon et violoncelle. — I. *L'Heure tranquille*. — II. *Le Sommeil des colombes*. — III. *Résignation*. — Prix net : le recueil, 5 francs.
- DARIUS MILHAUD. — **Sept poèmes de Paul Claudel** extraits de la *Connaissance de l'Est*, chant et piano. — I. *La nuit à la vérandah*. — II. *Décembre*. — III. *Dissolution*. — IV. *Ardeur*. — V. *Tristesse de l'eau*. — VI. *La descente*. — VII. *Le point*. (Il a été tiré de ces poèmes 25 exemplaires numérotés, avec couverture réimposée, sur papier vergé d'Arches.)
- JACQUES PILLOIS. — **Trois poèmes** (ALBERT SAMAIN), chant et piano. — I. *Les Vierges au crépuscule*. — II. *Myrtil et Palémone*. — III. *La Tourterelle d'Anyone*. — Prix net : 4 fr. 50.
- ID. — **Pater Noster** pour ténor solo et grand orgue (ou piano). — Prix net : 2 francs.

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN
BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE A 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

La Maison MERCKX-SCHIMPER

21, RUE TRAVERSIÈRE

Se recommande pour ses **Corsets, Jupons et Ceintures**. — Dernière création : le **Corset tricot peau de Suède**, ne se déformant pas.

Vend la **Ceinture élastique** pour Messieurs.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS
FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e
GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, *paiement d'avance*, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, FAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES
(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Le nouveau catalogue vient de paraître. Prix : 2 fr. franco 2 fr. 50.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villegiatures.

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes.

Numéro spécimen envoyé sur demande.

MERCURE DE FRANCE

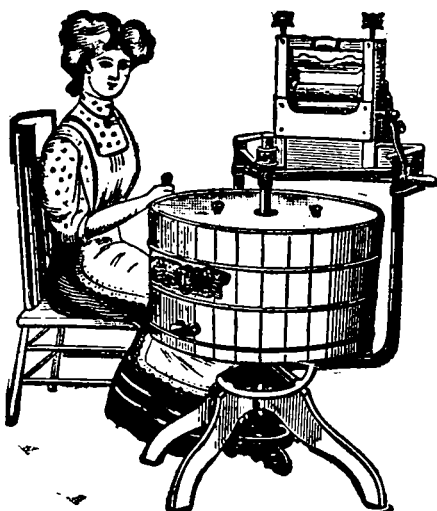
26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50

Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.



MACHINE A LAVER MORISONS

Lave les dentelles sans déchirer un fil.

Elle est **SANS POINTES EN BOIS, SANS TIGE AU MILIEU DE LA CUVELLE, SANS BILLES, SANS RESSORTS, SANS ROULETTES.**

Chasse l'eau de savon à travers le linge à laver, de gauche à droite, de droite à gauche, du centre vers les bords, de bas en haut et tape le linge en même temps sur toute sa surface.

Lave le linge en 6 minutes sans le faire bouillir! et fonctionne par son propre poids.

ON LAVE EN ÉTANT ASSIS

Je donne dans toute la Belgique aux personnes que je juge dignes de confiance une machine à laver **MORISONS** à l'essai pendant un mois et je paie moi-même les ports aller et retour — La **Morison's Washer** est vendue payable à la semaine ou au mois.

Demandez la brochure illustrée n° 530 avec prix à

J. L. MORISONS, 109 rue Dambrugge, Anvers.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Querelle (GEORGES RENCY). — Peintres d'aujourd'hui : *Jean Puy* (LOUIS VAUXCELLES). — Une Conférence sur Jordaens (O. M.). — Les « Animaliers » à Liège (VALMORE). — Memento musical. — Nécrologie : *Charles Delaborde*; *Jules Claretie*. — Petite Chronique. — Table des matières.

LA QUERELLE

Comédie en trois actes par M. Henri Davignon.

C'est une pièce « belge » s'il en fut ! Non seulement le lieu de la scène est en Belgique, non seulement tous les personnages sont belges, mais l'action elle-même est empruntée à ce qu'il y a de plus belge au monde : la désunion, la querelle !... Et quelle querelle ! La plus âpre, la plus farouche, la plus tendue en ce moment : la querelle des races et des langues... En choisissant ce sujet, M. Davignon jouait la difficulté. Il s'exposait bénévolement à être attaqué par tout le monde et à n'être compris par personne. C'est à peu près ce qui lui est arrivé, si j'en crois certains échos. Les Flamands ne lui pardonnent pas d'avoir créé son type de Flammingant rabique et grossier, le professeur Lodewyck. Les Wallons trouvent qu'il a fait la part trop belle aux Flamands et que, finalement, ce sont eux, incarnés par le père Troyen, qui l'emportent dans l'affaire. Quant aux gens qui ne sont ni Flamands ni Wallons, les métis, selon la forte expression de M. Jules Destrée, ils applaudiraient volontiers la pièce. Mais ils redoutent qu'on les accuse d'être des partisans d'un plat et fade « middelmatisisme ». Ajoutez à cela que d'aucuns

en veulent à mort à M. Henri Davignon d'être le fils de son père. On fait remarquer, avec autant de tact que d'esprit, qu'il doit à cette qualité d'avoir vu la première représentation de sa pièce honorée de la présence du Roi et de la Reine, de six ministres, sans compter les ministres plénipotentiaires, et de toutes les fortes têtes de l'Administration. Et l'on ricane, et l'on potine, et l'on insinue... Si bien que ceux qui, dans leur for intérieur, pourraient en effet trouver qu'on a battu un peu trop la caisse en vue de cette première sensationnelle, se garderaient bien de le dire tout haut, de peur d'être confondus avec ces austères Catons.

Mais que vaut la pièce ? Car n'est-ce pas là l'essentiel ? Elle a, je l'ai dit dans *l'Art moderne* de dimanche dernier, de grandes qualités et de grands défauts. Je la résume rapidement.

Au premier acte, le professeur flamingant Lodewyck vient demander, pour son fils Camille, la main d'une des filles de M. et M^{me} Troyen, grands horticulteurs de Gand. M^{me} Troyen, qui est Liégeoise, voudrait que la réponse fût différée et que ces fiançailles ne fussent point décidées avec une hâte qui répugne à sa nature fine. Mais son mari et sa fille (la principale intéressée), passent outre et donnent leur consentement sans tarder. Georges Troyen soutient sa mère dans ce débat. Il a son âme wallonne. Il hait le milieu gantois et ne se plaît qu'à Liège où il a fait ses études. Un vieux professeur de violon, Violette, Liégeois lui aussi, sert à M^{me} Troyen et à Georges de confident enthousiaste.

Au deuxième acte, Violette, Georges et la petite Poyette (la crapaude de ce dernier) sont ensemble, dans un hôtel des Fagnes, à Hockai. Georges a rompu avec son père et il vit tout à fait avec Poyette. Il s'agit de

le ramener au devoir. Violette procède par la douceur. Il amène Poyette à renoncer d'elle-même à Georges, à feindre une fuite avec lui. Violette, qui, pour délivrer Georges, accepte de paraître félon à ses yeux. A ce moment survient la famille gantoise, escortée du farouche Lodewyck dont les brutalités menacent de tout compromettre. Le père et la mère Troyen se heurtent de plus en plus. A la fin de l'acte, Georges est délivré de Poyette, mais ses parents paraissent irrémédiablement divisés.

Au troisième acte, tous sont rentrés à Gand. Joli décor également. Des fleurs, des fleurs jusques à l'horizon. Le père Troyen veut que son fils travaille. Georges n'y consent que contraint et forcé. Sa mère le soutient dans sa révolte. La crise est à son état aigu. M^{me} Troyen sort pour aller retrouver Violette à qui elle demandera tout à l'heure de l'emmenner à Liège, loin de son mari, loin de ses filles et de leurs âmes trop flamandes. Lodewyck la dénonce à son mari : il sait qu'elle a un rendez-vous avec Violette ; il ne peut admettre que son fils entre dans une famille où de tels scandales éclatent ! Mais cette fois le flamingant a été trop loin. Le père Troyen commence à comprendre que c'est lui et que c'est Violette qui sèment la discorde dans son ménage. Comme sa femme et Violette, rentrés ensemble, s'exaltent dangereusement, il se montre à son tour et met le musicien et le flamingant à la porte, non sans avoir lancé un petit couplet — qui fut acclamé le soir de la première — en l'honneur de l'Union belge. Et tout finirait ainsi, c'est-à-dire très bien pour les époux Troyen et pour la Belgique, mais très mal pour la fille Troyen et le fils Lodewyck qui s'aiment, si le père Troyen, ému par les larmes de sa fille, ne l'autorisait à inviter Lodewyck à dîner pour le dimanche suivant, avec Violette, bien entendu. De cette façon tout pourra recommencer... De son côté, Georges a pris miraculeusement goût au travail. Il sera un excellent horticulteur gantois.

Le grand défaut de l'œuvre, c'est l'allure conventionnelle des personnages, qui parlent et agissent non pas en vertu de leur âme propre, mais pour obéir aux vœux de l'auteur.

M. Davignon *imagine*. Il faut qu'il se souvienne que l'art est fait d'observation tout au moins autant que d'imagination. Molière, qu'il connaît bien, peignait toujours d'après nature. Au surplus, quand il le veut, il sait très bien observer, et son personnage flamingant, le professeur Lodewyck, est très vivant, très « nature ». On ne peut lui reprocher qu'un excès de grossièreté. Il y a bien des flamingants de cette sorte. Mais je doute qu'on les trouve parmi les professeurs d'athénée, poètes et membres de l'Académie flamande. Évitions de froisser les Flamands en raillant les travers des flamingants. Le professeur Lodewyck est grossier avec les femmes

Il joue le mouchard et le dénonciateur... Ce n'est plus de la caricature, cela, c'est de l'injure, et bien caractérisée. Mais M. Davignon s'est laissé emporter par son désir de réconcilier les gens modérés sur le dos des gens excessifs. L'intention était bonne : il n'est que de prendre garde aux moyens.

Son premier acte est excellent presque tout entier. Le conflit y est nettement exposé et les personnages y sont peints tout de suite, d'un trait juste et fort. Le deuxième acte est plus faible, à cause de certaines longueurs ; mais il est d'une jolie poésie, et pas seulement à cause du prestigieux décor de la Fagne qui l'encadre. Le troisième acte est le moins bon : il tâtonne, il hésite, il brusque tout parce qu'il ne trouve pas la solution — hélas ! peut-être introuvable ! — qui conviendrait. Mais, dans l'ensemble, la pièce est intéressante et scénique. Elle a des « moments » qui sont très bons, qui prennent le public ou qui l'amuse : la demande en mariage, au premier acte, en dépit d'une certaine exagération d'impolitesse dans le caractère de Lodewyck ; la scène entre Poyette et Violette, au deuxième acte, très délicate, très fine et qui a ému.

C'est la première œuvre dramatique de M. Davignon. Les promesses qu'elle donne permettent de prédire à son auteur un succès plus complet quand il abordera le théâtre pour la seconde fois. GEORGES RENCY

PEINTRES D'AUJOURD'HUI

Jean Puy.

Quelques-uns des amateurs les plus clairvoyants d'aujourd'hui — je citerai parmi eux mon maître Théodore Duret et ces collectionneurs délicats que sont Julien Goujon ou Louis Bernard — placent Jean Puy en tête d'une génération qui compte Matisse, Marquet, Laprade, Flandrin, Manguin, Lacoste, Dufrenoy.

Il est oisif d'établir un palmarès, une hiérarchie entre des artistes si diversement et richement doués. Mais, sans contredit, Puy est un des vrais maîtres de l'heure présente, un de ceux dont l'avenir retiendra le nom. Je me souviens d'avoir écrit, il y a quelques années : « On dira Puy comme on a dit Manet. » Je ne crois pas avoir exagéré. L'art de Puy contient une force, une certitude, une autorité qui s'imposent.

Ce qui distingue ce peintre de plusieurs de ses confrères — et non des moins brillants — c'est son équilibre. Point de bonds déconcertants, de hauts et bas, d'in-artades folles. Une progression sûre et lente due à un labeur tenace, solidement appuyé sur l'étude passionnée de la nature. Puy est un réaliste qui ne donne pas dans les divagations de nos chercheurs d'abstractions picturales. Un lyrique aussi, car son invention est toujours en éveil. Il a été des premiers à vouloir réagir contre le « morceau » et à viser au style, qu'il atteint sans efforts. Il a réalisé quelques belles pages décoratives, aux arabesques nobles et cadencées. De prétentieux adolescents ingénus ont découvert, en ces derniers temps, que les jolis effets irisés de l'impressionnisme devaient faire place à autre chose et qu'il est nécessaire, maintenant, de

construire. On s'en doutait bien un peu avant que ces gamins nous révélassent la quatrième dimension et même la synthèse. Puy a toujours construit avec solidité; son tempérament sain répugne aux grâces amorphes de ceux qui ne sont que sensibles.

Un autre et considérable mérite de Jean Puy est qu'il ne se spécialise jamais. Natures mortes, bouquets admirables de sonore chatolement, marines emplies d'air salubre et de clarté, portraits expressifs, nus volumineux, il excelle en ces divers genres sans qu'on puisse l'enclorre en une formule. Le beau titre d'« Indépendant » lui revient.

Personnel, il ne doit rien à Cézanne, à Van Gogh, aux glorieux aînés. Il ne s'est pas cherché en eux, et s'est trouvé en lui. Sa palette n'est pas faite d'avance, et il ne craignait pas, en pleine « crise fauve », de faire usage de gris fins.

J'ajouterai qu'il est simple et travaille à l'écart, éloigné de toute coterie. Nous sommes parfois une demi-douzaine d'amis à regarder chez Blot, vers six heures du soir, la journée finie, des toiles de Jean Puy. Elles sont à rude épreuve, puisqu'on voit chez Blot les plus magnifiques ouvrages de Renoir et de Guillaumin. Si, d'aventure, Puy arrive chez son marchand et ami, sa modestie s'effarouche des compliments qu'on lui adresse et des parasites glorieux qu'il est pourtant de taille à pouvoir affronter.

LOUIS VAUXCELLES

Une Conférence sur Jordaens.

La vie des maîtres de la Renaissance s'éclaire de plus en plus à la lumière des nombreux travaux publiés en ces dernières années. Mais il reste tant de recherches à faire pour le critique soucieux d'accorder l'évolution esthétique d'un artiste avec les données que nous révèle l'histoire sur son époque, son milieu, ses affections, les événements heureux ou tragiques qui marquèrent ses années de production! Pour juger un peintre, il faut reconstituer le cadre dans lequel il s'est développé et n'omettre rien de ce qui a influencé son art.

C'est ce qu'a fait avec une réelle autorité M. Fierens-Gevaert dans une conférence sur le *Poète des Beveries* chaleureusement accueillie, la semaine dernière, à Paris, par l'auditoire de l'Université des Annales. Il parla d'abondance, avec une ferveur et un enthousiasme qui soulevèrent à maintes reprises les applaudissements. Et « l'énorme éclat de rire d'un géant septentrional », selon la pittoresque expression de l'orateur, retentit dans la salle de la rue Saint-Georges, commenté avec bonne humeur, avec esprit et avec éloquence par un historiographe particulièrement qualifié pour traiter ce sujet puisqu'il signa, voici douze ans, la première monographie consacrée à Jordaens.

Des projections en noir et en couleurs, — celles-ci dues à M. Gervais Courtellemont, — illustrèrent de témoignages graphiques intéressants les déductions du conférencier. O. M.

LES « ANIMALIERS » A LIÈGE

Il y eut, l'an dernier, à Paris, un groupement formé à l'instigation de M. Armand Dayot, qui s'attacha à réunir les sculpteurs et les peintres modernes dont le talent s'est voué particulièrement à la représentation des animaux. C'est ce groupement qui se reforme, cette année, à l'*Œuvre des Artistes* de Liège, en se réunissant aux spécialistes belges qui se sont fait un nom dans les expositions.

Nous retrouvons ici M. Albert Crahay avec cette œuvre vigoureuse : *le Vieux Cheval blanc*. Nous revoyons avec intérêt

les deux toiles de M. E. Carpentier, frissonnantes de vie joyeuse: *Noirude* et *Paisible hameau*; celles de M. R. de Baugnies; les esquisses fougueuses de M. Aug. Levéque; les toiles solides de M. Edg. Farasyn: *Bassins d'Anvers* et *Foire aux Chevaux*; les sculptures de feu Léon Mignon, qui sont des morceaux superbes, etc.

La section française est des plus attrayantes. Des sculpteurs comme Froment-Meurice avec son *Etalon boulonnais*, comme M. de Monard avec son *Etalon ardennais* et un *Fox grondant*, acrusent toute l'énergie de la vie musculaire; d'autres, comme M. Paris avec sa *Jument bretonne* et son *Petit veau*, montrent seulement la face rustique d'un talent très divers. M. Christophe transpose dans le bronze ce que la bête incarne de vie méditative et d'action réfléchie. M. Perrault-Hary est infiniment spirituel avec son *Ane aux cruches* et ses *Deux Fenneks*. On admire aussi des bois magistraux de M. Bigot.

Mais ce sont les peintres qui m'ont spécialement attiré, car ce sont eux qui se montrent les plus originaux et les plus hardis.

Après des envois réputés dans les Salons français de MM. Doigneau, Mérite, Rötig, Steinlen, L. Simon, Pinchon, Flameng, la nouveauté d'œuvres coloristes comme celles de M. G. Süe marque certainement une étape, ainsi que les peintures cynégétiques de M. Jos. Oberthür. Il convient de s'arrêter très part culièrement devant les œuvres vibrantes et pleines d'intérêt de l'aquarelliste Mathurin Meheut, et les morceaux puissants, de peinture grave et forte, de M^{lle} Denise.

Je me suis longuement arrêté devant les œuvres de M. Roger Reboussin. Cet artiste, qui vit en contact immédiat avec ses hôtes si fugitifs, réalise non seulement le « rendu » des formes et des couleurs dans leur variété la plus discrète ou la plus violente, mais note avec une expression inaccoutumée les nuances de leur psychologie secrète adaptée aux conditions de leur vie intime. Il accorde au traitement de l'ambiance un soin qui se révèle par la profonde poésie du décor, que ce soit dans cette *Biche et son faon*, avec l'insonniance du petit dans la solitude du fourré de digitales que domine la tête de la mère en veille, ou dans la fuite silencieuse de *la Faisane* et de sa couvée sur les feuilles mortes; ou dans le grand ciel d'hiver le couple vertigineux de ce *Faucon liant un col vert*, ou cette espiègle petite toile, peinte comme au debout d'une course dans les bois où il aurait surpris le *Renard* emportant parmi les herbes folles de la forêt ce petit geai dérobé à la sollicitude de ses parents. M. Roger Reboussin reconstitue la nature, mais avec une évocation où se devine l'âme de l'artiste et du chasseur, du naturaliste et du trappeur.

Citons encore les estampes et les gravures, si attachantes par leur réalisation très savante et pleine de sentiment de la vie des sportsmen, de M. Maurice Taquoy, un vrai artiste aussi, celui là.

A ceux qui ne pourraient se rendre à Liège pour visiter cette exposition, n'omettons point de dire que l'Exposition des animaliers français à Paris en janvier-février prochains réunira à peu près les mêmes noms (on ce qui concerne la section française), auxquels il faudra ajouter ceux de MM. Albert Crahay (belge) et Rembrandt Bugatti (italien), invités.

VALMORE

MEMENTO MUSICAL

La *Société J. S. Bach* de Liège a fixé au 14 janvier son premier concert. Il sera consacré à un choix d'œuvres pour clavecin, interprétées au piano par M^{lle} Blanche Selva.

NÉCROLOGIE

Charles Delaborde.

Le pianiste Delaborde, qui vient de s'éteindre à Paris dans sa soixante-quatorzième année, était un contemporain de Rubinstein. Il avait de son illustre émule la sonorité puissante, l'expression intense, le style large et pur, la technique éblouissante.

C'était un grand artiste, au vrai sens du terme, et un admirable professeur.

A la gloire du virtuose Delaborde préféra les joies intimes de l'enseignement. Pendant quarante ans il professa au Conservatoire, où huit jours avant sa mort il dirigeait encore sa classe. Quelques voyages accomplis autrefois en compagnie de Vieuxtemps et d'Henri Wieniawski, des concerts donnés à Bruxelles, à Vienne, à Saint-Petersbourg dans le but de faire connaître un piano à clavier de pédales dont il était l'inventeur l'avaient rendu célèbre à l'étranger. Mais depuis longtemps il avait renoncé aux tournées pour se consacrer exclusivement à ses élèves, dont la plupart sont aujourd'hui des maîtres.

Jules Claretie.

Il est mort brusquement, quelques jours avant d'abandonner le poste d'administrateur de la Comédie-Française qu'il occupait depuis vingt-trois ans.

Jules Claretie connut de fructueux succès de librairie. Le théâtre lui sourit parfois. Mais c'est le journalisme qui absorba sa vie. Le nombre des chroniques qu'il écrivit est prodigieux. Chacune d'elles témoigne d'un esprit clair et mesuré, d'une philosophie aimable qui effleure toutes choses sans y pénétrer, et surtout d'une mémoire extraordinaire qui lui permettait, en ramenant à sa pensée mille souvenirs, d'amuser et d'intéresser constamment ses lecteurs. La « Vie à Paris » qu'il publiait tous les jeudis dans *le Temps* avec la plus ponctuelle régularité est un inépuisable répertoire d'anecdotes, de traits d'esprit, d'observations notées au hasard des événements. Mieux que *le Prince Zilah* ou *Monsieur le Ministre*, ces chroniques fixent la personnalité de l'actif écrivain qui succomba au moment même où la publication imminente de ses *Mémoires* est, par des affiches gigantesques, annoncée sur tous les murs de Paris. O. M.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Musée de Peinture moderne, Salon de la Société royale des Aquarellistes. — Cercle Artistique, MM. Delescluze et H. Courtens (du 28 décembre au 5 janvier). — Galerie Georges Giroux, M. Alfred Delaunois (jusqu'au 29). — Galerie d'art, M. Paul Van de Venne (jusqu'au 1^{er} janvier). — Studio, M. Jef de Pauw (jusqu'au 30). — Ecole communale (rue Claessens, Laeken), exposition du Cercle d'art de Laeken. — Art décoratif (102 boulevard de Waterloo), broderies anciennes de M^{me} G. Dangotte.

L'exposition générale des Beaux-Arts, qui s'ouvrira à Bruxelles en mai prochain, comprendra une section des Arts décoratifs modernes qui promet de faire sensation.

Le comité s'est assuré dès à présent la collaboration d'architectes et d'artistes décorateurs belges et étrangers, qui réaliseront des ensembles de décoration intérieure.

Plusieurs industriels se sont adressés au comité le priant de les mettre en rapport avec des artistes qui leur fourniraient des modèles originaux d'inspiration moderne. Il serait très désirable que cet exemple fût suivi par les fabricants de tissus, de tapis, de papiers peints, de ferronnerie, de bronzes d'appartements, de céramique, de verrerie, etc. L'hésitation que le public manifeste à l'égard de l'art décoratif moderne provient en grande partie de l'imperfection dans la réalisation des modèles. Le comité serait heureux d'encourager les initiatives de ce genre et s'efforcera de provoquer des collaborations intéressantes.

Pour tous renseignements, s'adresser par écrit à M. Jules Berchmans, secrétaire du groupe, 86 rue de Linthout, à Bruxelles.

La Libre Académie de Belgique a, dans sa dernière assemblée, élu en remplacement de Paul Janson et Camille Lemonnier MM. Paul-Emile Janson et Grégoire Le Roy.

On se propose de célébrer l'été prochain à Anvers le tri-centenaire de la *Descente de Croix*, l'un des chefs-d'œuvre de Rubens.

M. Emile Verhaeren est parti il y a quelques jours pour la Russie, où il a été invité à faire des conférences à Saint-Petersbourg et à Moscou. Il sera de retour le 7 janvier.

La répétition générale de *Parsifal* au théâtre de la Monnaie reste fixée au 2 janvier, à 5 h. 1/2; la première représentation au 4, à la même heure.

Ce sont des artistes allemands qui chanteront au théâtre de la Monnaie pendant la « Semaine Richard Strauss ». M^{me} Mottl-Fassbender interprétera les rôles d'Elektra et d'Hérodiade; Miss Frances Rose chantera ceux de Salomé et de Chrysothémis; M^{me} von Mildenburg, celui de Clytemnestre. Les rôles masculins seront distribués à MM. Krauss et Perrin.

M. Beyle, l'actif directeur du Grand Théâtre de Lyon, vient de faire un effort de décentralisation artistique en montant *Fervaal*, l'émouvant drame lyrique de Vincent d'Indy. Dans l'interprétation, qui fut excellente, il faut citer particulièrement M^{me} Catalan (Guilhen) et M. Verdier (Fervaal). Le chef d'orchestre, M. Bovy, a droit à tous les éloges. Le succès de l'œuvre a été unanime.

La seconde vente de l'atelier Carpeaux, qui a eu lieu à Paris les 8 et 9 décembre, a produit 239,974 francs, ce qui porte à 981,824 francs le total des deux ventes.

Quelques prix de cette seconde vente : *L'Enfant au cor* (plâtre), 6,000 fr. — *Daphnis et Chloé* (id.), 5,000 fr. — *Jeune fille à la coquille* (bronze), 6,100 fr. — *Génie de la danse* (bronze) 6,680 fr. — *Id.* (plâtre), 5,600 fr. — *Portrait de M^{me} F.* (plâtre), 6,600 fr. — *Espiègle* (id.), 6,500 fr. — *La Danse* (peinture), 6,700 fr. — *Bal au palais des Tuileries en 1867* (id.), 10,100 fr. — *Les Enfants de Carpeaux* (dessin), 5,100 fr.

On se préoccupe déjà un peu partout, dit le *Guide musical*, de célébrer dignement le deux centième anniversaire de la naissance de Gluck, qui tombe, on le sait, le 2 juillet de l'année prochaine. A Paris, on tiendra à honneur de commémorer brillamment le souvenir du maître qui fit représenter sur la scène française ses opéras *Orphée*, *Alceste*, *Armide* et *Iphigénie en Aulide*. A Vienne, où à compter de 1748, et pendant vingt-cinq ans, Gluck occupa les fonctions de capellmeister au théâtre de la Cour et où il se retira en 1779, un comité de fêtes s'est constitué, sous la présidence du vénérable compositeur Karl Goldmark, dans le but d'ériger, le 2 juillet prochain, sur une des places de la ville, un monument à la gloire du réformateur de l'opéra. En Allemagne, deux sociétés concurrentes déploient toute leur activité à assurer le succès des fêtes commémoratives; l'une prépare une édition populaire des chefs-d'œuvre du maître; l'autre, *l'Association Gluck*, de Dresde, s'efforce d'obtenir que les principales scènes allemandes représentent les opéras de Gluck, non pas à la manière moderne, mais selon les exigences les plus sévères de la tradition classique.

Les dates des représentations d'œuvres de Wagner et de Mozart données au théâtre du Prince Régent de Munich, viennent d'être fixées comme suit pour l'été 1914 : *Parsifal*, les 31 juillet; 10, 19 et 28 août; 7 et 15 septembre; *Tristan et Isolde* les 4 et 22 août et 10 septembre; *les Maîtres Chanteurs* les 7 et 25 août et 12 septembre; *l'Anneau du Nibelung* du 12 au 17 août, du 31 août au 5 septembre; *les Noces de Figaro* les 2 et 27 août; *l'Enlèvement au Sérail* les 6 août et 14 septembre; *Don Juan* les 9 août et 9 septembre; *la Flûte enchantée* les 21 et 29 août; *Cosi fan tutte* le 24 août.

La maison Bernheim Jeune et C^{ie} publiera prochainement un album consacré à Cézanne qui comprendra une eau-forte originale du maître, quatre fac-similés d'aquarelles, quarante-cinq reproductions de tableaux, sept lithographies de Bonnard, Maurice Denis, Henri Matisse, K.-X. Roussel, Signac, Vallotton et Vuillard d'après des œuvres de Cézanne, une lithographie d'A. Maillol d'après son monument Cézanne. Texte d'Octave Mirbeau, Théodore Duret, Frantz Jourdain et Léon Werth.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA TRENTE-TROISIÈME ANNÉE (1913)

DE L'ART MODERNE

ÉTUDES ET PORTRAITS

Les promesses du Cubisme (JEAN DE BOSSCHÈRE)	25
Interprétations du Midi (OCTAVE MAUS)	65
Des influences (JEAN DE BOSSCHÈRE)	225
L'influence d'Ensor (FRANZ HELLENS)	249
Les fleurs et la peinture (JEAN DE BOSSCHÈRE)	273
Préface au catalogue d'une exposition (ÉLIE FAURE)	281
Sur la Renaissance italienne (Ch. HERMANS)	314
Rapport à l'Académie de Belgique (X. MELLERY)	378
Les artistes belges aux Salons de Paris (OCTAVE MAUS)	233
Le Salon d'Automne (G. JEAN-AUBRY)	369, 379, 401
La liberté de l'écriture (FRANCIS DE MIOMANDRE)	10
Réflexions sur les traités de morale d'André Gide (id.)	161
Le Dramatisme (JEAN DE BOSSCHÈRE)	201
Réflexions sur J.-J. Rousseau (FRANCIS DE MIOMANDRE)	267
A propos de Ronsard et de la poésie française (id.)	315
La Discipline mallarméenne (FRANCIS VIÉLÉ-GRIFFIN)	284
L'œuvre de M. Eugène Montfort (LOUIS PIÉRARD)	257, 284
Le Conservatoire de Luxembourg (OCTAVE MAUS)	1
Souvenirs (D. DE SÉVERAC)	265
En écoutant la Neuvième (CAMILLE MAUCLAIR)	297
<i>Marie-Magdeleine</i> , (OCTAVE MAUS)	153
<i>Le Sacre du Printemps</i> (Id.)	169
<i>La Querelle</i> (GEORGES RENCY)	409
<i>Peer Gynt</i> au Lessing-Theater (ERNEST CLOSSON)	345, 353
Paysages d'Exmoor (OCTAVE MAUS)	321
Pour Chambéry (Id.)	378
JANE BATHORI-ÉNGEL (G. JEAN-AUBRY)	145
M ^{me} L. BERNARDINI-SJOESTEDT (FRANCIS DE MIOMANDRE)	75
PIERRE BONNARD (JOACHIM GASQUET)	395
EUGÈNE BOUDIN (G. JEAN-AUBRY)	73
LOUIS-G. CAMBIER (FRANZ HELLENS)	220
CAPPIELLO (CAMILLE MAUCLAIR)	33
TRISTAN CORBIÈRE (GEORGES LÉCOMTE)	308, 323
DAUBIGNY (G. JEAN-AUBRY)	105
EDVARD DIRIKS (ARSÈNE ALEXANDRE)	313
JOSEF VON DIVÉKY (LOUIS PIÉRARD)	121
HENRI DUVERNOIS (F. DE MIOMANDRE)	177
JULES FLANDRIN (JOACHIM GASQUET)	269
ARMAND GUILLAUMIN (LOUIS VAUXCELLES)	109, 209
FERDINAND HODLER (Id.)	362
HOKUSAI (RAYMOND KOECHLIN)	49
J.-K. HUYSMANS (G. JEAN-AUBRY)	41
MARCEL JEFFERYS (FRANZ HELLENS)	50
KARSAVINA et MALLARMÉ (CAMILLE MAUCLAIR)	185
PHILÉAS LEBESGUE (FRANCIS DE MIOMANDRE)	57
CAMILLE LEMONNIER (GEORGES RENCY)	193
LE PRINCE DE LIGNE (Id.)	289
MANZANA-PISSARRO (ARSÈNE ALEXANDRE)	355
ANDRÉ METHY (LOUIS VAUXCELLES)	37
FREDÉRIC MASSON (LOUIS THOMAS)	228
LE POVERELLO (Id.)	129

JEAN PUY (LOUIS VAUXCELLES)	410
AUGUSTE DE RADWAN (JACQUES HERMANN)	172
RAMAH (FRANZ HELLENS)	307
ROGER REBOUSSIN (FRANCIS DE MIOMANDRE)	75
AUGUSTE RENOIR (OCTAVE MAUS)	299
PAUL RENOIARD (GEORGES LÉCOMTE)	245
GEORGES RENCY (FRANCIS DE MIOMANDRE)	97
ARTHUR RIMBAUD (Id.)	305
CHARLES RIVAUD (VICTOR PROUVÉ)	139
JACQUES ROUCHÉ (CLAUDE-ROGER MARX)	372
DÉODAT DE SÉVERAC (ADOLPHE PIRIOU)	309
LÉON SPILLIAERT (FRANZ HELLENS)	3
STENDHAL (FRANCIS DE MIOMANDRE)	137
LOUIS THÉVENET (FRANZ HELLENS)	89
UTAMARO (RAYMOND KOECHLIN)	9
GEORGES VAN HOUTEN (LOUIS VAUXCELLES)	21

PEINTURE

La peinture à Gand avant van Eyck (L. MAETERLINGK)	92
La glorification des frères van Eyck	262
L'identification du Maître de Flémalle	103, 254
La signature de Jean de Wale	127
Hommage à Roger de le Pasture	77, 390
Retour de la <i>Joconde</i>	404, 407
Une conférence de M. Fierens-Gevaert sur Jordaens (O. M.)	411
Le 3 ^e Congrès artistique international	140
La gravure sur bois (LOUIS VAUXCELLES)	301
La peinture en Extrême-Orient (F. M.)	372
Napoléon et le peintre David	167
Anquetin contre David	212
L'inauguration du musée Ingres à Montauban (O. M.)	333
M. A. Besnard à la Villa Médicis (RENÉ MARIE)	149
Hommage à Odilon Redon	293
Souvenir d'Eugène Smits (ÉRASME)	36
Médaille de M. Maxime Dethomas	47
L'art d'Albert Marquet (LOUIS VAUXCELLES)	198
Le père Tanguy	254
LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE	65, 81, 84, 110
Acquisitions de l'Etat et des particuliers	86, 95, 118, 134, 158
La <i>Libre Esthétique</i> et la Presse	140, 164
Statistique de 1904 à 1913	155
LE SALON DE PRINTEMPS (FRANZ HELLENS)	154, 171
L'EXPOSITION DE L'ESTAMPE (Id.)	12
Id. de « POUR L'ART » (Id.)	42
Id. DES AQUARELLISTES ET PASTELLISTES (Id.)	132
Id. de l'ÉLAN (Id.)	179
Id. DES INDÉPENDANTS (Id.)	331
CERCLE ARTISTIQUE. Exposition de M. FIRMIN BAES (Id.)	20
Id. de M ^{me} DU MONCEAU, DE MM. H. ANSPACH et L. HOYVOUX (Id.)	29

EXPOSITION de M. PAUL DU BOIS (ID.)	44
ID. de MM. L. FRÉDÉRIC, G.-M. STEVENS et M ^{lle} B. ART (ID.)	59
ID. de MM. A. VERHAEREN et F. GAILLARD, M ^{lle} VERBOECKHOVEN (ID.)	68
ID. de M. EDMOND VERSTRAETEN (ID.)	99
ID. de M. HERMANN RICHIR (ID.)	148
GALERIE G. GIROUX. Exposition de M. L. SPILLIAERT (ID.)	3
ID. des humoristes du <i>Simplicissimus</i> (ID.)	20
ID. de M. MARCEL JEFFERYS (ID.)	50
ID. de M. GEORGES LEMMEN (ID.)	67
ID. de M. THÉVENET (ID.)	89
ID. HENRI EVENEPOEL (ID.)	113
ID. de M. HAUSTRAET (ID.)	148
ID. de M. KANDINSKY (ID.)	181
STUDIO. Exposition de M. C. KUFFERATH (ID.)	20
ID. du GROUPE INDÉPENDANT (ID.)	59
AUDERGHÈM. Quelques peintres d'Auderghem (ID.)	238
SCHAERBEEK. Exposition du Cercle des Arts (ID.)	286
ANVERS. Salon de l'Art Contemporain (ID.)	123
<i>L'Art Contemporain</i> et les achats officiels (R.)	85
GAND. Le Salon des Beaux-Arts (FRANZ. HELLENS)	204
A propos d'une lettre pastorale du cardinal Mercier	271
LIÈGE. Exposition d'Artistes Wallons	167
Le Salon des Animaliers (VALMORE)	411
MONS. Le Salon des Artistes Wallons	290, 341
PARIS. Les artistes belges aux Salons (OCTAVE MAUS)	233
LE SALON D'AUTOMNE (G. JEAN-AUBRY)	369, 379, 401
Exposition David et ses élèves	63
GALERIE E. BLOT. Exposition de M. G. VAN HOUTTEN (L. VAUXCELLES)	21
ID. de M. SIMON BUSSY (ROMAIN ROLLAND)	52
GALERIE DRUET. Exposition THÉO VAN RYSSSELBERGHE (LOUIS VAUXCELLES)	165
LIBRAIRIE PELLETTAN. Exposition de M. P.-E. COLIN (ID.)	68
GALERIE MARCEL BERNHEIM. Exposition de M. FRANÇOIS VERHEYDEN	391
PAVILLON DE MARSAN. Exposition de la gravure sur bois (LOUIS VAUXCELLES)	301
BERLIN. GALERIE CASSIRER. Exposition de M. OTHON FRIEZE	119
LA HAYE. Exposition PH. ZILCKEN (LÉON PASCHAL)	141
MUNICH. Exposition internationale des Beaux-Arts (H.-P.)	195
Lettre de M. W. Ritter	212
VARSOVIE. Exposition CONSTANTIN MEUNIER	127
Acquisitions du Musée de Bruxelles	95, 166, 198, 207, 230, 390
Le Musée des Beaux-Arts de Tournai	166
ID. du Luxembourg transféré à Saint-Sulpice	118
ID. FRANZ HALS à Haarlem	175
ID. André-Jacquemart à Paris	407
BIBLIOGRAPHIE : AMAN-JEAN. <i>Velasquez</i>	174
EUGÈNE BACHA. <i>Les très belles miniatures de la Bibliothèque royale de Belgique</i> (F. H.)	398
Dr E. BASSERMANN-JORDAN. <i>Tableaux inédits d'anciens maîtres en possession de l'Etat bavarois</i>	239
MARIE BAUDET. <i>Avec les queues</i> (JEAN RICHEPIN)	269
N. BRETS. <i>Lucas de Leyde</i> (F. H.)	213
FRITZ BURGER. <i>Handbuch der Kunstwissenschaft</i> (O. M.)	165
ÉMILE CAMMAERTS. <i>Les Bellini</i>	85
HENRI CARO-DELVAILLE. <i>Titien</i>	173
MURIEL CIOLKOWSKA. <i>Rodin</i>	262
L. CLOQUET. <i>Les Artistes wallons</i> (F. H.)	213
LÉON DESHAIRS. <i>Gustave Moreau</i> (ID.)	270
JULES DESTREE. <i>Les Salons des Beaux-Arts à l'Exposition de Charleroi en 1911</i>	246
H. DEHEM. <i>Impressions d'art contemporain</i> . (L. VAUXCELLES)	308
FIERENS-GEVAERT. <i>La peinture au Musée ancien de Bruxelles</i> (F. H.)	398
PASCAL FORTHUNY. <i>L'album Renoir</i> (L. V.)	140
VICTOR DE GOLOUBEV. <i>Ars Asiatica</i>	214
ERICH HOENEL. <i>Alle Waffen</i> (O. M.)	278
LOUIS HAUTECEUR. <i>Greuze</i>	173
RAYMOND DE LA HAYE. <i>Oud Liep</i> (F. H.)	46
JEAN LABAN. <i>Daubigny</i> (G. JEAN-AUBRY)	105, 182
PAUL LAMBOTTE. <i>Les peintres de portraits</i> (F. H.)	197
ABEL LETALLE. <i>Palettes d'artistes</i>	132
L. MAETERLINCK. <i>Nabiv Martins ou le Maître de Flémalle</i>	254
CH. MOREAU-VAUTHIER. <i>La peinture</i> (F. H.)	85
VITTORIO PICCA. <i>L'Arte Mondiale a Roma nel 1911</i> (O. M.)	142
ID. <i>Les artistes contemporains</i> (ID.)	253
SANDER PIERRON. <i>Les Mostaert</i> (F. H.)	110
ID. <i>Guillaume Charlier</i> (ID.)	213

M ^{me} L. ROBLLOT-DELANDRE. <i>Portraits d'enfantes</i> (ID.)	101
G. ROUCHÈS. <i>La peinture bolonaise à la fin du XVII^e siècle</i>	222
ANDRÉ ROUYEYRE. <i>Visages de contemporains</i> (O. M.)	158
ANDRÉ D. DE SEGONZAC. <i>XXX dessins</i> (ID.)	196
Dr OSCAR WULFF. <i>L'art byzantin</i>	199
Vente de tableaux de Van Gogh (Hollande)	103
ID. de la collection Albert Kleyer (Bruxelles)	148
ID. d'estampes à Paris	151
ID. de la collection Balli (Paris)	175
ID. de l'atelier J.-B. Carpeaux (ID.)	183
ID. de la collection Eugène Fischhof (ID.)	198
ID. id. Steengracht (ID.)	198
ID. d'un Romney à Londres	199
ID. de la collection J.-P. Hesceltine (Amsterdam)	199
ID. id. Marzell de Nemes (Paris)	214, 221
ID. id. de Lord Joicey (Londres)	231
ID. id. Aynard (Paris)	263
ID. id. H. Buhrig (Leipzig)	359
Les prix des tableaux anciens	229
NÉCROLOGIE — MIKULAS ALBS	303
L.-J. ANTHONISSEN	166
HANS VON BARTELS	343
L.-M. BOUTET DE MONVEL (O. M.)	102
JULES COMTE	6
HENRY DETOUCHE (O. M.)	102
GASTON HOCHARD	166
GASTON LA TOUCHE (LOUIS VAUXCELLES)	228
HENRI MORET	158
DARIO DE REGOYOS (O. M.)	358
HENRI VAN SEREN	38

SCULPTURE

<i>La Laitière</i> de MARC DE VOS	398
<i>La Mère</i> de M. VICTOR ROUSSEAU	255
Une fontaine de M. G. PETIT A LIÈGE	327
Les bas-reliefs de M. E. BOURDELLE au théâtre des Champs-Élysées	66
Les statues de Paris	151
Le monument d'ÉMILE AGNIEZ, par M. G. CHARLIER	367
ID. d'EMMANUEL CHABRIER, par C. MEUNIER	151
ID. d'HECTOR CHAINAYE	383
ID. des CORBIÈRE à Morlaix, par M. E. BOURDELLE	308, 323
ID. FABRE à Avignon, par M. F. CHARPENTIER	207, 263
ID. de GÉRÔME à Vesoul	223
Le buste de GOUNOD par M. A. MERCIÉ	231
Le monument de VICTOR HUGO à Guernesey	343
ID. de JEAN LAHOR à Ferney	303
ID. de LAMARTINE à Bergues	207, 316
ID. de CAMILLE LEMONNIER à Ixelles	206
ID. de CATULLE MENDÈS, par AUGUSTE MAILLARD (O. M.)	159, 164
ID. de F.-CH. MORISSEUX, par M. CH. SAMUEL	247
ID. d'ÉDOUARD ROD, à Nyon	214
ID. d'EDGAR TINEL, à Sinay	343
ID. de CH. VAN DER STAPPEN, par M. MARCEL RAU	350
ID. de RICHARD WAGNER à Munich, par M. WADÈRE	87, 191
ID. de MAX WALLER, par M. VICTOR ROUSSEAU	383
Le buste de LAPUSSIDA, par JULES LAGAE	310, 391
ID. de M ^{me} ROSINE LABORDE à la Monnaie	159
Le monument de VILLIERS DE L'ISLE-ADAM	407
Les médailles de M. G. DEVREESE	375
La plaquette de la Confrérie St-Michel	111
Médaille de la T. S. F., par M. E.-J. DE BREMAECKER	158
Le modèle du <i>Génie de la danse</i> de CARPEAUX	191
NÉCROLOGIE — AUGUSTE DE NIEDERHAÜSERN-RODO	174
ÉMILE-FRÉDÉRIC SALMON	230

ARCHÉOLOGIE. ARCHITECTURE.
ARTS APPLIQUÉS.

Un palais des Fêtes et Expositions (CH.-LÉON CARDON)	107
Les cartons de Puvion de Chavannes au Cinquantenaire (L.-H. DEVILLEZ)	267
L'Esthétique de Bruxelles. L'abbaye de Forest (JOSEPH-BARTHÉLEMY LECOMTE)	6
Au bois de la Cambre. — A Linkebeek (ID.)	188
Le palais du Cinquantenaire	61, 76, 143

Les transformations du Waux-Hall.	167
Pour le « Plus Grand Bruxelles »	174
Les Associations internationales et l'Abbaye de la Cambre	27
Décoration de la Cour d'Assises par M. J. DELVILLE	390
Id. de M. JACOB SMITS pour le Palais de justice	302
Concours d'architecture	6, 366
Un cours de technique dentellière.	63
L'Union nationale dentellière	165
Concours des Amis de la Dentelle	342
Estampes décoratives	278
Exposition d'élèves du cours de M ^{lles} Marie Closset et Marie Gaspar (M. K. M.)	221
GAND. Exposition de l'Art ancien dans les Flandres.	294
Le Musée wallon à Liège.	236
L'abbaye d'Orval.	63
L'Église de Marcinelle (JULES DESTRIÉE).	275
PARIS. Le plafond de BESNARD à la Comédie française (LOUIS VAUXCELLES)	295, 324
La décoration du théâtre des Champs-Élysées (OCT. MAUS)	20
Id. du Panthéon	303
Exposition de poteries de M. André Methcy (L. VAUXCELLES)	37
Id. de Manzana-Pissarro (Id.)	197
Exposition d'Art décoratif théâtral	151
Une exposition de l'Affiche (LOUIS VAUXCELLES)	261
Le Musée Detaille de l'Histoire du costume	79
Le Musée de la Vie berrichonne à Saint-Palais	255
Le canal de la Douane et le vieux port de Marseille (F. M.)	356
Un plafond de Gauguin au Pouldu.	231
AMSTERDAM. Exposition de céramique française	103
ZÜRICH. Exposition d'art décoratif.	303
BIBLIOGRAPHIE : <i>Le Trésor de l'Art belge au XVII^e siècle</i>	130

LITTÉRATURE

Opinion de M. Emile Verhaeren sur Pierre Corneille.	140
Les centennaires de Diderot et de Veuillot (F. M.)	356
Pour honorer Stendhal ANDRÉ BEAUNIER	262
A la mémoire de Lamartine	316
Id. de Camille Lemonnier	194, 206, 279, 349
Camille Lemonnier et l'Académie (MAURICE DES OMBIAUX)	243
A la mémoire de Catulle Mendès (O. M.)	164
Souvenir de Jean Lahor (A. LE MARSOIN)	319
Edouard et Tristan Corbière	323
M. Francis Vielé-Griffin	79
Le Jubilé de la Société des Gens de lettres (O. M.)	219
Discours d'Emile Zola sur la tendresse que méritent les animaux	261
Id. de Jules Renard sur les devoirs de la jeunesse	302
Id. de M ^{lles} Marie Closset à l'Institut de Culture française	387
Lettre inédite de Mallarmé	100
Une visite à Verlaine	111
L'art et les écrivains belges en Pologne.	71
Un poème de M. O. W. Milosz (F. M.)	356
Un conte de M. Beaubourg (Id.)	357
Le poète Rabindranath Tagore (Id.)	395
BIBLIOGRAPHIE : PAUL ADAM. <i>Jeunesse et amours de Manuel Héricourt</i> (FRANCIS DE MIOMANDRE).	188
J. AJALBERT. <i>Les nuages sur l'Indo-Chine</i> (Id.)	380
JOSEPH D'ARBAUD. <i>Lou Lausié d'Arle</i> (Id.)	380
ALAIN-FOURNIER. <i>Le Grand Meaulnes</i> (Id.)	364
AUGUSTE AUMAÎTRE. <i>Sur les pages bleues</i> (Id.)	299
AURIL. <i>Jean Dolent</i>	310
E. BACHA et H. DE BACKER. <i>Journal du comte Henri de Calenberg pour l'année 1743</i> (FRANZ HELLENS).	242
MAURICE BARRÈS. <i>La Colline inspirée</i> (F. DE MIOMANDRE)	107
H.-M. BARZUN. <i>La Terrestrre Tragédie</i> (J. DE BOSSCHÈRE).	202
Id. <i>L'Ère du drame</i> (Id.)	202
NICOLAS BAUDUIN. — <i>La Divine folie</i>	310
P. BERRICHON. <i>Jean-Arthur Rimbaud</i> (F. DE MIOMANDRE)	305
THOMAS BRAUN. <i>Fimée d'Ardenne</i> (Id.)	17
R. DE BIRMINGHAM. <i>Myrnillo: histoire d'une fourmi rousse de la forêt</i> (Id.)	357
A. DE BERSAUCOURT. <i>Thomas Braun</i> (Id.)	371
G. BINET-VALMER. <i>Le cœur en désordre</i> (Id.)	83-90
H. BLANDIN. J.-K. <i>Huysmans</i> (G. JEAN-AUBRY).	41
L. BOCQUET. <i>La Lumière d'Hellas</i> (F. DE MIOMANDRE)	283
JEAN DE BOSSCHÈRE. <i>Métiers divins</i> (CAMILLE MAUCLAIR)	329
MARCEL BOULENGER. <i>Cours de Vie Parisienne à l'usage des étrangers</i> (F. DE MIOMANDRE)	380
EMMANUEL BOURCIER. <i>Reportages</i> (Id.)	122
G. BUISSET. <i>Parmi les oliviers sauvages</i> (Id.)	388
PIERRE CAMO. <i>Les beaux jours</i> (Id.)	388
H. CARTON DE WIART. <i>Les vertus bourgeoises</i> (F. H.)	109
F. CASTANIÉ. <i>Royales amours d'une petite modiste</i> (F. DE MIOMANDRE)	132
P. CHAMPION. <i>Vie de Charles d'Orléans</i> (Id.)	339
G.-K. CHESTERTON. <i>Le Napoléon de Notting Hill</i>	356
H. COLLET. <i>Le Mysticisme musical espagnol au XV^e siècle</i>	206
L. COUROUBLE. <i>Le petit Poels</i> (F. DE MIOMANDRE)	51
A. DAYOT. <i>La folie du comte Lucius</i> (Id.)	234
JULES DELACRE. <i>Chant provincial</i> (Id.)	146
M. DES OMBIAUX. <i>Les manches de lustrine</i> (Id.)	227
GÉO DRAINS. <i>Les Nemaïlles</i> (Id.)	132
D. DURANDY. <i>Poussières d'Italie</i> (Id.)	188
Id. <i>A travers la Hollande</i> (Id.)	364
HENRI DUVERNOIS. <i>Contes</i> (Id.)	177
Id. <i>Nounette ou la Déesse aux cent bouches</i> (Id.)	357
MARC ELDER. <i>Le peuple de la mer</i> (Id.)	396
S. EVANS. <i>Valère et Narcisse, ou le Dialogue de M. Anatole France</i> (Id.)	132
PAUL FLAMANT. <i>Le chevalier aux ânes</i>	310
COMTE FLEURY et L. SONOLET. <i>La Société du Second Empire</i> (F. M.)	388, 396
ANDRÉ FONTAINAS. <i>Les Etangs noirs</i> (Id.)	43
ANDRÉ GIDE. <i>Le Retour de l'enfant prodige</i> (Id.)	161
EDMOND GLESENER. <i>Monsieur Honoré</i> (Id.)	131
A. GOFFIN. <i>Saint François d'Assise dans la légende et dans l'art</i> (LOUIS THOMAS)	129
E. GOMEZ-CARILLO. <i>Psychologie de la Mode</i>	302
H. HOPPENOT. <i>Les yeux de la Vie et de l'Illusion</i> (G. JEAN-AUBRY)	217
H. JELINEK. <i>La littérature tchèque contemporaine</i> (LOUIS THOMAS).	142
JUSSERAND. <i>Ronsard</i> (F. DE MIOMANDRE)	315
JOHN KEATS. <i>La Veille de Sainte Agnès</i> (Id.)	371
C ^{te} J. DE KERGOLAY. <i>Soirs d'épopée: Chypre et Rhodes</i> (Id.)	364
R. KIPLING. <i>Le livre de la Jungle</i> . Illustrations de ROGER REBOUSSIN (Id.)	4
G. LANSON. <i>Anthologie des poètes nouveaux</i>	206
CARLOS LARRONDE. <i>Le livre d'heures</i> . (F. DE MIOMANDRE)	372
PHILÉAS LEBESQUE. <i>Les Servitudes</i> (Id.)	57
M.-A. LEBLOND. <i>La France devant l'Europe</i> (Id.)	395
D ^e A. F. LEGENDRE. <i>Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho</i> (Id.)	364
CHARLES LE GOFFIC. <i>M. Ernest Renan dans la Basse-Bretagne</i> (Id.)	371
JULES LEMAITRE. <i>Les péchés de Sainte-Beuve</i> (Id.)	132
JEAN LONGNON. <i>Les leçons de Florence</i> (Id.)	371
MAURICE MAETERLINCK. <i>La Mort</i> (G. RENCY)	241
S. MALLARMÉ. <i>Poésies complètes</i> (F. DE MIOMANDRE)	212
H. MARTINEAU. <i>L'itinéraire de Stendhal</i> (M. DE ROUX)	170
A. MERCEREAU. <i>Paroles devant la Vie</i>	302
FRANCIS DE MIOMANDRE. <i>Histoire de Pierre Pons pantin de feutre</i> (JEAN DE BOSSCHÈRE).	113
GABRIEL MOUREY. <i>Psyché</i> (F. DE MIOMANDRE)	284
Id. <i>Propos sur les beautés du temps présent</i> (Id.)	291
HENRI MUCHART. <i>Les Fleurs de l'arbre de science</i> (Id.)	132
JEANNE NÉREL. <i>Ma sœur Monique</i> (Id.)	379
COMTESSE DE NOAILLES. <i>De la rive d'Europe à la rive d'Asie</i> (Id.)	243
ÉMILE NOLLY. <i>Le chemin de la Victoire</i> (Id.)	356
LOUIS PIÉRARD. <i>Aimons les arbres</i>	262
Id. <i>De flammes et de fumées...</i> (F. DE MIOMANDRE).	404
SANDER PIÉRRON. <i>Le Tribun</i> (Id.)	228
GEORGES PIOCH. <i>Les Dieux chez nous</i> (Id.)	131
GEORGES POULET. <i>Rien n'est</i> (Id.)	131
GUY DE POURTALÈS. <i>Solitudes</i> (Id.)	188
A. DE POUVOURVILLE. <i>Ce qui meurt et ce qui demeure</i> (Id.)	251
GEORGES RENCY. <i>L'Aïeule</i> . — <i>Frissons de vie</i> . — <i>Contes de la Hulotte</i> . — <i>Propos de littérature</i> (Id.)	97
Id. <i>L'Aïeule</i> . — <i>Propos de littérature</i> (ANDRÉ DU FRESNOIS).	221
G. RÉVAL. <i>Le Royaume du Printemps</i> (F. DE MIOMANDRE).	132
A. RIMBAUD. <i>Une saison en enfer</i> (Id.)	306
G. RODENBACH. <i>La jeunesse blanche</i> (Id.)	255, 282
BLANCHE ROUSSEAU. <i>Lisette et sa pantoufle</i> (Id.)	34
EDMOND SÉE. <i>Petits dialogues sur le théâtre</i> (Id.)	187
A. SCHNITZLER. <i>Anatole</i> (Id.)	187
V. SEGALIN. <i>Les Immémoriaux</i> (Id.)	355
G. SOULAGES. <i>Du cœur</i>	310
R. DE SOUZA. <i>Nice, capitale d'hiver</i>	86

STENDHAL. <i>La Vie d'Henri Brulard</i> . (F. DE MIOMANDRE)	137	LIONEL DAURIAC. <i>Meyerbeer</i>	181
ANDRÉ SUARÈS. <i>Cressida</i> (ID.)	276	E. GRANADOS. <i>Goyescas</i> , suite pour piano (O. M.)	173
A. THIBAUDET. <i>Les Heures de l'Acropole</i> (ID.)	202	ANDRÉ PIÉRO. <i>Schütz</i>	181
ID. <i>La poésie de Stéphane Mallarmé</i> (ID.)	210	JOSEPH RYELANDT. <i>En Ardenne, suite pour piano, et</i> <i>3 Sonates</i> (CH. V.)	125
LOUIS THOMAS. <i>Curiosités sur Baudelaire</i> (ID.)	27	A. TIRABASSI. Transcription pour clavecin de la <i>Suite</i> <i>pour luth</i> de J.-S. BACH (ID.)	348
ABEL TORCY. <i>Le Canard sauvage</i> (ID.)	27	CONSERVATOIRE DE BRUXELLES. Le diplôme de virtuosité : M ^{lle} CLAIRE PREUMONT	117
ALBERT TUSTES. <i>Les Clamurs</i> (ID.)	284	Concours	206, 213, 221, 229
OCTAVE UZANNE. <i>Les Amis d'Edouard</i> (ID.)	371	CONCERTS POPULAIRES (Saison 1912-13). 4 ^e concert. MM DUPUIS et PABLO CASALS (H.)	29
LOUIS-M. VAUZANGES. <i>L'écriture des musiciens célèbres</i> . VALÉRY LARBAUD. A.-O. <i>Barnabooth</i> (F. DE MIOMANDRE) GEORGES VIRRÈS. <i>Le Cœur timide</i> (ID.)	310 403 18	— (Saison 1913-1914). Premier concert. Le roman- tisme (HENRY LESBROUSSART)	332
GEORGES WILLAME. <i>Monsieur Romain</i> (ID.)	131	2 ^e concert. L'orchestre de Saxe-Meiningen	357
FRANCES WORTH. <i>Fairies and flowers</i>	206	CONCERTS YSAYE (Saison 1912-13). 4 ^e concert. Festival <i>Strauss</i> . M ^{me} F. ROSE et M. WENDEL (H.)	29
T. DE WYZEWA. Traduction des <i>Fioretti</i> (LOUIS THOMAS) ID. <i>Ma tante Vincentine</i> (F. DE MIOMANDRE)	129 259	6 ^e concert. Festival de musique française. M. d'INDY, M ^{me} CROIZA et M. RAOUL PUGNO (OCTAVE MAUS)	131
DAME YETTE. <i>Ardant le chevelu</i> ; dessins de JEAN VEBER. (ID.)	4	— (Saison 1913-1914). 2 ^e concert. MM. E. YSAYE et L. CAPET. M ^{me} J. DELFORTRIE et M ^{me} E. BUYENS (ID.)	381
PÉRIODIQUES NOUVEAUX. <i>Les Ardennes belges</i>	86	CONCERTS de la LIBRE ESTHÉTIQUE, 1 ^{er} concert. M ^{me} M.-A. WEBER-DELAÏRE, M ^{me} M. DE VOS-ARTS, MM. DEFAUW, DAMBOIS, J. JONGEN et O. MAUS (CH. V.)	83
<i>Le Cœur wallon — L'Élan</i>	327	2 ^e concert. M ^{me} GEORGETTE GULLER, POLDOWSKI, M ^{me} BATHORI-ENGEL, MM. G. PITSCH, OCTAVE MAUS (ID.)	91
<i>La Phalange</i>	357	3 ^e concert. M ^{lles} M. ROLLET et GEORGETTE GULLER, MM. THÉO YSAYE, D. DEFAUW, etc. (ID.)	108
<i>La Tribune Musicale</i>	397	4 ^e concert. M ^{me} ANNE BALGUER E. MM. F. RASSE, THÉO YSAYE, E. CHAUMONT, D. DEFAUW, J. REGISTER et J. GAILLARD (ID.)	116
<i>Les Ecrits français</i> (FRANCIS DE MIOMANDRE)	403	CERCLE ARTISTIQUE. Audition de MM. J. BONNET et G. PITSCH (L. PIÉRARD)	29
<i>Poème et Drame</i> , anthologie artistique et critique mo- dérne (JEAN DE BOSSIÈRE)	201	Concert de M ^{lle} G. GULLER et de M. E. MAINARDI (O. M.)	372
CONFÉRENCES DES AMIS DE LA LITTÉRATURE : MM. EDMOND PICARD, M. DES OMBIAUX et EMILE VERHAEREN : <i>Hom-</i> <i>mage à Camille Lemonnier</i> (G. R.)	349	SALLE PATRIA. Concert FIRKET VAN HOREN (H.)	77
ID. des AMIS DU MUSÉE. M. BULS : <i>La Grand'Place</i> . M. A.-J. WAUTERS : <i>Hubert van Eyck</i>	349 349	Récital CARL FRIEDBERG (O. M.)	125
CERCLE ARTISTIQUE. Conférence de M. E. CLOSSON : <i>La</i> <i>chanson populaire en Belgique</i> (CH. V.)	61	Audition d'œuvres espagnoles par M ^{me} DEMONT, MM. BIANCO-RECIO et PERACCHIO	141
ID. de M. E. GAMMAERTS : <i>La chanson populaire en</i> <i>Angleterre</i> (ID.)	93	Concert E. YSAYE-R. PUGNO (O. M.)	373
ID. de M. JULES DESTRIÈRE. <i>La sculpture en Wallonie</i> ID. de M. P. LAMBOTTE : <i>Alfred Stevens et Eugène</i> <i>Smits</i>	366 389	Concert DE GREEF-DELGOUFFRE (CH. V.)	373
ID. de l'UNIVERSITÉ NOUVELLE. M. HENRI MARCEL : <i>Goya</i> (A. DE R.)	60	GRANDE HARMONIE. Le Quatuor Capet (O. M.)	67, 93
M. CHANTAVOINE : <i>Les caractères de la musique fran-</i> <i>çaise</i> (CH. V.)	365	Séance de gymnastique rythmique (CH. V.)	45
THÉÂTRE DU PARC. Conférence de M ^{me} COLETTE (M. S. M.)	367	Récital GERMAINE LIEVENS; id. GEORGES PITSCH (O. M.)	117
SALLE ERARD. Conférence de M. E. CLOSSON : <i>le Cente-</i> <i>naire de Wagner</i> (CH. V.)	397	Concert de M. TIRABASSI (CH. V.)	148
PARIS. Conférence de M ^{me} M. BRENET : <i>L'organiste Boëly</i> Conférence de M. G. JEAN-ALBRY : <i>Le plaisir de l'eau</i> Concours de l'Académie Royale	39 7 164	Récital BYHLIG (ID.)	365
Le prix quinquennal de Littérature	143	Concert JOREZ-SCHARRÈS (ID.)	373
Le prix Camille Lemonnier	326	SALLE ERARD. Audition des élèves de M. MARCHOT (O. M.)	116
Le prix Carton de Wiart	36	Concert de M. MARCEL JOREZ et de M ^{me} MARIE GALAND (CH. V.)	67
Les prix de la province de Brabant	397	2 ^e audition des élèves de M. MARCHOT	133
Le grand prix de littérature de l'Académie française	191	Les élèves de M ^{me} EGGERMONT	181
Le prix d' <i>Excelsior</i>	86	SALLE NOUVELLE. Concert de M ^{lles} SCHELLINCKX et ROLLET (CH. V.)	62
Le prix Jules Favre	231	Récital FANNY HIARD (N. X.)	93
Le prix Goncourt (F. M.)	383, 396	SALLE ASTORIA. 1 ^{re} séance de MM. BOSQUET et DEFAUW. (CH. V.)	172
Le prix de la <i>Vie heureuse</i> (ID.)	396	SCOLA MUSICÆ. Récital de M. DANNEELS (D. M.)	389
Le Musée Lamartine à Mâcon	191	Séance LÉOPOLD WALLNER (CH. V.)	77
La bibliothèque Spoelbergh de Lovenjoul à l'Institut	343	La musique à Liège (GEORGES RITTER), 14, 29, 54, 78, 100, 134, 142, 150, 166, 196, 381, 389	21, 46
Accusés de réception	53, 62, 110, 174, 230, 254	GAND. Le Chœur Impérial de Londres	95, 134
NÉCROLOGIE. HONORÉ CHAMPION (FRANCIS DE MIOMANDRE)	116	Festival Saint-Saëns	255
JULES CLARETIE (O. M.)	412	MONS. Matinée du <i>Bon Voiloir</i> (M ^{lles} PITSCH et STÉVART)	182
CAMILLE LEMONNIER (GEORGES RENCY)	193	WESTENDE. Concert du Salon des Beaux-Arts	295
ROGER MARX (O. M.)	405	PARIS. CONCERTS LAMOUREUX. Concert de musique fran- çaise dirigé par M. V. d'INDY (O. M.)	28
MUSIQUE			
Musique et romantisme (HENRY LESBROUSSART)	332	Concert de la <i>Société nationale de musique</i> (O. M.)	28
La Technique du Violon (EUGÈNE YSAYE)	340	LEEDS. Festival de musique	350
Compositeurs wallons (Dr DWELSHAUVERS)	363	Le Grand prix de composition musicale	231, 254, 335
FRÉDÉRIC-GUILLEAUME RUST (lettre de M. d'INDY)	124	Une salle de concerts à Bruxelles	391
M ^{me} NOORDEWIJER-REDINGIUS (H. L. B.)	54	Le Jury Central de Musique	117
G. SCHNEEVÖIGT	397	Le Musée du Conservatoire au Cinquantenaire	359
BIBLIOGRAPHIE. — HENRI AURIOL. <i>La décentralisation</i> <i>musicale</i>	262	Don de souvenirs de la Malibran au Conservatoire	238
BELL et ROBERT BULLOCK. <i>Recueil d'hymnes populaires</i> <i>britanniques</i>	231	Eugène Ysaye maître de chapelle du Roi	382, 391
MICHEL BRENET, J. CHANTAVOINE, L. LALOY et L. DE LA LAURENCIE. <i>L'année musicale</i>	181	Une dotation au Conservatoire de Luxembourg	103
L.-V. DECLERCQ. <i>Cours de haute virtuosité</i> (CH. V.)	20	Le carillon électrique de M. Gustave Lyon	31, 38
EMILE CHAUMONT. <i>Études pour le violon</i>	205	L'orgue de la cathédrale de Liverpool	23
ERNEST CLOSSON. <i>Notes sur la chanson populaire en</i> <i>Bulgique</i>	294	La nationalité des musiciens allemands	255
		Un manuscrit de Chopin	183
		Une cantate inédite de J.-S. Bach	87
		<i>La Revue musicale S. I. M.</i>	230

Le musée d'autographes de l'Opéra	311
Musique futuriste.	319
Le « Nocoblick »	45
NÉCROLOGIE. CHARLES DELABORDE (O. M.)	411
LÉOPOLD WALLNER (O. M.)	286
Ventes d'autographes de musiciens	87, 359

THÉÂTRE

Le Théâtre belge	247, 300
La Société des Amis du Petit Théâtre	15
Un ballet d'ensor (F. H.)	347
Ibsen en musique (Lettre de M. THÉO YSAÏE)	37
Audition d' <i>Olivier le Simple</i> , par MM. V. VREULS et J. DELACRE	135
Enquête sur la Comédie-Française (F. M.)	396
Maeterlinck, Claudel et la Comédie-Française (G. PIOCH)	311
Renaissance théâtrale Théâtre du Vieux Colombier)	100
THÉÂTRE DE LA MONNAIE. (Saison 1912-13.) <i>Kaatje</i> , par MM. V. BUFFIN et HENRI CAIN d'après M. PAUL SPAAK	68
Reprise de <i>Hänsel et Gretel</i> (O. M.)	77
Reprise de <i>Rhena</i> (Id.)	85
<i>La Fille du Far-West</i> , par M. PUCCINI (Id.)	94
<i>Proserpine</i> , par MM. C. SAINT-SAËNS et LOUIS GALLET (Id.)	118
La dernière du <i>Chant de la Cloche</i>	127
<i>Marie-Magdeleine</i> , par M. MAURICE MAETERLINCK (OCTAVE MAÏS)	153
— Saison 1913-1914. Tableau du personnel	276
Réouverture. Reprise de <i>s Huguenots</i> , de la <i>Traviata</i> , de la <i>Tosca</i> et de <i>Carmen</i>	294
<i>Les Joyaux de la Madone</i> , par MM. E. WOLF-FERRARI et R. LARA (HENRY LESBROU-SART)	337
<i>Venise</i> , par M. RAOUL GUNSBURG (Id.)	361
<i>Pénélope</i> , par MM. R. FAUCHOIS et G. FAURÉ (Id.)	393
<i>Pénélope</i> et la presse	389
Reprise de <i>Kaatje</i> (Ch. V.)	397
<i>L'Enfant prodigue</i> , par MM. DEBUSSY et GUINAUD (Id.)	397
THÉÂTRE DU PARC (Saison 1912-1913). <i>L'Apôtre</i> , par M. P. LOYSON (G. RENCY)	70
<i>Après moi</i> , par M. H. BERNSTEIN (Id.)	102
— Saison 1913-1914. <i>L'homme qui assassina</i> , par MM. C. FARRÈRE et P. FRONDAIE (Id.)	374
<i>Les Éclaireurs</i> , par M. MAURICE DONNAY (Id.)	326
THÉÂTRE BELGE. <i>Le Mirage d'or</i> , par MM. M. GEORGES et JEAN REDAN (Id.)	38
<i>La Maison aux Chimères</i> , par M ^{me} M. DUTERME (Id.)	38
<i>Ino</i> , par M. G. DWELSHAUVERS (Id.)	70
<i>Le Marchand de regrets</i> , par M. CROMMELYNCK. — <i>La Nuit de Shakespeare</i> , par M. VAN OFFEL (Id.)	126
<i>L'Oncle Curé</i> , par M ^{me} MILLER. <i>La Rencontre inattendue</i> , par Ch. MORISSEAU (Id.)	150
<i>Camille</i> , par M. PAUL SPAAK. <i>Le Bonheur</i> , par M. ALBERT GUINON (Id.)	349
<i>La Querelle</i> , par M. H. DAVIGNON (Id.)	405, 409
MATINÉES LITTÉRAIRES. <i>Don Juan</i> . Conférence de M. P.-H. LOYSON (Id.)	6
<i>L'Ami Fritz</i> , par ERCKMAN-CHATRIAN. Conférence de M. G. RENCY (Id.)	30
<i>Le Bonheur d'être riche</i> , par M. H. TEIRLINCX. Conférence de l'auteur (Id.)	78
<i>Le laird de Dumbiky</i> , par DUMAS père. Conférence de M. JEAN-BERNARD (Id.)	334
<i>Le Fils Naturel ou les Épreuves de la Vertu</i> . Conférence de M ^{me} S. CHANDLER (Id.)	358
<i>Le Chevalier à la mode</i> , par DANCOURT. Conférence de J.-J. OLIVIER (Id.)	382
<i>Lady Tartuffe</i> , par M ^{me} DE GIRARDIN (Id.)	405
SOIRÉES CLASSIQUES. <i>Le Médecin malgré lui</i> et <i>Les Précieuses ridicules</i> (Id.)	14
<i>Hernani</i> (Id.)	38
<i>Les Fourberies de Scapin</i> et <i>Le Dûpôt amoureux</i> (Id.)	30
<i>On ne badine pas avec l'Amour</i> (Id.)	30
<i>Le Cid</i> (Id.)	71
<i>Les Fausses Confidences</i> et <i>Démocrate</i> (Id.)	94
THÉÂTRE DES GALERIES. <i>La Flambee</i> , par M. KISTEMAEKERS (Id.)	14
<i>Raffles</i> , par MM. HORNUNG et PRESBRY (Id.)	46
<i>Primerose</i> , par MM. D. FLERS et DE CAILLAVET (Id.)	70
<i>La Femme et le Pantin</i> , par MM. P. FRONDAIE et P. LOUYS (Id.)	318

<i>Le Minaret</i> , par MM. JACQUES et TYARKO RICH-PIN (Id.)	358
<i>Le Tribun</i> , par M. PAUL BOURGET (Id.)	374
<i>La Prise de Berg-op-Zoom</i> , par M. SACHA GUITRY (Id.)	390
THÉÂTRE DE LA GAITÉ. <i>Purraïn</i> , par M. ELSLANDER (Id.)	318
THÉÂTRE DE L'OLYMPIA. <i>Le Bourgeon</i> , par M. G. F'YDEAU (Id.)	14
<i>Un coup de téléphone</i> (Id.)	46
<i>L'amour en cage</i> , par MM. DE LORDE et BONNAMY (Id.)	94
<i>Le petit Café</i> , par M. TRISTAN BERNARD (Id.)	366
CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE. Théâtre de l'Œuvre. <i>L'annonce faite à Marie</i> , par PAUL CLAUDEL (Id.)	69
<i>Le Désespoir du peintre</i> , par G.-M. STEVENS, et <i>Adolphe ou le Dernier Outrage</i> , par MM. DES OMBIAUX et G.-M. STEVENS (Id.)	78
PARIS. OPÉRA. Reprise de <i>Fervaal</i> (O. M.)	5, 13
THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES. <i>Pénélope</i> , par MM. R. FAUCHOIS et G. FAURÉ (O. M.)	163
<i>Boris Godounow</i> , par MOUSSORGSKY (Id.)	163
<i>Le Sacre du printemps</i> , par MM. I. STRAVINSKY et N. ROERICH (Id.)	169
Id. (EMILE COTTINET)	237
<i>La Kovanchina</i> , par MOUSSORGSKY (O. M.)	180
<i>La Tragédie de Salomé</i> , par MM. d'HUMIÈRES et FLORENT SCHMITT (Id.)	190
Les ballets russes (Id.)	159, 163
La saison du théâtre des Champs-Élysées (Id.)	238
Saison 1913-1914. Programme et tableau de la troupe. Clôture du théâtre (O. M.)	309
THÉÂTRE DU CHATELET. <i>La Pisanelle ou la Mort parfumée</i> , par MM. D'ANNUNZIO et ILDEBRANDO DA PARMA (Id.)	189
THÉÂTRE ANTOINE. <i>L'Entraîneuse</i> , par M. CHARLES ESQUIER (F. M.)	149
THÉÂTRE DE L'ŒUVRE. <i>La Brebis égarée</i> , par M. FRANCIS JAMMES (Id.)	133
<i>Marthe et Marie</i> , par M. ÉDOUARD DUJARDIN (O. M.)	181
<i>Le Baladin du Monde occidental</i> , par E.-J.-M. SYNGE (Id.)	404
THÉÂTRE DES ARTS. Spectacles de musique (Id.)	36
<i>Le Couronnement de Poppée</i> , par C. MONTEVERDI (Id.)	45
A propos du <i>Couronnement de Poppée</i> (GASTON CARRAUD)	52
Le Théâtre du Vieux-Colombier (FRANCIS DE MIOMANDRE)	323
Programme de la saison 1913-1914	342
<i>Une femme tuée par la douceur</i> , par THOMAS HEYWOOD; <i>L'Amour médecin</i> (Id.)	346
Audition d' <i>Eros Vainqueur</i> , par M. P. DE BRÉVILLE (O. M.)	190
<i>Le Petit Poucet</i> , de M. ELSLANDER, à Paris	406
BERLIN. LESSING-THEATER. <i>Peer Gynt</i> (ERNEST CLOSSON)	345, 363
GENÈVE. <i>L'Enfant prodigue</i> , par M. DEBUSSY	7
<i>La Forêt bleue</i> , par MM. L. AUBERT et J. CHENEVIÈRE	23
BRESLAU. THÉÂTRE MUNICIPAL. <i>L'Orfeo</i> de MONTEVERDI	183
Mozart et la <i>Flûte enchantée</i>	15
<i>Pelléas et Mélisande</i> , à Manchester	351
Le privilège de <i>Parsifal</i>	39, 54, 71, 343
<i>Parsifal</i> en Allemagne	263
Deux strophes inédites de la scène finale du <i>Crépuscule des Dieux</i>	215
Un vaudeville de Wagner	279
Une lettre de Gounod	375
L'opinion de Baudelaire sur le théâtre	95
Le musée du Grand-Théâtre de Bordeaux	279
Le centenaire de Verdi à Rome	271
Une ouverture d' <i>Ida</i> retrouvée	239
<i>Le Chevreuille</i> , par M. G. D'ANNUNZIO	327
Les appointements des artistes lyriques aux États-Unis	215
M ^{me} SUZANNE DESPRÈS dans <i>Hamlet</i>	197, 348
ISADORA DUNCAN (F. RUHLMANN)	278
NÉCROLOGIE. FERDINAND DUGUÉ	398

DIVERS

L'Université Nouvelle (O. M.)	253
A la mémoire d'Hector Denis	374
L'Union des Villes et Communes belges	246
Le barrage de l'Ourthe	318
Une bibliothèque postale	7
Le culot (LÉO MARCHÉS)	294
La Hollande en fête (M. H.)	171
L'orme de Saint-Gervais	22
La maison de Balzac à Passy	303

SOCIÉTÉ ANONYME
des
Anciens Etablissements Félix MOMMEN
BREVETÉS
Fabrique et Ateliers, 37, rue de la Charité, Bruxelles
TÉLÉPHONE 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc.
Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.
Rentoilage, nettoyage et vernissage de tableaux.
Premières médailles aux diverses expositions.
Bruxelles 1910 : hors concours, membre du jury.

La Maison MERCKX-SCHIMPER

21, RUE TRAVERSIÈRE

Se recommande pour ses Corsets, Jupons et Ceintures. — Dernière création : le Corset tricot peau de Suède, ne se déformant pas.

Vend la Ceinture élastique pour Messieurs.

TAPIS D'ORIENT

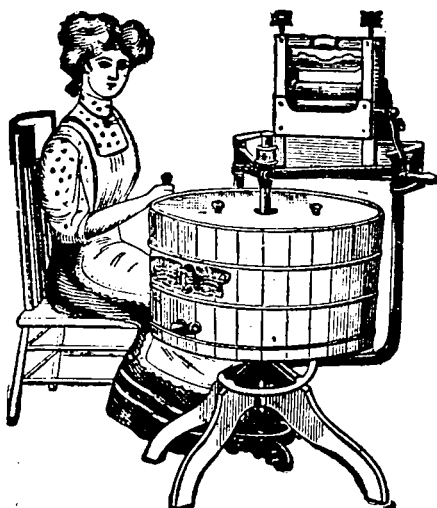
◆ **DALSÈME** 2, RUE LEOPOLD, 2
◆
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



MACHINE A LAVER MORISONS

Lave les dentelles sans déchirer un fil.

Elle est **SANS POINTES EN BOIS, SANS TIGE AU MILIEU DE LA CUVELLE, SANS BILLES, SANS RESSORTS, SANS ROULETTES.**

Chasse l'eau de savon à travers le linge à laver, de gauche à droite, de droite à gauche, du centre vers les bords, de bas en haut et tape le linge en même temps sur toute sa surface.

Lave le linge en 6 minutes sans le faire bouillir! et fonctionne par son propre poids.

ON LAVE EN ÉTANT ASSIS

Je donne dans toute la Belgique aux personnes que je juge dignes de confiance une machine à laver MORISONS à l'essai pendant un mois et je paie moi-même les ports aller et retour — La Morisons Washer est vendue payable à la semaine ou au mois.

Demandez la brochure illustrée n° 530 avec prix à
J. L. MORISONS, 109 rue Dambrugge, Anvers.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS.
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES
(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Le nouveau catalogue vient de paraître. Prix : 2 fr. franco 2 fr. 50.
ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.
Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

Librairie G. VAN OEST & C^{ie}

Place du Musée, 4, BRUXELLES

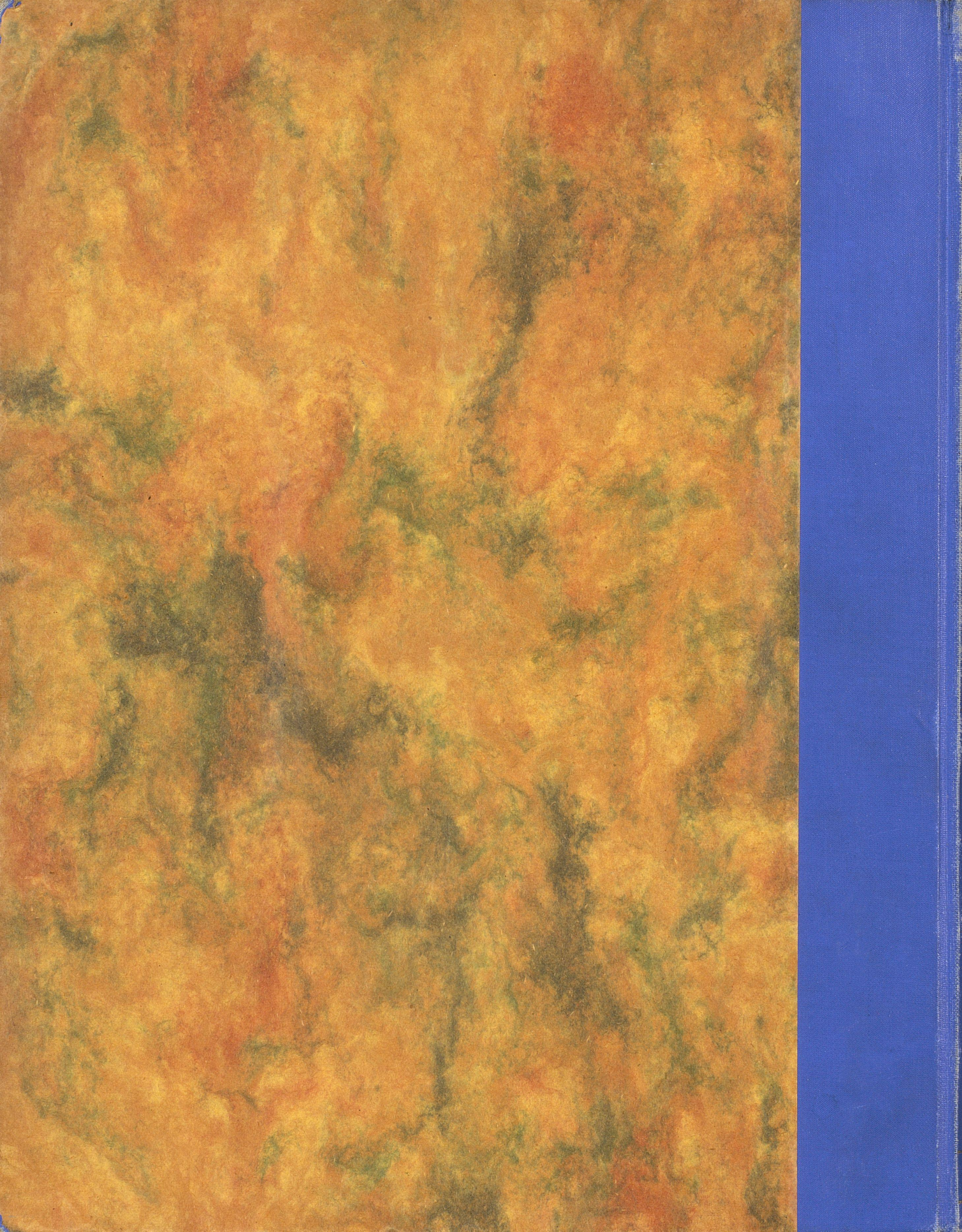
LIVRES D'ÉTRENNES

La Peinture ancienne au Musée de Bruxelles, par FIERENS-GEVAERT; un volume petit in-4°; 174 reproductions hors texte. Prix : 10 francs.

Album historique de la Belgique, par H. VAN DER LINDEN et H. OBREEN; un volume petit in-4°, contenant 110 pages de texte et 240 illustrations hors texte. Prix : 21 francs.

Les Vertus Bourgeoises, par H. CARTON DE WIART. Édition de luxe formant un beau volume grand in-8° carré, illustré de 88 dessins coloriés d'Amédée Lyen. Prix : 25 francs.

Les très belles miniatures de la Bibliothèque royale de Belgique, par EUGÈNE BACHA. Beau volume de format in 4° Jésus, contenant 56 planches hors texte en héliotypie. Prix : 30 francs.



Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.